







VOYAGE

ARCHÉOLOGIQUE ET PITTORESQUE

DANS

LE DÉPARTEMENT DE L'AUBE

ET DANS

L'ANCIEN DIOCÈSE DE TROYES;

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE **A.-F. ARNAUD, PEINTRE,**

CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE;

DÉDIÉ

A Monsieur Combe-Sièyès,

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

PRÉFET DU DÉPARTEMENT DE L'AUBE.



TROYES,

IMPRIMERIE DE L.-C. CARDON.



1837.

VOYAGE

ARCHÉOLOGIQUE ET PITTORESQUE

LE DÉPARTEMENT DE L'ARBE

L'AMÉE PROJET DE TROIS

POUR LE SOLEIL D'ORIENT

DE A. R. ALVAREZ, PEINTRE

Digitized by the Internet Archive
in 2015

A

Monsieur Combe-Sièyès,

PRÉFET DU DÉPARTEMENT DE L'AUBE.

Monsieur,

Quelques-uns de nos Concitoyens, jaloux de l'honneur de leur patrie, se sont réunis pour rechercher et produire au grand jour de la publicité les richesses artistiques qu'elle renferme.

Quel patronage pouvait mieux convenir à un tel travail, que celui d'un Administrateur ami des sciences et des arts, dont le concours est assuré à toutes les idées généreuses et utiles. Le faire paraître sous vos auspices, c'est prendre l'engagement de n'épargner aucun effort pour qu'il puisse satisfaire le goût le plus délicat et le plus difficile.

Quant à moi, en vous offrant cet hommage, un sentiment particulier m'anime, c'est celui d'une reconnaissance profondément sentie pour l'appui bienveillant que j'ai rencontré près de vous.

J'ai l'honneur d'être, avec respect,

Monsieur le Préfet,

Votre très-humble et très-obéissant Serviteur,

ARNAUD.

Le Consulat Général de France à Paris

ARRÊTÉ DU GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE

Ministère de l'Intérieur

Considérant que les lois relatives à la police des étrangers, et en particulier celles qui ont trait à l'entrée et au séjour de ces derniers sur le territoire national, sont d'une importance capitale pour la sécurité et l'ordre public de la République ;

Considérant que les dispositions législatives en vigueur ne permettent pas de répondre à toutes les nécessités de la situation ;

Le Gouvernement a pris l'arrêté suivant :

Article 1er.

Le Consulat Général de France à Paris est autorisé à prendre toutes les mesures nécessaires pour l'exécution de l'arrêté ci-dessus.

Fait à Paris, le 10 Mars 1871.

Vue de la ville de St. Remy de Provence



1. Porte du Refuge.
2. St. Nicolas
3. St. Jean
4. St. Jean
5. St. Marcelline

6. St. Remy
7. St. Urbain
8. St. Etienne
9. St. Loup

d'après un Tableau



peint vers 1621.

10 la Cathédrale

11 S^t Nizier

12 N^e-D^e-en-l'Isle.

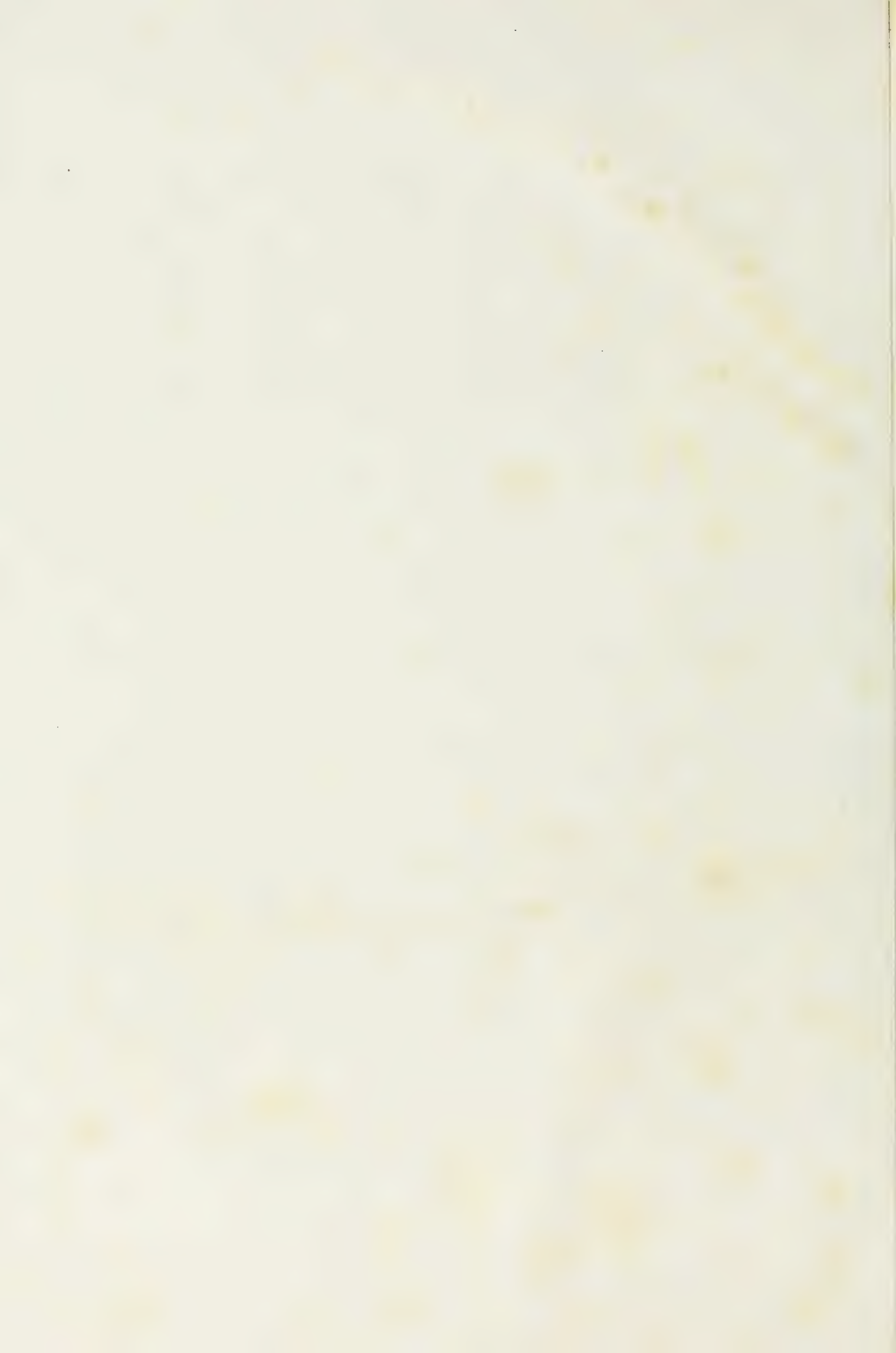
13 S^t Avenin.

14 Tour-Boureau

15 Porte Crocels

16 Tour S^t Dominique

17 Ruines de la Chapelle S^te Gilles



AVANT-PROPOS.



Il n'est guère possible aujourd'hui de s'occuper de l'histoire des vieux monumens de notre belle France, sans qu'un sentiment pénible et des regrets viennent se mêler à l'intérêt souvent si vif que commandent encore les restes de ceux que le temps et la main de l'homme n'ont pas entièrement détruits.

Trop heureux pourtant, si, après les pertes déplorables causées par l'effervescence révolutionnaire, nous n'avions encore à redouter celles dont nous sommes menacés pour l'avenir ! Mais l'œuvre de destruction, commencée en 1792, se continue aujourd'hui froidement et avec un calcul désespérant pour tous les amis des arts et du pays. Les vieux témoins, les antiques souvenirs de notre histoire, qu'avaient épargnés l'ignorance et la barbarie, sont maintenant sacrifiés, souvent sans nécessité, et presque toujours par l'effet de honteuses spéculations. Bientôt, si on ne s'arrête, le terrain sera nivelé, et le voyageur traversera nos contrées sans rencontrer autre chose que ces monotones constructions modernes qui se répètent constamment, et dont la froide symétrie est plutôt faite pour le fatiguer d'ennui que pour charmer son imagination.

C'est cette funeste tendance à détruire tout ce qui est ancien, et à tout refaire à la moderne, qui nous a déterminés à entreprendre un ouvrage archéologique, une histoire monumentale du pays que nous habitons. Nous ne nous sommes pas dissimulé ce qu'avait de difficile la tâche que nous nous imposions, mais notre zèle s'est accru en raison même de ces difficultés et par l'espoir que nous avons de sauver de l'oubli, et peut-être de la destruction, une foule de monumens intéressans sur lesquels le marteau sacrilège est déjà levé. Nous avons pensé qu'il était utile à l'art et à l'archéologie de conserver le souvenir de ces précieux restes, et alors il ne nous a plus été permis d'hésiter, nous avons dû obéir à notre conviction.

Plusieurs ouvrages du même genre que le nôtre se publient, nous le savons, sur divers points de la France, et nous devons espérer que des hommes plus habiles que nous viendraient sûrement s'occuper de la publication de nos monumens historiques ; mais, chaque jour ajoutant des pertes

AVANT-PROPOS.

nouvelles à celles que nous avons éprouvées, il a bien fallu nous hâter afin de prévenir l'activité incessante des démolisseurs. Tels sont les motifs qui nous ont fait agir.

Nous avons d'abord eu l'intention de publier par canton notre voyage archéologique dans le département ; mais nous avons dû y renoncer parce que ce mode présentait de nombreuses difficultés dans les recherches à faire, et que les longs retards que nous aurions pu éprouver à nous procurer les documens nécessaires auraient nui à la célérité de la publication.

En admettant dans notre cadre des communes étrangères au département de l'Aube, et qui faisaient autrefois partie de l'ancien diocèse de Troyes, nous avons voulu compléter notre voyage et le rendre plus intéressant en y comprenant tout ce qui avait eu rapport avec la ville épiscopale et qui s'y rattachait par l'ancienne division ecclésiastique, division qu'il nous a paru convenable de rappeler ; car, nous devons le dire ici, ce sont les monumens religieux qui ont été conservés en plus grand nombre, et qui renferment, souvent seuls, les détails les plus intéressans et les souvenirs les plus précieux.

Nous avons aussi pensé que la ville de Troyes, comme chef-lieu du département de l'Aube et ancienne capitale de la Champagne, devait être naturellement citée la première dans notre ouvrage, où elle doit du reste occuper une place importante à cause du nombre de ses monumens. D'ailleurs, il nous fallait un centre à nos excursions, et il était naturellement fixé au lieu où nous devions revenir fréquemment. Mais pour ne pas prolonger l'attente des autres localités, nous avons dû nous décider à ne publier dans chaque livraison qu'un seul monument de cette cité.

Si nous avons choisi, pour sujet de notre première notice et de notre première planche, le plus ancien monument de cette ville, l'un des trois châteaux qu'elle renfermait, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, que nous voulions nous astreindre à suivre l'ordre chronologique ; notre ouvrage y perdrait : c'est seulement comme point de départ, car nous ne suivrons aucun ordre ; mais une table alphabétique des localités et des planches servira à l'établir et facilitera les recherches. Nous avons été obligés d'agir ainsi, notre intention ayant été de répandre une grande diversité dans notre voyage afin de le rendre le plus agréable possible, sans toutefois jamais perdre de vue le but d'utilité que nous nous sommes proposé en le mettant au jour. Et si quelquefois nous nous permettons des réflexions, elles seront tout entières dans l'intérêt de l'art et dans celui des monumens consacrés à la religion. En signalant les décorations de mauvais goût qui existent, nous tâcherons d'indiquer le caractère convenable pour rétablir, dans l'architecture des édifices sacrés de chaque localité, cette harmonie de style qui se lie si essentiellement à la poésie religieuse, harmonie qui, malheureusement aujourd'hui, est trop souvent négligée.

Notre pensée, en un mot, a été de faire un ouvrage complet, destiné à reproduire tout ce que les localités que nous visiterons peuvent offrir d'utile et d'intéressant aux artistes et aux archéologues. Ce sera à eux de juger si nous avons rempli notre tâche avec conscience.



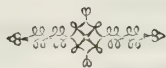
VOYAGE

ARCHÉOLOGIQUE ET PITTORESQUE

DANS

LE DÉPARTEMENT DE L'AUBE.

TROYES.



L'origine de Troyes, enveloppée d'obscurité comme celle de beaucoup d'autres villes, se perd dans la nuit des temps. L'histoire ne nous apprend rien ni sur l'époque ni sur les auteurs de sa fondation, et nous rejeterons, sans aucun examen, toutes les fables que l'imagination a pu créer à cet égard.

Cette ville a eu successivement divers noms, que les écrivains nous ont conservés. Elle a été appelée *Civitas Tricassium*, *Trecassina*, *Trecasis*, *Tricasas*, *Trecasses Augustobona Tricassium*. Sidoine Apollinaire se sert du mot *Tricassii* pour désigner les Troyens; Grégoire de Tours nommait cette ville *Tricassinum* et *Urbs Tricassinensis*. C'est seulement en l'année 582 que cette dernière dénomination fut changée par Gallomagne, évêque de Troyes, qui, au premier concile de Mâcon, signa *Episcopus Trecensis*. Ce changement fut motivé sur ce qu'on le confondait avec l'évêque de Trois-Châteaux, *episcopus Tricastinensis*. Maintenant le nom latin de Troyes est *Trecæ*; les Troyens sont désignés par le mot *Tricassini*, et ceux qui naissent dans le diocèse, par celui de *Trecenses*.

Plin place Troyes dans la Gaule celtique ou lyonnaise, et Ptolomée la met au nombre des soixante-quatre villes de la Gaule chevelue. Avant la conquête des Gaules par Jules-César, Troyes faisait partie de la Gaule celtique, dont Sens était la métropole. C'est alors que les Tricasses s'unirent aux Sénonais, et qu'ils entreprirent ces mémorables expéditions qui couvrirent de gloire le nom gaulois. C'est alors qu'ils envahirent une partie de la Germanie, de l'Asie-Mineure et de l'Italie; que Rome même devint une de leurs conquêtes. Dans l'une de ces excursions, qui eut lieu sous le règne d'Ambigat, roi des Bituriges et de toute la Gaule celtique, les Sénonais passèrent en Italie sous la conduite de Bellovèse, et y bâtirent la ville de *Senogallia*, qui subsiste encore dans le duché d'Urbain,

sous le nom de *Senigaglia*. Nul doute que les Tricasses les accompagnaient, car on en trouve la preuve incontestable dans *Trecas*, bourgade que ces derniers fondèrent dans le Milanais, et dont le nom fait suffisamment connaître l'origine.

César, il est vrai, ne fait aucune mention des Tricasses dans ses Commentaires; cependant ils subirent, comme le reste des Gaules, la domination romaine; mais ce conquérant, qui voyait tout en grand, trouvant les Tricasses confondus avec les Sénonais, a bien pu attribuer aux métropolitains les faits qui appartenaient à leurs subordonnés. Et si, comme nous n'en doutons pas, cela s'est passé ainsi, c'est ce qui explique l'omission qu'il a faite.

Troyes a été plusieurs fois visitée par des empereurs. Auguste lui donna le nom d'*Augustobona-Tricassium*, et la décora de tous les établissements civils et religieux qui honoraient les villes municipales sous le haut empire. On sait qu'il n'accordait cette éminente distinction qu'aux cités du premier ordre, pour récompenser leur fidélité. L'importance de Troyes, sous la domination romaine, ne peut être contestée, car il en existe un témoignage authentique dans une inscription qui, parmi les villes de la province sénonaise, place Troyes immédiatement après la métropole, et avant Meaux et Paris. (*Civit. Senonum, Tricassinorum, Meldorum, Parisiorum*, etc.) Vers l'an 120, l'empereur Adrien séjourna à Troyes pendant plusieurs jours. Antonin-le-Pieux et Marc-Aurèle y firent construire, à la fin du second siècle, une tour qui ne fut démolie qu'en 1625. Elle était destinée à défendre la porte occidentale située où se trouve aujourd'hui le pont de l'Hôtel-Dieu. Aurélien, se trouvant à Sens, vint à Troyes avec une nombreuse armée pour s'opposer aux progrès que le christianisme faisait dans ce pays. Julien-l'Apostat, après avoir délivré Autun et repoussé les barbares jusqu'au Rhin, vint à Auxerre d'où il se dirigea, avec son armée, vers

Troyes, dont il eut peine à se faire ouvrir les portes par les habitants épouvantés, qui le prenaient pour l'ennemi.

Vers le quatrième siècle, la Celtique forma deux lyonnaises, et la ville des Tricasses fit partie de la seconde, dont Rouen devint la métropole. Honorius, au commencement du cinquième siècle, fit une nouvelle division des Gaules, et établit quatre lyonnaises. Troyes fut alors placé dans la dernière, appelée Sénonaie, et qui eut Sens pour métropole.

Après la destruction de l'empire romain, dans les Gaules, par Clovis, le pays des Tricasses, des Catalauniens et des Rhémois, prit le nom de Champagne, à cause des vastes plaines qu'il renferme (*Campania dicitur à campis vastis*). C'est sous son règne que les Gaules prirent le nom de France. Mais à sa mort ses états, partagés entre ses fils, formèrent quatre royaumes. Thierry, l'aîné, devint roi de Metz et d'Austrasie, et Troyes, avec presque toute la Champagne, entra dans ses possessions, qui furent quelquefois appelées *royaume de Champagne*. La France fut partagée de nouveau à la mort de Clotaire I^{er}, et Troyes fit alors partie du royaume de Bourgogne, qui appartenait à Gontran, roi d'Orléans. Enfin, la Champagne fut elle-même divisée en haute et basse Champagne, avec plusieurs subdivisions. Troyes fut compris dans la Champagne propre, qui fait partie de la basse Champagne.

Cette province obéit d'abord, sous l'autorité des rois de France, à des gouverneurs héréditaires qui prirent les titres de ducs et de comtes. L'histoire ne nous a guère conservé que leurs noms et le souvenir de quelques intrigues de palais, souvent sanglantes, auxquelles ils prirent part. On sait qu'ils réunissaient entre leurs mains le commandement des armées et tout ce qui a rapport à la distribution de la justice.

Mais Charlemagne ne pouvait souffrir des délégués aussi puissans, et c'est sous son règne qu'on les voit disparaître de nos annales. Ils furent remplacés par des comtes amovibles dont l'autorité, purement civile, avait pour limites le territoire d'une seule ville. Tels sont les comtes de Troyes.

C'est au commencement du dixième siècle seulement qu'on voit apparaître les comtes héréditaires de Champagne. On pense généralement que Herbert, de la maison de Vermandois, et arrière-petit-fils de Charlemagne, a été le premier revêtu de cette dignité.

Nous voici arrivés au point où commence la splendeur de la Champagne; car c'est sous la domination de ses comtes héréditaires que cette province atteignit son plus haut degré de prospérité. Ces princes ont laissé dans tous les lieux de leur gouvernement, et surtout à Troyes où ils résidaient habituellement, de nombreux mo-

numens qui attestent encore leur magnificence, leur piété et leur bienfaisance inépuisable.

Quoique ces souverains aient acquis, sous le point de vue qui nous occupe, une certaine célébrité, on doit distinguer parmi eux d'abord Hugues I^{er}, qui, à la prière de saint Bernard, fonda la fameuse abbaye de Clairvaux; c'est lui qui, s'étant fait templier, céda ses domaines à Thibaut, son neveu. Ensuite, ce même Thibaut, deuxième du nom, surnommé *le Grand*, *le Libéral* et *le Grand-Justicier*, qui signala son règne par la constante protection qu'il accorda aux arts et par les embellissemens dont il orna Troyes, l'objet de sa prédilection; puis Henri I^{er}, dit *le Libéral*, qui consacra la plus grande partie de ses revenus à la fondation d'un nombre considérable d'églises, d'hôpitaux et d'établissements utiles.

Nous avons cru devoir esquisser rapidement cet aperçu historique des lieux que nous visiterons dans le voyage que nous entreprenons, encore bien qu'il ne nous reste aucun monument des époques antérieures au onzième siècle. C'est donc seulement de cette brillante période, qui prend naissance avec la domination des comtes héréditaires de Champagne, que commence notre travail : heureusement cette mine est encore vaste et riche à exploiter dans l'intérêt de la science et des arts.

CHATEAU DES COMTES DE TROYES.

Plusieurs historiens de la ville de Troyes et quelques géographes ont signalé l'existence des trois châteaux que possédait cette cité au moyen-âge.

Le premier et le plus remarquable de ces châteaux était celui habité par les comtes héréditaires de Champagne. Il fut démoli en 1805, et son emplacement fait partie du bassin du canal projeté.

Le second, situé dans le quartier haut de la ville, entre l'église Saint-Nicolas et la porte du Beffroi, ou de Paris, était connu, de temps immémorial, sous le nom de *château de la vicomté*¹. C'est dans ce château qu'en 878 l'empereur Louis-le-Bègue traita le pape Jean VIII, après avoir reçu de lui la couronne impériale, au concile assemblé dans la cathédrale de Troyes.

Le troisième, celui qui fait l'objet de cette notice, et le seul dont

¹ C'était dans ce château que les vicomtes de Troyes rendaient la justice. Le tertre sur lequel il était assis a encore aujourd'hui de vingt à vingt-cinq pieds d'élévation au-dessus de la petite rue qui le borde. Dans le 14^e siècle, son enceinte était beaucoup plus considérable; le terrain a été depuis donné à cens à plusieurs habitans, qui y ont bâti des maisons et planté des jardins. Cette enceinte comprenait alors les maisons qui forment le côté gauche de la rue du Beffroi, en sortant de la ville, et l'emplacement sur lequel est construite l'église Saint-Nicolas.

Le château de la vicomté fut ensuite converti en *parloir aux bourgeois* (hôtel-de-ville à cette époque). En 1400 il n'en existait plus qu'un tertre formé par des décombres, et sur lequel on avait élevé un corps-de-garde et une tour, dont le rez de chaussée était en pierre et les étages

supérieurs en bois. Cette tour renfermait un beffroi, qui avait donné son nom à la porte et à la rue voisine, dite de *Belfroy*.

Depuis l'incendie de cette tour, en 1524, on la rebâtit en bois pour servir d'observatoire à des gens chargés d'y veiller jour et nuit, pour avertir des accidens du feu.

En 1587, Henri III donna ordre aux échevins de faire raser la tour du Beffroi; cette démolition fut activée par le duc de Guise, qui était à Troyes. C'est alors que l'on abaissa le tertre et qu'on détruisit une maison qui y touchait, afin qu'on ne pût y construire un fort.

Il est probable que, dans l'origine, le château de la vicomté était isolé (le quartier haut de la ville ne datant que du douzième siècle), et qu'il était élevé sur une butte ou motte artificielle, comme cela se pratiquait aux dixième, onzième et douzième siècles.

Tronques.

Le plan. Architectural et topographique de la tour.

l'ord

Plan de l'ensemble

Pl. 2

Reculer de 100.

Reculer de 100.

SEINE.

Moulin de la tour.

BRAS

DE

Qigues.

Jardin des Cordeliers.

Jardin.

Cour de l'Abbaye.

Stable

Stable

Place du Château.

Plan du Château
des Cordeliers de Tronques.



C

- A. Rote du Château.
- B. Grande tour de Tronques.
- C. Église de Jean d'Alce.
- D. Chapelle des Cordeliers.
- E. Grande église.
- F. Chapelle de la croix.
- GG. La porte ancienne.
- HH. La porte nouvelle.
- L. Porte murée.

Stable

Stable

Stable

il reste encore quelques vestiges, est situé au nord de l'ancienne enceinte de la ville, entre le couvent des Cordeliers et la maison où était autrefois le prieuré de Saint-Jean-Châtel.

Les écrivains qui ont parlé de ces monuments ne nous ont rien laissé de satisfaisant, soit sur leur forme, soit sur les époques probables de leur fondation. Grosley, qui s'en est occupé d'une manière plus spéciale, a même commis une erreur assez grave, en attribuant aux Gaulois la construction de la porte d'entrée de celui dont nous allons parler. Cependant il nous semble qu'à l'aide de quelques documents émanant des princes qui furent possesseurs de ce château, on pouvait, jusqu'à un certain point, déterminer l'époque de sa construction.

Courtalon nous apprend que vers l'an 871 les religieux de Montieramey obtinrent des comtes de Troyes une maison dans la ville, pour leur servir d'hospice, et que, dans la suite, ayant étendu leur terrain, ils firent bâtir, en l'honneur de saint Jean-Baptiste, une église qui fut depuis nommée *Saint-Jean-Châtel*, à cause de sa proximité du château des comtes, où sont aujourd'hui les prisons. Quelque temps après, il leur fut permis d'ériger ce lieu en prieuré, et d'y placer les religieux de leur maison.

Hugues I^{er}, comte de Champagne, signala sa charité envers ces religieux. Par acte passé en son palais de Troyes, le 7 mars de l'an 1100, il leur donna la justice du faubourg Saint-Martin de cette ville¹; elle fut depuis appelée Justice de Saint-Jean-Châtel. Cette donation est faite à la charge par les religieux de prier Dieu pour le repos de l'âme de Thibaut, son père, de celle d'Alix, sa mère, et de celles d'Etienne et Odon, ses frères.

Dans le second voyage qu'il fit à la Terre-Sainte, ce même prince, étant à Autun, promit à Gauthier, abbé de Montieramey, de remettre aux Moines de Saint-Jean-Châtel, sitôt son retour, et s'il revient en bonne santé, le setier de froment, le setier de vin, le pain, le vin et le jambon, qu'ils étaient obligés de lui donner tous les ans à la porte orientale de la ville, qui conduit à Montieramey. Il tint sa promesse; car l'acte, dont voici un passage, est daté des ides d'octobre de l'an 1122, et passé dans le cloître de Saint-Jean-Châtel²: « D. Hugues, très-excellent comte de Troyes, étant dans la cité d'Autun, pendant son second voyage de Jérusalem, le jour de la fête des saints apôtres saint Simon et saint Jude, donna et abandonna à toujours à l'église Saint-Pierre et Saint-Paul du monastère de Montieramey et à l'église Saint-Jean-Châtel, située au-dessous des murs de la ville de Troyes, etc.³ »

Il est démontré, par ce passage, que le château existait à cette époque, puisque déjà il avait donné son nom à l'église voisine, et l'on peut présumer que la construction de sa porte d'entrée, qui nous occupe en ce moment, et qui en est le plus ancien reste, peut, sans trop hasarder de conjectures, être attribuée à la fin du 11^e siècle, sous le règne de Thibaut I^{er}, père de Hugues.

Cependant un autre acte, celui de la fondation du chapitre de

Saint-Etienne, par le comte Henri-le-Libéral, semblerait donner une origine plus récente à la construction de ce château. Dans l'énumération que fait ce prince des biens qu'il donne au nouveau chapitre, il dit: « Tout ce que je possédais dans les moulins près des bains et dans les moulins près du *Château-Neuf*, qui se trouve devant l'église Saint-Jean⁴. »

On voit qu'il s'agit ici du même château; mais il est permis de croire que l'épithète de *neuf* n'est employée que par comparaison, et qu'en l'année 1157, époque où le pieux fondateur donna cet acte, ce château pouvait bien être un château neuf, relativement aux deux autres qui avaient une origine plus ancienne.

Les deux passages que nous venons de rapporter suffiraient déjà pour démontrer tout le faible des assertions de Grosley relativement à l'âge de notre monument, si d'ailleurs cet écrivain ne les détruisait lui-même par ses propres contradictions. Ainsi, il en fait premièrement une porte de ville, qu'il attribue toujours aux Gaulois; puis, autre part, il dit que le château dont cette porte faisait partie était situé hors de l'enceinte de la cité.

L'idée d'une porte de ville hors des murs nous paraît d'autant plus malheureuse qu'il faudrait supposer que l'enceinte eût été réduite, tandis que l'on sait qu'elle n'a fait que s'accroître depuis son origine, ou que la vieille cité des Tricasses eût d'abord été bâtie au nord de cette porte, puisque la décoration extérieure de celle-ci est évidemment tournée au sud, c'est-à-dire, vers la cité actuelle.

Il n'est guère possible de croire, du reste, qu'une construction gauloise, ou même de l'époque gallo-romaine, ait pu parvenir jusqu'à nous sans porter des marques visibles de dégradation; mais il est inutile de prolonger la discussion à cet égard, le monument est encore debout, son examen doit être incontestablement le guide le plus sûr, et l'on pourra se convaincre facilement qu'il réunit, dans son ensemble et dans ses détails, tous les caractères de l'architecture militaire des onzième et douzième siècles, qui, comme on sait, n'avait subi que de légères et d'insensibles modifications dans le passage d'un siècle à l'autre. C'est donc au style roman appelé *tertiaire* par M. de Caumont, qu'appartient la porte de notre château.

Avant de passer à sa description, il n'est pas hors de propos de dire quelques mots de l'ancienne enceinte de la ville, au nord de laquelle ce château se trouvait placé. Cette enceinte était très-peu étendue; elle était, dit Grosley, bornée à l'ouest par le pont de la Salle, contigu à l'Hôtel-Dieu, et à l'est, par le Pont-Ferré, qui débordait à peine le chevet de la cathédrale. Au nord, elle était fermée par un mur qui traversait le terrain qu'occupe aujourd'hui l'ancien couvent des Cordeliers, et au sud, par un mur en ligne droite qui s'étendait depuis le pont de la Salle jusque derrière l'évêché; c'est-à-dire qu'avec quatre portes⁵, elle avait la forme que donnaient communément les Romains à leurs places fortifiées (*oppida*).

Ce ne peut être encore que par conjecture que Grosley trace ainsi

¹ « In clauistro S. Joannis-Baptistæ-de-Castello. »

² « Justiciam villæ Sancti-Martini, quæ villa juxta muros Tricassinæ civitatis sita est. »

³ « D. Hugo excellentissimus comes Tricassinus dum secundâ vice Hierusalem pergeret, apud Eduam civitatem in die festivitatis SS. apostol. Simonis et Judæ, dedit et perpetualiter obtinere concessit BB. apostol. Petro et Paulo Arremarensis monasterii et ecclesiæ S. Joannis-

Baptistæ-de-Castello quæ infra muros urbis Tricassinæ sita est, etc. »

⁴ « Quidquid habebam in molindinis juxta balnea, in molindinis juxta Novum Castellum quod est antè ecclesiam beati Joannis. »

⁵ Les quatre portes étaient celle de *Saint-Denis*, flanquée par la tour du Chapitre; celle du *Bourg-l'Évêque*, sur le Pont-Ferré; celle de la *Girouarde*, sur le pont qui en porte encore le nom; et celle de *Saint-Quentin*, qui n'était qu'une poterne.

la ligne de l'ancienne enceinte au nord de la ville. On n'a pas mémoire d'avoir retrouvé aucun reste, aucun vestige de fondations de ce mur qu'il fait passer à travers le jardin des Cordeliers, et au moyen duquel il place, au dehors de l'enceinte, le château des comtes et l'église de Saint-Jean-Châtel¹. Dans cette supposition, il faudrait reconnaître, pour qu'ils aient pu exister simultanément, que ces anciennes murailles eussent été antérieures à la construction du château actuel, et que conséquemment les parties les plus anciennes de ce dernier ne fussent elles-mêmes qu'une reconstruction. Il est peu probable, au surplus, que les comtes de Troyes, en agrandissant leur principale cité, aient laissé subsister dans l'intérieur une enceinte inutile de murailles dont les matériaux pouvaient, attendu la rareté de la pierre à Troyes, leur servir utilement pour d'autres constructions. Nous croyons donc qu'effectivement il devait y avoir dans le principe un mur d'enceinte, mais que ce mur aurait, avec bien plus de probabilité, existé au nord, sur le bras de la Seine qui devait lui servir naturellement de fossé. Par cette disposition, le château se trouvait lié à cette ligne de défense à laquelle il prêtait son appui, et dont il recevait une force qu'il aurait perdue s'il en eut été isolé. Cela nous paraît d'autant moins douteux que les actes font foi que la maison accordée par les comtes de Troyes aux religieux de Montieramey était dans la ville, ce qui est encore attesté par un ancien plan de cette cité, où la porte de Saint-Quentin, qui avait tiré son nom du prieuré voisin, est figurée comme une ruine sur le bord du même bras de rivière, à l'endroit du pont qui communique au quartier de Nervaux. Nous n'avons qu'un mot à ajouter à l'appui de notre opinion : l'église Saint-Jean étant dans l'intérieur de la ville, ainsi qu'il vient d'être prouvé, il est peu probable que le château ait été hors des murs ; car, ainsi séparé, l'église n'aurait pas pris de lui le surnom de *Châtel*.

Aujourd'hui dans l'enceinte nouvelle, qui date de François I^{er}, ce château n'est séparé des murs que par le bras de la Seine dont nous venons de parler, et qui, passant sous les ponts de la Salle, de la Girouarde et des Cordeliers, l'embrasse dans son contour et va plus bas alimenter le *moulin de la Tour*, ainsi nommé de la grosse tour du château qui le protégeait².

Cette grosse tour et celle dans laquelle est percée la porte d'entrée du château, se trouvent engagées dans une enceinte de murailles de forme à peu près elliptique à pans inégaux, renfermant plusieurs corps de bâtimens, une chapelle et trois cours, dont l'agglomération occupe une assez grande étendue de terrain. Mais les deux tours seules appartiennent à l'ancienne construction. Les murailles et les bâtimens de l'intérieur ont été renouvelés à diverses époques et sont aujourd'hui très-peu intéressans pour l'archéologie.

Cependant la forme elliptique de cette enceinte, qui est celle qu'on retrouve souvent dans les places et châteaux forts du moyen âge, prouverait que ces murailles auraient constamment été reconstruites

sur les premières fondations, et il ne serait même pas impossible qu'elles eussent une origine romaine.

C'est dans la tour du sud, la plus ancienne et la mieux conservée, que se trouve, comme nous l'avons dit, la porte d'entrée du château. Cette tour, dont les proportions ne sont rien moins que colossales, présente, à sa base, une face de quatorze pieds trois pouces, sur une profondeur de onze pieds deux pouces six lignes. La baie, ainsi qu'on le voit dans le dessin, n'est pas percée au milieu du massif de la tour, mais à gauche. Cette déviation est motivée par l'existence d'un escalier pratiqué dans la partie droite du massif, et dont la porte est à l'intérieur.

Un linteau, formé d'une seule pierre de quinze pouces d'épaisseur, se trouve placé à huit pieds du sol actuel et détermine la hauteur de la porte. Deux consoles, profilées en double quart de rond, soutiennent en partie ce linteau, lequel sert lui-même de base à un arc plein cintre de quatre pieds huit pouces de diamètre, et qui dessine extérieurement le contour de la voûte de la baie.

La tour est appuyée vers ses angles par deux contreforts terminés par un plan incliné, et sur lesquels prend naissance un grand arc plein cintre qui soutient la partie supérieure, en saillie de sept pouces sur l'inférieure. La baie de la porte étant, comme nous l'avons dit, reportée vers la partie gauche, son cintre a dû nécessairement déterminer un autre point de centre que celui du grand arc au-dessus ; de sorte qu'ils ne sont pas concentriques, comme l'a dit Grosley, qui avait apporté assez peu d'attention dans son examen.

A quinze pouces immédiatement au-dessus du sommet du grand cintre, règne une espèce de frise composée d'une bande plate terminée supérieurement par un plan incliné, et sous laquelle sont rangés vingt-sept petits disques présentant chacun la face tronquée d'un cône, ornés d'une étoile à quatre pointes, ménagée dans l'épaisseur et encadrée par un cercle qui affleure la plate-bande. A ses deux extrémités, cette frise est terminée par une sorte de denticule taillé en losange sur ses faces ; elle se prolonge ensuite en retour sur les côtés de la tour, où elle offre encore deux disques étoilés, encadrés par le cordon qui les surmonte et qui se replie verticalement contre le mur d'enceinte.

Sur la perpendiculaire du linteau de la porte, élevée du point de centre du petit arc, et à dix pieds deux pouces de ce dernier, se trouve le centre d'une ouverture circulaire (œil de bœuf), de vingt-deux pouces de diamètre, et dont le bord ou arête est taillé en biseau. Cet œil de bœuf éclaire une petite chambre située au-dessus de la voûte de la porte. C'est de là que le *custos* (gardien) dominant la place du château, surveillait les abords de la tour.

Un ornement assez bizarre entoure l'œil de bœuf : c'est un cercle de trois pieds neuf pouces de diamètre, ayant cinq pouces de largeur et trois pouces neuf lignes de saillie. Il est formé de petits coins ménagés en relief sur les claveaux, et ayant chacun deux faces dont

¹ Vers le milieu du treizième siècle, on mit dans l'église Saint-Jean-Châtel des reliques de Saint-Blaise, qui, suivant nos écrivains, y opérèrent beaucoup de miracles. Dans la suite, cette église perdit son ancien nom pour prendre celui de Saint-Blaise.

Cette chapelle, comme on peut le voir par le plan, avait fort peu d'étendue. Les baies assez larges des croisées prouvent que sa dernière reconstruction n'appartenait pas à une époque très-reculée.

M. De Chauvelin, abbé de Montieramey, obtint en 1766 des lettres

du parlement qui lui permirent de disposer du terrain du prieuré et de la chapelle. Cette dernière fut démolie en 1768, en conséquence d'un décret de M. de Barral, évêque de Troyes ; et les reliques du saint, ainsi que les pierres consacrées, furent transférées à Saint-Martin-ès-Vignes, près Troyes.

² Dans la charte de fondation du chapitre de Saint-Etienne, ce moulin est appelé *molindinum sub turre* (moulin sous la tour).



Reste de la tour de la ville de Troyes, dite la tour de la Vierge.

XII^e Siècle

l'une est parallèle au parement du mur, et l'autre, inclinée en biseau. Les premières sont disposées de manière qu'elles ne se touchent qu'aux angles et forment ainsi deux rangs inégaux; les autres, toujours dans le rayon, sont également contrariées et inclinées alternativement en dedans et en dehors. Le dessin pourra du reste en donner une juste idée.

A deux pieds et demi au-dessus de cette espèce de cadre, le mur forme une retraite en plan incliné, et, à cinq pieds et demi plus haut, la tour est terminée par une bande saillante repliée de quelques pouces aux extrémités, et sous laquelle sont rangés trente-deux disques étoilés, semblables à ceux de la frise, mais d'un plus petit diamètre.

Il est à croire que cette tour n'a jamais eu une plus grande élévation, et que l'espèce de corniche, dont nous venons de parler, en formait le couronnement et recevait la saillie du toit pyramidal qui, dans l'origine, devait la couvrir. Nous émettons cette opinion qui nous a paru d'autant plus vraie, que M. de Caumont nous apprend qu'on n'a jamais remarqué de machicoulis aux tours et donjons postérieurs au onzième siècle. Au nord on voit le mur s'abaisser et les faces latérales coupées obliquement, afin de donner la pente au toit en appentis dont, par un motif d'économie, on l'a recouverte à une époque déjà éloignée.

On peut remarquer, dans la partie supérieure de la tour, à l'est, plusieurs retraites légères, et du même côté, à la partie inférieure, plusieurs pierres en arrachement qui ne dépassent pas le cordon régnant au-dessus du grand cintre. Ces pierres faisaient partie de l'ancienne muraille. Elles peuvent indiquer approximativement quelle était sa hauteur; on voit qu'elle ne devait pas excéder celle du mur qui existe aujourd'hui.

L'appareil de la tour est formé d'assises inégales, mais dont le parement est encore très-beau. Autour de l'œil-de-bœuf, on aperçoit quatre trous carrés qui ont servi à établir l'échafaudage lors de la construction. Les contreforts qui soutiennent les angles sont également construits en pierres inégales; leur largeur est de deux pieds six pouces, et leur saillie, de cinq pieds; mais il est visible qu'ils étaient autrefois beaucoup moins saillants, et que leur élévation ne dépassait pas la naissance du grand cintre qui commence à vingt-six pouces au-dessus de la ligne inférieure du linteau.

La voûte de la baie est percée de deux ouvertures verticales; la première et la plus grande se trouve à trois pieds six pouces trois lignes de la face extérieure du linteau de la porte. Elle servait probablement au passage d'un instrument très-meurtrier, appelé *assommoir*, et qui était en usage dans le moyen âge pour la défense des portes de villes et de châteaux. C'était une poutre armée de fer que l'on tenait suspendue, et qu'on laissait tomber à volonté sur les assaillans qui tentaient de forcer la herse. L'ouverture de la voûte ayant juste un pied de largeur, l'assommoir devait avoir un peu moins d'épaisseur afin de pouvoir jouer librement. La seconde ouverture, pratiquée à la suite et à quinze pouces de distance de la première, n'a que trois pouces neuf lignes de largeur et seulement trois pouces de profondeur. Elle se prolonge verticalement dans les parois de la baie jusqu'au sol. C'est par là que l'on descendait la *herse* ou grille de fer avec laquelle on arrêtait les assaillans. On reconnaît encore facilement les traces que le frottement de cette herse a produites sur les pierres du fond de la rainure. La herse et l'assommoir qui

concourent à défendre l'étroite entrée du château, étaient probablement suspendus au comble et mis en mouvement au moyen de bascules et de contrepoids. Peut-être aussi, dans l'origine, une loge en charpente surmontait-elle la tour, et le mécanisme y était établi?

A trois pieds au-dessous de la ligne de naissance de la voûte, la baie a été élargie de trois pouces de chaque côté; à droite, il existe en plus une rainure assez irrégulière et entaillée horizontalement de cinq pouces de profondeur. Elle a été pratiquée, sous le règne de Henri III, pour faciliter le passage aux pièces d'artillerie lorsque l'arsenal royal avait été établi dans ce château. On voit encore dans l'intérieur les sillons que les moyeux des roues y ont laissés à cette époque. Au nord, sur la cour, la partie supérieure de la tour forme une saillie de sept pouces, soutenue par un arc plein cintre de même dimension que celui de la face antérieure. Celui-ci est resté suspendu à sa naissance, parce que les deux contreforts qui le soutenaient ont été supprimés depuis long-temps pour faciliter le service du guichetier de la prison, dont le logement était établi de ce côté. La voûte de la baie est terminée simplement par son cintre, et il n'y a pas de linteau.

A cinq pieds au-dessus du grand cintre, il existe une petite lucarne ou meurtrière qui correspond à l'œil de bœuf de la partie antérieure; elle a, extérieurement, deux pieds cinq pouces de hauteur sur un pied de largeur, et en dedans, cinq pieds neuf pouces de hauteur et deux pieds deux pouces de largeur. Elle va en s'étrécissant jusqu'à l'appui, et se termine supérieurement par une voûte plate et inclinée.

L'escalier, que nous avons seulement indiqué, est à noyau, et sa cage circulaire, dont le diamètre est de quatre pieds quatre pouces, se termine en calotte; c'est une restauration dont l'époque peut être fixée au seizième siècle. La baie de la porte en est carrée et se trouve placée à six pieds quatre pouces de celle de la tour; elle a cinq pieds huit pouces de hauteur sur deux pieds deux pouces de largeur. Son linteau est formé d'une seule pierre, avec les arêtes taillées en biseau, ainsi que celles des jambages. Une lucarne de deux pouces de largeur sur un pied deux pouces de hauteur éclaire l'escalier; elle est évasée en dedans, et se trouve à trois pieds au-dessus de cette porte dont le seuil est élevé de trois pieds au-dessus du sol sous la tour.

Il est possible que, dans l'origine, cet escalier ait eu une autre forme que celle actuelle, et qu'il ait pu servir à abreuver la courtine du mur qui, à sa base, devait avoir une épaisseur considérable. La porte de la chambre du gardien, où cet escalier conduit seulement aujourd'hui, se trouve placée dans l'angle à l'est de la tour.

Le passage étroit de l'entrée de cette demeure féodale, la forme de son enceinte et la dureté des matériaux employés à sa construction, ont dû la rendre d'une très-facile défense. Sa solidité est telle que depuis sept siècles elle a résisté aux ravages du temps, et que la main de l'homme a pu seule y porter atteinte.

La grosse tour du nord ou donjon a beaucoup plus souffert, et le temps et les hommes ne l'ont point épargnée. Sa face nord-ouest et deux pans en retour ont été seuls conservés. Dans l'origine, sa hauteur était beaucoup plus considérable: il paraît qu'elle a été réduite lors de la chute de la partie supérieure de la face du sud en 1525. Elle était figurée avec toutes ses proportions sur un ancien

plan de Troyes qui a été perdu ¹; de sorte qu'il est impossible aujourd'hui de déterminer quelle était en ce sens sa dimension, alors qu'elle n'avait subi aucun changement.

Dans son état actuel, elle présente encore une élévation de trente-un pieds sur une largeur de trente-sept pieds environ; elle est appuyée par trois contreforts, dont deux sont aux angles et l'autre au milieu. A près de dix pieds du sol, le mur forme une retraite en talus, puis encore une autre à quatorze pieds sept pouces au-dessus de la première. Entre ces deux lignes de retraite et les contreforts, il existe deux meurtrières plein cintre, très-étroites, un peu évasées en dehors et fort élargies en dedans ². Une meurtrière semblable se voit encore dans le flanc à l'est de la tour qui est, ainsi que le côté opposé, avancé de douze pieds sur le mur d'enceinte. Les contreforts présentent aussi plusieurs retraites dans leur hauteur; leur base, formée d'une espèce de socle saillant sur les trois côtés, s'élève jusqu'à la première ligne rentrante avec laquelle elle se raccorde en talus. L'épaisseur du mur prise au niveau du sol n'est pas de moins de huit pieds, et au-dessus de la seconde retraite on a ménagé dans cette épaisseur, quoiqu'elle soit diminuée d'environ quinze pouces, un couloir ou galerie dans laquelle un homme peut passer aisément.

La partie inférieure de la tour a été restaurée vers la fin du seizième siècle, et on a augmenté la saillie de la base des contreforts qui menaçaient de se détacher. Extérieurement, l'appareil est en moyennes pierres de taille disposées par assises inégales. A l'intérieur il est formé de petites roches fort irrégulièrement posées; il faut en excepter cependant les baies et les cintres des meurtrières qui sont en pierres taillées, et au-dessus desquelles on remarque les trous de scellement d'un solivage, qui prouveraient assez qu'il n'y a jamais eu de voûte. Un toit pyramidal, dont la base est un parallélogramme très-allongé, couvre aujourd'hui cette ruine que deux boulets, lancés par une batterie française, atteignirent en 1814. L'un enleva la dernière pierre du contrefort du milieu, et l'autre vint seulement s'imprimer dans le mur à côté du premier.

C'est de cette tour que relevaient autrefois toutes les mouvances de l'ancien comté de Champagne ³. C'était devant elle, dans l'enceinte close du château, que les vassaux de nos comtes venaient leur prêter foi et hommage, et souvent ils expiaient, entre ses épaisses murailles, par une longue et dure captivité, leur parjure et leur félonie.

Depuis la réunion du comté de Champagne à la couronne, cette tour a été désignée, dans les anciens titres, sous les noms de *Tour royale*, *Tour du Roy*, *Grosse Tour de Troyes*; et lorsque l'arsenal fut établi dans ce château, elle servait de magasin à poudre.

Nous avons signalé les bâtimens intérieurs du château comme peu intéressans, cependant nous croyons devoir rapporter un passage de Grosley, qui les concerne : « Des anciens bâtimens de ce château, » dit cet écrivain, il existait encore en 1712 une grande salle qui « avait été convertie en chambre de torture. Cette chambre avait une

« cheminée toute bâtie en pierre et dont le tuyau, dans sa partie qui « excédait le toit, était bâti de blocs de pierre dure, percés dans leur « centre, et formant une colonne de deux pieds seulement de diamètre, terminée par une lanterne entourée de petites colonnes ⁴. « Dans la salle, le manteau de cette cheminée portait au milieu un « écusson très-antique chargé de fleurs de lys mal dessinées, et qui « ressemblaient à des crapauds avec les jambes et les pieds étendus; « la tête et les deux jambes de devant faisaient les trois parties supérieures des fleurs de lys telles qu'on les peint actuellement. Ce « qui prouve que les fleurs de lys et les crapauds que l'on a cru voir « dans quelques anciens écussons des armes de France ne sont autre « chose, dans leur origine et dans l'intention des premiers ouvriers « qui les ont représentés, que les fers dont étaient armées les anciennes javelines françaises. » Tels qu'ils existent, les bâtimens de l'intérieur occupent, sur une seule ligne, près de la moitié du côté de la longue cour qui se trouve vers le milieu de l'enceinte du château. Deux chambres assez vastes, et qui communiquent entr'elles par une porte, occupent seules les deux tiers du rez-de-chaussée de la partie la plus élevée de ces bâtimens. L'étage supérieur, construit en bois et couvert d'un toit en égout, est terminé à ses extrémités par deux pignons de pierre assez aigus, dont l'un, celui du sud-est, est élevé aplomb sur le mur d'enceinte à côté de la porte du château.

La deuxième chambre, qui suit immédiatement la première, est désignée sur un ancien plan sous la dénomination de *chambre de la calamité*. C'est dans celle-ci que se trouve la cheminée dont parle Grosley; mais il n'en reste plus que la partie inférieure. Le manteau et l'écusson aux fleurs de lys ont disparu. Une cheminée toute semblable se voit aussi dans la chambre qui précède; elle est adossée à la première et n'a conservé, comme elle, que ses jambages sans manteau. Les colonnes engagées qui flanquent ces jambages et les profils qui les accompagnent ne permettent pas de faire remonter au-delà du seizième siècle la construction de ces cheminées.

Une grande croisée carrée, haute d'environ huit pieds et large de quatre pieds et demi, éclaire chacune des salles basses : ces croisées étaient autrefois divisées par des croix de pierre qui depuis ont été supprimées. Elles sont placées ainsi que les cheminées d'une manière fort irrégulière vers l'angle des chambres, et ont leurs baies ornées de moulures dont les profils indiquent aussi l'époque de la renaissance. Leurs portes étroites, et à linteau très-surbaissé, ouvrent immédiatement sur la cour; au-dessus de celle de la première chambre, on lit, gravée sur la pierre, la date de 1570, qui peut être effectivement celle que l'on doit assigner à la construction de ces bâtimens.

On doit bien penser maintenant que l'écusson aux fleurs de lys dont parle Grosley ne pouvait être aussi ancien qu'il l'avait imaginé; l'expression de *très-antique*, qu'il emploie en le désignant, nous paraît au moins fort exagérée. En supposant même que cet écusson ait été tiré d'anciens bâtimens du château et rapporté dans les nouveaux,

¹ Ce plan curieux, tracé sur vélin, au plus tard en 1500, offrait l'élévation de tous les monumens de la ville de Troyes à cette époque. Une notice manuscrite sur ce plan a seule été conservée. M. Corrad de Bréban l'a publiée dans le vingt-deuxième numéro des Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts du département de l'Aube.

² Elles ont au dehors trois pieds trois pouces sur six pouces et demi,

et au dedans cinq pieds de hauteur sur trois pieds trois pouces de large.

³ Courtalon, tome II, page 348, fait l'énumération de toutes les terres et seigneuries qui relevaient de la grosse tour de Troyes.

⁴ Dans une vue de Troyes gravée en 1621, et qui existe au cabinet des estampes, à Paris, on voit le château occuper le premier plan, et l'on y remarque très-distinctement la lanterne à petites colonnes qui termine cette cheminée.

on ne pourrait raisonnablement lui assigner une date antérieure à celle de la réunion définitive de la Champagne à la couronne sous Louis-le-Hutin. En effet, il est peu probable que les princes souverains, qui possédaient cette province, et assez connus dans l'histoire par leur esprit d'indépendance, aient eu l'idée de faire placer dans leur château de Troyes l'écusson aux armes de France. Ce château était dès-lors une prison, et n'avaient-ils pas eux-mêmes leur blason et leurs armoiries particulières?

Selon Grosley, la forme des fleurs de lys est bizarre; mais est-ce une preuve bien certaine de leur antiquité? D'abord il a négligé de nous en donner le nombre, et il n'est pas rare d'en rencontrer du XVI^e siècle qui ont leurs branches supérieures recourbées en crochet, et dont la variété de formes n'est qu'un effet du goût ou du caprice de l'artiste. Pourquoi l'artiste, en leur donnant la forme primitive, ne se serait-il pas proposé de rappeler une époque antérieure à celle où il travaillait? C'est ce que l'on peut remarquer sur un bas-relief en bois trouvé à Sully-sur-Loire, et qui a été publié par la Société royale des antiquaires de France.¹ Nous pensons donc que la sculpture des fleurs de lys de la deuxième salle était contemporaine de la cheminée dont elles ornaient le manteau. Nous sommes d'autant moins surpris que Grosley se soit encore trompé sur ce point, qu'il ne s'agit pas seulement de la connaissance parfaite des vieux signes héraldiques, mais aussi de celle des différents styles qui caractérisent les diverses époques de la sculpture en France.

A la suite des deux chambres non voûtées, dont nous venons de parler, se trouvent deux autres pièces basses voûtées en arêtes à doubles travées, avec des nervures très-saillantes reposant sur des demi-cul-de-lampe placés aux angles, et sur les faces des murs deux clefs de voûte de la première sont ornées, l'une d'un buste d'homme, et l'autre d'une fleur de lys. La forme assez peu élégante, ainsi que la tête barbue, est d'une médiocre exécution. — En quittant ces deux cachots, nous entrons dans deux autres d'une construction plus moderne. Ils sont aussi voûtés en arêtes, mais sans nervures. On y pénètre par une sorte de porche voûté en berceau, et qui laissait à peine arriver un peu d'air et de lumière aux malheureux qu'on y jetait.

La chapelle, qui est vis-à-vis, est une véritable chapelle de prison. Le jour n'y entre que par une espèce de meurtrière ouverte à gauche de la porte. On la prendrait pour un vaste cachot, si l'autel n'indiquait sa destination. Elle est sans ornement; c'est un simple carré de murailles élevées en 1662, et recouvert d'une voûte plein-cintre en planchettes que soutient au milieu un poinçon appuyé sur une poutre.

A ce château, ancienne demeure féodale, convertie en prison de ville à une époque assez éloignée de nous, se rattacheraient sans doute de pénibles souvenirs, si l'histoire nous les avait conservés. Maintenant encore, au milieu de cette enceinte, l'imagination s'effraie en se reportant à d'autres temps... Une chambre, dans ce château, avait

reçu le nom de chambre de la *calamité*. Sur ce lieu, il nous reste à dire une scène de la Saint-Barthélemi.

C'était le 24 août de l'année 1570. — Charles IX était roi de France... A Paris il y avait fêtes et réjouissances : on célébrait un mariage de prince... Et au milieu de ces joies, Médicis avait rêvé des massacres. — Troyes eut aussi le sien. Depuis quelques temps, les partisans de la religion réformée étaient en butte, dans cette ville, aux persécutions des catholiques. Le fanatisme est toujours cruel. — Quelques-uns, en plein jour, sous les yeux même des magistrats, avaient été assassinés par leurs adversaires. D'autres, arrachés de leurs maisons livrées au pillage, avaient été jetés en prison; et, confondus avec les malfaiteurs, ils avaient pour gardes ceux mêmes qui étaient leurs ennemis.

A Paris, les massacres avaient eu lieu; mais l'exaspération qu'ils avaient produite, avait épouvanté le prince. Ordre avait été donné de mettre en liberté les protestans prisonniers dans plusieurs villes de France. Pierre Bélin, député de Troyes par les catholiques, et qui était à Paris le 24 août, fut chargé de rapporter les lettres de grâce du Roi. C'était un homme sédition et pervers. Arrivé à Troyes le troisième jour de septembre, il apprend que plusieurs Huguenots sont encore en prison. Il remet à Anne de Vaudray, bailli de Troyes, les lettres, et en même temps lui conseille de ne les publier qu'après le massacre des protestans. Anne de Vaudray fut lâche, et il y consentit. Le bourreau est appelé et reçoit l'ordre de l'exécution. Cet homme en comprit toute l'atrocité et refusa son ministère. Alors le bailli manda Martin Debures, l'un des gardes des prisonniers, et lui fit accepter la charge de bourreau. — Il devait creuser une tranchée profonde pour recevoir le sang des victimes et n'en pas laisser trace. Il promit et ne fit rien. — La nuit avait changé sa résolution, et il avait reculé devant tant d'horreurs. Le bailli l'apprend et, furieux, il ordonne à un autre garde nommé Perrenet de lui obéir, et le menace de son épée. La crainte l'entraîne, et il promet que dans une heure tous les prisonniers ne seront plus. Et bientôt, quand il eut rejoint ses compagnons, quand le vin et la débauche eurent échauffé leur sang et dérangé leur raison, ils commencèrent... Une heure après, quarante-neuf victimes, parmi lesquelles quelques-unes respiration encore, avaient été jetées pêle-mêle dans une fosse... Elle avait été creusée derrière la chapelle. Et le lendemain, de Vaudray lisait publiquement les lettres du Roi.

Tout ce qu'il y a d'horrible dans ces souvenirs, va bientôt être oublié avec ce qui reste encore debout de ces antiques constructions. Si nos regrets ne doivent pas se faire entendre sur les hontes du passé, en amis des arts, nous ne pouvons voir sans peine disparaître le seul souvenir monumental du XI^e siècle qui soit à Troyes. Il nous rappelle aussi des princes suzerains qui souvent firent le bonheur et la gloire de notre pays. — A la place de ce château, doit être élevé bientôt un hospice pour les aliénés du département.

Nous avons recueilli, sur le monument dont nous venons de par-

¹ Ce bas-relief représente un combat entre les Français et les Allemands. Sur la bannière de France que porte un chevalier on voit trois crapauds parfaitement exprimés. Du même côté est le roi de France tenant son écu sur lequel sont les trois fleurs de lys telles qu'on les re-

présente encore aujourd'hui. L'intention évidente de l'artiste a donc été d'indiquer par cette différence ou par la forme traditionnelle des fleurs de lys l'ancienne bannière française portée dans les combats. Ce bas-relief est du XV^e siècle.

ler, quelques nouveaux renseignements que nous ajoutons comme notes explicatives. En pratiquant des fouilles au pied des murs extérieurs de clôture, on pourrait reconnaître s'ils étaient défendus dans leur circuit par des tours comme celle dont nous avons donné la description. Nous pensons qu'ils étaient surmontés d'une courtine et percés de meurtrières dans leur pourtour. Voici sur quelles raisons nous appuyons nos probabilités : Les murs actuels, bâtis en craie, ne datent que de 1746, et portent de 3 à 4 pieds d'épaisseur sur 18 à 20 pieds de hauteur. Les contreforts ajoutés depuis cette époque reposent sur d'anciennes fondations, ce qui donnait 7 pieds au moins d'épaisseur aux premiers murs. Cette épaisseur était suffisante pour l'établissement d'une courtine. Elle devait régner à la hauteur du pavé de la chambre du *custos*, posée, comme on l'a vu, sur l'extrados de la voûte de la porte du château.

La place qui existe devant le château était beaucoup plus étendue, et il se trouvait entièrement isolé à l'ouest. Mais, en 1258, le comte Thibaut V, ayant accordé aux frères mineurs (les cordeliers) établis à cette époque hors la porte de César ou de Comporté, la permission de s'établir dans la ville, il leur donna une portion du terrain de cette place. En 1315, Louis-le-Hutin manda au bailli de Troyes de mettre ces religieux en possession d'une place qui avait communication jusqu'à la *tour royale*. Charles V, en 1378, fit rétablir la place du jardin et la rue ou passage entre le couvent et la tour. Enfin, Charles VI, en 1381, leur remit une rente à lui due sur le jardin concédé du domaine royal.

Une autre observation à faire sur l'antiquité de ces constructions, c'est que le château est assis sur un terrain fort bas et qui présente plusieurs inégalités. Le sol sous la tour d'entrée est de trois pieds au-dessous de celui de la place qui est devant. Cet exhaussement de terrain à l'extérieur se retrouve dans toutes les constructions de cette époque, et fournit une preuve de leur antiquité. Les cours latérales, aujourd'hui plantées d'arbres, sont près de 6 pieds au-dessus du niveau de la cour centrale : il s'abaisse ensuite à l'est hors de l'enceinte, et vers la rivière au nord.

MONTIER-LA-CELLE,

SAINT-ANDRÉ-LEZ-TROYES.

Le village de Saint-André est situé à l'ouest-sud-ouest de Troyes, entre les routes de Sens et d'Auxerre. Autrefois l'on pouvait y arriver en passant par une porte, murée maintenant, qui s'appelait la porte au *Mistre* ou *Prélat*, et plus connue dans les derniers temps sous le nom de porte d'Auxerre. Elle était placée près de l'église Saint-Nicolas, et, à l'endroit même où elle était, a été établi le réservoir d'une fontaine. De cette porte, en allant presque en ligne droite, on arrivait à la petite rivière de la Vienne, qui prend sa source à deux lieues de là ; puis, laissant à gauche une ancienne chaussée romaine, recouverte maintenant de trois pieds de terre, on se trouvait bientôt, en suivant un chemin ombragé, à l'abbaye de Montier-la-Celle. Bien

qu'elle n'existe plus, les hommes de l'art aimeront encore à entendre dire ce qu'elle fut. Cette abbaye avait été fondée par saint Frobert, de Troyes, vers le milieu du VII^e siècle. Le lieu de son emplacement faisait partie du domaine royal, et s'appelait, selon quelques-uns, île Germanique, *Insula Germanica*, et, selon d'autres, île Germaine, *Insula Germana*. D'où lui venait ce nom ? nous l'ignorons. Frobert obtint du roi Clovis II ce marécage ; et vers l'an 660, avec quelques compagnons, il défricha ce terrain, et le premier bâtiment qui s'éleva fut un petit oratoire avec autant de cellules qu'il y avait de moines. Ce monastère fut appelé d'abord monastère de l'île Germaine ; et quand Frobert y eut bâti une église dédiée à saint Pierre, comme la cathédrale de Troyes, il changea de nom et s'appela Saint-Pierre-de-la-Celle, *Cella sancti Petri*. A la mort de saint Frobert, il fut nommé la Celle de saint Frobert. Plus tard, le moine Bobin ayant été choisi pour évêque de Troyes, le monastère fut appelé la Celle de Bobin, *Cella Bobini*. Quand d'autres bénédictins, vers 837, eurent fondé l'abbaye de Montieramey, celle-ci s'appela *Cella nova*, et l'autre *Cella antiqua*. Enfin, son dernier nom fut celui de Montier-la-Celle qu'elle garde encore.

Si nous avons à raconter la grandeur et la gloire de cette abbaye, nous dirions qu'elle eut des saints pour fondateurs, qu'elle donna des patriarches aux ordres religieux, des archevêques aux métropoles, des évêques aux villes épiscopales, des abbés aux monastères, des savans aux lettres. Elle reçut plusieurs fois des papes les marques de l'affection la mieux méritée ; et enfin, elle fut la mère de dix-sept prieurés et la collatrice de plus de trente églises paroissiales. Mais nous n'avons à consigner ici, comme souvenir, que la description de l'église, qui était un monument fort remarquable. Grosley (éphémérides troyennes) va nous servir de guide. La première église de Montier-la-Celle fut construite par saint Frobert, et l'évêque Abbon en fit la dédicace. Saint Bobin, en 790, la fit reconstruire sur de nouveaux plans, et saint Prudence, évêque de Troyes, en fit une nouvelle dédicace. Celle-ci fut ruinée et détruite, ainsi que l'abbaye, en 1348, par les Anglais, qui avaient été indisposés contre ce monastère par les tracasseries de l'abbé Aymerie, qui en était le chef. Elle fut relevée par frère Antoine Girard, durant l'espace de dix-sept années, de 1517 à 1534. C'est de cette construction dont nous allons parler. — Cette église est fort vaste, d'un gothique très-léger et exactement proportionnée dans toutes ses parties. Elle passe pour une des plus belles de la Province. Sa longueur est de 200 pieds, sa croisée de 100. Les fenêtres, hautes et larges, sont au nombre de 38. Elle a des vitraux peints qui représentent plusieurs figures de l'Ancien Testament, des mystères du Nouveau, des images des saints et saintes dont le trésor possède les reliques. L'édifice, dans toutes ses parties, montre autant de bon goût que de délicatesse ; mais l'on peut admirer surtout la voûte du rond-point, d'où pend, au-dessus de l'autel, un cul-de-lampe en pierre de 60 pieds de circonférence et de 15 de projet hors la voûte. Il est découpé à jour et rappelle tout-à-fait celui que l'on a longtemps admiré dans l'église de Saint-Gervais à Paris.

La chapelle dédiée aux anges, qui fait le fond du bas-côté droit, a été ornée, vers le milieu du XVI^e siècle, de peintures à fresques et de sculptures, par les soins d'un des frères du couvent. Le retable de l'autel est surmonté d'un groupe de deux figures de grandeur naturelle, représentant Jacob terrassé par l'ange. L'autel, formé en console, est un chef-d'œuvre de sculpture et de dessin, par le choix

par l'assemblage des diverses formes qu'il réunit, par la beauté et le fini de l'exécution. Les fresques de la chapelle des anges représentent en grand quelques traits de l'histoire sainte, où les anges sont en action. Dans chacun des compartimens des deux voûtes qu'embrasse cette chapelle, est peint, sur le fond même de la craie, un grand ange en camaïeu bleu. Le vol de ces anges, la variété des attitudes, la richesse des draperies, la fraîcheur que conserve encore la fresque, tout annonce une main aussi savante que facile.

Derrière le maître-autel du chœur on voyait, à hauteur d'appui, un groupe composé d'un grand nombre de figures. Les plus remarquables étaient celles des vieillards. Mais la partie de l'édifice la plus richement ornée était l'abside demi-circulaire qui entourait l'autel, et dans le mur duquel on avait pratiqué, à une certaine hauteur, sept niches entourées d'arabesques, d'archivoltes du goût le plus délicat ; ces niches contenaient autant de châsses en argent doré et d'un travail précieux renfermant les corps de saints dont cette église possédait les reliques. La plupart étaient des religieux de l'abbaye, car elle comptait neuf saints. Cette heureuse disposition des châsses, autour de l'autel, formait de cet abside un véritable *sanctus sanctorum*. Celles de saint Frobert et de sainte Savine étaient de chaque côté de l'autel. Benjamin Duplessis, abbé commendataire, mort en 1608, vendit la plus grande partie de ces châsses précieuses, malgré l'opposition du trésorier et des religieux. Dans les derniers temps, il ne restait plus que des châsses de bois doré, dont quelqu'une aura probablement été transportée à Saint-André à l'époque de la destruction du monastère.

C'est l'abbé Girard qui fit élever l'église dont nous venons de donner la description ; mais Duhalle prétend que Charles de Refuge, abbé régulier, avait fait construire le cloître et le dortoir, et qu'à sa mort, en 1499, les fondemens de l'église, jetés par lui, étaient hors de terre. La tombe de cet abbé se voyait placée au milieu du chœur, probablement comme souvenir de ce qu'il avait fait. A la mort de l'abbé Girard, en 1534, l'église n'était pas terminée, et il y avait à craindre que l'ouvrage ne restât inachevé. L'abbaye fut donnée en commende à Charles de Lorraine, depuis cardinal, dont la mère, Antoinette de Bourbon, fit administrer les biens par un fondé de procuration. Mais cette princesse eut de la bienveillance pour Montier-la-Celle, fit pourvoir aux pensions des jeunes religieux et achever l'église à ses frais. Des artistes de Troyes sont nommés comme employés à la décoration du monument. Par Girard-Douge furent peintes et étoffées les voûtes du chœur. Jacques Julliot, habile sculpteur, fournit et cisela la pierre tumulaire de l'abbé Girard : elle était en marbre et placée devant le maître-autel. Linard Gonthier, aussi Troyen, habile peintre sur verre, embellit de diverses figures les vitres de l'église. On peut lui attribuer celle de Benjamin Duplessis, quatrième abbé commendataire que l'on voyait sur la vitre du chevet de l'église.

Tel fut Montier-la-Celle aux siècles passés, et maintenant nous n'avons plus à offrir, comme souvenir existant de tant de richesses et d'éclat, qu'une pierre du tombeau d'un de ses religieux, conservée au Musée de notre ville : c'est celui de Jean Truchot, prévôt, mort en 1514. Avant la destruction de cette abbaye, on le voyait encastré dans une chapelle latérale de l'église, du côté du nord. Jean Truchot est représenté couché dans une niche en arc surbaissé, revêtu de l'habit religieux de son ordre, et la tête posée

sur un coussin orné de glands. De la main droite, il tient l'extrémité de deux rouleaux déployés qui occupent tout le fond de la niche. Sur le premier, qui est vers la tête, on lit ces paroles du psaume, gravées en gothique angulaire : *Domine sed in actû meum noli me judicare* ; et sur le second : *Miseremini mei, miseremini mei saltè vos amici mei*. Le bras gauche est croisé sous le bras droit, et la main ouverte semble appeler l'attention sur l'inscription qu'on vient de lire.

Sur le visage, qui est presque à l'état de squelette, ainsi que sur les mains, le sculpteur a représenté des vers qui percent les chairs. Cette manière de peindre ainsi la mort sous des formes hideuses et repoussantes, tient sûrement plus encore aux idées d'humilité que devait inspirer le séjour d'un cloître, qu'au goût qui régnait alors dans les arts.

Sur le stylobate qui porte la statue couchée du frère Truchot, on lit son épitaphe ainsi conçue :

« *Cy gist noble et religieuse personne frère Jean Truchot, prestre, natif de Troyes, en son vivant religieux profès et prévost de ceste église, prieur de la Celle-sous-Chantemerle et de Plancy, lequel trespassa le XXVIII^e jor d'octobre l'an mil cinq cens et quatorze priez Dieu pour luy requiescat in pacc.* »

Les caractères de cette épitaphe paraissent être d'une date postérieure à ceux de l'inscription des rouleaux, et tracés par une autre main. Cette circonstance peut permettre de penser que le tombeau aurait été exécuté du vivant du frère Truchot, et qu'il en aurait ordonné lui-même la disposition.

Dans les angles supérieurs de la pierre carrée qui forme la masse du tombeau, et appliquée en partie sur les profils qui dessinent la niche, on voit l'écusson en relief, aux armes du défunt. La richesse et la complication de cette armoirie pourraient bien laisser croire aussi que la religieuse personne n'aurait pas été, de son vivant, tout-à-fait insensible aux vaniteuses distinctions du monde, et que l'orgueil de la naissance cherchait à dominer encore le néant du tombeau.

Maintenant, si vous cherchiez les traces de ce qui a été ; si vous demandiez où s'élevaient autrefois ces constructions si hardies, si sveltes et si gracieuses ; si vous interrogiez les lieux où passèrent tant d'hommes, où eurent lieu tant de choses, rien ne vous répondrait ! Une main d'homme avait fait tout cela ; en d'autres temps, en d'autres siècles, une autre main l'a anéanti. Des marais avaient perdu pour un temps leur fangeuse solitude, ils sont redevenus ce qu'ils étaient.

Entre Montier-la-Celle et Saint-André se voyait, il y a plus d'un siècle, en un lieu nommé les Deux-Tombes (*ad duas tombas*), les ruines de l'église de Saint-Michel, vulgairement *Michau*, qui était une des plus anciennes du diocèse. Il en est fait mention en l'année 710. Un habitant de Melun avait tellement maltraité sa mère, qu'elle en mourut quelques jours après. Pour expier un si grand crime, il fut envoyé à Sens, pour en faire pénitence, vers son archevêque. Après trois années de prison, une famine se fit sentir avec tant de violence, qu'il fut élargi et vint en l'église de Saint-Michel, à l'endroit dit les Deux-Tombes, qui était un lieu d'expiation. De là il chemina vers Rome, reçut ordre du pape Adrien II de revenir à la même église de Saint-Michel. Toujours errant et toujours malheu-

reux, il alla en pèlerinage à Notre-Dame de Fouchères (*ad Falcarias*), d'où il revint encore à Montier-la-Celle; et là, enfin, fut le terme de son infortunée vie. Ce fait, en même temps qu'il nous prouve l'existence de l'église de Saint-Michel à cette époque, nous met à même de juger quelle ténacité de châiment poursuivait le coupable, avec quelle violence il tourmentait le corps, en même temps qu'il s'appesantissait sur l'âme.

Quittant donc Saint-Michel du VIII^e siècle, nous nous trouvons à Saint-André, qui nous fait faire une immense route à travers les siècles. Si Montier-la-Celle était encore debout, il serait curieux de comparer l'architecture si svelte, si élégante de son église avec l'architecture robuste et un peu pesante de celle de Saint-André. On pourrait apprécier toute l'influence qu'exerça chez les Français la présence des artistes italiens venus à la suite de Louis XII et de François I^{er}. Le contraste serait frappant. Il est vrai, pourrait-on me dire que les modestes habitants d'un village ne pouvaient rivaliser de magnificence avec les moines d'une riche abbaye, qu'il eût fallu d'abondans revenus pour orner leur église et donner à ses voûtes de l'élévation et de la hardiesse. Si ce motif paraît plausible, on verra cependant plus tard qu'ils ne reculèrent point devant de brillantes décorations, et que c'est plutôt la faute de l'époque où leur église a été construite, qui en a fait un édifice lourd et écrasé. En effet, à la fin du XV^e siècle et au commencement du XVI^e, l'architecture ogivale avait perdu ce caractère de beauté et d'élégance tout-à-la-fois sévère et léger qui la fit admirer dans le XIII^e. Il semblait qu'à cette époque de dégénérescence on était las de ce système de construction, et qu'on devait bientôt l'abandonner. Aussi, cette décadence pouvait-elle présager la renaissance qui nous légua tant de jolis monumens, avant même d'avoir abandonné l'ogive dont elle ne reproduisit un instant les élégantes proportions que pour nous montrer ce que peut l'art fécondé par le goût.

La construction de l'église de Saint-André appartient donc à cette dernière période du gothique qui précéda la renaissance, et que nous venons de signaler. Aussi le style en est lâché, les voûtes sont basses; les gros piliers cylindriques qui les supportent sont énormes relativement à leur élévation. A l'exception de deux clefs de voûte, dont l'une, au-dessus du sanctuaire, présente un médaillon où l'on a sculpté en bas-relief l'apôtre saint André, l'église n'a pas, dans son intérieur, la moindre ornementation. Cependant le plan n'en est pas tourmenté; il rappelle, au contraire, cette belle simplicité des premiers temps, ces antiques formes des basiliques romaines, dont les premiers chrétiens s'étaient fait des temples. Nous sommes portés à croire que l'église actuelle a été rebâtie sur le plan ou sur les fondations d'une autre beaucoup plus ancienne. C'est une nef appuyée de bas-côtés sans chapelles, et terminée par un mur droit qui finit où commence l'abside. Six arcades comprennent toute la longueur de l'église, jusqu'à l'abside qui est à trois pans, percé d'un nombre pareil de larges fenêtres à doubles meneaux, comme celles de toute l'église. Les travées des bas-côtés se dessinent extérieurement par autant de pignons bordés d'un léger cordon. Au nord, une tourelle octogone dont l'escalier mène aux basses voûtes, et les contre-forts saillans qui les appuient, interrompent seuls la ligne droite que présente l'édifice de tous côtés.

Les voûtes de la nef, fort basses, n'excèdent que de quelques pieds seulement le sommet des arcades dont les profils anguleux viennent

s'épanouir sur le fût des piliers. Cette disposition calculée n'a pas permis de pratiquer des fenêtres pour éclairer la nef, en même temps qu'elle a dispensé l'architecte de construire des arcs-boutans pour en appuyer les voûtes suffisamment soutenues par celles des collatéraux. Aussi a-t-il percé, sur toutes les faces et dans toutes les travées, des fenêtres qui répandent, malgré ce défaut, une grande clarté dans l'église.

Dans toutes les églises, il est de règle de trouver toujours deux portes latérales : ici il n'en existe qu'une du côté du midi. Ce défaut de symétrie s'explique assez bien en observant la situation du village. Une porte, au nord, eût été à peu près inutile, puisque personne n'arrivait de ce côté; un motif d'économie a donc pu la faire supprimer.

La baie de la porte du sud est fort basse étant ouverte sous la fenêtre de la troisième travée avec laquelle elle s'ajuste de manière à ne former qu'une même décoration. De chaque côté un contre-fort ou pilastre est flanqué de pyramides ornées de crochets : il soutient une archivolte saillante qui couronne l'ogive de la fenêtre. Elle-même, dans son contour, est ornée de feuilles frisées et se termine en accolade par un bouquet de feuilles ou chapiteau qui, selon toute vraisemblance, devait porter une statue.

Dans l'intervalle de ce pilastre et de la baie, les parois obliques de la porte sont ornées de filets. Ils prennent naissance sur une base assez élevée et s'élancent ensuite jusqu'au haut de la fenêtre dont ils suivent le contour sous l'archivolte. Entre ces filets, il existe une gorge large et profonde remplie par des branches contournées et des feuilles frisées tellement enlevées et détachées du fond, qu'on dirait qu'elles vont tomber sous la main qui les touche. Cette gorge, avec ses filets et ses ornemens, semble se détacher comme une branche de son arbre, et va former sous l'appui de la fenêtre un arc surbaissé qui termine le haut de la porte. Un autre filet s'échappe au-dessous en suivant une ligne horizontale, puis se profile le long d'un pilier placé au milieu par lequel la porte est séparée en deux vantaux.

De chaque côté, à peu près au niveau de la base de la fenêtre, on voit un cul-de-lampe à plusieurs pans orné de feuilles frisées, de pampres et d'écussons. Il forme hors de la gorge une saillie considérable. A quatre pieds au-dessus environ, un clocheton découpé à jour abrite une statue naturellement nichée dans la gorge dont elle fait en cet endroit le seul ornement. La trop petite dimension de ces statues montrent qu'elles n'ont pas été faites pour la place qu'elles occupent. A gauche c'est une sainte Barbe qui ne fait pas difficulté de porter sur sa main la tour où elle fut renfermée. A droite est une figure en bois que l'on croit être saint Loup terrassant l'hérésie sous la forme d'un dragon.

La légèreté et la hardiesse des ornemens de cette porte ne sauraient compenser la mauvaise proportion de l'ensemble évidemment trop large pour la hauteur. Ainsi, dans cette décoration, comme dans l'intérieur de l'église, on retrouve sous un aspect bien prononcé ces formes molles, cette indécision, ce travail tourmenté qui caractérise les productions de la dernière période du système ogival.

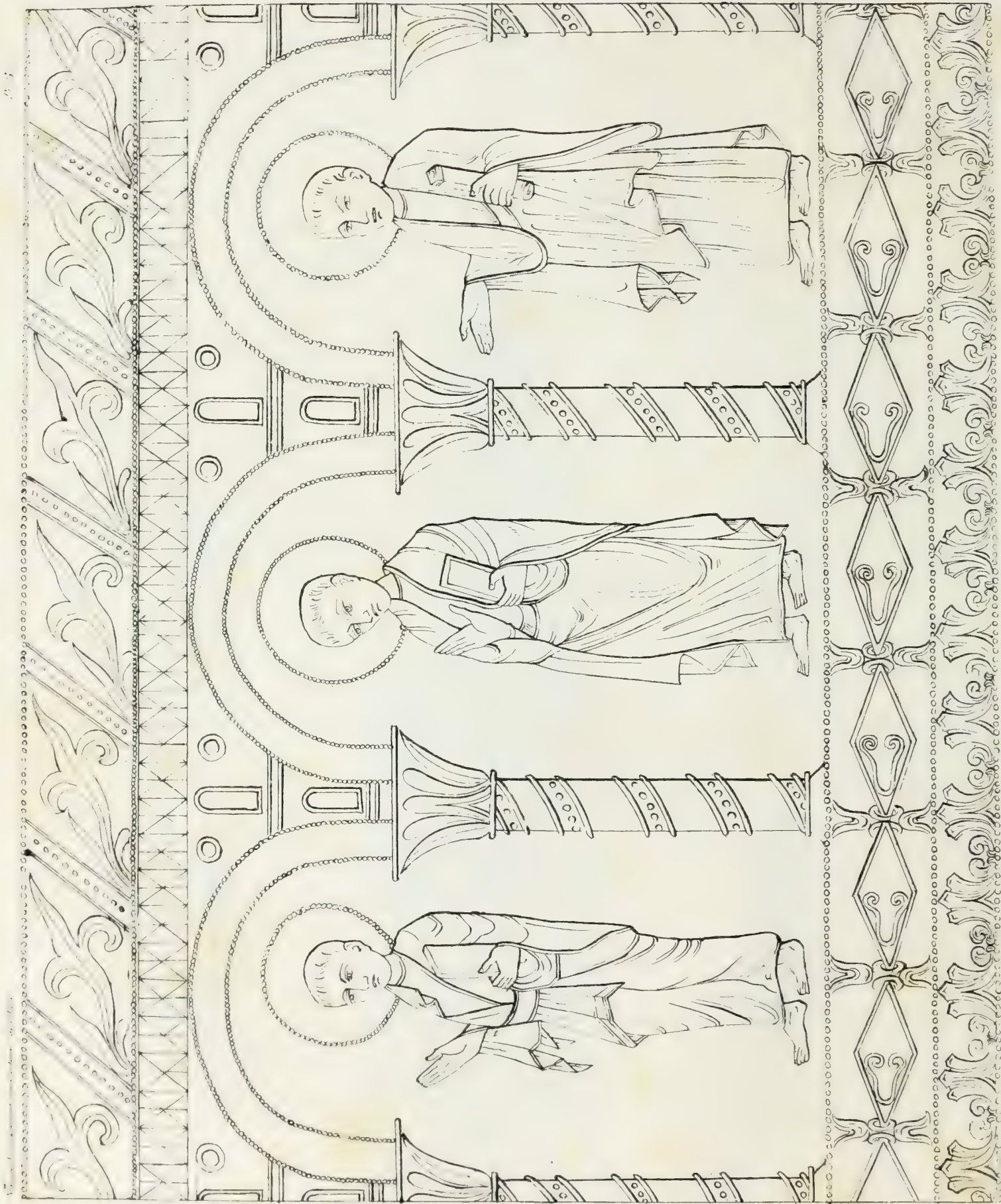
Il est présumable que le désir de racheter les défauts que nous venons de signaler et d'embellir leur église a engagé les habitants de Saint-André à construire à leurs frais, vers le milieu du XVI^e siècle, le riche portail de l'ouest que l'on admire aujourd'hui. Nous n'avons point à nous en occuper en ce moment, et nous parlerons des objets



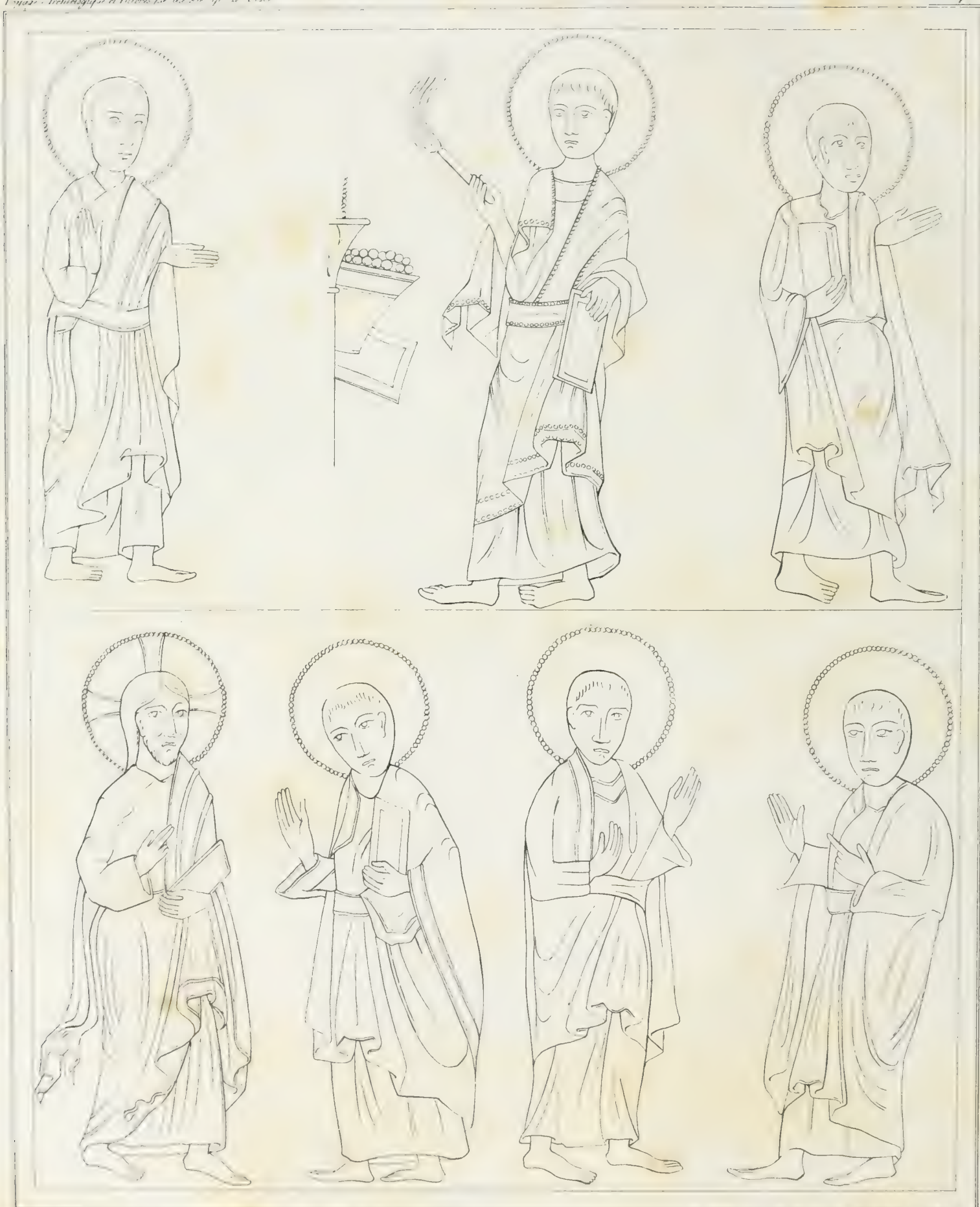


Tabernacle en Boies doré.





Fragments d'un bas-relief en Cuivre doré.



Dernières figures d'un Bas-relief en cuivre doré.
XIII^e Siècle.

curieux que renferme l'église. Le premier qui frappe les yeux, en entrant, est un tabernacle ou ostensor en bois doré fixé à un des piliers de la nef. C'est un hexagone pyramidal haut d'environ dix pieds. Sur ses faces sont légèrement indiquées des niches entourées d'ogives et de feuillages : elles renferment chacune un groupe de figures en bas-relief. Aux angles du tabernacle, il y a de légers piliers surmontés de figurines, et terminés en aiguilles. Au milieu des piliers, des clochetons et des aiguilles qui accompagnent la partie inférieure, s'élève une tour élégante percée sur ses six faces comme une fenêtre d'église, et surmontée d'une galerie ou rampe à jour formant une saillie considérable. Elle est flanquée à ses angles de piliers pyramidaux, suspendus en l'air et terminés en cul-de-lampe. Un dôme à jour surmonte encore cette jolie tour, et enfin du sommet de ce dôme s'élance une colonne à six pans qui porte une statue d'*ecce homo*. — La porte de ce tabernacle a aussi des ornemens comme le reste de la composition. Deux anges aux ailes déployées élèvent un calice dans lequel on voit une hostie ; dans les deux panneaux de droite est l'adoration des mages et un saint Christophe ; dans ceux de gauche, le mariage de la vierge et un saint André.

Il y aurait une prétention mal placée à espérer donner une description exacte et complète d'un travail aussi riche et aussi compliqué. Le dessin qui en a été fait, *planche II*, première livraison, laissera certainement beaucoup moins à désirer. La richesse, l'élégance et la belle conservation de ce charmant produit de la sculpture sur bois font vivement regretter de voir les objets de cette nature tombés dans l'oubli : ce serait faire preuve de bon goût que de les rendre à leur première destination. Ne parlons point de nos pères avec moquerie en accusant leur grotesque ignorance. Ils comprenaient mieux que nous l'architecture religieuse, et on ne les aurait point vus dans ces églises du XIII^e et du XIV^e siècle, aux formes si sveltes, si gracieuses, si aériennes, chercher à mettre en rapport avec le reste de l'édifice, ces lourds tabernacles de marbre qui sont de stupides contresens, et les chefs-d'œuvre du plus complet mauvais goût.

Derrière l'autel en marbre, qui est tout moderne, on a relégué l'ancien retable gothique, ouvrage du XVI^e siècle. Il n'a été conservé que parce qu'il tient la place d'un massif de moellons. La longueur de ce bas-relief est d'un peu plus de neuf pieds. Sa hauteur, vers le milieu, est de 4 pieds 10 pouces, et pour les parties latérales, de 3 pieds : il est divisé en trois parties. Le milieu, plus élevé, est une niche à coquilles, ornée de feuillage dans son contour, et dans laquelle est représenté le crucifiement ; les figures sont presque ronde-bosse : le christ a été brisé. Au bas de la croix, la Vierge évanouie dans les bras de la Madeleine et de saint Jean ; à droite, le soldat à cheval qui porte le coup de lance : plusieurs groupes de soldats occupent le fond. Les figures des deux larrons, qui sont conservées, indiquent assez l'époque et les hommes auxquels on peut attribuer la mutilation de ce retable. Le sculpteur, qui n'avait pas pensé que les larrons fussent dignes d'être crucifiés à la manière du Sauveur, les a attachés avec des cordes à des croix faites d'arbres non dépouillés de leur écorce. Le mauvais larron est encore distingué de son compagnon, non-seulement par la place qu'il occupe à droite du Christ, mais par la manière dont il est attaché en croix, et par l'affreuse grimace qui le défigure ; il est suspendu par les bras et par les pieds, les jambes repliées en arrière. Son costume est un

véritable anachronisme et fait date : il est vêtu d'un juste-au-corps avec un haut de chausses rouge à crevettes, ainsi que ses souliers.

Les deux autres parties du bas-relief sont divisées chacune en trois arcades ogivales, soutenues par des groupes de colonnettes, et surmontées de dais à jour. Au bas, des culs-de-lampe posent sur le cadre quadrilatère et orné de feuillage, qui enferme ces niches. Elles étaient occupées avant la révolution par des statues rapportées, hautes de deux pieds environ : plusieurs sont restées sans tête. Un saint André seul est épargné ; probablement que les briseurs de statues n'étaient pas étrangers au pays, et que, par un dernier scrupule, ils ont craint de décapiter le patron du pays. Ce retable, quoique médiocre d'exécution, méritait d'être conservé parce que son ajustement était convenable, et qu'avec le tabernacle en bois doré, il composait un ensemble harmonieux.

Dans la baie de la fenêtre, au milieu de l'abside, on voit deux petites châsses en bois doré exécutées dans le XVII^e siècle. Elles sont recouvertes de lames de cuivre doré sur lesquelles sont poussées en bosse des figures d'un relief assez mince. Ce sont, à en juger par leurs têtes rasées, des moines qui, pour la plupart, tiennent des livres ou des rouleaux. Un seul se donne la discipline, et il est placé devant une table chargée d'un panier de fruits : on devinerait peut-être le motif de la punition. Toutes ces figures se trouvent placées isolément sous des arcades plein-cintre, soutenues par des colonnes à base ornée et entourée de perles, ainsi que les archivoltés ; il règne au-dessus une frise d'un goût tout byzantin, ainsi que le reste. Tous ces personnages sont pieds nus, et leur tête est accompagnée du nimbe qui indique évidemment des saints. Dans l'une d'elle, placé à l'extrémité de l'une des châsses, on ne peut méconnaître Jésus-Christ lui-même distingué par le nimbe orné d'une croix grecque ; les autres sont probablement les Apôtres, car un des signes qui les fait reconnaître dans les anciens monumens, c'est d'être représentés pieds nus. Le costume monacal qu'ils portent ne contredit point cette explication, puisque ces bas-reliefs proviennent d'une ancienne châsse de l'abbaye de Montier-la-Celle, qui comptait beaucoup de saints parmi ses religieux ; et c'est vraisemblablement une flatterie de l'ouvrier. Il n'existe plus que dix figures, y compris celle du Christ ; mais le bas-relief a été morcelé, et on en a mutilé plusieurs pour les ajuster à la mesure des châsses pour lesquelles elles n'avaient pas été faites. Ainsi, on reconnaît une tête aplatie et une archivolte ornée d'une croix appliquée en sens inverse sur la base de l'une des châsses. Ces bas-reliefs curieux sont des pièces d'orfèvrerie du XII^e siècle, et un travail de ce genre est assez rare pour mériter d'être conservé avec soin. La *planche III* offre le trait de grandeur d'exécution de trois de ces figures ; les autres seront publiées successivement.

La *planche I^{re}* offre celui de la jolie chaire à prêcher, attachée au pilier en face du tabernacle décrit plus haut. Elle est à huit pans, flanquée à chacun de ses angles d'une colonnette cannelée en spirale, ou écaillée et divisée dans sa hauteur par deux rangs de panneaux profilés, dans lesquels on distingue des médaillons, des monogrammes et des armoiries peintes et dorées. Elle est terminée par un cul-de-lampe à nervures, d'où pend une espèce de pomme de pin. Le dossier, formé de deux panneaux ornés de draperies droites, et dont les montans plus élevés sont ornés de fleurons, est appliqué au pilier cylindrique auquel il s'adapte parfaitement. Les proportions sont très-bien observées ; rien ne choque l'œil. Simple dans sa masse et

riche dans ses détails, elle est dans un rapport judicieux avec l'édifice qui la contient, et n'offre pas, comme beaucoup de chaires modernes, ce volume disproportionné, ridicule même, où le prédicateur absorbé disparaît presque tout entier.

Sur la même planche n° 2, les deux statues qui accompagnent la chaire ont trois pieds de proportion, et sont remarquables par leur costume, dont les moindres détails sont rendus avec la plus scrupuleuse exactitude.

Sainte Catherine est représentée avec la couronne royale sur la tête, appuyée d'une main sur une longue épée, et tenant de l'autre un livre sur lequel est posé un fragment de la roue, premier instrument de son supplice. Elle foule aux pieds un vieillard couronné portant un sceptre, attribut ordinaire de cette sainte. Il montre dans un sens allégorique son mépris pour les grandeurs qu'elle avait dédaignées afin de vivre dans les austères pratiques de la religion. Tout le costume de cette statue rappelle très-exactement celui de la reine Anne de Bretagne : c'est même, à n'en pas douter, l'intention du sculpteur, qui a peint sur le corsage les hermines, emblèmes de cette princesse. Les billettes qui forment la doublure du manteau sont aussi peintes avec beaucoup de délicatesse. Les autres ornemens sont dorés tels qu'on les voit à la figure de cette reine dans la vignette du manuscrit de ses Heures, qui est conservé à la bibliothèque du Roi, à Paris.

Le saint Quirin, qui fait le pendant de la sainte Catherine, est couvert d'une armure complète, dont quelques parties sont maillées. A son côté est attachée son épée, et il tient suspendu à une courroie un écu ou bouclier échancré, couvert de neuf besans d'or. Son manteau est relevé sur son bras droit appuyé sur une lance qui manque à la statue. Il porte sur sa tête une toque ou bonnet à la Louis XII dont les bords sont relevés par un cordon. Cette coiffure caractéristique et l'hermine de l'autre statue indiquent assez à quelle époque il en faut rapporter l'exécution.

Dans le mur méridional de la première chapelle, à droite du chœur, on peut encore remarquer un joli bas-relief où le Christ au tombeau est représenté dans de petites proportions ; puis à côté et au-dessous une petite piscine de la renaissance ornée de pilastres et surmontée de trois jolies figurines aussi bien posées qu'ajustées. Au milieu Jésus-Christ nu est élevé sur un pédicule ; la vierge et Saint Jean sont placés à côté sur la corniche. Dans la frise on lit les noms de Gillet et Payen, probablement deux notables de Saint-André qui en auront fait la dépense ; et sur les pilastres les initiales ornées de leurs noms.

La chapelle de la vierge au fond du même bas-côté est décorée d'un retable dont la composition est des plus riches. Le nombre des figures presque de ronde-bosse n'est pas moins de soixante. Elles sont toutes remarquables par la variété des poses, le gracieux des mouvemens et le caractère des têtes. Les ornemens qui accompagnent tous ces bas-reliefs sont du meilleur goût et font de ce retable l'une des plus charmantes productions de ce merveilleux seizième siècle auquel nous possédons nos églises et qui, en ce genre, ne nous laissa après lui rien à admirer.

Ce retable est divisé en trois parties comme celui qui est derrière l'autel. C'est un ordre corinthien complet. Quatre colonnes cannelées et ornées de guirlandes comme celles du portail auxquelles elles ont bien pu servir de modèle, s'élèvent avec leur piédestal sur un sou-

basement de onze pieds de long et onze pouces de haut seulement. Au milieu, l'entablement est interrompu par une archivolte surmontée d'un autre entablement plus léger que soutiennent des cariotides ou hermès portant sur leur tête des corbeilles de fruit, au lieu de chapiteau. Dans la frise on lit gravé en creux sur fond d'azur le millésime 1541, date de l'exécution de ce charmant monument.

Les trois divisions du retable sont surmontées chacune d'une espèce de cadre en amortissement formé de courbes saillantes et rentrantes, accompagnées d'ornemens en rinceaux évidés à jour, du goût le plus pur et d'une grande légèreté. Des groupes d'anges tenant des rouleaux et chantant la louange de l'enfant divin, terminent pyramidalement cette décoration. Les cadres de ces amortissemens sont remplis par des bas-reliefs. Dans celui du milieu on voit Dieu le père soutenu par un groupe d'anges enfans, et suivant l'usage du temps, une couronne impériale sur la tête lorsque ce n'était pas une tiare.

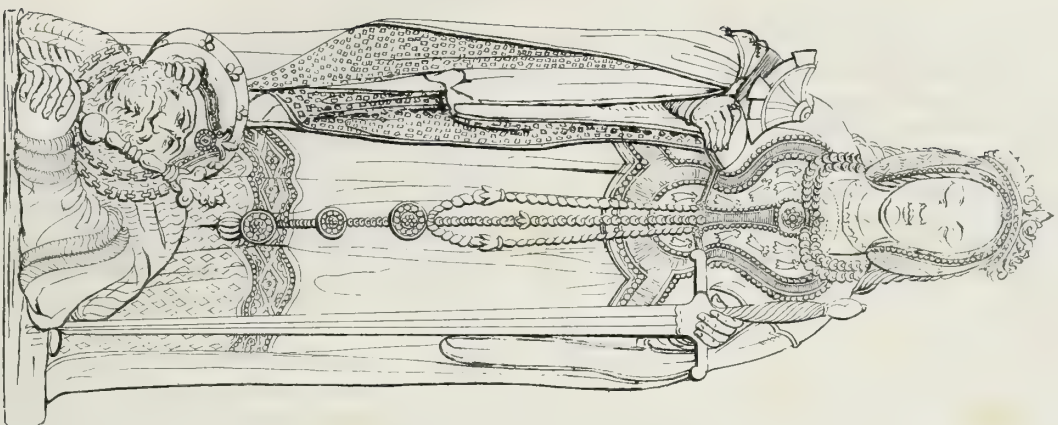
Dans la partie droite on voit les anges avertir les bergers endormis et à gauche l'annonciation. Ces figures ont de la grâce et de la légèreté ; les draperies des anges surtout sont ajustées avec beaucoup de goût.

Dans le fond de l'entrecolonnement à gauche sous un portique décoré d'un fronton avec un plafond orné de riches caissons, on voit la vierge assise présentant l'enfant Jésus à Sainte Elisabeth. Ces trois figures sont élevées sur un soubassement. Au bas, deux adolescents, placés vis-à-vis l'un de l'autre, et tous deux vêtus de tuniques courtes, semblent s'occuper de lecture. L'un assis tient le livre ouvert et l'autre agenouillé semble lire avec attention. A droite du bas-relief sur le premier plan, la vierge coiffée d'un élégant turban tient l'enfant Jésus qu'elle allaite. Un autre adolescent placé debout devant elle tient un livre dans lequel il paraît lire. Derrière ce groupe, au-dessus d'un portique en perspective est une tribune où l'on remarque trois figures de vieillards ; l'un d'eux tient une corbeille de fruits.

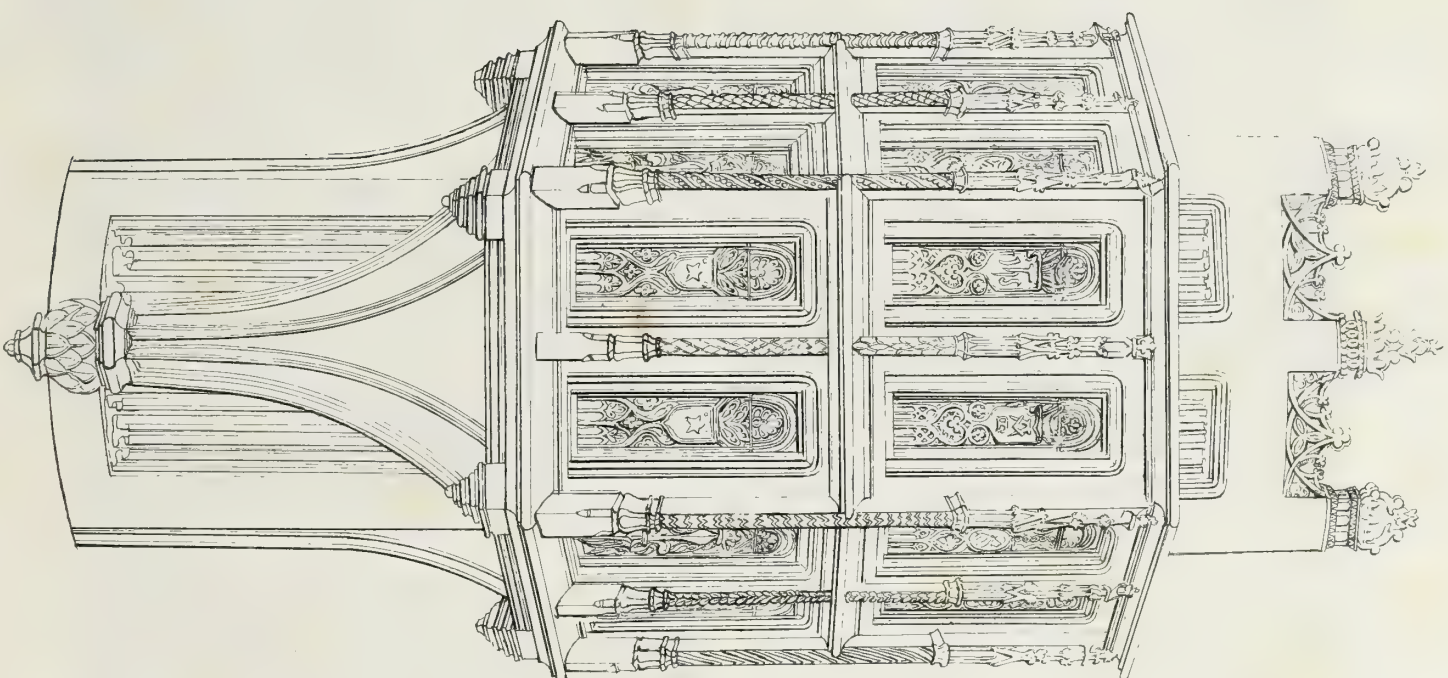
A gauche du tableau, un autre groupe placé aussi sous une arcade ornée, offre encore la vierge tenant l'enfant Jésus sur ses genoux. Il porte un calice qu'il semble éloigner d'un jeune pèlerin qui lui présente une rose. Ce pèlerin est appuyé sur un bâton, et son aumônière est suspendue à son côté. Dans la tribune qui est au-dessus, paraissent aussi trois figures d'hommes à mi-corps ayant dans leurs mains des guirlandes de fruits. L'un d'eux porte une très-longue barbe et est coiffé d'un volumineux turban. Les rampes des frontons du portique dans le fond sont bordées de têtes de chérubins aux ailes déployées.

La partie droite du retable offre pour sujet l'adoration des Mages. Ces personnages ont des costumes d'une grande richesse. L'un d'eux dépose son offrande aux pieds de Jésus placé sur les genoux de sa mère ; derrière on voit Saint Joseph saluant du bonnet les trois princes étrangers. Une nombreuse suite les accompagne. Des valets tiennent la bride aux chevaux ; d'autres arrêtent les chameaux qui sont en marche.

Une jolie statue de la vierge en marbre blanc, d'une proportion plus grande que les autres figures, mais plus naïve et moins élégante, occupe l'entrecolonnement du milieu. Cette figure est comme on voit rapportée et fixée au fond par un crochet de fer. Nous pensons qu'elle est d'une autre main que le reste du bas-relief, et d'une date plus ancienne. Les parois de la niche où elle est placée sont occupées par deux grands arbres dont le feuillage est peint en vert et les branches dorées, des rouleaux sont déployés autour de la tige. Au-dessus de



S^{te} Catherine.



Siècle d'or,



S^{te} Quentin.

la statue apparaissent le soleil et la lune. Viennent ensuite de chaque côté les signes emblématiques désignés dans les litanies, l'étoile, le rosier, la tour, le puits, le lys, le miroir, la fontaine etc., au bas, à gauche le jardin mystique; à droite la ville sainte de Jérusalem entourée d'une longue légende que tient un ange par une des extrémités. Chacun des autres emblèmes est aussi accompagné d'un rouleau dont l'inscription est effacée par la dorure qui probablement a été renouvelée, car tout est doré dans cette vaste composition, à l'exception des chairs qui sont peintes au naturel et des fonds qui sont en bleu d'azur.

Il est à remarquer que l'on a conservé à la statue de la vierge toute sa blancheur et que l'on a seulement doré les broderies de son manteau et les ornemens des draperies. C'est une preuve du goût et de la réserve avec laquelle on en usait à cette époque pour la coloration des statues. Aussi cette sculpture polychrome n'a-t-elle rien de choquant; au contraire l'effet en est doux et agréable. On voit que le travail en était confié à des artistes intelligens qui entendaient parfaitement le choix des teintes et qui se gardaient bien de charger d'une couche épaisse de couleurs la surface de la pierre. Ce n'est que quand de misérables barbouilleurs sont venus ensuite les retoucher, que ces sculptures colorées ont acquis cette dureté et cette crudité de ton repoussantes qui blessent le goût et la vue.

Le portail de l'ouest par lequel nous terminerons la description de l'église de Saint André, présente dans son ensemble deux ordres superposés et couronnés par un fronton. L'inférieur est corinthien et le supérieur composite. L'entablement est soutenu par cinq colonnes cannelées élevées sur piédestal et ornées de guirlandes de fleurs et de fruits qui ont pour supports des têtes de Chérubins et des muffles de lion. Deux arcades plein-cintre et séparées par un pied-droit donnent entrée à l'église. On sent d'abord combien cette disposition de deux arcades accouplées et ce nombre de cinq colonnes doit produire un mauvais effet, puisqu'il faut nécessairement que leur espacement soit inégal et qu'il s'en trouve une au milieu. C'est une licence qui tient à l'époque, mais qui ne peut convenir à la noblesse de l'ordre corinthien.

Les archivoltas des portes au lieu d'une vive arête présentent ainsi que les pieds-droits un pan coupé, orné de riches guirlandes de fleurs et de fruits. Les légumes n'y manquent pas non plus. On y remarque plus particulièrement des raves, des navets, des artichauts, oignons, pommes, poires etc. Aucun des produits du territoire de Saint André n'a été oublié. Entre les colonnes plus rapprochées vers les angles de l'entablement on voit des tablettes ornées sur lesquelles sont gravées des inscriptions dont la plus intéressante est en lettres romaines. Elle porte la date de la construction du portail, la voici :

Les habitas de Sainct-Andry
Mot fait faire en ceste maine
Dug cueur frac et non amoindry
Pour à Dieu faire leur prière
Vous passas ce cimytiere
Advise je suis tout à neuf
De leurs deniers en forme entiere
L'an cinq cent quarante neuf

L'inscription placée à gauche est en gothique angulaire. Elle est relative à la fonte et au baptême des cloches dont elle rappelle les noms, ainsi que ceux des parrains et marraines, sous la date de 1557.

L'ordre supérieur est aussi très richement décoré. La corniche est soutenue, ainsi que le fronton, par des consoles ornées de feuilles d'acanthe, et le tympan est occupé par l'écusson de France, surmonté de la couronne et entouré du collier de saint Michel. L'intervalle des colonnes aux angles est rempli par des niches décorées de pilastres et d'archivoltes couvertes d'ornement; dans celle de droite est une statue grossière que l'on croit être un saint Frobert; c'est en effet un abbé tenant sa crosse; de l'autre côté est une sainte qui porte un livre: elle est gracieuse et naïve. Au milieu est un saint André appuyé sur l'instrument de son martyre. La pose est noble et la tête ne manque pas de caractère; les draperies seulement sont un peu papillotées. Si cette statue n'est pas de Gentil, on peut au moins l'attribuer à son école. Une espèce de dais, formé par un petit entablement circulaire couronné de trois frontons droits, couvre la tête du saint Apôtre. Il y a peu de temps qu'un détestable barbouilleur l'a chargée de couleurs, s'imaginant probablement l'embellir. Heureusement que la jolie statue de la sainte a échappé à cet acte de stupidité.

Deux croisées plein-cintre sont ouvertes au-dessus des portes dans l'intervalle des colonnes du second ordre; elles sont partagées en deux par un pilastre léger qui soutient une traverse. Le cintre au-dessus est divisé par des rayons.

Le portail de saint André a été loué par Grosley dans ses *Ephémérides*, et ces éloges lui ont valu dans le pays une sorte de célébrité. Telle est même la haute idée qu'on s'en est faite, que peu de personnes oseraient se permettre la plus benévole critique. Force fut donc à nous d'en parler: néanmoins nous tenons à ce que l'on remarque qu'il n'offre que des beautés de détail recommandables, il est vrai, par un grand goût d'exécution, mais qui ne peuvent faire oublier les défauts d'ensemble que nous avons signalés. Déjà pourtant les règles de l'art étaient plus scrupuleusement observées; mais une imitation trop servile avait fait perdre à l'architecture de la renaissance ses gracieux caprices et son originalité, sans que pour cela il lui ait été donné d'atteindre à la majestueuse beauté de l'antique. En vain s'efforçait-on d'y arriver; les modèles manquaient dans nos contrées.

Nous renvoyons au beau dessin aquarelle que M. Max Berthelin, architecte à Paris, a fait de ce portail, et dont il a fait l'hommage au Musée de Troyes, sa ville natale.

À côté du portail que nous venons de décrire, une porte aujourd'hui murée, communiquait au bas côté gauche de l'église. Elle est à linteau plat ornée de moulures prismatiques qui se replient le long des pieds-droits. C'est suivant la tradition conservée au pays, la porte particulière par laquelle les ladres de la Maladrerie des Deux-Eaux entraient autrefois dans l'église.

Au lieu de l'auditoire de Montier-la-Celle, il y avait un four banal, dont l'abbaye percevait les droits. Les habitans de Saint André qui y étaient soumis, obtinrent le droit de bâtir des fours dans leurs maisons en abandonnant aux moines leurs *usages* de Laines-au-Bois.

Ils avaient aussi depuis le mois de janvier 1528, droit de marché dans Troyes, rue de l'Epicerie, pour leurs légumes et proche de la Belle-Croix pour leurs lins. Par arrêt du conseil en date du 19 avril 1687, ils étaient exempts de la paie du *Gros manquant*. Cette commune, suivant un titre de 1578, eut beaucoup à souffrir des guerres sous le règne de Henri III. Il y est dit que le camp du roi a vécu, mangé et consommé les blés, vins et bestiaux; abattu plus de quatre-vingts maisons, gâté les blés et emblaves, brûlé les échals des vignes

et coupé les arbres fruitiers. Les cadavres des hommes et des chevaux produisirent une telle infection que la plupart des habitants en moururent.

Ce village est humide et marécageux ; les habitations éparses au milieu de massifs de verdure, au lieu d'avoir un aspect agréable, sont presque toutes de misérables chaumières où le jour ne pénètre que par une porte fort étroite. On serait tenté de croire que les habitants ont oublié qu'ils sont voisins d'une grande ville et qu'ils veulent rester étrangers à toute amélioration de vie.

SAINT-LAZARE,

ou

LA MALADRERIE DES DEUX-EAUX.

Nous avons trouvé à Saint-André, à gauche du portail, une porte aujourd'hui murée qui, selon la tradition, donnait passage aux Ladres de la Maladrerie des Deux-Eaux. Il est présumable que cette église avait été désignée aux lépreux guéris, dans la maison dont nous allons parler, comme le lieu où ils étaient frappés, et se relevaient de l'espèce d'excommunication sociale lancée contre eux. Rien de cet antique asyle ne subsiste maintenant ; mais pour tous ceux qui aiment à se souvenir de ce qui fut, il y aura intérêt à lire quelques détails à ce sujet.

Au douzième siècle il y eut en France une cruelle maladie connue sous le nom de lèpre. Le nombre des malades fut si grand qu'il n'y eut ni ville ni bourgade qui ne bâtît un hôpital pour les retirer. Le testament de Louis VIII nous apprend qu'il y avait deux mille léproseries dans le royaume. Les maisons qu'on bâtit pour ces malheureux se nommèrent *ladrerics* et les lépreux *Ladres* de saint Lazare, que le vulgaire appelait saint Ladre.

La léproserie de Troyes fut établie par les habitants de la ville, assez loin pour éviter la contagion, et assez près pour qu'on put procurer aux malades les secours nécessaires. Elle était à trois quarts de lieue de distance, sur la route de Bourgogne, à l'entrée du village de Breviande, et fut appelée maison des Deux-Eaux : *de duabus aquis*, hôpital des Ladres ou Saint-Lazare. L'époque de sa fondation est restée inconnue ; mais il est certain qu'elle existait avant 1123, puisqu'il en est fait mention sous cette année dans une charte de Hugues, comte de Champagne. Les directeurs des hôpitaux y établirent un ecclésiastique pour y desservir la chapelle et faire l'office aux malades. Son logement était au midi et celui des infirmes au nord, où était une religieuse ou recluse, pour les assister dans leurs besoins corporels.

En 1123, avant que de partir pour la terre sainte, le comte Hugues donna pour cette maison, à prendre à perpétuité sur ses revenus, cent sous pour trois termes chaque année. Sa charte est le plus ancien titre que l'on connaisse de cette maladrerie. Marie, veuve du comte Henry I^{er} et Henry II, son fils, lui donnèrent une prébende dans l'église collégiale de Saint-Etienne pour y entretenir le service divin et soulager les malades. Le titre est daté de 1186, ainsi que le consentement du doyen et du chapitre.

Lorsqu'un malade, par une sentence de l'officialité, était déclaré lépreux ou ladre, on employait un cérémonial qui mérite d'être ra-

conté. Nous allons dire la manière de recevoir le ladre, de le mettre hors du siècle et de le rendre en sa *borde*. C'était la maison des champs ou la métairie où il était relégué.

Le jour de la réception, il se rendait à l'église et assistait à la messe qui ne devait point être des morts. Il devait être séparé des autres, avoir le visage couvert et embrunché comme jour des trépassés, aller à l'offrande, baiser le pied du prêtre et non la main. Au sortir de l'église, le curé armé d'une pelle, prenait de la terre du cimetière, qu'il mettait par trois fois sur la tête du ladre, en disant : mon ami, c'est signe que tu es mort au monde, et pour ce, aie, patience en toi. Ensuite avec la croix et l'eau bénite, le menait en procession à sa borde, à l'entrée de laquelle il exigeait son serment et lui ordonnait de ne point entrer en aucune maison, en aucun moulin, de ne regarder en aucune fontaine, de manger seul, de ne point entrer à l'église pendant le service, de ne parler à personne au-dessus du vent, de sonner de sa cliquette ou tarterelle en demandant l'aumône, d'être vêtu d'une housse de camelin, de ne boire qu'à son ruisseau ou puits, d'avoir devant sa borde une écuelle fichée sur un droit bâton, de ne passer ni pont ni planche sans avoir mis des gants, enfin de ne point découcher sans la permission du curé ou de l'official.

Le curé devait être payé de ses honoraires comme d'un enterrement, et après la mort du ladre, la maison, les habits, le lit et tous les meubles de la borde lui appartenaient, ainsi que ceux qu'il avait d'ailleurs.

L'hôpital de Saint-Lazare fut mis sous l'administration des officiers municipaux, et en 1335, le roi Philippe de Valois leur en donna des lettres de confirmation. Chaque année ils nommaient un économe pour en régir les biens, à la charge de leur en rendre compte.

Dès le commencement du XIV^e siècle, les bouchers de Troyes donnaient tous les ans entre Noël et la Chandeleur, à cette maladrerie, 25 porcs, par dévotion et de leur pure volonté. Mais y ayant manqué vers 1326, il s'éleva entre eux et les maîtres, frères et sœurs de la maison, une grande contestation. Ce qui n'était d'abord qu'une œuvre de charité, devint un droit dans lequel la léproserie fut maintenue par arrêt confirmatif de la sentence de Jean de Maison, alors bailli de Troyes.

La contestation se renouvela en 1428. On prétendit que les bouchers étaient tenus d'amener eux-mêmes attelés et accouplés à un chariot de quatre roues ferrées, le chapelain de la maladrerie, revêtu de surplis et d'étole, tenant une croix en ses mains, et de conduire en cet attirail vingt-cinq pourceaux gras et non sursemés, bons et suffisants à faire lard, vidés et appareillés, garnis de leur sain, sang et menuhats, le chapelain assis sur le devant du chariot, et chacun d'eux ayant sur la tête un chapelet de verdure, et les ménestriers cornant devant eux, dès les étaux de la boucherie jusqu'au lieu des Deux-Eaux, et illec payer, bailler et délivrer les vingt-cinq pourceaux et le chariot, pour et au profit de ladite maladrerie.

Les demandeurs assurèrent que cette possession était de temps immémorial et que le droit en devait être gardé et retenu. Les bouchers s'excusèrent de leur manquement à cause des guerres qui les exposaient à trop de dangers et sur la faiblesse de leur pourceaux qui n'auraient pas été de valeur à être reçus ; que d'ailleurs en conduisant le chariot, ils avaient été insultés par la populace qui les appe-

Fouchères.

Voyage Archéologique dans le Département de l'Aube

Pl. 2^{me}



CROIX EN PIERRE À LA TÊTE DU PONT

lait, vilains cerfs, bœufs brayans, et leur disait plusieurs autres graves injures. Enfin, ils demandèrent que cette redevance fut commuée d'une manière même plus profitable à la maladrerie. Leur proposition fut acceptée, et par une transaction du vingt-cinq janvier de cette année, il fut convenu que la communauté des bouchers, à perpétuité, paierait à la maladrerie la somme et quantité de douze *marcs d'argent* en douze tasses d'argent fin, signalées au poinçon de Paris, chacune d'un marc d'argent, verrées d'or et martelées de la plus belle façon. Cette somme a été réduite depuis en celle de deux cents livres que les bouchers paient encore tous les ans à l'Hôtel-Dieu, le jour de saint Barnabé.

Lorsque la maladie des Ladres eut disparu, les revenus de la maison furent réunis aux autres hôpitaux de la ville, et les directeurs y nommaient un chapelain. Mais les réparations de la maison et de l'église étant devenues trop à charge, on les fit jeter bas lorsqu'on projeta de faire de nouveaux bâtimens à l'Hôtel-Dieu-le-Comte. La chapelle et la maison de Saint-Lazare furent aussi entièrement détruites en 1733, et une croix seule indique le lieu où elles ont été.

FOUCHÈRES.

Fouchères, en latin *Falcarivæ* ou *Fulcherivæ*, est situé sur la Seine, à cinq lieues et demie de Troyes. Autrefois il y avait un monastère qui, peut-être comme beaucoup d'autres, a donné naissance au village, mais dont la fondation est restée ignorée. Ce qu'il y a de certain, c'est que dès son origine, l'église avait été consacrée à la vierge, comme elle l'est encore aujourd'hui. Un fait rapporté par Desguerrois prouverait que dès le VIII^e siècle elle était déjà en grande vénération. Il dit que le parricide Mathère, de Melun, après trois années de captivité, fut condamné à faire un voyage à pied à Notre-Dame de Fouchères, portant à la main un cierge aussi haut que lui. Dans ces temps beaucoup d'églises ainsi placées sous l'invocation de la vierge, devenaient lieux d'asile et d'expiation pour les grands criminels.

Le nom de Fouchères est encore rappelé au XII^e siècle par Geoffroy, moine de Clairvaux, qui était disciple de Saint-Bernard, et a écrit sa vie en latin. Nous dirons bientôt à quelle occasion il parle de ce village.

L'histoire se tait sur l'époque où ce monastère fut changé en un simple prieuré, et nous n'avons plus à nous occuper que des constructions de son église qui appartiennent à des époques bien distinctes et d'un caractère bien tranché. La nef est du douzième siècle et le chœur avec la travée qui le précède furent reconstruits au commencement du XIII^e.

La porte de l'ouest qui donne seule entrée à l'église en est la partie la plus intéressante à cause des figures que l'on voit sur les chapiteaux des deux colonnes qui l'accompagnent. Ces colonnes sont engagées au mur et forment une saillie qui excède leur diamètre de plus d'un pouce. Elles soutiennent un avant-corps ouvert par un plein-cintre sur-élevé, à vive arête et couronné à six pieds au-des-

sus par une corniche ou bandeau coupé en biseau. Il règne en ligne droite, sans faire retraite, sur toute la largeur de l'église jusqu'aux contreforts qui en appuient les angles. Dans l'intervalle de ces derniers et de l'avant-corps la saillie de ce bandeau est considérable, et il y a eu nécessité de la soutenir de chaque côté par deux modillons dont la forme présente quelque variété. Ceux de droite sont figurés dans la planche I^{re} sous le n^o 5. Ceux du côté opposé n'offrent dans leur masse que la partie saillante des premiers.

A une époque éloignée, cette porte a subi des changemens qui en ont altéré le caractère primitif. Ainsi le bandeau qui terminait la baie supérieurement, a été enlevé, et le tympan ouvert par un plein-cintre sur lequel on a continué la *baguette* qui règne sur l'arête des pieds-droits. Ce raccord est fait avec une certaine adresse, et l'on prendrait facilement le change si l'on n'examinait pas l'appareil avec assez d'attention.

Un plein-cintre plus grand, appartenant à l'ancienne construction et qui n'a qu'une très-faible saillie, se remarque au-dessus. Il terminait probablement, avec le linteau qui lui servait de base, le contour du tympan avant la mutilation. Au-dessus de la corniche de l'avant-corps, le mur forme une retraite considérable, et finit horizontalement par une ligne droite, c'est un pignon tronqué, au milieu duquel une lucarne plein-cintre est percée.

Les chapiteaux que nous venons de signaler sont chargés de figures d'un travail barbare et dont les parties n'ont entre elles aucun rapport de proportion. Aussi est-il permis de présumer que le sculpteur, indépendamment du temps d'ignorance où il vivait, était un apprenti sans goût sachant à peine manier le ciseau sur la pierre. Ce n'est donc que par les sujets que l'on croit y voir représentés qu'ils offrent quelque aliment à la curiosité.

Nous commencerons par celui qui est placé à gauche de la porte. On y remarque trois figures. D'abord celle d'un évêque ou abbé tenant de la main gauche un bâton pastoral recourbé qui était la forme primitive de la crosse, et de l'autre main donnant sa bénédiction. Il a sur la tête une espèce de calotte qui a un léger bord. Quelques plis de draperie à peine ébauchés au-dessous de la tête indiquent seuls qu'elle appartient à un corps. La proportion adoptée par le sculpteur pour cette tête ne lui a pas permis de représenter son personnage en entier; il est seulement en buste. Près de l'angle que forme le chapiteau avec le mur, on voit une croix grecque montée sur un pied peu élevé, et plus près de la figure du prélat un petit disque cannelé circulairement. Nous ne pouvons en expliquer l'usage. Son état fruste et la manière grossière dont il est exprimé rendent toute explication fort difficile.

Sous l'angle opposé du tailloir on voit la figure d'un enfant à tête monstrueuse, et qui tout d'abord fait naître l'idée désagréable d'un fœtus. Il est vu de dos, et ses jambes et ses bras sont élevés comme dans l'action de monter à un arbre. En effet, c'est sous cet aspect qu'il paraît attaché au corps du chapiteau.

Sur l'autre face, vers la porte, on voit une figure imberbe et privée de cheveux quoiqu'elle semble assez jeune. La poitrine, au lieu de plis de draperies, est couverte d'une espèce de palmette placée transversalement. Est-ce un vêtement, est-ce un arbre que l'on a voulu figurer? On ne sait quel nom lui donner.

Les figures de ce bas-relief n'ont entre elles aucune relation bien caractérisée, et il est difficile d'en donner une explication satisfaisante,

Aussi, sans nous jeter au milieu de conjectures qui pourraient nous mener fort loin, nous nous bornerons à émettre l'opinion de quelques-uns. On croit voir dans cette grossière sculpture la représentation d'un miracle opéré par saint Bernard à son passage à Fouchères. Il se rendait à Troyes près de l'évêque Henri, afin de s'entendre avec lui sur les réformes à apporter au monastère de Boullancour.

Voici comment le moine Geoffroy, ami de saint Bernard et témoin oculaire, rapporte le fait. « A l'entrée du diocèse de Troyes, dans un village nommé Fouchères, un enfant sourd et muet fut présenté (au saint) par le peuple et à l'heure même cet enfant fut délivré de sa double infirmité ¹. »

Ainsi d'après ce récit, le personnage qui tient une crosse serait saint Bernard, lui-même; l'enfant qui est attaché au chapiteau, le petit sourd-muet, et la troisième figure, le moine Geoffroy, témoin du miracle. La croix à laquelle on remarque un pied serait là pour indiquer que le lieu de la scène est le village de Fouchères; où de toute antiquité il a existé une croix célèbre placée en face de l'église.

Cette explication, qui offre quelque apparence de raison et que nous n'oserions cependant ni admettre ni rejeter, ne prouverait autre chose sinon que cette sculpture aurait été exécutée peu après le passage de saint Bernard à Fouchères, vers l'an 1150. On pourrait donc considérer ce bas-relief comme un hommage rendu par quelques moines aux éminentes vertus du saint homme, et dont ils voulaient ainsi perpétuer le souvenir. Le caractère d'architecture de cette porte ne contredit point ces explications. — Il est à regretter que le tympan ait été détruit, il était peut-être aussi décoré de quelque figure ou allégorie sacrée qui aurait pu jeter quelque lumière sur le sujet que nous venons de décrire et sur celui qui va suivre.

Le tailloir du chapiteau est d'une hauteur considérable relativement au reste. Ce sont deux bandeaux plats entre lesquels se trouvent trois moulures en quart de rond, séparées par de légers filets et formant la partie rentrante du tailloir. Elles sont couvertes de lignes ciselées, brisées en arêtes de poisson et contrariées dans chaque rang. Au lieu de ces ornements le chapiteau de la colonne à droite de la porte, qui du reste est de même forme, présente à son tailloir trois rangs de billettes, contrariées à chaque rang et enclavées les unes dans les autres. Le sujet plus que bizarre qui couvre le dé du chapiteau n'est pas moins difficile à expliquer. Deux figures y sont représentées dans l'état de pure nature, vues de dos et dans l'attitude de gens qui marchent sur leurs mains. Leur tête est posée sur une corde lâche, attachée à deux arbres placés aux extrémités du bas-relief. Au milieu, elle est soutenue par un troisième placé entre les deux figures. La forme tout-à-fait conventionnelle de ces arbres taillés en manière de palmettes n'est peut-être, dans l'intention du sculpteur, que ces arbres artificiels ou supports mobiles, que les funambules ou bateleurs de ce temps, dans leur vie nomade, transportaient avec eux d'un lieu à un autre. Comment caractériser autrement l'action de ces figures? La taille déliée de celle de droite pourrait indiquer une femme. La chevelure ne laisserait aucun doute à cet égard si la tête n'avait pas été aplatie à coups de ciseau ainsi que celle de la première figure. Ce n'était pas là ce nous

semble la partie qui devait offenser un regard pudibond. La maladresse du sculpteur et son ignorance complète des procédés de l'art est ici manifeste. Il paraît qu'il opérait sans dessin arrêté à l'avance: ainsi il n'avait pas ménagé d'espace pour le pied gauche de la première figure. La place était occupée par le pied droit de la seconde, mais la malencontreuse rencontre ne l'arrêta point; il tourna le pied en dedans. Dans le premier chapiteau, le bras gauche de l'abbé ne pouvait non plus recevoir tout son développement faute de place. Il s'est contenté d'un poignet emmanché au cou de la figure. C'est absolument l'enfance de l'art.

Une remarque qui ne peut échapper, c'est l'attention constante qu'a eue le sculpteur de couvrir de vêtement et de représenter de face les personnages qu'il voulait honorer, et de ne montrer que de dos et entièrement nus les personnages d'un rang inférieur et sur lesquels il voulait déverser le mépris. Le rapprochement d'un sujet pieux avec un sujet profane est très-commun dans les sculptures du moyen-âge. C'est souvent pour mettre en opposition l'état de pureté qui devait caractériser la vie religieuse avec la licence et le débordement des gens du monde....

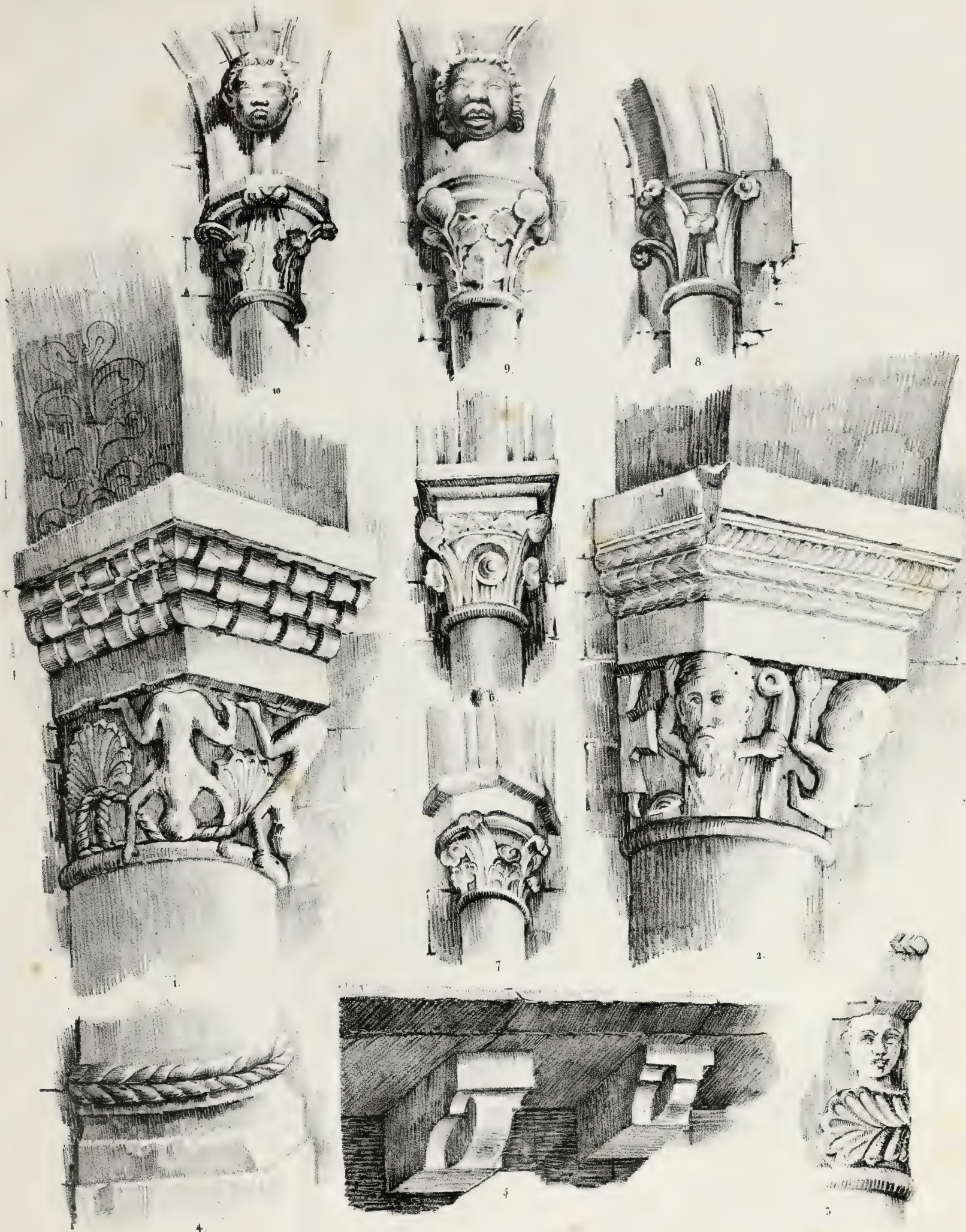
Probablement par esprit de conservation, on avait couvert d'une couche épaisse de plâtre le premier chapiteau. En le voyant pour la première fois il ne présenta à nos regards qu'une pyramide renversée, et ce n'est qu'après l'avoir frappé avec un couteau que nous reconnûmes le plâtrage dont on l'avait enduit, et on pouvait d'autant plus aisément s'y tromper que la teinte uniforme de badigeon dont on a barbouillé tout le portail ajoutait encore à l'idée que nous eûmes d'abord, que ce chapiteau n'était que dégrossi. C'est ainsi que l'on comprend encore dans beaucoup de localités la conservation de nos vieux monuments.

La base des colonnes n'offre qu'un seul tore; il est travaillé en forme de natte au-dessous de laquelle est un filet puis une scotie peu sentie qui s'épanouit dans l'arête d'un socle circulaire posé lui-même sur un dé peu élevé, enfoui en partie dans le sol qui s'est exhaussé successivement devant l'église.

Nous n'oublions pas de signaler une peinture en gros rouge, sous la voussure du cintre de l'avant-corps. C'est un ornement courant, formé de feuilles recourbées qui naissent d'une tige commune plantée dans un culot en forme de fleur de lys. Cet ornement est au simple trait, mais indiqué largement. C'était peut-être pour le sculpteur un tracé qui n'aurait point été exécuté. En tout cas cette peinture nous a paru postérieure à la construction du portail.

La nef qui est romane n'a qu'un seul bas-côté, au nord, éclairé par des pleins-cintres qui ont été retouchés et couverts par un plafond en planches. Le mur de séparation est percé d'une arcade plein-cintre fort basse, puis par une ogive aiguë élevée sur pieds-droits sans base et couronnés d'une imposte saillante sous l'arcade seulement. Cette nef est ensuite terminée par un grand arc plein-cintre, perpendiculaire à son axe. Vient ensuite une travée plus grande dont l'ogive taillée en biseau sur ses arêtes, s'élève d'un côté sur le pied-droit roman qui lui est propre, et de l'autre s'appuie sur un faisceau de colonnes engagé à un pilier gothique que l'on a substitué au pilier roman. C'est sur ces cintres et ces ogives que s'élevait autrefois le clocher en bois qui a été abattu. Au côté droit de la nef il existe deux fenêtres ogivales; la première est en brique, ouverte seulement depuis dix années; la seconde qui correspond à la travée du clocher,

¹ In ingressu diocesis tricassinæ in vico, cui Fulcheriæ nomen, est oblatum à populo puer à natiuitate surdus et mutus et ab utroque morbo sanatus est ipsâ horâ.



date du commencement du XVI^e siècle; elle est divisée par un meneau et à compartiment. Une porte plein-cintre étroite et à clavaux longs et serrés, mais aujourd'hui bouchée, se remarque aussi dans le mur. Elle est évidemment de la première construction, et communiquait au cloître qui était de ce côté. Il occupait la place des bâtimens du prieuré qui sont devenus aujourd'hui une métairie.

Le mélange de l'ogive au plein-cintre indiquait dans la nef ces essais incertains et timides d'une époque de transition. Mais à partir de la ligne du clocher, on reconnaît qu'un changement notable s'est opéré dans l'architecture. Les piliers, naguère si lourds, fiers maintenant de leurs nombreuses colonnettes, s'élancent avec hardiesse et vont soutenir, à une élévation déjà remarquable, l'ogive à la coupe élégante, aux nervures cylindriques, dessinant avec grâce les contours de la voûte. Le treizième siècle commence et avec lui paraît un système nouveau qui va enfanter des merveilles dignes encore de toute notre admiration.

L'espace qui sépare les deux derniers piliers du clocher de ceux qui commencent le chœur est divisé en deux travées par des arcades ogivales ornées de boudins, et soutenues au milieu par une colonne isolée dont le chapiteau est orné de deux rangs de feuilles recourbées. Sur le tailloir octogone irrégulier s'élève en porte-à-faux une colonnette qui soutient la retombée des nervures de la grande voûte. Ces nervures sont formées par des tores auxquels une arête à peine sentie donne, en les divisant, plus de finesse et de légèreté. La base des colonnettes en porte-à-faux est soutenue par des figures vues de dos et tellement grotesques que l'on a jugé prudent de les mutiler, parce que les femmes pendant leur grossesse n'osaient en supporter l'aspect.

Cette disposition de deux petites arcades entre deux grands piliers, est d'un très-bon effet, pour les petits édifices surtout. Elle permet d'espacer davantage la masse de ces gros piliers et de donner plus de légèreté; car, sans cette division les arcades auraient paru lourdes et écrasées en raison de leur peu d'élévation relativement à leur portée. Deux travées latérales correspondent à ces arcades et forment un allongement au bas-côté. Elles sont éclairées par des lancettes et terminées par des murs droits qui joignent les premiers piliers du chœur. Comme il n'existe pas de collatéral à droite, ces travées forment une apparence de transept; mais l'une des colonnes du pilier de l'angle, au sud-ouest, qui est visible à l'extérieur, et le mur sous l'ogive qui n'est pas lié en œuvre, indiquent assez que l'on avait l'intention de continuer ce bas-côté dans l'hypothèse d'une reconstruction complète.

Le chœur a deux travées éclairées par des lancettes surmontées d'ouvertures circulaires dont la baie est en ligne droite inférieurement. Le mur droit qui le termine, à l'orient, est ouvert aussi par des lancettes au nombre de trois. Au-dessus de celle du milieu plus élevée est un œil-de-bœuf décoré extérieurement par un cadre chargé de profils et fort saillant. Plus haut encore, une lucarne est percée dans le pignon. Les lancettes, au dehors, sont accompagnées de colonnettes et décorées d'archivoltes à boudins, avec des têtes saillantes appliquées sur leur ligne de jonction, au-dessus des chapiteaux. Elles sont représentées sous les n^{os} 9 et 10 dans la planche I^{re}.

Les nervures de la voûte du chœur sont soutenues, latéralement entre les deux lancettes, par des colonnettes appliquées, semblables

à celles dont nous avons parlé, et portées à leur base par des grotesques aussi mutilés au ciseau. Dans les angles les colonnes descendent jusqu'au pavé. La disposition de ces colonnettes suspendue ainsi en porte-à-faux sur le lisse du mur avait probablement pour but de faciliter le placement des chaires ou stales, et c'est plus particulièrement dans les églises des monastères que cette remarque a pu être faite. On en pourrait peut-être tirer cette induction, que ce sont les moines de Fouchères qui ont fait reconstruire le chœur de l'église, au commencement du XIII^e siècle, et que ce ne fut que beaucoup plus tard que le monastère fut converti en simple prieuré.

À l'extérieur, les voûtes sont appuyées par des contreforts à double retrait qui s'élèvent jusqu'à la corniche. Celle-ci n'offre dans son profil qu'un bandeau aminci en biseau et soutenu par des modillons arrondis par le bas et d'inégale largeur. Le contrefort des bas-côtés, à l'endroit où commence les constructions du XIII^e siècle soutient un arc-boutant qui appuie le cintre ogival sous le clocher.

La deuxième lancette, à droite, est murée et forme une espèce de niche dans laquelle on a suspendu les fers d'un chevalier esclave, en Orient, et qui avait été miraculeusement délivré en se vouant à Notre-Dame de Fouchères. C'est du moins ce que la tradition a conservé d'âge en âge dans le pays. Quelques pièces d'armure, que l'on dit avoir appartenu au même chevalier, sont aussi suspendues avec les chaînes. Celle-ci est composée de trois chaînons réunis, aux extrémités desquels sont trois anneaux formés de deux pièces rivées.

Au sud est la sacristie construite entre les deux derniers contreforts, mais postérieurement au chœur. Sa porte est une simple baie carrée. Elle est voûtée en berceau plein-cintre et éclairée au midi par une fenêtre ogivale dont les pierres proviennent vraisemblablement de la première lancette à gauche du chœur qui a été détruite. Elle est aujourd'hui remplacée par une large fenêtre ogivale divisée par un léger pilastre dorique qui soutient deux plein-cintres surmontés d'un cercle remplissant la partie supérieure de l'ogive. Un joli vitrail, le seul qui existe maintenant à Fouchères, décore cette fenêtre. On y a représenté la mort de la Vierge que l'on voit plus haut dans le cercle s'élancer vers le ciel soutenue par des anges. La figure du donataire est peinte du côté gauche et tournée vers l'Orient selon l'usage. Il est à genoux, les mains jointes, devant un prie-Dieu recouvert d'un tapis orné de son blason. Une chappe très-riche lui sert d'ornement, et il a la crosse d'or appuyée à l'épaule. Derrière lui est un religieux, saint Benoît, vêtu d'une robe noire et tenant une crosse de chaque main. Quel peut être le premier personnage? — Le vitrail lui-même, que l'on fait parler dans une inscription mise au bas, va nous l'apprendre :

Révérend père en Dieu, frère Elion d'Amocourt, abbé des abbays de Saint-Martin de Troyes et de Bovecourt, prieur de ce lieu de Fouchères, m'a fait ici poser et mettre 1575, priez Dieu pour les trespassez.

Sous le vitrail on voit une jolie chapelle sépulchrale prise dans l'épaisseur du mur et exécutée dans le même temps par les soins de l'abbé Elion. C'est un ordre corinthien soutenu aux angles par deux pilastres ornés d'arabesques et surmonté d'un attique couronné par des palmettes. La face est divisée en cinq compartimens remplis par un écusson armorié et entourés d'ornemens variés. Celui de l'abbé Elion occupe le milieu; il est accompagné de deux branches d'oli-

vier renversées, avec la crosse adossée. Le tout est et peint doré. Au-dessous, dans trois petits cartouches, on lit le nom d'Amoncourt, répété plusieurs fois comme un cri de guerre ou de ralliement. Les autres écussons sont chargés des blasons de ses alliances de famille, et sur un bandeau saillant, qui passe au-dessous, on lit : Amoncourt Anglure, Amoncourt Piepape, deux fois répétés.

Les parois de la chapelle sont ornées de petits pilastres d'ordre dorique, élevés sur un soubassement où l'on voit encore les armoiries de l'abbé Elion. Dans l'intervalle il y a des tables cintrées par le haut, décorées d'un cadre à feuilles d'eau et dorées. Elles attendaient probablement des inscriptions funéraires qui n'ont point été gravées. Le fond de la chapelle était couvert d'ornemens sculptés à plat, imitant les anciennes étoffes, et au milieu était encore l'écusson, plus en grand, du prieur Elion. Sa tombe en marbre noir, sur laquelle on le voit gravé de grandeur naturelle et avec ses habits pontificaux, servait de pavé à la chapelle. Elle posait sur un soubassement à la hauteur des piédestaux des pilastres placés aux angles du monument. Nous sommes obligés de parler au passé, parce que toute la partie intérieure de ce tombeau a beaucoup souffert. La pierre tumulaire a été brisée et l'écusson du fond arraché. On s'occupe aujourd'hui de la restauration de ce joli monument dont l'ornementation est d'un goût exquis et d'une pureté d'exécution remarquable. L'inscription de la tombe est à peu de chose près une répétition de celle du vitrail. On n'y lit pas la date de la mort de l'abbé d'Amoncourt, arrivée en 1587 : ce qui prouve que lui-même fit exécuter son tombeau de son vivant ¹.

Au-dessous il existe un caveau voûté en berceau ayant six pieds en tout sens. Deux tenons de pierre fixés au mur avec un dé au milieu du caveau soutenaient un cercueil jadis fermé, rempli de parfums et renfermant le corps de l'abbé Elion, avec tous les insignes de sa dignité. Maintenant le cercueil ouvert, délabré, rend au sol humide les ossements qu'on avait en vain voulu lui dérober. Bientôt de ces restes de l'orgueilleux prieur, il n'y aura que le souvenir de sa magnificence et de son goût pour les arts. Issu de la famille des anciens comtes d'Anglure, l'abbé Elion était né dans l'opulence et il avait des goûts de prince. Les dignités ecclésiastiques lui avaient semblé un moyen sûr d'alimenter son luxe, et il les avait recherchées, certain qu'un nom antique et illustre lui ferait obtenir. Riche bénéficiaire, il employa ses revenus à bâtir, et passa sa vie à élever de somptueuses maisons et de magnifiques tombeaux. A Troyes, par ses soins, fut construit le corps de logis abbatial de Saint-Martin-ès-Aires, et c'est dans une des pièces principales de ce bâtiment qu'on voyait encore, il y a quelques années, une riche cheminée décorée de son écusson peint et chargé de dorures. A Boulancour, il s'était fait élever dans l'église du couvent un superbe tombeau qui ne devait pas recevoir sa cendre. A Fouchères, il avait ajouté deux grandes salles à son prieuré, avec des cheminées sculptées qu'on y voit encore. Enfin il avait confié au marbre, à la pierre,

au verre fragile, le soin de conserver son blason, sa figure et son nom. Dans un âge avancé il s'était retiré à Fouchères, qu'il préférerait à ses deux riches abbayes; il y venait chercher le repos et la paix. Était-ce un sentiment de prédilection, était-ce un pressentiment de ce qui devait arriver. Saint-Martin-ès-Aires et Boulancour ont disparu, et la modeste église du prieuré, devenue paroisse, est encore debout.

Il peut sembler étonnant aujourd'hui que le nom d'un homme qui laissa, à Fouchères, deux monuments aussi riches que gracieux soit entièrement voué à l'oubli. C'est que tout ce qui n'est que personnel et égoïste passe vite. En effet, aucune idée généreuse n'avait présidé aux travaux accomplis par les ordres du magnifique abbé. Aucune fondation utile, rien de ce qui immortalise une mémoire d'homme parmi ses semblables n'avait été le but de ses desirs. Il avait tout rapporté à lui; la vanité et le luxe avaient été le mobile de toutes ses œuvres. Aussi son nom que la pierre et le marbre ont gardé depuis plus de deux siècles, n'est gravé dans aucun cœur.

Nous ne quitterons pas Fouchères sans faire mention d'une fort belle croix processionnelle en argent, dont le modèle peut appartenir à la fin du XV^e ou au commencement du XVI^e siècle. Elle vient peut-être de l'abbé Elion. Les angles de cette croix sont ornés de bas-reliefs et de ciselures émaillées, encadrés dans quatre portions de cercle. On y distingue la flagellation, le couronnement d'épines, le portement et la descente de croix; au milieu, derrière la tête du Christ, la salutation angélique. Les figures sont placées sous deux arcades ogivales. Au-dessus on voit Dieu le père à mi-corps dans un nuage et donnant sa bénédiction. — Au revers de la croix les angles sont ornés des symboles des quatre Évangélistes. Dans le bas-relief du milieu, qui est en vermeil, on voit la Vierge ayant l'Enfant-Jésus sur ses genoux, avec cette inscription gothique gravée sur un rouleau : *Notre-Dame de Fouchères*. Elle est remarquable cette inscription en ce qu'elle prouve, par une tradition suivie, que l'image de la Vierge avait acquis une grande célébrité et était en grande vénération dans le pays depuis un temps très-reculé.

Le passage de saint Bernard à Fouchères pour venir à Troyes est encore une nouvelle preuve venant à l'appui de cette tradition. Il est dit que ce saint abbé avait une dévotion toute particulière à la sainte Vierge, et c'est probablement parce qu'elle était singulièrement vénérée comme patronne de Fouchères qu'il s'était détourné de sa route. — Le sujet choisi pour le fond du vitrail de l'abbé d'Amoncourt n'est aussi qu'un hommage rendu à la Vierge patronne de Fouchères, qui y est représentée au moment de sa mort.

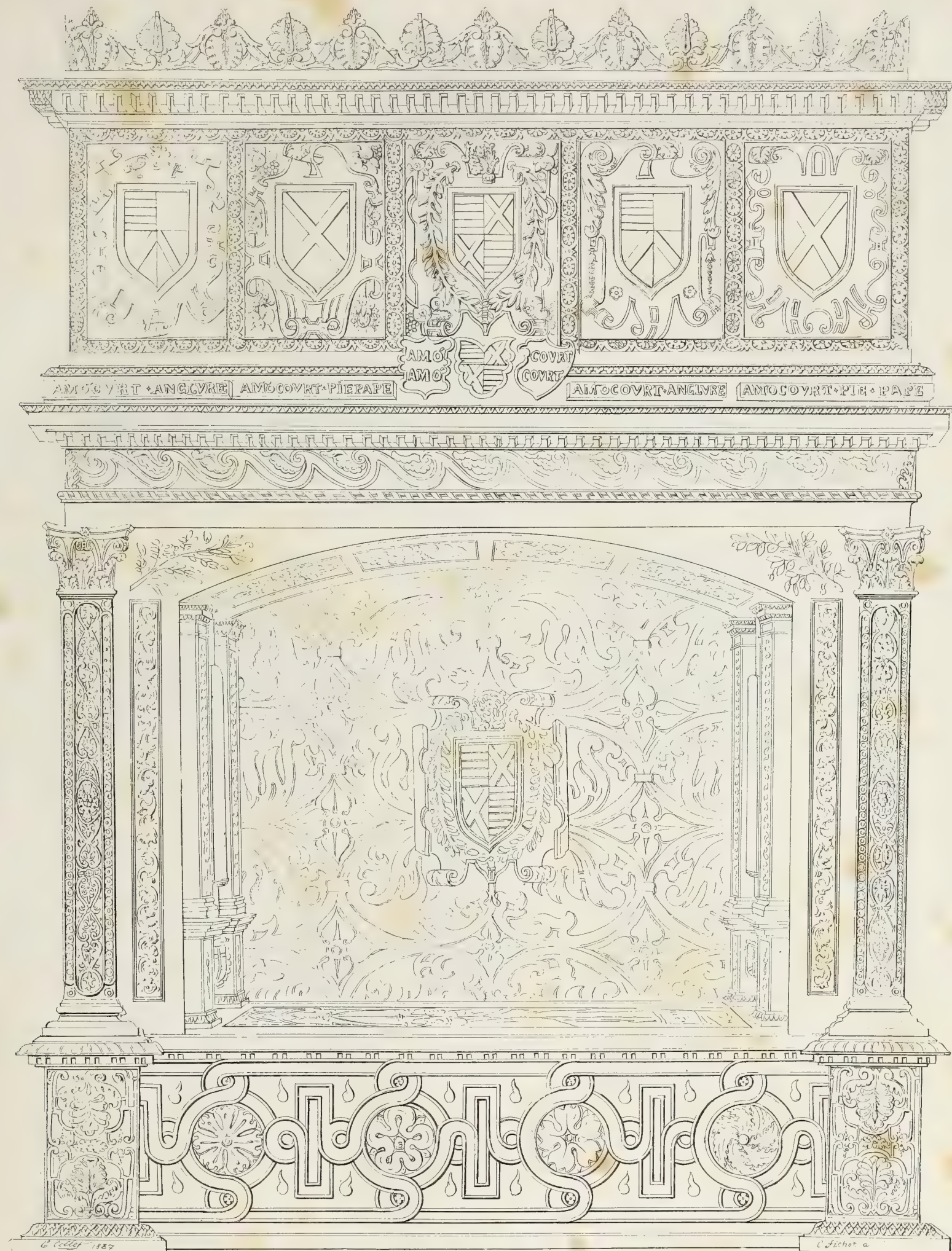
Enfin ce sont les habitants qui ont fait élever à leurs frais la statue de la Vierge tenant l'Enfant-Jésus que l'on voit, sur une colonne, à la tête du pont. Ce monument, que l'on peut attribuer au XIV^e siècle, est aujourd'hui incomplet. Il était terminé par une croix de pierre de cinq à six pieds de haut et qui portait un double Christ, l'un tourné

¹ Une tombe en pierre se voit au milieu du chœur. C'est celle d'un membre de la famille de l'abbé Elion; autour on y lit ces mots :

Ci gît le corps de discrète personne messire René d'Amoncourt, vivant P. R., prieur de Danc..... ie, curé de Dinteville, qui décéda le XIX aout 1605. Priez Dieu pour son âme.

Une autre tombe près de la première, aussi en pierre, dont l'inscrip-

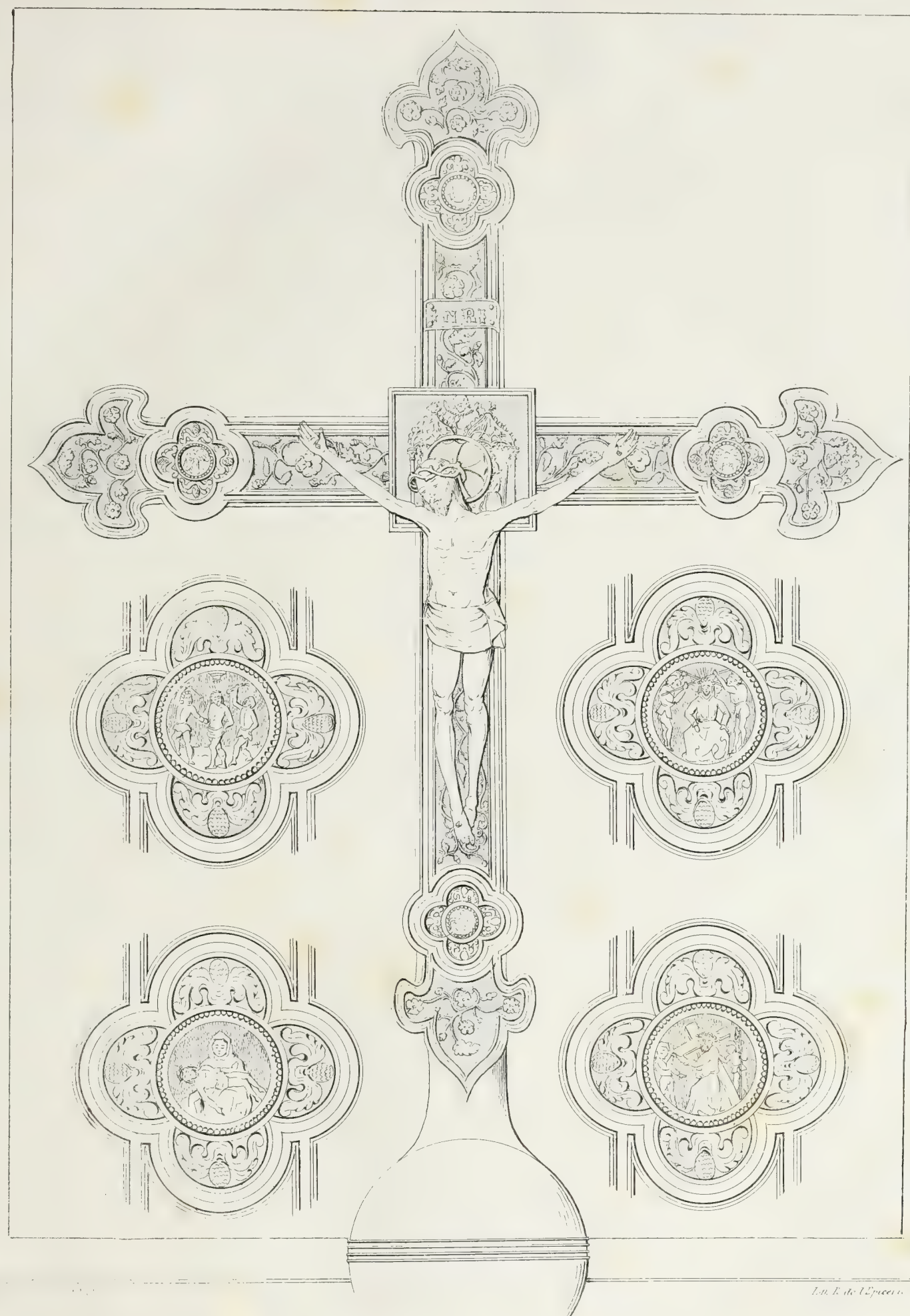
tion en gothique angulaire est effacée en partie, nous apprend qu'elle couvre le corps d'un *seigneur de Montigny-sur-Aube et de Villy, qui trespassa le III^e jour de juillet, l'an mil IIII cent trente*. Le nom a disparu, mais les armoiries placées aux angles nous apprennent que c'est encore un d'Amoncourt qui était venu probablement se rendre aussi à Fouchères.

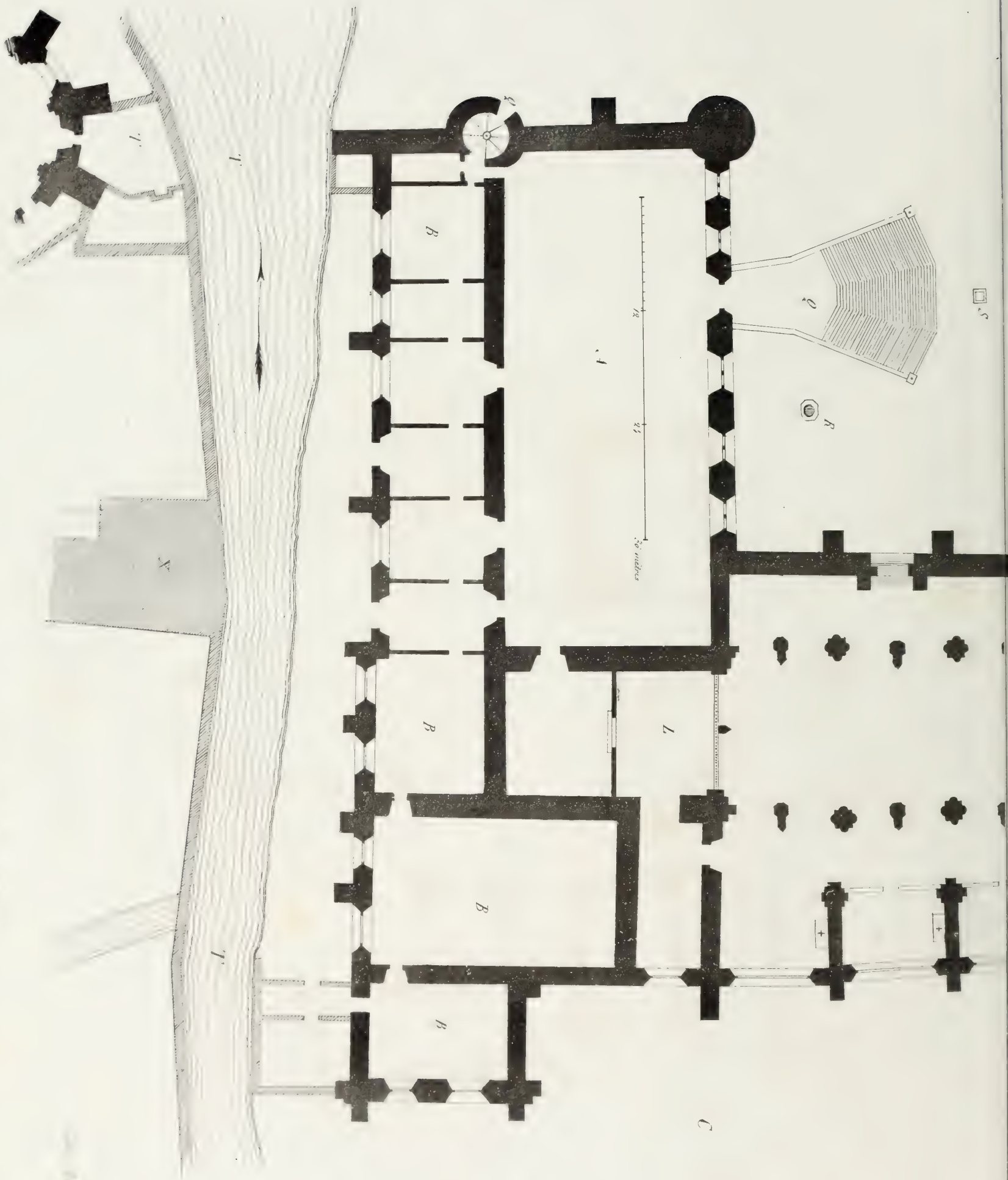


Lith. R. de l'Épiscopat, 63.

CHAPELLE SEPULCHRALE
DE L'ABBÉ ELION D'AMANCOURT







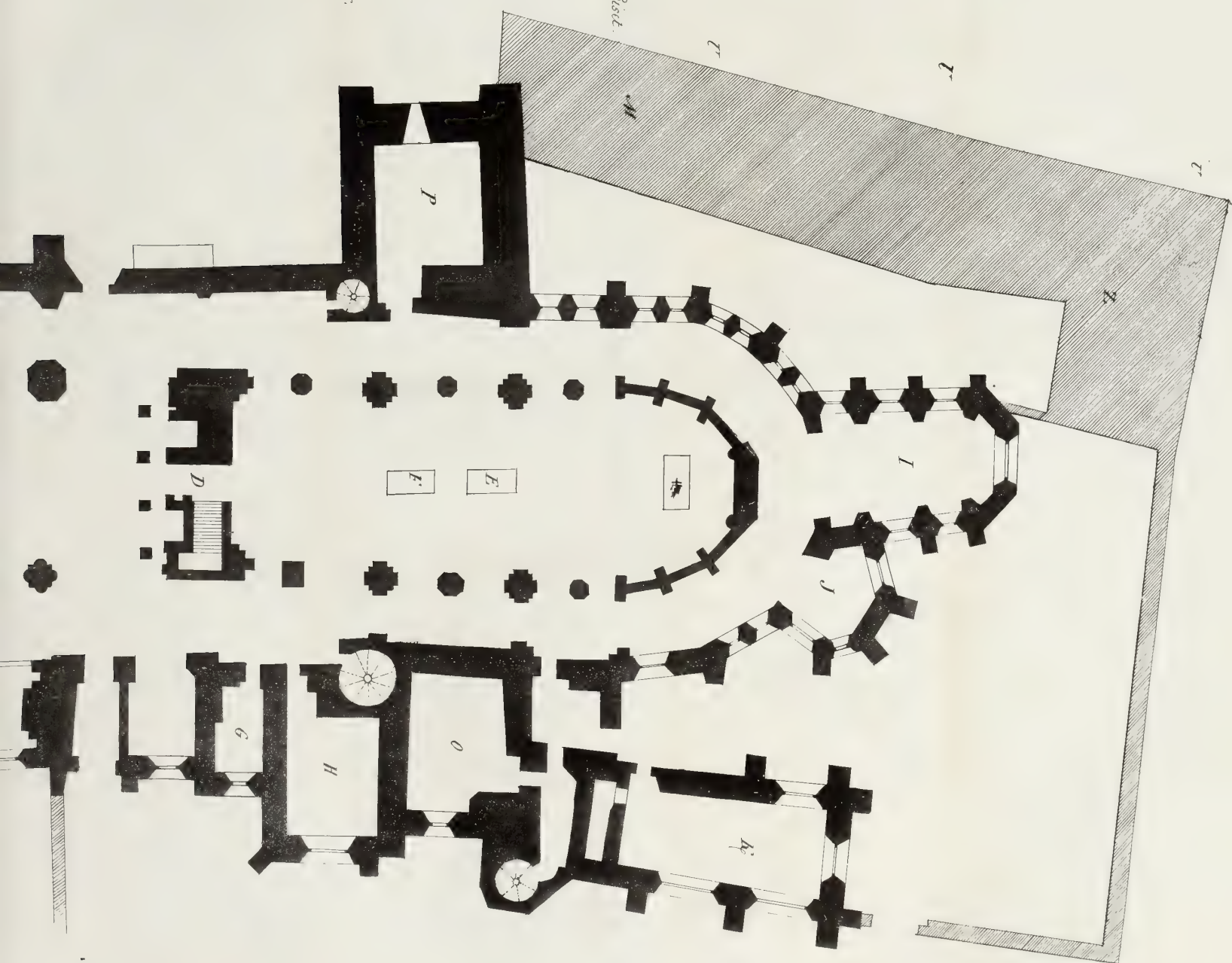
Plan du Palais de Louis au Palais de Versailles

Palais.

1 Grande Salle des gardes.
BBB. Appartements des seigneurs.
C. Prieu.

Eglise.

D. Jute construit en 1555.
E. Tombeau du seigneur Henry 1^{er}.
F. Tombeau du seigneur Thibaut III.
G. Trsor.
H. Sacristie.
I. Chapelle de la vierge.
J. Chapelle de la communion.
K. Chapelle St. Martin bte en 1517 par Jean Bost.
L. Tribune des seigneurs.
M. Balconnet appelle les frangettes.
N. Pressoir du chapitre.
O. Tour meridionale.
P. Grosse Tour.
Q. Grand Escalier du palais. Q. petit escalier.
R. Tuts.
S. Balconnet sur lequel on empuit le poing aux croquants.
T. Brns de la Seine.
T. T. Tour de la cure porce.
T. Place du Palais.
X. Balconnet abbatial.
Y. Chant de l'eglise. Y. aux Vonnaines.
Z. Pressoir du chapitre.



à l'orient et l'autre à l'occident. Cette croix, dont les extrémités étaient ornées de fleurons et feuillages fut brisée par un ouvrier maladroît lors de la translation de cette statue à la tête du nouveau pont. — Cette image de la Vierge, haute de quatre pieds et demi, est portée sur un groupe de trois colonnettes engagées à celle qui portait la croix. Elle a environ douze pieds d'élévation. Au-dessus de la statue, qui en fait partie intégrante, au lieu du dais obligé, un ange s'incline en écartant son manteau pour abriter la mère du Sauveur. La tête manque à l'Enfant-Jésus. La Vierge porte son regard vers la terre et un sourire semble animer ses lèvres. Elle a une couronne et un voile sur la tête. Chaque année les villageois font hommage à la Vierge des prémices de leurs récoltes et attachent au bras de la statue des raisins et des épis de blé. — Les chapiteaux des colonnettes sont ornés d'un rang de feuilles droites et serrées, et leur tailloir commun est enrichi de feuilles de persil très-finement travaillées. Le double socle profilé est aujourd'hui engagé dans un massif de pierres carré. Sur la face du nord on a gravé le millésime 1742, époque de la translation; à côté est aussi gravé l'écusson aux armes de l'abbé Elion, avec la date de 1571; il avait fait les premiers frais de ce massif lorsque la croix était encore placée à la tête de l'ancien pont de bois dans l'axe de l'église. Ce monument à cette époque était d'une seule pierre, il a été scié depuis en plusieurs morceaux et diminué de hauteur, pour faciliter le transport.

L'église de Fouchères, à l'exception des baies des portes et fenêtres et du parement des contreforts, est construite tout entière en petites roches du pays.

Nous devons terminer en remerciant M. l'abbé Tridon, curé de Fouchères, de l'empressement qu'il mit à nous seconder dans nos recherches, et encourager, comme très-utile, le zèle qu'il apporte à la conservation des objets précieux que renferme son église. A notre prière, il a bien voulu faire enlever la boiserie de mauvais goût qui couvrait le tombeau de l'abbé Elion et enveloppait les piliers du chœur jusqu'au-dessus du chapiteau.

TROYES.

PALAIS DES COMTES DE CHAMPAGNE.

Le palais sur lequel nous voulons laisser quelques notes, bien qu'il n'existe plus, était la demeure ordinaire de ces comtes palatins qui régnerent sur la Champagne pendant plusieurs siècles et qui avaient choisi Troyes pour capitale.

Le plan de cet édifice présentait dans sa masse un carré long et formait un retour d'équerre avec l'église collégiale de Saint-Etienne, qui dès l'origine était la Sainte-Chapelle de ce palais. La façade principale, tournée à l'orient, était percée au premier étage de cinq croisées et d'une porte décorées de colonnes et d'ogives prises dans l'épaisseur du mur, qui était considérable. La porte, placée irrégu-

lièrement à droite entre la troisième et la quatrième croisée, ouvrait dans une grande salle dont nous parlerons bientôt. De chaque côté de la baie, sur une espèce de socle ou soubassement, s'élevaient trois colonnes engagées qui portaient la retombée d'autant de cintres ogives formés par des torrons de même diamètre que les colonnes. Au-dessus de ces cintres était une archivolt saillante, fouillée d'une gorge profonde et portée des deux côtés par une espèce de cul-de-lampe orné de feuillages et d'animaux fantastiques. Dans le fond de l'ogive, au-dessus de l'ouverture de la porte, était sculpté en relief l'écusson aux armes de Champagne, surmonté d'une couronne de comte et renfermé dans un cadre ou moulure trilobée.

La décoration extérieure des croisées était à peu de chose près la même que celle de la porte; elle différait seulement en ce qu'au lieu de trois colonnes il n'y en avait que deux de chaque côté. L'ouverture était partagée dans sa largeur par une cinquième colonne qui portait la retombée de deux petits arcs en forme de trèfles taillés dans le champ de l'ogive. Ces croisées reposaient sur un gros cordon de pierre régnant dans toute la longueur du bâtiment. Un bandeau plat remplaçant l'architrave, et de gros modillons sans ornement servaient de couronnement à l'édifice. On arrivait à la porte que nous venons de décrire par un grand escalier de pierre à trois faces et on entrait immédiatement dans la grande salle de parade, pièce principale du palais. Elle occupait la moitié du parallélogramme, dont l'autre partie, située sur le bras de la Seine, était destinée aux appartemens des comtes et de leur famille. Ces appartemens, dit Grosley, se composaient d'une enfilade de pièces aussi mal distribuées que peu éclairées. A l'extrémité de la grande salle, au midi, se trouvaient plusieurs autres pièces qui communiquaient à une tribune voûtée, placée à l'entrée de la nef de l'église de Saint-Etienne. De cette tribune nos anciens suzerains entendaient ordinairement la messe aux fêtes solennelles; ils en descendaient par un petit escalier de bois en forme de ruche, et signalaient leur piété en allant au chœur endosser la chappe et chanter au lutrin. De leurs appartemens les comtes avaient vue sur un boulingrin où ils donnaient champ clos aux champions qu'ils admettaient à se battre pour des querelles ou des intérêts particuliers.

De plus doux souvenirs nous montrent dans le repos de sa royale demeure le prince troubadour Thibaut IV, écrivant d'amoureuses chansons, que leur naïveté et la princesse qui en fut l'objet rendirent autrefois si célèbres.

L'angle du bâtiment, à droite du grand escalier, était appuyé par une tourelle fort élevée, dont la partie inférieure était de mur plein jusqu'à la hauteur du pavé de la grande salle; la partie supérieure renfermait un escalier qui conduisait au comble qui la couvrait. Une autre tourelle moins élevée appuyait le mur de refend, séparant les appartemens de la grande salle; elle renfermait aussi un escalier qui, du rez-de-chaussée, conduisait aux appartemens. Une troisième tourelle, élevée sur des contreforts et terminée en cul-de-lampe, occupait l'angle au nord-ouest.

Ce rez-de-chaussée sacrifié au premier étage, comme dans presque tous les vieux monumens de ce genre, était voûté en pierre et distribué en plusieurs pièces, dont la disposition porterait à croire que les cuisines, les offices, les celliers et les écuries mêmes y étaient placés. L'entrée principale de toutes ces pièces était sous le grand escalier et une seconde porte ouvrait à côté de la deuxième tourelle. Quatre

fenêtres terminées en ogive, et qui n'avaient d'autre ornement que leurs claveaux un peu saillans, éclairaient ces différentes pièces du côté de la grande façade.

Ce palais cessa d'être la demeure des comtes de Champagne en 1220, époque où Thibaut IV établit sa cour dans celui de Provins, qui était alors une ville forte et qui le rapprochait de Paris. La grande salle servait seulement pour la tenue des grands jours, ce qui eut lieu jusqu'au règne de Henri III, où cette assemblée célèbre dans notre histoire se tint pour la dernière fois.

En 1322, le mariage du roi Charles IV, dit le Bel, avec Marie de Luxembourg, fille de l'empereur Henri VII, fut célébré dans le palais avec la plus grande magnificence.

En 1420, le palais, devenu domaine royal depuis 1284, fut réparé, par ordre de Charles VI, avec des matériaux provenant de la démolition du château de Montaigu, à deux lieues de Troyes.

Vers la fin du XV^e siècle, le palais, quoiqu'abandonné, était encore habitable, et on y reçut le roi Charles VIII, à son passage à Troyes, en 1486. Un auteur contemporain, M. Lebé, l'un des chefs de la florissante papeterie qu'avait alors la ville de Troyes, s'exprime ainsi dans une longue pièce de vers où il donne le détail de la cérémonie observée à l'entrée de ce prince, et décrit le palais même.

En son palais moult bel et magnifique
Le roi monta qui en lieu de liesse
Très somptueux, plaisant et authentique
Jadis construit par les comtes et comtesses
De Champagne : C'est lieu de grande noblesse,
Joignant il est à quatre belles églises,
Et par derrière y coule Seine sans cesse,
Près d'un verger où sont les buttes mises.

Il existait autrefois devant le palais une potence permanente. En 1536, le duc de Guise, gouverneur de Troyes, la fit enlever et placer à l'Étape-au-Vin. Depuis, on mit à la place du gibet un dé de pierre sur lequel on plaçait le billot pour couper le poing aux parricides.

En 1660, lorsque Daniel Voisin était maître des requêtes et intendait de la province de Champagne, le palais fut restauré, la grande tourelle et le grand escalier refaits presque entièrement. Lors de la publication de la paix d'Aix-la-Chapelle, faite à Troyes le 6 mai 1749, la foule était si grande au palais que les archers qui voulurent livrer passage aux magistrats la repoussèrent avec tant de violence, que la rampe en fer du grand escalier rompit et tomba avec les pierres qui la soutenaient. Plus de deux cents personnes furent renversées avec elle et trente furent grièvement blessées.

En 1752, les appartemens furent exhaussés et embellis pour les tribunaux; ce monument devint le Palais-de-Justice. La grande salle des Gardes servit alors de salle des Pas-Perdus. On y avait aussi transféré la foire annuelle du mois de mai, qui de là fut appelée foire du palais.

Selon Grosley, le palais des comtes de Champagne aurait été construit vers la fin du onzième siècle; notre savant Troyen ne cite pas l'autorité qui lui fait donner cette assertion. Nous pensons que ce monument est postérieur aux trois premières croisades, et qu'il appartient à la fin du siècle suivant.

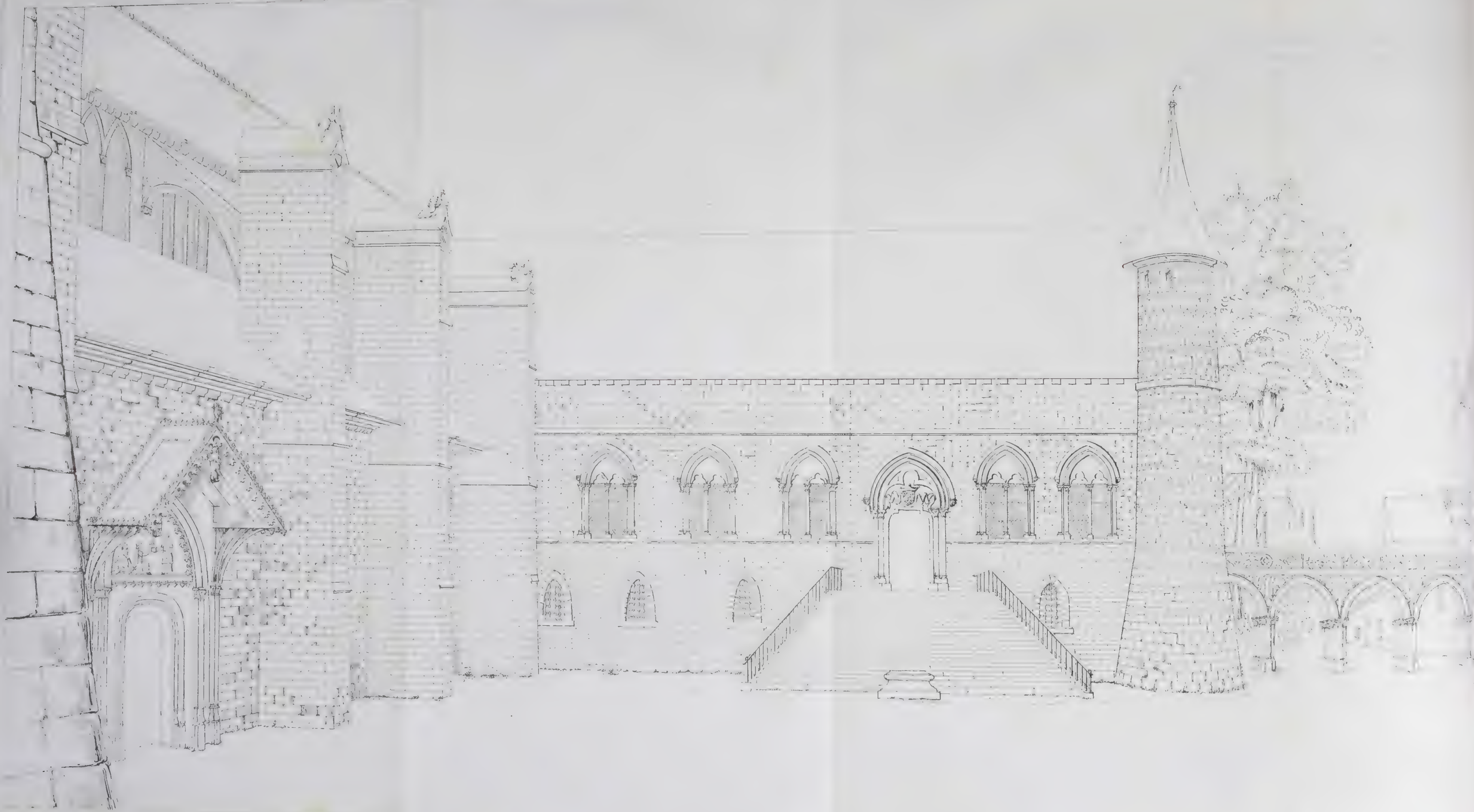
Le sire de Joinville raconte un fait qui se passa sur la place même du palais et qui constate l'existence de ce monument au XII^e siècle. Il est inutile de nous jeter dans de longues conjectures au sujet de l'époque de la fondation de ce palais, que nous n'avons pas vu, nous n'arriverions point à une certitude. Voici ce que dit Joinville, du comte Henry-le-Grand, à qui notre province est redevable de plusieurs utiles établissemens : « Ce comte fut appelé le Grand; car large et abandonné fut-il tant envers Dieu que envers le monde. Envers Dieu fut-il large et abandonné, comme il appert à l'église de Saint-Etienne de Troie, et aux autres églises qu'il fonda et des grands dons qu'il y faisait chacun jour, comme assez de mémoire en est en Champagne. Envers le monde fut-il large comme bien apparut ou fait de Arthault de Nogent, et en moult d'autres lieux qui serait trop longs à raconter. Mais du fait dudit Arthault feray-ci mention. Celui Arthault était le bourgeois ung temps fut, en qui icelui comte croioit le plus. Et fut ledit Arthault si riches homs, que de ses deniers il fist faire le chasteau de Nogent. Or advint que le comte Henri voulut ung jour descendre de son palais de Troie, pour aller ouïr messe à Saint-Etienne, le jour d'une Panthecouste. Et aux piedz des degrez de l'église se trouva à genoulx un pauvre chevalier, lequel à haulte voix s'écrie et dist : Sire comte, je vous requier ou nom de Dieu, qu'il vous plaise me donner de quoy ie puisse marier mes deux filles, que veez ici, car je n'ai de quoy le faire. Et Arthault de Nogent, qui était derrière le comte, dit à icelui chevalier : vous faites mal de demander à Monseigneur à donner, car il n'a plus de quoy. Et quand le comte eut ce oui, il se tourne devers Arthault et lui dist : Sire villain, vous ne dittes mie voir dire que ie n'ay plus que donner, et si ay encores vous-mesmes, et ie vous donne à lui. Tenez, sire chevalier, ie vous le donne, et le vous garantiray. Subit le pouvre chevalier ne fut mie esbahi, mais empoigne le bourgeois par sa chappe bien estroit et lui dit qu'il ne le laisserait point aller jusque à ce qu'il eut finé à lui, et force lui fut de finer au chevalier à cinq cens liures. »

Ce palais fut démoli, en 1806, par ordre du gouvernement. Cette perte est d'autant plus grande que les édifices de ce genre sont devenus extrêmement rares, en France, depuis la révolution ¹.

La masse imposante de cette construction, l'ensemble des monumens religieux qui l'entouraient, Saint-Etienne, la chapelle Saint-Barthélemy, Notre-Dame-aux-Nonains, plus loin l'élégante collégiale de Saint-Urbain; du côté opposé la cathédrale et sa massive tour, le haut de son portail qui se montre au-dessus des maisons, donnaient à la place un aspect pompeux qui réveillait les souvenirs religieux et chevaleresques laissés par les Henri et les Thibaut. Dépouillés de

¹ Le dessin au trait du palais que nous donnons ici a été réduit sur celui qu'avait pris à la chambre obscure feu L. Rondot, quelques années avant la révolution. Il se rapporte très-parfaitement au plan levé en 1759 par les ingénieurs des ponts et chaussées, et nous pouvons en garantir l'exactitude. Il n'en est pas de même de la petite galerie gothique qui pa-

rait communiquer du palais à la chapelle Saint-Barthélemy, élevée jadis sur la terrasse de l'Hôtel-Dieu. Les personnes les plus âgées ne se rappellent pas de l'avoir jamais vue, et c'est probablement sur la foi d'une vieille tradition qu'elle aura été ajoutée par le dessinateur.



ces antiques monumens, la place du palais est muette et froide. Ces nouvelles constructions dont on vient de jeter les fondemens et qui parlent si haut par leur immense utilité, égaleront-elles en magnificence et en grandeur celles que nous avons perdues?...

ÉGLISE ROYALE

ET COLLÉGIALE DE SAINT-ÉTIENNE.

Nous ne pouvons plus aujourd'hui que montrer le lieu où s'élevait ce monument, mais le passer entièrement sous silence nous était presque impossible; il se rattachait de trop près, et par ses souvenirs et par sa construction, au palais de nos anciens comtes, qui vient d'être mis sous nos yeux. Cette église ne fut d'abord qu'une chapelle dédiée à Jésus crucifié, sous l'invocation de St-André, et desservie par deux chapelains. Dans la suite elle avait été érigée en paroisse, et elle en portait encore le titre; en 1787, époque de sa suppression, l'autel paroissial était sous le jubé, à droite de la porte du chœur.

En 1157, le comte Henri I^{er} changea cette chapelle en une grande église, digne de sa magnificence, et la dédia au premier martyr saint Etienne. Il y fonda ensuite soixante-douze prébendes, en l'honneur des soixante-douze disciples de J.-C.; à sa prière, la nouvelle collégiale avait été déclarée, à plusieurs époques, exempte de la juridiction des évêques de Troyes. Ce prince étendit ses libéralités aux chanoines qu'il appelait ses enfans, ses chapelains; *filios meos, capellanos meos*. Il leur donna de grands biens et de nombreuses maisons avec de beaux jardins, situés entre les deux bras de la Seine qui traversent la ville. C'est le quartier qu'on appelle encore aujourd'hui le cloître St-Etienne.

En l'an 1188, l'horrible incendie qui détruisit une grande partie de la ville de Troyes, causa de grands dommages à l'église de St-Etienne; si l'on en croyait la chronique de Robert, moine de St-Marien d'Auxerre, elle aurait été entièrement réduite en cendre, mais ce qui fut conservé du monument, prouve assez l'exagération de son récit. Le comble qui était couvert de plomb, fut détruit, et quelques voûtes endommagées; elle perdit aussi une partie de ses vaisseaux d'or et de ses riches ornemens. Les comtes Thibaut III et Henri II, fils du fondateur, voulant honorer la mémoire de leur père et signaler leur propre piété, la relevèrent de ses ruines, et la rétablirent dans son premier état.

L'édifice était extrêmement simple dans son plan : c'était une seule nef sans transept, accompagnée d'un bas-côté qui faisait le tour de l'hémicycle du chœur. En comparant l'étendue du chœur à celle de l'église entière, on pourrait être surpris de la grandeur du premier; mais il faut observer que l'architecte avait dû tenir compte du nombre des prébendes qu'y avait fondées le libéral comte Henri. C'était du reste un des caractères des anciennes collégiales d'avoir un chœur plus grand que les autres églises; et la raison en est facile à trouver, puisque les fidèles n'y venaient point entendre la messe.

Il existait à St-Etienne, entre les différentes parties du monument, des rapports de dimension qu'il n'est peut-être pas sans intérêt de signaler ici. Ainsi, la largeur de la nef et du bas-côté, pris ensemble,

se trouvait exactement trois fois répétée depuis l'entrée de cette nef jusqu'au fond de l'abside; le chœur moins cette abside et la nef, sans y comprendre l'arcade sous le clocher, se trouvaient avoir aussi, dans leur plus grande dimension, la largeur totale de l'église. La largeur de la nef et du chœur, prise dans l'axe des piliers, était de vingt-neuf pieds. Cette mesure se trouvait être aussi celle du côté d'un carré dont les angles se seraient rapportés aux axes des quatre piliers du clocher. Le diamètre de ces derniers n'excédait point celui des autres piliers, et la séparation du chœur d'avec la nef, n'était accusée que par l'arcade plus large, à laquelle ils servaient de soutien.

Entre les piliers flanqués de colonnettes dont un faisceau soutenait les nervures des grandes voûtes, il y avait des colonnes ou des piliers plus petits qui divisaient les grandes travées par deux arcades. Cette division, comme nous l'avons dit, n'existait pas sous le clocher. Au-dessus de ces colonnes isolées, s'élevaient des colonnettes engagées au mur des trumeaux des fenêtres. Elles supportaient les nervures qui, conséquemment, subdivisaient aussi les arêtes croisées de la voûte. Les fenêtres ouvertes dans l'intervalle étaient ogivales, gémées et encadrées dans une arcade plus grande.

Une chapelle assez longue et dédiée à la vierge, existait derrière le chœur. Le pieux comte Henri y avait, dès l'origine, fondé quatre chanoines dits de Notre-Dame, qui, chaque jour, devaient chanter messe haute à la vierge, et y entretenir une lampe ardente. L'axe de cette chapelle formait vers le nord, un angle assez prononcé avec celui du chœur. C'était encore un exemple de cette déviation dont on avait eu l'idée au moyen-âge pour imiter l'inclinaison de la tête de J.-C. sur la croix.

À droite de la chapelle Notre-Dame, il y avait celle de Ste-Hoylde, vierge, dont le culte avait été introduit à Troyes par le prince fondateur.

Suivant le manuscrit de Duhalle, il existait sur les basses-voûtes de l'église, près de la tribune d'où nos comtes entendaient la messe avec leur famille, des galeries où se plaçaient leurs vassaux, seigneurs ou courtisans, les jours de grandes solennités. Ces galeries qui occupaient les premières travées de la nef, avaient été murées depuis pour consolider l'église.

Deux tours carrées, inégales en hauteur et en grosseur, flanquaient le chœur vers son milieu. Leur élévation était médiocre, et l'on croit même qu'elles n'avaient jamais été achevées. Du même côté était une porte percée à peu-près dans l'axe du clocher; il se peut qu'elle ait existé antérieurement, mais la décoration de celle que l'on y voyait, lors de la démolition de l'église, appartenait à la fin du 15^e siècle; le linteau en était surbaissé et chargé de moulures anguleuses qui se prolongeaient sur les montans du chambranle. Au-dessus, une archivolte ogivale encadrait un bas-relief dont le sujet et la composition avaient été copiés sur le sceau du chapitre. Le comte Henri y était représenté à genoux, offrant le modèle de l'église qu'il avait bâtie, au saint-martyr Etienne. Un auvent en bois, enjolivé de découpures en plomb, abritait cette sculpture. Sur la même ligne, une porte correspondait à la deuxième travée de la nef; celle-ci appartenait à la première construction, et elle était décorée de plein-cintres et de colonnettes¹. En général le côté du nord n'avait éprouvé ni altéra-

¹ Un dessin de cette porte a été fait par M. L. Rondot, M. C. Rondot son fils, habitant de Saint-Quentin, en est le possesseur.

tion, ni changemens sensibles, si ce n'est dans l'exhaussement considérable du sol de la place d'où l'on descendait neuf marches dans la nef. Il est probable que le pavé avait à peu-près conservé son ancien niveau. Du même côté, les contre-forts avaient été retouchés et décorés à leur partie supérieure d'un groupe d'anges. Au couronnement du mur, on avait ajouté une corniche saillante.

Si tels étaient les changemens peu considérables qu'avait subis la partie du nord, il n'en était pas de même du côté du sud. Des chapelles latérales ajoutées à différentes époques par de pieux chanoines en avaient entièrement altéré le primitif aspect. Celle de Saint-Martin, qui était au sud-est et séparée de l'église, avait été commencée en 1370 aux frais de Jehan Bizet de Barbonne, chanoine et chantre de saint Etienne. Elle ne fut achevée qu'en 1378 après la mort du fondateur. A côté de l'autel, dans l'épaisseur du mur, on avait pratiqué une armoire fermée d'une petite grille de fer où l'on avait placé la chappe de Saint-Martin évêque de Tours. Elle fut depuis transportée au trésor. Les vitres de la chapelle avaient été peintes et posées en 1377 par Jacquinet Plumereux, verrier à Troyes. Il avait cinq sols six deniers par pied de verre peint. Ce nom de Plumereux est à remarquer parce qu'il est le premier sur la liste des peintres dont le nom nous ait été conservé à Troyes, et qu'il a devancé de beaucoup les Gonthier et les Macadrée. Le chanoine Jehan Bizet avait été inhumé dans sa chapelle et on avait élevé sur sa tombe une espèce de mausolée où il était représenté couvert de son aumusse. ¹ Il tenait de la main gauche un livre ouvert et de l'autre un bâton de chantre. Cet ouvrage en pierre avait été fait en 1378 par Hennequin de la place de Tournay, Tombier, qui reçut 26 livres pour son salaire. On lisait sur la tombe ces mots :

Cy gist messire Jehan Bizet de Barbonne jadis notaire du Roy, notre seigneur et conseiller de la comtesse de Flandres et d'Artois, chanoine de l'église de Troyes et chantre de ceste église, lequel a fondé ceste chapelle en l'honneur d'ou lait de la benoiste vierge Marie, et trépassé lan de grâce MCCCLXVII le lundi 1^{er}. Jour d'avril.

Une autre chapelle, dédiée à sainte Agnès, était à droite en entrant du côté du préau. Elle avait été construite aux frais de Jacques de Saint-Germain, chanoine de la cathédrale, sous-doyen et chanoine de Saint-Etienne, mort le 22 octobre 1542. Il avait aussi fait construire le portail qui existait près de cette chapelle où il avait été enterré. Au pied de l'autel, on voyait sa tombe avec ses armes gravées aux quatre angles. Elles étaient répétées en relief sur la voussure du portail.

Dans cette chapelle on voyait un vitrail très remarquable représentant le martyr de saint Etienne. Il avait été exécuté en 1624 par Jean Macadrée, du faubourg Saint-Antoine de Troyes.

Cet artiste avait reproduit sa composition dans l'église de Saint

Martin-ès-vignes anciennement faubourg Saint-Antoine. Et nous conservons le dessin original de cette composition lavé à l'encre.

Une autre peinture sur verre qui existait à la fenêtre de la chapelle de la conception, avait été exécutée en 1623, par Linard Gonthier fort habile peintre sur verre de Troyes. Ce vitrail représentait la Sainte Vierge entourée des attributs des litanies et accompagné de médaillons ronds dans lesquels étaient en grisaille et en petit, tous les sujets de la vie de la vierge. Cette peinture est conservée à la cathédrale dans la chapelle de Saint-Nicolas, mais plusieurs médaillons manquent.

Une troisième chapelle, vulgairement nommée chapelle Clément, suivait immédiatement les précédentes. Elle avait été fondée par les soins de Nicolas Clément, licencié-es lois, chanoine de Saint-Pierre et de Saint-Etienne de Troyes. Ses armes se voyaient sculptées à la clé et sur chacune des nervures de la voûte de la chapelle. Sur les vitres qui l'éclairaient, il était représenté à genoux et en costume. Au-dessous on lisait avec son nom le millésime 1540, date de la pose de ces vitres.

Un groupe monolithe de saint Joachim et sainte Anne ², attribué à F. Gentil, se voyait adossé à un pilier de la nef près du jubé. Une inscription gravée au bas apprenait que cette sculpture avait été exécutée aux frais du même chanoine N. Clément, et qu'il mourut en 1544. Il fut inhumé au-devant du même pilier sous une tombe en pierre que l'on y voyait autrefois.

Le jubé avait été construit par ordre du chapitre en 1549. Le marché avait été passé à huit cents livres avec Dominique Rocour, Florentin et Gabriel Fabro son gendre qui travaillaient de société. Ils étaient venus en France à la suite des guerres d'Italie, et lorsque François 1^{er} accordait aux arts une généreuse protection. Ce monument ne fut achevé qu'en 1555. Le motif de tous les jubés de la même époque était reproduit dans celui-ci. C'était une espèce d'arc de triomphe composé de trois arcades sur pieds-droits ornés d'archivoltes et d'impôstes. Quatre colonnes corinthiennes ³, avec piédestal au milieu, soutenaient un fronton triangulaire, et aux angles un ressant de l'entablement sur lequel s'élevaient de jolies statues attribuées à F. Gentil. A droite était la charité et à gauche la foi ⁴. Sur les rampans du fronton, on voyait agenouillés la Vierge et saint Jean, au sommet le Christ en croix. Un attique surmontait l'ordre. Il était orné sur la face de l'ouest de quatre longs bas-reliefs représentant divers sujets de la vie de saint Etienne. ⁵ Ce jubé était d'un travail admirable sous le rapport de l'appareil. On eut dit qu'il était d'une seule pierre. Le pavé du chœur que l'on avait exhaussé en 1537 et plus tard, lui avait fait perdre un peu de son élévation et la base des piédestaux se trouvait enfoncée en terre. On avait aussi établi deux autels en console sous les arcades latérales; ce qui lui donnait de la pesanteur. Malgré sa beauté il était d'un mauvais effet, étant un véritable hors-d'œuvre dans une église gothique avec laquelle il ne pouvait être en harmonie.

¹ Les chanoines la portaient autrefois sur la tête, et ce n'est que par suite d'un relâchement de discipline qu'ils l'ont portée sur le bras.

² Ce groupe est aujourd'hui conservé à Saint-Pantaléon de Troyes.

³ Une des colonnes du jubé se voit aujourd'hui dans l'ancien cimetière de la Madeleine, à côté de l'église. Elle est surmontée d'une croix de fer doré.

⁴ Ces deux statues se voient aujourd'hui aux piliers du sanctuaire de Saint-Pantaléon.

⁵ Ces quatre bas-reliefs sont maintenant appliqués au mur sous la fenêtre septentrionale de l'église de Bar-sur-Seine, dédiée à saint Etienne.

71723.



Edm. Courcier & Fils
11, rue de la Harpe, Paris

Nous allions oublier de dire que plusieurs piliers du chœur et des bas-côtés, offraient encore des restes d'architecture romane. On y voyait quelques plein-cintres et de fort beaux chapiteaux dont un seul conservé au musée de notre ville suffirait pour donner une idée de la beauté et du goût de l'ornementation de l'intérieur de l'église.

L'ancien clocher en bois qui s'élevait au milieu du comble avait été abattu à cause de sa vétusté. Il n'en restait plus que la partie inférieure qui était octogone. Sur chaque face on voyait gravé en creux au trait, sur les larges tables de plomb dont elles étaient recouvertes, la figure équestre d'un comte de Champagne, imitée de celle gravée sur les sceaux connus de ces princes. Le comble tout garni de plomb était orné de dentelures sur des arêtes.

Un long porche précédait la nef; il se prolongeait sous la tribune des comtes et sous les appartemens du palais. Sa porte d'entrée était presque sur le bord de l'eau qui coulait au bas.

Les ornemens étaient à profusion dans toute l'église. Outre ceux que nous venons de signaler, le pavé était décoré d'un grand nombre de tombes plates, en marbre noir et en pierre. Les plus richement ciselées étaient celles des hauts dignitaires du chapitre; elles étaient placées au chœur, primitivement; lorsqu'il fut pavé en marbre, elles furent reléguées sous les bas-côtés. Les autres étaient toutes consacrées à des chanoines ou à des séculiers de distinction. Une de ces dernières a été conservée. Elle est en pierre et représente un chevalier placé sous un riche portique, couronné par un dais gothique à jour. Il est couvert d'une armure complète, cuirasse, brassards, jambières, etc. la tête nue et les mains jointes. Un chien est couché sous ses pieds. Ses gantelets sont suspendus à la garde de son épée, et l'on voit le manche de sa dague sortir de l'ouverture latérale de sa tunique ou casaque qui recouvre son armure. Aux quatre angles de la tombe est gravé l'écusson des armes du chevalier. Autour, dans le cadre, on lit son épitaphe ainsi conçue :

Cy gist noble et puissant seigneur, monseigneur Robert de Mante escuyer, conseiller et chambellan du Roi notre Sire, et de monseigneur de Bourgogne, et grand pannetier de France, qui trespasa le vendredy XXII jour de mars mil CCCCLXIII. Priez Dieu pour l'âme de luy.

Une autre épitaphe intéressante était celle de Dominique Taccoui, né à Alexandrie, della Paglia, en Lombardie. Il y est nommé maître-ès-arts, chanoine de St-Pierre, doyen de la cathédrale de Langres et de celle de Châlons, chanoine célerier de St-Etienne et le plus grand physicien de toute la France. Il donna de grands biens aux églises de St-Pierre et de St-Etienne, et même des droits considérables sur les ports de Gènes. Il mourut en 1405.

Il eut pour successeur, dans la place de célerier, Jacques d'Aulnay ou de Launay, chanoine de St-Etienne, poète lauréat et médecin. Il était originaire du Vendômois. Son portrait, peint en petit et d'une manière très-fine, ainsi que son épitaphe, se voyaient dans une chapelle voisine de celle de St-Laurent. Ses œuvres poétiques furent imprimées à Troyes en 1549. Voici son épitaphe :

Jac. ALNÆTUS Vindocinensis, Doctor Medicus, Poë. Laure. Cellarius Canonicus S. Stephani Trec. 1549.

Comme ouvrages remarquables du 16^e siècle, on citait encore le buffet d'orgues exécuté en 1550 par P. Clément, menuisier-sculp-

Ve Livralson.

teur à Troyes; de plus, les stalles au nombre de quatre-vingt-dix : elles étaient d'une grande beauté, et avaient été faites en 1537, par les frères Huchier, aussi menuisiers-sculpteurs à Troyes.

Un bas-relief en bois doré, placé dans le chœur, représentait le martyr du diacre St-Etienne. Il fut exécuté en 1538, par Christophe Molu *tailleur d'imaiges à Troyes*, qui avait beaucoup travaillé pour les églises de cette ville et des environs.

L'aigle en cuivre avait été donné en 1458, par Nicolle Mergey chapelain de la chapelle St-Fiacre. Une crosse en cuivre que l'on voyait au-dessus du grand autel, pour soutenir le saint-ciboire, était un don fait en 1541 par le chanoine Guilbert. Enfin, onze tableaux peints par Ninet Deletin, couvraient le rond-point du chœur. Mais les objets les plus dignes, sans contredit, de l'attention des curieux, étaient les deux magnifiques tombeaux en bronze doré que, dans les derniers temps, l'on voyait placés de chaque côté du chœur.

Il ne resterait plus aujourd'hui aucun souvenir de ces précieux monumens si deux amis des arts n'avaient pris soin, l'un de les décrire, l'autre de les dessiner; et c'est en reproduisant dans cet ouvrage, et la description et les dessins, que nous espérons les sauver de l'oubli.

PREMIER TOMBEAU.

« Le premier tombeau et le plus proche de l'aigle est celui de Henry 1^{er}, Comte de Champagne, surnommé *le Large*. Il a six pieds de longueur sur deux pieds et demi de largeur. La base, assise sur un piédestal, est garnie de cuivre, ornée de feuillages, et enrichie de vingt-huit pièces très-riches et parfaitement émaillées, dont les dessins sont tous différens.

« Au-dessus de ces pièces émaillées qui sont séparées les unes des autres par des plaques de cuivre, en forme de bassins ciselés en feuillages, il y a une bande de bronze doré qui fait le tour du tombeau, sur laquelle sont gravés et relevés d'émail turquin ces mots, à commencer derrière la tête de la grande figure :

*Hujus firma fides, rata spes, devotio fervens,
Mens pia, larga manus, lingua diserta fuit.
Hic sua plusque suis moriens se contulit ipsum.
Hâc ope, post tot opes, muniit author opus.
Crastina post idus Martis, feriâque secunda
Vespera, sole suo fecit egere diem.
Deseritur solum, sic sine sole solum.*

« Au-dessus de la base s'élèvent quarante-quatre colonnes de bronze doré à huit pans, ciselées, dont les chapiteaux sont d'ordre corinthien : elles sont accompagnées d'une très-belle architecture, et forment ensemble dix portiques magnifiques de bronze doré, savoir : un à la tête, un autre aux pieds, et quatre de chaque côté, au travers desquels on voit la statue de ce prince, de bronze doré, de grandeur naturelle, couchée de son long les mains jointes, habillée d'une longue robe qui lui vient jusqu'aux pieds avec une ceinture, et par-dessus un manteau dont un pan, passant par-dessous le bras droit, est porté vers le gauche; ce qui fait une draperie sur le ventre. Cette statue a une calotte sur la tête qui va jusqu'au-dessus des oreilles. Les cheveux sont fort courts et frisés; on voit au-dessous le bout des oreilles. La barbe couvre son menton : elle est frisée comme une laine très-fine.

« Derrière les colonnes il y a des plaques de bronze doré, ornées de différens feuillages, et dentelées aux extrémités.

« Ce tombeau, y compris la base et l'entablement, a deux pieds deux pouces de haut. L'entablement est soutenu aux quatre coins par huit pilastres de bronze doré et ciselé en feuillages. A chaque coin du tombeau il y a une baguette de bronze doré, qui forme une petite colonne sans ordre, qui tient toute la hauteur depuis la base jusqu'à l'entablement.

« Les pilastres forment les portiques dont nous avons parlé, par un demi-cercle. L'ornement de ces portiques consiste en une plate-bande et une doucine couvertes de bronze doré, ciselé et émaillé de différentes couleurs.

« Au bas de la doucine, dans la capacité de son demi-cercle, il y a deux demi-ronds de moindre grandeur, qui doublent les portiques, dont l'espace est orné d'un ouvrage de bronze ciselé et doré. Au portique, du côté de la tête, on lit ces mots gravés et relevés en émail :

Quod dator esse dedit, nunc redditur huic et obedit.

« Au portique, du côté des pieds du tombeau, sont écrits ces mots :

Sed quod possedit cum decedente recedit.

« Entre chaque arcade il y a la figure d'un ange à demi-corps, de bronze doré, tenant chacun une bande sur laquelle est une inscription.

« Au premier ange, placé à la tête du tombeau du côté de l'épître, on lit *Spernere mundum*. Au second : *Initium sapientiæ timor Domini*. Au troisième : *Timor Domini manet*. Au quatrième : *Verba Dei non transiunt*. Au cinquième : *Memento quia cinis es*. Au sixième : *Gloria carnis abit*. Au septième : *Omnis homo mendax*. Au huitième : *Malos malè perdit*. Au neuvième : *Spernere sese*. Au dixième : *Omnis caro fœnum*. Au onzième : *Vile sperma*. Au douzième : *Vas stercorum*. Au treizième : *Esca vermium*. Au quatorzième : *Omnis homo mendax*.

« Au-dessus de la tête des quatorze Anges règne un linteau ou réglet de bronze doré, qui fait tout le tour du tombeau, et forme le bas de l'entablement, sur lequel sont gravés et relevés en émail ces mots :

Me meus hûc finis protraxit de peregrinis

Finibus, ut sit in his hîc sine fine cinis.

Hunc Deus ipse thorum mihi stravit ut hîc coreorum

Me recolat, quorum res rego, servo chorum.

Hunc tumulum mihi feci, qui fundamina jeci

Ecclesiæ tantæ, quam nunc rego sicut et ante.

Hic mea membra tegi volo, sic confirmo quod egi.

« Au-dessus des inscriptions, la doucine ou cimaise de l'entablement est garnie de bronze doré, ciselé en feuillages.

« Le larmier ou couronne est garni de vingt-huit pièces de bronze doré et émaillé de différentes couleurs, dont les dessins sont presque tous différens; et entre les émaux il y a des plaques de bronze doré, qui représentent chacune un petit bassin et quelques feuillages.

« Au-dessus de la couronne il y a une baguette de bronze qui fait le tour de l'entablement.

« L'entablement vu par-dessus forme une espèce de cadre, dont les plates-bandes sont couvertes de grandes pièces de bronze, ciselé, gravé, doré et rempli d'émaux de différentes couleurs, qui forment

de petits bouquets de fleurs et autres dessins, d'un grand travail et d'un goût peu décidé.

« La doucine du cadre est couverte de feuillages de bronze doré et ciselé; et au bas des feuillages règne un réglet de bronze doré qui fait le tour du dedans du cadre, sur lequel sont gravés et relevés en émail ces mots, à commencer par la tête du tombeau :

*Hic jacet Henricus, comis comes ille Trecorum,
Hæc loca qui statuit, et adhuc stat tutor eorum.
Annos millenos centenos terque novenos
Impleras, Christe, quando datus est dator iste :
Bis deni deerant de Christi mille ducentis
Annis, cum medius Mars os clausit morientis.*

« Le dedans du cadre se trouve divisé en cinq portions par une manière de croix très-magnifique de bronze doré, gravée, ciselée et émaillée, au milieu de laquelle est une grande rose qui porte un petit cadre d'argent, sur lequel est en émail la figure du prophète Isaïe et sa prophétie représentée par un arbre qui pousse une fleur, sur laquelle est le Saint-Esprit, pour indiquer qu'il prédit la venue de Notre-Seigneur, dont on voit le portrait au bas de la croix, sortant d'un nuage, ayant un livre scellé à la main, sur lequel est un petit rubis, et comme donnant sa bénédiction entre le soleil, la lune et les étoiles. La figure de Notre-Seigneur, et tout ce qui est dans les trois portions du cercle, est tout d'argent doré en plusieurs endroits.

« Les trois portions du cercle forment un cadre en manière de trèfle, dont les plates-bandes sont couvertes de bronze doré, ciselé et émaillé par bouquets. La doucine est garnie d'une feuille de bronze doré, poussée en feuillage; et sur le réglet qui termine le cadre qui est aussi de bronze doré, est écrit ce qui suit en lettres gravées et relevées en émail :

*Fons ego sum vitæ, veniæ dator; ergo venite
Ad mea jussa, mei vincula solvo rei.*

« Au bas du réglet il y a un chapelet de bronze doré, qui fait le tour du dedans du cadre, pour couvrir les clous qui tiennent le fond attaché.

« Au-dessus de la figure de Notre-Seigneur sont deux anges, l'un à droite, l'autre à gauche, tous deux de relief en demi-bosse, hauts chacun d'environ quinze pouces sur six de largeur : ils sont d'argent, dorés en quelques endroits sur un fond aussi d'argent, semé de petites rosettes d'argent doré.

« Au-dessus des anges, dans la partie du côté de l'épître, en tirant vers l'aigle, on voit la figure du comte Henri toute d'argent en demi-bosse, haute de vingt-trois pouces sur sept de largeur, tenant en ses mains la figure d'une église d'argent doré, qu'il paraît présenter à saint Étienne, qui est auprès. La couronne est aussi d'argent doré, garnie de pierreries, qui sont, un saphir, une agathe orientale et quatre petits grenats. Il y au-dessus de la tête une espèce de tour accompagnée de deux petits dômes : le tout aussi bien que le fond est d'argent, doré en quelques endroits, semé de rosettes, et terminé de même que toutes les autres figures par un chapelet de bronze doré.

« Dans la portion du côté de l'Évangile, tirant vers l'aigle, il y a la figure de saint Étienne, de même relief que celle du comte

Henri, toute d'argent, haute de vingt-deux pouces sur environ six de large, revêtue de l'habit de diacre, tenant en main un texte doré, au milieu duquel est une croix sur laquelle Jésus-Christ est attaché, et les figures de la sainte Vierge et de saint Jean, aux deux coins de la croix; de l'autre main il tient une palme dorée, ainsi que le manipule, le collet, les cheveux, le bas des manches, le bas de l'aube, les fleurs dont la tunique est semée: le reste de la tunique est gravé de différens feuillages, le fond en est d'argent semé de plusieurs rosettes dorées, et terminé par un chapelet de bronze doré. Dessous ce tombeau git le corps du comte Henri I, fondateur de cette église, mort le 17 mars 1180: il est dans une grande pierre creusée de la longueur du corps, couverte d'une tombe.

SECOND TOMBEAU.

« Il est au pied du tombeau précédent, mais plus beau et enrichi d'un grand nombre de pierreries et d'émaux de différens dessins et de plusieurs figures d'argent qui représentent la famille des comtes de Champagne. Il est de même hauteur, longueur et largeur que le précédent, et sur le même piédestal. C'est l'ouvrage de Blanche de Navarre, et un monument de son amour pour son mari, comme on le voit par ces deux vers qui sont gravés au-dessus de sa figure :

*Hoc tumulo Blancha Navarra Regibus orta,
Dum comitem velat quo ferveat igne revelat.*

« Thibault III du nom, comte de Champagne, était cet époux chéri.

« La plinthe de la base est garnie d'argent, et enrichie de vingt-huit grands émaux, dont les différens dessins et l'or rendent cet ouvrage d'une grande magnificence. Entre chacun des émaux il y a une espèce de bassin, poussé sur l'argent, qui en fait la séparation. La doucine est aussi couverte d'argent ciselé. Le liteau ou réglet est couvert de bandes de bronze doré, sur lesquelles sont gravés, en lettres relevées en émail, ces mots, qui commencent à la tête du tombeau du côté de l'Évangile :

*Hæc Deus urbe mori mihi contulit ut genitori,
Judeam penetrare pium votum, meditanti
Solvere, quod vovi domino probat ista figura.
Ut requies detur mihi, qui legit ista, precetur.
Filius hoc tumulo, genitori proximus hæret
Muniat ut stephano, duplici sua dona sigillo,
Annis à Christo completis mille ducentis
Me caput avi, finis Maii claudit in urnâ.*

« De dessus la base s'élèvent trente-quatre colonnes à huit pans de bronze doré et ciselé, dont le chapiteau est d'ordre corinthien, qui, avec leurs accompagnemens, forment plusieurs niches très-magnifiques, savoir : une à la tête, une aux pieds, et quatre à chacun des côtés, dans lesquelles sont placées autant de figures d'argent d'environ quatorze pouces de haut.

« Derrière chaque colonne il y a une plaque de bronze doré et dentelé aux côtés. Le fond de chaque niche est couvert d'argent, ainsi que tout ce qui sert de fond à tout le reste du tombeau.

« La plate-bande est couverte de bronze doré, gravé et émaillé.

La doucine est garnie d'une plaque d'argent poussée en feuillages. Le liteau est de bronze doré, sur lequel sont gravées les inscriptions convenables à chaque figure.

« Au bas du liteau, dans la capacité de son demi-rond, trois portions du cercle forment un trèfle, l'espace, depuis le liteau jusqu'au trèfle, est couvert de plaques d'argent doré, poussées en gros feuillages; le trèfle est terminé par un chapelet de bronze doré, d'où résulte un ornement agréable.

« L'entablement est soutenu aux quatre coins par huit pilastres d'argent, dorés en quelques endroits, et ciselés en feuillages, dont les deux côtés de chacun sont terminés par un chapelet de bronze doré. A chaque coin du tombeau, entre les deux pilastres, il y a une baguette de même métal dorée.

« Les niches sont soutenues par les trente-quatre colonnes, aux côtés desquelles, entre les vides que lai se le dehors de chaque cercle jusqu'à l'entablement, il y a la figure d'un ange à demi-corps tout d'argent, doré en quelques endroits; ces anges sont au nombre de quatorze, dont six ont les ailes étendues, et huit dont il ne paraît qu'une des ailes, parce que ces anges sont placés dans les encoignures du tombeau.

« Dans la niche qui regarde l'autel est la figure de Louis-le-Jeune, VII du nom, roi de France, aïeul de Thibault III, par Marie de France, fille de ce roi, épouse du comte Henri I du nom. Cette figure tient en main un sceptre avec une couronne sur la tête, garnie de pierreries : au-dessus de la niche sont gravés ces mots relevés en émail :

Rex ego Francorum gravis hostibus hostis eorum.

« Dans la niche qui suit du côté de l'épître, est la figure de Henri II du nom, comte de Champagne, qui depuis fut roi de Jérusalem et de Chypre; il tient un sceptre, et a sur la tête une couronne garnie de pierreries; au-dessus sont gravés ces mots ;

*Urbe tuâ, Christe, Rex electus fuit iste
Nobilis Henricus, divinæ legis amicus.*

« Dans la niche suivante, tirant vers l'aigle, est la figure de Marie de France, épouse du comte Henri I, au-dessus de laquelle on lit ces mots :

*Maria Comitissa
Mater ego Comitiss, Christum rogo, sit tibi mitis.*

« Dans la niche suivante est la statue du comte Henri I, qui tient en main la figure de cette église par lui fondée. Au-dessus de la tête sont gravés ces mots :

*Hic est Henricus, Theobalde, tui genitivus,
Qui fuit Ecclesiæ præsentis compositivus.*

« Dans la niche suivante, proche le tombeau du comte Henri, est la statue de Scholastique, sœur de Thibault III. Ces mots sont gravés au-dessus de sa niche :

Scholastica hæc, Theobalde, tua soror est Comitissa.

« Dans la niche qui regarde le tombeau du comte Henri, est la statue de Henri, roi d'Angleterre. Cette statue tient à la main une couronne garnie de pierreries. Au-dessus de sa tête sont gravés ces mots :

Anglica regna rego, Rex reverenderus ego.

« Dans la niche du côté de l'évangile, proche du tombeau du comte Henri, est la statue de Marie, sœur du comte Thibault, et de Scholastique, épouse de Baudoin, comte de Flandres et empereur de Constantinople : au-dessus de sa tête sont gravés ces mots :

*Hæc est germana, flos unicus, una Maria,
Circà quam studuit formandam tota Sophia.*

« Dans la niche suivante est la statue de Blanche, troisième fille de Sanche-le-Fort, et épouse du comte Thibault III. Elle tient en ses mains la figure de ce tombeau, qui était son ouvrage. Au-dessus de sa tête sont gravés ces mots :

*Hoc tumulto Blancha, Navarra regibus orta,
Dum comitem velat, quo ferveat igne revelat.*

« Dans la niche suivante il y a deux statues qui sont entièrement d'argent doré ; l'une de Marie, fille unique de Thibault III. La seconde statue est celle de Thibault IV du nom, comte de Champagne ; au-dessus de leurs têtes il y a ces mots :

*Dat pro patre duos Deus hos flores adolere,
Ut tibi ver pacis, Campania, constat habere.*

« La dernière niche est celle de Sanche-le-Fort, dixième roi de Navarre, père de Blanche, épouse de Thibault III. Cette statue a sur la tête une couronne garnie de pierreries, et au-dessus est écrit :

*Sancius est præsens quod signat imago decenter,
Quoque gubernatur Navaria rege potenter.*

« Au-dessus des quatorze anges, il y a un réglel ou liteau de bronze doré, qui règne tout au tour, où sont gravés ces mots, à commencer à la tête du tombeau, au coin du côté de l'évangile :

*Tanta Palatino ne principe terra careret,
Transit in hæredem vita paterna novum.
Qui puer ut phœnix de funere patris abortus
Continuet patrios in sua jura dies.
Damna redempturus crucis, et patriam crucifixi
Struxerat, expensis milite, classe, viam.
Terrenam quærens cælestem repperit urbem,
Dùm procul hæc petitur, obviat illa domi.*

« La doucine, ou cimaise de l'entablement, est couverte d'argent, poussée en feuillages.

« Le larmier, ou couronne, est garni de vingt-huit pièces de bronze doré, émaillé de couleurs et dessins différens, entre lesquelles il y a des plaques d'argent ciselées en forme de bassin, ornées de feuillages.

« L'entablement, vu par-dessus, forme une espèce de cadre, dont les plates-bandes sont couvertes de bronze ciselé, gravé, doré et émaillé de différentes couleurs.

« La doucine est d'argent ciselé et poussé en feuillages, et il y a un liteau de bronze doré, qui fait le tour du cadre, sur lequel est gravé ce qui suit :

*Hoc, Theobalde, loco recubas luctamine forti,
Mors vitæ, pro quo conflixit, vitæque morti,*

*Vicit in hac lite vitam mors invida vitæ :
Intulit invitæ vires, et ademit ei te,
Quæ tibi rumpente flores et fila juventæ,
Vim facit ætatis nimis ausa licentia fati.
Judaicis opibus inopes relevando fideles,
Principio summi principis egit opus.
Qui legit hoc, oret pro Comite.*

« Dans le cadre qui est sur un fond couvert d'argent, orné de plusieurs rosettes dorées, est la statue de Thibault III du nom, comte de Champagne, grande comme nature, toute couverte d'argent, couchée de son long, la tête sur un carreau d'argent, dont les coutures sont couvertes d'un chapelet de bronze doré. Cette statue a les mains jointes, avec une longue robe, une ceinture et un manteau qui descend fort bas ; il a un bâton de pèlerin en ses mains qui descend à ses pieds, pour marque du vœu qu'il avait fait et qu'il ne put accomplir, d'aller en la Terre-Sainte combattre les ennemis du nom chrétien. Il a à sa ceinture une bourse sur laquelle sont ses armes. Ses cheveux sont assez courts ; ils sont dorés : il est sans barbe. On voit sur sa tête une espèce de couronne avec un bracelet à chaque bras, qui sont dorés ; la couronne est garnie de pierreries, savoir : quatre pierres bleues, deux cornalines, cinq perles, une émeraude, deux pierres blanches, deux pierres jaunes, un saphir, un grenat et une autre pierre de couleur.

« Les yeux de la statue, qui sont ouverts, sont émaillés de blanc et de bleu au naturel, le collet de sa robe est un filigrane d'argent doré, garni de trois émeraudes, quatre améthystes et un grenat.

« L'attache du manteau est d'argent doré en fleurs et feuillages ; sur l'épaule droite est une croix en filigrane d'argent doré, garnie de pierreries ainsi que les deux bracelets.

« Sa ceinture est de plus d'un pouce de largeur en filigrane d'argent doré, toute garnie de pierreries.

« Au milieu de la ceinture on voit une boucle d'argent doré, dans laquelle passe le bout de la ceinture qui va jusqu'aux genoux ; le tout est brillant en pierreries. Au bas de la ceinture du côté gauche il y a une bourse ou escarcelle, qui tient à une bande qui est d'argent doré avec ses pendans : le tout est travaillé en filigrane, orné de pierreries et de pièces d'émail.

« Au milieu de la bande, il y a les armes de Champagne, et aux quatre angles quatorze roses d'argent doré ; les armes sont d'azur à la bande d'argent, de cottices d'or fleuroné sans nombre ; au lieu des cottices elles portent à présent des contre-potences au nombre de seize.

« Au bas des genoux, il y a une bande de bronze doré en feuillages ; les piédestaux et le marchepied sont d'argent doré ; le dessus, qui est en forme de bassin, est de bronze doré.

« Cette statue tient un bâton de pèlerin couvert d'argent.

« Dessous ce tombeau gît le corps de Thibault III, comte de Champagne, fils d'Henri I, fondateur de cette église, dans une grande pierre creusée de la longueur du corps, étroite vers les pieds et s'élargissant jusqu'à la tête, couverte d'une pierre de même espèce qui débordé d'environ un pied. Sur cette tombe il y a près d'un pied de maçonnerie, au-dessus de laquelle est une autre tombe d'une espèce de marbre rouge, qui tient toute la longueur et la largeur du tombeau d'argent.

» Ce prince mourut à Troyes, le 24 mai 1201, âgé de 25 ans.

A la description du chanoine Hugot, nous ajouterons que la masse ou corps de ces tombeaux était une charpente ou cage de bois de chêne sur laquelle toutes les pièces de cuivre émaillé dont il vient d'être parlé étaient appliquées et attachées avec de petits clous de cuivre doré. Sur la plupart de ces pièces étaient gravés et ciselés les principaux faits de l'ancien et du nouveau Testament, de l'histoire du Christianisme jusqu'à Constantin; les figures des prophètes, des apôtres, des évangélistes, des vertus théologiques, etc.; les autres pièces placées dans les intervalles n'offraient aux yeux que des ornemens variés et d'un goût de travail semblable à celui de nos anciennes chasses. Ces deux tombeaux pouvaient être considérés comme des pièces d'orfèvrerie recommandables surtout par la richesse de la matière; en quoi ils surpassaient ceux même de nos rois!

On a dû remarquer que la statue du comte Henri, au lieu d'être placée naturellement sur le sarcophage comme celle du comte Thibaut, était placée dedans et enfermée par l'espèce de cage que forment les colonnes qui le décorent: quelques personnes ont pensé que cette disposition avait pour but de rappeler la captivité de ce prince en Palestine.

Un passage de Sainte-Foix, déjà rapporté par M. Lenoir, semble justifier cette opinion, le voici:

« On mettait quelquefois, dit-il, des grilles autour des tombeaux pour empêcher de les gâter; mais, outre ces grilles, on en mettait une autre qui couvrait entièrement le tombeau, si c'était un prince ou chevalier mort prisonnier. Philippe d'Artois, connétable de France, ayant été pris par les Turcs à la bataille de Nicopolis, en 1399, son tombeau que nous avons vu dans l'église Notre-Dame de la ville d'Eu, fut couvert dès l'origine d'une grille; et le héros est enfermé dans une espèce de cage de fer, pour marquer qu'il était mort en prison. »

Le premier type de nos tombeaux se trouve dans les sarcophages des premiers siècles du christianisme. C'est ordinairement une suite d'arcades portées par des petites colonnes ou des pilastres; cette disposition est motivée par la multiplicité des figures et des sujets que l'on introduisait dans la composition de ces monumens. Ce type a été conservé depuis dans les tombeaux de la reine Blanche, et plus récemment dans ceux de Louis d'Orléans et de Valentine de Milan, de Charles et Philippe, leurs fils.

Il existait dans l'église Notre-Dame de Mantes un cénotaphe qui avait d'autant plus de rapport avec les tombeaux de Saint-Étienne de Troyes que plusieurs personnages de la famille des comtes de Champagne y étaient représentés. La figure principale que M. Millin pensait être une reine de Navarre, était couchée sur le sarcophage, de proportion demi-nature, avec une couronne ducal sur la tête, et pour vêtement une tunique fermée sur la gorge avec un gros bouton ou *fermail*, et retenue par une ceinture plate, large d'un doigt. Les autres personnages, de proportion plus petite, étaient sculptés en bas-relief et placés dans des cadres quadrilatères. Sur les côtés du monument, au-dessus de l'effigie de chacun d'eux, on lisait leurs noms ou simplement leurs qualités, ainsi qu'il suit:

*Comitissa Maria Campaniæ. Rex Navaræ.
Regina Navaræ. Comitissa Campaniæ.
Comes Theobaldus. Comes Henricus.*

En 1583, le tombeau du comte Henri fut volé; on arracha plusieurs plaques d'argent enrichies de feuillages, dont les pilastres et le fond des portiques étaient revêtus; peu après, le chapitre fit réparer ce dommage; un orfèvre de Troyes fut chargé de la restauration; de là le changement de goût dans les ornemens des pilastres des angles et du fond des deux premières arcades, changement qui, en ôtant à ce tombeau quelque chose du caractère particulier aux monumens du douzième siècle, ne peut échapper à l'œil exercé du connaisseur.

Depuis ce vol, on fit couvrir les deux tombeaux d'une cage de menuiserie, et ce n'était qu'aux fêtes solennelles et pour les étrangers de distinction qu'on les découvrait. Ils furent visités successivement par les rois Charles V, Charles VIII, François I^{er}, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV.

En 1780, d'après un arrêté du Chapitre, les tombeaux furent déplacés parce qu'ils gênaient l'office, et on les mit des deux côtés du sanctuaire: celui du comte Henri du côté de l'épître, et celui du comte Thibaut du côté de l'évangile; on avait mis à leur place, auprès de l'aigle, les inscriptions suivantes qui sont gravées en creux sur des tables de marbre noir:

<i>HIC IACET</i>	<i>HIC IACET</i>
<i>Henricus I. Campaniæ</i>	<i>Theobaldus Campaniæ</i>
<i>et Brice Comes Palatinus</i>	<i>et Brice Comes Palatinus</i>
<i>hujusce Ecclesiæ fundator</i>	<i>filius Henrici fundatoris</i>
<i>tumulticujus representatio</i>	<i>tumulticujus representatio</i>
<i>aparte Epistolæ in Sanctuario</i>	<i>aparte Evangelii in Sanctuario</i>
<i>obiit die XVII martii</i>	<i>obiit die xxiv maii</i>
<i>anno Domini MCLXXX.</i>	<i>anno Domini MCCI.</i>

L'église de Saint-Etienne ayant été supprimée en 1791, on fit, le 23 février de l'année suivante, l'exhumation des corps de nos Princes; en présence des commissaires du directoire du département. La pierre qui couvrait le comte Henri ayant été enlevée, on reconnut à la première inspection que le corps n'avait point été embaumé, et on ne retrouva aucune trace de linceul. Le squelette, affaissé sur lui-même dans toutes ses parties, était placé à nu sur le fond du tombeau, la face tournée à l'orient; la plus grande partie de ses os tombaient en poussière à la moindre pression des doigts: ceux des avant-bras qui avaient conservé quelque consistance, étaient détachés et croisés sur le bassin. Aux pieds du cadavre, on a trouvé un vase de verre ayant la forme d'une petite cruche à eau, munie d'un couvercle en étain. Un sédiment noir et brun tapissait les parois intérieurs de ce vase qui avait probablement contenu quelques substances aromatiques.

A l'ouverture du tombeau du comte Thibaut, on a trouvé un linceul noir qui couvrait le corps presque en entier; ce linceul paraissait être un tissu de laine tellement décomposé qu'il ne résistait pas au toucher, et que, approché d'une lumière, il n'a conservé aucun principe d'incandescence. Les lambeaux, ramassés dans un papier, laissaient encore échapper une faible odeur de musc.

Le corps du prince était placé horizontalement la tête en face de l'autel, il présentait une plus grande destruction que chez le comte Henri. Presque tous les os qui avaient conservé une forme apparente tombaient en poussière humide aussitôt qu'on les touchait, quelques-uns cependant étaient dans une intégrité parfaite, notamment ceux des bras; une matière brune et presque inodore qui tapissait ceux du

trunc a été reconnue être un reste de substances aromatiques qui avaient servi à l'embaumement.

Enfin ces restes précieux avaient été déposés dans la salle du trésor de Saint-Etienne, d'où ils furent transportés à la cathédrale, avec les sarcophages qui les couvraient. L'extrait du procès-verbal de cette translation conviendra d'autant mieux ici qu'il terminera l'histoire de nos tombeaux.

« Le 27 février 1792, à dix heures du matin, l'évêque Augustin « Sibile, à la tête de son clergé, les présidents des tribunaux, qui « s'étaient rendus au palais en descendirent par le grand escalier « pour suivre le cortège qui était précédé de plusieurs compagnies « de garde nationale, ayant leur musique en tête. Les sarcophages « étaient suivis des deux mausolés placés chacun sur un chariot « trainé par trois chevaux couverts de draperies funèbres. Sur l'in- « vitation des officiers municipaux et maîtres de cérémonies, les « poëtes des deux sarcophages ont été tenus, savoir : celui du comte « Henri, par le sieur Lalobe, maire, les présidents du département, « du district, du tribunal criminel. Celui du comte Thibaut, par les « présidents du tribunal du district, du tribunal de commerce, du « tribunal de police correctionnelle, et celui du bureau de conciliation. »

« La marche a commencé à la porte de l'église Saint-Etienne, et « s'est prolongée par la rue Moyenne jusque vis-à-vis l'Hôtel-de- « Ville; delà, descendant la Grande-Rue, le cortège est arrivé au « parvis de la cathédrale où les sarcophages ont été introduits avec « toute la décence et la précaution possibles. Un service a été chanté « en musique et célébré par l'évêque et son clergé. Les ossements « ont été mis dans des cercueils de chêne, déposés sous le pavé de « la chapelle de Notre-Dame, derrière le chœur, dans des fosses « creusées à cet effet; et, afin d'éviter toute méprise, on a fait mettre « sur chacun des cercueils la lettre initiale du nom du prince qu'il « renfermait. »

Les honneurs rendus à la mémoire de nos anciens suzerains semblaient être une garantie pour la conservation des monumens qui couvraient leurs cendres; on les avait placés de chaque côté du chœur de la cathédrale, où ils furent quelque temps exposés aux regards des curieux; mais peu après ils furent brisés, et l'ont mit en question si l'on ne ferait pas une seconde exhumation pour jeter au vent les restes des bienfaiteurs de la Champagne.

Trésor de Saint-Etienne.

Le trésor de St.-Étienne était fort remarquable. Dom Baunier savant bénédictin ¹ en parle en ces termes : « Il y en avait peu en « France qui en approchassent tant par la richesse de la matière « que sous le rapport de l'art. On n'y voyait qu'or et pierreries, « qu'agathes, rubis, topazes, etc., d'une grosseur merveilleuse, et « taillés avec tant d'adresse qu'il est difficile de l'exprimer. » Il de- « vait encore à la munificence des comtes de champagne de précieux

manuscrits, des pierres gravées, des croix processionnelles d'un travail admirable, une foule de reliquaires remarquables par les émaux et les figures en relief soit d'or, d'argent ou d'ivoire dont ils étaient ornés. Rien n'avait été négligé pour en assurer la conservation, car deux chanoines avaient été chargés de ce soin par le comte Henri II ²

Mais aujourd'hui tant de richesses ont disparu, et s'il en est encore quelques restes, ils sont disséminés çà et là comme tant d'autres ornemens précieux que la piété et l'opulence avaient réunis dans nos vieilles églises. Devons-nous nous étonner que les hommes de 92 ne voulaient rien de ce que les arts du 12^e et du 13^e siècles leur avaient légué? Ici pourtant nous allons indiquer quelques-uns de ces objets précieux : nous souhaitons en conserver le souvenir, persuadés que nous sommes, qu'il y aurait honte et ignorance à renier un passé honorable.

Parmi les objets les plus curieux de ce trésor, était une magnifique table d'or chargée de bas-reliefs et enrichie de pierres précieuses. Elle avait été donnée par le comte Henri et dans les grandes solennités, elle était placée sur le maître-autel pour lui servir d'ornement.

Une croix d'or très-belle et très-grande couverte d'émaux et de pierreries donnée aussi par le libéral comte Henri était exposée sur l'autel aux grandes fêtes.

En 1223, le comte Thibaut IV emprunta la table et la croix d'or qu'il mit en gage pour fournir aux besoins de son État (ce sont ses propres termes) et promit de les rendre dès qu'il aurait reçu son revenu des foires de St.-Ayoul, de Provins. Nous devons croire qu'il tint parole, car nous savons que le chapitre perdit depuis ces deux objets précieux. En effet, vers le milieu du 14^e siècle, la table d'or fut enlevée par le sire de Piennes, connétable de France, et par le chevalier Jean de Châlons, pour contribuer à payer une partie de la rançon du roi Jean. Si la perte fut considérable, au moins servit-elle à faire une bonne œuvre! Des lettres-patentes de ce prince, datées du mois de mars 1361, constatent cet enlèvement et le prix de cette table évaluée *in mille florenis auri ad scutum de cugno nostro* ³.

Charles V, dit le sage, passant par Troyes en 1367, visita le trésor de St.-Étienne et fut frappé de la grandeur et de la beauté de la croix dont nous venons de parler. Le chapitre pour répondre aux souhaits de ce prince qui avait paru désirer l'avoir dans sa chapelle, chargea deux chanoines de la lui porter. C'est alors que le roi par reconnaissance leur fit donner deux mille écus d'or, somme fort considérable pour le temps. On vit, depuis, cette croix figurer au trésor de la Sainte-Chapelle de Paris.

Une toque ou chapeau en étoffe de soie rouge très épaisse parsemée de pierreries et de perles fines, et qui avait appartenu au comte Henri, était attachée à l'aigle tous les ans le 17 mars, jour de l'obit de ce bon prince. Suivant la tradition, ce chapeau était auparavant conservé à la cathédrale, qui depuis l'aurait cédé à l'église

¹ Recueil des archevêchés, évêchés et abbayes de France. Vol. in-4° 1726.

² Ils furent fondés spécialement en 1188, sous la dénomination de *Chanoines du trésor*.

³ Le florin était de 112 pièces à la livre anglaise de Troyes.

Le roi, pour dédommager les chanoines de la privation de ce riche ornement, leur accorda l'amortissement de cent livres parisis, à acquérir pour eux, *hors fief et justice*, ce qui fut confirmé par Charles V son fils et successeur. Les titres originaux sont en latin, et conservés à la chambre des comptes, à Paris, sous la date du 7 avril, après Pâques, l'an 1376.

Aumônière
attribuée

à Henry
le Liberal.



Sceau de

Hugues Ier



Sceau de Thibaut II.

Saint-Étienne, afin de rappeler d'une manière plus sensible la mémoire du digne fondateur lorsqu'on célébrait son anniversaire. Il ne sera pas, je crois, désagréable de lire l'anecdote qui donna lieu au dépôt de son chapeau à la cathédrale. Elle sera d'autant mieux placée ici qu'elle nous peint bien les usages du temps et le caractère du prince qui tout pieux qu'il était, se laissait pourtant emporter par la colère. Le fait assez piquant déjà, le devient plus encore parce qu'il est raconté par le comte lui-même dans un acte authentique de réparation qu'il fit au chapitre de la cathédrale. Voici la traduction littérale de cet acte : « Au nom de la trinité sainte et indivisible, moi Henri, par la divine miséricorde, comte de Troyes, veux faire connaître à toujours, à tous chrétiens tant présents qu'à venir, tant clercs que laïques, qu'il existe à Troyes un faubourg, vulgairement nommé bourg Saint-Denis. Ils sauront que mes prédécesseurs ont donné ce bourg aux chanoines de l'église cathédrale de St.-Pierre de Troyes, libre et affranchi de toute soumission à notre justice, de tout impôt et toute charge et de la part des comtes eux-mêmes et de la part de leurs officiers. De plus, le très excellent comte Thibaut, d'heureuse mémoire, animé d'un zèle pieux, a reconnu avec éloge et scellé de son sceau le don fait par ses prédécesseurs. Moi-même, après sa mort, j'ai montré la même bienveillance en continuant la concession qu'il avait si pieusement accueillie. Mais voici que bientôt, dans un mouvement de colère et d'indignation j'entrai de vive force dans le bourg et m'emparai d'un certain Otran, homme de l'évêque. Enfin pressé par le repentir et cédant à la voix et aux avis de Dom Bernard, révérend abbé de Clairvaux, je vins au chapitre de Saint-Pierre, et là en présence de l'évêque Henri, des abbés, des clercs, en présence de mes soldats, je reconnus humblement mon forfait ; entre les mains du prévôt Odon, j'ai régularisé l'acte de ma propre main, et pour confirmer la loi que je devais, j'ai offert et donné, comme souvenir de cette action, à Guirric, archidiaque et chambrier, le chapeau que je portais. Pour que ce droit fut acquis d'une manière inviolable à l'avenir, j'ai voulu qu'il fut confirmé par cette charte, par l'apposition de mon sceau et la signature des personnes présentes. Henri, évêque ; Bernard, abbé de Clairvaux ; Ernaud, abbé de Bonneval ; Pierre, abbé de la Celle ; Guillaume, de Dampierre ; Villerion, de Mont-Royal ; Hilduin, de Vendœuvre ; Rahere, de Vetzuin ; Hugon, de Rumilly ; Odon, de Pongy ; Goeffroy-Fournier ; Mathieu, de Toquin ; Pierre-Bursault ; Drogon, de Pruni.

Guillaume, chancelier, l'a reconnu et écrit.

Fait à Troyes, l'an de Jésus-Christ 1151, le cinquième jour des calendes de mars.

Nous avons oublié un instant l'inventaire tout gracieux que nous

étions en train de faire du trésor, mais nous le continuons, parcequ'il mérite à tous égards notre examen. On y trouvait trois aumônières ou escarcelles, attribuées au comte Henri et à ses successeurs ¹.

La première, représentée dans la planche IV, et la moins bien conservée, offre cependant quelque intérêt par le sujet qui y est brodé. Elle est ornée de boutons et de glands de soie verte. Les figures, assez mal dessinées, ont été travaillées à part et cousues sur un fond de velours rouge ; elles sont relevées en bosse, au moyen de coton glissé dessous. Dans le haut, on voit un jeune homme assis à la manière des orientaux, son costume aussi est tout oriental, sa tête est rasée et recouverte d'une espèce de capuchon qui fait partie d'un manteau blanc, relevé en arrière sur les épaules et dont les plis reviennent sur les genoux, c'est le *bournou* des Arabes. Il a une veste ronde en piqué violet et à manches pendantes au coude ; une large culotte lui descend jusqu'à mi-jambe, et il est chaussé de longues pantouffles jaune-clair. Un arbuste à larges feuilles s'élève devant lui, et il tient un petit vase de la main droite ; peut-être renferme-t-il des parfums qu'il vient de recueillir. Sa figure est jeune et imberbe ; dans tous ses traits l'on reconnaît la fraîcheur et la force de la jeunesse. Ce personnage est proportionnellement plus grand que tous ceux qui sont représentés sur la même broderie ; on doit juger qu'il est le héros du sujet. En effet, dans la partie inférieure, à droite, on le voit vêtu de même, à l'exception de la tête qui est coiffée d'un énorme turban blanc. La scène a changé ; ici il amène un monstre enchaîné, aux pieds d'une femme qu'on reconnaît bientôt pour être une princesse. Elle est placée devant un trône pliant, à la manière de ceux des anciens rois de France, d'où elle vient de se lever pour recevoir avec plus de dignité l'hommage du vainqueur ; de la main gauche elle lui présente une boule qui est le symbole de la puissance. Elle est vêtue d'une robe blanche décolletée et relevée sous le sein par une ceinture. Ses cheveux sont longs et frisés, ils lui descendent jusque sur les épaules. L'animal dompté qui est mis à ses pieds est probablement un lion ; car il n'y a que certaines parties du corps qui soient bien caractérisées. Le sujet de cette broderie donne lieu à quelques explications historiques. Le costume et le caractère des personnages ne permettent guère de douter qu'il n'ait rapport à la conduite scandaleuse de la reine Éléonore, femme de Louis le jeune, roi de France. Elle avait suivi son mari en Palestine, pendant la croisade. « Parmi les chevaliers, et même les Musulmans, » dit Michaud dans l'histoire des croisades, qui, pendant son séjour « à Antioche, attirèrent tour-à-tour les regards de la reine Éléonore, » on citait un jeune Turc qui reçut d'elle des présents, et pour lequel « elle voulut abandonner le roi de France. Dans ces choses là, remarque ingénieusement Mézerai, on en dit souvent plus qu'il n'y en a, mais

¹ Selon Sainte-Foix, cette espèce de bourse était appelée *sporta*. Philippe-Auguste, dit-il, animé d'un sentiment vraiment pieux, fit fabriquer des bourses pour le voyage de la Palestine, afin d'y renfermer les reliques qu'il espérait y recueillir. Il se soumit lui-même à cette règle, et reçut, des mains de Hugues, abbé de St-Denis, avec l'oriflamme, la *sporta*, sac de voyage, que depuis nous avons appelé *cabas*. A son imitation, les princes et les chevaliers qui se croisèrent, en firent fabriquer pour eux, qu'ils enrichirent de leurs armes. — Une aumônière ou bourse, assez semblable à celles du trésor de St-Etienne, quant à la forme, et publiée par Moutfaucon, est ornée d'un écusson et de dauphins.

Les bourses étaient garnies et ornées d'orfèvrerie, le fond était d'étoffe précieuse ou de velours ; elles prirent, selon leurs différences de formes et de grandeur, le nom de *bourselot*, de *goule*, d'*aumônière*, d'*escarcelle*. Les rois, les princes, portaient des aumônières ; c'était celles des gens d'un rang inférieur qui s'appelaient escarcelles ; cependant, les hommes d'un rang distingué leur donnaient quelquefois ce nom. Elles tenaient lieu de poches qui n'étaient pas encore inventées.

L'usage et le nom d'escarcelle a duré jusqu'à un temps assez récent. » (Millin, antiquités nationales, II, page 136.)

quelquefois aussi il y en a plus qu'on n'en dit; et nous pouvons ajouter qu'on n'en disait pas trop, puisque le prince dut user de toute son influence pour arrêter ces dérèglements et sauver l'honneur royal compromis. Le temps où cette broderie a été faite, très-rapproché de celui où vivait cette reine ou même de son vivant, serait un monument de sa honte s'il n'était un monument de la haine qu'elle avait soulevée. En effet, ses petits-fils Henri II et Thibaut III, après la rupture de son mariage avec le roi, avaient à lui reprocher une seconde alliance, et les liens de la famille ne parlaient pas assez haut pour faire taire leur indignation.

La deuxième aumônière, beaucoup mieux conservée que la première, offre aussi un dessin plus avancé et d'un meilleur goût; elle est évidemment d'une époque postérieure. Dans la partie supérieure qui en recouvre l'ouverture, on voit une jeune femme mollement couchée sur un tertre de gazon et profondément endormie. Un adolescent aux cheveux blonds et bouclés, qui, du pied, effleure à peine la terre, apparaît à la dormeuse, et semble, par son geste, indiquer le silence ou recommander la discrétion. Des ailes couleur de rose et dorées, s'adaptent gracieusement à ses épaules, et il est revêtu d'une longue robe verte; devons nous dire que c'est un ange, ou l'amour? La réponse sera en faveur du dernier, si l'on considère le costume galant de la dame qui porte une longue robe rose, relevée au-dessous du sein par une ceinture verte. Ce sujet n'est probablement que le prélude de celui qui est représenté dans la partie inférieure. C'est évidemment un songe amoureux, un rêve de bonheur et d'espérance, si l'on veut faire entrer pour quelque chose la couleur des vêtements des personnages qui semblent ne pas avoir été choisis sans dessein. L'adolescent aux cheveux blonds retenus par un bandeau, est sans doute l'amour qu'on n'a pas voulu représenter nu pour ne pas outrager la décence. La dormeuse doit être une dame de haute distinction si l'on examine sa coiffure, ses cheveux blonds sont relevés en arrière, et formés en grosses touffes nattées sur les côtés de la tête.

Si ce premier sujet nous offre tout le charme de la volupté qui sommeille, s'il provoque en nous de gracieuses idées, nous allons bientôt trouver un contraste frappant. Dans la partie inférieure, deux jeunes femmes assises vis-à-vis l'une de l'autre sur des tertres de vert gazon, sont dans des postures tout-à-fait identiques. Elles ont une occupation assez bizarre, puisqu'elles partagent, au moyen d'une scie, un cœur posé sur un trône d'argent. On devine bien que ces deux belles sont au moins d'accord pour ce singulier partage; c'est là certes un étrange moyen de se contenter réciproquement. Mais, quel peut être ce cœur dont la possession est si recherchée, et auquel on attache un prix si grand qu'on puisse même consentir à n'en avoir que moitié. Ne serait-ce pas celui de l'aimable Thibaut, de ce prince troubadour et guerrier qui chanta toute sa vie l'amour et les belles, joignit à sa double couronne de souverain le laurier du poète et faisait ses délices de la lecture des poésies d'Ovide. Quel autre prince pourrait mériter mieux une expression aussi énergique d'un sentiment affectueux! cependant, malgré leur mutuel accord, nos deux belles ne doivent pas posséder le cœur de leur royal amant. Un bras menaçant paraît sortir d'un nuage au-dessus d'elles; il est armé d'une hache et va rompre la scie. Le cœur ne doit pas être partagé. Une autre femme le leur dispute vivement en secret, car le nuage n'est là que pour marquer le mystère dont celle-ci, d'un rang plus élevé peut-être, avait voulu s'envelopper. Nous disons une autre femme, parce que ce bras mystérieux est celui

d'une femme facile à reconnaître à la manche et à son pendant plus long que dans les autres figures, ce qui était probablement une distinction de rang.

Si l'intrigue du roi de Navarre avec la reine Blanche était prouvée, on pourrait voir dans cette broderie une allusion à cette princesse que le comte Thibaut aima toute sa vie, et qui le rendit insensible aux charmes des autres femmes. Le trône sur lequel le cœur est posé suffirait bien pour désigner un cœur royal, et les costumes sont bien ceux du temps de St-Louis; mais tout ici n'est que conjectures. Quoi qu'il en soit, on ne peut cependant, sous le voile de l'allégorie, méconnaître une intrigue galante de la cour de Thibaut, allégorie qui dut paraître fort ingénieuse pour le temps, et que maintenant même nous ne trouvons pas dépourvue de certain charme.

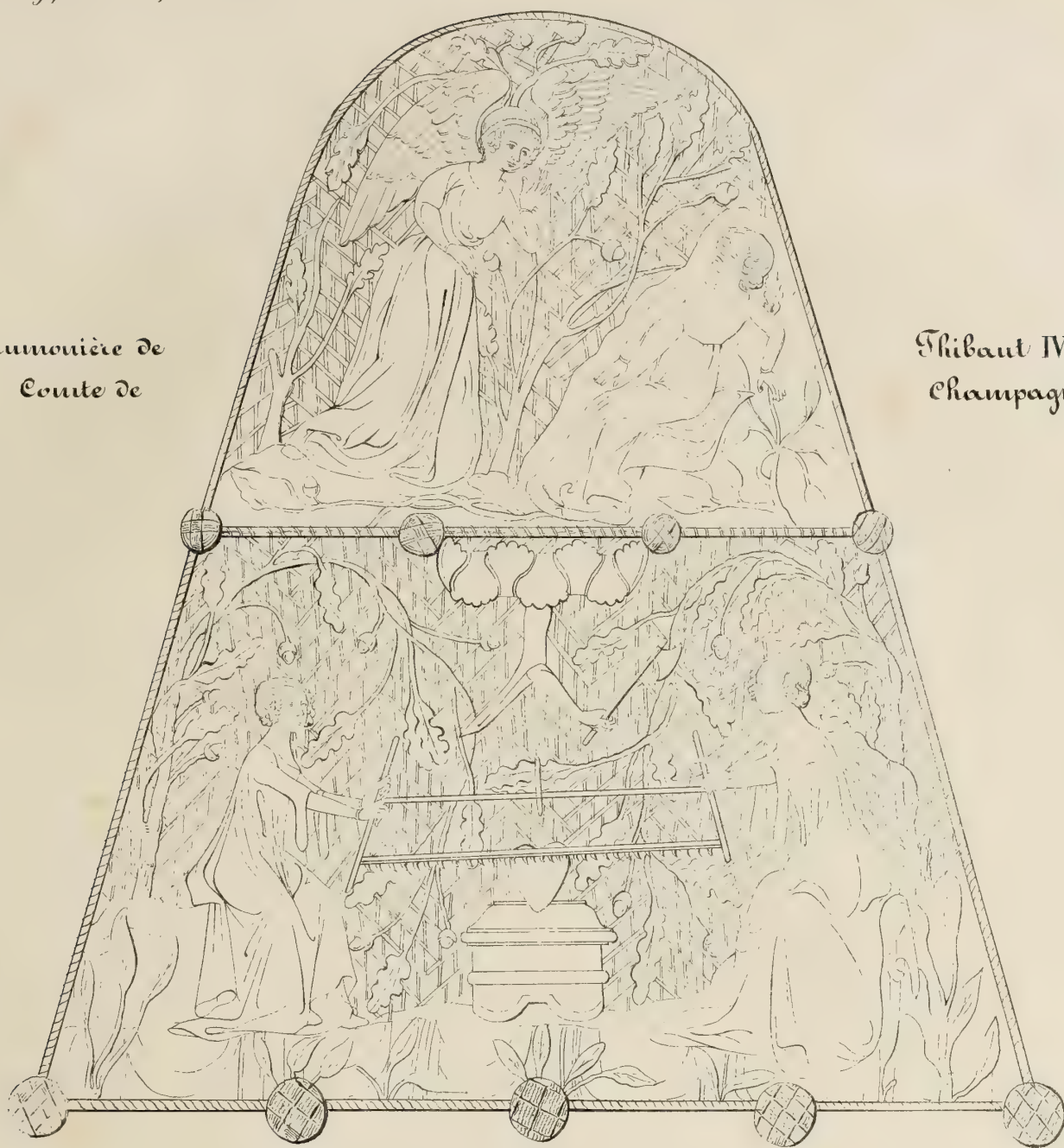
Ce qu'il y a de certain, c'est que cette broderie si délicate, si fine et si parfaite, est l'ouvrage d'une femme qui l'aura entreprise comme un monument de son triomphe sur sa rivale, et cette femme occupait un rang distingué à la cour de Thibaut qui est ici le héros du sujet. Ce qui rend cette aumônière encore plus intéressante, c'est que ce prince célèbre l'aura portée pour l'amour de celle qui lui avait donné le sien.

Pour former une idée plus complète des costumes représentés dans ce travail, en déterminer le véritable caractère, et surtout signaler le degré de perfection qu'on avait pu atteindre à cette époque, nous donnons des détails plus minutieux sur chaque partie des vêtements des personnages. — Dans le sujet inférieur, la figure placée à droite, est vêtue d'une robe verte à manches étroites et serrées, recouverte par une autre robe doublée d'azur, dont les manches, plus larges, se terminent au coude par un pendant ou demi-manche de la longueur du bras; sur les côtés, au-dessous de l'épaule, il y a des ouvertures oblongues qui laissent apercevoir la robe de dessous. — L'autre figure, placée en regard, a une robe verte de même forme, par-dessus une robe rose, dont on ne voit que les manches à l'avant-bras et une portion par l'ouverture pratiquée au-dessous de l'aisselle. Ni l'une ni l'autre ne portent de ceinture. Les cheveux sont blonds, avec des masses épaisses et nattées sur l'oreille. — Le nuage est formé d'une bande d'étoffe d'argent cousue à l'escarcelle, et sur laquelle on a brodé les contours avec de la soie bleue. Le fond tout entier et brodé en fil d'or sur un tissu de soie qui imite le couil. Les rameaux de chêne sont en soie jaune, et les feuilles en soie verte. Les figures ont d'abord été travaillées à part, puis rapportées et cousues sur le fond avec un peu de coton dessous pour faire le relief. La manche du bras qui tient la hache est bleu-azur, et la manche pendante, qui le recouvre jusqu'au coude, est couleur de rose. La doublure de l'aumônière est en soie rouge. La manière dont les plis des draperies sont jetés, indiquent aussi un certain degré d'avancement dans l'art du dessin, et est tout-à-fait du même style que les statues et peintures du temps de saint Louis.

La troisième escarcelle, qui fait le sujet de la planche VI, est de même forme que les premières, mais plus simple. Le travail est tout en broderie. Le fond est couvert d'une suite de compartimens octogones, la plupart représentant des animaux, tels que des lions, des ours, des cerfs, des faucons et des rosettes de différentes couleurs. Les détails placés au haut de la planche, pourront en donner une idée suffisante. Elle est gravée comme les deux autres, d'une proportion moitié des originaux. Les boutons et les glands sont en soie verte.

Aumônière de
Comte de

Thibaut IV,
Champagne.

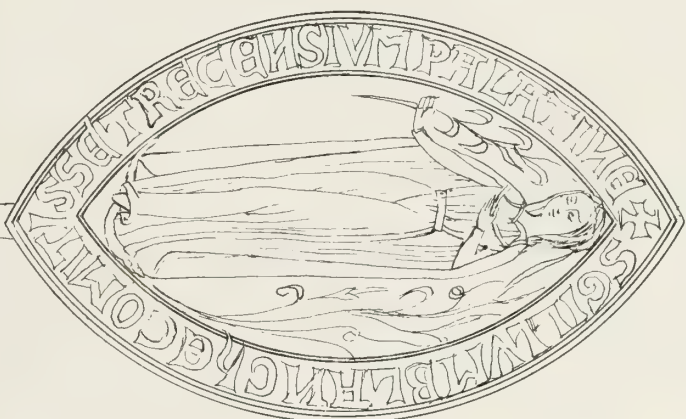


Sceaux de Henri 1^{er} et de la Princesse Marie, sa Femme.

Troyes.



Henri II,
Comte palatin de Troyes,
qui fut Roi de Jerusalem
1187.



Blanche,
Comtesse palatine de Troyes,
1192.



Gislebert III,
Comte palatin de Troyes,
1199.

Sceaux des Comtes et Comtesses de Champagne,

trouvés dans les Archives Départementales

trouvés dans les Archives Départementales

Dipty.

Thibaut IV, roi de Navarre et comte de Champagne (1200-1213)

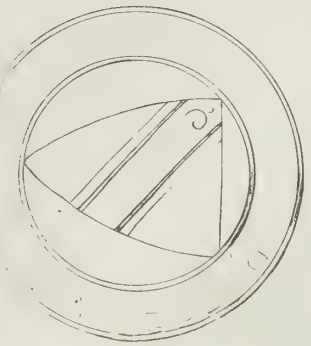
Le même Thibaut IV, roi de Navarre et comte de Champagne (1200-1213)



Thibaut IV, dit aux chausons, comte de Champagne (1213-1229)



Marguerite, reine de Navarre et comtesse Palatine de Champagne



Seal of Thibaut IV, Count of Champagne

Comte de Champagne

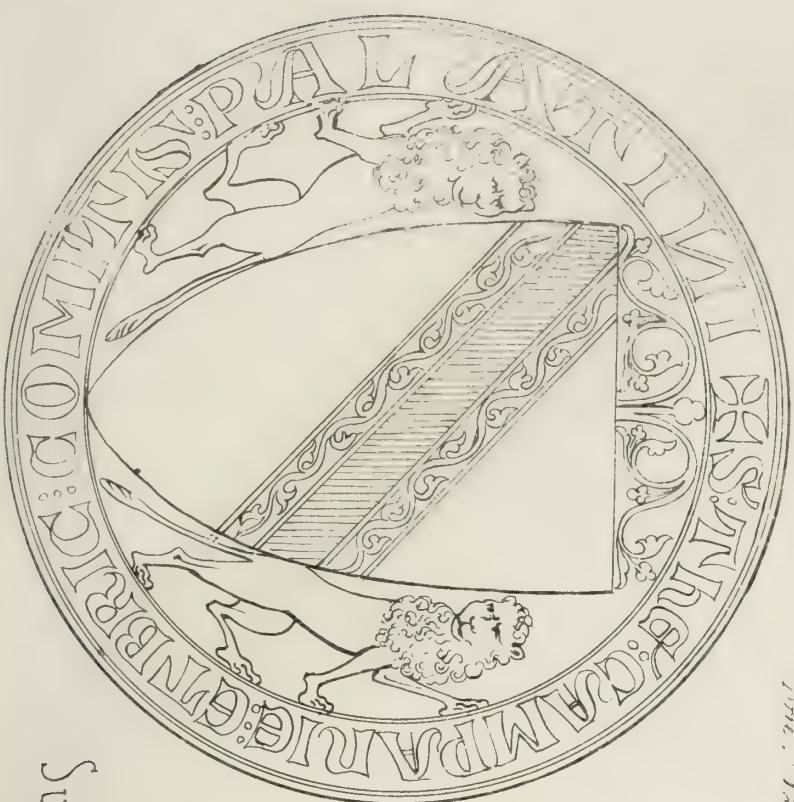
Études



Seal of the Count of Champagne
 de Thibaut V. Roi de Navarre
 Comte de Champagne et de
 Brice. 1258.



Seal of the Count of Champagne
 de Jean III. Roi de Navarre
 Comte de Champagne et de
 Brice. 1270.




Suite des Sceaux des Comtes de Champagne.

Manuscript of the Psalter of Henry, Count of Troyes, folio 10v.



Manuscript of the Psalter of Henry, Count of Troyes, folio 10v.



VID
 CLORIASIS
 IN MALITIA
 qui peccens es
 Iniquitate
 Totadie Inuitur
 cogitans Iniquitatem
 sicut inuacula acuta
 fecit in dolum
 matrem
 Iniquitatem
 dilexisti
 super bonitatem
 magis quam loquitur dequitatem

In Infine
 In hyemnis intellectus ipsi
 da iocum uenerunt ipei
 et dixerunt ad Saul nonne
 eccidisti David in iudicia uerbo

Sceaux des comtes de Champagne.

Les deux sceaux gravés au-dessous de la première escarcelle, dans la même planche, et de grandeur naturelle, sont les plus anciens que nous connaissions des comtes de Champagne. Le premier des deux est celui de Hugues 1^{er}; ce prince est monté sur un cheval lancé au galop; il a la tête couverte d'un casque arrondi en calotte et orné de bandes de fer et de gourmettes. Il est armé d'une cuirasse et de brassards en lames de fer; une espèce de jupon qui lui descend à mi-jambe, est recouvert d'écailles de même métal. De la main gauche il tient sa lance, et de la droite il semble indiquer l'inscription gravée autour du sceau : *Quod mandat scripto firmat comes hugo sigillo* (Ce que mande le comte Hugues, par cet écrit, est confirmé par son sceau.) L'écu ou bouclier est d'une forme remarquable; il est arrondi par le haut et terminé par une pointe très-aiguë avec un bord saillant, et partagé par une croix à huit pointes qui rappelle que ce prince était l'un des premiers chevaliers du temple, à l'origine de cet ordre, fondé en 1104, et qu'il avait vendu son comté de Troyes à son oncle Thibaut le grand II du nom dont le sceau est gravé à côté.

Dans ce dernier, le prince est revêtu d'une cotte de maille, il a la tête armée d'un casque pointu, il tient du bras gauche un bouclier semblable à celui du comte Hugues, et sur lequel est une bande en croix. A son côté, on voit son épée pendante dépasser le ventre du cheval qui est lancé au galop. Dans le cercle qui encadre la figure, on lit : *Sigillum Teobaudi palatini comitis* (Sceau de Thibaut comte palatin.) Ce sceau est tiré d'un titre de l'an 1126. C'est un achat fait par l'abbé de St-Remy de la vourie d'Allioncelles. Le sceau du comte Hugues est de l'an 1110, attaché par une double bande de parchemin à l'acte de fondation de l'abbaye de Cheminon.

On sait que les sceaux des princes, grands feudataires de la couronne étaient fort rares avant l'an 1000; du moins nous n'avons pu, malgré d'actives recherches, en trouver d'antérieurs à ceux que nous présentons. C'est donc par eux que nous commencerons le recueil des sceaux des anciens souverains de la champagne que nous pensons publier dans l'ordre chronologique avec ceux des princesses qui régnèrent comme régentes, ceux des princes de leur maison et de leurs grands officiers.

On doit remarquer que les caractères de ces inscriptions sont tous romains et que les princes y prennent simplement le titre de comte. Thibaut II est aussi le premier de nos suzerains qui porta le titre de *palatin*. L'orthographe latine Teobaudi est aussi une marque d'ancienneté. on retrouve ce nom écrit de cette manière sur les sceaux des comtes de Blois et de Chartres dont Thibaud sortait. Au bas de la planche V sont gravés trois sceaux du comte Henri et de Marie sa femme. Dans le premier qui est tiré d'un titre de 1150, ce prince est représenté à cheval, la tête couverte d'un casque pointu avec le nasal et revêtu d'une cotte de maille. Il tient devant lui son écu terminé en pointe, et suspendu au cou par une courroie; on voit par là

que les princes aînés des familles avaient leur sceau particulier. Dans celui-ci Henri, qui n'était encore que comte de Meaux, prend seulement le titre de fils du comte Thibaut, comme aîné et devant hériter des États de son père. Il n'était point encore armé chevalier. Son costume militaire est absolument le même que celui des guerriers représentés dans la célèbre tapisserie de Bayeux, où la reine Mathilde a tracé toutes les circonstances de la conquête d'Angleterre, par Guillaume le conquérant son époux. On lit autour : *Sigillum henrici filii Theobaldi comitis*. (Sceau de Henri, fils du comte Thibaut.)

Dans le second sceau, qui était attaché à une charte de l'an 1152, le prince a le même costume militaire; mais il a l'épée au poing et son bouclier, qui est passé à son cou, présente au milieu une pointe saillante que l'on ne remarque pas dans le premier sceau. On reconnaît aussi quelques changemens dans le harnais du cheval. Autour du sceau on lit ces mots : *Sigillum henrici trecensium palatini comitis*. On voit que le titre de comte de Troyes est le seul que prirent les premiers comtes de Champagne, à l'exemple de ceux de Blois dont ils descendaient. Il leur suffisait de rappeler le nom de la capitale de leurs États. Ainsi, nous verrons successivement ses deux fils et successeurs, Henri II et Thibaut III, se contenter du titre de comtes de Troyes. Thibaut IV, son petit-fils, devenu depuis roi de Navarre, a été le premier qui prit le titre de comte de Champagne et de Brie, sur son sceau.

Le troisième sceau, dont la forme ovale-pointue est affectée aux femmes, et qui tient à une charte de 1184, est celui de la princesse Marie, fille de Louis le jeune, roi de France, et femme du comte Henri. Cette princesse, qui devint régente pendant la minorité de son fils Henri II, est représentée debout, un large cercle d'or ou couronne sur la tête, fixé avec des bandelettes sous le menton. Elle est vêtue d'une robe très-serrée à la ceinture, avec de longs pendants plissés aux manches. Elle a un manteau rejeté en arrière et attaché sur la poitrine avec un cordon; de la main droite, elle tient une fleur de lys ¹, et sur le poing gauche un oiseau. On lit : *Sigillum Mariæ reg. Franco. filia trecens. comitisse*. (Sceau de Marie, fille du roi des Français, comtesse de Troyes.) Ces trois sceaux, qui sont dessinés de grandeur naturelle, n'ont point de contre-scels, non plus que ceux dont il est parlé précédemment.

Bassin de cuivre émaillé.

Le bassin dont nous donnons le dessin de même grandeur que l'original, est de cuivre rouge gravé et émaillé. Le bord est orné d'une dentelure dorée et émaillée de bleu. Au milieu est un cercle renfermant l'écusson de France, également remarquable par le nombre et la forme des fleurs de lys. ² Autour de l'écusson, sont quatre demi-cercles remplis par des ornemens dorés sur un fond vert. Entre les cercles du milieu et le bord du bassin sont gravés six autres cercles renfermant chacun un écusson armorié. Les intervalles qui séparent

¹ On se rappelle que c'est sous le règne de Louis-le-Jeune, que la fleur de lys parut pour la première fois sur le sceau royal de France. Une fleur quelconque, placée dans la main d'une figure, sur les sceaux, était un signe d'intégrité, et un oiseau sur le poing, la marque d'une condition distinguée.

² Tous les successeurs de Louis-le-Jeune avaient porté les fleurs sans nombre déterminé; mais Charles V en avait fixé le nombre à trois, en l'honneur de la Trinité, comme on le présume. Raoul de Presle, dédiant à ce prince sa traduction des livres de la cité de Dieu, lui dit : Et ii portez les armes de trois fleurs de lys, en signe de la benoite Trinité.

ces écussons sont remplis par des figures debout et les bras étendus ; elles sont dorées sur un fond d'azur.

Près de l'écusson qui porte une croix, on remarque six petits trous communiquant à une tête de serpent dont les yeux sont émaillés de bleu. C'est une espèce de gargouille par laquelle on vidait l'eau, ce qui a fait penser que ce bassin était employé pendant l'office divin pour laver les mains du prêtre, et cette opinion est confirmée par celle de M. Millin. Cette conjecture est d'autant plus probable qu'il était conservé au trésor de St-Etienne comme ayant fait partie de la chapelle des comtes de Champagne.

La connaissance des armoiries a souvent servi à fixer l'âge des monumens, et nous allons essayer, d'après l'explication donnée par une personne versée dans l'art héraldique, de déterminer approximativement l'époque de la fabrication de notre bassin.

L'écusson du milieu est celui d'un roi de France qui, selon toute apparence, serait Philippe-Auguste. Ceux qui l'environnent offriraient les armoiries de grands officiers de la couronne. — Parmi ces six écussons, on reconnaît celui d'Albéric Clément ou Henri Clément qui furent successivement maréchaux de France, sous Philippe-Auguste, et portèrent dans leur écusson la croix rouge ancrée. Dans celle gravée dans le bassin de cuivre, se trouvent quatre billettes ou petites barres qui ne pourraient être qu'une brisure de cadet de famille ou putné. Ce qui coïncide avec l'époque présumée de ce bassin, c'est qu'Albéric fut tué au siège de St-Jean d'Acre, en 1191, et qu'Henri, son frère, lui succéda immédiatement dans la même dignité.

L'écusson burelé de dix pièces, gravé dans le même bassin, pourrait être celui de la maison de Lusignan. Un Lusignan était roi de Jérusalem à l'époque de la prise de Constantinople, par Baudoin, comte de Flandre, qui en fut élu empereur en 1204.

L'écusson échiqueté ou en échiquier, serait celui de la maison de Dreux, la brisure qui est au premier quartier de l'écu, est sans doute celui d'un cadet de cette maison.

D'après ces données, notre bassin serait une pièce d'orfèvrerie de la fin du 12^e siècle, ou tout au moins du commencement du 13^e. On voit par les armoiries qu'il porte, qu'il ne peut être regardé comme un don des comtes de Champagne.

Plusieurs bassins du même genre que le nôtre, ont été publiés par de savans archéologues.

Le père Montfaucon ¹ en fit graver un divisé, comme celui de St-Etienne, en plusieurs cercles occupés par des figures de rois, au lieu d'écussons.

M. Lenoir, dans son histoire des arts en France, en a aussi publié un qui, dans le cercle du milieu, présente la reine Blanche assise sur un trône, dans l'attitude d'une femme qui écoute.

Feu M. Grivaux de la Vincelle, garde du sceau de la pairie, en a publié un qui offre, dans le milieu l'écusson de France, mi-parti de Castille, entouré de six autres écussons².

Feu M. Villemin ³ en a publié un quatrième qui représente, dans

le cercle du milieu, un guerrier combattant un monstre, et sur les autres cercles, les armes de Castille.

Enfin, on voit au musée du moyen-âge, au Louvre, un cinquième bassin qui a une grande analogie avec les précédens, quant à la matière et à la composition.

Nous n'avons pas encore épuisé les richesses du trésor, bien que des mains avides y aient largement puisé, et nous voulons présenter à l'attention quelques objets tout aussi intéressants que les premiers. Nous y trouvons une ancienne chasuble en soie jaune, avec des ornemens brodés en argent et en or, puis une étole et un manipule attribués à saint Martin, évêque de Tours, et apportés par Thibaut II qui était comte de Blois et possédait la ville de Tours. Cette chasuble était chargée d'une immense quantité de perles et de pierres précieuses. Elle est encore conservée aujourd'hui chez un particulier, et diffère des autres en ce qu'elle n'est point ouverte aux deux côtés, mais se relève et se plisse au milieu du bras du célébrant.

Un petit autel en porphyre orné de bandes d'or, venant du même saint, et qui lui avait servi à dire la messe. Il était large de 18 pouces et haut d'un pied. Il était orné d'une bordure d'or et d'un cadre rempli de pierres précieuses, de perles et de trois beaux émaux.

Le guidon de la noblesse de Champagne, espèce d'oriflamme que l'on venait prendre avec cérémonie lorsque l'on publiait l'arrière-ban.

Parmi les reliquaires, qui étaient au nombre de plus de cinquante, tous d'or et d'argent, ornés de pierres précieuses et d'ivoire en relief, on distinguait la chasse de Ste-Hoïlde ⁴ dont le culte avait été, comme nous l'avons dit plus haut, introduit à Troyes par le comte Henri, qui avait fait faire cette chasse.

Le bâton de chantre au haut duquel s'élève un dôme de cuivre doré sur six colonnes d'ordre corinthien, au milieu duquel est l'image de St-Etienne. Au-dessus du dôme est une couronne garnie de fleurs de lys et de sept pierres : la couronne est accompagnée de six petits vases, et porte une double fleur de lys.

Une grande croix gothique qui était au-dessus du maître-autel, de la hauteur de cinq pieds deux pouces, large de quatre pieds deux pouces, était construite en bois, garnie de cuivre doré et de différens émaux.

Un bâton en forme de crosse, long de trois pieds et demi, couvert d'argent ciselé, appelé le bâton de St-Thomas de Catorbéry.

Au milieu d'une foule d'autres objets trop longs à décrire, nous signalons un très-beau manuscrit en lettres d'or sur vélin, que l'on montrait aux curieux, sous la dénomination de psautier du comte Henri, parce qu'en effet il avait appartenu à ce prince. Les titres de chaque psaume sont écrits en lettres onciales capitales, et celles qui les commencent, sont historiées, dorées et peintes ; mais elles conservent cependant un caractère primitif de simplicité qui dénote l'âge du manuscrit. Les mots ne sont que peu ou point séparés.

Les psaumes de David, que contient ce livre, ne sont pas complets. Il commence par les trois derniers versets du psaume neuvième et continue jusqu'au dernier, viennent après les cantiques que l'on chante

¹ Monumens de la monarchie française. Tome I, planche XXXII.

² Monumens inédits de la Gaule.

³ Monumens français inédits.

⁴ Le nom latin de cette sainte est *Othildis*. Elle était fille de Signare,

comte ou seigneur de Perthe, en Pertlois, sœur de sainte Ménéhould, et vivait vers 470. Un ancien texte, conservé aussi au trésor de St-Etienne, offrait sur la couverture, l'image en or de cette sainte.

à matines, le *Te Deum laudamus*, l'oraison dominicale, le symbole des apôtres et celui de St-Athanase, par où finit le livre.

Chaque page contient dix-huit lignes minuscules, occupant 5 pouces et demi de hauteur, sur 4 pouces de largeur. Une miniature de même dimension, encadrée d'une bande d'or, bordée d'un filet de rouge et azur, accompagne le 51^e psaume.

En octobre 1700, le père Mabillon, savant paléologue, vit ce manuscrit, et décida qu'il avait plus de 800 ans d'antiquité; ce qui, aujourd'hui, le ferait remonter à dix siècles.

La couverture de ce livre était autrefois très-remarquable. Les tablettes d'argent doré qui la composaient, offraient d'un côté l'image de la vierge, et de l'autre un Christ. Aux quatre angles, on voyait les quatre évangélistes et leurs symboles sculptés en ivoire. Les deux tablettes étaient fixées par une étoffe de soie rouge or et argent, qui recouvrait le dos. A la révolution, cette riche couverture a été arrachée et les pièces dispersées. Le manuscrit avait été déposé à la préfecture de l'Aube, avec d'autres débris des trésors de St-Etienne et de la cathédrale. Il lui a été rendu par M. Bruslé de Valsuzenay, alors préfet, magistrat aussi distingué par son amour pour les arts, que par la douceur et la sagesse de son administration.

Malheureusement, ce beau manuscrit a souffert de l'humidité, dans le lieu où il avait été déposé, et qui pis est, de la maladresse d'un relieur, auquel la fabrique de la cathédrale l'avait confié, et qui en a coupé tellement la marge, que plusieurs lettres ornées ont été endommagées. On conserve aujourd'hui ce livre avec le plus grand soin, comme un monument précieux de la piété et de la magnificence de nos anciens souverains.

D'autres manuscrits, aussi fort anciens, étaient conservés dans la bibliothèque que le comte Henri avait fait bâtir près du trésor. Les principaux étaient : les épîtres de St-Augustin, ses livres sur la cité de Dieu et de la trinité, ses homélies et ses sermons; St-Jérôme sur Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et Daniel; deux volumes des sermons de St-Bernard; le livre du souverain bien de St-Isidore, de Séville; Alcuin, sur les vertus; l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe de la version de Rufin; une bible et un Joseph; etc. Et de tout ceci il ne nous reste que les noms.

Une très-belle et très-ancienne patère d'or, avec un calice de même matière et du même temps, furent vendus en 1556, pour la rançon de François 1^{er}.

Il vient d'être vendu aussi une tapisserie, ouvrage du 15^e siècle, que l'on exposait au chœur tous les ans, le jour de la fête de St-Etienne. Toutes les circonstances du martyr de ce saint y sont représentées dans le même cadre. Les figures, de grandeur naturelle ou à peu-près, ont les costumes de l'époque où cette tapisserie a été exécutée. Au bas de chaque groupe, on lit des vers français, en gothique angulaire, qui en donnent l'explication. Quelques écussons d'armoiries, que l'on voit sensés attachés aux murailles de la prison où l'on conduit le saint, pourraient faire connaître quelle famille en avait fait don à l'église de St-Etienne. Malheureusement cette tapisserie, très-bien conservée du reste, a été coupée au côté droit pour être ajustée aux dimensions de la pièce d'appartement où les premiers propriétaires l'avaient tendue.

La mémoire des comtes Henri et Thibaut s'est perpétuée à Troyes par la seule vue des monumens que ces princes y avaient laissés, ou que, depuis, la reconnaissance leur avait consacrés. Dans la salle du

trésor on voyait un portrait du comte Henri, peint en buste sur bois et à l'huile, de grandeur naturelle, avec cette inscription :

Henricus campaniæ comes, fundator hujus ecclesiæ ob. 16, mart. 1180, æt. 53.

Sur la vitre d'une chapelle, aussi dans le trésor, on voyait deux portraits peints en grisaille, dans des cadres ovales, en buste, et de proportion demi-nature; sur l'un des cadres on lisait :

C'est le noble conte Henry qui noblement gouverna ce pays.

Sur l'autre :

Le conte Thiebaut qui noblement après resgna et aussi son fils.

Un troisième portrait du comte Henri se voit encore dans une des salles de notre Hôtel-Dieu, que ce prince avait fondé. Il y est représenté en pied, vu de profil, et peint à l'huile sur toile. Enfin, un quatrième du même prince, existe dans un cabinet de cette ville; il est peint sur bois, à l'huile, de proportion demi-nature, et dans un âge plus avancé. Ces deux portraits, avec celui du trésor de St-Etienne, dont nous venons de parler, ont entre eux assez de ressemblance. Ils sont tous trois de profil, et du même côté, ce qui peut faire présumer qu'ils ont pour premier type un ancien portrait qu'on voyait à l'hôtel-dieu, et qui est tombé de vétusté. Celui qui existe aujourd'hui n'en serait qu'une copie renouvelée. Au reste, il est évident que tous ces portraits, étant d'une époque fort postérieure à celle où vivaient nos princes, ne peuvent présenter qu'une ressemblance fort altérée, et aussi douteuse que celle de Guillaume le conquérant, dans le portrait que l'on conserve à Caen. Leur nombre prouve seulement que Henri et Thibaut avaient mérité, par leurs bienfaits, que la postérité s'occupât d'eux.

Le grand sceau en bronze du chapitre de St-Etienne, que nous possédons, rappelle encore le souvenir du prince fondateur; il y est représenté à genoux, offrant au saint martyr le modèle de l'église qu'il lui avait dédiée.

Les coins avec lesquels Thibaut IV faisait frapper ses monnaies à Troyes, étaient aussi au nombre des curiosités du trésor de St-Etienne; ces pièces qui étaient, il y a quelques années, entre les mains d'un particulier, ont été égarées.

L'abbaye de St-Loup avait reçu du comte Henri, en 1153, un livre précieux d'évangiles, couvert de lames d'argent poussées en bas-relief. Une peinture placée en tête, offrait le portrait de Henri, fils de ce prince, depuis Henri II, et roi de Jérusalem, représenté fort jeune, offrant ce même livre à St-Loup, en action de grâces de sa naissance, arrivée le 29 juillet, jour de la fête de cet évêque de Troyes.

Enfin, deux inscriptions peintes sur verre, et relatives au comte Henri, se voyaient dans une chapelle près du trésor à St-Etienne.

Sur la première, la date de sa mort était exprimée en quatre vers :

L'an de grâce mil neuf vingt ans
Du mois de mars le dix-sept jour
Henri comte fondateur de céans
Lors trépassa sans plus faire séjour.

Sur l'autre on lisait :

*Lux, via, vita, Deus militis, pater, arbiter æquus,
In tribus ens unus, servi ne despice munus
Henricus campaniæ comes, hujus ecclesiæ
Fundator et canonicorum institutor.*

Camées et pierres gravées antiques.

Indépendamment des objets curieux du moyen-âge que nous venons d'énumérer, le trésor possédait encore un nombre considérable de camées et d'intailles antiques dont l'origine, toute historique, offrait encore, sous le rapport de l'art, un véritable intérêt. C'était pour le pays un souvenir authentique de la prise de Constantinople, en 1204, par l'armée des Latins, et ils rappelaient aussi la part active qu'y avaient prise les princes, alors souverains de la Champagne. Le comte Thibaut III, qui devait être le chef de cette mémorable expédition, étant mort en 1201, avant le départ des croisés, ses troupes partirent néanmoins sous les ordres de Renaud de Dampierre; qui acquit en cette occasion le renom d'un preux chevalier. Garnier de Trainel, évêque de Troyes, s'était croisé avec les seigneurs Champenois, et avait été nommé grand aumônier de l'armée Latine. Geoffroi de Vilhardoin, maréchal de Champagne, appelle cet évêque *Rénier*¹.

Aussi brave qu'il était pieux, ce prélat, accompagné de l'évêque de Soissons, toucha un des premiers la terre ennemie, et l'un des premiers planta l'étendard du christ sur les remparts de Bizance².

Les richesses immenses en or, argent³ et pierres précieuses, qui décoraient les reliquaires des églises de Constantinople, provoquèrent l'avidité des vainqueurs, et ils emportèrent avec eux les reliques, afin de les dépouiller de leurs ornemens. Le légat du pape défendit, sous peine d'excommunication, de garder ces reliques, et ordonna de les remettre toutes à Garnier, évêque de Troyes, à qui l'on en confia la garde; ce qui, selon Ducange, donna à ce prélat le moyen de gratifier son église de quelques reliques exquises. L'évêque Garnier étant mort vers la fin de 1205, comme il se disposait au retour, la part qui lui était échue dans le pillage, passa à la cathédrale de Troyes, et celle du comte de Champagne fut partagée par son successeur, entre la collégiale de St-Etienne, qui était la sainte chapelle des comtes, et la maison de Clairvaux.

Les camées et pierres gravées, qui faisaient partie des richesses apportées à Troyes, étaient au nombre de trois cents, réparties dans les trésors de St-Pierre et St-Etienne. Mais depuis la suppression de la dernière de ces églises, ces pierres ayant été réunies à celles de la cathédrale, il est devenu impossible de distinguer celles qui ont appartenu à la collégiale. Nous nous contenterons de rapporter celles qu'a désignées le comte de Caylus que, du reste, nous copions presque textuellement dans cet article. Ce savant qui n'a connu nos pierres que par les empreintes de 162 intailles qui lui avaient été envoyées, n'a pu rien dire des camées dont il n'avait pas eu communication.

« L'intaille indiquée sous le n° 1, présente Apollon avec sa lyre. La disposition de cette gravure n'est pas nouvelle sur les monumens; mais la figure de femme drapée et placée debout à ses côtés, n'est pas ordinaire, et j'avoue que son explication passe mon intelligence.

Je ne parlerai donc de ce monument que comme artiste, et je dirai que cette dernière figure est non-seulement sans proportion, mais encore sans dessin et sans aucune action. Cette pierre est un nouvel exemple de ce que j'ai vu plusieurs fois, avec un étonnement toujours égal, sur des gravures grecques, dont la figure dominante ne laissait rien à désirer du côté de la précision et de l'élégance, et dont l'accessoire donnait lieu à une critique plus forte encore que celle que peut mériter cette pierre. On ne peut se rendre compte d'une pareille dispare, qu'en disant que la figure principale étant copiée, selon l'usage des Grecs, d'après une statue recommandable, l'artiste qui ne savait pas travailler d'original, exécutait très-mal l'augmentation que le particulier désirait. Comment l'artiste osait-il la présenter après l'avoir faite? Comment celui qui l'avait ordonnée la recevait-il? Les yeux et les réflexions de l'art rendent ces faits impossibles à comprendre. Cette pierre est du trésor de St-Etienne.

« N° 2. Une des plus belles pierres gravées que j'ai vues, est, sans contredit celle que présente ce numéro, et sur laquelle on voit un Grec combattant sur un vaisseau. Je croirais volontiers que ce sujet représente quelque événement de l'histoire d'Athènes, car le bouclier du guerrier paraît orné de la tête de Minerve casquée. L'exécution répond à la beauté de l'expression, et la disposition ne peut présenter plus de grandeur et de justesse dans l'action. Cette pierre est du trésor de St-Etienne.

« N° 3. J'ai rapporté tous les enlèvemens du palladium que j'ai pu rencontrer. Il n'est pas étonnant que les Grecs aient répété une circonstance, de laquelle le sort des troupes dépendait, selon leur religion. La différence de la composition m'a engagé à rapporter cette gravure, dont le travail est d'ailleurs très-bon. L'action de Diomède est très-juste et plus convenable, peut-être, que celle de Dioscoride et de Solon, pour ôter cette statue de dessus son autel. Cette pierre est du trésor de St-Etienne.

« N° 4. L'élégance et la position simple et grande de cette figure, méritent d'être présentées comme un des exemples que le génie des Grecs a donnés à toutes les nations. Le sujet de cette gravure est d'ailleurs peu piquant. C'est un homme sans aucun attribut qui puisse servir à le distinguer, et qui tient un oiseau sur une de ses mains. Cette disposition voudrait désigner, chez les Etrusques, un prêtre ou un Augure; chez les Grecs je ne crois pas qu'il y ait rien d'indiqué. Cette pierre est du trésor de St-Pierre.

« N° 5. Les courses de chevaux, si célèbres dans la Grèce, représentées par un homme et un cheval seul, sont plus rares à trouver; les chars à deux et quatre chevaux sont plus communs. Cette rareté rend donc le sujet de cette pierre plus agréable à rapporter. Il est vrai que l'homme est bien droit sur son cheval, et qu'il ne paraît point du tout animé du désir de vaincre; mais l'ouvrage est grec, c'est-à-dire très-beau. Cette pierre est du trésor de St-Etienne. »

¹ Dans son histoire de la prise de Constantinople, on lit que l'an 1199, en la terre du comte Thibault, se croisa Reniers li évesque de Troyes.

² Aussitôt après la prise de cette cité célèbre, Baudouin, comte de Flandre, qui venait d'être élu empereur, écrivit à l'archevêque de Cologne. Dans sa lettre datée de 1204, il dit de notre Garnier et de Nevelon de Chérisy, évêque de Soissons : *Dux naves colligatæ, pariter nostros episcopos suessensem et Trecentensem defendebant, quarum erant insignia,*

paradisus et peregrina, primæ scalis suis scalas turricem attigerunt, et felici auspicio peregrinos pro paradiso certantes, hostibus admoverunt : Prima muros obtinent vexilla pontificum, ministrisque Senetorum caelestium prima de cælo conceditur Victoria. Litt. Bald, ad Archiep. Colon.

³ Selon Villehardoin, il retrouva 400,000 marcs d'argent pour les Français, autant pour les Vénitiens, sans compter ce que les Grecs avaient distrait.



Une lettre adressée, il y a vingt ans, à M. de Bourdeille, chanoine de Troyes, par M. Millin, garde du cabinet des médailles du roi, au sujet de ces camées, mérite de trouver place ici.

Lettre de M. Millin à M. l'abbé de Bourdeille.

BIBLIOTHÈQUE DU ROI.

Paris, le 9 mai 1818.

« J'ai examiné avec le plus grand intérêt, et avec beaucoup de plaisir, la collection de pierres gravées et travaillées en relief, du trésor de la cathédrale de Troyes. Elle est disposée et arrangée avec beaucoup d'intelligence et de goût. Cette collection a le mérite de ne contenir que des pierres antiques. La réunion de camées est surtout remarquable par l'importance des pièces qu'elle renferme, et parce que c'est dans ce genre qu'on trouve le plus grand nombre de pierres faussement attribuées aux anciens. J'y ai principalement distingué des têtes impériales et d'autres portraits, ainsi que quelques bustes mythologiques, d'une grande beauté, et sur des matières très-rares et d'un haut prix. Le temps manque pour en donner une description détaillée; mais c'est un travail que je ferai volontiers pour le chapitre de la cathédrale de Troyes, si cela peut lui être agréable. Parmi ces camées, il y a des morceaux qui ont appartenu à des compositions qui doivent être d'une grande dimension, et dont la mutilation est une véritable perte pour l'art et pour l'histoire, mais ces fragmens n'en sont pas moins très-précieux.

« Les pierres en creux offrent moins de sujets remarquables, et parmi ceux qui le sont, plusieurs sont traités d'une manière grossière, ce qui ne leur laisse de mérite que pour l'érudition. Il y a cependant quelques exceptions.

« Les pierres chrétiennes présentent deux intailles curieuses, le buste de saint Nicolas, et saint Michel, vainqueur du dragon. Cette dernière pierre est une belle topaze, malheureusement cassée en plusieurs endroits; il y a très-peu d'exemples de pierres antiques gravées sur cette matière.

« Je suis très-fâché de ne pouvoir m'étendre davantage; je suis extrêmement flatté de la confiance que m'a témoigné M. l'abbé de Bourdeille, et je l'ai prié de vouloir bien présenter au chapitre de la cathédrale de Troyes, l'hommage de mon respect. »

A l'époque où M. Millin écrivait cette lettre, le *Diomède* enlevant le palladium, le *Grec* combattant sur un vaisseau, la *course* à cheval ne faisaient déjà plus partie de la collection, et avaient disparu, on ne sait comment. Il est fâcheux que ces pierres aient été si mal gravées dans l'ouvrage du comte de Caylus. On n'y peut guère reconnaître que le motif des poses, et cette mauvaise imitation ne laisse aucune idée de la beauté du premier travail. Nous avons conservé les empreintes en cire de toutes ces pierres, et nous nous proposons de publier les plus importantes.

Il paraît qu'une grande partie de ces camées et intailles avait été montée autrefois sur des reliquaires et sur des vases sacrés, emploi qu'on serait tenté de regarder comme une profanation si l'on ne savait que dans ces temps bizarres où les pratiques de religion les plus étranges se mêlaient à une foi ardente, les chrétiens regardaient l'usage

qu'ils faisaient de ces objets, comme un triomphe de leur religion sur le paganisme. Ils les offraient comme preuve de leur piété, aux églises qui en ornaient leurs chasses et leurs reliquaires. Cette prétendue magnificence, dit le comte de Caylus, était pratiquée avec un tel aveuglement, que l'on admettait sans distinction les sujets les moins chastes dans lesquels la dévotion ne laissait apercevoir que des anges, des saints et saintes. Le trésor de Saint-Étienne fournissait l'exemple d'une Lédà avec le cigne, et d'un amour avec un bouc, sujets assurément très difficiles à canoniser. ¹

M. Millin avait joint à sa lettre une note dans laquelle il rappelait les sujets (camées) qu'il avait plus particulièrement distingués. C'était :

Mercure,	Niobide,
Iole,	Apollon,
Vénus et l'Amour,	Mort d'Adonis,
Bacchante Sonnette,	Génie de Bacchus regardant
Tête de Minerve, comme sur	une tête,
les plus anciennes médailles	Génie de la mort portant une
d'Athènes.	urne.

Usages anciens.

Nous n'atteindrions, il me semble, qu'imparfaitement le but que nous nous sommes proposé dans cette publication, si nous nous arrêtons aux descriptions archéologiques des monuments. A chaque époque, à chaque édifice se rattache presque toujours quelque coutume qui mérite d'être racontée soit par son étrangeté soit par tout autre motif. Ainsi l'église de Saint-Étienne nous fournit une matière assez abondante, et nous y puiserons quelques récits qui nous ont semblé de quelqu'intérêt : Chaque année le trésorier de cette église était obligé, le jour de la fête du comte Henri, de donner un petit falot de cire aux descendants de la race d'Anne Musnier qui, dans une circonstance dangereuse, avait sauvé la vie du prince. Cette femme, dont la beauté remarquable avait attiré les regards du comte, était originaire des Noes, petit village près Troyes. Elle avait préféré les faveurs royales et les voluptés de la grandeur à une union plus modeste contractée avec quelqu'un de son rang. Mais cette conduite assurément blâmable à nos yeux, dans une autre époque l'était beaucoup moins et surtout elle ne diminue en rien les éloges que lui ont mérité le courage et même l'héroïsme qu'elle fit paraître en défendant la vie du prince. Trois scélérats avaient formé le projet d'assassiner le comte de Champagne, et ils étaient parvenus à s'introduire dans le palais. Ils allaient pénétrer dans les appartements du comte, quand Anne Musnier que la vue des poignards qui brillaient n'avait pas effrayé, se jeta sur l'un d'eux, le désarma et se servit contre lui de l'arme même qu'il portait. Pendant cette scène de violence et de sang, on était accouru à la voix d'Anne Musnier, et les meurtriers arrêtés, payèrent bientôt par un supplice affreux leur criminelle tentative. Ils furent écartelés.

Tant de bravoure et de dévouement méritaient de la reconnaissance

¹ Ce dernier camée a été, il y a vingt-cinq ans, donné par le chapitre à un amateur. Le travail en était d'une beauté remarquable,

de la part du prince; aussi ne se fit-elle pas attendre; il ne fut qu'embarrassé du genre de récompense qu'il accorderait, et dans l'incertitude où il se trouvait, il donna à cette femme la liberté de choisir elle-même le prix que son amour et son attachement lui avaient mérité. Alors Anne se détermina et demanda pour récompense l'affranchissement et l'annoblissement de toute sa famille, de toute sa postérité, quel que fut le sexe. De ce jour et à l'avenir à perpétuité, les femmes nobles de sa race auraient la faculté d'annoblir leurs enfants nés d'elles et de pères roturiers *vivant roturièrement et faisant métier et profession de dérogeance; qu'ainsi leurs maris pourraient travailler mécaniquement de leurs mains, sans déroger à leur noblesse*. La famille des Musnier serait de plus, exempte de toutes tailles et impositions, et exempte des ban et arrière-ban. Ces demandes étaient nombreuses et importantes; elles lui furent néanmoins accordées, à une condition toutefois, c'est qu'elle donnerait cinq sous au chapitre de Saint-Étienne. Sa famille eut aussi le pouvoir de se placer aux chaises des chanoines et de recevoir la rétribution des prébendes. Et ce fut depuis ce temps que le trésorier eut l'obligation dont il est parlé ci-dessus de donner un petit falot de cire à cette famille.

La charte donnée par le comte Henri est de l'année 1175. Le comte Thibaut III confirma le titre de son père qui ne voulait pas que les hoirs Musnier pussent être contraints de plaider en quelque manière que ce fut que par devant lui. ¹ La charte du comte Thibaut est de 1198. Ces privilèges furent confirmés par les rois Philippe-le-Long, Jean et Louis XIII, et toutes ces lettres furent enregistrées à la cour des comptes, comme il paraît par un acte des notaires Huot et Buglet du 4 janvier 1668.

Cette noblesse s'appelait le privilège des hoirs Musnier et la famille en a joui pendant long-temps. Acquisée par un acte de courage héroïque, elle obtint constamment la confirmation des privilèges qui lui avaient été accordés, et se mêla par des alliances aux familles les plus distinguées par leur naissance.

La Fête des Fous.

Les premiers chrétiens avaient coutume de manifester leurs joies dans les fêtes et saints mystères, joie toute spirituelle et toute sainte qui éclatait en cantiques de louanges et d'actions de grâces. Mais à mesure que les croyances religieuses se sont refroidies, cette joie dégénéra en divertissements profanes et en excès scandaleux, et on mêlait ce qu'il y avait de plus sacré dans la religion aux ridicules superstitions du paganisme. Ces divertissements furent nommés dans la suite *Fêtes des Fous*, *stultorum Ferie* ou *Festum*. Quoiqu'on les célébrât dans plusieurs églises de France, il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler ici les particularités de celle qu'on célébrait à Saint-Étienne.

Lorsqu'il arrivait que quelqu'un du chapitre se disposait ce jour-là à célébrer la messe, on prenait plaisir à l'en empêcher; l'un lui emportait les burettes, l'autre le missel, un troisième les ornements et ainsi de tout le reste. Les vicaires choisissaient l'un d'entre eux

pour être archevêque et les enfants de chœur le jour des saints Innocents faisaient élection d'un évêque. C'était dans le principe une cérémonie solennelle à laquelle il était dit qu'un chacun devait assister sans offense ni sans dérision. Le cellérier était obligé de donner à l'archevêque de cette fête dix sous de rétribution, à Matine le jour de l'an, ou bien un jambon avec une quarte (deux pintes de vin.) Après son installation, cet archevêque revêtu d'une chappe avec la mitre et la crosse se plaçait la veille du jour de l'an, et le jour même, au siège qu'occupait l'évêque lorsqu'il assistait à l'office à Saint-Étienne. Il allait ensuite en cet état processionnellement dans toute la ville faisant porter la croix devant lui et donnant la bénédiction. Il était précédé de ménestriers qui jouaient tout le temps que durait la procession. On revenait ensuite à l'église et l'office s'y faisait ce jour-là comme aux fêtes annuelles; les chanoines assistaient au chœur, mais en habits séculiers.

Cette fête des Fous était si peu regardée comme blâmable dans les premiers temps, que le pieux comte Henri s'était obligé de payer cinq sols pour l'archevêque des fous, et l'acte de cette obligation est si authentique que le chapitre de Saint-Étienne les recevait encore tous les ans, du domaine royal, avant la révolution.

On voit encore qu'en 1411 le 24 décembre, un chanoine de Saint-Étienne fut condamné à vingt sols d'amende envers l'archevêque, pour avoir fait une démarche déshonorante pour la société. En 1415, lorsque les religieux de Saint-Loup eurent refusé de donner quatre pintes de vin et quatre pains qu'ils étaient obligés de fournir à l'archevêque, et lorsqu'ils eurent injurié les enfants de chœur envoyés pour les recevoir, le chapitre de St.-Étienne refusa par représailles les distributions qu'il devait à ces religieux, lesquels reconnurent cette obligation et payèrent.

En 1420, le 19 décembre, le chapitre défendit de faire la procession et de se servir de ménestriers si ce n'était par le cloître, mais sans aucune dérision. C'était déjà porter un premier coup à cette ridicule cérémonie qui ne fut par la suite qu'une indigne bouffonnerie et qui devait nécessairement être abolie peu à peu par l'église elle-même.

En 1434, on permit de faire élection d'un archevêque, mais sans *faire la fête sinon un dîner*. En 1444, il fut fait défense de porter la mitre et la crosse et de donner la bénédiction. L'élection devait avoir lieu hors de l'église.

On voit encore que la même année les chanoines de Saint-Étienne et de Saint-Urbain le jour des saints Innocents, prenaient plaisir à se déguiser et à faire des farces auxquelles assistaient une foule de spectateurs. Le dimanche dans l'octave de la circoncision, les chanoines de la cathédrale réunis à ceux des deux premiers chapitres déguisés de différentes manières se réjouissaient ensemble, et le lieu le plus fréquenté de la ville était celui qu'ils choisissaient de préférence pour être vus du peuple qu'ils faisaient assembler au son du clairon et de la trompette. Là sur des tréteaux élevés à cet effet ils paraissaient vêtus comme des princes et des rois, y faisant et disant toutes sortes de bouffonneries capables d'exciter le rire des assistants. Ils avaient dans leurs déguisements trois personnages qu'ils nommaient *Hypocrisie*, *Feintise* et *Faux semblant*. Leurs plaisanteries avaient surtout pour but la censure de l'évêque de Troyes et des personnages notables du clergé de la ville. Ces abus étant devenus intolérables, la

¹ *Neque per alium justiciabant in aliquo, nisi præsens ego ipse affluero.*

faculté de théologie de l'université de Paris engagea dès 1438 les évêques à se déclarer contre cette fête. Il paraît que les chanoines de Saint-Étienne qui n'étaient point soumis à cette juridiction tinrent avec fermeté, puisque-ce ne fut que le 5 mars 1506 qu'ils abolirent entièrement cette fête et, le 23 du même mois, le jeu des *pelottes* qu'ils avaient coutume de faire le jour de pâques. La fête des Fous avait cessé à la cathédrale dans le milieu du 15^e siècle sur la demande de Jean Léguisé, évêque de Troyes, qui en avait écrit à Louis de Melun, archevêque de Sens, son métropolitain.

Un autre usage un peu moins ridicule, il est vrai, que la fête des fous, mais néanmoins fort inconvenant pour une église, voulait que le jour de la fête de Saint-Étienne, après avoir couvert de glaïeuls le pavé de l'église (usage vulgairement appelé la *jonchée*), il fut chanté un épître que l'on appelait *Epistola cum farcia*. Cette coutume datait du 12^e siècle. Deux chanoines en chappe, chantaient à l'aigle le premier verset en latin, et la musique le répétait en vieux vers français au jubé. Nous les reproduisons ici comme un souvenir et un monument de notre vieux langage.

§ I^{er}.

Ancien langage, suivant le manuscrit de M. Duhalle.

CANTUS.

Entendée tuit ades sermon ¹
Et clerc et laïc tout environ ²
Conter voulons la Passion
De saint Etienne le Baron.
Comment et par quel méprison
Le lapiderent ly felon.
Pour Jésus-Christ et pour son nom
Ja l'orrez bien en la leçon.

ÉPISTOLA : *Lectio actuum Apostolorum.*

Cette leçon qu'ou cy vous lit ³
Saint Luc s'appelle qui la fit
Soit des apôtres Jésus-Christ ⁴
Le saint Esperit l'y apprit. ⁵

In diebus illis.

Ce fut ès jours de pitié ⁶
Où temps de grâce et de bonté
Que Dieu par sa grand'charité ⁷
Reçut mort pour chrestienté ⁸.
En cel un boneure ly apostole ⁹
Dieu à Mons saint Etienne ordonne ¹⁰
Pour prechier foi et vérité.

ÉPISTOLA. *Stephanus plenus gratia et fortitudine, faciebat prodigia et signa magna in populo.*

Saint Etienne dont je vous chant.

Plein de grâce et de vertus grand ¹¹
Faisoit au peuple m'créant
Miracles grans Dieu preschiant ¹².

Surrexerunt autem quidam de Sinagoga quæ appellabatur libertinorum et Cyrenensium et Alexandrinorum qui erant à Cilicia et Asia disputantes cum Stephano.

Ly Pharisien Dieu renoy ¹³
Et qui de la loi sont plus prisé ¹⁴
Vers le martyr sont adreschié
O lui dispute tout cré ¹⁵.

Et non poterant resistere sapientiæ et Spiritui qui loquebatur.

Saint Etienne rien ne doubtoit ¹⁶
Le Fils de Dieu le confortoit ¹⁷
Saint Esperit en lui parloit ¹⁸
Qui ce qu'il dit lui enseignoit ¹⁹
Au grant sens qu'en lui inspiroit ²⁰
Nul d'eux contester n'y pouvoit ²¹.

Erant. Audientes autem hæc dissecabantur cordibus suis, et stridebant dentibus in eum.

CANTUS.

Quand ce oyent les putes gens ²²
De dueil en ont le cuer sanglant ²³
Tant les surprenent ma viel talent ²⁴
Qu'ensemble croissoient leur dens.

Manuscrit de M. BREYER.

- ¹ Entendez tuit ad ce sermon
- ² Et cler et lay tout environ.
- ³ C'est leçon qu'on cy vous list.
- ⁴ Fait des Apôtres Jesus Christ
- ⁵ Le saint Esprit ly aprist.
- ⁶ Ce fut ez jours de pitié
- ⁷ Que Dieu par sa grant charité
- ⁸ Reçut mort pour chrestienté
- ⁹ En icel au boneure ly apostole Dieu ame
- ¹⁰ Ont saint Etienne ordonné
- ¹¹ Plein de grace et de vertus grant

- ¹² Miracles grans Dieu preschant.
- ¹³ J Pharisien Dieu t'envoye
- ¹⁴ Qui de la loi sont prisez
- ¹⁵ O lui disputent tout jre
- ¹⁶ Saint Etienne riens ne doubtoit
- ¹⁷ Car le Filz de Dieu le confortoit
- ¹⁸ Saint Esperist en luy parloit.
- ¹⁹ Qui ce qu'il dist luy enseignoit
- ²⁰ En grant sens que luy espiroit
- ²¹ Nul d'eulx contester n'y pouvoit
- ²² Quant ce oyent les putes gens
- ²³ De dueil en ont les cuers sanglans.
- ²⁴ Tout les surprend les mauz talens

EPIST. *Cum autem esset Stephanus plenus Spiritu Sancto, intendens in cælum, vidit gloriam Dei, et Jesum stantem à dextris Dei et ait.*

CANTUS.

Or entendés du saint Martir ²⁵
Comme il fut plein du saint Esperit
Regarde en haut et voit partir
Sur soi les cieus et a ouvrir ²⁶
A la gloire de Dieu advenir ²⁷
Dont à parler ne puent tairir.

EPIST. *Ecce video cælos apertos et Filium hominis stantem à dextris Dei.*

La gloire voit notre Seigneur ²⁸
Et Jesus-Christ mon Sauveur ²⁹
A la dextre mon Créateur
Or ay grant joie sans douleur
Quand je vois ce qu'à ce jour ³⁰
Qui est leger de mon labeur ³¹.

EPIST. *Exclamantes autem voce magnâ, continuerunt aures suas et impetum fecerunt unanimiter in eum.*

Quand le Fils de Dieu oïrent parler ³²
Dont commencerent à forcener ³³
Et leurs oreilles estouper ³⁴
Xincois le fort pour ly tuer ³⁵
Il les a tant comme tomber ³⁶.
Bien pueult souffrir et endurer
Quand il voit Dieu qui veut sauver.

EPIST. *Et ejicientes eum extrâ civitatem lapidabant.*

Dehors les murs de la Cité
Ont le martyr trait et jetté
Là l'ont ly felons chaillotté ³⁷
Que oncque n'en orrent pitié.

EPIST. *Et testes deposuerunt vestimenta sua secus pedes adolescentis qui vocabatur Saulus.*

Ici la musique chantait : Hé! Hé! Hé! qu'elle répétait jusqu'à seize fois, pour imiter le tumulte des Juifs.

Pour mieux férir delivrement
Ont dépouillé leur vêtement ³⁸
Au pied d'un Varlet de Jouvent
Ce fut Saule, qui tant torment ³⁹
Fit puis à Chretienne gent ⁴⁰
Dieu le rappelle doucement ⁴¹
Puis fut saint Paul tout vrayment ⁴².

EPIST. *Et lapidabant Stephanum invocantem et dicentem.*

De sor lui font moult grand assaut
Ils le chaillotent, luy n'en faut ⁴³
Tend ses mains et ses yeux en haut ⁴⁴
Prie Dieu qu'aux siens ne faut ⁴⁵

EPIST. *Domine Jesu, suscipe Spiritum meum.*

Sire Jesus que je desire
Qui me fait le tourment sentir.
De sor reçois mon esperit ⁴⁶
Car je veuille à toi parvenir ⁴⁷.

EPIST. *Positis autem genibus clamavit voce magnâ dicens.*

En lui vées grant amitié ⁴⁸
Ses ennemis fait semblant lié
Ploye ses genoux par pitié
Et pour eux tous à Dieu prier.

EPIST. *Domine, ne statuas illis hoc peccatum.*

Sire, fait-il, en qui maint sont
Et ly juste et ceux qui mes font ⁴⁹
Pardonne leur, Père du Mont
Car ils ne se vent ce qui ce font ⁵⁰.

EPIST. *Et cum hoc dixisset, obdormivit in Domino.*

²⁵ Or entendez du saint Martyr

²⁶ Les cieus sur soi et couvrir

²⁷ Et la gloire Dieu advenir

²⁸ La gloire voy notre Seigneur

²⁹ Et Jesus-Christ mon Sauveur

³⁰ Quant je voy ce que je onc

³¹ Qui est loyer de mon labour

³² Quant le Fils de Dieu oïrent parler

³³ Dont commencerent à forcener

³⁴ Après ce vers ou lit celui-ci dans M. Breyer.

Que mais ne peuvent écouter.

³⁵ Aincis le fort pour ly tuer

³⁶ Il les attend comme tomber

³⁷ Là l'ont ly felon lapidé

³⁸ Ont dépouillé leur vestement

³⁹ Ce fut Saulus qui tant torment

⁴⁰ Fit puis à Crestienne gent

⁴¹ Dieu le rappela doucement

⁴² Puis fut saint Pol tout vrayement.

⁴³ Ils le lapident, luy n'en chaut

⁴⁴ Tend ses mains et ses yeux en hault

⁴⁵ Prie Dieu qui aux siens ne fault

⁴⁶ Desores recoy mon esperit

⁴⁷ Quant je veuille à toi parvenir.

⁴⁸ En luy vées grand amitié

⁴⁹ Et ly juste et ceux qui mefont

⁵⁰ Quant ils ne savent quilz ce font

⁵¹ Fait semblant qu'il veuille dormir

Quand il a dit tout son plaisir
Fait semblant qu'il veuille dormir ⁵¹
Clost ses yeux et rend son esperit ⁵².
Dieu le reçoit pour l'y servir ⁵³.

Or prions tous le saint Martyr ⁵⁴
Qui nous peut sauver et guarir ⁵⁵
On'ainsi puissions nous tous mourir ⁵⁶
Et au règne de Dieu parvenir ⁵⁷.
AMEN.

§ II.

Dernier langage dans lequel l'épître de saint Étienne a été chanté.

Gens remplis de dévotion
Sans outrepart vous divertir
Entendés tous la passion
De Monsieur Etienne le Martyr.
Qui veut à Dieu son cœur vertir
Par charitable intention
Afin d'avoir sans point mentir
De sa gloire fruition.

EPISTOLA : Lectio, etc., comme ci-devant.

Cette Leçon qui sera dite
Maintenant en présence votre
Par Monsieur Luc est écrite
Aux actes des benoits Apôtres.

In diebus illis.

Les jours que Dieu par sa bonté
Souffrit mort en piteux aroy
Monsieur Etienne fut député
Pour aller prêcher notre foi.

Stephanus plenus, etc.

Monsieur Etienne de graces plein
Et de forces pareillement
Prêchoit le peuple tout à plein
En montrant bon enseignement.

Surrexerunt autem, etc.

Les aucuns de la Sinagogue
Subitement lors s'éleverent
Ciliciens par gros cœur rogue
Et contre le saint disputerent.

Et non poterant, etc.

Les Juifs maudits et felons
Ne se vent oncque par leur puissance
De Monseigneur Etienne dont nous parlons
Résister à la sapience.

Audientes, etc.

Les Juifs oyant le saint prêcher
Devant tous les circonsedens
Ne purent oncques empescher
Qu'il ne fit signes évidens.

Cum autem esset, etc.

Après cela bien accompli
Monsieur Etienne très glorieux
Du saint Esperit tout rempli
La gloire vit du Dieu des dieux.

Eccè video, etc.

Entendés cy Juifs pervers
Ce que maintenant je vous somme
Je vois les cieus clairs et ouverts
Et encore plus le Fils de l'Homme.

Exclamantes, etc.

Les Juifs oyant ce propos
S'écrierent très hautement
Aussi firent tous leurs supots
Dont au grand Saint fut troublement.

Et ejicientes, etc.

Le Conseil lors ainsi tenu
Fut mis à exécution
A donc fut pris et détenu
Puis souffrit mort et passion.

Et testes, etc.

*Ici l'on exprimait par seize Hé! Hé! Hé!
le tumulte des Juifs.*

Les Juifs sans se désister
Déposerent leurs vêtements
Pour mieux Monsieur Etienne affiger
De cruels et divers tourmens.

Et lapidabant, etc.

De saint Etienne Protomartyr
Que l'on chaillotait cruellement
Commença lors à Dieu son cœur vertir
Et son entendement.

Domine, etc.

Le saint prioit dévotement
Jésus-Christ disant : Sire Dieu,
Mon ame prens présentement
Et mon esprit en ce lieu.

⁵¹ Clos ses yeulx et tent son esperit

⁵² Dieu le reçoit pour luy servir.

Or prions tuit le saint Martyr

⁵³ (Lacune.) Sauver et garir

⁵⁴ Quainfin puissions-nous tous morir

⁵⁵ Et au regne Dieu parvenir.

Positis autem, etc.

Adonc hautement s'écria
Genoux en terre et prosterné
Et pour les Juifs Dieu pria
Car ils étaient trop obstinés.

Domine, ne statuas, etc.

Créateur Dieu très glorieux
Pardonne à ces faux Juifs pervers
Je ne crains leurs cœurs odieux
Puisque j'ai vu les cieus ouverts.

Et cum hoc, etc.

Je vous requiers leur pardonner
Car ils me font ce grand blâme,
Cela dit, bien le retenés,
Il trépassa et rendit l'ame.

Or prions le bon saint Etienne
A genoux sans autre examen
Que de nous souvent lui souvienn
Amen, Amen, Amen, Amen.

Nous avons promis une explication du sujet de la curieuse miniature que renferme le manuscrit du comte Henri, la voici telle que nous la tenons de l'une de nos premières autorités en archéologie, M. Didron, secrétaire de la commission des arts à Paris.

Dans le bas du tableau, le prophète Nathan vient reprocher à David son adultère et la mort d'Urie. Ces deux criminelles injustices rappelées au Psalmiste expliquent le *totà die justitiæ*, la justice qu'un roi doit avoir en vue pendant la journée entière. Nathan montre à David J.-C. entouré de nuages, adoré par des anges et contemplé par des saints nimbés; les saints ont seuls la gloire de voir Dieu, et les injustes ne peuvent partager cette gloire, ce qui explique le *videbunt justii*, qu'on lit près du groupe dans le haut du tableau. Le messager que l'on voit se présenter au roi et qui semble lui adresser la parole, est celui que lui envoie Joab pour lui porter la nouvelle de la mort d'Urie, et les soldats armés de lances que l'on voit près de la tente du roi sont simplement des gardes. On peut remarquer que David tient son épée sur ses genoux, et que cette épée n'est point tirée du fourreau; c'est peut-être pour faire allusion à cette menace du prophète « et l'épée ne sortira point de votre maison. » Deux autres inscriptions se lisaient sur cette peinture, elles sont aujourd'hui illisibles; on doit penser au moins qu'elles sont inutiles à l'explication du sujet. On peut remarquer que les costumes des figures et la forme de la tente de David sont tout-à-fait dans le style byzantin; il se peut que ce manuscrit ait été rapporté de Constantinople par le comte Henri qui l'aurait reçu en présent de l'empereur Manuel, auquel saint Bernard l'avait recommandé comme un prince digne de son estime.

Avant de sortir de l'église de Saint-Étienne, nous reviendrons sur l'un des chapiteaux que l'on voit aujourd'hui conservé au musée de Troyes, comme le seul souvenir de la construction primitive de cette collégiale.

L'ordre corinthien avait été pendant la période romane l'objet de la prédilection des architectes chrétiens, et notre chapiteau offre un des nombreux exemples de l'emploi qu'ils firent de la feuille d'acanthé et de celle du laurier. Cinq rangs des premières de ces feuilles enveloppent sa corbeille dans toute sa hauteur, et c'est encore l'une d'elles qui, plus longue et plus recourbée, remplace la volute et soutient le seul angle conservé du tailloir: les côtés de celui-ci, formés d'une plate-bande bordée d'un filet, décrivent une courbe rentrante, comme dans le chapiteau antique. Au milieu, au lieu de la rose, est une saillie carrée qui effleure le bord de la corbeille; ce bord profilé en quart de rond, accompagné de filets, est couvert d'un double ruban plié en zig-zag; un double rang de cet ornement règne aussi dans

toute l'étendue des côtés du tailloir, et sans discontinuer sur la saillie du milieu.

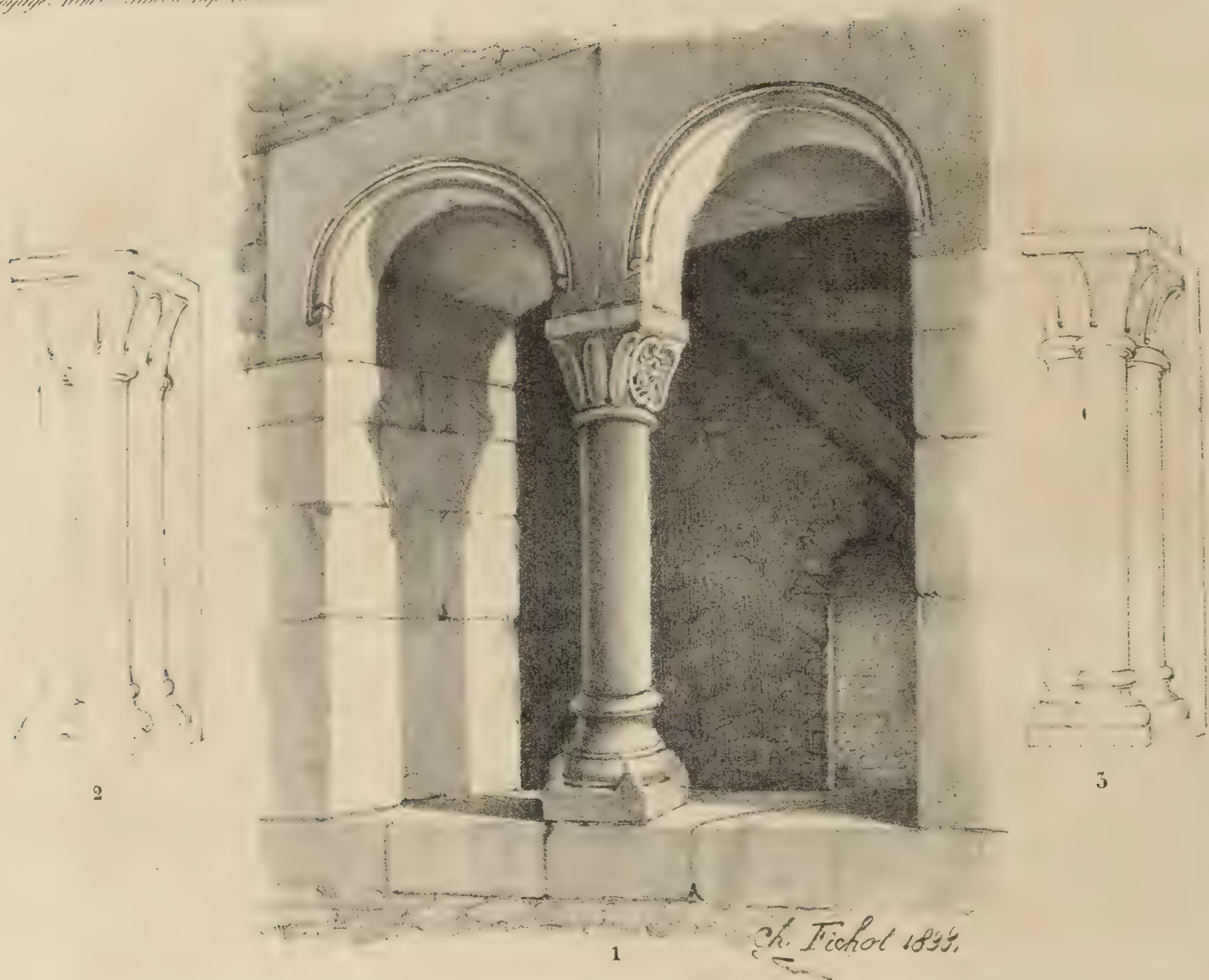
Les feuilles d'acanthé ne sont point sculptées sur toute la circonférence du chapiteau, et leur saillie n'est pas même ménagée dans la partie non achevée. Cette circonstance peut faire présumer, avec vraisemblance, que ce chapiteau appartenait à une colonne appliquée contre un pilier. Une cavité de quelques pouces carrés, creusée dans l'axe du chapiteau, recevait le tenon de la pierre qui donnait naissance aux cintres qu'il soutenait, et un trou percé inférieurement servait, au moyen d'une broche de fer, à le fixer à la colonne.

L'église Saint-Étienne avait été dédiée une deuxième fois en 1376, probablement à cause des retouches et reconstructions qui auront été faites dans l'intérieur. A cette époque on cite beaucoup d'exemples de dédicace nouvelle pour semblable motif. Elle avait été aussi bénie de nouveau en 1431, parce qu'un nommé Odon, de la ville de Dijon, y avait maltraité un chanoine jusqu'à effusion du sang.

Pour en finir, hâtons-nous de dire un mot d'un accessoire obligé de toute abbaye et de tout chapitre qui avaient une juridiction étendue; c'est du bâtiment de la prison de la mairie de Saint-Étienne dont nous voulons parler. Il en subsiste encore une salle au premier étage tenant à une grange bâtie en pierre, au coin de la rue des *Trois-petits-Écus*, et qui appartenait autrefois au chapitre. La porte de cette salle, placée dans l'angle de la pièce au midi, est un cintre ogival coupé en biseau et dont le timpan, à bandeau plat, est soutenu par deux consoles ornées de gorges et de baguettes brisées en angles obtus. Un vouteau en fer battu, renforcé de bandes croisées, de manière à former des panneaux quadrangulaires, ferme cette porte. La pièce de petite dimension est éclairée au nord par deux croisées longues, étroites et garnies de grilles de fer. On arrive à cette porte par un escalier de pierre longeant le mur de face. A l'est, en retour, une autre porte plein-cintre donnait entrée à une autre chambre éclairée au midi par d'étroites meurtrières et dont une partie du mur de face subsiste encore. Il est en pierre de taille avec un gros cordon régissant sous les ouvertures.

Au-dessous de cette prison est l'entrée d'une cave détruite, il y a quelques années, et connue sous la dénomination de *cave percée*; elle était vraiment curieuse: voutée en ogive, composée de plusieurs galeries parallèles avec une infinité de caveaux qui en faisaient un véritable labyrinthe, elle régnait sous le terre-plein de l'ancien rempart de la ville, depuis l'angle marqué A dans le plan jusqu'à la prison de la mairie de Saint-Étienne. Elle avait donné son

Village, Arche^{me} dans le Doyé de l' Arche.



Détails au Porche



Plan de l'Eglise

nom à la rue qui lui était parallèle et appartenait autrefois aux chanoines.

MOUSSEY.

En quittant le village de Fouchères, nous avons ramené nos lecteurs à Troyes, où ils savaient bien à l'avance devoir revenir pour y continuer l'examen des monuments de cette vieille cité. Poursuivant nos excursions, nous les transporterons maintenant au modeste village de Moussey, dont l'église paroissiale, plus modeste encore, doit nous arrêter quelques instants; elle formera un contraste frappant avec l'opulente collégiale dont nous venons de nous occuper.

L'église de Moussey est petite, basse, sans voûte et dénuée de tout ornement; aussi l'intérêt qu'elle inspire n'est-il point attaché à toutes ces brillantes superfluités dont on croit parer nos temples aujourd'hui, et qui ne peuvent éblouir que le vulgaire ignorant.

On n'y voit ni marbre, ni dorure, enfin aucun de ces contresens de l'art moderne, qui semblent bien plutôt appartenir à un culte qui commence, qu'à une religion dont vingt siècles ont consacré les sublimes vérités!

Ce qui frappe dans l'église de Moussey, c'est l'extrême simplicité et le caractère vraiment religieux de son architecture; on sent que la foi des premiers temps a pu seule créer ce premier type et le consacrer; on comprend que, pour prier, nos pères n'avaient pas besoin du luxe des arts, et que si plus tard on vit ce luxe dominer les idées religieuses, et cette heureuse simplicité des premiers édifices sacrés se perdre, c'est que la foi qui se perdait avec elle pouvait seule la conserver; on voit donc que si pauvre et si petite qu'elle soit, l'église de Moussey ne manque pas entièrement de beauté, et cette beauté, elle la doit entièrement à la simplicité, à la régularité de son plan, à cette unité, source de toute beauté, qui distingue les monuments religieux de la période romane. Cette unité si long-temps méconnue, on la recherche aujourd'hui, que l'on sait mieux apprécier le passé, et cet heureux retour portera ses fruits, car telle est la sagesse et la convenance de ces premières données des architectes de cette époque, que ceux de nos jours ne peuvent faire aussi bien qu'en les imitant, et font toujours plus mal lorsqu'ils s'en écartent. On peut voir la preuve de cette vérité dans la jolie église de Saint-Jean-de-Bonneval, qu'un architecte, homme de goût, éleva il y a dix ans dans nos contrées. Le motif de son plan est absolument le même que celui des petites églises des XI^e et XII^e siècles, dont celle de Moussey offre un modèle complet, et il est assez intéressant de pouvoir aujourd'hui comparer ces deux monuments, élevés à sept siècles de distance, dans des styles bien différents, et qu'une même inspiration a rapprochés d'une manière si frappante. L'âge de l'église de Moussey lui donne encore un degré d'intérêt que ne peuvent offrir celles qui furent élevées beaucoup plus tard; l'aspect seul de ses murailles peut rappeler à l'imagination de pieux souvenirs et inspirer un plus grand respect. « Plus les églises sont anciennes, dit Millin, plus elles sont vénérables, parce qu'elles paraissent nous re-

porter à ce temps où la religion était à son berceau; on est porté à croire que les premiers apôtres les ont habitées, et que leurs murs sont encore teints du sang des martyrs, etc. »

La nudité que nous avons signalée ajoute même au profond sentiment de piété que l'on éprouve dans son intérieur; aucun objet éblouissant ne vient distraire les regards et occuper l'esprit, on n'y voit pas un seul fragment de cette peinture lumineuse qui brille dans toutes nos églises, ses murs ne sont point couverts de ces sculptures souvent grotesques que l'on voit aussi partout ailleurs, elle est restée pure de toute souillure de l'art, et saint Bernard eut fait une exception lorsqu'il élevait sa voix puissante contre ce luxe des images, qui déjà de son temps envahissait jusqu'au sanctuaire.

« On voit de toute part, s'écriait-il avec douleur, une si grande quantité de sculptures, les sujets en sont si variés, les formes si diverses, qu'on peut lire plus d'histoires sur ces marbres que dans les saintes écritures, et que les religieux consacrent leurs journées à les admirer, plutôt qu'à méditer la parole du seigneur. Grand Dieu! si l'on n'est pas honteux de ces futilités, comment du moins ne pas regretter tant de dépenses? Quel fruit retirons-nous de la magnificence de nos temples? ô vanité, ô folie! l'église est brillante dans les édifices et désolée dans les pauvres; les curieux trouvent de quoi repaître leurs yeux, et les misérables ne trouvent pas de quoi rassasier leur faim. »

Trois nefs terminées par des absides circulaires et précédées par un porche ou vestibule qui en occupe toute la largeur, composent l'ensemble de l'édifice.

Sept arcades la divisent dans sa longueur; il y en a cinq pour la nef, une pour le chœur, et une pour le clocher qui se trouve à l'intersection des deux premières. Cette petitesse du chœur relativement à la nef, est un des caractères des églises anciennes; elle s'explique par les usages plus simples des premiers temps de l'église, où le célébrant et ses deux acolytes occupaient seuls le chœur; on se gardait bien alors d'y admettre des laïques comme on le fait aujourd'hui, cela n'eût pas été regardé seulement comme une inconvenance, mais comme une profanation; un voile dérobaient l'autel aux regards pendant la consécration.

Les arcades de la nef sont toutes à plein-cintre du côté droit, et les trois premières du côté opposé sont ogivales. Cette bizarrerie qui ne touche en rien à la beauté du plan n'est point ici l'indice d'une construction postérieure, ni même, nous le croyons, celle d'une époque de transition. L'emploi simultané de l'ogive et du plein-cintre est bien constaté, et la première n'est ici qu'un accident; sa forme aiguë, ses arrêtes creusées en cannelure, et le pilier court et carré surmonté d'un archivolt, qui la supporte aussi bien que le plein-cintre, ne peuvent appartenir qu'à l'époque romane.

Les quatre piliers du clocher, dont le plan forme une croix, sont plus élevés que ceux de la nef, leur disposition en carré parfait, a déterminé une travée plus grande, qui accuse d'autant mieux la séparation de la nef d'avec le chœur; les arcs qui relient ces quatre piliers sont en demi-cercle, dans le sens parallèle au grand axe de l'église, et ogivals dans le sens perpendiculaire; ces derniers arcs sont appuyés de chaque côté par des arcs plein-cintre qui dessinent l'avant-dernière travée des collatéraux. Ces travées, nécessairement plus grandes, terminées à l'extérieur par des murs qui s'élèvent à la hauteur de celui de la nef, lui donnent l'apparence de transepts qui n'existent pas

réellement, et qui ne sont sensibles à l'intérieur que par la forme de la croix que dessine l'ensemble des arcades.

L'unique travée consacrée au chœur est voûtée avec des nervures croisées assez légères, qui finissent dans les angles rentrants sur de légers supports en cul-de-lampe. Mais cette voûte a été faite seulement en 1747, aux frais, dit-on, d'un seigneur du lieu; peut-être en remplace-t-elle une plus ancienne qui sera tombée. On sait que dans les églises romanes de peu d'importance, le chœur était souvent la seule partie voûtée, mais aussi on a de nombreux exemples que ces voûtes, comme celle de Moussey, ont été ajoutées postérieurement pour la convenance; l'abside du cœur est voûtée en cul-de-four et éclairée par trois fenêtres à plein-cintre, longues, étroites et fort évasées en dedans à cause de l'épaisseur du mur qui est considérable dans cette partie de l'édifice. Deux contreforts larges et peu saillants appuient cette voûte au-dehors.

La dernière travée du collatéral droit est voûtée en berceau plein-cintre et l'abside qui le termine en cul-de-four, comme celui du chœur. Un mur à l'occident ferme entièrement cette travée destinée dès l'origine à servir de trésor et de sacristie. Sa porte d'entrée qui communique au chœur le prouve évidemment; elle est à linteau plat, et le mur derrière ce linteau est élégi par un plein-cintre.

L'abside du bas-côté, à gauche, a été détruit et remplacé par un mur droit qui finit où commence la courbe de celui du chœur. Les collatéraux sont éclairés par des fenêtres à plein-cintre, dont la baie a été élargie dans une retouche, et qui répondent à chaque arcade; la nef reçoit le jour à gauche par des fenêtres de même forme, mais plus petites; du côté droit on y voit mêlées plusieurs ogives; la porte qui correspond à la grande nef est la seule entrée qui existait dans le principe, elle est à plein-cintre sans ornement et fut agrandie postérieurement. Au-dessus de la porte il existe une petite fenêtre ogivale divisée par un meneau et par deux ogives trilobées; elle a été ajoutée dans le XVI^e siècle comme enjolivement; peut-être même remplace-t-elle un petit plein-cintre que l'on voit communément au-dessus de la porte principale de petites églises de la même époque que celle de Moussey.

Le vestibule ou porche qui précède est formé par un simple mur sans ornement, couvert d'un toit en appentis appuyé à la base du pignon de l'église, dont il occupe toute la largeur, comme nous l'avons dit; son entrée principale n'a ni cintre ni linteau, c'est seulement une interruption de ce mur; de chaque côté de cette entrée sont deux ouvertures ou fenêtres divisées chacune par deux plein-cintres bordés d'un léger cordon, et que soutiennent au milieu des petites colonnes trapues posées sur l'appui, mais qui offrent quelques différences dans leur disposition; à la première fenêtre vers l'angle à gauche, la colonne est isolée; sa base formée de deux tores est armée de griffes, et d'une élévation exagérée, relativement au fût de la colonne, dont elle égale le tiers au moins. Les autres fenêtres de la façade sont divisées par un léger pilier flanqué, ou plutôt enveloppé par quatre colonnettes, dont les bases et les chapiteaux sont dans le même goût que celui de la colonne isolée de la première fenêtre, c'est-à-dire qu'ils sont ornés de feuilles droites pointues et peu variées: ce sont les seuls détails de sculpture que l'on remarque dans toute l'église. La planche que nous lui avons consacrée pourra en donner une idée suffisante. Une fenêtre pareille aux autres est ouverte sur la face méridionale du porche; mais au lieu de colonne, le

support de ces deux arcs n'offre qu'un pilastre sans base ni chapiteau, dont les arrêtes à l'extérieur sont ornées d'un cordon, lequel est le même que celui qui entoure les cintres, et qui se continue jusqu'en bas. Toutes ces ouvertures n'occupent qu'une partie de l'épaisseur du mur, celui-ci étant évidé à l'intérieur par des arcs surbaissés. Une porte plein-cintre est ouverte au nord dans l'angle du mur, proche celui de l'église. C'était primitivement un passage pour le prieur ou curé du lieu; la porte latérale, qui du même côté donne entrée à l'église, est tout-à-fait moderne, et nous nous sommes abstenus de la figurer dans le plan.

La tour ou clocher qui s'élève à l'intersection de la nef et du chœur, ne dépasse que de cinq ou six pieds le comble de ceux-ci; chacune de ces quatre faces est percée de deux plein-cintres séparés par un pied-droit couronné d'un imposte en biseau, et profilé seulement dans la baie des arcades. Un toit pyramidal couvre cette tour; il est surmonté d'une croix en plomb, d'une forme assez élégante et travaillée dans le XVI^e siècle.

Plusieurs parties de cette tour ont été retouchées en briques, ce qui est d'un mauvais effet; il serait d'autant plus facile de la mieux restaurer que l'appareil de tout l'édifice ne présente que de fort petits matériaux. Ses dimensions, nous l'avons annoncé, sont très-peu étendues, petites; sa longueur n'excède pas quatre-vingt-dix-huit pieds, et sa largeur trente-sept.

Disons un mot du village, qui pourtant nous intéresse moins que l'église, dont il tire seul aujourd'hui la preuve de son ancienneté. Moussey ou Moucey, en latin *Monceium*, *Molceium*, *Muceium* ou *Mulceium*, est situé à deux lieues sud de Troyes, sur une petite colline, dans un terrain fertile en blés, mais d'une culture difficile.

Un titre de l'an 1496 nous apprend qu'outre le curé il devait y avoir un chapelain attaché à l'église de Moussey. Le patron est saint Martin; mais le lendemain de la Pentecôte, le peuple de la ville et des environs y allait autrefois en grand concours révéler saint Clair, pour la conservation de la vue; c'était en quelque sorte une seconde fête patronale qui tournait au profit du pays.

L'histoire de ses paisibles habitants ne sera pas longue: elle se borne à un seul fait, que nous ne rapportons ici que parce que des noms historiques s'y rattachent.

Dans le XVI^e siècle, les habitants de Moussey prétendant droit d'usage au hayer de Jugny, eurent un procès avec Jean de Laval, sieur de Châteaubriant, et messire Menault de Mathery, évêque de Couserans, tuteur des enfants du feu sieur de Lautrec et Charlotte d'Albret, appelants d'une sentence des requêtes du palais; les abbés et religieux du couvent de Montier-la-Celle, joints à Pierre Cuisin, Jacques Renoard, et consors. Les habitants furent déboutés du droit d'usage du hayer, *sauf le droit de vains pâturages es-usages et forêts d'Isles*. L'arrêt fut exécuté à la requête de ceux de Montier-la-Celle, en août 1547.

La paroisse de Moussey comprend dans son étendue les hameaux de Bierne au sud-ouest, de Savoie à l'occident, terres qui ont appartenu aux frères Pithou; Villetard, autre hameau sur la rive droite de l'Ozain, à gauche de la grande route de Bourgogne. Il y a une église dans ce dernier où le curé de Moussey dit la messe les jours de fêtes.

Villebertin est aussi un hameau dépendant de Moussey; il est situé vers la fourche qui forme la route de Bar-sur-Seine et celle de

Chaource; on y voit un joli château qui a donné son nom à une branche de la famille de Mesgrigny, l'une des plus anciennes de la province. Eustache de Mesgrigny, si honorablement connu dans l'histoire de Troyes, est le premier qui l'ait possédé dans le XVI^e siècle, à titre de baronnie. M. le comte François de Mesgrigny, l'un de ses descendants, en est le possesseur aujourd'hui. La chapelle du château renfermait autrefois plusieurs tableaux curieux par les sujets qu'ils représentent; ils ont été la plupart transportés à Briel, autre terre de la maison de Mesgrigny. Nous les mentionnerons en leur lieu. La garennne de Villebertin renferme une fontaine ferrugineuse : il serait peut-être utile d'en analyser les eaux.

Villemereuil est situé entre Moussey et Villy-le-Maréchal, sur une petite colline, à un quart de lieue ouest de la petite rivière de Mogne. On y voit un château bâti partie en briques et flanqué de deux gros pavillons : l'époque de sa construction ne paraît guère remonter au-delà du règne de Henri IV. Il a toute la pesanteur des maisons de cette époque; le rez-de-chaussée y est sacrifié au premier étage où l'on monte par un escalier extérieur.

La justice de ce lieu avait d'abord été exercée par un maire, au nom du roi, et depuis environ deux siècles, la terre, justice et seigneurie, ayant été aliénée avec droit de rachat, la justice était alors exercée au nom de ceux qui l'avaient achetée, avec appel au bailliage de Troyes. Ce domaine fut engagé à M. Molé de Villy, qui en jouit comme étant aux droits de Gaucher de Foissy, à qui il avait été vendu par contrat du 19 juillet 1574.

Cette terre engagée a appartenu ensuite à la famille de Corberon. Le dernier qui l'a possédée est Nicolas de Corberon, fils de Nicolas, qui avait été premier président du conseil supérieur d'Alsace, mort à Colmar en 1729. Il avait résigné Villemereuil à son fils aîné, homme d'un mérite distingué; celui-ci était né à Metz le 30 avril 1690, fut avocat général en 1712, premier président d'Alsace en 1723, et mourut à Troyes le 10 octobre 1764. Son corps fut transféré à Moussey, où il est inhumé dans le cimetière près de la croix. Son épitaphe, qui nous apprend ces faits, se voyait sur une pierre noire à un pillier de l'église.

SAINT-GERMAIN-DE-LINÇON.

Saint-Germain-de-Linçon de *Liçonnio*, est un village situé dans une prairie sur la route d'Auxerre, à une grande lieue sud-ouest de Troyes. Autrefois il était de la mairie royale des Noës et de toutes les autres juridictions de la ville. L'abbesse de N.-D.-aux-Nonains était dame du lieu. Et le curé prêtre-cardinal. ¹

L'étendue de cette paroisse comprend le village de Lépine, où est le plus grand nombre des habitants, et où se trouve une chapelle dé-

diée à saint Barthélemy. Courcelle, sur le ruisseau de la Profonde, au sud-est; Linçon, entre Saint-Germain et Lépine. Labbé-le-Bœuf prétend que le *Latifer* de la vie de saint Loup, n'est autre que ce dernier village, et soutient que le saint évêque n'est pas sorti de son diocèse après avoir conduit Attila jusqu'au Rhin. ² Sans accorder à Linçon une aussi ancienne origine, nous pensons qu'il fut connu avant Saint-Germain.

Ce dernier, comme tant d'autres villages, n'offre autre chose à mentionner que son église : celle-ci, quoique rebâtie dans les derniers temps du gothique, c'est-à-dire dans le XVI^e siècle, a conservé pourtant cette simplicité de plan qui distingue les monuments religieux des époques antérieures, et que l'on aime toujours à retrouver dans ceux qui furent élevés plus tard, quelque soit d'ailleurs le style de leur architecture.

C'est bien encore le motif original, trois nefs et trois autels; mais avec des déviations sensibles, quant au rapport des parties entre elles. L'idée de la croix presque toujours indiquée par la disposition intérieure des piliers, est ici entièrement perdue, et l'intersection du chœur et de la nef n'y est plus accusée, par une voûte plus élevée, ainsi qu'on le remarque encore dans les églises des XIV^e et XV^e siècles. La nef est trop large pour sa longueur, les bas-côtés ont le même défaut, et les travées ont trop de portée pour la hauteur des voûtes qui est médiocre. Il est vrai de dire pourtant que l'édifice devait avoir plus d'étendue, comme le témoignent suffisamment les nervures en arrachement que l'on voit en dehors au premier pilier de la nef. Dans son état actuel, l'église est divisée en quatre travées seulement, la dernière qui répond au sanctuaire est moins grande; cette différence est motivée sans doute, et l'on voulait rendre moins brusque le raccord des arcades avec l'abside, dont les cinq côtés sont nécessairement plus petits. Chacun de ces côtés est percé d'une fenêtre à un seul meneau, et celui-ci soutient au milieu deux ogives trefflées. Au-dessus on voit des compartiments irréguliers remplissant le haut de la fenêtre; les nervures de la voûte sont soutenues dans les angles par des demis culs-de-lampes légers.

Les bas-côtés sont terminés par des murs droits qui joignent l'abside, et qui sont percés d'une fenêtre à deux meneaux. Des piliers engagés au mur reçoivent le poids des arcs doubleaux qui dessinent les travées.

Les piliers de la nef sont cylindriques, et leur base peu élevée repose sur un socle octogone. Il n'existe aucune sculpture à l'église de Saint-Germain; nous avons fait déjà remarquer que les chapiteaux étaient supprimés dans le gothique des derniers temps, et que les filets qui composent le profil des arcades venaient s'épanouir dans le fût arrondi des piliers. La voûte de la nef n'excède pas celle des bas-côtés, ce qui a dispensé d'y avoir des fenêtres; ce moyen, employé fréquemment pour épargner la dépense, était fort peu favorable à l'élégance, et souvent rendait obscur l'intérieur des églises. Il n'en est pas ainsi pour celle de Saint-Germain, elle est parfaitement éclairée, trop éclairée peut-être pour répondre à sa destination; la lumière, qui n'y arrive pourtant que par les fenêtres des bas-côtés, y est trop

¹ Le titre de cardinal était autrefois accordé aux plus anciens curés du diocèse de Troyes. Ils étaient au nombre de treize, et sont dénommés dans un ancien rituel manuscrit de l'église de cette ville. Leurs fonctions étaient d'assister l'évêque lorsqu'il consacrait le chrême le jeudi-saint.

L'ancien pontifical qui servait aux évêques de Troyes, il y a plus de cinq siècles, fait mention des curés-cardinaux.

² Voir l'histoire de saint Loup.

généralement répandue, et les reflets qu'elle projette sur ses murailles blanches de badigeon fatiguent le regard et distraient la pensée ; on sent bien encore que ce lieu est destiné à la prière, mais qu'on peut y prier plus à son aise, plus gaiement pour ainsi dire, et c'est un grand défaut.

Comme on l'a fait remarquer déjà, la nef n'est point achevée, et il n'existe pas conséquemment de porte ornée ; à l'orient, cette nef est fermée par un mur en retour d'équerre, couvert d'un toit en appentis qui la prolonge d'environ neuf pieds, et une porte basse et surbaissée, ouverte dans ce mur, forme la principale entrée ; les bas-côtés de l'église sont fermés aussi par un mur dans l'alignement du premier pilier ; du côté gauche, on voit une petite porte surbaissée comme celle de la nef.

Sous la fenêtre à large base, qui éclaire la deuxième travée, au midi, est une troisième porte divisée en deux vantaux par un pilastre ou trumeau. Sa baie est ornée extérieurement de gorges et de filets qui, se croisant à angles droits sous le bandeau, vont ensuite s'épanouir sur une base chargée de profils, et que supporte un socle en angle obtus.

Toutes les fenêtres du sanctuaire sont garnies de vitreaux peints d'une bonne facture. Il en manque malheureusement plusieurs panneaux. Voici les sujets de ceux qui restent :

A la première fenêtre du côté droit, est l'arbre de Jessé ou généalogie de J.-C., qui en occupe toute l'étendue.

Dans la fenêtre du milieu, on voit le calvaire occuper le haut de l'ogive, et dans le panneau au-dessous le portement de croix. La figure du donateur est peinte au bas avec celle d'un saint évêque, son patron.

La fenêtre qui suit à droite de l'autel, ne présente dans le panneau d'en haut que des figures isolées, on y voit saint Jacques, saint Barthélemy, tenant un large couteau, instrument de son martyre, puis saint Denis portant sa tête, et saint Germain évêque, patron du lieu. A la place de la tête de saint Denis, brille une auréole lumineuse, que le peintre a eu l'heureuse idée d'y placer, pour cacher la vue peu agréable d'un col coupé. A droite, dans le panneau au-dessous de ces figures, est le martyre de saint Sébastien : on le voit placé entre deux archers qui tirent sur lui à bout portant.

Sur le panneau suivant, les compagnons de saint Denis sont décapités en sa présence : on sait qu'il le fut le dernier. Le peintre, peu scrupuleux sur le costume, a donné aux figures ceux qui étaient en usage de son temps, et il est assez étonnant de voir les archers et les bourreaux avec le pourpoint et le haut-de-chausses crevés et coiffés de la toque à longues plumes, comme les gardes de François I^{er}.

La chapelle qui termine le collatéral à droite du chœur, a conservé de fort beaux fragments de peintures, mais il ne reste que la partie supérieure des ajustements qui encadraient les figures, la fierté de l'exécution de ces ornements fait vivement regretter que ces figures aient été enlevées.

Dans la fenêtre qui est au-dessus de la porte du même côté, on a représenté Adam et Ève chassés du paradis par un ange qui les pousse de l'épée : le peintre a donné à celui-ci une couleur de feu qui semble plutôt appartenir à un ange déchu. Ce n'est pas au reste le premier exemple de cette bizarrerie ; elle servait probablement à distinguer les anges chargés de punir : pour mieux exprimer encore qu'ils étaient indignes de la présence de Dieu ; le peintre a représenté Adam et Ève fuyant dans le sens opposé à l'autel, et l'on re-

marque qu'au contraire les saints sont toujours tournés à l'orient. Sur la même ligne dans le panneau à côté (la fenêtre est divisée par deux meneaux), on voit un pape marchant accompagné d'archevêques et d'évêques, et suivi d'une foule d'empereurs et de rois.

Les trois premières travées de chaque côté sont terminées à l'extérieur par des pignons aigus, mais sans ornement. Un clocher octogone en bois et couvert d'ardoises s'élève sur la dernière de ces travées, sa base est ouverte sur chaque face par une arcade terminée en trèfle, et il est surmonté de la croix et du coq obligés.

Il est fort commun de voir les églises élevées à la même époque que celle de Saint-Germain, chargées d'ornements sculptés à l'extérieur, et n'en pas offrir de trace intérieurement. Ici il n'en existe nulle part. Au dehors la baie des fenêtres offre seulement des gorges à vives arêtes qui en suivent le contour, et le couronnement du mur de l'abside et des chapelles collatérales est formé de deux gorges pareilles que surmontent un bandeau.

LAISNES-AUX-BOIS.

Laines-aux-Bois, *Lanae ad Nemus, ou Lana in Nemore*, est situé à deux lieues sud-ouest de Troyes ; de cette paroisse dépendent le hameau de Chevillères où l'on voit un château avec une chapelle domestique, celui de Galilée, ancienne seigneurie achetée du domaine par un maire de Troyes, la ferme de Bréban, Lafolie, les Crocs, Hurtebise, la Grande et la Petite Vallée.

Laines-aux-Bois était autrefois une prévôté du bailliage de Vau-chaussis et de toute la juridiction de Troyes. La terre a été possédée au commencement du XVI^e siècle par la famille de Villiers, puis par M. de Clermont-Tonnerre, ensuite par madame de Lannion, qui l'avait remise au marquis de Pons son gendre, dernier seigneur. Il y avait anciennement à Laines-aux-Bois une communauté de religieux de Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, dont les revenus avaient été réunis à la manse épiscopale ; c'était encore avant les événements de 93 un titre de prieuré, à la collation du prieur de Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie. Cette commune aujourd'hui fait partie du troisième canton de Troyes.

L'église de Laines-aux-Bois, qui est à bien des égards une répétition de celle de Saint-Germain, a été aussi bâtie à la même époque, dans le même style et presque dans les mêmes dimensions. Une nef large, basse et sans fenêtres ; des bas-côtés presque aussi larges, la longueur divisée de même en quatre travées, et, jusqu'à l'effet de lumière de l'intérieur, tout concourt à l'illusion, et l'on croirait volontiers n'être pas sorti de la dernière des deux églises.

Après un léger examen cependant, on remarque quelque différence ; le bas-côté à gauche se prolonge d'une travée qui répond à celle qu'occupe le chœur et qui est fermée de chaque côté. A droite, il se termine au premier pilier du chœur par un mur droit ; derrière ce mur il existe une petite sacristie voûtée en arête et construite en même temps que l'église ; sa porte, qui est percée dans le mur plein qui ferme le chœur, est à bandeau, mais sans ornement. Cette arcade fermée est remarquable en ce qu'elle offre une disposition qui

n'avait lieu ordinairement que pour les églises conventuelles et pour les collégiales : aussi doit-on se rappeler qu'une communauté de religieux fut établie autrefois à Laines-aux-Bois, probablement ce sont eux qui auront fait clore le chœur de l'église.

L'abside n'a que trois côtés; ils sont ouverts chacun par une fenêtre ogivale partagée en deux par un meneau; celui-ci se bifurque pour former deux accolades triflorées, et soutenir les compartiments irréguliers qui remplissent la partie supérieure de la fenêtre.

Il existe aussi une légère différence entre les piliers de l'église de Laines-aux-Bois et ceux de l'église de Saint-Germain : au lieu d'être tous cylindriques comme dans cette dernière, ils présentent de larges cannelures avec des arêtes arrondies dont la saillie remplirait justement le creux des premières.

Il faut excepter pourtant les deux premiers piliers, auxquels, par une sorte de bizarrerie, on a conservé la forme ronde, les bases sont aussi peu élevées et sur un socle à huit pans. Les voûtes de l'église sont partout à simples nervures croisées; à la troisième travée de la nef, on remarque de plus un compartiment quadrilatère dont les angles se terminent sur les autres nervures, et forment un encadrement à la clef de la voûte : c'est la seule indication qui puisse servir à fixer les limites du chœur et de la nef dans le plan tel que l'a conçu l'architecte. La seule trace de sculpture que l'on puisse citer dans l'intérieur de Saint-Pierre de Laines-aux-Bois, c'est la clef symbolique du chef des apôtres, que l'on voit en relief à l'intersection des nervures de la voûte de la dernière travée au côté du nord. Cette clef est à double panneton avec l'anneau en losange; toujours au nord il existe une petite porte à linteau plat, et ornée à l'extérieur de cordons légers et de filets qui, se contournant aux angles, viennent s'épanouir dans la base élevée sur un socle qui est taillé à angle ouvert.

Cette porte paraît aujourd'hui fort basse, parce qu'il faut descendre quatre marches en entrant dans l'église. Ce défaut provient de l'exhaussement des terres du cimetière qui entoure l'édifice, et qui de ce côté, plus particulièrement, compromettent la solidité des murs; car il ne faut pas chercher d'autre cause au surplomb que l'on y remarque, et lorsque l'humidité qu'apporte cette terre aura enfin détruit les faibles matériaux qui composent la base de ce mur, l'église sera renversée infailliblement. Un respect religieux et bien louable sans doute s'oppose à ce qu'on vienne troubler la cendre des morts; mais lorsqu'il s'agit de la sûreté des vivants et qu'il est facile de détruire un mal qui va s'augmentant tous les jours, devrait-on balancer un instant?

Au sud, en face de la porte dont nous venons de parler, il existe une porte plus grande et qui présente à l'extérieur plusieurs détails de sculpture ornementale qui feraient penser que c'était autrefois la principale entrée de l'église, le village se trouvant en effet tout entier de ce côté. Cette supposition peut d'autant mieux être admise, que l'entrée à l'ouest est d'une époque assez récente; mais nous reviendrons sur ces deux portes, et nous ne quitterons pas l'intérieur de l'église sans signaler quelques panneaux de peinture sur verre qui décorent le sanctuaire, et les deux tombes en pierres gravées en creux mêlées aux dalles du pavé du chœur : la première, qui est fort usée, offre un personnage en robe dont il est impossible de distinguer les traits et de lire l'inscription; l'autre tombe mieux conservée, ne porte qu'une épitaphe toute simple, mais elle rappelle un nom héroïque, la voici :

« Cy gisent noble seigneur Abel de Villiers Lisle-Adam, vivant baron de Sergines, seigneur de Bouilly, de Laines-aux-Bois, en partie, lequel décéda le jour de la Pentecoste MDCXIX et demoiselle d'Auxerre, son épouse, qui trespassa le XXV mars 1665, priez Dieu pour eux requiescant in pace. Amen. »

Cet Abel était petit neveu de l'illustre Philippe de Villiers Lisle-Adam, grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui défendit si glorieusement l'île de Rhodes, assiégée en 1522 par Soliman II, empereur des Turcs.

Ainsi, le descendant d'un héros qui fut admiré de toute l'Europe, vint dans nos contrées placer son tombeau et habiter dans un modeste village où il avait d'ailleurs vécu assez riche et honoré comme seigneur. La fortune changea pour ses petits fils, et l'un d'eux fut réduit dit-on au point d'être obligé de travailler chaque jour pour assurer le pain du lendemain. Ruiné par la perte d'un procès, il se retira aux Grandes-Vallées, hameau triste et fangeux situé au-delà d'une montagne aride, non loin de Laines-aux-Bois; là, on le vit, aussi peu ambitieux de fortune que peu jaloux de la gloire de son nom, courir les forêts d'alentour et disputer aux malheureux quelques tranches de bois tombé qu'il chargeait ensuite sur un âne, pour l'aller vendre à Troyes.

Au jambage de la cheminée de l'unique chambre de la chaumière qu'il habita, on montre encore aux Grandes-Vallées une pierre rapportée chargée du blason de la famille de sa mère, c'était sûrement, dans cette solitude, le seul objet qui vint le distraire et lui rappeler un temps plus heureux.

La peinture sur verre avait fait tous les frais de la décoration intérieure de l'église de Laines-aux-Bois, et cette décoration si convenable d'ailleurs, était d'autant plus nécessaire ici, qu'elle dissimulait en quelque sorte la forme peu agréable des fenêtres dont la base égale presque la hauteur. Cette largeur exagérée était aussi souvent un sacrifice que l'on faisait à cette brillante peinture qui devint, dans les XV^e et XVI^e siècles, l'objet de prédilection, l'objet dominant dans l'édifice.

C'était ordinairement le sanctuaire et le pourtour du chœur que l'on commençait à orner de vitraux, et souvent ces seules parties de l'église en étaient pourvues lorsque l'argent ou la volonté avaient manqué pour le reste. Il n'est donc pas douteux que les fenêtres de l'abside de l'église de Laines-aux-Bois n'aient été garnies de vitraux peints et de sujets pieux, puisque l'on en remarque aux chapelles latérales. Mais on n'y voit plus aujourd'hui que des bordures formées de pièces rapportées, ainsi que les petits médaillons en grisaille qui en occupent le milieu.

La fenêtre de la quatrième travée à gauche est divisée par deux meneaux dont les intervalles sont remplis par la généalogie de Jésus-Christ, sujet que nous avons signalé à Saint-Germain, et que l'on voit reproduit dans presque toutes les églises des XV^e et XVI^e siècles. Dans le vitrail de Laines-aux-Bois, on voit plusieurs figures absolument étrangères au sujet; au bas à gauche, saint Bernard à genoux, en habit de son ordre et la crosse adossée à l'épaule, reçoit le lait que la vierge assise devant lui fait jaillir de son sein; l'enfant Jésus placé sur les genoux de sa mère donne sa bénédiction au saint abbé; au-dessus de la tête, on lit sur un rouleau : *monstrate esse matrem*.

Ce sujet très-fréquemment aussi reproduit sur les vitraux de nos églises communales, prouve la grande réputation de sainteté qu'avait acquise le fondateur de Clairvaux, dans le pays qui fut son berceau.

Le caractère de la tête est vrai, et il serait précieux que ce fut une ressemblance traditionnelle, mais ce n'est peut-être simplement qu'un portrait d'ancien prieur du lieu. A l'angle opposé de la fenêtre on voit un autre personnage, à genoux devant un prie-dieu : il est en robe blanche et accompagné de saint Pierre son patron ; un autre saint couvert d'une armure maillee d'or et la couronne d'empereur sur la tête, se voit encore à la suite sur la même ligne ; c'est peut-être saint Henri, second patron du personnage, dont le nom a été enlevé avec toute l'inscription qu'on lisait au bas.

Sur l'appui des fenêtres sont placées deux statues de bois de proportion demi-nature, l'une est un saint Roch et l'autre saint Antoine ; les animaux qui servent à les faire reconnaître n'y sont pas oubliés, on le pense bien ; mais ce qui les rend dignes d'être remarquées, c'est que ces figures sont bien posées, que les draperies ont du mouvement et de la vérité, et qu'elles ont en général un aspect pittoresque.

La porte méridionale sur laquelle nous devons revenir, est accompagnée extérieurement de deux pilastres appliqués et terminés par des pyramides ornées de crochets ; vers leur partie moyenne, on voyait autrefois une statue portée par un cul-de-lampe orné de figures d'enfants, et abritée par des clochetons à jour légèrement évidés, qui restent seuls aujourd'hui. Un arc ogival ou archivolt saillant orné de choux, prend naissance dans ces clochetons et couronne la fenêtre qui surmonte la porte ; celle-ci est à deux vantaux séparés par un pilier, la baie est formée de deux gorges dont la première et la plus large, s'élève jusqu'au sommet de la fenêtre ; elle est remplie par des rinceaux de feuillages entremêlés de figures d'enfants nus, et d'animaux fantastiques presque tous détachés du fond ; une accolade qui prend naissance sur l'archivolte et dont les courbes sont réunies par un chapiteau orné aussi de feuilles et d'enfants, termine le tout.

La seconde gorge, séparée de la première par des filets, se contourne en arc surbaissé sous le cordon qui forme la base de la fenêtre et va, se continuant sur le linteau, descendre au côté opposé de la baie ; des rinceaux de vignes chargés de fruits s'élèvent de chaque côté dans cette gorge, et leur point de jonction au-dessus du pilier central de la porte, est couvert par un écusson supporté par deux anges. La fenêtre se trouve comme on voit comprise dans le même ajustement que la porte. Cette innovation du XV^e siècle se retrouve très-fréquemment dans les édifices gothiques du siècle suivant ; elle a bien l'avantage de conserver à l'intérieur la symétrie pour les fenêtres, mais c'est presque toujours aux dépens de l'élévation des portes.

La nef n'avait point été achevée ainsi que celle de l'église de Saint-Germain ; mais pendant le XVII^e siècle les habitants de Laines-aux-Bois firent élever une tour qui en occupe toute la largeur.

Le rez-de-chaussée de cette tour qui sert de vestibule à l'église, est voûté en arête avec une large ouverture circulaire pour le passage des cloches ; la porte qui communique immédiatement à la nef est un arc surbaissé sans grâce, avec un bandeau plat qui tient lieu de chambranle ; celle qui donne entrée au vestibule est un plein-cintre avec une archivolt plate ; elle est accompagnée de pilastres sans chapiteau qui supportent un fronton triangulaire. Au-dessus sont des ouvertures plein-cintre, puis une corniche assez maigre qui soutient un toit pyramidal surmonté d'une croix.

Les bas-côtés ont été fermés aussi à la même époque par des murs sans fenêtres, élevés sur la même ligne que la porte de la nef, et les

angles de ce mur, ainsi que ceux de la tour, ont été appuyés de solides contreforts.

Les trois dernières travées collatérales sont terminées à l'extérieur et de chaque côté de l'église par des pignons aigus, de même que celles de Saint-Germain ; et la corniche qui surmonte le mur des chapelles qui suivent, est formée de gorges et de filets ; l'abside est distinguée par un couronnement orné de modillons étroits, serrés comme des denticules, et arrondis par le bas.

Montaigu.

Non loin de Laines-aux-Bois, entre les hameaux de la Grande et la Petite-Vallée-de-Gloire et les bois de Vauchassis, est Montaigu, montagne isolée sur laquelle était un fort qui défendait le pays avec trois fossés qui en embrassaient la cime ; ce fort, suivant Courtalon, faisait signal au château de Mont-Aimé, près Vertus.

Les bords élevés des fossés dépouillés de leur revêtement sont tout ce qui reste aujourd'hui de l'ancienne forteresse, mais ils ont conservé au cône de Montaigu le caractère d'un point fortifié, dont l'aspect est tout-à-la-fois imposant et pittoresque.

Plusieurs documents historiques, conservés aux archives du royaume, constatent l'existence du château dans les XIV^e et XV^e siècles. Il nous paraît d'autant plus intéressant de les rapporter ici, qu'ils nous révèlent une partie de son histoire, et que l'on ne saurait trouver ailleurs des preuves plus authentiques. Ce sont premièrement deux lettres du roi Jean ; par l'une, ce prince unit au château de Montaigu toutes les forfeitures du demaine royal, dans le bailliage de Troyes, et par l'autre, il unit le même château au bailliage de Troyes, et donne au bailli de cette ville la qualité de chatelain de cette forteresse.

Ces lettres, toutes deux datées de Germigny et du même jour du mois d'août de l'an 1362, sont conçues en ces termes.

Jehan par la grace de Dieu Roy de France : Savoir faisons à touz presens et à venir, que comme nostre Chastel de Montagu-lez-nostre Cité de Troyes ait esté ¹ ça en arrier ² par le temps de noz guerres, frontiere aus pais de Champagne, de Brie, de Bourgogne et de Gastinois, entre lesquels il est enclavez, et en tel lieu assis que par ³ li pourroient lesditz pays estre recouvrez en cas nécessaire ; et Nous avons esté avisiez par aucuns de nostre Conseil, et mesme par noz Baillis de Troyes, plusieurs fois, que aucun ne vouloient ou n'ont voulu ou temps passé prendre la garde et le gouvernement de nostredit Chastel, par le temps de nozdictes guerres ; sors aucuns qui avoient entencion de en user autrement que ⁴ à point, au domage du pais et de nos Subgiez d'environ, tant pour cause des petits gaiges qui y estoient, comme pour ce que à nostredit Chastel n'avoit aucune terre ne revenu apendant : Laquelle chose donnoit et a donné ça en arrier ⁵ matere à ceulx qui en ont eu la garde, de faire plusieurs extorcions et ⁶ prinses indeüs sur nozdiz Subgiez et pais d'environ, dont moult de plaintes et de clameurs sont venuës à Nous et aux Genz de nostre Conseil, et encores se gueres sourdoient oudit pais, ce que Dieu ne weille, pourroient avenir si grans pertes et domages que elles pourroient estre irréparables. Nous considérans

¹ Ci-devant. — ² Pendant. — ³ Luy. — ⁴ D'une manière convenable. — ⁵ Matière. — ⁶ Prises.

que nostredit Chastel est le propre héritage et domaine de nostre Couronne, non aïans aucune entencion de jamais l'en séparer, mais icellui maintenir, soustenir et garder pour Nous et pour noz Successeurs Roys de France, en la faveur et pour la garde, deffense et seurté desdiz païz, avons par deliberacion de nostre Conseil, aïni, consolidé, ajoint et donné, aïnon, consolidons et adjoingnons et donnons par Ordenance et dons irrévocables à touzjours perpetuellement, à nostredit Chastel, toutes lec terres, heritages, rentes, revenües et autres quelconques possessions, Justices, seigneuries et biens-meubles qui dès-oresmais Nous avendront ou escharront oudit Baillage de Troyes, à cause de forfaitures; lesquels seront receuz et renduz en compte par nostre Receveur de Troyes, et mis, emploiez et distribuez en la garde, garnison et reffeccion de nostredit Chastel, et non ailleurs, entant comme mestier en sera : Et voulons que lesdictes forfaitures qui y appendront dores-en-avant, à ladite cause soient gardez, maintenus et soustenuz du nostre, comme nostre propre héritage et domaine : Et se il avenoit que Nous d'icelles forfaitures fussions don à quelconques autre personne ou temps à venir, Nous dès maintenant ponr lors et dès lors pour maintenant, discernons et desclairons yceulx dons estre nulz et de nulle vertu, et deffendons à touz noz Officiers de quelconque estat, Office ne condicion qu'il soit, que par eulx telx donacions ne passent, ne que en rienz y obeissent en aucune maniere : Donnans en mandement à noz amez et feaulx Genz de noz Comptes à Paris, que ces presentes il enregistrent en nostre Chambre desdiz Comptes, et facent à chascun Baillif et Receveur jurer que il tendront et garderont les choses dessusdictes sanz enfreindre. En tesmoing de laquelle chose et pour ce que elle soit ferme et estable à touzjours, Nous avons fait mettre nostre Scel à ces lettres. *Donné à Germigny, l'An de grace mil trois cens soixante-deux, ou mois d'Aoust.*

JEHAN par la grace de Dieu, Roy de France. Davoir faisens à touz presens et avenir, que comme ça en arrier, soient venuës à Nous et aus Genz de nostre Conseil, plusieurs plaintes et clameurs des grans extorcions et prinses qui par le temps de noz guerres, ont esté faites sur plusieurs de noz Subgiez de nostre Cité de Troyes et du pays d'environ, par plusieurs Chastellains qui lors y ont esté mis et établiz soubz couleur de bien garder nostre Chastel de Montagu-les-nostredite Cité; par quoy nozdiz Subgiez qui en cas de nécessité pouvoient et devoient leurs personnes et leurs biens mettre et retraire à fauветé miex en y celui que ailleurs, et faire guait et garde ne si sont osez mettre ne retraire, et a pour ce esté ledit Pays et nostredit Chastel en péril de estre perduz et gastez par les ennemis de nostre Royaume, plusieurs foiz, et en sont venus et pourroient encore venir plusieurs dommages à Nous et à nozdiz Subgiez, de par Nous à la seurté de nozdiz Subgiez, n'y estoit pourvü de remede. Pourquoi Nous voulanz sur ce remediier, mesmement afin que nozdiz Subgiez demouranz plus près de nostredit Chastel que d'autre Forteresse Royal, puissent et doivent mettre et retraire leurs personnes et leurs biens à sauveté en nostredit Chastel, avant que en autres Forteresses, en cas de nécessité, et y faire guait et garde de nuiz et de jours, toutesfois que les cas y escherront : Avons par déliberacion de nostre Conseil, ledit Chastel aïny, consolidé et adjoint, aïnon, consolidons et adjoingnons à cent livres tournois de gaiges par an, perpetuellement à nostre Baillage de Troyes, avecques les gaiges ordi-

naires dudit Baillage; et nostre Bailli de Troyes qui est à présent, et ceulx qui pour le temps avenir seront noz Bailliz dudit lieu, avons fait, faisons et établissons Chastellains, Gardes et Gouverneurs de nostredit Chastel de Montagu, ausdiz gaiges à touzjours-mais, par la teneur de ces présentes, et nozdiz Subgiez voulans eulx et leurs biens mettre et retraire à sauveté en nostredit Chastel, voulons par nozdiz Bailliz estre receuz, gardez et deffenduz de touz dommages et indeuës oppressions, et traictiez amiablement. Toutefois se il y en avoit aucunes qui de leur pure, franche volenté et mouvement, sanz aucune contrainte ne compulsion faire à yceulx, vouloient faire aucune aide ou secours audit Chastel, et contribuer à la garde, deffense et garnisons d'iceluy, il n'est pas de nostre entente qu'il ne le puisse faire, ne que le Bailli et Chastellain en soit ou puisse estre repris de le souffrir ou consentir à faire ou cas dessusdit : ausquelz nosdiz Bailliz Nous avons donné et donnons toute puissance, autorité et mandement especial de contraindre et faire contraindre par eulx et leurs Lieux tenants, nozdiz Subgiez à faire guait et garde à nostredit Chastel, selon la nécessité qu'il y verront estre et survenir, de nuit et de jour, si comme il appartendra de nécessité et de raison, par tele maniere que ledit Chastel soit deuëment et soigneusement gardé de jours et de nuis, et soutenu si que mal, perte ne dommage, plaintes, clameurs ne autre inconvenient n'en puisse jamais venir à Nous, à nostredite Cité de Troyes, ne à nozdiz Subgiez. Mandons et commandons à tous nozdiz Subgiez, que à nozdiz Baillis et Chastellains obeissent sur ce diligemment, et à nostre Receveur dudit lieu présent et avenir, que les gaiges dessusdiz leur paient chascun an aus termes et en la maniere accoustumee : lesquels ainsi paiez, Nous voulons et commandons estre alloeux ès Comptes dudit Receveur, et rabatz de sa Recepte sanz contredit, par noz amez et feaulx Genz de nos Comptes à Paris. En tesmoing de laquelle chose, et pour ce que elle soit ferme et estable à touzjours, Nous avons fait mettre nostre Scel à ces Lettres. *Donné à Germigny l'An de grace mil trois cens soixante-deux, ou mois d'Aoust.*

Une troisième pièce émanant aussi du pouvoir royal, termine l'histoire du château de Montagu. C'est une ordonnance qui commande la destruction de cette forteresse, afin qu'elle cesse désormais d'être un refuge pour ceux qui tenteraient de braver l'autorité royale. La date de cette ordonnance rappelle une époque funeste et un événement passé dans les murs de Troyes, qui faillit jeter la France entière dans les plus grandes calamités. Nous voulons parler du trop fameux traité de Troyes, et du mariage de la princesse Catherine de France avec Henri V roi d'Angleterre. Ce prince venait de triompher à Azincourt, et le duc de Bourgogne, qui faisait craindre une désertion, s'empara de Troyes, délivra la reine Isabelle de sa captivité, et, de concert avec elle, créa dans cette ville un nouveau parlement. Cependant Henri continuait ses victoires et voulait à tout prix obtenir la main de Catherine. Ses espérances vont bientôt se réaliser; il est servi à souhait par les coupables projets du duc de Bourgogne et de la reine Isabelle. Quoique le premier meure à Montereau, sous le fer des assassins, la reine ne se décourage pas, et elle a, par là même, trouvé une occasion propice de perdre entièrement le dauphin, qu'elle accuse du meurtre du duc de Bourgogne : elle met à profit l'imbécillité du roi Charles VI qui déclare son fils coupable de lèse-majesté,

ennemi de l'État, et le déshérite. Leur fille Catherine doit être mariée au roi d'Angleterre, et recevoir pour dot la couronne de France. En effet, par la médiation de Philippe-le-bon, nouveau duc de Bourgogne, une trêve est ménagée entre les deux couronnes, et les deux monarques se rendent à Troyes pour y signer la paix et conclure le mariage. Quand le roi d'outre mer eut réformé dans ce traité tout ce qui ne lui convenait pas, il trouva dans le roi et la reine de France, des contractants d'une complaisance sans égale, et le lendemain de cette glorieuse action, ce souverain, que le caprice d'une femme criminelle et la faiblesse d'un roi en démence venaient de donner à la France, recevait dans la cathédrale de notre ville les hommages d'une population empressée. A quelques jours de distance, le 2 juin jour de la Trinité, dans l'église de St-Jean, le roi d'Angleterre épousa Catherine de France, fille de Charles VI, et Henri de Savoisy, archevêque de Sens, leur donna la bénédiction nuptiale. C'est du lendemain de ce mariage qu'est datée l'ordonnance qui fit tomber les murailles du château de Montaigu.

CHARLES, par la grâce de Dieu, roi de France, au bailli de Troyes, ou à son lieutenant, salut :

Pour ce que par expérience de fait nous avons connaissance que par la grande multitude de places et forteresses qui sont en notre royaume, appartenant tant à nous qu'à plusieurs de nos vassaux, tout le plat pays des environs desdites places est du tout désert et détruit, et le pauvre peuple si opprimé, qu'à peine a-t-il de quoi vivre, par le moyen desdites forteresses et par les garnisons qui sont en icelles pour y pourvoir par l'avis et délibération de notre conseil, nous voulons et ordonnons que la forteresse de Montaigu, emprès Troyes, soit du tout démolie, et abbatue de façon que doresnavant personne ne puisse y avoir retraite ni demeure pour faire guerre, ou autrement grèver le pays, et la matière qui viendra de la démolition de ladite forteresse soit employée en la réparation ou emparement de notre salle et hôtel de Troyes, et autres nos édifices de ladite ville, et le surplus donnons à nos chers et bien amis les bourgeois et habitants de cette ville, pour être employé aux fortifications et autres affaires d'icelle ville; si vous mandons et commandons que incontinent ces lettres, vous appelliez à ce faire ouvriers et manouvriers nécessaires, et vous fassiez ladite place et forteresse de Montaigu sans délai démolir et abattre comme dit est, en faisant de par nous exprès commandement, et sur peine d'encourir notre indignation, à ceux qui ont la garde de ladite place, auxquels nous mandons et commandons par ces mêmes présentes que icelle place et forteresse vous baillent et délivrent pour ce faire, et ce faisant, nous les avons déchargés et déchargeons et de tous sermens ou promesses à cause de ce ils pourraient avoir fait à nous ou autres de par nous, et si aucuns sont à ce contredisans, ou désobeissans, signifiez leur ou faites savoir de par nous que du rapport et relation sur ce nom les en ferons punir selon le cas et tellement que sera exemple à tous autres, mandons en outre à tous nos justiciers, officiers et sujets que avons et avez commis obéissent et entendent diligemment, pour ou toutefois que les biens de ladite forteresse, tant vivres, comme artillerie, traits, canons, et autres habillemens de guerre, vous fassiez mettre par inventaire et les garder sûrement pour être employés au fait de notre guerre et autrement à notre profit. Donné à

Troyes, le 3^e jour de juin, l'an de grâce 1420, et de notre règne le 40^e.

Suivant Courtalon, ce fort, relevé sous le règne de Charles VII, durant les guerres des Anglais, fut détruit de nouveau, puis rétabli et enfin ruiné entièrement. Quoiqu'il en soit, les fondations, comme il le paraît, subsistèrent long-temps, et il n'y a même que quelques années qu'on pouvait encore en extraire des matériaux. C'était une carrière toute ouverte aux habitants des hameaux voisins qui, successivement, en enlevaient des pierres pour la construction de leurs maisons. Le transport était peu dispendieux et d'autant plus facile qu'il suffisait de les pousser d'en haut dans la vallée, d'où on les faisait promptement arriver à leur destination. Le revêtement des fossés en spirale, le sommet de la montagne, tout a été fouillé et exploré, on n'y trouve plus aujourd'hui qu'une poussière blanchâtre, d'où surgissent çà et là quelques fragments de tuiles qui attestent seuls qu'il y eut autrefois en ces lieux une habitation humaine. Il y a quelques années pourtant, on y a trouvé une marmite d'airain et un cachet de bronze qui a été conservé.

Il est hors de doute que cette montagne tire son nom de sa forme conique, et que, dans l'origine, elle était plus élevée : elle aura été abaissée pour asseoir le fort sur une base plus large, et cette base présente aujourd'hui une superficie de 1 hectare, 640 ares, 50 centiares, et avec les fossés 2 hectares, 12 ares, 80 centiares; le plateau, à-peu-près elliptique, a dans son plus grand diamètre 180 mètres, et dans son plus petit 130 mètres, mesures prises dans l'enceinte des fossés; vers l'orient la montagne est très-rapide; elle domine le côté d'un vallon appelé la *Vallée-de-Gloire*, et un ruisseau qui a reçu dans le pays le nom de *Rion-de-Gloire* coule au pied de la montagne. Ce ruisseau est souvent à sec, et il suffisait néanmoins pour approvisionner d'eau la forteresse de Montaigu. D'où sont venus ces noms de *Vallée-de-Gloire*, de *Rion-de-Gloire*? se rattachent-ils à quelque action d'éclat qui se sera passée dans ces lieux? à quelque haut fait d'armes, dû sans doute aux mains de quelque puissant châtelain? Nous l'ignorons. Il est vrai de remarquer néanmoins que ces noms ne sympathisent guère avec les souvenirs de brigandages qu'exerçaient dans les environs les hommes d'armes chargés d'en protéger les habitants.

C'est du hameau situé dans la petite vallée au sud de Montaigu que l'on jouit du plus bel aspect, et de ce point l'on comprend aisément l'effet que devait produire l'ensemble de ces constructions gigantesques, lorsqu'au déclin du jour les tours et les murailles élevées se dessinaient sur les croupes des montagnes boisées et bleuâtres qui leur servaient de fond.

BRIENNE-LE-CHATEAU.

Brienne-le-Château, *Briena*, *Brena ad Castrum*, *Castrum Breonense*, *Breona* est situé à huit lieues et quart, nord-est, de Troyes, à l'entrée d'une très-belle plaine, au pied d'un coteau et à une demi-lieue nord-est de la rivière d'Aube. Quant à son origine,

ceux qui aiment les fables prétendent que ce bourg fut bâti par Brennus, chef des Gaulois Sénonais, que ses expéditions ont rendu fameux. Aujourd'hui même on prononce encore quelquefois *Brenne*, ce qui semble rappeler le nom de ce guerrier. On croit que c'est des habitants de ce pays que César a parlé dans ses commentaires sous les noms de *Branovii* et de *Branovices*. Mais le plus ancien écrivain qui ait fait mention de Brienne d'une manière non équivoque est l'auteur de la vie primitive de Saint-Loup. M. Breyer, savant chanoine de Troyes, qui a donné un abrégé de la vie de ce saint, a très-bien prouvé que c'est des peuples de ce canton dont il est parlé dans l'histoire lorsqu'il y est dit que vers le milieu du cinquième siècle les *Brions* furent emmenés captifs par les allemands qui avaient ravagé ce pays. Cependant Saint-Loup, évêque de Troyes, intercédait pour ses diocésains auprès de Gébault, roi des Allemands, qui, en considération du saint pontife, rendit la liberté aux Brions et les renvoya généreusement sans rançon. C'est du comté de Brienne que doit s'entendre le *tumultus Brionensis*, dont parlent Hinemard et les annales de saint Bertin, ainsi que *in duobus Brionis, Brionis, Brionensis* des capitulaires de Charles-le-Chauve et des autres rois du neuvième siècle; car il est à remarquer que Brienne est encore aujourd'hui divisé en deux bourgades.

Flodoard nous apprend qu'au milieu du dixième siècle deux brigands, Golbert et Angilbert son frère, bâtaient sur le coteau qui domine le bourg, une forteresse assez redoutable pour devenir un objet de crainte aux rois de France. Louis d'Outremer en forma le blocus, la prit et la ruina de fond en comble en 951. Elle fut rebâtie dans la suite et donnée à des seigneurs qui la tinrent en fief des comtes de Champagne, et Brienne devint un des comtés-pairie de cette province. C'était aussi un des trois comtés qu'avait achetés le pape Urbain IV pour doter le chapitre de Saint-Urbain qu'il avait fondé à Troyes, sa ville natale. La mort du pontife arrêta l'exécution de ces projets, et le comté de Brienne resta alors à ses possesseurs naturels.

Les anciens comtes de Brienne jouissaient de très-beaux droits qui se sont perdus insensiblement, lorsque les rois sont devenus seuls maîtres de leur royaume. Le château était fortifié, et ces seigneurs avaient des hommes d'armes à leur service et une garde réglée. Érard II fut assez puissant pour faire la guerre à Thibaut, comte de Champagne, pour soutenir les droits de sa femme Philippe, fille de Henri II dit le Jeune, oncle de Thibaut. L'affaire fut portée à la cour des Pairs où Érard fut condamné en 1216, et, par transaction du mois de novembre 1221, Thibaut et ses successeurs furent maintenus dans la possession du comté de Champagne.

Pendant les guerres des Anglais, sous le règne de Charles VII, le château de Brienne fut réduit par la famine et démolé en 1451. Ayant été rebâti, il fut encore assiégé pendant les guerres civiles, puis enfin détruit dans le dernier siècle. Les seigneurs même ont fait abaisser la hauteur du coteau pour construire le château qu'on y voit aujourd'hui. La perspective en est des plus agréables; il domine toute la plaine, et le chatelain, d'un coup-d'œil, pouvait, en quelque sorte, embrasser toute l'étendue de ses domaines. Ce château est d'une construction solide: il est accompagné de deux pavillons détachés et il est remarquable encore par ses souterrains, par la grandeur et le nombre de ses appartements.

Le premier seigneur, connu pour avoir possédé Brienne à titre de comté, est Airard ou Érard, qui vivait au onzième siècle. Ses descendants prirent le nom de cette terre et furent reconnus pairs du comté de Champagne. Cette famille ne manqua pas d'illustration. Un des descendants d'Érard, Jean de Brienne, acquit une grande gloire en Palestine, lors de la croisade qui se forma pour combattre les infidèles, sous le règne de Philippe-Auguste. Il épousa l'héritière de Jérusalem et fut, en 1209, sacré et proclamé roi de cette ville. Plus tard, en 1229, il devint empereur de Constantinople. Érard II, petit-fils d'Érard I^{er}, dont il vient d'être parlé, avait eu deux fils, Gauthier I et Jean, dont la destinée fut si glorieuse, comme nous venons de le dire. De ces deux enfants d'Érard furent formées plusieurs branches. Gauthier IV, qui descendait en ligne directe de Gauthier I, comte de Brienne et connétable de France, fut tué à la bataille de Poitiers, en 1356, et laissa le comté de Brienne aux enfants de sa sœur Isabelle d'Enghien, avec le titre de duc d'Athènes. C'est en faveur de Gauthier IV que le roi Jean céda tous les droits qu'il pouvait avoir sur ceux qui, dans le comté de Brienne et dans les autres terres du comte de Brienne, situées en Champagne, s'étaient avoués bourgeois du roi¹. Siger ou Sohier, l'aîné des fils d'Isabelle, fut comte de Brienne et eut pour successeur Gauthier V. Celui-ci eut pour héritier son oncle Louis d'Enghien, qui laissa cette seigneurie à sa fille Marguerite, femme de Jean de Luxembourg, comte de Ligny, chef de la branche des Luxembourg Saint-Paul. C'est de son petit-fils Louis de Luxembourg que sortit Antoine, qui forma la branche des Luxembourg-Brienne. Antoine fut suivi de Charles, d'Antoine II et de Jean, qui mourut le 1^{er} juillet 1576. Guillemette de la Marck fut marié en secondes noces à Bernard de Béon, marquis de Boutteville, de qui sortit Louise de Béon-Luxembourg, mariée à Auguste de Loménie, originaire du Limosin, secrétaire d'État, prévôt et grand-maître des cérémonies de l'ordre du Saint-Esprit. Marguerite-

¹ Voici à quelle occasion ces choses eurent lieu: Ce comte ayant représenté au roi que dans son comté de Brienne, situé dans la Champagne et dans le fiefs et arrière-fiefs et gardes qui en dépendent, il s'est venu établir plusieurs aubains, nez dans d'autres pays et d'autres personnes qui se sont avoués hommes et femmes de la jurée du roi, qu'il y a eu plusieurs hommes et femmes qui se sont affranchis de la servitude et de celle de ses vassaux en fiefs et arrière-fiefs en s'avouant hommes et femmes de la jurée du roi, et qu'il y a aussi dans les terres des personnes qui se disent *maires* ou *majeurs* du roi qui engagent hommes et femmes à se désavouer de lui et de s'avouer hommes et femmes de la jurée du roi et qui exercent leur juridiction sur eux, ce

qui lui cause un grand préjudice et donne lieu à plusieurs procès entre lui et ces hommes et femmes et le procureur général du roi, il advint que le roi céda au comte de Brienne et à ses successeurs, tout le droit qu'il pouvait avoir sur ces aubains et sur toutes les personnes demeurantes dans le comté de Brienne qui s'étaient avoués bourgeois du roi, sauf la supériorité du roi. Il fut mandé au bailli de Troyes de faire exécuter les lettres qui furent accordées à cet effet; elles sont datées d'Amiens, en novembre 1355. — On nommait aubains ceux qui venaient s'établir dans un lieu lorsque l'on ne savait de quel endroit ils venaient, soit du royaume, soit du dehors. On les nommait aussi *espaves*; ce mot signifiait droit d'aubaine.

Charlotte, duchesse de Piney, et Marie Liesse, duchesse de Ventadour, filles de Henri de Luxembourg-Piney et de Madeleine de Montmorency, vendirent le comté de Brienne à Loménie, qui acquit par là le titre de comte de Brienne, que ses descendants portèrent jusqu'à la révolution. Il eut pour fils Henri-Louis, aussi secrétaire d'État, qui épousa, en 1656, Henriette Bouthillier de Chavigny, de laquelle il eut Louis-Henri, comte de Brienne, mort en 1743. Celui-ci fut père de Nicolas-Louis et d'Antoine-Luc. Le premier fut comte de Brienne, et épousa, en 1723, Anne-Gabrielle de Chamillart Villate, dont il eut 1^o Louis Bénigne, colonel du régiment d'Artois, tué en 1747, à l'affaire de l'Assiette, près d'Exiles, contre les Piémontais. Son courage le suivit jusqu'à sa dernière heure; car, ayant eu le bras fracassé, il monta à l'assaut en disant: qu'importe, il m'en reste encore un pour mon roi et ma patrie; 2^o Charles-Étienne, qui fut archevêque de Toulouse; 3^o Louis-Marie-Athanase, comte de Brienne, lieutenant général des armées du roi, mort victime de la révolution. Il avait épousé, en 1757, Étiennette Fizeaux de Clémont, morte en 1812. Ce dernier comte n'ayant point laissé d'enfants, il arriva que madame de Montbreton, héritière d'Étiennette Fizeaux, eut le château en partage, et le possède aujourd'hui. Son affabilité et sa bienveillance à l'égard des étrangers qui viennent visiter ce château, devenu surtout célèbre, depuis l'échec qu'y reçut Napoléon en 1814, sont dignes d'un éloge beaucoup plus long que celui que nous en faisons. Madame de Montbreton est belle-sœur de M. de Norvins, auteur de la vie de Napoléon, et il est assez singulier que ce grand homme qui vit, pour ainsi dire, commencer et finir sa carrière à Brienne, ait trouvé un digne historien dans la famille du dernier possesseur de ce château, près duquel il avait passé son jeune âge. En 1805 Napoléon, traversant la Champagne, vint visiter Brienne: c'était un lieu qui lui était cher. Il se porta à cheval sur l'emplacement de cette école militaire où il avait été élevé, et n'y trouvant plus que des ruines, il s'écria: les barbares, ils ont tout détruit!.....

Plusieurs géographes donnent à Brienne le titre de ville, mais il ne jouit d'aucun droit de cité. C'est un bourg, autrefois chef-lieu d'un archidiaconé et doyenné de son nom. Le comté de Brienne avait été érigé en duché Pairie, en 1587, sous le règne de Henri III, mais les lettres n'ayant point été enregistrées au parlement, il demeura simple comté. Des titres de 1595 nous apprennent qu'il y avait alors une élection.

Brienne ressortissait par rapport à ses dépendances, à différents endroits, dans le comté de Champagne, au siège de Chaumont et ailleurs. Il fut ensuite ordonné que Brienne et toutes ses dépendances ressortiraient devant le Bailly de Troyes au siège de Troyes, tant qu'il plairait au roi. Mais comme le comté de Brienne est régi par les coutumes du bailliage de Chaumont, le roi Jean ordonna par lettre, datée de Rheims, du mois d'octobre 1363, que ce comté et toutes ses dépendances ressortiraient devant le bailli de Chaumont au siège de Chaumont.

Eglise de Brienne.

L'église paroissiale de Brienne, qui est sous l'invocation de saint Pierre et saint Paul, est grande et spacieuse; mais elle est restée inachevée; le chœur n'est pas voûté. On doit faire remonter son

origine à une époque fort ancienne; mais il ne subsiste aucun document qui puisse servir à déterminer, même approximativement, l'époque de sa fondation. Ce que l'on peut seulement reconnaître aujourd'hui, c'est que l'église, telle que nous la voyons maintenant, a été rebâtie à peu près sur le même plan et à la place d'une église plus ancienne, dont il reste encore quelques piliers, avec un arc doubleau à l'extrémité de la nef. Encore ces parties anciennes peuvent bien n'être elles-mêmes qu'une reconstruction, et ne point appartenir à l'église primitive. On ne peut guère les reporter plus haut que la fin du XII^e siècle, époque de transition.

Bien que les causes qui ont amené et déterminé la reconstruction presque entière de ce monument religieux soient inconnues, on ne peut guère l'attribuer qu'à la vétusté. Il est évident, du reste, que l'on a conservé les dimensions en largeur de l'ancienne église, puisque les piliers de la nouvelle sont dans l'axe des piliers anciens, que les bas-côtés ont conservé aussi la largeur primitive, et qu'enfin l'élévation des voûtes reconstruites se raccorde parfaitement avec celle de la quatrième travée, du collatéral droit, qui a été conservée.

Les reconstructions sont de deux époques bien distinctes. La partie inférieure de la tour qui donne entrée au bas-côté gauche, et la nef, appartiennent à la fin du XIV^e siècle, ou au commencement du XV^e. Le chœur et les chapelles qui l'environnent ne remontent point au-delà de cette époque qui précéda la renaissance: nous voulons parler de la dernière période du style à ogives.

La nef comprend quatre arcades ou travées, éclairées par autant de fenêtres ogivales, dont les meneaux flamboyants paraissent d'une date postérieure, c'est-à-dire qu'ils auraient été renouvelés lors de la reconstruction du chœur. Les deux côtés de l'église sont parfaitement identiques, et cette régularité en est la seule beauté. L'ensemble compense un peu le défaut d'harmonie que l'on remarque dans les détails. Le premier pilier isolé de la nef est flanqué à chacun de ses angles d'une grosse colonne, et sur chacune de ses faces de trois autres colonnes plus petites, pour soutenir les nervures croisées des voûtes. Ces colonnes sont peu élevées et les chapiteaux sont ornés de feuilles droites, pointues et serrées, qui n'offrent qu'une très-légère saillie. Un pilier, engagé à côté de la porte, présente justement la moitié de celui-ci, et soutient avec lui la première arcade. Les deux piliers suivants sont plus simples et plus légers. Quatre colonnes seulement y sont engagées et l'ornement des chapiteaux est tout différent; ce sont des feuilles de chicorée, de choux, et des branches de chêne qui entourent transversalement la corbeille, laquelle n'a que peu d'élévation. Ces piliers nous paraissent postérieurs aux deux premiers de quelques années: ils datent tous au reste d'une époque où déjà les innovations en architecture marchaient vite et tendaient visiblement vers une dégénérescence qui plus tard devint complète.

Au-dessus des arcades, dont les profils sont composés de légers cordons accompagnés de filets, il règne une espèce de corniche creusée d'une gorge. Au-dessus de cette corniche, les bases des fenêtres sont fort élevées, et celles-ci qui l'étaient fort peu, ont peut-être été diminuées, à cause du toit des collatéraux qui vient extérieurement s'y appuyer.

La nef se termine au quatrième pilier que nous avons signalé déjà, comme appartenant à une construction antérieure. Il est aussi flanqué de colonnes et de colonnettes peu élevées, à l'exception toute-

fois de celles qui supportent les nervures de la grande voûte et l'arc-doubleau dont nous avons parlé. Cet arc-doubleau, qui n'offre dans son profil qu'un simple biseau, est en contre-bas de cinq pieds environ du dessous de la voûte reconstruite, mais une archivoltte ogivale, qui se trouve à peu-près à trois pieds au-dessus de l'arc et qui soutenait évidemment l'intrados de la voûte ancienne, prouve que la hauteur de celle-ci ne différait pas considérablement de la hauteur de la nouvelle.

La force des deux piliers et la position de l'arc-doubleau à trois pieds au-dessous de l'archivoltte, indiquent certainement une des grandes divisions de l'ancienne église. L'entrée du chœur, par exemple, ou bien le clocher, qui se trouvait très-fréquemment, à cette époque, placé à l'intersection du chœur et de la nef.

Le cinquième pilier, qui commence le chœur reconstruit, est beaucoup plus gros que ceux qui suivent, et l'arcade qui le rattache à la nef a beaucoup plus de portée que toutes les autres, circonstance qui peut faire penser que ce pilier a été élevé sur les fondations de l'un de ceux qui portaient l'ancien clocher, et qui peut d'autant plus fortifier notre opinion sur la place qu'occupait ce dernier. On a pu remarquer en effet que les lignes qui joignent les axes des piliers qui portent les clochers placés entre les transepts, formaient généralement un carré parfait qui avait presque toujours pour côté la largeur de la nef.

En suivant exactement la marche des reconstructions, on verra que l'on a d'abord commencé par relever la nef terminée au vieux pilier; que plus tard le chœur, que l'on avait vraisemblablement laissé subsister jusque-là, aura été repris en commençant par le sanctuaire comme il était d'usage, et qu'ainsi on sera arrivé à ce pilier nouveau qui se trouve lié à l'ancien par la cinquième arcade dont

les profils, ainsi que ceux de la base du pilier, appartient à la renaissance. Cette marche des travaux explique suffisamment pourquoi se trouvent ainsi jointes et rapprochées, au milieu de l'église, la partie la plus ancienne et la partie la plus nouvelle; elle explique encore la conservation du vieux pilier qui a servi pour ainsi dire de pivot et de point d'appui à la reconstruction successive de diverses parties de l'édifice.

Le cordon ou corniche qui règne au-dessus des arcades de la nef se remarque aussi avec les mêmes profils au-dessus de l'arcade intermédiaire qui forme la cinquième travée. Le prolongement de ce cordon au-delà des limites de la nef suffirait seul pour faire penser qu'un plan général de reconstruction avait été adopté lorsque l'on rebâtit cette dernière. Mais on voit que pendant le laps de temps qui s'était écoulé entre la fin des travaux de la nef et le commencement de ceux du chœur, l'architecture religieuse avait subi des changements notables, et que ce plan ne fut pas suivi pour le dernier. On voit encore par là que la cinquième arcade n'est qu'une reprise en sous-œuvre, et c'est par cette raison qu'on a été forcé de la faire plus basse que celles de la nef. Ce défaut est d'autant plus remarquable que les voûtes latérales qui lui correspondent sont plus larges et plus élevées que celles des bas-côtés. De cette plus grande largeur donnée à l'église, il résulte intérieurement une sorte de transept qui, à l'extérieur, ne dépasse pas la saillie des contreforts des collatéraux de la nef.

Avant d'aller plus avant, on doit s'arrêter devant un bas-relief divisé en trois sujets. Il est mutilé, mais on peut remarquer la justesse des poses et la légèreté des draperies; d'un côté est la Nativité, de l'autre l'annonce aux Bergers, et, au milieu, l'adoration des Mages.

NOTA. Une explication plus complète de la miniature du Psautier du comte Henri ayant été oubliée, nous pensons devoir la joindre ici sous forme de note.

Dans le bas du tableau, le prophète Nathan vient reprocher à David son adultère et la mort d'Urie. Ces deux criminelles injustices, rappelées au psalmiste, expliquent le *totâ die justitia*, la justice qu'un roi doit avoir en vue pendant la journée entière. Nathan montre à David Jésus-Christ, distingué par le nimbe croisé, entouré de nuages, adoré par des anges et contemplé par des saints nimbés. Les saints ont seuls la gloire de voir Dieu, et les injustes ne peuvent partager cette gloire : ce qui explique le *videbunt justi* qu'on lit près du groupe des saints dans le haut du tableau. David est assis sur un trône à l'entrée de sa tente : il porte en tête une couronne d'or fleurdéssée, et tient de la main gauche un long sceptre d'or. Il a la main droite à son épée, qui est posée sur ses genoux. Il est vêtu d'une tunique, et un long manteau de pourpre est agraffé sur son épaule droite. Le messager que l'on voit se présenter à lui, et qui semble lui adresser la parole, est celui que lui envoya Joab pour lui porter la nouvelle de la mort d'Urie; et les soldats armés de lances, qui sont rangés près de la tente du roi, sont simplement des gardes. On peut remarquer que le prince tient son épée non tirée du fourreau; c'est peut-être pour faire allusion à cette menace du prophète : « Et l'épée ne sortira point de votre maison. » Au-dessus de la tente de David on lit : *Propterea Deus*, qui se rapporte à Nathan. Il rappelle qu'il est envoyé de Dieu. En même temps qu'il indique au roi, par un geste énergique de la main gauche, le Christ entouré d'anges, il lui montre un instrument tranchant semblable à un croissant renversé : cet instrument est très-significatif; il semble compléter l'idée que présente ce passage du psaume *Lingua tua*, etc.

Derrière le groupe de saints on voit, à gauche, un olivier, avec ces mots à demi effacés : *Ego autem sicut oliva*, qui fait partie d'un verset du psaume. En bas du tableau, derrière Nathan, un tronc d'arbre paraît coupé en plusieurs morceaux. Le peintre peut encore avoir eu l'intention de tracer le sort futur de la maison de David.

Le costume des figures, comme on peut le remarquer, ainsi que la tente de David, sont tout-à-fait dans le style byzantin. Un ornement, qui rappelle la forme primitive des fleurs de lys, surmonte le fronton de cette tente. Il ne serait donc pas impossible que ce manuscrit eût été rapporté de Constantinople par le comte Henri, qui l'aurait reçu en présent de l'empereur Manuel, auquel saint Bernard l'aurait recommandé comme un prince digne de toute son estime.

Il existe à la bibliothèque du roi un Evangiliaire, dont la couverture est ornée d'un relief en ivoire. On y remarque, d'un côté, la personnification de la religion chrétienne, et de l'autre celle de la religion juive : cette dernière figure tient à la main un instrument tout-à-fait semblable à celui que le peintre a mis à la main du prophète Nathan dans la vignette de notre manuscrit. Un savant orientaliste pense qu'il est là caractéristique, et qu'il servait à la Circoucision.

Les bas-côtés du chœur sont ouverts par une arcade dont la portée excessive est soutenue, à-peu-près au tiers de son étendue, par un pilier qui le partage en deux ogives, et qui produit l'effet assez désagréable d'un support placé après coup.

Le chœur est composé de sept arcades soutenues par des piliers cylindriques, et les chapelles qui l'entourent sont au nombre de cinq; elles sont séparées entre elles par un mur de refend qui tient lieu de contreforts. La voûte de la première, à droite, forme des compartiments en losange et offre beaucoup de légèreté dans ses nervures. — La deuxième chapelle, voûtée de même, est éclairée par une fenêtre à quatre meneaux, à laquelle on remarque de fort belles grisailles, malheureusement mutilées, et où sont représentées, en dix tableaux disposés sur trois rangs de hauteur, tous les traits de la vie de saint Crépin et de saint Crépinien. On voit aussi, sous l'appui de la fenêtre, une riche piscine dans le style de la renaissance, avec des colonnettes et un entablement dans la frise duquel sont sculptées des alènes de cordonnier. Cet ornement, peu noble à la vérité, est assez caractéristique aussi bien que le couteau et la hachette à couper le cuir qui servent de blason à un écu échancré qui remplit le fond de la niche et que soutiennent deux petits anges aux ailes déployées. Cette chapelle, construite dans le XVI^e siècle aux frais des cordonniers de Brienne, appartenait encore à leur corporation avant la révolution. Sur le mur, en face de l'autel, est un encadrement en relief dans le goût de ceux composés par Basset, d'Amiens, vers le commencement du XVII^e siècle. L'épithaphe était probablement celle de quelque notable; elle a été enlevée à la révolution. — La troisième chapelle forme trois pans dont le dernier termine le bas-côté perpendiculairement à son axe : elle est éclairée par trois belles fenêtres. Celle du milieu, plus grande, est partagée par deux meneaux, et les autres n'en ont qu'un. Les voûtes des bas-côtés du chœur forment par leurs nervures plusieurs pendentifs, et celles de la chapelle sont hardiment combinées avec les plans obliques du mur. On remarque au milieu une clef pendante assez riche, et les fenêtres sont ornées de jolies grisailles d'un dessin délicat et plein de goût. Elles ont aussi beaucoup souffert : plusieurs pièces ont été transposées de la manière la plus ridicule, et il est impossible aujourd'hui d'en désigner les sujets. Un seul panneau, moins maltraité, présente le martyr de sainte Agathe : des bourreaux, en riches pourpoints et en toques élégantes, lui arrachent les seins avec des tenailles ardentes. En haut de la fenêtre on voit deux riches écussons d'azur, à la bande d'or, chargés de trois grenades, accompagnés de deux croix ancrées d'argent. Dans le deuxième écusson, qui est mi-parti, un trèfle d'or remplace la croix. Nos recherches ne nous ont procuré aucun renseignement sur la famille à laquelle a appartenu ce blason.

La chapelle qui se trouve dans l'axe de l'église, derrière l'autel principal, est consacrée à la Vierge; son peu de profondeur ne forme extérieurement qu'une légère ondulation au mur; les trois fenêtres qui l'éclairent, divisées par des meneaux, sont de l'époque de la renaissance : la voûte est fort belle et les nervures multipliées à l'infini; on y remarque jusqu'à sept clefs pendantes. Cette profusion d'ornements prouve seulement que les architectes d'alors étaient plus jaloux de montrer leur science par des tours de force que désireux d'imprimer à leurs constructions ce caractère religieux et sévère, qui

distingue les monuments des siècles précédents, caractère qui ne peut s'obtenir que par une grande simplicité de lignes et une plus grande économie de détails.

Les chapelles du côté du nord sont absolument identiques à celles du midi : par conséquent il est inutile d'en parler. On y remarque aussi de belles grisailles de la même main que celles que nous avons signalées, mais elles sont encore plus maltraitées. On a rempli les lacunes par des fragments d'une autre main et de la plus grande médiocrité : ce n'est plus que confusion. La date de 1552 se lit sous l'ogive de l'un des panneaux supérieurs.

Le chœur, comme on l'a dit, n'est pas voûté, et le mur au-dessus des arcades s'élève à peine à la hauteur de la base des fenêtres de la nef. Des planchettes clouées au comble tenaient lieu de voûte et n'étaient pas, comme on le pense bien, d'un effet fort agréable. On a cru faire disparaître cette imperfection par un plafond en plâtre qui ne fait qu'écraser davantage cette partie de l'édifice. Ce n'était pas assez : un entablement corinthien soutient ce plafond, et des pilastres cannelés, du même ordre, sont appliqués aux piliers gothiques. C'est absolument un temple payen placé au milieu d'une église chrétienne. En signalant ici toute l'inconvenance de cette prétendue décoration, nous ne serons pas injustes envers celui qui a pu en avoir la première idée, car c'est ainsi que l'on entendait, il y a moins de vingt ans, la restauration des édifices gothiques, et il eut été difficile alors de trouver en province un architecte qui la comprit autrement. Il est donc moins surprenant que dans un bourg modeste on ait commis une faute aussi grave, lorsque de nombreux exemples prouvent qu'à la capitale même on ne faisait pas mieux.

Si l'église de Brienne a conservé dans son plan une assez grande régularité, si, malgré quelques défauts d'harmonie dans les détails, elle offre dans son intérieur un ensemble qui appartient tout entier au style ogival, il n'en est pas ainsi de l'extérieur. La face occidentale principalement a été maltraitée par des retouches et des additions en désaccord complet avec le reste de l'édifice. La partie centrale de ce portail est terminée par un pignon. La base en est indiquée par un cordon saillant sur lequel s'appuie une petite fenêtre ogivale dont la pointe est ornée d'une tête sculptée, et la baie est fort évasée. Cette ouverture, n'occupant pas le milieu du triangle, se trouve en porte-à-faux avec une ouverture circulaire que l'on voit au-dessous du cordon. Celle-ci est encadrée par une large gorge dans laquelle on distingue, en haut, deux têtes de vieillards accompagnées de deux bustes de jeunes hommes. Au centre, six portions de cercle enlacées forment ce qu'on est convenu d'appeler rose dans le style de l'architecture ogivale. De chaque côté de cette rose on remarque un cul-de-lampe appliqué : celui de gauche, décoré de deux figures d'anges soutenant un écusson, supporte lui-même une statue de saint Pierre assez médiocre, qui paraît dater de l'érection du portail. Le prince des apôtres tient d'une main le signe symbolique de sa mission, et de l'autre un livre. La statue qui devait être à droite a été renversée depuis long-temps : c'était probablement un saint Paul, second patron de l'église; car, au moyen âge, il était presque toujours représenté avec saint Pierre dans la décoration des portiques d'église, et à plus forte raison devait-il se trouver à celle de Brienne qui est, comme on l'a vu, sous le vocable de ces deux saints. Au-dessous de

pour Arches ogives & Portes ogives dans le Palais des Aides



Trois, d'après de E. Coller, N.C.

Détails d'une Maison en bois, Grande Rue

la rose règne un cordon taillé en larmier, et au-dessous de celui-ci on voit dans la maçonnerie un grand arc surbaissé, d'une date assez récente, sans aucune saillie, et qui montre le moyen employé pour soutenir la partie supérieure du portail à l'époque de la reconstruction de la porte centrale dont nous parlerons bientôt. Quatre grands contreforts appuient ce portail et le divisent en trois parties égales. Ceux de ces contreforts qui appuient la tour s'élèvent seulement jusqu'au haut de la partie ancienne de celle-ci qui ne dépasse pas la base du pignon. Les retraits des contreforts sont accusés par des larmiers joints par un bandeau à chaque étage de la tour. Ces étages, au nombre de deux, sont éclairés par des fenêtres qui diffèrent entre elles. Supérieurement c'est un ogive dont la baie est ornée de colonnettes et d'un boudin de même diamètre. Au-dessous c'est une simple lancette en porte-à-faux avec la première, et dont les arêtes coupées en biseau n'offrent aucun ornement. Ces ouvertures sont reproduites exactement sur chacune des faces de la tour. A la partie inférieure, mais au nord seulement, il existe une grande fenêtre ogivale sans meneau, en rapport avec celles qui éclairent les bas-côtés.

La partie supérieure de la tour est entièrement moderne : c'est probablement un achèvement, et l'on ne pourrait supposer aucun motif de reconstruction. Elle est divisée en deux étages séparés par deux corniches, flanqués aux angles par des pilastres, et ouverts par des pleins-cintres avec archivoltas. Elle est terminée par une balustrade à jour que soutiennent quatre massifs en manière de piédestaux.

La porte centrale est ouverte par un vousoir plein-cintre creusé d'une large gorge avec une clef en console. Deux pilastres d'ordre dorique, avec un entablement surmonté d'un fronton triangulaire, encadrent cette porte dont on peut attribuer la construction au XVII^e siècle. Les portes latérales, d'aussi mauvais goût et de la même époque sont, moins le fronton et en raccourci, une répétition exacte de la porte du milieu. Quelque motif futile a sans doute causé la destruction des portes anciennes qui devaient être dans un état parfait de conservation. D'après l'usage, on les avait trouvées trop petites, et l'on a cru ajouter beaucoup à la décoration de l'église en leur substituant l'ajustement qu'on y voit aujourd'hui. Il y est complètement déplacé, et avec la partie supérieure de la tour il fait de ce portail un ensemble de parties incohérentes qui ne peut manquer de choquer l'œil le moins exercé.

Le couronnement de la nef est formé d'un simple bandeau soutenu de modillons terminés en pointe. Du côté du midi on voit, mêlées à ces modillons, quelques têtes grôtesques. La pointe de l'ogive des fenêtres présente aussi une de ces têtes, mais d'une proportion un peu plus forte.

Deux arcs-boutants, réduits à leur plus simple expression, appuient de chaque côté les voûtes de cette nef.

Les transepts et le chœur n'ont pour couronnement qu'une corniche fort peu saillante, et il n'existe pas de balustrade au-dessus. On doit se rappeler que le chœur n'est pas voûté : ce qui se devine d'abord à l'extérieur par le peu d'élévation du comble relativement à celle de la nef. Les fenêtres ont leurs baies creusées de gorges remplies de feuillages légers ; elles sont couronnées d'archivoltes terminées par une accolade tronquée qui devait s'appuyer à la balustrade si elle eût été exécutée ; car il est évident qu'elle entraînait dans le projet de l'architecte, et elle était un ornement assez commun de l'époque.

Les trumeaux des fenêtres sont décorés de pilastres à retraits, divisés dans leur partie supérieure et terminés par des pyramides ornées de crochets. Ces pilastres répondent aux murs de refends des chapelles, sur lesquels devaient s'élever les contreforts chargés de soutenir les arcs-boutants des voûtes du chœur, si celles-ci eussent existé. Une gouttière sous forme de monstre, se remarque à chaque pilastre à la hauteur du couronnement des chapelles qui environnent le chœur.

Au nord de l'église est la sacristie, bâtiment tout moderne et qui n'offre que de simples murailles. A l'ouest on y a encasté un bas-relief mutilé. Il représente le Christ assis sur un trône et accompagné de deux anges en adoration. Il se peut que cette sculpture provienne du tympan de l'une des portes de l'église, et plus probablement de celle du milieu.

Il existe une analogie frappante entre le style des diverses parties de l'église de Brienne, et quelques parties des différentes églises de Troyes. Ainsi les anciens piliers du XII^e siècle, rappellent absolument ceux de la partie ancienne de la Madeleine ; les deuxième et troisième piliers de la nef, ceux de Saint-Remi de la partie correspondante, et enfin le pourtour du chœur, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, l'église de Saint-Jean, moins la balustrade.

Après l'église paroissiale de Brienne qui est le seul monument du moyen âge de ce pays, il convient de citer pourtant deux maisons de bois qui existent dans le voisinage et dont les supports d'encorbellement sont ornés d'arabesques de la fin du XVI^e siècle. On pouvait y voir autrefois un assez grand nombre de maisons de bois ornées de sculptures, mais les agrandissements des rues, et ce besoin d'innovation qui s'est fait partout sentir, les ont fait disparaître entièrement.

Il existe dans le château moderne, une chapelle sous l'invocation de Sainte-Croix. Ce nom pourrait bien rappeler une fondation plus ancienne ; elle existait vraisemblablement dans l'ancien château, au temps des croisades.

Abbaye de Basse-Fontaine.

Les comtes de Brienne, dont nous connaissons déjà l'antique illustration, s'étaient fait encore remarquer par une rare piété ; et des bienfaits abondants distribués aux ordres religieux, avaient toujours été le complément de ces pieux sentiments. Ainsi leurs riches revenus servirent souvent à doter et même à créer des abbayes. Ces princes paraissaient surtout favoriser, d'une manière toute spéciale, l'ordre des Prémontrés, institué par saint Norbert. Il est vrai que les religieux de cet ordre s'étaient toujours distingués par une éminente piété, par une intégrité de mœurs irréprochables ; toute leur vie enfin avait ce caractère de candeur et d'innocence, dont on avait probablement voulu donner une emblème dans la couleur blanche des vêtements qu'ils portaient. De tels motifs avaient certainement déterminé le choix des généreux bienfaiteurs, et ils appelèrent, dans l'abbaye de Basse-Fontaine, qu'ils venaient de fonder et de pourvoir d'abondants revenus, ces religieux, assurément dignes de leurs faveurs. Presque dans le même temps, ils avaient établi deux autres monastères à très-peu de distance de Brienne ; l'un était l'abbaye de Beaulieu, l'autre de la Chapelle-aux-Planches. C'était de l'abbaye de Beaulieu qu'étaient sortis les religieux venus pour peupler Basse-

Fontaine. Elle avait reçu ce nom du site plein de charme où elle se trouvait placée, entourée des terrains les plus fertiles et sur les rives ombragées de la rivière d'Aube. Tous ces faits sont constatés d'une manière indubitable, par des chartes fort anciennes dont nous allons donner le contenu.

La première charte est relative à la fondation de l'abbaye de Basse-Fontaine; elle en est en quelque sorte le titre légal.

Puisqu'il est reconnu que la fragilité humaine a de fréquents besoins, il est de toute nécessité que les hommes, dans l'état d'abaissement où les mettent leurs fautes, trouvent du soulagement dans quelques bonnes actions. Qu'il soit donc connu de tous ceux qui sont et seront, que Valter, comte de Brienne, pour porter remède à son âme et à celles de ses prédécesseurs, a cédé et donné à l'abbaye et à l'église, bâties en l'honneur de la Vierge mère de Dieu, la dixième partie de ses revenus sur son château de Brienne, c'est-à-dire le droit d'aunage, vente et mesurage, la dime de tout le blé de son grenier, excepté de l'avoine qu'il aurait achetée pour ses chevaux, la dime du vin, excepté de celui qu'il aurait acheté pour vendre. Il lui concède et donne de plus la dime de ses revenus de Piney, de ses revenus provenant du bois en argent et en blé, excepté celui sur lequel il a droit pour forfaitures, et encore la dime des pâturages, la dime de ses terres si légalement et qu'elle n'ait point été octroyée par quelqu'un de ses prédécesseurs, sinon la dime de la dime. Avec tout cela, il lui cède l'espace de terrain qui s'étend du ruisseau nommé Ponton au ruisseau nommé Prosel, et la rive de la rivière d'Aube qui est libre et sur laquelle personne n'a de droits. Quant au bois qui est entre les deux ruisseaux susnommés, il lui cède depuis le chemin qui passe devant le bois, une jetée de trait jusqu'au-dessous, et autant de terrain entre le pont des marais de Mastilie et d'Albert. Sur la limite de nos biens, entre les ruisseaux dont il a été question, il nous a permis de construire, sur la rivière d'Aube, un moulin pour nos besoins et sans nuire aux siens propres, et il nous a laissé toute liberté sur la rivière au-dessous de l'enceinte de ses domaines. Enfin il nous a cédé le droit d'usage dans ses eaux et dans tous ses bois, excepté près de notre abbaye, dans le bois qu'on appelle Aicion; le droit d'y mener nos troupeaux, à condition toutefois que la nuit ils continueront de revenir à la ferme, et que leurs gardiens ne bâtiront, sans leur consentement et leur permission, ni maison, ni habitation quelconque. Pour confirmer la fondation de ce don, nous avons soin de prendre des témoins, et nous plaçons au-dessous leurs noms. Ont signé Erard son fils; André son fils; Marie sa fille, etc.... Ainsi défini et confirmé, nous faisons notifier cet acte, l'an de l'Incarnation du Verbe 1143, le 11 des calendes de février, et de la lune le 23, Louis étant roi de France, et le vénérable Haton, évêque de Troyes.

Lettre d'Haton, évêque de Troyes, pour confirmer la fondation de l'abbaye de Basse-Fontaine.

« Haton par la volonté de Dieu, humble ministre de l'église de
« Troyes, à Ancher, vénérable abbé de Basse-Fontaine, et à ses
« successeurs qui doivent le remplacer d'après la règle des canons.
« Parce que la passion des hommes pervers, par l'instigation du
« diable, est souvent enflammée de telle sorte, qu'ils usurpent par
« des fraudes les possessions et les droits des églises de Dieu, il est

« nécessaire que les églises les plus faibles viennent se mettre sous
« la protection des évêques du siège principal. C'est pour cela très-
« cher fils Ancher, que, ayant vu, par une faveur de la clémence
« divine, votre maison de Basse-Fontaine, élevée au noble titre
« d'abbaye, vous êtes venu, avec Valter, comte de Brienne, près
« de nous, humble serviteur, et nous avez demandé avec prières
« que les donations faites par ce prince à cette abbaye, comme il l'a
« reconnu en notre présence et nous a remis l'église, fussent con-
« firmées par la puissance de notre privilège. Nous avons donc
« consenti à vos justes demandes, et voici quelles sont les donations
« qui vous furent faites : le susdit Valter, comte de Brienne, pour
« porter remède à son âme, et à celles de ses prédécesseurs, a cédé
« et donné à Dieu et à l'église bâtie en l'honneur de la Vierge mère
« de Dieu, au lieu dit Basse-Fontaine, la dime de ses revenus de
« son château de Brienne, c'est-à-dire du droit d'aunage, vente et
« mesurage, la dime de tout le blé de son grenier, excepté de l'a-
« voine qu'il aurait achetée au besoin pour ses chevaux, la dime du
« vin, excepté de celui qu'il aurait acheté pour vendre, etc. Ont
« cédé et approuvé cette donation en notre présence, les fils du
« comte Valter, Erard et André, et Marie leur sœur. Acte en fut
« dressé l'an de l'Incarnation du Verbe 1145, de la papauté d'Eu-
« gène 1^{er}, et sous le règne de Louis. »

Lettres d'Erard, comte de Brienne, publiées en faveur de l'abbaye de Basse-Fontaine.

« Moi Erard, comte de Brienne, je fais savoir à tous ceux qui
« sont et seront que, d'un consentement réciproque, nous avons
« terminé de cette manière les différends qui s'étaient élevés entre
« les religieux de Basse-Fontaine et moi, au sujet des chemins et
« des bois voisins de cette abbaye. Tout ce qu'ils possédaient à
« Précy, tant en terres qu'en prés, ils me l'ont cédé à perpétuité à
« moi et à mes héritiers. Ils n'ont gardé que la grange qui est
« dans la ferme avec la manse et une partie de la dime de ces biens
« et d'autres qui leur appartenaient. Ils ont dispensé, moi et mes
« successeurs, pour toujours de partager les terres qui sont depuis
« le vieux chemin de Basse-Fontaine au bois jusqu'à la portée d'un
« trait. Et moi, à la gloire d'Agnès mon épouse et de Galter mon
« fils, et aussi pour le salut de mon âme, en compensation des
« biens plus haut énumérés, j'ai donné à l'église plus haut nommée,
« ma vigne de Bertremont et les terres que les moines de l'abbaye
« ont défrichées aux finages de Basse-Fontaine et de Maisnot. Je
« lui ai donné le chemin qui sépare le champ du haut et les vignes;
« je leur ai donné le bois et tout le terrain qui, depuis ces mêmes
« vignes jusqu'à Pétracelle, est renfermé entre le nouveau chemin
« et la rivière d'Aube, pour qu'ils le défrichent et le cultivent, et
« pour qu'ils en fassent à leur gré un tout autre usage. Je leur
« ai donné le pré de Maisnot jusqu'au bout et une partie du bois
« adjacent, selon que le chemin qui part du haut du pré vient
« aboutir au grand champ de Maisnot. J'ai confirmé ainsi tous ces
« actes, et j'ai promis que désormais mes héritiers auraient soin
« que personne n'eut la permission de défricher et d'arracher dans
« aucune partie du bois. Cependant il gardera son droit d'usage
« dans l'église susnommée. Afin que ces promesses soient fermes et
« durables, nous les avons fait écrire et nous y avons apposé nos

« deux sceaux. Ont été témoins Jean mon frère, abbé de Beaulieu,
« Etienne, etc. Ceci fut fait l'an de l'Incarnation du Verbe 1185 ¹.

Nous venons de voir les seigneurs de Brienne, à l'âme dévote et
généreuse, doter richement cette abbaye de Basse-Fontaine, et lui

1 PRIMARIA CHARTA.

Fundationis monasterii Bassifontani.

Cum multa sint necessaria humanæ fragilitati, maxime necessarium est hominibus, ut quia peccatis deprimuntur, aliquibus beneficiis sublevantur. Notum sit ergo omnibus tam præsentibus quam posteris, quod Vualterus Brenensis Comes, ob remedium animæ suæ et prædecessorum suorum, dono concessit domo et ecclesiæ in honore S. Dei genitricis et virginis Mariæ fundatæ, in loco qui dicitur Bassafontana, decimam reddituum suorum de Brena castello, videlicet Ginovatici sui et venditionis fori ac minagii, decimum quoque vas totius annonæ Cellarii sui, excepta avena si ad opus equorum suorum quandoque emerit, vini quoque decimam concessit, excepto quod ut vendat emerit. Concessit etiam dono decimam reddituum Pisnei, ac reddituum nemoris in denariis et in annona, excepta illa quæ est sumpta de fore factis, atque decimam pasnagii, necnon etiam suarum culturarum decimam si legaliter..... nec antea alicui sit concessa ab aliquo prædecessorum suorum, sin autem redecimam. Cum his etiam concessit à rivo qui dicitur ponton, usque ad rivum qui dicitur prosel terram interviam et ripam albulæ fluvii jacentem liberam et absolutam. De nemore etiam intra supradictos rivulos, à viæ ante nemus quantum arcus jactare potest infra ipsum nemus tantumque de curcellis intra pontem Mastilii et Alberti magnolium. In divisione etiam tentorii nostri inter rivulos commemoratos molendinum prædescriptæ ecclesiæ ad usus nostros super fluvium albulam construere concessit, suis nullatenus no-civum molendinis, ipsumque fluvium liberum infra septa atrii. Denique nobis concessit usuaria in omnibus aquis suis, et in cunctis nemoribus suis, excepto nemore quod dicitur Aicium ad ædificia nostra et pecora nostra degenda, ita videlicet quod ad villas noctu quiescere pergant, nec aliquam domum, aut aliquod edificium in eis nemoribus absque suo concessu ac licentia eorum pastores faciant. Ad hanc autem doni institutionem confirmandam testes adhibere curamus eorumque nomina subscribendo signamus, Signum Airardi filii sui. S. Andreæ filii sui. S. Mariæ filiæ suæ, etc. Hoc autem definitum et corroboratum notificamus anno ab Incar. Domini 1143. 11. Cal. Feb. luna 23. Ludovico rege Francorum regnante, præsidente quoque venerabili Hatone Trecensis urbis præsule.

LITTERÆ HATONIS.

Trecensis episcopi pro confirmatione institutionis cænobii Bassifontani.

Hato per Dei patientiam Trecensis Ecclesiæ humilis minister, Anchero venerabili abbati Imifontis ejusque successoribus canonice substituendis imperpetuum. Quoniam perversorum hominum cupiditas diabolo instigante sæpe adeo inflammatur ut ecclesiarum Dei jura et possessiones quibusdam fallatis usurpant, minores ecclesias ad primæ sedis episcopos ob tutelam confugere necesse est. Ea propter fili charissime Anchere cum locus Imifontis divina propitiante clementia, in abbatiam sublimatus esset, adjuncto tibi Valterio Brenense Comite parvitatem nostram adiisti suppliciter postulans, ut donationes quas ecclesiæ in prædicto loco sitæ idem princeps contulerat, pro ut in præsentia nostra ipse recognovit et nobis reddens ecclesiæ investivit privilegii nostri munitione firmaremus. Nos autem justis petitionibus tuis annuimus donationes igitur hujusmodi sunt, prædictus Valterus Brenensis Comes ob remedium animæ suæ et prædecessorum suorum dono concessit Deo et Ecclesiæ in honore Sanctæ Dei genitricis et virginis Mariæ fundatæ in prædicto loco Imifontis deci-

mam reddituum suorum de Brena Castello videlicet Ginovatici sui et venditionis fori ac minagii, decimum quoque vas totius annonæ cellarii sui excepta avena, si ad opus equorum suorum quandoque emerit vini quoque decimam concessit excepto quod ut vendat emerit etc., laudaverunt etiam hoc et concesserunt in presentia nostra filii predicti Comitis Valteri, Erardus et Andreas, et Maria soror eorum. Actum est hoc anno Incarnati verbi 1145 Eugenii papæ anno I, regnante in Francia Ludovico.

LITTERÆ ERARDI.

Comitis Brenensis in favorem cænobii, Bassifontani expeditæ.

Ego Erardus Brenensium Comes, presentibus et futuris notum facio, quod inter me et fratres Bassifontis super viis et nemoribus terrisque ibi adjacentibus, pari utriusque partis assensu omnes in hunc modum controversias terminavimus. Quod quicquid ipsi apud Prisceyum tam in terris quam in pratis et censibus atque terragiis habebant, mihi et heredibus meis in perpetuo possidendum concesserunt. Grangiam tantum suam quæ in villa est cum manso et partem decimationis ipsarum et aliarum pertinentium sibi retinuerunt. A divisione itaque terrarum quæ ab antiqua via Bassifontis in nemus ad jactum unius arcus prætendi debebat me et successores penitus absolverunt. Ego vero laude Agnetis uxoris mecum et Galterii filii mei pro salute animæ meæ et supradictarum possessionum recompensatione prænominatæ donavi ecclesiæ vineam meam de Bertremonte, terrasque quas in finibus Bassifontis et Maisnolii eradica-verunt. Viam quoque superiorem campum et vineas dividentem. Nemus etiam et quidquid ab eisdem vineis usque ad Petrosellum inter novam viam et albam fluvium concluditur ad eradicandum et excolendum sive ad proprios usus pro libitu suo reservandum. Pratum enim calceate de Mainol et partem nemoris quod eidem adjacet sicut via à summitate prati versus magnum campum Maisnol tendit. Enim vero super omnis confirmavi et ab hæredibus meis imperpetuum observandum promisi quod in nulla nemoris parte extirpare seu eradicare alicui amplius licebit. Nihilominus autem supradictæ ecclesiæ solitum usuarium suum ibi retinebit. Ut hæc igitur firma et inconcussa permaneant Chirographo tradidimus et utroque sigillis in robur firmissimum confirmavimus, hujus rei testes sunt Joannes frater meus Abbas Belliloci, Stephanus etc. Actum est hoc anno incarnati verbi 1185.

Privilegium confirmationis Ecclesiæ Bassifontis ab Eugenio Papa 3, omniumque bonorum eidem Ecclesiæ à quibuscunque collatorum et etiam conferendorum.

Eugenius Episcopus servus servorum dei dilectis filiis Balduino abbati de Bassofonte ejusque fratribus tam presentibus quam futuris regularem vitam professis imperpetuum. Quoties à nobis illud petitur quod rationi et honestati convenire dignoscitur, animo nos decet libenti concedere, et petentium desideriis congruum impartiri suffragium. Eapropter dilecti in Domino filii, vestris justis postulationibus clementer annuimus, et Ecclesiam S. Mariæ de Bassofonte in qua divino mancipati estis obsequio sub B. Petri et nostra protectione suscepimus, et presentis scripti privilegio communimus. In primis si quidem statuentes, ut ordo canonicus secundum B. Augustini regulam et Præmostratensium fratrum institutionem in vestra ecclesia futuris perpetuo temporibus inviolabiliter conservetur. Præterea quascunque possessiones, quæcunque bona in agris, vineis, pratis, sylvis, pascuis terris cultis, vel incultis, decimis, seu

garantir ces donations par des titres indubitables : ils ne furent pas les seuls animés d'aussi pieux sentiments. A la même époque, des personnages d'une haute distinction, suivant un tel exemple, se signalèrent par des libéralités envers le même monastère. On lit qu'en effet, l'an 1146, à l'exhortation du comte Gauthier, Jacques, seigneur de Chassericourt, du consentement d'Agnès, son épouse, et à la sollicitation de la mère de son épouse, Agnès de Baudement¹, et de dame A..., comtesse de Brienne, donna à Basse-Fontaine toute la part des dîmes qu'il avait au village de Bligny. Ce don fut approuvé par Geoffroy, évêque de Langres, qui remit aux religieux, en présence de Hugues, abbé de Pontigny, alors évêque d'Auxerre, et de Bernard, abbé de Clairvaux, les dîmes de Vitry qu'il tenait en don du même seigneur de Chassericourt. Ensuite, afin que ces donations fussent plus assurées, l'abbé Ancher les fit confirmer, deux ans après, par Hatton, évêque de Troyes, et ratifier aussitôt par les enfants du comte Gauthier, Erard, André et Marie.

Le pape Eugène III approuva et confirma ces donations par une bulle de l'an 1148, du temps de Baudoin, deuxième abbé du monastère. En 1161, le comte Erard, qui avait approuvé toutes les donations de son père, en eut quelque regret, et s'empara de la ferme de Nuisement, qui faisait partie du don du fondateur. Mais bientôt, plein de repentir, il alla trouver l'évêque Henri, accompagné de Jean, son frère, abbé de Basse-Fontaine, lui remit cette métairie en le suppliant de la donner à l'abbaye. Ensuite lui-même confirma, par son sceau, la donation de l'évêque. Une telle restitution, ainsi faite par le moyen d'un tiers, peut nous paraître maintenant quelque chose d'étrange. Est-ce pour ménager son amour-propre offensé peut-être d'être forcé de faire cette démarche, ou pour que sa restitution se fasse d'une manière plus digne qu'il emploie un intermédiaire, c'est ce que nous livrons à l'observation et à la sagacité des lecteurs ?

aliis eadem ecclesia juste et canonice possidet, aut in futurum concessione pontificum, largitione regum vel principum, oblatione fidelium, seu aliis justis modis deo propitio poterit adipisci, firma vobis vestrisque successoribus et illibata permaneant. In quibus hæc propriis duximus exprimenda vocabulis. Locum videlicet ipsum de Bassofonte, locum de Maisnil cum molendinis, Grangiam de Verpillaria cum omnibus earum appenditiis. Quidquid à Galtero Comite Brenensi vobis datum est, et Episcopi Trecentis sigillo firmatum, decimas Blenicurtis Novevillæ, Vitriaci, Cepei, Covenii, et Frœvallis. Octavam partem decimæ de nova et antiqua Brena, cum decimis Calderii, sancti Navortii atque Prisceii, octavam partem totius terræ et aquæ quæ adiacet terræ Alberti Mannolii. Porro laborum vestrorum quos in novalibet propriis manibus aut sumptibus colitis sive de nutrimentis vestrorum animalium nullus à vobis decimas exigere presumat. Decernimus ergo ut nulli omnino hominum liceat præfatam ecclesiam temere, aut ejus possessiones auferre, vel ablatas retinere, minuire, seu quibuslibet vexare molestiis, sed omnia integra conserventur eorum pro quorum gubernatione et sustentatione concessa sunt, usibus omnimodis profutura, salva sedis apostolicæ auctoritate, et Diocesanorum Episcoporum canonica instituta. Si qua igitur in futurum ecclesiastica secularisve persona hanc nostræ constitutionis paginam sciens contra eam temere venire temptaverit, secundo tertiove communita, si non satisfactione congrua emendaverit potestatis honorisque sui dignitate careat, reamque se divino judicio existere de perpe-

Le comte de Champagne, Henri I^{er}, nommé à si juste titre Henri-le-Libéral, lui que l'on retrouve toujours lorsqu'il s'agit de pieuses fondations ou de bienfaits à distribuer, affranchit le monastère et tous les biens qui en dépendaient. C'était commencer sur des moines une œuvre qui, plusieurs siècles plus tard, devait prendre un grand accroissement et s'étendre au peuple tout entier.

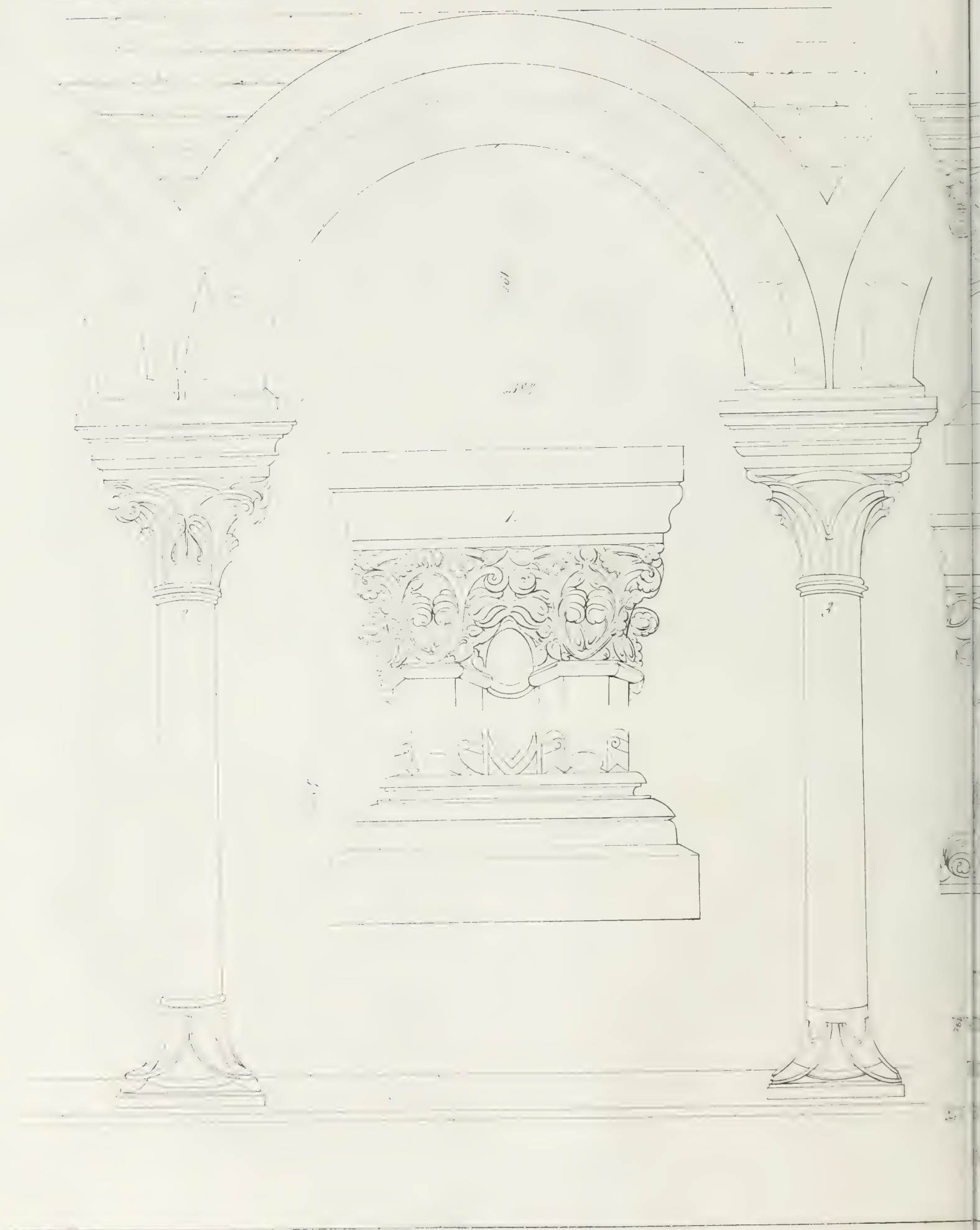
Telle est à peu près l'histoire de la fondation de cette abbaye. En la continuant et en allant visiter ce que le démolisseur a épargné de ses ruines, cherchons tout d'abord pourquoi elle fut ainsi nommée. En tournant le parc du château de Brienne, au sud-ouest, on trouve, à l'angle d'un chemin, une croix nouvellement plantée². En suivant ce chemin, auquel de pieux souvenirs ont légué le nom de voie de Saint-Jean, on pénètre dans le bois appelé *Défaut*, et l'on arrive bientôt près d'une fontaine qui surgit au bas d'un terrain incliné au sud. Cette source jaillit sous une voûte ogivale ombragée de grands arbres, et tombe dans un canal de dix à douze pieds, ouvert dans des dalles. Quand elle a rempli un bassin creusé près de la rivière d'Aube, elle continue encore à couler, jusqu'à ce que, un peu plus loin, elle mêle ses eaux à celles de l'Aube, dont les rives, relevées tout-à-coup, semblaient d'abord les empêcher d'y arriver.

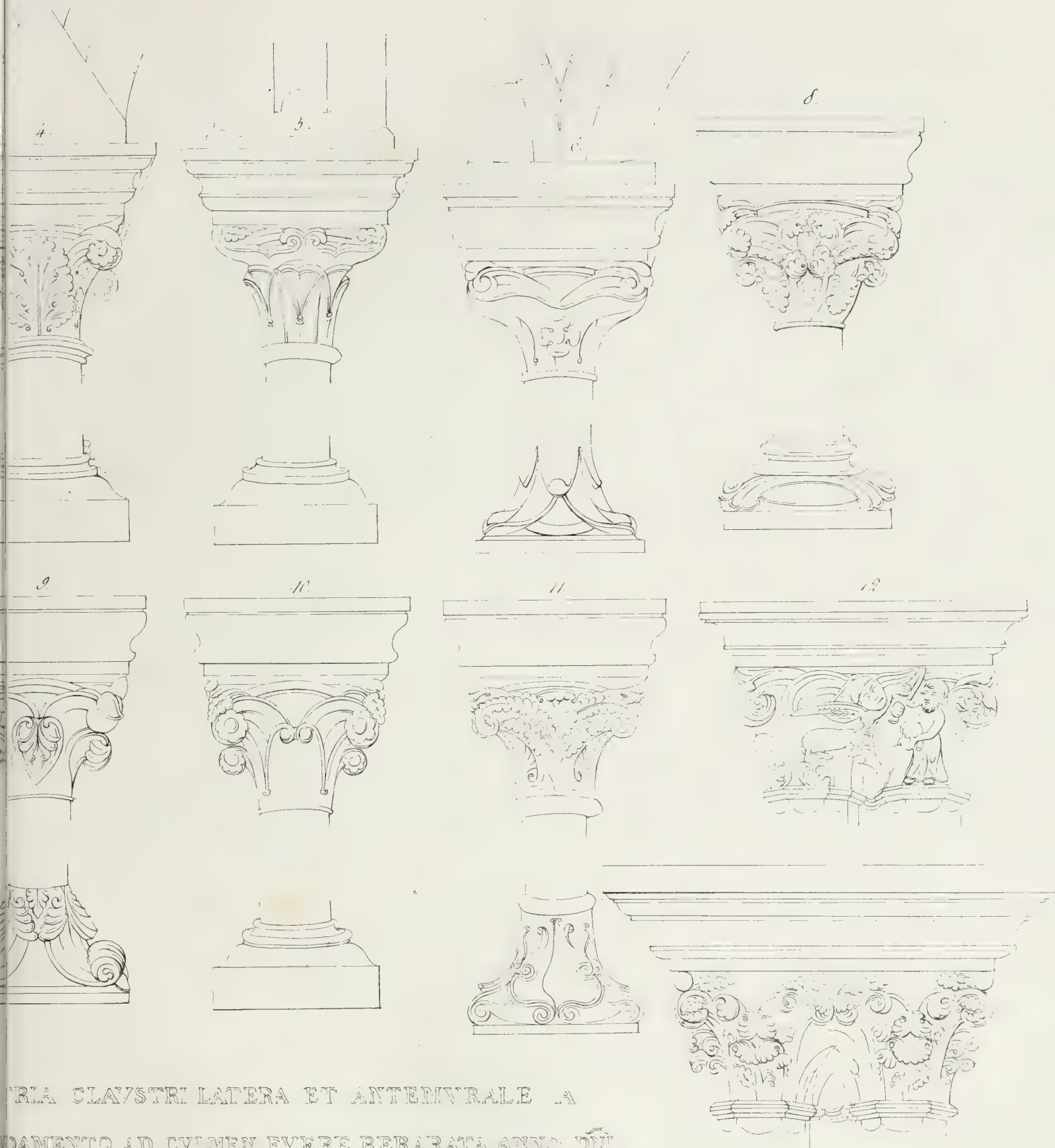
C'est cette source et sa situation qui a donné à ce lieu le nom de Basse-Fontaine, que les vieilles chartes avaient désigné en latin par ces mots *Bassacum*, *Bassus Fons*, *monasterium Bassifontanum*, et *Imus Fons*, nom que prit ensuite le monastère. C'est tout prêt de cette source que les religieux de Beaulieu, *Bello loco*, vinrent, à la prière du comte Valter, et conduits par Ancher, leur premier abbé, planter une croix et bâtir un monastère avec une église qu'ils dédièrent à la Vierge. Au sud de cette église, le pieux comte Gauthier fit élever une chapelle sous le vocable de sainte Catherine : c'était là qu'il venait entendre la messe ou prier avec ses chevaliers avant de commencer sa chasse. Tant il est vrai qu'alors

trata iniquitate cognoscat, et à sacratissima corpore et sanguine dei et Domini nostri Jesu Christi aliena fiat, atque in extremo examine districtæ ultioni subjaceat. Cunctis autem eidem loco jura servantibus, sit pax domini nostri Jesu Christi quatinus et hic fructum bonæ actionis percipiant, et apud districtum judicem præmia æternæ pacis inveniant. Amen. Amen. Amen. Datum apud Claramvallem per manum Guidonis S. Romanæ Ecclesiæ Diaconi Cardinalis et Cancellarii, 6. Kal. Maij. Indictione II. Incardom. anno 1148. Pontificatus vero Domini Eugenii Papæ 3, anno 4.

¹ On trouve dans l'obituaire de l'abbaye de Prémontré, sous la date du 31 mars, sans indication d'année, *commemoratis agnetis de Baldimento fundatricis ecclesiarum de Bassofonte et de Moncello* (l'abbaye de Moncel au diocèse de Châlons). Cette Agnès est peut-être la mère du fameux Jean de Brienne, roi de Jérusalem, qui était un des bienfaiteurs de Basse-Fontaine, et cette abbaye ainsi que celle de Moncel eut Agnès pour leur fondatrice, avec les comtes de Brienne.

² La croix que nous trouvons à l'angle du chemin de Saint-Jean a été élevée par les soins de M. Lefèvre, curé de Brienne, auquel nous devons nous-mêmes des remerciements pour la complaisance qu'il a mise à nous donner tous les renseignements possibles sur l'abbaye de Basse-Fontaine.





RIA CLAVSTRI LATERA ET ANTEMURALE LA
 DAMENTO AD CULMEN FVERIS RERARATA ANNO DNI
 104 QVO TRITICI MENSURA SCVTO HORDEI 35 ASSIBVS
 MENE 20 VENIVIBAT DVRISSIMO INTER EUROPEOS
 PRINCIPES BELLO VIATRANTE.

on voulait, à toute force, que Dieu fût partout et présidât même aux fêtes et plaisirs. Passe encore, si jamais il n'avait été mêlé à des actes beaucoup moins innocents.

Riche des dons des comtes de Brienne, et protégée par eux, l'abbaye de Basse-Fontaine dut long-temps sa splendeur à la possession d'une relique précieuse qui, suivant la tradition, avait été rapportée de l'Orient et donnée à l'abbaye par Gauthier, comte de Brienne et duc d'Athènes, mort en 1256. Cette relique était le doigt indicateur de saint Jean-Baptiste, et elle attirait une foule de pèlerins venant de tous les pays où elle était connue. Pour se rendre près de cet objet de leur vénération, ils prenaient le chemin dont nous avons parlé, auquel on donne, par dévotion, le nom de la voie de St-Jean.

Pendant un long intervalle, jusqu'en 1428, aucun de nos historiens ne fait mention de cette abbaye. Cette année-là, Jean Léguisé déclara que le doigt conservé dans l'église de Basse-Fontaine était celui de saint Jean-Baptiste. Sous l'évêque Jacques Raguier, on dressa un procès-verbal où sont nommés tous les anciens qui affirmèrent, que de tout temps, ils avaient ouï-dire que cette relique était véritablement le doigt *index* de saint Jean-Baptiste, apporté de la Palestine par un comte de Brienne.

L'abbé de Basse-Fontaine fut électif jusqu'au commencement du XVI^e siècle, et l'abbaye, à cette époque, fut mise en commande. En 1602, Jean Chalon, abbé commandataire, obtint du pape Clément VIII le droit de porter la mitre et les ornements pontificaux.

Depuis ce temps, où nous avons vu les pèlerins accourir en foule à Basse-Fontaine jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, cette abbaye fut soumise à bien des changements et subit de tristes modifications. Au moment où une commission fut établie par Louis XV pour la réformation des moines, il fut arrêté que Basse-Fontaine, dont les religieux étaient réduits à un si petit nombre, qu'ils étaient dans l'impossibilité d'acquitter les fondations et de remplir les devoirs de leur état, serait supprimée. La délibération prise par le chapitre général éprouva d'abord des difficultés de la part de deux religieux de la maison, et d'un autre, de Beaulieu, qui composaient toute la communauté. Mais leur opposition n'étant pas fondée, ils se désistèrent, et le décret de suppression fut rendu par M. de Barral, évêque de Troyes, et ensuite revêtu de lettres-patentes. En conséquence, les biens ont été réunis à la maison de Beaulieu dont celle de Basse-Fontaine était dépendante. Le titre de l'abbaye fut transféré dans l'église de Précy-Notre-Dame, dont la cure était à la nomination de l'abbé de Basse-Fontaine. La relique de saint Jean-Baptiste, et toutes les autres, furent transportées à Brienne-la-Vieille, la paroisse, le mardi 8 juin 1773, avec un grand concours de peuple.

De tous les bâtimens de l'abbaye il ne reste plus qu'une faible partie; mais ces ruines commandent encore assez d'intérêt, parce qu'elles appartiennent à la construction primitive et qu'elles offrent le style roman dans toute sa pureté. L'église a disparu entièrement; la chapelle de Sainte-Catherine, sur laquelle on avait construit depuis le clocher du monastère, n'a pas laissé de trace; deux côtés du cloître,

celui de l'est et celui de l'ouest, ont de même été démolis. C'est celui du sud qui seul est encore debout, car l'église fermait le cloître au nord. Il présente une suite de onze petites arcades plein-cintre, ornées de gorges et de boudins, soutenues par des colonnes isolées, et le tout élevé sur un soubassement dont les arêtes sont taillées en biseau. Un seul exemple de colonnes accouplées se voit à la sixième arcade.

Les chapiteaux en général sont fort riches et les bases très ornées. Les feuilles des premiers sont variées, de bon goût et bien ajustées. A l'achante et au laurier on voit mêlées des grappes et des torsades. Les tailloirs fort saillants, relativement aux dimensions de la colonne, ont aussi des profils différents. Les bases sont fleuries, c'est-à-dire couvertes de feuillages, ce qui, joint à leur élévation peu ordinaire, les fait ressembler à des chapiteaux renversés. Quelques-unes cependant ne présentent que les deux tores de la base attique avec des griffes qui couvrent les angles du socle. Aux deux extrémités, la galerie est appuyée par des piédroits ou piliers flanqués aux angles par quatre colonnes à six pans. Celui qui, à l'orient, soutient la dernière arcade, est historié. On y voit, sur la face du nord, le sacrifice d'Abraham. Le patriarche tient son fils sur sa poitrine et s'apprête à le frapper; mais l'ange saisit le glaive et arrête son bras. Une partie du chapiteau se trouve engagée dans un prolongement de mur moderne, à l'orient, et empêche d'en examiner tout le développement. A l'intérieur comme à l'extérieur, les arcades sont bordées d'un boudin; et, dans la voussure, ces deux boudins sont accompagnés d'un filet, et séparés par une gorge: le n^o 5 de la planche peut donner une idée de cette coupe. Un mur moderne existe à huit pieds environ de cette jolie galerie, et remplace probablement l'ancien mur, et peut donner la mesure de la largeur de l'ancien cloître; mais il ne paraît pas que ces cloîtres aient jamais été voûtés. Cette suite d'arcades est surmontée d'un bâtiment de bois assez moderne. Sur la pièce appelée sablière, on lit une longue inscription qui rappelle que, l'an 1694, les trois cloîtres du couvent furent réparés. Elle est rapportée tout entière dans la planche double que nous avons consacrée à la ruine de Basse-Fontaine.

Les autres côtés du cloître étaient absolument dans le même goût: un chapiteau que nous avons trouvé enfoui dans la terre le témoigne assez. Un puits qui existe encore indiquait peut-être le milieu de l'enceinte. Le type de toutes ces constructions de Basse-Fontaine pourrait, du reste, se retrouver dans les jolies galeries de l'ancien palais épiscopal d'Auxerre, où sont établis aujourd'hui les bureaux de la préfecture; dans celles du cloître d'Aix, en Provence, et enfin dans celles du cloître de Saint-Trophime de la ville d'Arles, qui a été reproduit en plusieurs planches par l'habile crayon de M. Chapuy.

L'abbaye de Basse-Fontaine, depuis sa suppression, était devenue une simple métairie: les propriétaires en ont enlevé les matériaux à mesure qu'ils démolissaient. Ce qui reste sera peut-être bientôt détruit de même, et il serait à désirer qu'on les vit conservés quelque part. Plusieurs chapiteaux, avec leurs bases, sont parfaitement intacts, et ce serait une belle œuvre que de les recueillir pour quelque musée d'archéologie.

SAINTE-SAVINE.

En recherchant l'origine de tous ces monumens religieux qui couvraient autrefois notre France, il est arrivé que des faits du plus haut intérêt, et souvent les circonstances les plus capables de piquer la curiosité, ont été révélés par leur antique histoire. C'est toujours quelque action d'éminente piété, l'enthousiasme religieux, la foi si vive aux premiers siècles du christianisme, qui ont présidé à toutes ces fondations et qui ont fait élever tant de temples à la divinité. Dans la construction de l'église de Sainte-Savine, dans la pensée qui en a jeté les fondemens, nous allons retrouver un hommage rendu à ce que la vertu a de plus naïf et de plus pur.

Vers la fin du III^e siècle, une jeune fille de Samos, poussée par de secrets et invincibles desirs, prenait la résolution de quitter son pays. Elle avait un frère qui l'avait précédée dès long-temps dans un pareil projet. Après avoir puisé dans les écoles de la philosophie ancienne toutes les connaissances qu'elles pouvaient lui fournir, il sentit que son esprit et son cœur n'étaient pas satisfaits, et appela le christianisme à son secours. Les obstacles qui contrariaient sa foi près d'une famille attachée aux anciennes pratiques du paganisme, lui avaient fait abandonner sa patrie. Il était venu dans les Gaules, et au pays des Tricasses avait été mis par l'empereur Aurélien à l'épreuve des tourmens du martyre. — On rappelle à Sainte-Syre, petit village éloigné de quatre lieues de Troyes, la place où saint Savinien fut percé par les satellites de l'empereur. — Savine était sœur de Savinien; elle l'aimait comme on aime un frère; et à cet attachement que le sang avait mis entre eux, s'en joignait un autre peut-être plus puissant encore, celui qui unit deux âmes dans les mêmes sentimens, les mêmes pensées, la même foi. Elle était loin de lui; elle le savait, par une inspiration incompréhensible et divine, arrivé jusque dans les Gaules, et brûlait du désir de se rejoindre à lui, de partager ses prières, sa vie, son bonheur ou ses infortunes. L'enthousiasme religieux, comprimé par tout ce qui l'entourait et que les obstacles même augmentaient de plus en plus, exaltait sa vive imagination. Dieu l'avait appelée; elle ne pouvait plus résister à un ordre aussi formel: telle était sa pensée intime. Elle s'échappe donc de la maison paternelle, suivie d'une seule compagne, qui consent par affection à tout ce qu'elle souhaite d'elle. Cette absence inattendue jette le trouble et l'inquiétude dans le cœur de Sabinus, son père; il se voit ainsi privé de tous ses enfans successivement, et il met tout en œuvre pour retrouver sa fille. Tous ses soins et ses efforts furent inutiles; c'était un dernier sacrifice qu'il devait faire, et toutes les puissances de sa volonté n'y pouvaient rien. Savine était arrivée à Rome: là elle se trouve confiée à la sollicitude pieuse d'une femme chrétienne qui lui donna les moyens de s'instruire dans les dogmes de la religion, et bientôt après elle reçut le baptême des mains du prêtre Eusèbe. Ornée de toutes les vertus auxquelles la religion donne encore plus de prix, elle mena à Rome, tant qu'elle y fut, une vie sainte et pleine d'édification.

Instruisant et soulageant les pauvres avec un zèle infatigable, on lui attribua plusieurs guérisons merveilleuses. Mais son but n'était point atteint en restant dans la métropole du monde; un désir insatiable l'appela vers les Gaules et elle en prit la route, toujours accompagnée de sa fidèle amie, et montrant partout où elle passait le même empressement à soulager les misères et à consoler les infortunes. Après un long et pénible voyage, elle arriva au pays des Tricasses. Elle avait marché quelque temps encore quand elle aperçut devant elle une cité qui lui parut considérable, et elle apprit d'un pasteur le nom de cette ville. Arrivée dans la plaine, à environ un quart de lieue de la ville, elle s'assied et s'entretient un instant du bonheur qu'elle pressent en retrouvant ce frère chéri qu'elle est venue chercher loin du sol de la patrie. Tous deux ont abandonné leur pays, tous deux ont la même foi, tous deux vont bientôt confondre les mêmes prières, adorer ensemble le même Dieu, qui les a fait chrétiens, qui les a rapprochés ainsi par tant d'étonnantes merveilles, et à travers l'immensité des lieux. C'est un espoir qui remplit son cœur d'une ineffable joie. Pendant que toutes ces pensées, ces craintes s'agitaient, elle voit passer un habitant auquel elle s'informe de ce qu'était devenu Savinien et s'il le connaissait, s'il en a entendu parler. — Savinien est mort martyr. — Cette parole la frappe comme la foudre; elle tombe évanouie, et bientôt elle avait cessé de vivre. Sa compagne, qui lui survécut, raconta qui elle était, d'où elle venait: sa piété et ses éminentes vertus lui firent rendre les honneurs de la sépulture à l'endroit même où elle avait expiré.

Au VII^e siècle, Ragnégisile, évêque de Troyes, ayant remarqué quels pieux souvenirs on gardait à la mémoire de sainte Savine, voulut lui élever un monument qui se perpétua au milieu de cette population si pleine de foi. Le lieu même où la sainte avait rendu le dernier soupir lui appartenait; il voulut qu'une église fut dédiée à cette pieuse vierge, et il y contribua de ses propres deniers. Ce ne fut point une œuvre de ferveur inutile; car bientôt après, dans les temps qui suivirent, on vit s'élever autour de cette demeure sainte plusieurs habitations particulières dont le nombre augmenta d'année en année. Elles se groupaient ainsi autour de cette église, comme autour d'un ange protecteur, comme si le voisinage de cette sainte devait les secourir et les mettre à l'abri de tout danger. L'évêque voulut aussi que son tombeau y fut placé.

Il faut croire que l'église de Ragnégisile n'existe plus; que même elle a été rebâtie plusieurs fois. Celle dont nous parlerons bientôt, appartient à la dernière époque des constructions ogivales. Elle devint dans la suite une paroisse dont le curé était prêtre-cardinal. En 1070 ou 1071, Thibaut I^{er} la donna à l'abbé de Montier-la-Celle, qui depuis ce temps en était possesseur, et payait au curé trente-six septiers de vin.

Au XII^e siècle, Troyes s'était considérablement agrandie, et de son côté, Sainte-Savine avait aussi étendu les limites de son territoire. Entre la ville et le village, il n'y eut bientôt plus d'autre séparation que la ligne des fossés; cependant, dans le XVII^e siècle, il n'était point comme aujourd'hui considéré comme faubourg. En une certaine circonstance, les habitans surent bien faire reconnaître les droits qu'ils avaient de rester indépendans. En effet, les paroissiens de Sainte-Savine et de Saint-Gilles avaient été assignés à l'effet de payer, comme faubourg, le don gratuit, connu sous le

nom de *Droits réservés* ; ils démontrèrent qu'ils n'étaient que de simples villages, comme il en est fait mention dans l'état sommaire du bailliage de Troyes. L'affaire fut portée à la cour des Aides, et par arrêt du 11 juillet 1778, il fut déclaré que ces trois paroisses, Saint-Gilles, Saint-Martin et Sainte-Savine étaient exemptes de payer les *Droits réservés* qui n'étaient dus que dans les faubourgs dépendans du corps et des paroisses de la ville.

La plus grande partie de cette paroisse était autrefois du domaine royal de Troyes et en dépendait. Elle était comprise dans la juridiction de la mairie royale des Noës. Ce domaine avait été engagé, en 1595, à Humbert-le-Vergeur, vicomte de Cramail ; il a été tenu au même titre par MM. Pithou, de Corberon et de Vienne, en faveur desquels Louis XIV réunit cette partie à celle de Torvilliers. A M. de Vienne succédèrent M. Thénard du Cordonnet, et ensuite M. Morel, procureur du roi au bailliage de Troyes. Ces domaines furent revendus en 1701. M. Brouzet, médecin de la Barrière, s'en rendit adjudicataire, puis céda son acquisition à la comtesse de Dampierre. En 1767, le comte de Gallard de Béarn en reprit les droits, et les posséda comme dernier seigneur engagiste.

Depuis plus d'un siècle, la population de Sainte-Savine est considérablement diminuée ; mais son territoire comprenait la Rivière-de-Corps et le château de la Grange, qui fut érigé en vicomté en faveur de M. Pithou. Ce hameau est une commune distincte de Sainte-Savine, et comprend la chapelle de Saint-Hypolite, ¹ aujourd'hui détruite, la Maladière, sur la route de Sens, le fief de la Motte, Laviorio, Dinechiens et Nagot. De la communauté de Sainte-Savine dépendent Chicherey, le Hamelet, ² Chanteloup, l'Opéra, et une partie de Boulaye ou de la croix Pigeon.

Bien que ces hameaux ne fussent pas considérés comme faubourgs, on voit par plusieurs quittances données par les habitans de la paroisse de Sainte-Savine aux ouvriers employés par eux, qu'ils étaient tenus à des charges envers la ville, telles que de travailler à la réparation par corvées de ses murailles et au curage des fossés. ³

Ils étaient tenus aussi à la réparation du chemin royal, depuis le pavé de Sainte-Savine jusqu'au bout des maisons de la Maladière, sur la route de Sens, et le travail était ainsi réparti suivant les termes de l'ordonnance. Ceux qui ont deux chevaux sont tenus de faire deux toises de chemin, de la largeur de deux charrues et de trois pieds de hauteur ; ceux qui n'auront qu'un cheval, une toise ; et ceux qui n'ont point de chevaux, un quart de toise de même largeur de deux charrues.

L'église de Sainte-Savine, dont nous avons raconté l'histoire primitive, est du nombre de ces églises reconstruites à la même époque dans le diocèse de Troyes. Ce nombre est si considérable qu'on aurait lieu de s'en étonner, si l'on n'en trouvait les raisons dans des causes de différentes natures. Les premiers édifices religieux qui furent

élevés ne devaient pas offrir beaucoup d'élémens de durée, si l'on considère la rareté de la pierre dans nos pays, rareté qui devait être bien plus grande qu'aujourd'hui. Ce fait expliquerait seul ce renouvellement presque général de nos églises, puisque matériellement c'était une nécessité. Nous pouvons donc remarquer qu'en descendant la Seine au nord, au-dessous de Troyes, le nombre des églises reconstruites augmente progressivement, et qu'au contraire il diminue en remontant le fleuve vers la Bourgogne, où la pierre est plus abondante et de meilleure qualité. D'un autre côté, il est impossible de ne pas signaler l'époque de ces restaurations et reconstructions qui sont à peu près toutes de la dernière période ogivale. Alors Luther en Allemagne, Calvin en France, se créaient de nombreux et ardents partisans : leurs erreurs faisaient invasion partout et avaient pénétré jusque dans nos paisibles contrées. La foi de nos pères ne put-elle s'alarmer de cet immense mouvement des esprits qui s'opérait en tout lieu, et n'ont-ils pas dû chercher à ranimer la vivacité de leurs croyances par tous les moyens possibles ? C'est presque toujours à l'approche du péril qu'on essaie les dernières tentatives, aussi voulurent-ils montrer, en relevant ces monumens religieux qui s'en allaient croulant de toute part, que la réforme n'avait que de l'impuissance, puisqu'elle n'avait pas même de temple pour recevoir ses adeptes.

L'église de Sainte-Savine, par le style de son architecture, ressemble à celle de Saint-André. Comme elle, elle présente une grande régularité de plan ; mais elle est plus longue d'une travée, c'est-à-dire qu'elle en a huit au lieu de sept. Ses piliers offrent aussi beaucoup plus de légèreté, et la disposition simple de ses lignes permet d'embrasser l'ensemble d'un seul coup-d'œil, avantage qui ajoute encore à la grandeur réelle du vaisseau. La nef, semblable à celle de Saint-André, n'a point de fenêtres ; et sa voûte ne s'élève pas de plus de cinq pieds au-dessus de celle des bas-côtés. Le même motif a dû déterminer l'architecte, et sûrement par économie il a supprimé les fenêtres et fait servir d'arc-boutant à la nef principale les voûtes des nefs latérales. La première est terminée par une abside à trois côtés, forme alors très-usitée, et les bas-côtés le sont par des murs droits percés d'une fenêtre à trois meneaux. Au nord, la dernière travée du collatéral présente un pan coupé, ouvert aussi par une fenêtre ogivale, et au sud, cette espèce de demi-abside est remplacée par la sacristie qui ferme l'église par un mur droit. Cet accessoire obligé de toute église paroissiale est ici une pièce carrée avec une voûte d'arête appuyée sur un arc-doubleau, disposé obliquement, de manière à répéter en haut, au dehors, le pan coupé de la chapelle opposée. Elle est éclairée au midi par une longue fenêtre ogivale sans meneau.

Chacune des travées collatérales est éclairée par une fenêtre ogivale à deux meneaux avec des compartimens variés ; quelques-uns de ces meneaux ont été refaits dans le XVII^e siècle.

¹ La carte du diocèse, par Samson, met au lieu de cette chapelle un bâtiment qu'il appelle *arouer* ; ce qui fait soupçonner que c'était anciennement l'oratoire de quelque ermitage : ce mot, selon La Martinière, n'était qu'une corruption d'oratoire.

² Ce mot vient de *hamellus*, qui, suivant les auteurs de la basse latinité, est un diminutif de *ham*, qui signifie maison, habitation. Ainsi,

Hamelet signifie petit hameau. Celui dont il est ici question contient à peine une vingtaine de maisons qui côtoient la paroisse des Noës, au sud-ouest.

³ En 1636, N. Massey, voiturier, donna quittance aux marguilliers de Sainte-Savine de la somme de 42 livres qu'il en avait reçue, pour avoir livré trois toises de moellon, sur les murailles de la ville.

La forme des fenêtres est sans élégance et leur base égale presque leur élévation. Ce défaut, qu'on rencontre dans beaucoup d'églises rebâties au XV^e et au XVI^e siècles, est ici une nécessité, parce qu'il fallait tirer un jour large des bas-côtés, la nef manquant de fenêtres. A l'abside, celles qui y existent sont étroites et divisées seulement par un meneau. On trouve la raison de cette différence dans la disposition du plan, et leur base comparativement plus élevée au-dessus du pavé, atteste que l'intention fut toujours de placer l'autel principal sur un point dominant.

Les nervures croisées des voûtes sont simples et uniformes dans leurs profils, qui ne présentent que des filets anguleux, s'épanouissant sur le fût cylindrique des piliers. Les voûtes des collatéraux ont partout la même élévation; les arcades ont toutes la même portée. Enfin l'édifice est d'un seul jet, et il y a harmonie dans l'ensemble. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, l'intérieur paraît d'autant plus grand qu'il n'est point divisé, c'est une seule nef avec ses bas-côtés, et rien n'indique, dans les lignes principales, quelles pouvaient être primitivement les limites de la nef et celles du chœur. Néanmoins, celles de ce dernier sont visiblement indiquées par les clefs des voûtes, qui étaient ornées de médaillons sculptés et que l'on y voyait encore en 1821, avant qu'on eût badigeonné de blanc toute l'église. Ces médaillons, qui, dans le principe, avaient été rapportés et fixés seulement avec des crochets de fer, ont été arrachés de la voûte, parce qu'ils menaçaient de s'en détacher; mais on les a conservés avec soin. Celui qui est fixé au pilier vis-à-vis la chaire, représente la vierge debout au milieu d'une gloire et tenant l'enfant Jésus sur ses bras. Ses pieds sont posés sur un croissant d'argent, et elle porte sur la tête une couronne d'or fleuronée. Le cadre a la forme d'un quatre-feuilles ou portions de cercle réunies.

Le second médaillon, fixé au mur près de l'autel, à l'extrémité du bas-côté, au nord, offre aussi la forme d'un quatre-feuilles, mais celles-ci sont à pointes. On y voit sainte Savine en voyage, allant à la recherche de son frère Savinien. Elle tient de la main droite un long bâton de pèlerin, et de l'autre un livre fermé, probablement l'évangile. Sa tête est recouverte d'une espèce de capuchon, dont le bord inférieur descend sur les épaules par-dessus le manteau. Maximinole, sœur de lait de sainte Savine et sa compagne fidèle, est près d'elle et semble la suivre. Le sculpteur lui a donné à dessein une taille plus petite, puis a ajouté à son vêtement un léger tablier pour marquer la différence des conditions. Maximinole porte aussi un long bâton de voyage, et sa main gauche est appuyée sur une large escarcelle suspendue à sa ceinture.

Les costumes de ces deux figures, qui sont peintes et dorées, n'ont rien d'idéal; ils rappellent seulement ceux des bonnes bourgeoises de Troyes, de l'époque où vivait le sculpteur. Le XVI^e siècle, au reste, fourmille d'anachronismes de ce genre, comme on en peut juger par les nombreux exemples que fournissent les figures des vitraux peints. Il est, assurément, facile de comparer les costumes des figures historiques, avec celui des donateurs et des donatrices qui y sont représentés.

Le troisième médaillon, qui a la forme d'un trèfle, n'offre que le monogramme du Christ en majuscules ornées, sculptées en relief et dorées sur un écu d'azur. On le voit fixé au mur de refend des chapelles, près de la porte méridionale.

L'extérieur de l'église a beaucoup de simplicité: le mur est couronné par un bandeau avec deux gorges au-dessous, et cette espèce de corniche règne tout autour de l'église, à l'exception toutefois de la façade de l'ouest, terminée par un pignon. Le côté du sud est appuyé de contreforts à base élevée et divisés par un larmier. L'abside et les chapelles latérales le sont de même dans la direction des nervures de la voûte. Le côté du nord seul n'a point d'appui extérieur. Les murs de refend des chapelles, qui sont plus profondes que celles du midi, offrent une résistance suffisante à la poussée des voûtes.

Un large pignon s'élève des deux côtés sur la quatrième et la cinquième travée. Cette disposition extérieure semble indiquer des transepts, mais il n'y en a pas la moindre intention à l'intérieur. Le clocher ou beffroi en bois, qui s'élève à l'intersection des combles, est carré et percé de trois ouvertures triflées sur chaque face. Il est terminé par une pyramide à deux sommets, entre lesquels est placée une croix de fer ornée de moulures en plomb. Les deux fenêtres ouvertes sous le pignon, ont leur base plus élevée du sol que celle des autres; ce qui s'explique par la porte méridionale placée au-dessous dans la quatrième travée. Cette porte est presque carrée et peu élégante. Elle est partagée en deux vantaux par un pilier ou trumeau, creusé de gorges en manière de cannelures sur les faces latérales, lequel n'ayant pas de chapiteau ne s'ajuste guère mieux que ne le serait un support accidentel. La baie oblique de la porte est creusée de gorges profondes, qui se continuent sur le linteau plat, et s'épanouissent dans les profils d'un socle élevé qu'ils coupent à angles droits.

Dans les gorges du linteau, au-dessus du trumeau, il y a un cul-de-lampe appliqué, orné de feuillages. C'est la seule trace d'ornemens sculptés qui existe à l'extérieur de l'église.

La porte du nord est beaucoup plus petite que celle du sud. Cette différence, comme nous l'avons déjà fait remarquer, résulte de la position de l'église, par rapport aux habitations qui sont ici situées au sud pour la plupart. Cette porte menait au presbytère, disposition qui se remarque fréquemment. Nous voyons encore que celle dont il est question, est désignée dans le mémoire d'un peintre-verrier du XVII^e siècle, par ces mots: *En la verrière qui est au-dessus de la porte pour aller cheux M. le Curé, etc.*

L'église vraisemblablement n'avait pas de porte principale avant 1611, puisque le portail moderne qu'on y voit aujourd'hui porte cette date gravée au dehors et au dedans de l'église. Le commencement du XVII^e siècle n'est pas heureux dans nos contrées: presque tout ce que nous connaissons de monuments de cette époque, porte le cachet de la pesanteur et du mauvais goût. Des maçons avaient remplacé les architectes; le goût délicat de la renaissance était perdu, et ce n'était plus guère que le livre de Barrozzio à la main, que des hommes sans imagination dirigeaient leurs constructions. Peut-être alors s'astreignaient-ils d'avantage aux règles, mais la science et le goût leur manquant également, ils ne produisaient souvent que de bizarres monstruosité. Le portail occidental de Sainte-Savine en offre un exemple frappant: ce sont deux arcades ouvertes sous un ordre corinthien. Trois colonnes, avec piédestal, supportent l'entablement; celui-ci ne présente que des profils incomplets et tronqués, les colonnes sont courtes et d'une exécution grossière, et les chapiteaux trop peu élevés pour leur hauteur. Ce défaut est d'autant plus sensible que les piédestaux sont très-menus et allongés. Le tout est

couronné par un fronton circulaire, coupé au milieu pour ne point interrompre le contour d'un œil-de-bœuf percé derrière, et faire place à un petit piédestal qui porte une statue colossale de la vierge, qu'on y a placée depuis quelques années.

De chaque côté du fronton il y a une niche plein-cintre, décorée de pilastres, d'imposte et d'archivolte. Dans celle du côté du nord, on voit une jolie statue, de sainte Savine, en pierre, qui paraît d'une époque antérieure à la construction du portail. Elle est, comme au médaillon dont nous avons parlé, représentée un bâton de pèlerin à la main droite, et à l'autre un livre ouvert sur lequel ses regards sont abaissés. Au bas, dans un pli de son manteau, on remarque une petite figure de femme, qui est probablement la donatrice. Autrefois cette statue était au milieu du fronton à la place de la Vierge; d'un côté on voyait celle de saint Fiacre, et de l'autre, celle de saint Savinien. Ces dernières étaient attribuées à F. Gentil, mort en 1580. Mais on verra plus tard qu'elles sortent du ciseau d'un autre artiste. Elles ont été enlevées du portail et placées au sanctuaire, là où après les avoir indignement barbouillées de gros rouge, de bleu, de jaune à l'huile, on les a transformées en d'autres saints, en inscrivant d'autres noms sur la base qui les supporte. On ne sait vraiment quand s'arrêtera cette manie de tout changer, de tout souiller dans nos édifices religieux. C'est selon nous un retour à la barbarie, que de peindre les statues et de transformer ainsi nos chapelles chrétiennes en pagodes de la Chine ou de l'Indoustan.

On peut remarquer encore, à l'extérieur de l'église, de chaque côté de la porte du sud, des statues placées après coup dans une niche pratiquée exprès dans les contreforts. A droite, la Vierge tenant sur ses genoux le Christ mort; et de l'autre côté, J.-C. couronné d'épines, dépouillé de ses vêtements, est assis les mains liées avec des cordes. Une tête de mort s'aperçoit sous un pli du manteau du Christ, jeté sur le siège. Ces figures ont de la souplesse dans les contours, et celle du Christ mort est même élégante : elles ne sont pas indignes du ciseau de Gentil. On peut s'étonner de les voir reléguées à la porte de l'église, quand d'autres sculptures de la dernière médiocrité sont placées à l'intérieur, avec une sorte d'ostentation. Au reste, elles doivent peut-être à cette position d'avoir échappé au dégoûtant barbouillage que les dernières ont subi.

Quatre contreforts, semblables aux premiers dont nous avons parlé, appuient la façade occidentale de l'église. Deux de face offrent leur masse pour résistance à la poussée des voûtes et des arcades de la nef, et deux autres, placées aux angles obliquement, soutiennent la nervure des voûtes des chapelles latérales.

Citer une église rebâtie au commencement du XVI^e siècle, et si rapprochée de Troyes, c'est dire assez qu'elle renferme de nombreuses peintures sur verre. C'est un fait qu'il est facile de vérifier en visitant les paroisses qui environnent cette ville dans un rayon de quelques lieues. Un auteur d'un excellent traité de peinture sur verre, Pierre Leviel, écrivait, au commencement du XVII^e siècle, que la ville de Troyes et ses environs était la contrée où il avait rencontré des vitraux peints en plus grande quantité et d'une exécution plus remarquable. Malheureusement ces églises ont perdu de leurs richesses en ce genre, et celle de Sainte-Savine, autant qu'une autre, doit regretter de voir plusieurs de ces belles verrières historiées, actuellement mélangées de verre blanc. Les fragments qui se trouvent çà

et là suffisent pour faire connaître qu'elle fût autrefois complètement ornée de cette brillante décoration, qu'on regarde avec raison comme l'ornement le plus convenable, le plus magnifique, le seul qui dût être admis dans un édifice religieux du style gothique. Les plus anciennes de ces peintures, comme on peut le remarquer, ont subi peut-être trop fortement l'action du feu. La teinte en est voilée; mais loin d'avoir perdu leurs couleurs dans cet excès de recuisson, elles ont acquis au contraire une énergie et une vigueur de ton d'un effet admirable.

Quelques sujets conservés dans leur entier nous ont semblé dignes d'être signalés ici. Dans la première chapelle de la nef, au nord, tout a disparu; il n'y a pas même de meneaux. Dans la suivante, on voit l'écu aux armes de Bar-sur-Seine, placées dans une couronne verte. Ce sont, comme on sait, deux barbeaux qui tiennent un ver par les extrémités. Cette pièce est d'une bonne exécution. Dans la troisième chapelle, en haut de la fenêtre, est un fragment de belles grisailles qui a été rapporté, et dans le même compartiment la parabole du bon jardinier. Le compartiment du milieu représente le Christ avec un pèlerin en prière à ses pieds. A gauche, au-dessus, un saint Jean-Baptiste qui accompagnait une figure de donataire, occupait certainement une autre place. Dans le cadre au-dessous, Sabinus, père de sainte Savine, reproche à ses idoles impuissantes la perte de sa fille et adresse au vrai Dieu une prière qui les fait tomber à l'instant. Dans un autre compartiment, sainte Savine, accompagnée de Maximole se dispose à encenser un autel chrétien élevé devant les faux-dieux de son père. Elle est richement parée. Revêtue d'un manteau de pourpre, elle tient d'une main un encensoir d'or et de l'autre verse de l'huile dans une lampe placée au-dessus de l'autel, couvert de vases sacrés fort riches.

A droite, sainte Savine et sa compagne arrivées à Rome, reçoivent le baptême des mains du pape Eusèbe. On les voit à genoux devant ce pontife, dépouillées de leurs vêtements et nues jusqu'à la ceinture. Eusèbe verse l'eau sainte du creux de sa main droite, et tient de l'autre la triple croix, signe de sa dignité. Une riche tiare couvre sa tête et sa chappe est magnifique.

Au-dessus, dans un autre compartiment, sainte Savine a quitté Rome; elle est en route pour les Gaules, but de son voyage. Toujours suivie de sa compagne, on la voit arriver au bord d'un ruisseau coulant à travers une riche campagne, et elle le traverse sans difficulté. Ici sainte Savine n'est plus la jeune fille de Samos; les eaux du baptême l'ont régénérée; la tache originelle est effacée: elle est chrétienne et sanctifiée. Aussi, le peintre pour exprimer ce fait a fait environner sa tête d'un nimbe d'or, en lui conservant toujours le manteau de pourpre pour marquer qu'elle est d'une famille riche et illustre, autant que pour honorer sa nouvelle dignité. Sa compagne tient comme elle un long bâton de pèlerin. Des rouleaux déployés et chargés de légendes serpentent autour de la tête des deux voyageuses.

Un tableau peint sur bois, et divisé en trois sujets, orne l'autel. A gauche, le mariage de la Vierge; au milieu, la Nativité entre la Vierge et saint Joseph, on voit sainte Elisabeth en adoration. Dans la partie droite, on voit une sainte nimbée mourante, couchée sur des branches sèches au milieu d'un bois; un ange lui apporte une palme, et on voit dans le lointain d'autres saints et saintes qui vien-

nent la visiter. Près de la sainte est une jeune biche, et dans le fond un lapin blanc. Ce tableau est malheureusement fort altéré : il est peut-être plus facile de fixer l'époque où il fut peint d'après les ornemens du cadre que d'après le tableau lui-même. Ce cadre est formé de moulures profondes, et les pilastres en reliefs, qui séparent les sujets, ont des chapiteaux courts à feuillage qui indiquent le commencement du XVI^e siècle.

La quatrième travée est occupée, comme on l'a dit, par les portes du nord et la tourelle qui mène aux combles : il n'existe pas de vitraux à la demi-fenêtre qui l'éclaire.

Une épitaphe, avec un portrait peint sur bois, se voit attachée à la boiserie qui ferme cette travée : le personnage est à mi-corps de profil, les mains jointes : il est vêtu d'une robe noire avec une fraise à la Henri IV, et sa chemise dépasse aux manches de la robe. Audessous de la figure on lit en lettres gothiques angulaires et dorées :

*Cy-devant gist noble homme Robert Colin
chirurgien lequel décédé le 17 novembre 1592
priez Dieu pour le trespassé.*

A la cinquième chapelle, les meneaux sont refaits et il n'y a point de vitraux. Sur l'autel, une petite statue de saint Yves, d'environ trois pieds de haut. Le saint patron des procureurs porte un bonnet carré, avec une longue robe ; d'une main il tient un livre et de la droite un sac à papiers, suivant l'usage du temps. Sa robe est à larges manches, et une écharpe frangée passée autour de son cou est liée librement audessous de la poitrine. Cette petite statue, la seule remarquable parmi celles qui, en grand nombre, sont placées dans les chapelles, est vraie de mouvement et de caractère ; la robe est fort bien drapée : ces qualités ne lui ont point fait trouver grâce devant les amateurs des grosses couleurs, et elle a été indignement barbouillée de noir et de rouge à l'huile.

La sixième chapelle a conservé des fragments considérables de peinture, en haut de la fenêtre, dans les compartimens croisés sont plusieurs sujets entiers de la vie de saint Eloi. Dans l'un d'eux on le voit guérissant le cheval d'un cavalier *qui avait mis son pied dans un trou et y avait laissé l'ongle*, comme le dit l'inscription qu'on lit au bas. Dans un autre compartiment, le saint distribue de l'argent aux pauvres.

Audessous, entre les meneaux, on voit trois grandes figures dont il ne reste que la partie supérieure. A gauche, saint Claude, archevêque de Besançon. Au milieu, saint Thibaut, à cheval, représenté un faucon sur le poing et en costume de grand seigneur du XVI^e siècle (1).

A gauche, on voit saint Edme en robe pourpre richement fourrée. Les fonds sont variés, ils offrent de riches étoffes damassées, rouges et bleues.

Les noms des saints sont tracés en lettres d'or près de leurs têtes. Ces vitraux sont magnifiques : on voit que le peintre n'a rien épargné pour la richesse des ornemens ni pour les couleurs.

Dans la septième chapelle on voit, en haut de la fenêtre, un évêque mort, couché sur son lit, et revêtu de ses ornemens pontificaux ; il est entouré de son clergé, qui l'a assisté dans ses derniers momens ; son âme, enlevée par deux anges, indique qu'il vient d'expirer.

A gauche, le peintre a représenté la consécration de ce même évêque ; un archevêque, assisté d'un autre évêque, lui impose les mains, et un enfant de chœur, à genoux devant lui, tient le livre de l'évangile sur lequel il doit jurer.

Dans le panneau, à droite, le même évêque arrête le bras d'un bourreau qui a l'épée levée et s'apprête à décoller trois adolescents rangés à genoux devant lui.

Plus bas, à gauche, la naissance d'un saint, probablement le même évêque ; du côté opposé on voit l'intérieur d'une chambre en coupe comme un dessin d'architecture ; dans l'intérieur, un vieillard se chauffe au foyer d'une large cheminée ; derrière lui, une femme, d'un certain âge, est occupée à filer ; au-dehors, un jeune saint, que l'on reconnaît à son nimbe, est placé près d'une fenêtre et semble adresser la parole à la fileuse ; sur le devant, deux jeunes filles assises sont occupées à des travaux d'aiguille.

Dans les panneaux inférieurs, trois riches ajustemens de feuillages, mêlés de figures d'enfans et de dauphins, surmontaient des figures de saints qui ont été brisées. Ces ornemens sont admirables pour la vigueur et la richesse de ton : ils font vivement regretter les sujets qu'ils accompagnaient.

Dans la première fenêtre de la huitième chapelle, qui n'est divisée que par un seul meneau, on voit en haut sainte Catherine avec tous ses attributs.

Au bas, à gauche, saint Barthélemy, apôtre, tenant l'instrument de son martyre. A droite, un autre saint, à cheval, couvert d'une armure de fer, et tenant une lance ornée d'une flamme bleue.

Dans la deuxième fenêtre, qui est divisée dans sa largeur par trois meneaux, la partie supérieure est occupée par une figure du colossal saint Christophe ; il traverse un fleuve portant l'enfant Jésus sur ses épaules, et tient de la main droite la tige d'un arbre en guise de bâton de voyage. Plus bas, saint Nicolas ressuscite les trois enfans. Audessous, un beau fragment d'un grisaille représentant la Cène. Dans les divers compartimens sont des anges tenant des harpes d'or, et en regard du saint Nicolas le fragment d'une figure du bon larron qui a été transposée, et qui, probablement provient de la fenêtre centrale de l'abside, aujourd'hui murée, et couverte par le mauvais retable d'autel que l'on y voit.

Au pilier qui joint cette fenêtre à l'abside, est attachée l'épitaphe sur bois de Antoine Lecoq, premier marguillier de Sainte-Savine, mort en 1618.

A la première fenêtre de l'abside, le fragment d'une bonne grisaille rapportée après l'enlèvement des anciens vitraux. On y remarque une episode de l'histoire de la sainte hostie.

Dans la fenêtre, à droite, on voit un prêtre à son prie-dieu : c'est vraisemblablement un donateur ; ses armes sont d'azur avec un levrier

¹ Ce saint était parent des comtes de Champagne, et vivait dans le XII^e siècle. Il était fils du comte Arnoud et de la comtesse Gizelle, fille de Raimond, comte de Sens, destiné par sa naissance au métier des

armes ; il fut fait chevalier à l'âge de dix-sept ans, et suivit sous ce titre son parrain, le comte Thibaut II, au siège d'Epemay.

d'argent et une croix d'or qui le surmonte. Au-dessus est la figure d'un saint tenant une palme et une scie. Ces figures sont en couleur, et le fond, qui est une grisaille rapportée, offre pour sujet le camp des Israélites, au moment où la manne tombe du ciel.

Les fenêtres qui sont percées à l'extrémité des nefs latérales, ne sont pas dans l'axe de ces nefs : cette déviation est motivée par la saillie et l'obliquité d'un contrefort de l'abside qui eût mis dans l'ombre les vitraux. Ce fait seul prouve combien cette forme à pans coupés est peu heureuse, et est loin de la perfection du demi-cercle adopté pour les églises romanes. Nous ne parlerons que de la fenêtre du côté droit, celle du côté opposé ayant été murée et les vitres détruites. Cette fenêtre est entièrement garnie de vitraux, mais on s'aperçoit d'abord qu'ils n'ont pas été faits tous pour la place; en haut, la vierge, revêtue d'un manteau de pourpre, est enlevée par des anges; au-dessous, Jésus et les saintes femmes d'un côté, et de l'autre on le voit au Jardin des Oliviers, à genoux et priant, le calice de l'amertume est placé devant lui sur un rocher.

En bas on voit Dieu le père avec une couronne impériale sur sa tête. Au-dessous est la vierge entourée des symboles de ses litanies, avec les légendes à l'entour. En suivant, à droite, sa nativité, puis un panneau rempli de figures, qui provient de la partie inférieure d'un crucifixement; puis un saint Jean, un saint Pierre, tirés d'une autre fenêtre : ces figures sont plus grandes que les précédentes.

A la vitre de la deuxième chapelle, après la sacristie, on voit, en haut, les trois personnes de la Trinité. La bordure est une simple grisaille posée en 1611. Ce millésime est deux fois répété dans les petits cadres intermédiaires.

Dans la quatrième chapelle, en suivant, on voit Dieu le père coiffé d'une thiare, Jésus-Christ est assis à côté, et plus bas on voit Moïse et Aaron; ces figures, d'une assez grande dimension, sont des grisailles rehaussées d'or et d'une fort bonne exécution.

Un tableau peint sur bois dans le XVI^e siècle décore l'autel; sur le premier plan on voit Judith qui instruit les vieillards de Samarie de la résolution qu'elle a prise de délivrer cette ville; dans le fond, elle est représentée venant d'accomplir sa mission, et montrant au peuple la tête d'Holopherne.

Au-dessus de la porte méridionale, dans la fenêtre qui surmonte cette dernière, on voit, en petit, un saint tiré à quatre chevaux conduits par autant de cavaliers qui les excitent vivement à coups de fouets. Dans la partie inférieure on distingue les figures de saint Pierre, de sainte Savine et de saint Frobert, abbé de Montier-la-Celle. On sait que l'église de Sainte-Savine dépendait de cette maison.

Dans la chapelle suivante, vers l'ouest, trois fragments d'une fort belle grisaille rehaussée d'or : c'était la généalogie de Jésus-Christ. Sur l'autel, un tableau peint sur bois, divisé en trois sujets par des colonnes peintes et dorées sur le fond. Au premier, est une sainte nimbée, et accompagnée de trois religieux debout; elle est prosternée devant un autel, sur lequel est un chandelier à cinq branches. Au milieu, la naissance de la vierge; sainte Anne est au lit, assistée par des femmes; son nom, en lettres d'or, se voit ainsi écrit au-dessus de sa tête A N N.

Le troisième panneau offre pour sujet la présentation de la vierge au temple. Ce tableau est d'un dessin plus paif que ceux dont nous avons parlé.

La fenêtre de la première chapelle, en suivant toujours vers l'ouest, est restée presque intacte; en haut est la résurrection de Jésus-Christ au milieu des soldats endormis. A gauche, au-dessous, il apparaît aux trois Maries. A droite, la parabole du bon Jardinier. Plus bas encore on le voit bénissant les saintes femmes. Puis à côté, il bénit saint Pierre. Dans les trèfles, au-dessus des panneaux inférieurs de la fenêtre, sont plusieurs saints. D'abord saint Lyé, abbé, puis ensuite la vierge tenant l'enfant Jésus. A droite, saint Bernard, la grande figure historique de nos contrées, que nous avons déjà signalée plus d'une fois, et qui est reproduite dans presque toutes nos églises; il est debout, en habit de son ordre; de la main gauche il tient sa crosse, et dessus sa droite le modèle d'une église, signe distinctif d'un fondateur. Les noms de ces saints se lisent près des têtes des figures. Des trois panneaux inférieurs il n'en reste plus qu'un, celui de droite : on y voit la donatrice du vitrail en robe violette, et agenouillée devant un prie-dieu; elle est accompagnée de ses deux filles dans la même posture. Derrière le groupe est saint Jean-Porte-Latine, tenant une palme : c'est le patron de la donatrice. Sur le panneau correspondant était probablement représenté le donateur avec ses fils : les chefs de familles étant toujours, par honneur, placés plus près de l'autel.

Cet autel est décoré d'un tableau peint sur bois dans le XVI^e siècle. Le sujet qu'il nous paraît assez difficile d'expliquer, représente au milieu d'une place publique deux hommes assis sur une pierre à laquelle ils sont enchaînés. Un jeune saint nimbé, qu'un riche vêtement doit faire présumer d'une illustre famille, conduit deux vieillards, probablement les deux époux, vers les deux captifs, qui semblent surpris agréablement à leur approche. Le saint est en pourpoint broché d'or, avec la toque à plume et l'épée au côté. Au fond, des femmes de tout âge accompagnées d'enfants semblent attendries à la vue de cette reconnaissance. Parmi ces spectateurs, un enfant nu porte un panier de fruits suspendu à son épaule, au moyen d'un bâton. Cette dernière figure est d'une naïveté charmante : on la croirait copiée sur quelque dessin de Raphaël.

Le revers du tableau est aussi peint en grisaille : le donateur y est représenté à genoux devant sainte Savine, à laquelle il est présenté par l'évêque saint Guillaume, son patron. Ce personnage est un prêtre, et sa figure est identique, ainsi que ses armoiries, avec celles que nous avons signalées à la croisée, à la droite de l'abside. Devant l'autel sont les fonds baptismaux, donnés en 1640 par un curé de sainte Savine, nommé Nicolas Lhoste.

Au-dessus de la porte est une tribune en charpente qui supporte l'orgue : la date de 1618 est gravée sur une pièce de bois.

A l'extrémité du collatéral du nord, à l'ouest, on voit une figure de sainte Savine peinte sur verre : c'est une grisaille de grande dimension. Elle a la tête couverte d'un chapeau de bergère, et marche en lisant, appuyée sur son bâton de voyage. Cette peinture est d'un dessin incorrect, et le ton de coquetterie prétentieuse qui règne dans la pose, annonce les derniers temps de la peinture sur verre. Les bons maîtres de notre école troyenne n'existaient plus.

L'église de Sainte-Savine, outre ses vitres peintes, renferme plusieurs tableaux peints sur bois, dans le XVI^e siècle.

Sur le mur, près de la sacristie, on en voit un partagé en trois sujets, séparés par des colonnes en balustres peintes et dorées sur le fond

et dont la partie inférieure est chargée d'arabesques; le sujet à gauche est la rencontre de saint Anne et de saint Joachim, sous la porte dorée; au milieu la nativité de la Vierge, et à droite sa présentation au Temple; ce tableau est du nombre de ceux appelés tripliques: il était autrefois recouvert de volets qui en ont été enlevés, comme le témoignent les charnières restées aux côtés du cadre. Une inscription en vers du temps et en lettres d'or qu'on lit sur la plate-bande de ce cadre, fait connaître qu'il n'a point été fait pour la place qu'il occupe aujourd'hui, et que probablement il ornait un retable d'autel dans une des églises de la ville. Voici cette inscription avec son orthographe:

*Lan trante troys cinq cens avecq
mille — dvn bon vouloir et amovr
charitable — par femmes fvt toutes de
ceste ville — ici posée ceste presente
table — ov par histoyres dvne dame
notable royne du ciel sont la
consepion — Nativité Ioyevse — vie
lovable — et puis au temple sa presentation.*

Sur l'autel placé à côté, à l'extrémité du collatéral, on voit un autre tableau, divisé de même en trois sujets par des colonnes balustres peintes et dorées. A gauche est le portement de la croix, au milieu le crucifiement et à droite la descente de croix. L'exécution de ce tableau est bien plus soignée que celle du précédent; on compte plus de quarante figures dans les trois sujets, mais il en est deux qui méritent surtout l'attention, ce sont celles du bon et du mauvais larron, leurs poses et leurs expressions sont profondément senties et vraiment remarquables; aussi plusieurs peintres voyageurs les ont dessinées. Ils pourraient d'autant mieux s'en faire honneur que la source du plagiat serait peu connue.

Le tableau est encadré par un entablement soutenu par deux pilastres ornés d'arabesques sculptés, au milieu desquels il y a un tillet ou tablette portant le millésime de 1547, gravé en creux et doré, que l'on a répété de chaque côté.

Un troisième tableau, de même forme et de la même époque, se voit encore à l'autel opposé, au nord. Il était aussi couvert de volets peints en grisaille qui en ont été arrachés. Le martyr de saint Sébastien en occupe toute l'étendue. La scène se passe dans la galerie d'un palais, décorée de colonnes de marbre et d'un riche pavé. Le saint, debout et dépouillé de ses vêtements, est attaché à l'une de ces colonnes; déjà il a le corps traversé par plusieurs flèches sans qu'il paraisse le moins du monde ému ni blessé; aussi, deux vigoureux archers, bardés de fer et irrités, s'apprêtent-ils, l'arc tendu, à lui en décocher de nouvelles et à tirer sur lui de plus près; un troisième archer bande son arc, et un quatrième, agenouillé derrière ce groupe, paraît assez embarrassé pour rajuster une arbalète à rouet. À droite on voit un autre groupe d'homme et de femmes, de tous les âges, exprimer la pitié; du côté opposé on remarque Dioclétien, le grand persécuteur des chrétiens, contemplant avec satisfaction le supplice de Sébastien; il est placé debout, un sceptre d'or à la main et environné de ses gardes et de ses courtisans. Sa coiffure est bizarre; elle est formée d'un turban surmonté d'une couronne d'or. Le fond de la

galerie représente un mur décoré de pilastres et de niches dans lesquelles sont placées les statues de plusieurs divinités du paganisme, et quoique l'on n'en voie que les parties inférieures, à cause de la forme du tableau (huit pieds de large sur deux pieds et demi de haut), on reconnaît parfaitement Mars, appuyé sur son bouclier et Vénus accompagnée de son fils. Le dessin de ces figures est d'un bon style; elles ont du mouvement; c'est véritablement la partie la plus remarquable du tableau.

À l'époque où l'on construisait le portail occidental, on a fermé entièrement par un mur la première chapelle du bas-côté, au sud. Cette pièce, éclairée par une fenêtre plein-cintre fortement grillée, fut destinée à recevoir le dépôt des archives de la paroisse; elles sont contenues dans un grand coffre ou bahut de bois de chêne sculpté. La face de devant est divisée en cinq panneaux séparés par des colonnettes appliquées, à six pans, et qui sont cannelées en spirale ou couvertes d'écailles; chaque panneau présente le dessin d'une petite fenêtre d'église du style ogival divisée par de nombreux meneaux et des compartiments variés. Le même dessin se répète exactement pour tous, excepté pour celui du milieu qui est partagé en deux dans sa hauteur. Au bas est l'écu aux trois fleurs de lys, surmonté d'une couronne fleuronée et au-dessus est la serrure qui est travaillée en découpures.

Plusieurs pièces extraites de ce coffre nous font connaître des faits relatifs à l'église et à la commune, qui ne manquent pas d'intérêt. Au XV^e et au XVI^e siècles les marguilliers étaient encore les représentants de la commune; ils étaient chargés de ses affaires, indépendamment de celles de la fabrique de l'église. L'un d'eux avait le titre de premier marguillier; il tenait lieu de maire et il présidait les assemblées des notables. Ces fonctionnaires étaient responsables; ils commandaient les corvées auxquelles étaient obligés les habitants envers la ville, soit pour le curage des fossés depuis la Tour-Boileau jusqu'à la porte de Croncels, soit pour les travaux d'entretien des remparts. On voit encore que les habitants étaient tenus aux réparations du chemin royal qui mène de Troyes à Sens, depuis leur église jusqu'au bout des maisons de la Maladière.

Plusieurs autres documents ont été tirés de ce coffre; ce sont des mémoires ou états estimatifs d'ouvrages de peinture et de sculpture, peinture sur verre exécutée à Sainte-Savine, à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècles, par des artistes dont les noms n'étaient pas encore venus à notre connaissance. La plupart de ces noms sont obscurs et il serait difficile d'apprécier le mérite de plusieurs d'entre eux dont les ouvrages n'existent plus; nous les citons pourtant ici parce qu'ils sont les derniers élèves de cette école féconde des Macadrée, des Luthereau et des Gentil, qui ont doté les églises de Troyes d'une foule d'ouvrages remarquables. Les dates qui accompagnent les signatures de ces artistes constateront au moins que la peinture sur verre fut cultivée très tard dans nos contrées, et témoignent de plus, qu'elle était dans ces temps la sollicitude des habitants de Sainte-Savine pour la décoration de leur église.

En suivant l'ordre chronologique on trouve d'abord, qu'en 1529 Nicolas Delonchamp et Joachim de la Loutielx, reçurent des marguilliers la somme de quarante livres tournois pour avoir fondu la cloche de l'église madame Sainte-Savine. Cette date de 1529, prouverait que les premières constructions appartiennent tout-à-fait

au commencement du XVI^e siècle, et peut-être à la fin du siècle précédent; comme l'épithaphe d'une tombe du chœur avec le millésime de 1519 pourrait le faire penser.

En 1599, Rustard Pothido, *peintre à Troyes*, reçoit la somme de *trois escus sol*, pour avoir *peinct le crucifiement et l'image de sainte Savine et celle de Notre-Dame*.

En 1603, Toussaint Rudiger, *verrier, demeurant à Troyes*, reçoit *six livres*, pour avoir *parfait toutes les verrières de l'église*.

En 1605, Nicolas Cordonnier, *peintre verrier*, reçoit la somme de *trois livres tournois*, pour avoir *peinct et doré l'image de la passion*.

En 1624, ce même peintre, reçoit la somme de six livres, pour avoir *faict l'image de saint Maur*, peut-être en peinture sur verre.

En 1611, les frères Baudrot, maçons, exécutaient des travaux assez importants à l'église Sainte-Savine, ce sont eux qui probablement ont construit le portail.

En décembre 1625, Augustin Paupelier, *sculpteur et menuisier, demeurant à Troyes*, passe un marché avec les marguilliers de l'œuvre et fabrique de l'église madame Sainte-Savine, pour faire trois images pour mestre devant le grand portail de ladite église, deux desquelles seront chacun de quatre pieds de hauteur et représentant l'un saint Savinien et l'autre sainte Savine; quant à la troisième, qui représentera monsieur saint Fiacre, il doit se faire de trois pieds de hauteur etc., et lesdites trois images pour la somme de soixante livres tournois.

On voit que ces statues, que nous avons déjà signalées, sont faussement attribuées à François Gentil, qui mourut en 1580. Augustin Paupelier a exécuté dans son temps une foule d'ouvrages en bois, tels que des retables et chaires à prêcher. Il ne sculptait pas moins la pierre, nous connaissons de lui plusieurs dessins d'autel et d'ajustemens d'épithaphes, à la plume, rendus avec beaucoup d'esprit et de facilité. Il mourut en 1659; son épithaphe se voyait à Saint-Urbain dans un cartouche de bon goût.

En 1626, on trouve ensuite un autre marché passé devant notaire, entre Noël Fournier, *maître menuisier sculpteur, demeurant à Troyes*, et les marguilliers de l'église Sainte-Savine, pour faire et construire une chaise à prescher qui s'appliquera et s'attachera à ung des pilliers soit à dextre ou à senestre de ladite église, laquelle chaise portera cinq pands, l'un desquels pands s'ouvrira et fermera pour entrer et sortir les prédicateurs, auxquels cinq pands se fera cinq images, savoir: celui de devant l'image de madame sainte Savine, et aux quatre autres les images des Évangélistes, lesquels seront relevés au milieu des panneaux et sur chacun desdits s'appliquera une colonne d'ordre corinthe à canaux creux, et porteront à l'entour chacun à l'endroit de soy ung embasse, et pour le portement de ladite chaise sera portée par troys appuys en manière de consoles, etc.

Par ce marché Noël Fournier était tenu encore de faire une couverture au-dessus de ladite chaise pour tendre un parement et faire un escalier pour monter en icelle, lesquels seraient faict de bois de chesne bon loyal marchand, le tout pour la somme de cent soixante-dix livres tournois.

Cette chaire est, comme on voit, celle qui existe encore aujourd'hui, et la date de 1626 est gravée en bas de l'un des panneaux. Elle était auparavant attachée au premier pilier du chœur où on a laissé la partie inférieure des lambris qui l'accompagnaient, et supprimé les supports. Les figures dont il est parlé sont d'un assez bon caractère, mais un peu lourde de stature. Elle est bien conservée et l'artiste, fidèle à son marché, avait fourni de très beau bois; mais depuis quelques années on a eu l'idée malheureuse de la peindre en bois imité à l'huile; c'est substituer l'art à la nature et par un grossier mensonge cacher la vérité.

Le nom de Linard Gonthier, notre habile peintre sur verre, qui fut chargé des travaux de restauration des verrières de Sainte-Savine, apparaît à la suite de ceux que nous venons de citer comme la dernière lueur d'un foyer qui s'éteint. Il prend dans ses actes le titre de *mestre peintre-verrier*, et accompagne toujours sa signature d'un masque ou face humaine croquée à la plume au lieu de paraphe.

En 1620, il donna quittance de la somme de dix-huit livres tournois, pour avoir *refaict journallement toutes les verrières de l'église madame Sainte-Savine*.

En 1626, il recoit la somme de vingt livres tournois pour avoir *refaict la verrière d'au-dessus la porte pour aller cheux monsieur le cure (la porte du nord), pour laquelle il avait fourni quatre grand piesses de verre painct, et pour avoir relevé ung paigneau en la chapelle Notre-Dame, auquel il avait mis aussi quatre grand piesses de verre painct*.

En 1628, il donne un mémoire estimatif de ce qu'il faut faire aux verrières de l'église Sainte-Savine. Savoir: à celles de la Transfiguration, de mestre Estienne Simon, de la Croix, d'au-dessus l'hôtel Notre-Dame, derrière le chœur, de la Création, de la chapelle Saint-Anne, d'au-dessus l'hôtel Saint-Sébastien, de christophe Payen, de la vie de sainte Marguerite, devant les Fonts, de l'arbre Jessé; en tout trente-six panneaux à peindre et soixante-trois à relever, ce travail coûta la somme de soixante livres.

Enfin en février 1635, Etienne Clément et Etienne Jubrien, *mestres peintres-verriers à Troyes*, confessent avoir reçu des marguilliers de Sainte-Savine, la somme de trente-six livres, pour avoir relevé onze panneaux de vitres de ladite église ausquelz a été mis quantité de plomb; les avoir soudé relevé et y avoir fourni plusieurs piesses de verre, tant painct que blanc, comme aussi les avoir replatré et remortelé.

A cette époque probablement Linard Gonthier n'existait plus, et l'on voit qu'en 1639 un Jean Gonthier, son fils ou son neveu, reçoit des marguilliers la somme de dix-huit livres tournois, pour avoir *faict plusieurs piesses painctes et relevé plusieurs paigneaux aux verrières de Sainte-Savine*.

Il paraît que ce Jean Gonthier n'eût pas le talent de Linard, et

qu'il ne fût qu'un ouvrier intelligent ; nos mémoires n'en ont point parlé. Il est vrai de dire qu'à l'époque où il vivait le goût pour la peinture sur verre n'était plus aussi général, et que les églises et même les maisons particulières en étaient pourvues abondamment. Quand à Linard Gonthier, on connaît de lui dans une chapelle de la cathédrale, au nord de la nef, une verrière qui atteste son habileté ; c'est la parabole du pressoir, elle porte la date de 1625, l'authenticité de cette peinture est du reste constatée par un dessin lavé de cette composition que nous possédons, et qui est signé de Linard Gonthier lui-même.

Tous les objets que nous venons d'énumérer ont sans doute un certain degré d'intérêt, mais il en est un qui doit surtout fixer l'attention des curieux : c'est le tombeau de l'évêque Ragnégisile, fondateur de l'église, et qui a été conservé jusqu'à nous.

Ce tombeau, signalé, au dixième siècle, par le panégyriste de saint Frobert, est extrêmement simple, tout en pierre, recouvert d'une sorte de cage ou coffre en bois de chêne, et placé vers la porte méridionale de l'église, près du pilier qui soutient la chaire. Au 16^e siècle, notre savant Camusat, au 17^e, le bon Desguerrois, en ont constaté l'état qui, depuis, n'a point varié. En 1770, l'abbé Courtalon, curé de Sainte-Savine, a fait graver, sur une pierre attachée au même pilier une épitaphe indiquant ce tombeau comme la dernière demeure du 17^e Evêque de Troyes. Enfin, une tradition constante et immémoriale donne à tous ces témoignages une sanction qui fait disparaître jusqu'à l'ombre du doute.

Disons pourtant que quelques personnes, qui probablement n'ont jamais entendu parler de l'évêque Ragnégisile, se complaisent encore à ne voir dans ce tombeau que celui de la sainte patronne de leur église ; pieuse erreur, la seule possible, mais qui ne peut soutenir le moindre examen.

En effet, le corps de Sainte-Savine n'a jamais été placé dans l'église qui porte son nom, mais bien dans l'abbaye de Montier-la-Celle, sur le grand autel vers le midi, en regard de celui de saint Frobert, premier abbé de ce lieu.

Ce ne fut même qu'en 1655 et 1657 que la paroisse de Sainte-Savine obtint, des religieux de Montier-la-Celle et des chartreux du Faubourg Croncels, quelques reliques de sa patronne, dont elle célèbre la translation le 29 août. Enfin, selon l'antique usage, le corps d'une Sainte et surtout d'une Sainte invoquée comme patronne n'aurait-il pas été exposé, ainsi qu'à Montier-la-Celle, dans le sanctuaire et sur le maître-autel ? D'où nous avons raison de conclure que ce tombeau est incontestablement celui de l'évêque Ragnégisile, mort sur la fin du 7^e siècle, et nous allons essayer d'en donner la description.

La cage de bois qui le couvre peut elle-même être considérée comme un objet de curiosité, elle forme un carré long de 6 pieds 9 pouces sur 2 pieds 8 pouces de large, et 2 pieds 9 pouces de haut.

A chacun de ses angles il y a une petite colonne octogone surmontée d'un serpent ailé ou dragon, replié sous la corniche et qui tient lieu de chapiteau. En bas, les colonnes sont canelées ; en haut, elles sont couvertes d'écailles rangées en spirale.

Les deux grandes faces sont divisées chacune en seize panneaux ou compartimens égaux, disposés sur deux rangs et formés par des pièces d'assemblage dont les arêtes sont adoucies par de légers profils. Les panneaux du rang supérieur sont percés à jour et découpés en forme de petites fenêtres d'église du style ogival. C'est à travers ces

ouvertures, ménagées à dessein, que l'on aperçoit le sarcophage de pierre.

A chacune des extrémités on voit également des petites fenêtres au nombre de trois et tout-à-fait semblables aux premières.

Au-dessous de ces ouvertures, une bande saillante, enrichie de moulures régnant tout autour de la cage, et se raccordant aux angles sur le fût des colonnes, sépare toutes ces petites fenêtres d'avec les panneaux du rang inférieur. Ces derniers sont pleins et n'offrent d'autre ornement qu'une draperie formée de plis parallèles et verticaux qui se répètent symétriquement.

La base de cette pièce de menuiserie se compose de deux gorges ou canelures à vive-arête et d'un socle qui se termine sur celui-même des petites colonnes, lequel est un peu plus élevé.

En 1816, lors de notre première visite à Sainte-Savine, ayant obtenu la permission de faire enlever cette cage, nous vîmes le sarcophage à découvert.

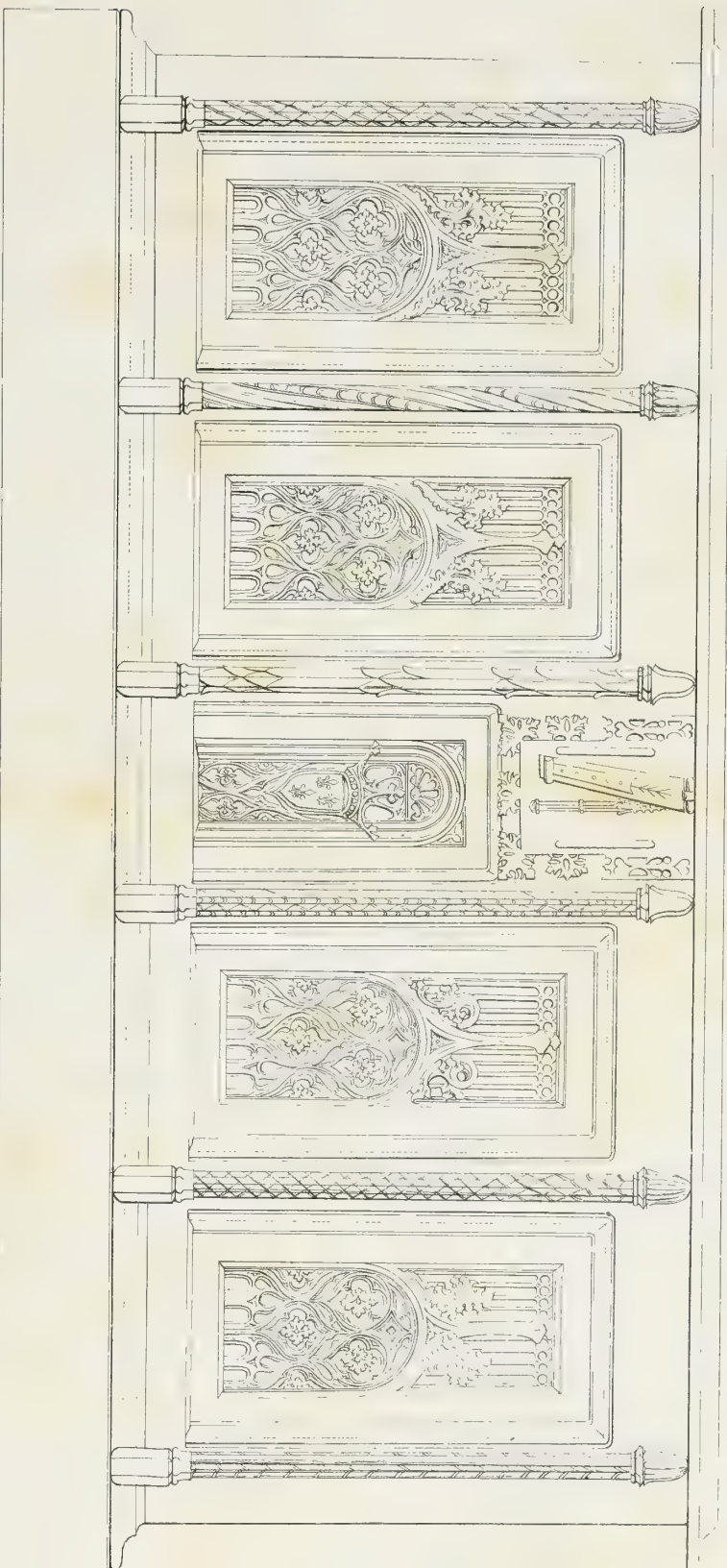
Deux pierres creusées en forme d'auge, de 6 pieds 4 pouces de longueur, et dont la moins profonde sert de couvercle à l'autre, composent ce modeste monument. A la tête sa largeur est de 30 pouces, aux pieds seulement de 14, et le dessus, qui est absolument plat, s'incline doucement vers cette dernière partie. A 3 ou 4 pouces du bord, qui est un peu arrondi, mais, seulement dans le sens de sa longueur, on remarque de chaque côté une ligne assez profonde tracée au ciseau.

Sur la face latérale du tombeau, on voit douze carrés grossièrement figurés et remplis par des croix de saint André ou bandes en sautoir ménagées à la surface de la pierre sur un fond taillé en hachures, rangées sur deux lignes parallèles et de manière qu'elles se correspondent perpendiculairement ; ces croix sont séparées entre elles par des intervalles de 3 pouces ; entre chaque rangée il existe un espace de quatre pouces au milieu duquel se trouve la ligne de jonction des deux pierres. Il devient presque inutile de dire que les carrés du rang supérieur diminuent progressivement de grandeur à mesure qu'ils se rapprochent davantage des pieds.

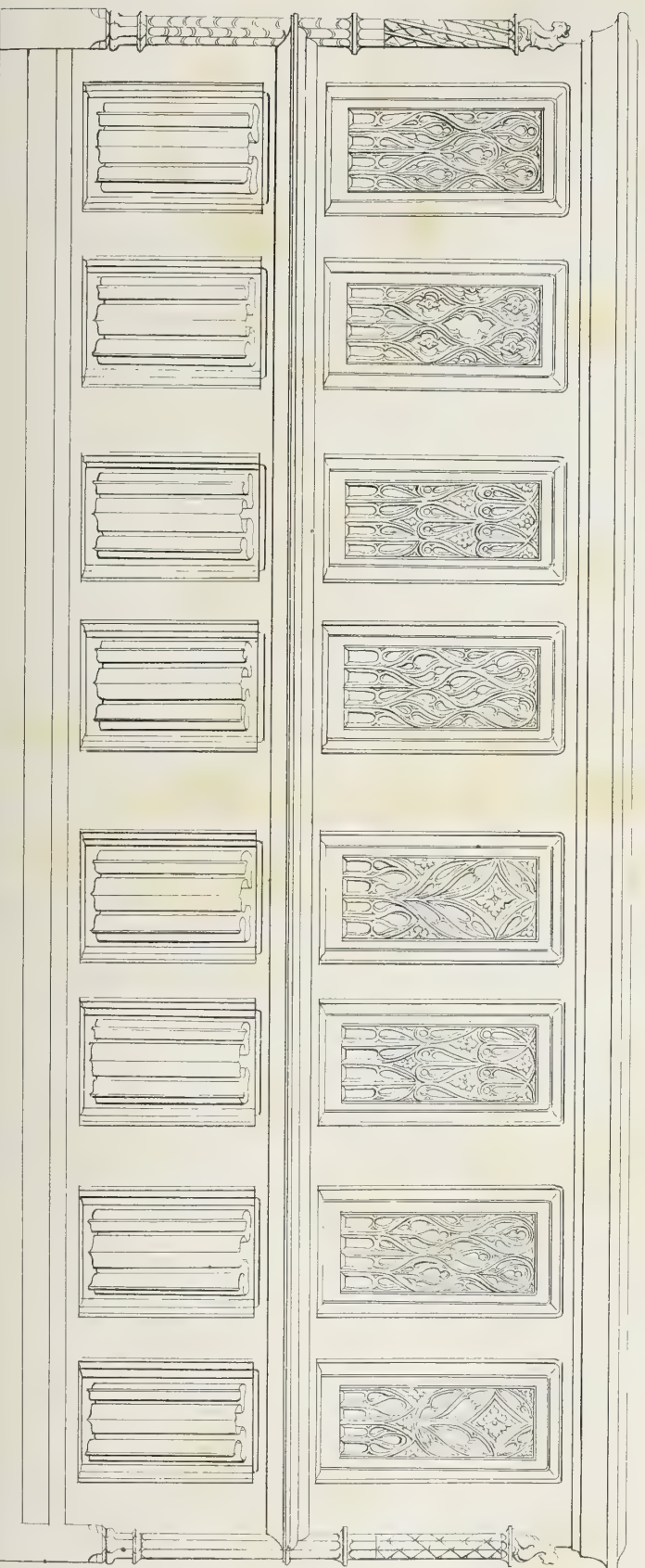
A la tête de ce sarcophage, et seulement sur la pierre de dessus, sont gravées de la même manière huit croix latines très distinctes, disposées aussi sur deux rangs et encadrées par des carrés qui ne diffèrent des premiers qu'en ce qu'ils sont plus petits et qu'ils se touchent exactement.

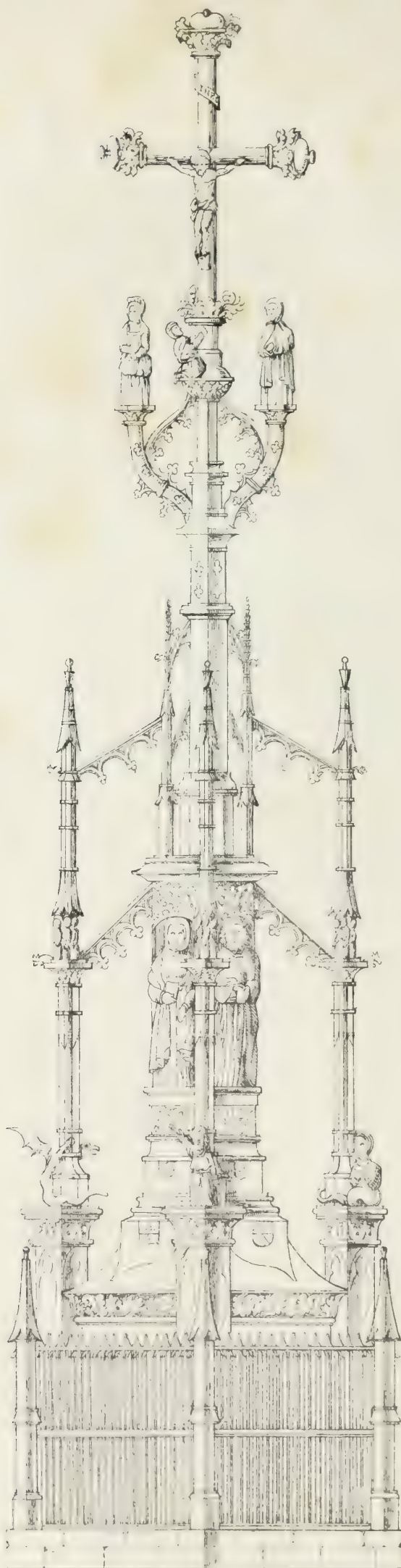
Placé en évidence sur le pavé de l'église, ce qui était alors une marque de haute distinction, le cercueil de Ragnégisile devait provoquer, pour ainsi dire, les attaques de la cupidité. Aussi, à une époque déjà reculée, il fut complètement spolié. Sept crampons de fer, scellés avec du plomb, et qui liaient fortement l'une à l'autre les deux pierres dont il est formé, n'opposèrent qu'une barrière impuissante aux efforts des profanateurs. Ils dépouillèrent le corps de notre pieux évêque de ses ornemens pontificaux avec lesquels on l'avait inhumé suivant l'usage des premiers siècles, et ses ossemens furent en partie dispersés.

On attribue généralement cet acte de vandalisme aux religieux qui ont dévasté les environs de Troyes, dans le 16^e siècle ; mais on pourrait, avec autant de vraisemblance, le faire remonter à l'époque de l'invasion des Anglais ; le travail de la cage de bois, quoique postérieur, et le même que celui d'autres monumens de la fin du 16^e siècle, ne serait pas contraire à cette opinion. On sait que ces sortes de cages ne se plaçaient d'ordinaire sur les tombeaux qu'après qu'ils avaient



Babut contenant les Archives de la Fabrique.





La belle Croix
Monument de bronze doré. XV^e Siècle

reçu quelques insultes, et dans le but d'en prévenir de nouvelles en dérobant aux regards les traces des premières.

Quoi qu'il en soit, la pierre de dessus ayant été cassée en trois morceaux, cette circonstance nous a facilité la visite de l'intérieur de ce tombeau.

Le travail en est tout-à-fait brut et les parois sont en tous sens sillonnées de coups de ciseau ; le fond, plus uni, est couvert de quelques pouces de terre sèche dans laquelle sont enfouis plusieurs fragmens d'un squelette humain. Nous y avons remarqué le devant de la mâchoire inférieure avec trois dents ; plusieurs côtes et vertèbres, le plus petit os de la jambe appelé *péroné*, le plus petit os de l'avant-bras et le sacrum. L'état de tous ces ossemens était tel qu'ils s'écrasaient et tombaient en poussière à la moindre pression des doigts. Ils paraissaient d'ailleurs avoir appartenu à un personnage d'une petite stature.

Le plan de ce monument a surtout attiré notre attention. Le côté gauche forme avec la tête un angle de 90 degrés, tandis que le côté opposé présente un angle assez aigu ; il résulte que le rétrécissement qui existe de la tête aux pieds, et qui est considérable, ne s'opère que sur le côté droit. Cette obliquité qui, au premier coup-d'œil, ne semble qu'une bizarrerie, une maladresse de l'ouvrier, nous paraît être, au contraire, l'effet du raisonnement et du calcul, et s'explique naturellement, surtout si l'on se reporte aux usages de l'époque : en effet, nous avons déjà remarqué cette même obliquité dans plusieurs tombes fort anciennes qui toutes étaient placées dans les collatéraux¹, et jamais nous ne l'avons vue à celles qui sont posées dans l'axe du sanctuaire. Voici, nous le pensons, les puissans motifs que l'on avait pour agir toujours d'une manière aussi invariable. L'on sait que tous les tombeaux placés isolément dans les églises, c'est-à-dire, lorsqu'ils n'étaient pas encastrés dans les murs, devaient avoir les pieds tournés vers l'autel ; c'était, suivant l'opinion de quelques écrivains, le moyen que l'on employait dans ces siècles grossiers, pour exprimer d'une manière sensible l'idée que les défunts étaient morts avec la ferme croyance de la résurrection dans la vallée de Josaphat. On conçoit donc que cette disposition qui se présentait, pour ainsi dire, d'elle-même, pour les tombeaux de la nef, offrait une difficulté pour ceux des collatéraux qui devaient être tournés vers le sanctuaire, sans cependant être placés obliquement. En conséquence, on imagina de tailler en biais la face extérieure des tombeaux des bas-côtés dont la ligne rayonnante tendait, par ce moyen, directement à l'autel vers l'orient.

Cette opinion, basée sur plus que des probabilités, une fois adoptée, prouverait que le tombeau de Ragnégisile occupait, dès l'origine, la

place où on le voit encore aujourd'hui, et qu'il n'aurait point été dérangé lors de la reconstruction de l'église qui lui est de beaucoup postérieure, et qu'enfin, si, contre l'usage établi, ses restes ont été déposés loin de l'autel principal près duquel, en sa double qualité d'évêque et de fondateur, on l'aurait sans doute inhumé, ce ne put être que par un acte de déférence aux dernières volontés de l'humble et vertueux pontife.

~~~~~

## TROYES.

### LA BELLE-CROIX,

MONUMENT DE BRONZE DORÉ, ÉRIGÉ A TROYES EN 1495.

Avant la fin du dernier siècle, il existait en France un grand nombre de croix, monumens élevés la plupart par la piété de nos pères. On en retrouvait sur les places publiques des villes, dans les cimetières, dans les carrefours, sur les ponts, sur les grands chemins<sup>2</sup>, etc. Plusieurs de ces croix étaient décorées de bas-reliefs, et souvent même d'un nombre considérable de figures de ronde bosse. Il y en avait de diverses matières, comme de bois, de fer ; mais le plus grand nombre était en pierre<sup>3</sup>. Les éditeurs du Voyage pittoresque de l'ancienne France en ont publié plusieurs de ce genre qui ont échappé au vandalisme de 1793. Celle qui fait le sujet de la planche ci-jointe décorait avant cette époque la place de notre Hôtel-de-Ville. Sa grande dimension, la multiplicité des figures de ronde bosse qui l'enrichissaient, la matière qui la composait, l'avaient fait appeler par excellence *la Belle-Croix*<sup>4</sup>.

« Dans le quinzième siècle, dit Courtalon, il existait à l'église « Saint-Remi de Troyes une nombreuse confrérie de la Croix à l'au- « tel de ce nom. Des oblations qu'on y faisait, les confrères firent « ériger en mars 1495, proche l'église Saint-Jean, dans la Grande- « Rue, un très-beau monument en l'honneur de la Croix, qu'on ap- « pela *la Belle-Croix*. »

<sup>1</sup> Nous en citerons une à la cathédrale qui se trouve placée dans la travée du côté droit du chœur, comme celui de Ragnégisile.

<sup>2</sup> On lit dans le Dictionnaire des usages français, par Lachenaye-des-Bois, ancien avocat, « que les guerres particulières entre les seigneurs, « sous le règne de Philippe I<sup>er</sup>, en 1060, continuaient de désoler le « royaume et servaient de prétexte à leurs vassaux pour vider leurs querelles domestiques ; et, qu'afin de réprimer les abus qui en résultaient, « on ordonna que, si quelqu'un, poursuivi par ses ennemis, se réfugiait « auprès de quelque croix sur les chemins, il serait censé y trouver un « asyle comme dans une église. Ce fut afin de ménager ces sortes de

« secours aux voyageurs que l'on érigea des croix d'espace en espace sur « les grands chemins. »

Toutes les croix élevées dans Paris, ainsi que celles que l'on voyait dans les autres villes du royaume, étaient pour la plupart dressées pour servir d'époques à quelques événemens particuliers et extraordinaires, et d'autres pour exciter les peuples à la dévotion : en leur mettant sous les yeux les signes du grand mystère de la rédemption. Il y en avait d'autres élevées en réparation de grands crimes commis.

<sup>3</sup> Nous citerons celle du pont de Fouchères, à cinq lieues de Troyes.

<sup>4</sup> La place qu'elle occupait, ainsi que le puits qui en était tout proche, portent encore le nom de place et puits de *la Belle-Croix*.



# DESCRIPTION.

Sur un plateau en maçonnerie de 15 pouces d'élévation s'élève un piédestal triangulaire surmonté d'un pilastre de même forme dont les faces sont décorées de statues nichées dans son épaisseur ; la base de ce pilastre est formée de diverses moulures, ornée de feuillages, et terminée par un double socle en talus chargé d'écussons sculptés en relief. Sur son chapiteau, qui n'est qu'un simple plateau orné de moulures, pose la tige de la croix dont la base est à huit pans ; trois petits piliers terminés en flèche s'élèvent autour de cette tige qu'ils appuient au moyen d'arcs-boutans ornés de petits festons moresques.

A chaque angle du piédestal triangulaire, il y a un moyen pilastre dont le chapiteau orné de feuilles d'acanthé s'élève jusqu'à la base de celui qui porte la croix ; et sur chacun de ces trois pilastres un autre plus petit, de même forme, au bas duquel il y a une figure en ronde bosse : on y distingue Satan, le serpent tentateur avec une tête de femme, et Simon le magicien, que le peuple de Troyes appelait *Simon Magut*.

Chacun de ces derniers pilastres supporte à son tour un petit pilier à huit pans, terminé en pointe, et dont la base est formée par un groupe de petites figures qui semblent le porter sur leur tête. Ces piliers se rattachent en bas au grand pilastre du milieu, et en haut aux petits piliers qui accompagnent la croix par des arcs-boutans ornés de festons, et servent à maintenir la grande tige contre l'effort du vent.

A quelques pieds au-dessus des petits piliers qui l'accompagnent, cette tige forme une grosse pomme dont la moitié inférieure est ornée de feuillages. Sur cette pomme est posé un petit piédestal à huit pans, au-dessus duquel est attaché le crucifix, sur la croix proprement dite. Les croisillons et le haut de cette croix sont terminés par des pommes de bronze doré contenant plusieurs reliques et enveloppés de feuilles d'acanthé diversement contournées.

Sur la grosse pomme, au bas de la croix, on voit une figure de femme agenouillée qui tient le piédestal embrassé, c'est celle de la Madeleine.

Un peu au-dessous de cette pomme, deux branches courbes terminées par un chapiteau, se détachent de la grande tige et portent chacune une statue que l'on a pensé être la Vierge et saint Jean. Ces branches sont soutenues d'en haut par de légers supports recourbés et ornés de festons moresques comme ceux des arcs-boutans.

Un mémoire dressé en 1530, sur ce monument, et rapporté par Grosley, nous apprend qu'il était dans l'origine surmonté d'un baldaquin ou dôme en maçonnerie, porté sur des colonnes qui devaient être de la plus grande proportion. (*Le tout fort triomphant et étoffé de peintures d'or et d'azur, et garni d'imaiges et autres beaux ouvrages à l'advenant.*)

Le mémoire ajoute : *Que cette croix en remplaçait une de pierre dure, garnie d'imaiges, laquelle étant venue en ruine et décadence, fut démolie et transportée au cimetière de l'Hôtel-Dieu-Saint-Esprit, et fut illec colloquée et dressée attendant de la sépulture de noble homme NIC. BOUTIFLART, en son vivant bourgeois de Troyes, lequel par ses bons et vertueux moyens osta et deslivra les habitans d'icelle de la servi-*

*tude des fours bannaux. Si que en recognoissance de ce bien-fait, et pour en perpétuer la mémoire, lesdits habitans ont fondé audit Hôtel-Dieu-Saint-Esprit, un anniversaire perpétuel, pour le remède du salut de l'ame dudit Nicolas, le payement duquel se fait par chacun an par le Voyeur d'icelle ville.*

Depuis très-long-temps, ajoute Grosley, a été supprimé cet anniversaire : il pouvait cependant d'autant mieux être perpétué, que les BOUTIFLART sont plus rares <sup>1</sup>.

En 1541, les maires et échevins firent marché avec un nommé Loys Pocheux, *peintureur de son mestier*, pour peindre et redorer les plats-fonds de la Belle-Croix, en fin or, moyennant et parmi le prix et somme de quatre-vingt-dix livres tournois. L'original de ce marché, que l'on conserve aux archives de l'Hôtel-de-Ville, nous donne les détails suivans : le plafond du dôme qui la couvrait était divisé en douze petits *parquets* ou compartimens ornés de moulures, six de ses compartimens étaient ronds et les autres carrés ; les premiers étaient remplis par des culs-de-lampes dorés, et les derniers par des *pannaux enrichis d'arabiques et fleurs*, dorés sur un fonds de laque. Des culs-de-lampes dorés, mais plus petits que les premiers, ornaient les bandes qui séparaient ces *parquets*. Enfin, au milieu de ce plafond, il y avait un compartiment ou caisson plus grand qui se *voulait* sous le dôme.

Parmi les figures qui décoraient la Belle-Croix, on remarquait outre celles dont nous avons parlé, saint Pierre, saint Loup, saint Louis, plusieurs prophètes, Mahomet, et autres dont la tradition ne nous a rien transmis.

Le mercredi 5 décembre 1584, le dôme qui couvrait la Belle-Croix, les trois gros piliers de pierre qui le portaient, quoique liés l'un à l'autre par de grands barreaux de fer, furent poussés par un vent si impétueux que, malgré le gros arbre de fer carré qui était dans sa tige, la Belle-Croix se rompit et fut renversée par terre.

Ainsi parle de cet accident un nommé Georges Berthier, arpenteur, demeurant à Pouilly, qui écrivait en espèce de rimes tout ce qui arrivait de son temps.

*En l'an de grâce  
Mil cinq cent quatre-vingt-quatre  
Ung si grand vent je me remembre  
Faict le cinquiesme de Décembre  
Veille de la Saint Nicolas  
A derompus la Belle-Croix  
L'ung des riches joyau de Troyes  
Et les églises et les clochers  
Quasi a demi decouvers  
Et les maisons dedans la Ville  
Dêrompus cheminées et thuille.*

La chute de la Belle-Croix facilita la visite des reliques qu'elle renfermait ; on trouva, dans la tête de l'image de la Vierge qui est derrière le crucifix, une petite boîte de laiton fermée et attachée avec

<sup>1</sup> Voyez les *Ephémérides*, page 314.



un fil d'archal ; elle contenait plusieurs reliques de la Passion avec cette inscription gravée sur une lame de cuivre :

*La belle et digne Croix de Troyes assise en la Grande-Rue  
l'an mil quatre cent quatre-vingt et quinze <sup>1</sup>.*

Le huit décembre 1585, jour de la conception de la sainte Vierge, on redressa la Belle-Croix ; le dôme fut supprimé, et on mit dans la pomme qui est au haut un petit vase de cristal renfermé dans une boîte ovale en laiton, et contenant plusieurs reliques de la Passion, données par le roi Henri III à M. Bessart, son aumônier et chefciér de Saint-Etienne de Troyes. Ces reliques furent placées par Nicolas Format, docteur de Paris, chantre et chanoine de l'église de Troyes <sup>2</sup>. La pomme où il la mit fut fermée et rivée avec une cheville de fer <sup>3</sup>.

Vers ce temps, les maisons, sur la place de la Belle-Croix, avaient leurs étages supérieurs en saillie, portées sur des poteaux ou pilastres, et formaient des espèces de galeries appelées *allours* ou *alloirs*. On y tenait le marché aux tiretaines ou treillis. Ces alloirs furent supprimés en 1734.

En 1793, la Belle-Croix fut brisée et fondue ; les différentes pièces de bronze qui la composaient formaient un poids de huit mille cent quarante-deux livres : ce qui prouverait que, eu égard à la grande dimension du monument, la fonte en était très-légère <sup>4</sup>.

## ABBAYE DE NESLE.

L'abbaye de Nesle, dont il ne reste plus que des ruines, se trouve maintenant dans le département de la Marne. Nous en parlons néanmoins ici parce qu'elle appartenait au doyenné de Pont, l'une des divisions de l'ancien diocèse de Troyes. Elle est à treize lieues nord-ouest de cette ville. Sa situation dans un fond assez resserré, entre deux montagnes et dans un lieu couvert de bois, l'avait fait surnommer Nesle-la-Reposte (*Nigella abscondita vel reposita*). Au jugement de Desguerrois, qui l'a visitée en 1632, cette abbaye et son église ressemblaient en tout à celle de Sainte-Geneviève de Paris. Elle était de l'ordre de Saint-Benoît, et fut plus tard de la congrégation de Saint-Vannes et de Saint-Hydulphe. Dans le principe, il y avait deux monastères, un d'hommes et un de femmes, qui étaient vis-à-vis l'un de l'autre, séparés seulement par le chemin. Les religieuses venaient entendre la messe, chanter les offices divins et faire leurs exercices pieux dans une petite chapelle voisine du grand autel de l'église de l'abbaye. Dans la visite que Desguerrois fit en 1632 à ce monastère, il y vit un bâtiment ruiné où elles de-

meuraient. Ce rapprochement tout particulier de religieux et religieuses, vivant ainsi côte à côte, est expliqué par lui d'une manière assez naïve. Il prétend que plusieurs religieux, mariés d'abord, et voulant ensuite se retirer du monde, se séparaient de leurs femmes d'un mutuel consentement. Animées des mêmes sentimens, et voulant participer aux mêmes grâces, ces pieuses personnes avaient une maison à part, où les hommes n'entraient pas, si ce n'est quelques saints prêtres pour leur administrer les sacremens.

Ceux qui font remonter la fondation de l'abbaye royale de Nesle au temps du roi Clovis, et c'est le plus grand nombre, n'ont aucun témoignage certain ; mais ils tirent leur autorité d'un ancien portail de l'église sur lequel on voyait un double rang de statues. A la gauche, saint Pierre et deux rois portent sceptres et couronnes ; à la droite, saint Remy de Reims, ou saint Loup de Troyes, avec les ornemens pontificaux ; ensuite un roi avec un livre en ses mains et une couronne sur sa tête ; puis une reine que Mabillon et d'autres ont cru être Clothilde, épouse de Clovis, parce qu'au lieu du pied droit elle a celui d'une oie. On la voyait ainsi représentée dans l'église de Saint-Bénigne à Dijon, à Saint-Pierre de Nevers, à Saint-Porcien, chez les Arvennes, et partout sur la porte principale de l'église. Cette manière de représenter la reine était-elle le signe de sa prudence, d'après les qualités qu'on attribuait à l'oie dans l'antiquité, ou bien a-t-on voulu exprimer une chose vraie, c'est ce que nous laissent ignorer Grégoire et les autres chroniqueurs français ? La statue de la même reine, placée avec celles d'autres rois près de la porte principale de l'église de Saint-Germain à Paris, a aussi ce pied d'oie. <sup>5</sup>

Cette abbaye fut mise sous l'invocation de saint Pierre <sup>6</sup>, peut-être par Camélien, évêque de Troyes, dont on voyait l'image en entrant à droite. D'autres monastères ont été fondés par les fils de Clothilde, Clodomir, Childebart et Clotaire ; un d'eux peut bien l'avoir été par l'épouse de Clovis. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette abbaye existait avant le IX<sup>e</sup> siècle, comme le prouve une charte de l'empereur Lothaire, de 841. Il faut observer que la charte que nous allons citer sous le nom de Clotaire, fils de Clovis, attribuée à ce prince par Martin le *Rhételois*, est véritablement de Lothaire, car sa formule ne peut convenir à Clotaire, fils de Clovis, qui n'eut pu prendre le titre d'*imperator augustus*. Le Rhételois a donc changé les noms.

« Au nom de J.-C., roi éternel, Clotaire, par la volonté de la « divine Providence, empereur auguste. Puisque notre amour pour « le culte divin nous fait favoriser les demandes raisonnables et « justes des serviteurs de Dieu, nous avons pleine confiance que la « grâce de Dieu nous fortifiera. Qu'il soit donc manifeste à tous nos « fidèles sujets nés et à naître, que le vénérable abbé Sigoalde du « monastère de Nesle, situé au pays de Mauripense, sur la rivière « *Barbutia*, et élevé en l'honneur du bienheureux Pierre, prince

<sup>1</sup> Voyez Desguerrois, 1585.

<sup>2</sup> La tombe en marbre noir du docteur Nicolas Format existe dans le bas-côté droit du chœur de la cathédrale ; le nom du personnage y est gravé en caractères grecs.

<sup>3</sup> Cette cérémonie se fit avec grande pompe ; on en peut le voir détail dans la *Sainteté chrétienne*, de Desguerrois, 1585.

<sup>4</sup> La hauteur de la Belle-Croix était d'environ trente-six pieds.

<sup>5</sup> Voir l'explication sur la reine Pédanque, donnée par Bullet, *Magasin pittoresque*, année 1839, p. 375.

<sup>6</sup> On avait conservé un sceau qui portait cette inscription : « *Sigillum sancti Petri Nigellani.* »



« des apôtres, et de la sainte mère de Dieu, Marie toujours vierge, « a eu recours à notre clémence, afin que nous prenions à soin le « décret de notre seigneur et père le sérénissime empereur Clovis, « dans lequel il était dit que ce même seigneur et père devait prendre sous sa protection ce même monastère et lui donner droit de « franchise, ainsi qu'à tout ce qui en dépend, et cela à la prière « d'Adelard, alors abbé, ainsi qu'à celle des moines, comme lui « serviteurs de Dieu; il nous prie, avec instance, d'ajouter à ce décret notre autorité, afin que le même abbé avec toute sa communauté, puisse, dans le calme de la paix, remplir ses devoirs et envers Dieu et envers nous. Reconnaisant cette demande comme « raisonnable et de plus comme agréable à Dieu, nous l'avons accueillie volontiers et l'avons accordée par notre autorité impériale! »

Dès le commencement, Nesle devint une école célèbre où l'on recevait des leçons de vertu, en même temps qu'on était instruit dans les sciences divines et humaines. Dom Martin le Rhételois dit que saint Serein y étudia, et Desguerrois, dans sa *Sainteté Chrétienne*, rapporte le même fait sur ce saint. En 765, *Geraud*, abbé de Nesle, se trouva à l'assemblée d'Attigny. Le concile d'Aix-la-Chapelle, en 817, régla ce que chaque monastère devait fournir au roi; Nesle fut mis dans la première classe, comme étant riche et puissant en hommes.

Vers l'an 888, Guattère, archevêque de Sens, sacra évêque d'Aulun, dans l'abbaye de Nesle, un nommé Hérifréde. A peu près à cette époque, le monastère de Saint-Bavon, de Gand, fut détruit; les religieux se réfugièrent à Saint-Vincent, de Laon, où ils restèrent environ trente ans, et de là ils vinrent à Nesle vers 939, où ils enterrèrent le corps de leur abbé Radulphe, mort à Laon vers 882.

Vers 1150, grandes donations au monastère de Saint-Pierre et Saint-Paul de Nesle, par Simon, seigneur de Réthel.

En 1170, Félicité, mère de Hugues, seigneur de Broyes, près Sézanne, et de Simon, seigneur de Réthel, donna aux religieuses d'Audecy, près Sézanne, où celles de Nesle s'étaient réfugiées, sa grange ou ferme du Châtelet et autres droits.

En 1197, le 12 des calendes d'avril, Innocent III, la première année de son pontificat, confirma, par sa bulle dudit jour, les religieux de Nesle dans la perception des dîmes de Montgenost, et les maintint dans la possession de se choisir un abbé, conformément à la règle de saint Benoît.

En 1198, Hugues de Broyes, du consentement de sa femme Elisabeth, dame de Château-Villain, et de l'agrément de son fils

Simon, donna à l'abbaye de Nesle une maison qu'il avait près du monastère, sous l'obligation d'un anniversaire.

En la même année, Félicité vint à mourir; elle fut enterrée dans le chapitre de Nesle. Hugues, son fils, voulut qu'on allumât toutes les nuits une lampe ardente devant son tombeau. A cet effet il donna au monastère dix sols à prendre sur ses assises de Nesle.

En 1199, Hugues, comte de Rhétel, sire de Beaufort (autre nom de Château-Villain) du consentement de Félicité sa femme, transigea sur certains droits avec l'abbé Anselme de Nesle, et confirma la donation de son prédécesseur.

En 1202, Elisabeth de Château-Villain, avec Simon son fils, confirmèrent une donation faite par Hugues de Broyes, époux de cette dame et père de Simon<sup>2</sup>.

Au mois d'avril 1223, Thomas de Coucy, seigneur de Vervins, et Mathilde, son épouse, donnèrent à l'église de Saint-Pierre et Notre-Dame de Nesle, une grange ou ferme et deux maisons situées à Nesle.

Au mois de mai 1226, Elisabeth de Château-Villain et son fils Simon, donnèrent à l'abbaye de Nesle cinq cents arpens de bois à Nesle, connus aujourd'hui sous le nom de bois de la Comtesse, appartenant au marquis de Saint-Chamans, en compensation desquels l'abbé renonça aux droits d'usage dans tous les autres bois de ladite dame. Elle confirma en même temps ce qu'autrefois Simon, sire de Beaufort, avait donné à l'abbaye.

En 1228, au mois de janvier, Thibaut, comte palatin de Champagne et de Brie, fit un échange avec l'abbé et le couvent de Nesle. Il confirma, en même temps, la donation que son père ou ses prédécesseurs avaient faite à Nesle de quatre arpens de pré à Barbuise, auprès de la montagne voisine de Calleya<sup>3</sup>, ainsi que certains droits féodaux qu'avait ce monastère dans les châtellenies de Pont-sur-Seine et de Chantemerle.

En 1252, Simon de Château-Villain vendit quarante-trois arpens de bois au monastère, moyennant sept livres par arpent, sur lesquelles il donna vingt sols par arpent pour l'abbé, et quarante sols aussi par arpent pour les religieux, à charge de faire un service pour le repos de l'âme de sa mère, Isabeau de Château-Villain, par chaque an. Alyse, son épouse, et Jehans ses fils, donnèrent leur consentement à cet acte.

En 1568, ce monastère fut pillé par les protestants qui l'incendièrent ensuite. Déjà il l'avait été deux fois depuis cent ans.

En 1672, les moines de Nesle se voyant atteints de maladies chroniques, causées par les brouillards qui s'élevaient continuelle-

<sup>1</sup> In nomine Jesu-Christi regis æterni, Clotarius divinâ ordinante providentiâ imperator augustus. Cum petitionibus servorum Dei justis et rationabilibus divini cultûs amore, favemus, supernâ nos gratiâ muniri, non diffidimus. Idcirco notum sit omnibus fidelibus nostris, præsentibus et futuris, quia vir venerabilis Sigoaldus abbas de monasterio, quod vocatur Nigella, quod situm est in pago Mauripense super fluvium Barbutia, constructum in honore beati Petri apostolorum principis seu et sanctæ Dei genitricis, Maria semper virginis, ad nostram clementiam detulit obtutibus nostris præceptum confirmationis domini et genitoris nostri Clodovei serenissimi imperatoris, in quo continebatur qualiter idem dominus et genitor noster id monasterium cum omni pertinentiâ suâ ad deprecationem antecessoris

Adelardi abbatibus ejusdem, cum monachis ibidem Deo famulantibus, sub suâ reciperet defensione et immunitatis tuitione; obnixè obsecrans ut nostram idem super præceptum adderemus auctoritatem, per quam abbas ibidem una cum eadem congregatione quietus et securus Dei et nostrum peragere posset servitium. Cujus petitionem quia rationabilem, immò Deo amabilem esse cognovimus, libenter suscepimus et per nostros imperiales apices, sicut petiit, concessimus.

<sup>2</sup> La maison de Château-Villain était une branche de celle de Broyes, dont le chef s'appelait, vers 787, Hugues Bordoul et non Bardolphe, et sortait de la maison de Dreux.

<sup>3</sup> On ignore ce que c'est que Calleya : était-ce un village ou une ferme?



ment de deux étangs qui flanquaient le monastère, l'un au midi et l'autre au nord, furent autorisés par les habitants, le seigneur de Villenauxe, l'évêque de Troyes et par le roi, à venir résider en cette ville. Ils y vinrent en 1674, et rapportèrent à leur église de Villenauxe l'ancien portail de celle de Nesle, leurs châsses et tout ce qui leur appartenait.

Le 3 mai 1790, le maire de Villenauxe, en vertu des lois de l'époque, dressa un inventaire de tous leurs biens et droits, et reçut de chacun des bénédictins une déclaration relative au genre de vie qu'il voulait adopter.

Enfin en 1791, on vendit leurs biens, meubles et immeubles. Leur maison et leur église nouvelles furent détruites en 1793.

Les statues si curieuses qui décoraient le portail furent, dit-on, employées à faire les degrés d'une cave près de Lurcy (Marne). Là, posées sur le ventre et taillées pour les accommoder à leur nouvelle destination, elles n'ont plus que l'utilité d'un bloc de pierre qu'on tire d'une carrière, après avoir décoré pendant tant de siècles le portique d'un monument.

En parcourant ces lieux que la religion avait animés autrefois, et qui ne sont plus maintenant que désert et solitude, il est impossible de se défendre d'une impression pénible. Involontairement l'âme retourne au passé, et tout ce qui se présente aux yeux la jette dans une profonde tristesse. Une étrange métamorphose s'est opérée partout, et ce qui n'est pas détruit cause peut-être encore plus de dégoût. La maison prévôtale est encore debout; un vendeur de vin l'habite, et sur la grande porte d'entrée du monastère, au lieu où s'élevait autrefois le signe sacré de la croix, on voit l'ignoble enseigne qui indique aux passans sa nouvelle destination.

Lorsque Desguerrois visita le monastère de Nesle, soixante-quatre ans après que les calvinistes y eurent exercé leurs ravages, il n'offrait guère que des ruines. La nef n'avait plus que les quatre murailles sans toit, et le chœur seul, qui comprenait les croisées ou transepts, avait été réparé. Plusieurs objets néanmoins y frappèrent encore ses yeux, et il a consigné tout ce qui s'est offert à son observation. A la vitre de la croisée, en bas du chœur et au septentrion, il remarqua la figure d'un abbé, chanoine crossé et mitré, assisté de saint Jean-Baptiste, son patron, et agenouillé devant saint Etienne. Les armes qu'on y voyait peintes étaient pour le haut de l'écu d'argent au lion de sable, et pour la partie inférieure cinq besans d'argent sur champ d'azur. Au bas de cette vitre un autel avait pour table la pierre d'un ancien sépulcre de l'an 1282, mais dont le reste de l'inscription était effacé. Vis-à-vis les degrés du grand autel, il y avait une autre tombe d'abbé sur laquelle était gravée une croix avec une crosse placée à droite.

Au midi du même *chœur-croisée*, était la chapelle de Notre-Dame, où l'on voyait encore une autre pierre tumulaire avec la gravure d'une croix autour de laquelle on lisait : *Cy gist F. Jean l'Huillier, diacre.*

Un escalier de six ou sept degrés conduisait au chœur. Il avait des grilles et des portes de fer en petits rameaux à jour. Devant le grand autel, il y avait une place sur laquelle était exposée la châsse de saint Albain, vulgairement saint Blanchard, dont nous parlerons bientôt. Sous cette place élevée, était une crypte que l'on nommait la cave Saint-Jean-Baptiste, qu'elle était dès-lors remplie. Tout à côté il

y avait une chapelle où se trouvait l'escalier pour y descendre et celui pour monter au clocher qui renfermait cinq grosses cloches.

A la partie septentrionale du grand autel, on remarquait, à une vitre, des armes peintes qui portaient d'argent à trois creneaux de gueules. On croyait que ce blason était celui de la famille des Dinet, dont un membre, Pierre Dinet, fut abbé de Nesle en 1594.

Desguerrois trouva le cloître presque entièrement ruiné, et il signala, près de la porte de l'église, les sépultures de deux abbés, l'une près de l'autre, et enclavées dans la muraille qui était *gemelle de l'église et du cloître*; mais il n'y avait aucune inscription. Toutefois, sur l'une d'elles, on voyait la figure d'un abbé, relevée en bosse, tenant une crosse, mais sans mitre et ayant les cheveux tondus bas, en rond et assez longs, comme les portaient les anciens Français. Il est à remarquer que ce fut seulement en 1509 que Jean Olivier, abbé de Nesle, obtint du cardinal Georges d'Amboise, légat du saint siège, le droit de porter la mitre pour lui et ses successeurs. D'où l'on peut inférer que la figure d'abbé crossé et mitré, peint sur verre, dont nous venons de parler, était postérieure à cette époque.

Après Desguerrois personne n'avait parlé de Nesle, et ce fut vers la fin de 1837 que nous en avons vu les restes. Ils sont assurément plus tristes qu'ils n'ont jamais été. L'église est dans un état complet de ruine. Il n'existe plus aucune trace ni du toit, ni des voûtes; les murs de la nef, construits en petits matériaux, sont entièrement écroulés et n'offrent plus que quelques pieds d'élévation. Un reste de mur fort épais, et dépouillé de son parement, indique encore la place du portail. La tour, qui est placée à l'intersection de la nef et du chœur, n'est plus soutenue que par quatre larges plein-cintres renforcés d'un arc doubleau et appuyés sur des massifs informes qui étaient jadis des pieds droits. Le parement en pierres de taille a été arraché. De tout le chœur il n'y a plus qu'un pan de mur debout; mais qui suffit néanmoins pour reconnaître que l'abside était circulaire. De chaque côté du chœur on voit l'entrée de la crypte dont parle Desguerrois. Les moines, le jour de la fête et pendant l'office de saint Jean-Baptiste, avaient coutume d'y descendre d'un côté et de remonter de l'autre. C'était un simulacre de procession.

Le transept du nord est seul conservé moins la voûte; il est terminé par un pignon aigu et éclairé par une assez grande fenêtre ogivale sans meneau, qui indique sûrement une retouche.

A l'est, une arcade plein-cintre, large de dix pieds, donnait entrée à une pièce carrée ou chapelle que les religieuses occupaient probablement pendant les offices. A l'ouest, une arcade ogivale qui correspond à la première, était peut-être la porte d'entrée qui leur était consacrée. Au-dessus de ces arcades une petite fenêtre plein-cintre éclairait le transept compris dans le chœur des moines, comme le fait entendre Desguerrois par le double mot *chœur-croisée*.

La tour romane, dans son état actuel, présente encore une élévation de près de cinquante pieds. A la partie supérieure il existe trois fenêtres plein-cintre, répétées sur les quatre faces. A l'est et à l'ouest une ouverture semblable éclaire l'étage au-dessous; il l'est aussi par deux fenêtres pareilles au nord et au midi. Au-dessous de ces fenêtres se trouve une troisième ouverture ou porte cintrée qui communiquait au comble des transepts.

A quinze pieds au-dessus des arcs plein-cintres qui supportent la



tour, on voit la trace d'un arc ogival, indiqué seulement par une teinte plus fraîche de la pierre. C'est là que la voûte de la nef venait s'appuyer à la tour; elle peut servir à en déterminer la hauteur et indique une construction postérieure. La voûte du chœur devait être de même forme et à la même hauteur, du moins on peut le conjecturer par la trace d'un arc semblable que l'on voit sur la face orientale de la tour.

A gauche de la porte principale de l'église, mais séparée par un pan de mur qui devait clore le parvis, on distingue le côté droit de la baie d'une petite porte formée par des plans rentrants à angles droits, remplis par des colonnettes, dont les chapiteaux seuls sont restés. L'autre côté de la baie a été démoli il y a quelques années. Il nous a été assuré qu'une porte semblable existait au côté opposé; ce qui ferait présumer que dans le principe l'église avait des bas-côtés qui auront été supprimés. Cela est d'autant plus probable que cette porte se trouve dans l'axe de l'arcade ogivale ouverte sous le mur occidental du transept nord dont nous avons parlé.

Dans la gravure de la porte principale, que l'on trouve dans Mabillon, on doit remarquer un large bandeau orné de dix figures de vieillards, placées debout. Cinq sont du même côté et en regard. Ces figures, longues, maigres et serrées en file, tiennent des rouleaux déployés. Elles faisaient partie du sujet d'un bas-relief qui occupait le tympan et qui n'est point dessiné dans Mabillon. Là, dit Desguerrois, est un antique portail où est figurée en image l'adoration du Dieu vivant ès-siècles, et les bienheureux vieillards tenant leurs fioles d'oraisons avec d'autres histoires en l'arcade dudit portail.

Au midi de l'église, près du mur d'enceinte du monastère, on a découvert tout récemment les fondations d'une petite chapelle orientée, dont l'abside était circulaire; puis un tombeau renfermant un squelette.

Au nord est le bâtiment prévotal dans une direction perpendiculaire à l'église. Une grosse tour ronde, couverte d'un toit conique, flanque l'angle nord-ouest du corps-de-logis et renferme l'escalier. Au rez-de-chaussée est un corridor dans lequel on pénètre par une porte fort basse à large linteau plat; un pareil corridor règne au premier étage. Ils sont éclairés l'un et l'autre par de petites fenêtres carrées percées en haut sous le plafond. Au-dessous de celles-ci sont des meurtrières étroites en dehors, larges à l'intérieur, et par lesquelles les moines tiraient sur les assaillans qui venaient les troubler dans leur retraite solitaire.

Dans la pièce principale du rez-de-chaussée, on remarque une cheminée à large manteau, formé d'une pièce de bois sur laquelle sont sculptés des profils multipliés et une frise ornée de figures d'hommes et d'animaux entremêlés de rinceaux de feuillages. On y voit aussi une belle poutre en chêne dont les arêtes profilées sont ornées d'écussons et de crosses placés horizontalement.

L'église de Nesle, ruinée d'abord par les calvinistes, ensuite par les moines eux-mêmes qui en ont transporté les plus belles pierres à Villenauxe, puis enfin par le temps qui continuellement fait à la tour quelque dégradation nouvelle, va bientôt disparaître entièrement. Des ruines et des pierres qui couvrent le sol ne produisent rien; c'est un terrain qui peut être utilisé. Dans quelques années, sans doute, quand la main de l'homme aura complètement changé

l'aspect de ces lieux, il ne restera plus à l'antiquaire curieux qui les visitera, que de se ressouvenir que l'œuvre de Clovis, une des plus anciennes fondations religieuses de la France, s'y élevait autrefois. Aussi nous estimons-nous heureux d'être arrivés assez tôt pour en relever le plan et en dessiner une vue avec quelques détails, qui pourront contribuer à en perpétuer le souvenir!

Nous n'avons plus que quelques mots à dire sur la châsse de saint Albain (*Albanus*) dont parle Desguerrois, et qui est conservée maintenant dans l'église principale de Villenauxe. Cette châsse, véritable pièce d'orfèvrerie du XII<sup>e</sup> siècle, est remarquable par sa forme et par le travail des émaux qui la décorent. A l'exception de son couvercle, qui ressemble au toit d'une maison, elle rappelle parfaitement la composition du tombeau du comte Thibaut III que l'on voyait à l'église collégiale de Saint-Etienne de Troyes; et dont elle en est à peu près, pour les dimensions, la réduction à moitié. Chacune des grandes faces présente six petites arcades plein-cintre soutenues par des colonnes, appuyées aux angles et au milieu par des piédroits ornés de figures émaillées sur cuivre rouge, ainsi que les colonnes qui sont gravées, ciselées et émaillées de différentes couleurs. Les archivoltes des cintres sont très-riches et ornés de pierres précieuses dont grand nombre ont été volées. La base de la châsse est aussi ornée de ciselures et d'émaux offrant des ornemens courans et variés. Le couvercle est divisé en deux compartimens sur chaque face, avec des encadrements dans le même goût que ceux dont nous venons de parler. Les panneaux étaient couverts de reliefs en argent qui en ont été arrachés lors du pillage de l'église par les calvinistes.

Quatre figures historiques, poussées en bosse et dorées, occupent encore les arcades d'une des grandes faces de la châsse. A la première, il y a un personnage vêtu d'une longue robe et assis sur un trône; la barbe est peu fournie; ses cheveux sont rasés et courts. Il tient de la main droite le modèle en petit d'une église dans le style byzantin, et de la gauche un glaive nu, la pointe en haut.

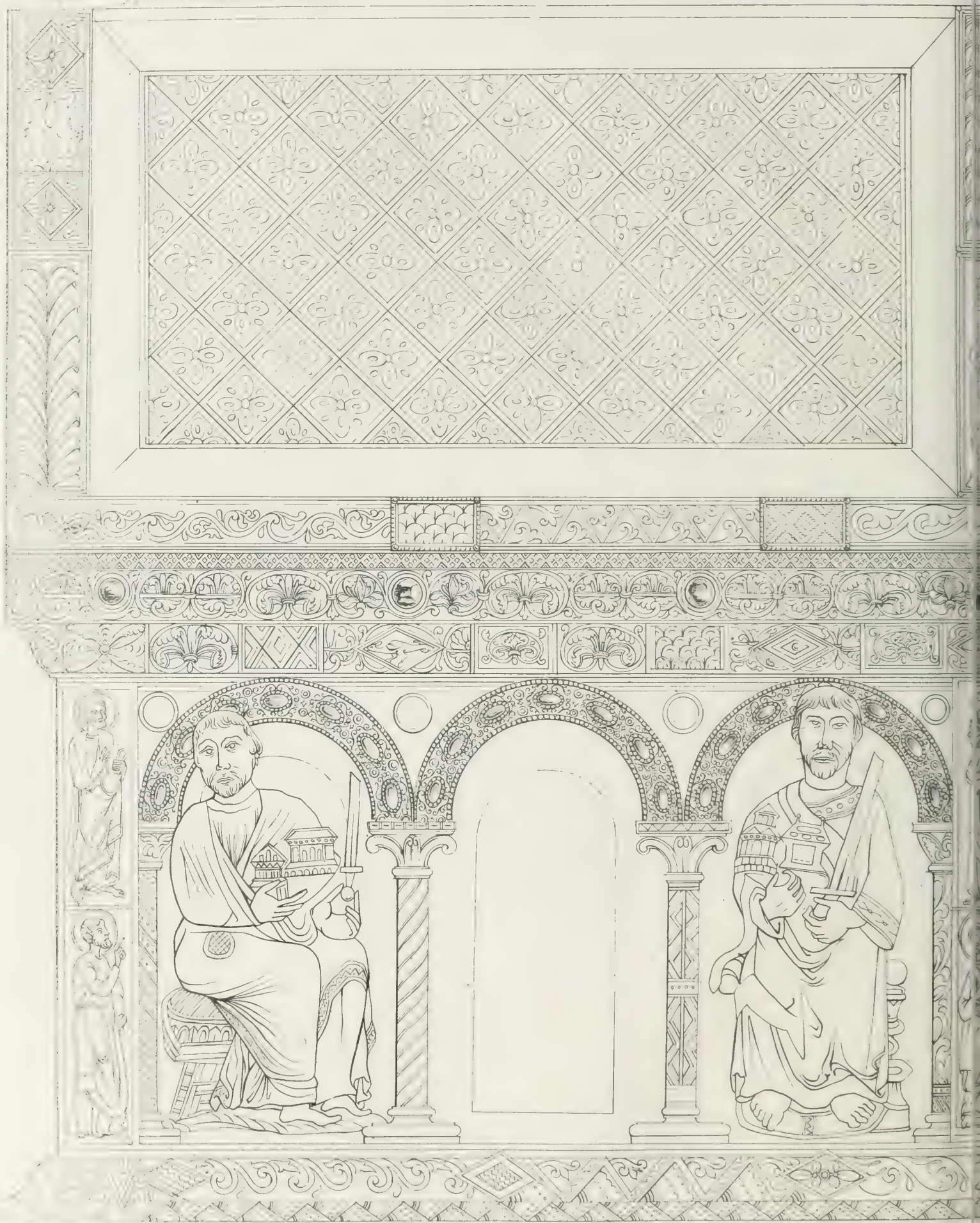
La troisième arcade est remplie par la figure d'un autre personnage revêtu d'une espèce de toge dont les bords et les manches sont ornés de larges broderies de perles. Ses cheveux sont coupés ras comme ceux du premier, et il porte aussi la barbe. Il tient de même sur sa main gauche le modèle d'une église.

Dans la quatrième arcade, est un autre personnage vêtu et coiffé de même et tenant pareillement sur la main gauche le modèle d'une église où l'on distingue deux tours. La première est surmontée d'une croix. De sa main droite il tient aussi un glaive probablement; mais cet accessoire se trouvant isolé du corps, s'en est détaché et a disparu.

Sous la sixième arcade, à l'angle de la châsse, on voit un personnage assis, vêtu comme les précédens, mais sa robe est plus richement ornée; il porte de la main gauche une église byzantine ornée d'un fronton surmonté d'une croix et sur le comble de laquelle s'élèvent quatre petits dômes. Ce temple est environné d'une muraille crénelée et circulaire. C'est la représentation ou d'un château, ou d'une maison religieuse construite avec les fortifications de l'époque. Le personnage tient une épée nue de la main droite. Toutes ces figures portent une barbe peu abondante, les cheveux coupés courts et ont les pieds posés sur de riches coussins. Leurs attributs indiquent bien clairement des fondateurs: peut-être sont-ce les mêmes person-







Châsse de St-Alban, provenant de  
 ouvrage en cuivre doré





*Lib. Arbormont Succ<sup>r</sup> de Collet-à-Trois.*

Abbaye de Nesle-la-Reposte,

naillé, (XII<sup>e</sup> Siecle.)





nages que l'on voyait représentés au portail; mais ils n'ont ni couronne, ni sceptres pour exprimer le pouvoir royal. Les épées qu'ils tiennent hors du fourreau indiquent la puissance et la protection qu'ils accordent au monastère fondé par eux. Sont-ce les fils de Clovis, Clovis y est-il lui-même? C'est ce qu'il est impossible d'affirmer. Les médaillons des apôtres que l'on voit dans les arcades, entre les figures, y ont été placés postérieurement et sont estampés en carton. Cette châsse, dont on trouve le modèle mieux conservé au musée du Louvre, dans l'une des salles consacrées aux objets du moyen âge, est fort curieuse et mérite plus de soins qu'on ne paraît lui en donner à Villenauxe, où elle est reléguée dans le coin d'une chapelle et comme un objet de rebut. Le style en est tout byzantin et les figures des arcades donnent une idée plus vraie de celles du portail, dont elles sont probablement contemporaines, que les gravures du livre de Mabillon. Elle renferme encore le chef et plusieurs ossements de saint Albain.

Voici les dimensions de l'église de Nesle telles que nous les avons relevées.

Longueur totale, 139 pieds; longueur de la nef, 79; largeur de la nef, 18; longueur du chœur, 32; largeur du chœur, 20; longueur des transepts, 72; largeur des transepts, 21.

Les murs de l'église ont 3 pieds d'épaisseur, ceux de la tour ont 4 pieds, et les faces de celle-ci ont 28 pieds pris extérieurement.

## ISLE-AUMONT.

Aumont, autrefois Isles, *Altomontium Insulæ*, est situé à deux lieues sud-sud-est de Troyes, à la pointe que forment les petites rivières d'Hozain et de Mogne, d'où lui était venu le nom d'Isles. Ce village est fort ancien; la vie monastique y fleurissait vers le milieu du IV<sup>e</sup> siècle, sous l'épiscopat d'Optien, deuxième évêque de Troyes; sur son tombeau fut bâtie une église où les religieux continuaient leurs pieux exercices. Aventin, l'un des vénérables abbés de ce monastère, qui vivait dans le même temps, racheta saint Phale de captivité; après sa mort, ce fut ce dernier qui gouverna le monastère dont l'église était sous l'invocation de Notre-Dame, en même temps qu'elle était dédiée à saint Ursion. Vers la fin du IX<sup>e</sup> siècle, les Normands détruisirent cette maison, et les religieux furent dispersés. On croit qu'ils se retirèrent à Montier-la-Celle, où ils transportèrent les reliques de leur église.

Environ deux cents ans après, saint Robert, natif de Troyes, fondateur de Molesme et de Cîteaux, rétablit le monastère d'Isles, y fonda un prieuré dans l'église paroissiale, en 1104, et y mit des religieux qui suivirent la règle de ceux de Molesme. Philippe, évêque de Troyes, lui donna plusieurs droits sur les paroisses d'Isles et de Saint-Thibaut; ce couvent fut détruit dans la suite, et il ne reste plus que le titre de prieuré joint à l'église paroissiale. En 1776 il a été réuni au grand séminaire de Troyes, à la prière de M. de Barral, évêque de cette ville.

Au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, des religieux de Grammont quittèrent les bois d'Ervy, *Nemus de Hervico*, et se retirèrent à

Isles, où Henri II, comte de Champagne, leur donna des biens dont ils jouirent d'abord paisiblement; mais ayant été troublés par la guerre, son fils Thibaut les dédommagea par d'autres bienfaits. En 1224 ils étaient connus sous le nom de *Bons-Hommes*; ils furent aussi redevables de plusieurs bienfaits à André et à Erard, comtes de Brienne. En 1317, le pape Jean XXII unit leur couvent au prieuré de Macheray, du même ordre.

On voyait encore, il y a peu de temps, à Aumont, le reste d'un ancien château sur une motte de terres rapportées contenant plus de deux arpens, de la hauteur de trente pieds. Les rues qui sont autour forment des fossés qui semblent avoir servi à défendre le château et le couvent. L'abbé d'Expilly attribuait ce château aux Romains; mais c'était une erreur commune à l'époque où il vivait, car tous les vieux monumens dont on trouvait les débris, ne pouvaient trouver de plus illustres fondateurs que les anciens maîtres de la terre.

Dans le XVI<sup>e</sup> siècle, les calvinistes établirent à Isles un prêche en faveur de ceux de leur religion; mais ils éprouvèrent de la résistance de la part des catholiques. Ceux-ci envoyèrent P. Belin, muni de pouvoirs qui devaient contrarier les assemblées des réformistes; aussi nous ne voyons pas que l'exécution de leurs projets ait eu lieu, et peut-être que la Saint-Barthélemy ne les épargna pas plus que biens d'autres.

Aumont était de toutes les juridictions de Troyes. La justice était plus anciennement une simple châtellenie; c'était depuis un baillage ducal d'où relevaient soixante-douze villages et hameaux. Les appellations se faisaient au baillage, siège et présidial de Troyes; celle de la gruerie se portaient à la table de marbre de Paris. Les audiences se tenaient dans l'ancien château, et le bailli avait le titre de commissaire-enquêteur-examineur civil et criminel, juge-gruyeur, maître, réformateur des eaux et forêts du duché-pairie. Il y avait un lieutenant-général, un lieutenant-particulier, un procureur-général fiscal et autres officiers. La seigneurie d'Aumont fut érigée en marquisat par Henri II, en faveur de Jacques de Cleves, qui réunit sur sa tête la propriété des quatre châtellenies d'Isles, de Villemaur, Maraye et Chaource, lesquelles retournèrent à Henriette de Cleves, duchesse de Nevers, princesse de Mantoue, veuve de Ludovic de Gonzague, duc de Nevers, gouverneur de Champagne. Elle aliéna la terre de Chaource au profit de Charles de Choiseuil, marquis de Praslin, par contrat du 2 février 1601, et la terre de Villemaur à Jacques de Villemaur. Après la mort d'Henriette, Charles de Gonzague, son frère, duc de Nevers et Rhetelois, fut marquis d'Isles et seigneur de Maraye en 1628, et vendit cette dernière terre à M. de Bullion, surintendant des finances, avec la réserve de la mouvance à Isles. Le duc de Nevers laissa, par son testament, la terre d'Isles à la princesse Marie, mariée au roi de Pologne. Alors le marquisat d'Isles retourna à Charles II de Gonzague, duc de Nevers; mais ce seigneur étant passé au duché de Mantoue, vendit cette terre à Antoine d'Aumont de Rochebaron, par contrat du 12 mai 1648; celui-ci fut maréchal de France en 1651, gouverneur de Paris en 1662. Louis XIV, pour le récompenser de ses services, érigea son marquisat d'Isles en duché-pairie, par lettres-patentes du mois de novembre 1665, sous le nom de duché d'Aumont, dont Isles, qui en devint le chef-lieu, prit le nom qu'il porte aujourd'hui. On a même réuni les deux noms, et on dit vulgairement *Isles-Aumont*. Cette terre fut possédée en dernier lieu par le duc de Villequier, premier gentilhomme de la chambre



du roi, et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, fils du duc d'Aumont, mort dans le dernier siècle.

Le duché d'Aumont était mouvant du roi à cause de sa grosse tour de Troyes, c'était un des plus considérables du bailliage de cette ville. Ses droits domaniaux ne le cédaient en rien à l'étendue de sa justice et de son ressort; il avait cinq lieues de circonférence et comprenait les terres de Saint-Thibaut, de Chappes, Clérey, Courberon, Saint-Parres, Villemoyenne, Saint-Jean-de-Bonneval, Assenay, Maupas, la Vendue-Mignot, les Bordes, le Beaucaron, Chermetz, la Loge-Margueron, la Vendue-l'Evêque, les Ventes, Fontaines, Paluau et Crogny; il avait, dans sa mouvance, quatre-vingts villages et hameaux. Tous les demeurans dans le détroit du duché payaient au duc un droit de jurée, et étaient les justiciables en tous cas personnels, civils et criminels en première instance, de sorte que les seigneurs des justices inférieures ne devaient y avoir que la police, excepté celles de Verrières, Bûchères, Montabert, Rouilly, Rouillerot, Daudes, Menois, Bierne et Savoie, qui sont des démembrements du marquisat d'Isles.

L'étendue du finage d'Isles-Aumont, comprend les hameaux de Virloup, des Hautes-Ventes, de Cromot, Courtanson, la Trinité-aux-Bois, les Bordes, les Basses-Loges, Palluavel, Vannes, Bray, où était une maladrerie de saint Antoine, Marguas, Bastilly, le Buisson, Vodes, la Vendue-l'Evêque, la Vendue-Mignot, la Vieille-Forêt, Chantemerle et Roche en partie. Il y avait autrefois droit de foires à Aumont; mais elles ne s'y tenaient pas à cause de la proximité de la ville de Troyes.

Les constructions du château et de l'abbaye ont entièrement disparu. L'église paroissiale, dédiée à saint Pierre et située sur le point culminant du village, était dans le style roman du XII<sup>e</sup> siècle, mais elle a subi, à la fin du XV<sup>e</sup> et au commencement du XVI<sup>e</sup>, des changemens qui en ont altéré le caractère.

Elle avait autrefois trois nefs; celle du nord a été démolie il y a une quarantaine d'années, à cause de sa vétusté. La nef centrale est divisée en quatre travées, par autant de plein-cintres peu élevés, soutenus par des piédroits, à l'exception du dernier qui repose sur un pilier rond, sans base et formé de petites pierres plates comme des briques. Au-dessus de ces arcades dépourvues d'archivoltes s'élève un simple mur éclairé de chaque côté par de petites fenêtres plein-cintre. Du côté du nord, on a muré les arcades, parce que les bas-côtés avaient été détruits; elles se dessinent sans saillie au dehors comme à l'intérieur. Il y a à l'intersection de la nef et du chœur une tour massive, portée sur quatre piédroits, reliés par des plein-cintres, lesquels sont soutenus par des arcs en ogive et surbaissés, construits au XVI<sup>e</sup> siècle pour les consolider. Ces ogives sont soutenues elles-mêmes par des jambages appuyés aux piédroits; ce qui diminue d'autant la baie des arcades romanes.

L'abside est demi-circulaire et suit immédiatement la tour; il est appuyé extérieurement par quatre contreforts à retraits, à base saillante, et éclairé par trois fenêtres plein-cintre, dont la baie est formée de plans rentrants, à face oblique, et ornée dans tout son contour, d'un rang de têtes de clous. Intérieurement la baie plus large est flanquée de colonnettes que soutiennent une imposte, laquelle se continue sur toute la largeur du trumeau. Au milieu, cette imposte forme une saillie circulaire, qui sert de chapiteau à

une colonnette plus forte. Celle-ci reçoit les nervures taillées en biseau de la voûte demi-sphérique de l'abside qui viennent se réunir au sommet de l'arc demi-cercle qui soutient la face orientale de la tour.

La fenêtre romane de l'abside, au sud-est, a été agrandie, refaite en ogive à compartiment et divisée par un meneau. Cette retouche maladroite avait compromis la solidité de cette partie de l'édifice et on a été obligé d'en murer la moitié pour soutenir l'autre.

Le mur du bas-côté méridional a été entièrement reconstruit; il est percé de plusieurs plein-cintres modernes et soutient comme celui de la nef un plafond en planches. Cependant les deux dernières travées dont l'une répond à la tour sont voûtées en arêtes, à doubles pendentifs, et séparées par des arcs profilés, en ogive. Des fenêtres, ayant la même forme et en partie murées, donnent le jour au midi et à l'orient, à la dernière travée qui est une chapelle, et se termine à l'est par un mur droit.

La porte unique qui donne entrée dans la nef, n'a rien de remarquable, elle ressemble à plusieurs que nous avons déjà décrites. La baie est accompagnée de deux pilastres appliqués, offrant plusieurs retraits avec des filets verticaux, qui s'ajustent avec de petits pignons ornés de crochets. Entre ces pilastres, la baie, en lignes rentrantes, est creusée de gorges, séparées par des filets qui s'élèvent sur une base commune et se réunissent en ogive, à peu près à la hauteur des bas-côtés. Au-dessus, des moulures analogues, s'élancent des pilastres en courbes rentrantes et se joignent à une espèce de chapiteau qui autrefois portait une statue. Celle de la Vierge, soutenue sur un cul-de-lampe appliqué sur le linteau droit de la porte, orne aujourd'hui le timpan. Des feuilles de choux très-élaborées se voient sur les courbes rentrantes de l'accolade entre lesquelles on remarque l'écu aux trois fleurs de lys; entre ces courbes et les pilastres appliqués, on voit deux autres écussons dont le blason a été effacé au ciseau.

La tour ne dépasse pas beaucoup en hauteur le comble de l'église. Sur chacune de ses faces il y a quatre ouvertures; elles sont en plein-cintre, étroites, et prennent naissance sur un bandeau en biseau, profilé seulement dans la baie des arcades. Le couronnement est formé de même par un bandeau taillé en biseau et soutenu de modillons. Un toit pyramidal couvre cette tour; il est trop peu élevé pour mériter le nom de flèche.

## SAINT-THIBAUT.

Saint-Thibaut est un petit village dont l'église est une succursale d'Aumont, à une demi-lieue duquel il est situé.

L'église ou plutôt la chapelle dédiée à saint Thibaut, patron du lieu, est fort petite. Elle forme une seule nef, sans bas-côtés, recouverte par une voûte ogivale en planchettes, et éclairée par des fenêtres plein-cintre et des ogives sans meneaux.

L'abside ouverte par un plein-cintre roman est en forme de cul-de-four; au midi, il y a un fort joli vitrail représentant saint Thibaut partant pour la chasse, ainsi qu'on le voit toujours sur les monumens.



Seulement il y a dans le costume de celui-ci une variante notable. Au lieu du chapeau à la François I<sup>er</sup>, richement orné de plumes, il a la tête couverte d'un bonnet ou toque à la Louis XII, et ceinte d'une auréole radiée comme le soleil. Son manteau est violet : il a une robe brochée d'or, des bottines à retroussis et des éperons avec des étriers de couleur bleue claire ; on a voulu probablement désigner de l'argent. De la main gauche il porte l'oiseau de proie obligé, et de l'autre il guide le cheval blanc sur lequel il est monté. Une meute de chiens de chasse l'entoure, et au milieu des chiens, devant lui, est un lion privé, lancé à la course. C'est le signe de la puissance.

L'abside est appuyé de contreforts arrondis, à base carrée et couronné d'un bandeau avec denticules. La porte, qui a quelque ressemblance avec celle de l'église d'Isles-Aumont, est flanquée comme elle de deux pilastres ou contreforts d'un goût analogue. La baie, creusée de gorges et ornée de filets, dessine une ogive dont les contours sont ornés de feuilles de chicorée. Au-dessous, un arc surbaissé remplace le bandeau. Dans le tympan sont pratiquées trois niches peu profondes qui contiennent des statues ; elles sont terminées inférieurement par des demi-culs-de-lampe, et supérieurement par des clochetons légers. Dans celui du milieu, on voit J.-C. tenant un roseau ; dans les autres des statues en bois, qui y ont été placées postérieurement : le mur au-dessus de l'ogive, est aussi une niche et plus grande et plus simple, dans laquelle est placée une jolie statue équestre de saint Thibaut. Il est toujours représenté à cheval, comme haut et puissant seigneur, l'oiseau sur le poing et suivi d'un lévrier. Son costume est fort élégant.

Le haut du portail était probablement terminé par un pignon ; il est aujourd'hui tronqué et surmonté d'une croupe bordée d'une lourde doucine qui s'incline latéralement et produit l'effet le plus désagréable. On aperçoit au-dessous, dans le mur, plusieurs pierres ornées, sur lesquelles sont sculptées des feuilles de choux qui devaient décorer les rampants de ce pignon. Une flèche légère en bois s'élève sur le comble de la nef.

De la paroisse de Vaudes, dépendaient les communes et hameaux de Serres, de Monceaux, du Croc, du Moulin, et la partie du village de Chemin.

La marquise de Lambert, qui a acquis quelque célébrité par ses ouvrages, était née à Vaudes.

L'église paroissiale n'a rien de remarquable ; la nef, qui appartient à l'époque romane, n'a point de bas-côtés : ce sont de simples murailles percées de petites fenêtres plein-cintre, et couronnées, à l'extérieur, par un bandeau soutenu d'un quart de rond ; comme presque toutes les nefs romanes, que nous avons déjà signalées, celle-ci n'a pas de voûtes ; un plafond en planches en tient lieu. Dans le mur à droite, on remarque une arcade murée plein-cintre, qui était ou une entrée latérale de l'église ou celle d'une chapelle détruite.

Cette nef se termine par une grande et large travée du style ogival, flanquée de deux chapelles carrées terminées extérieurement par des pignons. L'ensemble de ces trois travées forme une nef transversale, dont les voûtes, peu élevées, sont soutenues de nervures simples, à l'exception de celles de la chapelle au nord, qui sont multipliées et forment des doubles pendentifs. Des fenêtres en ogive, divisées par des meneaux et offrant divers compartimens dans leur partie supérieure, éclairent ces chapelles à l'orient, au midi et au nord ; de ce côté entre la fenêtre orientale et le gros pilier qui commence l'abside, il y a une niche de l'époque de la renaissance, remarquable par la profusion des ornemens qui l'accompagnent, beaucoup plus que par le goût qui a présidé à l'ensemble de cet ajustement. Elle renferme une Notre-Dame-de-Pitié, si nous nous le rappelons bien.

Une travée voûtée en arête à nervure simple et peu profonde précède cette chapelle ; elle semblerait indiquer l'intention d'un bas-côté dans l'hypothèse de la reconstruction entière de la nef.

L'abside, qui a cinq pans, est éclairé par autant de fenêtres ogivales, dont les trois dernières, plus larges, sont divisées par deux meneaux, au lieu d'un seul que l'on remarque aux premières de chaque côté. Six nervures qui prennent naissance dans les angles rentrants sur des culs-de-lampe appliqués et ornés de figures d'animaux, prêtent leur appui à la voûte et se réunissent à une clef commune au-dessus de l'autel.

Les vitres du sanctuaire sont toutes ornées de peinture de la bonne époque, c'est-à-dire du XVI<sup>e</sup> siècle ; on y voit saint Clair ou *Cler*, patron du lieu : car c'est ainsi qu'il est écrit sur le vitrail où il est représenté en pied. Tous les panneaux sont remplis par des sujets tirés de la vie de ce saint, qu'il ne faut pas confondre avec saint Clair, contemporain et ami de saint Martin de Tours, ni avec un autre saint Clair, qui était aussi un évêque français.

On le voit d'abord quittant la Mésopotamie, sa patrie, et s'embarquant avec sept autres jeunes gens qui avaient consenti à le suivre. Arrivé à Rome et présenté au pape Eugène, saint Clair est ordonné par le souverain pontife avec tous ses compagnons. Ayant quitté Rome, il prêche les payens et renverse les idoles, guérissant les malades et chassant les démons du corps des possédés. Arrivé à Cologne, il annonce la foi aux habitans assemblés ; ensuite il est élevé à la première dignité sacerdotale de cette ville, sacré et intronisé.

Une jeune fille nommée Astérie, qui était possédée de plusieurs démons, est guérie par lui en présence de prêtres des faux-dieux,

## VAUDES.

Vaudes, dont le nom latin est *Vaudex*, est situé à trois lieues de Troyes, au sud-ouest, entre les prairies de l'Hozain et la route de Bourgogne. Ce village existait dans le XII<sup>e</sup> siècle, et le moine Geoffroy, qui était compagnon de saint Bernard, en parle dans la vie de ce saint, écrite en latin. La seigneurie de Vaudes a été possédée anciennement par la famille de Berrey, originaire d'Écosse, dont le premier fut Ferry, petit-fils de Pierre et d'Edmée Delestre, dame de Monceaux. Leurs armes sont d'azur, au chevron d'argent, accompagné de trois molettes d'éperon de même. Claude Dare, maire de Troyes, en 1676, était seigneur de la moitié de Vaudes ; l'autre moitié, selon Pithou, appartenait au roi. Cette paroisse ressortissait du bailliage ducal d'Aumont, et était de toutes les juridictions de Troyes.

Dès-lors le christianisme commençait à lutter avec avantage contre les vieilles superstitions.

Dans d'autres panneaux, on le voit amené devant l'empereur Gallien et devant le préfet, puis battu de verges par ordre de ce dernier et conduit en prison où il est consolé par des anges et par les fidèles qui venaient le visiter. Dans un autre vitrail il est au temple de Mars, où, par la seule vertu de ses prières, il fait tomber la statue du dieu.

On le voit ensuite traîné les pieds dans des ceps, placés sur un chevalet et battu de fouets armés de plomb, enfin, ramené au pied du tribunal où il fut condamné à mort; puis livré au bourreau qui s'apprête à le décapiter. Dans le dernier panneau, le saint a la tête tranchée, et au lieu de sang on en voit sortir du lait.

Au-dehors, l'église est des plus simples. Inutile de dire que l'abside et les transepts sont appuyés de contreforts sur les angles; la porte de la nef n'est qu'une baie moderne à linteau plat; une flèche ou clocher qui est assez élancé s'élève sur le comble de l'église et se fait apercevoir de loin dans la plaine.

~~~~~

SAINT-PARRES-LES-VAUDES.

Saint-Parres-les-Vaudes, *Sanctus Patroclus propè Vaudas*, est situé à trois lieues et demie sud-sud-est de Troyes, entre la Seine et la route de Bourgogne. Cette paroisse, dont l'abbé de Molesmes était autrefois collateur, et dans laquelle se trouve une chapelle de Notre-Dame-aux-Beaux-Mets, qui était à la collation de l'évêque, ressortissait du bailliage ducal d'Aumont, et était de toutes les juridictions de Troyes. Un François le Peltrat était seigneur de Saint-Parres-les-Vaudes, en 1580.

L'église de Saint-Parres est, sous beaucoup de rapports, une répétition de celle de Vaudes, mais elle est plus petite. La nef n'offre de même que de simples murailles percées, à droite et à gauche de petites fenêtres, dont les trois premières sont en plein-cintre, étroites en dehors et fort évasées en dedans, et la dernière en ogive. La porte est des plus simples; c'est une baie à angle droit avec le mur, et dont les arêtes sont ornées d'une baguette; elle est terminée par un cintre en demi-cercle, et le timpan au-dessous est soutenu par un linteau de bois qui remplace, sans nul doute, celui en pierre qui devait exister auparavant. Un porche écrasé, couvert d'un toit en appentis et appuyé sous le pignon, précède cette nef. Sa construction n'offre qu'une muraille avec retour, percée d'ouvertures plein-cintre, fort basses et sans le moindre ornement.

Une nef transversale vient, comme à l'église de Vaudes, à la suite de la nef romane: elle se compose aussi de trois travées assez basses voûtées en arêtes, et toutes à nervures croisées et à doubles pendentifs, ainsi que celle de l'abside qui est à cinq pans et termine l'église. Les chapelles carrées qui flanquent la travée centrale ou qui forment l'extrémité des transepts, sont terminées extérieurement par des pignons. Les fenêtres sont en ogive, à doubles meneaux, à compartimens

variés et de formes tourmentées, tels qu'on les faisait, en un mot, à la fin du XV^e et au commencement du XVI^e siècle.

C'est encore la peinture sur verre qui a fait tous les frais de la décoration de l'église de Saint-Parres, lors de la reconstruction du chœur et des transepts. Dans la chapelle à gauche, dédiée à saint Nicolas, on voyait toute la légende de ce saint représentée dans les divers panneaux de la vitre. Ces peintures viennent d'être enlevées pour être replacées dans la fenêtre à droite du sanctuaire, où il n'existait que des verres blancs. On a voulu, par cette transposition, rétablir l'unité d'effet; c'est ce à quoi on doit se borner aujourd'hui dans une paroisse peu riche, lorsqu'il n'en résulte pas de mutilations. Dans la fenêtre opposée, toujours au sanctuaire, on voit toute la vie de Jésus-Christ. Dans la troisième fenêtre est la mort de la vierge, la consécration de saint Nicolas; plus bas il ressuscite les trois enfans; et au-dessous, l'enfer, représenté par une énorme gueule de diable, engloutit les réprouvés des deux sexes que des démons cornus et à longues queues y précipitent avec violence. Dans la partie supérieure du panneau on voit l'archange saint Michel, armé du glaive menaçant; ce vitrail est mutilé en partie, il provient aussi de la chapelle à gauche du chœur.

Les fenêtres des chapelles latérales qui étaient ornées de ces vitraux sont aujourd'hui murées, remplacées par des niches en briques et accompagnées de lourds placages en menuiserie d'un goût moderne, qui font le plus mauvais effet avec l'architecture de style ogival de l'église. Le chœur est aussi placardé d'une ignoble boiserie qui dérobe aux yeux une niche ou piscine ornée dans le goût de la renaissance, et que l'on voit à droite, près de la porte de la sacristie.

Des arrachemens de voûtes d'arêtes que l'on remarque du côté de la nef aux piliers qui supportent la voûte centrale des transepts, prouvent que l'on avait l'intention de remplacer les simples murailles de cette nef par une construction qui fût en harmonie avec les nouvelles. C'est aussi un plafond en planches soutenu par des poutres badigeonnées qui tient lieu de voûte. On remarque au-dessus de la porte d'entrée une tribune en bois, sculptée à jour, et dans la baie d'une fenêtre murée, au-dessus de la sacristie, une jolie statue en pierre représentant Saint-Michel terrassant le diable; le groupe est de grandeur demi-nature. Les contreforts qui appuient l'abside et les transepts sont à retrait; et la corniche de couronnement n'est qu'un bandeau coupé en biseau soutenu de gros modillons.

Un clocher à six pans et fort peu élevé surmonte le comble de la nef dont la hauteur égale presque celle des murs. L'église, comme on voit, n'annonce, à l'extérieur, rien d'élégant ni de monumental.

~~~~~

## VILLEMUYENNE.

Villemoyenne, *Villanudia*, à quatre lieues sud sud-est de Troyes, sur la rive droite de la Seine, en face de Saint-Parres-les-Vaudes. Cette commune était autrefois de la mouvance de Chappes, au profit du duc d'Aumont, qui n'avait cependant que les trois cinquièmes de







droit de conférer les prébendes de Saint-Loup, afin que lui, chef des chanoines, la pût donner canoniquement, comme c'était son office. Les théologiens permettaient alors cette façon de racheter, qu'ils nommaient *redimere vexationem*. On peut voir, dans Desguerrois, l'acte par lequel Clérembaut reconnaît son usurpation et fait la remise de la collation des prébendes de Saint-Loup; il est ainsi terminé : « Fait à Troyes, dans le chœur de Saint-Loup, du temps du pape Pascal, du roy de France Louys, de Philippe, évêque de Troyes, et de Hugues, comte, l'an de l'incarnation 1114.

Chappes était partagé en haute et basse ville, dont la première, sur la rive droite du fleuve et défendue par le château, avait un prieuré; la seconde remplissait un espace considérable sur la rive opposée, et renfermait l'église paroissiale, dédiée à saint Loup, évêque de Troyes. L'une et l'autre étaient habitées par des artisans et des manufacturiers, aux différents corps desquels étaient assignées différentes rues qui en portent encore le nom. La haute ville était de la mouvance immédiate des comtes de Champagne, avant que la châtellenie d'Isles eut été distraite de leurs domaines directs. La basse ville relevait de l'abbaye de Montier-la-Celle, soit par concession des rois, soit par usurpation lors de l'anarchie du dixième siècle. Le prieuré, sous le titre de Saint-Michel, était à la nomination de l'abbé de Montieramey. Le prieur, moine de cette maison, était soutenu par l'abbé dans des prétentions seigneuriales, que les anciens barons de Chappes, fondateurs du prieuré, ne souffraient pas tranquillement. En 1289, Jean, sire de Chappes, refusait au prieur des droits sur les foulons et sur les moulins à blé et à papier. Pour donner plus d'odieux à ce refus, le prieur se plaignit que le sire de Chappes lui avait enlevé son calice et ses reliques. Après de longues et vives contestations, l'affaire fut mise en arbitrage : Lambert de Paris, archidiacre de Brienne, et Jean, dit le patriarche, clercs-tabellions du comte de Champagne, choisis pour arbitres, rétablirent la paix entre le prieur et son seigneur.

Ce Jean, sire de Chappes, était fils de Clérembaut II, fils de Clérembaut I<sup>er</sup>, qui eut part, avec les Villehardouin, dont ils étaient parens, à la fondation et dotation de l'abbaye de Larrivour<sup>1</sup>. Ces deux seigneurs brillèrent parmi les croisés qui, au commencement du treizième siècle, conquièrent Constantinople. Geoffroy de Villehardouin leur donne une part distinguée dans cette conquête; et à cette occasion, le savant Ducange a inséré, dans ses observations sur Villehardouin, la généalogie de cette maison. Elle exerçait à Chappes tous les droits imaginés, étendus et consacrés par les lois féodales. Dans le quatorzième siècle, Dreux de Chappes y voulut ajouter celui d'obliger toutes les femmes et filles de sa seigneurie à façonner ses chanvres, et à lui fournir, chaque femme et fille, quatre livres de fil, dont il leur donnerait la matière. Sur les plaintes des gens de Chappes, portées au parlement, par arrêt du 6 août 1378, le bailli de Troyes fut commis pour informer des faits; l'affaire ne fut point suivie, et le sire de Chappes abandonna ses prétentions. La terre de Chappes

passa de la maison qui en avait porté le nom à Pierre de Montaigu, sire de Malain, qui, ayant épousé Jeanne de Chappes, fille de Dreux, et héritière de cette maison, en fournit son aveu au marquisat d'Isles, le 4 juillet 1382. Le sire de Malain la vendit depuis à Hutin d'Aumont, conseiller, premier chambellan du duc de Bourgogne, qui, par lettres du 9 novembre 1397, lui fit remise de la somme de deux cents livres, qui lui était due pour cette acquisition, comme marquis d'Isles. Il en fournit son aveu le 22 novembre 1402. Dans les aveux fournis par la maison d'Aumont, sont compris différents droits qui indiquent, 1<sup>o</sup> l'état florissant du commerce et de l'industrie, par un corps subsistant de mesureurs et auneurs, pour tout ce qui se vendait aux foires et marchés de Chappes; 2<sup>o</sup> l'établissement de la navigation de la Seine de Troyes à Bar-sur-Seine, par la forme du port de Chappes, et les droits d'avalage sur les bateaux montans et descendans. Les bois, le merrain, la pierre et autres marchandises, devaient, par chaque bateau, deux deniers tournois; ce qui pouvait monter à la somme de quatre livres de notre monnaie d'aujourd'hui; 3<sup>o</sup> la singularité de certains droits, tels que celui du *rapt de bâton*, qui est que les seigneurs peuvent aller ou envoyer par la ville, et tuer au bâton les poules dudit lieu, et peuvent emporter les poules qu'ils tuent en payant, pour chacune poule, six deniers<sup>2</sup>.

En 1431, le château de Chappes était au pouvoir des Anglais, il fut assiégé et pris par les Français, malgré les Bourguignons, qui étaient venus pour en faire lever le siège. Voici comment Alain, chartier, dans sa chronique du roi Charles VII, raconte le fait :

« En ce temps fut noble homme, messire Regnault Guillaume, seigneur de Barbazan, gouverneur de par le roy en sa comté de Champagne, et vint mettre le siège devant le chastel de Chappes, à quatre ou cinq lieues de la ville de Troyes. Et luy estant audit siège, vint à son siège le duc René de Bar, frère du roy Loys de Cecille, duc d'Anjou, à tout cinq cens combattans ou environ, et fut ainsi que les Bourguignons s'assemblèrent à grand puissance pour venir secourir ladicte place, qui estoit à un tenant leur party nommé Jacques d'Aumont. Et estoient en somme tous lesdits Bourguignons, tant de la duché que de la comté, et des pays d'environ, dix-huit cens chevaliers et écuyers, vindrent pour cuider lever ledit siège, et ferirent dedans leurs bannières et estendars desployez, et se meirent à passer une rivière, et là trouvèrent des gens de monseigneur de Barbazan, lesquels combattirent mains à mains les uns contre les autres, sur ladicte chaussée, en telle manière que lesdits Bourguignons tournèrent tous en fuite, et y fut prins un chevalier nommé messire Salladin d'Englenne<sup>3</sup>, et s'en retournèrent, lesdits Bourguignons, en desarray, et puis montèrent à cheval et s'en retournèrent en leur pays. Et a donc fut rendue ladicte place audit seigneur de Barbazan, et les deux plus vaillans françois que là estoient, furent messire Paillart Dulphe<sup>4</sup>, chevalier du pays d'Auvergne, et le sire de Rousay, du pays de Normandie. »

<sup>1</sup> Il existe, tant aux archives du département qu'à celles de l'Hôtel-Dieu de Troyes, plusieurs titres latins de ces deux châtellains de Chappes, l'un de ces titres, daté de 1149, peut être attribué à Clérembaut I<sup>er</sup>, et l'autre, daté de 1213, à Clérembaut II, son successeur. A ces pièces sont appendus leurs sceaux, où ils sont représentés à cheval lancés au galop,

l'écu au col et l'épée au poing, comme de vaillans et preux chevaliers. La dimension de ces sceaux, qui égalerait celle de ceux des comtes de Champagne de la même époque, était peut-être une marque de leur puissance. — <sup>2</sup> OEuvres inédites de Grosley, tome I, page 224. — <sup>3</sup> Saladin d'Anglure. — <sup>4</sup> D' Urfé.



Immédiatement après la reddition, le château fort fut démoli. Mais à la même place et après l'expulsion des Anglais, les seigneurs de Chappes en firent reconstruire un nouveau, qui n'était plus alors qu'une maison de plaisance, mais qui, par sa position, pouvait être encore défendu avantageusement; ce dernier a entièrement été démoli à la révolution. A l'orient du plateau où il se trouvait, on voit encore de larges fossés, et au sud-ouest, un ravin profond où coule une eau très-vive, qui le défendaient. On a trouvé dans des fouilles récentes plusieurs pierres de taille d'une assez grande dimension, qui proviennent des fondations, des tuiles vernissées, ainsi que quelques carreaux émaillés qui ont été extraits de l'emplacement. On peut voir aussi dans la cour de l'auberge de la Grande-Poste, à Saint-Parres-les-Vaudes, plusieurs colonnes, ou piliers à six pans, qui soutenaient une galerie du dernier château. Ces colonnes, presque toutes monolithes, ont des chapiteaux à tailloirs carrés, et dont les angles sont soutenus par des profils terminés en cul-de-lampe sur les faces correspondantes de la colonne.

A quelque distance de la butte qui portait le château de Chappes, au sud, on voit encore une plate-forme en terres rapportées, d'une élévation et d'une étendue assez considérables, sur laquelle on prétend que fut placée une batterie d'artillerie lors du siège par le sire de Barbazan.

Pierre de Chappes, trésorier de l'église de Laon, successivement évêque d'Arras et de Chartres, chancelier de France, cardinal prêtre du titre de Saint-Clément, était né à Chappes dont il portait le nom. On présume qu'il était de la famille des seigneurs de ce pays<sup>1</sup>.

Chappes, qui était encore avant les événements de 92 une châtellenie ressortissant du bailliage de Troyes et de toutes les autres juridictions de cette ville, n'est plus aujourd'hui qu'un village déchu de son ancienne splendeur. L'emplacement du château est cependant encore remarquable : le propriétaire actuel a eu l'idée d'y planter un jardin anglais; le terrain accidenté y prêtait singulièrement, et il en a tiré le meilleur parti : ce sont de charmans bosquets d'arbres disposés çà et là, des allées étagées et en spirale, un belvédère en bois, d'où l'on découvre tout le pays d'alentour, un pont rustique jeté sur le fossé dont le fond est tapissé par une verte pelouse que sillonne un chemin sablé. Il serait difficile de rencontrer dans nos environs un lieu plus agréable et plus pittoresque.

L'église, située, comme nous l'avons dit, sur la rive gauche de la Seine, en face de la butte du château, date de l'époque romane, mais elle a été presque entièrement rebâtie dans le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle. La partie ancienne se compose d'abord d'un porche couvert en appentis, semblable à ceux que nous venons de signaler, et qui précède la nef. Ce sont toujours une arcade plein-cintre accompagnée de deux ouvertures de même, terminées inférieurement à hauteur d'appui. Les deux faces latérales de ce porche présentent absolument la même disposition, seulement il y a, en plus, une fenêtre cintrée au-dessus de la porte.

L'entrée de la nef est un plein-cintre élevé avec un linteau ou

bandeau au-dessous; mais le tout sans la moindre saillie ni ornement. Il n'existe pas de bas-côtés, et les murs assez élevés sont percés de fenêtres plein-cintre d'inégale grandeur et à des hauteurs différentes, au nombre de quatre des deux côtés; seulement à gauche les trois premières ouvertures sont plus petites, percées plus haut et suivies d'une ogive sans meneau. Du même côté, une petite porte à linteau plat appuyée sur deux consoles ou modillons, est percée dans le mur, qui au-dedans est élegi par un arc surbaissé. Le clocher qui se trouve placé comme on le retrouve ordinairement dans les églises de l'époque romane, à l'intersection de la nef et du chœur, est soutenu par quatre gros piliers couronnés d'un imposte ou bandeau, et supporté par des arcs plein-cintre, à l'exception de celui vers l'orient qui est ogival, mais de cette forme particulière à l'époque de transition à laquelle il appartient. On remarque au-dessus des arcades latérales du clocher des demi-cercles saillans ou archivoltas profilés destinés à soutenir l'intrados de la voûte des transepts, restés en projet, ou bien de chapelles démolies lors de la construction de celles existant aujourd'hui. Ces dernières appartiennent à la grande époque de reconstruction dans nos contrées, et l'on peut remarquer que si les églises du douzième siècle avaient toutes une disposition analogue et une grande simplicité, il y avait aussi, au commencement du seizième, un type consacré que l'on retrouve dans toutes celles qui ont été reconstruites, soit en partie, soit en totalité; on peut de même reproduire ici une observation que nous avons déjà faite, c'est que toutes ces reconstructions ont été commencées par le chœur, et que l'on voit presque toujours des harpes ou pierres d'attente laissées à dessein, et qui indiquent évidemment un projet de reconstruction complète.

Les chapelles latérales, comme nous venons de le dire, furent donc reconstruites à la dernière époque du style ogival. La voûte de celle du nord est à nervures croisées simples; elle est éclairée par une large fenêtre à deux meneaux et à compartimens irréguliers.

La chapelle du midi ouverte par un arc ogival repris sous le plein-cintre roman du clocher, est absolument semblable; leur saillie forme à l'extérieur, avec la nef, une espèce de transept ou de croix terminée par des pignons; dans la fenêtre méridionale de cette dernière chapelle, on voit un vitrail remarquable par la beauté de l'exécution et dont la peinture doit être de la même main que celle de plusieurs vitraux de Saint-Martin-ès-Vignes, près Troyes. Le sujet qui tient toute la largeur de la fenêtre représente Attila suivi de son armée, se présentant à la porte de Troyes, du haut de laquelle il est reçu par saint Loup, évêque de cette ville. Le roi des Huns monte un cheval bai richement caparaçonné; il est couvert d'une cuirasse d'or et porte en tête une couronne impériale de même métal; ses guerriers le suivent couverts aussi de riches armures; dans le coin à droite du tableau, on voit un soldat d'Attila décapiter un saint, qui reçoit le coup agenouillé.

Au-dessus de la tête du roi barbare, sur un rouleau déployé, on lit ces mots qu'il adresse à saint Loup :

<sup>1</sup> Dans son histoire de la conquête de Constantinople, Villehardouin parle d'un cardinal de Chappes qui joignit ses prières à celles du comte de Béthunes et de Milon de Bréban pour engager les Vénitiens à ne pas aban-

donner l'armée des chrétiens, lorsqu'après la défaite d'Andrinople ils partirent avec cinq navires. Ce personnage est peut-être le même que celui dont nous parlons.



*Attila fléau de Dieu le roy,  
Pour flageller les tyens et toy.*

La réponse de saint Loup commence par ce vers :

*Toy qui viens en ce lieu pour dévaster,  
Passe, derroy.....*

Le reste est enlevé; il est assez curieux de voir ces deux personnages historiques improviser des vers français, tels qu'on les faisait plus de mille ans après eux.

Au bas du vitrail est la figure agenouillée du donateur accompagné d'un évêque son patron; l'écu de ses armes est d'azur au chevron brisé d'or, avec deux roses d'argent et une flamme de gueule.

Au dernier panneau, en bas, un évêque donne sa bénédiction à plusieurs personnages des deux sexes agenouillés devant lui. En haut de la fenêtre, l'écu aux armes de France, surmonté de la couronne et entouré du collier de saint Michel, est près de celui du personnage qui a fait peindre le plafond de la nef dont nous parlerons tout à l'heure.

L'abside qui suit le clocher a été reconstruite dans le XVI<sup>e</sup> siècle, en même temps que les chapelles latérales; il est ouvert par un arc ogival à profils anguleux, et qui est séparé de celui qui soutient la face orientale du clocher par un intervalle de quelques pieds; cette séparation ou plutôt cette interruption de mur est remplie par une maçonnerie légère, on voit qu'elle a été ménagée exprès et afin de n'avoir point à dégrader la construction nouvelle, lorsque l'on en serait à démolir le clocher pour continuer le système de reconstruction dans toute l'étendue de l'édifice. Ainsi que dans beaucoup d'églises reconstruites à la même époque, l'abside de celle de Chappes est à cinq pans, la voûte est à double pendentif, et les nervures légères sont réunies par six clefs dont une plus forte occupe le centre; leur naissance a lieu dans les angles rentrants de l'abside sur des demi culs-de-lampe appliqués, qui sont ornés de feuillages et de figures d'animaux.

Les deux premiers côtés du demi pantagone sont éclairés par un œil de bœuf, et les trois derniers le sont par d'élégantes fenêtres ogivales divisées par deux meneaux réunis par des demi-cercles. De belles grisailles du ton le plus vigoureux garnissent les fenêtres, toute la vie du Christ y est représentée sur des panneaux disposés sur trois rangs en hauteur avec l'explication des sujets au bas : malheureusement plusieurs panneaux ont été brisés. Dans la partie supérieure on voit encore l'écu aux armes du personnage cité plus haut, et que nous retrouverons sur la grisaille du plafond de la nef.

A l'extérieur, les voûtes de l'abside sont contrebutées par des contreforts élevés jusqu'au couronnement, et qui sont divisés dans leur hauteur par plusieurs larmiers qui accusent autant de retraits.

Si nous rentrons un instant dans l'église, nous trouverons dans la chapelle reconstruite à gauche du clocher, une fenêtre plein-cintre divisée en largeur par un meneau, et supérieurement par deux cercles tangents l'un à l'autre. Cette fenêtre, qui est une retouche de la renaissance, est ornée de plusieurs panneaux de verre peint et dont les sujets sont tirés de la vie de la Vierge. On y voit l'Annonciation, la Conception, la Nativité du Christ, les autres sujets manquent.

Dans un des cercles en haut, sont peintes encore les armes du donateur.

Le plafond en planches de la nef, dont nous venons de parler, est divisé en cinq travées par les poutres qui le supportent, puis chaque travée par trois grands compartimens formés de cadres ornés d'entrelas, de rinceaux, et au milieu desquels il y a des rosaces, des vases et des têtes de chérubins.

Dans le grand compartiment au milieu de la travée centrale, on voit un riche trophée composé de piques, d'étendards et de guidons fleurdelisés, et au milieu, l'écu aux armes du haut et puissant seigneur qui a fait les frais de cette décoration; il est d'azur au chevron brisé de gueules, accompagné de sept molettes posées 4 et 3, surmonté de la couronne ducal et entouré du collier de saint Michel. Le style de ces ornemens est tout-à-fait dans le goût de ceux exécutés à Versailles, sur le dessin de Lebrun, dont ils sont probablement une imitation. On doit regretter qu'au milieu de cette profusion il n'y ait pas un motif approprié au lieu même, et que l'orgueil nobiliaire ait effacé entièrement l'idée religieuse qui devait y dominer.

Avant de sortir on remarquera la coupe en pierre des fonds baptismaux, enrichie d'ornemens sculptés dans le goût de ceux du plafond, mais d'une fort belle exécution; il est hors de doute que ce vase ne soit donné par le duc d'Aumont, qui a fait peindre les grisailles du plafond.

Le clocher, à l'extérieur, n'offre presque plus rien de l'ancienne construction, il est couvert d'un toit pyramidal fort peu élevé, et dont la base dépasse à peine l'arête du comble de l'église.

## RUMILLY-LES-VAUDES.

Rumilly-les-Vaudes, *Rumiliacum à Vaudis* ou *Propé Vaudas*, est un village assez considérable situé à quatre lieues de Troyes, sur l'Hozain, à droite de la route de Bourgogne et sur une éminence dont l'église occupe le point le plus élevé. Il a pour dépendance les hameaux de Nicé, de Villeneuve-sur-Verrien, le *Long du Bois*, et les fermes détachées de Chaussepierre, seigneurie relevante autrefois du duché d'Aumont; la Rocatelle, autre seigneurie qui relevait du comté de Jully et le Bouchot. Rumilly était avant 1792 soumis à plusieurs maîtres : le roi était seigneur d'une partie et l'abbé de Molesmes de l'autre; l'évêque de Troyes était collateur de la cure, l'abbé de Molesmes gros décimateur à la dix-septième gerbe, et partageait le droit de poursuites avec Chappes et Vaudes; le curé percevait la dime dans les hameaux des grands et des petits Frézons avec les prieurs de Venduvre et de la Chapelle-d'Oze; mais les décimateurs de Rumilly et de Chappes avaient conservé les droits de suite. Le curé avait seul les menues dîmes, les noales, etc., au vingt-unième compte.

Cette paroisse possédait anciennement treize cents arpens de bois usagers, dont elle fut ensuite privée, ces bois ayant été réunis au domaine et à la manse abbatiale de Molesmes. Les habitans en ont seu-



lement conservé quelque peu en commun avec d'autres paroisses. On faisait usage à Rumilly de l'ancienne mesure de Troyes. Ce village ressortissait de toutes les autres juridictions de cette ville.

Un marché fut autrefois établi à Rumilly; mais ayant été ensuite transporté à Vaudes, il y est tombé à cause de la proximité des villes de Troyes, de Bar-sur-Seine et de Chaource, où se consomment les denrées.

Indépendamment de son église, Rumilly possède un château bâti dans les premiers temps de la renaissance, par M. de Vauréal, évêque de Rennes et abbé de Molesmes, pour maison abbatiale de son abbaye; et non loin, dans un terrain d'environ trois arpens, les restes d'un volet dépendaient d'un vieux château, qui était un fief relevant des seigneurs de Planes. On trouvait aussi, dans les environs, le château de la Mothe, où était établi une verrerie. Il existe aussi au midi du village une carrière de pierre propre à bâtir.

Suivant la tradition conservée au pays, l'église était autrefois près d'un endroit appelé les Fontaines-Saint-Thomas, où est un champ de la cure nommé encore *Champ-de-la-Vieille-Eglise*. On croit qu'elle était sous l'invocation de saint Barthélemy, en mémoire de quoi on a conservé une croix. Soit que cette église ait été détruite du temps des guerres, soit que le village qui l'environnait ait été ruiné comme un autre village voisin appelé *Courgelaines*, on prit la résolution de la transporter où les habitants s'étaient retirés.

Ce fut Jean Colet, chanoine et official de Troyes, et curé de Rumilly, où il était né, qui, en 1527, entreprit de la rebâtir. Dès les années 1493 et 1515, il avait obtenu des quêtes en plusieurs provinces et des indulgences qui le mirent à même de commencer son œuvre. Il parcourait chaque hiver quelques-unes des provinces de France, et employait l'été à la bâtisse d'une travée ou d'un pilier sur lequel il avait fait inscrire en lettres d'or le nom de la province qui en avait fait les frais. « Tant fut voyagé et maçonné, dit Grosley, qu'en 1549, l'église, ornée au dehors de tours et au dedans de statues, fut entièrement terminée. »

Jean Colet mourut le 12 juin 1552. Il fut inhumé près de ses parens dans son église de Rumilly, qu'il eut la satisfaction de voir achevée, ce qui arrive bien rarement dans de pareilles entreprises. La première pierre fut posée à la fin d'août 1527, comme le témoigne l'inscription suivante, que Colet fit mettre au chevet de l'église, extérieurement, sur une large pierre entourée d'un cadre terminé en accolade surbaissée.

*Cy-dessoubs assez profond en terre,  
L'an mil cinq cents et vingtz-sept assize  
A la fin d'aoust fut la première pierre †  
Des fondements Dieu parface l'église. Amen.*

Vingt-deux ans après, la dédicace de l'église eu lieu, et une autre inscription, gravée sur une pierre attachée au trumeau qui sépare la porte principale, rappelle cet événement; il est présumable qu'elle indique à-peu-près la fin des travaux, comme la première inscription en avait indiqué le commencement, la voici :

*L'an de grâce 1549, le dimanche 22<sup>e</sup> et le lundi 23<sup>e</sup> jours  
du mois de septembre, furent par révérend père en Dieu,*

*maistre André Richer, évesque de Calcedoine, vice-gérent de noble et révérend aussy père en Dieu et très-illustre prince, monseigneur Loys de Lorraine, évesque de Troyes, dédiés et consacrés ceste dévoute église et tous ses treze autels.*

L'inscription est encadrée par une moulure en talon; au-dessus on voit, en relief, en petit, saint Martin donnant son manteau au pauvre, et devant le cheval, un écusson suspendu dont le blason a été gratté. Dans l'angle inférieur du cadre, on voit un personnage représenté de profil, agenouillé sur un coussin et les mains jointes. Il est vêtu d'un rochet de prêtre : c'est probablement Jean Colet.

L'église de Rumilly offre, comme on voit, un exemple assez rare dans nos contrées, d'un édifice religieux entièrement construit sur un même plan donné, et parfaitement en harmonie dans toutes ses parties; et bien qu'elle appartienne à la dernière époque ogivale, son intérieur ne manque pas de beauté : les voûtes sont élevées; le vaisseau, en général, a un air de grandeur apparente qui plaît, et qu'il tire principalement de sa simplicité et de l'unité de style qui y règne. La nef, composée de trois travées, est accompagnée de collatéraux et de chapelles peu profondes, au nombre de deux de chaque côté, seulement, les premières travées étant occupées par le massif des tours. Les fenêtres de ces chapelles sont divisées par un seul meneau; celles qui éclairent la nef en ont deux.

Les transepts sont éclairés à leur extrémité par de grandes fenêtres divisées en cinq dans leur largeur. Celle du transept nord a son appui beaucoup plus élevé que celui de la fenêtre du midi; on n'a point trouvé la raison de cette différence. Outre ces grandes fenêtres, ces parties de l'édifice sont encore éclairées par deux autres ouvertes à l'orient et à l'ouest au-dessus des arcades; ces dernières, nécessairement moins élevées, sont divisées seulement par deux meneaux.

Le chœur n'a que deux travées, auxquelles correspondent un même nombre de chapelles séparées par le bas-côté. Les fenêtres qui l'éclairent sont, comme celles de la nef, appuyées sur un cordon saillant qui s'arrête au commencement de l'abside, parce que les fenêtres de cette partie de l'église, au nombre de trois, descendent plus bas jusqu'au niveau de la naissance des arcades du chœur. Les meneaux de ces dernières, vers le milieu de la hauteur, sont reliés par des petits arcs plein-cintre ornés de trèfles. Il y a dans cette disposition une réminiscence incomplète de l'abside de la collégiale de Saint-Urbain, de Troyes, à laquelle l'architecte a sûrement pensé.

Tous les piliers sont de forme cylindrique avec des bases octogones assez élevées. A chacun d'eux, on voit la statue d'un apôtre de grandeur un peu au-dessous du naturel, et supportée par des culs-de-lampe appliqués, ornés de figures d'anges drapés, portant une couronne, au milieu de laquelle est une croix de consécration. Dans la nef, on remarque des dômes légers au-dessus de la tête de ces statues; mais dans le chœur, qui, d'ordinaire est toujours plus orné, cet ornement manque absolument; on est tenté de croire que ces dômes ou dais ont été détruits, tant il paraît convenable de les y voir. Cependant rien ne peut faire penser qu'ils aient pu être enlevés.

On doit remarquer qu'il n'existe pas de porte latérale à l'église de Rumilly : cela tient probablement à la situation du village qui est presque entièrement situé à l'ouest, et aussi à la place qu'occupe le presbytère du même côté.

Les grandes voûtes de la nef et celles du chœur sont ornées de nervures profilées, croisées et recroisées en compartimens de manière à former quatre pendentifs à l'endroit des piliers sur lesquels les profils viennent s'épanouir. Il est à remarquer que, suivant le goût de cette époque, il n'existe pas de chapiteau. Cette suppression, en apparence, offre plus de légèreté, mais elle a singulièrement fait perdre aux monuments religieux ce caractère de sévérité qui leur convient.

Les intersections des nervures sont ornées d'écussons armoirés et de médaillons avec des figures; les voûtes des collatéraux et celles des chapelles sont plus simples et l'on voit dans les murs de chacune de ces dernières de petites piscines ornées de moulures terminées en accolades surbaissées.

Le grand autel est en marbre à la moderne; on a supprimé l'ancien retable sculpté, mais on a eu en même temps le bon esprit de le conserver; il est retourné derrière l'autel, un curé de Rumilly l'a fait ainsi placer sous prétexte *qu'il n'était plus de mode*. C'est un bas-relief profond, divisé en trois compartimens. Dans le premier, est le portement de croix; dans celui du milieu, qui est plus élevé et terminé par une corniche en amortissement, est le crucifiement, et dans le cadre, à droite, la résurrection. Le coin du cadre, du même côté, est occupé par la figure agenouillée de Jean Colet; il est placé devant le rocher du tombeau sur lequel il a posé son livre. Son costume est celui d'un chanoine en rochet; il a sur le bras gauche son aumusse à frange d'or, et derrière lui, sur le rocher, on distingue l'agneau, symbole de saint Jean-Baptiste, son patron. Les sujets sont séparés par des cadres en avant desquels sont quatre colonnes à huit pans dont les chapiteaux sont fort richement ornés de feuillages. Deux jolies figures d'anges, dont l'un tient l'encensoir et l'autre l'*acebatum* ou navette, surmontent les colonnes aux angles des bas-reliefs, et les figures de saint Pierre et de saint Paul se distinguent sur celles qui accompagnent le crucifiement. Audessus de ces quatre figures sont de jolies clochetons délicatement travaillés à jour. Toutes ces sculptures sont de la plus belle conservation; les figures ont été, suivant l'usage du temps, peintes et dorées. Dans le soubassement, qui est orné d'une corniche, on lit l'inscription suivante, en lettres gothiques angulaires, gravées en creux, dorées et disposées sur une seule ligne.

*Parce Deus, famulo rectori Johanni Colet.*  
*Plebs Colat æthereum Rumiliana polum M. VXXXIII.*

« Seigneur, épargnez votre serviteur le recteur Jehan Collet, que le peuple de Rumilly honore le pole éthéré. »

Le nombre des figures des apôtres est complété par les deux que l'on voit au-dessus de la porte principale dans l'intérieur de l'église, et qui accompagnent celle de J.-C., placée au milieu, entre les panneaux ouverts qui correspondent au tympan. Au-dessus de ces statues règne une corniche dans toute la largeur de l'édifice, puis audessus est une rose à douze feuilles ou compartimens d'un assez petit diamètre.

Quoique le plan de l'église de Rumilly soit régulier dans son ensemble, on doit signaler quelques irrégularités dans les détails: la base de la grande fenêtre du transept du nord est beaucoup plus

élevée que celle de la fenêtre correspondante au midi, comme nous l'avons déjà fait remarquer.

Le premier pilier de la nef, à gauche, sous la tour, est beaucoup plus gros que le pilier correspondant du côté opposé, circonstance qui pourrait faire penser que ce ne fut pas bien sérieusement que l'on songea à élever la tour méridionale restée seulement à la hauteur des voûtes. On peut faire remarquer encore que la première travée de la nef, entre les deux tours, manque de voûte, peut-être l'avait-on laissée à dessein pour la dernière, afin de pouvoir passer plus facilement les pierres, lors de la construction de la tour; peut-être aussi est-elle tombée par accident, quoique rien ne constate cet événement.

Avant de sortir de l'église de Rumilly, nous dirons quelque chose de ses brillantes verreries autrefois richement peintes, et dont il ne reste aujourd'hui que quelques fragmens, la plupart ayant péri faute d'entretien et par l'effet de la grêle. Les peintures des fenêtres de l'abside avaient considérablement souffert dans le XVII<sup>e</sup> siècle. A la fenêtre du milieu, on distingue l'écu aux armes des Montmorency, entouré de palmes vertes avec une crosse adossée à-dextre, puis audessous cette inscription:

*« Restabliy au mois de mars 1634, par M<sup>e</sup> François de Monmorency, conseiller du Roy en ses conseils d'État et privé, abbé de Molesmes..... »*

A la fenêtre de l'abside, à droite, on voit Jésus au milieu des docteurs.

A la deuxième chapelle du bas-côté, aussi à droite du chœur, la vierge Marie se présentant au temple; dans le panneau suivant elle offre des colombes au grand prêtre. Au bas on lit:

*Johannes Coletus canonicus et officialis trecensis 1530;*

Et sur le panneau à côté:

*Du doneur as l'oraison et devise*  
*Si de son nom les lettres bien advises.*

Il est à présumer que cette vitre avait été posée aux frais de Jean Colet qui, sûrement, avait aussi donné celle de la fenêtre du transept méridional au bas de laquelle on lit, en lettres gothiques du temps:

*Maistre Jehan Colet prêtre licencié*  
*Es droits, chanoine et official de Troyes*  
*Es curé de Rumilly-sur-.....*  
*Donna ceste verriere au mois d'avril 1548.*  
*Devant Pasques priez s'il vous plaict pour luy.*

A la deuxième chapelle, à droite de la nef, il existe aussi des fragmens de bonne peinture sur verre; en haut de la fenêtre on voit les trois personnes de la trinité. Dieu le père tient un livre sur lequel on lit *ego sum oc.....*

A la partie moyenne de la fenêtre on voit un abbé en habit de simple religieux, priant devant un autel, puis sa consécration, représentée à côté, dans un autre panneau. Dans la partie inférieure la Vierge tient l'enfant Jésus sur ses genoux.

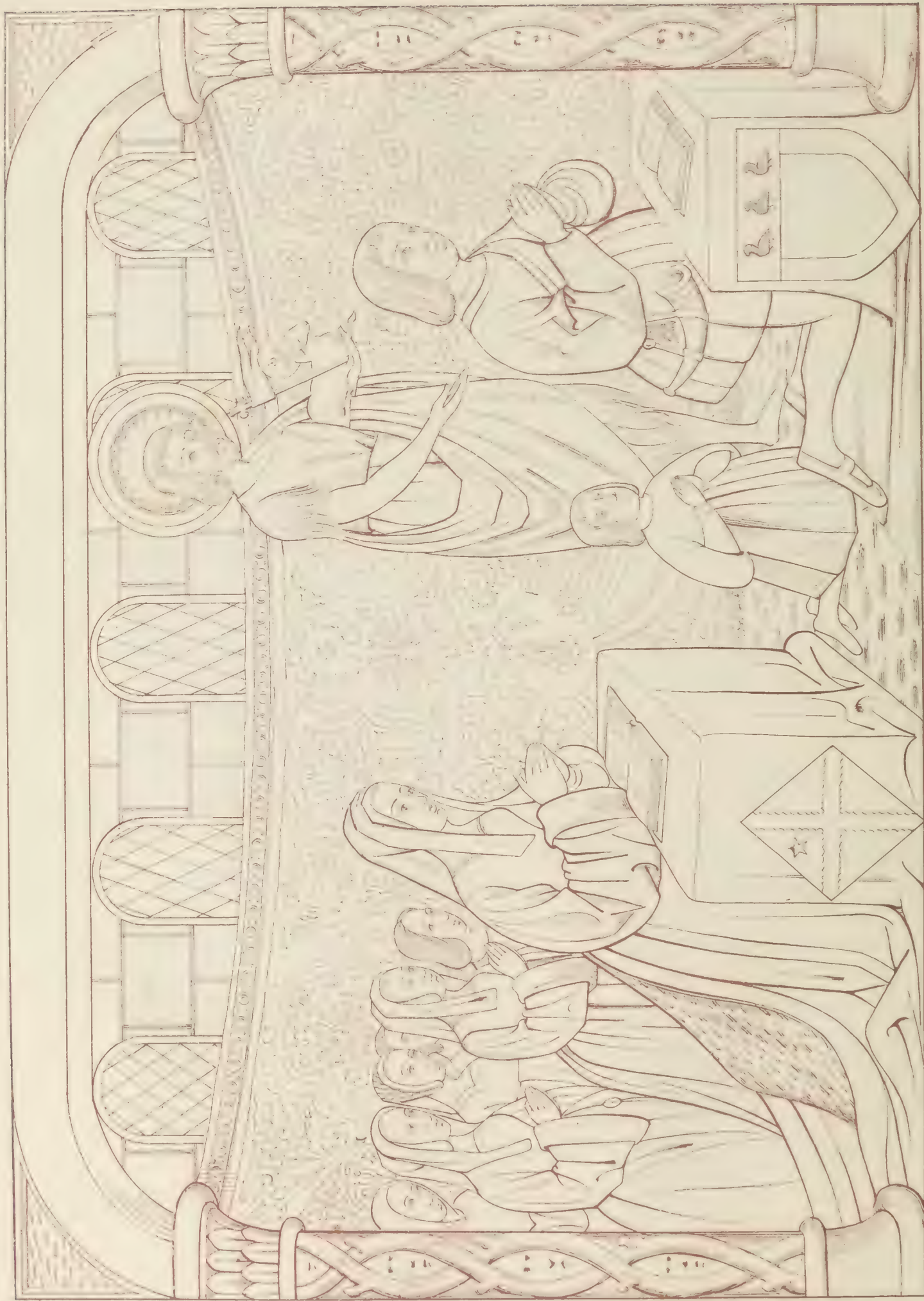
Dans la première chapelle, à gauche du clocher, on remarque





# Rumilly les Bains.

(Eglise)







Rumilly les Vaudes,  
fig. 1.

Fig. 1. — Rumilly les Vaudes, 1870.



Famille de domnaires.



plusieurs familles de donateurs accompagnées de leurs patrons; toutes ces figures sont peintes en petit, et, comme d'usage, à genoux et dans l'action de prier. Leurs costumes sont de la plus grande exactitude et de riches tentures d'étoffes brochées, rouges et bleues, forment les fonds. Ces peintures sont très-bien conservées; seulement les inscriptions ont été tellement mutilées, qu'il est impossible de retrouver les noms des personnages qu'elles représentent.

Sur le premier panneau, reproduit par la planche IV<sup>e</sup>, on lit :

..... Seigneur desdits lieux.  
Et damoiselle Claude de.....  
Fait réparer cette verrière.  
Frappée.... de gresle le 7 d'août.

On trouve au bas du deuxième panneau, planche V<sup>e</sup> :

Jehan Deg.....  
Rumilly.....  
Bernarde de.....  
Ceste verrière.....  
1527.

Au-dessus de ce vitrail, saint Hubert, le chasseur, est agenouillé devant le cerf qui lui apparaît avec un crucifix entre les ramures de son bois. Plus haut encore, on voit saint Luc debout et peignant la Vierge, de mémoire, sans doute; car, contre l'ordinaire, elle est remplacée par un saint évêque tenant sa crosse d'une main, et de l'autre, un livre ouvert.

A l'une des fenêtres du chœur, une figure de saint Jean-Baptiste, surmontée d'un riche clocheton, se détache sur un fond d'étoffe magnifique. On voit, au bas de ce panneau, une famille de donateurs, composée de onze personnages, et partagée en deux groupes : d'un côté, est le père avec quatre fils, et, de l'autre, la mère avec cinq filles. Toutes ces peintures sont d'une fort belle exécution.

On ne devait pas, comme de juste, oublier saint Martin, le patron de la paroisse. Aussi, dans une autre fenêtre du chœur, est-il représenté coupant son manteau pour en donner la moitié à un pauvre. Derrière ce groupe on remarque un prêtre agenouillé : c'est probablement Jean Colet, dont le nom est si souvent rappelé dans les inscriptions, et dont on trouve le blason sur plusieurs verrières.

Dans la fenêtre de l'abside, il existait une transfiguration, dont il reste à peine quelques fragments que l'on a déplacés.

A la fenêtre du transept méridional, il existe trois rangs de figures, superposés, et, dans chaque rang, quatre figures ou groupes représentant les vertus évangéliques, Dieu le père, Jésus-Christ, la Vierge, la salutation angelique, etc.

Telle était alors la piété des fidèles que chacun s'empressait, comme à l'envi, de signaler par des libéralités son zèle pour la construction ou pour la décoration des églises. Les personnes riches faisaient exécuter, à leurs frais et de leur vivant, ces brillantes verrières que nous admirons. D'autres, moins aisées, se cotisaient ensemble, ou laissaient par testament des sommes destinées à la confection et à la restauration de ces magnifiques peintures.

Ainsi, au bas d'un vitrail, dont il n'existe que des fragmens, on peut encore lire :

Fl..... Anne.....  
Femme de Flandin Dollot a laissé par testament pour  
rétablir cette verrière, lan mil V<sup>e</sup> XLVII.

Ainsi s'expliquent ces énormes dépenses qui nous frappent d'étonnement et d'admiration.

La porte principale de l'église est séparée en deux parties par un trumeau d'une ornementation très-riche. La double baie, occasionnée par ce trumeau, est creusée de gorges profondes que séparent des filets recourbés en arc surbaissé sur les deux linteaux; ces filets s'élèvent ensuite latéralement pour former la voussure ogivale. Audessous de ces courbes, se détachent des festons découpés, très-saillans et contournés en serpenteaux. Une galerie, bordée d'une balustrade à jour, surmonte l'ogive de la porte; et cette balustrade, composée d'une suite de cercles triflés, est traversée par une accolade qui prend naissance dans l'ogive; entre le sommet de celle-ci et les courbes rentrantes de l'accolade, sont les armes de France, entourées du cordon de saint Michel.

Au niveau du pavé de cette galerie, on voit la rose à douze feuilles, dont nous avons parlé, et au-dessus de laquelle règne encore une balustrade qui termine le portail. Les ornemens de cette dernière balustrade sont seulement appliqués en bas-reliefs, ce qui donne de la pesanteur au couronnement de l'édifice.

Le trumeau, qui sépare la baie de la porte, est orné de filets, d'ogives et de treffles appliqués, et se termine par un large chapiteau, sur lequel est une statue de saint Martin à cheval et coupant son manteau. Ce groupe est abrité par un dais à jour et fort large, qui couvre une partie du tympan; celui-ci, comme nous l'avons déjà dit, est percé de quatre ouvertures vitrées en verres peints.

De chaque côté de la porte, il y a un pilastre ou contrefort disposé obliquement, à base arrondie, et creusé dans son fût pour recevoir une colonne torse appliquée; sur celle de droite est un ange tenant un lys entouré d'une légende, et celle de gauche supporte la Vierge : ces deux statues, grandes comme nature, et représentant la salutation angelique, sont, comme le saint Martin, abritées par de riches clochetons à jour, derrière lesquels s'élève une grande croix sans ornemens, et appliquée sur un pan coupé qui joint la tour au portail.

Le contrefort de la tour et celui qui appuie le portail du côté droit, sont ornés de statues posées sur de riches culs-de-lampe appliqués; elles sont surmontées par de légers clochetons à jour qui, par leur disposition, ajoutent à la décoration et à l'ensemble du portail. La statue de gauche est une sainte tenant une petite croix ornée; et celle de droite représente un saint abbé ayant sa mitre à ses pieds. Cette figure, beaucoup plus petite que les autres et élevée sur un socle plus saillant que le cul-de-lampe qui la supporte, n'a sûrement pas été faite pour la place qu'elle occupe; peut-être provient-elle de la chapelle de la maison abbatiale de Molesmes, dont nous parlerons bientôt.

La partie de ce portail qui correspond au bas-côté méridional, n'offre rien de remarquable. Une petite porte (murée actuellement) à linteau plat, et encadrée de filets et de gorges, servait autrefois d'entrée à ce bas-côté. Au-dessus, une fenêtre ogivale est également murée. A droite de la porte, un contrefort grêle et se présentant sur l'angle, appuie les arcades de la première chapelle. A l'angle du



mur, au sud-ouest, un autre contrefort placé obliquement soutient la poussée de l'arête de la première travée. Entre ces contreforts un pan de mur consolide le portail, plus élevé que la voûte, au moyen d'un arc-boutant.

En général ce portail ne mérite pas la grande réputation de beauté qu'on lui a faite : il est lourd dans son ensemble, et il n'offre que de la maigreur dans ses détails. On y voit une imitation incomplète et bien imparfaite de celui de la cathédrale de Troyes, que l'on construisait à la même époque.

Rien, dans cette construction toute gothique, n'annonce l'intention d'élever une seconde tour, comme l'ont avancé plusieurs écrivains. On prétend d'ailleurs que, selon la hiérarchie établie alors, les églises métropolitaines avaient seules le droit d'ériger deux tours; quelques chefs d'ordres religieux possédaient trois clochers, et les autres couvents inférieurs ou moins anciens n'en avaient que deux et même un seul.

Mais on n'a nullement besoin de se lancer dans les conjectures pour prouver que jamais on n'a songé à une seconde tour. Car, s'il en était ainsi, il aurait fallu, pour la supporter, des points d'appui aussi solides que ceux de la tour qu'on a élevée, et l'examen de ces derniers va démontrer qu'ils n'existent pas.

Deux contreforts à sept retraits indiqués par des larniers et par des cordons qui relient les différens étages, appuient cette tour jusqu'à son couronnement. Au bas, une petite porte surbaissée et décorée de filets et de gorges disposés sur une ligne rentrante, donnait entrée au collatéral. Au-dessus de cette porte il y a une fenêtre ogivale ornée aussi de gorges dans son contour; elle est murée dans une partie de son épaisseur et sert ainsi de niche à une statue équestre de saint Martin. En avant du cheval on voit Jean Colet à genoux devant un prie-dieu recouvert d'un tapis armoiré, et sur lequel est posé un livre de prières. Il est représenté en costume de chanoine, ayant l'aumusse sur le bras. Derrière la figure de Colet est celle d'un chevalier avec le costume du temps de François I<sup>er</sup>; il est coiffé de la toque; il porte un pourpoint et un haut-de-chausses ornés de crevés, et il tient à la main son épée dans le fourreau. Ce chevalier est peut-être un seigneur de Rumilly, contemporain de Jean Colet, et qui est là comme protecteur. Ces deux figures sont taillées dans la même pierre, mais elles sont rapportées aussi bien que celle du saint Martin. Quoiqu'elles soient de la même époque et probablement de la même main que cette dernière, rien ne prouve qu'elles aient appartenu au même groupe.

Au-dessus de cette fenêtre, un arc ogival à vive-arête et très-saillant s'appuie aux deux contreforts; il est couronné par une corniche et par la balustrade d'une galerie qui sert de communication entre la tourelle de l'escalier qui occupe l'angle nord-ouest de la tour avec la galerie qui surmonte le portail et les bas-côtés, comme l'indiquent des ouvertures percées en biais dans l'épaisseur des contreforts. À l'étage au-dessus, un arc plein-cintre, sans ornement, porte une galerie pareille qui conduit au grand comble de l'édifice. Le troisième étage est éclairé par une ouverture circulaire dont la baie, creusée de trois gorges, va en s'étrécissant vers le centre. Au quatrième étage, une fenêtre plein-cintre à contour taillé en biseau, est appuyée sur un cordon saillant. Enfin, au cinquième étage, il existe deux larges ouvertures ogivales dont les baies sont creusées de

gorges et servent à l'émission du son des cloches. Entre les ogives et un simple profil en quart de rond qui forme le couronnement de la tour, on voit une pierre carrée sur laquelle on reconnaît les traces d'un écusson qui a été gratté. Car à Rumilly, comme presque partout, on a fait disparaître tout ce qui rappelait les privilèges nobiliaires; les vitraux seuls ont été respectés à cause de leur utilité.

Du côté du nord la tour est aussi appuyée de grands contreforts; seulement celui de droite est remplacé par la tourelle de l'escalier qui est octogonale à sa base et ronde dans toute sa partie supérieure, et divisée en six étages par autant de cordons et de lucarnes. Il y a, comme à la face de l'ouest, deux galeries de communication à la hauteur des combles. L'œil-de-bœuf, de forme elliptique en hauteur, est formé de deux cercles.

Les faces des contreforts sont ornées de culs-de-lampe supportant des petites figures d'anges. On y voit aussi un groupe composé de trois figures de femme : l'une d'elles présente un calice à une autre qui est enfermée dans une tour. La troisième, beaucoup plus petite, est placée debout, près de la première : c'est probablement la donatrice de ce groupe.

En continuant le tour de l'église on voit s'élever, sur le mur de refend des chapelles de la nef, des contreforts qui, au moyen d'arcs-boutans, soutiennent la poussée des grandes voûtes. Les contreforts des transepts, qui sont très-saillans, reçoivent deux rangs de gouttières, représentant divers monstres, et répondent aux combles de l'église. Ensuite un arc-boutant pareil aux premiers, appuie aussi latéralement les voûtes du chœur. Celles du rond-point sont appuyées par des contreforts à quatre retraits ou larniers qui s'élèvent jusqu'au couronnement.

La sacristie, dont nous n'avons point encore parlé, est située dans le prolongement du bas-côté droit du chœur. Elle est aussi voûtée en arête, appuyée d'un contrefort sur l'angle extérieur et éclairée à l'orient par une fenêtre ogivale ornée de quatre médaillons peints sur verre. Ceux du haut représentent en grisaille des figures de saints, et ceux du bas offrent les écus armoirés d'Odard Hennequin, évêque de Troyes, et de Jean Colet, fondateur de l'église.

Sur l'angle sud-ouest du transept méridional s'élève une tourelle ronde, à base octogonale, divisée en quatre étages, dans le même goût, mais beaucoup moins forte que celle de la tour; elle conduit au comble de la partie de l'édifice à laquelle elle est adaptée.

L'église de Rumilly a été incendiée le 11 avril 1796. Le feu s'était communiqué des maisons voisines au cadran de l'horloge, d'où il avait gagné le beffroi et ensuite les combles. Ce ne fut qu'en 1799 que l'on refit la charpente et la couverture. Cette circonstance explique le défaut d'élévation du comble, et son peu d'harmonie avec le reste de l'édifice. La tour et la tourelle furent couvertes en tuile; la première d'un toit pyramidal peu élevé, et l'autre d'un toit conique en forme de clocher.

Les dimensions de cette église sont, dans œuvre, en longueur, 38 mètres 22 centimètres, et en largeur, 18 mètres 16 centimètres.

### Maison abbatiale des Abbés de Molesmes, à Rumilly-les-Baude.

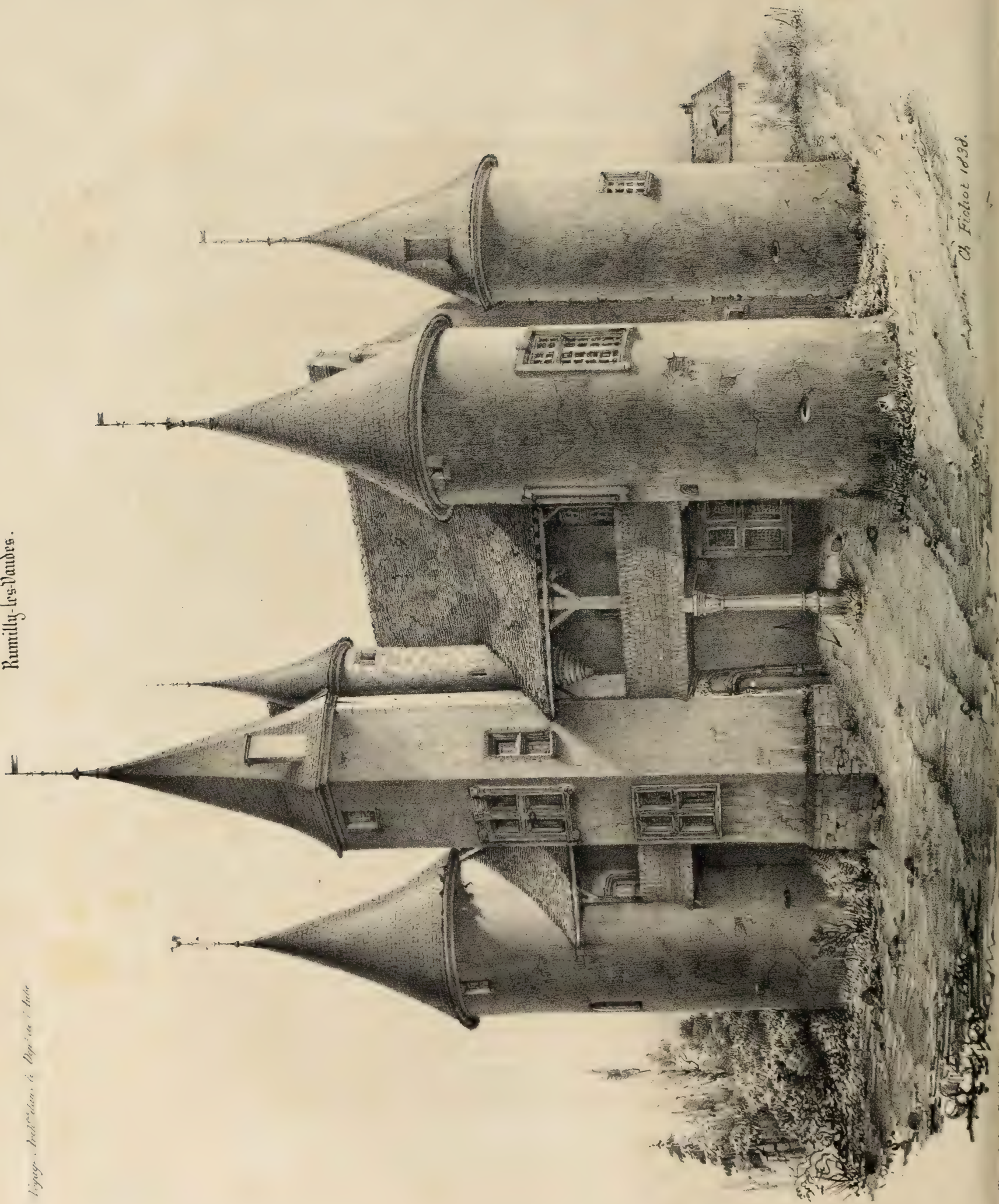
L'ancien manoir des abbés de Molesmes, qui subsiste encore dans





Rumilly-les-Vaudes.

Vignage, Institut National de l'Éducation.





son entier, est situé dans la partie basse du village, en face du pont jeté sur l'Hozain et qui le sépare de l'église.

Le bâtiment, isolé de toute part, est enfermé par une enceinte en carré long contenant plus d'un arpent, et s'étendant de l'est à l'ouest. L'entrée principale, qui est de ce dernier côté, est une grande porte charretière en arc surbaissé et surmonté d'une pierre chargée d'un écusson effacé, avec une légère corniche en forme de couronnement. A gauche, il existe une petite porte pour les gens de pied : celle-ci est à linteau plat formé d'une seule pierre dont les arêtes sont taillées en biseau. Deux demi-tourelles, dont la hauteur n'excède pas aujourd'hui celle des murs d'enceinte, flanquent les angles du mur dont la porte occupe le milieu. A l'angle sud-est de l'enceinte, il existe une autre entrée semblable, mais le cintre de la grande porte et le linteau de la petite ont été démolis, probablement pour faciliter l'entrée des voitures de récoltes.

A peu près au tiers du parallélogramme, s'élève, comme on dit, entre cour et jardin, le bâtiment abbatial. C'est un rectangle allongé, situé en sens inverse de celui qui forme l'enceinte; en d'autres termes, ses grands côtés regardent les petits de ce dernier. Il est flanqué à chacun des angles d'une tour ronde, percée de fenêtres, et couverte d'un toit conique. Ces tours sont fort saillantes et communiquent, extérieurement, au premier étage, par une galerie en bois répétée sur les deux grandes faces du bâtiment.

La galerie de l'orient, qui est le côté de l'entrée, est soutenue par quatre colonnes élevées sur des socles carrés; de chacun d'eux s'élancent quatre petites colonnes appliquées, et qui tournent en spirale au tour du fût de la grosse colonne. Le tailloir du chapiteau n'offre qu'une simple tablette, mais le reste est orné de figures d'enfants montés sur des animaux, ou jouant de divers instruments de musique. Les poutres qui soutiennent cette galerie sont profilées et supportées au mur par des culs-de-lampe très simples. Au premier étage, ces culs-de-lampe sont ornés de feuillages, d'animaux fantastiques et de figures drapées et volantes. Les tours sont percées, vers leurs bases, de meurtrières évasées en dehors, et de forme elliptique dans le sens horizontal; elles servaient probablement à défendre les approches du manoir. Au premier étage, ce sont de grandes fenêtres modernes et en arc surbaissé qui remplacent les anciennes ouvertures.

La porte d'entrée communique aux deux salles qui composent le rez-de-chaussée. Sa baie est ornée de gorges que séparent des filets croisés à angles droits aux angles du linteau qui est plat. A la hauteur de ce linteau s'élève, sur un cul-de-lampe, un petit pilastre finissant en flèche sous une corniche ou léger cordon qui termine l'ajustement de cette porte. De la base de ce pilastre sort une moulure saillante, en arc et terminée en courbe rentrante, qui vient se réunir en pointe sous le cordon supérieur. Le rampant de cette courbe est orné de figures d'animaux, au lieu des feuilles qu'on y remarque ordinairement. Le tympan est occupé par un écusson où l'on aperçoit encore les traces de trois fleurs de lys et du cordon de Saint-Michel, qui ont été grattés.

On remarque, sur cette façade, deux grandes croisées dont les baies sont profilées dans le goût de celle de la porte. Elles éclairent les deux pièces dont nous avons parlé.

Les salles n'ont rien de remarquable que deux vastes cheminées,

placées aux extrémités du bâtiment, et dont les jambages sont ornés de petites colonnes, et les manteaux décorés de médaillons sculptés. Celle au sud offre d'abord une large frise divisée en trois compartiments. Dans le premier, le médaillon est une tête d'homme, vue de profil et ceinte d'une couronne de laurier. Dans celui du milieu était un écusson armoiré qui a été enlevé. Dans le troisième, c'est une tête de femme voilée; en dedans du cadre circulaire, le sculpteur a, sans doute par méprise, gravé ces mots : *Jupiter custos*.

Au-dessus de cette frise il y a plusieurs écussons. Celui du milieu, qui est entièrement gratté, portait probablement les armes de France. Ceux des côtés sont mi-partis de trois fleurs de lys et de dauphins. On n'a épargné que ces derniers.

La cheminée qui est à l'opposite, est absolument pareille jusqu'à la moulure inférieure du manteau. Au-dessus, on distingue cinq petits pilastres soutenant des frontons alternativement triangulaires et semi-circulaires, surmontant une frise ornée de têtes de chérubins. Le médaillon à gauche présente le portrait de François I<sup>er</sup>, coiffé du chapeau à plumes. Au côté opposé, c'est une belle femme que l'on pourra appeler la duchesse de Valentinois ou la belle Ferronnière. Cet ensemble est gâté par une bande saillante et recourbée en larmier, qui règne dans toute la largeur de la cheminée et environ au tiers supérieur des pilastres. Cette bande, qui n'est nullement motivée, produit un effet tellement désagréable que l'on doute d'abord si elle a fait originellement partie de la décoration.

Deux fenêtres semblables à celles de l'ouest éclairent la pièce à l'est; des portes assez basses ouvertes aux angles des salles, de chaque côté des cheminées, donnent accès à l'intérieur des tours qui forment les seuls dégagements de ce logis.

Une tour élégante à six pans, beaucoup plus élevée que les autres et engagée à la face de l'est du bâtiment, renferme un large escalier de pierre à marches profilées à l'antique, et qui conduit jusqu'au comble de l'édifice.

Au premier étage de cette tour, deux portes placées l'une près de l'autre, donnent entrée à deux salles qui sont, avec leurs cheminées ornées de médaillons, à peu près une répétition de celles du bas. Une troisième porte plus petite est ouverte près des premières dans l'angle en retour au sud-est. Elle donne entrée sur un petit escalier en vis Saint-Gilles, par lequel on arrive à un cabinet ou plutôt à un observatoire, qui forme l'étage supérieur de la tour hexagone au-dessus du noyau du grand escalier. La tourelle qui renferme le petit escalier est construite en encorbellement, et son appareil, composé de pierres et de briques, disposées alternativement en carrés symétriques, figure un échiquier. Elle est engagée dans l'angle rentrant que forme le mur de face avec la tour au nord-est, et se termine par un cul-de-lampe chargé de moulures. La forme de son toit est conique, et sa corniche de couronnement se continue avec celle de la tour hexagone, dont elle offre aussi les profils. Cette dernière est percée sur la face par des croisées de différentes dimensions, et ouvertes à diverses hauteurs, suivant la ligne ascendante de l'escalier.

La fenêtre du premier étage, à l'est, est remarquable par sa décoration : ce sont trois pilastres portant ressaut d'entablement avec de jolis chapiteaux et de charmants arabesques sur les faces, et reproduites avec variantes en retour de la baie de cette croisée. Deux de ces pilastres sont soutenus par des culs-de-lampe ornés. On voit



à celui de gauche des enfans soutenant un écusson entouré d'une couronne, et à celui de droite, un autre écusson appuyé par des dauphins. Le pilastre du milieu est simplement supporté par une console légère et sans ornement, et appliquée sur une espèce de sous-bassement régnant au-dessous de la croisée et faisant ressaut sur les culs-de-lampe. Ces sculptures sont exécutées avec la finesse et le goût que l'on ne trouve que dans les productions du XVI<sup>e</sup> siècle.

Les baies des grandes croisées sont très-ouvertes à l'intérieur ; on a pratiqué dans les angles rentrants des sièges en pierre et à bords saillants, où l'on peut se placer pour admirer la beauté du point de vue.

Le noyau de l'escalier est de forme ronde jusqu'à la dernière marche, et se termine par une colonne octogone qui soutient les nervures de la voûte, croisées en compartimens triangulaires, et dont la retombée s'appuie, dans les angles rentrants, sur des demi-culs-de-lampe ornés de figures de vieillards coiffés de bonnets de docteurs et ayant à la main des rouleaux déployés. Sur deux de ces demi-culs-de-lampe, on remarque des anges qui tiennent des écussons. Les faces de la colonne octogone sont légèrement creusées, et dans le champ on a sculpté, en relief, des fleurs de lys, des dauphins et des croix de Jérusalem. Le chapiteau est chargé de figures d'enfans qui répondent aux angles du tailloir qui est corinthien : l'un dompte un lion auquel il ouvre la gueule ; l'autre a la partie inférieure terminée en queue de dauphin ; et le troisième joue avec une tête de mort : allégorie pleine de philosophie et de vérité, que l'on trouve souvent répétée sur les monumens de cette époque. Une rampe à jour formée de cercles et d'x accompagnés de treffles, rattache au mur, près de la porte du comble, la partie inférieure de cette colonne.

Au premier étage, une quatrième porte s'ouvre sur l'escalier pour communiquer avec la galerie de bois et aller à la chapelle, dont la porte est ornée de moulures terminées supérieurement en pointe d'écusson renversée. Cette chapelle est située dans la tour de l'angle au sud-est, dont la destination est indiquée par une croix qui surmonte son toit. Le diamètre de cette tour est plus grand que celui des autres ; elle est percée de trois fenêtres ogivales et ornées de gorges ; celle du milieu est plus grande et divisée par un meneau et par des compartimens contournés. A l'intérieur, une pierre saillante scellée dans le mur au-dessous de cette fenêtre était l'autel sur lequel on célébrait les saints mystères dans ce temple particulier.

Au rez-de-chaussée, la tour de l'escalier avait une porte, aujourd'hui murée, qui communiquait sous la galerie de bois. C'était l'entrée du maître, lorsqu'il venait de la ville ou de son abbaye, et qu'il voulait arriver à ses appartemens supérieurs sans déranger ses gens de service : aussi cette porte est-elle la plus ornée de toutes celles du bâtiment. Deux pilastres terminés en flèche l'accompagnent, et sa baie est décorée de profils qui s'élèvent verticalement sur une base en ligne rentrante. Son linteau surbaissé, sur lequel on retrouve les mêmes filets, est couronné par une ogive en accolade embellie de feuilles supérieurement travaillées. Dans le tympan, on remarque un écu dont le timbre est surmonté d'un buste de femme échevelée, et enveloppé de riches lambrequins.

Enfin, une colonne à six pans et surmontée d'un chapiteau orné de figures et de feuilles, soutient les poutres de la galerie de ce côté.

Ces poutres sont appuyées au mur de la tour par des corbeaux en pierre ; elles sont intérieurement, ainsi que les solives, décorées de profils sur leurs arêtes.

Les cinq tours et la tourelle, qui donnent à ce monument un caractère tout-à-fait pittoresque, sont couvertes en ardoises ; le comble du grand corps de logis est couvert en tuiles plombées. Ce comble, en s'abaissant jusqu'au-dessus des galeries, présente une masse qui domine trop le bâtiment et lui fait perdre l'élégance qu'il aurait sans cela.

Tel est encore aujourd'hui ce château, bâti par les soins de M. de Vauréal, évêque de Rennes et abbé de Molesmes, pour servir de maison abbatiale à son abbaye. On dit que le père Quesnel l'habita pendant quelque temps ; on ne précise pas l'époque, mais il est à présumer que ce fût avant de se retirer, en 1685, dans les Pays-Bas espagnols, pour n'avoir pas voulu souscrire au *Formulaire de Doctrine*, dressé, en 1678, sur divers points de philosophie et de théologie. Peut-être y a-t-il médité ou écrit quelqu'un des nombreux ouvrages qu'il a publiés.

## CLÉREY.

Nous revenons un peu sur nos pas pour nous occuper de Clerey, appelé anciennement *Clairéi*.

Ce village est situé à treize kilomètres (3 lieues 1 quart) sud-est de Troyes, sur une éminence proche de la rive droite de la Seine et à gauche de la route de Dijon.

Ses noms latins, que l'on trouve dans les vieux titres, sont *Clareyrum* et *Clarenna*. En 1122, Hatton, évêque de Troyes, donna cette paroisse à Gauthier I<sup>er</sup>, abbé de Montieramey. C'est cette donation qui avait conféré à l'abbaye le droit de présentation à la cure de Clérey.

Les hameaux de la *Grande-Vacherie*, sur la route, où était une chapelle dédiée à saint Jacques et à saint Christophe ; de la *Petite-Vacherie*, dans une île que forme la Seine ; et de *Courcelles*, où il existe un château bâti sur le bord de la rivière, sont les dépendances de Clérey.

On prétend qu'il y a dans les environs de Clerey une mine d'étain. Cette opinion est fondée sur ce que l'eau des fontaines en a le goût, et que, dans les terres tirées lors de la construction des puits, on a effectivement trouvé des parcelles de ce métal. L'ancienne navigation établie sur la Seine avait fait conserver aux meuniers de Clérey et de Courcelles un droit sur cette rivière, qu'on appelait *droit d'avalage*.

La seigneurie de Clérey faisait partie du duché d'Aumont, dont nous avons déjà parlé ; elle dépendait de la même châtellenie et de toutes les juridictions de Troyes.

La paroisse de Clérey a donné naissance à *Edouard Vallot*, nommé à l'évêché de Nevers en 1666, et mort à Paris en 1706.

L'église de Clérey, dont la construction n'a rien de remar-



quable, est le seul monument que nous ayons à faire connaître. Le vaisseau est peu étendu, et l'on peut juger, au style, que son architecture appartient à la première époque de l'ogive, c'est-à-dire à la fin du XII<sup>e</sup> siècle.

Nous allons d'abord en faire la description extérieure.

Les murailles sont appuyées de contreforts peu saillants, à un retrait, et placés entre les deuxième, troisième et quatrième fenêtres. La porte, toute moderne, est un arc surbaissé ayant une grosse clé; elle est accompagnée de pilastres qui soutiennent un entablement: ces ornements, par leur peu de saillie, ressemblent presque à du placage. Au-dessus de cette porte, et à la hauteur des murs latéraux, règne une corniche qui sert de base à un pignon: des contreforts, reconstruits, appuient latéralement ce mur de face.

Une tour carrée, de même largeur que la nef, s'élève à la suite; elle était percée sur chaque face de deux ouvertures plein-cintre, avec impostes en retour; mais les cintres et le couronnement, étant en mauvais état, ont été supprimés entièrement. Le toit, qui couvre aujourd'hui cette tour tronquée, repose sur les trumeaux que l'on a conservés avec les impostes. Du reste, cette tour était peu élevée, à moins de supposer qu'elle avait deux étages, ce qui n'est pas probable, puisque la base de ses ouvertures se trouve de niveau avec l'arête du comble de l'église. Des contreforts à trois retraits viennent, jusqu'à cette hauteur, appuyer la tour qui, au nord et au midi, est percée inférieurement d'une fenêtre plein-cintre, divisée par deux meneaux, et remplie à la partie supérieure par trois cercles qui se touchent.

Le chœur, qui suit immédiatement la tour, forme presque un carré dans son plan; il est terminé, à l'est, par un pignon très simple et percé d'une lucarne oblongue. Le sanctuaire est éclairé, au sud, par deux lancettes à baie rentrante et à gorges; au nord, par deux fenêtres plein-cintre; et, à l'est, par trois autres lancettes groupées, dont celle du milieu présente plus d'élévation que les autres: disposition que nous avons déjà remarquée à Fouchères, et qui, à ce que l'on présume, a, dans son origine, servi à reproduire l'idée mystique de la Trinité. De chaque côté, règne une corniche composée de plates-bandes en retrait, et soutenues de modillons en quart de rond, alternativement ornés de consoles et de têtes grimaçantes; au nord, l'un de ces modillons est couronné par un rang de têtes de clous. Des contreforts à un seul retrait appuient les angles de ce sanctuaire.

Maintenant que nous avons terminé la description extérieure, entrons dans l'église.

La nef, comme celles de tant d'autres églises de la même époque, n'a ni voûtes ni collatéraux, et présente seulement des murailles percées, de chaque côté, de quatre petites fenêtres plein-cintre.

La partie inférieure de la tour est portée par deux arcs plein-cintre, qui prennent naissance sur des pilastres appliqués et ornés de chapiteaux; sa voûte a des arêtes à boudins, et la clé est percée pour opérer le montage des cloches.

A gauche de la tour, on remarque, attachée au mur, une épitaphe barbouillée de badigeon, et qui par cette raison est entièrement illisible; mais, aux profils qui l'encadrent, on reconnaît qu'elle doit être du XVI<sup>e</sup> ou du XVII<sup>e</sup> siècle.

Vient ensuite la première travée du chœur. Elle est également

voûtée en arêtes ornées de trois torons ou baguettes et d'une clé en rosace. Le sanctuaire est ouvert par un arc ogival, appuyé sur des colonnes et des colonnettes appliquées au pilier. Cet arc, n'offrant dans son profil qu'une plate-bande ornée de cordons sur ses arêtes, a été construit, à ce que nous croyons, dans le même temps que le plein-cintre. Mais, comme on lui a donné pour supports des colonnes au lieu de pilastres, cette nouveauté ne serait-elle point une distinction dont on aurait voulu faire hommage à cette partie, regardée comme la plus sainte de l'édifice.

Le retable de l'autel est en bois sculpté et doré. Il représente trois sujets sacrés: la Nativité et la Circoncision de Jésus-Christ, et la Présentation au Temple de la Vierge. Ces bas-reliefs sont du XVI<sup>e</sup> siècle.

Le côté droit, sous la tour, est ouvert par un plein-cintre assez bas, et ayant une imposte. Il donne entrée à une chapelle carrée, qu'il éclaire et qui n'est pas voûtée. Au lieu de voûte, c'est un plafond en bois et peint. Au-dessus du cintre, on voit une inscription latine, peinte et presque entièrement effacée. On y lit encore avec beaucoup de difficulté:

*In lavdem crucifi. . . . .*

*Mariæ pis. . . . .*

*Illia. . . . .*

*Sacellvm faciebat Mathevs Bonetoni. Trecan. et*

*hvijs eccle a. . . . cvrio anno 1583*

Cette chapelle est unique dans l'église de Clérey: c'est probablement la même que celle fondée en 1349, sous l'invocation de la Vierge, par Joffroy, sire chevalier de Clérey.

## COURTENOT.

Courtenot est un village peu considérable, situé, comme Chappes et Fouchères, sur la rive droite de la Seine.

Son église, comme celle de Moussey, offre un modèle complet, moins la porte, de ces petites églises romanes dont le XII<sup>e</sup> siècle avait doté nos campagnes. Elle est précédée d'un porche qui occupe toute la largeur de la nef. L'entrée est un simple plein-cintre à vive arête, accompagné de chaque côté d'une ouverture formée de deux arcs junteaux, soutenus au milieu par une colonne trapue, dont le chapiteau est orné de feuilles pointues et peu saillantes. La base est une imitation grossière de la base attique; mais elle a en plus des feuilles ou griffes qui s'échappent du tore inférieur et recouvrent les angles du socle.

Ces arcades forment une saillie sur le tailloir du chapiteau. La pierre où elles prennent naissance est taillée en console des deux côtés dans le sens de l'épaisseur, ce qui donne à cet ajustement un caractère qui n'est pas dénué d'agrément ni de pittoresque. On voit aussi sur les côtés du porche deux ouvertures toutes semblables; mais la colonne de celle du midi a été détruite et remplacée par une pierre brute. On aura une idée assez juste de l'effet de cette décora-



tion dans la planche de détail que nous donnons de cette partie de l'église.

La porte de la nef, agrandie dans le XV<sup>e</sup> ou XVI<sup>e</sup> siècle, est accompagnée de gorges et de filets grêles qui se coupent à angle droit avec ceux qui sont profilés sur le bandeau. Ces moulures se terminent inférieurement sur le socle disposé en ligne oblique dirigée vers l'axe de l'église. Au-dessus de la porte, on voit encore le cintre roman qui encadrerait le tympan. Deux petites fenêtres plein-cintre et fort éloignées du sol, éclairent la nef du côté du nord. A la première, on voit en peinture sur verre le baptême de Jésus-Christ. Au midi, il existe un bas-côté qui est évidemment une addition à la nef romane; il est ouvert par trois arcades ogivales soutenues par deux piliers carrés, sans base ni chapiteau, et qui n'offrent, ainsi que les ogives, d'autres profils que les arêtes coupées en biseau.

La tour qui vient ensuite date de l'époque romane; elle est carrée et moins large que la nef; sa partie inférieure forme une travée voûtée en arête, et consacrée au chœur. Celui-ci est ouvert sur la nef par une arcade en ogive. Il en est de même du côté méridional qui est accompagné d'une chapelle dédiée à la Vierge, comme à Clérey, et qui est aussi voûtée en arête ornée de nervures. Au midi, cette chapelle est éclairée par une fenêtre en ogive, divisée par un meneau. A l'orient, c'est une fenêtre de même forme, mais elle est plus étroite. Des contreforts à un retrait appuient extérieurement la poussée des voûtes dans le sens des nervures.

A l'orient, cette chapelle communique avec le bas-côté par une arcade ogivale, semblable à celle qui ouvre sous la tour. Mais, comme nous l'avons dit, la tour étant plus étroite que la nef, il en résulte un défaut de raccord très-choquant. La troisième arcade, qui sépare celle-ci d'avec le bas-côté, vient se terminer en arc-boutant au tiers à peu près de l'arcade de la chapelle. L'effet que cette malheureuse rencontre produit, est d'autant plus désagréable qu'on a été obligé, à l'époque de l'addition de cette chapelle, d'élever intérieurement un contrefort à l'angle de la tour pour appuyer l'arcade ouverte au midi, qui est probablement antérieure à l'addition du bas-côté. Toute la nef et le bas-côté, qui n'est clos extérieurement que par un simple mur, sont plafonnés en planches badigeonnées.

Le chœur n'est éclairé, au nord, que par une petite fenêtre en plein-cintre, au-dessus de laquelle il y a une ouverture carrée et étroite en dehors comme une meurtrière. L'abside, qui suit immédiatement, est bas, voûté en cul-de-four, et construit en très petits matériaux sur un plan presque demi-circulaire. Trois petites lancettes, ouvertes dans le mur qui est assez épais, donnent un jour doux et harmonieux, qui commande le respect et invite au recueillement que l'on doit avoir dans ce lieu où se célèbrent les divins mystères.

La tour est extrêmement simple à l'extérieur; son couronnement est formé d'un bandeau soutenu de modillons, et au-dessus duquel sont percées, sur chaque face, des petites ouvertures plein-cintre; un toit pyramidal peu élevé termine le tout.

L'église de Courtenot, malgré la petitesse des matériaux employés à sa construction, présente un assez bon état de conservation, qu'elle doit peut-être à sa position sur un point élevé. Il serait à désirer pourtant que l'on enlevât les terres du cimetière, qui, du côté du sud, s'élèvent jusqu'à la base des fenêtres du porche, et qui seront évidemment une cause de destruction assez prochaine de cette partie

de l'église. Mais le respect pour les morts, qu'on pourrait dans cette circonstance faire taire sans profanation, s'opposera probablement à cette amélioration, d'où dépend cependant la conservation de l'édifice.

## VIREY-SOUS-BAR.

En quittant Courtenot pour se rendre à Virey-sous-Bar, on passe la Seine à Lenclos, joli hameau dépendant de ce dernier village, et qui n'en est éloigné que d'un quart de lieue.

Virey-sous-Bar est situé, sur la route de Bourgogne, au sud de Troyes, à six lieues et demie de cette ville et à une lieue et demie de Bar-sur-Seine.

L'église paroissiale est, ainsi que celle dont nous venons de nous occuper, précédée d'un porche couvert en appentis; mais, comme celui de Saint-Parres-les-Vaudes, de la plus grande simplicité.

La porte de la nef est la partie la plus intéressante de l'édifice; elle est toute romane, et, si elle offre des dégradations, elles sont tout entières l'ouvrage du temps: la main de l'homme n'y a fait aucune de ces retouches *inconvenantes* qui rompent l'harmonie du style. Si elle a échappé aux actes du vandalisme, elle le doit peut-être à la dimension de sa baie, qui excède de beaucoup celles des portes romanes dont nous avons parlé jusqu'ici. Ces dernières n'ont été mutilées ou détruites qu'à cause du peu d'élévation de leur bandeau, qui s'opposait au grand développement des cérémonies du culte, devenues beaucoup plus pompeuses qu'à l'époque de la construction de ces églises; et il ne fallait, pour se livrer à de semblables mutilations, pas d'autre motif que le désir de faire sortir dans une procession, sans les incliner, une croix élevée ou une bannière gigantesque.

La baie de la porte, disons-nous, est formée de pieds-droits très larges, et d'un bandeau soutenu aux angles par de légères consoles; de chaque côté sont trois colonnettes, disposées en ligne rentrante, avec leurs chapiteaux ornés de feuilles dentelées, et de feuilles roulées en volutes sous les angles du tailloir. Celui-ci, assez riche de profils, supporte la retombée de trois pleins-cintres, formant autant de retraits et répondant au nombre des colonnettes. Ces arcs, qui dessinent entre eux des angles droits, sont creusés de gorges et ornés d'un bandeau accompagné de filets sur les angles saillants. Le tout est encadré par une archivoltte que décore un rang de petites cavités quadrilatères, dont l'épreuve au moulage formerait une petite pyramide tronquée.

Nous avons parlé de colonnes qui n'existent plus, mais leurs chapiteaux sont restés suspendus, et l'on retrouve dans l'intérieur de l'église quelques tronçons de leurs fûts qui servent à soutenir plusieurs banes vermoulus.

On doit regretter que cette église ne soit pas suffisamment entretenue extérieurement, et que l'on ne pense pas plus sérieusement à la conservation de sa porte romane qui ne manque pas d'élégance,



et qui serait restaurée à peu de frais, en raison du peu de dépense à faire pour la pierre qui n'est pas rare dans le pays.

La nef, éclairée au nord par un plein-cintre et par une fenêtre ogivale à un meneau, est séparée, au midi, d'un bas-côté dont elle est accompagnée, par deux grandes arcades en ogive précédées d'un petit plein-cintre, et soutenues par un pilier octogone, le seul qui soit isolé dans tout l'édifice. Ce bas-côté, de construction toute romane, est ouvert à l'ouest par une porte plein-cintre, et éclairé par trois fenêtres de même forme; et il n'a, ainsi que la nef, qu'un plancher au lieu de voûte.

A la suite de la nef, il existe une travée voûtée en arête à nervures, ouverte sur les quatre côtés par des arcs en ogive qui joignent l'abside et deux chapelles collatérales, voûtées de même, terminées extérieurement par des pignons ornés de denticules, et éclairées par des fenêtres ogivales divisées chacune par un meneau. L'abside, terminée par un mur droit surmonté d'un pignon semblable à ceux des chapelles, reçoit le jour par trois fenêtres plus grandes que les autres et divisées en trois panneaux dans leur largeur.

Toutes ces dernières parties de l'église appartiennent à la fin du XV<sup>e</sup> siècle ou au commencement du XVI<sup>e</sup>. Cependant on remarque, aux angles des contreforts qui appuient la voûte de l'abside, quelques masques grimaçants et une tête de chat, qui sont certainement d'une époque antérieure et qui ont été mises où elles se trouvent, lors de la reconstruction de cette partie de l'église.

les administrateurs de cet hôpital les avaient vendus et cédés, dans le dernier siècle, au marquis du Thil, dont la fille, veuve du comte de Chatelux, a possédé cette terre dans les derniers temps <sup>1</sup>.

A l'angle que forme avec la grande route un chemin qui conduit à ce hameau, on remarque une ancienne borne, peu élevée et fort peu monumentale, qui rappelle la division de la France en provinces : on y lit, d'un côté, *Champagne*, et, de l'autre, *Bourgogne*.

L'église de Bourguignons, qui est sous l'invocation de Saint-Plet, n'offre rien d'intéressant; c'est une reconstruction qui date du commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, et qui est restée inachevée.

Le corps de l'église, jusqu'à l'abside, se compose de deux murailles qui devaient comprendre quatre travées; mais les deux dernières sont seulement indiquées par des piliers engagés portant des arrachemens d'arcs-doubleaux, et par des nervures de voûtes qui sont restées en projet.

Au midi, ces travées sont accompagnées de deux autres travées formant bas-côté. A en juger par les harpes que l'on remarque en dehors de l'église, au mur de l'ouest, il devait être prolongé dans toute l'étendue de la nef. Ces travées collatérales sont voûtées en arêtes à nervures croisées, avec des rosaces à leurs points d'intersection; elles sont éclairées au sud par des fenêtres en ogive ornées de compartimens en trèfles, et divisées dans le sens de leur largeur par trois meneaux. A l'orient, le mur droit qui termine ces travées est également percé d'une semblable fenêtre, au-dessus de laquelle on lit la date de 1549, gravée dans la pierre. A l'ouest, une porte à linteau plat soutenu de consoles, donne entrée à ce bas-côté qui est ouvert sur la nef par deux arcades ogivales. Trois petites fenêtres aussi en ogive éclairent cette nef du côté du nord, et répondent à peu près aux travées. Sur la vitre de la deuxième fenêtre on lit :

*Messire Nicolas Breiard, prestre curé de Bourguignons, a fait faire ceste verrière. Priez Dieu pour luy, 1625.*

Le vitrail, qui représentait probablement Saint-Nicolas, patron du donateur, a été enlevé.

Sur la troisième fenêtre, qui est très-petite, on voit Saint-Denis décapité et tenant sa tête. Une quatrième fenêtre, répondant à la quatrième travée, est une grande ogive divisée dans sa largeur en quatre panneaux, sur lesquels sont peints le Christ, sainte Anne, une Notre-Dame et sainte Marguerite.

## BOURGUIGNONS.

Le village de Bourguignons est situé sur la rive gauche de la Seine, à une lieue nord-ouest de Bar-sur-Seine. Avant d'y arriver, en venant de Virey-sous-Bar, on trouve le hameau de Foolz, qui est une dépendance de Bourguignons, et qui était, avant la révolution, un titre de vicomté, et une seigneurie qui relevait du roi; ils avaient toujours appartenu pour la justice aux seigneurs de Polisy; et pour les droits utiles, ils appartenait à l'hôpital général de Paris;

Iles, Vanlay et leurs dépendances, Auxon, Dinteville, Spoy et Meurville.

<sup>1</sup> Madame Marguerite de Dinteville, épouse de messire Joachim de Dinteville, seigneur dudit lieu, Thennelières, Laubressel, Bourguignons, baron de Saint-Bry, souverain de Fougerolles, Spoy et Meurville, chevalier des deux ordres du roi, conseiller de ses conseils privé et d'état, capitaine de cinquante hommes d'armes et de ses ordonnances, et lieutenant de sa majesté aux gouvernemens de Champagne et de Brie; ladite dame avait, par acte passé en août 1596, donné la terre et seigneurie de Bourguignons et vicomté de Foolz en dépendant, sise en Bourgogne, près Bar-sur-Seine, tant en fonds que revenus, pour fonder audit Bourguignons un hôpital qui serait appelé hôpital du Saint-Esprit, et à l'imitation de celui de Beaune, en faveur des pauvres et malades dudit Bourguignons, spécialement et par préférence, et après eux, en tant que les revenus dudit hôpital le pourraient porter, en faveur de ceux des paroisses de Thennelières, Laubressel, la Vacherie-sous-

En 1636, M. François de Cazillac, vicomte de Cessac, héritier de la maison de Dinteville, à cause de sa mère, Claude de Dinteville, dame de Polisy, unit l'hôpital du Saint-Esprit de Bourguignons à celui de Notre-Dame-de-Pitié, du faubourg Saint-Victor à Paris, à la condition qu'on y recevrait quatorze enfans mâles de Bourguignons, qu'on y élèverait jusqu'à l'âge de vingt-un ans, à qui on apprendrait des métiers et même les bonnes lettres, si on les en jugeait capables. L'hôpital de Paris devait encore leur donner cinquante livres tournois en argent, au moment de leur sortie. Mais les habitans de Bourguignons n'ont jamais joui de cet avantage.

La chapelle de l'hôpital de Bourguignons subsistait encore avant la révolution.



L'abside, qui présente dans son plan la moitié d'un hexagone, est ouvert par un arc-doubleau en ogive et voûté en arête avec des nervures recroisées, qui forment divers pendentifs.

Devant la petite porte qui est au sud de l'église, on lit sur la pierre d'une tombe :

*Messyre Joachim Le Coraguer, de Quimper, premier curé de ce lieu.*

Nous ne pouvons terminer sans signaler, quoiqu'avec regret, une de ces prétendues décorations, dont la conception et le mauvais goût de l'exécution attestent combien certaines personnes comprennent mal aujourd'hui la dignité du culte.

Au-dessus de l'autel principal de l'église de Bourguignons, on voit, suspendue à la voûte au moyen de cordes et de poulies, une statue de la Vierge, moulée en plâtre, et ne faisant qu'une seule pièce avec son piédestal, qui se trouve ainsi avoir changé de rôle, puisque, au lieu de soutenir la statue, c'est lui qui est suspendu à ses pieds. Pour dissimuler ce que présentait de ridicule ce piédestal ainsi suspendu, on a imaginé de l'environner d'une énorme couronne de cinq à six pieds de diamètre, et formée de lys peints au naturel. Mais, comme on le voit, on n'avait fait qu'augmenter l'embarras, puisqu'en sus du piédestal, la Vierge avait encore à porter la couronne; on comprit qu'il fallait créer un support apparent à la couronne. Deux anges peints sur toile découpée, anges aux jambes grosses et courtes et aux têtes relativement trop petites, furent accrochés par leurs mains à la couronne. Ce n'est pas tout, l'artiste, s'apercevant bientôt qu'il fallait soutenir ces anges puisque leurs ailes n'avaient pas de mouvement, imagina judicieusement de leur mettre sous les pieds des petits nuages roulés, et ressemblants par leur ton de couleur aux flots d'une épaisse fumée. C'est aux fêtes solennelles qu'on met en jeu cette machine, et alors tout le groupe descend et remonte d'une seule pièce sans que les ailes des anges fassent le moindre mouvement, et que leurs draperies reçoivent la plus légère agitation.

Il n'était pas possible, selon nous, d'imaginer rien de plus grossier et de plus burlesque que ce ridicule assemblage, digne tout au plus d'un théâtre de la foire. Pour faire illusion, il fallait un effort de génie. Le génie a manqué, et l'on est tombé dans le grotesque et le ridicule.

Nous le répétons, c'est avec le plus vif regret que nous nous voyons obligés de signaler de pareils faits, qui, loin d'ajouter à la majesté du culte, tendent à la diminuer, puisqu'ils appellent la critique sur des choses qui ne doivent commander que le respect et la vénération. Puisse cette leçon, que nous donnons à ceux qui la méritent, porter ses fruits, et empêcher la contagion de l'exemple si jamais ils devaient avoir des imitateurs!...

~~~~~

BAR-SUR-SEINE.

En quittant le village de Bourguignons, et suivant la route qui le traverse, après avoir parcouru une plaine à laquelle on a laissé le

nom de Céré, pour qu'on n'oublie pas probablement qu'autrefois Cérés y avait eu un temple¹, nous nous trouvons aux portes de Bar-sur-Seine. L'aspect que présente la ville en elle-même n'a rien de bien remarquable. Elle se trouve assise aux pieds d'une colline dont la vue, assez pittoresque pourtant, donne au paysage un ornement qu'il n'avait point eu depuis Troyes. Bar-sur-Seine est une ville fort ancienne, et sans aller chercher son origine jusque dans les temps fabuleux, il lui restera, sous ce rapport, assez de célébrité, car il est certain que les Bourguignons, qui mêlèrent leur sang au sang gaulois, en furent les premiers habitants. Plusieurs siècles ne nous laissent rien à dire sur ce que fut cette cité sous les premières races de nos rois, cependant son agrandissement s'accomplissait en silence et avec sûreté. Elle semble tirer son nom de la montagne qui la couvre et qui peut être considérée comme une barre ou barrière qui lui servait autrefois de défense, ou comme une limite au-delà de laquelle elle ne pouvait s'étendre davantage. Cette étymologie, qu'on ne peut donner comme certaine, mais qui a quelque vraisemblance, paraît d'autant plus naturelle, que les autres villes de France qui s'appellent Bar sont aux pieds de quelques montagnes, comme Bar-le-Duc, Bar-sur-Aube.

Cette ville avait autrefois, le titre de comté; elle a toujours eu ses comtes particuliers, jusqu'au moment de l'extinction de la maison des comtes de Champagne, qui en ont été possesseurs à titre de propriété. Les premiers comtes héréditaires de la ville et comté de Bar-sur-Seine, connus dans l'histoire, commencent à Renaud I^{er}, fils de Milon II, comte de Tonnerre et de Bar-sur-Seine, sous le roi Robert; Hugues, petit-fils de Renaud I^{er}, laissa pour héritier du comté de Bar-sur-Seine, Eustachie, sa fille, qui épousa en 1080 un Gauthier, premier du nom, de la maison de Brienne, dont son sortis les rois de Jérusalem. De ce mariage est issu Milon, premier du nom, qui fit la branche des comtes de Bar-sur-Seine. Milon épousa Mathilde, dont il eut plusieurs fils, entr'autres Guido, ou Guy, qui lui succéda, et Rainaud, religieux de Clairvaux et abbé de Cîteaux, en 1153. Guy épousa Pétronille, fille d'Anseric, seigneur de Chacenay; il eut de ce mariage Manassès et Thibault. Manassès lui succéda en 1165; il fut ensuite doyen et évêque de Langres en 1174, et mourut en 1193. Hugues de Puthéolo, neveu de Manassès, lui succéda au comté de Bar-sur-Seine; il épousa Pétronille, et eut un fils nommé Milon II, qui lui succéda en 1197. Milon épousa Elissande, et en eut deux fils, Hugues et Gaucher; qui moururent avant leur père. Gaucher épousa Elisabeth de Courtenay, fille de Pierre. Elissande survécut à son mari, et vivait encore en 1230. Depuis ce temps, le comté de Bar-sur-Seine est passé aux comtes de Champagne, qui l'ont conservé jusqu'à l'extinction de leur race.

Il y a grande apparence que le comté de Bar-sur-Seine passa aux comtes de Champagne pendant la viduité même d'Elissande. On voit en effet, aux archives de l'hôtel-de-ville de Bar-sur-Seine, un titre en original de Thibault, comte palatin de Champagne et de Brie, du mois d'avril 1227, qui affranchit les habitants de cette ville, et de toute la châtellenie qui en dépend, du droit de main-morte. Ce titre d'affranchissement est encore confirmé par le même Thibault, en 1231, et par Thomas, roi de Navarre, comte palatin de Cham-

¹ On voyait autrefois une chapelle à la place de ce temple; elle a été détruite à la révolution.

pagne et de Brie, au mois de janvier 1258. Ces trois titres sont latins, et expédiés l'un à Troyes et les autres à Bar-sur-Seine.

Les évêques de Langres, qui étaient alors très-puissans, semblent également avoir eu dans ce temps, ou peu de temps après, un droit de suzeraineté sur la ville de Bar-sur-Seine et sur plusieurs autres de la Champagne et de la Bourgogne. Ce fut Louis XI qui la fit rentrer dans le domaine de la couronne ; mais depuis cette époque, comme précédemment, le comté de Bar-sur-Seine a été plusieurs fois possédé à titre d'apanage et d'usufruit. Le premier qui en ait joui à ce titre est Jean de Vienne, qui rendit de grands services aux rois Charles V et Charles VI, dans les guerres qu'ils eurent contre les Anglais. Jacques de Denteville lui succéda et mourut en 1506. Depuis, ce sont toujours des princes ou princesses du sang qui ont possédé tous ces droits.

Choppin rapporte que Bar-sur-Seine fut ôté à Jeanne d'Orléans en lui rendant ce qu'elle l'avait acheté du roi, et réuni au domaine par arrêt du parlement de Paris, en mars 1532. Anne-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, est la dernière princesse qui ait eu ce comté à titre d'usufruitière.

Louis VI, roi de France, en favorisant l'établissement des communes, reprit pour lui-même une partie de l'autorité dont les grands vassaux s'étaient emparés, et donna ainsi aux villes elles-mêmes un pouvoir qui était alors tout-à-fait inconnu. La création de la milice des communes, pour arrêter les violences et les déprédations que les brigands commettaient dans les campagnes et au milieu même des villes, fut encore un autre moyen d'agrandir le pouvoir des particuliers, tout en le couvrant du spécieux prétexte de l'utilité publique. Et en élevant ainsi l'influence commune contre la puissance des grands seigneurs, le roi y trouvait son compte, puisqu'il reprenait insensiblement l'autorité qui avait été trop long-temps aux mains des grands seigneurs. Ce fut à l'abri de ces belles institutions que Bar-sur-Seine commença à s'accroître et s'étendre. Il faut le dire, l'établissement des communes n'avait pas tout fait, car les habitans de la plupart des villes ou villages étaient encore plus ou moins esclaves. Ils n'avaient ni juges, ni lois ; leurs seigneurs étaient tout pour eux, la loi et le juge.

Mais bientôt les temps changèrent. Les nobles s'étaient ruinés dans les guerres d'Orient : leur luxe et leurs dépenses n'avaient plus d'alimens. En proposant aux villes d'acheter leur affranchissement, ils s'en procurèrent de nouveaux, mais ils sentirent peu à peu leur puissance s'affaiblir et s'éteindre. La féodalité était vaincue. Les hommes commencèrent à travailler pour eux, à vivre pour eux ; ils eurent des lois qu'ils avaient acceptées librement pour les gouverner. Alors s'organisa le tiers état ; le peuple eût voix délibérative au milieu des assemblées du clergé et de la noblesse. Bar-sur-Seine fut une des premières villes qui jouit des bienfaits de l'affranchissement ; elle les dut au généreux Thibaut, comte de Champagne, qui, en 1227, s'empressa de décharger les habitans de la main-morte, et bientôt après leur accorda le droit d'allodialité, ou franc-alieu. Ce droit libérait non-seulement les personnes, mais encore les biens. Par là, on était dispensé de faire foi et hommage à aucun seigneur, et de payer des rentes annuelles. Ces changemens, dans l'état des personnes comme dans celui des choses, furent avantageux au royaume. Les historiens du treizième et quatorzième siècles en parlent avec une profonde conviction. Les villages se multiplièrent ; on ne vit plus de bonnes terres

rester incultes. Le paysan, devenu maître de son industrie, se rendit fermier des terres que son seigneur négligeait auparavant, ou qu'il avait cultivées comme esclave. Les villes se peuplèrent ; les habitans s'y adonnèrent aux arts et au commerce, et jusque-là les Français s'en étaient peu mêlés ; tout se faisait par les étrangers qui enlevaient l'or du royaume.

Avec de tels élémens d'agrandissement et de durée, la ville de Bar-sur-Seine se plaça bientôt au premier rang parmi les villes libres ; assez souvent elle reçut des rois de France d'importans privilèges ; nous ne pouvons indiquer ce fait qu'en passant, sans entrer dans les détails. Mais au milieu de sa grandeur et de sa fortune, elle fut frappée de cruels désastres. Bien que couverte et défendue par une montagne, elle trouvait ses dangers dans sa position même, car les bois qui l'environnent, les ravins et les escarpemens de collines qui en accidentent le terrain, offraient un sûr asile à ceux qui fesaient une guerre de partisans, et c'était celle du temps. Elle a été plusieurs fois ravagée, pillée et presque entièrement réduite en cendres par les Anglais. Sous le roi Jean, dont le règne ne rappelle presque que des malheurs, elle fut à peu près ruinée par un aventurier lorrain, nommé Fenestrangé, qui s'était mis à la solde de ce prince. Mécontent du peu d'argent qu'il y faisait, il menaça le roi et lui envoya audacieusement un cartel, en lui déclarant la guerre ainsi qu'au royaume de France. Il ne s'en tint pas aux menaces ; il montra qu'il était vraiment un ennemi redoutable, et commença les hostilités par la prise de Bar-sur-Seine, qu'il pillait et brûlait. Il y eut, dit Froissard, plus de neuf cents bons hôtels de brûlés, ce qui peut faire conjecturer qu'elle était cinq ou six fois plus considérable qu'aujourd'hui. Le roi Jean, instruit de ce malheur, accorda à cette ville une foire franche à la Ste-Luce, avec ses droits, pour aider à la réparer parce que, suivant la Charte qui est en original aux archives de l'Hôtel-de-Ville, il regarde cette ville digne de ses attentions particulières ; elle y est désignée lieu notable, de grand renom et ancienneté.

A peine avait-elle réparé ces désastres, quoique bien long-temps après, qu'elle se prit de querelle avec les Troyens en 1475. Elle fut assiégée et prise par eux, et les plus notables citoyens furent amenés prisonniers en la capitale de la Champagne. On dit que depuis cette époque il y eut peu de sympathie entre les habitans de ces deux villes ; mais cet état de choses a dû cesser depuis long-temps.

Un ancien manuscrit fait mention de cette guerre, et dit :

« La ville de Bar-sur-Seine fut prise et mise toute à feu et à sang, excepté l'église, et le château qui tint bon un espace de temps ; mais les Troyens, par trahison, entrèrent dedans le 7 juin 1475 ; que la ville était prise et brûlée un espace de temps avant que le château se voulut rendre, jusqu'à ce que messire Jacques Poot, sieur de Corps et de Brémont, fut traitreusement tué par un capitaine qui lui demanda à parlementer à sûreté, et qu'il ôtât l'armet qu'il avait en tête ; qu'aussitôt qu'il l'eût ôté ; on lui tira un coup de flèche dans l'œil, dont il tomba mort à l'instant ; qu'il y avait audit château un traître appelé Nostin de Bournonville, natif de Troyes, qui avait demeuré long-temps auparavant dans la ville, lequel, quand il vit le dit sieur de Brémont décédé, encourageait le peuple qui s'était retiré audit château, de se rendre ; mais qu'il y avait de bons hommes de la ville et d'ailleurs qui ne voulurent jamais condescendre à son dire, à savoir : les Ollivier,

« les Javelle et les Henault d'Avirey-le-Bois, et d'autres ; mais
 « qu'enfin ils se rendirent à composition, savoir : les gens de
 « guerre armes et enseignes déployées, leur vie et bague sauvées,
 « et tous ceux qui s'étaient retirés audit château semblablement ;
 « mais que ces méchants et maudits Troyens ne tinrent leur parole
 « qu'aux gens de guerre ; qu'ils prirent les hommes, femmes et en-
 « fans de la ville, et les mirent tous prisonniers en une grande
 « maison appelée la Salle, qui est au marché du bled, et que quand
 « tous ces pauvres gens furent tous enfermés et bien enfermés, ils
 « vinrent à s'assembler et tenir conseil sur ce qu'ils feraient de
 « ces Bourguignons.

« Que les Jaquinot de Troyes, furent les premiers qui parlè-
 « rent et donnèrent avis, qu'il fallait, pour bien faire mettre le feu
 « en ladite Salle, pour brûler tout vifs ces pauvres Bourguignons
 « captifs ; mais qu'un bon capitaine, nommé *Loisel* de Baligny,
 « ayant pitié d'eux, et voyant qu'on ne leur avait tenu parole se
 « mit en colère, et comme homme d'autorité qu'il était, leur dit
 « qu'il ne consentirait jamais qu'on usât de si grande rigueur et
 « cruauté envers ces pauvres gens.

« Que l'on vint à demander l'avis des cordeliers de Troyes qui
 « étaient présents, que n'ayant point d'égard à Dieu ni à la
 « foi qu'on leur avait promise, voyant que ce bon capitaine n'a-
 « vait point voulu acquiescer à leur mauvaise volonté de les faire
 « mourir si misérablement, que lesdits cordeliers si animés d'a-
 « varice, qu'ils firent condescendre ces pauvres habitants
 « captifs, pour la rançon de leur vie seulement, à la somme
 « de dix-huit mille francs ;¹ qu'ils n'avaient plus de moyens, car
 « on leur avait ôté tous leurs bagues et joyaux, or, argent et tous
 « leurs meubles.

« Qu'ils amenèrent à Troyes huit des plus nobles et hono-
 « rables bourgeois de la ville pour otages, et qu'incontinent que
 « le château fut rendu, les Troyens firent venir grande quantité
 « de charrettes, et emmenèrent tous les plus riches meubles des ha-
 « bitans de Bar-sur-Seine.

« Que Dieu leur en rende autant ! Ce fut sous le règne de Louis XI. »

Ce n'était pas alors que les habitants de Bar-sur-Seine auraient pu
 vaniteusement rappeler les deux vers de Froissard :

Que la grande ville de Bar-sur-Seigne
 A fait trembler Troies en Champeigne.

Après des ravages aussi violents il n'était guère possible que Bar-
 sur-Seine pût conserver son ancien état de splendeur, mais ce qui
 acheva de la réduire, ce furent les guerres qu'elle eût à soutenir
 contre les huguenots et dans lesquelles se renouvelèrent les mêmes
 horreurs.

En 1591, M. de Praslin, depuis maréchal de France, surprit
 cette ville et son château ; les maisons furent pillées et saccagées, et
 les Troyens y restèrent six mois à discrétion.

Les habitants de Bar-sur-Seine savaient bien que ce brave officier

¹ Le clergé de Troyes avait fourni de l'argent au roi pour le siège de
 Bar-sur-Seine, et il paraît que les Cordeliers tenaient à rentrer dans
 leurs fouds.

menaçait la ville ; ils s'attendaient à ce qu'il en ferait le siège en
 règle, et que leur courage ou leur résistance pourrait amener ce gé-
 néral à quelque honorable composition ; mais leur trop grande sé-
 curité, ou, pour mieux dire, leur négligence les força de lui ouvrir
 leurs portes au moment où ils le croyaient endormi dans le sein des
 plaisirs. Ce fut la nuit même de ses noces qu'il vint prendre Bar-
 sur-Seine.

Ceci s'explique, si l'on réfléchit que les terres et seigneuries de
 Praslin, dont ce héros portait le nom, n'est distante de Bar-sur-
 Seine que de deux lieues et qu'il était facile à ce général de laisser
 ignorer sa marche pendant l'obscurité de la nuit.

En 1592, au mois de novembre, la ville de Bar-sur-Seine fut
 encore prise et saccagée par les troupes du duc de Guise auquel elle
 fut obligée de lui donner huit mille écus par capitulation. Renon-
 çant alors au parti de la ligue, les habitants firent démolir eux-mêmes
 leur forteresse, cause de leur malheur, et implorèrent le pardon de
 Henri IV. Ce pardon qu'ils obtinrent fut beau et généreux, puisqu'ils
 furent maintenus et conservés dans tous leurs privilèges et même
 de nouveaux lui furent accordés. Mais il était impossible à la muni-
 ficence royale de lui rendre toute sa splendeur, et un projet conçu à la
 suite de ces guerres désastreuses, en 1665, par M. Choiseul Duplessis-
 Praslin, maréchal de France, alors seigneur de Polisy et Polisot,
 pouvait seul la relever de son abaissement : c'était de rendre la Seine
 navigable depuis Polisy jusqu'à Nogent. Cette proposition fut exa-
 minée au conseil et fut reconnue très-avantageuse aux provinces de
 Bourgogne et de Champagne. En effet, l'exécution de ce projet devait
 faciliter le commerce de ces deux provinces. Lorsqu'on eut visité et
 reconnu la rivière de Seine depuis le village de Polisy jusqu'à No-
 gent, les ingénieurs nommés par la cour constatèrent qu'elle pouvait
 facilement être rendue navigable, et en conséquence, par arrêt du
 conseil du 11 avril 1665, il fut permis à ce seigneur de faire tra-
 vailler à ses frais à cet ouvrage, depuis Polisy jusqu'à Méry-sur-Seine.
 Dans cet arrêté, l'évaluation spécifiée monte à 264,000 livres, suivant
 le procès-verbal du devis fait pardevant l'intendant de Champagne. La
 mort a empêché ce seigneur de remplir des vœux si louables. Assu-
 rément, si partout, depuis cette époque, il y a eu tant de progrès,
 on serait tenté de croire que la Champagne veut s'en éloigner. Un
 étranger qui lirait cet arrêté, croirait-il que nous demandons encore
 ce qui fut accordé il y a si long-temps à nos bons aïeux.

Avant les événements de 93, il y avait dans la ville de Bar-sur-
 Seine une mairie royale, dont l'établissement était très-ancien. Cette
 juridiction était composée d'un maire que nommaient les états de la
 province de Bourgogne, de quatre échevins, d'un procureur syndic
 et d'un secrétaire.

Elle était plus anciennement composée d'un maire ou maieur, et
 de douze échevins, ou jurés. Ces officiers exerçaient la justice civile
 et criminelle, non seulement dans la ville, mais encore dans tout
 le comté de Bar-sur-Seine ; ils avaient été confirmés dans cette au-
 torité, par Thibault, comte de Champagne et de Brie, au mois de
 juin 1231. Cette charte est en original aux archives de l'Hôtel-de-
 Ville. Ils ont exercé cette juridiction jusqu'au XV^e siècle, époque de
 l'établissement d'un baillage royal, dont les appellations ressortis-
 saient au parlement de Paris, et pour les cas présidiaux au présidial de
 Troyes, dont la coutume était suivie au baillage de Bar-sur-Seine.

La ville de Bar-sur-Seine avait conservé jusque dans l'avant dernier siècle l'ancien usage de faire sonner, à huit heures du soir en hiver, le beffroy ou principale cloche de la paroisse. Ce beffroy servait autrefois pour assembler les milices de la commune ou pour l'avertir à l'approche des ennemis : on le nommait *couvre-feu*.

Le plus ancien titre qui se trouve aux archives de l'Hôtel-de-Ville, sur cet usage, est un acte du 24 avril 1479, donné par Antoine Lefaucheur, pour lors maître de Bar-sur-Seine, qui laisse « à titre d'accensement et d'emphytéose, perpétuellement, à Etienne « Popelard et Simone sa femme, demeurant en cette ville, une « maison proche la porte de Seine, moyennant vingt-six sols huit « deniers, payables par chacun an aux maîtres et échevins, le premier jour de mai, fête de saint Jacques et Philippe, et encore à « la charge de payer la façon des cordes des cloches de l'église de « Bar-sur-Seine; de *bailler et administrer toutes cordes nécessaires pour faire accomplir justice, et enfin de sonner le « couvre-feu*,¹ depuis le jour et fête saint Remi, chef d'octobre, jusqu'au jour de la purification de Notre-Dame. » Les héritiers Popelard jouissaient encore de cette maison en 1772.

Il paraît encore, par le même acte, que ledit Popelard devait jouir, pour l'indemniser des charges qui lui étaient imposées, « du plat de « nocces des épousées², et du droit de rouage appartenant à la « ville. »

Il y avait aussi un maitrise des eaux et forêts dont l'établissement était plus ancien que celui du baillage.

On voit encore sur les bords de la Seine un hôtel fort joli, bâti par la compagnie des arquebusiers de Bar-sur-Seine. Cette compagnie, très ancienne, était composée des plus notables habitants de la ville, comme officiers de justice, gentilshommes, militaires et financiers.

Il y avait encore à Bar-sur-Seine un chapitre de chanoines réguliers; c'étaient des Mathurins ou religieux de l'ordre de la Trinité, pour la rédemption des captifs; cette maison s'appelait la *maison Dieu* : son premier titre de fondation est du mois de juin 1210; c'est Milon III, dernier comte de Bar-sur-Seine, tué au siège de Damiette en 1219, qui en est le fondateur.

Cette maison avait de très beaux droits seigneuriaux que ce comte lui avait accordés; entr'autre celui d'avoir un four banal, où tous les habitants de la grande rue de Bar-sur-Seine et ceux de Villeneuve étaient obligés de cuire; le bois nécessaire à l'aliment de ce four, était pris dans les forêts du comte, à titre gratuit. Elle avait aussi droit de pressoirs bannaux où tous les habitants de Bar-sur-Seine de Villeneuve et les seigneurs même étaient obligés d'aller faire leur vin;

elle avait de plus un droit de feu et de poule sur la terre de Poithier; un droit de foire, la veille de la décollation de saint Jean-Baptiste et le jour de la Nativité, et plusieurs autres rapportés dans ce titre, mais dont elle ne jouissait plus depuis long-temps.

Cette maison avait d'abord été fondée pour des religieux de Roncevaux, espèce d'ordre hospitalier établi particulièrement pour le soin et soulagement des malades des hôpitaux; elle a été ensuite échangée au mois de septembre 1303, par autorité de Philippe-le-Bel, roi de France, avec les Mathurins, qui y ont été jusqu'à la suppression de tous les chapitres religieux, en 1791. On appelait *ministre* le supérieur de cette maison, composée seulement de quatre religieux.

Dans la grande histoire de Bourgogne, on lit que Philippe-le-Bon passant à Bar-sur-Seine en 1423, fit sa prière en la chapelle de Fouchaus, il ne reste rien aujourd'hui de ce monument.

Il y avait encore une communauté de religieuses ursulines; sous la règle de Saint-Augustin fondée par M. Zamet, évêque de Langres. Cette communauté, dit un écrivain, semblait n'exister que pour faire le bien et pour édifier.

Le collège avait été établi par lettres patentes de Henri IV, du 27 octobre 1594, registres au parlement le 17 janvier 1600. Ce collège est pour l'instruction de la jeunesse dans les belles-lettres.

Il n'existe plus rien aujourd'hui de l'ancienne enceinte de Bar-sur-Seine; les murailles et les portes ont également disparu. Celle dite porte de Seine, à cause de sa position sur le bord de cette rivière, près du pont, présentait une masse carrée ouverte par des pleins-cintres en arcs doubleaux, avec une chambre du guet au-dessus, et flanquée de tourelles en encorbellement, qui rappelaient, dit-on, celles de la porte de Saint-Jacques de Troyes. L'étendue de la ville, dans la direction du nord au sud, est limitée maintenant par deux arcs couronnés d'un entablement assez lourd, et dont le mauvais goût du profil déceit l'œuvre du génie de l'avant-dernier siècle. Ces arcs remplacent les anciennes portes dites de Troyes et de Chatillon.

Le vieux château qui commandait la ville et dont il reste encore quelques ruines, qui ne peuvent aujourd'hui donner aucune idée de sa forme et de son étendue, était situé sur la montagne à laquelle la grande rue est appuyée, et se trouvait presque en face de l'église. Une tour carrée, percée d'un arcade surbaissée et de deux pans de muraille assez considérables, composent ces ruines. La tour, qui présente à sa base une surface de 7 mètres 50 centimètres de l'est à l'ouest, et de 4 mètres sur l'autre face, est médiocrement élevée; elle est percée d'une voûte surbaissée d'environ 3 mètres d'ouverture, puis d'un arc également surbaissé de 3 mètres 20 centimètres de largeur,

¹ Dans la plupart des villes policées du royaume, on avertissait autrefois, par le son des cloches, les habitants de se renfermer chez eux et d'éteindre leurs feux; la quantité de bois employé dans la construction des maisons de nos aïeux rendait cette mesure nécessaire.

Après que cette cloche était sonnée, il n'était plus permis d'aller dans les rues, à moins qu'on eût de la lumière, afin de prévenir les brigandages qui auraient pu se commettre dans l'obscurité. Dans ce temps, la garde des villes ne se faisait pas avec cette régularité qui en fait aujourd'hui la sûreté.

² Ce plat des épousées était quelques mets, du pain et du vin, provenant du premier banquet des nocces qu'on donnait au maire, comme une prestation d'hommage à la justice qu'il exerçait alors. Depuis, la valeur de ce plat avait été fixée à cinq sols, qui étaient payés par le détenteur de cette maison. Dans les derniers temps, l'usage du plat des épousées subsista encore longtemps dans plusieurs lieux de la Bourgogne; il était dû ou au seigneur haut justicier, ou au principal officier qui exerçait sa justice.

et levé de 3 mètres au-dessus du sol : ce dernier formait la base d'une porte. Cette tour donnait évidemment entrée à l'enceinte extérieure du château ; il est probable même qu'elle n'est qu'une addition des temps postérieurs. Le château était assis sur le point le plus élevé de cette extrémité de la ligne de montagnes qui suit à peu près pareillement la grande rue de la ville.

On arrive à l'étage supérieur de la tour, en suivant le plan ascendant du terrain. La porte de cet étage, percée à la face de l'ouest, renferme dans sa baie plusieurs degrés qui conduisent sur l'extrados de la voûte du rez-de-chaussée : c'est la chambre du guet ou se tenait le gardien ou custos. Cette pièce est éclairée par trois lucarnes ou meurtrières à linteau plat et évasée à l'extérieur. On y a dans les derniers temps pratiqué une cheminée. Une loge en charpente couverte en bâtière domine cette tour ; elle en remplace peut-être une plus ancienne qui formait saillie avec des machicoulis, tels qu'on en voit encore à d'anciens châteaux du moyen âge et aux portes des vieilles cités. L'horloge publique de la ville est renfermée dans cette loge, et c'est peut-être à cette circonstance que l'on doit la conservation de la tour. A l'angle sud-est, on voit un corbeau de pierre orné d'une tête grimaçante, qui provient probablement d'une plus ancienne construction, et qui aura été rapportée lors du placement de l'horloge. Cette pierre sert d'appui à l'une des potences en bois qui soutiennent la partie de la loge en charpente en encorbellement de ce côté.

A l'angle sud-ouest de la tour et à la hauteur de la loge en charpente règne un des pans de muraille dont nous avons parlé ; il s'étend sur une longueur de 10 à 12 mètres en suivant la pente de la montagne ; puis arrivé presque à la hauteur du sommet il forme un retour d'équerre dirigé du sud au nord sur une longueur de 22 mètres ; il est appuyé vers son extrémité par un solide contrefort de 3 mètres de saillie sur 2 mètres 50 centimètres environ de face ; son volume le fait prendre de loin pour une tour.

Ce dernier pan de mur, visiblement plus fort et dont il n'existe plus guère que 3 mètres environ de la hauteur, avait le double but de soutenir les terres du plateau sur lequel était situé le corps-de-logis principal du château, et de lui servir de défense. Les assiégeants, après avoir forcé la porte de la première enceinte, étaient nécessairement forcés de passer le long de cette muraille, et de s'exposer aux coups des assiégés pour gagner l'entrée de la deuxième enceinte qui devait être à l'opposé. Nous supposons cette muraille percée de créneaux à sa partie supérieure et couronnée de machicoulis, comme dans les anciennes places fortes de la même époque.

Devant la tour de l'horloge ancienne porte de l'enceinte extérieure on voit un troisième pan de mur de plus d'un mètre d'épaisseur qui en défendait les approches. Cette muraille suit la pente du terrain dans une direction parallèle à la face sud de la tour dont elle est distante de 2 à 3 mètres, puis se brise par un courbe vers l'angle sud-est de cette tour pour descendre dans la même direction jusque vers les maisons de la Grande-Rue. On remarque dans son étendue plusieurs meurtrières étroites et des restes de courtines qui devaient être couvertes en appentis, comme celles des anciens murs de la ville de Troyes, démolis seulement depuis quelques années. Au pied de cette muraille, qui formait la première enceinte du château, on voit un large fossé qui est formé par une coupure faite dans la montagne

pour isoler le fort de l'autre partie de cette montagne qui le dominait. Ce fossé va se joindre à un chemin creux qui existe à l'ouest du plateau sur lequel existait le principal corps-de-logis du château, derrière le grand pan de mur dont nous avons parlé. On arrivait à la porte d'entrée par un pont de bois jeté sur ce fossé, et qui aboutissait à un chemin étroit ménagé au sud sur la crête de la montagne, et qui devait être d'un très-difficile accès.

En se plaçant sur ce chemin à quelques distances de ces ruines, on jouit d'un aspect vraiment pittoresque. Sur le premier plan, le pan de mur qui se relie à la tour presque entièrement recouverte d'un lierre vigoureux. Dans le fossé et sur la pente de la montagne, de beaux massifs d'arbres ; à droite dans le bas, une partie de la ville de Bar ; puis dans le lointain, la Seine bordée de riantes plantations, avec les montagnes qui suivent la rive droite du fleuve jusqu'à la limite des deux provinces de Bourgogne et de Champagne, comme si la nature elle-même avait voulu indiquer la fin de l'une et le commencement de l'autre par la différence du sol qui les distinguent d'une manière si tranchée.

Le vieux château de Bar-sur-Seine renfermait dans son enceinte une chapelle desservie autrefois par trois chanoines et par deux chantres qui avaient leur logement dans une cour particulière où se trouvait cette chapelle. Ce petit chapitre avait été fondé par Thibaut V, roi de Navarre et comte palatin de Champagne et de Brie ; l'acte de fondation est daté de Troyes, au mois d'octobre 1269. Suivant ce titre, les chanoines devaient vivre ensemble dans la même, maison, au même pot ¹, au même feu, célébrer et chanter l'office canonial, à l'instar des chanoines de la collégiale de Saint-Étienne de Troyes. Cependant, malgré ce titre d'établissement si positif et le revenu honnête de ces chanoines, qui était au-dessus de celui de plusieurs cathédrales du royaume, il s'était introduit un tel relâchement parmi eux, qu'ils ne célébraient plus de grandes messes et ne chantaient plus aucun de leurs offices, même dans les fêtes les plus solennelles de l'année, et se disaient pour cela autorisés par le roi et par l'évêque. Mais en 1478, Jacques de Dinteville, seigneur de Bar-sur-Seine, n'étant pas convaincu de la bonté de leurs raisons, fit un règlement dans lequel il est désigné tout ce que ces chanoines devaient faire et observer relativement à leurs institutions, et où il leur prescrit même les règles de décence avec laquelle ils doivent célébrer l'office divin. Ce règlement, qui fait honneur au caractère de ce noble seigneur, fut adressé dans le temps à tous les officiers de Bar-sur-Seine, pour qu'ils tinssent la main à son exécution.

Lors de la destruction du château, les chanoines furent établis dans la ville, et la chapelle Saint-Georges de l'église paroissiale leur fut spécialement affectée pour y dire leur office.

Nous ne quitterons pas la montagne et les ruines du vieux château sans parler d'un lieu de dévotion fort en réputation dans la ville de Bar et dans les campagnes voisines. Sur cette même montagne, à un quart de lieue de la ville, dans un bois appelé *la Garenne des*

¹ Item volumus, dit ce titre, et intelligimus quod eisdem capellanis fiat una domus, in prædicto castro nostro, propè nostram capellam in qua domo erunt tres camera, pro quolibet capellano una, et una coquina pro tribus communis.

Sur-sur-Seine.

Encre, lavis, gouache, et huile.

1726



Stille, de. all.

Album. R. de l'Escurier, 63

E. N. A.

Comtes, est une petite chapelle bien entretenue, bâtie en bois, et dans laquelle on voit une Notre-Dame-de-Pitié en bois inconnu, haute comme la main et mal sculptée. On n'a pu trouver aucun titre qui en fixe l'établissement et qui autorise toutes les particularités qu'on en débite. Suivant la tradition vulgaire, cette chapelle est fort ancienne; l'image de la vierge qu'on y revêre a, dit-on, été trouvée par des bergers dans un chêne: ce qui semble appuyer cette opinion, c'est que l'autel qu'on y voit est adossé contre un tronc de vieux chêne dont les pèlerins ont grand soin de détacher quelques morceaux qu'ils conservent avec dévotion pour les préserver d'accidents.

Le concours du peuple est fort nombreux à cette chapelle, surtout les jours de fête de la Sainte-Vierge et dans les calamités publiques; ce n'est que dans ce dernier cas qu'on déplace cette image et qu'on la porte en procession en l'église paroissiale de Bar-sur-Seine, où elle y est exposée pendant quelques jours à la dévotion des fidèles.

Eglise de Bar.

L'église paroissiale de Bar-sur-Seine, l'une des plus grandes que possède le département, est un mélange de gothique des derniers temps et du style de la renaissance. Les voûtes en sont élevées, et elle offre de la solidité dans sa construction; mais sa largeur est trop grande peut-être relativement à sa longueur. La nef comprend quatre arcades dont les profils anguleux viennent s'épanouir sur le fût cylindrique des piliers. Ceux-ci forment, jusqu'à la hauteur des voûtes, une saillie sur le mur et se terminent par des chapiteaux d'ordre ionique à larges volutes, dont l'emploi tout moderne, au milieu de piliers et de voûtes gothiques, ne peut s'expliquer que par une restauration, une reprise en sous-cœuvre, comme il s'en voit souvent dans les vieux monuments.

A la hauteur de l'astragale de ces chapiteaux règne une corniche; elle forme l'appui de fenêtres ogivales à trois meneaux qui éclairent chaque travée. Sous ces fenêtres on a pratiqué dans le mur une tribune en arc surbaissé, décorée d'une balustrade formée de pilastres entre lesquels sont des cartouches remplis par des fleurs de lys, des étoiles, le soleil avec les lettres DB, enlacées, répétées en deux endroits de la balustrade et retournées à contre-sens, pour être en regard. On assure que ce sont les initiales de ces mots : *Dux Burgundia*. « Duc de Bourgogne » et que cette retouche aurait été faite sous l'un des princes qui portaient ce titre sous Louis XIV, dont le soleil était l'emblème. Ces tribunes auront probablement été ajoutées, parce qu'il en existe aux transepts, et qu'on a voulu ainsi faire un raccord. Cependant, comme il n'en existe point au chœur, celles de la nef n'ont eu pour résultat que de diminuer la hauteur des fenêtres, dont la base se trouvant alors plus élevée que celle du sanctuaire, et la grande ligne d'ensemble étant brisée, produit un mauvais effet.

Le chœur, qui n'a que deux travées en profondeur et en tout sept arcades, y compris les trois du sanctuaire, est accompagné d'un bas-côté qui fait le tour de ce dernier. Des chapelles règnent aussi tout autour; celles qui terminent les collatéraux sont d'une forme

anguleuse et tourmentée. Ces exemples reproduits fréquemment dans les monuments religieux de cette époque de décadence prouvent combien les architectes se souciaient peu alors d'imiter la noble simplicité du type primitif.

Les chapelles sont au nombre de quatre de chaque côté du chœur. Celle qui occupe le milieu, derrière l'autel principal, offre dans son plan la moitié d'un hexagone avec trois fenêtres divisées chacune par trois meneaux; des espèces de dais ou clochetons à jour ornent les piliers qui ouvrent cette chapelle de chaque côté.

Les vitres du chœur sont de simples grisailles qui ont beaucoup souffert. Celles du sanctuaire sont peintes en couleur et représentent la vie du Christ; elles ont été, ainsi que les premières, exécutées en 1548, comme l'indique cette date, plusieurs fois reproduite sur le verre.

A la fenêtre de la première chapelle à gauche, on remarque aussi de belles grisailles représentant huit prophètes avec le Saint-Esprit dans la partie supérieure; ils furent peints en 1539; les peintures de la fenêtre du milieu, à l'orient, ont été exécutées en 1528. Ces dates sont peintes sur les vitres par les auteurs eux-mêmes.

Les chapelles sont séparées par des murs de refends et ouvertes par des piliers ou faisceau de trois colonnettes appliqués à ces murs. Les nervures des voûtes sont, en général, grêles, anguleuses et multipliées de manière à former des compartiments variés. Les fenêtres ogivales sont divisées par des meneaux dont la réunion forme des cadres irréguliers, qui en remplissent la partie supérieure.

Les transepts sont éclairés par de belles fenêtres, au-dessous desquelles règne une arcature garnie d'une balustrade; mais les cintres dépassant à peine la ligne d'appui de cette dernière; il en résulte d'en bas surtout, un aspect désagréable.

Sous les longues fenêtres jumelles qui sont aux extrémités du transept, on voit plusieurs bas-reliefs rapportés, d'un travail remarquable; au sud, ce sont plusieurs sujets de la vie de saint Etienne, premier martyr et patron de l'église de Bar. Ces sculptures, attribuées par Grosley au ciseau de François Gentil, qui vivait à Troyes dans le XVI^e siècle, proviennent de l'ancienne collégiale de saint Etienne de cette ville, où ils décoraient l'attique du jubé, construit en 1555. Ils ont été achetés à l'époque de la démolition de cette église par un habitant de Bar-sur-Seine, qui en a fait don à sa paroisse. Ces bas-reliefs sont encadrés par la corniche et la base de l'attique du jubé, et ne forment qu'une seule pierre. Les figures sont ménagées en blanc sur un fond d'azur, avec les ornements dorés.

Outre ces bas-reliefs, l'église de Bar renferme encore plusieurs sculptures assez remarquables pour être citées. Ce sont deux groupes de figures grandes comme nature. L'un représente sainte Elisabeth et la Vierge enfant, et l'autre saint Joseph avec l'enfant Jésus. A l'autel où est le saint Joseph, on voit quatre jolis bas-reliefs d'albâtre représentant, celui du milieu plus grand, la naissance de la Vierge, puis les autres, la Salutation Angélique, la Circoncision, l'Avertissement aux Bergers.

Sous la fenêtre du transept au nord, la Mort de la Vierge, de un mètre de large, l'Adoration des Bergers, exécutés aussi en albâtre.

Dans la chapelle Saint-Georges, affectée jadis, comme on l'a vu, aux chanoines qui étaient établis dans la chapelle du château, on

voyait un saint sépulchre, dont les figures de proportion naturelle étaient remarquables par leurs attitudes.

La nef présente quelques jolis détails dans les piscines pratiqués dans les murs des chapelles, au nord le travail en est parfaitement conservé. Mais c'est surtout les peintures sur verre qui décoraient les fenêtres des mêmes chapelles qui sont remarquables par la beauté des couleurs et le fini de leur exécution.

Dans la chapelle Saint-Joseph est un vitrail donné par les maîtres bouchers de Bar-sur-Seine, en 1512. Au milieu en haut, on voit saint Barthélemy, leur patron, tenant l'instrument de son supplice. Plus bas, est représentée la promenade du bœuf gras; deux bouchers en habit de fête conduisent l'animal, et tiennent chacun le bout d'une écharpe passée à son col; ils sont précédés de deux garçons, battant la caisse et jouant de la flûte, et suivis de plusieurs enfants qui se livrent à la joie. La maison d'un maître boucher ou peut-être la boucherie publique de la ville, se voit dans le fond, ornée de deux têtes de bœuf et de guirlandes de verdure. Le dessin de ce vitrail fait le sujet de la planche première.

Dans la chapelle Saint-Pierre, on voit un autre vitrail dont les couleurs sont de la plus étonnante vivacité. C'est une famille de donateurs; le chef y est représenté en robe violette de palais, à genoux et appuyé sur un prie-dieu, chargé d'un écusson d'azur au lion d'or, arme et lampassé de gueules, au chef cousu d'or.

Au bas, on lit :

« Nobles personnes Jehan Nassier, licencié ès-droit, lieutenant-général au bailliage de Bar-sur-Seine, Chacenay et Bagnoux; et Guillemette sa femme, ont donné ceste verrière, le 15 jour d'avril avant Pasques, l'an 1540. Priez Dieu pour eux et pour leurs bons amis vivants et trépassés. Amen. »

Au-dessus des figures des donateurs sont représentés plusieurs sujets bibliques : Daniel dans la fosse aux lions, l'histoire de la cascade Suzanne, la punition des vieillards, le jugement de Salomon, Joseph conduit en Egypte.

Dans la chapelle Sainte-Catherine, on voit aussi un fort beau vitrail, où l'histoire de saint Roch est représentée avec des légendes explicatives; au bas sont les figures des donateurs représentés à genoux, comme de coutume, devant leur prie-dieu et les regards tournés à l'orient. Au bas, on lit cette inscription en gothique angulaire :

« Nobles hommes, Antoine Lausserois, officier des aides en l'élection de Bar-sur-Seine, et Rose de Berthe sa femme, ont donné ceste verrière l'an 1528. »

Les trois panneaux de vitres qui sont derrière la chapelle du Saint-Sacrement représentent en grisaille fort délicate l'histoire de la sainte hostie, conservée à la Sainte-Chapelle de Dijon.

En général, les vitraux peints sont d'une bonne exécution, les grisailles surtout sont d'une grande délicatesse; elles rappellent celles de l'église saint Pantaléon de Troyes; et il ne serait pas surprenant que les Macadrée et les Luthereau, chefs de l'école de peinture sur verre, établie à Troyes dans le XVI^e siècle, y eussent travaillé. Bar-sur-Seine, qui était une ville riche, en rebâtissant son église, en grande partie, devait mettre à contribution le talent des hommes remarquables dont elle se trouvait si rapprochée.

On peut lire encore dans l'église Saint-Etienne de Bar-sur-Seine,

plusieurs épitaphes que nous rapporterons, parce qu'elles rappellent les noms de plusieurs familles honorables du pays.

Deux épitaphes se voient au pilier où est attaché un Dieu de pitié; l'une de Nicolas Grillot, marchand à Bar-sur-Seine, décédé le 6 juin 1584, et l'autre de Claude Grillot, notaire dans la même ville, mort le 7 septembre 1637. Leurs armes sont d'azur, au cerf courant accompagné de trois grelots d'or, deux en chef et un en pointe. Ils avaient fait des dons à l'église.

Au second pilier de la chapelle Sainte-Anne, on lit l'épitaphe latine de Jeanne Vignier, décédée la 22^e année de son âge, 1625; elle est qualifiée d'*illustris ortu*. Cette Jeanne Vignier était originaire de Bar-sur-Seine, et descendante des anciens seigneurs des Riceys.

Dans la chapelle Saint-Claude, sur un même marbre, sont deux épitaphes de M^e Claude Coqueley, avocat au parlement, conseiller au bailliage de Bar-sur-Seine, et commissaire sur le fait des aides et tailles, né en cette ville le 26 mai 1654, et mort le 9 octobre 1745, à plus de quatre-vingt-onze ans. La deuxième épitaphe est celle de M. Denis-Geneviève Coqueley son fils, seigneur de Chaussepierre, lieutenant-général au bailliage de Bar-sur-Seine, où il était né, le 19 juillet 1685, et mort le 11 avril 1749.

Ces épitaphes ont été posées par les soins de M^e Claude-Geneviève Coqueley de Chaussepierre, leur fils et petit-fils, qui se rendit célèbre à Paris, dans la profession d'avocat. Il devint censeur royal, garde et dépositaire des anciennes minutes des conseils et commissions extraordinaires, et du trésor des chartes.

Sur le vitrail de la même chapelle, se lit encore le nom d'un Claude de Chaussepierre, de la même famille, qui trépassa le 24 septembre 1559. On y remarque aussi les mêmes armes peintes que celles qui sont au-dessus des deux épitaphes dont nous avons parlé.

L'écusson est écartelé au premier et quatrième de sable, à la croix engreslée d'argent; au deuxième et troisième d'azur, au chevron d'argent, accompagné de trois besans aussi d'argent, deux en chef et un en pointe.

Au premier pilier du chœur, à main droite, on voit sur un marbre un précis des actes des curés et marguilliers de Bar-sur-Seine, les 8 avril 1668 et 11 novembre 1688, pour dire à perpétuité un *de profundis*, chaque dimanche, devant la principale porte du chœur, pour le repos de l'âme de M^e Nicolas Henault, procureur au parlement, et de M^e Etienne Henault, conseiller du roi, contrôleur général des rentes de l'hôtel-de-ville de Paris, tous les deux originaires de Bar-sur-Seine, en reconnaissance du Cancel, de la chaire, et du bureau de l'œuvre et fabrique de l'église, ouvrages beaux et solides qu'ils avaient fait faire à leurs frais.

Dans la chapelle qui porte le nom de Vignier, il y a un retable d'autel décoré d'un ordre doré, où sont sculptées les armes de la maison de Vignier, qui sont d'or, au chef de gueules à la bande componnée d'argent et de sable brochante sur le tout, à la bordure de France.

Au fond de la même chapelle vis-à-vis l'autel, se lit encore une épitaphe en vers latins hexamètres et pentamètres, de Jean Vignier, procureur du roi au bailliage de Bar-sur-Seine, où il est qualifié *clarissimus atque integerrimus*. Il mourut le 11 juillet 1587.

Une seconde épitaphe de Jacques de Vienne, conseiller du roi en ses conseils, seigneur d'Argentanet, du Com et de Lagesse, existe



Troyes.



St. Etienne de Troyes

aussi dans la chapelle de Vignier. On y voit que ce seigneur laisse une somme de 100 livres de rente sur laquelle on distribue tous les ans aux quatre principales fêtes de Notre-Dame, 13 livres, savoir : 10 livres aux pauvres honteux, et 3 livres aux pauvres de la paroisse.

On voit enfin une troisième épitaphe en latin, de Jean-Baptiste de Vienne, seigneur de Gerolles, bailli d'épée au bailliage de Bar-sur-Seine, qui mourut en 1522; elle y a été mise par Françoise Vignier sa femme, qui lui a survécu.

Dans la chapelle Saint-Georges, on lit encore celle-ci gravée en lettres gothiques angulaires sur une petite lame de cuivre; « Cy gist Damoiselle d'Origny, relict de fut noble Gilles-le-Compasseur, lui vivant, écuyer, capitaine au ci-devant du château de Joienville : Edme-le-Compasseur, leur fils, a mis ceste en 1498. »

Au-dessus de cette lame, est un écusson partie, l'un d'azur à trois compas d'argent ouverts 1 et 2; l'autre de sable à la croix engreslée d'argent.

Au vitrail de la même chapelle, on voit le même écusson de trois compas avec cette devise : *Telles dices*. A droite et à gauche de cet écusson, il y en a deux autres dont l'un partie d'azur, à deux besans d'argent, et à deux compas ouverts; l'autre est parti de sable et d'azur; sur le sable, une croix engreslée d'argent, et sur l'azur, trois compas d'argent ouverts, deux en chef et un en pointe.

Gaspar-le-Compasseur, marquis de Courtivron, chevalier de St.-Louis, ancien officier général de cavalerie, et membre de l'académie royale des sciences de Paris, était issu de cette famille et portait les mêmes armes.

On remarque enfin dans l'église Saint-Etienne une épitaphe de Jean Bonnefons, poète latin, et lieutenant-général de Bar-sur-Seine; elle est faite par lui-même; il mourut dans l'année où il avait prédit sa mort, sous le règne de Louis XIII (1).

Jean Bonnefons son fils, qui lui a survécu, était aussi poète latin; mais ses poésies sont moins estimées que celles de son père; celles de ce dernier, quoique s'écartant souvent de la morale, sont fort recherchées et deviennent fort rares; elles sont connues sous le nom grec de *Pancharis* (2), par lequel l'auteur a voulu exprimer toutes les grâces que sa maîtresse réunissait.

La ville de Bar-sur-Seine a été aussi le berceau des Vigniers, et notamment de Nicolas Vignier, riche et célèbre médecin sous le règne de Henri IV (3).

La porte principale de l'église est ouverte entre deux grands contreforts qui appuient les voûtes de la nef, et qui s'élèvent jusqu'à la base du pignon qui termine le portail. Cette porte se com-

pose de deux arcades avec imposte et archivolté, accompagnées de trois paires de colonnes accouplées d'ordre composite avec piédestal et supportant un entablement formant ressaut, le tout couronné d'un fronton triangulaire, interrompu ou coupé dans son milieu. A l'endroit de cette coupure, sur un soubassement en saillie, s'élève de chaque côté d'une niche deux petites colonnes accouplées, ornées de branches de laurier; elles soutiennent un entablement à ressaut couronné par un fronton circulaire aussi coupé au milieu, par une double console très-ornée, qui devait porter une statue. Dans la frise de cet ajustement, il y a un cadre incrusté en marbre noir avec cette inscription : WAEST. Au-dessus, il règne un cordon ou corniche légère, sur laquelle pose le cadre d'une rose à jour, orné de feuilles d'eau; cette rose, d'un diamètre assez médiocre, est divisée en seize feuilles par autant de petites colonnes cannelées, reliées par des cintres enlacés de deux en deux et ornées de trèfles, qui s'appuient au cadre. Une corniche règne à la base du pignon; ce dernier est percé de deux petites arcades ornées d'impostes et d'archivoltes, et surmontées de corniches d'un style fort lourd. Au sommet s'élève une petite pyramide et un ornement léger se remarque à la partie supérieure des contreforts.

Les angles que forment les archivoltés de la double porte avec les colonnes et l'entablement, sont occupés par des figures d'anges drapés. A l'arcade à gauche, l'un d'eux tient la croix, et l'autre, l'éponge. Les consoles qui forment les clefs des archivoltés sont ornées de belles feuilles d'acanthé, à gauche, sous un ressaut de la frise en marbre noir, on lit : HÆC PORTA DOMINI, 1616; c'est la date de l'érection du portail.

Du côté droit, l'un des anges tient la lance, et l'autre, la couronne d'épines. Au-dessus dans la frise on lit :

« JUSTI INTRABUNT IN EAM, PSA CXVII. »

Les colonnes sont cannelées à leur tiers inférieur et recouvertes de branches de lierre en spirales. Toutes ces sculptures d'ornement sont parfaitement exécutées et d'une conservation qui atteste la bonté de la pierre aussi bien que sa beauté.

A gauche de la porte, on peut remarquer l'ajustement extérieur de la fenêtre qui éclaire le bas-côté. C'est un plein-cintre orné de moulures et divisé par trois meneaux légers, flanqués et décorés de colonnes menues qui soutiennent un entablement léger à la hauteur de la naissance du cintre; celui-ci est rempli par d'autres meneaux disposés en accolade et brisés.

De chaque côté sont des pilastres évidés en niches, surmontés de petits dômes légers qui sont appliqués sur le chapiteau. Des piédestaux soutenus eux-mêmes par des chapiteaux appliqués et for-

¹ Ce poète, après avoir parlé de sa jeunesse, du temps de ses études à Paris, de sa femme et de quelques-uns de ses enfants morts avant lui, et mis dans le même tombeau, termine ainsi cette épitaphe :

At vos, intercà, tumulo solemnia nostro
Solvite, nec patrum immemores estote meorum;
Indigenas nec vos undè est genitricis origo
Et quorum hoc servat cineres commune sepulcrum
Temnite, sed placidum cunctis optate soporem,
Vosque parate via quâ nos eveximus astris.
Obiit anno 1614, atatis mea 60.

² Le libraire Barbou, de Paris, a fait entrer dans le temps les poésies galantes de Bonnefons avec celles de Muret, de Th. de Beze et les Baisers de Jean Second, dans la collection des auteurs latins.

³ Un jésuite du même nom (Jacques Vignier), a laissé deux ouvrages manuscrits sur le comté de Bar-sur-Seine. M. de la Mare, conseiller au parlement de Dijon, en cite le titre, sans dire où ils sont conservés. Piganiol, qui paraît les avoir consultés, n'apprend rien non plus sur leur sort, qui paraît avoir été inconnu au P. Lelong.

mant des espèces de culs-de-lampes, soutiennent les pilastres; sur la partie inférieure de ces derniers est appliquée une jolie colonnette-balustre qui supporte la saillie des niches; celle-ci n'occupant que le tiers supérieur des pilastres. Le fût de ces colonnettes est couvert d'une guirlande légère, sur celui du côté droit un tillet porte le millésime 1531, époque où fut exécutée cette jolie décoration. Dans la planche troisième qui la représente, nous l'avons fait mettre au bas de la fenêtre afin qu'il pût être lisible.

L'entablement forme des ressauts au-dessus des pilastres, et il est surmonté au milieu par deux petites niches ornées de cannelures, occupées par des statuettes et divisées par des pilastres surmontés de vases, et entre lesquels règne une petite balustrade à jour.

Au milieu de la frise un écu déchiqueté présente pour blason un chevron brisé; l'un est accompagné par deux anges debout et les ailes déployées. Le reste de la frise est rempli par ces mots, en lettres ornées : VIVE DIEU, c'est sûrement la devise du personnage, aux frais duquel auront été exécutées ces charmantes sculptures, qui offrent toute la grâce et la délicatesse qui distinguent le ciseau des artistes du XVI^e siècle.

La tour, placée à droite du portail, est d'une médiocre élévation, et n'excède pas le comble de l'église, elle comprend quatre étages dont le dernier est ouvert sur chaque face par quatre plein-cintres à baies profilées, pour l'émission du son des cloches. Un toit pyramidal couvre cette tour, dont les angles sont appuyés de contreforts à plusieurs retrais; une tourelle à pans pratiquée dans l'un des angles de la tour, renferme l'escalier.

Le portail méridional qui ouvre sur l'une des travées de la nef, en face d'une rue, est de forme ogivale; c'est un vousoir creusé de gorges profondes, séparées par des filets de moulures, ornées de festons et remplies de chaque côté par des niches terminées en culs-de-lampe, ornés de feuillages, et surmontés de riches clochetons à plusieurs pans et découpés à jour. L'ogive est surmontée d'un pignon, bordée d'une corniche denticulée, et dans lequel on a ménagé deux niches ornées de godrons; cette partie du portail est évidemment moderne, ainsi que la porte qui est carrée, d'un dessin lourd et fort peu en harmonie avec la décoration légère qui l'entoure.

Entre le contrefort sud-ouest du transept et le mur de la nef s'élève une tourelle à pans et ceinte de cordons qui en accusent les différents étages; elle est couverte d'un toit conique. Les fenêtres des transepts et celles du chœur sont décorées d'archivoltes, terminées en accolade, et ornées de feuilles de chardons sur leurs remparts.

Sur un pignon presque détruit qui termine le mur d'une chapelle, au côté droit du cœur, on lit en caractères gothiques le millésime 1541, époque de la construction de toute cette partie de l'église. Des contreforts terminés par des vases élégants, s'élèvent à l'endroit des murs de refends de ces chapelles, et des arcs-boutants soutiennent la poussée des grandes voûtes du chœur, dont le comble est bordé extérieurement d'une balustrade à jour.

L'église réparée, fut dédiée le 3 septembre 1626, par Sébastien Zamet, évêque de Langres.

Au nord et tout proche de l'église, on voit un vieux bâtiment de pierre, dont le rez-de-chaussée, entièrement sacrifié au premier

étage, se compose d'une vinée et autres pièces accessoires. Ce premier étage ne se compose guère lui-même que d'une pièce principale dans laquelle on remarque une cheminée parfaitement conservée et qui est une répétition exacte de celle de la commanderie d'Aval-leurs, que nous avons publiée dans une de nos planches.

Une seule croisée coupée en croix éclaire cette pièce; le linteau droit est évidé extérieurement par une pointe d'écu renversé. On remarque encore à ce lourd bâtiment plusieurs petites fenêtres, dont le linteau épais et d'une seule pierre est évidé en trèfle. Sur l'appui plus moderne d'une autre fenêtre près de l'escalier placé extérieurement, on lit en caractères romains : BENE AGERE ET LÆTARIS. 1620. Cette date est évidemment celle d'une retouche.

Cette maison était un ancien prieuré, dont les religieux bénédictins de Montieramey étaient titulaires et collecteurs; ils en faisaient faire la desserte par un prêtre séculier, qui était tenu d'assister à tous les offices de la paroisse; et l'on voit encore la porte par laquelle il entrait à l'église sous un passage couvert. Cette porte, qui ouvre dans une chapelle de la nef, est décorée de filets qui se croisent à angle droit avec ceux du linteau au-dessus duquel est une petite niche décorée d'une coquille et terminée par un cul-de-lampe peu saillant à trois pans.

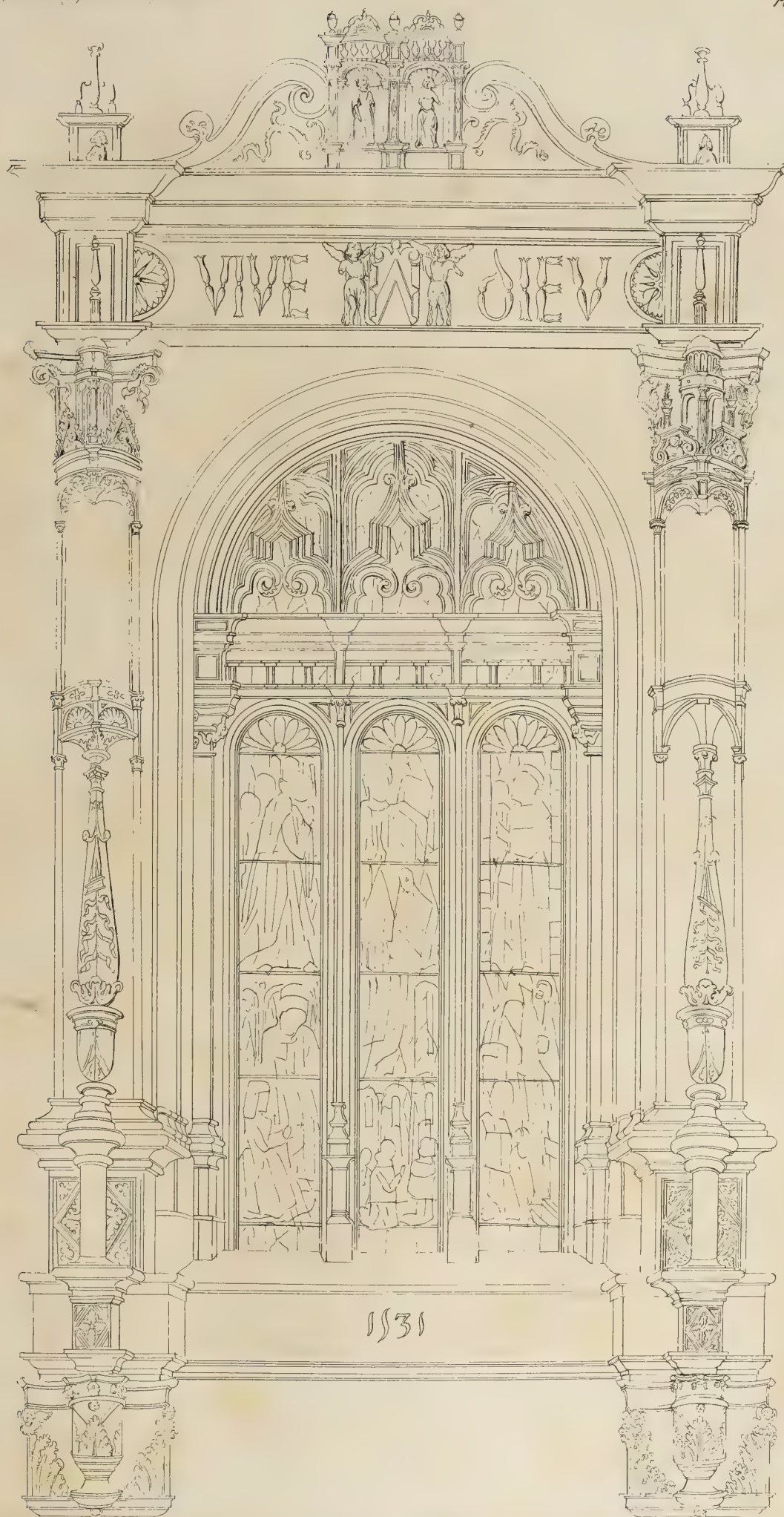
Les titulaires du prieuré jouissaient autrefois de plusieurs baux, privilèges et droits seigneuriaux à Bar-sur-Seine; mais sur les derniers temps, ils n'en conservèrent que l'utile, c'est-à-dire, plusieurs pièces de bonnes terres et 14 livres 10 sous que leur payait chaque année le receveur des domaines, le 22 juillet.

La ville de Bar-sur-Seine, entièrement rebâtie au XVI^e siècle, offre, dans les maisons de bois qui la composent aujourd'hui, plusieurs exemples de ces sculptures arabesques, dont à cette époque on les décorait. Quelques-unes d'entre elles sont fort riches en ce genre, et l'on peut citer celle qui commence la rue qui mène au pont, ainsi que beaucoup d'autres de cette même rue, qui ont toutes leurs pièces de bois apparentes, et chargées de moulures et d'ornements; mais c'est surtout les pièces de support d'encorbellement des étages supérieurs, que l'on s'est attaché à décorer, comme étant plus en saillies; on y remarque des masques d'hommes avec des barbes cordelées d'une longueur excessive; puis dans les poteaux de coin des niches ornées avec des figurines, et sur les pièces des traverses des oves, des denticules, des arquettes, etc. Tous les genres d'ornements enfin y ont été épuisés; le tout exécuté avec cette hardiesse et cette prodigieuse facilité qui distinguent les ouvrages de la fin du XVI^e siècle. Presque toutes celles qui portent des dates sont de 1580; ce qui indique une reconstruction générale. Le château fut démoli, comme on l'a dit, en 1596. Sur l'architrave de l'une ces maisons, dans la rue de Seine, on lit cet avis aux passants : « QUELQUE CHOSE QUE TU FASSES, RECARDE LA FIN. »

Et sur une autre, cette maxime : « MIEUX VANT VN PEU AVEC JUSTICE, QUE GROS REVENV SANS ÉQUITÉ. »

Enfin, sur l'architrave, à l'angle d'une troisième maison, rue de la Trinité, portant le n^o 29 et la date de 1591, ces deux mots : « MELIORA IVNCTIS..... »

Les armes de la ville de Bar-sur-Seine, sont de gueules à deux bars adossés d'argent, l'écu parti des armes du comté de Champagne, qui sont d'azur à une bande d'argent cotoyée



de deux cottices potencées, contre-potencées d'or de treize pièces.

Le comté de Bar a pour armes *d'azur à trois bars d'argent rangés de face, à la bordure composée d'or et de sable.*

TROYES.

ANCIENNE ÉGLISE.

CHAPELLE DE LA PASSION ET BIBLIOTHÈQUE DES CORDELIERS.

Nous avons pris l'engagement avec nos lecteurs de nous occuper de Troyes, alternativement avec les autres communes du département ; nous quitterons donc un instant l'arrondissement de Bar-sur-Seine pour décrire l'un des monuments les plus remarquables de la première de ces deux cités, la chapelle de la Passion détruite seulement depuis quelques années.

Les frères Mineurs, connus sous le nom de *Cordeliers*, furent établis à Troyes en 1237 par Thibault IV, comte palatin de Champagne; d'abord ils logèrent hors de la ville, proche de la *Porte de César*, appelée depuis de *Comporté* et aujourd'hui *Porte de Preize*. Vers 1258 ils obtinrent du comte Thibault V un établissement dans la ville même. Ce prince leur donna l'emplacement que leur maison, transformée en prison, occupe encore aujourd'hui dans le quartier appelé anciennement la *Broce-aux-Juifs*. (*Locum de Brociâ*).

En 1271, le comte Henri III fit acheter en son nom quelques maisons et places pour augmenter le couvent et l'enfermer de murailles. Louis Huttin, en 1315, manda au bailli de Troyes de faire jouir ces religieux d'une place qui avait communication jusqu'à la *Tour Royale*¹. Mais en 1378 Charles V fit rétablir le passage entre ce couvent et la tour.

Les diverses parties du couvent furent faites à plusieurs reprises. Vers 1523, le gardien Banqueville fit bâtir l'aile du cloître du côté du réfectoire; en 1546, le provincial Morelli, natif de Troyes, fit construire l'autre aile du côté de la sacristie avec le bâtiment qui regarde la rue du bois.

La chapelle de la Passion était entièrement isolée de l'église ainsi que les galeries couvertes ou promenoirs qui en dépendaient; son fondateur Nicolas Guiotelli, docteur et ministre provincial des Cordeliers de France, en jeta les premiers fondements en 1476. Il sut intéresser à sa construction le pape Sixte IV, avec lequel il avait étudié en théologie à Paris; ce pontife lui accorda des secours en indulgence et en argent pour continuer son entreprise.

Le plan de cette chapelle était un carré long formant une seule nef

divisée en cinq travées; chacune de ces travées répondait au midi à une arcade formée en ogive dont la première à gauche était entièrement ouverte et servait d'entrée principale; elle n'était fermée que par une grille en bois et communiquait avec l'aile de la galerie couverte qui de ce côté était baignée par le bras de la Seine qui traverse la ville; les autres arcades formaient les fenêtres et étaient en conséquence divisées par des meneaux réunis par des ogives ornés de treffles et qui, se croisant en tous sens par des courbes, remplissaient la partie supérieure de cadres ou compartiments variés et fort irréguliers. On avait donné à celle du milieu la forme d'une élégante fleur de lys que l'on admirait pour la pureté du trait.

Les meneaux de la deuxième fenêtre, vers l'ouest, descendaient jusque sur un soubassement fort peu élevé, et formaient une espèce de grille destinée sans doute à éclairer davantage l'entrée de la chapelle rendue obscure par l'addition de la galerie couverte dont nous avons parlé. On avait ménagé une porte dans cette fermeture pour entrer de la cour sans passer par cette galerie.

Au nord, le mur était entièrement fermé et couvert de peintures ; on y remarquait une généalogie du Christ qui remplissait la largeur d'une travée. Ces peintures avaient été exécutées aux frais du provincial Regnault de Marescot. Une ouverture circulaire ornée de profils était percée sous l'ogive à l'occident.

Les voûtes de la chapelle et celle de la bibliothèque qui lui était superposée de manière à ne former qu'un ensemble, étaient fortement contrebutées à l'extérieur par de grands contreforts placés aux angles et sur chaque face du monument. Ceux qui occupaient l'intervalle des croisées étaient décorés de niches peu profondes que terminaient des clochetons délicatement travaillés et ornés de fleurons ; au bas des niches, étaient groupées en forme de culs-de-lampe des figures grotesques de vieillards et de démons qui portaient autrefois des statues de saints, dont on vit long-temps les débris aux pieds des contreforts. On y retrouvait l'archange St-Michel, revêtu d'une riche armure, St-François reconnaissable à son cordon et aux stigmates de ses mains, etc. Les têtes manquaient à toutes ces statues abattues à la révolution; elles avaient deux mètres trente centimètres de hauteur.

A côté de la première niche, à droite, il existait une petite tour crénelée, à double étage et portée par un cul-de-lampe semblable à ceux dont nous venons de parler ; c'était probablement un accessoire obligé de la figure qui occupait la niche.

Les croisées qui éclairaient la bibliothèque, au nombre de dix de chaque côté, étaient de forme carrée, coupées de croisillons, décorées de chambranles chargés de moulures, et disposées deux à deux dans les intervalles des contreforts. Celles qui occupaient l'intervalle du milieu différaient des premières ; elles étaient en ogives et partagées en deux par un pilastre fort délié qui soutenait deux petits arcs en forme de trèfle.

Une grande ogive chargée de profils, et dont la pointe se terminait dans la corniche du couronnement s'élevait au-dessus de ces croisées; sa dernière moulure se brisait en plusieurs portions de cercle réunies par des fleurons, et formait comme une couronne autour d'un crucifix qui était sculpté dans le champ de l'ogive avec deux autres figures; la trace de la croix se distinguait encore sur un fond d'azur semé d'étoiles d'or.

¹ Nous avons déjà parlé des restes de cette tour qui existent sur le bord de l'eau, près du moulin qui porte le nom de *Moulin de la Tour*.

Entre les deux croisées carrées qui, de chaque côté, étaient plus rapprochées du Christ, on voyait une niche semblable à celles des contreforts; les statues en avaient également été renversées.

Sous l'appui de ces mêmes croisées, on remarquait des espèces de cadres de forme surbaissée; le dedans, creusé en manière de niche, était rempli par des écussons que soutenaient des anges agenouillés; celui aux armes de Troyes, qui était le premier à gauche, avait été seul conservé; les autres, qui ont été détruits à coups de ciseau, étaient ceux du pape Sixte IV, de Louis XI, de la reine Charlotte de Savoie et celui du dauphin, depuis, Charles VIII.

Une élégante tourelle, terminée en cul-de-lampe profilé en quarts de ronds, était construite dans l'épaisseur du contrefort de l'angle, à main droite; elle renfermait un escalier qui, du premier étage de la maison conventuelle, conduisait au comble de la bibliothèque.

Autrefois, ce comble était éclairé au midi par deux croisées en charpente décorées de frontons aigus et de pilastres terminés en flèches, et ornées de fleurons; elles avaient été supprimées depuis long-temps à cause de l'entretien. La même raison avait déterminé la démolition d'une partie du cloître qui précédait la chapelle.

L'intérieur de celle-ci était remarquable par son effet pittoresque et par la pureté des courbes que formaient les arêtes des voûtes; la retombée de ces courbes était soutenue par des colonnes engagées, dont les chapiteaux étaient ornés de sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, et de figures de vieillards vêtus de longues robes et tenant des rouleaux à la main, la plupart coiffés de bonnets en forme de turbans. Sur l'un des chapiteaux, entre les fenêtres, le sculpteur avait représenté Samson endormi sur les genoux de Dalila, qui lui coupait les cheveux. Sur un autre, Satan présentait une pierre à Jésus-Christ pour le tenter. Puis, toujours au midi, vers le sanctuaire, on voyait saint Paul et saint Antoine, ermites, nourris par un corbeau qui leur apportait un pain. (Pl. 4.)

Sur les chapiteaux des angles de la chapelle, c'étaient des anges tenant des écussons: sur l'un de ces écussons, on voyait un renard qui emportait une poule, sujet fort peu édifiant pour le lieu. Mais c'était sûrement le blason d'un personnage qui avait contribué à la construction de la chapelle.

Sur les clefs des voûtes étaient sculptées en relief des allégories sacrées et des armoiries peintes et dorées. Aux intersections des nervures de la voûte centrale, qui était à double pendentif, on voyait cinq médaillons, dont les plus petits, en forme de trèfle, étaient ornés des figures assises des pères de l'Eglise. Celui du milieu, formé de quatre portions de cercle réunies par des fleurons, renfermait la figure du prophète Élie, debout sur un charriot à quatre roues et environné de flammes; toutes ces figures étaient nimbées. A la quatrième travée, la clef était ornée du monogramme du Christ, au milieu des rayons d'un soleil; et celle de la cinquième travée, d'une sainte face, au milieu des rayons d'une gloire.

Le médaillon de la voûte de la première travée, en entrant, n'avait rien de sacré: il avait deux sauvages pour supports, et l'on y voyait reproduit l'écu d'azur avec le renard d'or qui emportait la poule, au bec et aux ongles aussi d'or. L'écu était surmonté d'un heaume couronné d'une torse et sommé d'un renard tenant une poule dans sa gueule. (Pl. 5 et suivantes.)

Il est inutile ici de faire remarquer combien ces armoiries étaient

déplacées dans une chapelle; mais, dans le XV^e siècle, la vanité avait souvent bien plus de part que la foi dans la fondation des monuments religieux; et les fondateurs, quel que fût d'ailleurs leur état, ne faisaient pas difficulté de se faire représenter par leur blason à côté de l'image de la divinité.

On voit qu'il y avait déjà loin de ces temps à la primitive Église, où la représentation des saints personnages même était défendue dans l'intérieur des églises.

L'ancien retable en pierre, construit avec le mur, était peint et doré; la partie inférieure formait une espèce de soubassement ou piédestal élevé d'environ 2 mètres 30 centimètres; au-dessus de l'autel, le corps de ce piédestal était décoré d'un bas-relief dont le travail avait été très-soigné; il représentait Jésus-Christ mort au bas de la croix et environné de la Vierge, de Saint-Jean, de la Madeleine, et d'autres personnages qui, dans diverses attitudes, pleuraient sur lui. Les draperies, ajustées avec beaucoup de vérité, faisaient regretter que les têtes des figures eussent été cassées par les malveillants; dans le cadre du bas-relief, de chaque côté, il y avait une petite niche accompagnée de pilastres déliés, et dont le fond était peint en bleu céleste.

Sur la corniche du piédestal, qui était orné de feuillages, s'élevaient deux pilastres terminés en pyramides; ils soutenaient une espèce de dais travaillé à jour, dont la partie inférieure était divisée en trois petits arcs ornés de culs-de-lampe et de fleurons. Entre les pilastres, il existait trois statues que les vandales du dix-huitième siècle avaient fait disparaître; les places qu'elles occupaient étaient marquées par autant d'enfoncements légers dont le fond était peint en bleu.

De chaque côté du retable, à la hauteur du piédestal, on voyait dans le mur des demi-culs-de-lampe de pierre ornés de moulures et soutenus par des figures d'anges tenant en main des légendes et des écussons; au-dessus, étaient des clochetons semblables à ceux dont nous avons parlé: ils couvraient la tête des statues. (Pl. 3.)

A droite de l'autel, on remarquait une niche du genre de celles appelées *piscines* ou *lavoirs*; au bas, était une tablette à pans et creusée en forme de bassin avec un trou au milieu pour vider l'eau. La partie supérieure, qui formait une saillie, était soutenue par deux pilastres et délicatement travaillée à jour dans le goût de celle du retable, dont elle était presque une répétition en petit.

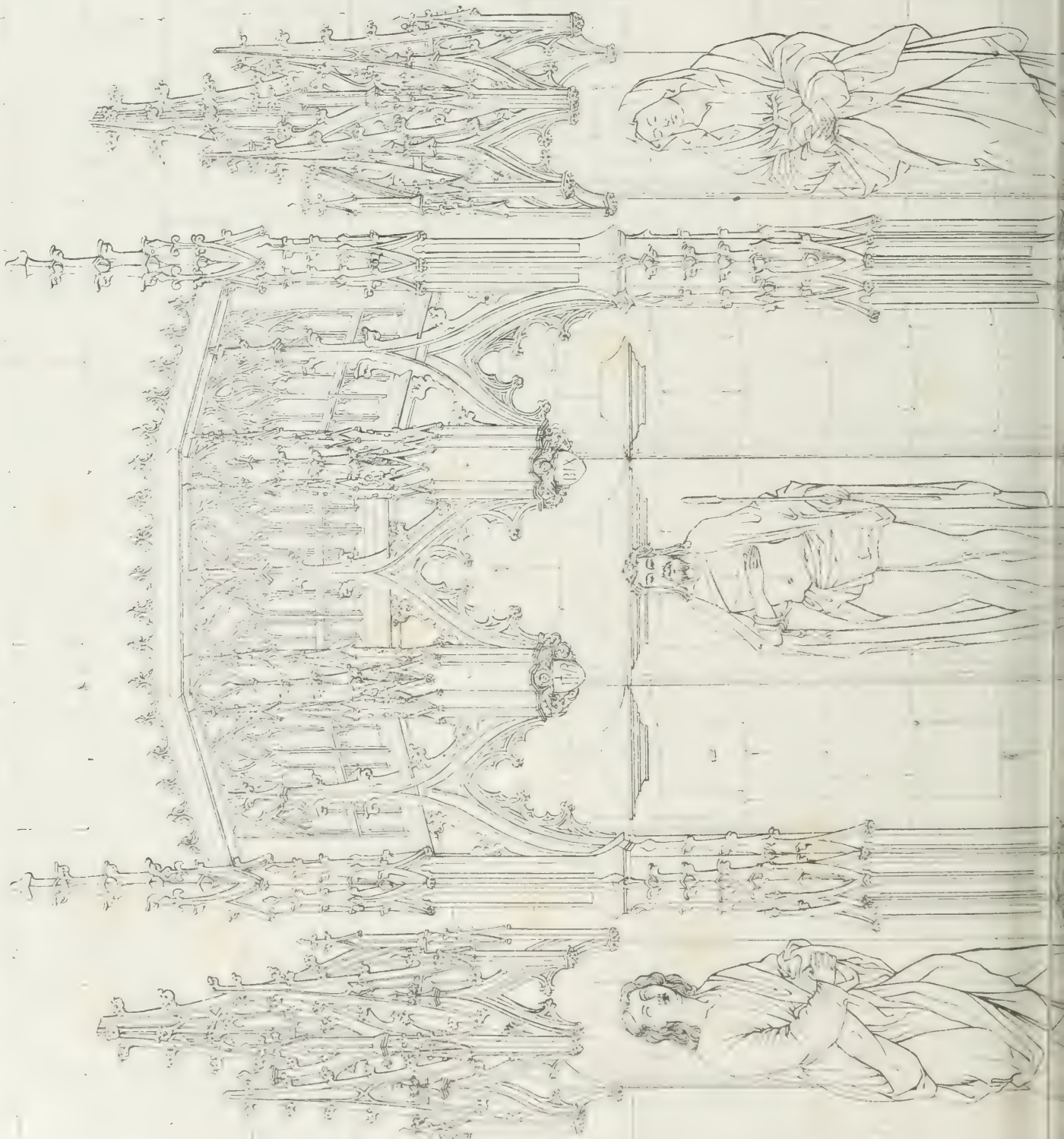
Le pavé de la chapelle était composé, en général, de petits carreaux de faïence d'un rouge brun, sur lesquels étaient peintes en jaune des fleurs de lys et d'autres ornements; on y remarquait en outre plusieurs tombes gravées en creux; près de la croisée qui éclairait le sanctuaire, au midi, on en voyait une en pierre qui offrait la figure d'un homme représenté debout, sous une arcade, ayant les mains jointes et l'épée au côté, et en costume du temps de Louis XII. Au-dessus de l'arcade, était gravée une tête de mort avec ces mots: *Mors omnia vincit*; et, de chaque côté, on voyait l'écusson des armes de ce personnage, qui étaient un chevron accompagné de trois roses.

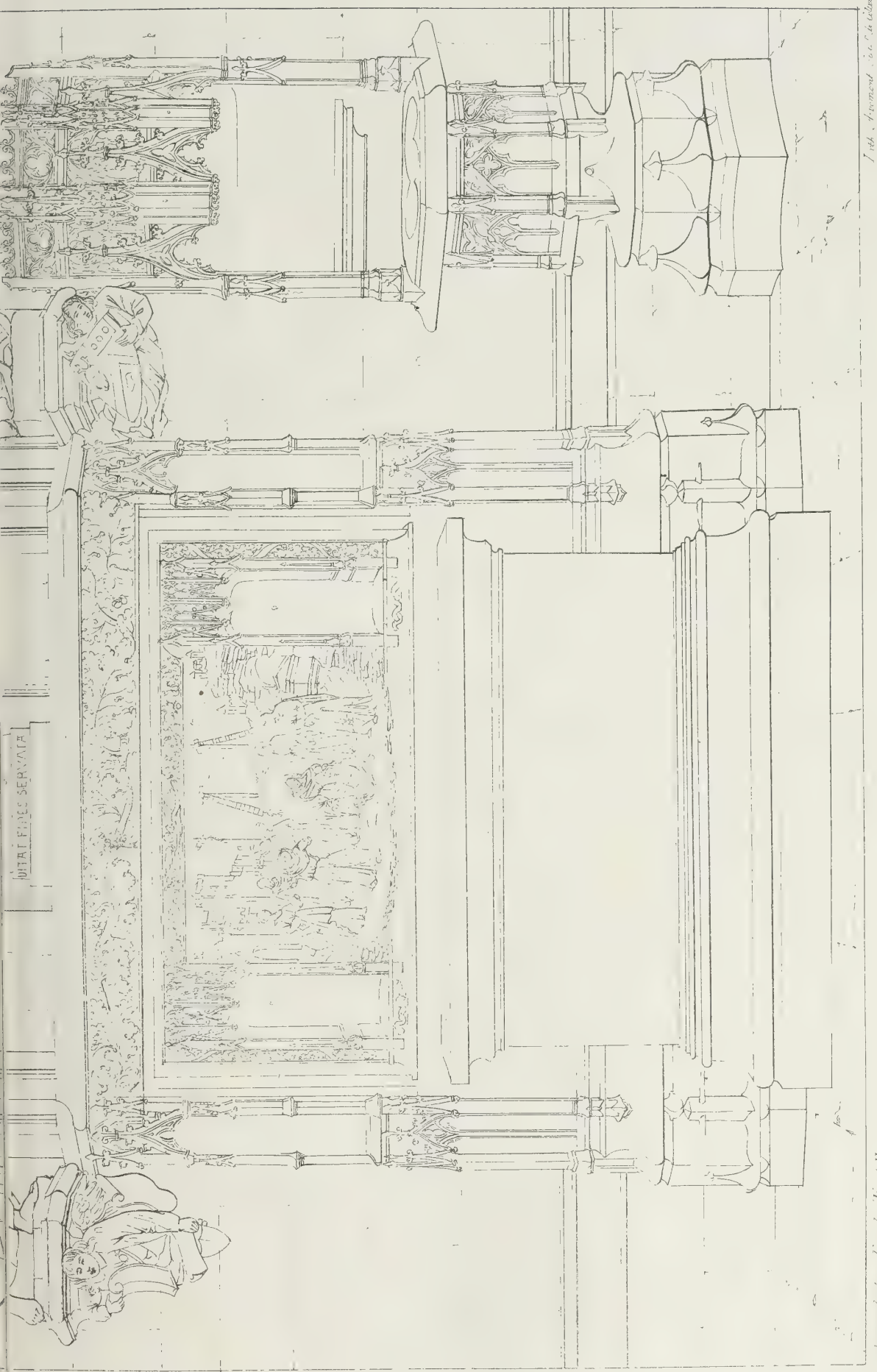
Son épitaphe, qui remplissait le cadre de la tombe, était ainsi conçue:

Ci-gist noble homme Pierre de Villiers en son vivant Seigneur de Plaisy les Chas¹ qui trespassa le premier jour d'Aoust l'an de grace mil cinq cens et xxijj. Priez

¹ Châas, hameau près de Bucey, à quinze kilomètres de Troyes.

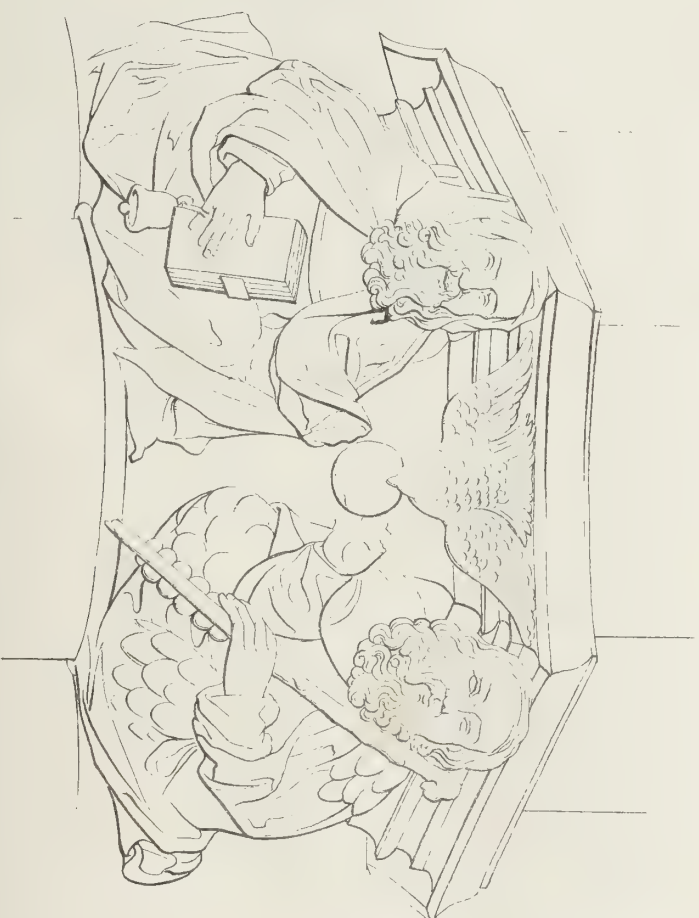
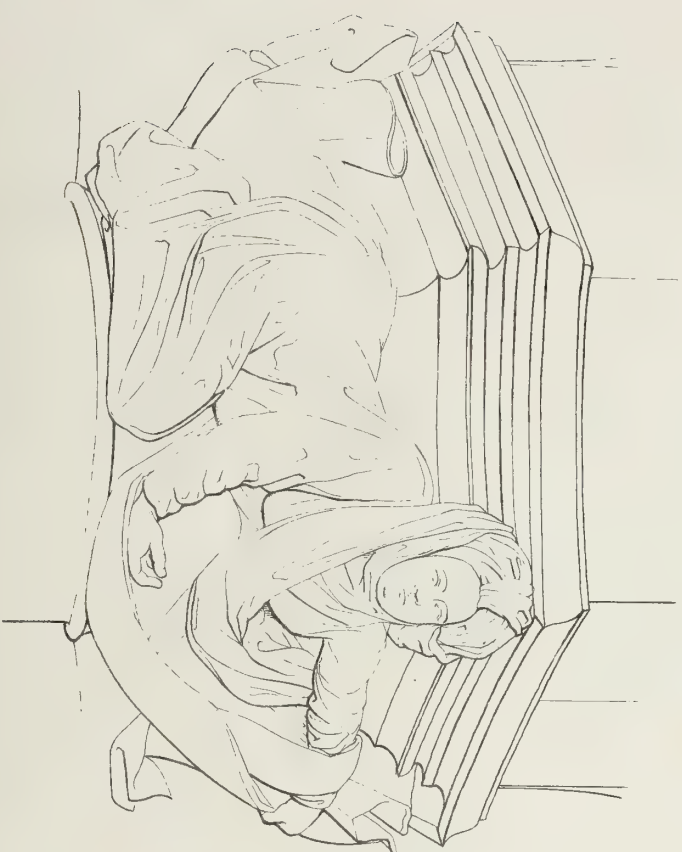
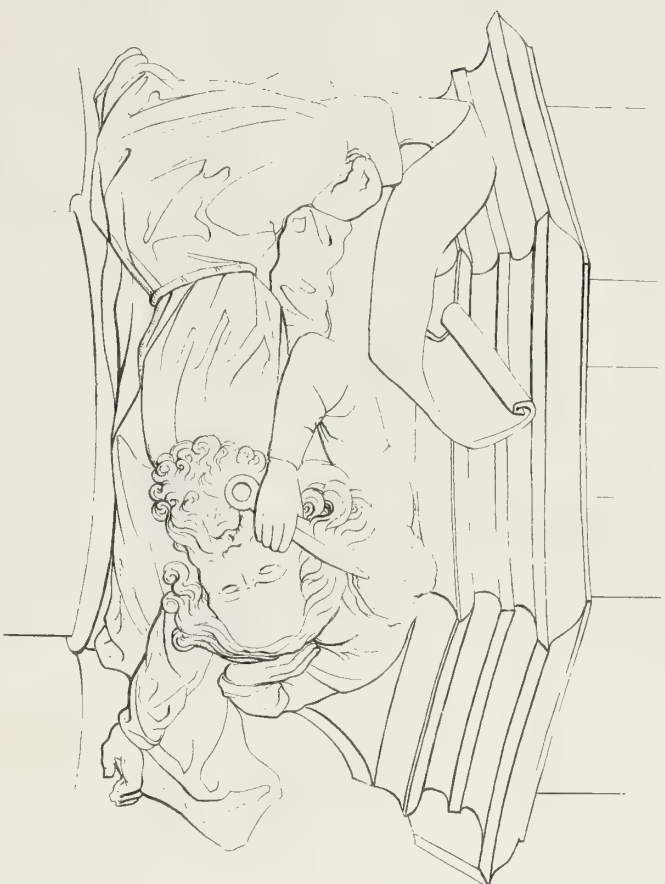
Troies.





Pierre en pierre peinte et doree de la Chapelle de la Passion aux Cordeliers,

Nº 100



*Dieu pour son ame et tous les trespassés en disant :
Requiescant in pace*¹.

La tombe qui suivait était en marbre noir, au bas on lisait : « *Cy gisent Anthoine Pithou, escuyer seigneur de Luyères et commissaire ordinaire des guerres, qui décéda le quatrième jour de mai MD. CXIX, et damoiselle Jeanne de Hault sa femme, qui trespassa le...* » Ils avaient été inhumés dans un caveau qui était sous cette tombe.

Dans le même caveau, reposaient les corps de deux Troyens célèbres dans la république des lettres : Pierre Pithou, sieur de Savoye, conseiller au parlement de Paris, mort en 1596, et François Pithou, sieur de Bierne, conseiller au même parlement, fondateur du collège de Troyes, mort en 1621; tous deux frères d'Antoine dont nous venons de parler. Leurs épitaphes décorées de cadres et d'armoiries ornaient autrefois le mur de la chapelle; elles avaient été détruites dès le commencement de la révolution.

Voici celle de l'aîné qui l'avait composée lui-même :

PETRI. PITHOI. P.F. J.C. BENE. DE. SUA. BENE. DE. POSTERA.
ETATE. MERITI. CORPUS. MAJORUM. SEPULCRO.
CONDITIUM.
RESURECTIONEM. ET. IMMORTALITATEM.
HIC. EXPECTAT.
R. I. P.
CATHARINA. PALUDELLA. CONJUX. AMANTISSIMO. CONJUGI.
LODOICA. ET. MARIA. FILIÆ. PATRI. OBSERVANDISS.

La troisième tombe du sanctuaire couvrait Robert de Chantaloë,² sieur de Baire, mort en 1535, et Catherine Dorigny, sa femme, morte en 1530; elle était en marbre noir, et, comme celle d'Antoine Pithou, décorée d'écussons aux armes du mari et de la femme, avec tous les accompagnements du timbre, cimier, etc.; les inscriptions étaient gravées en relief et en beaux caractères romains.³

La plus ancienne et la plus curieuse de toutes ces tombes était celle du fondateur, Nicolas Guiotelli, mort en 1494; il y était représenté debout, sous un portique de style ogival, les mains jointes et revêtu de sa robe de Cordelier, sur son bras gauche, était posé un

rouleau portant ce passage du psaume : *Miserere mei, Deus, et salva me.*

Autour de la tombe on lisait :

*Hic sub lamina jacet fratrum minorum pretiosa corona
fr. Nicolaus Guiotelli vir fama præcitatus, dator insignis
atque minister provinciæ Franciæ, annorum qui quinque
et triginti rector hujusce capellæ et consecutus ken.....
obiit anno domini millesimo quadringentesimo nona-
gesimo quarto, die quinta octobris. Orate pro eo.*

Non loin de la tombe du docteur Guiotelli avait été inhumé en 1499, mais sans aucune marque distinctive, le provincial Regnault de Marescot, qui contribua puissamment de ses deniers à l'achèvement de la bibliothèque qui fut terminée en 1481. Il avait fait orner la chapelle de diverses peintures, dont il restait encore quelques traces légères, et fait mettre une inscription que nous n'avons pas vue, mais qui a été conservée par Courtalon :

*Sit, Francisce Pater, commendatus tibi frater
Hic Reginaldus qui dedit illud opus.
Sacra sit hæc ara, pariter picturaque sistit
Anno quem breviter hic numerare potes. 1487*⁴.

Sur la même ligne, à gauche, on voyait une autre tombe en pierre consacrée à deux amis; ils étaient représentés debout, sous un double portique, vêtus de longues robes et se tenant par la main. Au-dessus de leurs têtes, on lisait d'un côté *Pair ou Rien*, et de l'autre *Trois sont Ung*, qu'ils avaient pris pour devise. La date de 1534, qui est celle de leur mort, était gravée sur un pilastre du portique; au bas de la tombe on lisait ces vers :

*Ci-dessous gisent inhumés
Les corps de deux parfaits amys
Qui en leur temps se sont aimés,
Autant que Mylés et Amys⁵
Pierre de Loevitx premier mis
Y fut, puis Nicolas Mauroy,
Pour ces deux amys ci-soubmis
Priez Jesus le puissant Roy.*

¹ Lors de la démolition de la chapelle, on trouva sous les tombes, à côté des cercueils, plusieurs petits vases en terre cuite à anse, qui, d'après les cendres et le charbon qu'ils contenaient, avaient dû vraisemblablement servir à brûler des aromates.

² Robert de Chantaloë, aïeul maternel des frères Pithou et l'un des bienfaiteurs des Cordeliers, avait donné le vitrail de la croisée du sanctuaire, sur lequel était représenté J.-C. lavant les pieds de ses apôtres. Au-dessus de cette peinture on voyait les armes des Chantaloë avec celles des Dorigny.

Sur la vitre de la croisée qui précédait, on avait retracé l'épouvantable histoire d'une femme qui, pressée de la faim pendant le siège de Jérusalem par Titus, fit rôti à la broche son propre fils et le mangea.

³ *Cy gisent Robert de Chantaloë, en son vivant escuyer, seigneur de Baire, et damoiselle Katherine Dorigny sa femme, lesquels trespassèrent a savoir ledict escuyer, le cinquiesme jour d'avril mil cinq cens trente cinq, et ladite damoiselle, le vingt-cinquiesme jour dudict moys cinq cens et trente. Priez Dieu pour les trespassés.*

⁴ Regnault de Marescot avait donné à la chapelle de la Passion un pupitre en cuivre richement travaillé et un beau calice en vermeil qui portait ces mots gravés sur le pied : *Non venundetur*, ce qui empêcha qu'il fut vendu, en 1689, lorsque le roi de France fit vendre les argenteries des sacristies.

⁵ Voyez le roman intitulé *Miles et Amys*. Paris, anth. Verard, in-fol. gothique, fig.

Enfin, une autre tombe en pierre, placée à la tête de cette dernière, couvrait le corps de Jacques Hennequin, docteur et recteur en théologie de la maison de Sorbonne¹; il était représenté sous une arcade d'ordre ionique, en pied, le bonnet en tête et tenant un livre à la main. Jacques Hennequin était né à Troyes, et il avait laissé à sa patrie un souvenir de son attachement pour elle en donnant à la maison des Cordeliers tous les livres qu'il possédait à Paris, à condition que la bibliothèque serait publique et que ses concitoyens en jouiraient à perpétuité.

Le contrefort oblique proche l'entrée de la chapelle, sous la galerie du cloître, était couvert d'anciennes peintures fort curieuses que le temps avaient altérées, mais dont le sujet se distinguait encore parfaitement : c'était le jugement dernier.

Dans la partie supérieure, on voyait le Christ revêtu d'un manteau de pourpre, assis sur un trône et les deux bras étendus. À sa gauche, était une épée nue avec ces mots : *Ite maledicti*, et, à sa droite, une tige de lys, avec ceux-ci : *Venite justi*, écrits sur des rouleaux déployés. Autour de lui étaient des groupes de chérubins, et ses pieds posaient sur le globe du monde. Au-dessous, les sept anges de l'Apocalypse, revêtus de robes blanches, sonnaient de la trompette. À la gauche du Christ, on voyait Saint-Michel, tenant d'une main la balance d'or, dans laquelle des anges plaçaient les âmes des élus, de l'autre main, l'Archange combattait Satan avec la croix, et le foulait à ses pieds. Au côté opposé, des démons entraînaient des réprouvés.

La partie inférieure de la composition représentait une vaste prairie remplie par une multitude de figures des deux sexes, dans des attitudes variées de suppliants, la plupart nues et plus ou moins hors de terre, pour exprimer le moment de la résurrection. On remarquait que les seules figures qui fussent entièrement vêtues étaient couvertes d'une robe de Cordeliers; on pense bien, du reste, que le peintre par courtoisie avait placé ces bons pères du bon côté.

La salle de la bibliothèque était, pour l'étendue et la construction des voûtes², une répétition presque entière de la chapelle sur laquelle elle régnait; elle n'en différait, nous l'avons dit, que par le nombre et la forme de ses croisées, étant éclairée des deux côtés; deux de ces fenêtres qui correspondaient à la travée du milieu, au midi, étaient ouvertes en ogive, divisées par un meneau soutenant deux arcs plus petits, aussi de forme ogivale et ornés de trèfles. À la même travée, la voûte n'offrait comme le reste que de simples nervures croisées. On y remarquait encore aux clefs des voûtes des écussons armoriés, peints et dorés. Sur l'un, un chêne d'or surmonté d'un chapeau de cardinal, et, sur un autre, tenu par un ange, étaient peints deux bras nus croisés avec les stygmates aux mains; c'est le symbole de Saint-François. La date de 1591 était gravée sur ce dernier écusson, ce ne peut être celle de l'achèvement de la bibliothèque, car cet écusson paraissait rapporté.

Les colonnes assez peu élevées étaient appliquées comme celles de la chapelle, et les chapiteaux, composés de figures drapées, représen-

taient des docteurs tenant de grands rouleaux déployés; l'une de ces figures portait des lunettes. (Pl. 5 et suivantes.)

L'entrée de cette salle était percée, à l'orient, précisément au-dessus de l'autel de la chapelle; c'était une porte surbaissée dont la baie était fouillée de gorges séparées par des filets qui se réunissaient sous le linteau creusé en pointe d'écu renversé, avec une corniche à quelques centimètres au-dessus; on y arrivait par un large escalier de bois placé sur le plancher du premier étage de la maison conventuelle. Au bas de cet escalier était la porte de la tourelle, à demi suspendue en encorbellement, qui menait aux combles de l'édifice. Les deux vantaux de la porte, en panneaux pleins dans leur partie inférieure, étaient ouverts à jour dans le haut et formaient des petites arcades ogivales réunies par des trèfles; la serrure sculptée, en fer, était parfaitement conservée.

Comme celui de la chapelle, le pavé de la bibliothèque était composé de petits carreaux de faïence disposés en grands compartiments et encadrés par des lignes de carreaux de terre tout unis. Les premiers étaient ornés de fleurs-de-lys peintes en jaune; on y remarquait de plus des figures grotesques dans le genre de celles de Callot, dont elles n'étaient peut-être que des copies.

Toute la boiserie de la bibliothèque mérite d'être mentionnée. C'était aux deux extrémités un ordre dorique dont les pilastres avec entablement étaient surmontés d'un attique et couverts de guirlandes de fruits; après chacune d'elles, on voyait grimper un enfant nu qui ne manquait pas de grâce et de naturel, et, entre les fenêtres, sur un soubassement uniforme, s'élevaient des espèces de buffets, alternativement couronnés de frontons triangulaires et circulaires, surmontés d'un vase.

Le cloître formait un retour d'équerre avec la chapelle de la Passion, sur le bras de la Seine qui en baignait les murs; puis, retournant parallèlement à cette chapelle, sur la rue du Chant-des-Oiseaux, il était fermé d'une suite de piliers de forme bizarre, posés alternativement avec des colonnes à six pans sur un soubassement commun. Ce soubassement était interrompu en trois endroits pour donner passage à une voiture au besoin. Une voûte ogivale en planchettes, dont toutes les courbes étaient profilées, couvrait ce promenoir et reposait sur une espèce d'architrave fouillée de gorges, assemblées avec des pièces de tirage chargées de filets, sur lesquelles s'appuyaient les aiguilles ou poinçons qui en soutenaient la faite.

Les chapiteaux des piliers étaient chargés de feuilles de choux et de chicorées, très-soigneusement élaborées. Ceux des colonnes présentaient des figures d'animaux du plus mauvais choix, et bien peu propres à leur servir de décoration. On y voyait deux oiseaux combattant, dont l'un saisissait l'autre par le col; un chien et un chat se disputant des aliments dans un plat; deux chiens s'arrachant un os; et, enfin, deux porcs se mordant réciproquement la queue.

Ce choix ignoble ne déplaisait pas aux moines; alors les artistes avaient le champ libre pour suivre leur goût, et il faut convenir que si leur intention a été d'exprimer quelque allégorie, ils l'ont rendue d'une manière assez grossière. On retrouvait encore sur plusieurs de ces chapiteaux, l'écu avec le renard emportant la poule, probablement que le personnage que ce blason rappelait, avait aussi contribué puissamment à la construction de ce promenoir.

Sur les faces extérieures des gros piliers, on voyait des petites ni-

¹ *Cy gist venerable discrete personne maître Jacques Hennequin, docteur et lecteur de la maison de Sorbonne, lequel décéda le dernier d'aout. MDC. LXI.*

² La voûte, comme celle de la chapelle, avait sept mètres de hauteur sous clef.

ches terminées en cul-de-lampe, entourées de branches mortés ou du cordon de Saint-François dont les nœuds multipliés formaient l'ornement.

Une porte d'entrée était ouverte sur la rue du Chant-des-Oiseaux, en face de la croisée centrale de la chapelle; la baie en était comme toutes celles de cette époque, creusée de gorges séparées par des filets qui se repliaient sur le bandeau droit, puis s'élevaient pour se réunir en accolade remplie par un écu échiqueté, suspendu à une courroie et chargé du monogramme du Christ en majuscules gothiques. Tous ces profils ne formaient au dehors aucune saillie à cause du peu de largeur de la rue en cet endroit.

Le pont qui existe encore à l'angle de ce cloître est appelé *Pont des Cordeliers*. Sur l'un des bouts du parapet fait en dos d'âne, est gravée la date de 1673. Au milieu, au midi, une pierre à six pans se remarque sur ce parapet dont elle fait partie, c'était le pied d'une croix de pierre abattue en 1792.

Nous allons oublier de parler d'un groupe de neuf figures qui offrait quelque intérêt, et que l'on voyait aussi peintes en pied au-dessous du jugement dernier, sur le contrefort de l'angle de la chapelle au sud-ouest. Ces figures, placées à droite, étaient toutes agenouillées et paraissaient ne composer qu'une même famille, qui probablement avait contribué à la construction du cloître ou galerie qui accompagnait la chapelle.

Le chef de cette famille avait devant lui un large prie-dieu, recouvert d'un tapis rouge replié en avant jusque sous ses pieds. Sur le prie-dieu, un casque ayant la visière baissée, indiquait la profession du personnage qui était couvert d'une armure de fer complète et portait par-dessus une cotte d'arme armoriée sur la poitrine. Les mêmes armes se voyaient aussi, brodées sur le tapis du prie-dieu, l'écu portait d'azur, au chevron d'or surmonté d'une croix de même, accompagné en chef de deux étoiles et en pointe d'un grelot aussi d'or.

À la gauche de ce premier personnage, on en voyait un second, vêtu d'une large robe rouge, et, devant lui, sur le même prie-dieu, était un livre ouvert : ils portaient tous deux les cheveux courts et la barbe rasée; on peut croire que c'étaient deux frères, dont l'un était un homme de guerre et l'autre un magistrat. Derrière le premier, était placée sa femme, vêtue d'une longue robe rouge à larges manches garnies d'une fourrure grise qui couvrait tout l'avant-bras; elle avait sur sa tête une espèce de voile brun, et elle tenait dans ses mains un gros chapelet. Derrière cette femme, sur la même ligne, on en voyait une autre vêtue de même, à l'exception de la fourrure des manches et de la couleur de la robe qui était bleu-céleste. On voyait aussi, derrière le personnage en robe rouge, une femme vêtue d'une robe brune à larges manches et ouverte par devant, de manière à laisser voir une jupe de dessous bleu-céleste, sa tête était couverte d'une espèce de guimpe de même couleur que la robe.

Entre les figures du chef de la famille et de sa femme, sur le second plan, étaient peintes celles de quatre jeunes hommes dont le premier avait une robe rouge, à collet court et droit, sous un manteau de même couleur, à large collet renversé et garni de fourrures; les autres avaient des costumes analogues et de couleurs variées. Ils avaient tous les cheveux plats, coupés à la Louis XII, et ne portaient point de barbe.

Entre les premières figures de femme dont on a parlé, apparais-

saient en buste trois jeunes filles avec les cheveux en bandeau et enveloppés dans une espèce de réseau, la première en robe bleue, ouverte en carré sur la poitrine et laissant apercevoir une guimpe finement plissée et serrée au bas du corps. Les autres avaient des robes rouges ouvertes en pointe sur la poitrine, et des guimpes pareilles.

Au-dessus de toutes ces figures, il y avait un grand rouleau déployé portant une inscription qui rappelait sûrement les noms et qualités des personnages, et la date de ces peintures; mais elle était tellement effacée que nous n'avons pu déchiffrer que ces mots : *de la prévosté capitaine.....*

Il ne serait peut-être pas impossible de retrouver les noms de cette famille au moyen du blazon.

Nous n'avons point vu l'ancienne église des Cordeliers, qui a été démolie en 1792. Et, comme il n'en existe aucun dessin, nous dirons, d'après la tradition, qu'elle était grande, bien construite et décorée de peintures sur verre comme toutes les églises de Troyes. Elle fut bâtie par les soins du frère Jean, profès de la maison, sous la protection du pape Alexandre IV, qui, en 1259, avait donné une bulle à cet effet. Nicolas de Brie, évêque de Troyes, en posa la première pierre en 1263, et la dédia sous le vocable de saint Jean l'évangéliste et de sainte Madeleine. On y voyait un jubé moderne, d'ordre dorique très-orné, construit en pierre et doré.

Il existait dans cette église plusieurs épitaphes dont la plupart ont été conservées par Grosley, Duhalie et Courtalon. Nous rapporterons ici les plus intéressantes.

Celle qu'on lisait sur une table de marbre attachée au dernier pilier de la nef, à droite, est assez singulière :

Ci repose et gist Louis Duval, Escuyer, en son vivant Seigneur hault justicier, moyen et bas de la terre et seigneurie de Fay, des Bois de Pompée et Sainte-Colombe prez Nogent-sur-Seine, lequel décéda en cette ville de Troyes, le dernier jour d'octobre l'an mil six cent et deux, et qui de son vivant avoit donné tous ses biens à son fils, réservant les usufruits pour luy sa vie durant. Il prie tous ceux qui liront cette mémoire, de prier Dieu pour luy, et qu'ils ne fassent pas comme luy; car il s'en est fort mal trouvé.

Vers le sanctuaire, à la droite de l'autel, dans une chapelle qui ne faisait pas partie du corps de l'église, on voyait la sépulture d'Odard Colbert, tige des branches de cette maison qui ont porté le nom de Villacerf, de Saint-Pouange et de Turgis. Les richesses et la considération que lui acquit un commerce très-étendu, servirent utilement, dit Grosley, à l'établissement de sa nombreuse famille, aidèrent à celui des enfans de ses frères, et contribuèrent au premier avancement du grand Colbert qui était un de ses neveux.

Au milieu de la chapelle sur une table de marbre noir ayant un cadre, on voyait ses armes au-dessus d'une inscription latine.

Voici l'épitaphe qu'on lisait sur sa tombe en marbre noir, dans un cadre elliptique avec des ornements aux angles.

Cigist Odard Colbert, Seigneur de Villacerf, Saint-Pouange et Turgis, Conseiller-Secrétaire du Roy, Maison et Couronne de France, lequel décéda le 14 janvier 1640, en la quatre-vingtième année de son aage.

Priez Dieu pour son âme.

Vis-à-vis cette chapelle, au pied du sanctuaire, sur une tombe de marbre, était gravée l'épithaphe de F.-Edme Corradin, docteur de Sorbonne et ancien gardien de la maison de Paris. Il est célèbre par l'approbation avec éloge qu'il donna le 20 mai 1616, au livre de Vanini : *De admirandis Naturæ, Reginæ Deæque mortalium arcanis*.

On voyait ailleurs l'épithaphe en prose française et en vers latins du P. Théodorique Bouquet, Custode de Champagne, mort en 1518. Les vers sont relatifs à son nom.

*Quis tu, dic ? Bouquetus ego; qui, a dic mihi, quantus ?
Verbisator, doctor hic quoque rector eram.
Cur tua consortos referunt cognomina flores ?
Moribus ut quadrent floridaserta meis.
Religio, probitas, doctrina, modestia, flores
Qui mihi perpetuo florea sorte dicant.*

Sous une arcade pratiquée dans la muraille du chœur était le tombeau de Michel Juvenal des Ursins, seigneur de la Chapelle-Gonthier et bailli de Troyes; il y était représenté de grandeur naturelle, à genoux, les mains jointes, la face tournée vers l'autel. Près de cette statue, un peu plus bas, sous la même arcade, était celle de Yolande de Montberon, sa femme (fille de François de Montberon, vicomte d'Aunay et de Louise de Clermont, qu'il avait épousée en 1446), représentée aussi à genoux et les mains jointes.

Voici leur épithaphe qui était peinte sur la muraille :

Cy gisent noble homme Michel Juvenal des Ursins, écuyer, seigneur de la chapelle Messire Gauthier, de Doué en Brie et d'Armentieres, conseiller du Roy notre Sire, et son bailli de Troyes, qui trépassa audit lieu de Troyes l'an de grâce 1470, le treizième jour d'avril, veille de Pasque, et damoiselle Yolande de Montberon sa femme, qui trépassa.....¹

¹ L'établissement de la famille des Ursins à Troyes, date, selon Grosley, du séjour des Anglais en cette ville, sous le malheureux règne de Charles VI. Il s'y fixa à cette époque, dit-il, plusieurs familles encore subsistantes; dont les noms pur anglais indiquent leur origine. La plus illustre de ces familles est celle de Juvenel, dont le chef, Jean Juvenel ou Juvenal, fut surnommé *des Ursins* de l'hôtel de ce nom qu'il habitait et dont, suivant le père Anselme, la ville de Paris lui avait fait présent, lorsqu'il fut prévôt des marchands. Dans un acte du 31 juillet 1366, relatif aux otages envoyés en Angleterre par la ville de Troyes pour sûreté de la rançon du roi, Jean Juvenel figure, parmi les quatre-vingts notables habitants de Troyes qui y sont dénommés, sous le nom de *Jehan Jouvenez*, ainsi sans doute qu'il se prononçait alors. (Voyez les *Éphémérides*, t. 1^{er}, p. 283 de la nouvelle édition).

Le tombeau de Jean Juvenal des Ursins, qui se voyait dans une chapelle à Notre-Dame-de-Paris, avait un rapport singulier avec celui des Cordeliers de Troyes qui n'en était peut-être qu'une copie.

Sur une tombe en pierre de liais, dit M. Lenoir, étaient posées deux statues à genoux de pareille nature, représentant, l'une Jean Juvenal des Ursins, portant l'épée au côté et vêtu d'une cotte d'armes armoriée devant et derrière; l'autre représentant Michelle de Vitry sa femme, avec cette épithaphe placée à côté :

Cy gist noble homme, messire Jean Juvenal des Ursins, chevalier,

Enfin, contre le mur qui était à gauche de la chapelle de la vierge, on voyait dans la nef, au bas du jubé, un tombeau avec deux figures en ronde bosse, représentées à genoux et les mains jointes; leur épithaphe, appliquée au mur au-dessus, était ainsi conçue :

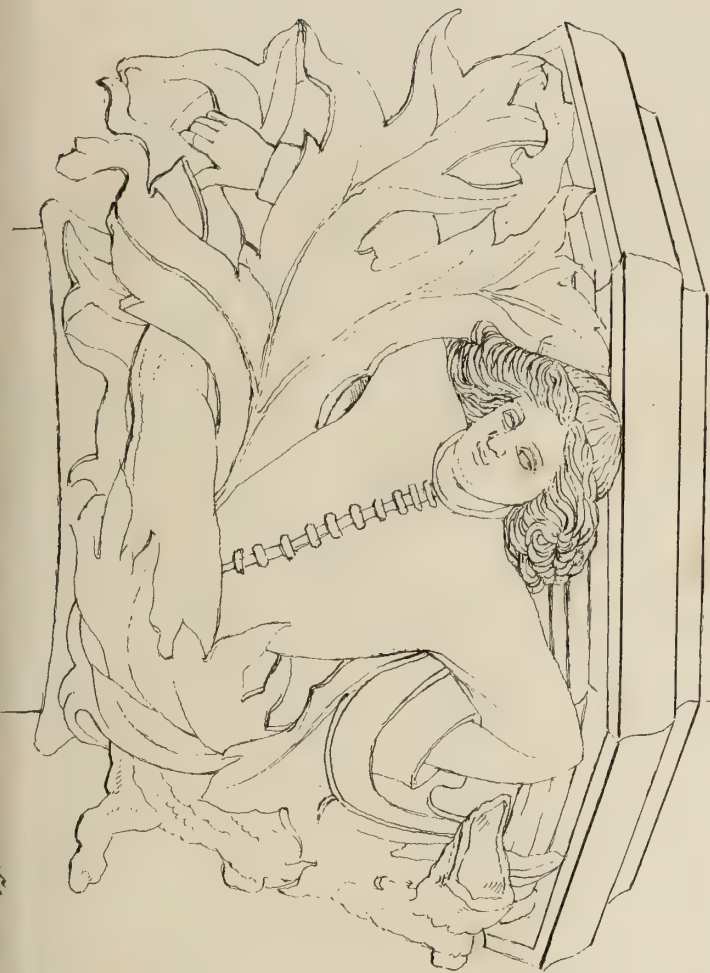
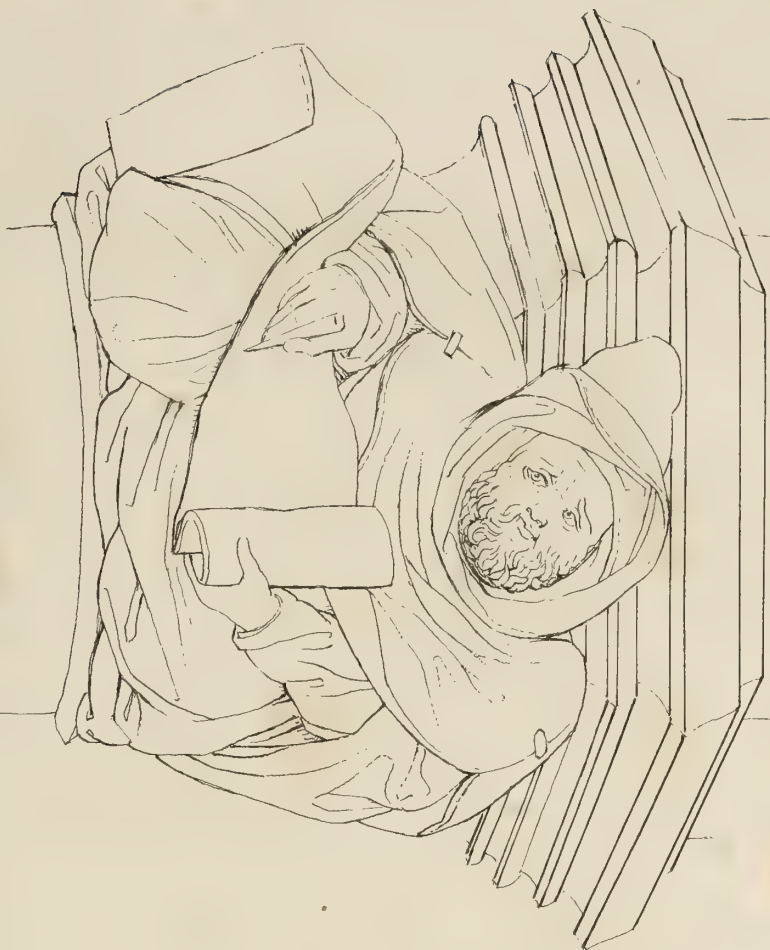
Cy dessous gisent nobles personnes, maître Jehan Chevrier, licencié es loix, natif de Paris, reformateur maistre et visiteur général pour le Roy des merciers², des marchandises es pays et comté de Champagne et Brie, duché de Bourgogne, comté d'Auxon, duché de Nivernais et anciens ressorts d'iceux; et Catherine Le Biche, sa femme, lesquels ont fait construire et édifier la présente chapelle au nom de Dieu, et de la conception de la vierge Marie, et ont aumonné au prieur susdit du couvent de Céans à perpétuité douze livres et un bichet de bled seigle de rente annuelle et perpétuelle; à icelle prendre six livres sur une maison assise à Troyes, en la Corterie-aux-Chevaux, et pareille somme de six livres et le bichet de seigle sur un gagnage, maison, terre, assises aux Noës, près la croix Pigeon, appartenant audit Chevrier et à sadite femme, à charge que ledit Prieur susdit et ses successeurs Prieurs dudit couvent seront tenus faire chanter, dire et célébrer une messe basse, tous les jours de vendredy par chacune semaine en ladite chapelle et quatre services, vigiles et commandises par chacun an perpétuellement et à certains jours, es années à chacun jour de fête Notre-Dame y faire chanter un Gaude Maria et autres suffrages y accoutumés, et annuellement dire par les religieux du couvent par chacun an perpétuellement autres services à plein, déclarés sur le testament et ablation dudit Chevrier et de sadite femme, passé par Jean Constant, et Alain Balleseaux, notaires audit Troyes, le huitième jour d'octobre l'an de grâce 1558, et des lettres obligatoires passées sous le scéel de la prévôté de Troyes, le 9 septembre 1561,

baron de Traînel, conseiller du Roy notre Sire, qui trespasa à Poitiers, l'an de grâce mil quatre cent trente-vn, le premier jour d'avril, jour de Pasques. Et dame Michelle de Vitry, sa femme, qui trespasa à Paris, l'an de grâce. M. iij cens lvj. le X^e jour de juin.

Il existe encore à Troyes, rue de Champeaux, une maison bâtie en 1526 et appelée dans les anciens titres *Hôtel des Ursins*, parce qu'en effet elle a appartenu à la famille de ce nom. Au-dessus de la porte principale de cette maison, dans la cour, on voit une jolie lanterne terminée en cul-de-lampe qui forme intérieurement au premier étage le rond point d'un petit oratoire décoré et éclairé par trois croisées ornées de vitraux peints. Un des Ursins, peut-être un fils de Michel, y est représenté avec sa femme à genoux aux pieds d'un Christ placé au milieu.

Aujourd'hui cette maison appartient à M. Alexandre, notaire honoraire.

² Charlemagne créa en 810 un roi des Merciers pour avoir inspection sur les marchands merciers du royaume. François 1^{er}, en 1544, donna l'intendance des arts et des manufactures au grand-chambrier à la place du roi des merciers; l'année suivante il supprima l'office de grand-chambrier et rétablit celui du roi des merciers; enfin Henri IV supprima le roi des merciers en 1597, et forma une chambre de commerce composée d'officiers du parlement, de la chambre des comptes et de la cour des aides, et créa en 1507 une charge de maître-visiteur et général-réformateur des marchandises.



TROYES.



2^{me} Planche



par Jean Charpy et Claude Perricart, aussi notaires royaux audit Troyes, étant ledit testament et lettres obligatoires en la sacristie de l'église de Céans.

On remarquait encore à l'extrémité du collatéral, à droite, dans la chapelle du nom de Jésus qu'il avait fait bâtir, l'épithaphe de Jacques de Mauroy, escuyer, seigneur de Plyvot, mort le 9 mars 1560. Il était fils de Pierre de Mauroy, escuyer, seigneur de Colasverdey (aujourd'hui Charmont), Fontaine, Montsuzain et Voüé; il avait épousé Marie Molé, fille de Claude Molé, seigneur de Villy; enfin Henri et Claude de Mauroy, cordeliers, natifs de Troyes, avaient été inhumés dans la même chapelle, le premier mort en 1570, et l'autre en 1572.

La maison des Cordeliers n'avait rien de remarquable que son cloître bâti au milieu du XVI^e siècle. Il était décoré de petites colonnes cannelées, d'ordre corinthien, et de pilastres chargés d'emblèmes et d'arabesques; on comptait neuf arcades sur chaque face du cloître; celle du midi était appuyée à l'église. On voyait à chaque travée, tant aux murs qu'aux pieds droits, des naissances de nervures de voûte plein-cintre indiquées, mais il ne paraissait pas que cette voûte ait jamais été achevée. Au-dessus des portes qui communiquaient aux différentes pièces du rez-de-chaussée, il y avait en relief des couronnes renfermant des écussons, des croix ou d'autres emblèmes sacrés. Chaque travée était fermée par des espèces de pilastres ou meneaux en pierre, et se terminait par un cintre surbaissé sous l'entablement; extérieurement dans la cour, un contrefort orné d'une corniche répondait à chaque pied-droit et devait appuyer la voûte.

La pièce la plus remarquable de la maison était le réfectoire : c'était une vaste salle carrée, avec un plafond en planchettes, soutenu par deux rangs de colonnes élégantes dont le chapiteau était doré et le fût d'une seule pierre d'environ quatre mètres de hauteur, sans la base et le chapiteau. On pouvait juger à l'ornement de ce dernier que cette construction pouvait appartenir à la fin du XIV^e siècle ou tout au commencement du XV^e. La forme toute particulière du tailloir¹ auquel on remarque latéralement deux saillies considérables terminées en cul-de-lampe sur la corbeille, annonce que ces chapiteaux, du reste semblables entre eux, devaient évidemment supporter une poutre, comme c'était en effet leur destination. Des espèces de tiges plates s'élèvent de leur base et se réunissent en haut deux à deux pour donner naissance à des touffes de feuilles qu'on ne saurait caractériser, et se terminent sous le bord saillant de la corbeille; une de ces touffes recouvre la partie inférieure des saillies latérales dont nous venons de parler. La base élevée sur un double socle octogone, était formée par un tore aplati et fort saillant; à l'orient, deux fenêtres jumelles, ogivales et sans meneaux, ouvertes à hauteur d'appui et dont les arrêtes étaient coupées en biseau, éclairaient cette salle; des corbeaux de pierre, ornés de figures d'oiseaux et autres animaux, soutenaient les poutres dans les murs latéraux.

Les assemblées générales des maires et échevins de la ville de Troyes se tenaient autrefois dans la salle du réfectoire, qui, par sa disposition, ressemblait à une ancienne basilique, cet usage dura jusqu'en 1673, époque où l'hôtel-de-ville actuel fut achevé.

On montrait dans la cour, entre le bâtiment et le jardin, un puits avec une margelle profilée et ceinte d'un cordon de saint François, dont les nœuds singulièrement compliqués exerçaient souvent la patience des visiteurs qui finissaient toujours par ne comprendre d'autre moyen de les délier que celui qu'employa Alexandre-le-Grand, pour rompre celui de Gordius.

Dans la partie du cloître qui était du côté de l'église, on voyait suspendue au mur une table de bois, sur laquelle étaient écrits des vers où étaient rapportées en abrégé l'histoire de l'ordre et toutes les époques des diverses constructions du couvent des cordeliers de Troyes, depuis son origine.

AU LECTEUR CHRÉTIEN, SALUT !

Si des frères mineurs, tu veux l'ordre connaître,	
L'an mil deux cent et huit, saint François le fit naître.	1208.
Innocent Tiers de nom, pape alors, l'approuva,	1224.
Honoré Tiers, seize ans après le confirma.	1280.
Lorsqu'en son corps ledit saint dignement;	
Des playes de Jésus-Christ les marques fermement.	
Et qu'Alexandre Quart, pape a vu et prêché,	
Et plusieurs bons témoins les ont vu et touché.	
Tant de gens vertueux cette plante a produit,	
Qu'en l'an mil deux cent avec cinquante-huit,	1258.
Saint Louis leur bâtit un beau temple à Paris.	
Ainsi fit en ce lieu dit la Brosse-aux-Juifs,	
Son gendre Thibaut Quint, comte Palatinois	
De Champagne et Brie, aussi roi Navarrois,	
Qui mit les Cordeliers loger dans la cité,	
Laissant leur vieil couvent nommé la Trinité.	
Lors l'évêque de Troyes, soixante et quatrième,	
Nicolas, par décret d'Alexandre quatrième,	
Au fondement ouvert mit la première pierre,	
Neuf ans devant qu'il eut bierre au chœur de Saint-Pierre.	
Puis l'église et couvent le comte édifica;	1259.
Jusqu'au mur de la tour aussi l'amplifia,	1263.
Et très-bien l'affranchit de toutes redevances,	
Donnant aux demandeurs très-amples récompenses.	
Mais ce prince, en mil deux cent soixante et dix,	1270.
A Trappes décédé peu après saint Louis,	
Aux cordeliers fut à Provins inhumé.	
Or son frère Henry leur a tout confirmé.	1271.
Puis Philippe-le-Bel, son gendre, roi de France,	
L'an mil trois cent moins un les mit en assurance,	1299.
Conservant tous leurs droits, ce que pareillement	
Ont approuvé nos rois tout d'un consentement.	
Prieux donc pour eux et leur postérité,	
Qu'ils ayent en paradis joie et félicité.	
Et tous les bienfaiteurs du généreux chapitre,	
L'an mil cinq cent quatre, sous Delphin, grand ministre,	1504.
Et du provincial trente sept ans après,	1541.
Où Claude duc de Guise assista tout exprès,	
A la procession suivant le Corps de Dieu, 1	
Qui lui doint et à nous tous au ciel avoir lieu.	
Amen.	

Enfin, on voyait encore attaché au mur du cloître un tableau du

(1) En 1504, Il y eut à Troyes un chapitre général de tout l'ordre des

¹ Voir la planche.

jugement dernier, peint sur bois, et renfermant dans le même cadre d'autres compartiments où étaient aussi peintes les œuvres de miséricorde avec des inscriptions françaises en gothique. Ce tableau curieux, où le peintre avait évité de représenter des moines, est aujourd'hui la propriété de M. l'abbé Hubert, conservateur de la bibliothèque publique de la ville. Il porte la date de 1556, 28 juin, écrite sur le rocher qui forme l'entrée des enfers. Le poète Collet, qui vivait dans le même temps, avait fait à propos de ce tableau l'épigramme suivante :

En ce palud et horrible manoir
N'est cordelier ni moine blanc ou noir,
On s'en estonne et le peintre répond :
S'il y en a, mais on ne peut les voir
Pour ce qu'ils sont mussez au plus profond.

Parmi les sculptures qui décoraient autrefois l'église des Cordeliers, on remarquait une *Mater dolorosa* attribuée à F. Gentil, et le groupe en pierre, peint et doré, de saint Crépin et saint Crépinien, que l'on voit aujourd'hui à Saint-Panthaléon.

PONT-SAINTE-MARIE.

Pont-Sainte-Marie, *Pons beatae Mariae*, est situé à 2 kilomètres nord de Troyes, sur le grand canal de la Seine. Son territoire, qui comprend les hameaux du Pont-Hubert, Lavau et Lavalotte, avait autrefois pour seigneur le chapitre de Saint-Étienne, qui avait droit d'y établir des métiers sans être astreint aux droits de jurande. Les poids et mesures étaient différents de ceux de Troyes, et la justice était de la mairie royale de la Grande-Rivière, du baillage de cette ville et de toutes ses autres juridictions. Le chapitre avait autrefois droit de péage au Pont-Hubert, mais la dépense n'étant pas compensée, il l'abandonna au roi. A Lavau et à Lavalotte, la justice se rendait au nom du marquis de Gallifet, qui en était seigneur encore avant les événements de 92. Le Mayor connaissait des causes des habitants de Pont-Sainte-Marie, du Pont-Hubert et des bords de Lavau, lorsqu'ils étaient déclarés bourgeois du roi, primitivement au Mayor foncier de Pont-Sainte-Marie et Pont-Hubert.

L'église de Pont-Sainte-Marie, dont les constructions ne remontent pas au-delà du commencement et les plus nouvelles à la fin du XVI^e siècle, est un vaisseau de médiocre grandeur, divisé en sept arcades depuis le portail jusqu'à l'abside, qui est formé d'une portion d'octogone éclairée par cinq fenêtres à un seul meneau. La nef est accompagnée de bas-côtés simples et terminés par des murs droits.

L'aile de cette nef, au midi, diffère de celle du nord; on y voit

cordeliers, qui se tint solennellement dans cette maison, et fut présidé par le R. P. Delphini, leur général; en 1543, il y eut un chapitre provincial dans le temps de l'octave du Saint-Sacrement, la procession se fit le dimanche 1^{er} mai. Il n'y avait pas moins de quatre à cinq cents cordeliers; Claude de Lorraine, duc de Guise, gouverneur de Champagne et de Brie, y assista, avec son fils et leurs gentilshommes, tenant chacun une torche ardente à la main.

en plus des chapelles peu profondes, séparées par des murs de refend qui ont dispensé de construire des contreforts au-dehors; les fenêtres qui éclairent ces collatéraux affectent toutes la forme ogivale et sont divisées par deux meneaux réunis en compartiments variés.

Les piliers de la nef sont simplement cylindriques, élevés sur un socle octogone avec l'espèce de talon renversé qui forme la base gothique dans le dernier temps; il faut en excepter les deux premiers de chaque côté, qui offrent les profils de la base attique sur un socle également à huit pans. Ce changement prouve que l'église a été agrandie lors de la construction du portail, et qu'auparavant elle ne comprenait que cinq ou six travées dans sa longueur.

Les deux piliers qui soutiennent les arcades du chœur sont flanqués de quatre colonnettes appliquées, pour distinguer apparemment cette partie de l'église.

Les voûtes sont peu élevées et composées de nervures croisées, simples et à vive arête. Celles de la nef et du chœur ne dépassent que très-peu en élévation celles des bas-côtés, de sorte que ces dernières contrebuttent les premières: c'est le même système d'économie suivi pour Saint-André et Saint-Savine, que nous avons déjà signalé. Par la même raison il n'existe pas non plus de fenêtre pour éclairer la nef.

On peut remarquer que la fenêtre des collatéraux qui correspondent à la première travée consacrée au chœur, est beaucoup plus large et qu'elle a sa base moins élevée au-dessus du pavé. Cette différence n'a d'autre motif, nous le pensons, que de donner plus de jour à cette partie importante de l'église; mais elle n'est pas heureuse assurément pour l'effet d'ensemble.

Il existe plusieurs peintures sur verre dans l'église de Pont-Sainte-Marie. Dans l'abside, à droite, une généalogie de Jésus-Christ; à gauche, la Salutation Angélique, puis la Vierge et sainte Elisabeth.

Dans la première chapelle, à droite de la nef, on voit une belle grisaille représentant, d'une manière allégorique, le combat spirituel du chrétien: au milieu du tableau divisé en trois par les deux meneaux de la fenêtre, un guerrier couvert d'une riche armure repousse de son glaive une troupe de démons armés de torches ardentes, et que conduit la Mort armée de sa faux; déjà plusieurs de ces anges des ténèbres ont succombé.

Au bas, sur le devant du tableau, on voit la religion assise et dans une attitude qui peint la douleur et l'abattement. Le mot *RELIGIO* se lit au bas de cette figure. Sur la lame de l'épée du héros chrétien est écrit *VERBUM*, sur son casque *SALVS*, et sur son bouclier d'acier, qui est orné d'une bande d'or en croix, le mot *FIDES*. Derrière lui sont les vertus théologiques, et sur le devant, à gauche, un ange debout avec ces mots: *ANGELVS FOEDERIS*. Le Saint-Esprit environné d'une gloire paraît au-dessus de la tête du guerrier. Dans la partie supérieure, le Christ debout tenant l'étendard de la religion, pose une couronne sur la tête du vainqueur agenouillé à ses pieds. Des groupes d'anges placés sur les côtés célèbrent sa victoire et chantent son triomphe. Ce vitrail remarquable et que nous croyons être un des morceaux capitaux de notre habile peintre sur verre, Linard-Gonthier, doit avoir été exécuté à la fin du XVI^e ou au commencement du XVII^e siècle. Dans la même chapelle, un ancien tableau peint sur bois dans le même temps, représente le convoi de la Vierge, et l'on voit les mains du juif atta-

chées au cercueil qu'il avait osé toucher. Les deux volets de ce tableau que l'on a séparés représentent, l'un la naissance de la Vierge, et l'autre son mariage; le tout peint en couleur et de la même main.

Au-dessus de la porte occidentale, on peut remarquer, avant de sortir, une tribune en bois dans le goût gothique du XVI^e siècle; la balustrade est sculptée à jour, et figure dans chaque panneau une petite fenêtre à compartiments. Dans celui du milieu, sont deux anges agenouillés qui tiennent un écusson. La voûte au-dessus est d'une construction plus récente que celle du corps de l'église; les nervures sont croisées en compartiments, et présentent à leur intersection des cartouches variées et chargées de blasons.

La porte méridionale (il n'en existe pas au nord) s'ouvre dans la quatrième travée; elle est fort ornée et d'un travail très-délicat. C'est encore le motif si souvent reproduit de deux pilastres appliqués, terminés en flèche ornée de feuilles et de crochets, et sur ces pilastres de riches clochetons évidés à jour par des ogives et des treffles qui abritaient des statues; celles-ci étaient portées par un piédestal arrondi placé en avant; puis une baie creusée de gorges remplies de feuillages délicatement élaborés, et accompagnés de filets légers qui viennent, par une légère courbure, former le linteau tant soit peu surbaissé de la porte. Mais ce qui ne se trouve pas aussi communément que cet ajustement lui-même, c'est son élégance et sa belle conservation.

Au-dessus du linteau se dessine un arc ogival, avec les mêmes profils et les mêmes ornements que ceux de la baie de la porte, et qui est de plus orné de festons ou d'une suite de demi-cercles trefflés et réunis par des groupes de feuilles. Des courbes de l'arc ogival naissent d'autres courbes en sens inverse, qui forment par leur jonction une sorte d'aiguille. Plusieurs feuilles roulées s'échappent des rampans de ces courbes, et forment à leur point de réunion une touffe saillante qui a toute la souplesse et la légèreté de la nature.

Au-dessous de ces dernières feuilles, une espèce de corniche, formée d'une gorge de baguettes et de filets, traverse cet ajustement d'un pilastre à l'autre, et forme avec ces derniers et la ligne de l'ogive un triangle rempli par de légers meneaux et des ogives trefflés appliqués au nud du mur. Le tympan au-dessous est divisé de même par des meneaux et des ogives qui devaient être à jour et vitrés comme une fenêtre.

Les deux vantaux de la porte datent du même temps que le travail de la pierre. Ils sont divisés en petits compartiments remplis par des draperies à plis verticaux, et la ligne de jonction de ces deux battants est recouverte par une colonnette dont le fût est couvert d'écailles et surmonté d'une statuette de la Vierge les mains étendues. Un clocheton aigu, orné de crochets, surmonte cette petite statue.

Le mur au-dessus de cette jolie porte est terminé par un pignon; le toit, très-saillant et formant abri, est soutenu par des potences en bois que supportent des corbeaux de pierre. Toutes les travées de ce côté sont terminées par des pignons semblables, moins la saillie du toit. Le reste de l'édifice est couronné par une corniche composée de légers filets et de gorges. L'abside est appuyé de contreforts à retraits.

La couverture est remarquable, elle est formée de tuiles vernissées de couleurs variées; ces tuiles sont disposées de manière à former

des zigs-zags et des compartiments en losange, où dominent le bleu foncé, le noir, le vert pomme, le jaune d'or et le rouge brun. C'est pour l'effet une véritable mosaïque.

A l'exception de quelques rosaces et de quelques écussons armoriés qui couvrent les nervures des voûtes à leur point d'intersection, et de quelques coquilles sculptées dans les piscines pratiquées aux murs des chapelles, nous n'avons eu à signaler aucun ornement à l'intérieur de l'église de Pont-Sainte-Marie. Toute la richesse d'ornementation a été réservée pour l'extérieur. La porte que nous venons de décrire peut déjà en donner une idée; mais c'est surtout pour le portail occidental qu'elle a été prodiguée; on peut même dire qu'elle y est excessive, et qu'elle a beaucoup trop d'importance pour l'édifice, qui du reste est d'une grande simplicité. Mais, on le sait, dans le XVI^e siècle, cette grande époque d'achèvement et de reconstruction, les paroisses rivalisaient de zèle et d'efforts pour se surpasser dans la décoration de leurs églises, dont la partie occidentale restait toujours la dernière à finir. De là cette multitude de portes richement décorées, appliquées à des édifices religieux de la plus grande simplicité, et qui ne sont, au vrai, qu'un défaut d'ensemble, une erreur de jugement, puisque les détails trop multipliés faisaient disparaître jusqu'aux lignes principales.

Le portail oriental de l'église de Pont-Sainte-Marie est composé de trois portes qui, comme d'usage, correspondent aux trois nefs. Celle du milieu est dans le style ogival de la première moitié du XVI^e siècle, et les deux autres du style de la renaissance qui a suivi immédiatement.

Deux pilastres appliqués, ornés d'aiguilles hérissées de crochets, accompagnent la première de ces portes, et soutiennent un archivolte ogival d'où s'échappe une accolade ou contre-courbe terminée par une touffe de feuilles roulées, répétées mais simples sur les rampans. La baie de l'arc ogival est creusée de deux gorges, la première remplie par des feuillages légèrement détachés du fond, et la deuxième, plus large, par des têtes d'anges ailés ou chérubins. Les parois de la baie de la porte sont flanquées par un piédestal appliqué, et au-dessus desquels sont de riches clochetons évidés à jour, et ajustés dans la deuxième gorge qui servait naturellement de niche aux statues qu'on y voyait autrefois. Vient ensuite une troisième gorge plus petite, remplie par des rinceaux de feuillages et accompagnée de légers filets qui vont, en se repliant sous le linteau, se terminer sur les arêtes du pilier qui sépare la porte en deux vantaux. Ce pilier, auquel est appliqué un piédestal plus élevé que ceux placés aux côtés, s'élève lui-même au-dessus du linteau jusqu'à la pointe du tympan; il est terminé par un riche et magnifique clocheton sculpté à jour, au-dessous duquel il est légèrement creusé en forme de niche pour le placement d'une statue qui probablement y était ou devait y être. Plus bas, de chaque côté, un dais continu et peu saillant, et soutenu par des meneaux appliqués, remplit le tympan; entre ces meneaux, des culs-de-lampe dans le goût de la renaissance portaient des statues d'une proportion nécessairement plus petite que celles du milieu. Le piédestal appliqué à ce pilier est décoré, comme ceux des parois de la porte, par des meneaux légers réunis par des ogives trilobées, et qui s'épanouissent inférieurement dans les profils de la base.

La décoration des portes qui correspondent aux ailes de l'église présente deux ordres superposés, dont l'inférieur est corinthien, et

l'autre ionique. De chaque côté de la baie, une colonne cannelée aux deux tiers supérieurs soutient un ressaut d'entablement. Des figures d'anges enfants, ou des têtes de chérubins, couvrent la ligne où finissent les cannelures et supportent une double guirlande de fleurs et de fruits, qui descend sur la partie lisse du fût. Le piédestal, qui se continue et forme soubassement aux parois obliques de la baie, est orné sur le devant d'un médaillon représentant un cavalier traversant un pont au galop. Une suite de caissons ornés de légendes et d'allégories forme un large cadre autour de la porte, et soutient l'entablement. En dedans, aux angles de cette espèce de chambranle, se voit une petite colonne cannelée, à la suite de laquelle une légère moulure dessine la porte en arc surbaissé. Dans la frise, des branches de lys et d'olivier sont passées dans des croissants, et sur l'architrave est gravé en creux la date de l'achèvement, 1553.

L'entablement de l'ordre supérieur est soutenu par des pilastres sur lesquels sont appliqués des clochetons formés de petites arcades appuyées de pilastres détachés au moyen d'arcs-boutants, et terminés par un petit dôme léger et fort élégant. On voit que les motifs gothiques ont été conservés, et que c'est seulement par les détails que le changement a d'abord eu lieu. A l'aplomb des pilastres sont des vases à jour sur leurs flancs et remplis de fleurs. Au milieu, pour conserver le système pyramidal, l'architecte a construit sur l'entablement une petite arcade entourée d'un cadre à crossette, et surmontée d'une frise et d'un fronton circulaire. Aux côtés, on voit des enroulements de feuilles d'acanthé former une accolade pour appuyer l'arcade. Sur les profils mêmes de la corniche, au milieu d'un nuage ou gloire, on voit le Christ à mi-corps tendant les mains vers la terre. L'espace entre les pilastres est ouvert par un plein-cintre, dont la baie en ligne oblique est creusée de deux gorges séparées par des filets; des figures d'anges nus occupent la première dans tout son contour, et la seconde est remplie par des branches de feuillage en manière de rinceaux entremêlés de figures d'oiseaux très-délicatement élaborés, et qui sont à peine fixés aux fonds sur lesquels ils se détachent admirablement.

A la hauteur de la naissance du cintre, règne un petit entablement soutenu par des arcades ou portiques à jour; il est coupé au milieu par un piédroit auquel est appliqué un clocheton du même goût, mais plus riche et plus élégant que ceux des pilastres; il est terminé aussi par un double dôme qui s'élève jusque sous les premières lignes du plein-cintre. Le fond est vitré et à jour comme une fenêtre.

La décoration de la porte qui ouvre sur le collatéral gauche de l'église présente le même ensemble et le même rapport de proportion que celui du côté droit; moins riche en général, il n'en diffère que par quelques ajustements de détail: ainsi la frise dans les deux ordres est entièrement lisse; un fronton triangulaire couronne l'ordre supérieur. Mais c'est dans la forme de la fenêtre pratiquée entre les pilastres de ce dernier qu'est le changement le plus notable, elle est en ogive au lieu d'être plein-cintre comme celle du côté droit, et il n'est pas permis de douter qu'elle n'appartienne bien à la même construction; la baie est creusée aussi de deux gorges comme à la porte de droite. La première est occupée par des cartouches avec des allégories, et la seconde est ornée d'une branche de feuillage continu, dont le travail délicat révèle un ciseau de l'époque de la renaissance.

Un petit entablement traverse cette ouverture; il est aussi coupé en croix par une niche surmontée d'un clocheton à plusieurs pans couronnés par des frontons percés à jour, puis terminés sous l'ogive par un joli dôme porté sur des arcades accompagnées de pilastres isolés faisant l'office de contreforts au moyen de légers arcs-boutants. De chaque côté, trois petites arcades, que soutiennent des pilastres légers, supportent l'entablement dont nous avons parlé, et forment comme un portique à jour qui remplace les meneaux que l'on voyait, quelques années auparavant, figurer dans la composition des fenêtres.

On peut voir dans ce joli portail comment, dans nos contrées, la transition s'est opérée au XVI^e siècle pour l'architecture religieuse; on a passé doucement d'un style à l'autre, comme on l'avait fait au XII^e siècle pour passer du roman au style de l'ogive, en alliant d'abord les deux genres et en finissant ensuite par les séparer entièrement.

Cette ogive, en effet, si étrangement placée entre deux ordres grecs, ne semble-t-elle pas là comme la dernière expression d'un regret donné à un système qui avait régné pendant plusieurs siècles, et qu'on allait abandonner sans retour. Chacune des portes est surmontée d'un pignon et abritée par la saillie du toit, qui est, comme à la porte méridionale, soutenue de potcaux en bois. Du sommet de l'ogive de cette charpente pend une aiguille ornée d'une statuette placée sous un clocheton.

Une tour carrée s'élève au côté gauche du portail; mais il est aisé de voir qu'elle n'entrait pas d'abord dans le projet de l'architecte de ce dernier. Intérieurement elle anticipe sur le bas-côté, et obstrue en partie la porte qui donne entrée à celui-ci; à l'extérieur, cette porte est appliquée sur les contreforts, qui paraissent écraser de leur poids les ordres légers qui la décorent. Tout décelé l'embarras d'un raccord, et fait un effet désagréable. Quoi qu'il en soit, cette tour est jolie et ajoute encore au caractère pittoresque de l'église.

Deux contreforts, ornés de moulures à chaque retrait, s'élèvent jusqu'à l'étage supérieur, et appuient chacun des angles de la tour. Une tourelle ronde, pratiquée à l'angle nord-ouest, renferme l'escalier; et au bas on lit cette inscription gravée en creux:

LE 4^e IOVR DV MOIS D'AOVST
L'AN 1556 FVT COMMENCEE
CESTE GENTE TOVR.

Sur le contrefort de face, à l'ouest, on voit aussi gravées en mêmes caractères toutes les litanies de la Vierge. Sur les faces apparentes de la tour, à la hauteur du deuxième ordre du portail, règne une corniche qui forme ressaut sur les contreforts, entre lesquels est un arc plein-cintre qui la supporte. Quelques pierres, restes d'une balustrade découpée à jour dans le goût de celle qui environne l'horloge de Saint-Jean, de Troyes, se voient encore sur cette corniche, dont le caractère mâle, avec les plantes qui croissent dessus et la belle teinte de la pierre, donne l'idée de l'un de ces beaux fragments d'architecture antique que l'on voit si souvent figurer dans les tableaux de Paul Pannini.

Au-dessous d'un bandeau orné qui tient lieu d'imposte à l'arcade qui supporte cette corniche, on voit un cadre légèrement profilé, dans lequel sont gravés les commandements de l'église; puis, sur le

jambage au-dessous, les litanies des saints : le tout pour faciliter l'instruction du peuple.

Les trois étages de la tour sont indiqués par des cordons régnant entre les contreforts ; le dernier est ouvert par deux petites arcades plein-cintre séparées par un piédroit. La corniche ou couronnement est soutenue par des consoles ornées qui occupent la frise, et une flèche à huit pans brisés vers sa base, pour s'ajuster avec la forme carrée de la tour, ajoute à l'ensemble pittoresque de ce portail, devant lequel sont plantés de beaux arbres, et coule doucement l'un des canaux de la Seine qui environnent la ville de Troyes.

NOTRE-DAME-DE-LIREY.

Il y a quelques semaines ¹, les cloches de Saint-Pierre de Troyes sonnaient un glas funèbre ; le chœur de la cathédrale était tendu de noir, et le chapitre assemblé chantait les prières des morts. C'étaient les funérailles d'un chanoine, vieillard de 84 ans, de Dom Pierre-Régis Nublat, dernier prieur de l'abbaye royale de Saint-Loup !

Certes les chants qui faisaient retentir la vieille basilique étaient les mêmes qu'aux temps de la plus grande splendeur du catholicisme. La même foi, dans la même église, psalmodiait les mêmes prières. Mais la pompe qui, deux siècles plus tôt, n'aurait pas manqué d'accompagner le deuil d'un tel personnage, cette pompe avait disparu. Dans la nef, une vingtaine de pauvres, des femmes surtout, tenant chacune à la main un cierge : des pauvres, ce cortège que le christianisme, religion de charité, convie à toutes ses fêtes. Dans le chœur, quelques assistants rangés derrière les prêtres ; puis au milieu d'eux, dans le sanctuaire même, et comme si cette particularité devait témoigner de l'atténuation qu'a subie, par l'effet des temps, la rigueur de l'antique discipline, trois femmes, seules héritières du défunt, (contrairement aux anciens canons qui défendaient « à toutes personnes du sexe féminin, même celles consacrées à Dieu, « de s'arrêter ou de se tenir debout ou assises entre les limites du « chœur ; ») puis enfin quelques curieux, errant dans le reste de la vaste cathédrale. — Tels étaient les seuls témoins des derniers adieux que l'église adressait à l'un de ses hauts dignitaires !.....

Quelques semaines encore auparavant, un autre deuil se célébrait dans le même temple ; le deuil de M. Piot de Courcelles de Lirey, dernier chanoine de l'église collégiale de *Notre-Dame de Lirey*. Et pendant que la cloche funéraire faisait entendre sur cette mort sa voix lamentable, comme un dernier salut de la religion, de la cité, le même jour et à la même heure, nous exhumions de la poussière, où ils sont enfouis depuis 50 ans, les anciens papiers de cette même collégiale, pour les explorer au profit de l'histoire.

Ainsi meurent au milieu du silence, les derniers débris, les suprêmes témoins de ce qui fut jadis, pour s'ensevelir dans l'oubli, ce second tombeau des morts. Hélas ! tout ce qui est de l'homme périt : ses œuvres comme lui-même. L'église de Lirey n'est plus, et peu s'en faut que ses papiers, ces autres débris, ces autres témoins inanimés, ne soient aussi muets que son dernier prêtre, aujourd'hui silencieux du silence éternel.

Notre-Dame de Lirey ! Ce nom pourtant fut jadis illustre, et de merveilleux récits se racontaient, il y a bien long-temps, sur son antique origine.

Parmi les archives de l'Aube laissées comme chacun sait depuis un demi-siècle dans un incroyable désordre, se trouvait un vieux manuscrit ² jaune, mutilé, de gothique écriture. Ce manuscrit sans titre, sans commencement, sans fin, laisse ignorer d'abord sa date, son but et son auteur. Mais des lettres de nomination à une cure qui furent signées, pour le dire en passant, par le célèbre Camusat, alors chanoine de Saint-Pierre et scribe du chapitre, avaient été laissées dans le livre. Ce titre, joint à des indications correspondantes que fait découvrir la lecture de l'ouvrage, prouve que le manuscrit dont je parle est l'œuvre de Jean Ragon, prêtre, curé de Barbonne ³, en 1611, et qu'il fut composé en 1632. Il traite spécialement des églises collégiales du diocèse de Troyes ou églises desservies par des collèges de chanoines. Or, pour ce qui est de Lirey, voici comment il expose son histoire :

EGLISE COLLEGIALE DE LIREY.

Son Origine et Fondation.

« Pour icelle entendre, il faut sçavoir que la ville de Calais avoit esté prise sur Philippe VI, dit de Valois, roy de France, par Edouard, roi d'Angleterre, le 3^e jour d'aoust 1347, qui y avoit tenu le siège unze mois entiers ; (elle a esté reprise en huit jours par Monsieur le duc de Guyse, lieutenant-général du roy, le 8 janvier 1558, à commencer le premier dudict mois, après que les Anglois l'ont tenue deux cens ans et cinq mois et cinq jours). Or, en 1348, un grand capitaine et vaillereux guerrier champenois, messire Geoffroy de Charny, chevalier, seigneur de Savoisy au diocèse de Langres, et de Lirey au diocèse de Troyes, et auquel auparavant le roy Philippe avoit donné porter l'auriflamme ⁴, entreprit de reprendre ladicte ville de Calais, ayant en sa compagnie le seigneur de Montmorency et aultres, avec bien quinze cens lances. Et pour ce faire plus aysément, il avoit pris intelligence sur le chastel de Calais avec un Genevois qui en estoit chastelain ⁵. Au jour qu'il avoit pris avec luy, il s'en alla deuant ledict Calais avec ses troupes. Mais le Genevois luy fut traistre, et descouvrit l'entreprise au roy d'Angleterre qui estoit dedans la ville, lequel et le prince de Galle sortirent avec grande

¹ Le 24 juin dernier.

² Le cahier dont il est question avait attiré l'attention de mon honorable prédécesseur M. Adeline, le seul archiviste qui depuis la révolution ait travaillé au classement des pièces historiques, et qui l'avait mis à part.

³ Barbonne, de l'ancien doyenné de Sézanne, fait aujourd'hui partie du département de la Marne.

⁴ Oriflamme.

⁵ Froissart l'appelle Aymery de Pavie et le fait Lombard et non pas Genevois. Voy. son curieux récit à l'an 1349.

puissance sur les Français qui se combattirent vaillamment ; mais à la fin ils se trouèrent les plus foibles et furent mis en fuite.

« Nostre vaillant cheualier de Charny, tenant bon, fut pris avec aultres et emmené prisonnier dedans le chasteau de Calais, au grand contentement du roy anglois qui avoit souvent à son dam¹ expérimenté et ressenti la vaillance de ce brave chevalier. Les annales de France² déduisent tout ce que dessus, et particulièrement Froissard au livre premier de ses histoires, chapitres 150 et suivants³.

« Mais ils ne disent mot de la délivrance de ce martial chevalier, laquelle est récitée⁴ ès anciens mémoires de l'église de Lirey en ceste façon, qu'ayant ledict sieur de Charny par plusieurs fois recherché l'Anglois pour avoir composition de sa délivrance en payant rançon, il n'en voulut jamais ouyr parler. Ce que voyant le prisonnier, il eut recours à l'ayde de Dieu moyennant l'entremise de la sainte Vierge mère, à laquelle il fit vœu que, s'il pouvoit sortir de ceste captivité, il édifieroit une église en son nom.

« Ayant conçu et faict ceste promesse, tost après s'apparurent à lui deux anges sous forme humaine, lesquels luy ayant enquis s'il satisferoit à son vœu, et luy leur ayant réitéré iceluy et promis de bon cœur l'accomplir, ils lui ouvrirent les portes de la prison, l'armèrent et montèrent à l'avantage⁵, et luy, en ceste équipage, se joignit incontinent à des compagnies angloises, qui à l'heure mesme faisoient sortie sur des soldats françois qui s'estoient approchez de la ville. Là fut faict un sanglant combat entre l'un et l'autre party, auquel, Dieu le voulant ainsy, nostre sieur de Charny tomba entre les mains des François, desquels estant reconnu, il fut courtoisement receu; chacun d'eux s'estonnant au récit du miracle, lequel peut-estre ne se trouvera descrit ailleurs.

« Mais, quoy qu'il soit de ceste délivrance miraculeuse, il est certain que ledict seigneur Geoffroy fut de son temps grandement dévot envers la Sainte Vierge, et que tost après sa sortie de ceste prison, il fit édifier, à l'honneur d'icelle, une église en sa seigneurie de Lirey, à trois lieues de la ville de Troyes, et l'enrichit de revenus suffisans pour y entretenir le nombre de six chanoines, l'un desquels doit tenir la dignité de doyen. L'église fut édifiée environ 1352, comme appert par les lettres de fondation, èsquelles lettres il n'a point faict faire mention de sa délivrance miraculeuse, *peut-être par humilité et modestie*.

« Or, ce bon Geoffroy, trois ans après ceste fondation, sçavoir le 19^e de septembre 1356, fut tué en la bataille de Poitiers, tenant la

bannière de France entre ses mains, ayant, le samedi 20 mai précédent, confirmé ladicte fondation pardevant notaires royaux. »

Telle est, dans sa naïveté primitive, la légende de la fondation de Notre-Dame de Lirey.

Camusat et Courtalon lui-même l'ont tour à tour rapportée, ainsi que Jean Ragon, sur la foi d'*antiques documens qui se conservaient au chapitre*, et qui ne nous sont point parvenus. Mais le bon vieux Desguerrois surtout, cet amateur si passionné de *beaux miracles*, raconte celui-ci avec une chaleur, une onction, une complaisance vraiment admirables, et déploie pour le prouver des efforts de *logique*, dignes de Jean Scot ou du *maître des sentences*.

Pour nous, vis-à-vis de nos lecteurs du 19^e siècle, il ne nous est guère possible, si *beau* qu'il soit, d'en charger avec le même sang-froid notre conscience.... Quant aux archives de Lirey, nous ne savons trop que penser des *antiques documens* qu'ont cités ces vénérables auteurs. Mais voici un passage que nous lisons dans un manuscrit fort authentique⁶ provenant des papiers de cette même église.

« Le 19 septembre, office solennel des morts pour le repos de l'âme de GEOFFROY DE CHARNY. Ce chevalier, seigneur de Lirey, « porte-oriflamme de France....., ayant fait une entreprise sur la « ville de Calais en décembre 1348, y demeura prisonnier ; mais, « ayant été mis à rançon⁷, le roi lui fit donner 12,000 écus d'or « pour la payer, le 31 juillet 1351. (Ceci ne parroit guerre s'accorder « avec ce que dit Desguerrois, qui prétend que Geoffroy de Charny « fut délivré de prison par un miracle tout semblable à celui de la « délivrance de saint Pierre de la prison où Hérode l'avait fait en- « fermer⁸).... »

Toutefois, sauf l'intervention des deux anges, à laquelle nous sommes forcés de substituer celle des 12,000 écus, tout le récit de Jean Ragon subsiste, sans rien perdre de son intérêt. Les lettres de fondation, dont nous possédons les originaux, témoignent effectivement de la dévotion particulière qu'avait le pieux chevalier pour la vierge Marie; l'église y est spécialement fondée en l'honneur de son *Annonciation*, et rien n'empêche de croire que le vœu de cette œuvre pie ait été conçu par le vaillant capitaine, alors qu'il expiait dans la captivité d'Édouard III sa malheureuse tentative pour reprendre Calais.

Quoi qu'il en soit, la collégiale fut donc édifiée. Le pape et le roi de France s'empressèrent de confirmer cette fondation et de l'accroître de leurs privilèges, les uns temporels, et les autres spirituels. Innocent VI, qui portait alors la tiare, lui fit dans ce dernier genre

¹ A ses dépens.

² *Les Annales et chroniques de France, depuis la destruction de Troyes*, etc., par Nicolle Gilles. 1757. — in-fol. ann. 1347.

³ Edition de Buchon (Panthéon littéraire), tom. I, chap. 326 et suiv.

⁴ Ès, aux, dans les.

⁵ Avantagusement.

⁶ *Catalogue des anniversaires et fondations qui se doivent acquitter dans l'Église N.-D.-de-Lirey, copié sur un manuscrit qui avait été fait,*

en 1681, et le présent fait, copié et augmenté des fondations faites depuis, en 1760. Messires Charles-Antoine-François de Trépigny, et François Cartel, étant doyens et chanoines de ladicte église. (Comme on voit il n'existait plus à cette époque qu'un doyen et un seul chanoine). — pag. 8 et 9. — (Arch. hist. de l'Aube. N. D. de Lirey : Temporel).

⁷ Voy. Froissart (Ed. Buchon), tom. I, liv. I, part. 2, chap. 4.

⁸ L'assertion que rapporte ici l'auteur du catalogue est puisée au Moreri qui l'emprunte lui-même du P. Anselme. Voy. Dictionnaire historique de Moreri, au mot *Charny*, et le P. Anselme, *Histoire généalogique* etc., tom. VIII, pag. 201 et suiv.

de grandes largesses : témoin les indulgences dont nous allons parler. Aussi bien les *indulgences* jouent un grand rôle dans l'histoire des tempêtes que l'Église romaine a eu jusqu'à ce jour à traverser. Tout le monde connaît au moins de nom ces grâces particulières qui se conféraient sous l'autorité des successeurs de saint Pierre, et l'on sait les atteintes auxquelles leur abus et leur vénalité exposèrent le pouvoir pontifical. Mais, par le temps où nous sommes, un moins grand nombre assurément connaissent positivement la chose, et peut-être fournirons-nous un aliment nouveau à leur curiosité, en rapportant ici la substance des grandes indulgences qui furent accordées à Notre-Dame de Lirey peu de temps après sa fondation. Voici donc, en raccourci, quel en est le contenu :

« A tous les fils de notre sainte mère l'Église, à qui parviendront les présentes, nous, Bernard d'Assises, etc., etc. (12 en tout), par la miséricorde divine, évêques..., salut sempiternel en N. S..., désirant que l'église de Lirey soit entourée d'honneurs suffisants et vénérée sans relâche des fidèles, nous faisons savoir que — à tous ceux, vraiment pénitents et confès, qui viendront visiter ladite église par motif de dévotion, d'oraison ou de pèlerinage, aux jours des fêtes de sa patronne et aux autres ci-dessous, savoir : Noël, la Circoncision, l'Épiphanie, le Vendredi-Saint, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la Trinité, la Fête-Dieu, l'Invention et l'Exaltation de la Sainte-Croix, Saint-Michel, archange, toutes les fêtes de la bienheureuse vierge Marie, la Nativité et la Décollation de saint Jean-Baptiste, la fête Saint-Pierre et Saint-Paul, apôtres, et celles de tous les autres apôtres et évangélistes, la Toussaint et la Commémoration, la Dédicace de l'Eglise, les jours de Saint-Étienne, Saint-Laurent, Saint-Vincent, Saint-Martin, Saint-Nicolas, Saint-Georges et Saint-Sébastien; de Sainte-Marie-Madelaine, de Sainte-Marguerite, de Sainte-Catherine, de Sainte-Anne, de Sainte-Lucie, de Sainte-Agnès et de Sainte-Agathe; toutes les octaves de ces fêtes pour celles qui en ont, tous les dimanches et tous les samedis de toute l'année;

« A tous ceux qui, dans la même église, assisteront aux messes, sermons, matines, vêpres ou autres divins offices, aux services et enterrements des morts, ou qui en célébreront, feront ou procureront célébrer, ou bien qui feront dévotement le tour de ladite église, en priant pour les trépassés, ou qui suivront le viatique ou l'huile sainte que l'on porte aux malades, ou encore qui le soir, à l'heure où l'on sonne la cloche, diront à genoux, par trois fois, l'*Ave Maria*;

« A tous ceux qui viendront en aide à la fabrique en lui apportant des luminaires, des livres, des calices, des vêtements, ou tous autres ornements qui lui sont nécessaires;

« A tous ceux qui donneront à cette église ou lui légueront, soit par testament, soit d'une autre manière, qui lui feront donner ou léguer, de l'or, de l'argent, ou quoi que ce soit de leur avoir;

« Comme aussi à tous ceux qui visiteront l'église ou ses reliques, et qui répéteront pieusement l'oraison dominicale avec la salutation angélique, les sept psaumes de la pénitence ou toute autre prière, ou bien qui célébreront ou feront célébrer des messes pour la prospérité et santé du seigneur évêque, pour celle de très-noble prince monseigneur le duc de Bourgogne ¹....., pour sa femme..... pour la discrète personne du doyen de céans et pour eux lorsqu'ils auront passé de cette vie dans l'autre, et pour les âmes de feu, de pieuse mémoire, monseigneur Geoffroy de Charny, chevalier, fondateur de cette église, et de feu madame Jeanne de Thoucy, jadis son épouse;

« A tous ceux-là et à chacun d'eux, toutes et quantes fois et dans quelques lieux qu'ils fassent dévotement ces choses ou l'une d'elles, — Nous, — appuyés de la miséricorde du Dieu tout-puissant et de l'autorité de ses bienheureux apôtres Pierre et Paul, nous remettons et relâchons (*relaxamus*) miséricordieusement en N. S. quarante jours des pénitences qui leur ont été prescrites, pourvu toutefois que la volonté du pasteur diocésain y accède et consente.

« En témoignage de quoi nous avons à ces présentes appendu nos sceaux. — Donné à Avignon le cinquième jour de juin, l'an du seigneur 1357, et du pontificat de monseigneur Innocent, pape VI^e du nom, le cinquième. »

Indépendamment de ces mystiques faveurs, dispensées comme on voit d'une main peu avare, « ce pieux et libéral fondateur, ajoute « notre chroniqueur du XVII^e siècle, avoit donné à ceste église de « Lirey, l'un des plus riches reliquaires qui soient au monde, scavoir « l'un des saints suaires de N. S., représentant au long l'image de « nostre dict seigneur, lequel ennoblissoit grandement ceste église et « y attiroit une infinité de personnes pour le visiter, dont prove- « noient plusieurs aumônes. » L'histoire de cette relique, d'abord soustraite lors des guerres du XV^e siècle, puis transportée à Chambéry, puis enfin, à Turin, le tout avec accompagnement d'une multitude de miracles, occupe plusieurs pages dans la chronique de Jean Ragon, et a fait noircir des volumes. Mais nous nous garderons bien de nous fourvoyer dans ce long voyage. Chemin faisant, le culte de la vérité, que nous professons par-dessus tout au monde, pourrait exposer à de fâcheux dilemmes, soit notre sens commun, soit notre orthodoxie. Nous nous contenterons donc de renvoyer aux nombreux auteurs qui ont déjà traité cette matière, ceux qui seraient tentés de la reprendre et de l'approfondir ².

Tant de bienfaits qu'avait prodigués Geoffroy de Charny, le rang et l'illustration d'un tel personnage, méritaient que sa mémoire se conservât avec révérence et gratitude. Aussi lisons-nous sans étonnement le passage qui va suivre dans un nécrologe ou catalogue d'anniversaires, autre que celui dont nous avons donné un extrait ci-dessus. Son langage et sa date sont du XVI^e siècle.

Au 19 septembre. « L'anniversaire de feu de bonne mémoire

¹ Ici le parchemin est tellement usé et effacé par le pli de la pièce, qu'il est impossible de lire avec une parfaite certitude la ligne que ce pli traverse.

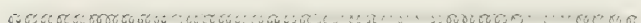
² Voy. Jean Ragon. *Les Eglises collégiales du diocèse de Troyes*, manuscrit de la Préfecture. — Desguerrois, *Saincteté Chrétienne*. — Courtalon, *Top. hist.* T. III. P. 116. — Greffier-Arlagart, seigneur de

Courteilles, en sa relation d'un voyage à Jérusalem, 1553. — Camusat, *promptuarium*. — Le P. Gauthier, jésuite, *Tables chronographiques*, Siècle XV, Col. 12, F^o 757. — Le *Thrèsor spirituel caché dans l'Eglise papale de Saint-Urbain*, par F. de Benoist. — Troyes. 8^o 1552, p. 37, etc., etc., etc.

« Geoffroy de Charny, chevalier, etc., se doit fayre et célébrer le
« plus solempnellement que possible est, ainsy qu'il a bien mérité
« et comme pour le plus excellent personnage qu'on sceust fayre en
« ladite église et pour cestuy (celui) à qui on est le plus tenu. Item
« il fault mettre le poile avec luminaire au milieu du cueur de l'é-
« glise, et estendre les abiz (tapisseries) et ornemens d'icelle sur des
« cordes à l'entour dud. cueur, sonner les cloches et fayre aultres
« cerimonies de l'église du myeux qu'il soit possible; — *Et puy's*
« *après fayre bonne chère!* ¹ »

Vous voyez qu'en ces âges, la foi chrétienne savait se mettre naïvement à l'unisson de cette pauvre nature humaine, qui par fois verse des larmes amères, mais qu'il faut bien aussi laisser un peu rire, entre temps; et que chez nos bons ayeux, — même après les repas funéraires, — comme après le mariage du barbier de Séville, « Tout finissait par des chansons. »

A. VALLET DE VIRIVILLE.



SAINT-JEAN-DE-BONNEVAL.

Saint-Jean-de-Bonneval, *Sanctus Joannes de Bonavalle*, est un village situé à trois lieues et demie de Troyes, à quelque distance de la petite rivière de Mogne. Autrefois il dépendait en partie du duché d'Aumont, et relevait de toutes les juridictions de Troyes.

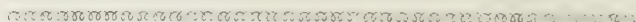
L'ancienne église, qui appartenait aux derniers temps du style ogival, n'existe plus; elle s'est écroulée il y a un peu moins de vingt ans, et une autre a été construite sur les dessins de M. Gauthier, architecte à Paris; la première pierre en fut posée le 4 juillet 1826. Six communes dépendantes de la paroisse de St-Jean-de-Bonneval, ont contribué à sa construction: ce sont celles d'Assenay, de Prunay, de Lirey, de Longueville, de Maupas et de Villery.

L'église nouvelle est dans le goût italien, précédée d'un porche surmonté d'une tour, et divisée en trois nefs; les plus petites sont terminées par des murs droits, et la plus grande, qui en est séparée par un rang de colonnes monolithes d'ordre dorique, par un abside semi-sphérique. Un plafond en menuiserie à compartiments tient lieu de voûte ².

On doit regretter la perte des vitraux de l'ancienne église qu'étaient nombreux et remarquables. L'entrepreneur de la nouvelle construction les avait fait déposer avec assez peu de soin dans une grange du pays, où ils étaient exposés à la curiosité des enfants qui, dit-on, les brisèrent et les dispersèrent pour en avoir les plombs. On n'y attachait pas alors la moindre importance.

Un rétable, sculpté en pierre, provenant de la collégiale de Lirey, avait été transporté, lors de la suppression du chapitre, dans l'église de Saint-Jean-de-Bonneval; mais, pendant la reconstruction de cette

dernière, on l'a déposé au presbytère, où il est encore aujourd'hui. C'est un grand bas-relief divisé en trois sujets, et dont les figures presque de ronde bosse occupent plusieurs plans. Dans le compartiment du milieu est le calvaire, où l'on voit Jésus crucifié entre les deux larrons, avec la Vierge et saint Jean, et autres personnages au bas de la croix; dans celui à gauche, Jésus porté au tombeau; et dans celui de droite, la Résurrection. Le costume des soldats qui gardaient le tombeau dispense de signaler l'époque à laquelle appartient cette sculpture. Ils sont coiffés de larges toques avec de longues plumes, et portent le juste-au-corps, la chaussure et les hauts-de-chausse sillonnés de crevés, tels qu'on en portait du temps de François I^{er} et de Henri II. C'est toujours pour notre époque un nouveau sujet d'étonnement que cette merveilleuse facilité et cette finesse avec laquelle les artistes du XVI^e siècle exécutaient tous ces rétables, composés d'une si grande quantité de figures, auxquelles ils savaient, malgré les nombreuses imperfections qu'on y remarque, imprimer la vie et le mouvement. On ne peut s'expliquer comment surtout ils parvenaient à travailler ces jolies figurines des fonds, non moins soignées souvent que celles des premiers plans, entre lesquelles il paraît difficile qu'on ait pu passer les mains, et même le plus léger outil, sans risquer de tout briser.



MONTIÉRAMEY.

En l'an 837, un vénérable prêtre du territoire de Troyes, nommé Adremare ou Aremare, désirant se retirer dans la solitude, choisit à l'entrée de la forêt de Der un lieu appelé le Meiz-Corbon, ou Manoir-de-Corbon, et il y vécut assez longtemps, n'ayant d'autre habitation qu'une cellule de branches et de feuillage qu'il avait construite lui-même. Touché de son ardente piété, Aledran, comte de Troyes, lui fit don du terrain où il s'était établi, et y joignit une portion de bois qui y était contiguë. C'est là qu'avec l'autorisation d'Adalbert, son évêque diocésain, il jeta les fondemens d'un monastère qu'il nomma Nouvelle-Celle-en-Der (*Nova-Cella-in-Dervo*), pour la distinguer de Montier-la-Celle, appelée l'ancienne Celle (*Cella antiqua*).

Bientôt, dit Courtalon, les religieux s'y multiplièrent et défrichèrent les environs. Ce fut alors qu'Adremare alla à Rome et obtint du pape, Léon IV, la confirmation de son entreprise; il reçut encore de ce pontife des reliques de saint Pierre et de saint Paul; et dédia, suivant l'intention du saint père, son église à ces deux apôtres, ainsi qu'à saint Léon. Ce même pape, dans sa bulle de 847, le recommande à saint Prudence, successeur d'Adalbert, au siège épiscopal de Troyes.

Charles le Chauve, en 864, confirma toutes les donations faites au couvent de Montiéramey, et accorda aux religieux (871) le pouvoir d'élire entre eux leurs abbés, selon la règle de Saint-Benoit,

¹ Archives ci-dessus. Ibid. *Temporel*.

² On peut voir les plans, coupes et élévations de cette Eglise dans un

ouvrage en cours de publication. (*Choix d'Edifices publics construits ou projetés en France.*)

sans être obligés de faire soumission aux Comtes de Troyes, qui étaient alors amovibles. Parmi les bienfaiteurs de cette maison, on remarque le roi Carloman, Robert, comte de Troyes, le roi Eudes, qui, en 892, confirma tout ces privilèges, et le roi Charles-le-Simple, dans le siècle suivant. Ravagés par les Normands, la maison conventuelle de Montieramey, dut par suite, au comte Hugues 1^{er} de Champagne, de grands bienfaits. Ce prince leur donna en 1100 la justice du faubourg Saint-Martin, pour en jouir à perpétuité. Sous François 1^{er}, le 17 janvier 1522, un parti d'infanterie étant venu pour piller l'abbaye de Montieramey, les religieuses, soutenues des habitants et de François de Champigny, garde du lieu, se défendirent avec bravoure, et il y eut de part et d'autre beaucoup de blessés.

A la mort du pieux fondateur, arrivée en 850, le monastère changea de nom et prit celui de Montier-d'Adremare (Monastérium Adremari, ou Arremarense, et, par corruption, Montieramey).

Au commencement du XIII^e siècle, l'abbaye étant devenue riche des libéralités des princes temporels et puissants par la protection des papes, le nombre des religieux augmenta beaucoup : ceux-ci projetèrent de construire une nouvelle église plus près de la rivière de Barse, et d'y établir aussi leur maison. Ce fut Thibaut, vingtième abbé, qui la fit commencer; mais il mourut en 1207, et les travaux furent suspendus jusqu'en l'année 1829, où l'abbé Jacques les fit reprendre avec activité ¹. Il paraît que cette église avait été bien avancée par Thibaut, puisque, en 1240, elle fut achevée et dédiée par Nicolas de Brie, évêque de Troyes. Ce monument était vaste et magnifique, mais, vendu comme bien national en 1792, il a été entièrement démoli, et l'herbe croît aujourd'hui sur l'emplacement qu'il occupait ².

Lors de la construction de cette nouvelle église, celle de l'abbaye avait été cédée par les moines aux habitants du village, qui s'était formé sous les murs du couvent, et qui en avait pris le nom, comme cela est arrivé plusieurs fois, et notamment à Clairvaux.

C'est de cette ancienne église, devenue paroisse, que nous allons parler. Malheureusement les villageois l'ayant, comme les moines, trouvée trop petite, en firent, au commencement du XVI^e siècle, reconstruire les transepts et le chœur. Ces dernières parties de l'édifice, élevées sur un plan plus large, témoignent assez de l'intention qu'on avait alors de le reconstruire entièrement.

La nef ancienne, qui a été conservée sans subir d'altération sensible, appartient au style roman du XII^e siècle. Quatre arcades de chaque côté séparent cette nef des collatéraux; elles sont en plein-cintre à une rentrée avec les arêtes adoucies par un biseau. Les piliers ou pieds-droits sont élevés sur un socle octogone, avec une colonne engagée à chacune de leurs quatre faces. L'ornement des chapiteaux est très-simple : il se compose de quatre feuilles larges à leur nais-

sance, puis très-rétrécies et légèrement recourbées à leur extrémité. Le tailloir est partout uniforme, et se profile d'une doucine raide et d'un larnier adouci sur l'arête. Les bases, du moins celles qui sont achevées, offrent deux tores séparés par une scotie profonde; l'inférieur est très-saillant et affecte la forme méplate d'une lentille : les autres bases sont formées seulement d'un listel et d'un quart de rond renversé.

Un peu au-dessus des arcades de la nef, le mur est diminué d'épaisseur par une retraite en plan incliné; mais à l'aplomb du pilier, cette épaisseur est conservée et forme comme un pilastre auquel la colonne qui porte les grandes voûtes est appliquée. C'est le taillé du chapiteau de cette dernière, qui étant prolongé et profilé en retour, en forme le couronnement.

Au-dessus, d'un pilier à l'autre, cette saillie ménagée dessine un plein-cintre taillé en biseau, qui soutient l'intrados de la voûte.

Les fenêtres qui éclairent la nef, dans chaque travée, sont percées immédiatement sous cet arc, elles sont aussi en plein-cintre fort petits, évasées en dedans, et peu élevées en raison de leur largeur. Un espace très-grand existe entre leur base et le sommet des arcades; il est motivé par le toit du bas-côté qui s'appuie extérieurement au mur de la nef. On sait que dans les églises dont la décoration est plus riche que dans celle-ci, cet espace de mur est occupé par une galerie ou par une suite de petites arcades bouchées.

Les arcs-doubleaux qui dessinent chaque travée de voûte sont à plein-cintre, un peu sur-élevé, sans rentrée et avec l'arête abattue en biseau : dans les bas-côtés, ils sont en ogive avec des profils assez légers dans la nef. L'emploi de l'arc ogival s'explique ici par le peu de saillie des contreforts qui appuient les voûtes, et par l'absence d'arcs-boutants.

Les nervures croisées des voûtes collatérales sont formées d'un boudin accompagné de talons; le même profil se remarque aussi à celles des deux premières travées de la nef; ces dernières nervures sont en outre ornées à leurs intersections de jolies rosaces à cinq feuilles. Les nervures des deux travées suivantes manquent de cet ornement; on peut croire qu'elles ont été ou construites plus tard ou bien reconstruites lors de l'érection du chœur et des transepts : les profils anguleux dont elles sont chargées ne doivent laisser aucun doute à cet égard.

La retraite du mur, que nous avons signalée au-dessus des arcades de la nef, existe aussi sous les fenêtres, aux murs des ailes, et la portion ménagée d'épaisseur forme, comme dans la nef, derrière la colonne, la partie supérieure d'un pilastre couronné par la continuation du tailloir.

En général, il règne une grande régularité dans la partie ancienne de l'église de Montieramey. Le style roman est parfaitement caractérisé par les lignes dont la disposition est simple et sévère tout

¹ Le réfectoire de l'abbaye avait été bâti par l'abbé Robert, qui vivait en 1250, il était né à Montieramey, et fut le premier abbé mitré officiant pontificalement, ce qui existe encore aujourd'hui des bâtiments du couvent appartient aux 17^e et 18^e siècles.

On doit regretter que Courtalon ne nous ait rien dit de la construction de l'église que nous savons avoir été très-remarquable, il n'y avait rien vu qu'une chose, *qu'une gloire en relief*, en pierre de Ton-

nerre, qui accompagnait le maître-autel, et qui avait été faite en 1759 par le sieur Gauthier, sculpteur du Roy; il cite encore avec la même complaisance, une allégorie, ouvrage en bronze doré, appliqué sur marbre blanc, relative à l'attentat du 5 janvier 1757, sur la personne de Louis XV, exécutée aussi par le même statuaire, et aux frais de M. de Chauvelin, qui fut abbé du monastère pendant trente ans.

à la fois. Il n'y a que le peu d'ornement qu'on y trouve et les ogives des grandes voûtes de la nef qui rappellent l'époque de transition.

Nous avons dit que la nouvelle construction était sur un plan plus large que la nef, ce qui rendait le raccord difficile, ou presque impossible, aussi le moyen qu'a employé l'architecte est-il aussi bizarre que singulier; il a imaginé d'obliquer la dernière arcade romane de la nef, et de la briser à son sommet pour aller chercher le pilier qu'il avait construit plus en arrière, ce qui l'a obligé de refaire le dernier arc doubleau des bas-côtés, puis de reconstruire au-dessus le mur en pan oblique en supprimant les fenêtres. Cette direction oblique qui se voit au dehors de l'église, ne pouvait produire, on le pense bien, qu'un très-mauvais effet.

La porte de la nef, qui appartient aussi au style roman, est décorée de colonnettes engagées dans des angles droits rentrants; ménagés dans la baie, ces colonnettes, au nombre de deux de chaque côté, supportent un plein-cintre orné de boudins et de filets de différentes grosseurs, qui en forment la partie supérieure. Les chapiteaux sont garnis de feuilles plates légèrement roulées à leur extrémité, et le tailloir arrondi forme imposte en se prolongeant sur le mur. Les pieds-droits, ainsi que linteau, sont ornés d'un talon sur leurs arêtes, et un double socle, dont la base est formée de deux tores méplats, supporte les colonnettes. Il se peut qu'il y ait existé autrefois des sculptures sur le tympan, mais nous n'avons pu en découvrir aucune trace à cause de la couche épaisse de badigeon dont il est recouvert.

Le portail était assurément terminé par un pignon, mais il a été détruit pour appuyer le mur de la tour qui précède la nef, et qui a été construite il y a environ une soixantaine d'années.

A l'extérieur, les murs de la nef et ceux des bas-côtés sont couronnés par une corniche saillante, formée d'une doucine raide et soutenue par des modillons de formes variées, dont le dessin peut seul donner une idée bien exacte. Les uns sont ornés de zigs-zags; plusieurs sont profilés en quart de rond et en consoles roulées à leur extrémité; enfin, on voit sur les autres des billettes et d'autres ornements. Quelques contreforts anciens ont conservé leur forme primitive, c'est-à-dire qu'ils ont très-peu de saillie, et que leurs retraits sont indiqués par des plans inclinés et sans larmiers.

Le cœur et les transepts, rebâti au XVI^e siècle, sont d'une construction hardie et poussée même jusqu'à la témérité. L'architecte n'a employé que quatre piliers isolés et très-légers pour soutenir une étendue de voûte de plus de vingt mètres en tout sens; un seul de ces piliers occupe l'espace entre la nef romane et le sanctuaire gothique: cet espace, ainsi divisé, forme deux travées accompagnées de bas côtés aussi larges et aussi élevés que la voûte centrale. Il résulte de cette disposition simple et belle un double transept qui donne beaucoup de légèreté et de grandeur à l'intérieur de l'édifice, que de belles fenêtres ogivales éclairent trop vivement peut-être, privées qu'elles sont de leurs vitraux peints.

L'intrados des voûtes est soutenu par des nervures à profils multiples, et dessinent par leurs intersections des compartiments et des étoiles d'un effet généralement agréable.

Mais comme nous l'avons fait remarquer, ces voûtes ont trop de portée, et les contreforts, malgré leur élévation et leur saillie, n'ont pu résister à la poussée des arceaux, ni empêcher les deux pi-

liers isolés des transepts de se déjeter considérablement. Ce mouvement a ébranlé toutes ces belles voûtes, sous lesquelles on n'ose plus passer aujourd'hui sans éprouver un vif sentiment de crainte. Dans plusieurs endroits, elles ont fait disjonction avec les murs, et elles sont tombées en laissant leurs nervures suspendues et à jour comme les côtes d'un immense squelette.

A une époque déjà reculée, on a tenté de soutenir les piliers par des murs de refend et par des arcs-boutants; cette opération n'a pas empêché le mal de faire des progrès, et ils sont aujourd'hui si rapides qu'il est à craindre que, faute de réparations faites à temps, cet édifice ne croule entièrement et ne puisse jamais être relevé. Cette crainte est d'autant mieux fondée que les habitants de Montieramey, comme ceux de tous les villages qui se sont formés autour des abbayes, n'ont pas un centime de revenu.

Le rétable sculpté en bois de chêne du principal autel provient de l'église abbatiale démolie, comme on l'a dit, à la révolution: c'est un ordre corinthien à colonnes torses, couvertes de pampres, portant ressaut d'entablement, surmonté d'un fronton circulaire coupé, et dont chaque partie est terminée par une rosace d'où s'échappe une guirlande de fruits. Du tympan naît un amortissement en ligne courbe rentrante portant corniche, et surmonté d'un vase de fleurs. Deux vases semblables, d'où sortent des flammes, sont placés à l'aplomb des colonnes. Cet autel est un ouvrage du XVII^e siècle.

Les cinq grandes fenêtres de l'abside sont à deux meneaux; elles étaient ornées de beaux vitraux peints qui malheureusement sont, la plupart, mutilés. Dans la première, à gauche, on voit en haut le martyr de saint Sébastien, puis celui de saint Etienne; au bas un Saint-Victor avec les figures des donateurs; dans la croisée suivante, un Christ avec la Madeleine au pied de la croix.

La fenêtre du milieu a été murée dans toute son épaisseur, en 1674; on a seulement ménagé un œil-de-bœuf dans la partie supérieure. A la première fenêtre, à droite du sanctuaire, est une grisaille exécutée en 1549, comme on le voit par le millésime tracé sur le verre. Dans le haut, le Père éternel en tiare et en chape papale; au-dessus le Saint-Esprit; au-dessous Jésus-Christ avec le nimbe, et plus bas la Vierge tenant l'enfant Jésus, au milieu d'une gloire flamboyante, et le croissant sous ses pieds. Dans les panneaux à droite et à gauche du Christ sont les apôtres, tous nimbes, et les compartiments, de chaque côté de Dieu le père, sont occupés par des anges tenant des harpes d'or. A la partie inférieure de la fenêtre étaient les figures des donateurs, dont il ne reste plus que quelques fragments. La deuxième fenêtre du sanctuaire n'offre plus de même que des fragments d'une teinte fortement colorée.

Un clocher ou flèche recouverte d'ardoise s'élevait au-dessus de la voûte centrale de l'église de Montieramey; il a été détruit en 1838, lors des réparations faites à l'extérieur de l'édifice.

En descendant la butte sur laquelle l'église se trouve placée, on peut voir le bâtiment abbatial au fond d'une cour que traverse la Barse. Cette maison moderne, dont est aujourd'hui possesseur M. Lerouge, maire de Montieramey, n'offre qu'un premier étage à neuf croisées de face, avec un fronton. Une partie du logement des moines se voit aussi sur la droite, un peu en avant; il est construit en briques du pays, avec des bossages en pierre de taille aux angles et aux baies des portes et fenêtres. Sur un pignon aigu qui s'élève au milieu, on voit gravé en creux le millésime 1669.

SAINT-PARRES-AUX-TERTRES.

Ce village, nommé dans les vieux titres *Sanctus Patroclus in colle*, est en effet situé sur une colline appelée anciennement *Mont-des-Idoles*, où Saint-Parre, noble citoyen de Troyes, souffrit le martyre l'an 275 par ordre d'Aurélien, gouverneur des Gaules. C'est à la place où il fut enterré que, suivant la tradition, le prêtre Eusèbe, lorsque la persécution eut cessé, fit bâtir une chapelle qui est devenue depuis la paroisse cardinale de Saint-Parres-aux-Tertres.

L'église, rebâtie pour la dernière fois au commencement du XV^e siècle, n'a point été entièrement achevée suivant le plan de l'architecte; on voit que la nef devait avoir plus d'étendue, et le mur moderne, surmonté d'un pignon qui la termine à l'ouest, est construit entre deux piliers dont le fût, avec la naissance des arcades, sont apparents à l'extérieur. L'ogive de l'une de ces arcades se dessine aussi sur le flanc de la tour. L'arc doubleau ogival qui devait terminer la première travée du bas-côté droit, et commencer la seconde, apparaît aussi en demi-relief sur le mur de clôture provisoire qu'on y a construit.

La porte d'entrée de la nef est un arc plein-cintre avec archivolte, encadré par un entablement d'ordre dorique soutenu par deux pilastres élevés sur leurs piédestaux. Au-dessus de la porte est un œil-de-bœuf, et le pignon est surmonté d'une croix.

On descend six marches pour entrer dans la nef; celle-ci se compose de cinq arcades et de piliers cylindriques à base octogone peu élevée; les voûtes sont basses et d'une élévation égale dans tout l'édifice, c'est-à-dire qu'il n'existe pas de fenêtres pour éclairer la nef centrale, dont les voûtes, plus soignées cependant, sont à nervures croisées et à doubles pendentifs.

Une tour carrée, assez peu élégante, s'élève et fait saillie à gauche de la porte; des contre-forts à retraits, doublés à chaque angle, l'appuient jusqu'à son couronnement. L'étage supérieur, qui renferme les cloches, est ouvert sur chacune de ses faces par deux plein-cintres, et le tout est terminé par un toit pyramidal, à double épi, surmonté d'une croix de fer enjolivée d'ornements en plomb.

Une tourelle circulaire fait saillie dans l'angle rentrant que forment les deux contre-forts à l'angle nord-ouest de la tour. Cette tourelle, couverte par un toit en forme de cloche, comme d'usage, renferme l'escalier.

A l'angle opposé de la tour on voit un arrachement de mur décoré d'une niche circulaire. C'était le projet du portail qui devait terminer la nef, alongée alors d'une travée.

Au bas du contrefort de côté on lit cette inscription gravée en creux :

LE 9^e DU MOIS DE MAI 1557
FUT COMMENCES CESTE TOUR PAR
LA : DEMET ET THIEDOT ET G. D.

Au-dessous, une autre inscription rappelle qu'en l'an 1697 une

grande crue d'eau a causé de grands dommages à la commune de Saint-Parre.

L'abside, voutée comme la nef, est à cinq côtés percés chacun d'une fenêtre ogivale à un meneau, et appuyé extérieurement de contre-forts à retraits disposés suivant la ligne des principales nervures de la voûte.

Une porte latérale est ouverte au sud : c'est la seule partie ornée de l'église de Saint-Parre. Elle a, du reste, tant de ressemblance avec celle qui correspond au même côté de l'église de Pont-Sainte-Marie, que nous nous dispenserons ici de la décrire; il n'y a qu'un dessin qui pourrait en faire apprécier les légères différences, qui ne portent que sur les détails. Parmi les figures sculptées dans les gorges, on remarque en bas deux hommes vêtus de pourpoints et de hauts-de-chausses crévés, et coiffés de toques qui complètent le costume du temps; l'une de ces figures est montée sur une énorme tête barbe : est-ce David, vainqueur de Goliath, que le sculpteur aurait voulu représenter? Nous n'oserions l'affirmer : les accessoires sont tellement mutilés qu'il est impossible d'avoir une certitude sur ce point.

Plusieurs tombes gravées existent au côté droit du chœur, mais la pierre en est aussi tellement usée, que nous n'avons pu lire que cette inscription, ainsi disposée sur l'une d'elles :

*Cy gist Jean Baptiste
Dorigny escuyer seigneur
de Saint Parre au Tertre, les Mineaux
et autres lieux, gentilhomme ordinaire
de monseigneur le duc d'Orléans
frère unique de Sa Majesté qui décéda
le vingt-quatrième jour de novembre mil
six cents soixante et dix neuf.*

Le village de Saint-Parre était trop près de Troyes pour n'avoir pas mis à contribution cette brillante école de peintres-verriers établis dans cette ville pour la décoration de son église, comme l'ont fait toutes les autres communes des environs, où ces belles peintures sont tellement à profusion qu'on s'étonnerait de voir une église qui n'en soit pas pourvue. Malheureusement celles de Saint-Parre ont beaucoup souffert, et sont loin d'être complètes; mais il nous reste encore à signaler quelques beaux fragments et des panneaux ou sujets entiers qui sont d'une fort belle exécution.

A la deuxième fenêtre, au nord de la nef, est peinte la Transfiguration; on voit Jésus dans une gloire entre Moïse et Aaron. Au-dessus, Dieu le père avec le Saint-Esprit, accompagnés d'anges et de chérubins, sur un fond d'azur étoilé. Vers le bas du Vitrail sont trois saints, parmi lesquels on reconnaît saint Pierre et saint Jean à leurs attributs. Plus bas encore, on voit saint Jacques en costume de pèlerin, avec son rochet orné de coquilles et son bâton de voyage à la main; il figure là comme patron du donateur, dont la figure a été brisée.

Le vitrail de la deuxième fenêtre, à gauche du chœur, est riche en sujets variés; on y voit d'abord la Vierge, puis la rencontre de saint Joachim et sainte Anne sous la porte dorée. Plus bas est saint Nicolas, patron du donateur, qui est représenté à genoux avec ses cinq fils vêtus de robes violettes, rouges, bleues, etc. La mère

de ces jeunes gens y est peinte aussi dans la même posture, avec ses filles placées derrière elle ; saint Jean-Baptiste, son patron, lui appuie la main derrière l'épaule en signe de protection.

A la deuxième fenêtre à droite, Adam et Ève reçoivent du serpent la pomme maudite. Dans le panneau à côté, Dieu le père représenté en costume papal, reprend Adam et Ève de leur désobéissance ; près de lui on voit l'ange qui, l'épée flamboyante à la main, s'apprête à les chasser du Paradis. En haut du vitrail sont représentés la Nativité et l'Adoration des mages ; mais ces peintures sont évidemment plus modernes, et ne remontent guère qu'au commencement du XVII^e siècle ; on y reconnaît le même goût de dessin, le même faire, que dans celle du beau vitrail de l'église de Saint-Martin-ès-Vignes, près Troyes, où les différents sujets de la vie de la Vierge occupent tout une fenêtre du bas-côté droit du chœur. Il n'est pas impossible que celle que nous citons provienne de cette dernière église qui a eu quelques panneaux d'enlevés. Une jolie grisaille décore le tympan à jour au-dessus de la porte méridionale ; ce sont trois figures de donateurs rangés de file dans une galerie, avec chacun leur patron. Dans la partie supérieure on voit la Vierge enlevée par des anges, avec la date de 1517.

A la fenêtre suivante, une grisaille présente une Sainte dans un limbe, et au bas un personnage à genoux.

Les panneaux de la troisième fenêtre, toujours en suivant à l'orient, sont remplis par des sujets de la vie de saint Nicolas. En haut la Naissance du saint, à droite le Miracle de l'arbre coupé ; puis à côté le Saint empêchant un bourreau de couper la tête à trois jeunes hommes qui sont agenouillés. Dans le panneau au-dessous, saint Nicolas délivre un navire que des diables, logés dans la mâture, empêchaient d'avancer ; puis, en pendant à gauche, sa Consécration.

Dans la fenêtre qui suit on peut encore remarquer, entre plusieurs figures, la Vierge assise sur un trône avec l'enfant Jésus sur ses genoux.

drales, ornement de nos cités, dont les grandes dimensions, la construction délicate et hardie, et les précieux souvenirs historiques qu'elles rappellent, offrent généralement un plus haut degré d'intérêt à l'artiste observateur et au savant.

La Cathédrale de Troyes, l'une des plus grandes et des plus belles du royaume, présente, dans les différentes parties qui la composent, toutes les modifications qu'a éprouvées l'architecture gothique depuis le commencement du treizième siècle, auquel appartiennent ses premières constructions jusque vers le milieu du seizième, époque de l'achèvement de son grand portail. Ces changements, qu'il nous paraît intéressant de suivre et de signaler dans le passage d'un siècle à l'autre, ont singulièrement ajouté à la richesse pittoresque de ce monument, et si l'on doit, avec raison, regretter qu'il n'ait point été achevé sur le dessin primitif, on ne remarquera pas du moins, sans quelque satisfaction, que les architectes qui furent successivement chargés d'en conduire les travaux, tout en sacrifiant au goût de leur temps, ont su conserver l'harmonie des grandes lignes et la beauté du plan tracé par leurs prédécesseurs.

Un mémoire sur l'origine et les diverses époques des constructions de la cathédrale de Troyes a été publié par Grosley, dans ses *Ephémérides* ; nous profiterons des recherches de ce savant, en reproduisant ici ce mémoire, qui servira naturellement d'introduction à notre travail, et auquel nous ajouterons des détails et des notes qui peuvent en augmenter l'intérêt.

ORIGINE, ÉPOQUES DE CONSTRUCTION.

Quelques-uns de nos historiens ¹, s'appuyant sur de vieilles légendes, font remonter l'origine de l'église de Troyes jusqu'au temps même des Apôtres ; mais le faible de cette opinion avancée sans aucune preuve, est démontré par le témoignage non suspect de Sulpice Sévère, qui s'exprime ainsi en parlant de la persécution de Marc-Aurèle ² : *Tunc primum intrâ Gallias, martyria visa sunt, serius transalpes, religione Dei susceptâ* ; témoignage confirmé par celui des actes de saint Saturnin, évêque de Toulouse, écrits au cinquième siècle, et suivant lesquels la prédication apostolique ne s'étendit du midi au nord que *sensim et gradatim*.

Grégoire de Tours fixe l'arrivée de saint Denis à Paris à l'an 250, et M. De Tillemons dit qu'il n'y a point eu d'églises bâties par les chrétiens avant cette époque, ce qui s'accorde avec celle du martyr de saint Savinien, premier apôtre de Troyes, fixée par les actes de saint Parre à l'an 275, sous l'empire d'Aurélien.

Suivant donc la tradition la plus accréditée, les premiers habitants de Troyes, que saint Savinien convertit à la foi chrétienne, élevèrent vers l'an 259, sur l'emplacement qu'occupe encore aujourd'hui dans la Cathédrale la chapelle du Sauveur ³, un oratoire ou chapelle dans laquelle ils se rassemblaient pour prier le vrai Dieu. Le nombre de ces premiers fidèles s'étant ensuite considérablement augmenté, on agrandit ou plutôt on reconstruisit cette chapelle sur un

TROYES.

ÉGLISE SAINT-PIERRE, CATHÉDRALE.

Entre les nombreux monuments religieux que possède la France, on doit distinguer et mettre au premier rang les anciennes Cathé-

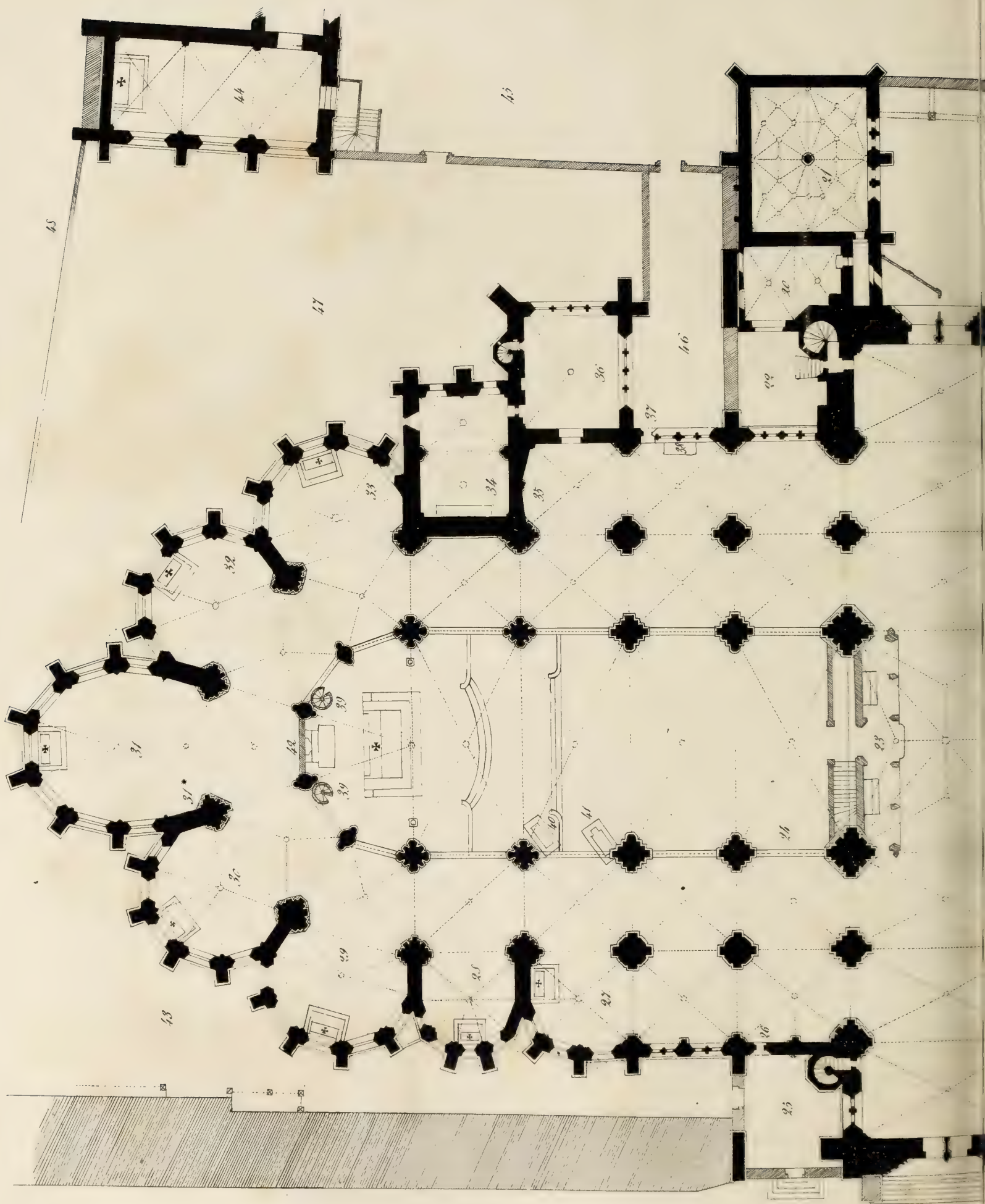
¹ N. Camusat et Desguerrois.

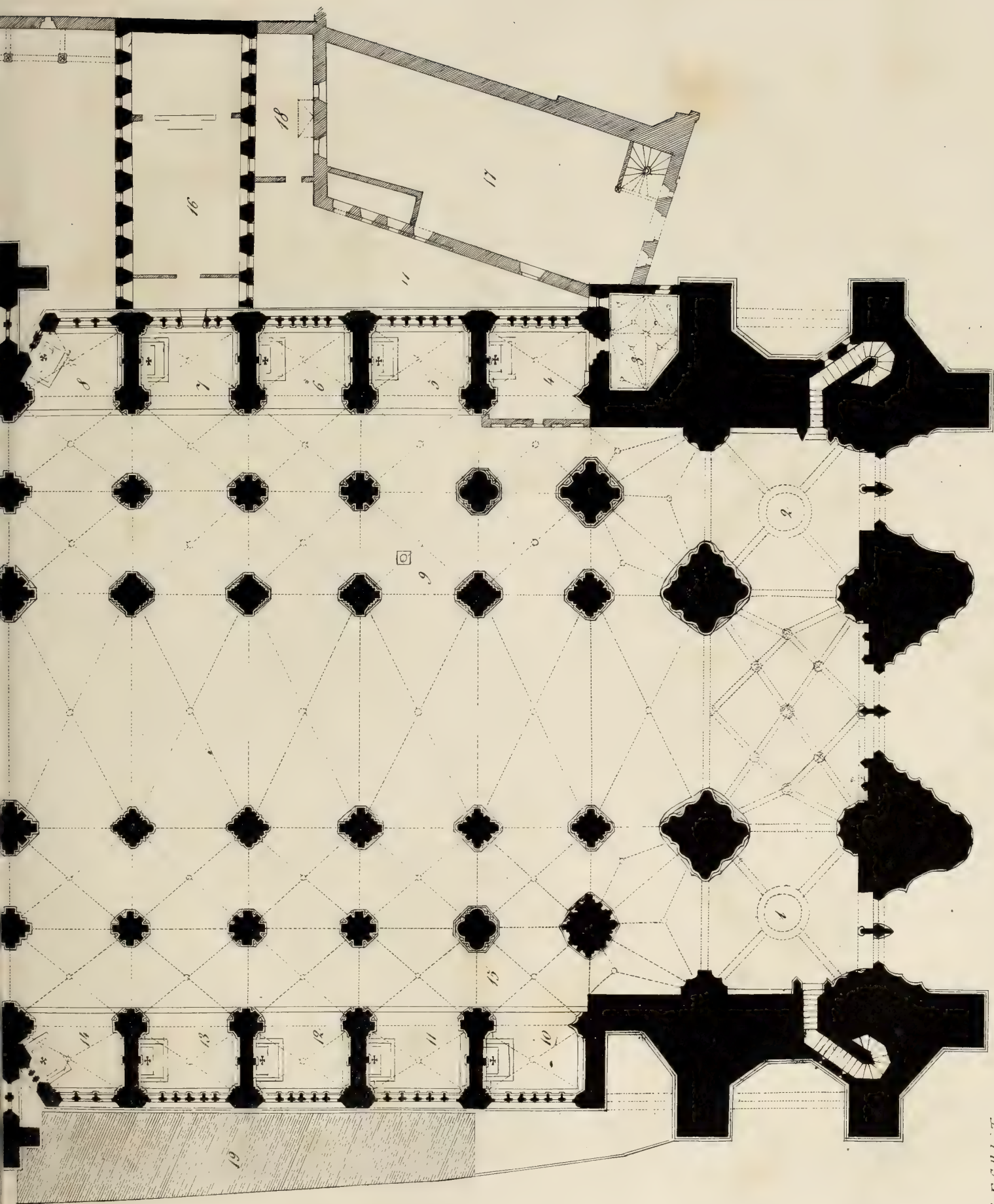
² *Sulpicius Severus*, liv. II.

³ Selon la tradition conservée, cette ancienne chapelle occupait en

étendue la place de celles de la Croix, des Rois et du Sauveur, au bas-côté gauche de l'église actuelle. Elle était, selon toute apparence, construite en bois comme presque toutes celles qu'élevèrent les premiers chrétiens.

PROJET





Arnaud

Echelle de 12 Toises

Plan de l'Eglise Cathédrale

Lith. de E. Collot à Troyes

plan plus étendu, et elle devint pendant plusieurs siècles l'église-mère du diocèse de Troyes. L'édit de pacification donné en 313 par Constantin, permettant de construire des églises, nos évêques s'empressèrent d'en profiter.

Vers 870, Otulphe, trente-huitième évêque, entreprit de rebâtir cet édifice qui tombait en ruines; il fit part de son projet à Hincmar, archevêque de Reims, dont il reçut des avis : *Scriptis Hincmarius, dit Flodoard, Otulpho Tricassino de Ecclesia sancti Petri, quam restruere tractabat, qualiter ageret.*

Le cartulaire de saint Loup nous apprend que sous l'épiscopat d'Otulphe, pendant que l'empereur Charles-le-Chauve faisait travailler au monastère de Saint-Loup, situé alors où est la maison de Saint-Martin-ès-Aïres, hors de l'ancienne enceinte de la ville, on posait les fondements de l'église de Saint-Pierre. C'est tout ce qu'on a pu savoir sur la construction de cette deuxième Cathédrale.

Lors de l'invasion des Normands en 898, sous l'épiscopat de Bodon, successeur d'Otulphe, elle fut ruinée par ces barbares, et rebâtie de nouveau en 980, par l'évêque Milon, qui l'agrandit de six autels. Robert d'Auxerre rapporte que cet évêque, en faisant creuser les fondements, trouva plusieurs tombeaux des anciens évêques de Troyes, ses prédécesseurs, et que sachant par tradition que sainte Mathie *Mastidia*, patronne de la ville, avait été enterrée sous un autel de l'ancienne église, il fit abattre cet autel et creuser assez avant à la place ¹; on découvrit d'abord le cercueil d'un évêque, que l'on enleva, et ensuite celui de la Sainte qui se trouvait précisément au-dessous ². A l'ouverture du tombeau, on vit le corps enveloppé d'un voile de pourpre et dans un état parfait de conservation; Milon le fit placer avec honneur sur un autel, où il resta plusieurs années. La construction de l'église étant avancée et les autels consacrés, on posa la chaise vers la partie septentrionale, auprès d'un autel dédié à saint Jean-Baptiste, où elle resta long-temps exposée à la vénération des fidèles qui s'y portaient en foule avec grande dévotion.

Milon ayant consacré les nouveaux autels, *majoris templi altari-bus dedicatis*, mit le temple qu'il venait d'édifier sous l'invocation du Sauveur, soit en mémoire de l'ancienne chapelle de ce nom, regardée comme le premier lieu d'oraison du diocèse, soit à cause d'une image du Saint-Sauveur en argent, conservée dans l'église de Troyes depuis le règne de Charlemagne.

Par une lettre datée du second jour d'avril de l'an 1104, Hugues, comte de Troyes, en action de grâces de la guérison inespérée de ses plaies, donne aux chanoines et à leurs domestiques de grands privilèges et franchises, et de plus, la dixième partie de son entrée de ville pour l'entretien de l'église cathédrale qu'il nomme *Saint-Sauveur*. Cette lettre fut passée en présence de Richard, cardinal légat, de plusieurs évêques et archevêques qui se trouvaient alors assemblés à Troyes pour la tenue du Concile, et que le comte Hugues prit à témoin de sa donation.

Dans d'autres chartes manuscrites, cette église est nommée *des*

Saints-Apôtres et du Sauveur, de Saint-Pierre et du Sauveur, et la paroisse, qui de toute antiquité est en titre dans la Cathédrale, est encore aujourd'hui nommée *du Sauveur*.

L'église de Milon subsistait depuis près de deux siècles, lorsque le 23 juillet de l'an 1188, sous l'épiscopat de Manassès de Pougy, un horrible incendie consuma presque toute la ville de Troyes, et détruisit avec plusieurs lieux saints la Cathédrale qui était très-belle et toute couverte de plomb : *Episcopalis Ecclesia* (dit Robert, religieux de Saint-Marien d'Auxerre, qui donne une peinture touchante de cet événement), *tegulis plumbeis decenter cooperta illo incendio conflagravit.*

C'était alors le temps de la foire appelée *la foire chaude de Saint-Jean-Baptiste*, où quantité de marchands étrangers avaient amené de riches marchandises. Le feu ayant pris la nuit pendant que s'élevait un grand vent, on ne put rien sauver. L'église de Saint-Etienne, nouvellement bâtie par le comte Henri, qui l'avait fait couvrir en plomb, et enrichie d'ornements précieux, fut entièrement ruinée ainsi que celle de Notre-Dame-aux-Nonains, où plusieurs religieuses furent étouffées par les flammes. Les reliques des saints Evêques de Troyes ayant été brûlées aussi avec la Cathédrale, furent recueillies depuis dans quatre petites chasses que l'on voyait encore au commencement du dernier siècle sur une tribune élevée au-dessus du grand autel; ces chasses ayant été visitées le 15 octobre 1578, par M. Claude de Bauffremont, évêque de Troyes, assisté des députés du Chapitre, on n'y trouva que des pots pleins de cendres et des ossements brûlés, restes de ce désastreux incendie ³.

La consternation où ce terrible événement avait plongé les habitants de Troyes, les pertes particulières qu'ils avaient à réparer, la courte durée de l'épiscopat de l'évêque Haice de Plancy, qui ne fut que de trois années, l'absence de Garnier de Trainel son successeur, qui avait suivi l'armée des Latins à la cinquième croisade, n'avaient pu permettre à ces deux prélats de songer à réédifier leur église, et vingt ans s'écoulèrent avant que l'on pût entreprendre de la relever de ses ruines. Cependant les règnes de Thibaut-le-Grand et de Henri I^{er} son fils, avaient préparé à la ville de Troyes d'immenses ressources. Ces princes, par l'établissement de nombreuses manufactures, les affranchissements et l'importance qu'ils surent donner aux foires, avaient attiré dans leur capitale le commerce de toute l'Europe, et l'avaient rendue l'une des plus populeuses et des plus florissantes villes de la France. *Treca*, dit Robert, auteur précité, *eivitas populosa, referta opibus, tectis amplissima*. La Cathédrale à rebâtir devait donc être proportionnée à l'agrandissement considérable de cette cité. A cette époque, l'enthousiasme religieux pour la construction des édifices sacrés était porté à son plus haut point : nos évêques français, sans autres secours que les dons des fidèles, sans autres fonds que la foi plus vive de ces temps, commençaient de vastes basiliques ⁴ qu'ils savaient bien ne pouvoir être achevées de leur vivant, mais qu'ils comptaient devoir l'être par

¹ M. Breyer, auteur des *Mémoires sur la Champagne*, assure que de son temps on conservait encore la pierre de cet ancien autel du côté du septentrion, dans la chapelle de sainte Mathie.

² Dans les premiers siècles du christianisme, on enterrait les corps des saints Martyrs sous les autels, et les fidèles aspiraient à être ensevelis

près de ces précieux restes, *hoc à majoribus provisum est, ut Sanctorum ossibus nostra corpora sociemus, etc.*, dit saint Maxime.

³ Mss. Duballe, tome II, p. 180.

⁴ Les premiers chrétiens avaient en horreur les temples païens, et, même après l'établissement du christianisme, il leur répugnait de s'en

leurs successeurs, animés du même esprit, et auxquels ils léguaient ce noble soin. Des projets de ce genre, formés alors de toutes parts ¹, et l'influence qu'exerçait déjà sur le goût des architectes européens la vue des monuments de l'Orient, firent du commencement du XIII^e siècle le plus beau temps de l'architecture du style ogival ².

Dans ces circonstances heureuses, en l'année 1206, les députés du chapitre de Troyes étant à Rome, élurent pour évêque Hervée, homme d'un caractère ferme et élevé. Ce prélat, que le village de Courmoiron ³ avait vu naître, était à peine sur le siège épiscopal, qu'il arrêta le plan d'une nouvelle Cathédrale, dont il jeta bientôt après les fondements.

Rien de moins opulent, dit Grosley, que l'ancien domaine des évêques de Troyes; mais une sage économie, une respectable frugalité, leur faisait trouver dans de modiques revenus un superflu considérable, dont ils ont usé d'une manière digne d'eux et de leur état, en le consacrant à la religion et à la postérité.

Un acte manuscrit nous apprend que Hervée, pour agrandir l'emplacement qu'occupait l'ancienne église, fit démolir en 1208 le four banal de Sainte-Mathie, et le fit transporter sur un terrain appartenant à un nommé Chrétien le Pêcheur, avec lequel il échangea un autre terrain situé près des anciens murs de la ville, à l'orient de l'église, sur un bras de rivière qu'on appelle encore aujourd'hui *Meldançon* ⁴, *pro Ecclesiâ*, dit l'acte, *B. Petri Trecentis dilatandâ*

cum extrâ muros civitatis fabrica ejusdem Ecclesiæ se protenderet.

Le plan de Hervée était grand et magnifique, mais il n'eut pas la satisfaction de l'exécuter en entier. A sa mort arrivée le 2 juillet 1223, le sanctuaire de l'église actuelle et les chapelles semi-circulaires qui l'environnent, c'est-à-dire les plus belles et les plus délicates parties de l'édifice, étaient élevées. Ces constructions, qui furent l'ouvrage de quinze années seulement, donnent lieu de penser que si des circonstances n'eussent point empêché les évêques, successeurs de Hervée, de les continuer avec la même activité, la Cathédrale de Troyes, ouvrage d'un même siècle, aurait offert dans toutes ses parties cette harmonie de style qui seule constitue la perfection.

En 1227, sous l'évêque Robert, le rond-point de l'église fut très-endommagé par un tourbillon de vent, il fut même renversé si l'on en croit une bulle de Grégoire IX, datée de Pérouse du 10 septembre 1229, où il dit : *Trecentis Ecclesiæ tenebroso turbine quatuor concussis angulis, ab imis corruit fundamentis.*

Mais, comme l'observe Grosley, cette bulle avait pour but d'émouvoir la charité des fidèles, et d'ailleurs, les vitres des chapelles qui sont évidemment celles que Hervée y fit placer, n'eussent point échappé à cet éboulement.

Le cardinal Romain de Saint-Ange, légat du même pape Gré-

servir pour leur culte, préférant les basiliques ou cours de justice de Rome antique. Ces édifices étaient divisés longitudinalement par deux rangs de piliers ou colonnes qui laissaient entr'elles un grand espace dans le milieu, et deux autres moindres sur les côtés. Le parquet des juges à l'extrémité, devint le sanctuaire où l'autel était placé. De nouvelles églises furent même bâties sur ce plan, et lorsqu'enfin il fut abandonné, et qu'on donna aux églises la forme d'une croix, le nom resta; c'est ainsi que Saint-Pierre-de-Rome est appelée la Basilique. *Voyage en Italie*, par M. Simond.

¹ En 1215, Guillaume de Seignelay, évêque d'Auxerre, reconstruisait la jolie Cathédrale de cette ville sur les fondemens de l'ancienne. L'évêque Evard posait en 1220 la première pierre de la belle église d'Amiens, et le pape Urbain IV élevait à Troyes l'élégante collégiale de Saint-Urbain. Saint-Louis et d'autres princes édifièrent dans le même siècle une foule de monumens religieux très-remarquables, qu'il serait trop long d'énumérer.

² La plupart des écrivains se contredisent entr'eux sur l'origine de l'architecture à ogives: les uns assurent que ce genre de construction nous vient des Arabes; les autres, des Maures d'Espagne; et les derniers enfin, qu'elle est une imitation de celle des peuples du nord, d'où elle a reçu improprement le nom de *gothique*. Ces questions ne sont point encore résolues; cependant le plus grand nombre s'accorde pour attribuer au séjour des Francs en Orient ce goût d'architecture, et son introduction en Europe dans le douzième siècle.

Quelques faits semblent appuyer cette dernière opinion.

Rien n'était plus commun (dit M. Michaud dans son excellente histoire des Croisades), que de voir des seigneurs Croisés, à leur départ pour la Palestine, ou à leur retour en Occident, fonder un monastère ou une église. On cite plusieurs pèlerins qui, en revenant de Jérusalem, employèrent leurs trésors à construire des églises dont la forme put leur offrir l'image du Saint-Sépulcre qu'ils avaient visité.

Olivier I^{er}, sire de Clisson, en rebâtissant son manoir à son retour de la Palestine en 1223, voulut y attacher un souvenir de cette terre sanctifiée d'Orient. Il y a lieu de croire que ce seigneur y avait habité le château de Césarée, vulgairement appelé la Tour-des-Pèlerins, qu'au moins cet édifice l'avait particulièrement frappé, car il reproduisit les profils et la forme des créneaux et des machicoulis qui y existent encore, dans sa forteresse de Clisson. En effet, M. Cassas, qui a vu et même dessiné ces deux monumens, a fait cette observation intéressante consignée dans la notice sur la ville et le château de Clisson, écrite par M. Lemot, statuaire célèbre.

Beaucoup d'autres monumens, tout-à-fait conformes au style gothique et antérieurs aux croisades, se voient encore aujourd'hui dans l'Orient, tels sont : la *Tour-du-Saint-Sépulcre*, la *Fontaine-des-Serpens*, près Tortose en Syrie; le *Meckias* ou Nilomètre du Caire, construit en 833; les *ruines du palais de Saladin*; la *Mosquée du sultan Zahis*, dans la même ville, etc. Voyez John Haggitt, *letters on gothic architecture*.

C'est donc, comme nous venons de le dire, au treizième siècle que la France et quelques nations voisines sont redevables des plus beaux monumens religieux qu'elles possèdent. A cette époque, nos architectes abandonnèrent entièrement les formes pesantes du style lombard, introduit en France sous Charlemagne, et substituèrent aux lourds pleins-cintres, l'élégante ogive; aux piliers massifs, ces faisceaux de colonnes déliées, qui, s'élevant avec grâce dans les airs, ont donné à l'intérieur de nos églises une légèreté, un grandiose jusqu'alors inconnus, et quelque chose enfin de moins terrestre, qui semble convenir plus particulièrement qu'à aucun autre genre à la dignité du culte des chrétiens.

³ *Curte-morini* Courmoiron, aujourd'hui Saint-Benoît-sur-Vaunes, à 2 lieues 1/2 de Troyes.

⁴ L'étendue de la ville à l'orient ne dépassait pas alors le pont Ferré, sur ce bras de la Seine qui abreuve le moulin de *Meldançon*.

goire IX, parle de cet événement dans un rescrit daté de Saint-Denis en France du 21 novembre 1228, et cite l'église de Hervée comme un ouvrage magnifique et somptueux.

Dans cet accident, l'ancienne image du Sauveur qui était placée dans la chapelle de ce nom, fut retrouvée entière sous les débris, ainsi que le corps de sainte Hélène placé dans la même chapelle deux ans auparavant, et dont la châsse fut toute brisée ; chaque chanoine donna un setier de froment pour la rétablir.

L'évêque Nicolas de Brie fit réparer le dommage, et pendant son long épiscopat, c'est-à-dire de l'an 1233 à 1269, il avança les travaux du chœur jusqu'à la fenêtre sur laquelle on voit la vie de saint Nicolas son patron, qu'il y fit peindre. Ses armes, qui sont de gueules aux fleurs de lis d'argent, se voient sur la bordure de ce vitrail et sur celui de la fenêtre vis-à-vis.

Le pape Urbain IV, qui était né à Troyes, contribua à cette construction par des indulgences qui équivalaient alors à des fonds effectifs. Il laissa de plus au chapitre les dîmes de Ricey, comme il en est fait mention au livre des obits de cette église, et remit à des négociants de Troyes 400 mares *sterlings*, dont une partie était destinée pour la Cathédrale. Dans sa lettre à l'évêque de Troyes, qui accompagnait les 400 mares d'argent, il dit : *Ecclesie Cathedrali in quâ conservati à pueritiâ nostrâ fuimus*, « l'église Cathédrale dans laquelle nous sommes demeurés dès notre enfance. »

Le chœur fut entièrement achevé par Jean d'Auxois, premier du nom, élu évêque en 1304. Ses armes qui sont d'azur, à trois tours d'or, sont peintes sur la bordure de la première fenêtre de chaque côté.

La nef transversale qu'on appelle vulgairement *croisée*, fut terminée sous les règnes de Philippe-le-Bel et de Louis Hutin, rois de France et de Navarre, comme semblaient l'indiquer plusieurs écussons de France écartelés de Navarre, qui étaient peints sur la voûte de cette nef, et qu'on y voyait encore avant le blanchissage de l'église, en 1779.

En 1343, l'évêque Jean d'Auxois, deuxième du nom, donna, pour contribuer à l'achèvement de son église, la coupe de quarante arpens de bois de haute-futaie de la forêt nommée *Mont-Erard*, dépendant de l'évêché. Une partie du produit de cette coupe était aussi, suivant l'acte, destinée à la réparation de la châsse de sainte Hélène, brisée, comme on l'a vu, en 1227.

L'église était probablement avancée au-delà de la croisée, et suffisamment fermée en 1364, puisque par acte capitulaire du 19 novembre de cette année, il fut résolu de reprendre l'ancien usage à l'égard des matines, en les disant par la suite à minuit. On remarque sur les vitres de la première fenêtre de la nef, proche la croisée du côté gauche, les armes de Pierre de Villiers, élu évêque de Troyes en 1376, et mort vingt mois après. Il portait d'argent à la bande de sable chargée de trois fleurs de lis d'or, avec la crosse adossée.

Le 12 juillet de la même année 1364, le Chapitre fit marché avec maître Thimart, maçon, pour conduire les ouvrages de l'église à raison de trois gros et demi par jour en été, et trois gros en hiver. C'est le premier ouvrier dont il soit fait mention dans les registres capitulaires.

Le mercredi 13 août de l'an 1365, un tourbillon de vent ren-

versa le clocher qui existait depuis un demi-siècle sur le centre de la croisée, cette chute causa un grand dommage à cette partie de la Cathédrale et aux maisons voisines. Une lettre du roi Charles V dit le Sage, datée du dernier jour d'août de cette année 1365, constate cet événement.

On lit (registres capitulaires), qu'en 1381 on travaillait à *la ramée* ou grand comble de l'église, pour réparer les dégradations causées par la chute du clocher qui fut entièrement recouvert, ce qui prouverait que la partie supérieure seulement avait été renversée.

Vers ce temps, le mur des transepts qui déjà surplombait, donnait de vives inquiétudes au Chapitre ; il fit venir de Paris un maître maçon, pour aviser aux moyens d'y remédier.

On lit dans le compte des dépenses de l'œuvre de Saint-Pierre, de 1379 à 1380 :

Pour faire visiter la massonnerie de la roe (la rose) par dehors la court lofficial et toute l'église autour tant en haut comme en bas le 26^e jour de janvier par DROET de Dampmartin masson demorant à Paris en la rue de Joigny vers la porte Baudet delez lostel maistre Jehan Desmares avec lui 2 autres massons de Paris baillé par le commendement de Messigneurs fait en Chapitre 4 franc vol 4 livres.

En 1382, le Chapitre fit marché pour la construction du Jubé avec Henri Nardan et Henri de Bruxelles, moyennant cinq sous par jour ou un mouton d'or par semaine. La première pierre fut posée et bénie par l'évêque Pierre d'Arcys le 22 avril 1383 ; il donna la somme de cinq livres pour présent ; l'ouvrage ne fut cependant commencé qu'en 1385 et achevé entièrement qu'en 1400. L'image de saint Pierre, qui était au côté de la porte, fut faite par maître Drouin de Mantes, moyennant cinq livres, et celle de saint Paul par maître Gérard, qui eut six livres : quatre chanoines firent les frais de ces statues.

On lit dans les comptes de l'œuvre de 1383 l'article suivant qui prouverait qu'un concours avait été ouvert pour le projet du jubé :

« Primo pour ung pourtrait fait en parchemin pour ledit jubé
« par Henry de Bruisselles maçon dou commend. de Messigneurs
« pour monstrier aux bourgeois et aux ouvriers de la ville encontre
« ung aultre pourtrait fait par Michelin le maçon auquel pourtrait
« fait par ledit Henry lesdiz bourgeois et ouvriers se sont tenus pour
« être le meilleur pour ce païé audit Henry dou commend. de Mes-
« signeurs xx s. »

En 1385, le tonnerre tomba sur la Cathédrale, qui fut promptement secourue. Le feu ayant pris à la robe d'un cordelier, le fabricant lui en fit faire une neuve par ordre du Chapitre.

La veille de Noël de l'an 1390, *la ramée* tomba d'elle-même et fut rétablie peu après. Maître Etienne Gilbert, prêtre-chanoine, mort le 11 janvier de la même année, donna par son testament la somme de cent livres, pour être employée à cette réparation ; la plus grande partie des bois fut prise aux Bons-Hommes, monastère de l'ordre de Saint-Etienne de Grammont, situé alors dans le bois, proche le village d'Ile, à 2 lieues de Troyes.

Le 10 janvier 1394, Henri de Bruxelles, Phélistot Jacquot, Jacques *Mignard* et Jean de Fontaines, entreprirent de paver l'église en carreaux tirés de la carrière de Lésignes, proche Tonnerre,

à raison de 3 livres 10 sous la toise de 8 pieds, le pied de 11 pouces.

En 1413, le Chapitre entreprit de reconstruire le clocher renversé par le vent, comme on l'a vu précédemment. Le marché fut passé le 24 juillet avec Jean de Nantes, à raison de 9 sous par jour pour lui, et 2 sous et quelques deniers pour chacun des ouvriers.

L'abbé de Saint-Loup donna six chênes de choix de son bois de Lusigny; le prieur de Saint-Quentin, six chênes de 20 pieds, moyennant 9 livres, et l'abbé de Montieramey fit présent du noyau ou poinçon avec trois chênes. La dépense de l'année 1413 monta pour cet objet à 378 livres 18 sous 4 deniers, et celle de 1419, à 700 livres 13 sous 9 deniers.

« Suivant la tradition (dit Grosley, que nous copions ici textuellement), les bois se trouvant alors taillés, l'entrepreneur, ou mécontent du Chapitre, ou dérangé par l'invasion des Anglais, abandonna l'entreprise et disparut. Aucun des ouvriers ne se trouvant en état de monter l'ouvrage, on conseilla au Chapitre de jeter les bois dans la fosse du moulin de Jaillard, où ils passèrent dix années sous l'eau. Un des fils de l'entrepreneur passa alors à Troyes, et offrit de reprendre l'entreprise et de monter le clocher d'après les marques que son père avait faites sur les bois en les taillant. Ses offres furent acceptées. L'ouvrage commencé le 20 mars 1430, fut terminé le 30 novembre suivant, le coq posé, et les ouvriers gratifiés de 31 sous pour leurs vins. » On voit par ces dates que l'invasion des Anglais, chassés de Troyes en 1429, par la Pucelle d'Orléans, avait peut-être été l'unique cause de l'interruption de cette grande entreprise.

Le détail des faits qu'on vient de lire prouve aussi le peu de fondement du préjugé d'après lequel le peuple de Troyes regarde la Cathédrale comme l'ouvrage des Anglais : préjugé assez général et aussi faussement répandu en France à l'égard des grands monuments d'architecture gothique. Les Anglais ne s'établirent à Troyes qu'en 1420, et ils en furent chassés comme on vient de le dire, en 1429, et des hôtes de cette espèce étaient plutôt faits pour détruire que pour édifier.

En 1426, l'évêque Etienne de Givry donna 20 livres pour les ouvrages de l'église, et le 26 juillet 1430, on retrancha 20 sous à chaque chanoine pour l'œuvre du clocher.

L'église fut dédiée le 9 juillet de l'année 1429, sous les noms des apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul, par l'évêque Jean Léguisé. Le dîner de la Dédicace, donné au logis épiscopal à toutes les compagnies, coûta 4 livres 12 sous 6 deniers, non compris un muid de vin donné par un chanoine. Pareil dîner donné au Chapitre seulement, le 5 août, à l'occasion de la bénédiction des onze autels, ne coûta que 3 livres 19 sous 4 deniers.

Le clocher ne fut entièrement couvert d'ardoise et de plomb qu'en 1437, comme on le lisait sur la tombe de maître Blanchet, sous-chantre et fabricant, qui avait contribué à cette dépense.

En 1479, les échafauds étant faits, le Chapitre fit dorer d'or moulu la croix et une pomme de huit pied de circonférence qui la soutenait, ainsi que de grands rayons qui tombaient de cette croix sur chacun des huit pans du clocher.

L'évêque Louis Raguier fit reprendre en 1450 les travaux de la nef, qui avaient été interrompus quelque temps, et les poussa jus-

qu'à la troisième chapelle. Cette partie de l'édifice ne fut entièrement achevée qu'en 1492, par Jacques Raguier, neveu et successeur de Louis. Les armes de ces deux évêques se voyaient en relief tant au dedans qu'au-dehors sur les murs de cette partie de l'église, mais elles ont été grattées à la révolution.

On remarquait aussi sur une clef des basses-voûtes, à droite en entrant, les armes en relief du cardinal Guillaume d'Estouteville, archevêque de Rouen, et abbé du Mont-Saint-Michel, mort en 1482; et sur la clef de la première voûte de la nef, près de la croisée, les armes de la maison de Refuge, probablement celle d'Etienne de Refuge, chanoine de la Cathédrale, et chanoine cellérier de l'église collégiale de Saint-Etienne, qui mourut le 19 novembre 1519, et est enterré à la Cathédrale, vis-à-vis l'autel de Champigny, près la porte du trésor.

On voyait encore sur d'autres voûtes les armes de plusieurs personnages du quinzième siècle, qui avaient contribué à leur construction.

En 1472, on éleva, contre la porte septentrionale dite le *petit portail*, deux contreforts avec un arc en ogive surmonté d'un pignon pour arrêter le surplomb du mur qui poussait fortement au-dehors. Ce travail fut achevé en 1474.

En 1477, l'évêque Louis Raguier fit commencer, près la porte méridionale, le bâtiment appelé *la librairie* ou bibliothèque; il y fit placer des livres enchaînés sur des pupitres, selon l'usage du temps. Ce bâtiment fut achevé en 1480.

En 1482, le 3 janvier, le Chapitre ordonna aux fabriciens de faire construire des échafauds pour mettre les vitres aux chapelles de la nef, qui étaient nouvellement bâties, et d'en faire faire pour celles qui n'étaient pas entièrement vitrées.

Les 16 et 17 mai de l'an 1492, on plaça sur le sommet du pignon de l'église une statue colossale de saint Michel. Le 30 août de la même année on peignit cette statue et on y mit des reliques.

L'église, à cette époque, ne s'étendait pas au-delà de ce pignon qui existe encore sur la ligne qui sépare la deuxième et la troisième chapelle de la nef. Un grand mur dans lequel on avait ménagé une porte, servait alors de clôture à l'occident, et le puits que l'on voit proche du quatrième pilier, sous le premier bas-côté, à droite, était alors à l'entrée de l'église, sur la place qu'on appelait *l'Aire* ou *Parvis de Saint-Pierre*; il fut creusé par ordre du Chapitre au mois de mars 1506, pour le service des ouvriers qui devaient travailler au grand portail. Les premiers fondemens de ce portail et des tours furent jetés en avril de cette même année, par l'évêque Jacques Raguier, trois siècles après que Hervée eut posé ceux du sanctuaire et des chapelles qui l'environnent. Martin Cambiche de Beauvais, *maître de maçonnerie*, ou plutôt habile architecte, fut chargé de la conduite des travaux; le marché qu'il passa avec le Chapitre nous fait connaître que ses honoraires étaient fixés à 40 sous par semaine, un pain de prébende chaque jour, et le paiement du loyer de sa chambre.

En construisant le portail, Jacques Raguier prolongea la nef d'une fenêtre, et dans la vue de pourvoir aux fonds nécessaires pour une telle entreprise, il suspendit la permission de quêter dans le diocèse pour les indulgences et confréries; il exposa à ses diocésains les abus que les quêteurs avaient introduits, et désigna l'œuvre de Saint-Pierre comme un objet auquel leurs pieuses libéralités seraient mieux

employées qu'à des étrangers qui l'emportaient, et ne saurait-on là où ; ce sont les termes du mandement qu'il fit publier à cet effet.

L'espérance de Raguier ne fut point trompée : les habitants de Troyes et les autres diocésains contribuèrent avec joie à l'achèvement de leur église Cathédrale. Déjà les travaux avançaient avec rapidité, lorsqu'un incident les fit interrompre. Les fouilles qu'il fallut faire pour asseoir les fondements ayant intercepté le passage de la Grande-Rue sur laquelle se trouve la tour qui est achevée, les officiers municipaux s'opposèrent à ce qu'elles fussent continuées de ce côté, jusqu'à ce qu'ils eussent fait vérifier le terrain. Pendant que l'affaire était en suspend, le roi Louis XII passa à Troyes, et les chanoines le supplièrent de faire cesser l'état d'incertitude où ils se trouvaient. Ce bon prince vérifia lui-même le fait, et donna au Chapitre des lettres-patentes datées du mois d'avril 1510, par lesquelles il l'autorisait à faire continuer les travaux, tant en considération de la grande dévotion et révérence qui étaient en ladite église Cathédrale pour la benoite Vierge Marie, mère du Sauveur et saint Pierre et saint Paul, que pour la grand largeur force et espaisseur des fondements qui sont désia hors de terre en très-grande et singulière grosseur et beaulté.

En 1511, les chefs des compagnies et de la bourgeoisie furent consultés par l'évêque pour décider s'il convenait de continuer la tour commencée, ou de commencer celle qui était à élever du côté de l'évêché. Martin Cambiche, Garnaches, Jean Bailly et Jean de Soissons, maçons, furent appelés à cette délibération dont le résultat fut que la tour du côté de l'évêché serait commencée.

Le pape Léon X, par une bulle datée du 15 décembre 1515, accorda des indulgences à ceux qui contribueraient de leurs deniers à la construction de l'église de Saint-Pierre de Troyes.

Le 24 octobre de la même année, le chapitre fit donner huit écus d'or pour gratification à Martin Cambiche qui dirigea les travaux jusqu'au 8 juin 1519, et Jean de Soissons alors lui succéda dans la conduite des ouvrages de maçonnerie ; ses gages furent arrêtés à 40 sous par semaine, à la condition qu'il n'abandonnerait pas les travaux qu'ils ne fussent achevés, hors le cas de mort.

Le 8 juillet 1550, Jean Bailly qui venait de succéder à Jean de Soissons, fut appelé au chapitre pour y exposer les moyens d'achever la tour, et le 5 janvier de l'année suivante, les chanoines décidèrent qu'on affermirait la base du clocher par des poutres buttantes contre l'effort des vents qui menaçaient de le renverser ¹.

Ce clocher, sur la construction duquel nous nous sommes étendus présentait aux nuées une pointe perpendiculairement élevée à la hauteur de 324 pieds ; il dépassait de 180 pieds le comble de l'église, et la croix avait 9 pieds 9 pouces de hauteur.

La propriété qu'ont les pointes aigües d'attirer le feu du ciel, causa plusieurs accidens, dont le dernier faillit ruiner l'église entière.

¹ Le clocher, avec ces poutres buttantes, est représenté dans quelques vues de Troyes, gravées postérieurement à 1600, et notamment celle qui porte la date de 1621, dans laquelle on voit plusieurs des anciens monumens de la ville qui n'existent plus aujourd'hui.

² François De Chavigny, et Denis-François De Chavigny, son neveu,

En 1526, il fut frappé du tonnerre qui l'endommagea légèrement.

Le 25 mai 1556, le tonnerre y occasionna une réparation considérable.

Le 29 avril 1579, il n'enleva que quelques ardoises.

Le 28 avril 1618, il le frappa à une heure après midi, et mit le feu à une fenêtre qui était au-dessous de la croix. Le clocher et l'église durent leur conservation au zèle de Pierre Dadier, grand-chantre et neveu du célèbre René Benoit, curé de Saint-Eustache de Paris, nommé par Henri IV, en 1595, à l'évêché de Troyes. Il osa aller éteindre le feu avec une seringue de maréchal.

Le 30 septembre 1640, le feu du ciel l'endommagea considérablement.

Le 6 mars 1677, il le toucha, et lui donna une violente secousse. M. Mallier, qui était alors à une fenêtre de son évêché, vit tomber le tonnerre.

Le 3 juillet 1697, il le frappa vers les cinq heures du soir, et y occasionna quelques réparations.

Enfin, la nuit du 7 au 8 octobre 1700, à une heure après minuit, il toucha l'extrémité de la flèche, et y mit le feu au-dessous de la croix. Il ne parut, pendant plus d'une heure, que comme la lumière d'un flambeau qui brûle sans se communiquer. Plusieurs personnes se mirent en devoir de l'éteindre avec des seringues et des éponges ; mais le plomb qui commençait à fondre les obligea de se retirer, malgré la précaution que quelques-uns avaient prise de s'armer la tête d'un casque. Près de trois heures se passèrent avant que le feu fût descendu jusqu'à la base du clocher. Lorsqu'il y fut arrivé, son activité, animée par la fonte des cloches et du plomb qui environnait toutes les parties de cette base, agit en même temps sur les quatre parties de la couverture et sur la charpente qui la soutenait ; tout fut réduit en cendres dans l'espace de trois-quarts d'heure ; l'air était alors très-calme. La tour courut un grand danger, mais elle fut défendue du feu par le pignon du mur qui fermait l'église en 1492. La statue colossale de saint Michel, qui terminait ce pignon, altérée par le feu, se détacha la nuit suivante avec la barre de fer qui la tenait à la charpente, perça la voûte et écrasa trois ouvriers qui buvaient alors ensemble. Les voûtes, les vitres, le corps même de l'église se trouvèrent dans l'état qu'il est aisé d'imaginer, et le 10 octobre, le Chapitre reprit le service divin dans la chapelle de l'évêché, par les matines dont les leçons étaient du 4^{me} chapitre du 1^{er} livre des Machabées. Le 20 du même mois fut célébré par une station à Saint-Jean, à la fin de laquelle tous les ordres de la ville, avec les deux évêques ² à leur tête, vinrent en procession générale chanter sous le portail de la Cathédrale, au milieu des ruines et des débris de l'incendie, les traits *Domine, non secundum, etc.*, et *Miserere, Domine, populo tuo, etc.* : cérémonie touchante qui fut, à diverses reprises, interrompue par les sanglots de toute la ville assemblée dans la place ³.

en faveur duquel il se démit de son évêché en 1697, et se retira aux Chartreux de Troyes.

³ Voir la lettre d'un ecclésiastique de Troyes à un de ses amis, sur l'incendie de la Cathédrale de la même ville, arrivé le 8 octobre 1700, imprimée à Troyes, chez Charles Briden et Jacques Oudot, rue du Temple, 1700.

L'église resta quelque temps couverte seulement de perches, de planches et de paille, que sur l'invitation de l'évêque on y amenait de tous côtés. Mais les secours considérables accordés par Louis XIV, ceux des personnes en place et des gens riches, les collectes que fit faire le Chapitre par ses députés¹, les bois fournis en pur don par M. Bouchu, abbé de Clairvaux, M. de Mesgrigny, marquis de Vendevre, et les PP. Chartreux, hâtèrent le rétablissement de ce grand édifice, qui fut remis en l'état où nous le voyons, vers la fin de l'année 1705. M. Feuillet, chargé de ce qui regardait la maçonnerie, employa, pour la réparation des voûtes, des échafauds volans de son invention, très-ingénieusement imaginés.

On lit sur une lame de cuivre attachée à l'aiguille de la charpente du rond-point, au-dessus du grand autel, l'inscription suivante :

ANNO DOMINI M. DCC. IIII.

MATERIARIA HUIUS TEMPLI STRUCTURA, VIII OCTOBRI
M. DCC. FULMINE TACTA ET INCINERITA, RESARCIRI COEPIT
LIBERALITATE ET MUNIFICENTIA LUDOVICI MAGNI, BENEFI-
CENTIA ILLUSTRISSIMORUM PRÆSULUM, DIONYSII FRANCISCI
BOUTHILLIER DE CHAVIGNY TRECENSIS EPISCOPI ET FRANCISCI
BOUTHILLIER DE CHAVIGNY ILLIUS PATRUI ET ANTECESSORIS
CURA ET SUMPTIBUS HUIUS ECCLESIE CAPITULI, LARGITATE
CIVIVM, CONSPIRANTIBUS AD RESTITUENDUM ÆDI SACRÆ
PRISTINUM DECUS OMNIUM VOTIS.

En 1718, pendant la vacance du siège, le Chapitre fit rétablir les voûtes du chœur, qui avaient considérablement souffert de l'incendie du grand comble. Pendant cette réparation, qui dura depuis le 25 avril jusqu'au 30 juillet suivant, l'office divin se fit dans la nef où l'on avait dressé un autel. En 1750, on travailla encore à ces voûtes qui n'avaient pas été parfaitement consolidées, et on profita des échafauds pour retenir les vitres qui étaient, comme on l'a dit, fort endommagées. Le succès de cette opération est dû au zèle et aux soins de M. l'abbé Michelot, chanoine, que le Chapitre avait prié d'y veiller.

EXTÉRIEUR DE L'ÉGLISE.

GRAND PORTAIL, PORTES LATÉRALES, ROND-POINT.

La façade principale, qu'on appelle vulgairement le grand portail, présente dans son ensemble une largeur de cent cinquante-neuf pieds, compris la saillie des contre-forts latéraux, sur une élévation de quatre-vingt-dix-huit pieds six pouces depuis les dalles du parvis jusqu'à l'appui de la balustrade qui règne au-dessus de la rose; la tour a de hauteur perpendiculaire jusqu'à sa plate-forme, cent qua-

tre-vingt-douze pieds, et les deux tourelles qui la surmontent ont chacune trente pieds d'élévation.

Quatre grands contre-forts qui s'élèvent d'un côté jusqu'au couronnement de la tour, divisent cette façade en trois intervalles occupés par des voussures ou portiques, sous lesquels sont percées les trois portes obligées que l'on remarque ordinairement aux églises de cette importance, et particulièrement aux Cathédrales².

Ces portes sont partagées chacune en deux ouvertures par un pilier ou trumeau qui, formant une double baie, soutient de chaque côté un linteau dont la ligne en arc surbaissé indique déjà la décadence de cette belle architecture religieuse des XII^e et XIII^e siècles.

Devant chaque trumeau il y a un piédestal hexagonal, engagé et élevé de terre de neuf pieds quatre pouces. Ces piédestaux portaient autrefois des statues qui ont été brisées à la révolution. Sur celui du milieu était celle de *N.-S.-J.-C.*, Sauveur du monde, représenté tenant de la main gauche un globe surmonté d'une croix, et de la droite donnant sa bénédiction. Du côté gauche on voyait saint Pierre, et de l'autre côté saint Paul, du nom des deux tours sous lesquelles ces statues étaient placées. La tradition les attribuait à François Gentil, sculpteur habile qui florissait à Troyes vers le milieu du XVI^e siècle³.

Les deux baies de chaque porte sont décorées d'une sorte de chambranle composé de filets de moulures entre lesquels est une gorge remplie de feuillages, de figures d'enfants et d'animaux ailés presque entièrement détachés du fond. Un arc surbaissé composé des mêmes moulures et des mêmes ornemens, relie ensemble ces deux chambranles dont les profils font aussi tout le tour de l'ogive au-dessus; dans le champ de cette ogive, qui est absolument plat, on voyait en relief des piliers légers ou menaux entre lesquels étaient placées, à différentes hauteurs, des petites statues portées sur des demi-culs-de-lampe ornés de feuillages.

La décoration intérieure du trumeau de la porte du centre servirait à constater l'époque de sa construction, si d'ailleurs elle n'était caractérisée dans tout le portail par le style qui lui est propre. Ce sont les figures répétées du porc-épic, de l'hermine et de la Salamandre, emblèmes de Louis XII, d'Anne de Bretagne et de François I^{er}, que l'on voit sculptées en bas-relief entre les petits pilastres qui correspondent aux angles que forment entre elles les différentes faces de ce trumeau.

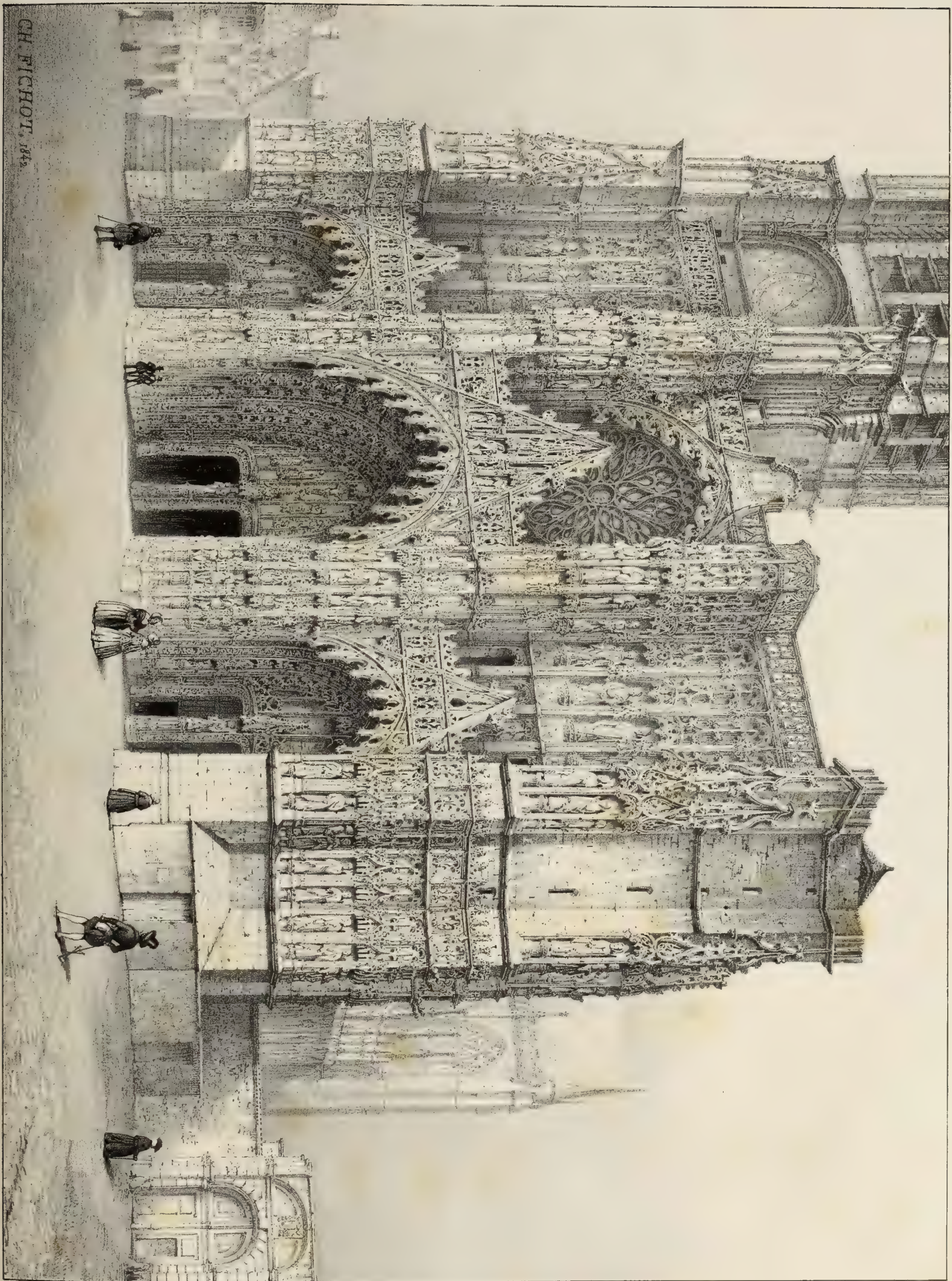
Les voussures qui forment les portiques se rétrécissent à mesure qu'elles se rapprochent de l'ouverture des portes; cette disposition en ligne oblique, dont l'idée, comme nous le verrons plus tard, appartient aux siècles antérieurs, est d'un assez heureux effet; elle permet à l'œil de saisir tout à la fois l'ensemble des lignes et toute la richesse des détails.

¹ Suivant nos Mémoires, les gens originaires de Troyes, et établis ailleurs, se firent un devoir de contribuer à cette collecte. Ils parlent nommément de M. Corps, marchand établi à Paris, qui donna 2,000 livres.

² Dans les premiers temps du christianisme, ces portes, qui correspondent aux trois divisions intérieures de l'église, avaient une destination spéciale; celle du milieu, ou la grande nef, était réservée aux cérémonies religieuses; l'aile droite était destinée aux hommes et celle de

gauche aux femmes. *Description de la Cathédrale de Reims, par M. De Jolimont.*

³ Dans la Description de la France, composée vers la fin du seizième siècle par François Desrués, et depuis imprimée à Troyes, Chez Yves Girardon, il est parlé, à l'article Troyes, de F. Gentil, sculpteur tant renommé par les ouvrages qu'il a si bien faits, tant en ladite ville en plusieurs places, que hors d'ycelle.



Le portique du milieu, beaucoup plus grand, est aussi plus orné; la coupe de l'ogive est très-élégante, et les contours intérieurs de la voussure sont enrichis de nombreux filets de moulures qui, retombant verticalement sur la base des contre-forts, occupent ici la place des colonnes que l'on voit ordinairement soutenir les arceaux dans les constructions antérieures au XV^e siècle; mais il n'en a pas été employé une seule dans toute la décoration de ce portail. A cette époque, par le désir peu réfléchi de créer, ou bien plutôt dans l'impuissance de créer, on substituait, aux formes gracieuses et arrondies, les formes anguleuses et tourmentées. Quatre rangs de riches festons dont les courbes sont réunies par des culs-de-lampe ornés de feuillages, décorent les arceaux formés par les filets de moulures dont nous avons parlé. Les intervalles que laissent ceux-ci entre eux forment des gorges assez profondes, remplies en haut par deux rangs de petits dais à plusieurs pans, délicatement travaillés. Ils abritaient et portaient alternativement des figures d'anges et de vieillards sculptés à mi-corps, que l'on y voyait avant la révolution; elles étaient au nombre de dix-huit au premier rang, et de seize au second. Des piédestaux engagés, à plusieurs pans et au nombre de trois de chaque côté, remplissent en bas la cavité de ces gorges. Leurs bases sont supportées par celles des contre-forts, dont elles n'en excèdent pas la saillie, et leurs différentes faces sont décorées de pilastres légers et d'ogives, dans l'intervalle desquels on remarque des arabesques d'un travail extrêmement délicat. Le goût du dessin peut indiquer le moment précis de la renaissance, auquel n'appartient pas, comme nous l'avons fait remarquer, l'architecture de ce portail, antérieure de trente ans à la sculpture de ces jolis arabesques.

Au-dessus des piédestaux, on voit d'élégants clochetons travaillés à jour, ajustés de même dans la profondeur des gorges où ils abritaient de grandes statues qui n'ont pas, comme on le pense bien, été épargnées par les iconoclastes de 1793.

Une branche de chêne contournée en rinceau, remplit l'intervalle des deux premiers filets de moulures dans tout le contour de la voussure; mais on remarque surtout un cep de vigne chargé de fruits et de figures d'oiseaux presque entièrement détachés du fond. Le sculpteur a indiqué au bas de ce cep l'époque de la vendange par un homme debout foulant le raisin dans une cuve, avec un autre qui y monte, le dos chargé d'une hotte pleine.

La décoration des portiques latéraux est absolument la même que celle du portique du centre, et ne diffère qu'en ce que les premiers étant moins profonds, il n'y a dans la voussure que deux rangs de festons et qu'un seul rang de petits dais. Un rinceau de vigne, chargé de fruits, remplit de même jusqu'à leur base l'intervalle des filets de moulures.

Les quatre grands contre-forts du portail sont aussi couverts d'ornemens, mais ils présentent entre eux quelques variétés: ceux qui séparent les portiques ont une forme arrondie, et leurs différentes faces sont décorées jusqu'à la hauteur de la deuxième galerie de plusieurs rangs de longues niches, accompagnées de pilastres terminés en flèches fleuronées, et fouillés eux-mêmes de plusieurs petites niches surmontées aussi comme les premiers de clochetons fort riches, et d'une grande délicatesse de travail. A la hauteur des piédestaux du portique, on en voit trois autres dans la partie la plus avancée du contre-fort; leur forme est arrondie, et ils portaient de même des statues de grande proportion, entre lesquelles on remar-

quait celles de saint Louis et de saint Charlemagne, exécutées en 1550, aux frais de deux bourgeois de Troyes, qui en avaient demandé les pierres au Chapitre de la Cathédrale, *le tout pour embellir le frontispice des tours et du portail de ladite église*, ainsi qu'il est énoncé dans le registre.

Immédiatement au-dessus des portiques, règne une galerie bordée d'une balustrade divisée en trois parties par les contre-forts entre lesquels elle forme comme autant de tribunes séparées; celle qui surmonte la porte centrale est beaucoup plus élevée, et communique aux deux autres par des escaliers pratiqués dans l'épaisseur des contre-forts¹. D'élégantes fleurs de lis ajustées dans des trèfles découpés à jour, et réunis par des petits pilastres, composent la décoration de cette balustrade. Un pignon aigu, dont les rampans commencent à la naissance des ogives, forme le couronnement pyramidal des portiques; celui du centre est orné, dans la base du triangle qu'il forme avec la balustrade, de trois niches décorées comme toutes celles que nous avons décrites, de petits piliers et de légers clochetons. Celle du milieu était occupée par un groupe de la Vierge, tenant le Christ mort sur ses genoux; les autres l'étaient par les figures de saint Jean et de la Madeleine, représentées debout.

Le haut du tympan est divisé par de légers meneaux ou montans reliés à différentes hauteurs par des ogives et des trèfles, dont les intervalles sont percés entièrement à jour. Les rampans de ce pignon sont enrichis de gros chardons, et alternativement de figures d'animaux du genre appelé dragon. Sur l'arrête de ces rampans, s'élèvent des petits pilastres tournés sur l'angle, rattachés par des courbes ou festons renversés, enrichis de trèfles, et qui se prolongent sur l'appui de la balustrade. Chacun de ces pilastres était destiné à porter une statue, ainsi que le sommet du pignon qui est resté tronqué.

Dans les intervalles triangulaires que laissent les lignes de la voussure et du pignon, on voit des aigles aux prises avec des salamandres, peut-être par allusion à la lutte de Charles V et de François I^{er}. Dans les parties correspondantes des portiques latéraux, le sculpteur a représenté des aigles déchirant des serpens dont ils sont entortillés.

On voit par les registres capitulaires que les chanoines traitèrent au commencement de juillet 1546, avec Jean Soudan, vitrier, demeurant à Troyes, *pour faire et parfaire la vitre qui est au-dessus de la grande porte de l'église, au bout de la nef* (la rose) *que ledit Soudan a commencé à y travailler audit mois de juillet de la même année, et l'a achevée au mois de juillet 1547*. Ces dates nous font connaître que le portail était achevé lorsque Jean Bailly eut seul la direction des travaux.

La rose que l'on voit derrière ce pignon en est séparée par un intervalle de onze pieds, largeur de la plate-forme au-dessus du grand portique; son diamètre est de vingt-six pieds, et elle est divisée en douze feuilles réunies au milieu par un cercle qui correspond directement au sommet du pignon. Le mouvement des lignes de cette rose qui sont repliées sur elles-mêmes avec toute la souplesse d'un ruban, est remarquable. C'est un badinage de l'architecture

¹ Ces escaliers ont chacun 17 degrés de 8 pouces de hauteur, ce qui établit une différence de 11 pieds 4 pouces entre la hauteur des parties latérales avec celle du centre de cette galerie.

gothique qui rend plus étonnante encore la beauté de l'appareil et la pureté des profils qui enrichissent ses rayons ¹.

Au-dessous de la rose, le cadre est rempli par huit petites arcades en tiers-point enrichies de trèfles, et dont la hauteur décroît à mesure qu'elles se rapprochent du diamètre perpendiculaire. La partie supérieure du cadre qui est en ogive, laisse entre la demi-circconférence de la rose un croissant à jour occupé par quatre petits cercles garnis de vitraux de couleurs. Au-dessus, un grand arc appuyé sur les contre-forts abrite la rose et soutient au milieu la balustrade de la plate-forme qui règne au-dessus de la grande voûte; les deux courbes de cet arc sont chargées de riches profils et de festons couronnés en serpenteaux, forme singulière et peu commune.

Les intervalles des contre-forts au-dessus des portiques latéraux sont occupés par un rang de quatre niches serrées, accompagnées chacune de deux pilastres, et surmontées de riches clochetons dont la pointe s'élève jusque sous la seconde galerie, et s'ajuste avec les plein-cointres et les trèfles sculptés immédiatement au-dessus de la balustrade. Cette balustrade, que l'on voit régner sur une ligne de niveau dans toute la largeur du portail, est formée d'une suite de petits piliers et d'ogives remplis par des fleurs de lis; au-dessus de la rose, elle est surmontée d'une espèce de pignon tronqué, terminé autrefois par une couronne royale, avec l'écusson de France, décoré des colliers des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit. Pendant la révolution, on a fait de cet écusson les tables de la loi dans une gloire, telles qu'on les voit encore aujourd'hui.

Les contre-forts qui appuient les angles du portail et les faces latérales des tours, ne présentent à leur base aucun ornement jusqu'à la hauteur de seize pieds, où il règne un cordon, au-dessus duquel on voit un rang de niches serrées accouplées sur chaque face des contre-forts, et répétées sans interruption dans l'intervalle qui les sépare à l'angle des tours. Ces niches sont accompagnées de pilastres terminés en flèches, et, comme toutes celles du portail, surmontées de riches clochetons appliqués d'une forme dont le dessin donnera une idée plus exacte que la plus ample description. Les pilastres s'ajustent dans leur partie supérieure avec la balustrade de la première galerie, figurée seulement en demi-relief sur la saillie des contre-forts. Des culs-de-lampe appliqués, ornés de figures d'enfants, d'animaux chimériques, et de feuilles de chicorée terminent les niches à leur partie inférieure.

¹ On retrouve une imitation de cette rose dans celle de la croisée septentrionale de l'église métropolitaine de Sens, et dans celle de la partie correspondante de la Cathédrale d'Auxerre.

² Ce millésime est gravé sur un rouleau que tient une figure de vieillard, sculptée sous la corniche, à l'angle au sud ouest de la tour. Près de cette figure on remarque, dans la gorge de cette corniche, les trois croissants enlacés de Diane de Poitiers, maîtresse de Henri II, deux petites figures d'anges tenant un écusson, et sur le retour des deux côtés, des griffons, des chimères, des lions, des aigles, des dauphins, des singes, et des feuilles de chardon alternativement.

³ On lit dans les registres capitulaires, que le 24 août 1564, le Chapitre traita avec Pierre Bellory, horloger, demeurant à Troyes, pour la première horloge qui fut placée dans la tour. Quelques années après, à l'occasion du passage de la reine Marie de Médicis, ce Bellory ayant eu la hardiesse de descendre sur une corde tendue du haut de cette

Au-dessus de celles dont nous venons de parler, on remarque d'autres niches dont le peu de profondeur indique assez qu'elles n'ont dû jamais recevoir de statues. Ces niches sont terminées par des ogives et des clochetons entre lesquels les contre-forts prennent une forme angulaire, et se terminent par une pyramide ornée de chardons sous la corniche qui règne au-dessus du cadran, et dans laquelle s'ajuste un arc plein-cointre orné de profils, qui encadre ce dernier. A cette hauteur se terminèrent, en 1554 ², les travaux de Jean Bailly, l'un des premiers architectes de ce portail; cet habile constructeur mourut le samedi 19 août 1559; il fut inhumé dans la Cathédrale, près du troisième pilier de la nef, à main droite. Suivant son épitaphe, le Chapitre lui fit cet honneur tant à cause de l'estime singulière qu'il avait pour ses talents, que pour les bons services qu'il en avait reçus. Le millésime 1574 ³, gravé en gros caractères au-dessous du cadran, se rapporte à l'époque où il est tracé tel qu'on le voit en chiffres gothiques qui alors étaient dorés, et au placement de la première horloge dans cette partie de la tour.

Il existe dans l'intérieur de la tour, à la hauteur de la seconde galerie, plusieurs indications d'une voûte projetée: ce sont des piliers arrondis engagés sur les faces et dans les angles des murs, dont la partie supérieure donne naissance aux arêtes de la voûte, et qui sont soutenus à leur base par des demi-culs-de-lampe ornés de festons, de rinceaux de vigne et de figures d'animaux. Cette voûte devait être à compartimens et à doubles pendentifs.

La fin du seizième siècle et le commencement du dix-septième furent employés à la construction de la partie moyenne de la tour; mais les travaux n'avancèrent qu'avec lenteur à cause des guerres civiles et de religion qui troublèrent les règnes de Henri III, de Charles IX et de Henri IV ⁴.

Elevée sur la partie construite par Jean Bailly, avec laquelle elle se raccorde assez mal dans sa coupe horizontale, la partie moyenne de cette tour offre un des nombreux exemples de ce genre mixte qui, n'étant d'aucun ordre, montre la dégradation de tous, genre bizarre que l'on voit trop souvent enté sur les constructions du moyen-âge, avec lesquelles il est si peu en harmonie ⁵. Les quatre faces sont percées chacune de longues ouvertures en plein-cointre, dont la baie élargie en dehors pour donner issue au son des cloches, est ornée d'un grand nombre de moulures qui ne présentent néanmoins que très-peu de saillie. Les angles rentrants que forment

tour, tomba et fut tué sur la place. L'horloge que l'on voit aujourd'hui fut refaite en 1774, par Simon Carotte, horloger à Sézanne, comme le porte l'inscription gravée sur les ferrements.

⁴ On lit dans les mémoires du temps, qu'en mars 1562, les chanoines de Troyes, les cordeliers et les jacobins faisaient garder leurs églises avec canons, bâtons d'artillerie et arquebuses à croc; les huguenots étaient alors maîtres des portes de Saint-Jacques et de Croncels; et que le mercredi 2 avril 1560, le Chapitre, pour éviter les dangers auxquels se trouvaient exposés les ecclésiastiques, quand les huguenots les rencontraient pendant la nuit, ordonnèrent qu'on ne sonnerait à l'avenir les matines le jour de Pâques, qu'à trois heures et demie.

⁵ Nous citerons entr'autres exemples à Troyes, le bâtiment de la bibliothèque des Jacobins, et la porte du parvis de l'ancienne église de Saint-Loup.

les contre-forts avec les côtés de la tour, sont occupés en bas par des colonnes cannelées en spirale, qui devaient porter des statues, et au-dessus desquelles on voit des petits dômes qui devaient leur servir d'abri.

Le couronnement de la tour, quoique d'un meilleur goût, est plus mal raccordé encore, quant aux détails, avec la partie moyenne : c'est un entablement corinthien avec consoles formant ressaut sur chacun des contre-forts, dont les faces sont décorées de trois petits pilastres du même ordre, posés en porte-à-faux sur des espèces de colonnes ou longues baguettes qui flanquent les angles et les côtés de ces mêmes contre-forts.

On arrive au sommet de la tour par un bel escalier en spirale de trois cent quatre-vingts marches, dont on peut suivre progressivement les travaux par les dates que les ouvriers de chaque époque ont gravées avec leurs noms, dans la baie des lucarnes qui éclairent cet escalier.

Du haut de la plate-forme on jouit de la vue du riant panorama des environs de Troyes, qu'embellissent le cours de la Seine, de la Barse; les fraîches plantations qui bordent ces rivières, tels que les bois de Fouchy et de Saint-Julien, et les villages environnants, de Pont-Sainte-Marie, la Chapelle-Saint-Luc, Saint-Parre, Saint-André, Sainte-Maure, Barberey, Crenay, Saint-Germain-de-Linçon, Thenelières, Torvilliers, les Noës, etc., etc.

D'après Grosley, le couronnement de cette tour et les deux tourelles qui la terminent, ne sont que le commencement de l'exécution d'un dessin donné en 1636, par Lemercier et Debrosses, architectes à Paris¹. Suivant ce dessin, il devait y avoir aux angles opposés deux autres tourelles semblables aux premières, entre lesquelles devait s'élever au milieu un dôme de soixante pieds de haut, porté par des colonnes. Mais il serait difficile d'expliquer sur quoi aurait été porté ce dôme, n'y ayant aucune indication de voûte dans la partie supérieure de la tour, qu'il eût été d'ailleurs dangereux de surcharger d'un poids aussi considérable lorsqu'aucun appui extérieur ne pouvait en soutenir la poussée.

Quant aux deux tourelles projetées, elles n'ont été montées que jusqu'à hauteur d'appui, comme on le voit aujourd'hui, et sur le même plan que celles qui existent. Ces dernières sont composées de sept arcades plein-cintre avec des colonnes déliées à chaque pied droit; elles soutiennent autant de ressauts de l'entablement sur lequel pose un petit dôme orné à sa base d'une couronne ducale, et soutenu au milieu par le prolongement du noyau de l'escalier. Ces tourelles furent terminées vers 1640, par les soins du doyen du Chapitre, Claude Vestier, et par les Baudrots, maçons, qui ont reçu dix mille livres pour cette construction.

Suivant aussi le dessin des premiers architectes du portail, il devait y avoir, entre les deux tours, à la hauteur de la corniche qui règne au-dessus du cadran, une troisième galerie de communication soutenue par plusieurs arcades en tiers-points à travers lesquelles on aurait aperçu, de la place, le clocher, l'ancien pignon et la statue colossale de Saint-Michel qui était placée au sommet. Cette galerie, dont on voit un pied-droit et un arrachement d'arc engagé dans

l'angle de la tour, au midi, aurait produit le plus grand effet, et manque réellement à l'ensemble de notre monument, ainsi que la tour méridionale qui n'est élevée qu'à la hauteur du couronnement de la rose.

Quoiqu'il en soit de ces imperfections, le portail de la Cathédrale de Troyes présente une masse imposante et majestueuse dont les différentes parties ont entr'elles un rapport heureux. Les architectes qui en eurent successivement la direction y ont déployé toute la richesse de l'architecture gothique du seizième siècle. Ce style nouveau que l'on vit se perdre à l'aurore de la renaissance, serait jugé peu favorablement sans doute s'il était comparé au gothique plus pur du treizième siècle, dont le caractère élégant et sévère tout à la fois convenait mieux à la gravité du culte des chrétiens. Mais on est amplement dédommagé par la prodigieuse variété des détails du premier, et par l'étonnante facilité d'exécution qui les distinguent.

On s'étonne de ne pouvoir suivre cet immense travail, qu'un demi-siècle vit à peine achever; on cherche en vain un repos, tout est couvert comme les murs intérieurs du palais des Maures à Grenade; point de ces parties lisses qui sont d'un si heureux effet lorsqu'elles sont habilement ménagées. Dans cette profusion d'ornemens, les grandes lignes s'échappent et se reproduisent tour-à-tour, l'œil se perd, se fatigue; mais retenu comme par un charme secret, il revient sans cesse sur cette riche page de sculpture où l'imagination captive se complait et demeure attachée.

La place devant la Cathédrale, dite place de Saint-Pierre, a environ deux cents pieds en carré; la plupart des maisons qui l'entourent étaient, il y a un demi-siècle, habitées par des chanoines seulement, et avaient une physionomie particulière qu'elles ont perdue depuis que le goût de bâtir à la moderne a gagné toutes les classes de la société; toutes celles qui forment le côté droit de la place avaient ce que nos bons ayeux appelaient des *allours* ou *alloirs*, galeries couvertes formées par la saillie de l'étage supérieur de ces maisons sur le rez-de-chaussée; ces galeries étaient supportées par des piliers de pierre à huit pans comme ceux que l'on voit encore aujourd'hui engagés dans le mur de face de la deuxième maison, en partant de l'évêché; les autres en suivant étaient soutenues par des poteaux de bois semblables à ceux qui existent rue de la Corterie. La quatrième maison qui forme le coin de la rue de la Montée-de-Saint-Pierre, vers la place, était encore décorée, il y a quelques années, de deux fenêtres coupées en ogive avec des trèfles que soutenait un groupe de petites colonnes placé au milieu de l'ouverture; cette décoration pouvait appartenir au commencement du quatorzième siècle. Les *allours* de cette dernière maison formaient un retour d'équerre et rejoignaient celle du coin opposé, qui conserve encore un reste d'ancienne construction dans le pignon d'un long bâtiment de pierre qui fait face à l'église; ce pignon est appuyé au milieu par un contre-fort de chaque côté duquel il existe une fenêtre carrée divisée par une croix.

Les maisons du côté gauche de la place ont subi aussi divers changements : au débouché de la rue de Saint-Loup, il y avait une

¹ L'original de ce dessin était passé avec la bibliothèque de l'évêque René de Breslay, à l'abbé Lefèvre de la Planche, et ensuite à un

M. Pajot, qui le donna à l'évêque Bouthillier de Chavigny, entre les mains duquel il était encore en 1713.

potence permanente qui séparait probablement le territoire du monastère de ce nom, de celui du chapitre de Saint-Pierre ¹.

C'est sur la place de la Cathédrale qu'eut lieu, en 1590, un combat sanglant entre 400 cavaliers de l'armée royale commandée par le comte de Grandpré, Eustache de Mesgrigny, etc., contre les ligueurs de la ville, à la tête desquels étaient les capitaines Desbans, Launoy, Frampas et Hennequin, plusieurs Chanoines de la Cathédrale et le doyen de Saint-Étienne, avec quelques arquebusiers. Ces cavaliers, ayant eu leur guidon tué par un de ces derniers, et se voyant attaqués de tous côtés par les habitants, se retirèrent par la porte de Saint-Jacques, dont ils s'étaient d'abord rendus les maîtres, en laissant un grand nombre des leurs tués ou blessés. Plusieurs chanoines furent aussi tués ou blessés mortellement pendant l'action.

Le duc de Chevreuse, qui était caché dans le palais épiscopal que les royalistes avaient forcé dans l'intention de le prendre, fut sauvé par la ruse d'un enfant qui leur cria : *Le prince que vous cherchez est au jardin*; ils y accoururent; mais, pendant ce temps, on fit mettre le duc en sûreté dans un endroit secret de la Cathédrale. Un incident assez léger, mais qui devait être particulier à la ville de Troyes, contribua à le sauver ².

COTÉ DU NORD.

On communique de la première galerie du portail à celles qui bordent les combles des chapelles de la nef, par une plate-forme établie au même niveau entre les contre-forts latéraux de la tour, percés d'ouvertures à cet effet, et sur lesquels s'appuie un arc en tiers-point décoré de profils et de festons, qui porte la saillie de la balustrade; ensuite par une pareille plate-forme, mais plus petite, qui joint le contre-fort de la tour à l'angle de la première chapelle, et achève la ligne de communication.

Ces chapelles, au nombre de cinq, sont éclairées chacune par une fenêtre décorée de meneaux dont la réunion à leur partie supérieure dessine plusieurs cadres de formes variées, qui reçoivent les vitraux peints. Les ogives des fenêtres sont surmontées de pignons aigus qui traversent la balustrade, et se terminent par un large fleuron. Dans les trumeaux des fenêtres, il y a des pilastres dont la saillie n'excède pas celle du socle du mur, et qui, se retournant sur l'angle vers leur partie supérieure, se terminent par des pyramides ornées de chardons, engagées aux faces des contre-forts élevés sur les murs de refends des chapelles. Ceux-ci sont surmontés chacun d'un obélisque dont les angles sont décorés de petites colonnes, et le sommet

terminé par des fleurons; ils correspondent à d'autres contre-forts élevés sur les piliers qui séparent les deux collatéraux de la nef, et soutiennent la poussée des voûtes de cette dernière au moyen d'arcs-boutans placés dans les intervalles.

Le côté de la cinquième chapelle, comme l'indique le plan, forme, avec celui de la nef transversale, un angle rentrant fort aigu. Nous n'avons pu trouver dans cette bizarrerie d'autre motif que celui de ménager le jour d'une fenêtre étroite percée dans le mur de cette nef, au-dessous des galeries.

Les fenêtres de la grande nef sont, comme celles des chapelles, décorées de meneaux entre lesquels sont divers sujets peints sur verre, dont nous aurons occasion de parler dans la description intérieure de l'édifice. Les trumeaux de ces fenêtres sont appuyés par des contre-forts décorés dans leur partie inférieure de petites colonnes et d'ogives qui reçoivent la retombée des arcs-boutans. Ces derniers sont percés de petites arcades en tiers-points qui divisent leur masse, et leur donnent plus de légèreté. La partie supérieure des contre-forts est retournée sur l'angle, et se termine au-dessus de la balustrade qui borde le grand comble par des pyramides surmontées de fleurons. Cette balustrade, composée de petits piliers entre lesquels sont alternativement des croix de Saint-André, ornées de trèfles, et d'autres ajustemens avec des fleurs de lis, est portée par une corniche enrichie de feuillages dans lesquels on remarque des bourses pleines, ornement assez singulier que le sculpteur a reproduit assez fréquemment pour signifier, peut-être, que l'argent est le seul mobile des grandes entreprises.

Le pignon terminant le mur qui fermait la nef avant 1506, est soutenu par un grand cintre en ogive, fermé par un mur élevé sur la grande voûte, et percé d'un œil-de-bœuf qui éclairait le comble avant la construction du portail. Au-dessous de cette ouverture on en voit une autre en porte-à-faux, cintrée en ogive, et fermée d'une porte de fer. Les rampans du pignon sont ornés de gros chardons, et le sommet, avant qu'il fût brisé par la chute de la statue de Saint-Michel, était terminé par une espèce de chapiteau très-riche de sculpture sur lequel posait cette statue. Un peu au-dessous, on voit un grand écusson aux armes de France, mais sans autre ornement que les fleurs de lis qui ont été grattées.

Nous mentionnerons en passant, au bas du mur des chapelles collatérales, une suite de petites maisons de bois, construites dans le commencement du seizième siècle, par ordre du Chapitre, pour loger, et selon un acte manuscrit, *retraire pendant la pluie* les ouvriers qui travaillaient à la tour ³.

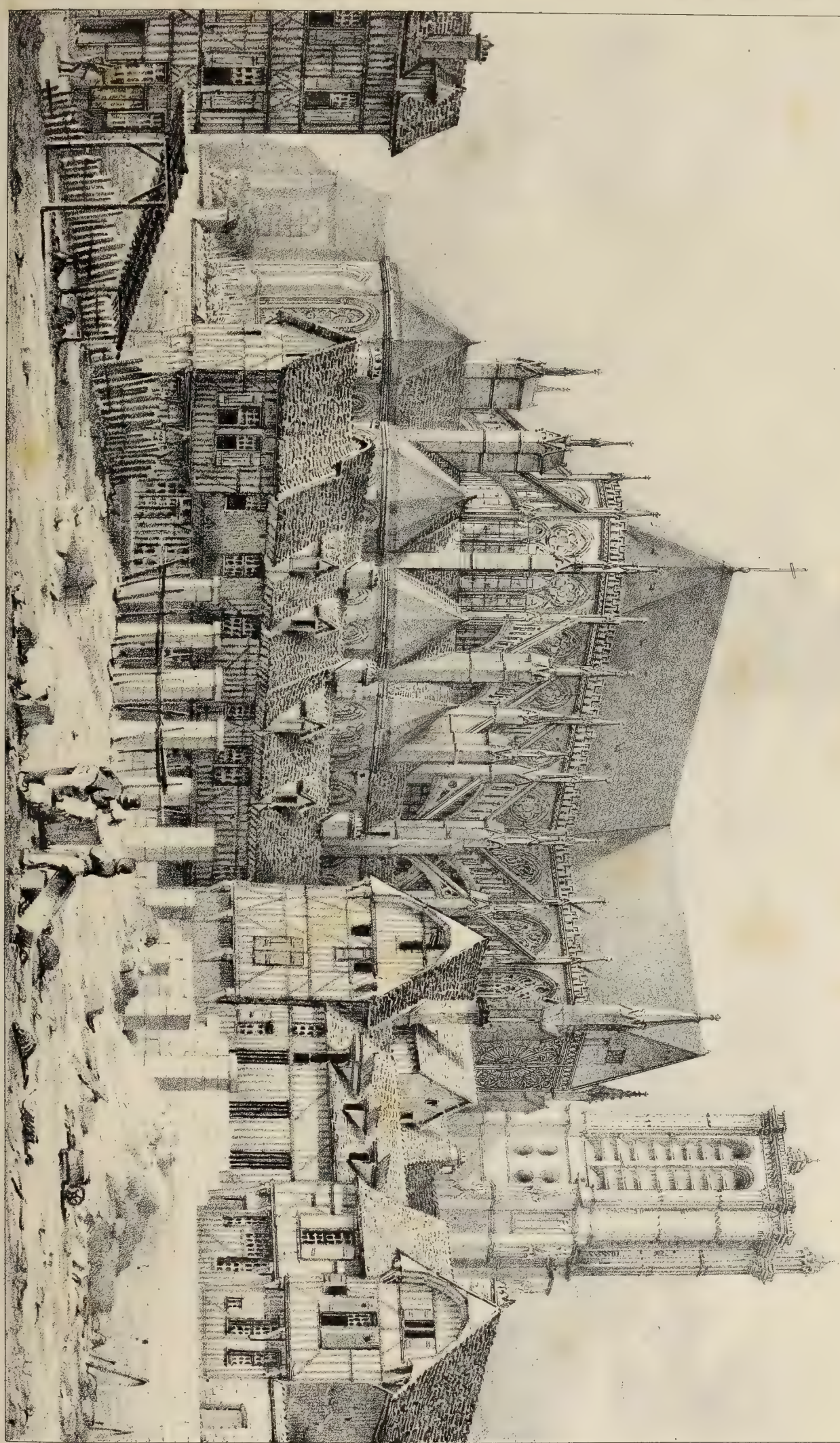
¹ Dans une notice manuscrite, sur un ancien plan de la ville tracé sur vélin vers 1500, on lit : « Que ces potences étaient en grand nombre à Troyes; qu'elles étaient placées sur la limite des différentes justices; que celle dont il s'agit était à portée du lieu de la hache où le grand maire du chapitre tenait le prétoire, et non loin du prétoire de Saint-Loup qui était devant la porte du monastère, et depuis 1725, transféré à côté de la porte de l'Eglise. »

² On lit dans le manuscrit de Duhalles, t. 1^{er}, p. 168, qu'une des causes qui empêchèrent la prise du duc de Chevreuse, c'est que les royalistes, instruits par Eustache de Mesgrigny de la délicatesse des andouillettes de Troyes, s'amuserent à en chercher dans les maisons des

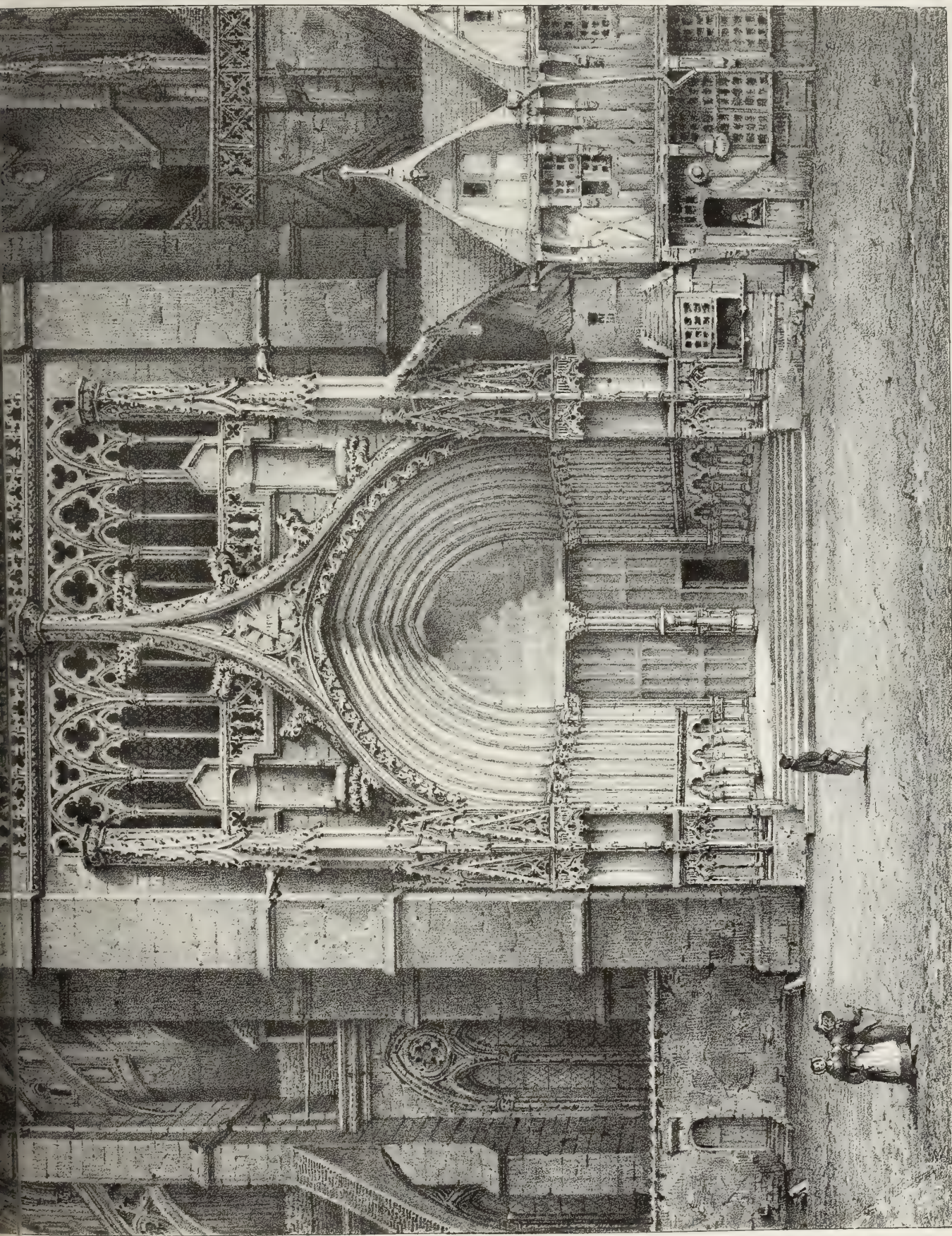
écorcheurs et andouillers, établis alors proche l'église Saint-Denis. On sera assez surpris de voir figurer ici nos andouillettes, mais les amateurs n'apprendront pas sans intérêt qu'elles ont joué un rôle dans notre histoire, et que leurs réputation méritée date déjà de plus de deux siècles.

³ Ces maisons, désignées dans un acte sous le nom de *logettes*, sont au nombre de huit, et surmontées chacune par un pignon saillant du sommet duquel pend une aiguille à laquelle est attaché un écusson. On remarque celui aux armes du chapitre sous le pignon, en retour de la huitième maison, proche la porte du nord. Les autres sont chargés des trois fleurs de lis de France; sur l'extrémité de la poutre qui est à l'an-

TRACES







Ch. Fichot del. & lith.

*Eglise Cathédrale,
Portail du Nord.*

Lith. de E. Collet & C^{ie} à Tournai

PORTE LATÉRALE DITE LE PETIT PORTAIL.

Cette porte, qui donne entrée à la nef transversale, était, avant les événements de 1792, la plus richement ornée. Construite dans le XIII^e siècle, elle a éprouvé depuis des restaurations et augmentations qui rendent sa description plus compliquée; nous allons d'abord faire connaître son état primitif. La baie, comme celle du grand portail, est partagée en deux vantaux par un pilastre ou pilier de 4 m. 60 centim. d'élévation, qui soutient la plate-bande formant la partie supérieure. Devant ce pilastre, sur une base octogonale, s'élève une petite colonne de trois pieds et demi de hauteur qui présente la singularité de deux chapiteaux posés l'un sur l'autre; le chapiteau supérieur qui appartient bien aussi à la primitive construction, porte un large tailloir orné d'un mufle de lion qu'on y a posé dans le XVI^e siècle, pour soutenir une statue de la Vierge, qui a été brisée avec toutes les autres figures de ce portail. Les arêtes du pilastre central et celles de ceux qui forment les côtés de la double baie sont ornées d'une colonne fort menue dont le chapiteau chargé de feuillage est appliqué sur celui des pilastres, avec lequel il s'ajuste sous le même tailloir. Sur les deux faces apparentes de ces pilastres sont sculptés des losanges formés par un double filet et remplis par des rosaces à quatre feuilles, d'un relief léger et qui ne sont encore qu'en ébauche dans quelques parties. Ce travail rappelle le dessin de ces tentures d'étoffes que l'on voit figurer dans les peintures de vieux manuscrits.

Un large voussoir ogival abrite la porte dont nous venons de parler; il forme un portique dont les parois, disposés sur deux lignes convergentes, sont décorés de colonnes de la même hauteur que celles des pilastres, et qui diffèrent entre elles par leur diamètre. Les plus grosses sont au nombre de quatre de chaque côté, la première à l'angle du portique est d'un seul fût dans toute la hauteur; les trois suivantes sont élevées sur des colonnes plus courtes et dont le tailloir du chapiteau fait l'office de socle pour la base des colonnes supérieures.

Cette disposition, qui existe aussi pour le trumeau et les pilastres de la porte, n'est pas d'un heureux effet, et quoiqu'elle ne soit pas sans exemple, on ne peut nier que la beauté des lignes n'en soit sensiblement altérée.

Dans les intervalles que laissent entr'elles les grosses colonnes, on en remarque trois autres plus sveltes, réunies en faisceau triangulaire et élevées aussi sur les colonnes du rang inférieur; elles forment de chaque côté, avec la première, sept points d'appui pour la retombée d'autant de cintres en ogives creusés de gorges peu profondes qui forment les profils et les contours du voussoir.

Sur le même socle, mais plus en avant, s'élèvent quatre petites colonnes qui soutiennent trois arcs trilobés et surmontés d'une corniche en quart de rond, ornés de rinceaux profondément évidés.

Cette espèce de soubassement, appliqué immédiatement sur les colonnes des parois du portique, s'élève à plus de deux mètres de hauteur; il servait autrefois de support à des statues de grandeur naturelle, et qui, au nombre de trois de chaque côté, étaient adossées aux grosses colonnes avec lesquelles elles ne formaient qu'une même pierre. Le chapiteau de ces dernières, qui est très-orné et très-riche, se trouvait comme enchâssé par de petits dais qui abritaient les statues; ils étaient soutenus par de petits arcs triflés qui prenaient leur point d'appui sur ces colonnes déliées, groupées en faisceau dans l'intervalle.

Au-dessous de la corniche de soubassement, entre les arcs trilobés, le fond était occupé par des groupes de figures à demi-relief, représentant plusieurs sujets tirés de la Genèse. Quoique ces figures aient été enlevées au ciseau, on distingue encore facilement celles d'Adam et d'Eve, représentés au moment où cette dernière lui présente la pomme fatale. Entre ces figures, on distingue aussi la trace de l'arbre de vie.

Dans le vide des arcades en trifles, la partie inférieure des grosses colonnes qui apparaît était encore chargée de figures en relief qui ont été détruites comme les premières.

Les contours du voussoir, dont la courbure en fer de lancette est un indice du beau temps de l'architecture ogivale, se composent de sept gorges légèrement creusées et séparées par des bandes plates de quelques centimètres de largeur, accompagnées d'un léger cordon. On voyait autrefois dans ces gorges des figures d'un relief fort saillant et dont le caractère et les poses étaient en rapport avec la composition d'un bas-relief considérable qui remplissait tout le champ de l'ogive au-dessus de la porte.

Quelques personnes dignes de foi, que leur âge et leur goût avaient mis à même d'étudier le sujet de ce bas-relief, nous en ont transmis quelques détails qu'il ne sera pas sans intérêt de rappeler ici.

Le jugement dernier avait servi de texte au sculpteur. Dans la partie supérieure on voyait le Christ assis sur un trône, les épaules couvertes d'un manteau et la main droite élevée en action de donner sa bénédiction. Le nimbe caractéristique, orné d'une croix, était sculpté derrière sa tête. Aux côtés du trône, il y avait la Vierge et saint Jean, le disciple bien aimé, en attitude de suppliants; et au-dessous des pieds du Christ, les anges sonnant de la trompette, tels qu'ils sont désignés dans l'Apocalypse.

Dans la partie inférieure, à la droite du Christ, le sculpteur avait représenté la *Psychostasie*, ou pesée des âmes, suivant l'expression des Grecs. L'archange saint Michel, revêtu d'une longue robe, tenait la balance remplie par les âmes des justes, représentées selon l'usage du temps par des figures nues, sans distinction de sexe, et que plusieurs démons, les ongles attachés au bassin, s'efforçaient de faire pencher de leur côté. Derrière ce groupe, d'autres démons à figures hideuses, poussaient avec violence plusieurs réprouvés des

gle de cette même maison, on voit la figure d'un homme jouant du violon; il est vêtu d'un justaucorps, coiffé d'un bonnet, et a les jambes croisées comme les tailleurs. Le premier étage de ces maisons est en saillie sur le rez-de-chaussée, et l'étage des combles en saillie sur le premier; une petite fenêtre coupée par une croix, éclaire la pièce unique qui dans chaque maison compose chaque étage.

L'intérêt de la chose publique fait désirer depuis long-temps la démolition de ces maisons; la rue de la Cité, si étroite en cet endroit, y

gagnerait singulièrement, et on procurerait à l'église, dont elles sont beaucoup trop rapprochées, un isolement qu'on ne saurait trop rechercher pour les édifices publics: un mur d'enceinte pourrait être construit en ligne droite de l'angle de la tour à celui du petit portail. Les caves et fosses que les propriétaires de ces maisons ont creusées dans la direction des fondations des chapelles; les toits qu'ils ont construits en égoût sur les fenêtres et sur les verrières, sont vraiment préjudiciables à la conservation de cette partie de la Cathédrale.

deux sexes dans l'enfer, représenté par une énorme tête de diable, la gueule béante et vomissant des flammes.

Au-dessous, quelques figures à mi-corps paraissaient sortir de terre pour exprimer l'instant de la résurrection.

Enfin, dans les gorges de la voussure, on remarquait les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, tenant des instruments de musique; celles des prophètes, placées alternativement avec des anges adorateurs. La dernière gorge était occupée par les signes du zodiaque, six de chaque côté. Sur les plates-bandes des cintres qui séparent ces gorges, on peut lire encore des inscriptions latines en caractères gothiques, disposés sur deux lignes; puis sur une seule attentivement, ce sont des passages des prophètes et de l'Apocalypse, qui ont rapport au sujet.

Au-dessus du sommet du premier arc du voussoir, à la hauteur de douze mètres et demi du pavé de l'église, règne une galerie couverte qui répond à celle de l'intérieur. C'est une suite de huit arcades ogivales comprises entre les contre-forts qui flanquent le portail, et qui sont supportées par des groupes de colonnettes disposées en triangle. Ces ogives sont ensuite partagées par deux arcs trilobés soutenus au milieu par une autre colonnette isolée dont la base et le chapiteau se présentent sur l'angle. Entre les courbes des premières ogives, il y a des quatries-feuilles évidées à jour avec une grande légèreté.

Les dalles qui couvrent cette galerie forment, par leur saillie, une corniche de couronnement dont la gorge est ornée d'un rang de feuilles droites et serrées.

A deux pieds environ au-dessus de ce dallage, commence une de ces grandes fenêtres circulaires qui, depuis long-temps, à cause de leur forme, ont reçu le nom de rose ou de roue. C'est la plus ancienne et la plus belle des trois qui éclairent les nefs de l'église. Elle a dix mètres de diamètre, et sa circonférence est inscrite dans un cadre orné de moulures et de colonnettes déliées. Aux angles de ce cadre il y a un cercle accompagné de deux cercles plus petits, et au milieu un cercle d'où partent douze rayons principaux qui se réunissent à la grande circonférence par des ogives formant autant de feuilles. Ces dernières sont divisées ensuite, chacune en trois parties par des rayons plus petits réunis aussi par des courbes trilobées. La pointe des feuilles est remplie de même par des trèfles qui sont formés de trois arcs de cercle entrecroisés, et dont les jonctions en points d'ogives laissent entre eux quatre triangles occupés par d'autres trèfles plus petits. Enfin un cercle de treize pieds de diamètre orné des mêmes profils, relie tous les rayons vers leur partie moyenne et vient, en ajoutant à la solidité, compléter l'appareil de cette belle rose.

Le nombre et la disposition des différentes parties qui la composent ont donné lieu à une remarque qui conduirait à reconnaître, dans l'ensemble d'un grand nombre de rose du même genre, l'intention de figurer d'une manière symbolique la réunion hiérarchique des premiers chefs de l'Église.

Dans le cercle du milieu on place Jésus-Christ comme centre, dans les douze feuilles qui partent de ce centre les douze Apôtres,

et dans les cercles qui sont aux angles du cadre les quatre évangélistes considérés comme les principales colonnes de l'Église.

Ne pourrait-on pas citer à l'appui de cette opinion, la rose du portail de Notre-Dame de Paris, divisée comme la nôtre en douze feuilles avec des cercles aux angles, la rose du grand portail de la belle église de Chartres, construite au XII^e siècle, celle de Saint-Etienne de Beauvais, qui appartient au XI^e, celle du grand portail de Rheims, celles enfin des cathédrales d'Amiens, de Laon et d'Auxerre, divisées de même en douze parties.

Ce qui semble encore une preuve plus certaine, ce sont les figures d'Évangélistes peintes sur verre qui existent dans les cercles placés aux angles de la rose de Troyes. Ces peintures, il est vrai, ne datent que de la fin du XV^e siècle, mais elles en remplacent probablement de plus anciennes, et elles prouveraient au moins que si cette idée appartient aux siècles antérieurs elle aurait été suivie depuis ¹.

Quelques personnes prétendent cependant qu'on ne doit voir, dans les divisions de ces roses, qu'une combinaison toute simple du compas. Ils se fondent sur ce qu'un grand nombre d'autres roses aussi anciennes que les premières sont divisées indifféremment en dix, en seize et en vingt-quatre parties, que la division en douze n'est qu'un accident dont, selon leur opinion, les peintres-verriers auraient ensuite tiré parti pour y placer les douze apôtres et les évangélistes, comme ils auraient pu y placer les douze mois ou les douze signes du zodiaque, leurs symboles, les quatre saisons, comme on le voit à la grande rose du portail principal de Notre-Dame de Paris.

Il est difficile de croire, d'un autre côté, que les architectes du moyen-âge qui eurent l'heureuse idée de donner la forme d'une croix aux églises chrétiennes, et qui cherchaient à tout symboliser dans leurs constructions n'aient pas pensé à donner eux-mêmes aux roses, à l'exécution desquelles on sait qu'ils apportaient tant de soins, la forme et les divisions qui pouvaient, comme cadre, convenir à quelque composition mystique de l'Écriture. Cette pensée toute simple, nous le croyons, n'avait pu leur échapper.

Au-dessus du cadre de la rose, il y a une corniche ornée d'un rang de feuilles d'acanthé, et qui supporte une balustrade à jour. Placée à la hauteur des grandes voûtes, elle est formée d'une suite de cercles renfermant des roses à quatre-feuilles, ornement léger, peu en rapport avec le style sévère des autres balustrades en retour qui bordent les combles des transepts, mais que l'architecte judicieux a bien compris devoir être en harmonie avec le dessin de la rose, dont elle forme en quelque sorte le commencement.

De chaque côté du portail, une tourelle à six pans surmonte les contre-forts qui en flanquent les angles, elles sont ornées de colonnettes, de pignons tréflés et de crochets sur les arêtes des pyramides qui les terminent.

Dans celle de gauche qui est plus forte et plus élevée se termine un escalier pratiqué dans le massif des contre-forts et qui, de la galerie inférieure, communique à celle qui domine la rose.

Un pignon en pan de bois et recouvert d'ardoises ferme le comble du transept et termine le portail. Nul doute qu'il entraînât dans

¹ A la rose méridionale de la cathédrale de Rheims, on voyait les douze apôtres représentés avec leurs attributs dans douze médaillons. Au centre était J.-C. montant au ciel. Mais cette rose ayant été renver-

sée par un grand vent en 1580, et reconstruite de suite, les peintures dont nous parlons sont nécessairement du XVI^e siècle.

le projet de l'architecte de l'exécuter en pierre, comme dans tous les monumens de ce genre, où il complète le système pyramidal généralement adopté. Il se peut toutefois qu'il ait existé et qu'il ait été démolé vers la fin du XIV^e siècle, lorsque le chapitre songea à faire visiter l'église, dont quelques parties avaient déjà éprouvé un tassement considérable. Ce fait prouverait que le surplomb que l'on remarque à ce portail existait déjà, et qu'il était dès-lors urgent de diminuer la charge. Un pignon en pierre cependant aurait été lié en œuvre avec la tourelle, et il n'existe aucune trace de cette liaison; ce qui s'expliquait par la date de la construction de ces dernières, plus récente que le reste du portail, et qui pourrait coïncider avec l'époque d'une restauration ou plutôt d'une addition considérable faite à la partie inférieure de ce portail vers le milieu du XV^e siècle.

Cette addition est indiquée dans des manuscrits sous la date de 1474, comme l'époque de l'achèvement de ce portail est une assez grave erreur pour être relevée ici. Cette partie de l'édifice était bien complète près d'un siècle auparavant, et ce n'est que pour remédier au surplomb qui déjà menaçait, comme on l'a vu, que les évêques Étienne de Givry et Jean Léguisé pensèrent à faire élever contre ce portail et entre les contre-forts qui flanquent ces angles, deux autres contre-forts reliés par un arc ogival surmonté d'un pignon que l'on y voit aujourd'hui¹.

La direction inclinée d'avant en arrière de cette nouvelle construction est trop prononcée pour que l'on puisse méconnaître sa destination qui est d'opposer une forte résistance à la poussée des murs. Loin donc qu'elle soit un achèvement, une décoration, elle ne doit paraître, malgré l'habileté de l'architecte, qu'un hors-d'œuvre qui détruit l'ensemble et l'harmonie, mais que pouvait alors permettre la nécessité.

La base des nouveaux contre-forts forme un piédestal haut de neuf pieds, décoré sur les trois faces apparentes de légers meneaux appliqués, d'ogives et de trèfles qui s'élancent du socle jusque sous la corniche. Au-dessus il y a deux niches ou habitacles séparés par un léger pilastre terminé en flèches et surmontés de clochetons pyramidaux, délicatement travaillés à jour.

On voyait autrefois dans ces niches des statues qui y avaient été placées postérieurement, Grosley cite un saint André, qu'il dit avoir été copié à Rome, un saint Thimothée, un saint Pierre et un saint Paul, qu'il attribuait à François Gentil, artiste troyen qui vivait en 1580.

Au-dessus des niches le contre-fort retourné présente son arête, et ses faces sont flanquées de petits pilastres terminés en flèches sous des ogives surmontés des frontons qui couronnent les contre-forts sur chaque face; ce dernier, retourné de nouveau, présente un de ses côtés et se termine par une pyramide ornée de crochets sur le chapiteau d'un pilastre auquel il est appliqué et qui est élevé sur le dallage de la galerie. Ce chapiteau est orné de feuillage délicatement travaillé, c'est le gothique fleuri; il soutenait une statue transformée, à l'époque de 92, en un petit obélisque en pierre.

Le grand arc ogival qui relie les deux nouveaux contre-forts suit exactement les contours de l'ancien voussoir du portail; il est composé de nombreux filets de moulure, d'une gorge profonde et de fes-

tons inclinés de bas en haut, disposition qui n'est pas d'un heureux effet, mais qui était motivée par la destination de cette construction nouvelle.

Les rampans d'un pignon aigu qui surmonte cet arc, prennent naissance dans les courbes mêmes de l'ogive, dont ils empruntent les profils, et courbés eux-mêmes en lignes rentrantes, ils vont se réunir à la hauteur de l'appui de la deuxième galerie, sous un large chapiteau enrichi de feuillages très-délicatement évidés. Ce chapiteau couvert d'un large tailloir octogonal était surmonté d'une statue de saint Pierre, changée depuis en faisceau consulaire; ornement assez déplacé aujourd'hui dans un édifice destiné au culte religieux.

Le triangle qui résulte de l'ajustement du grand arc avec les contre-courbes du pignon, est rempli par un cercle pénétré par d'autres portions de cercles ornés de trèfles qui remplissent les triangles; au milieu était une figure en demi-relief qui a été détruite et remplacée par un Jéhova sculpté dans une gloire.

Des feuillages légers couvrent extérieurement les rampans du pignon, et sur les arêtes plus saillantes on voit naître de chaque côté quatre grosses feuilles de chardon repliées sur elles-mêmes et d'un travail singulièrement élaboré.

Pour relier ce pignon avec les contre-forts, l'architecte a ajouté sur le portail, un peu en avant de l'ancienne galerie à colonettes, une balustrade à jour, décorée de fleurs de lis et de clefs en sautoir. De chaque côté une niche profonde entourée d'un cadre, formée par une brisure du cordon inférieur de la balustrade, coupe perpendiculairement cette dernière et s'ajuste avec elle. Un petit dais ou dôme couronnait autrefois ces niches, mais il a été supprimé. La partie inférieure est terminée par un cul-de-lampe appliqué que recouvre une des feuilles de chardon du pignon.

Les statues de la Vierge et de saint Jean qu'on remarquait dans ces niches avant 92, ont été changées en trophées à la romaine par un mauvais sculpteur, chargé à cette époque de mutiler tout le portail; c'est une inconvenance qu'il serait bien temps de faire disparaître, aujourd'hui que l'on cherche à rendre au monument son caractère primitif.

Entre le cordon inférieur de la balustrade et le cadre des niches, on voyait d'un côté l'écusson aux armes de l'évêque Etienne de Givry, mort en 1426. Il portait d'argent à trois têtes de lion arrachées d'azur lampassées de gueules. De l'autre côté celui aux armes de Jean Léguisé, son successeur, mort en 1450, qui était d'azur à la tête de léopard d'or lampassée de gueules.

Les dates de la mort de ces deux évêques, qui passent pour avoir fait construire cette addition au portail du nord, ne coïncident point avec une note manuscrite de l'abbé Tremet, qui désigne cette partie de l'église comme ayant été achevée en 1474; ce qui ne pourrait s'appliquer qu'aux temps de l'épiscopat de Louis Raguier qui occupa le siège de Troyes depuis 1450 jusqu'en 1488.

Il faut supposer alors que le travail entrepris par Etienne de Givry et de Jean Léguisé aura été interrompu par l'invasion anglaise; que Louis Raguier l'a fait achever dans le temps qu'il construisait le portail de l'ouest, et qu'il aurait fait poser les écussons en question; ce fait est d'autant plus probable que ceux-ci étaient rapportés et fixés au mur avec du fer, indice d'une restitution.

Sur le dallage qui couvre la première galerie et au bas de la rose,

¹ Voir la planche.

il y a une balustrade à jour, ornée, comme celle au-dessous, de fleurs de lis et de clefs en sautoir : l'identité du style doit faire rapporter sa construction à la même époque, c'est-à-dire qu'elle aura été ajoutée par Louis Raguiet.

Enfin, une aiguille en pierre élevée sur le même dallage et soutenue au-dessous par un massif construit derrière le pignon, termine la restauration du portail. Cette aiguille de forme quadrilataire présente inférieurement son arête jusqu'au centre de la rose, où elle est décorée d'ogives et de frontons aigus ornés de crochets. La partie supérieure qui est vue de face et creusée d'un léger canal, s'élève seulement jusqu'à l'appui de la balustrade de couronnement, où elle devait être terminée par un obélisque orné de crochets.

Une aiguille semblable existe à l'intérieur. Celle-ci forme avec la première, à laquelle elle est liée par des broches de fer, un double point d'appui pour maintenir la rose contre l'effet des vents.

La dénomination de petit portail sous laquelle est désignée la porte du nord, depuis un temps immémorial, est justifiée par la richesse de son ornementation, elle fut long-temps l'entrée principale de l'église, avant la construction du portail de l'ouest. Le dogme de la résurrection des morts qui y était enseigné par les sculptures du tympan, n'était représenté d'ordinaire que sur les entrées principales de églises; aussi doit-on remarquer que la porte du nord est ouverte sur la Grande-Rue de la vieille cité.

Dans l'angle rentrant qui forme le transept avec le collatéral du chœur, est engagée une tourelle à plusieurs pans qui renferme un escalier, lequel de l'intérieur de l'église conduit aux galeries sous les grandes fenêtres, ainsi qu'à celles du devant du portail. A la hauteur de ces galeries, cette tourelle est terminée par une cage en charpente dont la structure est aussi grossière qu'en mauvais état. La place qu'elle occupe a nécessité la suppression de la moitié de la fenêtre de la première travée du collatéral; elle est seulement figurée à l'intérieur par des meneaux appliqués.

En suivant, sous l'appui de la deuxième fenêtre de cette première travée, on trouve une petite porte, dite *porte du chapitre*, parce que dans l'origine elle servait d'entrée particulière aux chanoines qui alors habitaient tous le grand cloître Saint-Pierre, en face du portail, et le petit cloître qui est un peu plus bas. La baie de cette porte est ornée de trois colonnettes élevées de chaque côté sur un socle commun. Les deux premières soutiennent deux cintres en tiers-point ornés de torres, et celles plus rapprochées de la baie un arc trilobé ou en trèfle qui remplit le tympan. Le bandeau au-dessous se trouve élevé de six pieds seulement au-dessus du pavé de l'église.

Sur la ligne du portail on voit un contre-fort isolé qui, au moyen

d'arcs-boutans placés dans les intervalles, et d'un troisième contre-fort élevé sur le pilier qui sépare le double collatéral entre les deux premières travées, appuie les grandes voûtes de la nef.

La deuxième travée reproduit exactement la première, elle est éclairée de même par deux fenêtres jumelles séparées par un trumeau auquel une colonne est appliquée intérieurement pour soutenir une nervure qui se termine à la clé de la voûte. La baie des fenêtres, flanquée de colonnettes, est divisée en deux par un meneau qui soutient deux arcs en ogive; la partie supérieure est remplie par une rose à six feuilles.

Le bas-côté du chœur est ensuite terminé par une chapelle ou abside éclairée par de longues fenêtres ogivales sans meneaux, dont les baies sont décorées, à l'extérieur ainsi qu'à l'intérieur, de colonnettes avec des boudins qui couvrent les arêtes des ogives. Les angles saillants que forme le mur de cette chapelle sont appuyés de contre-forts à plusieurs retraits à larmier et élevés sur un socle continu jusqu'à la corniche du couronnement. Celle-ci, formée d'une bande plate, puis d'un talon, règne sur le pourtour des chapelles qui environnent le chœur, et sans discontinuer, jusqu'au bâtiment de la sacristie qui correspond à l'abside du collatéral méridional.

Ces chapelles appartiennent au plan primitif. Celle qui se trouve dans l'axe du chœur est plus grande; elle est éclairée par cinq fenêtres, et les autres par trois seulement. Elles sont sans meneaux, décorées de colonnettes avec un boudin sur l'ogive, et fort étroites. Cette forme leur a fait donner le nom de lancettes par les archéologues qui s'occupent des monuments du moyen-âge.

Il n'existe pas de balustrade autour des combles de ces chapelles, comme on en remarque aux belles églises de Reims et de Paris; l'extérieur, en général, est d'une austère simplicité. On ne trouve de trace d'ornements que dans les corbeaux ou consoles qui soutiennent les gouttières qui, la plupart, représentent des figures grotesques d'hommes et de singes.

Disons, en passant, que l'espace de terrain compris entre l'église, les maisons qui l'enferment au nord et le mur d'enceinte à l'est, était autrefois un cimetière particulier réservé pour les laïques attachés à la paroisse et les valets des chanoines. La porte en arc surbaissé, qui y donne entrée à gauche du portail, indique encore cette destination par une planchette peinte en noir qui se voit au-dessus, et où est peinte aussi une tête de mort avec des larmes. C'est par cette porte qu'entraient d'abord les chanoines pour arriver à celle du *chapitre*. Le cimetière était séparé de ces deux premières portes par une troisième percée en arc surbaissé dans un mur construit sous l'arc-boutant appuyé au contre-fort isolé ¹.

La balustrade qui borde les combles des transepts et ceux du

¹ Hors de cette enceinte, sur le côté gauche de la rue de la Cité, on voyait encore il y a vingt-cinq ans une chapelle élevée dans le XVI^e siècle. C'est celle de l'Hôpital-Saint-Nicolas, fondé dans le XII^e siècle, par le chapitre de la cathédrale. On lit dans les registres capitulaires que le 3 mars 1541, le chapitre permit aux administrateurs de cet hôpital de faire rebâtir une nouvelle chapelle en lieu plus commode, qui fut plus petite et plus basse que l'ancienne qui menaçait ruine, à cause qu'il y avait peu de religieux et qu'ils n'avaient pas droit de paroisse, et à condition qu'il y aurait encore assez de revenu pour nourrir les pauvres.

Cette dernière chapelle, dont nous avons conservé le plan, fut dédiciée en 1550 et démolie en 1809, sous la mairie de M. Piot de Cour-

celles, pour élargir en cet endroit la rue de la Cité. En 1840, lors de la démolition de l'hospice pour le reconstruire entièrement, on trouva encore une travée de cette chapelle, voûtée en arête et éclairée au levant par une fenêtre ogivale.

Par acte de 1205, l'évêque Garnier de Trainel et le chapitre font des dons à cet hôpital; par un autre de 1208, le chapitre et le doyen Milon lui donnent l'église de Crenay. — On peut avoir une idée de l'importance de cette maison dans le XVI^e siècle, par un passage de nos mémoires, où l'on voit qu'en juillet 1545 on fit une visite pour savoir le nombre des pauvres, et que l'on en trouva quinze cents douze.

chœur sont remarquables par leur caractère sévère : c'est une suite de crèneaux alternativement massifs et à jour, ornés de filets saillants, d'ogives et de trèfles soit évidés, soit appliqués, et interrompue par des piliers ou obélisques élevés à l'aplomb de chaque trumeau. La corniche qui soutient cette balustrade est ornée de deux rangs de feuilles droites et recourbées.

Les chapelles du côté du midi offrent la même disposition que celles du côté opposé; seulement celle qui commence le pourtour est remplacée par un bâtiment carré de construction primitive, appelé le *Trésor*. Ce bâtiment est à deux étages également voûtés; l'inférieur est éclairé par des fenêtres carrées fortement grillées, avec les arêtes taillés en biseaux, au nombre de deux au midi, et par une seule en plein-cintre du côté de l'est.

A l'étage supérieur, les fenêtres sont ogivales, avec des colonnettes et des boudins; au-dessous du cordon en larmier qui leur sert d'appui, il y a encore des ouvertures carrées avec des grilles comme au rez-de-chaussée. Les angles du bâtiment sont appuyés de contre-forts à retrait; on en voit aussi un au milieu de la face méridionale pour appuyer les voûtes.

La travée qui suit termine le bas-côté du chœur; elle a été ouverte au sud dans le quatorzième siècle pour donner entrée à une chapelle additionnelle convertie depuis en sacristie. Ce bâtiment, qui est contigu à celui du Trésor, est aussi de forme carrée, avec des contre-forts sur les angles. Deux fenêtres ogivales à larges bases divisées par trois meneaux l'éclairent au midi et à l'ouest. Le couronnement est le même à peu près que celui des chapelles; mais il est un peu plus élevé.

Les fenêtres des deux travées qui suivent sont absolument semblables à celles qui leur correspondent au nord. Sous l'appui de la première, il existe une petite porte décorée de colonnettes et de boudins, avec des consoles à profil brisé, lesquelles soutiennent le bandeau. Désignée sous le nom de *porte de l'Évêque*, parce qu'elle communique à la cour du palais épiscopal, cette petite porte diffère peu de celle du chapitre qui lui est opposée; elle correspond derrière à l'angle de la fenêtre et à une des petites arcades qui décorent le mur intérieurement. Au-dessus de cette porte le comble est bordé d'une balustrade à jour qui paraît avoir été rapportée, et placée là comme un modèle qui probablement devait être suivi dans tout le pourtour des chapelles, du moins c'est ce que l'on peut présumer, puisqu'il n'en existe pas ailleurs. Cette balustrade est d'un bon effet; elle est divisée, dans l'intervalle des contre-forts qu'elle occupe, d'abord en trois parties par des espèces d'obélisques terminés par les fleurons et ornés de crochets. Puis chacune de ces parties en deux, par autant de cadres circonscrits à un cercle renfermant un quatre-feuilles. Il serait à désirer que dans une restauration de l'édifice on comprit la continuation de cette balustrade sur toutes les chapelles du rond-point, la décoration extérieure de celle-ci serait alors complète.

PORTE MÉRIDIONALE.

Les voussures ogivales de cette porte sont beaucoup plus petites que celles du côté opposé, et elle n'offre d'autres ornemens sculptés que les chapiteaux des colonnes qui en flanquent la baie, et les consoles qui en soutiennent le linteau.

Cette nudité est remarquable lorsqu'on se rappelle quelle ri-

chesse, quelle profusion de sculpture même avait été employée à la décoration de la porte du nord; cette différence cesse d'étonner pourtant, et peut aisément s'expliquer, si l'on considère que celle du midi n'eut jamais d'autre issue qu'une petite cour dépendante de l'église, et qu'elle ne peut être aperçue hors de cette première enceinte, laquelle est encore circonscrite par la grande cour du palais épiscopal. Cette disposition primitive de la localité, qui rendait tout ornement superflu, n'avait pas échappé à nos pères; plus d'un exemple nous montre que, par une sage économie, ils n'avaient admis le luxe des sculptures que là où il était nécessaire à l'instruction des fidèles; aussi avons-nous vu qu'ils avaient fait charger d'allégories sacrées le petit portail qui était exposé aux regards de tous, et considéré comme l'entrée principale de l'église avant l'achèvement de la grande nef.

Par une sorte de compensation, pourtant, on a multiplié singulièrement les lignes et les profils des voussures qui couronnent la baie de celle du midi; elle est partagée, comme la porte du nord, en deux ventaues, par un trumeau ou pied-droit d'environ douze pieds d'élévation, compris le chapiteau. Ce trumeau, dont les arêtes sont taillées en biseau, soutient au milieu la plate-bande qui forme la partie supérieure de la porte, portée aux angles par des consoles ornées de feuilles de persil; en avant il y a une colonne déliée qui s'élève sur un socle octogonal, son fût, qui est isolé du pilastre, s'y rattache vers sa partie moyenne par un anneau richement profilé, puis par sa base et son chapiteau, qui font partie de l'assise qui leur correspond.

Les arêtes des pieds-droits, de chaque côté de la porte, sont creusées d'une gorge dans laquelle s'ajuste une colonnette qui correspond à celle du pilastre central, et qui forment, avec cette dernière, trois points d'appui, pour la naissance de deux arcs trilobés, chargés de riches profils et appliqués sur le bandeau.

Des deux côtés de la baie il y a une espèce de stylobate disposé en ligne oblique, et élevé de trois pieds environ au-dessus du pavé de l'église. Il est couronné par un cordon ou corniche qui règne en retour jusqu'aux contre-forts de l'angle du portail; quatre colonnes posées sur leur socle s'élèvent de chaque côté sur ce soubassement. Elles soutiennent les cintres des voussures, formés de boudins de même grosseur que les colonnes et ornés d'un léger filet ou arête qui en dissimule la pesanteur. Des gorges profondes séparent ces moulures, ces dernières sont divisées dans leur cavité par une baguette accompagnée de deux réglets, qui enrichissent encore les cintres et en multiplient singulièrement les contours.

Le timpan n'a d'autre ornement qu'une ouverture circulaire percée dans toute l'épaisseur du mur : elle est bordée d'un cercle saillant renfermant six portions de cercle réunis par leur extrémité, de manière à laisser entre tous les points de réunion un cercle entièrement vide, espèce de rose qui est répétée à l'intérieur, de même qu'à la porte du nord où elle n'est qu'appliquée. Deux colonnes déliées, placées aux angles de la baie, puis une troisième, appliquée au trumeau, soutiennent intérieurement deux arcs en ogives qui dessinent la double baie. Ces arcs sont surmontés par un autre arc ou espèce d'archivolte ogivale, et c'est dans l'intervalle de ces trois arcs que se trouve la petite rose. A la hauteur des chapiteaux règne un bandeau taillé en larmier qui se prolonge horizontalement sur les contre-forts à l'angle du portail et en retour sur les faces du transept. Il s'élève

ensuite verticalement, près du premier cintre, jusqu'au-dessus du sommet de l'ogive, où, reprenant sa direction horizontale, il forme une sorte d'encadrement au vousoir; de chaque côté de ce dernier, dans l'espace qui reste entre les contre-forts, est ouverte une longue fenêtre appuyée sur le bandeau en larmier; la baie, sans meneaux, est décorée, tant extérieurement qu'intérieurement, de deux colonnes et d'un boudin en ogive surbaissé. Ces fenêtres ont été murées en 1713, à cause du surplomb qui existe de ce côté. Deux fenêtres semblables, ouvertes l'une à l'est et l'autre à l'ouest, aux extrémités des transepts, ont été aussi murées pour le même motif.

Avant 1550, la partie supérieure du portail était, à quelques différences près, une répétition de celle du nord. Il y avait de même une jolie galerie à colonnettes et une rose gothique, qui ont été brisées par suite du surplomb occasionné par le mauvais état des fondations¹.

Il paraît même que, dès le quatorzième siècle, le chapitre avait conçu des craintes sérieuses sur l'état de ce portail, et que l'inclinaison était déjà si considérable qu'il prit la résolution d'appeler de Paris un architecte. Voici ce qu'on lit à cet égard dans les comptes de l'œuvre de 1379 à 1380 :

Pour faire visiter la massonnerie de la Roe par devers la court l'official et toute l'église autour tant en haut come en bas le 26^e jour de janvier par Droet de Dampmartin masson demorant à Paris en la rue de Joigny vers la porte Baudet delez lostel maistre Jehan Desmares avec lui deux autres massons de Paris. Baillé par le comendement de messeigneurs fait en chapitre 4 franc Val. 4 livres.

On ne sait si l'on employa alors quelque moyen pour remédier au mal comme on le fit plus tard pour le portail du nord, dont nous avons signalé la restauration; mais ce ne fut que plus de cent cinquante ans après que la rose méridionale, ayant tout-à-fait perdu son aplomb, céda à l'effort du vent et tomba. Grosley, Courtalon et Duhalle, qui ont écrit sur la cathédrale, ne font aucune mention de cet accident qui avait échappé à leur observation; et faute de connaissances dans les monuments du moyen-âge, ils se sont contentés de dire que la rose méridionale était moins belle que celle du nord, sans remarquer qu'elle avait été refaite. Ils pouvaient d'autant mieux constater l'époque de cette restauration, qu'ils avaient à leur disposition les comptes de fabrique qui alors étaient conservés et parfaitement en ordre².

Cependant un passage du manuscrit de Duhalle nous aidera à préciser à peu près l'époque de cette reconstruction. « On voyait, dit-il, dans la nef la tombe de maître Jacques Turquam, prêtre-chanoine de l'église cathédrale, mort le 22 avril 1537. Il avait contribué de ses deniers au rétablissement de la rose du côté de l'Évêché; ses armes se voyaient tant au portail que sur la vitre. »

Il est clair par ce passage que la chute de l'ancienne rose avait eu lieu avant la mort du chanoine, et que l'église, alors se trouvant ouverte, on aura dû penser à réparer promptement le dommage. L'expression *il avait contribué*, employée par Duhalle, indique suffisamment que la reconstruction de la rose était commencée avant 1537. Le millésime 1553, qu'on lit sur un tillet peint dans la bordure du vitrail des petites galeries au-dessous, ne peut se rapporter qu'à ce vitrail, qu'on doit avec raison supposer avoir été posé postérieurement, et qui d'ailleurs paraît composé de pièces rapportées dont le dessin n'a aucune suite. La corniche de couronnement du portail, l'encadrement de l'ancienne rose, les restes tronqués de la galerie à jour que l'on a laissés subsister sous les deux arcs plein-cintre élevés pour soutenir la nouvelle rose, et jusqu'à l'existence même de celle-ci, prouvent évidemment qu'elle a été précédée d'une rose plus ancienne, laquelle devait être une répétition de celle du nord : ainsi que le prouverait encore la décoration intérieure du portail méridional qui est en harmonie parfaite avec celle du côté opposé.

D'un travail moins délicat, la rose nouvelle diffère encore de l'ancienne par sa composition; elle est divisée en trente-deux feuilles, dont seize sont terminées à la circonférence par des demi-cercles. Les autres sont formées par des rayons plus petits placés dans l'intervalle et reliés aux premiers par deux portions de cercle. Entre les extrémités des premières feuilles et la grande circonférence, la pierre est percée de trous remplis par des étoiles d'or peintes sur verre.

Les deux angles que forme en bas le cadre avec la grande circonférence sont occupés par une rose à quatre feuilles; accompagnée de deux cercles plus petits, la rose de droite renferme l'écusson aux armes du chapitre, et celle de gauche celui aux armes de France surmonté de la couronne. Le motif de la peinture employée au vitrage de cette rose est très-simple. Dans chaque feuille il y a un rayon droit et alternativement flamboyant, dont la réunion forme une gloire placée au milieu du cercle étoilé dont on a parlé, et elles sont bordées d'un dessin arabe en grisaille; l'aspect de cette rose est celui d'un grand roue, et elle est aussi froide par ses lignes que décolorée par la teinte grise de ses vitraux. Cependant c'était au midi que la couleur était plus nécessaire pour tempérer la lumière trop vive du soleil; mais déjà on avait adopté la peinture en grisaille, comme moins dispendieuse, et plus tard elle prévalut généralement.

Pour empêcher que l'accident qui a renversé l'ancienne rose ne se renouvelât, on a élevé en même temps, sur le dallage de la galerie au-dessus du portail, un pilastre d'ordre dorique surmonté d'un carré d'entablement, lequel supporte un pilastre ionique, couronné aussi d'un ressaut d'entablement de son ordre qui atteint le centre de la rose.

¹ Les fouilles faites en 1836 ont mis à découvert ces fondations qui étaient toutes en craie du pays, et assises sur un terrain mouvant, elles expliquent assez l'inclinaison du portail. Les travaux que l'on a exécutés en 1840, et le remplacement de la craie en pierre dure de Châtillon, ont seuls préservé cette partie de l'édifice d'une chute qui était inévitable, après la rupture des chaînes de fer posées en 1713 pour arrêter les progrès du surplomb. Aujourd'hui la reconstruction du portail est une nécessité, et il y a lieu d'espérer que l'on profitera de cet accident pour

reconstruire la rose dans un style convenable et en harmonie avec celle du côté du nord, qui est de construction primitive.

² Les comptes de fabrique écrits sur parchemin, commençant au treizième et finissant au seizième siècle, étaient conservés aux archives du département. En 1827, le préfet ayant donné ordre de vendre tous les papiers inutiles, ces comptes si précieux furent compris dans cette catégorie par un archiviste peu instruit, et vendus au poids; quelques fragments, enlevés aux ciseaux du relieur, nous ont fourni les renseignements que nous citons.

Ce dernier soutient encore une aiguille qui s'élève jusqu'à la voûte; cette disposition a été répétée intérieurement.

C'est sur la partie intérieure de l'aiguille que l'on voit sculpté en relief le cartouche aux armes du chanoine Turquam. La hauteur où il se trouve placé et l'épaisse couche de badigeon qui le recouvre empêchent d'en distinguer le blason. Celui qui était peint sur la vitre a disparu lors de réparations faites en 1828.

Le pignon en pierre qui devait terminer le portail méridional aura probablement été supprimé, lors de la chute de la rose, afin de diminuer la charge; il n'existe pas non plus de trace de balustrade. Les tourelles qui accompagnaient ce pignon ont aussi été abaissées à la hauteur des voûtes, et celle de droite, qui termine un escalier compris entre les contre-forts, a été, comme on le voit aujourd'hui, remplacée par une lanterne en charpente couverte d'ardoise.

L'ajustement d'une niche que l'on voit au contre-fort de face, à gauche du portail, mérite d'être signalé ici, tant à cause de la beauté de son caractère que parce qu'il est unique dans toute la décoration extérieure de l'édifice, et qu'il n'y a même jamais rien existé de semblable au contre-fort opposé, comme on peut s'en convaincre par le lisse et la teinte séculaire du parement de la pierre qui témoignent négativement.

Cet ajustement se compose de deux jolies colonnettes posées sur le cordon qui couronne la galerie, et se continue sur les contre-forts pour accuser un retrait.

Les chapiteaux, qui sont fort riches, supportent des consoles saillantes ornées de masques enveloppés de feuillages. Sur ce support s'élève un pignon ou fronton aigu, avec de légers crochets et terminé par un fleuron. Le tympan est ouvert par un arc trilobé, et un petit trèfle, creusé dans la pierre, remplit au-dessus la pointe du fronton. À gauche, une figure de singe qui se tire la bouche avec les mains forme une gouttière. Des feuilles saillantes, ou griffes, qui prennent naissance à la base des colonnettes, viennent recouvrir les angles du socle.

Au bas de la niche, sur un cul-de-lampe appliqué, couronné par le cordon du mur, on voyait autrefois un écusson armoiré; dans le fond, trois crochets de fer scellés à la pierre attestent encore que cette niche isolée contenait une statue. Mais dire quel était le personnage auquel elle avait été consacrée et qui méritait cette distinction, n'est pas chose facile aujourd'hui; la statue est détruite, le blason effacé, aucun document ne peut aider à expliquer pourquoi une seule figure, celle d'un homme éminent sans doute, était ainsi rapportée à la face de ce portail. On ne peut donc rien présumer de raisonnable, sinon qu'elle était là pour témoigner de la reconnaissance publique, pour marquer une époque de construction, l'achèvement d'une partie importante de l'édifice et qu'elle pouvait bien représenter l'évêque Nicolas de Brie, qui a fait achever le portail méridional, et qui mourut en 1233.

Les cinq chapelles de la nef, comprises entre le portail et la tour Saint-Paul, n'offrent rien de particulier; elles ne sont qu'une répétition de celles du côté du nord que nous avons décrites. On y distingue plus particulièrement les écussons aux armes des évêques Louis et Jacques Raguiet, qui ont été grattés, ils portaient d'argent au sautoir de sable cantonné de quatre perdrix de gueules.

La tour Saint-Paul, restée inachevée, comme nous l'avons fait remarquer, ajoute peut-être encore, dans cet état même, au pitto-

resque de l'édifice considéré de la cour du palais épiscopal. Cependant il serait à désirer, pour sa conservation, qu'on élevât la partie orientale au niveau de celle qui domine le portail, et qu'en faisant disparaître ainsi l'inégalité de ses assises, on n'en fit qu'une seule plate-forme, afin d'adopter un système de couverture plus simple, plus propre, plus digne enfin, et d'un plus facile entretien.

INTÉRIEUR.

NEF, TRANSEPTS, CHŒUR, CHAPELLES COLLATÉRALES.

La nef achevée seulement dans les XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, porte, dans sa construction, tous les caractères de ces trois périodes de dégénérescence. Plusieurs défauts de raccord se remarquent dans le plan. Soit que l'architecte qui a construit le portail ait mal calculé l'espace, ou qu'il ait été forcé de ne pas dépasser certaines lignes de la place, la deuxième arcade se trouve beaucoup plus étroite que les autres. Il résulte de ce resserrement un défaut d'autant plus choquant, que d'un côté l'ogive repose sur des chapiteaux, et que de l'autre ses profils s'épanouissent sur le fût du gros pilier qui porte la tour. La partie supérieure de cette travée n'offre conséquemment qu'une croisée étroite, qu'une demi-croisée que l'on a bouchée depuis en en détruisant les meneaux.

Les cinq arcades qui suivent sont de grandeurs égales, et surmontées de tribunes divisées en six par des ogives et des meneaux qui s'ajustent avec ceux des fenêtres au-dessus, et dont elles ne semblent former que la partie inférieure ou soubassement; de riches peintures sur verre en garnissent les fonds, ouverts aussi par des ogives et des trèfles découpés à jour.

Comme nous l'avons fait remarquer dans le principe, toutes les grandes lignes de la nef sont parfaitement raccordées avec celles du chœur; au premier aspect l'œil n'est pas choqué, mais lorsqu'on examine en détail, ce n'est plus cette combinaison heureuse du compas, cette disposition simple de trois cercles disposés en triangle qui remplissent la partie supérieure de l'ogive, comme on le remarque aux fenêtres construites dans le XIII^e siècle. Ici les meneaux, se croisant en tous sens, forment des compartiments, où il semble qu'on ait affecté les formes les plus irrégulières, les plus tourmentées, et les moins propres à recevoir les sujets peints qu'on y a ajustés. Les ogives des arcades, de même, ne présentent plus cette courbe élégante en fer de lancette, que l'on remarque dans les premières constructions de l'architecture gothique; les profils sont devenus secs, anguleux, par la multiplicité des filets, et des angles rentrants et saillants qu'on y a dessinés.

Les chapiteaux s'éloignent également du type élégant de ceux du beau temps de l'architecture à ogives, et n'offrent plus, dans leurs détails, aucune réminiscence de l'art antique; souvent le diamètre excède la hauteur, et le tailloir, chargé de profils maigres à facettes multipliées, n'a plus aucun caractère, telle est même la dégradation du goût, que les feuilles qui enveloppent le vase sont disposées transversalement au lieu d'être droites comme celles d'achante et de laurier, que l'on retrouve encore sur les chapiteaux des siècles précédents. Dans les derniers temps, ces feuilles ne paraissent même plus du tout : on les voit entièrement remplacées par celles de char-

don, de chicorée et de houx, dont on a pour ainsi dire généralisé l'emploi en les entremêlant de figures d'oiseaux, de lézards et d'escargots, etc., etc. Toute idée d'emblèmes religieux avait disparu, et ces représentations insignifiantes, déplacées, à l'intérieur d'une église chrétienne, prouvent assez que le caprice avait plus de part que la raison dans le choix des détails, dont l'exécution absorbait tous les soins des sculpteurs, et que l'ornementation à cette époque n'était plus qu'un dévergondage d'esprit.

On peut suivre progressivement la décadence du goût, à partir des gros piliers qui soutiennent la voûte centrale jusqu'à ceux qui portent les tours, et l'on distingue parfaitement la ligne où Jacques Raguiet reprit les travaux de la nef, et qu'alors, du côté gauche, un pilier de plus était élevé.

La base de ceux des tours et de ceux des premières arcades ne présente dans ses profils qu'une espèce de talon renversé fort allongé, d'un effet peu agréable, si on la compare à celle des autres piliers qui est composée de deux torres, dont l'inférieur, plus grand, est aplati en forme de lentille. Mais ce sont surtout les tribunes qui surmontent les arcades de la nef qui diffèrent essentiellement de celles que l'on voit au pourtour du chœur et des transepts. Au lieu de colonnes, on a employé des petits piliers grêles, avec des bases dont les facettes sont reproduites à l'infini ; il soutient des ogives dont les intervalles sont percés de trèfles à jour en tous sens, et qui donnent plutôt l'idée d'une broderie que d'un ouvrage d'architecture. Les chapiteaux sont entièrement supprimés ; en un mot, tout ce qui est arrondi et doux à l'œil dans les galeries du chœur est dur et anguleux dans celles de la nef ; à force de vouloir faire léger, on était devenu grêle, mesquin, sans goût décidé et sans caractère.

Nous avons dit un mot déjà de la décoration intérieure du trumeau, qui sépare la porte de la nef en deux vantaux. Deux pilastres appliqués, terminés en obélisques, accompagnent cette porte de chaque côté où ils supportent un ogive ; au milieu c'est une archivolt plein-cintre dont le champ, partagé en deux par des trumeaux et divisé ensuite par autant d'ogives, est rempli par des moulures contournées imitant la partie supérieure d'une fenêtre, mais dont les courbes sont appuyées sur des culots appliqués sur les bandeaux de la porte : toutes ces courbes sont accompagnées de feuillages et de figurines d'enfants et d'animaux.

Au-dessous de la rose, on voit une tribune bordée d'une balustrade délicatement découpée à jour : ce sont des courbes entrelacées dont le vide est rempli par des quatre feuilles aussi à jour. Cette balustrade est portée sur une corniche fouillée de deux gorges profondes, dont la supérieure, plus grande, est remplie de grosses feuilles d'ornement d'un goût varié, entre lesquelles on voit alternativement des figures humaines et d'animaux, tels qu'un dragon,

un cerf, un enfant, tenant un lézard d'une main et une fleur de l'autre, puis un singe, vu de dos, puis un dragon, une licorne, un griffon, dévorant un petit quadrupède ; toutes ces figures sont posées avec beaucoup de naturel et d'action : elles sont presque entièrement détachées du fond.

Au-dessous de cette jolie tribune sont ajustées huit larges niches, séparées par des piliers appliqués, ornés de feuillages et de figures, et terminées en pyramide dans la gorge inférieure de la corniche. Le haut des niches est surmonté de clochetons, détachés du fond avec des festons à jour et rempli par une coquille renversée ; au bas ce sont des culs-de-lampe appliqués et richement ornés de feuillages, dans lesquels sont mêlés des figures d'animaux fantastiques et d'enfants. Ces clochetons, du reste, aux détails près, sont assez semblables à ceux des niches qui couvrent les contre-forts latéraux du grand portail, et que nous avons déjà signalés. Nous pouvons ajouter cependant que la décoration intérieure est infiniment plus riche et de la plus belle conservation ; aussi combien devons-nous regretter que la lourde maçonnerie du support de l'orgue vienne s'appliquer contre cette riche page de sculpture, et détruire entièrement l'effet grandiose qu'elle devait produire, avec la rose occidentale qui en complétait l'ensemble ¹.

Cette tribune servait anciennement à une cérémonie dont il est à propos de dire ici un mot. A la fête de sainte Mathie, les 6 et 7 mai, dès le lever de l'aurore, on en descendait, au moyen de cordes dorées, les châsses de sainte Hélène, de saint Savinien et de sainte Mathie. Ces châsses, parées de fleurs et de guirlandes, restaient quelques instants suspendues et exposées à la vénération des fidèles ; de là le clergé les prenait pour les porter processionnellement au chœur, où elles demeuraient toute l'année sur une tribune en bois doré, derrière l'autel.

Cette cérémonie, établie dans un but pieux, et pour honorer la mémoire de la patronne de la ville, était dégénérée en abus, comme toutes les choses de ce monde ; elle attirait un si grand concours de peuple que, dès la veille, l'église était envahie ; hommes et femmes y restaient la nuit pêle-mêle, et les choses ne s'y passaient pas, dit la chronique, avec toute la retenue et la décence que réclamait la sainteté du lieu : l'évêque Guillaume Parvi publia en vain plusieurs mandemens pour faire cesser cet abus scandaleux ; il y parvint seulement en 1532, en supprimant entièrement la cérémonie de la descente des châsses.

De chaque côté de la rose, à la même hauteur que celui qui règne sous les grandes fenêtres de la nef, on voit, sur la face des tours, un cordon en larmier sur lequel sont ouvertes deux baies de fenêtres en arc surbaissé, avec une archivolt fort saillante. Sous le cordon, on voit encore une autre ouverture en porte à faux, plus petite et sur-

¹ Il serait possible de dégager l'entrée de l'église de cette pesante masse dont la forme elliptique est si malheureuse, et de la remplacer par un support en bois bien ajusté, bordé d'une balustrade, et qui serait entièrement isolé des murs ; ce ne serait plus alors qu'un meuble qui pourrait être en harmonie avec le reste de l'édifice et n'aurait rien de choquant, du moment qu'il n'en ferait pas partie. La démolition produirait certainement de quoi l'exécuter convenablement. Nous préférons cependant que l'instrument monstre fût lui-même supprimé, il pourrait être remplacé avantageusement par un buffet d'orgue moins volumineux, tel

qu'on en voit à Saint-Roch, à Paris, et qui serait placé sous une arcade du chœur ou contre le mur lisse près du trésor. En Italie, où l'on entend bien mieux la musique religieuse qu'en France, un buffet d'orgue roulant suffit dans les églises les plus vastes, et sert alternativement aux différentes chapelles, selon les solennités. Ces orgues produisent une mélodie douce, suave, qui s'harmonise parfaitement avec les voix du chœur, et donne bien autrement l'idée d'un concert céleste, que ce bruit désagréable et assourdissant des bombardes qui déchire les voûtes de l'église.

montée aussi d'un archivolte brisé vers son milieu, puis élevée en forme de mitre.

Les vitraux de la rose, que l'on sait déjà avoir été exécutés en 1546, par le peintre Verrier Jean Soudan, sont d'une excellente facture. Au centre est représenté Jésus-Christ, et tout autour, dans les cadres ou plutôt les replis (c'est le mot) formés par les rayons flamboyants de cette rose, on voit trois rangées de saints et saintes en attitude d'adorateurs. Dans le rang plus rapproché du Christ, ce sont les Apôtres, que l'on reconnaît à leurs attributs; au bas, dans les ogives, sont peintes les armes de France avec la couronne, et le cordon de saint Michel. Au milieu, les armes du chapitre, qui sont de gueule à deux clefs d'argent fleurdelisées, avec une crosse d'or au milieu. À droite est un écu portant d'azur avec un chevron brisé d'argent accompagné de trois têtes de Maures, d'or, et surmonté d'une couronne de comte de même.

Dans les ogives, au-dessous de la rose, les vitraux ont beaucoup souffert, il y a eu plusieurs pièces enlevées, et l'on a peine à reconnaître les sujets : on voyait au milieu saint Pierre marchant sur les eaux avec Jésus-Christ; à droite encore, on voit Jésus-Christ tenant l'étendard pourpré de la croix.

La voûte est divisée en un grand nombre de compartiments par des nervures saillantes, dont les intersections sont couvertes de rosaces détachées et délicatement découpées à jour. Au milieu on distingue l'écu aux armes du chapitre. Dans un cartouche, à l'intersection des nervures croisées de la travée suivante, on voit le millésime 1701, gravé en relief; il indique l'époque de la reconstruction de cette voûte, crevée l'année précédente par la chute de la statue de saint Michel. Les voûtes des autres travées sont à nervures croisées simples, à profils anguleux et de fort de peu saillie; toutes les rosaces des clefs qui se trouvaient à leurs intersections en ont été détachées.

Avant les désastres de 92, on voyait appliqué à chacun des piliers de la nef un grand bas-relief exécuté dans le seizième siècle. Ces bas-reliefs représentaient presque tous des sujets de la vie des saints honorés par l'église de Troyes. Les figures de proportion quart de nature, étaient en pierre blanche, avec les ornements dorés. Dans celui attaché au premier pilier, à droite, on voyait un saint Pierre placé devant Jésus-Christ et pleurant son péché. Les figures de ce dernier étaient de grandeur naturelle. Le chanoine Jean Sifflet, qui en avait fait les frais en 1619, s'y était fait représenter à genoux, et avait fait graver ce distique de sa façon, qu'on lisait au bas :

*Si — flet ter Petrus qui ter te Christe negavit,
Sifflet ad est culpas qui flet et ipse suas.*

La tombe en marbre noir de Jean Sifflet était placée au pied du même pilier : son épitaphe, gravée autour en caractères romains, rappelait la donation qu'il avait faite de ce bas-relief ¹.

Plusieurs autres tombes, remarquables par la richesse du travail, soit en pierre, soit en marbre, ornaient encore le pavé de la nef;

elles ont, pour la plus grande partie, été enlevées à la révolution et employées à des travaux de restauration.

On a vu que la nef avait été construite vers la fin du quatorzième siècle et au commencement du quinzième. Les peintures sur verre qui la décorent ne peuvent être conséquemment reportées au-delà. Celles des grandes fenêtres qui surmontent les arcades ont été exécutées aux frais de pieux donateurs qui y sont représentés avec leurs familles et leurs blasons. A cette époque, on ne faisait pas difficulté de placer son image à côté de celle de la divinité et des saints. C'était un moyen de s'illustrer qui était permis à tous les ordres de l'Etat. Dans cet emploi de la fortune, la vanité avait bien quelquefois autant de part que la piété; mais qu'importe, les arts y gagnaient et les monuments s'achevaient. Aujourd'hui que la vanité a trouvé à se satisfaire dans le luxe des habitations particulières, on voit partout les édifices religieux périr faute d'entretien et par suite de l'indifférence dont ils sont devenus l'objet.

Les fenêtres de la nef sont divisées dans leur largeur par cinq meneaux, et supérieurement par des cadres ou compartiments irréguliers qui en remplissent la partie ogivale. Les sujets peints sur verre sont disposés la plupart sur trois rangs superposés, et tirés de l'Ancien et du Nouveau-Testament.

Nous commencerons leur description par le côté droit de la nef.

La première fenêtre tout entière est consacrée à l'histoire de Daniel; au premier panneau du rang supérieur, en commençant vers l'orient, on voit Suzanne se rendant au bain, accompagnée de deux filles de service : l'une d'elles tire le verrou de la porte du jardin. Au panneau suivant, Suzanne est surprise par les deux vieillards; on remarque près d'elle une fontaine formée d'une colonne à six pans, surmontée d'une figure de singe, qui jette l'eau par la bouche.

Dans les troisième et quatrième panneaux, Suzanne, à genoux devant toute sa famille et le peuple assemblé, est accusée par les deux vieillards. On distingue Joachim, son mari, qui témoigne sa douleur en déchirant ses vêtements, et dont le nom d'ailleurs est écrit en grosses lettres d'or à côté.

Au cinquième panneau, Suzanne est menée au supplice. Au sixième, le jeune Daniel, suscité par l'esprit de Dieu, la déclare innocente.

Au deuxième rang, dans le premier panneau, en commençant, à l'ouest, les vieillards sont jugés par Daniel. Aux troisième et quatrième, ils sont lapidés. Les cinquième et sixième panneaux en suivant, sont occupés par un seul sujet, le Festin de Balthasar; on voit la main qui écrit, le roi paraît surpris. Dans l'angle du tableau, l'un des seigneurs de sa cour vide une coupe d'or provenant du pillage du temple de Jérusalem, aussi bien que les vases précieux qui sont placés sur la table.

Au premier tableau du rang inférieur, en reprenant à l'orient, Daniel explique le songe de Balthasar. Au deuxième, ce roi des Chaldéens est tué par Darius son successeur. Au troisième, le prophète Habachuc (ainsi que son nom est écrit sur le vitrail), est tran-

¹ Quelques fragmens de cette tombe se voient encore dans la rue de Champeaux, où ils forment les degrés d'une cave de la maison n° 15. Les bas-reliefs des piliers ont été vus il y a trente ans dans la cour d'un

entrepreneur de maçonnerie, qui, s'en trouvant embarrassé, a fini par en faire du moëllon.

porté par un ange à Babylone, pour porter à manger à Daniel, que l'on voit dans la fosse au milieu des lions sur le panneau suivant.

Les deux derniers panneaux sont occupés par la figure du donateur et celle de sa femme, représentés agenouillés devant un prie-Dieu et tournés vers l'orient. On voit d'abord le premier, couvert d'une robe violette et tenant dans ses mains une croix d'argent fleuronée; saint Jean-Baptiste, son patron, est placé debout derrière lui et lui appuie doucement la main sur l'épaule, en signe de protection et comme intermédiaire entre la divinité; c'est, comme on le verra, une pose consacrée pour tous les patrons et toutes les patronnes. Le précurseur du Christ est vêtu d'une robe jaune et d'un manteau violet; il porte de la main droite un livre posé à plat, sur lequel est l'agneau tenant l'étendard de la croix, ornée d'une flamme verte; sur un rouleau déployé autour est écrit : *Ecce agnus Dei*.

Au dernier panneau, on voit la donatrice à genoux, les mains jointes, vêtue d'une robe bleue avec une espèce d'écharpe ou ceinture rouge de laquelle pend un gros chapelet; sa tête est couverte d'une coiffe noire à longues barbes. Près d'elle, sainte Marguerite debout, dans la pose consacrée, lui appuie doucement la main sur l'épaule; elle est montée sur le monstre, et tient de la main droite une croix d'or flammée. Elle porte de très-longs cheveux blonds avec une robe rouge et un manteau vert.

Au bas du vitrail on lit cette inscription :

Jehan Avart marchand demeurant à Troyes, et Marguerite sa femme ont donné ceste verrière, lequel trespassa le XIII^e jour de septembre l'an mil III^e III^{XX} et XIX. Priez Dieu pour eulx.

La partie ogivale de la fenêtre est divisée en douze compartimens qui affectent la forme de cœurs et de trèfles. Dans celui qui forme la pointe, on voit le Saint-Esprit qui descend au milieu d'une gloire; à droite, le Christ, à mi-corps, tient le globe surmonté d'une croix; au côté opposé est la vierge, les mains jointes, représentée aussi à mi-corps dans un nuage. Des séraphins aux ailes d'azur occupent les autres compartimens. Le fonds de tous les sujets de cette fenêtre sont en rouge pourpre du ton le plus riche et le plus éclatant; et les noms des principaux personnages qui y figurent sont écrits en grosses lettres d'or près leur tête, suivant la place.

Les sujets peints de la tribune au-dessous de cette première travée, ont été enlevés depuis long-temps et remplacés par des verres blancs.

La deuxième fenêtre est consacrée tout entière à l'histoire de Joseph. Dans deux compartimens de la partie supérieure, le peintre a exprimé les deux songes, cause première de tous ses malheurs et de son élévation. A gauche, on voit les gerbes des fils de Jacob inclinées devant celles de Joseph leur frère; et à droite, le soleil, la lune et les onze étoiles, puis Joseph au milieu d'un troupeau, symbole de richesse.

Au-dessous, dans d'autres compartimens, est l'écu aux armes du donateur, qui est coupé d'argent, chargé d'un lambel d'azur à deux pendans, et de gueules avec une étoile d'or à sept pointes; l'écu de la donatrice est mi-parti d'or avec un coq d'azur membré et crêté de gueules. Le fond des autres compartimens est chargé de losanges formés de bandeaux rouges sur un fond bleu, et à l'intersection des-

quels il y a une rosette d'or, puis dans les intervalles des rosettes d'argent.

Dans le premier panneau du rang supérieur, en commençant vers le chœur de l'église, on voit Joseph envoyé vers ses frères par Jacob, qui l'accompagne au départ. Dans les deux suivans, Ruben indique à ses frères la citerne, où il propose de descendre Joseph pour le sauver; puis dans les autres, successivement, il est vendu par Judas aux marchands ismaélites.

En reprenant à l'ouest le rang au-dessous, on voit au premier panneau les frères de Joseph tuant un chevreau pour eusanglanter sa robe; puis, en suivant, elle est portée à Jacob qui témoigne son désespoir en déchirant ses vêtements. Au troisième panneau, Joseph est présenté à l'eunuque Putiphar, dont le nom est écrit en grosses lettres d'or. Au quatrième panneau, il laisse en fuyant son manteau entre les mains de la femme de Putiphar qui, dans le panneau suivant, le présente à son mari en accusant Joseph de trahison.

Au rang inférieur, Joseph est maltraité et conduit en prison. On voit ensuite représenté dans le deuxième panneau le songe du grand échanson avec le cep de vigne. Puis dans le troisième, celui du grand panetier avec les corbeilles et les oiseaux. Au quatrième, Joseph explique ces deux songes aux officiers de Pharaon, qui ont les mains liées avec des cordes et les jambes fixées dans des entraves.

Au cinquième panneau, Pharaon rétablit son échanson dans sa charge, en lui remettant sa coupe d'or; le grand panetier est pendu à une croix près de la porte.

Le dernier panneau est occupée par la famille de la donatrice, représentée à genoux, les mains jointes comme d'usage, couverte d'une robe noire avec une coiffe de même, avec un gros chapelet d'or pendu à sa ceinture. Sur le prie-Dieu couvert d'un tapis vert, est un livre ouvert, et sur le côté est l'écu losangé mi-parti de ses armes et de celles de son mari. Sa patronne en robe rouge est derrière et tient une palme, contre elle se dresse un chien blanc. Autour de la tête de la donatrice est un rouleau déployé sur lequel on lit *Miserere parce Deus*. Au bas de la fenêtre on lit cette inscription :

Agine de F..... femme de feu Jehan Thevenot, en son vivant escuyer et notaire royal à Troyes, a donné ceste verrière l'an mil III^e III^{XX} et XIX. Priez Dieu pour elle.

Les six panneaux de la tribune au-dessous, contiennent la suite de l'histoire de Joseph. Dans les premier et deuxième, vers l'orient, on voit Pharaon endormi et la vision des vaches et des épis qu'il eut en songe. Dans le troisième panneau, Joseph à genoux devant le roi d'Egypte lui explique ses deux songes. Et dans les deux derniers, Joseph élevé en gloire est mené sur un char à côté du roi qui l'établit gouverneur de toute l'Egypte. Un héraut à cheval les précède en sonnant de la trompette. On doit remarquer ici que l'histoire de Joseph n'est pas complète, mais le triomphe de la vertu était le but moral que l'on se proposait dans cette peinture. Il est rempli tout entier dans le dernier sujet; le reste était inutile.

La troisième fenêtre offre la parabole de l'enfant prodigue, représentée en seize tableaux disposés sur trois rangs superposés. Les figures, qui sont de proportion au-dessous de nature, sont déta-

chées sur des fonds bleus et verts alternativement. A la pointe de l'ogive est notre Seigneur Jésus-Christ dans un nuage à mi-corps, vêtu d'une robe blanche avec un manteau rouge; il tient de la main gauche le globe symbolique surmonté d'une croix fleuronnée d'or, et de la droite il donne sa bénédiction.

Au-dessous, deux anges aux ailes rouges et en robe blanche sont en attitude d'adoration. Plus bas, à gauche, la Vierge avec le nimbe d'or et tenant l'enfant Jésus sur ses genoux. En regard, dans le panneau opposé, saint Bernard à genoux et la crosse appuyée à l'épaule. Au-dessous, quatre anges occupent autant de compartimens et tiennent en leurs mains les écus armoirés des donateurs de ce vitrail. Le premier est de gueules avec deux étoiles d'or en chef et un croissant d'argent en pointe; le deuxième écu est un monogramme d'or sur fond de gueules. Le troisième ange tient le monogramme d'argent sur le même fond. Le quatrième écu est mi-parti aux armes de la donatrice qui sont un coq d'or sur fond azur.

Plus bas, dans des compartimens trilobés, on voit saint Nicolas ressuscitant les trois enfans; en regard, saint Claude tenant la croix avec un livre; le nom du saint archevêque est écrit en argent autour de sa tête, sa mitre est posée à ses pieds. Dans le compartiment du milieu, sainte Marie-Madeleine est représentée debout et de face en longs cheveux d'or. Son nom est écrit en abrégé, de chaque côté de la figure.

Dans le rang inférieur, à la suite de l'histoire de l'enfant prodigue, est le portrait en pied du donateur, à genoux, comme de coutume, et les mains jointes devant le prie-Dieu; sa robe est de couleur violette ouverte sur le devant avec des revers de drap d'or; l'écu de ses armes est reproduit au côté du tapis vert du prie-Dieu sur lequel est posé un livre ouvert. Un archevêque, son patron, est debout derrière lui; à côté, un peu en arrière, est son fils en longue robe et priant aussi les mains jointes.

En regard de son mari, au panneau opposé vers l'Orient, on voit la donatrice en robe violette et la tête couverte d'une coiffe noire; elle est à genoux, et sur son prie-Dieu, recouvert d'un tapis jaune, est posé de même un livre de prière. Au côté droit de cette figure est celle d'un saint, debout, tenant une grande croix avec l'inscription *inri*, et de la main droite un grand livre rouge. Cette figure pourrait être le Christ lui-même; car le nom n'est point écrit comme celui des autres saints représentés dans le vitrail.

Au côté de la donatrice est une autre femme à peu près du même âge, sa sœur peut-être, représentée dans la même attitude avec une robe rouge bordée de perles et une coiffe noire. Derrière ce premier groupe sont deux jeunes filles coiffées de même et en robes violet clair.

Soit que le peintre ait mal pris ses mesures, soit que cette famille ait jugé qu'elle était suffisamment désignée par son blason si souvent répété sur le vitrail, il n'y a pas d'inscription au bas comme aux autres fenêtres, ni de place réservée pour y en mettre.

Les panneaux de la tribune au-dessous, sont remplis par des sujets du Nouveau-Testament. En commençant, vers le chœur, la Salutation angélique, la vierge Marie est à genoux sur un coussin vert à glands d'or près d'un prie-Dieu sur lequel est un livre ouvert; elle est vêtue de la robe de pourpre et du manteau bleu traditionnels; près d'elle est un lis, symbole de sa pureté. L'ange Gabriel, en robe blanche et aux ailes tricolores, tient un sceptre d'or et lui adresse

ces paroles : *Ave Maria*, etc., écrites sur un rouleau qui part de sa bouche et déployé autour de sa tête; un autre rouleau qui est déployé autour de celle de la Vierge contient sa réponse. Dans les ogives suivantes est peinte la Nativité, puis sainte Elisabeth avec saint Jean et Jésus enfant. Puis un groupe où l'on voit une sainte martyre tenant une grande palme verte, et sur ses genoux un jeune saint enfant nimbé d'or avec un autre, debout à son côté.

La partie supérieure des ogives de cette tribune renferme des étoiles d'or à six pointes, des croissans d'argent sur un fond rouge, et au milieu, sur le fond d'azur, on voit des coqs d'or membrés de gueules : ce sont les pièces du blason des donateurs.

Au bas de la quatrième fenêtre on lit :

**François de Marisy et damoiselle Guillemette
Phelipe sa femme ont donné ceste verrière en
l'honneur de Dieu et de Saint-Pierre, l'an mil
CCCC IIII^{xx} et XVIII.**

La généalogie de la Vierge, connue sous la dénomination de l'arbre de Jessé, occupe toute l'étendue de cette fenêtre. Tous les rois de Juda, dont la Vierge est descendue et dont Jessé est la tige, sont distingués par leurs noms écrits en lettres d'or à côté des figures; au bas de l'arbre, on lit en plus gros caractères : *Radix Jessé*. Dans la partie supérieure, la Vierge est placée au ciel.

Ce vitrail est de la plus grande magnificence tant par la vivacité des couleurs, la richesse et le luxe des étoffes brochées d'or qui couvrent les personnages que par la beauté des tons du fond qui est rouge pourpre. Les figures des donateurs qui y sont représentés avec toute leur famille et leur écu armoiré, ajoutent encore à la pompe de cette peinture.

François de Marisy, le chef de famille, est placé au bas de la fenêtre du côté du chœur, auquel, contre l'usage, il tourne le dos; mais il est à remarquer que cette disposition a lieu toutes les fois que les figures des donateurs sont en relation avec quelques saints représentés aussi dans le vitrail. Ici c'est la Vierge qui est invoquée; c'est à la reine du ciel que cette peinture est consacrée. Aussi voit-on le groupe de la donatrice placé du côté opposé en regard de son mari. Dans tous les cas on faisait honneur au chef de famille de la place la plus rapprochée du sanctuaire.

François de Marisy est armé d'une cuirasse de fer, par-dessus laquelle il porte une cotte hardie, couleur bleue, sur laquelle on remarque les macles d'or qui forment les pièces de son blason. Sur le prie-Dieu qui est recouvert d'un long tapis de pourpre, est posé un livre ouvert. Devant est l'écu d'azur aux six macles d'or posés 3-2 et 1, et supporté par deux levriers blancs, il est surmonté du heaume sommé d'une sirène de carnation, et accompagné de riches lambrequins.

Derrière le chef de famille, absolument dans la même attitude, est un autre personnage vêtu d'une robe blanche dont les manches larges laissent apercevoir la manche noire et serrée d'un vêtement de dessous. A la gauche de ce second personnage, il y en a un troisième vêtu d'une longue robe bleue sur laquelle sont brodées les macles d'or des Marisy, et derrière ces derniers, qui sont probablement les trois frères, on en voit cinq autres plus jeunes dans des costumes analogues : ce sont les fils des premiers; puis au bas de

ce groupe, sur un coussin jaune, un enfant nouveau né entièrement nu vient compléter cette nombreuse famille.

A l'angle opposé de la fenêtre est la donatrice Guillemette Phelepe, placée comme nous l'avons dit, en regard de son mari. Son costume est fort riche : c'est une robe violette ouverte sur le devant, brodée d'or et bordée de fourrure; sa coiffe est noire. Sur le prie-Dieu placé devant elle est un tapis bleu avec un beau livre d'heures, duquel pend un chapelet d'or terminé par un gland de soie verte. Derrière Guillemette sont ses quatre filles, posées de même et dans des costumes analogues; la coiffure des deux premières est rouge, les robes sont bleue, rouge et violet.

Les divers cadres de la partie ogivale de la cinquième fenêtre sont remplis par des lozanges formées de bandes bleues avec des rosettes rouges à leur intersection; et le reste est occupé par douze figures de saints honorés à Troyes, grandes comme nature, et disposées sur deux rangs. En commençant vers le chœur, on voit d'abord saint Loup, évêque de Troyes, vainqueur du monstre, symbole de l'hérésie. Puis saint Savinien, le premier apôtre de Troyes. Ensuite la Vierge et l'enfant Jésus : la reine des anges a sur la tête une magnifique couronne d'or. Puis vient saint Pierre, tenant un livre et les clefs d'or, symbole du pouvoir qui lui a été donné; saint Paul, tenant un livre et l'épée. Puis saint Nizier, tenant une croix. Les noms de ces saints se lisent en noir au bas de chaque figure.

Au deuxième rang, au-dessous, vers le chœur, saint Jean Baptiste, reconnaissable à ses attributs, présente l'un des donateurs de ce vitrail : c'est un ecclésiastique revêtu de son aube, il est à genoux, tourné vers l'ouest, et les mains jointes, au bas de la figure est l'écu de ses armes qui sont d'argent, engrelé de gueules avec trois têtes d'épervier au naturel, et pour supports des anges nus agenouillés. Viennent ensuite trois figures de saints et saintes. Premièrement saint Etienne, premier martyr, représenté en diacre avec une grosse pierre sur la tête et d'autres qu'il porte dans sa robe. Puis sainte Hélène avec une couronne d'or et un manteau de pourpre, un livre à la main. Puis sainte Mathie, patronne de la ville, placée en regard; elle a aussi un manteau de pourpre avec un nimbe d'or et tient un livre avec une palme verte; ensuite saint Jacques en costume de pèlerin avec le bourdon et les coquilles à son large chapeau. Puis enfin saint Guillaume qui présente le second donateur dont il est le patron. Celui-ci est tourné vers le chœur et en robe rouge avec une escarcelle ou carnacière bleue suspendue à sa ceinture. Près de lui est reproduit l'écu aux trois têtes d'épervier avec les supports dont nous avons parlé, ce qui indique qu'il est de la même famille.

Au bas du vitrail, on lit sur deux lignes cette inscription :

Maistre Jean Huyard¹, chanoine de ceste église, et Guillaume Huyard, avocat du Roi à Troyes, escuyer, maire de ceste dicte ville et mareglie de ceste dicte église, ont fait mettre ceste verrière l'an mil IIII^C IIII^{XX} et XVIII.

¹ Jean Huyard avait été curé de Saint-Nizier de Troyes. Guillaume Huyard fut député du tiers-état pour le bailliage de Troyes aux états de Tours, tenus en 1483. Sous Charles VIII, il y soutint avec honneur les droits de ses commettans.

Dans le fond de la tribune, au-dessous de cette cinquième fenêtre, on remarque plusieurs figures bibliques : premièrement les prophètes Johel, Abdias, puis Moïse et le buisson ardent; Gédéon et l'ange, puis Jérémie; saint Guillaume, archevêque, occupe la dernière ogive vers l'orient. Toutes ces figures ont autour de la tête des rouleaux déployés sur lesquels on lit leurs noms écrits en grosses lettres d'or.

COTÉ GAUCHE DE LA NEF.

A la première fenêtre, à gauche, sont représentées toutes les circonstances de la découverte de la vraie croix, en dix-huit tableaux disposés sur trois rangs. Les noms des principaux personnages qui y figurent sont écrits en lettres d'or ainsi qu'aux tableaux du côté droit de la nef. Dans les compartimens du haut, des anges tiennent les instrumens de la Passion et des légendes. La vraie croix, détachée sur un fond d'azur étoilé d'argent avec l'inscription *inri*, remplit la pointe de l'ogive.

La tribune au-dessous a été dépossédée de ses vitraux; elle attend, comme celle de la première fenêtre en regard, une restitution.

Au bas de la fenêtre on lit :

Damoiselle Jehanne Dorigny, veuve de feu noble homme Jehan Perriard, demeurant à Troyes, a fait mettre ceste verrière l'an mil V^C et IX.

Sur le premier panneau du rang inférieur est peinte la donatrice, vêtue d'une robe violet foncé, la tête couverte d'une espèce de coiffe noire; elle est agenouillée devant un prie-Dieu recouvert d'un tapis rouge armoiré, sur lequel est un grand livre ouvert. Il est presque inutile de dire que saint Jean est placé derrière la figure de Jeanne Dorigny. C'était une obligation pour ceux qui désiraient être peints dans les vitraux d'église d'être ainsi accompagnés des saints, leurs patrons, sans lesquels ils n'auraient point été admis.

Sur la deuxième fenêtre est peinte aussi, en dix-huit tableaux, toute l'histoire de saint Sébastien, exécutée aux frais de la confrérie de ce nom, alors établie dans la cathédrale de Troyes, ainsi que le témoigne cette inscription ménagée en lettres blanches au bas de la fenêtre :

Les confrayres de saint Sébastien ont donné ceste verrière en l'an mil cinq cent-vingt. Dieu les sauve.

Les ogives de la tribune au-dessous sont occupées par des figures de rois et d'empereurs en grand costume, dont les noms ne sont point écrits.

La troisième fenêtre est ornée de l'histoire de Job, représentée en dix panneaux. On voit, comme à tous les sujets précédents, les noms des personnages écrits en grosses lettres d'or. Dans l'angle inférieur du vitrail, on voit le donateur à genoux devant un prie-

En 1530, un Antoine Huyard, escuyer, licencié en lois, qui était de cette famille, fut élu maire de la ville de Troyes, au bailliage duquel il était conseiller.

Dieu à tapis rouge non armoiré avec un livre de prières posé dessus. Il est vêtu d'une robe violet foncé. Saint Jean-Baptiste, qui est placé derrière, tient sur un livre fermé l'agneau avec l'étendard de la croix, ainsi qu'il est représenté déjà sur les autres vitraux que nous avons signalés.

La donatrice est en robe violette à larges manches qui laissent paraître un vêtement de dessous à manches blanches et serrées; elle a près d'elle une sainte qui tient un calice et une palme verte. Le tapis de son prie-Dieu est armoiré mi-parti d'or à la bande d'azur, et d'azur au chandelier d'or.

L'inscription suivante, qu'on lit au bas de la fenêtre, nous fait connaître les noms des donataires et l'époque de la pose de ce vitrail.

Damoiselle Claude Dorigny, femme de messire Jehan Molé, escuyer, seigneur de Milly-le-Maréchal, a donné ceste verrière et fut faite en l'an mil cinq.

Les vitres de la quatrième fenêtre ont été données à la cathédrale par Jean Fréminet, marchand et bourgeois de Troyes et sa femme, qui y ont fait peindre toute l'histoire de Tobie que l'on voit continuée dans les formes de la tribune au-dessous.

Dans les seize panneaux de cette fenêtre, où sont reproduites toutes les épisodes de cette histoire touchante, on lit successivement et souvent répétés les noms en lettres d'or de *Thobie*, *Gobelus*, de l'ange *Raphael*, de *Salmanazar* et de *Senacherib*, rois de Juda, qui y sont représentés. Au bas de la fenêtre on lit :

Jehan Fréminet, marchand et bourgeois de Troyes, et Denisette sa femme, ont donné ceste verrière en l'an mil et CCCCC. Priez Dieu pour les trespassés.

Le premier panneau du rang inférieur est occupé par la figure de la donatrice, en robe noire, devant un prie-Dieu recouvert d'un tapis brun avec un livre dessus; derrière elle sont ses quatre filles placées par rang d'âge dans la même attitude que leur mère, et vêtues de robes rouges. Saint Denis, patron de Denisette, est représenté debout sur le deuxième plan, tenant sa tête dans sa main gauche et sa crosse de la droite. L'écu mi-parti en forme de lozange, qui est au côté du prie-Dieu sur le tapis, est presque entièrement effacé.

Sur le panneau suivant, en tirant vers le chœur, est représenté Jean Fréminet, aussi à genoux, en robe noire bordée de bleu azur, devant un prie-Dieu couvert d'un tapis rouge, chargé de l'écu de ses armes qui sont d'azur aux trois têtes de levrier d'argent, posées 2 et 1. Derrière lui est son fils posé de même et vêtu d'une robe bleu clair. Au côté gauche du père est saint Jean-Baptiste, avec l'agneau, le livre et la croix qui le caractérisent ordinairement.

Dans la partie ogivale de la fenêtre on voit des figures d'anges et de rois qui en remplissent les cadres irréguliers; et dans le compartiment qui forme la pointe de l'ogive, Dieu le père tenant le globe symbolique surmonté de la croix.

Dans les trèfles qui terminent les ouvertures du fond de la tribune

au-dessous de la fenêtre, est répété plusieurs fois, sur un fond d'or, le chiffre en noir de Jean Fréminet, et alternativement le monogramme d'or de Jésus et de Marie au milieu d'un soleil.

Les compartiments de l'ogive de la cinquième fenêtre sont remplis par des lozanges rouges séparées par des bandes bleues avec des rosettes d'or et d'argent comme à la fenêtre en regard. On y remarque l'écu deux fois répété de l'évêque Louis de Lorraine¹, qui est d'or à la bande de gueules chargée de trois alérions d'argent, et la crosse d'or adossée. Au-dessous sont des figures d'anges en attitude d'adoration.

L'intervalle des meneaux est occupé par deux rangs de figures de saints, grandes comme nature et détachées sur un fond d'étoffe bleue brochée de feillages. Dans le premier panneau, en haut, on voit premièrement saint Jean-Baptiste devant lequel est agenouillé saint Pierre, en chappe papale de couleur pourpre et bordée de perles. Derrière le prince des apôtres est une grotte ouverte dans un rocher.

Aux deuxième et troisième panneaux, saint Pierre, toujours en chappe papale et avec le nimbe entouré de perles d'or, est amené devant Agrippa assis sur son trône et coiffé d'un turban. Saint Pierre a la tête chauve entourée d'un nimbe bordé de perles avec une chappe rose bordée de même.

Aux quatrième et cinquième panneaux, saint Pierre, vêtu de même, guérit une femme en présence de son mari.

Au deuxième rang, on voit d'abord saint Etienne vêtu en diacre, tenant une palme d'or et portant dans un pli de sa tunique plusieurs pierres pour rappeler le genre de son martyre. Vient ensuite un saint archevêque au nimbe de pourpre, tenant une croix et un livre ouvert sur lequel il a les yeux baissés.

Aux troisième et quatrième panneaux, on voit un personnage richement vêtu, coiffé d'un turban, qui accompagne un jeune homme prosterné aux pieds de saint Pierre, assis sur un trône d'or à dossier, revêtu d'une magnifique chappe verte avec la tiare ornée des trois couronnes, et tenant à la main les deux clefs, signe caractéristique de la puissance qu'il a reçue du Christ. Ces trois dernières figures n'ont pas de nimbe.

Dans les cinquième et sixième panneaux sont encore les figures de saint Pierre tenant une énorme clef d'argent; sa tête est détachée sur un nimbe vert entouré d'un cercle d'or. Puis celle de saint Jean, en manteau rouge, et tenant une croix d'or; de la bouche de ces deux saints partent de longs rouleaux chargés d'inscriptions. Les figures des sujets supérieurs dont nous venons de parler ont aussi de semblables rouleaux déployés autour de la tête.

Le fond des douze panneaux de cette dernière fenêtre est une étoffe bleu foncé, brochée à fleur, d'un dessin assez riche.

Dans les arcades des tribunes au-dessous, on voit d'abord des figures incomplètes de vieillards, qui remplissent les deux premiers panneaux. Au troisième, un vieillard près de la tête duquel est écrit un nom que quelques lettres transposées ou enlevées rendent illisibles.

¹ Louis de Lorraine, évêque de Troyes en 1545, mourut le 28 mars 1578, sous le nom du cardinal de Guise, après avoir été archevêque de Sens et abbé de Saint-Victor de Paris.

Au troisième panneau est représentée la vraie croix, qui en occupe toute la hauteur, et auprès un vieillard debout, qui indique du doigt le signe de la rédemption autour duquel est un rouleau chargé d'une inscription.

Au quatrième panneau, saint Antoine, avec son compagnon, tient un livre ouvert et semble lire en marchant. Le fond est une étoffe bleue brochée et d'un dessin fort riche.

Les cinquième et sixième arcades sont occupées par des figures auxquelles on a rapporté quelques pièces qui sont tout à fait étrangères au sujet. La dernière est celle d'un évêque, dont il ne reste que la partie supérieure. Dans les cercles à jour, au-dessus des figures, sont multipliées les bandes de gueules chargées des trois alerions d'argent de Louis de Lorraine. Ce blazon répété, du même évêque, peut faire présumer avec quelque vraisemblance qu'il est le donateur de tout le vitrail de cette fenêtre.

En 1736 la nef avait été repavée en carreaux de pierre de Molesmes. Ce pavement nouveau avait donné lieu au déplacement de plusieurs pierres tombales gravées en creux. La plupart de ces pierres ont été depuis employées à des travaux de reconstruction.

On y voyait celle qui couvrait Odard Hennequin, licencié ès-lois, grand archidiacre de Troyes, doyen de Saint-Etienne et curé de saint Jean de la même ville, mort le 2 août 1483.

Celle de Jean de Voton, maître ès-arts, chanoine de Saint-Pierre, et aussi curé de Saint-Jean-au-Marché, mort le 16 septembre 1538.

Et proche le troisième pilier de la nef, à droite, celle de Jean Bailly qui fut long-temps architecte de la Cathédrale, mort le lundi matin 19 août 1559.

Enfin celle de Claude Robert, natif de Langres, chanoine de Châlons-sur-Saône, qui mourut à Troyes, et fut inhumé dans la Cathédrale en 1637. Claude Robert est l'un des auteurs du *Gallia Christiana*.

Au pilier, à main gauche de la chaire, on lisait dans un cadre l'épithaphe latine de Guillaume de Taix, doyen de l'église de Troyes, composée et écrite sur velin par le docte Nicolas Camusat, chanoine de la même église. Elle était ainsi conçue :

MEMORIÆ SACRVM¹

Domino Guillelmo de Taix viro clariss. ex oppidulo Clessenti apud Vindecinos nobili et ingenuam familiendam oriendo à primoribus annis Trecas misso. Ibidem ab avunculo Jac. Alneto, doctore medico, Pœta laureato, demumque ecclesiæ Sti. Stephani Trecensis canonico et cellario suscepto Ipsius curam optimarum artium linguarumque studii, tum Trecis, tum Luteciæ Parisiorum non vulgariter instructo, ad amplissimam decanatus hujus ecclesiæ dignitatem ob eximios mores. Vitæ integritatem, eruditionem propè singularem et summum eloquentiæ candorem electo et promot. Eo munere 24 annorum spatio illoesà famâ feliciter perfuncto; monasterii Beatæ mariæ Bassifuntis instituti Præmonstratensis Diocesi Trecensi administratori perpetus; in comitis totius Galliæ prioribus Blæsis sub Henrico III. Rege christianissimo indictis et ce-

¹ Guillaume de Taix portait pour armes, d'argent à deux faces d'azur, avec l'addition d'un petit croissant de gueules sur le milieu de la face

lebratis; ab ordiue ecclesiastico Balliviatus Trecensis et, dictæ Diacresis procuratori delegato; vitæ suæ curriculo ad LXX annum functo; tandem anno supra sesqui millesimum nonagesimo anno septembris idus septimo placidè defuncto, omnibus musarum alumnis acerbissimo sui desiderio relicto juxta hanc columnam ut testamento jusserat religiosè sepulto. N. C. Tricassinus mærens posuit.

On voyait encore dans la nef la riche tombe de Nicolas de la Place, abbé de Montier-la-Celle, mort en 1488.

En 1840 le pourtour du chœur ayant été repavé en compartimens, on a eu l'idée d'y placer, dans chacune des travées, les tombes gravées qui se voyaient aux bas-côtés de la nef et de les ranger à peu près dans un ordre chronologique; c'est peut-être le troisième ou quatrième déplacement qu'elles éprouvent. Nous allons les restituer ici à la place où elles se trouvaient auparavant. Sur la première, qui se voit encore devant la porte d'entrée du collatéral, à droite, on lit cette inscription dans le cadre qui entoure la tombe, au milieu se trouve la figure du personnage presque effacée.

Cy gist honorable et discrète personne, messire Jehan Calot, prestre, natif de Cluny, chanoine de ceans et curé de Saint-Remy de Troyes, lequel a donne à ceste église la maison devant Saint-Remy pour son anniversaire, qui trespassa le XII^e de decembre M CCCC IIII xx Dieu lui face pardon. Amen.

Sur une autre tombe, qui se voyait en suivant, on lisait :

Cy gist vénérable et discrète personne, messire Pierre Guillaumot, prestre, jadis chanoine de ceans, qui trespassa le second jour du mois de janvier l'an mil CCCC LX VII. Dieu par sa grâce, de ses fautes pardon lui face. Amen.

Au milieu du cadre est représentée sans accompagnement la figure en pied du chanoine Guillaumot, en habit de chœur, les mains jointes.

A la travée suivante se trouvait une pierre tombale plus grande consacrée à un chanoine de Notre-Dame, c'est-à-dire de la chapelle de ce nom qui existe dans l'église, derrière le chœur.

Le personnage est représenté sous un arc ogival, revêtu de la chappe, les mains jointes au-dessus d'un calice, et accompagné de deux anges placés en haut de l'arcade de chaque côté, et tenant des encensoirs.

Dans le cadre, autour, on lit l'épithaphe latine suivante :

Hic jacet Dominus Petrus beloceri presbiter quondam canonicus altaris beate Marie in ecclesia trecensi qui obiit die mercurii in translacione beati martirii anno Domini millesimo tricentesimo tricesimo sexto cujus anima requiescat in pace. Amen.

Une autre tombe couvrait le corps de Nicole Coiffart, doyen de

supérieure, étant descendu d'un puiné. Voir son éloge historique, *Almanach de Troyes*, année 1786, page 49.

l'église de Troyes. Il est représenté dans un cercle, vu à mi-corps, en costume, la tête nue, et au moment où il consacre l'hostie les mains jointes au-dessus du calice. Autour de sa tête est un rouleau déployé sur lequel on lit : *Deus propicius esto mihi peccatori*; dans le cercle, cet acte de foi : *Credo quod redemptor, meus vivit in novissimo die de terra surrecturus sum et rursum circumdabor pella mea et in carne mea videbo Deum salvatorem meum*. Et au-dessous du cercle l'épithape ainsi disposée :

Cy gist vénérable et discrète personne maistre Nicole Coiffart, prestre, licencié ès-lois et décrets, doyen et chanoine en ceste église, en laquelle a fondé en son vivant la feste de l'Ascension notre Seigneur, festée le jour et le lendemain, vne messe de requiem solennelle, qui trespassa l'an mil CCCC IIII^{xx} et XIII, le VII^e jour du mois de may.

Demandons à Dieu que par sa grâce,
De ses péchés pardon lui face. Amen.

La dalle posée sur le puits creusé sous l'arcade du premier bas-côté, est le fragment d'une tombe qui couvrait le corps de Louis Budé, oncle du savant Guillaume Budé ¹. Sur cette tombe était gravée la figure en pied du personnage, intéressante à cause du costume, il n'en reste plus aujourd'hui que la partie supérieure. Elle était placée, avant 92, devant l'autel de saint Savinien, sous la croisée de l'église avec celle de son frère Etienne Budé. Voici les épithaphes des deux frères, qu'on lisait autour de leurs tombes.

« Hic jacet vir quondam et existimatissimus, Stephanus Budæus in jure civili, pontificioque licentiatus, Pontisque Audomari in ecclesiâ Lexioviensi archidiaconus, in hac denique canonicus ac sub antistes, anno 1501, 7 kal. Augusti præmaturem fato raptus. »

« Hic situs est Ludovicus Budæus, utraq̃ue linguâ doctus, juris utriusque consultus, trecensis canonicus, et archidiaconus Arceyensis, qui diem suum obiit ann. 1517, mense novembri. Rectè conditos manes esse, lector, precari ne gravis. »

Le plan de la cathédrale de Troyes, qui est l'une des planches que nous avons consacrées à ce monument, peut donner une idée juste de sa forme et de ses dimensions ; c'est, comme aux églises épiscopales de Sens, d'Auxerre et d'Amiens, une croix latine formée par la réunion de la nef du chœur et des transepts ; mais elle a de plus, comme les églises métropolitaines de Paris et de Bourges, cinq nefs dont les plus petites, appelées vulgairement bas-côtés, sont accom-

pagnées de chapelles percées de belles fenêtres ornées de peintures sur verre dont nous donnerons plus tard l'indication.

La décoration intérieure des portes qui donnent accès aux nefs latérales, diffère de celle de la porte de la grande nef. Le trumeau qui les sépare en deux vantaux a sa base arrondie et fort élevée ; il se termine en flèches ornées de crochets sous un plein-cintre qui soutient le mur au-dessus et dont les profils, ornés de filets et de gorges profondes, s'épanouissent sur les parois entièrement lisses de la baie. Du haut du trumeau naissent deux courbes ornées de feuilles, profilées de même que le plein-cintre avec lequel elles s'entrecroisent de manière à former deux ogives reliées par d'autres courbes formant des trèfles.

Les portes des tours sont en arc surbaissé creusé de gorges profondes avec des filets continués dans les parois de la baie. Un pilastre appliqué, terminé en flèches, soutient de chaque côté la naissance d'un archivolt en courbes rentrantes réunies par une touffe de feuilles roulées ; l'intervalle entre ces pilastres et ces courbes est rempli par des meneaux appliqués, qui se terminent par des ogives sous une corniche saillante qui joint l'extrémité supérieure des pilastres. A la porte de la tour du nord cette corniche n'existe pas, et les meneaux appliqués qui occupent l'intervalle d'un pilastre à l'autre, sont d'une forme tourmentée qui tient plus particulièrement au style flamboyant.

Le mur des tours, à la suite de ces portes, est entièrement lisse. Sa base, jusqu'au pilier appliqué qui suit, est formée d'une espèce de banc à profil arrondi qui avait, dit-on, pour objet d'offrir un siège aux pauvres mendiants qui se placent ordinairement à l'entrée de l'église. Il y a aussi de ces sortes de bancs dans la partie rentrante de la base des gros piliers qui portent les tours. Le dessous de ces dernières, n'étant éclairé que par les portes, peut être considéré comme une sorte de vestibule pour chacune des nefs latérales.

Les voûtes des deux premières travées des collatéraux, tant au nord qu'au midi, étaient restées inachevées jusque vers la fin du 18^e siècle et remplacées par des planches seulement, lorsqu'un chanoine de la cathédrale, M. Bouczo, entreprit de les faire construire à ses frais. Il en fit la proposition au chapitre le 5 mai 1780, et le 23 novembre de la même année deux de ces voûtes étaient achevées. L'année suivante il fit faire les deux autres. Les armes de cet homme généreux, que le chapitre avait par reconnaissance fait placer aux clefs des voûtes, en ont été enlevées à la révolution ².

La chapelle de l'Assomption, qui suit immédiatement la tour méridionale, est éclairée par une grande fenêtre ogivale divisée dans sa largeur par cinq meneaux qui forment, par leur réunion dans la partie supérieure, des compartimens où l'on reconnaît des cœurs, des trèfles, et sont remplis par de belles peintures sur verre dont le principal sujet est la Vierge considérée comme reine du ciel.

En haut de l'ogive, on voit Dieu le père assis sur un trône d'or,

² La construction des quatre voûtes avait coûté 4,000 liv. à M. Bouczo. Ce digne ecclésiastique avait d'autant plus de mérite à faire cette dépense, qu'il était étranger à Troyes. Sa générosité alla même jusqu'à offrir une somme de 50,000 fr. pour contribuer à l'achèvement de la tour méridionale, si cette entreprise, proposée au chapitre par un architecte italien, avait eu lieu ; mais la dépense, suivant le devis présenté par ce dernier, était exagérée et s'élevait à un million six cent mille francs.

¹ On doit en grande partie à Guillaume Budé l'honneur de la restauration des lettres en France, et l'établissement du collège royal, où il n'avait en vue l'avantage des professeurs que subordonné à celui des étudiants. Guillaume Budé avait de grandes relations avec la ville de Troyes, par Jaquette Budé, sa sœur, mariée à Antoine Raguier, frère de Louis, évêque de Troyes. et par des fils, des frères et des neveux, chanoines de la cathédrale et de la collégiale de Saint-Etienne. Parmi ses lettres grecques et latines, quelques unes sont datées de Troyes. Guillaume Budé était en grande faveur et fut nommé prévôt des marchands de Paris. Voir Grosley, *œuvres inédites*, à l'article Budé.

donnant sa bénédiction. De la main gauche il tient le globe symbolique surmonté d'une croix ; il est couvert d'une chappe papale ornée de perles, et il a sur la tête la tiare d'or aux trois couronnes. Un chœur d'anges groupés deux à deux l'environne, ils tiennent des livres ouverts et chantent sa gloire. Les robes de ces anges sont de nuances variées et des tons les plus riches.

Les figures des quatre compartimens qui sont de chaque côté ont malheureusement été enlevées ; elles représentaient le Christ et saint Jean, son disciple bien aimé, puis Moïse et Elie. Les petits compartimens, plus bas, sont remplis par un écu d'argent à trois têtes de renard arrachées de gueules, ou simplement d'une seule tête de cet animal, lorsque l'espace ne peut contenir l'écu en entier. Ces têtes de renard sont aussi reproduites sur toute la bordure des panneaux et dans toute la hauteur de la fenêtre. Au bas des bordures, des clefs d'argent à double penneton, symbole de saint Pierre.

Dans un grand compartiment, à gauche, est un ange aux ailes d'azur tenant l'écu aux armes du chapitre de Troyes, et au milieu, sur la même ligne, un autre ange tenant l'écu de France surmonté d'une riche couronne d'or sur un fond violet damassé et entouré d'un cercle bordé de perles. Au-dessous immédiatement, dans le même compartiment, l'écu aux armes de la ville de Troyes, détaché sur un fond vert, avec les trois fleurs de lys en chef, ce qui caractérise une époque.

Dans le troisième compartiment, à droite, un ange aux blanches ailes tient un écu dont le blason tout mystique paraît difficile à expliquer. Il est entouré de la couronne d'épine verte avec une croix d'or adossée, et partagé naturellement en quatre quartiers par une croix latine d'or chargée de quatre fleurs de lys d'azur et au milieu d'un écu de sable avec des larmes d'argent, surmonté de trois clous de même. Au premier quartier, qui est d'azur, sont trois étoiles de gueules placées dans un nuage en forme d'auréole. Au deuxième quartier, qui est de sable, un nuage d'où sortent trois dards ou flèches d'argent, posées en bande. Au troisième, de sable, trois vers de terre posés l'un sur l'autre, et le quatrième, d'azur, avec une langue de feu ou flamme ardente posée en bande.

Entre les meneaux, vers le milieu de la fenêtre, sur un fond d'azur parsemé d'étoiles d'or, est la Vierge dans une gloire rayonnante, posée debout sur un croissant ; elle est vêtue du manteau bleu orné d'une bande rouge perlée avec une magnifique couronne d'argent ornée de perles d'or sur la tête. Elle a les mains ouvertes à la hauteur de la poitrine, et de longues mèches de cheveux sur les épaules. Huit anges agenouillés, disposés sur deux rangs et soutenus sur des nuages, forment un chœur autour d'elle en chantant les litanies écrites sur des rouleaux déployés que tiennent quatre de ces anges ; les autres s'accompagnent d'instrumens de musique connus alors, tels que le violon, la vielle, la cornemuse, la flûte à bec. Les nuages sur lesquels posent les anges forment une bande plissée assez semblable à un ruban tortillé ; de ceux du premier rang descendent des flammes ou langues de feu qui expriment les grâces que la reine des anges répand sur la terre par sa présence.

Au bas de ce groupe il reste un espace blanc qui était peut-être occupé par les figures des donateurs.

L'encadrement de cette peinture est formé par une espèce d'ordre d'architecture composé d'un soubassement et d'un entablement soutenu par deux colonnes. Ces dernières ont des bases de couleur

rouge avec des tores dorés. Le fût, orné au milieu d'un anneau de feuilles de couleur verte, est formé par deux tiges noueuses d'argent, qui tournent autour d'une tige droite qui est d'or et de même remplie de nœuds, semblable à un arbre dont on aurait coupé les branches. Le chapiteau est rouge avec le tailloir et l'astragale en or ; l'architrave est orné d'une arabesque en grisailles où l'on remarque des têtes de chérubins, et la frise divisée en trois compartimens probablement à cause des trois intervalles de meneaux qu'occupe le sujet. Chaque compartiment est accompagné de deux petits pilastres ornés d'arabesques en or, et rempli par deux figures d'oiseaux fantastiques en regards, séparés par un culot et dont la queue est terminée en feuillages roulés. Au-dessus de chaque compartiment est une espèce de fronton circulaire terminé en rouleau sur la corniche, le fond du tympan est creusé et canelé comme le haut d'une niche. Cet amortissement est surmonté d'une tête de chérubin avec des feuillages de chaque côté, et remplit le trèfle qui joint les meneaux. Ces derniers, dont la saillie dépasse celle du mur, traversent l'appui en larmier de la fenêtre et se terminent au-dessous en forme de cul-de-lampe orné de feuillages.

Immédiatement sous la base de la fenêtre, vers l'angle à droite, on voit une piscine ouverte par une ogive et accompagnée de deux pilastres appliqués terminés en flèches et supportés par des culs-de-lampe ornés de feuilles. Aux courbes de l'ogive sont suspendus des espèces de meneaux terminés inférieurement par des touffes de feuillages et réunis par des arcs et par des trèfles. Un archivolt à contre-courbe s'élève au-dessus de l'ogive et se termine par trois grosses feuilles roulées en crochets. Au fond de ce lavabo est une tablette profilée, et la pierre dans laquelle est creusé le bassin servant à écouler l'eau forme une saillie profilée aussi en manière de talon. En face de l'autel est une petite sacristie de forme pentagonale pratiquée entre les contre-forts de la tour méridionale, avec laquelle elle a été construite ; elle est éclairée par une petite fenêtre ogivale divisée par un meneau ; sa voûte est remarquable par la combinaison et le nombre de ses nervures qui reposent sur des culs-de-lampe appliqués, décorés de feuillages et de figures d'enfants. La porte est plein-cintre creusé, ainsi que la baie des trois gorges profondes, séparées par des baguettes et des filets. La forme évasée de cette baie, qui l'est moins à l'endroit du cintre, a donné lieu à une difficulté d'appareil dont le constructeur a triomphé habilement. Les vantaux de bois de la porte et ses ferrures sont conservés intacts, les murs de cette jolie petite pièce ont échappé jusqu'ici à la souillure du badigeon, aussi le travail du ciseau est si fin, si pur, qu'on le dirait fini d'hier.

À droite de la porte est un groupe de six figures peintes et dorées, de proportion au-dessous de nature ; il représente le baptême de saint Augustin ; cette sculpture, qui porte la date de 1565, est en pierre de Tonnerre ; elle se voyait dans l'église abbatiale de Saint-Loup, d'où elle a été tirée lors de la démolition de cette dernière, et placée à la cathédrale en 1811, comme le marque l'inscription peinte sur le mur au-dessus du groupe que Grosley attribue faussement au ciseau de Gentil.

AUGUSTINUS
A S^o. AMBROSIO
BAPTISATUS
REST. AN. MDCCXI.

Le rétable de l'autel est décoré d'un tableau peint sur panneau, et qui, malgré les nombreuses écailles et les mauvais repeints qui les recouvrent, offre encore assez d'intérêt pour mériter au moins d'être mentionné, c'est une curieuse copie de la fameuse Cène que Léonard de Vinci peignit à fresque dans le réfectoire du couvent des Grâces à Milan¹. La composition est conservée, mais le copiste s'est donné pleine liberté pour les détails et particulièrement pour le fond du tableau qu'il a changé entièrement. Au lieu de la salle carrée et du plafond que l'on remarque dans l'original, ce sont cinq pilastres ornés d'arabesques légers, disposés sur une seule ligne parallèle au cadre et partageant en deux la salle du Cénacle. Les trois pilastres du milieu supportent deux arcades plein-cintre ornées d'archivoltes qui ouvrent chacun une voûte en berceau. A la jonction de ces arcs, sur les chapiteaux, qui n'offrent que de simples profils, sont posés de petits anges nus, agenouillés et peints au naturel. Ils soutiennent des écus armoriés dont les émaux sont exprimés en couleur : celui de droite présente les armes du chapitre ; sur celui du milieu le peintre a reproduit ce blason mystique que nous avons signalé sur le vitrail de la chapelle, circonstance qui prouve incontestablement que cette copie de la cène a été exécutée par ordre du même donateur et pour la place qu'il occupe encore aujourd'hui ; l'écu du côté gauche vient encore ajouter à cette preuve, puisqu'il est aussi chargé de la croix avec la couronne d'épine que l'on voit du côté droit au haut du vitrail. Sur le cou des anges qui soutiennent les écussons sont posées des guirlandes vertes liées avec des rubans rouges passant d'un pilastre à l'autre et formant une décoration de bon goût, qui rappelle celles des salles de festin parées aux jours de fêtes à l'époque de Louis XII et de François I^{er}, car c'est au commencement de la renaissance des arts qu'il faut reporter l'exécution de cette copie. Dans les frises de chaque côté des arcades, on lit des inscriptions latines imitant la gravure en creux ; celle de droite est tirée de l'Ecclésiaste, et celle de gauche du livre d'Esdras.

Sur le mur fuyant à gauche du tableau, est une espèce d'affiche blanche sur laquelle sont écrites, en caractères grecs en partie effacés, plusieurs sentences morales tirées d'Isocrate ; la dernière peut se traduire ainsi : « *Obéis aux lois.* »

Au côté opposé est un buffet ou dressoir sur lequel sont posés par étage de riches vases d'or et d'argent, et dans le fond une horloge dans le goût du temps, anachronisme que n'eût sûrement pas fait l'auteur de la fresque du couvent des Grâces.

La peinture a été exécutée sur un enduit à la craie, et il existe comme nous l'avons dit, de nombreuses parties écaillées qui, ayant été repeintes sur le bois, présentent autant de cavités ; les draperies sont en général d'une exécution sèche, mais les têtes et les mains qui ont peu souffert, sont peintes avec beaucoup de finesse et de soin ;

le Christ est nimbé d'or à la croix fleuronée ; sur la bordure de sa robe, autour du cou, on lit ces mots : *salvator mundi*.

Le cadre du tableau est en bois peint, les moulures du bord, plus saillantes, sont ornées de feuilles d'eau et de perles, et se terminent inférieurement par une base gothique sur une espèce de soubassement ou piédestal qui en occupe toute la largeur ; l'on voit encore aux côtés la moitié des charnières qui servaient à fixer les volets de ce triptique ; une bande plate forme les parties intérieures du cadre, elle est chargée d'arabesques avec des médaillons aux quatre angles et sur les traverses. Au milieu, en haut, est celui de la Vierge vue de profil ; en bas, celui du Christ vu de face ; les ornements sont des sirènes dont les jambes se terminent en rinceaux de feuilles d'acanthe. En haut du rétable, des vases avec des oiseaux en regard, tenant des guirlandes dans leur bec.

Au-dessus du rétable est placé une copie du tableau de la Visitation de la Vierge, d'André-del-Sarte, que l'on voit au musée du Louvre, et de même proportion que l'original. Cette dimension, jointe à la forme pesante des profils du cadre, produit un fort mauvais effet. Il serait assurément mieux placé ailleurs que sur la copie de la cène du Vinci.

Sous la fenêtre, on peut remarquer une suite de six panneaux encadrés, peints sur bois des deux côtés et qui ont peut-être servi de volets à quelque tableau de rétable. La fabrique a eu l'heureuse idée de les faire monter sur pivot, afin qu'on les puisse voir des deux côtés.

Sur le premier panneau vers l'autel, on voit un patriarche pasteur en manteau rouge, les mains et les regards élevés vers un ange aux ailes couleurs de l'iris, qui plane au-dessus, et tient un rouleau déployé, près de lui est sa houlette, puis un chien couché à ses pieds, dans le fond un troupeau avec plusieurs bergers.

Au revers, Saint-Loup, évêque de Troyes, en habit pontifical, la mitre en tête et la croix à la main, met en fuite les diables d'Angleterre, logés dans la mâture d'un navire dont ils s'efforçaient d'arrêter la marche ; le saint, placé sur le rivage, d'un signe épouvante les démons ; l'un d'eux, plongé dans l'eau jusqu'à mi-corps s'accroche à l'ancre du vaisseau, à l'avant duquel est un saint abbé en robe noire avec une crosse d'or à la main. Cette peinture est d'un assez beau fini quoique d'un faire facile. La tête de Saint-Loup paraît être un portrait ; les diables, qui sont représentés avec des queues de serpents et des ailes de chauve-souris, sont très-bien rendus et d'un modelé remarquable : la conservation de la peinture est parfaite.

Les deux panneaux suivants sont remplis par un seul sujet : l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. On remarque Zachée sur le sicomore ; cette peinture est d'une autre main que celle du premier panneau. Le dessin en est plus sévère, mais l'exécution plus sèche. Au revers du premier panneau, la naissance de la Vierge, et derrière le

¹ Il n'est personne qui ne connaisse aujourd'hui cette composition célèbre que Léonard avait peinte à fresque pour le couvent de Notre-Dame-des-Grâces à Milan, et que la merveilleuse estampe de Morghen a portée à la connaissance du monde civilisé. Il a été fait du tableau original plusieurs copies qui sont appréciées aujourd'hui en raison de leur ancienneté ; on en connaît une dans le réfectoire des orphelins à Milan, qui est datée de 1500, et dans laquelle le peintre, dont le nom est resté inconnu, n'a adopté que la composition et a fait plusieurs changements.

Une autre, faite par Luini, existe à Ponte Capriosco. On en conserve une à Paris au musée du Louvre, mais la plus célèbre de ces copies est celle que fit faire le cardinal Gallas Arconati par André Bianchi surnommé Il Vespino, artiste milanais. Celle de la cathédrale de Troyes est bien certainement une des plus anciennes. L'écu armorié pourrait peut-être un jour aider à en fixer la date. Sa proportion est de beaucoup au-dessous de celle de l'original. La longueur est de 2 m. 17 c., et sa hauteur de 1 m. 22 c.

second, la rencontre sous la porte dorée grisailles. Les quatrième et cinquième panneaux, qui sont de la même main que les précédents, ne présentent de même qu'un seul sujet : Jésus-Christ lavant les pieds à ses apôtres; le fond est orné d'un ordre pilastre; sur la face de l'un de ces derniers sont de charmants arabesques imitant le relief, et au milieu desquels est le millésime 1542, époque de l'exécution de ces peintures évidemment postérieures à celle du rétable; la couleur de ces quatre panneaux a peu d'éclat, et le dessin rappelle entièrement celui des vitraux grisailles de St-Pantaléon, qui sont d'une date un peu plus ancienne (1536).

Derrière chacun de ces panneaux il y a aussi des sujets en grisaille : au premier la Salutation angélique, et au revers du second, la Présentation de l'enfant Jésus au temple; l'altération de ces peintures permet de voir dessous le premier travail du peintre; les contours sont tracés à la plume, avec de grosses hachures, pour indiquer les ombres.

Sur le sixième panneau qui paraît être du même faire que celui du Saint-Loup. On voit le donateur à genoux, les mains jointes, couvert d'un rochet avec l'aumusse ou pelisse sur le bras gauche : cette dernière partie du costume désigne un chanoine; la tête qui est loin d'être d'un beau caractère est pleine de vérité et d'un fini précieux, le peintre avait mis tous ses soins à ce portrait, le reste est traité très-librement. Le fond représente la naissance de la Vierge. Le revers forme le pendant du premier panneau, c'est Saint-Loup quittant sa femme Piméniole. On voit celle-ci la tête parée d'un riche diadème de perles, en robe rose, avec des bijoux sur sa poitrine et une longue chaîne d'or pendant à sa ceinture, marcher tristement entre deux personnages barbus; l'un d'eux, en riche pourpoint, et couvert d'un manteau de riche étoffe brochée d'or, lui tient la main. L'autre, dans un costume analogue, coiffé d'une toque noire ornée d'or et d'une plume blanche, est à sa droite; devant elle, un jeune chien blanc, et derrière plusieurs femmes ses suivantes.

Le fond est curieux, il représente le sanctuaire d'une église avec tous les ornements d'autel de l'époque; sur un soubassement ou piédestal tout en largeur est placée une statue de la Vierge, tenant dans ses bras l'enfant Jésus la tête ornée du nimbe. Ce groupe est accompagné de deux grands anges debout, dont les robes sont peintes en vert.

Aux deux côtés de l'autel sont des courtines ou rideaux. Attachés à des tringles fixées au rétable à peu près comme sont aujourd'hui nos flèches de lit, un prêtre est agenouillé sur les premières marches; c'est probablement saint Loup qui vient de se vouer au sacerdoce : deux chandeliers d'or aux extrémités sur l'autel, un chandelier d'or plus grand, placé en avant de chaque côté; dans une niche du fond ou piscine, deux burettes d'or; derrière le prêtre est un lutrin dont les supports sont formés par des chimères, telle était la manière dont l'autel était décoré au XVI^e siècle.

La chapelle est fermée par six arcades élevées sur un soubassement et couronnées par un entablement corinthien : ce dernier forme à l'endroit des piédroits des ressauts supportés par des colonnes cannelées, avec piédestal et à l'aplomb desquelles est un vase élégant découpé à jours et rempli de fleurs et de fruits. Dans la frise au-dessus de chaque arcade, sont des branches de laurier et d'olivier en sautoir, et sur l'entablement une petite fenêtre plein-cintre, entourée d'un cadre à crossettes, surmontée d'un fronton circulaire, et ac-

compagnée de consoles renversées ornées des feuilles d'acanthé. Sur l'arcade du milieu (la sixième fait retour) s'élève une espèce d'attique, couronné d'un fronton en courbe surbaissée à jour, soutenu par des consoles, et sur lequel étaient deux figures couchées; l'une d'elles paraissait, selon Grosley, « représenter l'Abondance et la paix de l'âme qui l'accompagne ou doit l'accompagner, et l'autre la Pauvreté, l'inquiétude et les angoisses qui les suivent. »

Le vide des arcades est rempli par une colonnade dorique élevée sur le piédestal continu; dessus l'entablement de cet ordre en miniature, s'élèvent encore trois petites arcades couronnées du fronton.

DEUXIÈME CHAPELLE.

La deuxième chapelle dite de St-Arnould ou de St-Louis, présente quelques différences dans la disposition des meneaux de sa fenêtre; au lieu de se terminer sous l'appui immédiatement, ils descendent appliqués au mur jusque sur le pavé où leur base forme ressaut, sur un socle continu qui fait le tour de la chapelle. Ces meneaux sont formés de groupes de colonnettes, et dessinent dans la partie supérieure trois ogives divisées en deux par d'autres ogives trilobées, l'intervalle des courbes est rempli par trois fleurs de lis et par des trèfles. Le fond du vitrail est formé par une espèce de réseau, composé de bandes bleues enlacées dont les vides sont remplis de fleurs de lis d'or. Dans les trèfles qui remplissent en bas l'intervalle des grandes et des petites ogives on remarque trois sujets : au milieu, Dieu le père assis sur un nuage, vêtu d'une robe de pourpre, et la tête ornée d'un nimbe rouge avec la croix d'or; de la main gauche il tient le globe croisé qu'il doit remettre à son fils, comme symbole de sa puissance, et de la droite il donne sa bénédiction; la figure est détachée sur un fond bleu.

Il est à remarquer qu'il n'a point sur la tête la tiare aux trois couronnes, dont on l'a coiffé plus tard; le nuage qui le porte est entouré d'un rouleau déployé sur lequel on lit, *hic est filius meus dilectus*.

Dans le trèfle de droite sur la même ligne, Saint-Christophe en robe rouge, traverse un fleuve, portant sur ses épaules l'enfant Jésus dont la tête est minée de rouge avec la croix d'or.

A gauche, le trèfle renferme un saint en robe violette, manteau bleu clair. Il tient à la main un long bâton, peut-être une crosse dont la partie supérieure manque; dans le premier cas, il serait en voyage; de la main droite, il porte suspendu à une courroie un livre d'or à fermoir d'argent; le fonds pour ces deux derniers sujets est un rouge vif.

Deux écussons armoriés se remarquent dans les petites ogives tréflées sur un fond rouge, à l'est il est d'azur à la croix double en or, au côté opposé le même écu est mi-parti d'azur à trois têtes de mouton d'argent.

Au-dessous reste encore la partie supérieure de trois clochetons en grisaille rehaussée d'or, pour attester que plusieurs figures existaient auparavant; c'était probablement le baptême de J.-C. Cette opinion peut s'expliquer par la présence de Dieu le père dans la partie supérieure, et des paroles écrites sur le rouleau qui est à ses pieds.

Sur l'autel on voyait autrefois la statue d'un évêque représenté assis de grandeur naturelle et mariant deux personnages figurés en petit à ses pieds. Le peuple de Troyes appelait cet évêque *St-Eternon*, quelques vieilles femmes, à ce que raconte Grosley, vivaient

de neuvaines que faisaient faire en secret, à ce saint, les jeunes personnes qui se trouvaient de la vocation pour le mariage; le concours devenait si grand, dit-on, que le chapitre jugea convenable de faire enlever la statue ¹.

Le martyrologe cite un saint *Etern*, évêque en Irlande ou en Ecosse; sur la porte de la collégiale de Luzarches, on voyait avec les figures de St-Côme et St-Damien, patrons de la ville, celle de *Saint-Eternon*, évêque d'Evreux, massacré en 653. C'est probablement le même que le *Saint-Eternon* révérend à Troyes, mais la notice ne dit pas s'il était représenté mariant deux personnes.

En 1642, on avait placé en haut de cet autel cette inscription écrite sur une planche : AUTEL DU JUBILÉ.

On lit dans les mémoires manuscrits de l'abbé Tremet, chanoine de St-Pierre, qu'en 1697 le tonnerre tomba sur le clocher de la cathédrale, entra par la porte du nord et traversant la nef alla droit à la chapelle de St-Arnould, dont il cassa un panneau de vitre.

TROISIÈME CHAPELLE DITE DE SAINT-LAZARE.

Cette troisième chapelle est une répétition de la précédente, elle n'offre de changements que dans la forme des compartiments qui remplissent la partie supérieure de la fenêtre. Cinq meneaux appliqués qui descendent jusqu'au pavé engendrent plusieurs ogives, l'intervalle des courbes est occupé en haut par des quatre-feuilles et plus bas par des trèfles. Dans un cercle bordé d'un feston qui occupe le centre du quatre-feuilles supérieur est peint sur un fond rouge Jésus-Christ, couronnant la Vierge sa mère assise à sa droite; les figures sont nimbées et vêtues de robes d'or et de manteaux bleus.

Dans le cercle des quatre-feuilles à gauche, sur un pareil fond, est peinte une assemblée de saints personnages au milieu desquels on remarque un évêque; dans le quatre-feuilles en regard ce sont les apôtres. Des figures de saints remplissent les trèfles placés dans l'intervalle, celui du milieu tient un grand couteau, instrument de son martyre, la bordure est en général formée d'une légère bande rouge avec des rosettes d'or. D'autres trèfles renversés sous les quatre-feuilles sont remplis par des figures d'anges à mi-corps avec des ailes rouges et or détachées sur un fond bleu.

Dans les trèfles renversés du rang inférieur sont des petites figures de saints en pied. Celui du milieu tient une croix, c'est probablement un pape; de chaque côté, ce sont des évêques, mitre en tête et leur crosse à la main; le fond est ouvert en grisaille et dans chacune des trois portions de cercle qui composent le trèfle, il y a une rosace bleue.

Entre les meneaux sont représentés des portiques en ogives trilobés, accompagnés de pilastres terminés en pyramide, ornés d'expansions végétales, et surmontés d'une rosace et d'un pignon à jour dont les rempans sont garnis de feuillages ainsi que le sommet. Cet ajustement, tout-à-fait dans le goût de celui des pierres tombales que nous avons publiées, est surmonté d'un toit dont l'arête est ornée de trèfles d'or. Sous ces quatre portiques sont des figures de saintes martyres tenant des palmes, à l'exception de la première qui

tient un vase de parfums, et dont la tête a été visiblement rapportée. Les couleurs dominantes des robes et des manteaux sont le jaune, le rouge, le bleu et le violet.

Au-dessus des portiques, sur les choux qui les terminent, on voit d'autres figures de saintes d'une proportion plus petite et tenant des palmes.

Il existait au-dessous un deuxième rang de figures et de portiques, mais ils ont disparu entièrement; dans la bordure qui est formée en partie de pièces rapportées, on remarque des croix d'argent sur fond azur, et des petits écussons de sable chargés de trois étoiles d'argent avec d'autres qui sont de gueules aux trois tours crénelées d'or, puis ce sont des fragments d'arabesques et d'inscriptions posées en tous sens.

QUATRIÈME CHAPELLE DITE DE LA NATIVITÉ DE LA SAINTE-VIERGE.

Mêmes meneaux que les précédents, et même disposition dans les compartiments qui remplissent l'ogive. Ces derniers renferment des sujets peints et des armoiries dont l'ensemble offre la réunion des tons les plus riches et les plus chauds; en haut, deux figures assises que l'on reconnaît pour des saints au nimbe qui entoure leur tête, paraissent converser ensemble, leur geste est animé.

Dans l'un des quatre-feuilles, vers l'est, sont deux figures de saintes, assises de même sur un long siège, l'un d'elle tient une quenouille. Dans le centre du quatre-feuilles, au côté opposé, une sainte agenouillée aux pieds de J.-C. debout, et tenant une croix. Un arbre aux feuilles d'or est placé entre les deux; autour des cercles qui renferment les sujets, il y a des fleurons qui remplissent le quatre-feuilles; la bordure est formée d'une bande rouge chargée de rosettes d'or.

Les trèfles droits et renversés qui sont au-dessous, sont remplis par des écus blasonnés dont l'entourage est fort riche, le premier est lozangé d'argent et d'azur, et appliqué sur un trèfle rouge entouré d'un feston d'or.

L'écu qui occupe le trèfle du milieu est de gueule à deux faces d'argent, celui qui est à droite est lozangé d'argent et d'azur à la bande de gueules chargés de trois coquilles d'or, ces écus sont entourés des mêmes ornements que les précédents.

Dans les petits trèfles renversés, on remarque encore les mêmes blasons, savoir : le premier, en commençant, vers l'est, de gueules à deux faces d'argent, le deuxième échiqueté d'argent et d'azur et le troisième de même que le premier.

Au-dessous entre les meneaux, un rang de six portiques, reproduction de ceux de la chapelle précédente, à quelques variantes près, et dans chacun de ces riches portiques deux figures sur fond ouvert en grisaille, la bordure est une bande rouge chargée de rosettes d'or. Dans les angles aigus que laissent entre elles les courbes des ogives, il y a une tige d'herbe à trois feuilles d'or; au-dessous de ce premier rang de figures il en existait un second qui a été enlevé il y a plus d'un demi-siècle, il est remplacé aujourd'hui par des fonds en grisaille formés de cercles enlacés dans des lozanges, sur un fond semé de feuillages; ces grisailles qui sont d'une époque antérieure aux autres peintures de cette chapelle ont été tirées de celle de Notre-Dame, derrière le chœur.

Sous l'appui de la fenêtre entre les meneaux appliqués, est ou-

¹ Le groupe entier fut enlevé en 1782 et transporté dans une maison voisine de la cathédrale. Depuis, un chanoine le fit placer dans son jardin au faubourg de Preize, où peut-être on pourrait le retrouver.

verte une porte qui donne entrée à la salle de réunion du chapitre. Ce bâtiment, dont la construction peut remonter à la fin du seizième siècle, est un long rectangle perpendiculaire à la nef, et qui était autrefois éclairé de chaque côté par huit fenêtres, dont la baie longue et étroite est terminée par un linteau plat avec les arêtes coupées en biseau. Intérieurement la baie est en arc surbaissé, et un corbeau de pierre chargé de profils, saillant à chaque trumeau, supporte une poutre ornée de moulures sur les arêtes aussi bien que les solives qui sont apparentes.

Une petite porte, située à l'angle sud-est de la salle capitulaire, donnait sortie sous une galerie de bois qui existait dans la cour, en face le portail méridional, et une autre porte, située à l'angle nord-ouest, donne encore aujourd'hui accès dans une autre cour qui conduit à la forge et aux magasins de la fabrique. Parmi les dalles qui formaient le pavé de cette cour, on remarque deux épitaphes sur marbre noir; l'une, en latin, est devenue presque illisible, et l'autre, qui provient d'une chapelle de la nef, est en français; la voici :

CY GIST EDMÉ BOVRGEOIS
FILZ DE NICOLAS BOVRGEOIS
COMMISSAIRE DES POVLDR^s
ET SALPETRES POVR
LE ROY EN CHAMPAGNE
BRYE ET BOVRGOGNE
AV MAGAZIN DE TROYES
QVI DECEDA LE 15 AOUST
MIL SIX CENS TRANTE
REQVIESCAT IN PACE.

On remarquait à ces fenêtres quelques peintures sur verre, mais depuis les changements que le chapitre a fait faire dans ce bâtiment elles ont presque entièrement disparu¹.

CINQUIÈME CHAPELLE DITE DE L'ANNONCIATION DE LA SAINTE-VIERGE.

Cette dernière chapelle latérale de la nef a une forme toute particulière; le mur en est brisé vers l'ouest, pour ne pas rencontrer la fenêtre du transept méridional ouverte à la suite de l'arcade du deuxième bas-côté²; probablement le plan primitif ne comportait pas de chapelles.

Les deux pans de mur formés par l'angle rentrant sont percés chacun d'une fenêtre divisée par deux meneaux formant trois ogives

tréflés à leur réunion, et surmontés par trois cercles remplis par des quatre-feuilles. Dans celui du haut, à la fenêtre du midi, le Christ en croix, avec la Vierge et saint Jean. A gauche, un ange aux ailes d'or et en robe rouge tient dans ses mains un rouleau déployé. A droite, un autre ange dont la robe est de couleur bleue; ce dernier est une restauration et provient de la manufacture de Choisi.

Dans les portions de cercles, autour de la figure, des rosaces à quatre-feuilles et des fleurs de lis d'or. La bordure du milieu est rouge, avec de petits trèfles d'or. Entre les meneaux, un portique gothique dans le goût de ceux que nous avons signalés, mais plus riche de couleur, renferme une figure de saint nimbé, en robe rouge, un chapeau sur la tête et un livre sous le bras. C'est vraisemblablement un pèlerin en voyage.

Il devait y avoir six figures ainsi logées dans des portiques; mais celles qui étaient de chaque côté, aussi bien que celles du rang inférieur, ont disparu. Il est bon de remarquer ici que ce n'est pas le temps, ni la foudre, ni les réformistes, qui ont détruit ces vitraux dans la partie inférieure de toutes les fenêtres: ils n'auraient pas certainement procédé avec tant de régularité; mais bien les chanoines titulaires des chapelles qui, à une époque déjà éloignée, les trouvant trop sombres, jugèrent tout simple de faire enlever les panneaux pour se donner du jour. Du moment que l'un s'était permis cet acte de vandalisme, les autres l'imitèrent et firent successivement le tour de l'église. Au bas de la figure du saint pèlerin il existe une grisaille rehaussée d'or, représentant le crucifiement. La Vierge et saint Jean sont debout, et la Madeleine est agenouillée au pied de la croix; le fond représente un paysage, le soleil et la lune se voient aux côtés de la tête du Christ. Cette peinture, qui provient d'un oratoire particulier, est déplacée dans la chapelle, tant à cause de la dimension des figures, du ton de couleur et du temps où elle a été exécutée.

COTÉ GAUCHE DE LA NEF.

PREMIÈRE CHAPELLE.

Comme dans la chapelle de droite, à laquelle elle correspond, les meneaux de la fenêtre sont terminés sous l'appui par des culs-de-lampe ornés de feuillages. Ils forment trois ogives à contre-courbes, divisées par deux plein-cintres trilobés. Les compartiments flamboyants qui remplissent la partie supérieure de la fenêtre, et dont aucune description ne peut donner l'idée, ne renferment d'autres peintures que des écussons armoriés: on y voit celui de France surmonté d'une couronne d'or fleurdonnée et entourée d'une couronne

¹ A la deuxième fenêtre, le portrait en pied et en petit de Pierre Comestor, premier doyen de l'église de Troyes, mort en 1178. Au-dessus de la figure on lisait: *Petrus Comestoris trecens canonicus et de Trecis*. Le personnage porte sur l'épaule gauche une chausse noire et son aumusse sur le bras du siège sur lequel il est assis.

A la troisième croisée, dans un cercle de 20 centimètres de diamètre environ, un autre personnage, assis sur une chaise à dossier élevé, est vêtu d'une robe longue et placé devant un large pupitre sur lequel est un livre et du papier, près de la tête on lit: *Nicolaus de Lyræ*.

Sur la quatrième fenêtre, saint Thomas d'Aquin avec son nom écrit:

Sanctus Thomas de Aquinatus. Sur la cinquième, un saint Nicolas sans inscription. Sur la sixième, un saint Jérôme avec le chapeau de cardinal. Sur la septième, le roi David avec ces mots: *David rex*. Et sur la huitième, un saint Pierre sans inscription.

Du côté droit, les fenêtres sont murées depuis long-temps, à l'exception d'une seule sur laquelle est une figure de Jésus-Christ dans un cercle, en buste seulement et de profil; dans le fond on lit ces mots: *hic est firma Christi*. Toutes ces peintures sont des grisailles ou camayeux ton de bistre, avec les ornements rehaussés de jaune d'or.

² Voir le plan.

de feuillage; en pendant, celui aux armes de Troyes, entouré de même et surmonté d'une tête de chérubin aux ailes déployées.

Dans les trèfles, sous les ogives vers l'ouest, les armes de l'évêque Odard-Hennequin, qui sont vairé d'or et d'azur, au chef de gueules chargé d'un lion passant d'argent, avec la crosse d'or adossée. Il est entouré de même par une couronne de feuillage. Au milieu, l'écu de famille des Hennequin, mais il est presque détruit. Vers l'est, le même écu écartelé, au premier et quatrième vairé d'or et d'azur, au chef de gueules chargé d'un lion passant d'argent, à la bande d'argent, en tête et en pointe un dragon volant d'or. Ce sont les armes de la famille Baillet, alliée des Hennequin¹. Au-dessus des écussons, dans le vide des trèfles, sous les arcs plein-cintre, on voit des petites figures d'anges tenant des instruments de musique. Le mot INRI, qu'on lit au-dessous, indique qu'il y avait un Christ en croix; la bordure est bleue et or sur fond noir. Une piscine à contre-courbe est pratiquée dans le mur du nord, vers l'endroit où devait être l'autel.

On a pu remarquer à l'inspection du plan la saillie que formait intérieurement le mur des tours, saillie qui rétrécit d'autant l'entrée des bas-côtés. C'est dans ce massif que se trouve l'entrée d'un caveau depuis longtemps murée, dont le souvenir s'est conservé traditionnellement, sans qu'on ait pu savoir de quel côté le retrouver, telles recherches qu'on ait pu faire depuis².

DEUXIÈME CHAPELLE DITE DE SAINT-JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

Les cinq meneaux qui divisent la fenêtre forment en haut des ogives à contre-courbe, divisées par d'autres ogives avec des arcs trilobés. Les écus blasonnés des Hennequin, mais simples et sans accompagnement, celui du chapitre déjà signalé dans la chapelle des fonts, puis celui mi-parti des Hennequin, forment seuls la richesse des vitraux peints de cette chapelle. La partie supérieure des clochetons en grisaille que l'on voit entre les meneaux indique que plusieurs figures peintes manquent à ce vitrail.

TROISIÈME CHAPELLE DITE DE LA CONCEPTION.

Les compartiments de cette fenêtre sont une répétition exacte de

celle du côté droit qui lui correspond, preuve qu'il existait un plan uniforme avant la reprise des travaux par l'évêque Jacques Raguier. Dans la partie supérieure, les vitraux peints offrent le Christ assis sur son trône, couvert d'un manteau bleu et nimbé d'or; ses bras sont élevés et ses mains écartées, suivant la pose consacrée; aux côtés de sa tête sont écrites les lettres symboliques l'alpha et l'oméga. Plus bas, une figure de saint Paul rapportée dans le XVI^e siècle, et sur la même ligne, vers l'orient, saint Pierre vêtu d'une chasuble de pourpre avec le pallium. Il élève la main droite comme un homme qui adresse la parole à la multitude. Le costume sacerdotal dont on l'a revêtu exprime sa qualité de premier évêque de Rome, et la grosse clef d'or, qu'il tient de la main gauche appuyée à son épaule, sa puissance dans le ciel. Dans les trèfles qui sont au-dessous de ces figures, on voit l'écu aux armes de Troyes. Au milieu, celui aux armes de France avec les fleurs de lys sans nombre; puis, vers l'est, l'écu aux armes de Navarre. Ces écussons ne sont entourés d'aucun ornement; on remarque seulement dans le fond, autour, trois petites roses rouges.

Dans les trois trèfles renversés au-dessous, trois écussons: le premier, d'argent, à la croix de gueules, détaché sur un fond d'azur ouvré; le deuxième, lozangé d'azur, à la bande de gueule chargée de trois coquilles d'or est celui des Lanoë. Entre les meneaux, six figures d'apôtres, avec les noms au bas; elles sont placées sous de riches portiques, comme celles de la fenêtre en face. Cette conformité de goût indique bien que ces chapelles étaient décorées uniformément. D'ailleurs tous ces vitraux paraissent de la même facture et exécutés dans le même temps. Le rang inférieur, qui devait compléter le nombre des apôtres, manque. Comme dans les fenêtres des chapelles du côté droit, la bordure est formée d'une bande rouge semée de rosettes d'or.

QUATRIÈME CHAPELLE DITE DE SAINT-FIACRE.

La fenêtre de la quatrième chapelle est entièrement décorée de peintures de la main de Linard Gonthier, habile peintre sur verre, qui y a représenté la parabole du pressoir³. Les couleurs des draperies sont belles, vives et d'un ton très-vigoureux. Ce que l'on

¹ C'est probablement Jean Hennequin sieur de Lantages, avocat du roi à Troyes, avec Jeanne Baillet sa femme, desquels sont issus 1^o Jean Hennequin, grand archidiacre de l'église de Troyes, abbé de Basse-Fontaine et doyen de Saint-Urbain de Troyes; 2^o Odard Hennequin, aumônier du roi François I^{er}, qu'il avait suivi en Italie et en Espagne, et qui fut évêque de Senlis en 1526, évêque de Troyes en 1527, abbé de Saint-Loup et de Saint-Martin-ès-Aires de Troyes, de Basse-Fontaine, et qui mourut en 1544.

Millin, dans ses antiquités nationales, reporte l'épithaphe d'un Nicolas Hennequin, bourgeois de Paris et né à Troyes, qui était évidemment de la même famille, puisque ses armes sont les mêmes.

² L'existence de ce caveau est constatée par une note extraite des manuscrits de l'abbé Tremet, chanoine de Saint-Urbain, mort dans le dernier siècle. On y lit que le 15 octobre 1578, les quatre petites chasses placées dans un caveau sous la tour pour les soustraire aux insultes des calvinistes en furent retirées par l'évêque Claude de Bauffremont et replacées au-dessus du maître-autel sur la tribune élevée par Guillaume Parvi sous l'arcade du sanctuaire. Le mémoire ne dit pas sous laquelle de ces tours est pratiqué ce caveau, à moins qu'on entende sim-

plement que la tour désignée est celle qui est achevée; le mémoire ajoute que M. Breyer, orfèvre, l'un des ancêtres du célèbre Breyer, chanoine de Troyes, avait aidé à placer les chasses dans le caveau et à les en retirer, mais que tenant la chose sous le secret, il n'a jamais voulu déclarer, même au lit de la mort dans laquelle des tours se trouvait l'entrée de ce caveau. C'est tout ce qu'en avaient appris l'abbé Tremet et Remi Breyer, auteur de la vie de Sainte-Prudence.

³ La parabole du pressoir se voyait autrefois aussi peinte sur verre dans une chapelle de l'église de Saint-André-des-Arts à Paris, avec ce passage d'Isaïe écrit au bas: *Puare rubrum est indumentum tuum? Honetur calcavi solus*. Cette inscription existait peut-être aussi au bas du vitrail de la cathédrale de Troyes; la ligne de verre blanc que l'on y voit le ferait présumer; toute la partie inférieure du vitrail a souffert, il serait urgent de la restaurer.

Sur un vitrail de l'église de Sainte-Foi-de-Conches, près d'Evreux, dans la chapelle de la Sainte-Vierge, est représentée l'allégorie du pressoir avec ces mots: *Torcular calcavi solus*. Tous les ouvriers qui travaillent à la vigne y sont représentés d'un côté et de l'autre le donateur du vitrail.

doit remarquer surtout, c'est la figure agenouillée du donateur, grande comme nature, placée à l'angle inférieur et au côté gauche du tableau; c'est Jean Pineau, chanoine, accompagné de son patron, saint Jean-Baptiste. A l'angle opposé, était la figure de François Pineau, son frère, aussi donateur de ce vitrail, représenté aussi à genoux, les mains jointes, en manteau et en fraise. Il ne reste plus de ce panneau que la partie supérieure de saint François, son patron, reconnaissable aux stigmates des mains; la tête de Jean Pineau est belle, d'une exécution large, et doit offrir un portrait très-ressemblant ¹.

Entre ces figures, on voit Jésus-Christ couché sur le pressoir, dont la croix forme la pièce de pression. Le sang du rédempteur jaillit de sa plaie dans un calice d'or placé sur le devant, et de son sein naît un cep de vigne dont les différents rameaux sont terminés par des coupes ou calices de fleurs portant chacun une figure d'apôtre représenté à mi-corps, avec ses attribus.

La partie ogivale de la fenêtre est remplie par les armoiries de personnages contemporains, éminens en dignité. En haut, sont celles du pape surmontées de la tiare, avec les deux clefs d'argent en sautoir. Sur une même ligne, au-dessous, on voit l'écu de France accolé avec celui de Navarre, surmontés de la couronne fleuronée d'or et entourés du cordon de Saint-Michel. Puis l'écu ovale aux armes de Champagne, placé au milieu d'un cartel, et surmonté d'une tête de chérubin.

Dans un rang inférieur, l'écu fort richement blasonné de Charles de Choiseul-Praslin, maréchal de France et gouverneur de la province de Champagne; il est surmonté d'une couronne ducal et entouré d'un cordon de l'ordre du Saint-Esprit. Au milieu, les armes de l'évêque de Troyes, René de Breslay, mort en 1641, qui sont d'argent au lion rampant de gueules, cantonné à dextre d'un croissant d'azur. L'écu est surmonté de la mitre ornée de perles, avec la crosse adossée; il est entouré de la couronne d'épine pour marquer que ce prélat appartenait à la société de Jésus. Au côté de l'ouest, un magnifique blason que l'on croit appartenir à la maison de Montmorency. L'écu, entouré du cordon du Saint-Esprit, est surmonté du heaume, avec un lion issant, et cette devise : FIDES. Le millésime 1625, deux fois répété, occupe les trèfles dans l'intervalle. Enfin dans les trèfles renversés du rang inférieur, on voit l'écu deux fois reproduit des donateurs du vitrail. Il est d'argent au chevron de gueules, avec trois raisins de pineau au naturel, posés, deux en chef et un en pointe. L'écu est entouré d'un cartouche soutenu par une tête de chérubin. Au milieu, dans un cartouche analogue soutenu et entouré de même, sont les armes du chapitre que l'on connaît déjà.

Les angles aigus, formés par les courbes des ogives et des trèfles, sont tous remplis par des raisins de pineau. Les rameaux de vigne qui portent les apôtres sont chargés de fruits de même espèce, et c'est encore un rinceau de vigne avec ses raisins alternant avec l'écu précité qui forme la bordure du vitrail. Cette ostentation à multiplier ainsi leurs armes parlantes prouve que la pensée religieuse ne dominait pas seule dans le don fait à l'église, et que, dans ce temps, la foi s'affaiblissait sensiblement; car, du moment qu'il fut permis

aux particuliers de placer leurs portraits à côté des images de la divinité et des saints, on ne mit plus de réserve dans cette prétention et bientôt la place fut envahie. L'allégorie du pressoir offrait aux donateurs le moyen de multiplier leur blason sans trop d'inconvenance, puisqu'il se rattachait en quelque sorte au sujet dont le choix n'est dû peut-être qu'à cette seule considération.

CINQUIÈME CHAPELLE DITE DE SAINT-MICHEL.

L'ogive de la fenêtre est divisé par trois cercles ou roses dans lesquels il y avait des figures en petit et en pied. Il ne reste plus que celle de saint Pierre vers l'est.

Au-dessous, il existait aussi deux rangs de figures placées sous des portiques semblables à ceux de la troisième chapelle que nous avons décrits; celles du rang supérieur sont seules conservées. Au premier panneau, l'archange saint Michel, armé d'une croix et d'un bouclier sur lequel est encore le signe sacré, dompte Satan renversé à ses pieds. Les deux panneaux suivans contiennent un seul sujet : dans le premier, on voit deux rois debout, et dans le dernier, la Vierge assise tenant sur ses genoux l'enfant Jésus, auquel un des mages, agenouillé et la tête nue, présente un vase de parfums; au-dessus du groupe, on voit briller l'étoile conductrice des mages.

Une piscine en arc trilobé est ouverte dans le mur vers l'autel, ainsi qu'aux deux chapelles précédentes.

Toutes les chapelles de la nef étaient, avant la révolution, fermées par des colonnades ou par des arcades d'un goût analogue à la clôture de la chapelle de l'Assomption dont nous avons parlé; ces clôtures étaient toutes d'un dessin varié, et exécutées dans le XVI^e siècle. On admirait l'une d'elles à cause de sa légèreté et du travail délicat des feuillages entremêlés de figures d'oiseaux qui entouraient les colonnes.

Nous ne quitterons pas la nef sans signaler parmi les végétaux et les figures capricieuses qui en forment l'ornementation, un escargot monstrueux que l'on voit sculpté au premier pilier qui sépare les collatéraux au nord, non que l'exécution matérielle de ce limaçon soit remarquable, ni qu'aucun fait ait pu motiver son admission que l'on peut regarder même comme déplacée. Mais l'admiration du vulgaire ne peut suffire pour ce prétendu chef-d'œuvre. On l'a entendu citer à plus de cent lieues de Troyes; et il existe grand nombre d'honnêtes voyageurs qui, après avoir visité notre belle cathédrale, n'en ont conservé d'autre souvenir que celui de cet escargot ².

Le côté gauche de la nef et ses bas-côtés n'étaient pas moins riches en pierres tombales que le côté droit. Nous rapporterons ici les inscriptions des plus intéressantes, et les épitaphes que l'on y remarquait.

Au pilier de la tour, en entrant, on voyait une table de marbre qui rappelait le don fait, à l'église Saint-Pierre, de la somme de douze cents livres, par Claude Fay, chanoine de la même église,

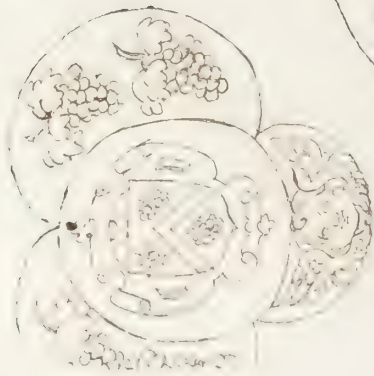
¹ Nous possédons le dessin lavé original de Gonthier, qui offre la première pensée de cette composition et où la figure de François Pineau est indiquée; c'est le *fac simile* de ce dessin que nous avons reproduit

dans la planche; le peintre a fait quelques changements dans l'exécution en grand.

² Voir le n° 9 de la planche des chapiteaux.

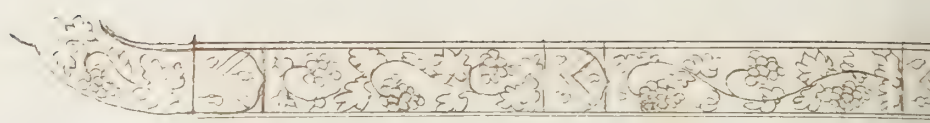
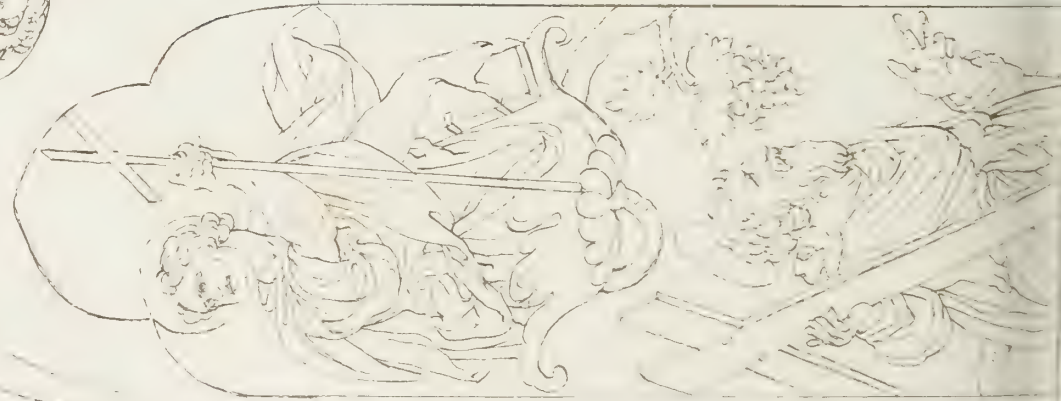
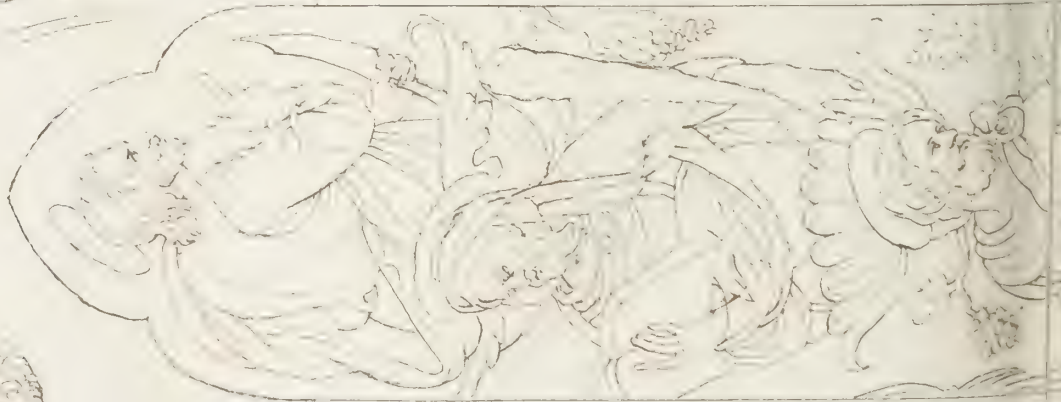
Troyes.

1023



1023

1023





Peinture sur Verre.

Fac-Simile d'un Dessin de Linard Gonthier.

exécuté en grand à la cathédrale.

pour la fondation de l'angelus du matin et du soir. Pour être sonné avec la plus grosse cloche de la tour, l'angelus le matin avant que l'on sonne aucune cloche, et le soir à huit heures, neuf coups à trois reprises, ainsi qu'il est porté par les contrats : le premier, du 10 septembre 1631; et le second, du 16 décembre 1634.

L'évêque Odard Hennequin avait été inhumé dans la nef. Une pierre tombale recouverte d'une lame de cuivre sur laquelle étaient gravées son épitaphe et ses armes, indiquait sa sépulture. Mais cette pierre, déplacée lors du repavement général, en 1780, a disparu à la révolution.

Proche le troisième pilier, en entrant dans la nef, on voyait une tombe fort riche qui couvrait la sépulture de Guy Piétrequin, bourgeois de Troyes et marguillier à verge de la cathédrale; elle avait été enlevée du milieu de la nef et placée là en 1552. Le personnage y était représenté en habit de cérémonie et avec l'attribut de sa dignité. Cette circonstance fait regretter que cette pierre ait été détruite¹.

L'une des plus remarquables et des mieux conservées de ces pierres tumulaires est celle de Nicole Solas, chanoine de Troyes; il est représenté sous un riche portique, en habit de chœur, avec cette inscription gravée dans l'encadrement, et qui commence au côté gauche du personnage :

Cy gist venerable et discrete personne Nicole Solas prestre chanoine de ceste eglise en son temps scelleur des reverends pères en Dieu messires Louys et Jacques Raguiers eveques de Troyes qui trespassa le XIII^e du mois de juillet l'an de grace mil cinq cens et treize priez dieu pour luy pater noster.

En suivant devant la quatrième chapelle, on trouve une autre tombe en pierre dure, représentant aussi un chanoine en habit de chœur, placé de même sous un portique ogival surmonté d'un pignon percé d'une rose avec deux anges encenseurs. Il tient un calice qui est, ainsi que le masque et les mains, incrusté en marbre blanc. La chaussure est en marbre noir. Aux quatre angles, en dedans du cadre, l'écu du personnage dont le blason qui était aussi incrusté, a été enlevé.

Dans le cadre, autour de la tombe, on lit :

Cy gist monseigneur Robert de Plasenec jadis chenoignes de..... tresouriers et chenoignes de l'eglise Saint-Pierre de Troyes lequel trespassa le jeudi apres la saint Martin d'iver lan de grace mil CCC XII priez adieu pour lame de li.

Devant la cinquième chapelle, se voit une autre tombe consacrée

aussi à un chanoine; elle porte cette inscription latine, dans le cadre, autour de la figure :

Hic jacet venerabilis et circumspectus vir magister Reginaldus de lingonis hujus ecclesiae canonicus celerarius et canonicus ecclesiae sancti stephani trecentis in utroque jure licentiatus qui decessit duo decimâ die mensis janvarii anno domi. Millesimo trecentesimo sexagesimo septimo anima ejus requiescat in pace amen.

Le personnage est placé sous un riche portique ogival appuyé de pilastres terminés en flèche ornée de fleurons avec des meneaux appliqués et surmontés d'un pignon, avec une rose à jour. Des anges, tenant des encensoirs, sont debout de chaque côté; et sous les pieds, on voit un levrier comme à la figure de pierre Belloceri. La tête, les mains et le calice sont rapportés en marbre blanc, et la partie du vêtement de dessous, qui est noir, est figurée en marbre de cette couleur.

Au premier bas-côté il existe encore d'autres pierres tombales, qui sont aussi consacrées à des chanoines. La première porte cette inscription :

Hic jacet dominus petrus de villeriis... de super secanam presbiter, quondam canonicus hujus ecclesie sancti Stephani trecent qui obiit anno domini MCCC quadragesimo secundo die.... mensis octobris.

Sous la dernière travée du même bas-côté est une dernière pierre tombale plus grande et décorée dans le même goût que la précédente. On y voit aussi un chanoine en habit de chœur, coiffé de son camail avec un dragon sous ses pieds.

Une inscription en vers latins que nous reproduisons avec ses licences poétiques, ses abréviations et les fautes du graveur, se lit autour. Nous laisserons aux érudits le soin d'en remplir les lacunes et de la traduire.

Ex alle mente magn⁹ factista Joannes octubuit
Mente docilis qui respuit appes sedulus absque
Malis Largus fuit ac socialis plebi dilectus
.....e pectus quondam canonicus. Trecent.
Fidus amicus plangunt Trecent. silvanecti et Senonen-
Anno Domini MCCC quadragesimo primo (ses
Rona die maii.

Une pierre de petite dimension, et sans autre gravure que l'épitaphe, se voit tout proche; elle couvre le corps d'un enfant, sans doute bien chéri et bien regretté des siens :

Cette cérémonie, qui est rapportée au long dans les registres de l'église de Troyes, a été copiée par Duhalles dans son manuscrit, tome II, page 244.

¹ C'était près de ce troisième pilier de la nef que l'on avait coutume autrefois, tous les ans le jour des cendres, de mettre hors de l'église ceux qui étaient admis à faire pénitence publique, et de les y recevoir le jeudi saint pour leur donner l'absolution de leurs péchés.

En gist Pierre Malot fils de Simon Malot enfant de coeur de ceste eglise qui decéda le 10 juillet 1572.

Requiescat in pace amen.

Sur une autre pierre, non loin de là, se voit une main tenant un calice avec un rouleau autour, portant une inscription latine. L'épithaphe gravée au-dessous est ainsi conçue :

En gist messire Jacques Petitpuit, jadis curé de Bercey en Othe au diocèse de Troyes et vicaire en l'église de ceans, qui trespassa le *XV^e* jour de février mil *IIII^e* et *XVI*. Priez Dieu pour lui.

A la première travée du bas-côté le plus près de la nef, on voit une jolie tombe en pierre qui date de la renaissance. La figure est placée sous un portique formé par un entablement supporté par deux pilastres chargés d'arabesques de bon goût. L'inscription, en lettres gothiques angulaires et en relief, n'est conservée qu'en partie.

Sous la troisième travée, une pierre tombale d'une dimension remarquable, 3 mètres 92 centim. de longueur, sur 1 mètre 90 centim. La figure et les ornemens sont presque entièrement effacés par le frottement des pieds. Le personnage qui y était représenté est placé sous un riche portique dont le fond est lozangé, avec des rosaces imitant le dessin d'une riche étoffe. Sous ses pieds sont plusieurs figures en petit, vêtues de longues robes et agenouillées. Une inscription latine en lettres gothiques rondes et étroites, et dont les mots, quoique séparés par trois points, ne laissent pas d'intervalle, remplit le cadre tout autour. Malheureusement elle ne peut plus se lire, et l'on regrette de ne pouvoir connaître aujourd'hui le nom du personnage sans doute éminent en dignité auquel est consacré ce monolithe.

Sur une petite pierre qui est à la suite, on lit l'épithaphe suivante :

En gist M. Jacques Michel prestre et maistre de musique de ceste eglise, decede le 16 decembre 1666 M. J. P. M.

Au bas sont gravées des notes de plain-chant.

Une tombe assez curieuse dont le travail appartenait au *XV^e* siècle, se voyait séparée en plusieurs pièces aux degrés du portail du nord; elle représentait un prêtre en costume sous un portique ogival ajusté en buffet d'orgue; les gros tuyaux remplaçaient les pilastres qui soutiennent l'ogive. Il est probable que cet ecclésiastique était l'un des premiers organistes de la cathédrale sous les évêques Louis et Jacques Raguier.

En nous reportant au collatéral méridional, nous signalerons encore, pour ne rien oublier, une tombe à deux personnages tournés de trois quarts et en regard, c'est probablement le mari et la femme; ils sont placés sous un double portique. L'inscription qui est gravée autour, en français, est presque effacée. Cette pose de trois quarts indique déjà une époque plus rapprochée et un degré d'avancement dans ce genre de gravure; mais aussi ces figures manquent de gravité. L'idée du mouvement ne peut convenir au repos de la tombe.

Une autre pierre tombale, belle de gravure et bien conservée, se voit encore à la suite, sous le deuxième bas-côté; elle offre aussi deux figures sous un double portique : la première est un chanoine en grand costume; et la deuxième, une femme avec un voile sur la tête. Aux angles du cadre sont les symboles évangéliques; et au milieu du côté, l'écu armoiré du personnage, chargé d'une fasces avec trois étoiles. Dans le cadre, on lit :

Hic jacet vir circumspectus magister petrus Jaquoti in jure canonico licen. decani. ecclesiae sancti stephani et ecclesiae trecen. canonicus qui obiit a die mens. aprilis anno domi. 1526. Et ante piscin. et juxta eum quiescit margareta ejus mater Relicta defuncti Teonardi Jaquot qui obiit n^o die mens. maii anno dom. 1513 requiescat in pace amen.

Au bas du cadre est écrit le nom du graveur : P. P. Jean Lemoine, tailleur de pierre.

Plus loin est une autre tombe en pierre dure et avec cette inscription autour :

Hic jacet magister circumspectus vir ac justitiae zelator M. Joannes Milon quondam presbiter in utroque jure licentiatu cantor et officialis Trecensis et canonicus ecclesiae sancti Stephani qui obiit 3 sept. 1519.

Le pavé du collatéral méridional est encore enrichi de plusieurs tombes : la première présente, comme celles que nous avons déjà signalées, un personnage appartenant à l'ordre ecclésiastique, en costume sacerdotal, et placé sous un riche portique, avec des pilastres ornés de petites figures de saints. Dans le cadre, on lit l'inscription suivante :

En gist venerable et discrete personne maistre Jaques Guichart prestre chanoine de Saint-Pierre de Troyes curé de Saint Andry les Troyes et de Cheoillon les Montargis au diocèse de Sens qui trespassa le *XII^e* jour de decembre l'an mil cinq cens et *XI* priez dieu pour lui.

Sur la seconde, qui est décorée dans un goût analogue, on voit la figure d'un prêtre en habit de chœur et entouré d'un cadre renfermant cette inscription :

Hic jacet dominus Joannes de longo campo presbiter hujus ecclesiae capellanus qui obiit anno domini millesimo sexagesimo tertia die vespertina mensis octobris ejus anima requiescat in pace amen.

Sur une dalle de marbre noir, dans un cartouche circulaire accompagné, en haut, de deux figures d'enfants nus et tenant des palmes; et en bas, de deux autres tenant suspendu à des guirlandes



un écu cantonné de deux croix avec un levrier en chef. L'épithaphe est ainsi conçue :

SEBASTIANI CANNY HUIJUSCE TRECE. ECCLESIE CANONICI
AC SANCTI URBANI THESAURARII QUI VITA PIÈ JUSTÈQUE
PERACTUS ANNOS NATUS 83 EXHUMANIS EXCESSIT 13 CAL.
MAII 1591 CORPUS RESURRECTIONEM EXPECTANS HÆREDES
RELIGIOSÈ SUB HOC MARMORE CONDENDUM CURARUNT.

Enfin une dernière pierre tumulaire fort simple, où l'on voit deux écussons chargés d'un chevron avec trois roses, deux en tête et une en pointe, rappelle le nom de l'une des familles les plus honorables du pays :

HIC JACET PETRUS DOÉ PRESBITER HUIJUS ECCLESIE CA-
NONICUS ET ARCHIDIACONUS BRENE OBIIT ANNO DOMINI 700
DIE 8 NOVEMB.

LES TRANSEPTS.

Les transepts dont la construction est, comme on sait déjà, antérieure à celle de la nef, sont aussi, pour le caractère architectural, beaucoup plus en harmonie avec le chœur qui leur est antérieur de près d'un siècle. On peut même reconnaître au goût de l'ornementation que le plan de Hervée a été jusque-là scrupuleusement suivi par ses successeurs; et si nous avons à signaler quelques changements dans les menaux et dans les compartiments des fenêtres supérieures, c'est qu'ils appartiennent à une restauration postérieure et maladroite.

En effet, la base des murs des transepts est décorée d'une arcature ogivale semblable à celle que l'on voit aux bas-côtés et aux chapelles du pourtour du chœur. L'identité est aussi remarquable pour l'ajustement des galeries à jour et des grandes fenêtres qui les surmontent, si l'on considère seulement les portions qui appartiennent aux premières constructions.

L'arcature est élevée sur un soubassement profilé en manière de banc, et les arcs sont dessinés par des tores avec une arête mousse et détachés du mur par une gorge. Les colonnettes aussi ne sont adhérentes que par la base et le chapiteau. Ce dernier offre peu de variété; ce sont des expansions végétales terminées en crochets : on remarque sur quelques-uns, cependant, des feuilles d'acanthé, de trèfle et de lierre¹ avec la grappe; d'autres enfin présentent des feuilles qui n'appartiennent à aucun genre du règne végétal.

Les portes des escaliers qui conduisent aux combles sont ouvertes sous l'arcature; leur baie est terminée par un linteau plat soutenu de consoles profilées d'un cavet, et l'arête est flanquée d'une colonnette portée en encorbellement. Sur le chapiteau prend naissance un boudin trilobé appliqué sur le tympan.

A l'extrémité des transepts, de chaque côté de la porte d'entrée, immédiatement au-dessus de l'arcature, il existe une longue fenêtre sans menaux, à baie évasée et décorée tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de colonnettes et de tores. Excepté pourtant au transept du nord où cette décoration n'est que simulée à l'intérieur, à cause de la largeur des vousoirs du portail.

Des deux côtés, dans l'intervalle du pilier qui porte l'arcade du bas-côté et l'angle du mur des transepts, il y a encore une longue fenêtre décorée de même par des colonnettes et des boudins, mais plus larges et divisés en deux par un meneau soutenu d'une colonnette appliquée. La partie supérieure est remplie par deux ogives surmontées par une rose à six feuilles à l'est et à quatre feuilles du côté opposé. Entre ces fenêtres qui sont murées depuis longtemps à cause du sur-plomb du mur, et le pilier qui ouvre le bas-côté, on voit une baie de lancette simulée et décorée comme la fenêtre de colonnettes, avec deux tores séparés par des gorges.

Indépendamment des deux roses que nous avons déjà décrites, chacun des transepts est éclairé par six grandes fenêtres ogivales, ouvertes au-dessus de la galerie que l'on sait régner tout autour de l'édifice et qui en forme pour ainsi dire le soubassement. De ces fenêtres celles de l'est sont divisées par cinq menaux à profils anguleux dont la réunion à la partie supérieure engendre des compartiments irréguliers, de forme tourmentée et flamboyante. C'est, comme nous l'avons fait observer, une restauration.

Les tribunes de la galerie au-dessous n'ont subi aucun changement. Aux deux premières, côté du nord, l'intervalle des ogives est rempli par des quatre-feuilles à jour, ainsi qu'à la galerie qui est sous la rose du même côté. A la troisième tribune les quatre-feuilles sont remplacés par un trèfle renversé; cette légère variante semble faite pour préparer la décoration du chœur, où ce trèfle renversé est reproduit tout autour.

A l'ouest l'ajustement des fenêtres n'a subi aucun changement; celle du milieu, au transept nord, est divisée par deux menaux à colonnettes appliquées et par trois ogives trilobées surmontées de trois cercles disposés en triangle et renfermant des quatre-feuilles. Les deux autres fenêtres offrent une combinaison analogue, mais avec variété; les trois ogives qui surmontent les menaux sont surexhaussées et formées en partie par la courbe du grand arc de la fenêtre. Au-dessous est un second arc surbaissé et tribolé, qui laisse entre le premier un intervalle rempli par un trèfle. Trois cercles avec des quatre-feuilles remplissent la partie supérieure de la fenêtre; mais il résulte du surexhaussement des trois petites ogives qui sont au-dessous, que celui de ces cercles qui en occupe le sommet est d'un diamètre moins grand. Les triangles que laissent entr'elles toutes les courbes des cercles et des ogives sont remplis ensuite par des trèfles.

Au-dessous des deux premières fenêtres, vers les roses des transepts, la galerie a conservé son état primitif. Ce sont toujours, pour chaque travée, six arcades en ogives soutenues par des groupes de colonnettes dont les plus saillants s'élèvent appliqués aux menaux des fenêtres, et alternativement avec d'autres colonnettes isolées dont les bases et les chapiteaux se présentent sur l'angle. Au-dessus du premier bas-côté latéral de la nef, les colonnettes sont remplacées par de légers piliers sans chapiteaux avec des moulures délicates qui se continuent sur les courbes de l'ogive. Cette portion de galerie qui est évidemment postérieure, manque de sévérité, mais non pas d'agrément, elle se trouve exactement répétée à la place correspondante du côté méridional et semble former une sorte de lien entre la nef et les transepts pour que la transition soit moins sensible.

On ne sait pour quel motif il n'existe pas au-dessous des roses une arcature isolée du fond, comme dans la galerie que l'on vient de décrire, et pourquoi l'architecte a préféré la placer en-dehors; il

¹ Voir le n° 7 de la feuille de détails. (Chapiteaux.)

est évident que si elle eût été également reproduite en dedans, l'effet d'ensemble eût été plus complet : il semble qu'il était d'autant plus facile de l'obtenir, cet effet, que le dallage qui surmonte le mur à la hauteur de cette galerie, est d'une largeur plus que suffisante pour y établir ces petites arcades qui d'ailleurs auraient encore contribué à la solidité de celles qui supportent la rose.

Les voûtes des six travées qui composent les transepts sont à nervures simples formées d'un tore avec une arête mousse; leurs intersections au côté du nord sont ornées de feuillages, et au transept méridional ce sont des médaillons avec figures; sur le premier on voit le Christ retirant les âmes du Purgatoire; sur le second, un saint à cheval, armé d'une épée et d'un bouclier, vient de terrasser un monstre. A ce titre, on peut reconnaître saint Georges; sur le troisième, plus rapproché de la rose, est sculpté un Agnus Dei.

La voûte centrale est à doubles pendentifs, et les nervures sont formées de moulures ou profils anguleux; au milieu est une ouverture bordée d'une couronne de feuillages qui servait de passage pour les cloches. La reconstruction de cette voûte à diverses époques explique la différence que l'on remarque dans la forme des nervures : d'abord en 1669, parce que la chute du clocher qui eut lieu en 1365, l'avait considérablement ébranlée; puis en 1701, ayant été crevée l'année précédente par la chute des cloches, lors de l'incendie qui détruisit de nouveau le clocher et tout le comble de l'église.

Un habile maçon, M. Feuillet, qui fut chargé de cette reconstruction, avait imaginé une tour roulante formée de poutres debout de quarante-deux pieds de hauteur, sur laquelle il avait établi son échafaud.

Quelques années après, son fils, chargé de consolider le premier grand arc du chœur qui avait souffert, s'en tira aussi avec habileté au moyen d'un échafaud volant suspendu avec des cordes.

Des corbeaux de pierre saillants à différentes hauteurs se remarquent aux colonnes des quatre gros piliers du clocher. On présume qu'ils y ont été fixés pour appuyer l'échafaudage lors de la première reconstruction de la voûte centrale.

Nous avons déjà signalé l'existence d'un jubé construit devant le chœur, vers la fin du quatorzième siècle et qui se voyait encore avant les événements de 1792. Ce jubé dont il ne reste maintenant d'autre souvenir que le plan, était tout en pierre de Tonnerre, il se composait de cinq arcades ogivales sur sa face principale et d'un arcade en profondeur qui formait saillie sur les gros piliers. Ces arcades étaient supportées par des pieds-droits de forme angulaire avec des filets et des gorges qui se reproduisaient aux contours des ogives, le tout surmonté d'une balustrade à jour.

L'intersection des nervures des voûtes correspondantes à chaque arcade, était ornée de médaillons représentant les pères de l'Église tenant des rouleaux déployés. Dans celui du milieu était sculpté aussi en petit, Jésus-Christ assis sur un trône tenant d'une main l'évangile et donnant de l'autre sa bénédiction. L'arcade centrale qui servait d'entrée était décorée de deux statues de grandeur presque naturelle, au pilier d'un côté, était celle de saint Pierre faite par *maître Droyn de Mantcs, tailleur d'ymaiges* qui reçut cinq livres, et au pilier opposé la statue de saint Paul exécutée par *maître Girart de Han* moyennant six livres¹.

La construction de ce jubé avait été l'objet de toute la sollicitude du chapitre et il n'avait négligé aucune précaution pour qu'il fut

¹ Nous avons rétabli ici l'orthographe des noms de ces deux artistes d'après les comptes de l'œuvre, écrits sur parchemin; ils avaient été altérés au commencement de cet article.

Le marché passé entre le chapitre et Henri Soudan était conservé en original sur parchemin aux archives départementales. Cette pièce curieuse, après avoir été vendue en 1827 avec les comptes de l'œuvre, avait échappé au ciseau du relieur; elle est passée depuis en Angleterre avec d'autres fragments de nos archives. Nous croyons être agréable à nos lecteurs en la reproduisant ici d'après une copie fort exacte que nous devons à l'obligeance de M. Gadan, amateur de paléographie.

« C'est le marchie que messigneurs Dean et chapitre de l'église de Troyes ont fait a Henri Soudan macon demourant a Paris en la rue de Joy devant lostel au gros Thomas prez de lostel maistre Jehan des Marels et a Henri de Bruisselles macon, le xvij^e jour dottobre lan mil ccc iiij. xx et deux pour faire ung jube en la dite église par la manière quil est pourtrait et gutie en une Pel de parchemin de la main doudit de Bruisselles — Primo les diz macons doiuent ouurer oudit jube continuellement yuer et este senz ouurer autrepert pour quelque manière que ce soit se n'est doucogie et licence de mesdissigneurs jusques il soit parfaits et assouvis de tout ouvrage de maconnerie senz les ymaiges les quelles messigneurs feront faire a leur plaisir et a leurs propres coux et dépens pareillement ung mouton dor que ung chascun des dix deux macons aura pour chasque sepmaine de tout lan a commencer au jour quil entreront oudit ouvrage soient feste ou autres jours ouurans, et ou cas que lesdiz macons ou l'un deux cessa douurer a ung des jours ouurans soit de sa volente pour maladie ou autrement il luy sera rabattu et descompte pour chascun jour V s. l^s (5 sols tournois) pour V^e partie dun mouton dor — Item ont promis les diz macons de continuer ledit ouvrage des la Nativité notre Dame

en sept jusques a Paques des le soloil levant jusques au soloil couchant senz partir de la loige que pour diner completamente une fois pour jour, — Item durant ledit ouuraige le maistre de l'œuvre de ladite église leur fera finance de charbon pour chauffer en la loige quand il sera nécessaire et des Pasques jusques à ladite Nativité notre Dame les dix macons continueront ledit ouuraige des ung petit après le soloil leuant pour la manière que dit est jusques a heure quil peussent avoir soupe a heure de soloil couchant et ou cas quil plaira a messeigneurs danvoier les diz macons ou un deulx à la perrière pour traire de la pierre pour ledit ouuraige doudit jube il y yra pareillement gaignant chascun ung mouton pour sepmaine comme dit est avec X s. l^s chascun pour ses despens pour chasque sepmaine — Item ont promis les diz macons de donner bonne caucion a messigneurs jusques a mxc fr. de faire bon ouuraige et loyal selonc le pourtrait dessusdit au dit douuriers et de gens coignoissant en ce et de continuer ledit ouuraige bien et loyalement comme dit est dessus et de se ce doiuent obliger chascun pour le tout, et pareillement ce messeigneurs leur donnent sureté quil ne les debouteront point doudit ouuraige se nest par leur coulpe et defaut, et avec ce bailleront davantage durant ledit ouuraige mesdissigneurs une maison a Troyes souffisante pour leur demourance, et de toutes les conuenances desdiz macons tenir et accomplir sont obligés soubz le scel dou Chastelet de Paris jusques a iiij c francs ledit Henry Soudan tant pour lui comme pour Henry de Bruisselles. Et Marguerite jadis femme de Jehan de Huy demourant a Paris au coing de la rue des Billettes par devers la rue de la Verrerie mère de la femme doudit Henry Soudan comme Plesge principale renderesse et paieresse se defaute auoit oudit ouuraige. »

(Extrait du compte original de l'œuvre de l'église de Troyes fait et rendu par mess. Jacques Cousin chanoine de ladite église et Thomas Belle

digne de décorer l'église épiscopale. On voit même qu'il y eut dans le temps, une sorte de concours public établi pour obtenir le meilleur projet possible. A l'article dépense pour maçonnerie dans les comptes de l'œuvre de 1380 à 1382, on lit :

Pour faire le pourtrait dou jubé en un pel de parchemin, par Michelin et Jehan Thierry pour monstrier à messeigneurs, pour ce..... v s.

Et dans un autre article plus bas

Primo; pour ung pourtrait fait en parchemin pour ledit jubé par henry de Bruisselles maçon dou commandement de Messeigneurs, pour monstrier aux bourgeois et aux ouvriers de la ville, encontre ung autre pourtrait fait par Michelin le maçon auquel pourtrait fait par ledit Henry lesdits bourgeois se sont tenus pour être le meilleur, pour ce payé audit Henry dou commandement de Messeigneurs..... xx s.

Afin que la richesse du pavé répondit à la richesse ornementale du jubé on avait placé devant trois des plus belles pierres tombales de l'église. Elles ont été brisées lors de la dernière chute de la voûte dont nous avons fait mention.

Deux chapelles ornées avaient été établies sous les arcades latérales du jubé. A droite celle dite de saint Augustin, et de l'autre côté celle dite de saint Denis. Au dernier pilier vers le midi, étaient attachées deux lames sur lesquelles se lisait en latin l'éloge funèbre de Nicolas de Mesgrigny, abbé de Saint-Maurice en Blasimont, désigné évêque de Troyes, et de Jacques Vignier, son parent, aussi désigné au même évêché.

Au gros pilier à droite du chœur, est attachée l'épithaphe latine et gravée sur marbre noir de Nicolas Camusat, savant troyen, auteur du promptuarium. Grosley l'avait composée pour l'église paroissiale de saint Frobert d'où elle provient; la voici :

HIC JACET
NIC. CAMUSAT
TREC. ECCLESIAE CANONICUS
VITA, SCRIPTIS, MORIBUS
SACERDOTALIS ORDINIS
EXEMPLAR ET NONA
NOSTRATIS HISTORIAE
ALTER A PITHÆ O PARENS
OBIIT OCTOGENARIUS
XIII KAL. FEB. AN. M. D. L. V.
P. J. GROSLEY
T. R. L.
1770.

marriglier prête en ladite église proviseurs de ladite œuvre, dès le dimanche après la Magdeleine mil ccc iiij xx et deux jusques audit dimanche l'an mil ccc iiij xx et trois ensuyvant.

On voit encore par un article du même compte que :

« Pour faire venir de Paris Henry Soudan maçon à la requeste doudit Henry de Bruisselles à Troyes pour marchander doudit jubé et lui retourner à Paris pour ses despenses baill par le commandement de messeigneurs. xxx s.

Et plus loin :

« Pour la lettre oblig. soubz le seel dou Chastelet de Paris en laquelle est oblig. Henry Soudan maçon et Marguerite jadis femme de Jehan de

Les grandes fenêtres à l'ouest sont presque entièrement privées de vitraux. Ceux qu'on y voit méritent à peine d'être mentionnés, les couleurs en sont faibles et le dessin médiocre, le bleu pâle et le jaune y dominant. Ils ont du reste souffert de restaurations maladroites. Au transept nord, à la fenêtre du milieu, on voit une grande figure de sainte Catherine, tenant l'épée et la roue. Le clocheton qui surmonte la figure indique cette époque décolorée qui précéda la renaissance. Quelques bordures insignifiantes et des rosaces composent toute la décoration de deux autres fenêtres.

Nous avons déjà signalé en passant les figures d'évangélistes placés dans les cercles aux angles du cadre de la rose du nord. En haut, d'un côté, c'est saint Matthieu avec l'écu de France et celui du chapitre dans les cercles plus petits qui accompagnent le premier. De l'autre côté c'est saint Jean, puis l'écu de Navarre et celui du chapitre répété. Au centre de la rose sont les armes de Troyes ou de champagne qui sont les mêmes; et au bas à gauche, saint Luc, avec deux écussons armoriés; celui du cercle supérieur est d'azur à trois crénaux d'or avec une crosse de même. Celui du cercle inférieur est d'argent à la fasce d'azur chargée de trois coquilles d'or. Ce dernier blason est reproduit du côté droit au-dessus de la figure de saint Luc; l'écu qui remplit le cercle au-dessous est coupé de gueules et d'or, à la bande componée d'argent et de sable.

Du côté de l'est, en compensation, la peinture sur verre offre une grande richesse de sujets et de couleur, mais c'est seulement aux fenêtres, qui de chaque côté sont plus rapprochées du chœur, qu'il faut la chercher; la première fenêtre vers la rose en est entièrement dépourvue, et l'œil n'aperçoit qu'à peine deux écus armoriés, sans accompagnements, qui existent au bas : le premier est de gueules chargé de deux lions léopardés d'or, posés l'un sur l'autre. Le second, entouré d'une couronne verte, est écartelé au premier et au quatrième d'argent au chef de gueules, et au deuxième et troisième de gueules chargé d'un besant d'or au chef de même fascé d'un bâton, moitié de gueules aux trois croissants d'or, et d'or aux trois étoiles de sable.

Les compartiments de l'ogive de la deuxième fenêtre sont remplis par des losanges formés de bandes d'azur et remplies par des étoiles d'or. Au-dessous, dans l'intervalle des menaux, sont des figures d'apôtres et d'autres saints, grands comme nature, au nombre de dix-huit, disposées sur trois rangs superposés; elles sont logées dans des espèces de niches flanquées de colonnettes et décorées à la partie supérieure de branches de feuillages détachées sur un fond rouge vif et du plus beau ton jaune d'or que l'on puisse imaginer. Le fonds est tapissé d'une riche étoffe bleue damassée, sur

Huy bourgeois de Paris pour faire ledit jubé par la manière contenue en ladiite oblig. pour ce paie par mons. Larcéd. Darcies à Paris. xx s. x d.

¹ Ces éloges sont rapportés dans le tome XII^e de la Gallia christiana Jacques Vignier était fils de Jacques Vignier, baron de Juilly, de Villemaur, seigneur de Chennegy et de Saint-Liébauld, conseiller du Roy, et de dame Marie de Mesgrigny, il fut, à cause de son rare mérite, nommé à l'évêché de Troyes dès l'âge de 20 ans par Louis XIII. Il mourut à Rome en 1622, trois mois après. — Il était prieur commandataire de Saint-Martin-des-Champs et de N.-D.-d'Argenteuil au diocèse de Paris. Il portait pour armes semé de France au surtout d'argent cousu d'un chef de gueules à la bande échiquetée d'argent et de sable brochant sur le tout.

laquelle se détachent parfaitement les figures. Le peintre ayant eu l'attention d'éviter cette couleur dans les vêtements.

Au rang supérieur, en commençant vers le nord, paraît saint Pierre tenant un livre et une grosse clef d'argent. Son manteau est vert et sa robe d'un violet foncé. Vient ensuite saint André, reconnaissable à la croix en X qu'il porte ; sa robe est aussi de couleur violette et son manteau rouge. Le troisième apôtre est saint Jacques. Il est, comme d'usage, en costume de pèlerin, coiffé d'un chapeau rouge à large bord, avec un large collet ou pélerine de même couleur, sous lequel est un manteau vert ; il tient à la main son bâton de voyage, mais sans le bourdon. Le quatrième est saint Jean-Porte-Latine. Il tient le calice d'où s'échappe un serpent ailé ; sa robe est rouge et son manteau vert. Le cinquième est saint Thomas ; il est vêtu d'une robe verte et tient un bâton à la main avec un livre sous le bras. Le sixième est saint Jacques-le-Mineur, avec un manteau vert doublé de rouge et une palme à la main droite.

Au deuxième rang saint Barnabé, tenant un livre et des pierres, est couvert d'un manteau violet avec une robe rouge, enrichie d'une bordure. Vient ensuite saint Barthélemi tenant un couteau. Il est en manteau blanc doublé de rouge. Saint Jude qui suit tient une hache, sa robe est blanche et son manteau violet ; saint Simon tenant un livre et une scie est habillé d'une robe verte et d'un manteau violet. Saint Philippe avec une croix et un livre, il porte une robe et un manteau de même couleur que le précédent. Vient en dernier lieu saint Matthias qui est aussi en robe verte à collet rouge rabattu, il tient la lance dont il fut percé.

Au rang inférieur, en commençant toujours au côté gauche du vitrail, on voit : 1° un personnage coiffé d'un large turban rouge et en robe verte à larges manches bordées, sous lesquelles paraissent d'autres manches blanches et serrées au poignet. Il tient un grand rouleau déployé sur lequel est une inscription latine ; 2° saint Jean, l'évangéliste en robe jaune et en manteau rouge, avec l'aigle à ses pieds ; 3° saint Matthieu, tourné en regard et accompagné de l'ange, a pour costume une robe violette bordée d'or ; 4° saint Luc, en robe d'un ton violet très-foncé, tient un livre, le bœuf, son symbole, est à ses pieds ; 5° saint Marc, en manteau vert-clair et en robe rouge tient un rouleau et un stylet, il est accompagné du lion qui le caractérise ; 6° un saint en robe rouge avec un large collet vert rabattu, il tient un rouleau déployé sous son bras.

Les apôtres ont leur nom écrit en noir près de la tête.

Toutes ces figures sont d'une grande vigueur de ton, les contours en sont fortement accusés, et elles produisent en général un grand effet, mais il est facile de voir que les costumes sont de fantaisie et que le peintre a plutôt chargé ceux de son époque que suivi ceux que la tradition donne aux personnages du Nouveau-Testament.

La troisième fenêtre près du chœur, est remplie de figures représentant la plupart les saints honorés particulièrement dans le diocèse de Troyes, disposés de même qu'à la fenêtre précédente sur trois rangs superposés, et détachés sur une tenture d'étoffe bleue ouvrée avec une bordure rouge semée de perles.

La partie ogivale de la fenêtre, c'est-à-dire les compartiments irréguliers qui la remplissent sont garnis d'un réseau formé de bandes rouge-cerise, et semées d'étoiles d'argent. Sur une ligne plus bas on voit l'écu de France, puis le même encore mi-parti de Bretagne, ce qui indique le règne de Louis XII, et enfin l'écu aux armes de la ville de Troyes.

Sur une ligne au-dessous un écu d'or avec un monogramme de sable, puis un écu d'azur à trois étoiles d'argent avec un croissant d'or en pointe, puis un troisième de gueules avec deux épées en sautoir, au chef d'or, chargé de deux hures de sables affrontés ; enfin un quatrième mi-parti des deux précédents et alternant avec le monogramme précité.

Le premier rang des figures commence par saint Savinien l'un des premiers apôtres de Troyes ; son manteau est rouge doublé de violet, et sa robe jaune brun, il tient à la main un bâton de voyage pour montrer qu'il est étranger ou qu'il est venu de loin, son nom est écrit en lettres d'or près de sa tête.

2° Sainte Mathie, patronne de la ville, en robe verte et en manteau rouge, elle tient une palme d'or symbole du martyre, son nom se voit aussi écrit près de sa tête. 3° Saint Pierre qui vient ensuite est couvert d'une robe violette et d'un manteau écarlate, il tient en main un livre et une énorme clef d'argent son symbole obligé, le prince des apôtres figure ici comme patron de l'église de Troyes. 4° La Vierge tenant l'enfant Jésus, elle est représentée avec une robe rose et un manteau vert. 5° Saint Loup, évêque de Troyes, en chappe rouge et tenant sa crosse d'une main et de l'autre une épée dont il perce un dragon symbole de l'hérésie. 6° Une Sainte tenant une fleur, elle a pour vêtement une tunique jaune flottant sur une juppe blanche et un manteau doublé de vert, c'est peut-être sainte Hyoilde vierge.

Au deuxième rang, 1° sainte Savine, sœur de saint Savinien, elle tient un livre ouvert et un long bâton de pèlerinage. Son manteau est rouge et elle porte sur sa robe blanche une tunique flottante couleur orange ; 2° un saint couvert d'une armure d'argent et tenant une lance avec une flamme rouge, il s'appuie de la main gauche sur un bouclier en forme d'écu dont le fond pourpré, est chargé d'une large croix d'argent ; 3° sainte Catherine, une couronne d'or sur la tête, tenant un livre et une épée. Elle porte une tunique rouge sur une robe blanche et un manteau violet, à ses pieds la roue instrument de son martyre ; 4° saint Nicolas et les trois enfants, la porte une chappe rouge doublée de vert sur un vêtement de dessous blanc ; 5° sainte Marguerite agenouillée sur le monstre qu'elle a vaincus, sa robe est rouge et son manteau vert ; 6° saint Edme, évêque, en chappe verte doublée de jaune et le reste du vêtement blanc, un enfant nu est posé à ses pieds sur un petit piédestal.

Au rang inférieur, 1° la donatrice en robe violette, agenouillée devant un prie-Dieu, couvert d'un tapis vert où l'on remarque l'écu de gueule avec les épées en sautoir ? Sa robe est d'un ton violet foncé, ouverte sur le côté et laissant paraître une juppe dessous couleur orange, elle porte sur la tête une sorte de voile noir ; deux jeunes filles placées derrière, elles ont un costume absolument identique sauf la couleur des robes qui est rouge.

Au bas de ces figures commence une inscription incomplète disposée sur plusieurs lignes¹ ; 2° en suivant, un saint en chappe verte doublée de rouge et de perles avec une robe violette dessous ; Il tient une croix à la main ; 3° saint Jean Baptiste avec l'agneau son symbole, il porte un manteau rouge doublé de vert, ses cheveux sont longs et blancs ; 4° sainte Barbe portant sur sa main la tour qui lui

¹ Elle commence par ces mots : *l'an mil cinq...*, etc. Elle indiquait probablement le nom des donateurs et la date du vitrail.

servit de prison, elle a pour costume une robe violet-clair avec un manteau vert et sur la tête un voile blanc comme toutes les autres figures de saintes ; 5° l'archange saint Michel, couvert d'une riche armure dont la cuirasse est d'or, les autres pièces d'argent ; d'une main il tient son bouclier bordé d'un cercle d'or, et de l'autre il frappe de l'épée Satan renversé à ses pieds. Ses ailes sont vertes. 6° sainte Gudule en robe rouge avec un manteau violet doublé de jaune et bordé d'argent ; elle a sur la tête un voile blanc, et tient de la main droite un livre et un cierge qu'un diable éteint et qu'un ange aux ailes vertes rallume sans cesse.

A la fenêtre du transept méridional la plus rapprochée du chœur, sont peintes quatre figures debout, grandes comme nature ; elles représentent des apôtres et autres saints. Au bas du premier panneau, on voit un personnage à genoux devant un prie-Dieu couvert d'un tapis armorié ; il est revêtu d'une casaque bleue aussi chargée de son blason et porte les cheveux courts. Saint Pierre, son patron, dont la tête est nimbée d'or, est placé près de lui ; il tient à la main des clefs, son attribut obligé.

Au deuxième panneau, on voit un évêque en chappe blanche, tenant un livre et une crosse. Au troisième, saint Paul avec un livre et l'épée son symbole, sa robe est d'un beau ton violet et son manteau jaune orange, cette figure est vraiment remarquable par sa pose et par le jet des draperies.

Au quatrième panneau, est la donatrice à genoux, les mains jointes, et tournée en regard de son mari ; sa robe est d'un violet clair à larges manches bordées de fourrures, et sur sa tête elle porte une pièce d'étoffe pliée à la manière des Italiennes. Le tapis du prie-dieu est d'une riche teinte de pourpre et chargé d'un écu en lozange (forme que l'on sait être particulière aux femmes), il est d'azur au chevron d'or avec deux roses d'argent et mi-parti aux armes de son mari, qui sont aussi d'azur à la croix de Lorraine, d'or. Derrière la figure de la donatrice est saint Jean son patron, représenté avec un calice à la main, et couvert d'une robe jaune d'or avec un manteau pourpre. Le groupe est détaché comme celui du donateur, sur un fond vert ; et celui des figures intermédiaires est d'un très-beau ton de pourpre, imitant une étoffe damassée à grandes fleurs.

Cet ensemble est entouré d'un espèce de cadre formé de deux colonnes jaspées élevées sur un soubassement et supportant un entablement ; sur ce dernier, à l'aplomb de chaque colonne sont placés des petits anges nuds, et au dessus de chacune des grandes figures un espèce de petit dôme ou fronton circulaire sous lequel est une autre figure en buste. Des culs-de-lampe à feuillages verts se voient encore au soubassement à l'endroit de chaque figure.

En haut de la fenêtre sont peints les écussons du donateur et de la donatrice, puis un troisième qui est d'azur à trois têtes de levrier arrachées d'argent, on croit, nous ne savons sur quel fondement, que ce sont les armes d'un saint Belin, comte de Bielle, seigneur de Vaudremont.

Dans le blason qui est peint sur le prie-dieu. On reconnaît Guil-

laume, l'archer, Bourgeois de Paris et Madeleine Hennequin, sa femme, parente de l'évêque de Troyes, Odard Hennequin donateur du vitrail de la fenêtre suivante où il est représenté aussi en pied, de grandeur naturelle. Ce portrait est le plus intéressant de tous ceux que nous avons cités, sous le rapport historique, Odard Hennequin est à genoux devant un prie-dieu et tourné vers le chœur, sa mitre et sa chappe sont ornées de plusieurs rangs de perles et sa crosse d'or est appuyée contre son épaule, il est accompagné de saint Augustin, car un évêque même ne pouvait se faire ainsi représenter de son vivant dans une église, que sous le patronage d'un saint protecteur, qui le faisait admettre en présence de la divinité.

Dans les panneaux à la suite tirant vers le chœur, sont les trois autres pères de l'Eglise, saint Jérôme en cardinal, saint Grégoire et saint Ambroise avec les attributs de leurs dignités. Ces figures sont belles, d'un grand caractère et encadrées par un ajustement semblable à celui de la fenêtre précédente dont le vitrail est évidemment de la même main. Sur une tablette ou tillet suspendu à l'une des colonnes est écrit le millésime 1521. En haut de la fenêtre on voit l'écu de l'évêque Hennequin avec sa crosse adossée, et en bas celui aux armes de sa famille avec leurs alliances telles que nous les avons signalées à l'une des chapelles au nord de la nef. Toutes ces figures sont d'une beauté de couleur et d'un goût de dessin qui décelle la renaissance. La troisième fenêtre est un dessin arabe en grisaille mêlée de quelques points de couleur qui rappelle encore la dernière époque gothique.

A la fenêtre de l'ouest on voit une grande figure de l'archange saint Michel armé de la croix et d'un bouclier sur lequel est aussi une croix rouge, au-dessus de la figure un clocheton grisaille rehaussé d'or, ainsi qu'une espèce de piédestal qui est sous les pieds. Cette figure est du même ton de couleur que celle de sainte Catherine qui est du côté opposé, elle est évidemment aussi de la même facture.

En décrivant le portail méridional, nous avons parlé de sa décoration intérieure et fait connaître les causes qui nécessitent aujourd'hui sa reconstruction. Mais en constatant son premier état, il nous paraît convenable de signaler les modifications et améliorations, toutes dans l'intérêt du monument, que doit y apporter le projet de M. Bouché, architecte du département, qui est chargé de cet important travail. Premièrement, il doit donner à la baie de la porte les mêmes dimensions qu'à celle du nord qui est relativement beaucoup plus grande, et mettre au niveau du pavé de l'église le sol de la cour qui précède le portail et qui dans l'état actuel est plus élevé de près d'un mètre. Mais ce qui doit surtout contribuer à rétablir l'harmonie et par conséquent rendre à l'édifice son caractère primitif, c'est la reconstruction de la rose, semblable en tout à celle du nord ; telle qu'il est probable qu'elle a dû exister avant l'accident arrivé au seizième siècle, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

De la porte méridionale on passe sous une petite voûte ogivale, en planchettes¹, qui conduit au bâtiment dit la *Librairie* ; il fut com-

¹ Cette voûte, qui vient d'être enlevée à cause des travaux de reconstruction, prenait naissance sur une espèce d'architrave en retour d'équerre, et profilé de gorges à l'extérieur comme à l'intérieur. Elle formait un berceau ogival jusqu'au mur de la librairie, et se terminait par des nervures réunies à l'arête par une clef pendante en forme de chapiteau. L'architrave était appuyée d'un côté aux colonnettes du portail et de

l'autre par deux piliers à six pans. Celui de l'angle, dont le chapiteau est orné de deux figures d'anges tenant un écusson non armorié, est conservé maintenant au Musée de la ville. L'autre, qui avait été détruit depuis long-temps, est remplacé par un poteau. Ces piliers reposaient sur un soubassement à hauteur d'appui, dont la base et la corniche étaient légèrement creusées de gorges ou cavets.

mencé en 1477, par l'évêque Louis Raguier, qui l'acheva en 1479. Ce bâtiment correspond, par sa situation, à la première travée du collatéral du chœur, et se compose de deux salles contiguës. Un couloir couvert d'un plafond en dalles, à la hauteur de deux mètres, est retransché sur la première pièce et sert de vestibule à toutes deux. La porte d'entrée se trouve sous la voûte dont il vient d'être parlé, elle est en arc surbaissé avec un archivolt saillant, fouillé de gorges et appuyé sur deux espèces de consoles formées de figures de vieillards barbus, coiffés d'un bonnet et tenant des rouleaux déployés. Une ogive surhaussée, appuyée sur les mêmes supports que l'archivolt et engendrée des mêmes profils, se dessine sur le mur et se termine sous un larmier qui règne au-dessus. Dans le tympan, on voit une niche accompagnée de pilastres qui supportent un clocheton pyramidal, et, à la partie inférieure de la niche assez peu profonde, un cul-de-lampe orné de feuillage. A droite de la porte, à la hauteur du larmier qui forme ressaut pour l'encadrer, est percée une ouverture carrée qui éclaire le dessus du couloir. La baie de cette espèce de fenêtre est ouverte par une gorge profonde, avec des filets qui se croisent à angle droit. Ce qu'il y a de particulier, c'est que la baie de la porte, ainsi que la niche et l'ogive qui la surmontent, suivent la direction oblique de la voûte en planchettes. Ce biais a sans doute pour motif de faciliter l'accès de la pièce principale dont la porte est placée dans l'angle à l'extrémité du couloir.

La porte de la première chambre se trouve en face de l'entrée extérieure, c'est une simple baie à linteau plat avec les arêtes mousses, et fermant par un vantail de fer. Au fond, vis-à-vis, est une cheminée en arc surbaissé avec des profils, mais sans aucune saillie sur le

mur. Du côté de l'église, il existe une large fenêtre, divisée par une croix de pierre; extérieurement, la baie est encadrée par des gorges et des filets se croisant à angles droits, et prenant leur naissance sur une base commune, disposée en ligne rentrante. Au-dessus, règne un larmier fort saillant, élégé par des moulures creuses.

La voûte se compose de deux travées à simples nervures croisées, avec des profils fort saillants qui s'appuient aux murs sur des culs-de-lampe arrondis qui n'ont d'autre ornement que leur profil. A leur intersection se voient deux médaillons historiés, dont la sculpture, vierge encore du badigeon, paraît sortir du ciseau de l'artiste. Le premier de ces médaillons, en entrant, représente Jésus-Christ armé du signe de la rédemption, et retirant les âmes de l'enfer figuré par une énorme gueule de diable; sur le second, on voit Jésus-Christ couronnant la Vierge dans le ciel.

C'est dans cette chambre, dite des *prédicateurs*, parce qu'on y recevait ordinairement les prédicateurs étrangers, que se rendaient autrefois les comptes de la fabrique, et que l'on conservait les registres dans un meuble en bois de chêne, qui se voit à l'angle près de la fenêtre, et dont la forme indique assez qu'il a été fait pour la place qu'il occupe entre les contreforts du portail apparents dans cette pièce. C'est aussi sous le manteau de la cheminée que furent consumées, dans la nuit du 8 au 9 janvier 1794, toutes les parties combustibles des belles châsses, reliques et reliquaires précieux que possédait l'église, ainsi que celles des deux tombeaux des comtes de Champagne Henri I^{er} et Thibaut III son fils, qui avaient été transportés à la cathédrale, lors de la suppression de la collégiale de Saint-Etienne, où ils se voyaient auparavant ¹.

La cathédrale de Troyes a toujours passé, avant cette époque si fatale aux arts, pour une des plus riches du royaume en reliques et reliquaires précieux dont la plupart avaient une origine byzantine et se rattachaient à une époque glorieuse de notre histoire. Ce qui a fait dire à Lebé dans sa relation en vers du passage de Charles VIII dans notre cité, que :

Troyes est de corps saints adonnée (enrichie)
De saintes vierges, dont encore à présent
Est le corps entier de la très-honorée
Sainte Hélène, qui fut de Grèce née,
Que l'on peut voir tout en chair et en os :
Icelle vierge est de grant renommée,
Et ung joyau de très grant prix et lotz :
Sainte Mathie, qui près d'elle à repos;
Sainte Hoyle et enfin sainte Maure;
Sainte Savine pour venir a propos :
Et sainte Syre qui fait prez sa demore
Et plusieurs aultres qu'à Troyes on honore.

Parmi les reliques on distinguait une parcelle de la vraie croix, longue de huit à dix pouces et apportée de Constantinople à Troyes, en 1209. Le reliquaire qui la renfermait était en forme de croix, sur les deux branches de laquelle il y avait deux émaux avec des caractères gravés qui attestaient son antiquité. En 1771, le chapitre, cédant à cette manie de tout travestir à la moderne, fit détruire cet ancien reliquaire sous prétexte de donner une enveloppe plus brillante à la relique précieuse qu'il renfermait. Deux orfèvres de Troyes furent chargés d'en refaire un autre enrichi de diamants; mais les connaisseurs, avec raison, regrettaient toujours le premier.

Le crâne de saint Philippe, apôtre, qui a échappé à la rage des des-

tructeurs, est encore conservé en entier à la cathédrale; selon Alberic, ce fut Garnier de Trainel, évêque de Troyes et aumônier de l'armée latine, qui, vers l'an 1205, en gratifia son église. Il était placé dans un reliquaire d'argent de forme octogone et orné de figures en vermeil, la partie supérieure de ce reliquaire renfermait une dent de saint Pierre, apôtre, et était surmontée de la couronne du comte Henri que ce prince y avait déposée par piété. Cette couronne était d'or, enrichie de pierres précieuses, toutes enchassées dans de petites couronnes aussi d'or, et en haut de la couronne, une médaille ou médaillon très ancien sur lequel était gravé le nom de saint Philippe. Autour du reliquaire on lisait six vers latins en caractère du temps, que nous rapportons ici, d'après le comte de Caylus.

*Si mihi pro pretio rubet aurum, gemma dicescit.
Intra quod capio pretii commercia nescit.
Petre, tuo denti, capitique, Philippe dicatum,
Vas ego, Deus summe, caput ima parte locatum,
Hunc Romæ captum, comes Henrice, tulisti,
Hoc Græcis raptum Præsul Garnere, dedisti.*

On voit que c'est le reliquaire qui parle et qui dit, « que ce qu'il contient est sans prix, qu'il est destiné à renfermer une dent de saint Pierre et le chef de saint Philippe; que la dent est dans la partie supérieure du reliquaire, et que le chef de saint Philippe est au-dessous; » que la dent fut apportée de Rome par le comte Henri, et que le chef pris chez les grecs de Constantinople, fut donné à l'église de Saint-Etienne de Troyes, par l'évêque Garnier. »

Caylus, antiquités grecques, tom. v, page 41.

Le comte Henri, dont il est question dans ces vers, est Henri I, comte

La salle de la librairie, proprement dite, est la plus grande; c'est un rectangle remarquable par sa voûte dont les nombreuses nervures s'épanouissent sur le fût d'un pilier rond placé au milieu, et retombent tout autour sur des culs-de-lampe ornés de deux figures d'anges tenant un écusson non armorié, placés aux angles et sur les faces des murs. La base du pilier est octogone, et les nervures, au lieu d'avoir un point commun d'intersection, se réunissent isolé-

ment aux angles d'un compartiment quadrilatère qui affecte les mêmes profils.

La salle est éclairée à l'ouest par deux belles fenêtres séparées par un trumeau, et divisées autrefois par une croix de pierre qui a été détruite. Le cadre de la baie, à l'extérieur, est une répétition de celui de la fenêtre de la première chambre et se termine de même à l'intérieur, par un arc surbaissé.

de Champagne, qui s'était arrêté à Rome, à son retour de la terre sainte, en 1180, et qui avait reçu du Pape Alexandre III, la dent de saint Pierre.

Cette inscription, dit le comte de Caylus, prouve en général la vérité de la tradition établie dans la ville de Troyes, à l'égard de plusieurs reliques et autres objets précieux que l'on dit avoir été envoyés par l'évêque Garnier, ou apportés depuis par Jean Langlois son chapelain.

La châsse de sainte Hélène, l'un des reliquaires les plus curieux de l'ancien trésor, avait aussi été apporté de Constantinople à Troyes, en 1209, avec le corps de la sainte, conservé en entier. Cette châsse, brisée comme on l'a vu en 1227, par la chute du rond point de l'église, avait été rétablie par ordre de Jean d'Auxois, deuxième du nom. Desguerrois cite une quittance donnée à cet évêque, par *Jehan d'Orléans*, orfèvre, par laquelle ce dernier confesse avoir reçu du chapitre la somme de huit cents livres, pour la façon de la châsse de sainte Hélène, et promet de ne rien demander d'avantage. *Fait au samedi avant le dimanche qu'on chante Judica, l'an 1339.*

« Le dessus de cette châsse était fait en dôme et couvert, dit Grosley, « de restes de peintures en miniature que leur haute antiquité rend précieuses pour l'histoire de l'art, soit qu'elles aient été exécutées à Constantinople même; soit qu'elles soient l'ouvrage d'un pinceau français. « Leur fini, le beau caractère de plusieurs têtes, peuvent donner une idée de l'état de la peinture dans les siècles qui ont précédé le renouvellement des arts. Onze pannaux ou compartiments qui partagent les deux côtés de la châsse dans sa longueur; offrent la parabole des vierges sages et des vierges folles. Dans les compartiments du couvercle ou dôme sont représentés des miracles dont il ne reste que des fragments. « Des anges avec des encensoirs à la main remplissent les entre-pannaux. « Ces peintures sont appliquées sur un enduit très fin, ménagé avec le plus grand soin, mais qui n'a pu résister au frottement d'un très lourd tapis que l'on promène sur la châsse toutes les fois qu'on la découvre pour ensuite la recouvrir. »

La châsse de sainte Hélène fut ouverte en 1630, à la prière d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, qui passait alors à Troyes. Elle le fut encore le 8 mai 1754, en présence de l'abbé Tremet, chanoine de Saint-Urbain, qui a donné sur la relique quelques détails qui diffèrent en quelques points de ceux laissés par l'abbé Maydioux, d'après un témoin oculaire, sur l'état où le corps de la sainte fut trouvé à l'ouverture de la châsse, par ceux qui la détruisirent.

Ces détails nous ont paru mériter d'être conservés.

« En ouvrant la châsse, la première chose qu'on trouva fut un grillage de fer, à branches entrelacées, de la grosseur du petit doigt. Ce grillage ayant été cassé à coups de marteau, la première couverture qu'on vit était de drap d'or, sur lequel étaient posés trois petits carreaux d'une étoffe de soie rayée à raies d'argent et de vert, avec quatre petits glands en argent, un à chaque angle de chaque carreau. Le premier était à la tête du corps, le second sur l'estomac, et le troisième sur les pieds. « Après le drap d'or, se trouvaient deux draps de soie blanche, et dessous un suaire de toile blanche enveloppait tout le corps. Le suaire ôté, le corps desséché se trouva tout entier sans qu'il y manquât autre chose qu'une phalange du petit doigt de la main gauche. Les bras étaient croisés sur la poitrine. Le corps était couvert d'une chemise qui ne

« descendait que jusqu'aux genoux. Au-dessus de la tête était une auréole de cuivre doré en forme de couronne. Derrière la tête, au chevet de la châsse on voyait une plaque de cuivre avec une gravure représentant tant une personne qui tenait un sceptre à la main droite et avait une couronne sur la tête. La sainte était coiffée de trois coiffes de toiles, à barbes nouées sous le menton par de petits rubans de fil comme les coiffes des comtoises. Le front était ceint d'un bandeau de toile, en forme de diadème. Les ongles des doigts de la main et ceux des pieds, étaient bien conservés et très blancs. Elle portait aux pieds des souliers à petits talons d'un pouce de hauteur. L'empeigne était de cuir noir, et le quartier de peau blanche tachetée de noir. A la partie extérieure de la jambe gauche, et à la naissance de la cheville du pied jusqu'à six pouces environ vers le haut, on voyait un morceau de roseau, de cinq à six lignes de large sur six pouces de long, attaché avec des fils, comme une ligature faite pour prévenir ou pour assujétir les fractures que cette partie de la jambe avait sans doute éprouvées par accident, lors de la déposition du corps dans la châsse.

A cette description, le manuscrit de l'abbé Tremet ajoute que le couvercle était fermé de deux serrures, et qu'à l'extrémité où sont les pieds il y avait une petite porte qu'on ouvrait lorsqu'on les donnait à baiser, mais que depuis on avait fermée et scellée, que la petite grille de fer dont il est parlé était fermée de trois serrures et recouverte d'un tapis de cuir bouilli à fleur d'or, cloué tout autour du côté du pied. Que le dedans de la châsse était doublée d'une étoffe d'or et d'argent sur laquelle étaient représentées des vierges à cheval. A deux doigts de la lisière de cette étoffe, au-dessus des figures étaient brodés plusieurs caractères grecs qu'on ne put lire en entier. Le corps était enveloppé d'un drap de damas blanc par-dessus lequel en était un autre de damas vert et le tout recouvert d'une étoffe couleur de pourpre légère comme de la gaze. La première coiffe de dessus qui couvre la tête, est de damas rouge cerise.

Voyez dans les œuvres inédites de Grosley, l'article Hélène où il cherche à prouver que le corps de cette sainte était celui de la mère de l'empereur Constantin.

Si toutes les riches étoffes et autres objets que renfermait la châsse étaient surajoutés et ne provenaient pas de l'envoi fait par l'évêque Garnier, ils prouvaient au moins tout le soin que l'on apportait à la conservation de la relique.

Au nombre des reliquaires qui furent détruits ou dispersés à cette époque, on regrette un vase de porphyre en forme de patère antique qui avait un pied et demi de diamètre compris un bord d'argent d'environ trois pouces de large, dont il était entouré. Le fond, au milieu, était enrichi d'une croix d'or fixée à la circonférence par ses quatre extrémités, et au centre de laquelle on voyait une belle pierre, espèce d'émeraude appelée smarayde. Sur le bord en argent étaient gravés en relief quatre vers grecs iambiques en lettres maigres et allongées, assez semblables aux capitales grecques que l'on voit sur les manuscrits de l'époque de Charlemagne. Sur le titre de la croix, au lieu du mot INRI, il y avait ces initiales IC XC du mot *christos* en grec.

Le chapitre de Troyes, dit Grosley, ignore jusqu'en 1707, ce que signifiait cette inscription. On consulta alors un pèlerin grec, après lui avoir fait part de la tradition suivant laquelle ce vase avait servi à notre Sei-

Au pied du pilier, on voit deux tombes plates, gravées en creux, et qui proviennent d'autre part, puisque leur date est de beaucoup antérieure à la construction de la librairie. Sur la première, est une grande croix processionnelle, qui signifie que le personnage qui gisait dessous était mort en fidèle chrétien. Dans le cadre, autour, on lit l'épithaphe latine qui suit, gravée en gothique ronde :

Hic jacet magister Nicolaus de Maso decanus quondam archidiaconus de breneo qui decessit anno domi. M. CC. LIX.

La deuxième tombe a été brisée et n'est pas complète. On ne lit plus que ce fragment d'inscription :

Hic jacet magister Petrus de Chaellis quondam archidiaconus Arceiar in uigilia beate Helene.....

Autour de la salle règne un lambris de bois de chêne, à double rang de petits panneaux entourés d'un cadre rapporté et terminé, à la hauteur de deux mètres, par une frise et une corniche dont les profils légers indiquent déjà l'œuvre de la renaissance. Un banc, dont le siège forme une suite de coffres fermant à clef, règne aussi tout

gneur, pour le miracle des cinq pains et des deux poissons. Le pèlerin aussi peu grec que peu latin, donna cette explication :

Est vas in quo duo pisces ante D. J. C. in mensâ portati, et post illud vas fuit in quo corpus Domini deponebatur.

De plus habiles grecs, ajoute le même Grosley, l'ont depuis ainsi rendue :

*Prius quidem inserviebat ista Parophi Domino
Cœnâ discipulos exipienti dilectos.
Nunc autem inservit particulii Domini
Testis hoc donum affabræ factum.*

Ce vase rappelle le fameux bassin d'émeraude qu'un ancien doge de Gênes eût pour sa part dans le butin de Césarée, lorsque cette ville fut reprise sur les Sarrazins, en 1101, et qui est conservé dans l'église métropolitaine de Saint-Laurent de Gênes comme le plus précieux joyau de la seigneurie. C'est ce même vase appelé *sacro catino*, dont, selon la tradition, se servit Notre Seigneur, lors de l'institution de l'Eucharistie, et qui fut apporté à Paris, parmi les objets précieux, fruits des conquêtes de l'armée française en Italie.

Le chef de saint Loup, évêque de Troyes, qui fut brisé dans la même nuit du 10 au 11 janvier 1794 ; était d'une grandeur et d'une richesse surprenante, n'ayant pas moins de cinq pieds de haut sur autant de large. L'abbé Forgeot n'avait épargné aucune dépense pour rendre ce reliquaire digne du saint évêque auquel il était consacré. C'était un grand buste tout d'argent et orné de diamants soutenus par des anges sur l'un desquels, (celui qui soutenait la main droite de l'évêque) brillait une escarboucle taillée en carré long, ayant de longueur environ un pouce et qui était estimée plus de trois mille pièces d'or. Le saint évêque était, ainsi que les anges, élevé sur un piédestal d'un ouvrage pareil, tout doré et revêtu d'émaux d'un travail délicat, représentant au naturel toute la vie de saint Loup. Ce reliquaire précieux, qui avait été achevé en 1505, était d'une valeur d'au moins deux cents mille francs.

M. de Sainte-Marthe et le père Mabillon, savants antiquaires, passant

autour de la salle, appliqué au lambris qui n'en est véritablement que le dossier.

Vers la porte d'entrée de la salle, qui est à linteau plat et arrondi légèrement vers les angles, est creusée, dans le mur, une espèce d'armoire ou de niche revêtue de bois intérieurement, et fermant au moyen d'une porte garnie de trois serrures munies d'un verrou. Il est à présumer que cette petite armoire ou placard, comme on voudra l'appeler, renfermait ordinairement quelques objets précieux, puisque trois personnes devaient en avoir une clef différente. La corniche du lambris, interrompue par cette armoire dont la base couvre la moitié des panneaux du rang supérieur, se brise à angle droit pour former un cadre autour de la porte qui n'est formée que de simples planches jointes par des rainures.

Au trumeau, entre les deux fenêtres, est fixé un petit meuble en forme de boîte allongée, ouverte par un cadre en doucine rentrante, et fermant par le moyen de deux vantaux tout unis et appliqués sur le cadre sans autres ferrements que deux charnières coudées qui servent à les fixer. L'intérieur est divisé en deux cases dans chacune desquelles on voit deux petits cylindres placés horizontalement et creusés d'une rainure qui servait, dit-on, à fixer les manuscrits roulés, au moment où l'on voulait les lire.

Du même côté, dans l'angle de la salle opposé à la porte, on voit

à Troyes, déclarèrent qu'ils n'avaient vu que le chef de saint Lambert, de Liège, qui approchait de celui de saint Loup pour la beauté, et le cardinal de Bouillon qui l'avait examiné avouait qu'il n'avait rien vu de comparable en Italie.

Un grand reliquaire garni d'anciens émaux représentant la vie de sainte Marguerite, au milieu duquel était placé un pied en vermeil, de grandeur naturelle, contenant l'un des pieds de la sainte en son entier, avait aussi été brisé par les mêmes hommes à la même époque. Il paraît qu'au bas du reliquaire il y avait un tronc où l'on mettait les offrandes.

Dans les comptes de l'œuvre de l'année 1376, à l'article *recepte* extravagant, on lit :

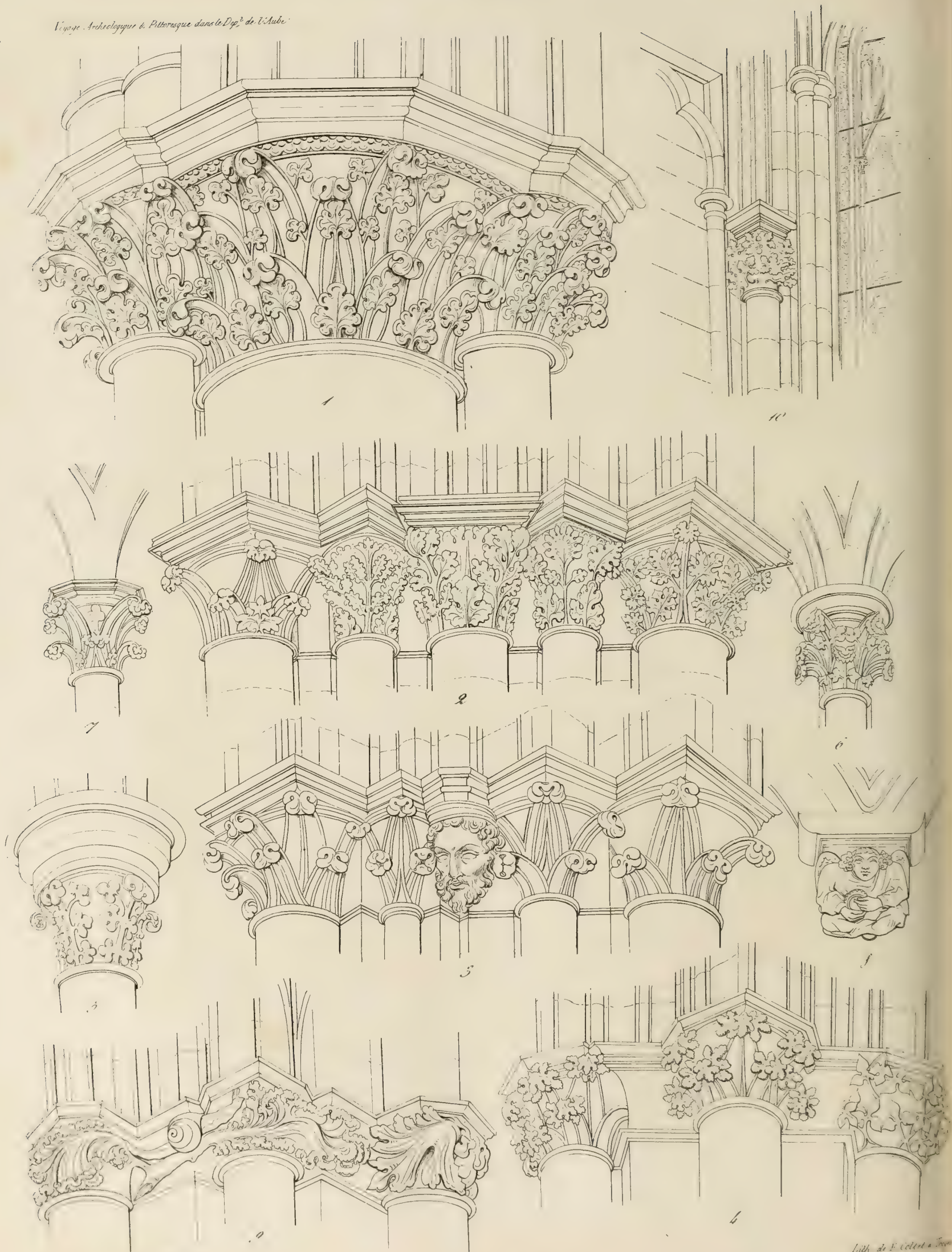
Dou don fait au pié sainte Marguerite, par Jehan d'Aillefol, 17 s. 6 d.

Enfin, une grande croix processionnelle, en filagramme d'or, enrichie d'émaux et de pierres fines, avec les châsses de sainte Mathie, de saint Savinien, qui étaient ornées de petites figures en argent doré, de sainte Hylde, qui était toute garnie en argent, celle de saint Aventin, surmontée de sa figure en même métal, furent brisées comme le reste à coup de marteau et de hache.

Dans toutes les localités où l'on a eu à déplorer de pareils actes de vandalisme, c'est généralement à la fureur populaire qu'il faut les attribuer. Il n'en est pas ainsi à l'égard de la ville de Troyes, où la mémoire d'un seul homme est entachée de cette iniquité. Cet homme était d'autant plus coupable qu'il n'était pas étranger aux arts et qu'il jouissait d'une fortune honnête. Nommé agent national de la commune de Troyes, et se croyant assez fort de ce titre pour croire à l'impunité, il s'introduisit la nuit, dans la cathédrale, suivi de quelques ouvriers qu'il avait gagnés à prix d'argent et auxquels il donna ordre de briser indistinctement tous les objets précieux dont il vient d'être parlé, ensuite ayant fait transporter chez lui les débris et fait fondre toutes les matières d'or et d'argent, sans poids ni mesure, il s'est hâté d'envoyer à la convention quelques mares d'or et d'argent et quelques quintaux de cuivre, afin de n'être point inquiété pour le reste. C'est lui aussi qui avait fait détruire toutes les sculptures du petit portail. Il est mort repentant, mais le mépris public l'a suivi jusqu'au-delà de la tombe,

TROYES.

Vierge. Architectures & Pittures dans le Dip.^{te} de l'Aube.



Ch. Fichot del. E. Collet lith.

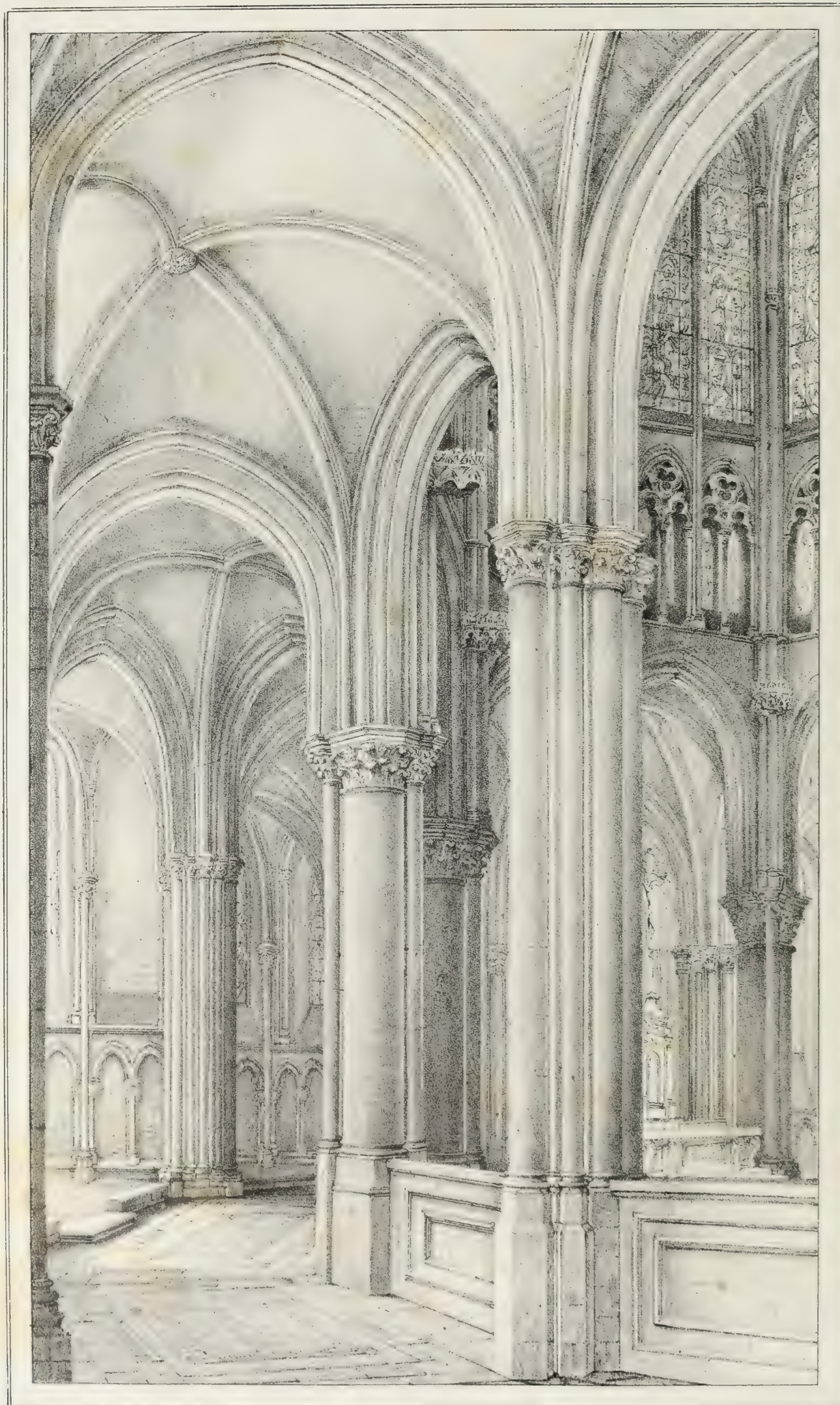
Lith. de E. Collet à Troyes.

Eglise Cathédrale.

Détails de l'intérieur.

TROYES.

Le plan Architectural & l'élévation dans le Dôme de l'Autel



Ch. Bichot del. & lith.

Lith. de P. Collet & Co.

Eglise Cathédrale, bas côté du Chœur.

encore un autre meuble en bois de chêne, plus large que haut, couronné par une doucine et terminé par un encorbellement chargé de profils, appliqué sur le dossier du banc ou lambris en compartiments. Ce meuble est, de même que les précédents, fait exprès pour la place qu'il occupe; il ferme par deux châssis grillés et ornés de moulures.

Nous nous sommes appesantis sur ces détails minutieux afin de donner une idée du mobilier primitif conservé jusqu'ici, mais qui est menacé d'une prochaine destruction. Pour rendre à la salle de la librairie, du moins en pensée, tout le pittoresque de son intérieur au quinzième siècle, il ne manque plus que de replacer autour de son unique pilier les pupitres chargés de livres enchaînés qu'y avait fait mettre l'évêque Raguier, et qui en ont été retirés seulement en 1706. On compléterait le tableau en y représentant le maître en théologie, revêtu de son costume de docteur et donnant ses leçons aux jeunes clercs rangés tout autour sur les bancs¹.

L'escalier du comble de l'église, pratiqué dans la tourelle engagée à l'angle du portail, donne, au moyen d'une porte ouverte après coup, accès dans un beau grenier régnant sur les voûtes du bâtiment de la librairie. Ce grenier, dont le comble à double croupe est très élevé et la charpente fort belle, est éclairé par huit petites fenêtres carrées. La baie forme intérieurement un arc surbaissé, et les arêtes sont extérieurement adoucies par un biseau. Ces fenêtres, jadis coupées par une croix de fer, ferment au moyen d'un châssis vitré, orné d'une bordure dont une fleur de lys d'or et une clef d'argent, détachées sur un fond brun et disposées alternativement, forment tout le dessin.

A l'extérieur, les voûtes du bâtiment sont appuyées de contre-forts à base élevée, avec un retrait en larmier. Entre ceux-ci, le cordon larmier dont nous avons parlé se continue au-dessus des fenêtres. Les murs sont formés d'assises de pierres taillées, alternant avec des zones de briques qui sont apparentes à l'intérieur, et l'édifice est couronné par un bandeau soutenu d'une moulure qu'on pourrait appeler un talon, et qui est creusée outre mesure dans sa partie inférieure.

LE CHŒUR ET LES CHAPELLES DU POURTOUR.

Les archéologues et les artistes s'accordent presque tous pour fixer vers le milieu du douzième siècle l'époque de l'introduction ou de la naissance du style ogival dans nos contrées occidentales; quoiqu'il en soit, il est certain que c'est au commencement du treizième que ce genre d'architecture apparaît dans toute sa beauté, plus élégant, plus svelte dans ses proportions, plus gracieux dans ses courbes et plus recherché dans ses détails.

Le chœur de la cathédrale de Troyes, qui appartient à cette heureuse époque, justifie pleinement cette opinion, et l'on pourra apprécier facilement la supériorité des architectes de ce temps, si l'on compare le caractère simple et grandiose de l'architecture du sanctuaire avec celui des autres parties de l'édifice que nous venons de passer en revue, et qui sont d'une époque bien postérieure. On verra

clairement que l'art chrétien se perdait insensiblement avec les croyances religieuses, à mesure que le temps avançait; ainsi qu'un fleuve dont l'eau est d'autant moins pure quelle est plus éloignée de sa source.

Le chœur de l'église de Troyes se compose en tout de treize arcades, nombre déterminé peut-être en l'honneur de Jésus-Christ et des douze apôtres, car tout était symbolique dans l'architecture religieuse au treizième siècle.

Les piliers sont flanqués de colonnes et de colonnettes appliquées et couronnées de chapiteaux. Cinq de ces dernières, les plus rapprochées de l'axe du chœur, sont groupées en faisceau et s'élancent, appuyées aux trumeaux des fenêtres, jusqu'à la naissance des grandes voûtes dont elles reçoivent les nervures. Aux deux premières travées, le fût de ces colonnettes est pour ainsi dire coupé, à la moitié environ de la hauteur du pilier, par un chapiteau à feuillage sur lequel repose la base d'une autre colonnette qui n'est autre que la continuation de la première, et simplement une superposition.

Au troisième pilier, la disposition n'est plus la même. Le groupe des cinq colonnettes qui soutiennent la voûte s'élève sur le chapiteau de la colonne appliquée au pilier, à la hauteur de la naissance des arcades. Une particularité de leur base, c'est que le socle est orné de feuillage.

Les cinq arcades du sanctuaire, étant plus étroites à cause de la disposition circulaire, sont nécessairement surhaussées. Elles se dessinent en fer de lancette et forment un retrait dont les arrêtes sont ornées de tores ou boudins détachés par des gorges. Celui de ces tores qui dessine l'arc supérieur n'aurait pas produit un grand effet s'il eut été appliqué simplement sur la face du cintre inférieur; c'est ce que l'architecte a judicieusement senti en lui donnant une certaine saillie et en l'isolant par une gorge inaperçue.

De grosses colonnes au lieu de piliers soutiennent les arcades de l'abside. Elles sont accompagnées de deux colonnettes disposées selon les lignes rayonnantes des nervures des voûtes, et qui ne sont réunies aux premières que par leurs bases et leurs chapiteaux. Sur ces derniers s'élève un groupe de trois colonnettes appliquées qui soutiennent les voûtes du sanctuaire, et dont le fût, à la hauteur de trois à quatre mètres, est aussi interrompu par un chapiteau. Celui-ci n'est que le support apparent d'un dais hexagonal découpé en ogives trilobées et présentant, sur chaque face, trois petits frontons ou couronnements d'édifice avec des fenêtres carrées telles qu'on en remarque au-dessus de la tête des figures de saints; aux portails des églises cathédrales de Paris et d'Amiens². Avant l'époque si fatale de 92, on voyait encore huit statues de saints évêques de Troyes, plus grandes que nature, appliquées et placées sous ces dais. On peut juger qu'elles formaient corps avec l'édifice, par les coups de ciseaux dont sont sillonnées les colonnettes d'où elles ont été détachées. Il est vraiment fâcheux que ces statues n'aient pas échappé au marteau destructeur des iconoclastes de cette époque; elles formaient une décoration tout-à-fait convenable, religieuse, et qui rappelait le saint des saints du tabernacle de Moïse, qui avait bien pu en donner la première idée.

Les premiers évêques de Troyes qui furent honorés comme saints,

¹ La salle de la librairie était aussi appelée la Théologale, à cause des leçons de théologie qu'on y donnait. Mais depuis 1714, elle avait été convertie en sacristie, et les leçons avaient cessé.

² Ces dais n'ont point été badigeonnés et conservent des traces de peinture et de dorure.

furent : saint Amator ; saint Melain (*Melanus*) ; saint Urse (*Ursus*) ; saint Loup (*Lupus*) ; saint Camélien (*Camelianus*) ; saint Vincent (*Vincentius*) ; saint Leuçon (*Leuconius*) ; et saint Prudence (*Prudentius*) dont la vie a été écrite par le savant Remi Breyer.

Parmi les évêques, on voyait, dit Courtalon, les statues de Louis et Jacques Raguiet, que la reconnaissance y avait fait admettre comme bienfaiteurs de l'église de Troyes. On sait qu'indépendamment du grand portail qu'ils ont fait élever, ils ont encore laissé des biens considérables à la fabrique qui fait encore aujourd'hui célébrer leurs anniversaires.

Courtalon ne dit pas si ces statues des deux évêques Raguiet avaient été ajoutées au nombre précité, ou si elles en remplaçaient d'autres, ou bien si les noms de celles-ci avaient seulement été changés comme on en voit plusieurs exemples, ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles ont toutes disparu.

On a remarqué que les bases des piliers du sanctuaire sont relativement plus élevées que celle des autres piliers de l'édifice ; cette remarque s'applique à un grand nombre d'églises, où cette base, comme à la cathédrale d'Auxerre, par exemple, repose sur un soubassement ou piédestal continu. Cette particularité indique simplement que, dès le principe, on plaçait l'autel principal sur un point plus élevé.

Les bases sont uniformes dans toute la partie ancienne de l'église de Troyes. C'est-à-dire au chœur, aux transepts et aux premiers piliers de la nef, ce sont partout deux tores dont le supérieur, assez maigre, est creusé d'une rainure, puis une scotie profonde qui le sépare du tore inférieur. Celui-ci est fort saillant, aplati en forme de lentille, avec une expansion végétale qui recouvre les angles du socle dont les faces sont dépassées toujours par la saillie de ce tore. On retrouve encore le motif antique, mais il faut en convenir, la forme en est singulièrement altérée.

Les chapiteaux sont presque tous ornés de plusieurs rangs de tiges recourbées en crosse et terminées par des touffes de feuilles, alternant avec des trèfles et autres feuilles de plantes indigènes¹.

Au-dessus des arcades, le dallage sur lequel repose la galerie, forme une saillie profilée d'un cordon interrompu par les faisceaux des colonnes aux deux premières travées, puis qui se continue en se contournant sur les colonnettes du sanctuaire. La galerie, nous l'avons dit, est semblable à celle des transepts. Ce sont, sous chaque fenêtre, quatre ogives portées par des groupes de colonnettes ; les plus saillantes sont appliquées aux meneaux, et les autres soutiennent deux arcs trilobés qui reposent en commun sur une colonnette isolée, dont la base et le chapiteau se présentent sur l'angle. Un trèfle renversé et découpé à jour remplit l'intervalle entre l'ogive et les deux arcs trilobés.

Au fond de la galerie, à chaque travée, le mur est percé de huit petites fenêtres ogivales qui correspondent aux huit entrecolonnements du devant ; et entre ces dernières est ouvert un œil de bœuf qui correspond au trèfle renversé.

Les grandes fenêtres sont divisées en quatre dans leur largeur par

les meneaux qui, réunis, forment par des ogives trilobées ; la partie supérieure est remplie par trois roses à six feuilles disposées en triangle.

Les nervures croisées de la voûte sont formées d'un boudin muni d'une arête mousse, et accompagné de légers filets. A leur intersection, aux deux premières travées du chœur, elles étaient ornées de médaillons qui en ont été détachés. A la troisième, on voit l'agneau tenant la croix. A la quatrième, qui est le point de réunion des nervures rayonnantes de la voûte de l'abside, le médaillon représente le Christ assis sur un trône, donnant sa bénédiction, et tenant le globe sans la croix dont on l'a depuis surmonté ; à sa droite est une épée flamboyante, la pointe en haut ; et, à sa gauche, un vase de fleur, symbole de douceur et de clémence, comme l'épée ardente hors du fourreau est le symbole de la colère et de la justice, et le globe, celui de l'omnipotence divine. C'est à cause de cette signification que les empereurs et les rois, qui prétendent tenir leur puissance de Dieu, ont adopté ce dernier attribut.

Si le chœur de la cathédrale de Troyes peut être considéré comme la plus belle partie de l'édifice, à cause du caractère de son architecture, il en est encore la plus remarquable par l'effet vraiment admirable de ses treize grandes verrières qui sont heureusement parvenues jusqu'à nous, sans avoir souffert d'altération sensible : on peut avancer même qu'il est peu d'églises en France qui puissent présenter en ce genre un ensemble aussi magnifique.

Les figures des grandes fenêtres sont disposées dans le même ordre qu'aux transepts et à la nef, c'est-à-dire sur trois rangs superposés ; les costumes sont rendus dans tous leurs détails avec la plus scrupuleuse exactitude, mais ce sont seulement ceux de l'époque où ces vitraux ont été exécutés, on sait que les artistes du moyen-âge ne se piquaient pas d'érudition à cet égard.

A la première verrière, en commençant par le côté gauche du chœur, on remarque dans le triangle que laissent entr'elles les roses de l'ogive, trois châteaux d'or sur champ de gueules. Duhalle signale ce blason comme étant celui de l'évêque Jean d'Auxois, 1^{er} du nom, élu en 1314, et qui fit achever le chœur. Mais il est plus probable que ce sont les armes de Castille, ainsi que les sujets de la verrière semblent le confirmer. La date de l'achèvement du chœur coïncide d'ailleurs avec les règnes de Louis VIII et de Blanche de Castille sa femme.

Dans le premier panneau, au rang du milieu, une reine de France enfante un jeune saint ; dans les panneaux suivants elle le fait baptiser, l'élève, le marie. Circonstances que l'on ne peut attribuer qu'à l'enfance de saint Louis et à la reine Blanche, qui, comme on sait, prit un soin tout particulier de l'éducation de son fils.

Dans la rose à gauche, Adam et Eve chassés du paradis par l'ange ; à droite, reproches faits à Adam, et dans la rose supérieure Jésus-Christ parlant à un saint.

Dans les ogives de la galerie au-dessous, plusieurs saints et saintes tenant des livres et des rouleaux. Une des figures représente la Religion catholique, portant une riche couronne d'or, nimbée, avec un calice et une croix d'or.

Deuxième verrière. Histoire de saint Savinien, l'un des premiers apôtres de Troyes, martyrisé par ordre d'Aurélien. On voit d'abord le saint dans une cure baptismale, en haut paraît la main de Dieu pour marquer que c'est par inspiration divine que Savinien se

¹ Voir la vue prise au bas côté du chœur, et la planche de détails de l'intérieur ; le chapiteau n° 1 appartient à l'une des colonnes du sanctuaire, et le n° 2, à l'un des piliers du chœur.

convertit, ensuite il est étendu sur un gril ardent, un bourreau attise le feu avec une fourche. Le même, amené devant Aurélien, qui l'engage de nouveau à sacrifier aux idoles; puis attaché à un poteau, et condamné à être percé de flèches, une flèche rebroussant dans l'œil d'Aurélien qui commande le supplice; le même Savinien est flagellé, puis décapité; on le voit enfin tenant, comme saint Denis, sa tête coupée dans ses mains.

Dans chacune des deux roses inférieures, quatre bustes de rois disposés sur deux rangs et sous des petites arcades plein-cintre. Dans la rose du sommet, un ange et un archange.

Les huit panneaux du fond de la tribune, au-dessous de la fenêtre, présentent autant de figures de saints et de saintes, représentés debout, sous des arcades trefflées et surmontées de petits dômes ou frontons. On y remarque la religion juive, personnifiée par une femme tenant un étendard brisé et dont la flamme vient lui couvrir les yeux.

Les cercles à jour qui correspondent aux treffles renversés du devant de la galerie, sont occupés par des figures d'anges et d'archanges, sur fond bleu, et placées alternativement. Ces mêmes figures sont répétées tout autour du chœur et du sanctuaire. On remarque parmi elles, dans plusieurs tribunes, un groupe de deux figures représentant un saint qui a la tête tranchée et qui est reproduit sur le même dessin. On y voit aussi des âmes de ces martyrs jouissant de la beatitude céleste dans le manteau d'Abraham.

Troisième verrière. Aux quatre panneaux du rang inférieur sont quatre abbés, tenant chacun un livre fermé et ayant la main droite élevée à la manière des orateurs.

Au deuxième rang, deux évêques debout, le premier est Hervée, qui fit bâtir le chœur de l'église et qui en fut peut-être l'architecte. Il n'a point de crosse et tient un livre fermé, ce qui, selon quelques antiquaires, est l'attribut des fondateurs. Près de sa tête, on lit EPISCOP. HERVEUS (Hervée évêque). Le deuxième évêque est en regard, mais son nom est illisible. Il tient sa crosse en main et semble parler du geste à Hervée. Le troisième personnage est un roi assis. Il a une couronne d'or et un manteau de pourpre; près de la tête on lit REX. PHILIP. Ce ne peut être que Philippe Auguste, roi de France, alors régnant. La quatrième figure est un évêque assis qui semble converser avec le roi. On lit près de sa tête EDS. HERVE. C'est encore l'évêque Hervée. Le peintre-verrier n'aurait-il pas voulu représenter ce prélat disputant avec Philippe Dieudonné sur les droits de régence que ce prince s'était attribué pendant la vacance du siège épiscopal, et qui appartenait à l'évêque.

Au rang supérieur, on voit quatre personnages debout; le premier est vêtu d'une robe bleue avec une riche bordure, et d'un manteau de pourpre. Il a sur la tête une belle couronne d'or en forme de mitre du temps, c'est-à-dire peu élevée, avec une bordure bleue ornée de perles; il tient un sceptre d'argent ou d'ivoire. Près de sa tête on lit H : IMP-ATOR. Le second est un pape; il a une chappe pourprée et tient de la main gauche une croix simple en or, sa tiare est conique et d'argent, avec un bord rouge et terminée par une petite croix. Il semble par son geste adresser la parole à l'empereur avec lequel il est en regard. Son palium blanc est semé de petites croix noires.

Le troisième personnage est encore un empereur dont le costume est le même, moins le sceptre et la couleur du manteau qui est jaune.

Près de sa tête, on lit B : IMP-ATOR. C'est très-probablement Baudouin, comte de Flandre, qui venait d'être élu empereur de Constantinople, après la prise de cette ville, par l'armée des latins, en 1204. Cet événement, regardé alors comme un grand triomphe de l'église latine, avait dû frapper les esprits et produire à Troyes surtout, une sensation d'autant plus vive, que son courageux évêque Garnier de Trainel avait l'un des premiers arboré l'étendard de la croix sur les murs de la ville impériale, et que la plupart des Seigneurs Champenois avaient aussi pris une part active à cette mémorable expédition. Il ne serait donc pas étonnant que l'on ait pensé à en conserver le souvenir sur les vitraux de la cathédrale, dont les premiers travaux furent commencés au milieu de l'enthousiasme et de la ferveur religieuse qu'avait excités cette magnifique conquête. Dans ce cas, le premier empereur représenté serait Henri, frère de Baudouin, qui lui succéda immédiatement, et fut le second empereur latin.

La présence des deux papes (qui pourraient être Innocent III et Célestin III), leur attitude surtout, est significative, ils sanctionnent l'élection des deux empereurs. Les souverains pontifes durent d'autant mieux l'approuver, cette élection, qu'elle étendait leur pouvoir spirituel jusque sur l'ancienne capitale de l'empire d'Orient.

Dans la rose à gauche, deux évêques debout, et dans la rose à droite, un évêque et un roi assis, dans la rose supérieure, deux évêques, dont l'un est debout et l'autre assis.

Quatrième verrière. Vie de saint Nicolas. Saint Nicolas ressuscite les trois enfants hachés par un homme; celui-ci, émerveillé du miracle, s'incline en joignant les mains, près de lui est sa hache sanglante, et derrière lui sa femme joignant aussi les mains. On voit ensuite saint Nicolas enfant, Diacre, Evêque, et jetant sa bourse au père des deux filles, puis opérant le miracle du blé.

Dans les huit ogives trefflées du fond de la tribune, au-dessous de la fenêtre, sont autant de personnages debout, la plupart nimbés et coiffés de calottes et de bonnets pointus. Ils tiennent des livres ou des rouleaux déployés. Ces figures, qui en remplacent de plus anciennes, depuis long-temps détruites, ont été calquées sur d'autres prises de la même galerie et exécutées à Choisi et à Troyes, dans l'année 1839.

COTÉ DROIT DU CHOEUR.

Première verrière. Dans la bordure de chacun des quatre panneaux, sont reproduites les trois tours de Castille dans des cercles sur champ de gueules, et alternativement une fleur de lys d'or sur fond d'azur. Si cette bordure n'a pas été transposée par des vitriers maladroits, il est certain qu'elle convenait mieux à l'histoire de l'enfance de saint Louis, représentée comme on l'a vu sur la fenêtre vis-à-vis.

Les sujets qui occupent les panneaux sont difficiles à expliquer. Au rang inférieur, un moine dont le mouvement exprime l'effroi, regarde deux diables; le premier, de couleur verdâtre, tête et pieds rouges, avec des ailes jaunes aux talons, cherche à incendier une église au moyen d'une torche allumée qu'il tient à la main, tandis que l'autre qui est violet, avec des cornes jaunes, enlève le toit de l'édifice¹. Dans les panneaux suivants, deux moines en regard sem-

¹ C'est peut-être l'incendie de la cathédrale, en 1188, que le peintre a voulu figurer.

blent se parler du geste. Au rang du milieu, premier panneau, un homme assis sous une arcade trilobée et couvert d'un manteau, fait un geste de surprise à la vue d'un gros poisson que dans le panneau suivant un homme en robe brune et incliné lui présente sur une tablette bleue. Derrière ce dernier, un moine blanc soulève une draperie jaune qui couvrait ce poisson. Au-dessus de la tête du premier personnage, une pièce de bois placée en travers de l'arcade, soutient une draperie blanche disposée avec symétrie, puis au milieu un vase d'or couvert. Dans le troisième panneau, en suivant, un homme barbu, vêtu d'une robe brune, tient une grande bourse pleine. Le quatrième panneau est occupé par un jeune homme en conversation avec satan : ce dernier a le corps verdâtre, la tête et le cou rouges, des cornes blanches et des pattes d'oiseau de proie. Au rang supérieur, dans le premier panneau, une sainte, nimbée de rouge, avec une riche couronne d'or, tient une longue croix. Dans le deuxième, un jeune homme agenouillé aux pieds de la vierge qui porte aussi une couronne d'or. Aux deux suivants, la vierge debout, dans le même costume, prie Jésus-Christ son fils d'accorder la grâce de saint Théophile, car c'est l'histoire de ce saint qui est représentée sur la verrière.

Dans les roses de l'ogive on voit en petit Adam et Eve, mangeant du fruit défendu. — Dieu faisant des reproches à Adam et Ève. — Dieu ou Jésus-Christ avec un saint dans la rose supérieure.

Les huit ogives de la galerie, au-dessous, sont occupées par des figures de saints, parmi lesquels on remarque la vierge; c'est peut-être la continuation de l'histoire de saint Théophile.

Dans les cercles ouverts, entre les ogives, on voit des Séraphins, couverts d'ailes, ainsi que les représente l'écriture sainte, puis des anges qui encensent alternativement.

Deuxième verrière. Au premier panneau, en bas, commençant à l'est, un Diacre en robe rouge avec un manipule bleu sur le bras, tient une tête coupée sur un linge blanc, et se retourne vers Jésus-Christ, qui est de face dans le panneau suivant, en attitude de donner sa bénédiction. Il a un manteau violet, une robe jaune, et le nimbe croisé. Près de la tête du Diacre, on lit, en grosses lettres, HVG-VO. On croit que c'est saint Hugues, né en Bourgogne, en 1140, et mort en 1200, évêque de Lincoln, en Angleterre. En suivant, un évêque en manteau violet avec une fleur de lys d'or vers la tête d'un côté, et de l'autre un besan d'or. Le peintre a voulu peut-être indiquer qu'il était de la famille royale de France. Au quatrième panneau, est un autre évêque en regard, qui semble lui parler du geste et qui de même n'a point de crosse.

Au rang du milieu, on voit d'abord un saint nimbé de rouge, en manteau brun qui tient un calice, et porte un palium avec des croix noires. Au panneau suivant, Jésus-Christ vu de face, comme la figure qui est dessous, au rang inférieur. Au troisième panneau, un architecte en robe rouge fait bâtir une église, il tient à la main une espèce de sceptre blanc et l'on voit sur l'édifice un maçon qui prend un aplomb. La quatrième figure est un évêque en chappe violette, sans crosse; il tient de la main droite, sur un coussin rouge, un reliquaire ou petite châsse en or, près de sa tête, on lit GARNERIVS. C'est Garnier,

évêque de Troyes, qui était aumônier de l'armée latine, et qui donna à son église cathédrale un grand nombre de reliques et de reliquaires précieux, provenant des dépouilles des églises grecques de Constantinople¹.

Au rang supérieur, un évêque en chappe violette, tenant sur ses bras une tunique ou manteau jaune, ornée d'une bordure de couleur; ne serait-ce pas encore Garnier, qui fut l'un des électeurs, tenant le manteau impérial? puis un saint nimbé portant sur une nappe blanche des espèces de pains ou quelque chose qui y ressemble. En suivant, un religieux tient un livre, et au dernier panneau, une sainte nimbée de rouge, en robe et voile blancs, avec un manteau jaune fixé sur les épaules avec des cordons.

Troisième verrière. Elle est consacrée toute entière à la parabole des vierges folles et des vierges sages. Les cinq folles sont précédées d'un satan violet, velu, à pattes d'oiseau de proie, grises et ensanglantées. Il a la face grise, ensanglantée, avec un bec d'oiseau et des cornes de taureau jaunes. De la main droite il tient un double crochet. On remarque parmi les folles deux femmes du monde avec des costumes de princesses et ayant chacune deux fleurs de lys près de la tête, pour désigner la famille royale de France. Les trois autres, les plus éloignées de satan, sont des religieuses, la dernière tient sa lampe presque droite, car il faut remarquer que les vierges folles sont toujours représentées avec leurs lampes renversées, ainsi qu'on le voit dans la voussure de la porte principale de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, à Paris.

Les cinq vierges sages sont nimbées et précédées de Jésus-Christ. Bel adolescent de dix-huit ans en longs et beaux cheveux dorés; son nimbe est entouré d'un nuage ou gloire. Les vierges sages sont toutes en costumes de religieuses.

Dans la rose des folles on voit deux évêques assis, dans celle des sages un évêque et un roi assis, et dans celle du sommet deux évêques assis.

Les huit panneaux trilobés de la galerie comprennent chacun un saint plébeien ou laïc, dans les cercles de l'intervalle, sont des séraphins et des anges qui encensent ou jouent du violon, comme dans tout le pourtour du chœur et du sanctuaire.

Quatrième verrière. Le martyr de plusieurs saints se voit dans les différents panneaux. Au rang inférieur, un évêque en chappe violette, crossé et mitré, donne sa bénédiction. Vient ensuite une sainte voilée et nimbée, puis un saint nu, plongé jusqu'à la ceinture dans une cuve d'huile bouillante. Le dernier personnage est un laïc, tête nue, robe violette, avec un manteau bleu et une longue ceinture, il paraît s'éloigner avec tristesse du lieu du supplice.

Au rang du milieu, en allant toujours de l'ouest à l'est. On voit un saint évêque debout, nimbé de rouge, avec la crosse à la main et la mitre en tête, puis un roi debout qui semble donner des ordres à un homme debout, placé en regard dans le panneau suivant. Cet homme est armé d'une cotte de maille qui lui enveloppe la tête, et pardessus une tunique ou cotte hardie rouge et une ceinture, il tient de la main droite une masse d'armes appuyée à l'épaule.

¹ On croit que cette figure a été transposée et qu'elle était à la place de celle de Hervée dont on a parlé, et que cette dernière se trouvait en regard de l'architecte qui bâtit une église, ce qui s'accorderait avec

la tradition qui attribue à l'évêque Hervée la reconstruction du chœur de la cathédrale actuelle. Il faut, pour l'ordre des faits historiques, reprendre les sujets à partir du sanctuaire.

Derrière cet homme, qui paraît être un soldat, un saint diacre, nimbé de rouge, occupe le dernier panneau.

Au rang supérieur, un roi assis commande le supplice d'un saint auquel le soldat, dans un costume semblable à celui dont on vient de parler, tranche la tête. Ce pourrait être saint Parre ou Patrocle, martyrisé près de Troyes vers l'an 259. Un rayon de gloire s'échappe d'un nuage pour marquer que le sacrifice est agréable à Dieu. Au dernier panneau, une sainte nimbée s'incline vers le bourreau et semble attendre aussi le martyre, ce que semblerait indiquer un nuage percé d'un rayon lumineux que l'on voit au-dessus de sa tête. Ce qui signifie que sa place est aussi marquée dans le ciel.

Au-dessous de cette quatrième verrière, les arcades trilobées de la galerie sont remplies par des figures du seizième siècle, rapportées sans ordre et mutilées. On y distingue un ange aux ailes rouges, saint Guillaume, archevêque, Jésus-Christ, et sainte Elizabeth, dont on lit le nom à côté.

Au-dessus des figures, quatre écussons, celui de France, aux trois fleurs de lys avec la couronne d'or, le même, avec des fleurs de lys sans nombre. Le troisième est d'azur aux trois étoiles d'argent avec un croissant d'or en pointe. Le quatrième mi-parti de ce dernier, et de celui que nous avons signalé au transept nord, qui est de gueules avec deux épées d'argent en sautoir, au chef d'or chargé de deux hures de sable en regard.

SANCTUAIRE.

Première verrière, en commençant du côté gauche et suivant vers le côté droit. L'Annonciation, — la Naissance, — l'Adoration des Mages, — le Massacre des Innocents, — la Purification. Tous ces sujets sont ajustés dans des cadres elliptiques.

Dans la rose, des anges encensent.

Il faut se rappeler que les cinq fenêtres du sanctuaire sont seulement divisées en deux par un meneau et n'ont qu'une seule rose dans la partie supérieure, et quatre ogives seulement dans la tribune au-dessous.

Deuxième verrière, la mort de la Vierge occupe les deux panneaux inférieurs. La mère du Sauveur est assistée, dans ses derniers instants, par les apôtres. Au chevet du lit on voit saint Jean, le disciple bien aimé, — de l'autre côté saint Pierre agenouillé, et au pied les autres disciples. Au-dessus de ce tableau la Vierge mise au sépulcre par deux apôtres (ici la légende est altérée). La Vierge entre les bras de son fils. Elle monte au ciel une palme à la main, entourée de nuages ou grand nimbe de gloire que portent des anges. Elle est couronnée par son fils en présence de la lune et des étoiles.

Dans la rose, la fuite en Egypte.

Troisième verrière. C'est celle du centre, on y voit représentée l'histoire de la Passion. Premièrement, le couronnement d'épines, — la flagellation, — la crucifixion, — Marie et Jean à la croix, — l'embaumement. — Voici le lieu où il a été posé, — la résurrection.

La rose devait montrer Jésus-Christ dans sa gloire, mais cette figure a été brisée¹.

Quatrième verrière. Histoire de saint Jean: il écrit, — il est plongé dans une cuve d'huile bouillante, — il tient un calice à la main, — il va y boire, — il assiste un roi à la mort. Dans l'un des panneaux inférieurs, un roi assis sous des arcades montre du doigt une épée nue à un jeune homme placé du côté opposé.

Dans la rose, deux anges encensent.

Cinquième verrière. Histoire de saint Pierre: il pêche, — Jésus lui donne un clef d'or, — il paraît devant un empereur, tenant sa clef d'or comme un sceptre, — il est crucifié la tête en bas, — saint Paul est décapité.

Les sujets sont disposés dans des cadres de forme elliptique, en hauteur, comme dans la fenêtre correspondante du côté opposé.

Dans la rose, au-dessus, Jésus-Christ assis parle à saint Pierre qui tient la clef d'or, c'est saint Pierre dans sa gloire².

Les figures qui remplissent les fonds de la galerie du sanctuaire sont beaucoup moins anciennes que celles des autres parties du chœur, elles ont été enlevées aux galeries de la nef et à la première fenêtre du transept, du nord à l'ouest. Voici ce qui a donné lieu à cette transposition: à l'époque de la révolution, on avait imaginé d'élever derrière l'autel principal, consacré alors à la déesse Raison, une tribune ou orchestre en charpente, afin de célébrer en musique les mariages républicains. Les musiciens, que la teinte colorée des vitraux empêchaient de voir, demandèrent et obtinrent que ceux-ci fussent remplacés par du verre blanc. Lorsque la cathédrale fut rendue au culte, on trouva que ces derniers jetaient une lumière trop vive et qu'ils détruisaient entièrement l'harmonie, mais les vitraux peints ne se trouvant plus, on en prit où l'on pensait que leur enlèvement blesserait le moins les yeux. Les figures furent placées sans ordre et sans choix, et l'on est assez surpris de voir celle du juif Mardochée dans la première ogive de la première tribune à gauche, avec son nom en grosses lettres d'or. Dans les trois ogives suivantes, Jésus portant sa croix suivi de saintes femmes et précédé d'un groupe de soldats.

Au-dessus des figures sont deux écussons: le premier est d'or au chevron d'azur, et au chef de même chargé de trois étoiles d'or, avec une ancre de sable en pointe. A l'ogive suivante le même écusson mi-parti d'azur à trois chandeliers d'or avec une étoile de même en chef. Ce dernier blazon est celui des l'Argentier, famille Troyenne qui avait acquis une grande fortune dans le commerce.

A la deuxième tribune, saint Sébastien percé de flèches, occupe deux panneaux. Saint Loup avec sa crosse et une épée, saint Pierre tenant une grosse clef d'or appuyée à l'épaule. Les fonds sont ouverts rouges et bleus, avec de grandes fleurs. Au-dessus de la tête des figures sont des feuillages en or détachés sur un fond rouge et de la plus grande richesse.

A la tribune du centre, saint Antoine en manteau violet, et nimbé d'or, il tient un long bâton, un livre ouvert et est suivi de son pourreau. Saint Guillaume en chappe rouge vient ensuite, il tient une riche croix d'or. A ses pieds, un personnage en robe violette est agenouillé devant un prie-dieu à tapis vert chargé d'un écu de gueules aux deux étoiles d'or avec un croissant d'argent en pointe.

¹ La fabrique vient de commander un Père-Eternel à M. Maréchal, de Metz, pour la remplacer.

² Nous devons, pour la plus grande partie, l'explication des sujets de ces verrières à l'obligeance de M. Dideron, secrétaire du comité des travaux historiques près le ministère de l'instruction publique.

Au troisième panneau, saint Frobert, fondateur de Montier-la-Celle, en robe blanche de son ordre, tient de la main gauche une crosse d'or, et sur l'autre le modèle d'une église surmontée d'un clocher terminé par une croix dorée.

La quatrième ogive est occupée par une sainte Catherine en manteau rouge et en robe bleue azur, elle tient de la main droite une palme et une épée, et de l'autre un livre ouvert. On voit à ses pieds une portion de la roue brisée qui avait servi à son martyre.

A la première tribune, à droite du sanctuaire, saint Etienne en tunique rouge avec une pierre sur la tête, se détache sur un fond bleu ouvré. Puis saint Jacques le majeur, en manteau rouge et en robe verte. A ses pieds est la donatrice, à genoux, vêtue d'une robe violet foncé. Le tapis vert de son prie-dieu est chargé d'un écusson en losange, mi-parti de celui dont nous venons de parler, et d'azur au coq d'or. — Saint Nicolas avec les trois enfants : il tient une riche crosse d'or. — Un saint abbé lisant et tenant aussi une crosse d'or. Cette figure est mutilée, la partie inférieure est remplacée par le corps d'une autre figure d'abbé, posée sens dessus dessous. Ces quatre figures sont surmontées de clochetons ou dais fort riches, en or sur fond rouge et d'un dessin varié.

A la deuxième tribune en suivant, saint Louis en grand costume royal, tenant son sceptre et la sainte couronne d'épine; il a un nimbe couleur orange. Saint Gond, abbé, en robe noire et nimbé de rouge, tient une crosse d'or et un livre ouvert; près de sa tête on lit son nom. Saint Prudence, évêque de Troyes, détaché sur un fond rouge ouvré, tient une crosse d'or et un livre.

La dernière figure est celle de sainte Maure, dont le nom est écrit en lettres d'or; elle est détachée sur un fond bleu ouvré. Son manteau est violet, sa robe rose, elle tient une palme et un livre ouvert, ses cheveux blonds pendent en longues tresses sur ses épaules, et son nimbe est vert.

L'autel principal, qui était autrefois dans le style gothique, était accompagné de quatre colonnes de cuivre, données en 1543, par l'évêque Odard Hennequin. Chacune de ces colonnes était surmontée d'un ange de cuivre doré, les ailes déployées. Ils soutenaient des tringles auxquelles étaient fixées, au moyen d'anneaux, aussi de cuivre doré, les courtines ou rideaux que l'on tirait pendant la consécration, suivant l'ancien usage. Cette décoration, très convenable, a été mal à propos supprimée en 1780. Derrière cet ancien autel on voyait une tribune gothique en bois doré, exécutée en 1521, aux frais de l'évêque Guillaume Parvi. On arrivait à cette tribune au moyen de deux escaliers de bois faits en rond, placés de chaque côté de l'autel; l'un servait à monter et l'autre à descendre pour éviter

la confusion lorsque dans les fêtes solennelles les fidèles étaient admis à venir baiser les petites châsses de sainte Hélène et de saint Savinien. Celles-ci étaient placées en haut dans la baie de l'arcade du milieu qui était murée. Ce mur et cette tribune ont été démolis en 1732 lorsque l'on plaça autour du sanctuaire les grilles de fer données par le roi Louis XV, en compensation de deux mille médailles d'or trouvées dans la vigne des fallets et que le chapitre avait envoyées au cabinet de sa majesté¹. Cette grille, assez légère, et dans le goût du temps, était, dans chaque arcade, surmontée des armes de France, poussées en bosse, entourées des colliers des ordres royaux, et surmontées de la couronne. Dans le panneau supérieur étaient les initiales LL et, dans le panneau inférieur, les clefs de saint Pierre en sautoir. Ces grilles avaient été faites par Nicolas Chappuy de Bezançon et Claude-François Chappuy, son fils aîné, serruriers; le dernier demeurait à l'abbaye de Morimont. Le marché fut passé le 5 avril 1727, et elles avaient été posées dans le mois de septembre 1729. La hauteur de ces grilles sans le couronnement était de dix pieds. Les mêmes firent aussi les portes latérales du chœur, moyennant dix mille livres².

Depuis l'an 1381, on voyait appendu à l'ancien autel un plat d'argent du poids de quatre marcs, qui était là pour constater les droits de l'église et en mémoire d'une punition infligée en 1378 à Jean de Renneval, prévôt de Troyes. Ce magistrat ayant fait arrêter et fait mettre à la question Guillaume de Creney, Jean de Bar, et autres clercs, sans avoir acquis le corps du délit et malgré la revendication des juges d'églises, l'évêque Pierre d'Arcies prit l'affaire à cœur et la fit instruire par les juges tenant les grands jours, elle fut renvoyée au parlement de Paris, qui condamna le prévôt à faire amende honorable. C'est à savoir, dit l'acte³, qu'au jour de la Toussaint prochaine, ledit prévôt, sans chaperon, robe ni ceinture, portera publiquement dans sa main, à la procession de l'église cathédrale, un plateau d'argent du poids de quatre marcs, et dans le plateau une torche de 4 livres de cire. « La procession achevée, il entrera dans la nef, et là, en présence de l'évêque ou de son promoteur, et des clercs, s'ils veulent s'y trouver, il s'amendera en disant : *J'ai indûment tourmenté et questionné Guillaume, etc... qui sont clercs, et je vous supplie humblement de me le pardonner*. Cela fait, il entrera dans le chœur, et devant le grand autel, il offrira ledit plateau, et dans le plateau ledit cierge toujours ardent. Ce cierge brûlera jusqu'à ce qu'il s'éteigne, et le plateau y restera perpétuellement appendu, etc., etc., ce qui fut exécuté⁴.

L'évêque Odard Hennequin avait encore donné, en 1538, un aigle de cuivre qui était placé au milieu du chœur, et que le chapitre fit vendre en 1780, avec les tombeaux de plusieurs évêques couverts

¹ Cette trouvaille eut lieu le 24 mai 1726 dans la vigne des Fallets près la porte Saint-Jacques. Il y avait, dit Grosley, 212 pièces d'or de la plus belle conservation, depuis Néron jusqu'à Marc-Aurèle inclusivement, et du plus beau temps de l'empire romain.

(*Ephémérides troyennes*, t. II, p. 288).

² Elles sont figurées dans un dessin fourni en 1779, par un architecte nommé J.-B. Gentitz, représentant le grand autel avec un groupe du Christ placé sous les yeux de la Vierge, accompagné de saint Jean et de sainte Madeleine. C'est le même qui figure aujourd'hui dans la chapelle de la communion.

³ Archives départementales de l'Aube, par M. A. Vallet de Viriville.

⁴ Trois plats d'argent richement travaillés étaient autrefois appendus de même devant le maître-autel de l'ancienne cathédrale de Cambrai avec trois cierges ardents durant l'office; c'était un *don gracieux*, fait en 1370, par Guillaume comte de Hainaut, pour réparation d'un tort envers l'évêque Robert de Genève. (*Recherches sur la cathédrale de Cambrai*, par A. Le Glai, page 27).

Le chapitre de Châlons, à peu près dans le même temps, avait condamné à une pareille amende le prévôt de Vitry, qui avait fait pendre un habitant de Saint-Amand.

de lames d'airain, pour subvenir aux frais du nouveau pavement en carreaux de marbre de couleur.

Parmi ces tombes on voyait celle de Nicolas de Brie, mort à Troyes, le 24 mars 1269, âgé de plus de 70 ans. Il fut inhumé dans la cathédrale, au pied de l'aigle, sous une tombe d'airain où l'on voyait son effigie et autour de laquelle était gravée cette inscription, en caractères du 13^e siècle.

*Anno milleno bis centenoque noveno
Cum sexageno sub aprillis tempore pleno
Præ Marci festo, tu qui legis hæc memor esto
Quod linquens mundum miserum nimis et moribundum,
Præsul Trecensis Nicolaus, gentè Briensis
Fons decretorum, patriæ lux, forma bonorum,
Annis ter denis numero junctis sibi senis,
Nobilis Antista patria præulsit in ista,
Vos qui transitis, totiens que venitis et itis,
In prece vos sitis, quod Christus sit sibi mitis.*

L'évêque Nicolas de Brie portait pour armes de gueules à six fleurs de lys d'or, trois, deux et une.

Jean d'Auxois, soixante-sixième évêque de Troyes, est aussi inhumé dans le cœur de la cathédrale, devant le grand autel. Sa tombe était couverte d'une lame d'airain en partie rompue, ce qui empêchait de lire la date de sa mort, on y voyait néanmoins qu'il avait été professeur en lois et en droit, et qu'il avait fondé un anniversaire.

Cet évêque portait pour armes, de gueules à trois tours d'or, crénelées, posées deux et une.

Henri de Poitiers, 70^e évêque de Troyes, mort le 24 août 1370, fut aussi inhumé dans la cathédrale, vis-à-vis le grand autel. Il reposait sous une lame de cuivre artistement burinée, où on lisait son épitaphe ainsi conçue :

Hic Jacet nobilis et potens vir dominus Henricus de Pictavia olim Dei gratiâ episcopus Trecensis, filius quondam nobilis potentis principis domini Aymari de Pictavia comitis valentinensis et Diensis qui obiit in civitate Trecensi, in suo hospitio vocato gallicæ de la montée die 25, mensis augusti, anno 1370.

Henri de Poitiers portait pour armoiries six besans d'argent, trois deux et un au chef d'or.

Une tombe en marbre noir couvrait l'évêque Pierre d'Arcies, mort le dimanche de Quasimodo de l'an 1395. Il avait ordonné par son testament que l'on ne gravât que ces mots sur son tombeau :

Hic Jacet bonæ memoriæ Petrus de Arceiis Trecensis episcopus,

Avec cet acte de foi :

Credo quod redemptor meus vivit et in novissimo die de terrâ surrecturus sum.

¹ Pierre d'Arcies avait fondé une messe quotidienne perpétuelle à l'autel qui était dessous le jubé; du côté du septentrion on lisait sur une lame ces mots relevés en bosse :

Homme de bonne mémoire messire Pierre d'Arcies, jadis évêque

Les armes de Pierre d'Arcies étaient d'azur au canton dextre d'or ¹.

La tombe d'Etienne de Givry, 74^e évêque de Troyes, mort à 92 ans, le 26 avril 1426, se voyait aussi dans le chœur, près de celle de Jean d'Auxois, comme il l'avait demandé.

On y avait gravé l'épitaphe suivante :

Hic Jacet excellentis memoriæ Stephanus de Givriaco Rhenensis quondam Trecensis episcopus qui postquam an. 20. Parisiis in regio parlamento sedit et in episcopali cathedrâ gregem suum laudabiliter rexit. Ætatis an. 92, spiritum reddidit Domino, an. Dom. 1426. Die april. 26. R. I. P.

Etienne de Givry portait pour armes d'argent à trois têtes de lion arrachées d'azur et lampassées de gueules.

L'évêque Louis Raguier, qui s'était signalé par tant de libéralités envers son église, mourut en 1488, et fut inhumé aussi dans le chœur proche le grand autel, sous une grande tombe de cuivre, du côté du midi, avec cette épitaphe :

Cy git R. P. en Dieu, noble sieur messire Louys Raguier, évesque de ceste église, du temps du très chrétien et victorieux prince Charles, roy de France, 7^e de ce nom, fut son conseiller en sa cour de parlement, et depuis fut président en la chambre de la justice des aides à Paris, lequel trespassa le dix-neufvième d'Aoust 1448. Dieu en ait l'ame.

Jacques Raguier, neveu du précédent, et son successeur à l'évêché de Troyes, fut inhumé proche son oncle avec cette épitaphe :

Cy gist R. P. en Dieu, noble sieur messire Iaques Raguier, jadis évesque de Troyes et administrateur perpétuel des Abbayes de Monstier-Ramey et Saint-Iaques de Provins, qui décéda le 14 novembre 1518.

Il fonda pour sa dévotion par chacun an dans le chœur de St.-Pierre de Troyes le premier dimanche de l'Advent après Complies, le Responds, Missus et Gabriel qu'on chante solennellement, et son anniversaire le 14 novembre, pour ce fait donna par son neveu M. Iean Raguier, archidiacre de Sézanne, tout le droit qu'il avait es seigneuries de Macey, de Magny-Vallon, avec mille livres tournois; il y a une lame de cuivre contre un pilier qui le déclare plus amplement : bel exemple d'un neveu qui satisfait par sa piété au testament de son oncle, faisait prier Dieu pour son âme.

Le dernier évêque inhumé dans le chœur est François Malier, sur sa tombe qui était couverte d'airain, on lisait cette épitaphe :

HIC JACET REVERENDISSIMUS IN CHRISTO PATER D. D. FRANCISCVS MALIER TRECENSIS EPISCOPUS LXXXV QUI OBIIT XI OCTOB. ÆTATIS LXXV ANNO VERO A VERBO INCARNATO 1678, A CONSECRATIONE 44.

Il portait pour armes d'argent à la face d'azur, accompagnée de trois roses de gueules.

de Troyes, a fondé à chacun jour une messe perpétuellement pour l'âme de luy, ses père et mère, ses parens et amis, par laquelle chanter ou faire chanter sont obligez doyen et chapitre : priez pour lui.

Enfin, devant la place du doyen était enterré Pierre de Molay, doyen de l'église de Troyes, mort le 13 octobre 1333, sur sa tombe on lisait l'épithaphe suivante :

Hic de Molayo Petrus jacet iste decanus Trecensis spatio longo vivens, homo planus, nobilis, urbanus, pulcher, sapiens neque vanus, sed factis humanus, moderatus, tempore canus. Hic flendus graviter martii inivit iter.

Suivant la tradition, c'est aussi dans le chœur que fut inhumé Edouard, duc de BAR, qui mourut à Troyes, en 1343.

La révolution, qui a causé la perte de beaucoup d'objets précieux du trésor de la cathédrale, a débarrassé le chœur de deux énormes tombeaux qui y étaient déplacés et qui en obstruaient l'entrée latérale du côté du nord.

Le premier tombeau était celui de Charles de Choiseul, marquis de Praslain, baron de Chaource, maréchal de France et gouverneur de la ville de Troyes où il est mort, le 11 février 1626, âgé de 63 ans. Madame Claude de Cazillac, sa veuve, avait donné en 1630 une somme de six mille francs à l'église de Troyes, pour la fondation d'un anniversaire, et pour la permission de faire placer au chœur, du côté gauche, une sépulture en relief contenant huit pieds de longueur sur cinq de largeur et environ dix de hauteur. C'était, dit Grosley, un grand sarcophage élevé sur une base rectangulaire chargée d'inscriptions et de trophées : le tout en marbre noir et gris. La statue du maréchal, en marbre blanc, grande comme nature, surmontait le monument. Il est représenté à genoux, joignant les mains et en grand costume de l'ordre du Saint-Esprit, avec le manteau relevé sur l'épaule gauche. Ses traits sont fortement prononcés, il a les cheveux frisés, très épais, de fortes moustaches et la barbe pointue.

Devant la statue était placé un prie-dieu fait en console, en marbre blanc, couvert d'un tapis frangé et sur lequel est un livre ouvert. L'écu armorié du Praslain, avec le bâton de maréchal en sautoir et surmonté d'une couronne ducal est sculpté sur le devant.

Le deuxième tombeau était celui de Roger de Choiseul de Praslain, fils du précédent, tué à la bataille de Sedan, en 1641, à l'âge de 36 ans. Le corps de ce guerrier ayant été apporté à Troyes, il fut inhumé dans le caveau pratiqué près du sanctuaire, sous le mausolée de son père. Madame de Guénégaud, sa sœur, lui fit élever aussi un tombeau, mais plus petit que le premier, en raison du peu d'espace qui restait¹. La statue de Roger était aussi en marbre blanc et agenouillée. Il est couvert d'une armure complète et porte un manteau frangé, relevé sur l'épaule. La tête qui dit-on était fort belle avait dans le principe été rapportée. Ce raccord, dissimulé par le bord de la cuirasse, avait facilité le vol de cette tête à l'époque de la révolution.

¹ On a vu long-temps les deux statues et les fragments de marbre des tombeaux des ducs Praslain, déposés sans soin sous un appentis dans une cour, en face du portail méridional. Depuis, le chapitre de Troyes les a cédés à titre de dépôt au musée de la ville avec les inscriptions sur marbre noir. La statue de Charles de Choiseul n'a souffert de mutilation qu'au nez qui a été écrasé à coups de marteau, et aux mains qui ont été cassées. Outre la tête, il manque à la statue de Roger, qui est plus petite que la première, les bras et un pied ; ces dernières parties étant rapportées.

Selon Grosley, la statue entière de Roger de Choiseul était de la main

En 1732, le chapitre de Troyes ayant conçu le projet de faire construire, de chaque côté du chœur une porte en maçonnerie à l'imitation de celles que l'on voyait dans le temps au chœur de l'église de Châlons, voulut, pour dégager la place, faire enlever les tombeaux des ducs de Praslain. Mais la famille obtint un arrêt du conseil d'état qui portait défense de déplacer ces tombeaux. Le chapitre fit cependant construire les portes, et les deux monuments se trouvèrent engagés dans la maçonnerie. Le bon goût a fait plus tard justice de cette lourde construction.

Le tapis mortuaire dans lequel Roger de Praslain avait été apporté de Sedan à Troyes était conservé à la cathédrale, et on le plaçait sur son mausolée chaque fois que l'on célébrait son anniversaire.

Voici les inscriptions telles que nous les avons trouvées sur trois tables de marbre séparées, plus de quarante ans après le déplacement des tombeaux.

Hoc Augusto temulo capitur maximus celsissimus potentissimus Rogerius de Choiseul, marchio de Praslain de Chaource, Pargves, Lantages, Villers Merderay, etc. Campaniæ prorex, urbis Trecensis moderator, castrorum præfectus et equestrium levioris armaturæ cohortium imperator.

Cujus sicut virtutem domo viveret et famam vix capiebat orbis universus sic et memoria superavit omnium sæculorum invidiam si debita veris affixum parieti marmori quæ insculptum elogium, vide, lege.

Fortitudini Rogerii rex invictissimus primarium regiæ cohortis vexillum sapius credidit cum adhuc fere militiæ tyrocinium poneret quasi suis nihil metuendum duceret providus princeps ubi fidelissimus marchio ante signanus pugnaret in Italia, Belgio, Germania, Gallici, imperii, aut amicorum fœderatorumque principum hostes profligavit semper vel teruit, nusquam victus armis aut labore.

Augusta Trevirorum, Nancæum, Motta, Landrecium, Malbegium, Danvillerium, Attrebatum totque vrbes expugnatae tot hostes castris exuti, casalis principi suo asserta Victoria Avennæa, innumerae aliæ quarum ipsi triumphus debebatur gallici nominis decus auxere ingenti Rogerii gloria.

Campaniæ prorex trecensium urbis moderator, præfectus castrorum et equitum per illustria facinora ad altius honorum fastigium ascendebat, et si fata aspera rupisset sicut patre non erat inferior virtute, ita nec fuisset dignitate, si non superasset. Sed qui tot praeliis, tot obsidionibus sine vulnere victor evaserat ad Sedanum dum inclinatam aciem sustinet et victricium armorum insolentiam retundit, trajecto æneis glandibus corde, annos natus trigenta sex obcubuit recusata etiam indecora vitæ conditione.

de Bernin qui l'avait exécutée à Rome, après avoir pris à Paris des arrangements avec la famille ; mais le Bernin ne vint à Paris qu'en 1655, et il est peu probable que madame de Guénégaud, qui en avait fait les frais, ait voulu attendre vingt-cinq ans le loisir de l'artiste romain quand elle avait sous sa main, à Paris, plusieurs sculpteurs de mérite qui auraient pu remplir ses vœux. C'est donc un conte fait à plaisir par Grosley qui aimait le merveilleux. (V. *Mémoires sur les Troyens célèbres*, tom. I, page 239.)

Cui a Perduellibus acceptæ pulchra vulnera honestamque mortem prætulit et suo sanguine testamentum scripsit se vitam despicere quæ patriæ quæ regi foret inutilis.

Repetitas ab hostibus charissimi filii mortalitatis exuvias mater optima illustrissima que Claudia de Cazillac digna plane propriâ et avitâ virtute, ac nobilitate, quæ tantæ familiæ accesserit post quam felicibus ejus manibus more christiano Parentavit isto tumultu in quo ex proximo marmore patrem jacere intelligis, composuit kalend. avg. ann. salut. M. VI^o XLI. Celsissimi autem ac potentissimi conjuges Henricus de Guenegaud regia sanctoribus consiliis et unus e quatuor qui sunt ipsi a secretis, vir summis honoribus atque omni fortunæ prosperitate eò dignior quò his omnibus genere ac christiane majorat que officii dumtaxat et virtutis amicorumque studiose cupidus nec non Elisabeth de Choyseul de Praslain piissima et amantissima defuncti soror, mulier femineo pectore plusquam virilem animum gerens par virtuti paternæ fraternaque monumentum hoc, ut saltem ari ac marmori æqualis sit Rogerii memoria quæ æternitate digna est mærentes posuere addicto venerabilibus insignis et cathedralis hujusce Ecclesiæ canonici ad preces annuas pro defuncti quiete deo persolvendas amplo stipendio, ut publicis tabulis cautum est quarum hic exemplar marmori insculptum tibi exhibetur.

HEROI MORTVO SALVTEM ADPRECARE ET ABI.

Parmi les plus beaux ornements du chœur on remarquait quatre grandes pièces de tapisseries données en 1463 par l'évêque Louis Raguier. Ces tapisseries, qu'on ne plaçait qu'en hiver, au-dessus de l'entablement des stalles, représentaient plusieurs sujets de la vie de saint Pierre, distribuées dans deux pièces que l'on mettait plus près du sanctuaire. Sur les deux autres pièces on voyait les figures de tous les évêques de Troyes qui avaient été canonisés, avec leurs noms écrits au bas. Louis Raguier, qui était représenté à genoux, les mains jointes et en grand costume dans l'angle de chacune de ces tapisseries, avait devant lui l'écu de ses armes qui sont d'argent, au sautoir de sable cantonné de quatre perdrix de gueules.

Au bas de chaque tapisserie on lisait les quatre vers suivants dont plusieurs lettres étaient en rouge et en bleu d'azur.

1. Joins la lettre d'azur de ces vers cy
2. Ainsi le nom du donneur trouveras
3. Mais pour savoir quel temps fut fait cecy.
4. Met les rouges et aussi le scaras.

Pour comprendre cette espèce d'énigme il faut savoir qu'il y avait alternativement un vers écrit en caractère beaucoup plus gros que ceux des autres vers et que ce vers étant lu de suite indiquait la manière de trouver le millésime.

Effectivement, en prenant les premières lettres de chaque pièce de vers, qui étaient d'azur et rouge, on trouvait ce qui suit :

Lettres d'azur. — Louis Raguier, évêque de Troyes.

Lettres rouges. — L'an mil quatre cent soixante-trois.

On voit qu'au quinzième siècle, on recherchait déjà l'esprit et les jeux de mots dans les inscriptions, et que le langage plus grave, plus

convenable des siècles précédents, se perdait insensiblement avec le beau caractère de l'architecture religieuse¹.

Les comptes de l'œuvre, de 1381 à 1382, nous apprennent qu'il y avait auprès du principal autel des piscines en pierre : à l'article, *Dépenses pour forge*, on lit :

Pour deslier et relire le treillis de fer dou cuer endroit les piscines et pour le rapparillier pour ouurer de massonnerie esdites piscines par Thomas Grossetête sarrurier et pour iceux remettre. Pour ce..... 7 s. 6 d.

On voyait aussi, selon l'usage de ce temps, des livres ou missels fixés sur les pupitres au moyen de chaînes, et on lit encore dans le même compte que :

Pour 5 mailles de chaînette pour le breviaire dou revestiaire et 3 mailles et le cloet du diurnal qui est enchaesnez ou cuer. Pour ce..... 2 s. 6 d.

Que pour relire a neuf les agendas qui sont enchesnées ou cuer destre mettre aisselles neuues couvrir de cuir de serfmett. fermours et une assiette de 7 cloz de cuivre tous neuf par maist. Pre Quatre-Cornes tant pour estoife com. pour sa painne..... 7 s.

Que pour escrire plusieurs messes qui faillaient au messel du grant autel et une oraison dix huit feuilles de parchemin achetées par Mess. Guillaume de Varrach, on avait payé..... 15 s.

Et pour enluminer lesdites messes et ladite oraison païé à Colin Lesgele..... 7 s. 6 d.

Les hautes stales du chœur, au nombre de vingt-six, étaient d'un goût de dessin en harmonie avec l'édifice. Elles avaient été faites dans l'année 1529 et achevées de poser le 3 janvier 1530. Les basses stales, au nombre de dix-huit, ne furent achevées et posées qu'en février 1532. Il y en avait cinq de chaque côté, placées plus près de l'autel, qui étaient à dossier élevé et terminées par des dais ou clochetons à jour. C'était des places pour les dignitaires du chapitre, pour le célébrant et pour les diacres qui l'assistaient. Ces dernières avaient été faites par maître Manhieu, dit Romilly, et ne coûtèrent que trois cents francs. Lors de la pose des grilles dont nous avons parlé (1732), elles furent enlevées et placées au bas-côté méridional, d'où elles disparurent enfin avec celles qui restaient au chœur à la révolution. Celles qu'on y voit aujourd'hui proviennent de l'église de l'abbaye de Clairvaux.

Il existait des orgues à la cathédrale de Troyes avant 1378, puisque l'on voit que, pour cette année, l'on a payé :

A Jehan de Foigniez pour mettre ins les orgues et rapparillier tous les tuais et remettre tous sur et vrai accors par marche fait à lui en tache pour sa painne et son salaire par Erard de Vitel. Pour ce..... 10 l.

Pour le vin du marché beu chez les cordeliers. Pour ce..... 2 s. 6 d.

Il est à présumer qu'en 1483 cet orgue était hors d'état de ser-

¹ La négligence des hommes auxquels on avait confié le soin de ces tapisseries les fit perdre en 1765. Elles étaient à demi pourries et hors d'état de servir.

vir ou trop petit, puisque l'on voit, cette même année, l'évêque Louis Raguier donner un orgue à son église; et c'est probablement de cet instrument dont il est question dans la relation en vers du passage de Charles VIII à Troyes, en 1486 :

Les belles orgues d'un doux chant antonné,
Avec les chantres ont chanté *Te Deum*.

Il avait été retouché par un ingénieur, nommé Marc, du temps de Jacques Raguier, mais ce n'était qu'un jeu imparfait. L'évêque Guillaume Parvi donna en 1523 cent écus d'or pour le perfectionner. Plus tard il fut encore augmenté, et on grava sur les touches le millésime 1593. Au commencement du dix-septième siècle, il avait été refait par les Dormans, et depuis l'incendie de 1700 par un nommé L'hôte, facteur de Paris.

Cet orgue, qui n'était qu'un huit pieds, était placé en encorbellement au-dessus de la première arcade, au côté gauche du chœur; il était abrité par une espèce d'avent gothique, que l'on fit enlever en 1780 comme étant inutile et de mauvais goût. L'orgue fut lui-même supprimé lors de la destruction du jubé, par l'escalier duquel on montait pour le toucher.

Enfin, le grand orgue que l'on voit aujourd'hui placé au-dessus de la porte principale, sur une voûte en brique, provient de l'abbaye de Clairvaux; après avoir été long temps laissé dans une sorte d'abandon sous la tour méridionale de la cathédrale. Il a été mis en place par M. Cochu, facteur d'orgues établi à Troyes. Cet excellent instrument fut exécuté à Clairvaux en 1732 par M. Cochu, son grand-père, artiste très-habile dans son art; il avait été considérablement augmenté en 1788 par M. Clicquot, facteur d'orgues du roi. Les travaux du remplacement de l'orgue, commencés en 1806, ont été terminés en 1809. M. Cochu a non-seulement remis cet instrument en bon état, mais encore il est le premier qui ait imaginé ou reproduit en France un nouveau genre de soufflets, appelés *soufflets à lanternes*, qui présentent l'avantage d'établir cette égalité si précieuse dans la distribution du vent nécessaire à la résonnance des tuyaux, et au moyen desquels un seul homme suffit pour faire mouvoir huit soufflets à la fois. Ce mécanisme ingénieux, exécuté avec infiniment de succès, a mérité à M. Cochu les éloges de MM. Séjan, célèbre organiste, et Granier, facteur d'instruments, dont le suffrage suffit pour prouver les talents de l'auteur de cette invention.

Les grilles que l'on voit aujourd'hui autour du chœur ont été exécutées en 1808 par M. Bollendorff, serrurier à Troyes; elles sont couronnées par une frise à jour, ornée de clés en sautoir et de palmettes en cuivre doré. Quoique cette grille soit d'un goût moderne, elle n'a rien de choquant, parce qu'elle ne présente que des lignes simples. Mais il n'était pas possible d'imaginer rien de plus tourmenté, de plus grêle et de plus mesquin, que celle qui ferme l'entrée du chœur et qui provient de la grande église de Clairvaux. Qu'on nous pardonne ici la comparaison; mais tel est l'effet désagréable que produit cette grille ridicule que, chaque fois que nous sommes en présence de ce chef-d'œuvre de mauvais goût, il nous rappelle ces fils tendus devant les théâtres de figure de bois pour dissimuler ceux qui les font mouvoir.

Le chapitre de la cathédrale trouverait sûrement des amateurs, s'il voulait vendre cette grille, qui conviendrait mieux à l'entrée

d'un parc; il pourrait la remplacer avantageusement par une autre en fer fondu, plus en harmonie avec l'édifice.

Les statues colossales en carton-pierre de saint Pierre et de saint Paul, qui sont de chaque côté, près des gros piliers du chœur, ont été données il y a quelques années par M. l'abbé Legrand, doyen du chapitre. Elles ont été moulées à Paris, par M. Romagnési, sur les originaux de M. Bra, statuaire.

COLLATÉRAUX. — CHAPELLE DU ROND-POINT.

Dans plusieurs cathédrales comme celles de Paris, de Chartres, etc., les deux collatéraux font le tour de l'hémicycle du chœur; mais à Troyes comme à Reims et à Rouen le second bas-côté s'arrête où commencent les chapelles du pourtour et se termine en forme de demi-abside. Cette première chapelle qui, avec les deux suivantes, occupent l'emplacement de l'ancienne chapelle du Sauveur, fondée au troisième siècle par saint Potentien, est éclairée par deux lancettes vitrées seulement en verres blancs, mais qui sont entourés de riches bordures du treizième siècle. Celles-ci sont formées par des demi-cercles combinés avec des triangles et renfermant des enroulements et des fleurons d'un fort bel effet.

A l'endroit où était l'ancien autel on voit, au-dessus de l'arcature, une espèce de pignon à contre-courbe appliqué et terminé par un chapiteau; au-dessous sont des meneaux dessinant trois niches, terminées par des culs-de-lampes, ornés de feuillages. C'est sur le chapiteau qu'était placé encore avant 1780 un Christ en argent très-ancien, appelé *LE SAUVEUR*.

La cathédrale possédait autrefois trois anciennes statues de Jésus-Christ : l'une le représentait enfant, et la seconde Dieu et homme, jugeant les vivants et les morts. La troisième, dont il vient d'être question, était un Christ mourant sur la croix, haut de cinq pieds, avec une couronne royale sur la tête. Il était vêtu d'une tunique à manches qui descendait jusqu'aux pieds¹. Sa ceinture était ornée de perles fines que l'on avait enlevées en 1627 à la mitre de l'évêque Hervée, alors conservée au trésor. Ce Christ était attaché de quatre clous et avait les pieds séparés, ils posaient sur une espèce de cof-fret renfermant une petite boîte ronde en métal, contenant plusieurs reliques de la Terre-Sainte, avec des inscriptions.

Cette curieuse statue, échappée comme par miracle à l'incendie de 1188 et à l'éboulement de 1227, pouvait, selon le dire des connaisseurs, appartenir au huitième et au neuvième siècle.

En 1536 un doyen du chapitre, Nicolas Lebasclé, déclara dans un harangue, nous ne savons sur quelle autorité, que l'image du Sauveur avait été donnée à l'église de Troyes par l'empereur Charlemagne.

Quoi qu'il en soit, lors de l'invasion anglaise, en 1420, le chapitre craignant que la précieuse statue n'excitât la cupidité des insulaires, la fit peindre en noir. Elle resta dans cet état plus de trois siècles. Pendant ce laps de temps on avait perdu toute idée de sa valeur intrinsèque, et ce ne fut qu'en 1779 qu'un ouvrier chargé de réparer les vitres de la chapelle, heurta par mégarde avec son échelle,

¹ On connaît le Christ en bois donné au septième siècle à la cathédrale d'Amiens, par St-Salve ou Saulve, évêque de cette ville; il est aussi revêtu d'une tunique longue, plissée à petits plis et liée au milieu du corps par une ceinture. La tête est d'un caractère sévère et saisissant.

la statue du Sauveur. Étonné du son qu'elle rendit, il gratta la draperie avec son couteau et reconnut qu'elle était d'argent. Le chapitre informé de cette découverte, la regarda comme un secours envoyé du ciel, pour subvenir aux frais de prétendus embellissements projetés et fit vendre la statue immédiatement.

Dans une note manuscrite, l'abbé Fremet, ancien chanoine de Saint-Urbain, parle de cette figure du Christ comme étant placée dans la chapelle dite encore aujourd'hui de Sainte-Mathie qui occupe la place du chevet de l'ancienne chapelle du Sauveur, et qu'elle était élevée sur un retable décoré de quatre colonnes. Un pouillé moderne désigne aussi la chapelle du Sauveur, où devait être naturellement cette statue, comme étant située entre celle de la Vierge et celle de Saint-Nicolas, au côté gauche du chœur.

Près de l'autel ancien, avant que la lourde et plate boiserie du retable de celui du Sacré-Cœur n'existât, on voyait une statue d'Ecce-Homo exécutée sur la fin du quinzième siècle; elle est aujourd'hui adossée au pilier à droite. Sur le socle, on lit, en caractères ménagés en relief, cette inscription : DITAT FIDES SERVATA.

Suivant la tradition le bienheureux Menassès de Pougy, évêque de Troyes, mort le 11 juin 1190, est inhumé dans la chapelle du Sauveur.

Jean d'Aubigny, 58^e évêque, mort en 1341, y avait été aussi enterré sous une dalle de marbre dont on n'a pas conservé l'épithaphe.

Sous une grande pierre, recouverte d'une lame de cuivre, gisait l'évêque Jean Léguisé, son épithaphe était ainsi conçue :

Cy gist le corps de feu très-prudent et très-noble sieur monsieur M.-I. Lesguisé, jadis évesque, et né de Troyes, laquelle évesché il gouverna honorablement par 24 ans jusqu'au 3 août 1450, quit trespasa à Paris, dont le corps fut amené tout entier cy-dessous inhumé.

Jean Léguisé portait pour armes d'argent, à la face de gueules, ainsi qu'on le voit à la vitre de la rose du nord.

En 1480, le chapitre permit à Nicolas Léguisé, marchand, demeurant à Troyes, de faire construire un caveau dans la chapelle du Sauveur, proche la tombe de son père. Par suite, tous les membres de cette famille y ont eu leur sépulture.

Le dernier évêque qui fut inhumé dans la chapelle du Sauveur est René de Breslay, sous une tombe en marbre noir, placée près du marche-pied de l'autel. Il mourut en 1641, à 77 ans, ainsi qu'on le lisait sur son épithaphe posée à gauche en entrant dans la chapelle.

En 1555 le chapitre de Saint-Pierre permit à M. Liebaut, chanoine dicelle église et curé de Sompsois, de faire mettre une croix au-dessus de l'autel de la chapelle Saint-Adérald pour plus grande décoration de ladite chapelle, à condition que les ymaiges qui y étaient y demoreraient. L'autel Saint-Adérald était dans cette chapelle du Sauveur, mais cette croix et ces images ont disparu.

Il paraît qu'aussi des vitres peintes que l'on voyait aux deux premières fenêtres ont été enlevées ou brisées, car on lit à l'article dépenses pour verrières neufes, dans les comptes de l'œuvre de 1378.

A maistre Guillaume Brisetout verrier et depuis qui fut parti a ses Valles pour verrer une des formes de la croisée devers le pavement a la partie devers la Maison-Dieu-Saint-

Nicolas, en laquelle sont le Sauveur Sainte-Hélène et Sainte-Mathie et sont en ladite forme III^e LXXIIII pies de verre blanc et II^e piez de verre imaginé pierre Vire et pierre de Verdun on paie pour ce LXXIIII^e XVI^s.

Pour courtoisie f^{te} au dis-Valles pour assoir ledit verre que li dis maist. Guill. s'en était départi de ce pais et pour assoir ladite forme du commandement de mess. XX^s.

Au diz Valles dudit maist. Guill. pour verrer la tierce forme de la partie dess. dite, en laquelle est imaginé la gessine Notre-Dame et V sont III^e LXVIII^s pies de verre blanc et couste chascun pie dudit verre blanc IIIII^s. Et de imagine XII^s. Plus, lequel plus maistre Jehan Blanchet et sa femme ont paie et donne à ladite œuvre pour chasc. pie blanc IIIII^s. Val. LXXIII^e XII^s.

On voit que dans ce temps de bons paroissiens contribuaient volontiers aux frais d'entretien des vitraux peints. Si cet exemple avait été suivi plus tard, il est à croire que nous n'aurions pas à déplorer aujourd'hui la perte d'un grand nombre de morceaux précieux en ce genre.

Sous la première travée du bas-côté on voit une tombe de marbre noir dont la figure est entièrement effacée; dans le cadre, autour, on lit cette inscription gravée en creux :

NOBLE HOMME M^r JEAN DE HAULT, VIVANT GRAND ARCHIDIACRE ET CHANOINE EN L'ÉGLISE DE CÉANS DÉCÉDÉ LE XXII^e AOUST 1634. EST INHUMÉ SOUS CE MARBRE. PRIEZ DIEU POUR LUY.

Cette tombe a déjà été changée de place plusieurs fois. Sur un piédestal placé sous les pieds de la figure sont gravés des vers illisibles aujourd'hui.

Sous la deuxième travée du premier collatéral est une autre tombe de marbre noir avec une inscription latine, en huit lignes, mais en partie effacée; on y voit qu'elle couvrait le corps du docteur Nicolas Format, mort le 3 octobre 1597.

Cette tombe, que nous avons vue au collatéral méridional, a été déplacée peut-être pour la troisième fois, comme toutes celles de la cathédrale. Aussi ne peuvent-elles plus aujourd'hui être considérées que comme un simple ornement du pavé.

Devant l'entrée latérale du chœur, on voit aussi une tombe en pierre gravée en creux et assez bien conservée; elle est consacrée à une femme; le sculpteur l'a représentée les mains jointes, vêtue d'une robe à larges manches avec un voile sur la tête. Sous ses pieds est un jeune chien, symbole de la fidélité. Dans le cadre dont les angles sont ornés des médaillons des quatre symboles évangéliques, on lit son épithaphe ainsi conçue :

Cy gist noble personne Jeanne La Gezzne jadis femme de Arnoul Laurent bourgeois demourant à Troyes laquelle trespasa le XXIX^e jour du mois de may l'an mil cinq cens et XXIX. Dieu ait son ame et son nepveu Nicolas Laurent marguillier de ceste église qui décéda le XI^e de septembre mil V^e et XXVI.

Nous mentionnerons ici une jolie tombe en pierre, reléguée dans la petite cour qui précède la porte du chapitre et qui est contiguë à la chapelle Saint-Adérald. Elle représente deux femmes en robes

collantes à la taille, avec des manteaux doublés de petit vair, voilées, les mains jointes et ayant chacune un jeune chien sous les pieds. Elles sont placées sous deux arcades en ogive, réunies par un cul-de-lampe et surmontées chacune d'un pignon décoré d'une rose à jour. Entre ces pignons est le Christ assis sur son trône et reconnaissable au nimbe crucifère; il tient dans son manteau les âmes des défuntes. De chaque côté on voit un ange dans l'action d'encenser. Autour, dans le cadre, on lit :

Cy gist dame Katherine de la Marche femme Jehan Dnypte. bourgeois de Troyes qui trespassa lan mil CCC LXI le XIII^e jour de septembre et Jehanne leur fille jadis femme Jehan de Garmoise bourgeois de Troyes qui trespassa lan mil CCC LX le premier jour de septembre dieux ant mercy des ames belles amen.

Cette tombe, remarquable pour sa belle conservation, et intéressante à cause des costumes, mériterait d'être conservée au musée de la ville.

CHAPELLE SAINT-MICHEL.

Les fenêtres qui éclairent cette chapelle sont en verre blanc, à l'exception de celle du milieu qui a conservé une belle bordure du treizième siècle, composée d'enroulements détachés sur un fond bleu. Il y a aussi des rosaces au milieu. On peut croire, et il est très-probable, que les autres fenêtres étaient aussi ornées de bordures qui ont disparu avec le temps.

Au pied de l'autel en bois et du très-mauvais rétable qui l'accompagne, on voit un carreau de marbre noir sur lequel est gravée l'épigraphie de l'un des plus dignes prélats qui ait occupé le siège épiscopal de Troyes, la voici :

CI GIT M^{re} MARC-ANT.
DE NOÉ ANC. ÉV. DE
L'ESCARD 1^{re} EV. DE
TROYES APRES LE
CONCORDAT DE L'AN X.
1802. MORT LE 23.
SEPT. 1803. DANS LA 78^e
DE SON AGE.
REQ. IN. PACE.

Il y avait deux chapelains sous le titre de Saint-Nicolas d'été et de Saint-Nicolas d'hiver dans la chapelle de Saint-Michel.

CHAPELLE SAINTE-MATHIE.

Cette chapelle, fondée en 1225 par Renier de Bar, chantre de Saint-Étienne et chanoine de la cathédrale, n'offre dans les cinq fenêtres ou lancettes qui l'éclairent que trois cartouches armoriés, peints postérieurement à 1600. Au milieu, celui aux armes du chapitre, et à droite et à gauche les armes de France et de Navarre. Les autres fenêtres sont vitrées tout en verre blanc, à l'exception de bordures légères où l'on voit des fragments d'arabesques dans le goût de la renaissance, alternant avec l'écu armorié de l'évêque René de Breslay, qui sont comme on l'a dit déjà, d'argent au lion rampant de

gueule cantonné à dexte d'un croissant d'azur. Au bas de la cinquième fenêtre vers l'orient, on lit dans un petit cartouche le millésime 1631.

Anciennement on voyait au milieu de la chapelle le tombeau de la sainte, porté sur quatre piliers, et sous lequel on passait par dévotion.

CHAPELLE SAINT-NICOLAS.

Des cinq fenêtres qui éclairent cette chapelle, il n'y en avait, dès le principe, que trois qui fussent ornées de vitraux peints. Les premières de chaque côté étaient de simples dessins au trait sur verre blanc, pour ménager du jour, ainsi qu'on le voit aux autres chapelles du pourtour.

Il n'y en a plus aujourd'hui que deux qui possèdent d'anciens vitraux; les sujets en petit qu'on voyait à celle du milieu, ayant été remplacés par une Vierge de proportion demi-nature et exécutée au commencement du dix-septième siècle. Cette peinture, attribuée à Linard Gonthier, provient de l'église collégiale de Saint-Étienne, supprimée, comme on l'a dit, en 1791. La Vierge, en robe rose avec un manteau blanc, est placée au milieu d'une gloire et environnée de chérubins, son regard est abaissé vers les mortels, et les mains jointes elle semble prier pour eux; ses pieds sont appuyés sur le croissant.

Au-dessus et au-dessous sont des médaillons représentant en grisaille et en petit les principaux traits de la vie de la mère du Sauveur : malheureusement un bon nombre de ces médaillons ont été dispersés et perdus. La bordure est formée des attributs indiqués dans les litanies : la fontaine, l'étoile, le puits, le miroir, etc.

Au-dessous, on voit le jardin céleste distribué selon le goût du temps où le peintre vivait.

Au bas de la fenêtre est une jolie grisaille entourée d'un cadre elliptique dont le grand diamètre est en largeur; un abbé à genoux devant un prie-dieu y est représenté en petit avec son patron placé derrière lui. A droite du tableau, on voit au second plan sa mitre et sa crosse posées sur un coussin. Le fond offre une riche colonnade de marbre. Sans doute une inscription accompagnait cette peinture; mais elle n'existe plus. Il est probable que le personnage est un abbé de St-Loup : ce joli vitrail provenant de l'église abbatiale de ce nom.

Au sommet de la fenêtre du côté gauche, on voit dans un cadre à quatre lobes la Vierge sur son lit, mourante et assistée par les apôtres; elle est entourée d'un nimbe et avec une couronne d'or. Au-dessus, son âme est enlevée au ciel par deux anges.

Au-dessous, dans un cadre semblable, un empereur, accompagné de satellites armés de lances, commande le supplice de deux saints qui sont attachés en sa présence sur deux croix posées horizontalement. Au-dessous l'un des saints, accompagné de gardes et de bourreaux, est agenouillé devant la croix instrument de son supplice. On voit, dans des quarts de cercles, des assistants et des hommes armés de haches qui font partie du tableau.

Au bas de la fenêtre, plusieurs figures rapportées, mais anciennes, se voient placées pêle-mêle; on y remarque Jésus-Christ, un apôtre, un ange, etc. Au bas vers la bordure, le prophète Habacuc, nimbé de vert, en robe blanche avec une écharpe bleue; son nom se lit près de la figure, il est écrit ainsi : ABACUC. En regard, une autre figure nimbée de rouge, en robe blanche, manteau bleu avec une écharpe blanche.

A la lancette ou fenêtre du côté droit, les sujets sont disposés dans huit cercles, mais les deux derniers proviennent d'une autre chapelle. Dans le cercle supérieur, saint Nicolas, nimbé de rouge, ressuscite les trois jeunes gens hachés dans un baquet ; en haut est une nue, pour montrer que le miracle a lieu par l'intervention du ciel.

Au deuxième cercle, le saint ressuscite un mort, en présence de plusieurs assistants.

Au troisième cercle, il chasse des démons près d'une colonne surmontée d'une idole.

Au quatrième cercle, le saint tient une coupe d'or ; devant lui sont deux personnages dont l'un présente une fleur à l'autre. Une tour à trois étages s'élève derrière eux.

Au cinquième cercle, le saint guérit un possédé devant un témoin.

Au sixième un saint, accompagné de deux personnages et entouré d'une enceinte crénelée, élève la main au-dessus d'une piscine où sont plongés des moutons.

Le sujet que renferme le septième cercle est tiré d'ailleurs, ainsi que le suivant : c'est l'élection d'un évêque ; dans le dernier on voit la Vierge assise sur un trône avec une couronne d'or sur la tête, et un livre à la main ; elle est enlevée au ciel par deux anges. En haut, la main de Dieu paraît hors d'un nuage, en signe de bénédiction ; c'est près de lui que la place de la Vierge est marquée.

La bordure qui est formée d'entre-las serrés en manière de natte, est riche et d'un très-bon effet. Dans les angles inférieurs le peintre a représenté des singes montés sur des chameaux ; il avait sans doute été frappé de la vue de ces animaux amenés de son temps en France à la suite des croisades.

CHAPELLE NOTRE-DAME.

Cette chapelle, située dans l'axe de l'église, derrière le sanctuaire, a été fondée en 1183 par Hayce de Plancy, évêque de Troyes. Ce prélat avait établi pour la desservir sept chanoines, dits de N. D., qui furent depuis réduits à quatre ¹.

Dans presque toutes les églises, la chapelle placée derrière le chœur

¹ On a dû remarquer déjà que nous avons cité des chapelles dont la fondation est antérieure aux premières constructions de la cathédrale actuelle. C'est que ces chapelles existaient en effet dans l'ancienne cathédrale détruite par l'incendie de 1188, et que les titres en ont été conservés dans la nouvelle.

² Si les membres de la fabrique, avant la révolution, ont, par suite de leur manque de goût, causé la perte de plusieurs monuments très-précieux, on doit les en absoudre ; ils ont cru, comme tant d'autres le croient encore ailleurs, contribuer à l'embellissement de leur église ; et c'était pour la plus grande gloire de Dieu qu'ils le faisaient. Le conseil de fabrique actuel, bien différent à cet égard, est composé d'hommes éclairés et animés d'un zèle vraiment admirable pour la décoration intérieure de la cathédrale. Depuis plusieurs années il s'occupe de réparer les désastres causés par la révolution. Déjà plusieurs votes de fonds ont eu lieu pour le complément des vitraux des chapelles et du chœur. Par ses soins, un autel à la Vierge va être érigé dans la chapelle N. D. à la place du mauvais rocher qu'on y voit encore. Le dessin en est confié à M. Baltard fils, architecte à Paris ; et une statue de la Vierge en marbre blanc, haute de six pieds, est commandée à M. Simart, l'un de nos plus

est dédiée à la Vierge, lorsque l'église elle-même ne lui est pas consacrée toute entière comme à Paris et à Rheims, etc. A Troyes, cette chapelle, plus grande que toutes celles du pourtour du chœur, comme elle l'est ordinairement aussi dans les grandes églises, est éclairée par sept fenêtres ou lancettes, dont quatre seulement ont conservé leurs anciens vitraux du treizième siècle. La fenêtre du centre est murée depuis long-temps, à cause de la construction d'un détestable rocher qui heureusement va bientôt disparaître ².

Les sujets de ces vitraux sont disposés dans des cercles et des demi-cercles alternant avec des lozanges. Le goût de dessin et l'ajustement des figures sont tout à fait dans le style byzantin. On voit conséquemment l'architecture représentée dans les fonds conserver l'arc plein-cintre, tandis que dans les vitraux du chœur, qui sont d'une époque postérieure, et dans tout l'édifice lui-même l'arc ogival se dessine seul.

Quelques personnes ont pensé, non sans raison, que ces peintures ont pu être exécutées par des peintres grecs, venus en France à la suite des Croisés, après la prise de Constantinople. Elles appuient leur opinion sur ce que les premières constructions de la cathédrale furent commencées deux années seulement après cette conquête, et qu'il est d'ordinaire de voir les vainqueurs s'approprier les arts des vaincus. Qu'ainsi, dans l'antiquité, on vit les Romains encore barbares employer les artistes grecs, après avoir dépouillé Athènes de ses chefs-d'œuvres ; et, parmi nous, François I^{er} attirer en France les artistes de l'Italie, après son expédition dans cette belle contrée, où il avait puisé le goût des arts.

Quoi qu'il en soit, on ne peut méconnaître l'influence de l'école byzantine dans les peintures sur verre des chapelles du pourtour du chœur de la cathédrale de Troyes ; influence du reste bien sentie aussi dans les vitraux des églises de Chartres, d'Amiens, de Bourges, de Reims et de Rouen, exécutés à la même époque. Ce fait prouve évidemment que les traditions de l'Orient étaient encore religieusement conservées par les peintres-verriers, alors que l'architecture et la sculpture avaient entièrement changé de forme et de caractère.

Avant de passer à l'explication des sujets, nous ferons observer que l'ordre chronologique des faits a été interverti ; que plusieurs

habiles statuaires, né à Troyes comme Girardon. Par les soins de la fabrique encore, un concours vient d'être ouvert pour un projet de chaire à prêcher dans un style en harmonie avec l'édifice.

Enfin, une somme vient d'être votée pour restituer au sanctuaire une décoration tout à la fois religieuse et pittoresque qu'il avait perdue en 93. Ce sont les huit statues de saints évêques de Troyes, qui surmontaient les piliers et dont on a déjà parlé. Si l'on doit exprimer un regret, c'est que le conseil ne puisse pas disposer de sommes assez fortes pour opérer en peu d'années tous les changements que réclame encore l'édifice, pour qu'il soit en harmonie parfaite dans toutes ses parties. Honneur donc au conseil de fabrique qui comprend si dignement sa mission ! Nous croyons ici accomplir un devoir en cédant au désir de citer les noms des honorables membres qui le composent.

Ce sont : MM. l'abbé Legrand, président, doyen du chapitre ; l'abbé Champagne, chanoine, curé de la cathédrale ; l'abbé Roger, chanoine, supérieur du Grand-Séminaire ; Mitantier, propriétaire ; Truelle-Mullet, ex-trésorier ; Robin, trésorier ; Millière, secrétaire, Musnier, receveur municipal.

panneaux perdus ont été remplacés par d'autres enlevés aux chapelles voisines; qu'ainsi plusieurs sujets se trouvent répétés deux fois, et que d'autres n'ont aucun rapport à la vie du Christ, qui devait seule occuper toute l'étendue des fenêtres.

En commençant à gauche, on voit à la première fenêtre les Noces de Cana, ou le Miracle de l'eau changée en vin. Au milieu du cercle est la table du Festin, à l'extrémité de laquelle est placé Jésus-Christ avec saint Jean. Au-dessus sont des groupes de spectateurs qui, par leurs gestes, expriment leur admiration. Au sommet de l'ogive, est figurée une nue ou Gloire pour indiquer l'intervention divine.

Au-dessous de la table, c'est-à-dire au premier plan (car il n'existe aucune dégradation de perspective dans ces peintures), sont les serveurs, au nombre de cinq, occupés à transvaser le vin miraculeux. L'un d'eux tient une coupe élevée, comme pour s'assurer du fait par la couleur. Au côté opposé, est un buffet couvert d'une nappe, avec un vase d'or en forme de calice posé dessus.

Dans un demi-cercle, à droite, on voit le mauvais riche à table avec sa femme, et un convive qui paraît attristé. Le pauvre Lazare, assis en face de la porte de la salle du festin et à moitié nu, est menacé par un valet, tandis que deux chiens levriers lèchent ses plaies.

Au-dessous, dans un quart de cercle à gauche, les anges réveillent les bergers; ceux-ci ont des manteaux bruns à capuchons, comme ceux des Arabes pasteurs, et dont ils ont la tête couverte pour indiquer la nuit. L'un de ces bergers, vêtu d'une robe blanche, tient un chien en lesse; ils ont tous à la main le bâton recourbé, signe distinctif de leur profession. Le fond présente un coteau couvert de verdure et de buissons, avec des moutons.

Dans le quart de cercle, en regard, les rois mages à cheval arrivent à la porte de Bethléem, figurée dans l'angle à gauche. Le premier de ces rois monte un cheval blanc, ses bottines sont armées d'éperons. L'étoile lumineuse se voit au-dessus d'eux. Au bas on lit : *TRES REGES*.

Dans les deux quarts de cercle au-dessous d'un côté, les trois rois mages sont en présence d'Hérode, assis sur un trône à dossier et le sceptre à la main. Ce prince leur commande d'aller à Bethléem, pour s'informer de l'enfant nouveau-né. Au bas on lit : *HERODES REX*.

De l'autre côté, les rois endormis sont avertis par un ange de ne pas retourner près d'Hérode.

Dans le demi-cercle au-dessous, le même Hérode assis sur un trône, placé sous des arcades, ordonne le massacre des innocents. Devant lui, un soldat, l'épée nue, en tient un par les cheveux et paraît hésiter à le sacrifier en présence de sa mère qui, debout, les mains jointes, semble implorer sa grâce.

Derrière le roi, deux soldats, revêtus de cottes de mailles comme le premier et l'épée nue, exécutent l'ordre barbare qu'il vient de donner. L'un d'eux arrache un enfant à sa mère, pendant que l'autre s'apprête à en frapper un second. Sur le premier plan, on en voit un troisième dont la tête est séparée du tronc. Au bas du panneau est écrit : *HERODES INNOCENTES*.

Il ne reste que la moitié inférieure du quatrième et dernier cercle que l'on a placée plus haut pour ne pas laisser d'intervalle. Ce demi-cercle renferme cinq figures. On y voit deux femmes devant la porte d'une maison; l'une d'elles, la tête environnée du nimbe, se jette aux pieds de Jésus-Christ, qui arrive accompagné de deux apô-

tres, derrière lesquels est une grosse fleur : signe qui indique ordinairement le complément d'un sujet. Au-dessus des figures il règne une bande de nuages, pour marquer, comme nous l'avons dit, qu'il s'agit d'un miracle.

Deux panneaux rapportés remplissent le bas de la fenêtre qu'occupait le demi-cercle ci-dessus. Au premier, Jésus-Christ, la tête environnée du nimbe d'or croisé, est assis sur un trône en forme de pliant, et donne sa bénédiction. Il tient un livre fermé de la main gauche, et il est vêtu d'une robe verte et d'un manteau rose relevé sur ses genoux. Toute la figure est environnée d'un cadre en forme d'ogive, de couleur rouge et blanche, en dehors duquel le fond d'azur est rempli par des enroulements ou rinceaux à feuillage d'or, rouges et verts.

L'autre panneau, dont le fond et l'ajustement sont absolument les mêmes, renferme la figure de la Vierge, assise aussi sur une espèce de trône et nimbée d'or, avec une couronne d'or, puis une palme d'or à la main. Un grand voile rouge engagé sous la couronne, lui descend de la tête aux pieds; sa robe de dessus est verte, et celle de dessous qui la dépasse est couleur de rose.

A la troisième fenêtre, dans le cercle supérieur, l'Adoration des Mages. La Vierge, assise sur un trône, tient sur ses genoux l'enfant Jésus, que les trois Mages viennent adorer; le plus avancé est agenouillé, et présente d'une main au fils de Marie un globe, image symbolique de son empire, dont il lui fait hommage, et de l'autre main une coupe remplie d'encens. Les autres rois sont debout, et tiennent chacun le présent destiné au divin enfant. L'un d'eux est sans barbe; c'est sans doute le roi d'Ethiopie que le peintre a voulu désigner. Le fond de la scène est décoré d'une suite d'arcades pleincintre supportées par des colonnettes, et dans lesquelles sont tendues des draperies en forme d'écharpes. Au bas du panneau on lit sur une seule ligne : *HIC REGES OFFERUNT TRIA MUNERA*.

Au-dessous : la Salutation angélique, — La Rencontre sous la porte dorée; on lit le nom de Sainte-Elisabeth *SANCTA ELISABEL*; la Vierge en couche; saint-Joseph est assis au pied du lit et une femme présente à boire à la Vierge dans une coupe d'or. — Joseph et Marie conversant ensemble. — La Vierge et l'enfant Jésus; une femme verse sur lui un vase de parfums. — La Vierge, l'enfant Jésus et sainte Elisabeth. — Mariage de la Vierge. — Saint Joachim et sainte Anne viennent offrir un agneau. — Saint Pierre amené devant Agrippa, ce sujet provient de la chapelle suivante. On lit au bas : *PETRUS AGRIPPA*.

A la cinquième lancette à droite de l'autel, les sujets sont de même répartis dans des lozanges et des demi-cercles; au sommet de l'ogive, la Salutation Angélique, dans le quart de cercle gauche; la rencontre de l'ange et du prophète Balaam, dont le nom est écrit en lettres d'or; et dans le quart de cercle opposé, on voit Gédéon et l'ange qui fait consumer en sa présence le pain et la viande qu'il avait apportés. Gédéon est appuyé sur sa lance et couvert d'une cotte de maille comme les chevaliers du 13^e siècle. Dans les deux quarts de cercle au-dessous, la reine de Sabba, Jésus présenté au grand-prêtre par Joseph et Marie.

Dans le lozange au-dessous, la Vierge est en couche, l'enfant Jésus dans son berceau, réchauffé par le souffle du bœuf et de l'âne, se voit dans le fond sous une arcade demi-circulaire. Au pied du lit est assis saint Joseph, et devant, une femme assise à

DICVT · LAPIDES · ISTI · PANES · FIANI ·



Troyes



Le Roy David
Vitrail de la Cathédrale (XIII^e Siècle).



terre pour marquer le dénuement des époux, paraît là pour servir la Vierge.

Dans l'un des quarts de cercle au-dessous, l'ange avertit les bergers de la naissance du Sauveur, et dans l'autre les rois arrivent pour l'adorer. Le premier est barbu et indique du doigt le berceau; le second suit en tenant son cheval par la bride; celui-ci est imberbe, c'est encore le roi d'Éthiopie que le peintre a voulu désigner. On remarque deux têtes de cheval à côté du premier; le peintre qui n'avait place que pour deux rois a voulu apparemment indiquer par là qu'il y en avait trois.

Dans les deux derniers quarts de cercle, on voit Hérode qui ordonne aux Mages d'aller s'enquérir de la naissance du Messie.

Dans le lozange au-dessous, l'Adoration des Mages, mais différemment composée que le même sujet dont il vient d'être parlé.

Le premier quart de cercle à gauche, présente Moïse et le buisson ardent. Dieu paraît avec un nimbe d'or; Moïse porte un manteau blanc à la manière des Arabes, et s'occupe d'ôter sa chaussure ainsi que Dieu le lui avait commandé. Devant lui sont des moutons.

Dans le quart de cercle en regard, le songe de Nabuchodonosor. Il est couché sur son lit, en costume royal, et semble profondément endormi; au pied du lit paraît le colosse dont, selon l'Écriture, la tête est d'or, le corps d'argent, les cuisses d'airain et les pieds d'argile. Au bas on lit : NABUCHODENOSOR.

Les deux quarts de cercle inférieurs ne renferment qu'un seul sujet : la Présentation au Temple. D'un côté, Joseph, et Marie qui tient dans ses bras l'enfant Jésus, s'avancent pour le présenter au grand-prêtre; de l'autre côté celui-ci s'incline pour le recevoir sur un linge blanc qu'il tient sur ses bras, selon l'usage. Au-dessus de l'autel brûle une lampe d'or, et derrière le vieillard est un lévite tenant à la main un cierge allumé.

Dans le lozange au-dessous, la Fuite en Égypte. La Vierge, assise sur l'âne, reçoit dans ses bras l'enfant Jésus, que saint Joseph son époux, placé derrière, lui présente. Un jeune homme imberbe marche en avant et mène l'âne par la bride : il porte sur l'épaule un long bâton chargé d'un manteau. C'est un guide par lequel le peintre a voulu désigner sans doute que les voyageurs allaient en pays étranger. La Vierge et l'Enfant Jésus ont seuls le nimbe. Il est rouge pour la Vierge et couleur de pourpre avec la croix pour son fils. Quelques morceaux de verre manquant à ce sujet, ils ont été remplacés par des fragments de la renaissance.

À gauche, dans l'angle inférieur, le quart de cercle présente le prophète Elisée assis, la main droite élevée sur une fleur qui est devant lui. Sur un rouleau est écrit son nom : ELISEVS.

Dans le quart de cercle opposé, deux statues de faux dieux entièrement nus et tenant des globes tombent des colonnes sur lesquelles elles étaient placées.

À la sixième croisée, dans l'ogive, il y a un cercle partagé en deux horizontalement dans le cercle supérieur; Jésus-Christ assis près d'un puits et accompagné d'un apôtre, converse avec la Samaritaine. Celle-ci tire de l'eau au moyen d'une manivelle telle qu'on en voit aux puits de nos villages.

Dans le demi-cercle inférieur, on voit la femme adultère amenée devant Jésus-Christ. Le Fils de Dieu est assis sur un siège comme juge et s'incline pour écrire sur le sable ces mots : QUI VERTUM VOS.

Il tient de la main gauche un livre ouvert où les lignes de l'Écriture sont séparées par des lignes droites, comme on le voit dans quelques anciens manuscrits. Derrière Jésus est saint Pierre debout.

Le cercle au-dessous occupe toute la largeur de la fenêtre; le sujet est Jésus-Christ baptisé par saint Jean et servi par deux anges dont l'un porte les vêtements. Dans l'angle du tableau à gauche, un jeune homme imberbe, presque nu tient une urne dont il verse l'eau dans le fleuve. C'est probablement le fleuve lui-même que le peintre a représenté d'une manière allégorique empruntée au paganisme.

Le demi-cercle inférieur renferme deux sujets séparés par une grosse fleur. Au premier, Satan présente des pierres à Jésus, en lui disant de les changer en pain. Au second il dépose à ses pieds un vase rempli de pièces de monnaie d'or et d'argent marquées d'une croix.

La moitié du dernier cercle a été enlevée dans le dernier siècle pour obtenir plus de jour, comme à la fenêtre correspondante du côté gauche. La portion inférieure qui a été haussée représente Jésus assis au milieu des docteurs. Ces derniers, au nombre de cinq, sont revêtus de manteaux et coiffés de bonnets pointus. Le fond est décoré d'arcades surbaissées portées sur des colonnettes.

À gauche, la Vierge tenant un livre et suivie de Joseph son époux, arrive sous la porte qui est surmontée d'un fronton. Son geste marque la surprise qu'elle éprouve, en apercevant son fils en cette compagnie. Une lampe ardente est suspendue sous l'arcade près de Jésus. En général, la lampe indique l'intérieur du Temple.

À la partie inférieure de la fenêtre, sont des figures isolées rapportées d'ailleurs, et qui formaient une suite avec celle de la fenêtre vis-à-vis. Elles sont de même aussi renfermées dans une espèce de cadre ogival et le fond rempli par des enroulements ou feuillages d'un dessin parfaitement identique. La première de ces figures est le roi David assis sur un trône, la couronne d'or en tête; il tient un grand violon tout droit sur ses genoux, et joue avec un archet d'une longueur démesurée qui occupe toute la largeur du cadre.

La deuxième figure est le roi Salomon : il est assis de même avec un costume analogue et tient de la main gauche une tablette sur laquelle il écrit avec une plume.

Les bordures d'entre-las de la première fenêtre de chaque côté de la chapelle ont été copiées à Saint-Denis et exécutées à Choisi.

Plusieurs personnages célèbres reposent sous le pavé de cette chapelle. Le plus ancien est saint Vincent, évêque de Troyes, mort vers le milieu du VI^e siècle. Son tombeau existait dans l'église paroissiale de Saint-Aventin où il avait été inhumé; mais son corps fut apporté à la cathédrale lors de la suppression de cette paroisse. On regrette qu'aucune inscription ne rappelle cette translation.

Au côté gauche sont enterrés les restes des comtes Henri I^{er} et Thibaut III, extraits de Saint-Etienne, comme nous l'avons dit, lors de la suppression de cette collégiale. Leurs épitaphes, que l'on voit gravées sur marbre noir, et que sur notre demande on a fait placer sous l'arcature du même côté, proviennent aussi du chœur de Saint-Etienne. Elles avaient été mises à la place qu'occupaient dans le chœur les tombeaux des deux princes qu'on avait changés. La date de la translation a été ajoutée au bas. TRANSL. EX ECC^{am} SANCTI STEPHANI IN ECC^{am} CATHED^{am} 17 FEBV. 1792.

Un monument bien regrettable est celui de l'évêque Hervée qui fit construire cette même chapelle de Notre-Dame et tout le pourtour du chœur. Voici comment Grosley raconte la perte de ce monument dans ses Troyens célèbres :

« En 1206 Hervée acheta une place vague entre les murs de Troyes et l'ancienne cathédrale, et il bâtit sur ce terrain la chapelle Notre-Dame qui est derrière le chœur. A sa mort, en 1223, le rond-point du chœur, c'est-à-dire la partie la plus belle et la plus délicate de l'édifice, était déjà élevé, et ce travail immense fut l'ouvrage de dix-sept années. Soit qu'à ce titre Hervée se crut digne des regards et de la mémoire de la postérité, soit que le chapitre ait voulu lui consacrer un monument de sa reconnaissance, son tombeau, aux pieds de la chapelle de Notre-Dame, portait sa figure en relief, couchée par terre, au milieu d'un portique ou arc de triomphe d'architecture arabesque, cantonné de figures et entouré d'un cadre contenant l'épithaphe d'Hervée; le tout d'un seul jet de fonte verte de huit pieds de long sur cinq de large, et un pied d'épaisseur.

« Ce morceau, précieux par la matière, par le travail et par l'homme qu'il représentait, avait été respecté lors de la prison du roi Jean et de celle de François I^{er}.

« Pour contribuer au rachat de ces princes, le chapitre avait vendu des reliquaires, des calices et des pièces très-précieuses de son trésor. Il avait épuisé toutes ses ressources lors du grand incendie de 1700, qui avait presque détruit son église; mais il n'avait point attenté au tombeau d'Hervée, qu'il regardait comme un immeuble inaliénable. Vu depuis d'un autre œil, il fut déplacé vers 1766; la vente en était résolue pour fournir aux frais d'un nouveau grillage pour la chapelle Notre-Dame. Les clameurs de quelques connaisseurs en imposèrent aux auteurs du projet de destruction, et il fut remplacé. En 1777, on le déplaça de nouveau, sous prétexte de commodité pour le reposoir du Jeudi-Saint, qui n'avait jamais été dressé dans la chapelle Notre-Dame, et qui cette année y fut placé *ad hoc*. Il ne s'est pas relevé de cette dernière chute; et sa destruction, concertée entre un artisan et un paysan, a été consommée dans le mois d'octobre 1778. Pour l'envoyer *au poids-le-roi* et ensuite au fondeur, on a saisi l'absence d'un chanoine qui avait manifesté son opposition à cet attentat. Enfin, pesant deux milliers environ, il a été livré pour 1200 livres. Les besoins de l'instant naissaient, soit d'une entreprise de monture économique dans laquelle le chapitre a jeté une somme de 200,000 livres, et qui a eu le sort des entreprises de ce genre formées sous l'abbé Terrai; soit du projet formé d'orner le chœur de la cathédrale d'embellissements de goût, sous la direction des destructeurs du tombeau d'Hervée; soit de prendre un suisse et de le harnacher à l'instar de celui de la cathédrale de Paris ¹. »

Voici l'épithaphe :

*Præsul Trecensis, prius autem Parisiensis
Verbi divini doctor, de curte-morini*

¹ La cathédrale d'Amiens a conservé la tombe en bronze d'Evrard, évêque de la même ville, mort en 1223 comme l'évêque Hervée. Le tombeau de ce dernier avait nécessairement quelque analogie avec celui d'Evrard, et il serait possible de composer d'après le dessin d'une tombe gravée en creux, qui sans causer d'embarras et à peu de frais,

*Paupere gente satus, jacet Herveus hic tumulatus,
Cilicium, cordet, je junia, lamina ferri
Cum rectis corde faciunt me ad sydera ferri,
Anno milleno bis centenòque Viceno
Terno, reddo polo spiritum, et ossa solo,
Anno septeno deus quoque Pontificatus
Et sexto nonas julii transmigro beatus.*

Le chanoine Pierre d'Arbois, mort en 1376 et long-temps fournisseur de l'œuvre, est aussi inhumé dans la chapelle N.-D. Il avait donné 300 florins d'or à la cathédrale pour rétablir les quatre fêtes de la Vierge : la Purification, la Nativité, l'Annonciation et la Conception alors fort négligées.

Devant la chapelle N. D., près du puits qui existait derrière le chœur, est enterré Jean Braque, 71^e évêque de Troyes, qui mourut le 10 août 1375. On voyait sur sa sépulture une lame de cuivre sur laquelle était gravée son épithaphe; mais elle avait été enlevée depuis long-temps. En 1720, lors de réparations faites au pavé, on découvrit les ossements de ce prélat.

CHAPELLE DE L'ASSOMPTION.

Cette chapelle est une répétition symétrique de celle de Saint-Nicolas, et il n'y a que les vitraux qui présentent nécessairement une différence pour les sujets.

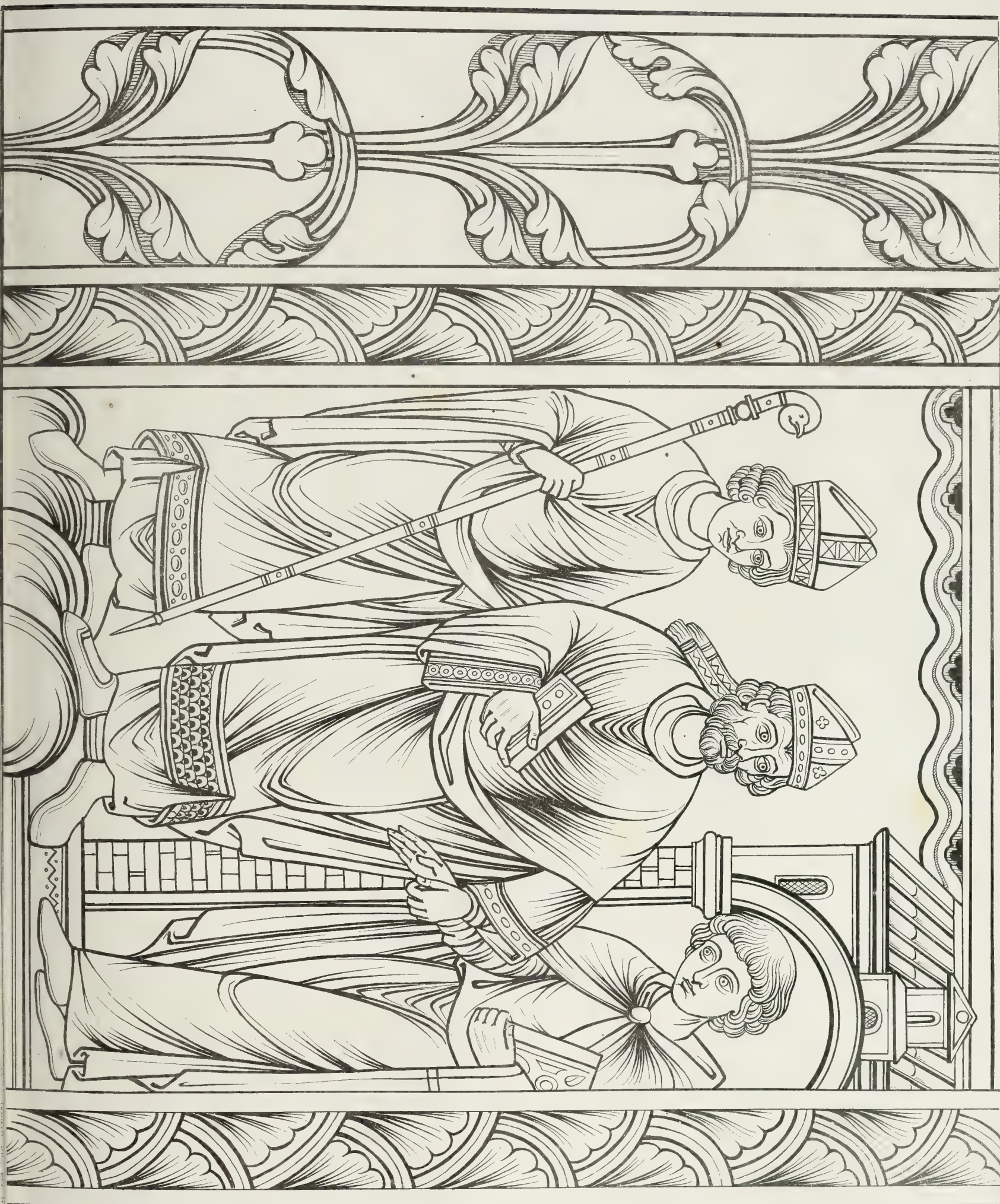
A la lancette du milieu, en haut, dans un cercle, la mort de la Vierge; elle est sur son lit, entourée des apôtres, et l'on voit son âme dans un grand nimbe, enlevée au ciel par deux anges. D'autres anges placés dans les angles que forment le cercle et l'ogive, sont dans l'action d'encenser. Dans des quarts de cercle au-dessous, on voit la fuite en Egypte, Jésus enfant, le Christ présenté au Temple. Le reste des vitraux a été enlevé.

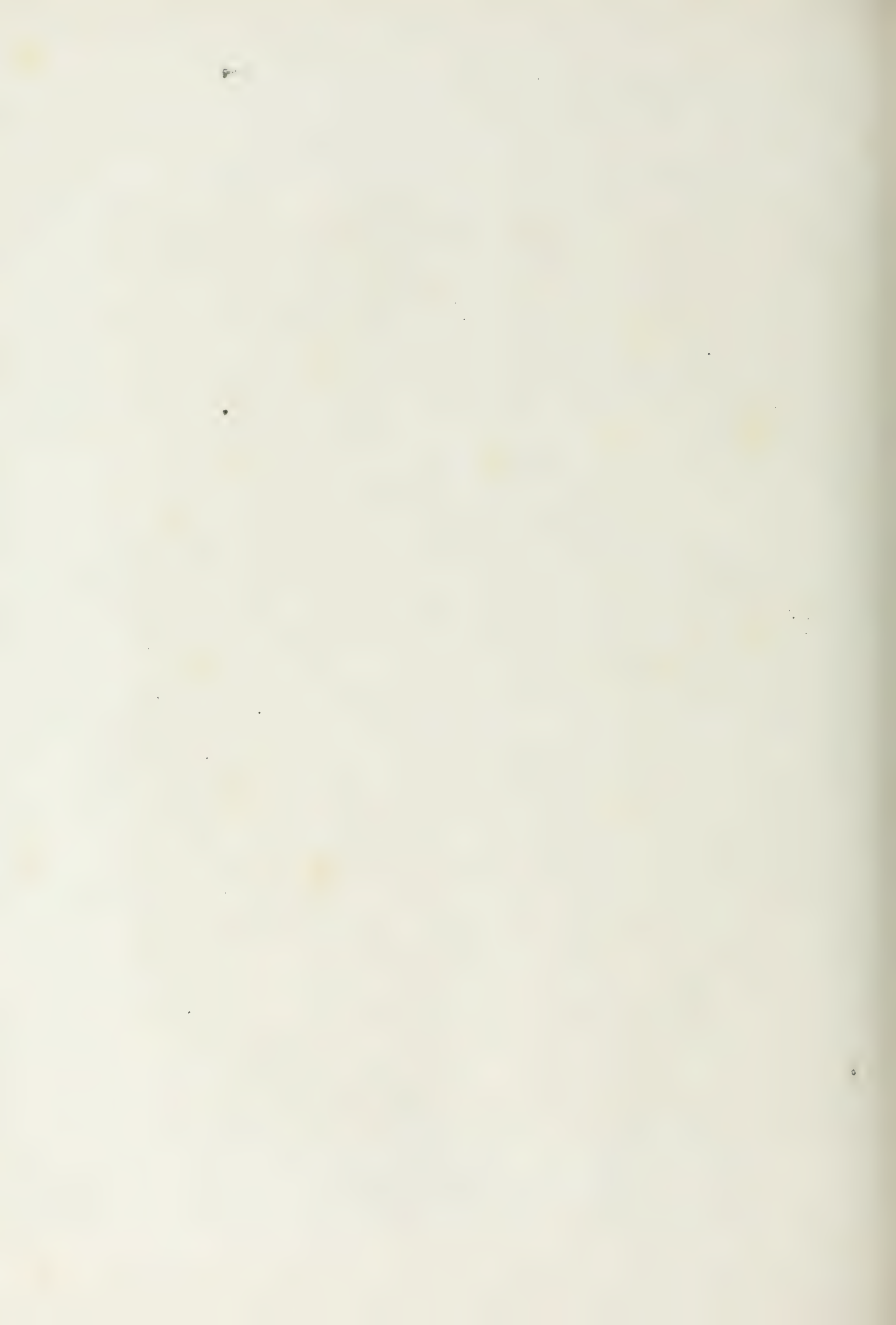
Dans les lancettes, des deux côtés, sont six cercles renfermant plusieurs sujets de la vie de saint Pierre. Au côté gauche, on le voit en présence de Jésus-Christ; — guérissant un malade; — amené devant Agrippa; — puis devant Néron, NÉRO; — avec Simon le magicien, au bas est écrit : *SANCTUS PETRUS SIMON MAGUS*; — enfin crucifié la tête en bas.

Le cercle inférieur de la lancette provient d'une autre chapelle; il représente le sacrifice d'Abraham. Le fond, qui est bleu, est damassé : ce travail indique une époque postérieure.

Le cercle supérieur de la lancette, à droite, représente Moïse et le buisson ardent. Il est de même tiré d'autre part, ainsi que le cercle inférieur qui offre pour sujet le serpent d'airain. Les fonds sont aussi ouverts en manière de rinceaux. Les bordures modernes de ces vitraux, résultat d'un premier essai, ont été exécutées à Troyes, il y a quelques années, par MM. Arnaud et Bethéder, qui en ont pris le dessin sur une bordure de l'église de Chartres. La première lancette de chaque côté était vitrée en verre blanc, grisailles composées de cercles et de lozanges enlacés; on les a enlevées mal à propos pour les placer dans une chapelle de la nef où nous les avons signalées.

remplacerait le tombeau d'Hervée dont on rapporterait exactement l'épithaphe. La fabrique pourrait d'autant plus facilement se faire honneur de cette restitution, qu'elle possède plusieurs tombes entièrement effacées parmi lesquelles on pourrait choisir la plus convenable.





Avant les événements de 1792, on voyait dans cette chapelle le tombeau de Jacques de la Noë, chevalier qui avait fondé, dans cette même chapelle de l'Assomption, la fête de la Conception de la Vierge. Il était représenté à genoux, ayant à son côté Marguerite de Potangis, sa femme, tous deux de grandeur naturelle. A son bras gauche il tenait suspendu son écu ou bouclier, groupé avec son épée passée en bande derrière. Ses armes peintes et gravées sur l'écu, étaient d'azur, échiquetées d'argent, à la bande de gueules chargée de trois coquilles d'or. Jacques de la Noë mourut en 1374. Il avait fondé aussi, à cause de sa femme, la chapelle Sainte-Marguerite, à Saint-Urbain. De son temps vivait son frère Henri de la Noë, chanoine et doyen de la cathédrale, à laquelle il avait laissé une somme considérable, pour des fondations pieuses.

Le tableau du rétable qui représente l'Assomption, est une copie du Guide qui, dit-on, a été apportée de Rome; la toile de ce tableau étant en très-mauvais état, la peinture en a été transportée sur une toile neuve, par feu Cossard, peintre à Troyes.

Le rétable, composé de deux colonnes d'ordre corinthien, supportant entablement avec fronton, est fort peu en harmonie avec l'architecture de la chapelle qu'il obstrue par son volume énorme; on a lieu d'espérer qu'il sera bientôt enlevé. La décoration que va recevoir la chapelle N. D. en fera bien mieux sentir la nécessité. Il serait aussi à désirer que la fabrique adoptât un dessin uniforme, mais simple, pour toutes les chapelles du pourtour du chœur.

Devant la chapelle de l'Assomption a été inhumé Claude Vestier, doyen de l'église de Troyes. Son épitaphe gravée sur une table de marbre noir, et qui se voyait tout proche, avait été enlevée, mais elle va être remplacée par les soins de la fabrique. La voici :

*CLAUDII VESTIER quem familiæ nomen et civica maiorum
monia
Clarum Trevis fecerant fecit virtus propria clariorem.
Pietate in deum non solum emicuit, sed clero et choro cui ad
fuit semper pro fuit, et
LXV annis canonicus et LIII. Decanus ecclesiæ huic Præ
fuit nusquam defuit.
Cultus divini avidus et non invidus Æmulator, pueros choristas
duos Sumptibus
Suis quatuor mille librarum ad cæteros perpetuo advenxit,
altarisque præcipui.
Aræ antea humilis ad decentem eminentiam, picturarumque
circum vetstate.
Offuscatarum reformationi contribuit.
HANC Ædiculam beatæ Virgini conceptæ dicatam marmore
et avro crustatam
Adstruxit, ac processione annua eodem conceptionis festo, et
sacrificio
Solemni die obitus, in perpetuum fondato et indicto, utrumque
illustravit
Excitandisque posterorum beneficis animis, nonnulla terræ
Iugera ac
Prædia fabricæ ecclesiæ testamento legavit.
Thecam Beatæ Mastidiæ sacram unâ Sanctæ Genovefæ
argentea*

*Magine sua liberalitate decoravit, et ne quem pietatis et munificentiæ
Haberet superstitem aut victorem, ornamenta serica, purpurea
auro et
Argento intexta quantum seffecerint sacerdoti celebranti et
asseclis
Memorabili largitate suæ ecclesiæ consecravit, cui nec non
alia extant
Ejus zeli monumenta
Quem terra pivm, amicvm, sincerum vidit mors invidit, et qui
pietatis
Opus vivens absolvit, naturæ debitum solvit.*

VI^o KAL. MART. A^o M^o DC^o LIII^o.

R. I. P.

CHAPELLE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL.

Cette chapelle, qui est une répétition exacte de celle qui est vis-à-vis au côté du nord, n'a conservé que trois panneaux d'anciens vitraux du XIII^e siècle : à la partie supérieure de la fenêtre du milieu, sous l'ogive, la création de l'homme et de la femme; au-dessous, reproches faits à Adam; Adam et Eve chassés du paradis. Ces peintures sont d'un ton très-coloré; mais le dessin est altéré par l'effet d'un feu trop vif lors de la recuison.

Depuis 1806, la chapelle de Saint-Pierre et Saint-Paul est dédiée à saint Appolinaire et à saint Pie, en mémoire du passage du pape Pie VII à Troyes lorsque ce pontife retournait en Italie après avoir sacré Napoléon à Paris. Le souvenir de cette visite du saint-père est consacré par un tableau que nous devons au pinceau de M. de Montabert, auteur d'un traité complet de peinture. Pie VII est représenté au moment où, arrivé devant la porte principale de l'église cathédrale, il y est reçu par monseigneur de la Tour-du-Pin-Montauban, évêque de Troyes. Sous le tableau on lit :

*Sub. SS. Pii et Appollinari invocatione.
Altare hoc erigi concessit Pius VII pont. max ab
Ill.^{mo} ac RR.^o DD.^o Ludovico Appollinari de la Tour
du Pin Montauban, archiep.^o epis.^o Trecentensi in hac
Ecclesiâ solemniter receptus die 6 aprilis.
Anno M.D.CCC.V.*

Le dessin de l'autel est de M. Gauthier, architecte à Paris. Le tableau était terminé lorsqu'on songea au rétable, et contre l'ordre, l'architecte fut obligé de subordonner son projet à la forme du cadre adoptée par le peintre.

A gauche de l'autel, sous l'arcature, on lit cette inscription gravée sur une table de marbre noir :

*Ad hujus altaris pedes
Sepultus jacet
reverend.^{mus} in christo pater
illustr.^{mus} DD.^{mus}
DE LA TOUR DU PIN MONTAUBAN,
Archiep.^{us} episcopus Trecentensis
Lugete sacerdotes et levitæ*

*Tenerimum patrem
Lugete oves optimum pastorem
Lugete pauperes
Hilarem et largum datorem
Lugete omnes pontificem
Omnibus omnia factum
Vt omnes faceret salvos
Obiit Trecis
28 novembris 1807.
Ætatis 63.*

REQUIESCAT IN PACE.

Au côté opposé est cette autre inscription gravée de même sur marbre noir.

*Ex decreto summi pontificis.
PII PAPÆ VII
Dato cabillonis 10 aprilis 1805.
Viso ab illust.^{mo} et reverend.^{mo}
DD.^{mo} Stephan.^o Ant. DE BOULOGNE,
Episcopo Trecensi
Imperatoris Elemosinario ordinario
et de ejus licentia publicato
Fidelibus rite dispositis
hanc ecclesiam et hoc SS.^{um} Pii
et Appollinaris
altare visitantibus
concessa fuit in perpetuum
Indulgentia plenaria
pro tribus cujuslibet anni diebus
videlicet
1^o Dominicâ post 10^{um} julii
ob festum S. Pii papæ et martyris
2^o Dominicâ 23^{um} julii
ob festum S. Appollinaris episcopi et martyris
3^o Dominicâ quâ celebrantur festum
SS.^{um} Petri et Pauli Apostolorum.*

Le cœur de monseigneur de Boulogne, évêque de Troyes, dont il vient d'être parlé, avait été apporté de Paris lors de la mort de ce prélat, en 1825, et placé dans une boîte de plomb scellée dans le mur à gauche de l'autel, avec l'inscription suivante gravée sur marbre noir.

*Hic meliore parte jacet
illustr.^{mus} ac reverend.^{mus}
in Christo Pater
DD. Stephanus Antonius
Comes de Boulogne
Archiep.^{us} episcopus Trecensis
Par Franciæ
Qui, dum viveret, optavit
Ut mortuus ad pedes pii antecessoris sepeliretur
Parisiis autem defuncti Præsulis
Corpus huc adduci non potuit
Ideoque, digna curante familia*

*Et toto clero Trecensi adprecante
Cor novi Athanasii hanc in capellam translatum
Et prope alterum Joannem elemosinarium
Rite depositum est.
Admirabilia sunt quæ fecit dixit, scripsit,
Et in omnem terram exivit sonus eorum.
Obiit 13 maii 1825
Annætat. 77.
REQUIESCAT IN PACE.*

En 1842, le corps de monseigneur de Boulogne, qui avait été enterré au mont Valérien, ayant été mis à découvert lors des travaux de terrassements pour les fortifications de Paris, le chapitre profita de cette circonstance pour le réclamer. Il fut ramené à Troyes et enterré avec cérémonie dans la chapelle devant l'autel.

On retrouve dans cette chapelle sous la couche de badigeon comme dans tout le pourtour du chœur, des traces d'ancienne peinture et de dorure encore très-fraîches.

Les piscines de toutes les autres chapelles étaient ouvertes en ogives sous l'arcature, avec un arc trilobé sur le tympan. Elles sont toutes murées aujourd'hui.

Sous la voûte de la travée, devant la chapelle, on voit une très-riche tombe en marbre noir, qui était précédemment placée devant la sacristie. L'inscription latine qui se lit dans le cadre tout autour, était formée de lettres en relief, qui sont aujourd'hui tellement usées par le frottement des pieds, qu'on ne peut plus en lire que quelques mots. Elle apprend cependant que le personnage autrefois inhumé dessous, était revêtu de la dignité de doyen. — Du reste le style des ornements qui accompagnent la figure appartient au beau temps de la renaissance.

Le personnage a la tête coiffée de son camail et appuyée sur un riche coussin d'étoffe damassée, sa chappe est retenue par une affique ornée de fleurs de lys, et il tient en ses mains un riche calice. Derrière la tête, on voit un rouleau déployé avec ces mots en gothique, *Miserere mei Deus*, les pieds sont posés sur un pavé vu en perspective ainsi que tout le portique; dans le fond est une tenture d'étoffe à fleurs de lys, disposée dans des lozanges et frangée par le bas.

Le portique formé d'un entablement complet, dont les moulures saillantes sont ornées de feuilles d'eau, porte une inscription dans la frise, illisible aujourd'hui. Deux pilastres ornés d'arabesques du meilleur goût et de médaillons sur les faces apparentes, supportent l'entablement; ils reposent sur des pedestaux peu élevés, dont la face est chargée d'un écu, où l'on voit un levrier courant.

Au-dessus de l'entablement sont trois petites arcades à plein cintre, flanquées de deux niches à contre-courbes réunies par un fleuron, un reste du goût gothique. Dans l'arcade du milieu, le christ couvert d'un manteau assis sur l'arc-en-ciel, les pieds sur le globe de la terre avec les bras étendus comme on le peint au jugement dernier. Dans les arcades latérales, deux figures debout avec des inscriptions, et dans les angles du cadre les quatre symboles des évangélistes, gravés en creux comme le reste. Cette tombe qui est vraiment un type remarquable de l'époque, est dans le même goût, mais plus riche que celle que nous avons indiquée à la première travée du collatéral de la nef au nord, laquelle est en pierre.

LE TRÉSOR ET LA SACRISTIE.

Le côté du nord, comme on vient de voir, offre une suite non interrompue de chapelles rayonnantes autour du chœur. Au côté méridional, la première de ces chapelles est remplacée par le bâtiment dit *le trésor*, que nous avons signalé déjà dans la description extérieure de l'édifice.

L'entrée de ce Trésor, qui se trouve aujourd'hui placée hors des constructions de Hervée, dans une chapelle contiguë construite au XIV^e siècle, existait certainement ailleurs. Nous allons essayer, à l'aide de quelques documents, de refaire cette partie du plan primitif.

Suivant l'abbé Tremet, on voyait encore au commencement du dernier siècle, au-dessus de la porte du Trésor, une petite horloge qui servait pour régler l'office¹.

L'article suivant, extrait *des comptes de l'œuvre*, constate que c'est de l'ancienne porte du trésor dont il s'agit.

« *En la sepmaine de saint Luc, évangeliste, pour apparillier la piscine dou cuer et faire un siège en pierre dure emprès lhuis du cuer par devers le reloige par Jehan Thiery, masson pour 6 jours par chascun jour 4 s. val. 24 s.* »

Il est bien clair par ce passage, *emprès lhuis du cuer devers le reloige*, que l'on a voulu désigner le côté de la porte du chœur le plus rapproché de l'autel. Or c'est précisément à la travée qui suit la porte latérale du chœur que correspond le bâtiment du Trésor. Le mur qui ferme ce Trésor de ce côté est extrêmement épais, et il est probable que deux portes devaient y être pratiquées, l'une pour descendre à la salle basse dont le pavé est de plus d'un mètre au-dessous de celui de l'église, et l'autre pour monter à la salle supérieure au moyen d'un escalier ménagé dans l'épaisseur ainsi qu'on le voit à l'église de Sens.

Le parement de ce mur a été renouvelé en pierre tendre lors de la suppression de l'ancienne porte d'entrée. On aperçoit vers l'est un jambage avec une portion de cintre surbaissé en pierre dure dont le contour se dessine aussi à l'intérieur. Mais le caractère ne paraît pas indiquer une construction primitive. Il est présumable du reste que le mur refait aujourd'hui entièrement lisse, était dans l'origine décoré d'une arcature semblable à celle que l'on voit aux bas-côtés et aux chapelles.

La salle supérieure du côté du chœur, maintenant ouverte dans toute sa largeur par une ogive, était fermée par un mur percé d'une ou deux fenêtres pour donner jour à la travée à laquelle il correspond. Des personnes âgées et dignes de foi, que nous avons

¹ L'horloge dont il est ici question avait un cercle horizontal sur lequel étaient placées les figures des douze apôtres en cuivre de deux pieds de proportion environ et qui frappaient les heures sur le timbre avec un marteau dont ils étaient armés. Au milieu on voyait Jésus-Christ avec la Samaritaine.

La partie supérieure était surmontée d'un cercle évidé sur lequel étaient indiquées les phases de la lune argentée sur un fond noir. Cette horloge avait été déplacée en 1479, comme on l'a dit, et placée sous une arcade du bas-côté du chœur, au nord-est, où elle est restée jusque vers la fin du dernier siècle.

À l'article *Despence pour le reloige*, dans les comptes de l'œuvre de 1379 à 1380, on lit que, *pour apparillier ledit reloige et faire tourner tout par la manière qu'il salait par marché fait en tasche a Precon de*

consultées, se rappellent avoir vu cette ouverture fermée par une grille de bois à laquelle était adossée une vaste armoire renfermant les archives de l'officialité. Aujourd'hui, au moyen d'une balustrade en bois fort peu gothique, cette salle est transformée en une tribune où les personnes de distinction viennent se placer les jours de grandes cérémonies.

De l'abside qui termine le bas-côté méridional on passe dans la sacristie, qui est contiguë au bâtiment du Trésor. Cette sacristie était originairement une chapelle construite en 1373 par Dreux ou Drouin, chanoine de Troyes, avec la permission de l'évêque Jean Braque, son oncle; le terrain sur lequel elle est assise appartenant à l'évêché. Il paraît, par plusieurs articles des comptes de recettes où il est question de cette chapelle, qu'elle avait conservé le nom de son fondateur. On lit sous l'année 1381 : « *Le sous-chantre de l'église de Troyes pour la chapelle feu Droyln de la Marche messire Ynard pour ses dymes de Sary..... x s.* »

Ailleurs on voit (registres capitulaires) que, le 6 d'août 1479, maître Pierre Legendre, prestre-vicaire ou clerc de Saint-Frobert, est mis en prison, d'où il ne sortit que le 3 décembre suivant, et condamné par les chanoines à une amende de deux livres de cire applicable à la chapelle Drouin, pour n'avoir pas sonné au passage de la procession du chapitre, comme il le devait.

Avant la construction de cette chapelle additionnelle, le bas-côté méridional était semblable en tout à celui du nord, comme on peut le reconnaître aisément à la direction biaise du mur resté en arrachement, et qui fait saillie à l'intérieur, ainsi qu'aux colonnettes qui décoraient la baie d'une des lancettes. La brisure que formait cet ancien mur dans l'étendue de la travée, se trouve redressée par un arc ogival qui soutient le couronnement. Mais l'intra-dos de la voûte de la nouvelle construction se trouvant en contre-bas de cet arc, on a fait au-dessous un plein-cintre qui forme actuellement la partie supérieure de la fenêtre à meneaux de bois qui surmonte la porte de la sacristie. Cette porte est une simple baie carrée, ouverte au milieu; mais indiquée de côté dans le plan de la ville dressé en 1749. Au surplus on a conservé pour couronnement à ce nouveau mur ainsi qu'à celui qui ferme le Trésor, le cordon qui règne sous les fenêtres dans tout le pourtour du chœur.

La voûte de la chapelle ou sacristie, comme on voudra l'appeler, est soutenue de nervures anguleuses qui prennent naissance sur des culs-de-lampes ornés de figures drapées et de légers feuillages appliqués aux angles rentrants des murs.

À la clef, point commun d'intersection de ces nervures, est un médaillon sculpté dont le sujet est assez singulier pour être signalé.

St.-Marc demorant a Chalons par Errard de Vitel Jehan Martin chanoine de Troyes et chanoines de saint sépulcre pour ce . . . 7 liv.

Pour le vin du marché dudit reloige 5 s.

Que pour repeindre ledit reloige et reffaire les ymaiges des heures p. marché fait en tasche a Denisot le peintre p. ce 100 s.

Pour rescrire les noms des mois de grosses lettres tournées et eserire et noter Antiohcus re. (sic) et reparer l'ymaige des signes et de celui qui fit premier ledit reloige et rougir les pièces de merrien paie audit Denisot. pour ce 20 s.

Et dans le courant de 1383 à 1384. *Pour recoler le kalendrier dou reloige tout autour de la roe et en plusieurs autres lieux par mess. Pierre le Royer pour ce 5 s.*

Dans un cercle orné des mêmes profils, on voit quatre figures entièrement nues : deux d'hommes et deux de femmes qui, les bras étendus, se tiennent par la main, et dont les jambes sont passées sur les cuisses les uns des autres, de manière à former comme une rosace d'entrelas, tandis que la partie postérieure et inférieure du corps repose sur une petite rose placée au centre. Beaucoup de personnes ont cru voir dans cette sculpture l'intention d'une obscénité révoltante ; mais nous pensons, tout en reconnaissant l'inconvenance de cette composition, qu'on n'y doit voir autre chose que l'un de ces caprices, souvent inexplicables, dont les sculpteurs des XIV^e et XV^e siècles qui n'étaient plus subordonnés à la direction sacerdotale, n'ont laissé que trop d'exemples sur nos monuments religieux.

Les deux fenêtres sont divisées chacune par trois meneaux sans base qui forment, par leur réunion à la partie supérieure, des ogives trilobées et un quatre-feuilles anguleux qui conservent parmi les verres blancs quelques restes des bordures d'anciens vitraux. Les profils de la baie et ceux de la base de la fenêtre n'offrent que de simples retraits qui se raccordent à angle droit.

Sous un arc ogival construit dans le but de conserver les jours de la salle supérieure à l'est, est percée la porte qui conduit à la salle basse du Trésor ; c'est une baie carrée ouverte après coup et dont la partie supérieure est soutenue par une barre de fer. A droite de cette porte est celle de l'escalier par lequel on arrive à la chambre du custos construite sur la voûte de la chapelle. Vers le milieu de la hauteur, une porte à linteau plat, ouverte en 1801 dans la cage de cet escalier, donne accès à la salle supérieure du Trésor, au moyen d'un arc surbaissé en briques jeté comme un pont dans la direction d'une des ouvertures carrées qui l'éclairent au sud et dont on a descendu la base jusqu'au niveau du pavé. C'est à la même époque, sans doute, que fut supprimée l'ancienne entrée du côté du chœur.

Sur les murs et sur le noyau, à la partie supérieure de l'escalier, sont gravés les noms de plusieurs gardiens du Trésor avec les dates de leur temps¹. Plusieurs ouvertures en forme de meurtrières tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de la chapelle, donnent jour à l'escalier.

La chambre du custos, qui n'a qu'un simple plafond, est éclairée par plusieurs petites fenêtres carrées et renferme une cheminée. Au nord, le couronnement du mur de l'abside, que l'on a été obligé de redresser, est porté par un arc très-surbaisé soutenu de deux arcs en retrait, avec les arêtes coupés en biseau ; plus bas, est le plein-cintre qui soutient l'intrados de la voûte, ainsi que nous l'avons dit, et dans le mur assez mince qui remplit l'intervalle de ces arcs, une ouverture carrée percée sur le chœur, pour faciliter la surveillance au custos, qui, dans le temps, occupait cette chambre.

A l'est, une ouverture plein-cintre qui pénètre en plongeant les deux murs appliqués, permettait au custos d'observer l'intérieur de la salle supérieure, aujourd'hui transformée en tribune, ainsi que nous l'avons dit.

Avant de quitter la salle du Trésor, nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt de mentionner en passant quelques objets curieux

qui s'y trouvent encore réunis après les pertes irréparables qu'il a éprouvées.

Le plus intéressant et le plus ancien de ces objets, sans contredit, est un coffret d'ivoire, teint en pourpre et orné de bas-reliefs, qui a été apporté de Constantinople à Troyes, vers l'an 1205, par J. Langlois, chapelain de l'évêque Garnier de Traisnel, qui mourut en Orient.

La planche que nous joignons ici offre le développement de ce coffret, sur toutes ses faces et de grandeur d'exécution.

En commençant par le bas-relief qui orne le dessus, on reconnaît tout d'abord au costume des figures que le sujet appartient à l'histoire byzantine. Au milieu du cadre qui est formé d'une plate-bande creusée de deux filets légers, on voit une enceinte circulaire crénelée, figurant une cité, dans laquelle est ouverte une grande porte à deux vantaux. Au-dessus des murs s'élève un monument qui en occupe tout le diamètre, et qui a tous les caractères d'une vaste basilique ; elle est divisée en trois nefs qui ont chacune une porte : celle du centre est surmontée d'un dôme éclairé par des fenêtres plein-cintre coupées d'une croix grecque. Les parties latérales ou bas-côtés sont éclairés par des fenêtres semblables, couvertes d'un toit formant pignon sur le devant, et surmonté d'un dôme plus petit que celui du centre.

A toutes les ouvertures de cet édifice, ainsi qu'aux créneaux de l'enceinte, on remarque des figures des deux sexes, qui sont placées là pour être, comme on va le voir, spectateurs d'un événement. A la porte de la cité, on voit paraître une princesse suivie de deux de ses femmes et qui tient en ses mains un diadème.

De chaque côté de cette muraille crénelée, on voit un guerrier dans un costume et dans une pose absolument identiques, mais tourné en sens inverse comme si l'un était la contre-épreuve de l'autre. Ces personnages qui paraissent ainsi s'éloigner dans une direction opposée, portent pour vêtement une cuirasse formée d'écailles renversées et terminées sur les cuisses et sur le bras par des espèces de lambrequins. Leurs manteaux agraffés sur l'épaule droite, à la manière antique, flottent au gré du vent. Leurs jambes sont armées de bottes serrées et canelées transversalement, et leurs pieds reposent sur un étrier carré. Les avant-bras sont entièrement nus et ils tiennent chacun une lance à la main.

Au lieu d'un casque qui eût complété le costume militaire, l'artiste leur a donné un riche diadème orné de pierreries avec deux pendants en perles, comme ceux des empereurs d'Orient ; on voit qu'il ne voulait pas qu'il y eût d'équivoque sur la dignité de ces deux personnages.

Les différentes pièces du harnais des chevaux sont formées de larges bandes, de cuir probablement, et ornées de pierreries et de perles. La selle est de forme arrondie et bordée de perles. De la pièce du poitrail et de celle de la croupe pendent, pour ornement, des croissants de métal bien caractérisés ; on sait que cette image de la lune était adoptée par les souverains de l'Orient, et que les Turcs, après la conquête de l'empire grec, conservèrent ce signe du croissant.

Tout se réunit donc pour faire reconnaître dans les deux figures équestres du dessus du coffret, un empereur grec de Constantinople représenté en double effigie. Le moment exprimé est celui d'un départ : le souverain quitte sa capitale ou une autre résidence

¹ Les plus anciens sont *Meony*, 1570, et *Henry*, 1570 ; *Pierre Aubry*, 1594 ; *Joannes Mergey*, 1603 ; *Lopin*, 1622 et 1625 ; *Maître Sébastien de Saint-Mards*, custos, 1611 ; *Pierre Guillaume*, custos, natif d'Herbice, 1625.

Devant



Côté gauche



Côté droit



Développement d'un Coffre Decore teint en pourpre apporté de Constantinople à Sigeac en 1303. (Museum de la Ville de Paris)

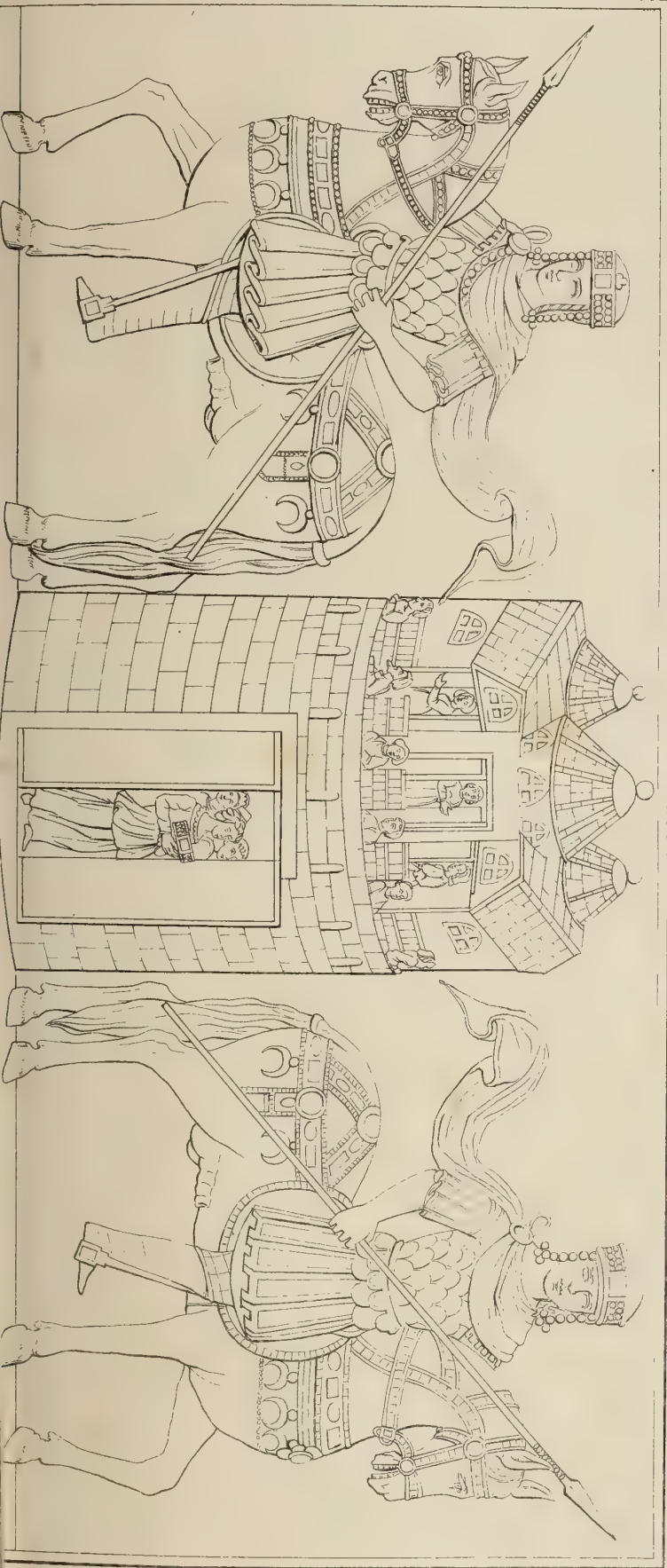
(Museum de la Ville de Paris)

Figure archaïque & l'étrusque dans le Dip. de l. 1. 1.

Derrière



Dessus



impériale, et la princesse que l'on voit sur la porte de la ville, assistant à ce départ, n'est autre qu'une impératrice qui vient de recevoir le pouvoir suprême des mains de son époux, pendant le temps de son absence. Ce qui est exprimé par le diadème impérial qu'elle tient entre ses mains, comme la cuirasse et la lance dont le prince est armé, indique que c'est pour une expédition guerrière qu'il s'éloigne de son palais.

Rien ne s'opposerait, dans ce cas, à ce que la cité figurée ne soit la ville impériale, Constantinople elle-même, désignée par le dôme de l'église de Sainte-Sophie, son plus bel édifice.

Le bas-relief du devant du coffret représente une chasse au lion. Le fier animal que l'on voit occuper le milieu du tableau et dont le cou est déjà percé de deux flèches, se dresse furieux contre un cavalier lancé au galop, qui, en se retournant, s'apprête à le frapper de son épée. Ce cavalier que l'on voit à droite est armé d'une cuirasse imbriquée semblable à celle des figures du dessus du coffre, et d'un bouclier rond passé au bras. Au côté opposé, un autre cavalier dans un costume pareil, à l'exception du casque qui est orné d'une crinière, décoche une flèche au lion, en se retournant sur son cheval lancé aussi au galop, dans un sens opposé au premier.

Sous les chevaux, le sculpteur a représenté un buisson privé de feuilles, peut-être pour indiquer la saison dans laquelle cette chasse eut lieu.

Au costume du chasseur, aux harnais perlés de son cheval qui, quoique plus simple que celui du bas-relief supérieur, ne convient qu'à un prince souverain, il faut reconnaître encore un des empereurs grecs d'Orient qui ayant tué un lion de sa main, a été représenté dans cette action courageuse. La double effigie n'a pas ici simplement pour but de remplir le champ du cadre, mais d'exprimer deux circonstances de cette chasse où le prince combattit le lion de loin d'abord, à coups de flèches, ensuite de près, à coups d'épée.

Le bas-relief sculpté derrière le coffret offre encore, sans nul doute, le même personnage, mais seul, à pied, et combattant un énorme sanglier qu'il perce de sa lance. Il est armé d'une cuirasse toute semblable à celle des autres bas-reliefs, et d'un casque sans cimier. Son manteau, tombé sous ses pieds, indique probablement une des circonstances de la lutte animée qui eut lieu. Le champ du cadre est rempli par trois chiens qui, le col orné d'un collier avec un grelot, sont lancés sur le terrible animal; le premier se trouve placé au côté gauche au-dessous du chasseur, car il n'y a aucune idée de perspective dans cette sculpture; le second dans une pose absolument la même, mais retourné, attaque le sanglier par derrière, et le troisième, lancé de l'angle supérieur du cadre semble lui tomber sur la croupe.

Au milieu du tableau est un arbre, dont le tronc est caché en partie par le corps du sanglier: il est formé de quatre branches chargées de feuilles et recourbées symétriquement des deux côtés. Au centre s'élève une tige terminée par une grosse fleur, pour désigner peut-être le printemps, saison où cette chasse aurait eu lieu.

Les deux extrémités du coffre présentent le même ornement, à de très-légères différences près. Au milieu du cadre est un oiseau fantastique posé sur une espèce de culot d'où naissent deux tiges déliées dont les rameaux roulés en volutes, et chargés de feuilles et de fleurs, remplissent le champ de chaque côté.

Lorsque ce coffret curieux fut apporté à Troyes, il contenait des

reliques et la cathédrale doit à cette seule circonstance de l'avoir aujourd'hui en sa possession. Son antique usage était bien différent. Il était destiné, comme tous les coffrets de ce genre, à contenir les bijoux et autres objets précieux des princesses de la cour, ou des impératrices auxquelles les empereurs les offraient ordinairement en présent, après y avoir fait représenter quelques-unes de leurs prouesses. Tout porte donc à croire que notre coffret byzantin avait une pareille destination, et qu'il provient du mobilier impérial, comme semble le prouver la couleur de pourpre dont il est encore empreint, couleur qui, comme on sait, était affectée exclusivement aux empereurs et aux rois.

Quant à l'époque où le travail du coffret aurait pu être exécuté, on ne pourrait la connaître qu'à l'aide de documents historiques dont nous sommes privés; les faits qui y sont représentés sont simples en eux-mêmes, et l'histoire que nous avons consultée n'a pas pris soin de les enregistrer. Il est à regretter, sous ce rapport, que ce curieux petit coffre ne porte pas d'inscription, comme cela est assez ordinaire aux ouvrages en ivoire. Le seul nom d'un personnage nous eût aidé à déterminer le sujet d'une manière plus positive et à fixer son âge, conséquemment.

Dans cette incertitude, nous avons réclamé l'assistance de deux érudits membres de l'Académie des inscriptions, et très-versés dans l'étude des monuments du genre de celui-ci: ce sont MM. Emeric David et Hase.

Le premier, d'après l'inspection du costume des deux cavaliers du bas-relief supérieur, ainsi que de l'architecture du château et des dômes qui le surmontent, en attribue l'exécution à la fin du 10^e siècle, ou tout au commencement du 11^e; c'était aussi l'opinion de M. Hase, mais ces deux savants, par une sage réserve, se sont abstenus de rien décider pour le sujet.

Quoi qu'il en soit, le précieux coffret du Trésor de la cathédrale a pour la ville de Troyes un intérêt tout particulier, il est aujourd'hui le seul souvenir, l'unique monument qu'elle ait conservé de cette mémorable conquête de Constantinople, à laquelle son évêque et ses plus nobles habitants avaient pris une part aussi active que glorieuse.

On peut voir encore au Trésor une soixantaine de pièces de cuivre émaillées, ciselées et dorées, ouvrage du douzième siècle, qui proviennent des tombeaux détruits des comtes de Champagne Henri I^{er} et Thibault III son fils; elles représentent pour la plupart des ornements, des sujets de la Bible et de l'histoire du christianisme jusqu'à Constantin. La fabrique les conserve avec soin dans le but très-louable de les appliquer plus tard à une chaise qui serait, par sa forme, susceptible de les recevoir.

On remarque aussi plusieurs autres pièces, 1^o une grande plaque de cuivre jaune dorée, ciselée, découpée comme un quatre-feuilles, et autrefois couverte de pierreries qui formaient, dit-on, le milieu d'une grande croix processionnelle;

2^o Un coussin d'étoffe de soie couleur jaune d'or. Le fond représente des feuillages légers dont les tiges parallèles sont terminées par une grosse fleur du genre des tulipes et de couleur bleue; d'un côté ce coussin est traversé par une bande large de deux à trois pouces, de couleur vert clair divisée par un ornement en manière de lettres arabes, alternant avec la figure d'un paon qui fait la roue, et de la queue duquel naissent des espèces de rinceaux légers

qui remplissent le fond. On prétend que cette étoffe a été fabriquée en Orient, du temps des croisades. Le coussin, du reste, était placé dans une châsse, sous la tête d'un des corps saints apportés à Troyes, au commencement du treizième siècle.

Nous citerons encore parmi les objets curieux du Trésor, indépendamment du livre de Psaumes du comte Henri, un Evangélaire in-4°, écrit dans le douzième siècle, avec de fort belles lettres capitales peintes et dorées. Un texte d'Evangiles, manuscrit moderne, mais dont la reliure est enrichie de cornalines intaillées, qui ornaient, dit-on, plusieurs reliquaires apportés d'Orient à Troyes, à la même époque que le coffret. Parmi ces intailles, on retrouve la figure de l'Apollon publiée par le comte de Caylus.

La châsse de saint Loup, ouvrage précieux du 15^e ou commencement du 16^e siècle, a été détruite avant la révolution, par suite de la manie qu'on avait alors de tout refaire à la moderne. Celle qui existe aujourd'hui n'est qu'un ouvrage insignifiant et de mauvais goût; ce qui la rend intéressante, c'est la suite d'émaux précieux de 4 pouces et demi de haut sur 4^e de large, qui proviennent de l'ancienne châsse, et que l'on a conservés. Ces émaux sont d'une finesse d'exécution admirable et d'un goût de dessin qui rappelle les premières écoles d'Italie. Il y a des parties rehaussées d'or, et les pierrieres qui ornent les chappes ou autres costumes, sont simulées en relief. Ils sont disposés autour de la châsse dans une suite d'arcades demi-circulaires; mais on voit aux traces qui restent qu'ils avaient occupé des cadres en arc trilobé. Il y a cinq émaux sur chaque grande face de la châsse et trois seulement aux extrémités; en tout seize. Dans le soubassement au-dessous de chacun des sujets, on lit une légende en gothique angulaire; mais il n'y en a que quatorze de conservées. Les lettres sont bleues, sur un fond blanc. On y voit :

Commant Saint-Loup luy
estant chevalier espousa
la seur de monseigneur
S.=Hylaïre

Commant S.=Loup prynt
congïe de sa femme
pour entrer en relngyon

Commant S.=Loup entra
en religion et print
labbit à lesniause

Commant S.=Loup luy
estant religieux fut
esleu pour estre evesque

Commant S.=Loup fut
sacre evesque de la
cytee de Troyes

Commant S.=Loup Z S.=Germain
baillerent labbit de religion à
sainte Geneviefve

Commant les diables
volurent ampescher S
Loup en passant p. Bretagne.

Commant S.=Loup repulsa
lerreur pelagienne ou
pays d'Angleterre

Commant S.=Loup envoya
S. Memor au-devant d'Utile
avec ses deux enfans de cueur

Commant S.=Loup alla
ensevelir S. Memor et ses enfans
qui furent occis

Commant S.=Loup préserva
la cyten de Troyes du roy
athille et des Vandres

Commant S.=Loup délivra
de prison grand no.bre
de bourguignons

Commant S.=Loup guerit
une femme qui
estait paralatique

Commant S.=Loup gara.tis
une fille qui estait infectée
du serpent venymeur.

A l'arcade du milieu, extrémité de la châsse, l'émail qui est sans inscription présente pour sujet un martyr : un jeune homme à genoux, les mains jointes et incliné sur un tombeau ou cercueil, probablement celui de Saint-Loup, va avoir la tête tranchée d'un coup d'épée par un homme dont le costume assez riche, paraît indiquer que ce n'est pas un bourreau. Le bras de ce dernier est retenu par la mort, figurée par un homme nu, avec une tête de squelette et les bras décharnés.

A l'extrémité opposée, entre le mariage de saint Loup et le miracle de la jeune fille délivrée du diable, on voit saint Loup sur un trône, tenant sa crosse d'une main et de l'autre une épée dont il renverse un monstre ailé, symbole de l'hérésie. Autour du saint sont des assistants de tout âge et de tout sexe, plusieurs d'entr'eux sont agenouillés.

L'abside du bas-côté méridional devant la sacristie du chœur, était originairement une chapelle dont le nom s'est perdu. Elle était connue, dans les derniers temps, sous la dénomination de *Chapelle de Champigny*, du nom de son fondateur Jean de Champigny, chanoine de Saint-Pierre, de Saint-Etienne et de Saint-Urbain de Troyes, chanoine de Rheims, de Lille et de Cambrai, curé de Saint-Remi, de la Madeleine et de Saint-Frobert de Troyes, et enfin collecteur des deniers de la chambre apostolique dans la province de

Rheims¹ ; mort à Lille, le 25 février 1399. Son corps, apporté à Troyes, a été inhumé devant l'autel de sa chapelle, sous une tombe de marbre noir, incrustée de bronze, et sur laquelle était ciselée sa figure de grandeur naturelle, avec des accompagnements dans le goût du temps. La richesse de cette tombe a causé sa destruction ; mais il reste des accessoires de l'autel, une piscine à contre-courbe avec une corniche ornée de feuillages et d'un écu portant une bande chargée de trois coquilles : le tout peint en couleur qui réparait sous le badigeon. L'autel appliqué au mur avait nécessité la suppression d'une colonnette de l'arcature, dont les courbes raccourcies sont soutenues en remplacement du chapiteau, par un corbeau couronné d'un boudin et orné d'une figure d'ange vêtu d'une robe et tenant une petite couronne.

Etienne de Refuge, chanoine-célier de la cathédrale de Troyes, est aussi enterré vis-à-vis l'autel, dans la chapelle de Champigny².

Devant la porte de la sacristie, on voit encore plusieurs tombes : l'une en marbre noir, porte seulement une longue inscription qui rappelle le nom et les fondations d'un chanoine de l'église de Troyes. La voici :

Claudius Huot presbyter hujus insignis ecclesiæ Trec^s canonicus providens tam suæ quam parentum salutis dedit inter vivos et testamento legavit viginti quatuor mille libras tironenses, promissæ propitiationi sibi et defunctis parentibus solemniter musico cantu in choro dictæ ecclesiæ a venerabilis dom. decano et canonicis uno quoque die lunæ per annum in perpetuum celebrandæ cum Psalmo de profundis eodem cantu, et collectis assuetis in finem super præsentis sepultura, adstante clero, per sacerdotem recitandis ut latius continetur in tabulis receptis, per Joannem Jacobum Chastel notarium Regium Trecensem Die sexta februarii anni millesimi sexcentissimi sexagesimi quinti.

*Obiit secunda Januarii
M. DC. LXV.
R. I. P.*

La seconde qui est plus grande, mais en pierre seulement, n'offre de même qu'une inscription latine ainsi conçue :

**D. O. M.
FRANCISCVS BOILLETOT
PRESBITER
CANONICVS
HVIVS ECCLESIE
HOC SVB LAPIDE
TVMVLATVS EST
OBIIT ANNO SALVTIS
1694
NOVEMBRIS 28 ETAT.
REQUIESCAT IN PACE.**

Enfin, une troisième tombe placée sur la même ligne, offre la

figure d'un chanoine, gravée en creux ; il est en habit de chœur, sous un portique circulaire, surmonté d'un fronton et dans la pose consacrée. Les mains et les pieds sont incrustés en marbre, ainsi que la bande qui renferme l'inscription, devenue illisible aujourd'hui. Le dessin indique le xvi^e siècle.

La clef de voûte de la travée devant la porte du chœur est ornée d'un médaillon représentant Jésus-Christ assis sur son trône, au milieu des symboles des évangélistes ; le bœuf est sous ses pieds. A la deuxième travée du second collatéral, le médaillon de la voûte représente Samson déchirant la gueule du lion. Toutes les autres clefs de voûte devant la chapelle Champigny étaient chargées d'écus armoriés qui ont été détruits à la révolution.

Près de la porte dite de l'Evêque, qui conduit dans la cour du palais épiscopal, on voit deux tombes dont la première en pierre et de petite dimension, offre la figure d'un jeune élève vu de trois-quarts, agenouillé, les mains jointes et vêtu d'une longue robe à larges manches. La tombe est sans encadrement. Au bas on lit l'épitaphe suivante en gothique angulaire :

Cy gist Simon Therron, clerc chapelain de Sainte Hélène en ceste église neveu de Mefs. Jacques Rossignol prestre chanoine scelleur de Troyes, qui trespassa le VII^e jour de Novembre l'an de grace mil III^e LVII. Priez Dieu pour luy.

Sous la même voûte, une autre tombe en marbre noir et d'assez grande dimension, offre cette inscription ménagée en relief :

*Nobili et erudito viro Joanni
Curtio supremæ parisiensis. curiæ
Advocato singulari amico, qui obiit
Tertio idus decembris 1562 posuit,
Jacobus de Villemel hujus ecclesiæ
Decanus..... hoc
Marmore posuit.
Qui obiit anno 1560 die ix mensis
Decembris duorum anima
In pace requiescant.*

C'est sous la même voûte, aussi, que l'on voyait autrefois appliqué au mur, sous la fenêtre, un monument de très-grande dimension que la tradition populaire attribuait à quelques personnages anglais morts à Troyes pendant l'invasion, sous Charles VI.

C'était, selon Grosley que nous copions ici textuellement :

« Un tombeau sans inscription, formant un massif de sept pieds de longueur sur cinq de largeur ; on y voit couchées deux figures de grandeur naturelle, joignant les mains : celle qui est à droite représente un homme armé, l'autre une femme ; les armes et les habillements de ces deux figures paraissent appartenir au quatorzième siècle. Derrière la tête est un Père Éternel, cantonné de deux anges ; et trois niches appliquées au mur sont remplies par

bâtir une chambre au-dessus de l'autel de Champigny, pour y loger les marguilliers prestres. Mais ce projet n'eût pas d'exécution. Ces marguilliers-prêtres étaient au nombre de deux et gardaient l'église chacun une semaine tour à tour. Ils furent remplacés depuis par un gardien ou custos, qui fut logé dans la chambre au-dessus de la sacristie ou chœur.

¹ Le Dictionnaire des arrêts cite Jean de Champigny comme un exemple notable de la pluralité des bénéfices.

² On voit dans les registres capitulaires qu'en 1448, au mois de juillet, le chapitre envoya deux chanoines à Jean Légusé, évêque de Troyes, qui était à Paris, pour lui demander avis sur le dessein qu'il avait de faire

les figures de Jésus-Christ, de la Vierge et d'un ange qui tient un encensoir : le tout de grandeur naturelle. Au-dessus du tombeau s'élève, dans sa longueur et largeur, un baldaquin carré, en forme de grand voile, dont les deux angles extérieurs sont soutenus et paraissent enlevés par deux figures d'anges. Ce baldaquin est d'une hardiesse et d'un goût de dessin qui tient peu du gothique ; il est d'une seule pierre encastrée dans le mur.

La partie du massif qui répond aux pieds des figures, est presque entièrement remplie par deux grands écussons accolés. L'un est d'or à la fasce d'azur, l'autre est mi-parti, au premier, d'azur au lion d'or rampant, le fond de l'écu chargé de billettes sans nombre ; au second de gueules, à deux têtes de râteau d'argent à cinq dents posées l'une sur l'autre. Le second écusson présente les armes de Bourgogne-Réthel. Le premier est de quelque seigneur qui s'était allié dans cette maison, et à la connaissance duquel doit conduire cette alliance. Si c'était un lord d'Angleterre qui fût mort à Troyes, dans le temps de l'occupation des Anglais, cette découverte justifierait la tradition d'après laquelle on appelle ce monument le *Tombeau des Anglais*.

On sait que l'ancienne maison de Brienne portait d'azur au lion d'or semé de billettes de même.

Nous avons fait remarquer que plusieurs sujets peints sur verre, avaient été donnés par divers personnages ; celles qui étaient aux fenêtres du collatéral méridional sont détruites, et on n'y voit plus que les armes de France, celles de la ville et celles du chapitre, exécutées dans le xvi^e siècle. Dans les comptes de l'œuvre de l'année 1379, on lit que :

Jean de Damery verrier, avait marchandé de verrer la forme du milieu de la rameure devers chappre, au couste devers le revertière, mais qu'il s'en était allé.

Et que l'année suivante on avait payé pour le même objet :

A Jacquemin le verrier pour la forme du milieu de la rameure par devers chapitre au coste par devers le revertière en laquelle est l'ymaige de la resurreccion n^{re} S. où il a m^{re} xxxviii piez et demi de verre blanc pour chascun piez iii s iii d. — 73 l. 1 s. 8 d.

Pour remettre un penel de verrière en la forme ou est l'ymaige de S. Berthelmiel que le vent avait rompu les liens le 27 jour de novembre par Jacquemin le verrier . . . 3 s. 4 d.

A Jehan Thierry, en la semaine après occuli, pour mettre un quarteron rondel et les barreaux de fer en la forme que a fait verrier Robert Damance trésorier de monseigneur de Bourgoigne, pour 3 jours. 3 s. 9 d. — 11 s. 3 d.

Et à l'article recepte (1381 à 1382) :

Pour lxxxi (191) piez de pointure qui sont sur ledit verre blanc es ymaiges de ladite résurr. de sire Guill. de Hanneltel et de sa femme par piez x d. — Val. 7 l. 19 s. 2 d.

On remarque aux chapiteaux des premiers piliers du bas-côté méridional, plusieurs têtes sculptées de grandeur presque naturelle. Ces têtes portent un caractère d'individualité qui a fait penser que ce pourrait être les portraits de plusieurs maîtres de maçonnerie, qui ont construit le chœur de la cathédrale, mais ce ne sont que des conjectures. Il n'y a, du reste, aucune indication de costumes, le col de ces figures se trouvant engagé dans les feuilles du chapiteau. Les cheveux sont courts, plats et coupés de différentes manières.

Pour n'oublier aucun des noms connus des maîtres de maçonnerie de l'église, nous rapportons ici l'épithaphe d'une tombe qu'on voit à Saint-Nizier.

CY GIST
HONORABLE ET
SCIENTIFIQUE PERSONNE
M^{re} GABRIEL FAVEREA
EN SON VIVANT
M^{re} MASSON DE
LEGLISE ST. PIERRE
DE TROYES DECEDA
LE XX DE NOVEMBRE
1576.

La dernière inscription funèbre que nous ayons à relever est celle de la tombe de Nicolas de Mesgrigny, désigné évêque de Troyes, par François 1^{er}.

En haut de la tombe est gravé l'écu aux armes de la famille de Mesgrigny, l'une des plus anciennes de la noblesse du pays, avec la mitre et la crosse adossée.

Au-dessous on lit cette simple inscription gravée en grands caractères romains :

HIC IACET
NICOLAUS
DE MESGRIGNY.
RESURRECTIONEM
EXPECTANS OBIIT
XXIV. IANVA. ANNO
M DC XXIV.

Les nombreux détails par lesquels nous terminons cet article lui ont donné beaucoup plus d'extension que n'en comportait peut-être le cadre de notre ouvrage, mais nous avons pensé qu'il n'était pas sans utilité comme sans intérêt, de rappeler, autant que possible, l'état primitif du plus beau et du plus grand monument religieux que possède le département. Ces détails, nous le croyons, ne seront pas perdus pour l'avenir, le retour bien sincère qui se manifeste aujourd'hui vers les idées religieuses, et l'étude des monuments de moyen-âge, de laquelle on s'occupe sérieusement, donnent lieu d'espérer qu'un jour des hommes de foi et de goût, viendront continuer l'œuvre commencée, en rendant à l'intérieur de notre belle cathédrale, l'harmonie qu'il peut recouvrer, par le complément de ses vitraux peints, par la suppression de tous les prétendus embellissements modernes, qui le déparent, autant que par la conservation de la noble simplicité de lignes qui constitue sa grandeur et sa véritable beauté.

TROYES.

ÉGLISE PAPALE ET COLLÉGIALE DE SAINT-URBAIN.

Vers la fin du xiii^e siècle, un patriarche de Jérusalem, nommé Jacques Pantaléon, fils d'un pauvre cordonnier de Troyes, où il était né, fut élevé sur la chaire de Saint-Pierre. Suivant l'usage des pontifes de Rome, il changea son nom à son avènement, et prit celui d'Urbain IV^e.

Son élévation ne lui fit pas oublier sa ville natale, et dès le commencement de son pontificat, il résolut de la doter d'un splendide monument et d'élever, sur l'emplacement même de la maison de son père, un temple au vrai Dieu, afin de perpétuer le souvenir de son exaltation.

Le 20 mai 1262 il écrivit, aux abbesses et religieuses de N.-D.-aux-Nonains de Troyes, une lettre pleine d'onction où il leur expose les motifs qui l'ont déterminé à cette pieuse fondation.

Cette lettre curieuse commence pour ainsi dire l'histoire de notre monument, et il nous a semblé aussi convenable qu'intéressant d'en rapporter ici les principaux passages et de laisser parler le fondateur lui-même ¹.

Après avoir annoncé aux religieuses qu'il venait d'être choisi pour être le chef des fidèles, il leur dit : « Le jour que nous sommes monté sur la chaire apostolique, nous nous sommes, par une nomination et une vocation céleste, imposé le nom du bienheureux Urbain, pape et martyr. Voulant donc perpétuer à jamais, même après notre mort, dans la ville de Troyes, la mémoire de ce nom; dans cette ville à qui, parce qu'elle nous a donné naissance, l'on peut dire avec raison : *Et toi, ville de Troyes, tu n'es pas une des moindres* parmi les plus fameuses cités de la France, *puisque c'est de toi qu'est sorti le chef qui gouverne et conduit le peuple chrétien*; nous avons, à l'exemple de celui qui, comme on lit dans l'Écclésiaste : *a exalté notre demeure sur la terre*, résolu de rendre à jamais célèbre le lieu de notre naissance dans notre maison paternelle que nous vous avons donnée il y a quelques temps par un effet de notre bienveillance pour vous; nous avons, dis-je, résolu de faire de cette maison, qui nous a reçu dans son enceinte lorsque nous avons commencé le pèlerinage de cette vie, un lieu d'oraisons au Seigneur, et de la consacrer à l'honneur et au culte du saint martyr dont nous avons fait mention, etc. »

Il ajoute plus bas : « Mais ce n'est pas seulement, nos très chères filles en Jésus-Christ, l'ardeur de la dévotion dont notre cœur est continuellement embrasé pour le saint martyr, dont nous portons le nom et dont nous tenons le siège, qui nous pousse à élever un temple à l'honneur du Dieu d'Israël; nous y sommes encore agréablement

entraîné par la suave odeur des exemples de quelques saints pontifes qui, dans différents temps ont occupé le siège apostolique, et dont nous sommes le successeur, malgré l'infériorité de notre mérite. En effet, nous voyons que le pape Grégoire, dont la mémoire sera toujours sacrée, sorti d'une illustre famille de Rome, fit élever dans cette ville, sur son propre patrimoine, un temple au Très-Haut, qui, dédié sous son nom, a rendu la mémoire de ce saint célibataire célèbre et chère à tous les fidèles de N. S. J.-C.

« Et notre prédécesseur, d'heureuse mémoire, le pape Grégoire IX, fit élever, dans le territoire d'Anagny, sur son patrimoine, un célèbre monastère, et hors de l'enceinte de cette maison, une église en l'honneur de la bienheureuse Marie, qu'il prit soin de doter richement. »

Il reprend : « Mais comme il y a déjà long-temps que nous avons cru devoir faire à votre monastère une donation de cette maison paternelle, dont nous avons appliqué le mérite au soulagement des âmes de nos parents; voulant retirer ce bienfait pour pouvoir achever l'œuvre religieuse que nous avons entreprise, et pour construire un temple à Dieu notre sauveur de la main de qui nous reconnaissons tenir notre vie, notre dignité, enfin ce que nous sommes.

« C'est avec la plus grande confiance que, par cette lettre apostolique, nous vous prions de vouloir bien vendre, tant cette maison paternelle avec ses dépendances et appartenances, que toutes autres maisons et places que vous pourriez avoir aux environs. De les vendre, dis-je, à nos chers fils maître Jean Garcie, notre chapelain, et Thibaut d'Acenay, citoyen de Troyes, que nous établissons à cet effet nos procureurs pour les acheter en notre nom sans difficultés et à juste prix. Et pour vous faciliter l'exécution de ce que nous vous mandons, nous vous donnons, par ces présentes, pleine et entière liberté de vendre, tant ladite maison avec ses dépendances et appartenances, que toutes les autres maisons et places que vous pourriez avoir aux environs, et d'en employer le prix aux besoins du monastère, nonobstant tous statuts ou coutumes à ce contraire, fussent-elles confirmées par serment ou de quelqu'autre manière que ce soit; et si vous, notre très chère fille abbesse, vous avez juré de ne point aliéner les biens du monastère, nous vous déliions pleinement de votre serment, par la vertu de ces présentes.

« Donné à Viterbe, le troisième du calendrier de juin, la première année de notre pontificat. »

Après l'achat de ces maisons, Urbain envoya les ordres et l'argent nécessaires pour commencer les travaux ².

de cloître. Au chevet, dans l'emplacement qu'occupait l'ancienne hôtellerie du Chaudron, il y avait un fief qui relevait de la duchesse de Nevers, que cette princesse affranchit depuis de toutes redevances et hommages en faveur des chanoines. Le chapelain Garcie et Thibaut d'Acenay achetèrent encore de Montaigu et de Marguerite sa femme une halle et demie, sise à Troyes, près les maisons où les drapiers de Croncels avaient coutume d'étaler pour vendre leurs marchandises.

¹ Nous rapportons ici cette lettre d'après la traduction de Grosley.

² Les maisons acquises par les deux commissaires d'Urbain occupaient l'espace depuis la rue des Mauberts, qui n'existe plus, jusqu'à celle de la Vierge; on devait, suivant les intentions du fondateur, y bâtir douze maisons canoniales, d'une construction symétrique, avec chacune un petit jardin, dont l'ensemble aurait formé, en avant de l'église, une espèce

Il avait obtenu de Thibaut V, comte de Champagne et roi de Navarre, la permission d'acheter, sur ses terres et seigneuries, jusqu'à trois cents livres de rentes pour doter le chapitre¹. Le prince, en sa considération, contribua aussi de ses dons à cet établissement.

Parmi les autres bienfaiteurs de l'église Saint-Urbain, on peut citer encore le roi Jean. Jeanne de Navarre, femme de Philippe-le-Bel, comtesse de Champagne. Isabelle, reine de Navarre; Isabelle, dame d'Enghein; le cardinal Guillaume de Bray; Thomas de Beaumetz, archevêque de Rheims; les évêques de Troyes Henry de Poitiers et Pierre d'Arcyes. L'évêque de Soissons Jean Milet et autres.

La construction de l'église avançait rapidement, mais Urbain n'eût pas la satisfaction de voir son entier achèvement; il mourut à Pérouse, le 2 octobre 1264. L'argent qu'il envoyait pour payer les seigneuries qu'il avait fait acheter fut arrêté au-delà des Alpes, et ramené à la cour de Rome. Heureusement il avait chargé un autre Troyen, le cardinal Ancher de St.-Praxède, son neveu, de continuer son œuvre et de remplir ses intentions. Celui-ci affectionnait aussi sa patrie et faisait suivre les travaux avec activité, lorsque l'audacieuse entreprise d'une femme les fit suspendre pendant quelques temps. L'abbesse de Notre-Dame-aux-Nonains, croyant les intérêts de son monastère lésés par la fondation de Saint-Urbain, se transporta dans l'église, suivie de ses religieuses, de ses hommes et de ses partisans armés qui, par son ordre, renversèrent l'autel, arrachèrent les portes, brisèrent ou emportèrent les instruments employés à la construction: la troupe furieuse ne se retira enfin qu'après avoir détruit tout ce qui ne put résister à ses efforts sacrilèges.

En 1268, deux ans après, le pape ayant ordonné à l'évêque de Troyes et à l'archevêque de Tyr, légat en France, de bénir le cimetière de Saint-Urbain, l'abbesse de Notre-Dame regardant cette bénédiction comme une nouvelle entreprise contre ses droits, se rend une seconde fois sur le lieu avec les siens, et dans sa colère s'oublie jusqu'à frapper le prélat au visage. Celui-ci, voyant son autorité méconnue, se retira poursuivi jusque dans la rue, accablé d'injures et de coups. Enfin, l'abbesse et ses complices furent excommuniées et la sentence fut solennellement prononcée dans l'église de Saint-Etienne, le 30 mars 1268.

Un acte passé entre le chapitre de Saint-Urbain et l'abbesse de Notre-Dame, nous apprend qu'en 1280 la querelle n'était point encore terminée.

Vers la même époque, le pape Martin IV manda à l'évêque de Troyes, par une bulle, de procéder à la bénédiction qui n'avait point été faite encore; mais prévoyant le refus de celui-ci, il chargea de ce soin l'évêque d'Auxerre. Enfin, une autre bulle de 1289 accorde des indulgences à ceux qui visiteront l'église *le jour où sera dédié le maître-autel*, et ce fut seulement en 1389 que Pierre d'Arcies, évêque de Troyes, célébra cette consécration. Les travaux, grâce aux bienfaits du cardinal Ancher, se poursuivirent jusqu'en 1290. En 1291, le pape Nicolas IV du nom, expédia de Viterbe une bulle par laquelle il donnait à tous les chrétiens des diocèses de Langres et de Troyes, qui, durant l'espace de cinq années, *donneraient et élargiraient de leurs biens pour parfaire l'église Saint-Urbain de Troyes, un an et quarante jours de pardons*.

En 1430, l'église de Saint-Urbain fut visitée par Philippe-le-Bon,

duc de Bourgogne, qui tenait pour le roi d'Angleterre: c'était le jour de Pâques; l'office fut célébré par Henri de Savoisy, archevêque de Sens. Le noble duc avait déposé à l'offrande un mouton d'or, qui devint une pomme de discorde entre le chapitre et l'archevêque. Ce dernier prétendait que la pièce de monnaie lui appartenait, le chapitre soutenait ses droits avec énergie; la querelle enfin dura huit années, et ce ne fut qu'en 1429 que le doyen Nicolas de Lintelles obtint contre Odon Bourgoïn, aumônier de l'archevêque, une sentence des requêtes du palais qui lui adjugea l'offrande du prince bourguignon.

DESCRIPTION.

L'église de Saint-Urbain se compose de trois nefs, terminées chacune par un abside en demi octogone, et coupées par des transepts qui n'excèdent pas la largeur de l'édifice.

Le portail principal, qui n'est élevé que jusqu'à la hauteur des basses voûtes, est appuyé de quatre puissants contre-forts entre lesquels sont ouvertes les portes qui correspondent aux trois nefs. La porte centrale, plus grande, est partagée en deux par un trumeau sur lequel repose le bandeau. Celui-ci est chargé de profils brisés à angle droit, et qui descendent le long du pied droit formant la double baie. Ce bandeau est soutenu en outre par des consoles ornées d'une figure d'ange à mi-corps sortant d'un nuage.

Au trumeau est appliqué un piédestal vu d'angle, dont les faces apparentes sont ornées de colonnettes, d'ogives et de frontons appliqués qui se terminent sous une corniche creusée d'une gorge remplie de feuilles de chêne avec leurs glands. Entre les rempans des frontons sont sculptées des figures humaines et d'animaux fantastiques, tels qu'un bélier à queue de poisson, un homme dont le corps est terminé en forme de serpent.

Deux piédestaux appliqués, mais vus de face, et décorés de même que le précédent, occupent les côtés opposés de la double baie. Ils forment un ressaut, puis se continuent en manière de soubassement jusqu'aux contre-forts qui appuient les murs de la nef. Une suite de trois dais à plusieurs pans, découpés en trèfles surmontés de frontons et ornés de figures d'animaux, abritaient autant de statues placées autrefois sur le soubassement de chaque côté.

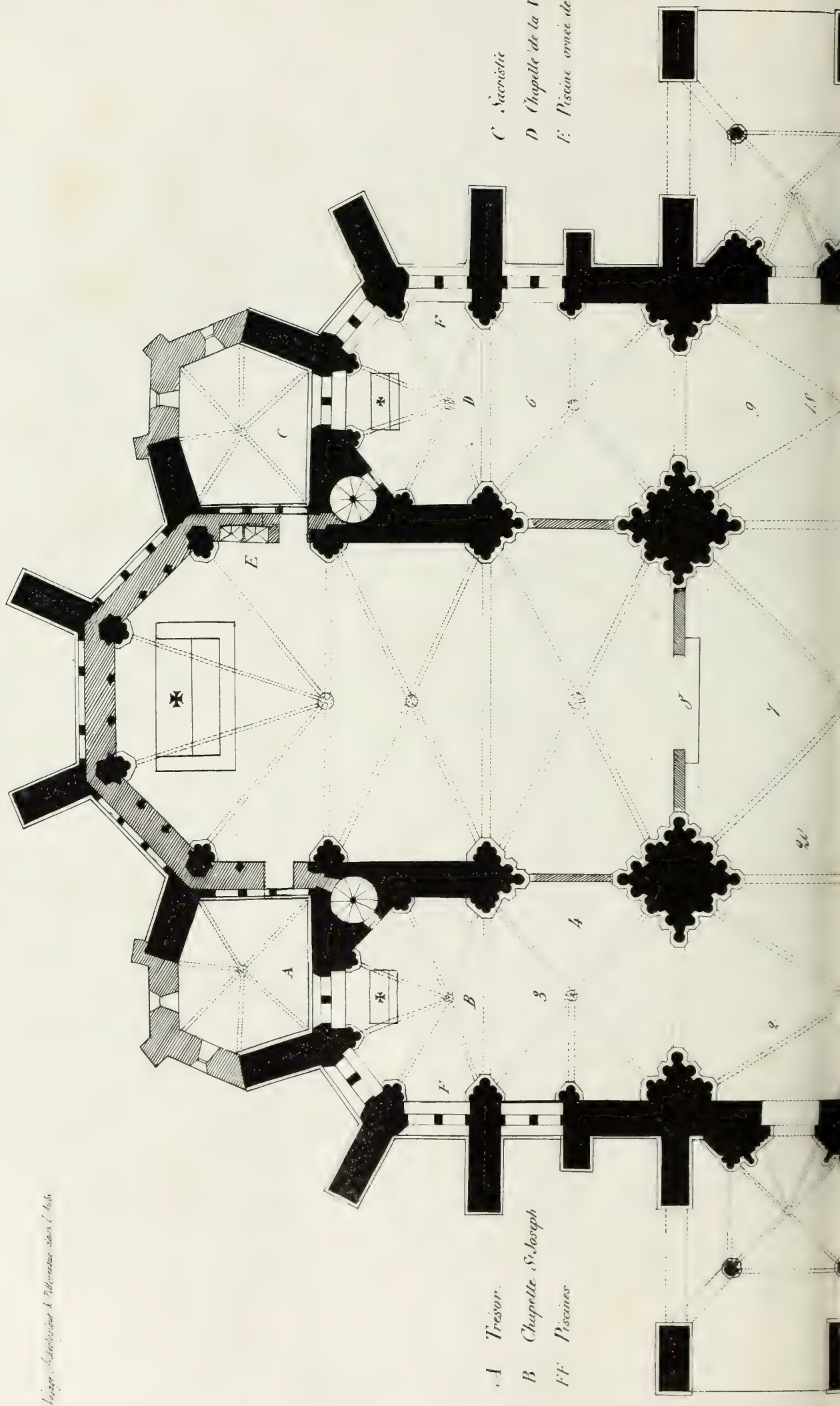
Au-dessus de la porte règne une espèce d'entablement dont l'architrave est ornée de rinceaux de feuilles de fraisier et relevé aux angles où l'on voit une tête de nègre d'un côté et une tête de diable cornu de l'autre. La corniche est creusée d'une gorge ornée d'un rang de feuilles de vigne renversées. Une suite de petites figures drapées qui sortent de leurs tombeaux, dont nous parlerons ci-après, occupe la frise dans toute sa longueur.

Au-dessus de l'entablement se dessine un grand arc ogival chargé de profils, divisé par deux autres ogives et surmonté d'un cercle qui en remplit le sommet. Ce cercle renferme un quatre-feuilles dans lequel est un bas-relief dont les figures sont très-saillantes; au milieu, on voit Jésus-Christ couronné, nimbé, couvert d'un manteau et assis sur un trône dont le marchepied est terminé en cul-de-lampe et orné de feuillages. Le fils de Dieu a la main droite levée pour bénir les justes, et de l'autre il indique au-dessous de lui le gouffre de l'enfer où sont plongés les réprouvés. A ses côtés sont deux anges debout tenant en leurs mains les instruments de la Passion, et sous

¹ Au nombre de ces seigneuries était le comté de Brienne.

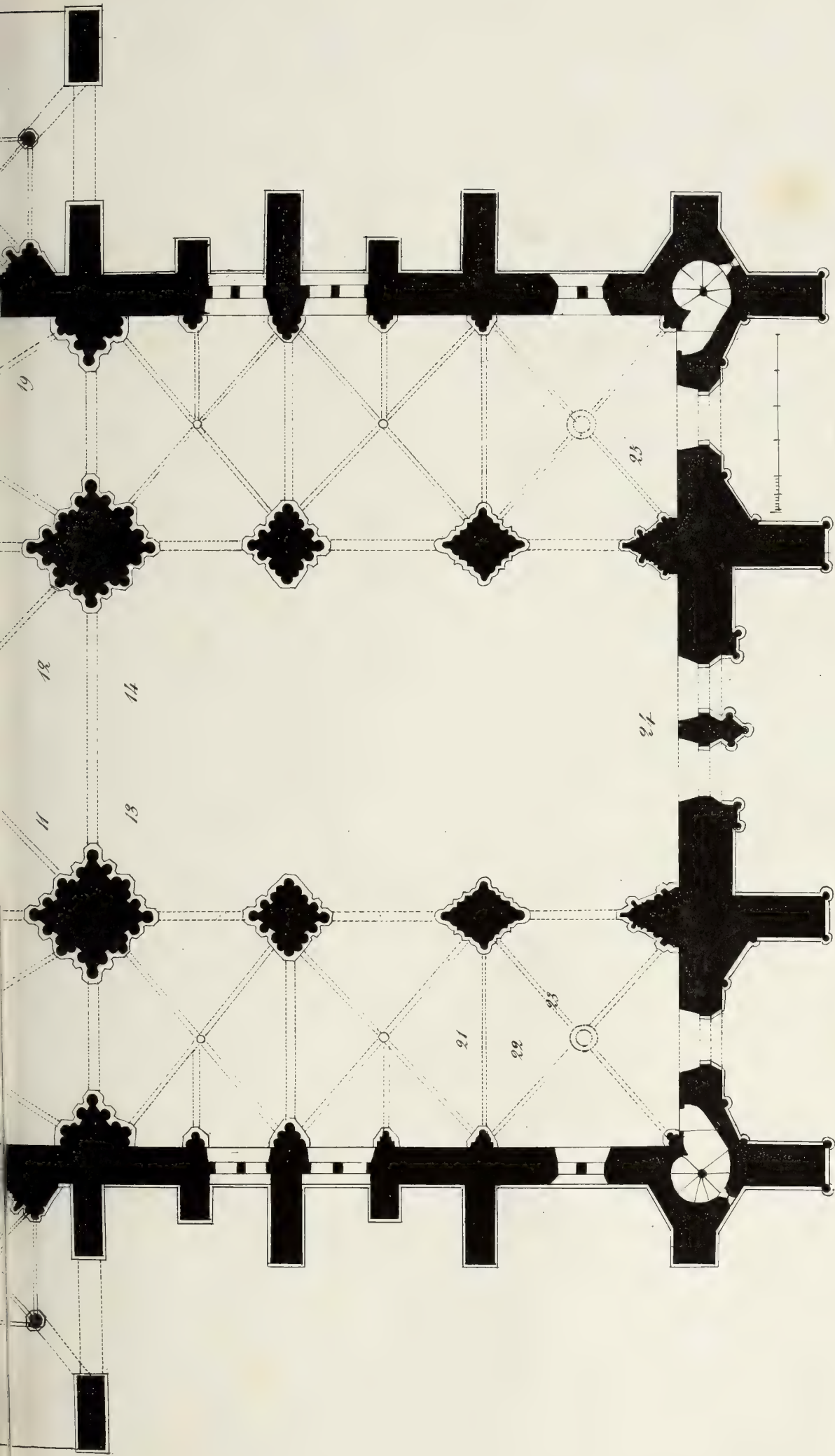
TROYES

Vue en perspective à l'extérieur sans l'abside



A Trésor.
B Chapelle St-Joseph
FF Piscines

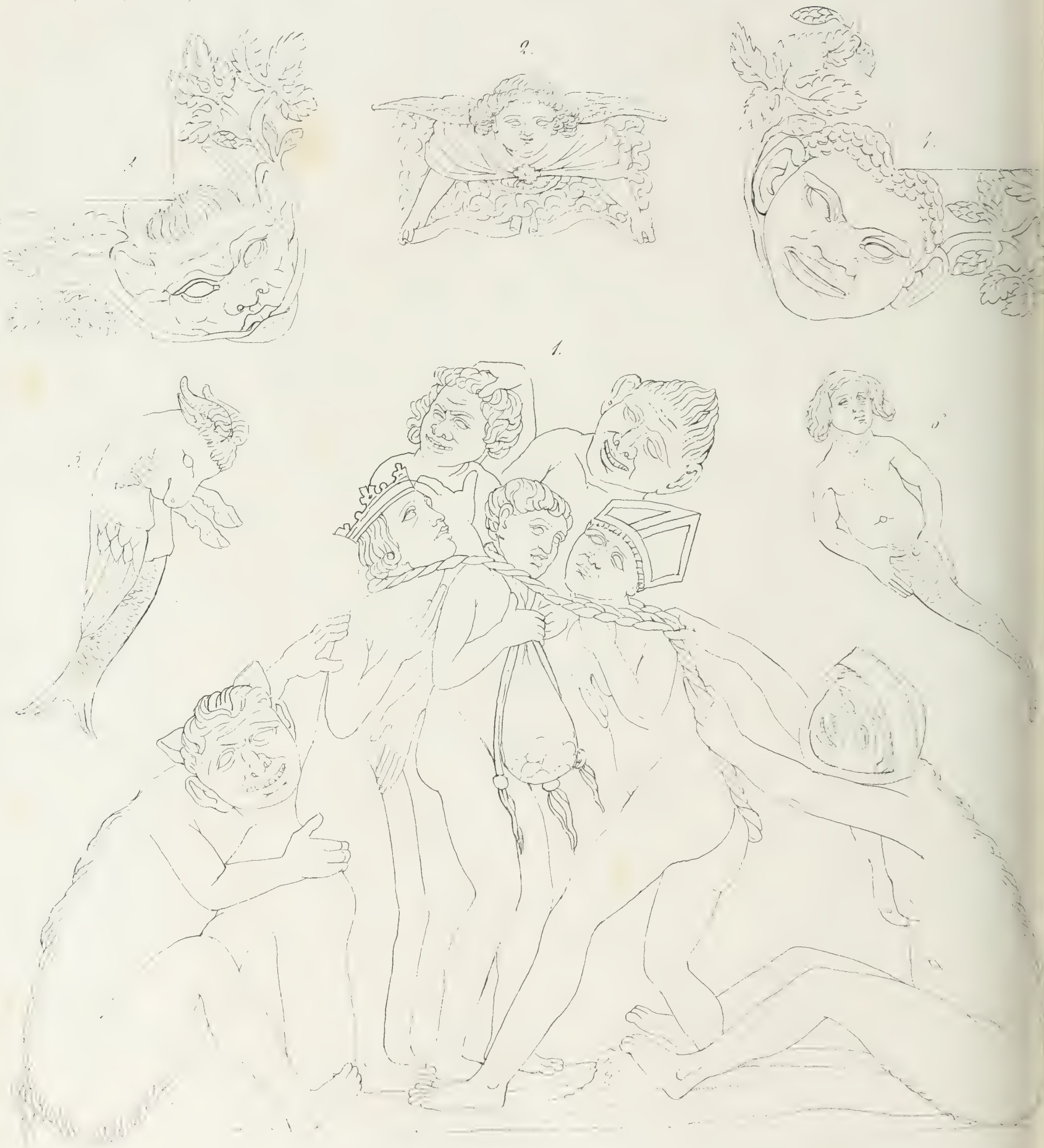
C Sacristie
D Chapelle de la Vierge
E Piscine ornée de Figures



Plan de l'Eglise Paroissiale de S^t Urban.
ancienne Collégiale bâtie dans le 13^{me} Siècle par le Pape Urbain IV.

Troies.

Vierge, Archeologues, et Pilote dans le Dèpt de l'Aube.



Eglise S^t Urbain,
Détails de la porte principale.

Levier. Archaïque et Historique dans le Dég. de l'Église.



Église S^t Urbain
Détails de la porte principale.

ses pieds, les douze apôtres représentés en petit, assis, et disposés sur deux rangs. Ils tiennent tous les instruments de leurs martyres. Leurs pieds sont appuyés sur une large console ornée d'un masque juvénile et de feuilles repliées.

Le triangle formé par la jonction du cercle supérieur et les deux ogives est occupé par un ange à mi-corps, posé horizontalement, sortant d'un nuage et tenant un rouleau déployé, et dans l'espace que laisse de chaque côté le cercle avec le grand arc, un ange sonnant de la trompette.

Les deux ogives qui occupent le timpan sont divisés comme le grand arc par un cercle au sommet renfermant un quatre-feuilles, et par deux autres ogives trilobées au-dessous. Dans le quatre-feuilles, à la droite du Christ, on voit la Vierge agenouillée sur un nuage, les mains jointes et intercédant pour les humains dont elle est la médiatrice. Du côté opposé, saint Jean, le disciple bien-aimé du Sauveur, dans la même attitude, prie aussi son divin maître en faveur des réprouvés.

Dans les quatre petits arcs trilobés de la partie inférieure, on voit autant de bas-reliefs rapportés, représentant diverses scènes du jugement dernier; d'un côté les peines infligées aux réprouvés, et de l'autre la récompense accordée aux élus.

A partir du milieu, le groupe à droite présente un roi, un mauvais riche et un évêque entièrement nus, la corde au col, tirés et poussés par deux démons vers le gouffre de l'enfer, représenté dans le bas-relief suivant. Le roi a une couronne sur la tête, et ses regards sont tournés vers le ciel; le mouvement de ses bras indique qu'il a le sentiment de sa nudité. L'avare est représenté avec une énorme bourse pleine pendue au col et dont il tient le haut pressé entre ses mains, ses regards sont abaissés sur ce trésor qui fut son unique dieu sur la terre, et qu'il semble encore craindre de voir lui échapper au moment suprême du dernier jour. L'évêque est dans la même pose que le roi, mais tourné en regard; la mitre qu'il a sur la tête indique seule sa dignité¹.

Le démon à figure hideuse qui tire la corde et coiffé d'une espèce de toque plate fixée sous le menton, à la manière des femmes de l'époque, est en effet une diablesse reconnaissable à ses mammelles pendantes. Au-dessus de ce groupe, un diable vu à mi-corps tient un damné par les cheveux. Le sculpteur a donné à tous ces réprouvés une expression de douleur et de honte assez bien sentie, malgré la médiocrité de l'exécution².

Le groupe suivant représente l'enfer, figuré suivant l'idée du temps par une énorme gueule de diable de laquelle sortent des flammes³: un roi et une jeune femme sont plongés dans ce gouffre, leurs traits expriment la douleur et le désespoir. Devant, la gueule béante, est assis à terre un démon à la face hideuse, au nez rongé, son corps est couvert d'écailles et ses pieds et ses mains armés de griffes: son rire est moqueur et son geste exprime très-bien la raillerie, ainsi que l'a représenté le sculpteur, frottant l'une de ses mains dans l'autre, et témoignant sa joie en voyant amener de son côté les grands pécheurs du groupe précédent. Aux pieds de ce démon, on voit ramper un lézard et un crapaud. En haut du bas-relief, un démon expri-

mant aussi par son rire une joie moqueuse, tient un réprouvé par le corps, la tête renversée et les jambes en l'air passées autour de son col.

Au premier bas-relief, du côté droit, deux anges debout et couverts de longs manteaux agraffés sur la poitrine, placent les âmes des justes dans des bosquets de rosiers qui figurent ainsi le jardin d'Eden: les âmes sont représentées, suivant l'usage du temps, par de petites figures nues sans distinction de sexe. Au-dessus des anges paraissent trois figures juvéniles en buste et ayant sur la tête une couronne fleuronée: c'est peut-être la Trinité que le sculpteur aura voulu personnifier.

Au quatrième bas-relief est un vieillard assis sur un trône et tenant dans son manteau replié sur ses genoux trois petites figures nues, sans indication de sexe: ce sont les âmes des justes jouissant de la béatitude céleste dans le sein d'Abraham.

Dans la frise, au-dessous, la résurrection est exprimée par vingt-quatre petites figures sortant de leurs tombeaux; on reconnaît parmi elles des papes, des évêques, des rois et d'autres personnes des différentes conditions de la vie; ils sont pour la plupart groupés deux à deux, soulevant le couvercle de leurs cercueil. Trois de ces figures seulement sont représentées entièrement nues: ce sont probablement des femmes prostituées que le sculpteur a voulu représenter.

On remarque dans ces bas-reliefs que le sculpteur a donné une proportion relativement plus forte aux figures qui occupaient une place plus élevée dans la hiérarchie céleste. Les artistes du moyen-âge suivaient en cela l'exemple des anciens qui donnaient à leurs dieux et à leurs héros une taille plus grande qu'aux autres personnages.

De chaque côté de la porte et dans les angles rentrants que forment les contre-forts, il existe des arrachements de nervures de voûtes qui indiquent que ce portail devait être précédé et abrité par un porche, comme les portes des transepts dont nous avons déjà parlé. En suivant l'indication de ces voûtes projetées, on voit qu'elles devaient former trois parties ouvertes par des arcs en ogive, dont la plus grande répondrait à la porte de la nef. Ces arcs devaient être appuyés aux contre-forts et soutenus par deux colonnes isolées dont l'intervalle comprenait la largeur de la double baie.

Les portes qui donnent entrée aux basses-nefs n'ont qu'une baie simple à linteau plat, décorée des mêmes profils que la baie de la porte centrale, avec des consoles ornées d'anges et de figures d'évêques qui en supportent les angles.

Au-dessus est ouverte une fenêtre ogivale divisée en deux par un meneau. Celui-ci engendre deux ogives surmontées d'une rose à cinq feuilles qui en remplit la partie supérieure.

Entre les contre-forts des angles du portail et ceux en retour, il existe des escaliers ouverts intérieurement par une porte à linteau qui conduisent aux basses voûtes.

On voit encore à la naissance des nervures indiquées dans les angles rentrants, que les portes latérales devaient être aussi abritées par un porche voûté ouvert par un arc ogival compris entre les contre-forts.

A l'extérieur, les voûtes des basses-nefs sont appuyées de contre-

¹ On croit que le sculpteur a voulu, dans ce groupe, figurer les trois ordres de l'état: la noblesse, le clergé et le peuple.

² Voir la planche.

³ Voir la planche.

forts assez saillants avec retraits à larmier, entre lesquels on en voit d'autres plus faibles dont l'office est de soutenir une nervure en quart de cercle qui intérieurement divise en deux chaque travée et s'élance d'un pilier appliqué pour s'appuyer au point commun de réunion des nervures croisées. A la hauteur des basses voûtes, les contre-forts sont percés par l'écoulement des eaux pluviales qui s'échappent par des gueules d'animaux fantastiques formant les gouttières.

Trois jolies fenêtres, dont les deux dernières sont plus rapprochées entre elles, éclairent le bas-côté ; leur ajustement extérieur est remarquable : l'unique meneau qui les divise dans leur largeur engendre deux ogives couronnées chacune par un fronton aigu terminé par un fleuron appliqué à la balustrade qui devait exister et renfermant un trèfle à jour. Le meneau est surmonté d'une petite aiguille flanquée de colonnettes, ornée de crochets, et appliquée de même à la balustrade.

A l'intérieur, l'arc ogival qui soutient la voûte se trouve en contrebas de la partie supérieure des fenêtres et la coupe désagréablement. On voit que l'on a sacrifié à l'effet du dehors.

En traçant le plan de l'église Saint-Urbain, l'architecte a eu égard à sa situation entre deux rues principales de la ville : il a ouvert aux extrémités des transepts qui n'excèdent pas la ligne des bas-côtés, deux portes jumelles, qu'il a fait précéder d'un porche avancé de telle sorte que la largeur de l'édifice occupe entièrement l'intervalle compris entre ces rues. La longueur, qui n'est pas en rapport avec cette largeur, est un défaut commun à beaucoup d'églises collégiales qui, n'ayant pas de droits de paroisse, n'avaient pas besoin de place considérable pour les assistants. Il n'est pas présumable en effet que le terrain ait manqué à l'architecte.

La baie des portes est décorée de moulures accordées et terminées supérieurement par un arc trilobé, appliqué sur un léger bandeau qui s'ajuste dans une ogive surmontée d'un trèfle, le tout à jour et occupant le vide d'un pignon dont les rampes sont ornées de feuilles serrées et le sommet terminé par un triple fleuron. Derrière ce fleuron naissent deux arcs en ogive, trilobés, qui supportent un quatre-feuille remplissant la partie supérieure d'une fenêtre ogivale régnant au-dessus de la porte. Cet ajustement, comme on voit, n'est pas d'une grande pureté, mais le beau temps de l'architecture gothique était déjà passé, le treizième siècle finissait.

De chaque côté de la porte, il y a un piédestal décoré dans le même goût que ceux de la porte principale, et au-dessus des niches terminées par des dais à trois faces, découpés en trèfles avec des pignons fleurons. Entre les deux portes, les niches appliquées au trumeau sont accouplées et séparées seulement par un faisceau de trois colonnettes qui soutient au milieu la voûte du portique ; celui-ci se compose de deux arcades en ogive qui répondent aux deux portes et que surmontent des pignons à jour dont le vide est rempli par un cercle et un trèfle occupés par un masque humain entouré de feuillages. Le sommet des pignons se termine, comme celui au-dessus des portes, par un fleuron à triple rang de feuilles. Les deux arcades sont supportées par trois colonnes sans chapiteau, surmontées de clochetons piramidaux, et sur lesquels viennent s'épanouir les moulures des ogives qui se prolongent en descendant jusqu'à la base. Les points de réunion des nervures des voûtes de ce porche sont décorés de médaillons où sont sculptées des figures d'anges tenant des rouleaux déployés.

En avant du porche, sur l'alignement de la rue, trois puissants contre-forts surmontés d'aiguilles, flanqués de colonnettes et de petits frontons fleurons, appuient au moyen d'arcs-boutants servant aussi d'aqueducs, la voûte du portique qui ne pourrait se soutenir sans cet étalement. Latéralement, le porche est ouvert par une arcade semblable à celles que présentent la face.

Les angles du transept sont appuyés de contre-forts élevés jusqu'aux grandes voûtes, et sont à chaque retrait ornés de plusieurs faisceaux de colonnettes surmontés d'ogives trilobées, de pignons et de pyramides appliqués suivant le système adopté pour toutes celles de l'église, par des fleurons étagés.

Au-dessus des portes sont ouvertes deux grandes fenêtres jumelles divisées chacune par trois ogives trilobées qui soutiennent trois cercles disposés en triangle et renfermant des quatre-feuilles dont les courbes sont ornées de feuillages à leur point de réunion. Au-dessus, deux grands arcs, qui s'appuient latéralement aux contreforts, au milieu sur le trumeau et qui sont entièrement détachés du mur, abritent ces fenêtres, ils sont surmontés d'un pignon évidé à jour par un trèfle, et qui se termine par un gros fleuron. Au milieu, le trumeau est surmonté d'une aiguille où espèce d'obélisque vu d'angle, flanquée de colonnettes et d'ogives appliquées, et au sommet un riche fleuron à deux rangs de feuilles. Les arcs et les pignons s'appliquent à une balustrade dont ils sont les supports réels. Celle-ci est à jour et présente dans sa découpe une suite de trèfles renversés et droits alternativement. Au-dessous, le triangle qui le forme avec les contreforts et les rampans du pignon, est rempli par un cercle avec un quatre-feuilles entièrement détaché du fond.

Au-dessus, le portail est terminé par un pignon bordé d'un larmier et percé d'ouvertures ogivales dont les arêtes sont coupées en biseau. Au midi, ces ouvertures, réunies au nombre de trois, dessinent une ogive dans leur ensemble. Au nord, elles sont seulement géminées. Le pignon est terminé par une pomme surmontée d'une petite colonne à six pans et flanquée de quatre masques barbus coiffés d'une mitre.

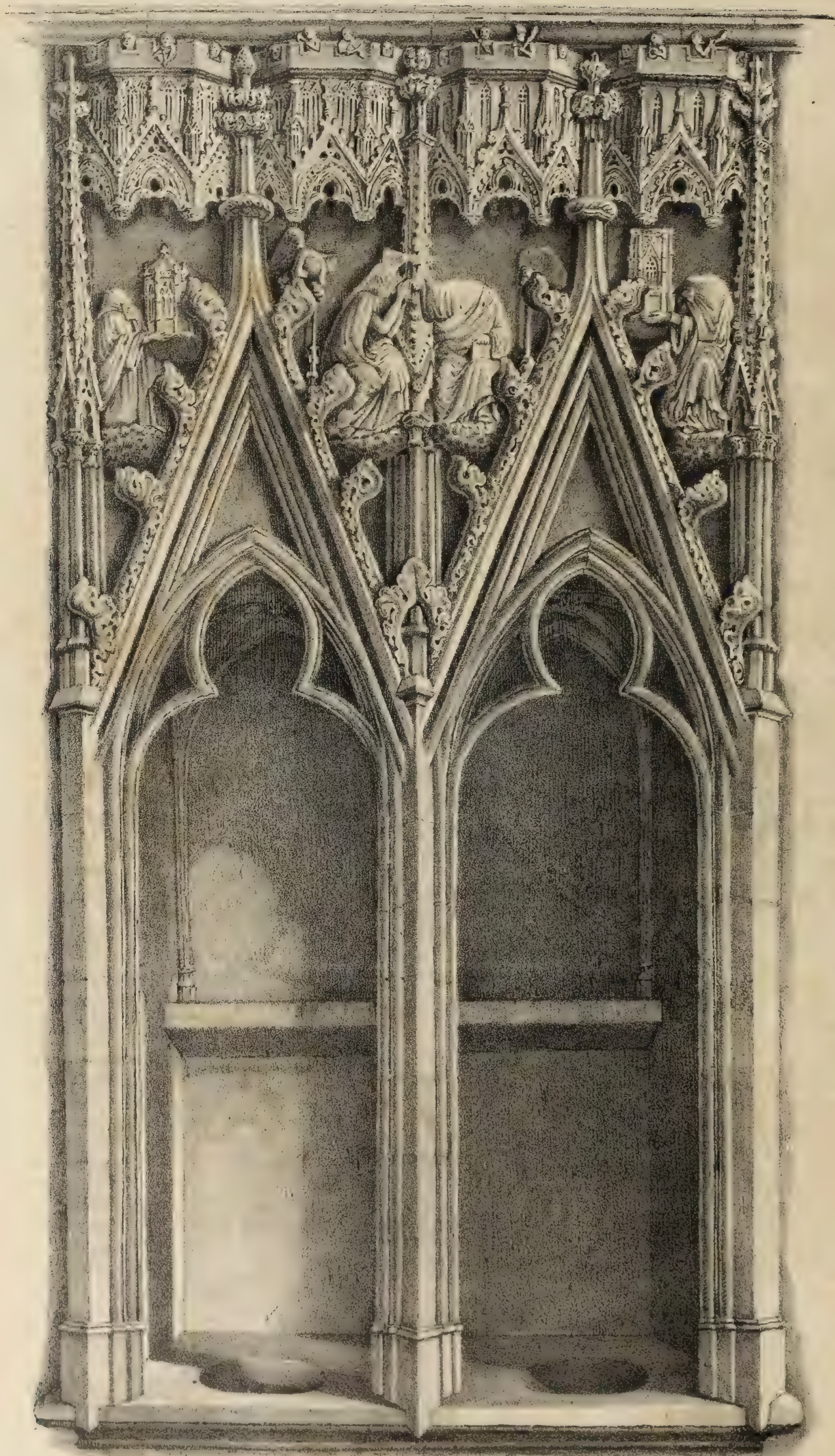
En général, le porche méridional est plus soigné que celui du nord dans son ornementation, et l'on retrouve aux piédestaux, qui offrent dans leurs faces des champs fleurdelysés, de nombreuses traces de dorure et de peinture.

Les transepts sont éclairés à l'est et à l'ouest par une large fenêtre divisée en cinq dans sa largeur et dont les meneaux légers réunis en ogives s'ajustent avec des trèfles et des quatre-feuilles qui en occupent la partie supérieure.

Le chœur, qui devait être proportionné au nombre des chanoines, n'a que deux arcades en profondeur. A l'intérieur, la deuxième était murée jusqu'à la hauteur du soubassement qui soutient la galerie du sanctuaire ; au-dessus elle est partagée en deux ogives renfermant un trèfle. La première est ouverte en manière de fenêtre, et la seconde, qui répond à la tourelle qui conduit aux combles, est simulée par application.

Les fenêtres qui surmontent ces arcades sont divisées d'abord par deux ogives surmontées d'une rose à quatre-feuilles, et les deux ogives divisées elles-mêmes par deux autres surmontées d'un trèfle.

La voûte est appuyée entre les fenêtres par un arc-boutant, évidé à jour par un cercle et creusé en canal pour l'écoulement des eaux pluviales. Cet arc s'élance d'un élégant contre-fort flanqué de co-



Piscine du Cœur.

Église de Caen

lonnettes, surmonté d'une aiguille, et qui remplit encore la fonction de soutenir la voûte des chapelles auxquelles il est appliqué.

Les fenêtres du sanctuaire, au nombre de cinq, ne présentent qu'une seule variante dans l'ajustement de leur partie supérieure : au lieu de trèfles, ce sont trois roses qui en remplissent l'ogive.

Aux chapelles, les fenêtres sont décorées de pignons renfermant des trèfles à jour et terminés par des fleurons appliqués à la balustrade qui borde le comble. Cette balustrade présente une suite de trèfles droits découpés à jour.

A l'intersection des combles de la nef et des transepts, s'élevait jadis un élégant clocher qui dépassait leur faite de quatre-vingts pieds, sans y comprendre la croix qui en avait quinze et qui était d'un travail à jour admirable. En juillet 1560, le tonnerre frappa le clocher de Saint-Urbain et y fit de grands dégâts. Les chanoines proposèrent alors de l'abattre, mais ce projet ne fut pas exécuté. En août 1587, la foudre tomba sur ce clocher, abattit deux chevrons et le découvrit entièrement. En 1650, on le vit encore frappé par le tonnerre qui y causa de grands dommages. Le 18 juillet 1660, il tomba une quatrième fois et ne fit qu'enlever quelques ardoises. Enfin, en 1761, il en fracassa la couverture tellement, que le chapitre, dans la crainte d'un pareil accident, se détermina à faire raser le clocher au-dessus des cloches. On le couvrit alors d'un toit pyramidal peu élevé, surmonté d'une croix, tel qu'on le voit aujourd'hui. A sa base, ce clocher a environ vingt-quatre pieds de circonférence.

L'abside du chœur est appuyée de très-beaux contre-forts à retraits et terminés à la hauteur des voûtes par des aiguilles légères. Depuis le soubassement jusqu'à la naissance de ces voûtes, ces contre-forts sont isolés des trumeaux et permettent de circuler autour. Un arc léger entièrement détaché du fond prend naissance sur des colonnettes appliquées aux angles du contre-fort, se dessine en manière d'archivolte sur l'ogive des fenêtres, et s'ajuste dans un pignon surmonté d'un trèfle qui s'applique à la balustrade du comble, celle-ci est découpée à jour par une suite de trèfles alternativement droits et renversés. Un cercle évidé aussi à jour occupe le triangle formé par le pignon, le contre-fort et la balustrade.

A la hauteur des voûtes et à celle de la galerie inférieure, les contre-forts sont percés pour donner issue aux eaux pluviales, au moyen de lances ou gargouilles qui se présentent sous toutes sortes de formes bizarres et variées : on y voit un moine qui vomit l'eau par la bouche ; plusieurs singes et diables ; et enfin, au sud-est, une truie qui allaite trois petits cochons.

La construction de l'abside a été admirablement soignée : le fer et le plomb n'y ont pas été épargnés ; l'excellente qualité de la pierre surtout a permis à l'architecte d'atteindre au *nec plus ultra* de la légèreté dans ce genre de construction. La teinte rembrunie et tout à fait basaltique de cette pierre donne à l'édifice un air d'étrangeté qui contraste avec les autres églises de la ville, et qui frappe au premier aspect.

Nous avons dit que l'église de Saint-Urbain, malgré son état d'inachèvement, offrait l'exemple assez rare d'un monument élevé entièrement sur son plan primitif ; il faut en excepter pourtant deux piliers de l'intérieur, le premier de chaque côté en entrant dans la nef, qui par sa forme et la suppression des chapiteaux vient détruire l'harmonie. Ce sont des arêtes saillantes qui remplacent les colon-

nettes et qui, suivant les courbes de l'ogive, vont s'appuyer au chapiteau du pilier suivant, de sorte que cette arcade, soutenue inégalement, produit un mauvais effet.

L'ornementation intérieure est en général très-pauvre ; il n'existe de sculpture qu'aux chapiteaux, et encore ceux-ci sont-ils courts et sans caractère. Les feuilles sont disposées sans ordre et sans goût : on peut les croire d'une époque plus récente que celle de la construction du monument.

Une piscine pratiquée dans le mur à droite du chœur mérite pourtant d'être citée ; elle est ouverte par deux ogives trilobées soutenues au milieu par un pilier isolé surmonté d'un groupe de colonnettes et d'une aiguille ainsi que les deux piliers appliqués des côtés. Les ogives sont couronnées de pignons ornés de feuilles sur les rampans et terminés par un riche fleuron. Dans l'intervalle sont placés des dais à trois pans découpés en ogives trilobées, surmontés de frontons ornés de crochets. La partie supérieure de ces dais est terminée par des créneaux bordés d'un larmier comme le couronnement d'une tour ; à chaque créneau, on voit des figures d'hommes en buste placés en simples spectateurs, et parmi lesquels sont des guerriers lançant des traits, et d'autres tenant des masses d'armes.

Entre les colonnettes qui surmontent les pilastres et le rampant des frontons qui couronnent les ogives, on voit plusieurs figures en relief dont les têtes ont été cassées par les malveillans. A gauche, vers l'autel, le pape Urbain IV, en habits pontificaux avec le pectoral sur la poitrine, comme les patriarches de Jérusalem, tient dans ses mains le modèle en petit du chœur qu'il a fait bâtir et qu'il semble offrir à la divinité. Du côté opposé, le cardinal Ancher de Saint-Praxède, neveu d'Urbain, tourné en regard dans la même attitude, présente la nef de la même église qu'il avait fait construire¹. Au milieu, entre les deux pignons, le Christ assis sur son trône pose une couronne sur la tête de sa mère qu'il reçoit dans le ciel ; on remarque de chaque côté du groupe un ange à mi-corps tenant un flambeau allumé. Le plafond de la niche simule une voûte d'arête à nervure croisée soutenue au fond par un pilier appliqué dont la base repose sur une tablette coupée en biseau, qui est aussi appliquée au fond de ladite niche.

A droite de cette jolie piscine, dont la mutilation est si regrettable, est une porte à linteau plat et sans ornements ; elle conduit à la sacristie, pièce fort basse, voûtée en arête avec des nervures qui se brisent vers leur point de réunion pour former une clef pendante ornée d'un médaillon avec figure. Le sujet est le même que celui du milieu de la piscine, c'est-à-dire la Vierge couronnée par son fils.

Au côté gauche du chœur, une porte pareille, fermée par un panneau de fer, donne entrée à une autre pièce appelée le *trésor* ; elle est d'égale étendue, sur un même plan et voûtée de même, moins la clef pendante.

Aux murs des chapelles qui terminent les basses-nefs de chaque côté du chœur, on voit aussi une piscine à ogives trilobées, couronnée d'un archivolt, et dont la base est une table saillante profilée d'un cordon et d'une gorge au-dessous.

Le pavé de l'église Saint-Urbain, malgré son état de dégradation, offre encore un grand nombre de pierres tombales, qui, presque

¹ Le cardinal Ancher en avait fondé douze.

toutes, sont intéressantes sous le rapport du costume et du travail. Leur date ne remonte pas au-delà du quatorzième siècle. Ces tombes ont été plusieurs fois déplacées, de sorte qu'aujourd'hui il ne serait pas surprenant que la tombe d'un chanoine couvrit le cercueil d'une femme.

La plus grande de celles qui se voient dans la nef couvre la sépulture de Renaus du Colombier, doyen du chapitre, mort en 1336. Il est représenté en grand costume sacerdotal, sous un riche portique ogival terminé par un pignon dans lequel on voit le Christ assis sur son trône surmonté d'un dais, et accompagné de deux anges agenouillés tenant des flambeaux allumés. Aux angles sont des quatre-feuilles occupés par les symboles évangéliques : les mains et le masque sont incrustés en marbre blanc¹.

On voit encore dans la nef la tombe d'Etienne Morle, quatrième doyen de Saint-Urbain ; il est aussi sous un portique surmonté, au lieu d'un pignon ordinaire, de cinq petites arcades ogivales couvertes d'un toit : celle du milieu est occupée par le Christ assis et nimbé, et les autres par des anges debout tenant des flambeaux allumés². Autour on lit :

Cy gist feu messire Estienne Morle jadis quart dean de ceste église et chanoine de St-Estienne de Troyes, qui trespasa l'an de grace M CCC III^{xx} et XI le XXVI jour de novembre. priez pour lui que Dieu en aie l'ame. amen.

Tout proche est celle de Jean Maulery, bourgeois de Troyes et notaire des foires de Champagne et de Brie, mort en 13.... sa femme est près de lui.

Plus proche est encore une tombe fort riche, celle d'un autre notaire des foires avec sa femme ; le côté du midi est couvert d'une lame qui ne permet de lire que cette partie de l'inscription :

..... Le Breton notaire des foires et marguillier de ceste église qui trespasa le treizième jour de décembre l'an mil CCC et quatre-vingt et douze et Laurette Merille sa femme laquelle trespasa le XXIII. jour d'avril l'an CCCC quatre-vingt.....

Ces personnages sont placés sous un portique à double arcade surmonté de pignons renfermant de jolies rosaces à jour³.

Les inscriptions de ces tombes ont causé l'erreur de plusieurs auteurs géographes qui en citant Saint-Urbain comme un monument remarquable, ajoutent qu'on y voit plusieurs tombeaux des comtes de Champagne. Un examen plus attentif aurait démontré cependant qu'indépendamment du caractère du dessin, ces pierres tombales ne peuvent seules composer un tombeau digne des princes qui portaient la couronne de Navarre, et combien il est peu vraisemblable qu'ils aient choisi pour leur sépulture l'église collégiale de Saint-Urbain lorsqu'ils avaient celle de Saint-Etienne à leur dévotion, laquelle dépendait de leur palais, et où étaient déjà deux tom-

beaux précieux de leurs prédécesseurs, qui en étaient fondateurs. Et ne sait-on pas d'ailleurs que Thibault V, sous le règne duquel fut commencée l'église papale, mourut en 1270 à Trapani, où il fut inhumé, et que Henri III, son fils, se fit enterrer à Pampelune, en 1271, ne laissant qu'une fille héritière de sa couronne et qui devint reine de France ?

Devant la chapelle de la Vierge, on voit la tombe de Pierre d'Herbice, bourgeois de Troyes, mort en 1323, dont nous avons donné le dessin. A côté, celle d'une femme, un peu rétrécie vers les pieds mais sans figure ; le cadre est orné de huit quatre-feuilles placés aux angles et sur les côtés, renfermant l'écu de ses armes et celui mi-parti de celles de son mari. Dans la bande de ce cadre, on lit :

Cy gist Jacote jadis femme Robert damoiselle bourgeois de Troyes et marguillier de ceste église laquelle trespasa le II^e jour du mois d'octobre l'an de grace mil III quatre-vingts. Dieu ait merci de l'ame d'elle. Amen.

Devant la chapelle Saint-Joseph, à gauche du chœur, est une belle tombe à double figures, dans le goût de celle de Jean Maulery, mais plus grande et plus riche : la femme y est coiffée d'un bonnet pointu. L'inscription qui était incrustée de marbre ainsi que le masque et les mains a été enlevée.

Près de la porte du nord, celle d'un prêtre représenté en costume sacerdotal, avec l'étole et le manipule, et tenant dans ses mains un calice ; sa tête est couverte du camail et ses pieds reposent sur un marchepied ou degré d'autel, au-dessus un arc en trèfle à contre-courbe orné de crochets est terminé par un fleuron ; cet arc prend naissance sur un chapiteau ou cul-de-lampe à feuillage. La tombe est rétrécie vers le pied : sur les bords du cadre on lit :

Cy gist Nicolas de Mezrobert prestre jadis bénéficiaire à l'autel Sainte-Croix en ceste église lequel trespasa le XXVIII^e jour d'août l'an de grace mil CCC III^{xx} XII. Priez pour l'ame de lui. amen.

En remontant du même côté, vers la porte de la basse-nef, on trouve celle d'une femme, les mains jointes, la tête voilée ; elle est vêtue d'une longue robe à manches serrées et d'un manteau fixé sur la poitrine au moyen d'un cordon, et qu'elle tient retroussé sous les hanches par la pression du bras ; cette figure est placée sous un arc trilobé soutenu de colonnes surmontées de clochetons ; de chaque côté, sur les rampans du pignon, un ange agenouillé dans l'action d'encenser. Dans le cadre on lit l'inscription suivante dont le commencement et la fin sont séparés par des fleurs de lys placées à l'angle.

Cy gist Adeline dite chatelaine de Fondans qui trespasa l'an de grace mil CCC et dix le lendemain de la feste Saint Nicolas diver. Priez por li.

Dans les registres de Saint-Urbain, on lit qu'Adel ne dite la chatelaine de Fouvennes, a fondé à Saint-Urbain la chapelle de Saint-Jean l'évangéliste devant laquelle elle est inhumée.

¹ Voir la planche.

² Voir la planche.

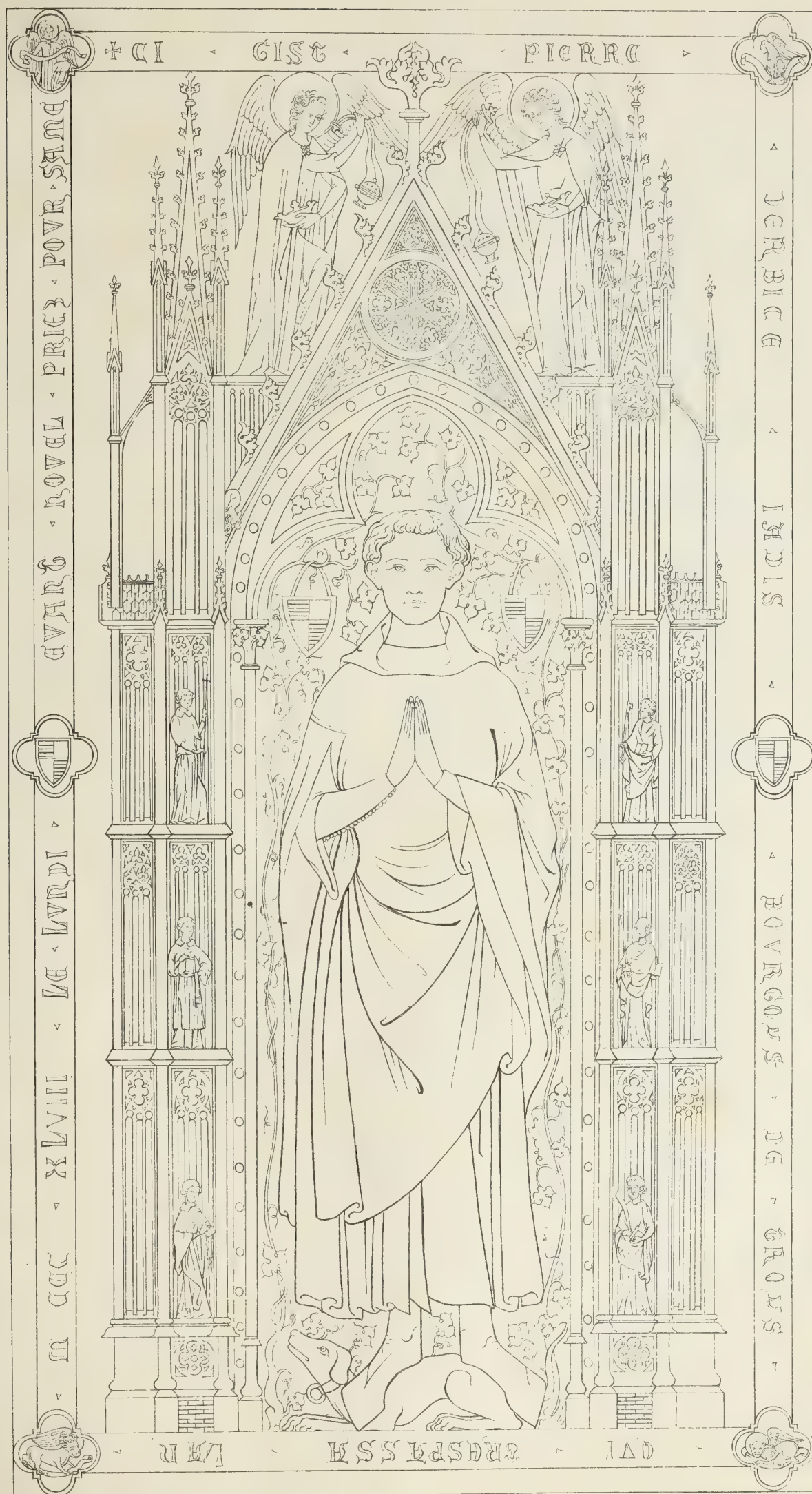
³ Voir la planche.





Eglise de St Urbain.
Tombe du XIV^{me} Siècle.





Arnaud del. L'ichol lith.

Lush de L Villal & Co. atigues

Eglise S^t Urbain.
Tombe de Pierre Derbice Bourgeois de Troyes. XIV^e Siècle.

Voyage Archéologique et Pittoresque dans le Dept. de l'Aube



Eglise de S. Urbain,
Tombe du XIV.^e Siècle

A côté de cette tombe on en voit une autre retrécie vers les pieds, et entourée d'un cadre renfermant cette inscription :

Cy gist Jacquinaus li Begues cordouaniers qui trespassa l'an mil...

Au bas de la tombe :

et Margot sa femme qui trespassa l'an mil....

Dans le haut cette autre inscription :

Cy gist Johannis Terrible fils de ladite Margot qui trespassa en l'an mil CCC L z II le mercredi jour de feste saint père en aoust peç por li.

Au-dessous sont gravés un couteau et un couperet à tailler le cuir, avec la semelle taillée, insignes de la profession du défunt.

Devant la porte principale de l'est, une simple pierre avec cette inscription dont les lignes d'écriture sont séparées par des lignes gravées en creux.

Cy gist feu Marguerite la Caillatte de Gelannes jadis cousine du quart dean de ceste église laquelle trespassa l'an de grace mil CCCC et XI le III^e jour de novembre. priez pour elle que dieu en ait l'ame. Amen.

Les lettres gravées en creux sont incrustées en mastic rouge.

Devant la porte de la basse-nef à l'est, on lit celle-ci disposée de même :

Cy gist Johanne jadis femme de feu Peireron Lannemat qui trespassa le XXVI. jour de may l'an mil CCCC z quatre pries adieu pour elle.

Puis cette autre encadrée par des lignes aussi, près la porte méridionale.

Cy gist Tsabeau la Pucelle dame de Langeroust qui trespassa l'an de grace mil CCCC IX laquelle a céans faict mestre ceste lame le II. jour d'octobre.

Devant le chœur, on voit la tombe plate qui couvrait le sculpteur Jacques Juliot, auquel on attribue les nombreux rétables sculptés que l'on voit dans les églises du diocèse. C'est une table de marbre carrée entourée d'un cadre renfermant un cartouche elleptique, au milieu duquel on lit l'épithaphe en gothique angulaire et gravée en creux :

**Cy gist noble homme Jacques Juliot
maistre sculpteur et marigl. de
céans lequel a donné la table du
grand hostel il décéda le XII. jor de
novèbre 1576 priez por les
trespassez.**

Avant les dévastations de 93, on voyait dans la travée où sont les fonts baptismaux l'épithaphe d'Augustin Paupelier, menuisier-sculpteur à Troyes, mort en 1559. Cet artiste avait laissé dans les maisons religieuses des rétables et des chaires à prêcher, sculptés de sa main. Il existe plusieurs dessins à la plume signés de lui, qui sont touchés et croqués avec esprit. Augustin Paupelier fut père de Pierre Paupelier, peintre de genre, qui apprit à Louis XIV à peindre les fleurs. Il fut agrégé à l'académie de peinture et mourut à Troyes, le 15 janvier 1666, à l'âge de 43 ans. On voyait son épithaphe sur bois attachée à un pilier du sanctuaire dans l'église Saint-Remi, où il fut inhumé.

Vers 1645, dit Courtalon, les peintres, vitriers et brodeurs de la ville établirent dans l'église Saint-Urbain une confrérie de Saint-Luc, à la chapelle de la croix ou du prince. Ils firent faire de leurs deniers un nouvel autel : Délétain fit et donna le grand tableau du rétable; Pierre Brissot ou Briffet, celui qui est sur l'aile à droite de l'autel; Nicolas Passot, celui de l'aile gauche; Jacques Morel, aussi peintre, fit et donna, en 1666, le Saint-Jacques qui est sur la droite; enfin, Jacques Clément fit présent, en 1685, du Saint-Jean dans l'ile de Pahtmos qui était à gauche. Tous ces tableaux ont été dispersés.

Devant la chapelle Saint-Joseph, une tombe en marbre noir qui n'offre qu'une inscription renfermée dans le cadre autour, et aux quatre angles les armes des Hennequin, gravées en relief ainsi que les lettres. Voici l'inscription :

Cy gisent feus noble homme Symon Hennequin, marguillier de l'église de céans et damoiselle Liénart Gornot sa femme avec deulx de leurs enfants, laquelle trespassa le XX. jour de juin M V XVII, et ledit hennequin trespassa le XVIII de novembre M V^e z XIX. priez dieu pour eulx.

Au trumeau de la porte latérale du nord est encasté dans le mur un bas-relief funèbre en pierre dont le travail rappelle le ciseau de François Gentil.

Sur un sarcophage soutenu de deux consoles ornées de muffles de lion, et entre lesquelles est une tête juvénile entourée de draperies et d'une guirlande de fruits, on voit une femme couchée, la tête appuyée sur la paume de sa main gauche, tandis que la droite est mollement posée sur le bord du tombeau; son expression est celle du repos pendant un profond sommeil. Les jambes sont croisées l'une sur l'autre, le pied droit et le bras gauche dégagés d'un long voile qui enveloppe toute la figure sont nuds. Les plis du voile, évidemment étudiés sur la nature ainsi que la figure elle-même, sont rendus avec beaucoup de mollesse et de vérité.

De l'épaule gauche de la figure se déploie un philactère ou rouleau sur lequel on lit :

**DIMITTE ME PAVLVVM VT QUIESCAM DONEC
OPTATA VENIAT DIES. 1570.**

« Laissez-moi reposer un peu jusqu'à ce que vienne le jour désiré. » *Job. XIV, 6.*

Un cordon saillant et orné de moulures encadre le bas-relief. Au milieu au-dessus est un écu découpé en cartouche surmonté d'une palmette avec des pendants de perles terminés par un gland. Le blason a été détruit à coups de ciseau pendant la révolution ; mais on distingue encore la trace du griffon qui en faisait la seule et unique pièce. Grosley a fait graver ce bas-relief pour ses éphémérides, il serait à désirer qu'il fut plus exactement rendu.

La peinture sur verre, comme on doit s'y attendre, joue un rôle important à l'église Saint-Urbain, toutes les fenêtres en sont parsemées, mais elles ont beaucoup souffert. Celles du sanctuaire sont les mieux conservées.

A la verrière du milieu, on voit le Christ en croix. Aux côtés, la Vierge et saint Jean. A la rose du sommet, J.-C. assis sur son trône. Aux deux roses inférieures, un ange sonnant de la trompette.

La bordure est fort riche, elle est formée par les armes du chapitre qui sont de gueules à la croix d'argent, cantonnées de quatre clefs d'or, et de France aux fleurs de lys sans nombre.

Le fond de la fenêtre à droite est une grisaille d'entre-las, semé de petites rosaces. Une seule figure occupe chacun des trois panneaux. Ce sont des prophètes dont les noms sont écrits près des têtes. Dans les roses qui remplissent le sommet, on voit le Christ assis et deux pères de l'église. La bordure est formée par les armes de Champagne, alternant avec celles de Navarre.

Les deux fenêtres du chœur offrent aussi des figures de prophètes, sur un seul rang, comme les précédentes, avec des bordures plus simples ; dans les roses, plusieurs saints martyrs parmi lesquels on voit saint André étendu sur sa croix.

Au côté du nord, les mêmes bordures se trouvent reproduites en regard, avec des figures de prophètes disposées de même. Les roses sont aussi remplies de figures de saints en petit.

Les verrières des transepts n'offrent que des entre-las en grisailles formés par les rainures de plomb. Les trois roses sont occupées par des petites figures ; au midi, on distingue deux papes assis, tenant une croix, et au nord, saint Martin, à cheval, donnant la moitié de son manteau.

Les chapelles latérales ont aussi leurs fenêtres vitrées dans le même système, c'est-à-dire que les dessins du fond sont formés par les rainures de plomb, avec quelques points rouges et bleus, la bordure est rouge : on y remarque des fleurs de lis et les trois tours d'or de Castille. Au milieu du panneau, un sujet de la vie du Christ. La suite de ces sujets est continuée dans le fonds de la galerie du sanctuaire qui règne sous les fenêtres.

Les fenêtres des nefs basses sont ajustées de même, mais elles ont beaucoup souffert. Les bordures de plusieurs sont bleues, avec des rosettes ou des fleurs de lis d'or.

Au-dessus des portes latérales de l'ouest, il y a aussi des fragments de vitraux peints, mais ils sont d'une époque beaucoup plus récente.

L'histoire nous apprend que le pape Urbain, fondateur de notre collégiale, était né en 1185, et qu'il fut baptisé dans l'église de Notre-Dame-aux-Nonains, qui était alors une paroisse. Que depuis le grand incendie de 1188, les religieuses ne voulant pas être gênées dans leurs offices, leur église fut partagée en deux par une muraille, et qu'alors la partie occidentale devint la paroisse de Saint-Jacques dit *aux Nonains*, où les fonts baptismaux furent transférés. La cuve de ces fonts, que l'on croit être la même qui servit à la régénération d'Urbain, était appliquée à un pilier de la nef, sur lequel on avait gravé cette inscription :

*Hic fuit ablutus purâ baptismatis undâ
Jacobus Urbanus nomen et inde tulit.*

Cette cuve, lors de la destruction de l'église de Notre-Dame, avait été acquise par un maçon de Troyes qui la vendit à un boulanger pour en faire une margelle de puits, elle fut alors défoncée et servit à cet usage jusqu'en octobre 1842, que le propriétaire, M. Vincent, eut l'heureuse idée de la réserver en quittant la maison, et de la donner à sa paroisse, où elle vient d'être rendue à sa première destination. Sa forme est octogonale, et elle est décorée sur chaque arête d'un petit pilier appliqué terminé en pointe et par un fleuron sous le bord qui est saillant et fouillé d'une gorge. Sur chaque face sont deux ogives à contre-courbe soutenues au milieu par un cul-de-lampe, les courbes sont ornées de crochets et terminées par une touffe de feuilles. Dans ce cadre, plusieurs sujets en bas-reliefs : le premier est le Baptême de J.-C. par saint Jean, en présence d'un ange ; — J.-C. couronnant la Vierge dans le ciel ; — Saint Christophe portant l'enfant Jésus sur ses épaules. Les autres figures sont des apôtres groupés deux à deux sur les autres faces de l'octogone. Il faut excepter celle qui, dans l'origine, était appliquée au pilier, que le sculpteur a laissée toute brute. Quant au travail du monument, il ne faut pas être bien avancé dans l'étude de l'archéologie du moyen-âge pour le juger postérieur à l'époque où Jacques Pantaléon fut baptisé. Il ne peut remonter au-delà du quinzième siècle. La tradition est en défaut cette fois à cet égard comme elle l'est pour tant d'autres monuments que le vulgaire croit contemporains de personnages historiques qui vivaient plusieurs siècles auparavant.

Le support au pied de la cuve baptismale dont nous nous occupons, existait en deux pierres, mais il n'a point été conservé ; nous en avons dans le temps fait un dessin coté qui va être exécuté pour compléter ce petit monument dans le style de son époque.





TROYES.

ÉGLISE PAROISSIALE ET JUBÉ DE SAINTE-MADELEINE.

L'église de la Madeleine est aujourd'hui le plus ancien monument religieux que possède la ville de Troyes. Il a subi, à différentes époques, des restaurations considérables et des mutilations qui lui ont fait perdre cette harmonie, cette unité d'ensemble qui, seules, peuvent constituer la perfection d'un édifice, de quelque genre qu'il soit.

Ce qui reste de l'ancienne construction, c'est-à-dire la nef, les transepts et la première travée du chœur, appartient au douzième siècle. La coupe heureuse des ogives, la richesse des chapiteaux, la disposition noble et simple des grandes lignes, forment une opposition remarquable avec le rond point et les chapelles environnantes rebâties en 1501. Dans cette partie de l'édifice, la suppression des chapiteaux, la forme surbaissée des cintres, la multiplicité des nervures dans les voûtes, la maigreur des filets de moulures qui les forment, tout concourt à caractériser l'appauvrissement de l'architecture ogivale dans les deux derniers siècles qui ont précédé la renaissance.

Quoi qu'il en soit, cette diversité a donné à l'intérieur de la Madeleine un aspect pittoresque, une richesse de détails, que n'eussent pas produits une plus grande pureté de lignes et plus de symétrie; outre le Jubé, plusieurs parties de l'édifice méritent d'être publiées. La planche ci-jointe offre le dessin des chapiteaux des bas-côtés droits du chœur : elle mettra à même de comparer le caractère simple et sévère, la noblesse des détails de cette ancienne architecture, avec les lignes tourmentées et les ornements appauvris de la portion reconstruite dont on voit les piliers dans la planche du jubé.

Nous avons parlé de mutilations; le nombre de celles qui existent dans les églises de Troyes est surprenant : ce sont des chapiteaux tronqués ou détruits, des colonnes dont le fût est supprimé en partie ou en totalité, d'autres dont les bases sont ruinées ou entaillées jusqu'au sol.

La raison se refuserait à voir ici l'ouvrage du temps, si d'ailleurs la trace du ciseau ne décelait la main de l'homme; mais qui a pu le porter à exercer d'aussi étranges dégradations? La pensée s'arrête sur les Vandales de 1792 : il paraît tout simple de les leur attribuer, et on se garde bien d'imaginer qu'elles ont été provoquées tout récemment encore par ceux-là même qui ont plus d'intérêt à les prévenir; que, dans l'unique but de créer une place nouvelle et d'ajuster un banc fixe dont le produit annuel est de trois à quatre francs, on sappe un édifice dans ses principaux soutiens.

Dans les églises de Saint-Jean, de Saint-Urbain, de Saint-Remi surtout, plusieurs piliers sont tellement mutilés qu'ils ne conservent plus, pour ainsi dire, que le noyau, et menacent de crouler sous le poids qu'ils supportent.

Il n'est aussi que trop ordinaire de voir dépenser en décorations futiles et de mauvais goût l'argent qu'on pourrait employer en réparations urgentes, indispensables, qui conserveraient dans leur état primitif des édifices précieux dont la destination est sacrée. Heureux encore si ces prétendues décorations n'amenaient pas toujours de nouvelles dégradations!

C'est ainsi que, dans la seule vue de faire ouvrir de quelques pouces de plus la porte d'un tambour qu'on aurait pu faire moins grand, nous avons vu, à la Madeleine, couper le fût d'une des grandes colonnes qui portent la voûte de la croisée; ailleurs on a détruit les chapiteaux et coupé les cintres pour envelopper les piliers d'une boiserie du plus mauvais goût, et entaillé une colonne de tout son diamètre pour y enclaver la coupe d'un bénitier.

L'ineptie de ceux qui, dédaignant les avis des gens de l'art, ordonnent ou tolèrent de pareilles dégradations, ne leur permet pas, sans doute, de voir que cette déplorable manie a failli causer la ruine d'une partie de l'église Saint-Jean, qui réclame encore d'importantes réparations.

En signalant un abus funeste et sans exemple qui accélère chaque jour la ruine de nos monuments religieux, nous sommes loin d'accuser d'indifférence les personnes éclairées qui pouvaient exercer quelque influence sur cet objet; mais plusieurs fois leurs généreux efforts ont été repoussés par les menées de l'amour-propre, de l'ignorance et de la cupidité.

La plupart des églises de Troyes étaient autrefois décorées de tribunes ou jubés, construits à différentes époques et remarquables par la richesse des ornements ou l'élégance de leur structure.

Le plus ancien de ces jubés était celui de la cathédrale, commencé en 1385 par ordre de l'évêque Pierre d'Arcy, qui en posa la première pierre, et achevé en 1400 sous la conduite de Henri Nardan, maçon, demeurant à Paris. Ce monument, qui était d'une construction fort légère et décoré de bas-reliefs représentant des allégories sacrées, fut détruit en 1793.

Le collégiale de Saint-Étienne possédait aussi un jubé que le chapitre fit construire en 1549 par Dominique Rocour, Florentin, et Gabriel Fabro, son gendre, maçons à Troyes. Ils avaient donné à ce jubé la forme d'un arc de triomphe antique, composé de trois portiques d'ordre corinthien décorés de colonnes avec des chapiteaux dorés, le tout terminé par un attique orné de bas-reliefs et de jolies statues attribuées à François Gentil, de Troyes¹.

Ce jubé, que l'on admirait particulièrement pour la beauté de l'exécution, fut démoli en 1792, lors de la suppression de l'église Saint-Étienne.

Dans l'église de Saint-Jean, on voyait un jubé construit au milieu bas-reliefs de l'attique se voient au côté méridional de l'église de Bar-sur-Seine.

¹ Ces statues sont pour la plupart conservées et se voient aujourd'hui à Saint-Pantaléon. Une des colonnes existe encore dans l'ancien cimetière de la Madeleine, elle est surmontée d'une petite croix de fer doré. Les

de la nef, au-dessus de la place du banc des anciens marguilliers ; ceux-ci le firent abattre en 1648 , pour être vus plus à découvert.

Dans l'ancienne église des Cordeliers il existait aussi un jubé construit en pierre, d'ordre dorique et chargé d'ornements dorés. Il a été démoli avec l'église à l'époque désastreuse de 1793.

Le jubé de l'église des Jacobins, qui était fait en charpente, passait pour un ouvrage excellent dans sa structure. Sa façade était couverte de plusieurs bas-reliefs et autres ornements dorés de fort bon goût ; il fut détruit en 1762 par ordre de J.-B. Pitras, prieur du couvent, sous prétexte qu'il masquait l'autel.

L'église abbatiale de Saint-Martin-ès-Aires avait aussi un ancien Jubé de bois avec des ornements peints et dorés ; il fut supprimé en 1760 par ordre du Prieur François Robin qui le trouvait *trop antique*, et qui fit faire à sa place de chaque côté de la porte du chœur une petite tribune d'un goût *plus moderne*.

Enfin, entre tant de Jubés détruits, un seul, le plus riche de tous, celui de l'église paroissiale de la Madeleine, est resté debout. Son existence peut être regardée aujourd'hui comme un problème si l'on considère les différentes causes qui ont amené la destruction des premiers. Aussi ce n'est pas sans avoir éprouvé quelques mutilations et sans avoir été menacé plus d'une fois d'une ruine complète, que ce monument a traversé trois siècles et est parvenu jusqu'à nous ¹.

Outre la richesse des détails, sa construction est remarquable, il est absolument plat et terminé en sous-œuvre par trois culs-de-lampe à jour, et sans aucune apparence de voûte. Chacune des deux faces se compose de trois arcs ou archivoltas ornées de moulures et de festons à jour dont les courbes sont réunies par des pommes de pin. La retombée des arcs au milieu reste suspendue en l'air, et se termine par des doubles culs-de-lampe dont les plus saillants portaient jadis des statues parmi lesquelles on voyait saint Longin tenant la lance, et des anges tenant les autres instruments de la passion. Les clochetons ornés de fleurons et découpés à jour, que l'on voit dans l'intervalle des archivoltas, abritaient ces statues.

Entre les clochetons, sur chaque arc, est posé un cadre à plusieurs pans, rempli par de petites figures de saints en bas-relief ; autour des

cadres le champ est occupé par diverses fleurs et feuilles d'ornement.

Au-dessus règne la rampe ou galerie, qui est entièrement découpée à jour. La forme élégante des fleurs de lis couronnées qu'on y remarque suffirait pour faire connaître l'âge du monument, si nous ne savions d'ailleurs qu'il fut construit vers 1506, à la même époque où l'on jetait les fondements des tours de la Cathédrale.

Sur la rampe on voyait autrefois quatre statues qui accompagnaient le Christ ; il n'en reste plus que deux, celle de la Vierge et de saint Jean. Aux angles il y avait des vases à parfums munis d'un couvercle.

A chaque extrémité, le Jubé est terminé par une construction en forme de chapelle appuyée aux gros piliers du chœur. Ces chapelles sont décorées de chaque côté par un pilastre chargé d'arabesques. Au milieu il existe un enfoncement considérable de forme carrée avec des angles rentrant dans la partie supérieure ; cet enfoncement était autrefois rempli par un bas-relief qui en a été arraché et détruit ².

Au-dessus, on voit trois niches sans statues dont le haut est terminé par des petits dômes et des pyramides évidés à jour avec beaucoup de délicatesse.

L'escalier est habilement disposé à droite sous la première arcade du chœur, de manière à ne pas être aperçu de la nef et à ne pas gêner le service. Il s'élève sur une base octogone engagée dans le gros pilier et autour de laquelle la rampe, formée de petites arcades en ogives, se contourne en formant un encorbellement ; le dessous de cette saillie est orné de moulures et de gorges profondes remplies par des feuilles d'ornement et des figures d'animaux fantastiques.

Sous ce jubé a été enterré Jean Gualde ou Gaylde, son auteur ; on y voyait autrefois son épitaphe gravée sur un carreau de marbre. Il s'y désignait lui-même par la qualité de *maître maçon*, et semblait nous donner une garantie de la solidité de son ouvrage, en ajoutant qu'il attendait dessous *la résurrection bienheureuse sans crainte d'être écrasé*.

Le jubé de la Madeleine a de largeur, compris les deux chapelles qui en font partie, trente-six pieds, et de hauteur, jusqu'au haut de la rampe, dix-neuf pieds dix pouces.

¹ On se persuadera difficilement que beaucoup de personnes désirent la suppression de ce Jubé ; naguère encore sa démolition a été provoquée sous le prétexte frivole que les Jubés ne sont plus de mode : heureusement ces prétendus amateurs du bon goût ont consenti à ce qu'on le laissât subsister, à la condition toutefois qu'on lui donnerait un air plus mo-

derne, au moyen d'une couche ou deux de badigeon, ce qui vient d'être exécuté.

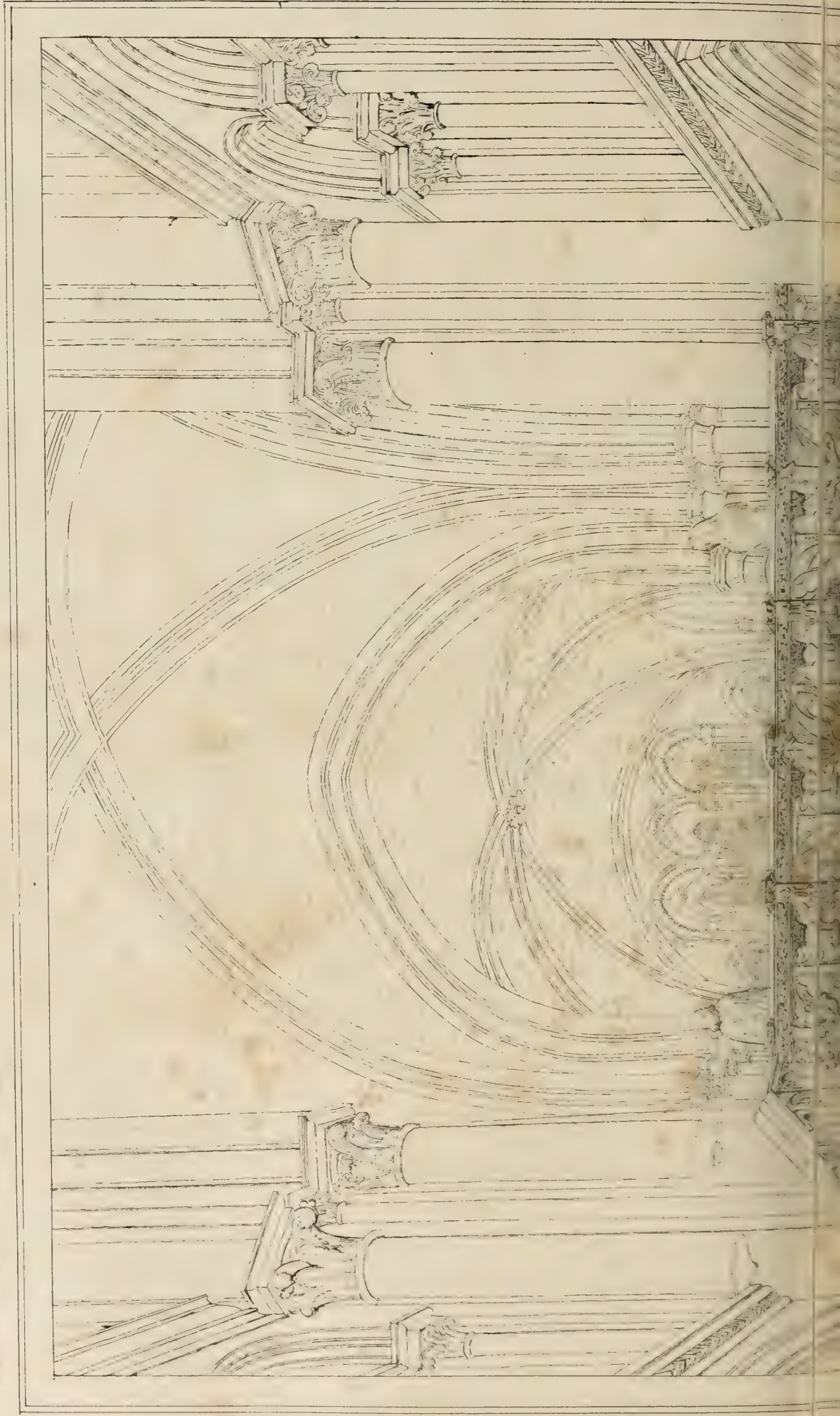
² On croit qu'il en existe un à Paris qui était conservé par les héritiers de M. Hubert, architecte.

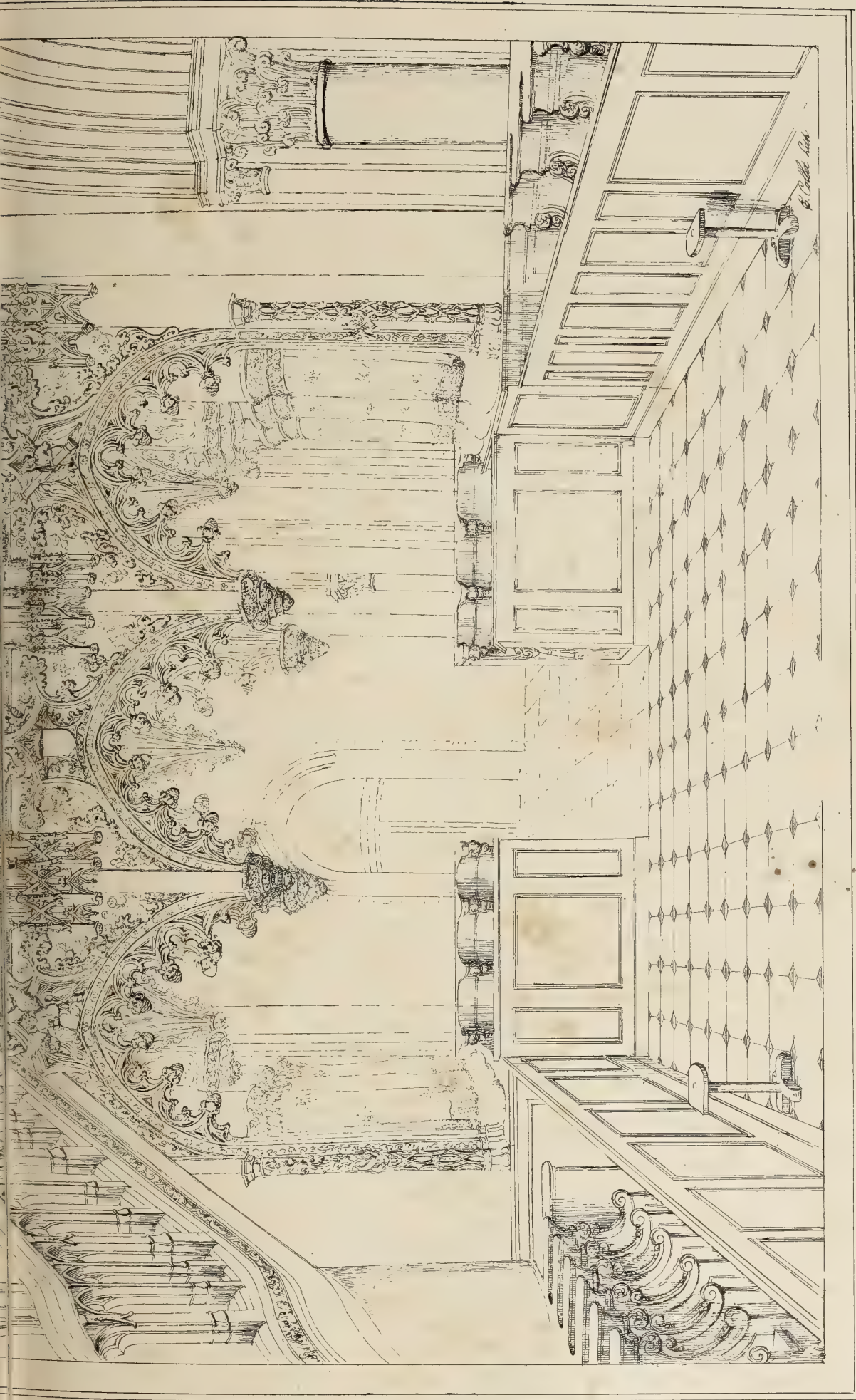


TROYES.

Pl. 4.

Église. Architecture et Peinture dans le Doyé ou l'abside.



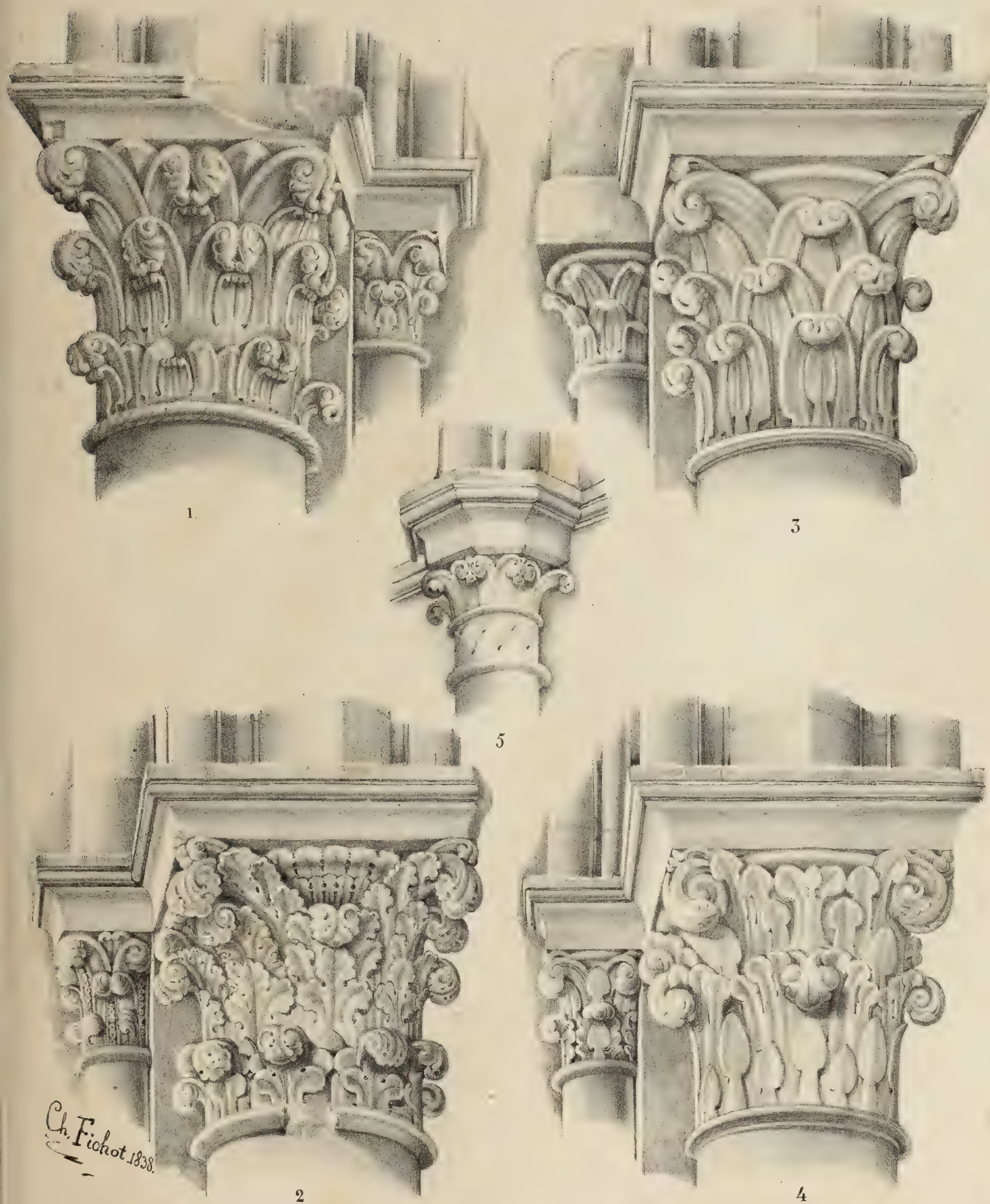


Ch. Fichet, del.

Lith. de E. Collas & Co.

Eglise de S^{te} Madeleine
Jube.



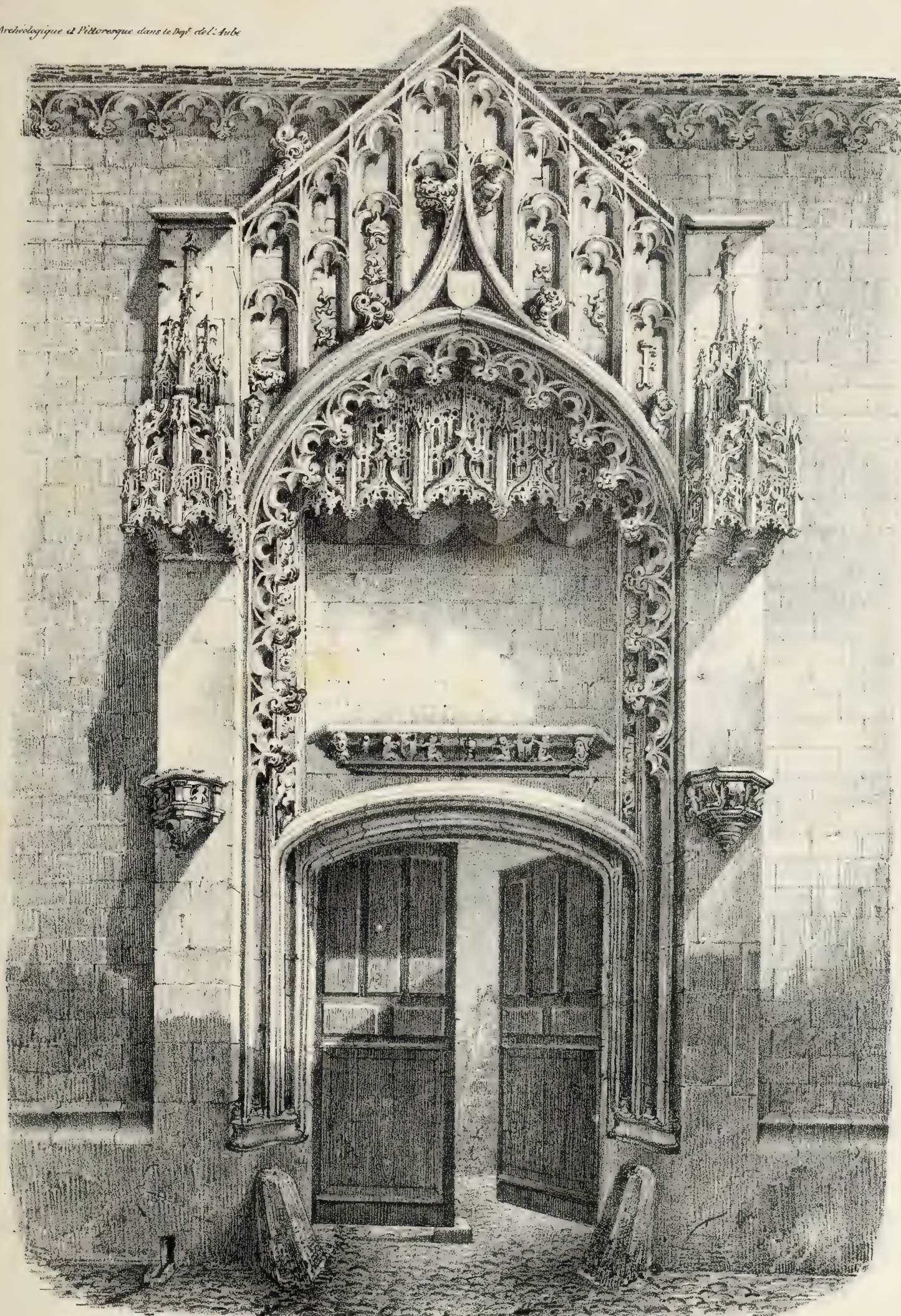


Ch. Fichot 1838.

Détails de l'Eglise de S^{te} Madeleine.

(Fin du XVII.^e Siècle.)

Gravé de Collet à Troyes.

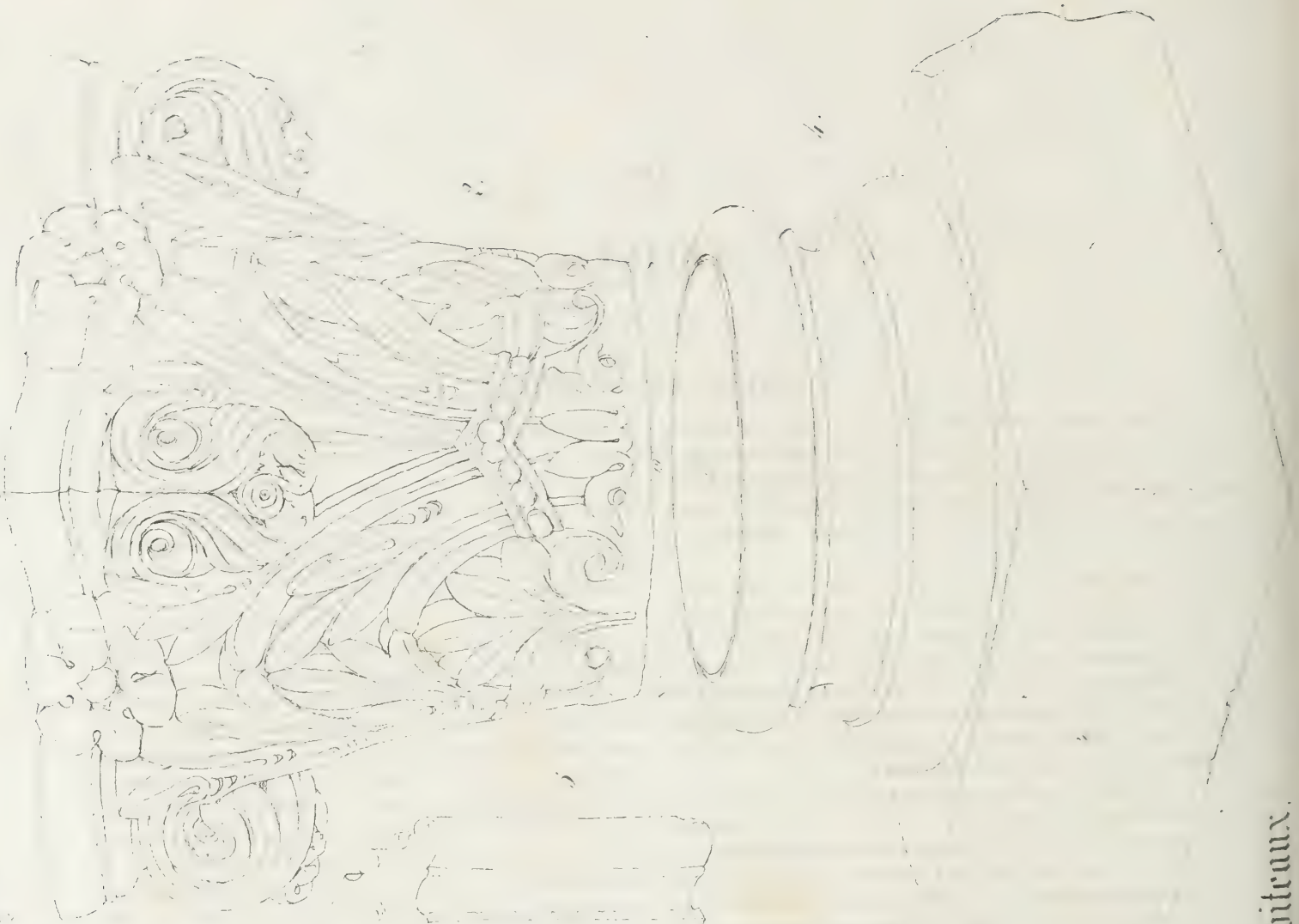
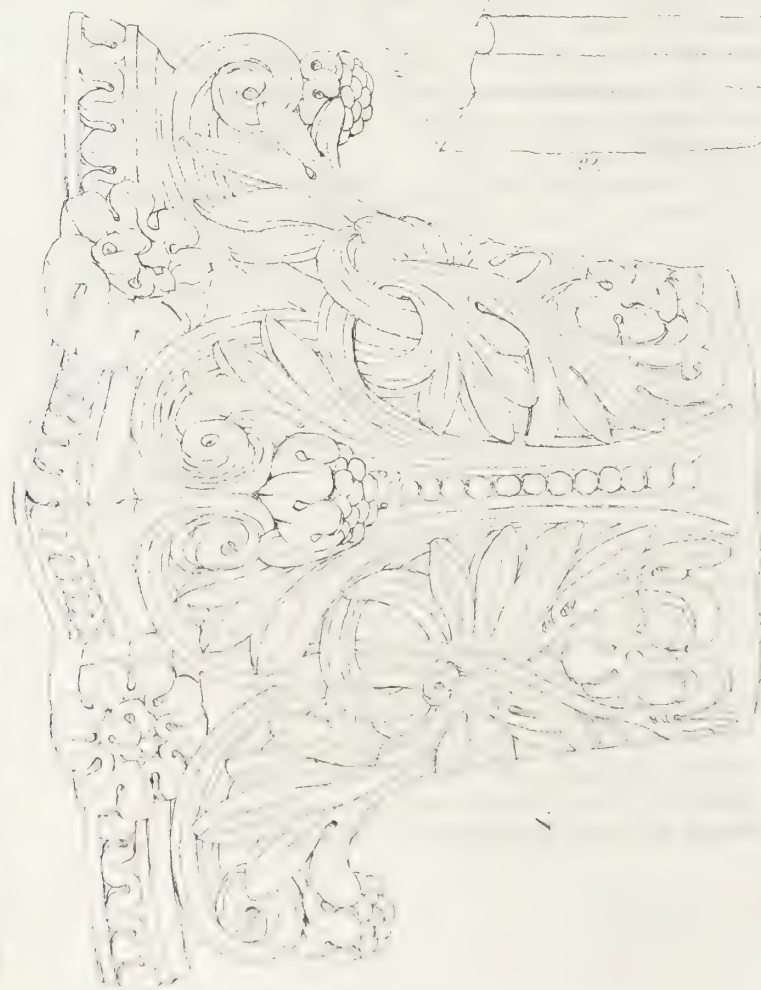


Ch. Fichot del & Lith

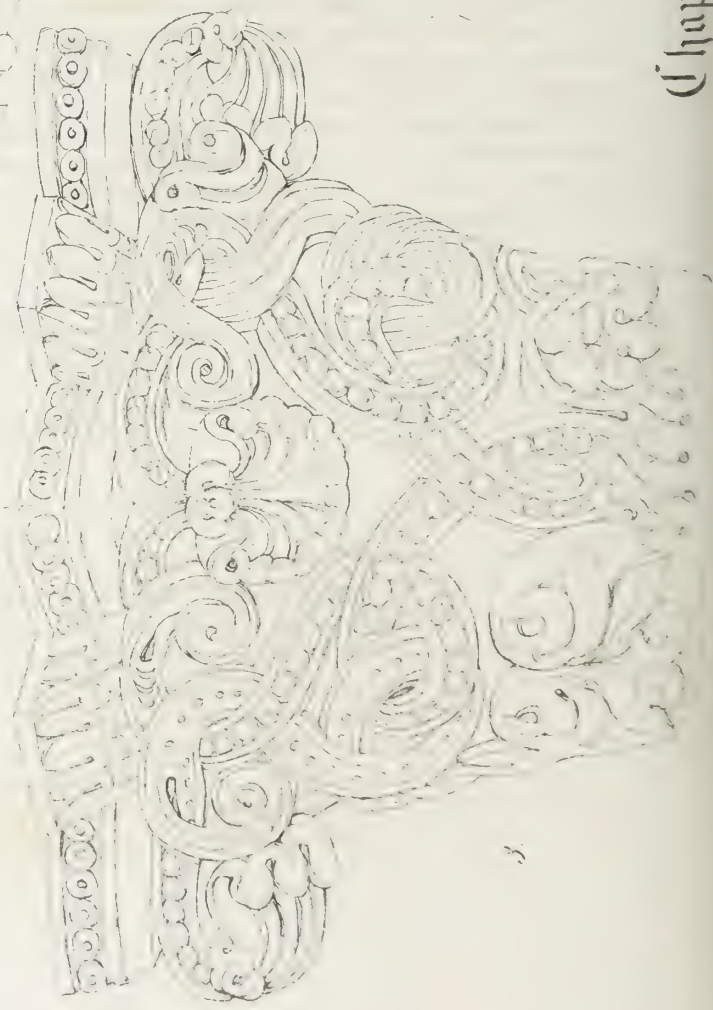
Lith de E. Collet & C^{ie}

Porte de l'ancien Cimetière de la Madeleine

Troyes.



Chapiteaux.



TROYES.

ÉGLISE SAINT-DENIS.

La petite église de Saint-Denis, ancienne paroisse des bouchers de Troyes, existait sur la place de ce nom, au Quartier-Bas de la ville. Elle a été démolie en 1792; et il n'en reste d'autres souvenirs, aujourd'hui, que les trois jolis chapiteaux, la base et le fragment de nervure de voûte que présente la planche consacrée à ces détails.

Les deux premiers chapiteaux sont évidemment une réminiscence ou une imitation libre de l'antique; la ligne du tailloir est en courbe rentrante ornée de feuilles d'eau, avec une rosette au milieu. Au-dessous des volutes pendent des grappes et des palmettes. Des feuilles d'olivier naissent sur la corbeille d'une tige droite ornée de perles et d'où s'échappent d'autres tiges qui s'enlacent et donnent naissance à d'autres palmettes du même genre, mais renversées et réunies au bas par une rose à cinq feuilles.

Le deuxième chapiteau présente trois rangs de palmettes et de feuilles d'olivier; ces dernières sont droites et c'est un allongement recourbé de ces mêmes feuilles groupées en manière de palmettes, qui tient lieu de volute. Les roses sont à peu près une répétition de celles du chapiteau précédent; mais le tailloir, dont la forme est la même, n'est point orné. Les tiges des grandes palmettes sont liées vers le bas par une espèce de chevron brisé orné de têtes de clou, et, au-dessous, cinq petites feuilles formant aussi une sorte de palmette couvrent la naissance des tiges.

Le troisième chapiteau présente, dans sa composition, beaucoup plus d'originalité et ne conserve de la forme antique que le tailloir en courbe rentrante. Il est orné d'un rang de perles trouées; et la rosace est remplacée par une saillie carrée taillée en biseau et avec

des feuilles d'eau. La corbeille est entourée de rubans entrelacés ornés de têtes de clou, de trous et de canelures. Deux de ces rubans réunis par un culot d'où s'échappe une palmette recourbée sur elle-même, forment la volute. Au bas, d'un côté, deux tiges repliées engendrent une palmette renversée; et de l'autre, deux rosettes naissent de deux tiges enlacées; au milieu, des feuilles droites couvrent l'origine de ces tiges.

La forme du tailloir qui est en losange, et la sculpture de l'ornement qui ne couvrent que deux tiers de la corbeille, sont communes à ces trois chapiteaux et motivées par la place qu'ils occupaient dans les angles rentrants de l'abside de l'église d'où ils proviennent. Cette forme sera mieux sentie dans le dessin de la base que nous avons joint à celui des chapiteaux; celle-ci rappelle particulièrement la base attique, mais grossièrement imitée. Le listel, qui accompagne ordinairement le tore supérieur, est remplacé par une rainure; et le tore inférieur n'offre, dans son profil, qu'un quart de rond renversé. Une particularité qui rapproche encore ces chapiteaux du chapiteau antique, c'est que l'astragale ou cordon inférieur n'en fait pas partie, puisqu'il appartient à la colonne, tandis que dans les monuments élevés durant la période ogivale il en est rarement séparé. Le diamètre inférieur de la corbeille est absolument le même que celui de la base. Ainsi la colonne n'était pas diminuée, et c'est l'un des caractères de l'architecture du moyen-âge, depuis la première époque romane jusqu'à la fin de la dernière période ogivale qui précéda la renaissance.

Les chapiteaux de la petite église Saint-Denis sont un exemple du style roman du commencement du douzième siècle.

BAR-SUR-AUBE.

La ville de Bar-sur-Aube, l'une des plus anciennes du département, existait déjà au commencement de la conquête des Gaules par Jules-César. Elle possédait alors un fort sur la montagne Sainte-Germaine qui dominait la ville au-delà de la rivière, et l'on retrouve encore la trace d'un triple fossé qui l'entourait.

Bar passa ensuite, comme les autres cités gauloises, sous la domination des rois de France jusqu'au dixième siècle, où elle devint le partage de comtes particuliers, dont le premier fut Erard, l'un des fils d'Herbert, comte de Vermandais, qui, en 923, s'empara de la ville de Troyes et des autres villes de la province de

Champagne. Bar-sur-Aube devint alors la capitale du vassalage et un comté considérable.

Le deuxième comte de Bar fut Notcher qui, vers l'an 980, la fit clore de murailles de six pieds d'épaisseur sur vingt de hauteur, avec quatre portes, des ponts-levis, des tours et un fossé de quatre-vingt pieds de largeur sur vingt-cinq de profondeur.

En 1094, le comté de Bar-sur-Aube fut réuni au domaine de la province de Champagne par Thibaut II, dit le Grand; et en 1231, Thibaut IV, dit aux Chansons, donna à la ville de Bar, moyennant finances, des lettres d'affranchissement avec établissement de l'une

des foires franches de Champagne et de Brie. Depuis il fut réuni à la couronne par le mariage de Jehanne de Navarre avec le roi Philippe-le-Bel.

Sous le règne de Charles V, un chef d'aventuriers nommé Fénestranges, mécontent de n'avoir point été récompensé des services qu'il avait rendus au roi, brûla Bar-sur-Seine et vint assiéger Bar-sur-Aube, dont il incendia aussi une partie. L'autre ne fut épargnée que parce que les habitants consentirent à payer à ce brigand une forte contribution.

Sous les rois successeurs de Charles V, l'ordre s'étant rétabli en France, la ville de Bar n'eut plus à souffrir des fureurs de la guerre ; mais, en 1636, elle fut en grande partie dépeuplée par la peste qui eut encore un résultat désastreux pour le commerce de cette cité. La contagion avait duré douze ans, circonstance qui détermina Louis XIII à supprimer les foires franches et à les réunir aux foires de Lyon.

Les armes de l'ancien comté de Bar-sur-Aube étaient un bar ou barbeau, poisson fort commun dans la rivière d'Aube.

ÉGLISE SAINT-PIERRE.

Avant les désastres de 92, la ville de Bar-sur-Aube possédait, en raison de son étendue, un assez grand nombre de monuments religieux du moyen-âge qui offraient tous de l'intérêt. Il ne reste plus aujourd'hui que deux églises : Saint-Pierre et Saint-Maclou. La première, qui est la plus importante, rappelle, par la disposition de son plan et la simplicité de son ornementation, la belle église de Pontigny, qui fut bâtie dans le 12^e siècle. On y trouve aussi de même l'emploi simultané du plein-cintre et de l'ogive ; mais ce qu'il y a de particulier, c'est que le premier se trouve superposé à la dernière. Les portes seulement appartiennent au style roman, sans mélange ; mais aucune partie de l'édifice, ainsi qu'on l'a cru, ne remonte à l'époque de sa fondation comme paroisse. On sait par un acte de 1008, que les religieux de Saint-Oyan, du Mont-Jura, connus aussi sous le nom de Saint-Eugende ou Saint-Claude, lesquels étaient déjà établis dans la chapelle Saint-Etienne, sur la montagne de Bar, obtinrent d'un évêque de Langres, par la protection du comte Eudes, la desserte de la paroisse de Saint-Pierre, qu'ils conservèrent jusqu'en 1093 qu'il fut défendu aux religieux de Saint-Claude de sortir de leur cloître. Cette dernière époque se rapproche, nous le pensons, de celle des plus anciennes constructions de l'église actuelle.

Nous venons de dire que le plan de l'église Saint-Pierre était une imitation de celui de l'église de Pontigny et de celle de Clervaux. C'est de même une nef principale, séparée du chœur par des transepts avec des basses-nefs qui se réunissent en faisant le tour de l'hémicycle, avec des chapelles formant couronne autour de ce dernier.

La porte occidentale de la grande nef est ouverte sous un large vousoir plein-cintre qui forme un porche avancé. La baie qui va en rétrécissant est flanquée de colonnettes lesquelles soutiennent des tores ou boudins se dessinant en demi-cercle au-dessus du tympan. Celui-ci est absolument plat, sans ornement et terminé inférieurement par un bandeau, que les pied-droits recourbés en consoles supportent vers les angles.

Au-dessus du porche est une rose à huit feuilles couronnée d'un archivolt avec imposte soutenu par une colonnette de chaque côté. Cet ajustement est répété à l'intérieur. Le portail est terminé par un pignon orné de modillons inclinés et surmontés d'une croix. La base de ce pignon est simplement une ligne saillante non-raccordée aux angles, mais qui cependant lui donne le caractère d'un fronton.

A l'endroit des basses-nefs il y avait aussi des porches ouverts par des plein-cintres, mais il n'y a pas de traces de portes. A la place qu'elles devaient occuper est une petite fenêtre demi-circulaire, et le vousoir n'était probablement qu'un prolongement du porche central régnant des deux côtés. Au nord, le cintre a été détruit et remplacé par la sacristie actuelle dont la porte terminée en contre-courbe paraît dater du quinzième ou seizième siècle.

L'église Saint-Pierre est aujourd'hui encaissée et entourée d'un fossé couvert par un appentis d'un effet désagréable et qu'a nécessité l'exhaussement du pavé intérieur, lequel est encore de dix à onze marches au-dessous du sol de la place.

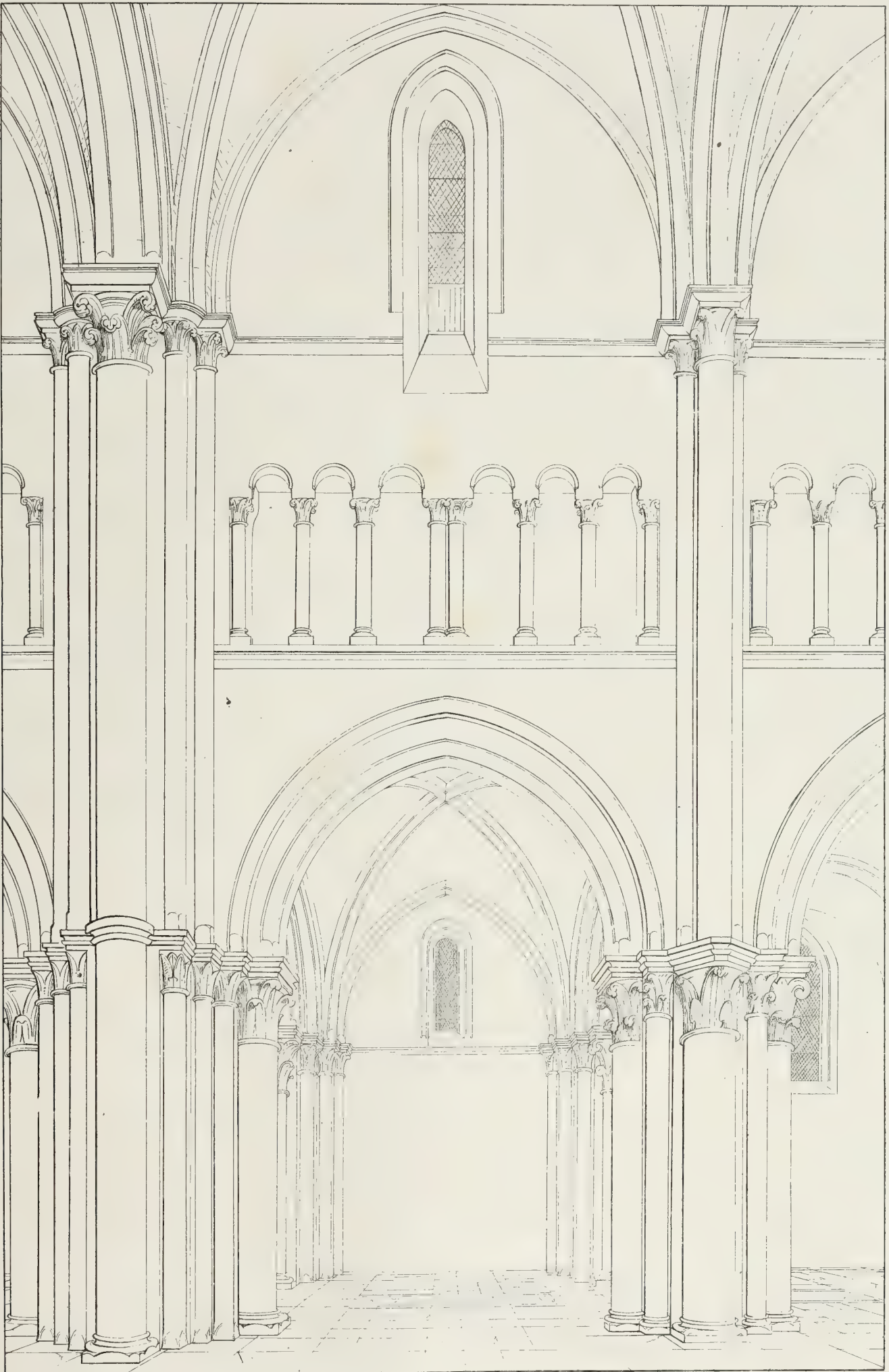
Six arcades ogivales portées par des piliers flanqués de colonnes comprennent toute la longueur de la nef ; elles se dessinent par des retraits dont les arêtes sont ornées de tores ou boudins de différentes grosseurs séparés par des gorges et de légers filets. Les voûtes sont à simples nervures croisées formées de deux tores. Les nervures des basses-nefs présentent une variante. Ce sont trois boudins disposés en triangle, le plus gros au milieu.

Au-dessus des arcades, entre les piliers, règne un cordon creusé d'une gorge, sur lequel s'élève une arcature plein-cintre, à vive arête, soutenue de petites colonnes accouplées au milieu de chaque travée. Cette arcature règne aussi sur la grande porte, aux transepts, et tout autour du chœur. Au-dessus de cette galerie simulée, le profil du tailloir des chapiteaux se continue en manière de corniche, sous les fenêtres ; celles-ci sont étroites, à baie évasée, ornée de boudins et à base inclinée en contre-bas de cette corniche, et terminées sous les points de l'ogive de la grande voûte.

Les arcades du sanctuaire, au nombre de sept, sont supportées par des colonnes isolées dont la base octogone repose sur un socle circulaire qui fait tout le tour de l'hémicycle. L'arcature qui règne au-dessus présente encore un exemple du plein-cintre et de l'ogive employés simultanément. Tout le chœur et les transepts sont voûtés en planchettes ; la voûte en pierre étant tombée faute d'entretien.

Les sept chapelles du rond-point sont ouvertes par un plein-cintre, voûtées derrière en berceau, et éclairées par une fenêtre demi-circulaire ornée de colonnettes et en manière d'archivolt avec un imposte et des tores.

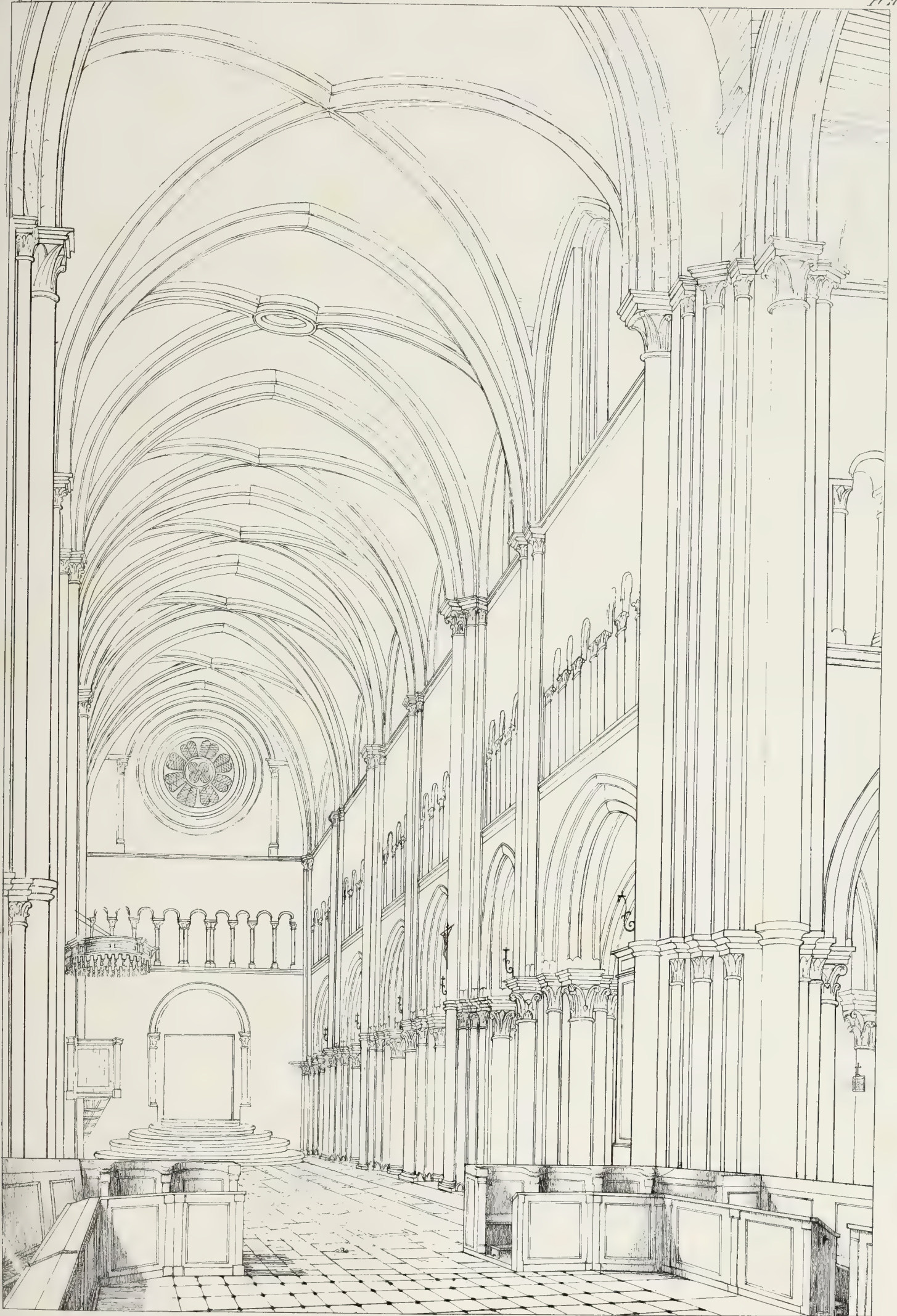
L'extrémité du transept nord est éclairée par une grande fenêtre plein-cintre ornée de colonnettes et de boudins. Autrefois cette fenêtre se trouvait à la hauteur du dortoir des moines qui en avaient



Ch. Fichot del et lith

Lith de E. Collet & Co à Troyes

Eglise St. Pierre, Trannes de la Aube.



Eglise S^t Pierre.
Vue prise du Sanctuaire.



EGLISE S^t PIERRE
(Porche Meridional.)

fait une porte pour descendre de l'office de nuit au moyen d'un escalier de bois.

Au midi est une tour carrée appliquée au mur, et appuyée de contre-forts aux angles. Elle est bâtie comme le reste de l'église, en petits matériaux, et ne fut jamais achevée; on l'a surmontée de deux dômes en bois superposés, de forme octogonale, bâtis en 1722, et terminés par une flèche. A l'intérieur, le mur a été doublé pour soutenir le beffroi. Des fenêtres ogivales, dont les baies en angle rentrant et décorées de colonnettes et de boudins, sont ouvertes sur les trois faces apparentes de la tour.

La porte méridionale répond à la troisième travée de la nef. Elle est pratiquée sous un large voussoir plein-cintre orné de tores, soutenus par des colonnes engagées dans les retraits de la baie. Le timpan est terminé par un bandeau plat supporté par des consoles entièrement privées d'ornement. Cette porte est précédée d'un porche vouté en arête et ouvert par une ogive dont les profils se composent de plusieurs boudins en retraite les uns sur les autres, et qui retombent sur des groupes de colonnes courtes appliquées au pilier de chaque côté. Ce porche, terminé par un pignon, paraît être d'une construction postérieure, mais pourtant déjà ancienne. Les bases des colonnes se trouvent juste à la hauteur des deux tiers du fût de celles de la porte; circonstance qui prouverait que depuis plusieurs siècles l'église de Saint-Pierre est encaissée par le sol de la place.

Dans le mur du collatéral nord, sous la deuxième travée, est ménagée une niche qui contient la mesure matrice des grains de Bar-sur-Aube; elle est creusée dans une pierre de taille. Autour, on lit cette inscription : *Hic ab antiquo Justam frumentorum Mensuram cives Barri deposuerunt.*

Cette mesure contient trente pintes.

Au côté gauche de la nef, on remarque plusieurs chapelles additionnelles construites dans le seizième siècle, entre les contre-forts. La première, qui occupe la troisième travée, renferme les fonts baptismaux. La croisée est divisée par deux meneaux et des compartiments. Sa voûte a plusieurs nervures croisées et recroisées avec des médaillons aux intersections.

A la quatrième travée répond une chapelle dite des *Vignerons*. La voûte est en berceau en anse de panier, divisée par trois bandes transversales coupées par des bandes courbes formant plusieurs compartiments. Sur la bande du milieu sont sculptés des pampres de vignes et des serpettes avec un instrument en forme de fer de lance recourbé, ayant un manche, et qu'on appelle *fosseux*; il sert à planter la vigne et à la cultiver.

La porte latérale nord est un large plein-cintre orné d'un boudin; elle répondait aux bâtiments des religieux dont on retrouve encore quelques restes dans deux petites arcades plein-cintre bordées d'un boudin et soutenues de colonnettes.

Parmi les dalles du pavé de la chapelle qui termine le collatéral à droite du chœur, on voit la tombe de Notcher, comte de Bar, et celle de Mathilde, épouse de Simon, comte de la même ville. On vient de couvrir le pavé d'un parquet qui prive les curieux de la vue de cette tombe.

A l'extérieur, l'abside est demi-circulaire et terminée par une corniche formée d'un tore, avec gorge au-dessus, soutenue de petits modillons arrondis; l'arête des fenêtres est coupée en biseau, sans autre moulure. A leur base règne un cordon en larmier qui fait tout le tour du chœur, se contourne sur les contre-forts en ligne inclinée, suivant la pente du toit des chapelles du pourtour.

Il n'existe pas un pouce de peinture sur verre dans l'église Saint-Pierre ni dans aucune église de Bar-sur-Aube.

ÉGLISE SAINT-MACLOU.

Une chartre de 1075 et d'anciens titres constatent que l'église de Saint-Maclou n'était dans son origine qu'une chapelle des comtes de Bar, desservie par des religieux et ensuite par des chanoines. Plus petite que celle de Saint-Pierre, elle n'offre pas, comme cette dernière, une harmonie complète dans tout son ensemble. Ses constructions datent de trois époques distinctes : la nef avec ses bas-côtés, les transepts, la première travée du chœur et celles des chapelles qui l'accompagnent appartiennent à la deuxième moitié du douzième siècle, c'est-à-dire au commencement de l'introduction de l'ogive. Le chœur a été rebâti ou achevé au quatorzième, et le portail principal qui est composé d'un ordre dorique pilastre avec un ordre ionique superposé, présente toutes les conditions du mauvais goût qui régnait dans l'avant-dernier siècle. Il fut construit aux frais d'un chanoine nommé Manchin, qui, peut-être, a fait détruire l'ancien portail.

Trois travées seulement forment l'étendue de la nef; elles sont séparées par des arcs doubleaux à vive-arête, ainsi que celles des bas-côtés, et les nervures croisées de la voûte sont formées de boudins accouplés et accompagnés de légers filets. Les arcades se dessinent par un triple cintre; celui du milieu est orné de boudins sur ses arêtes, et les deux autres, qui sont plus grands, sont coupés

à angles droits. Les piliers sont robustes, flanqués de colonnes appliquées de différentes grosseurs, et leurs bases, formées de deux tores, reposent sur un socle profilé d'une doucine renversée vers son milieu. Les chapiteaux sont fort riches, d'un beau travail et d'une composition variée¹. En général, l'architecture de la partie ancienne de l'édifice est mâle, sévère, et porte un caractère de force sans pesanteur; elle a une analogie frappante avec l'architecture de la nef de Saint-Eusèbe-d'Auxerre. Les colonnes, compris le chapiteau et la base, ont environ cinq mètres de hauteur.

Au-dessus des arcades règne un bandeau orné de fleurs de bourrache épanouies et de zig-zags qui fait tout le tour de l'édifice et forme des ressauts sur chaque faisceau des longues colonnes appliquées qui portent les grandes voûtes². Sur ce cordon s'élève une arcature composée de trois plein-cintres pour chaque travée et que soutiennent des petits pilastres cannelés. Au-dessus est ouverte une fenêtre demi-circulaire, longue et fort étroite.

A l'extrémité des transepts l'arcature n'a que quatre cintres plus larges qui en occupent toute la largeur.

¹ Voir la planche.

² Voir le n. 5 de la planche de détails.

La première travée du chœur, qui est plus grande, est fermée par un mur dans lequel est ouvert extérieurement, à moitié de son épaisseur, un arc plein-cintre bordé d'un boudin. Dans l'autre moitié est une ouverture carrée en forme de meurtrière qui permettait aux assistants placés dans la chapelle latérale de voir le célébrant à l'autel. On sait qu'à une certaine époque, et particulièrement dans les collégiales et les églises conventuelles, l'autel était toujours placé en avant du chœur, et les religieux ou chanoines au fond dans l'hémicycle. Au-dessus de cette première travée du chœur se continue l'arcature comprenant cinq petits plein-cintres bordés de tores ou boudins. Entre les pilastres qui la supportent sont gravées plusieurs épitaphes des doyens de Saint-Maclou ; mais elles sont aujourd'hui presque effacées. La voûte, qui a été refaite lors de la restauration du chœur, est à nervures anguleuses, ainsi que celle de l'abside ; celle-ci est à cinq pans et éclairée par autant de longues fenêtres ogivales divisées par un meneau léger qui soutient deux ogives trilobées surmontées d'un quatre-feuille qui en remplit la partie supérieure. Au-dessus sont ouvertes de longues fenêtres circulaires accolées, et séparées seulement par un pilastre sans chapiteau.

Les trumeaux sont appuyés extérieurement par de beaux contreforts saillants à plusieurs retraits et terminés par des frontons ornés de trèfles et surmontés par une petite pyramide à fleuron. On remarque au point de jonction de la première travée du chœur et de l'abside des chapelles latérales un contre-fort ancien dont la direction pourrait faire présumer que l'église était dans le principe terminée par un mur droit. Le couronnement du mur de l'abside est formé d'un bandeau, d'un cavet avec un tore au-dessous ; la saillie est soutenue par de petits modillons.

Les transepts sont terminés par des pignons bordés d'un cordon profilé avec des modillons perpendiculaires aux rampans et éclairés par une fenêtre semi-circulaire plus grande que celles de la nef. Les supports de la voûte, aux angles, sont formés par trois colonnes étagées l'une sur l'autre.

La porte latérale du nord, qui répond à la troisième travée de cette nef, est une baie carrée ornée d'un gros boudin brisé à angle droit et qui forme une espèce de chambranle. De chaque côté deux colonnes, dont les bases ont été refaites au quinzième siècle, soutiennent les plein-cintres qui couronnent le timpan. Ces cintres sont profilés de boudins accompagnés de filets et d'un rang de fleurs de bourrache épanouies cotoyées de zig-zags. Les chapiteaux sont assez riches et composés de feuilles recourbées formant des touffes arrondies ¹.

La porte méridionale, qui est aussi toute romane, est à bandeau droit, avec un timpan entièrement nu et couronné par deux cintres ; le plus saillant est bordé d'un boudin et soutenu par deux colonnes dont les chapiteaux portent un caractère sévère ² : ce sont des rubans ornés de têtes de clou, enlacés et réunis par un lien d'où s'échappe une palmette recourbée qui remplace la volute. Le tailloir est remarquable par la beauté de son profil formé de filets avec une doucine droite entre deux plate-bandes dont l'inférieure est dentelée. Ce tailloir se prolonge latéralement pour former imposte. La nais-

sance des boudins est accusée par un dé arrondi par le haut et orné d'une feuille ou d'un ruban à têtes de clou ³.

Il nous reste à parler d'un monument dépendant de l'église Saint-Maclou, dont il est même aujourd'hui un accessoire obligé, mais qui avait dans le principe une toute autre destination. C'est la tour du clocher dont il est question. Cette tour faisait autrefois partie de l'ancien château des comtes de Bar, elle en formait la principale entrée, et c'est dans la chapelle de ce château que l'an 1170 Henri 1^{er}, comte de Champagne, fonda le chapitre de Saint-Maclou, auquel il avait donné une rente perpétuelle de 400 livres à percevoir sur le moulin de Maracelles. Le château ayant été démoli depuis, on conserva la tour, dont les chanoines firent changer la partie supérieure pour en faire un clocher. Elle est assez rapprochée de l'église pour servir de porche à la porte du nord, avec laquelle elle forme un angle aigu. Au rez-de-chaussée la voussure est composée de quatre arcs doubleaux en ogive appuyés sur des pieds-droits saillants et sur des corbeaux de pierre profilés en tailloir entre lesquels on distingue la rainure par laquelle on descendait la herse. On remarque aussi les gonds ou pivots énormes qui portaient les vantaux de la porte. Inférieurement, les angles de la tour sont à pans coupés, et au premier étage, ils sont portés par un encorbellement à treize retraits. Ce premier étage est éclairé à l'est par une ouverture plein-cintre au-dessus de laquelle est une niche couronnée d'une accolade et terminée en cul-de-lampe qui répond au second étage. Le troisième est, comme nous l'avons dit, ajouté par le chapitre. Il est percé sur chaque face de deux ogives accouplées bordées de boudins, soutenues au milieu de la baie par des colonnettes : le tout couvert d'un toit pyramidal en ardoise ⁴.

Entre la tour et l'église, il existe un escalier qui conduit aux étages supérieurs de la première et sur les basses voûtes de la dernière.

Au nord du chœur de Saint-Maclou, on voit l'ancienne salle capitulaire voûtée en berceau, et qui sert aujourd'hui de sacristie. Au-dessus existe un logement pour le sacristain ; il est éclairé par trois petites fenêtres ogivales étroites comme des meurtrières. Une fenêtre de même forme est ouverte aussi à l'est, à l'extrémité du bâtiment.

Le pavé de Saint-Maclou est enrichi de plusieurs tombes de chanoines fort belles et qui sont rangées avec ordre. On en distingue deux autres consacrées à des hommes d'épée ; elles datent du quinzième siècle. La première représente un homme en état de cadavre, avec une tête de squelette, le ventre ouvert et les entrailles apparentes. Sur un rouleau qui lui sort de la bouche on lit ces mots : *Sum quod eris quod eseram pro me precor ora*. Au-dessus de la tête l'écu de ses armes avec celui d'une alliance liés par un rouleau avec ces mots : *Requiescant in pace*. Dans le cadre autour de la tombe on lit en lettres gothiques angulaires gravées en creux :

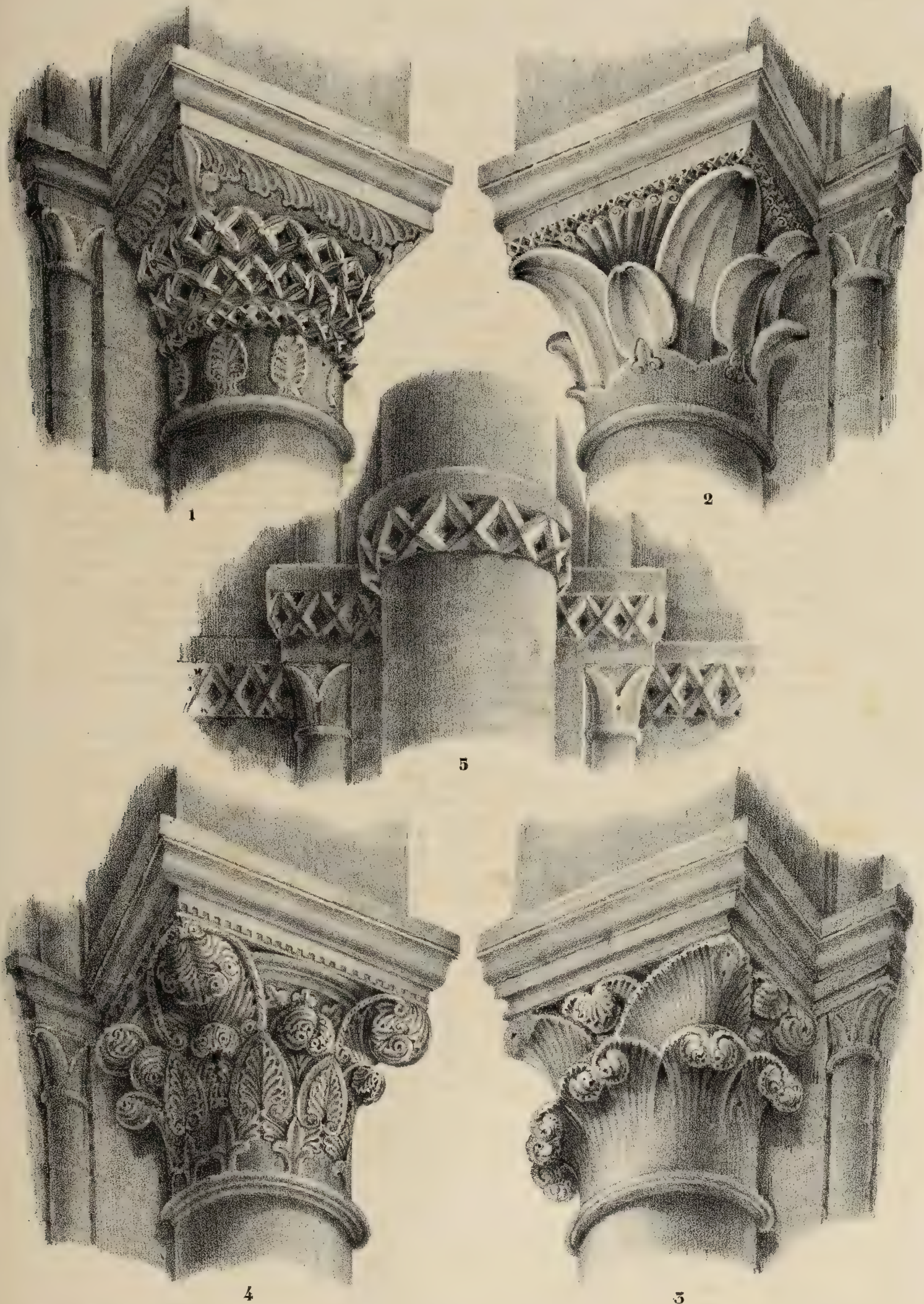
En gist noble homme Gillebin de Pons seigneur de Regnepont capitaine du Chatel et allien de Barsur-Aube qui trespassa le premier jour de l'an M CCCC XLV et vénérable et discrète personne messire Jehan

¹ Voir la planche de détails n. 3 et 4, le n. 5 est une ouverture de la sacristie du chœur.

² Voir la planche des détails n. 1 et 2.

³ Voir la planche.

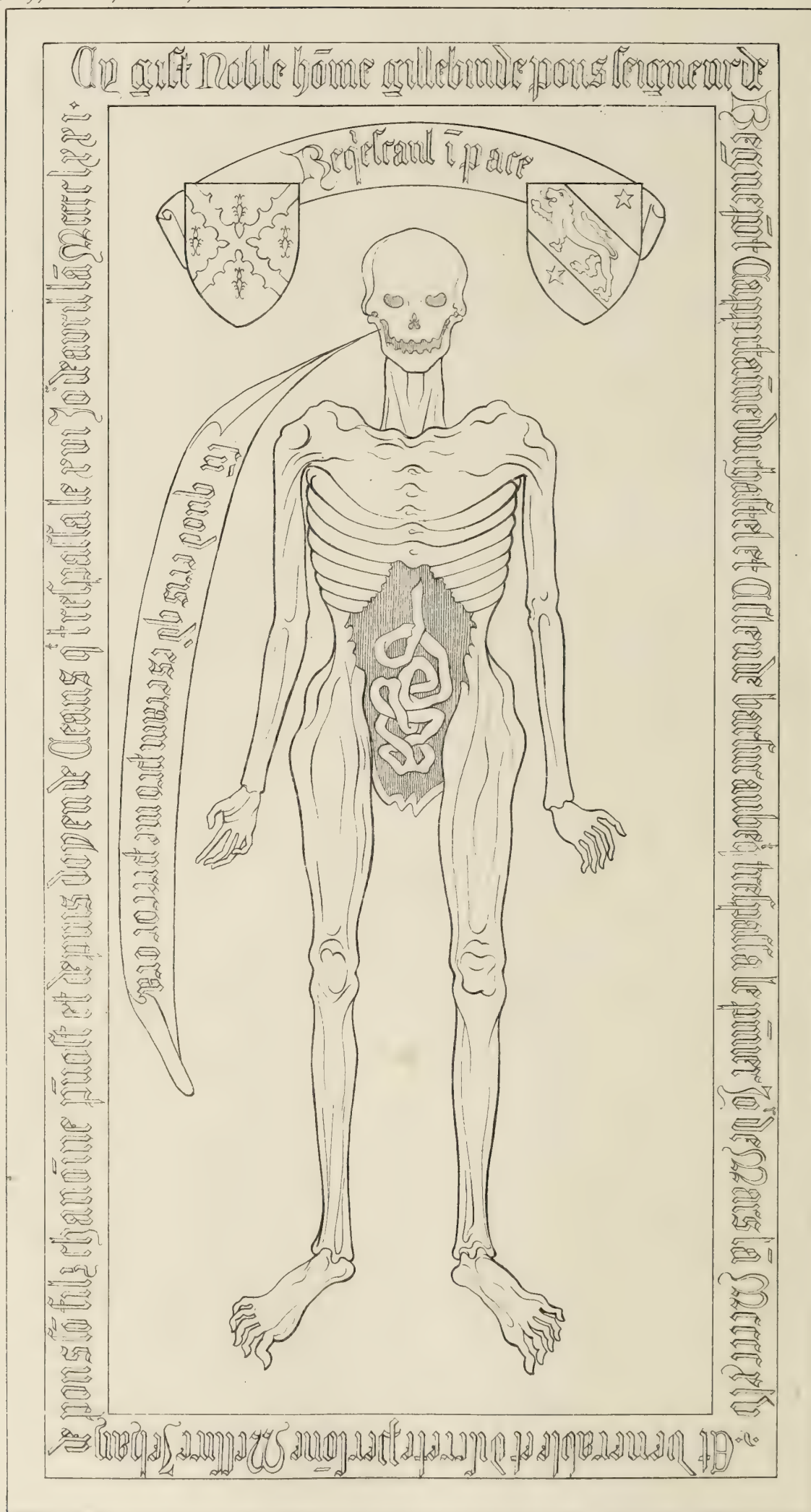
⁴ Voir la planche.





Porte de l'ancien Château des Comtes de Bar.





Eglise S. Maclou

Tombe du XV^e siècle



1.2.3.4.5.6 Détails de l'Eglise de S^t Maclou. - 7. Pierre tumulaire détachée de la fortification Romaine de la côte S^t Germaine
 — 8. Fenêtre du bâtiment appelé le petit Clairvaux

de Pons son fils chanoine Prevost et depuis doyen de céans qui trespassa le XIII. jour d'avril M CCCC LXXI.

La deuxième tombe représente le défunt sous un aspect moins repoussant ; il est debout, les mains jointes, en robe courte, à larges manches et bordée de fourrure, les pieds sont appuyés sur deux jeunes chiens. De chaque côté de la tête on voit l'écu de ses armes, qui sont trois tours crénelées posées deux et une. Dans le cadre autour de la tombe on lit :

En gist noble homme Jehan de Montlier capitaine de Bar-sur-Aube qui trespassa le XXI. jour de janvier l'an M CCCC LXIII et damoiselle Colette de Marisy sa femme trespassa le VII. jour de may l'an M CCCC XXVI. Dieu ait leurs ames amen.

Une troisième tombe placée devant le chœur est consacrée à un chanoine. On lit autour l'épithaphe suivante :

En gist vénérable et discrète personne messire Jehan de Montbeliard prestre jadis chanoine et sous-chantre de céans qui trespassa l'an mil CCCC LXXXI le V. jour du mois de avril priez pour lui.

Devant la chapelle de la Vierge est une autre tombe avec cette inscription gravée autour :

En gist honnête femme Jeanne jadis femme de honorable homme Barthélemy Burette vivant marchand demeurant à Bar-sur-Aube qui décéda le premier jour de décembre 1595.

Requiescat in pace.

Dans les transepts on voit plusieurs autres tombes dont nous rapporterons seulement les inscriptions :

En gist messire mile Vertivot de Chaumont jadis chanoine et sous-chantre de céans et curé de Biezville qui trespassa le second jour de juillet l'an mil CCCC VXIII priez Dieu pour lui.

Ensuite cette seconde :

En gist vénérable et discrète personne messire Nicolas Thoré prestre jadis chanoine de céans curé de Larrey et notaire apostolique qui trespassa le troisième de juin l'an mil V^e quatre XX et XVIII priez Dieu pour lui.

Puis cette troisième :

En gist messire Symon Lambert de Courteron prestre jadis chanoine et trésorier de l'église de céans qui trespassa le cinq. jour du mois de décembre l'an mil quatre cens XLIII dieu ait son âme amen.

Et enfin cette dernière :

En gisent nobles personnes Huguenin Boitolle Marie Grappinel sa femme et Jehan Boitolle leur fils lequel trespassa le premier jour de may.....

Dans le cadre cette autre épithaphe :

Et noble personne Pierre Boitolle bourgeois de Bar-sur-Aube fils dudit Jehan qui décéda le XXVII mars 1568 et scientifique personne messire Pierre Boitolle docteur médecin son fils qui trespassa le XXVIII. d'avoust 1572 et demoiselle Anne de Meure femme dudit Boitolle bourgeois qui trespassa le XV. febvrier 1573 priez Dieu pour eulx.

CHAPELLE SAINT-JEAN.

Ce monument est un rectangle à deux travées dont la voûte à nervures croisées, à boudins, est soutenue par des piliers appliqués aux angles et vers le milieu. A droite est une sacristie dont la porte est à linteau plat avec une inscription en gothique angulaire, et à côté, dans le mur, une triple niche dont les ornements gothiques sont peints et dorés. C'était là qu'était placé l'autel. Les piliers appliqués se composent, au milieu, d'un groupe de trois colonnes, dont celle du centre, plus forte, soutient un arc doubleau aux arêtes taillées en biseau qui sépare les deux travées. Les chapiteaux offrent une sorte de nudité dans leurs corbeilles à peine recouvertes de feuilles qui semblent avoir été jetées au hasard. A ceux des grosses colonnes on voit deux tiges plates à côtes terminées par des touffes de feuilles frisées qui répondent aux angles du tailloir. La base est formée d'un cordon saillant qui couronne une espèce de talon renversé coupé à facettes multiples et terminées dans un socle carré qui affecte, mais plus grand, le même profil. Aux angles de la chapelle il n'existe qu'une seule colonne accompagnée de deux espèces de pilastres dont les angles seuls sont apparents.

Les profils et les ornements dont nous venons de parler paraissent appartenir au quinzième siècle. La voûte, par sa nervure, semble être d'une construction antérieure, quoiqu'on y voie l'écu de France aux trois fleurs de lis de l'époque de Louis XII. On va voir, au reste, que la chapelle Saint-Jean offre dans sa seule façade sur la rue plusieurs détails de styles différents.

Cette façade est extrêmement simple : le mur est appuyé de trois lourds contre-forts dont l'un est vers l'angle sud-est. Entre les deux premiers est ouverte la porte plein-cintre dont le contour est orné d'un tore soutenu de deux colonnes menues et cannelées qui ouvrent la baie. Plus haut règne un cordon à larmier qui se contourne sur les contre-forts et qui forme une brisure anguleuse au-dessus du cintre de la porte. Trois fenêtres de formes et de dimensions différentes sont ouvertes sur la façade au-dessous du cordon larmier. La première est une baie ogivale peu élevée et sans ornements. Elle est divisée par deux autres ogives plus petites supportées au milieu par une colonnette assez courte. La deuxième fenêtre, posée au-dessus de la brisure du cordon qui surmonte le cintre de la porte, est

une ogive toute simple couronnée par une archivolt creusée en larmier, terminée en accolade ou pointe d'écu renversé et soutenu par deux culs-de-lampe appliqués.

La troisième fenêtre, plus grande et plus riche, répond à la deuxième travée où était l'autel. C'est une baie ogivale fouillée de gorges ornée de baguettes et de filets qui se terminent par des socles à facettes sur le plan incliné de la base ou appui, lequel descend jusque sur le cordon larmier. L'ouverture est partagée ensuite en deux ogives trilobées soutenues par un meneau qui affecte les moulures des parois de la baie et sont surmontées d'une rose à cinq feuilles inscrite dans un cercle qui occupe le haut de l'ogive. Cette

jolie fenêtre est couronnée d'une archivolt saillante qui prend naissance sur deux têtes de jeunes hommes dont les cheveux sont longs, tels qu'on les portait du temps du bon Louis XII.

La chapelle Saint-Jean dépendait de la commanderie de Thors et de Corgebin. Les templiers en ont été possesseurs jusqu'en 1306, époque de leur suppression, sous le règne de Philippe-le-Bel. Ce prince avait fait donation de cette chapelle aux chevaliers de l'ordre de Malte, qui en jouirent long-temps après. Aujourd'hui elle sert de grange et de grenier, et l'on a brisé le meneau de la jolie fenêtre du sanctuaire pour passer les bottes de paille.

CHAPELLE SUR LE PONT D'AUBE.

Sous le règne de Charles VII, la France était ravagée par des troupes de bandits qui causèrent de grands dommages dans la province de Champagne, l'histoire cite Alexandre, dit le bâtard de Bourbon, capitaine d'une compagnie de ces bandits, qui était avare et cruel, et ne faisait la guerre que pour piller. En 1440, le roi Charles, après s'être reposé à Troyes, se rendit à Bar-sur-Aube, et fit arrêter ce seigneur, qui était venu l'y trouver. On commença sur-le-champ l'instruction de son procès. Il fut, dit Monstrelet, *condamné à être rué et jetté dedans un sac à la rivière et tant que mort fut accomplie; et ainsi fut fait.* Les amis du bâtard firent retirer son corps de l'eau, donnèrent de l'argent pour le faire inhumer honorablement et pour faire construire sur le pont, en mémoire de cet événement, une chapelle qui existe encore aujourd'hui sur un des avant-becs. On voit dans cette chapelle un dieu de pitié, et les armes de la maison de Bourbon, gravées en dehors. En mémoire du bâtard qui fut noyé en cet endroit, on y a célébré long-temps la messe. La planche ci-jointe représente fidèlement ce petit monument, tel qu'il était avant les lourdes restaurations qu'il vient de subir.

Dans la rue Neuve, au coin de celle des Chèvres, on voit un bâtiment appelé le *Petit-Clairvaux*, qui, dit-on, est un reste de la maison de ville des abbés et moines de cette abbaye. On dit qu'il existait au-dessous une église souterraine dont les religieux ont depuis fait des caves remarquables aujourd'hui par leurs voûtes et leurs solides piliers. Mais ce qui porte véritablement un caractère d'antique construction, ce sont deux fenêtres plein-cintres qui éclairaient l'étage supérieur. Les arêtes de la baie sont bordées d'un léger cordon, et le cintre est couronné par deux gorges ou cannelures accompagnées de filets et entre lesquelles est un autre cordon; le tout sans la moindre saillie sur le mur. Chacune des fenêtres est ensuite divisée par deux petits plein-cintres à vive arête dont la naissance repose sur une colonne trapue appliquée à un trumeau portant une feuillure qui recevait les volets. En dedans le mur est élegi par un arc plein-cintre. Les feuilles droites et radiées du chapiteau dont le tailloir est un simple carré taillé en biseau, et la rusticité de la base enveloppées de grossières expansions végétales qui répondent aux angles du socle, donnent à ces fenêtres un caractère austère et tout-à-fait claustral; on peut les attribuer à la fin du onzième siècle ou au commencement du douzième¹.

¹ Voir la planche.

Ce bâtiment avait été donné par testament aux moines de Clairvaux vers la fin du douzième siècle. Dans l'acte latin, le testateur dit : « *Je donne mon âme à Dieu, ma maison de pierre de Bar-sur-Aube et ma maison du Cellier au moustier Saint-Bernard pour préserver mon âme d'habiter avec les boucs.* »

On peut voir encore au-delà du pont d'Aube, à l'extrémité du faubourg Saint-Nicolas, une petite église ou chapelle qui a conservé, dans les piliers de son clocher et dans les plein-cintres qui le soutiennent, un reste d'architecture de l'époque de transition vers la fin du douzième siècle. Les chapiteaux de ces piliers sont ornés de feuilles de vigne et de grappes de raisin. La voûte centrale que supportent ces quatre piliers est à nervures croisées formées de trois tores ou boudins. De chaque côté, une travée formant transept et éclairée par une fenêtre ogivale avec des meneaux, compose la partie la plus étendue de l'église. Le chœur, ouvert par l'un des plein-cintres du clocher, n'a qu'une seule travée avec un abside à trois pans éclairé par autant de fenêtres à ogive divisées par un meneau. Les voûtes sont à nervures anguleuses recroisées à compartiments de la dernière époque ogivale.

Ce qu'on peut appeler la nef est sans voûte et éclairé par de petites ouvertures en ogive et à plein-cintre. La porte aussi est un plein-cintre avec des gorges et boudins. Au-dessus est une fenêtre ogivale à deux meneaux, et le tout est terminé par un pignon. À l'extérieur, la chapelle est appuyée sur tous ses angles saillants par des contre-forts dont les retraits et les bases sont profilés de talons renversés.

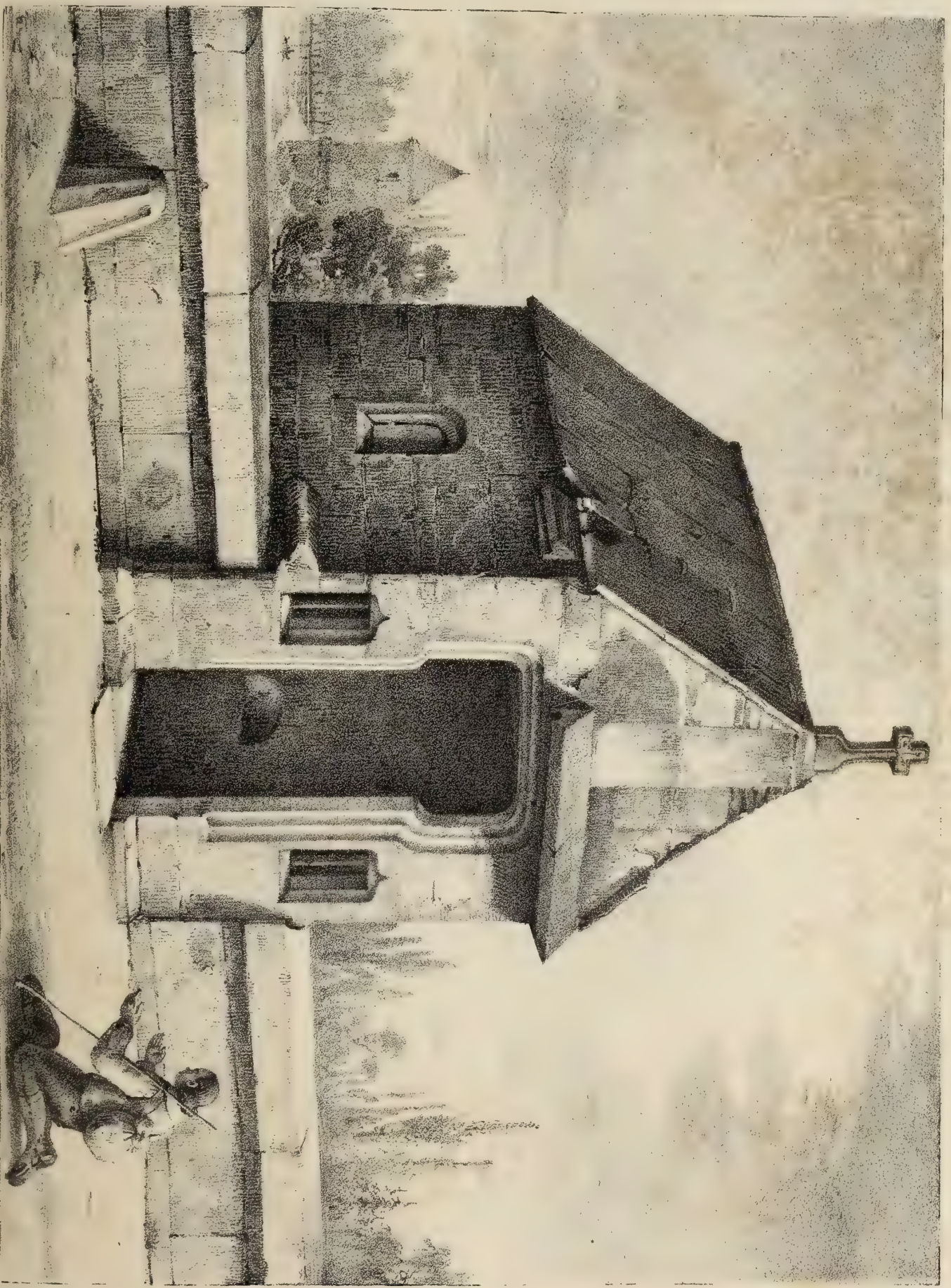
Sur la montagne qui domine la ville était une ancienne chapelle dédiée originairement à saint Etienne, premier martyr, et consacrée depuis sous l'invocation de sainte Germaine, patronne de la ville, martyrisée par ordre d'Attila l'an 451¹. En 1076, Simon, comte de Bar et de Crespy, donna la seigneurie de la montagne, avec tous les droits de justice qu'il y possédait, aux religieux de Sainte-Eugende, qui y étaient établis dès le dixième siècle. Louis-le-Hutin confirma cette donation par une chartre de 1315. L'église du couvent était alors l'église paroissiale d'un village situé sur la plate-forme de la montagne, et dont Proverville et Fontaine étaient dépendants.

¹ Sainte-Germaine descendait souvent de la montagne par aller puiser de l'eau d'une fontaine dans des cruches pour approvisionner la maison de son père. C'est pourquoi les peintres la représentent tenant dans ses mains deux cruches, au pied d'un rocher d'où jaillit une source d'eau vive.

BAR-SUR-AYE.

Église - clocher - vue de l'église et du clocher.

P. 9.

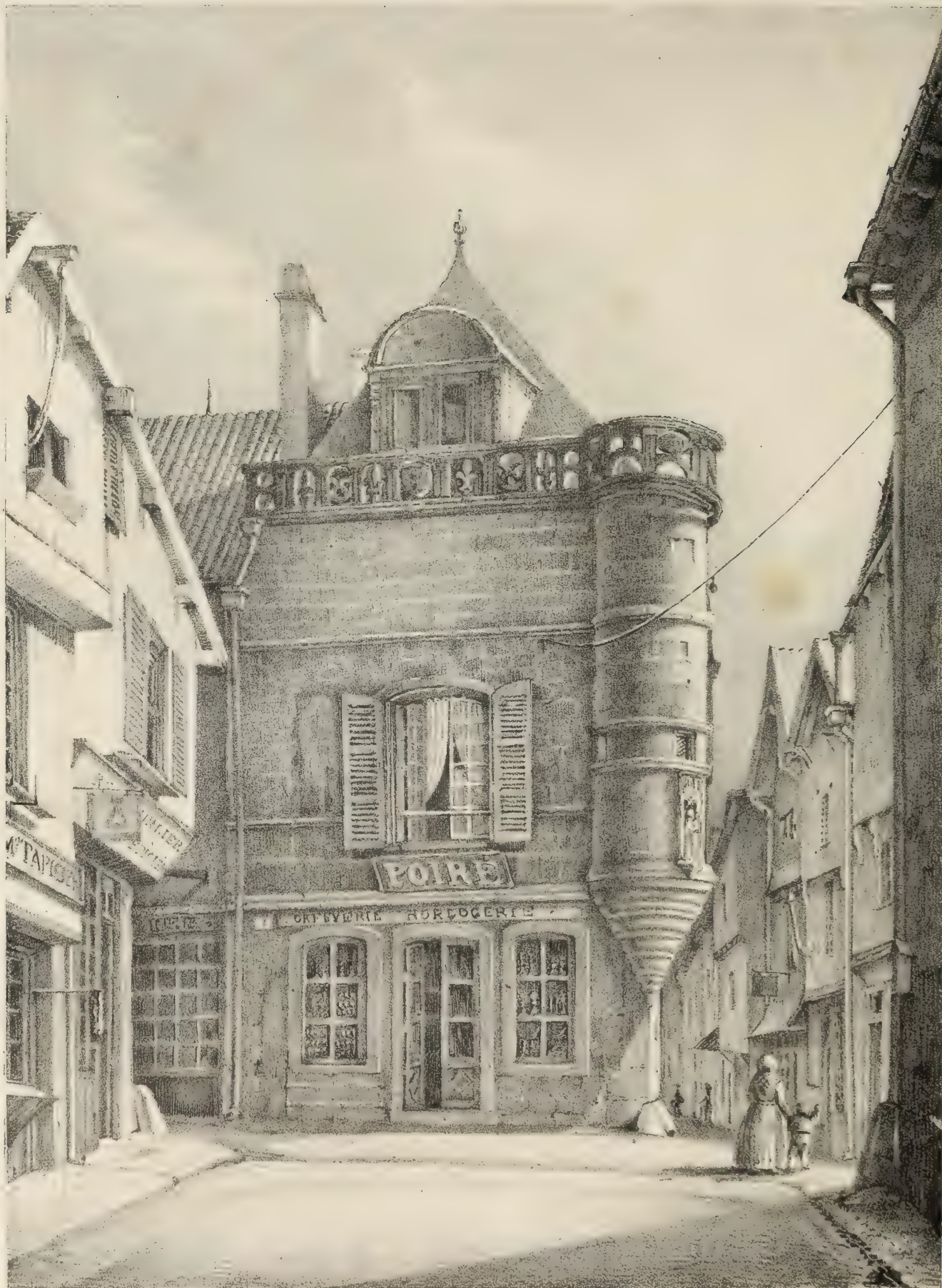




Ch. Fichot. del.

Lith. Collot. 51^e

Eglise S^t Maelou,
TOMBE DU XV^e SIECLE.



Maison du 16^e Siècle

Il y a quelques années qu'on a trouvé au revers de la montagne Sainte-Germaine un fragment de bas-relief romain portant une inscription. Nous l'avons fait figurer sous le n° 7 dans la planche de détails de Saint-Maclou. Cette sculpture est tellement fruste, qu'il est presque impossible de l'expliquer : on croit qu'elle provient d'un tombeau.

Bar-sur-Aube possédait, avant la révolution de 92, une église paroissiale, Sainte-Marie-Madeleine, de fondation fort ancienne. On en attribuait les premières constructions au huitième siècle. Du reste, une transaction de l'an 1078, sur le patronage de cette église, prouve qu'elle existait comme paroisse dès cette époque.

Les maisons de Bar-sur-Aube sont presque toutes construites en bois. On en remarque plusieurs, dans la rue Notre-Dame, qui ont des alloirs ou des galeries couvertes, telles qu'en avaient encore, il y a peu de temps, les villes de Troyes et de Rheims. Sur les poteaux de support on voit de grandes figures de saints sculptées, mais fort mutilées.

Les maisons de pierre sont toutes modernes; il faut en excepter une qui est située rue Saint-Michel, en face la rue Saint-Maclou, et que nous avons fait dessiner. Toutes les ouvertures en ont été changées, et elle ne conserve plus de sa décoration primitive qu'une balustrade qui borde le comble et une tourelle à l'angle en retour sur une petite ruelle qui longe la maison. La balustrade est à jour et formée par la lettre H, initiale du roi Henri II, et les DD enlacés

de Diane de Poitiers, sa maîtresse. La tourelle sur laquelle se continue cette balustrade est terminée par un cul-de-lampe formé de tores et de bandes plates qui vont en décroissant. Au-dessus du cordon inférieur est une petite niche en saillie où l'on voit une statuette de la Vierge. Dans la ruelle au retour, les fenêtres sont de petite dimension; mais elles ont conservé leur caractère primitif.

Cette maison était, dit-on, la demeure du gouverneur du comté de Champagne à Bar, dont le dernier fut M. Dupont de Compiègne, mort en 1737. On ne sait sur quelle autorité on attribue la construction de la maison au règne de Charles VII; dans ce cas, la balustrade qui borde le comble aurait été ajoutée postérieurement.

Nous avons trouvé, dans une rue de la ville, un fragment de tombe en beau marbre noir portant cette inscription incomplète :

HIC IACET
ILLUSTRISIMA
DOMINA MATILDIS
UXOR PHILIPPI
COMITIS FLANDRIÆ.

La tombe est encadrée de filets et porte un bon mètre de largeur; on ne sait pas si elle provient d'une des églises de Bar. Nous l'avons rapportée à cause de la qualité des personnages. Elle ne peut toutefois être bien ancienne, à en juger par la forme des caractères de l'inscription. Ce n'est probablement qu'une restitution.

ROSNAY.

Rosnay, ou Rosnai, en latin *Ronasium*, *Rosnacum*, ou *Ronascum*, était une petite ville murée, devenue aujourd'hui simple bourg avec ce qu'on appelle les faubourgs de Saint-Nicolas, de Champagne et de Saint-Sauveur. Son église paroissiale, dont les premières constructions remontent au douzième siècle, est double, c'est-à-dire qu'elle a une crypte qui occupe en étendue la moitié de la nef, le chœur et trois chapelles qui l'accompagnent. L'église supérieure a été reconstruite en partie sous le règne de Charles IX, et consacrée par l'évêque de Troyes, Carracioli, sous le titre de l'Assomption. Il paraît, par une chartre de l'évêque Mainard, de l'an 1035, qu'elle existait déjà dans le dixième siècle, et qu'elle était alors desservie par des chanoines. Ce prélat, à la sollicitation du comte Isambert, la combla de bienfaits. L'église Notre-Dame était alors dans le château, comme il paraît par ce passage de la chartre : *Ecclesia in honore sanctæ Mariæ dedicata..... Concederemus canonicis illic Deo servientibus, quæ est sita in castello quod Vulgò Rosnaicum muncupatur*. L'église inférieure a été dédiée à saint Etienne, par saint Thomas de Cantorbéry, lors de son séjour à Pontigny, et il est regardé comme second patron par les habitants. Saint Bernard, suivant l'auteur contemporain de sa vie, a rendu la vue à une femme dans l'ancienne église supérieure.

La seigneurie de Rosnay fut érigée en comté-pairie de Champagne, par le comte Thibaut V, en faveur de Henri III, son frère. Celui-ci étant mort sans enfants, le comté de Rosnay fut réuni à la Champagne, et ensuite à la couronne lors du mariage de Jeanne de Navarre avec Philippe-le-Bel.

Au quatorzième siècle, Rosnay fut joint au château de Moymer, avec Vertus et la Ferté-sur-Aube, et érigé en nouveau comté-pairie sous le nom de Vertus, en 1361, par le roi Jean. Ce prince le donna en dot à sa fille Isabeau, pour son mariage avec Galéas Visconti de Milan. Il fut ensuite donné à Valentine de Milan, leur fille, mariée au duc d'Orléans, frère du roi Charles VI, en 1393, pour le tenir *nuement et en pairie de France*, avec pouvoir d'en faire tenir les *grands jours* dans telle ville qu'il leur plairait de Champagne et de Brie. En 1420, Marguerite d'Orléans, leur fille, porta ce comté à son mari, Richard de Bretagne, dans la famille de qui il est demeuré jusqu'au commencement du dix-septième siècle. Il passa alors à la maison de Luxembourg, qui le vendit, en 1640, au maréchal de l'Hospital. Après ce seigneur, il fut adjugé par décret à sa veuve, et fut ensuite possédé par Ignace de Lorraine, duchesse d'Elboeuf, qui, par son testament, le laissa à Charles de Lorraine, prince de Commercy. Enfin, en 1701, il fut adjugé au profit de

Claude-Gédéon Barbier du Metz, président en la chambre des comptes de Paris, et de Marie Mellet, son épouse. Il était encore dans la famille avant la révolution.

Rosnay a donné naissance, en 1638, à Claude Barbier du Metz, qui parvint, par son mérite, au grade de lieutenant-général d'artillerie et des armées du roi. Il fut tué à la bataille de Fleurus, en 1690, et fort regretté de Louis XIV.

En 1356, après la prise du roi Jean, à la bataille de Poitiers, les troupes des divers partis couraient la campagne, maltraitaient les paysans et ravageaient les propriétés. Des coureurs de la compagnie de Dandel, partisans anglais, étant arrivés devant Rosnay, le pillèrent. L'un d'eux, ayant pénétré dans l'église pendant que le curé disait la messe, lui arracha le calice des mains et le frappa si violemment au visage avec son gantelet, que le sang rejaillit sur l'autel. Cet homme féroce sortit, mais embarrassé des vases sacrés qu'il emportait, il se plaça mal sur son cheval, qui se renversa sur lui et le tua par sa chute.

Dès 1561, le calvinisme avait fait de grands progrès à Rosnay et aux environs, et le nombre des sectaires y augmenta considérablement.

En 1616, une troupe de religionnaires, au nombre d'environ trois cents, tous armés, s'étaient retirés à Rosnay et fortifiés dans l'église. Ils y furent assiégés le 19 décembre par le sieur Dandelot, lieutenant du roi en Champagne, et le marquis de Renel, qui y vint avec son régiment de cavalerie et du canon emprunté aux habitants de Troyes. Après cinq jours de siège, le chef Brunel se rendit et sortit avec sa troupe; mais pendant l'action, l'église avait été fort maltraitée, particulièrement le clocher, où les assiégés avaient placé une petite pièce de canon.

L'ancien château de Rosnay a été entièrement détruit, et il ne reste plus aujourd'hui qu'une butte de terre jaune située au nord de l'église, et sur laquelle était assise une partie de l'enceinte fortifiée. Depuis des années cette butte est bien diminuée, parce qu'elle obstruait un chemin; et qu'étant en terre propre à bâtir, on en enlève chaque jour quelque peu¹.

Le plan de l'église inférieure offre une disposition peu ordinaire. Autour du chœur, il y a trois chapelles circulaires réunies par des murs droits et formant, dans leur ensemble, une sorte de trèfle. L'intérieur de ces chapelles est à trois pans, et elles sont éclairées chacune par des fenêtres évasées en dedans, avec une base en plan incliné, coupé par des redans ou degrés dont l'arête est taillée en biseau. Une semblable fenêtre existe aussi dans les pans de mur qui joignent ces chapelles. A l'extérieur, elles sont appuyées par de robustes contre-forts qui se terminent sous un cordon à la hauteur des voûtes.

La porte d'entrée de la crypte est ouverte au nord par un plein-cintre à plusieurs retraits, avec boudins, imposte et archivolt. De chaque côté, un contre-fort soutient le mur. Celui du côté gauche, plus grand, renferme un escalier qui, de l'église supérieure, conduit au comble. Dans les angles rentrants du mur, la cage de cet escalier forme une saillie arrondie et soutenue en encorbellement par un corbeau ou console ornée d'une figure grotesque². A la face nord

du contre-fort, une meurtrière, au-dessus de laquelle un gros cordon ou tore se brise à angle droit, éclaire l'escalier. Ce cordon se continue suivant le contour du contre-fort, au-dessous des fenêtres du bas-côté de la nef, dans toute l'étendue de la partie ancienne. On le voit aussi régner, mais plus bas, au-dessus des fenêtres de la crypte et ceindre toute la partie orientale de l'église; c'est à sa hauteur que se terminent de ce côté les constructions du douzième siècle. Comme on sait déjà, l'église supérieure a été en grande partie rebâtie. Quatorze piliers isolés, de forme octogonale, cylindrique et de différentes grosseurs, soutiennent la voûte à nervure anguleuse et surbaissée. Les chapiteaux, dont l'ornement se compose de feuilles courantes comme seraient celles d'une frise, indiquent assez une reconstruction. Il faut en exempter, toutefois, ceux des piliers appliqués au mur, à l'ouest, qui, par leur ornementation, paraissent appartenir à la dernière moitié du douzième siècle, époque de transition.

On voit que presque tous les supports intérieurs ont été reconstruits, et qu'il n'y a guère que l'ancienne enceinte de conservée. Les nos 1, 2, 3 et 4 de la planche de détails offrent le dessin de ces chapiteaux et de quelques-uns de l'église haute. Les nos 5 et 6 appartiennent à la chapelle méridionale de l'église basse dédiée à saint Thomas de Cantorbéry. Une clef de voûte ornée de quatre fleurs de lys appartient aussi à la crypte.

A l'angle opposé, à l'entrée, c'est-à-dire au midi, on voit un arc plein-cintre orné d'un boudin, et ouvrant sur un escalier qui conduit à la nef de l'église haute et arrive près du troisième pilier, où il est couvert par une trappe.

L'église supérieure a été, comme nous l'avons dit, presque entièrement reconstruite. On n'a conservé seulement que la deuxième travée et le mur des bas-côtés. L'ancien pilier qui subsiste est d'une proportion élégante et flanqué de huit colonnes et colonnettes appliquées, dont les chapiteaux sont assez riches d'ornementation. La base est formée d'un tore d'où s'échappe une expansion végétale qui vient couvrir les angles du socle. L'arc doubleau ogival, adouci d'un biseau que supporte ce pilier, est d'une forme agréable et particulière à l'époque de transition à laquelle il appartient. La colonne appliquée au mur qui en soutient la retombée, du côté opposé, offre une singularité remarquable : elle est brisée au-dessous du chapiteau et coudée comme un tuyau de poêle qui pénétrerait le mur. Ce qui a motivé cette brisure est une petite porte ogivale ouverte précisément à l'endroit de cette colonne, et qui communiquait probablement au château. En dehors, la baie qui dessine cette ouverture est plein-cintre, ce qui peut faire présumer que, dès l'origine, la suppression du fût de la colonne avait eu lieu³. A la suite de cette porte, aujourd'hui bouchée, le mur est décoré, ainsi que la travée suivante, d'une jolie arcature plein-cintre, qui appartient au style roman pur. Cette arcature, composée de trois cintres pour chaque travée, est ornée de boudins et soutenue de colonnettes appliquées à un pied-droit. Au-dessus, sont des fenêtres ogivales sans meneaux. A la suite de cette arcature, on voit une petite

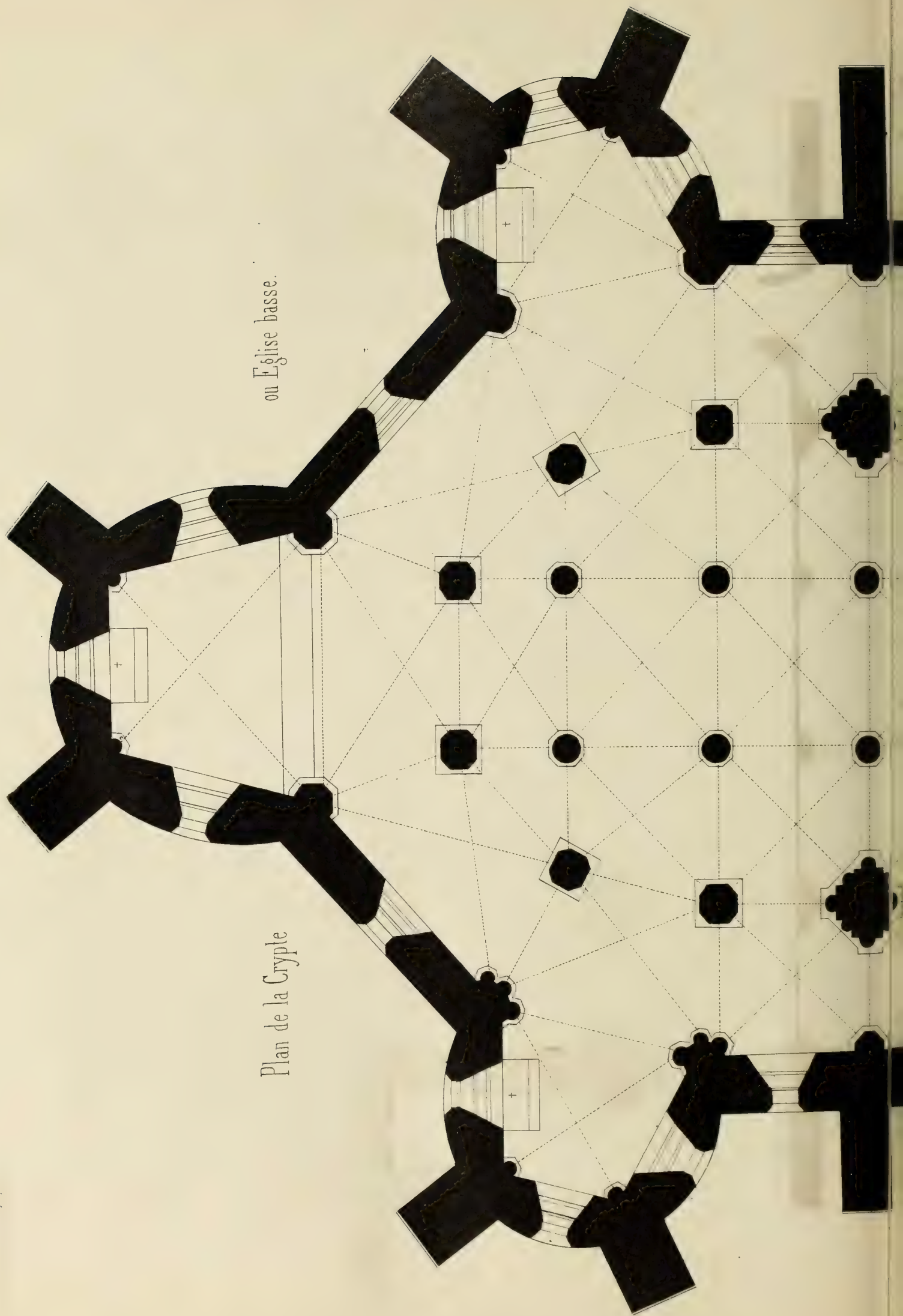
¹ Voir la planche.

² Voir le n. 9, planche de détails.

³ Les nervures croisées de la voûte sont supportées par des figures grotesques appliquées au mur. Voir la planche de la vue du bas-côté gauche de l'église.

Plan de la Crypte

ou Eglise basse.



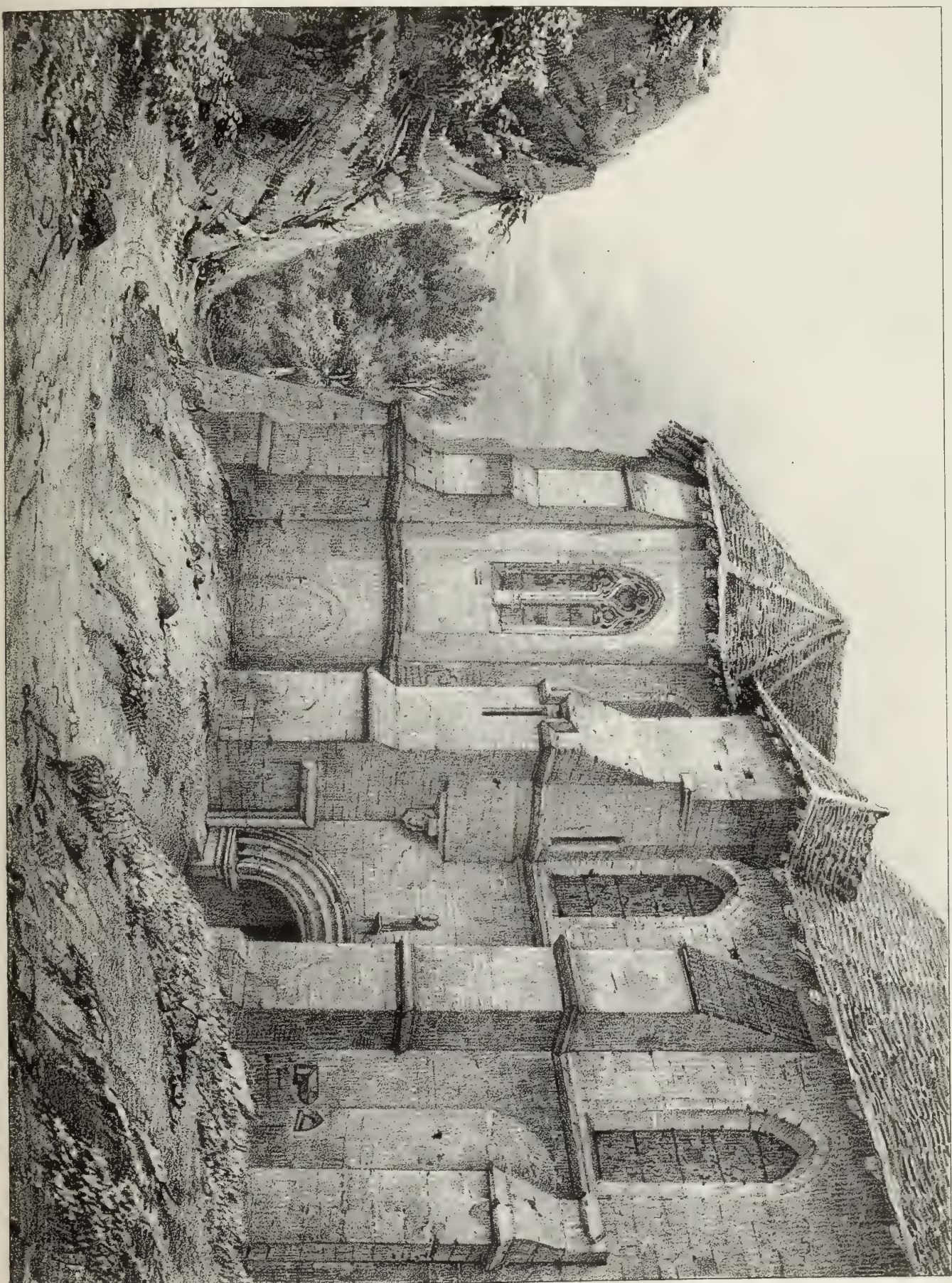


Plan de la nef de l'Eglise supérieure.

Rosnay.

Intérieur de l'église de Rosnay dans le Val de l'Yonne.

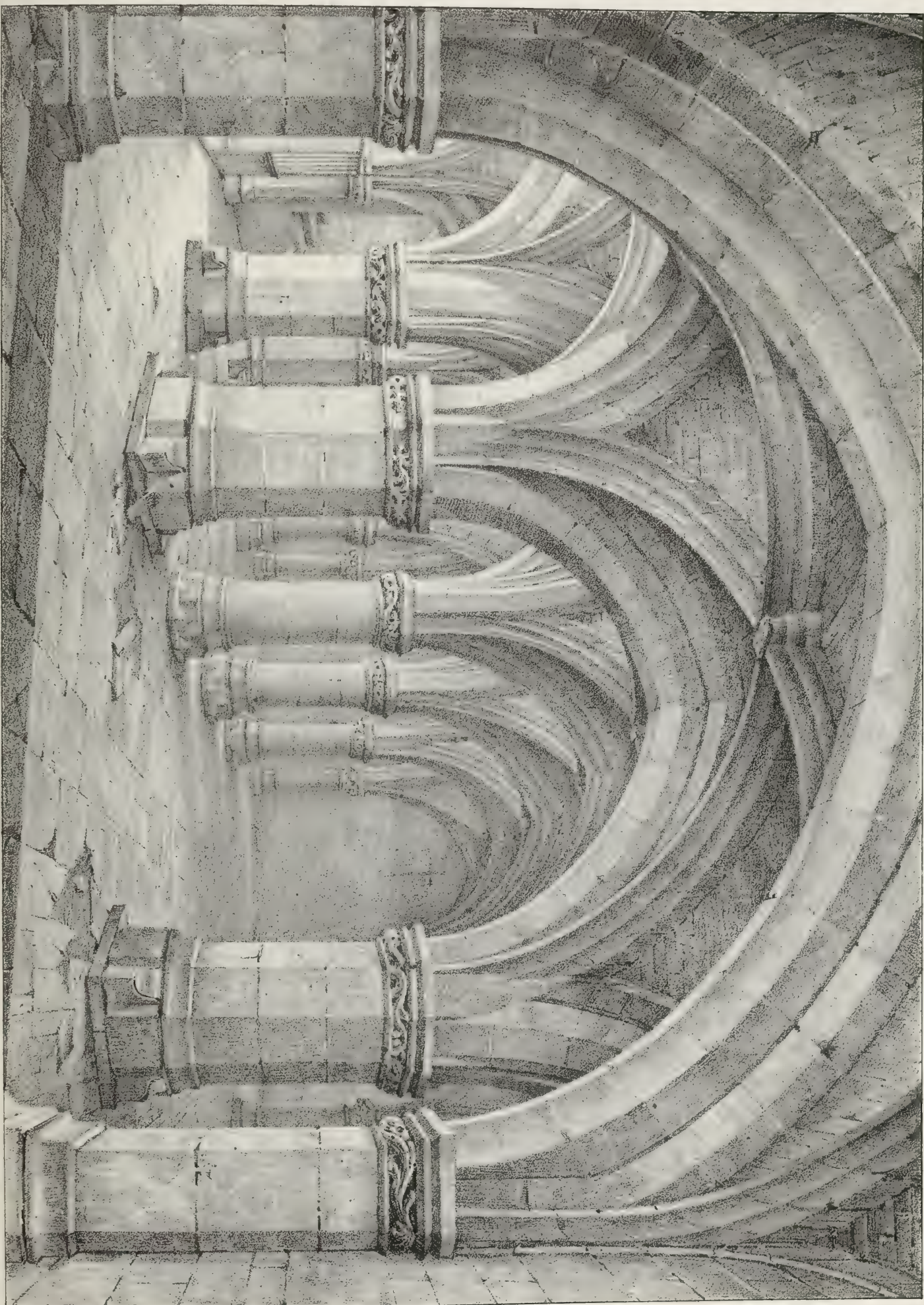
172

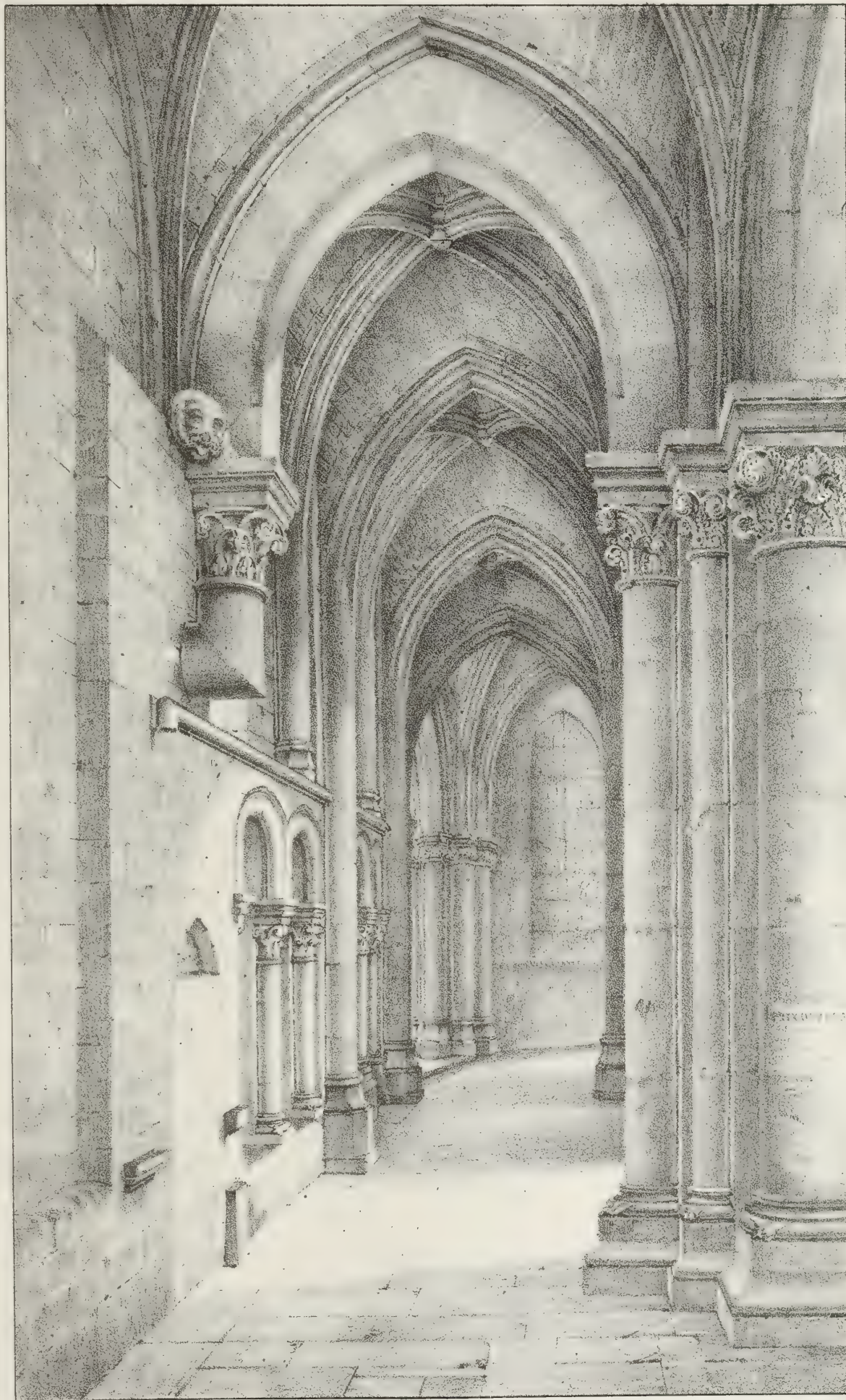


Ch. Fédier, d'après l'original.

Intérieur de l'église de Rosnay.

Intérieur de l'église de Rosnay.







porte à bandeau droit adouci par un biseau; c'est celle de l'escalier qui conduit au comble ¹.

Viennent ensuite les chapelles superposées à celles de la crypte, et éclairées de même par trois fenêtres ogivales, avec un meneau qui donne naissance à deux ogives trilobées combinées avec des compartiments irréguliers qui remplissent le haut de la fenêtre. A la chapelle centrale, la fenêtre du milieu est plus grande et divisée par deux meneaux. La voûte est à nervure à double pendentif, avec des médaillons aux intersections. Les voûtes des chapelles latérales sont à nervures croisées.

Presque toutes les fenêtres des chapelles et celles intermédiaires du pourtour du chœur sont garnies de vitraux peints; mais ils ne sont pas d'une exécution soignée ni bien conservés. A l'une des fenêtres, au-dessus de l'arcature, au nord, on voit la Vierge avec une donatrice, un évêque, puis un écu armorié, au lion d'or, sur champ d'azur. A la fenêtre du mur, suivant la première chapelle, sont plusieurs sujets de la vie de la Vierge. Dans la chapelle centrale, à gauche, la vie du Christ. A la fenêtre du milieu, le calvaire; et, à celle de droite, un saint Thomas. Au-dessous de cette dernière fenêtre, on remarque, dans le mur, une piscine ornée. A la fenêtre du mur qui continue le pourtour du chœur, en suivant, est peinte une généalogie.

Avant de quitter ce pourtour, on peut lire deux épitaphes gravées sur des tables de marbre qui sont appliquées au mur. Voici la première qui existe dans la chapelle à gauche du cœur. Elle est gravée sur un cœur en marbre noir, accompagnée de deux figures de pleureuses.

Ici repose le cœur de messire Jaques du Metz seigneur de Chalette, conseiller du Roy en ses conseils, trésorier général de ses revenus casuels dont le corps est enterré en l'église St-Paul à Paris auprès de celui de dame Marguerite Legrand sa femme décédée le 12^e mars 167.... L'exercice des armes qu'il a portées long-temps avec honneur et succès n'a pas empêché qu'il n'ait réussi en celui des finances où son mérite l'a appelé après avoir servi 22 ans Anne d'Autriche reine régente de France dont il était estimé. Il a éprouvé la bonne et la mauvaise fortune avec une fermeté et une égalité d'ame qui l'ont fait chérir de ses amis et considérer de ceux qui l'ont connu.

L'union de sa femme et la bonne éducation de ses enfants dont il était honoré ont fait son principal bonheur. Il est mort entre leurs bras avec une résignation digne de sa vie le 14 novembre 1669, à l'âge de 65 ans 5 mois 3 jours.

Mitis et humilis corde.

L'autre épitaphe se voit à la travée suivante sur une table de marbre blanc encadrée de noir et cintrée par le haut. On y voit en plus un écu armorié accompagné de deux pleureuses; ce sont trois perdrix, avec la mitre et la crosse adossées.

Cy gist

Messire Louis Berbier du Metz conseiller aumosnier du Roy, abbé de Saint-Martin de Huyron et de Sainte-Croix de Guin-

guan, prieur de ce lieu de Rosnay, et de celui de Chalette, cy devant doyen de Saint-Maclou de Bar-sur-Aube lequel après avoir toujours mené une vie innocente et sage vint mourir le 7^e novembre 1699, au lieu où il était né le 12 mai 1628. Aymé de ses parents qu'il honorait, chéri de ses amis qu'il respectait, pleuré des pauvres qu'il assistait et regretté généralement de tous.

Priez pour luy.

Messire Gédéon Berbier du Metz chevalier comte de Rosnay, conseiller du Roy en son conseil président en la chambre des comptes a fait poser cette épitaphe en mémoire de son cher frère.

Le sanctuaire est formé par sept arcades ogivales supportées par des piliers cylindriques au-dessus desquels s'élèvent des colonnettes qui devaient soutenir la voûte du chœur tombée par accident, ou qui, peut-être, n'a jamais été achevée, les arcs doubleaux existant seuls dans l'état actuel.

Les piliers du chœur sont flanqués de colonnes et de colonnettes; et ceux de la nef qui appartient à la reconstruction du seizième siècle sont d'un seul fût, sans chapiteaux du côté gauche, et avec un chapiteau fort riche du côté droit. Les voûtes, ainsi que celles du chœur, ne sont que commencées et indiquées par les seuls arcs doubleaux.

La porte principale est à double baie surbaissée, avec un trumeau auquel est appliquée une longue colonne dont le chapiteau supporte une niche saillante appliquée au timpan et surmontée d'un dais, ainsi que deux autres niches qui l'accompagnent. De chaque côté de la porte les parois sont creusés de gorges ornées de filets qui se recourbent en ogive pour couronner le timpan; cette ogive se termine en accolade sous une ouverture circulaire ou œil-de-bœuf qui existe au-dessus. Deux pilastres d'un goût semi-gothique encadrent l'ogive et soutiennent un attique d'ordre dorique qui la surmonte, et au milieu duquel est ouvert l'œil-de-bœuf. Le tout est terminé par un fronton triangulaire aux angles et au sommet duquel sont des vases allongés. Le timpan est occupé par une niche ajustée entre deux pilastres et surmontés aussi par un fronton. De chaque côté de cette niche on voit deux cartouches, sur l'un desquels est gravé le millésime 1557. Entre le pilastre qui flanque la porte et la courbe de l'ogive, est une corniche légère qui en traverse le sommet, et passe sous l'œil-de-bœuf, on voit, d'un côté, au-dessus d'un chou, la lettre H, initiale du roi Henri II; et de l'autre, les trois croissants enlacés de la fameuse Diane de Potiers, sa maîtresse, et qui précisent l'époque où fut construit ce portail.

La tour carrée, qui répond au bas-côté nord, n'a rien de remarquable; elle est à plusieurs étages et couverte d'un toit pyramidal. Deux contre-forts élevés, et à plusieurs retraits, l'appuyent à chacun de ses angles; cette tour porte encore les traces des balles dont elle fut atteinte lors du siège de Rosnay, en 1616.

Au midi, on voit une petite porte dont la baie, formée d'une gorge profonde, répond à la troisième travée. Par cette porte on pouvait sortir de l'église basse au moyen d'un embranchement de l'escalier qui, de cette dernière, communique à l'église haute. La sacristie qui répond à la travée suivante est voûtée en arête et

¹ Voir la planche qui représente ce bas-côté de l'église.

construite par une voûte surbaissée construite entre les contre-forts, pour ménager le jour de l'église inférieure.

A l'extérieur, l'ancienne église de Rosnay est fort simple. Les murs n'ont point de couronnement, et le toit en tuile de la nef descend jusque sur les collatéraux, ce qui lui donne un aspect lourd et pesant. Aussi, à l'intérieur, les fenêtres qui surmontent les arcades sont-elles bouchées étant devenues tout à fait inutiles.

Les murs de l'église basse sont humides, surtout depuis qu'on a

supprimé plusieurs fenêtres pour établir un hangar et loger la pompe à incendie. Partout il prend cette teinte verdâtre, indice de destruction. Les pierres de parements poussent au vide, des lézardes se forment; et il est à craindre que, malgré leur épaisseur, ces murs ne croulent et n'entraînent avec eux la chute de l'église supérieure dont ils forment le soubassement. Il est enfin de la plus grande urgence que cette partie de l'édifice soit assainie et réparée.

VILLEMAUR.

Villemaur *Villemauri*, autrefois petite ville, chef-lieu d'une puissante baronnie, était entourée de murs avec un château fort, est réduite aujourd'hui au rang de simple village, par suite des malheurs qui se sont pour ainsi dire accumulés pour consommer sa ruine, et il est bien peu de communes qui aient autant souffert; d'abord dans les treizième et quatorzième siècles, pendant la guerre des Anglais, puis en 1446, par un incendie qui détruisit presque toute l'église et causa dans le pays une désolation générale. En 1564, elle fut incendiée de nouveau et en partie dépeuplée. En 1588, la ligue y tenait une garnison ruineuse pour les habitants. En 1594, elle fut prise et abandonnée au feu et au pillage. Enfin, en 1613, elle fut la proie d'un troisième incendie qui consuma la maison du chapitre et plusieurs titres manuscrits qui y étaient déposés.

Il ne reste plus d'autre trace du château qu'une immense cave, véritable dédale par ses détours, et dans laquelle on remarque un caveau plus grand avec une pierre saillante à hauteur d'appui; cette pierre a, dit-on, servi d'autel pour célébrer la messe pendant les guerres et lorsque les habitants étaient réfugiés dans le château. Une maison du village, dont cette cave est aujourd'hui une dépendance, est désignée sous le nom de *maison de la grande cave*.

Plusieurs actes nous apprennent qu'avant l'an 1230 il y avait à Villemaur des marchés et quatre foires franches, rétablies en 1648, mais qui ont entièrement cessé depuis à cause de la diminution de la population.

La suite des seigneurs de Villemaur est divisée en six races, dont la première commence avant les comtes de Champagne et la dernière en 1647, au chancelier Séguier, qui fit ériger cette terre en duché-pairie trois ans après. En 1665, il fit transférer le siège de la justice à Saint-Liébaud, aujourd'hui Estissac; dès-lors Villemaur ne fut plus qu'une terre adjacente à celle d'Estissac, chef-lieu du duché, et perdit toute son importance.

L'ancienne église collégiale, aujourd'hui paroissiale, ayant été, comme on vient de le dire, consumée par l'incendie de 1446, fut reconstruite en partie et réparée en 1512, et dédiée en 1519, sous le titre de l'Assomption, par l'évêque Guillaume Parvi. Le chapitre qui avait été fondé par les anciens seigneurs existait encore dans son premier état en 1445. Mais le nombre des chanoines avait suc-

cessivement diminué par suite de la perte des biens occasionnée par les guerres. En 1619 il était déjà réduit à trois prébendes, et en 1715 l'évêque Bouthillier de Chavigny supprima entièrement le chapitre, qu'il unit au doyenné sous un seul et même titre.

L'église, dont le plan est de la plus grande simplicité, est une croix formée d'une seule nef sans bas-côtés et séparée du chœur par des transepts. La porte principale, ouverte à l'ouest, est en arc surbaissé. La baie est creusée de gorges accompagnées de filets terminés sur le plan incliné d'un socle à angle droit par des bases allongées et à facettes qui indiquent la dernière période ogivale, à laquelle appartient toute la nef, seule partie reconstruite de l'édifice. Au-dessus de cette porte, il existe une petite fenêtre en ogive sans meneaux. Le mur est ensuite terminé par une corniche, couvert d'un toit en croupe et appuyé aux angles par un contre-fort dont la direction oblique et peu agréable avait pour double but d'appuyer en même temps le mur en retour et les nervures croisées de la voûte.

Au midi, une petite porte ouvre aussi dans la première travée; sa baie est creusée de deux gorges dont la première se dessine en ogive, et la seconde en arc surbaissé pour soutenir le tympan qui existe dans l'intervalle. Ce dernier est décoré d'une petite niche accompagnée de pilastres saillants et terminée par un cul-de-lampe. L'ogive qui dessine le tympan est elle-même couronnée d'une archivolte brisée à sa naissance pour former une sorte d'imposte et dont le profil est coupé en larmier. Au-dessus de cette porte est ouverte une fenêtre ogivale sans meneaux, dont les contours sont creusés de gorges avec des filets à vive-arêtes, ajustés inférieurement dans le plan incliné de la base.

Au nord, le mur, appuyé par deux contre-forts, comprend trois travées qui forment la longueur de la nef; la première est éclairée par une fenêtre en ogive toute simple; à la deuxième travée, l'ogive est trilobée. Au-dessous de cette dernière on remarque un grand arc ogival fermé aujourd'hui par un mur, mais qui devait, dans le temps, être une voie de communication avec quelque partie des bâtiments du chapitre. La corniche de couronnement de ce côté de la nef est creusée de deux gorges séparées par des filets anguleux.

En suivant toujours au nord, l'angle du transept est appuyé par deux contre-forts droits et terminé par un pignon en charpente. A

Vierge et saint

175



Châsse en cuivre émaille
XII - XIII^e Siècle

l'ouest, il est percé d'une fenêtre en ogive sans meneau, très-étroite, et de cette forme que les antiquaires appellent lancette. Au-dessous on voit encore une petite porte surbaissée assez moderne, qui est aussi fermée par un mur, elle était devenue inutile depuis la destruction des bâtiments capitulaires. Le mur, sous le pignon, est doublé d'épaisseur à sa partie inférieure, et on n'aperçoit de ce côté aucune trace de fenêtre; si elle n'a pas existé, c'est que très-probablement, dans l'origine, quelque construction s'appuyait au mur de l'église. A l'est, une grande fenêtre en ogive éclaire le transept. La corniche du même côté se compose d'une bande plate, au-dessous est creusée une espèce de doucine qu'une rainure sépare inférieurement d'un boudin, celui-ci porte immédiatement sur des modillons arrondis par le bas et dont les arêtes sont adoucies en biseau.

Le chœur a conservé à l'extérieur son caractère primitif; il se compose de trois travées appuyées par des contre-forts à plusieurs retraits, deux aux côtés et deux à chacun des angles. Au nord, les deux premières travées ont des fenêtres ogivales sans meneaux avec les arêtes taillées en biseau. Le couronnement du mur ne diffère de celui du transept que par les modillons à trois facettes droites, puis réunies en pointe. A l'est de l'abside, qui est terminée par un mur droit, sont trois lancettes décorées de colonnettes élevées sur un socle alongé, bordées d'un boudin et couronnées d'archivoltes, profilées en larmier. A leur naissance, ces dernières sont réunies par une brisure et supportées par un cul-de-lampe à facettes et terminé en pointe.

Au-dessus de ces trois fenêtres, que l'on voit, dit-on, toujours réunies et percées à l'orient comme symbole de la Trinité, règne un bandeau ou larmier sur lequel s'élèvent deux colonnettes à chapiteaux feuillés; elles supportent un arc plein-cintre creusé d'une gorge et orné d'un boudin qui encadre un œil-de-bœuf. Cette ouverture, dont la baie, chargée de profils analogues, va en s'étrécissant, est coupée par une croix simple, placée postérieurement, si l'on en juge par la teinte plus fraîche de la pierre. Au-dessus le mur est terminé par un pignon en charpente sans saillie comme ceux des transepts.

Au midi, ce sont deux lancettes accouplées qui éclairent chacune des travées; elles sont couronnées, comme celles de l'abside, par une archivolte profilée en larmier dont les courbes réunies à leur naissance sont supportées par des culs-de-lampe terminés en pointe aigüe. L'intervalle qui sépare les deux premières lancettes de la première travée du chœur étant plus grand, les courbes des archivoltes ont chacune un support séparé. L'extrémité du transept est éclairée par une fenêtre plein-cintre ménagée dans la baie d'une grande fenêtre ogivale qui a été bouchée à cause du mauvais état du mur. C'est aussi pour le consolider que l'on a élevé des contre-forts dans les angles rentrants que forment les transepts avec le chœur et la nef.

L'intérieur de l'église offre partout des traces de l'incendie. Toutes les voûtes sont remplacées par des berceaux plein-cintre en planchettes, maintenus par des poutres de tirage et soutenus par des aiguilles à base profilée. La voûte centrale devant le chœur est seule à nervures croisées; un soleil à rayons flamboyants, qui devait probablement être doré, couvrait leur point de réunion.

Un grand arc doubleau ogival à profils anguleux termine la nef, c'est le seul cintre en pierre de l'édifice. La naissance de deux arcs semblables qui se voient au même pilier, dirigés de l'ouest à l'est pour joindre le chœur, indique le projet d'une reconstruction plus complète. Les parties saillantes du pilier, dans la direction des cin-

tres, présentent trois faces, elles reposent sur une base à deux tores élevés sur un socle carré dont l'angle est raccordé par un plan incliné décoré d'un boudin avec un angle rentrant qui sépare ce pilier.

Les deux piliers correspondants qui ouvrent le chœur sont formés par un faisceau de colonnettes, dont il ne reste plus guère que les chapiteaux à feuilles droites et pointues, lesquels sont aussi fort mutilés. Les piliers appliqués aux trumeaux qui suivent ont été encore plus maltraités, les futs sont déformés et il ne reste plus trace de chapiteaux. Les arêtes des baies des fenêtres sont de même tellement émoussées qu'on ne peut plus distinguer la pointe de l'ogive. Ce sont encore des traces de l'incendie de 1446, que la couche épaisse de badigeon dont on a couvert les murs n'a pu faire disparaître, aussi bien que la teinte de la pierre noircie par les flammes.

La différence qui existe entre le nombre et la décoration des fenêtres du nord et celles du midi ne peut avoir d'autre motif que celui de décorer plus richement le côté de l'église en vue du pays, l'autre regardait seulement les anciens bâtiments du chapitre, qui étaient clos. C'est par cette même raison que la porte latérale de la nef est ouverte aussi au midi.

Avec les onze ouvertures que nous avons citées, on concevra aisément que le chœur de l'église de Villemaur reçoit une lumière beaucoup trop vive, et qu'il faudrait qu'elle fût tempérée par des vitraux peints qui produiraient un très-bon effet. Il ne reste plus de ceux qui s'y voyaient autrefois que de rares fragments, parmi lesquels on distingue un écu aux armes de quelque seigneur de Villemaur, dans le seizième siècle; il est mi-parti de gueules au chef d'or chargé de trois étoiles de sable avec un tourteau d'or en pointe, et d'azur avec un chandelier d'or.

Plusieurs tombes gravées en creux se voient encore parmi les dalles du pavé de la nef; mais aucune d'elles n'est entièrement conservée. La plupart sont consacrées à des chanoines et postérieures à 1500. Une épitaphe, qu'on lit sur une autre, nous apprend qu'elle couvre le corps d'un *messire Jehan Famadou*, mort en 1423.

La sacristie renferme plusieurs reliquaires qui méritent d'être mentionnés; premièrement une petite châsse en cuivre doré avec des figures émaillées de bleu et de blanc. Les différentes faces que nous avons développées de grandeur d'exécution offrent pour sujet 1° le Christ en croix, avec la Vierge et saint Jean, et Moïse et Aaron, puis deux apôtres. Sur le couvercle, Jésus-Christ dans le ciel entre deux anges; il est assis sur l'arc-en-ciel, et tient dans sa main gauche le livre de l'Evangile, et de l'autre main donne sa bénédiction. Autour de sa tête est le nimbe croisé qui le caractérise. Aux extrémités de la châsse, il y a une figure d'apôtre plus grande, encadrée comme les autres par un quatre-feuille; les fonds sont parsemés de roses et de feuilles détachées; aux couvercles, on remarque de plus des petites croix ¹.

2° Une autre châsse de même dimension et de même forme que la première, mais d'un travail moins riche, n'offre sur ses faces que des lignes croisées à angle droit, de manière à former des carrés remplis par des rosaces. Celles-ci sont disposées sur cinq rangs; il y en a deux sur le couvercle et trois sur la face antérieure de la châsse, chaque rang contient sept rosaces. Le travail de ces deux châsses

¹ Voir la planche.

peut remonter au commencement du treizième siècle; époque où les ouvrages des émailleurs et des peintres sur verre conservaient encore quelque chose du style byzantin.

3° Un fort joli reliquaire en argent, supporté par quatre petits lions, et exécuté dans le seizième siècle. Dans un cercle, à travers un cristal, on voit la relique avec cette inscription :

De capillis beate Marie Magdelene. 1

4° Un autre reliquaire en vermeil, qui paraît être du quinzième siècle, représenté aussi de grandeur d'exécution. Dans la même planche, nous avons joint le dessin de deux paix : l'une en ivoire, sur laquelle est en relief la Salutation angélique; l'autre en cuivre doré, sur laquelle est le Christ en croix avec la Vierge et saint Jean.

Avant de quitter le chœur, on peut voir encore le lutrin en bois, que nous avons fait figurer dans la planche ci-jointe avec les fonds baptismaux de Seffonds. Ce lutrin, de forme triangulaire, est surmonté d'un aigle en bois exécuté aussi dans le seizième siècle; mais il est mutilé. Le sculpteur l'a posé sur un demi-globe et lui a mis dans les serres un serpent expirant.

Une chaise en bois, faite en forme de chapelle gothique, se voit aussi dans un coin, où elle est reléguée. Elle est terminée à ses extrémités par deux pignons ornés d'un crochet sous lequel s'ajuste un arc ogival trilobé que supportent des colonnettes appliquées aux angles de la chaise. Sous cet arc est représenté, peint à l'huile, le Christ en croix, accompagné de la Vierge et de saint Jean. Au-dessus de la croix on lit : 1620. Si cette date est simplement celle où la peinture a été exécutée, la chaise serait alors plus ancienne. Les faces sont décorées aussi d'arcades ogivales avec des trèfles que supportent des piliers appliqués, entre lesquels on voit d'autres sujets peints dans le même genre que le Christ, mais très-altérés.

Une jolie Vierge en pierre, de l'époque de la renaissance, placée sur le couronnement du lambris qui couvre les murs du chœur,

mérite aussi d'être remarquée; elle est bien posée et finement drapée, malheureusement il manque un bras à l'enfant Jésus.

Le jubé, qui ferme l'entrée du chœur, est sans contredit un des monuments les plus remarquables de la sculpture en bois. La planche que nous joignons ici est une imitation assez fidèle pour nous dispenser d'une description; elle pourra donner une idée suffisante de cet immense travail, c'est la côté de la nef que nous avons choisi. Nous ajouterons seulement l'indication des sujets qui sont sculptés du côté du chœur. Ces sujets, au nombre de onze, sont tous tirés de la vie de la Vierge, à laquelle l'église de Villemaur est, comme on sait, consacrée. En commençant de gauche à droite, on voit d'abord saint Joachim et sainte Anne offrant un agneau au temple, — la Rencontre sous la porte dorée, — la Présentation de la Vierge au temple, — le Mariage de la Vierge, — la Salutation angélique, — la Vierge est visitée par sainte Elisabeth, — la Naissance de Jésus-Christ, — l'Adoration des mages, — Jésus est présenté au grand-prêtre, offrande des colombes, — Mort de la Vierge, — la Vierge enlevée au ciel par quatre anges, ses pieds sont appuyés sur le croissant.

Les sujets ont un relief considérable et sont parfaitement conservés; chacun d'eux est surmonté d'un dais formé de trois parties saillantes avec le dessous en coquille, porté sur un arc trilobé soutenu par deux colonnettes torsées, écaillées, rubanées et supportées elles-mêmes par des culs-de-lampe à feuillages variés. Au-dessus des arcades on voit des oiseaux dont le corps est terminé en queues de serpents enlacés, puis en feuillages roulés. La retombée des arcades se termine aussi par des culs-de-lampe ornés de figures de docteurs, d'anges et d'animaux, supportant des colonnettes fuselées en balustre, surmontées de figures d'oiseaux et de monstres ailés.

En sortant de l'église par la porte latérale de la nef, dont le comble est moins élevé que ceux du chœur et du transept, on voit à côté la tour en bois, revêtue en bardeau, qui renferme les cloches; elle est à trois étages, couverte d'un toit pyramidal en ardoise et terminée par une croix de fer enveloppée d'ornements poussés en plomb.

VILLENAUXE.

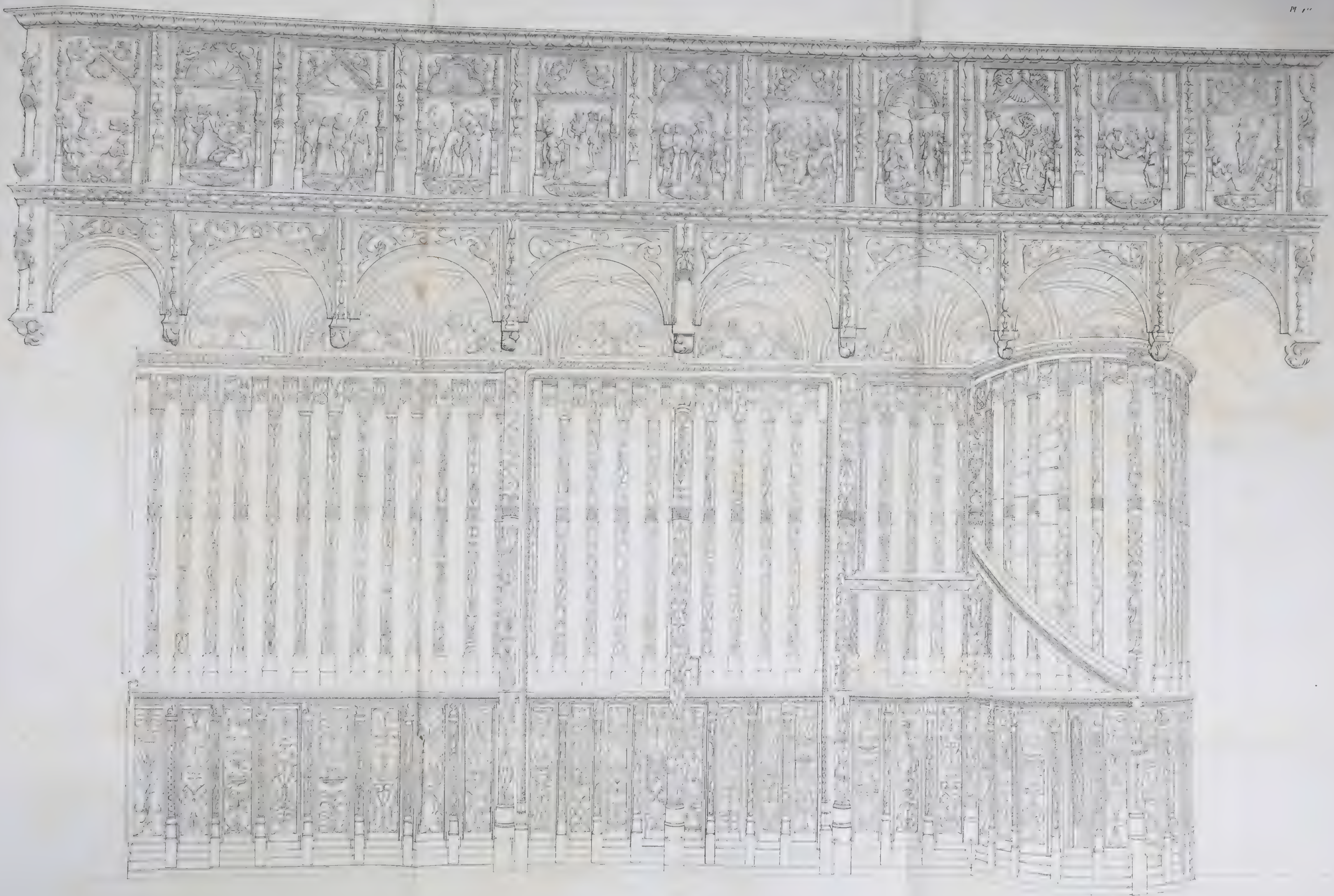
La petite ville de Villenauxe, en latin *Villa noxa*, n'est pas très-ancienne; une vieille chronique ne fait remonter sa fondation qu'au règne de Philippe-Auguste, vers la fin du douzième siècle. Une chartre de l'abbaye de Nesle-la-Reposte, de l'an 1212, est le plus ancien titre connu qui en fasse mention. Villenauxe, surnommée la grande pour la distinguer d'un village du même nom, ne forme pour ainsi dire qu'une seule ligne, traversée du nord au sud par un ruisseau appelé la Nauxe, d'où elle a dit-on pris son nom. Autrefois elle était fermée de murs construits en 1537, et entourée de fossés, dont il reste encore quelques traces. On y entrait par quatre portes

¹ Voir la planche où ce reliquaire est figuré de grandeur d'exécution avec son profil.

qui sont aujourd'hui détruites, ainsi que les murs, que l'on a remplacés par une plantation d'arbres qui forment une promenade fort agréable.

Le faubourg de Dival, autrefois simple village, est maintenant joint à la ville, dont il était entièrement séparé. Il forma long-temps une commune qui, en 1608, avait son maire et ses échevins particuliers.

L'église paroissiale de Villenauxe est remarquable par sa grandeur et l'élégance de ses proportions; mais c'est seulement son intérieur qui peut la faire considérer comme l'une des plus belles du département. On ne sait rien de positif sur l'époque de sa fondation ni sur la date de sa construction. Ce qu'il y a de certain, c'est que les



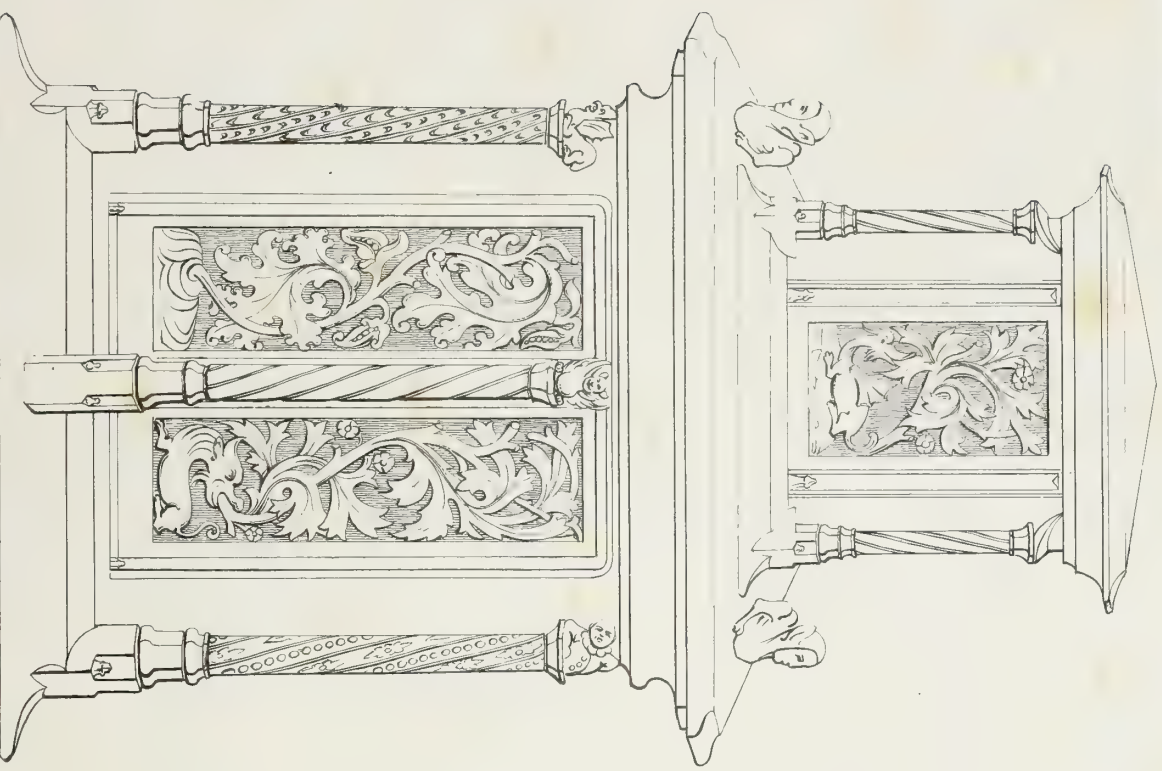
Chœur de l'Eglise.
Sculpture en bois du XVI^{ème} siècle.





Billemaur.

Le Billemaur est un meuble d'église en bois.



Le Billemaur est un meuble d'église en bois.

Lutrin en bois.

Le Fonds.



Fonds bapismaux.

Le Fonds bapismaux est un meuble d'église en bois.

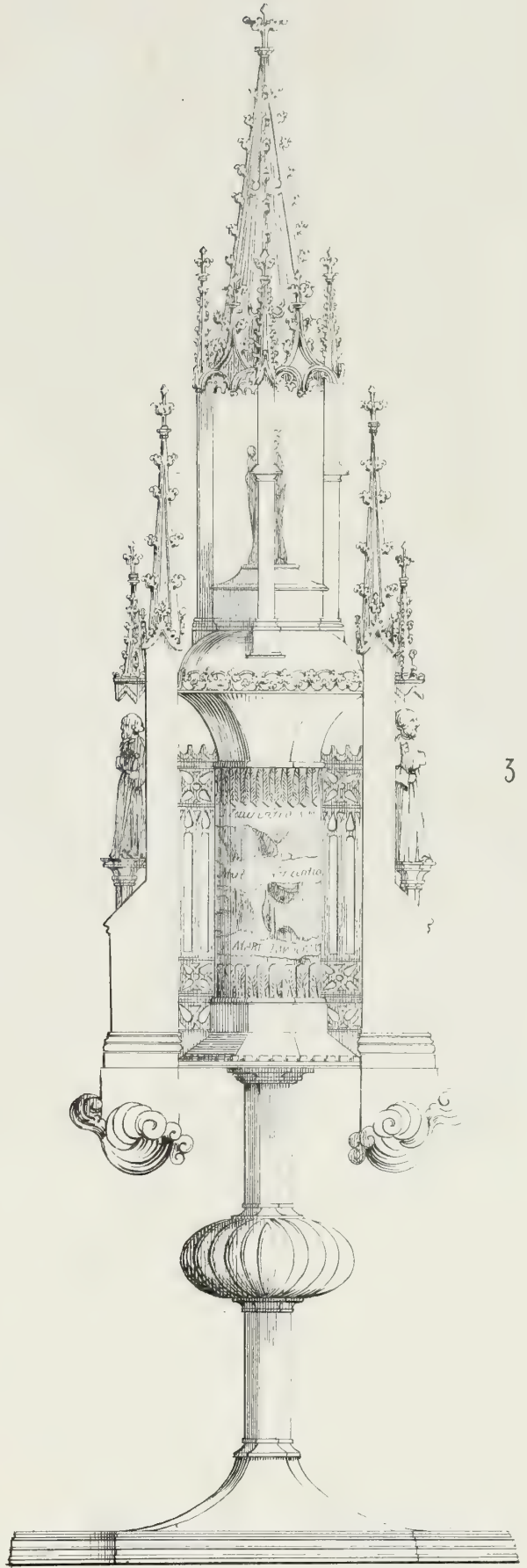
1



2



3



Ch. Fichot del. Emile Thérond lith.

Lith. Armand Sirey de Collet

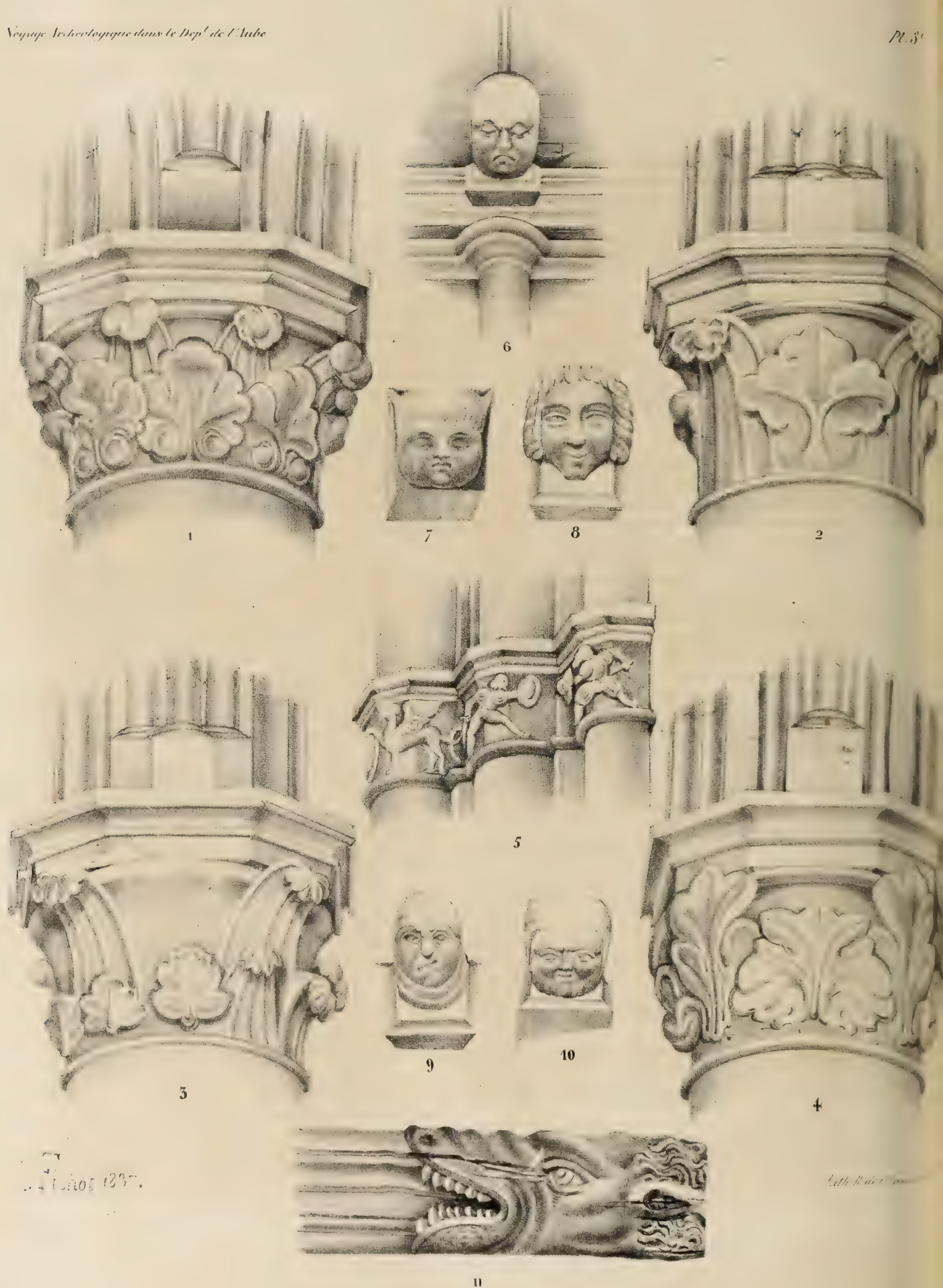
1, Paix, (ivoire). 2, Paix, (cuivre doré). 3, Reliquaire, (argent doré).



Ch. Fichot. 1830

Table II de l'Épicerie. 63.

DÉTAILS
des Maisons de Boissy.



1237.

1237.

Détails de l'Eglise.

plus anciennes parties de l'édifice ne remontent pas au-delà de la fin du quatorzième siècle ou au commencement du quinzième; elle a été dédiée en 1449, sous le vocable de saint Pierre et de saint Paul, apôtres, par Jacques Raguier, évêque de Troyes. Une inscription gravée sur marbre noir, que l'on voit incrustée intérieurement dans le mur, à droite de la porte de l'ouest, constate cette dédicace, la voici :

*Anno Din 1449 Die Vero Dnica 30 post
Pascha 21 mensis aprilis dedicatus est
Presens ecclesiæ Parochialis de Villanoxa
Magna in honorem beatorum Petri et Pauli
Apostolorum per reverendum in chro
Patrem et Ducum Iacobum Raguier
Dei et sanctæ sedis Apostolicæ
Gracia tredecim Episcopum.*

L'édifice forme une seule nef sans transepts avec un bas-côté qui fait le tour du sanctuaire. Ce dernier comprend cinq arcades soutenues par des colonnes légères dont les chapiteaux sont ornés de larges feuilles avec un tailloir qui se trouve répété pour les chapiteaux du chœur¹. Sur ceux-ci s'élèvent des colonnettes jusqu'à la hauteur d'un cordon qui règne tout autour de l'abside et qui termine les constructions en pierre. En suivant les lignes de la nef, on peut aisément achever l'édifice par la pensée, et reconstruire ainsi la voûte du chœur avec les nervures croisées que remplace un berceau ogival en bois au sommet duquel est une arête profilée soutenue par des aiguilles appuyées sur des poutres de tirage. Aux extrémités de ces poutres des gueules de monstres d'où elles paraissent sortir; elles sont posées sur des sablières ou architraves profilées de gorges²; et sur l'extrémité d'autres pièces de bois qui soutiennent les courbes de la voûte sont des têtes humaines grotesques que le sculpteur s'est efforcé à rendre laides en les faisant grimacer.³

Ces cinq arcades du sanctuaire sont tellement étroites, que la retombée des tores dont elles sont bordées est soutenue par deux colonnettes superposées sur le chapiteau des colonnes. Cet ajustement forcé n'est pas d'un effet agréable.

Autour du sanctuaire sont des chapelles peu profondes éclairées par des fenêtres divisées par deux ogives surmontées d'une petite rose à cinq feuilles. Au-dessous des fenêtres le mur est décoré d'une arcature ogivale soutenue par des colonnes légères détachées du fond. C'est dans l'une de ces chapelles que l'on conserve la curieuse châsse byzantine de saint Alban, vulgairement saint Blanchard, que nous avons décrite à l'article de l'abbaye de Nesle, d'où elle provient⁴.

La première travée du chœur seule est élevée jusqu'au haut des fenêtres; celles-ci sont, comme celles de la nef, partagées en trois par deux meneaux et divisées dans la partie ogivale par des compartiments du genre flamboyant.

Aux bas-côtés, le mur est décoré aussi d'une arcature ogivale qui diffère de celle des chapelles du rond-point en ce que les colonnettes sont à pans, appliquées et élevées sur un piédestal continu; l'ogive

est de plus bordée d'un léger boudin ménagé entre deux gorges. Les fenêtres au-dessus sont, comme celles des chapelles du rond-point, divisées par deux ogives surmontées d'une rose à cinq feuilles.

A la voûte de la première travée du bas-côté méridional est une énorme clef pendante formant une espèce de dais à huit pans, à jour, au milieu duquel est un médaillon fort bon représentant saint Jean baptisant Jésus-Christ dans le Jourdain et assisté par un ange. Ce sujet indiquait le lieu des fonts baptismaux, qui sont en effet placés au-dessous.

A l'extérieur, toutes les fenêtres sont couronnées d'une archivolte brisée à sa naissance pour former l'imposte. Un bandeau à larmier règne à leur base en faisant ressaut sur les contre-forts, dont il accuse un retrait.

Les arcades de la nef présentent en général dans leurs profils, comme celles du chœur, une plate-bande à deux rentrées ornées de légers boudins. Les deux premières à droite n'offrent que des gorges séparées par des filets anguleux, telles qu'on les remarque dans les monuments qui datent des derniers temps de l'architecture à ogives.

Aux trois derniers piliers de la nef au nord, et au dernier du côté opposé, les feuilles des chapiteaux sont couchées comme un ornement courant, et la hauteur du tailloir varie singulièrement; mais malgré cette différence, ils appartiennent à une même époque, il n'y a que les deux premiers piliers au nord qui dérangent l'harmonie; les tailloirs portent le profil dorique et affectent la forme octogone. Au-dessous on voit des têtes de chérubins et alternativement des têtes de morts servant de support à des guirlandes de fleurs dont la courbe laisse un intervalle rempli par des palmettes liées avec des rubans tortillés.

Les grandes voûtes sont à nervures anguleuses croisées et recroisées, à doubles pendants et à compartiments variés. Ces nervures prennent naissance sur des groupes de colonnettes et simultanément sur des pilastres appliqués, élevés sur les chapiteaux des colonnes qui flanquent les piliers. Cette nef manque de jour, les fenêtres étant toutes bouchées par le toit du grand comble qui descend jusque sur les murs des basses nefs, tellement, que les arcs-boutants se trouvent aussi recouverts par ce prolongement du toit. L'édifice, vu latéralement, paraît nécessairement lourd et écrasé.

Aux deux derniers piliers les chapiteaux sont ornés de rinceaux de vigne chargés de fruits, et d'un large tailloir à plusieurs pans.

Les piliers appliqués aux murs des collatéraux sont formés d'un faisceau de cinq colonnettes avec des bases dont les socles sont à faces multiples et assez saillants.

Les portes latérales n'ont rien de remarquable; celle du midi, ouverte sous un mauvais porche moderne, répond à la troisième travée. Celle du nord, ouverte dans la cinquième, est flanquée de deux colonnettes et bordée d'un boudin.

La porte principale, à l'ouest, est, sauf la différence des détails d'ornement, une imitation de celles des basses nefs de la cathédrale de Troyes, qui, probablement, auront servi de modèle à l'architecte; elle peut bien aussi dater de l'épiscopat de Jacques Raguier, qui, comme on l'a vu, a dédié l'église de Villenauxe. La tour, située à l'angle nord-ouest de l'édifice, occupe la première travée du bas-côté; elle est construite en grès pour la plus grande partie, et sa hauteur, qui est considérable, est divisée en cinq étages. Au rez-de-chaussée, à l'ouest, elle est éclairée par une grande ogive, et à l'étage au-dessus, par une plus petite. Au dernier étage enfin, elle est ouverte sur ses

¹ Voir les numéros 2, 3, 4 de la planche de détails.

² Voir le n. 11 de la même planche.

³ Voir les numéros 6, 7, 8, 9, 10 de la planche de détails.

⁴ Voir la planche de cette châsse.

faces par deux ogives géminées pour donner issue au son des cloches. Sur la corniche de couronnement s'élève une balustrade formée de petites arcades trilobées remplies par des fleurs de lis. Sur les angles de cette balustrade sont posés des vases carrés, et au bas, des lances ou gouttières sous forme d'animaux monstrueux.

Deux contre-forts posés à angle droit appuient chacun des angles de la tour; ils sont à six retraits et s'élèvent presque jusqu'à la corniche. Au nord est une tourelle engagée à plusieurs pans; elle renferme l'escalier qui conduit aux différents étages et jusqu'au sommet de la tour, lequel est terminé par une plate-forme. Sur cette dernière s'élèvent deux dômes en bois superposés revêtus en plomb, et terminés par une croix couverte d'ornements du même métal. Du sommet de la tour, enfin, on découvre tous les environs de la ville, qui, d'un côté, offrent des côteaux boisés, et de l'autre, de riantes prairies.

Sur la limite qui séparait Dival de Villenauxe, à l'extrémité de la rue dite du Haut-Perré, on rencontre à droite une petite chapelle dédiée à la Trinité. Elle est construite en grès et voûtée en planchettes. Sa porte à plein-cintre est ornée d'un cordon sur l'arête, et sa façade est terminée par un pignon que deux contre-forts disposés obliquement appuient aux angles.

A l'intérieur, c'est une seule travée suivie d'une abside en demi-cercle, appuyée de trois contre-forts. De chaque côté sont ouvertes deux fenêtres plein-cintre sans meneau, et le trumeau est soutenu aussi par un contre-fort. Le toit est surmonté d'un petit clocher octogone recouvert d'ardoises, et la porte est précédée d'un porche en appentis; à droite de la première on voit une piscine en arc surbaissé orné d'un boudin. A l'un des vantaux de la porte est adhérent un petit pilastre sur lequel on remarque, du côté de Villenauxe, les clefs de saint Pierre, et le bourdon de saint Jacques, du côté de Dival, dont cet apôtre est le patron. L'érection de la chapelle de la Trinité ne remonte pas, à ce que l'on croit, au-delà de 1607, ou à 1600, suivant quelques-uns.

La chapelle Notre-Dame-de-Lorette, que l'on trouve de l'autre côté de la même rue, en face de celle de Mont-Robert, est une répétition presque complète de celle de la Trinité; elle ne diffère que par son abside, qui est terminée par un mur droit. Elle est de même bâtie en grès, mais d'une construction beaucoup plus rustique. La date de 1608, gravée en creux sur le cintre de la porte, peut rendre probable celle à laquelle on attribue l'autre chapelle.

L'église de Dival, située à l'extrémité du faubourg, se compose d'une seule nef sans bas-côtés; elle est terminée à l'est par deux grandes arcades à plein-cintre, soutenues par un seul pilier ou pied-droit. A la suite de ce pilier, dans l'axe même de l'église, deux autres arcades en ogive aigue soutenues par un pilier formant la croix et qui correspondent à deux travées latérales dont la dernière forme deux absides jumelles. Les voûtes, assez basses, sont à nervures croisées à vive-arêtes. Dans l'abside méridionale, qui a plus de profondeur, on remarque une piscine double en arc surbaissé bordé d'un boudin. Ces deux absides, terminées par un mur droit qui forme une brisure bien sentie à l'extérieur, sont éclairées chacune

par une fenêtre ogivale, divisées par deux autres ogives soutenues par un meneau et surmontées d'une rose à cinq feuilles. Au côté du nord, sur la pierre de l'autel, est gravée la date de 1634.

On présume que les deux arcades plein-cintre perpendiculaires à l'axe de l'église dont il vient d'être parlé sont les restes d'une église romane non orientée, que l'on aurait conservés lors de la reconstruction.

Si l'on en juge par les piliers appliqués aux murs et élevés seulement de trois à quatre mètres, la nef devait avoir des bas-côtés; mais les piliers isolés qui devaient les séparer de cette nef n'ayant pas été élevés, il en est résulté une largeur disproportionnée avec la longueur, tellement qu'elle n'a pu être voûtée qu'en planchettes; il faut même en excepter la première travée, qui n'est encore couverte que par le toit. Les fenêtres sont en ogive avec un meneau surmonté d'un cercle.

La tour, placée à gauche de la nef, devait répondre au bas-côté, comme à l'église de Villenauxe; elle est très-élevée, divisée en cinq étages avec deux contre-forts à chacun des angles. Le dernier étage est ouvert sur trois de ses faces par deux ogives géminées avec imposte et archivolte. Au nord se trouve la tourelle qui renferme l'escalier et s'élève jusqu'au sommet de la tour. Le couronnement de celle-ci est soutenu de modillons arrondis et surmonté d'un toit pyramidal à deux épis terminés par des vases de plomb.

Le rez-de-chaussée de cette tour est ouvert intérieurement par une grande ogive à profil arrondi et éclairé à l'ouest par une fenêtre ogivale sans meneau. Du côté gauche se trouve la porte de l'escalier dont on a parlé, et sur le linteau est gravée cette inscription en lettres gothiques :

M. V^e et XX le XII mai.

La cloche, qui est du poids de deux à trois mille, a été donnée en 1596 par un membre de la famille de Villemonté, seigneur de Villenauxe.

La porte principale est une ogive taillée en biseau et surmontée d'un plein-cintre saillant taillé de même.

Une grande partie de la tour et les contre-forts de l'église sont construits en grès, comme la grande église de Villenauxe et la plupart des maisons du pays.

On a planté, il y a quelques années, des allées d'arbres autour de l'église; mais ces arbres en sont beaucoup trop rapprochés, et leur voisinage devient d'autant plus nuisible, qu'ils ont pris plus de croissance. Ils entretiennent l'humidité des murs déjà exposés à être ruinés par les eaux pluviales qui, souvent, descendent avec la rapidité d'un torrent de la montagne au pied de laquelle est construit l'édifice.

Plusieurs habitations de Villenauxe, bâties dans le seizième siècle, conservent des sculptures que nous avons fait dessiner. Ce sont principalement les supports d'encorbellement placés aux angles des maisons qui sont ornés de figures. Voir la planche que nous avons consacrée à ces détails.

VENDEUVRE ¹.

« Vendeuivre est une petite ville située sur la route de Troyes à Bar-sur-Aube et qui paraît avoir une origine fort ancienne.

« Quelques auteurs, s'appuyant sur une de ces analogies de nom si souvent trompeuses, ont prétendu que Vendeuivre avait été fondé au commencement du cinquième siècle par les vandales qui, à cette époque, envahirent la France. Suivant eux, Vendeuivre, ou son nom latin *Vandopera*, signifie *œuvre des vandales*, mais cette opinion a été réfutée par M. le baron de Vendeuivre dans une savante dissertation historique publiée en 1812.

« Le plus ancien monument qui fasse mention de Vendeuivre est un acte de l'an 664. En 865, Ingiltrude, qui s'était enfuie avec un amant, fut reçue à Vendeuivre sous la protection de Charles-le-Chauve, roi de France et de Bourgogne. Le pape se disait seigneur de Vendeuivre, en vertu d'une donation qu'il prétendait lui avoir été faite, soit par Louis-le-Germanique, soit par un ancien comte de Vendeuivre nommé Gérard. Malgré ses prétentions, un prince Boson s'empara de Vendeuivre et y établit un de ses vassaux nommé Arembert. Le pape Jean VIII, informé de cette usurpation, écrivit pour s'en plaindre à Hugues, à Rodolphe et à Boson lui-même. Dans sa lettre il appelle Vendeuivre *Villam Suam Vandearam*.

« Il ordonna aussi à Isaac, évêque de Langres, d'excommunier Boson s'il ne rendait Vendeuivre au couvent de Poultières. Précédemment le même pape, Jean VIII, ayant appris que des difficultés s'élevaient élevées entre l'évêque de Langres et celui de Troyes, pour savoir à quel diocèse devait appartenir Vendeuivre, avait décidé dans un concile tenu à Troyes en 878, où il se trouvait en personne, que cette petite ville dépendrait de l'évêché de Langres.

« Quoi qu'il en soit des prétentions du pape sur la terre de Vendeuivre, il est certain qu'elle eut plus tard des seigneurs particuliers. En 1121, Roulin et Hédouin de Vendeuivre, frères, à la prière de Hugues, comte de Troyes, donnent aux moines de Poultières tout ce qu'ils ont au-dessus du ruisseau de Thiélon, vers l'abbaye de Montieramey, et le paturage dans toutes les forêts de l'autre côté dudit ruisseau jusqu'au château de Vendeuivre ².

« A peu près à la même époque, les seigneurs de Vendeuivre aidèrent, par leurs bienfaits, à la fondation du couvent de l'Arrivour. En 1271, ils se signalèrent par une libéralité plus utile. Guillemette et Gérard son fils, alors seigneurs de Vendeuivre, affranchirent leurs hommes de Vendeuivre, à la charge de la corvée pour l'œuvre du château, une fois par semaine. »

On peut penser, d'après ces derniers mots, que les premières constructions du château ne remontent qu'au 13^e siècle. Mais, indépendamment de l'acte de 1121, qui constate l'existence d'un château plus ancien à Vendeuivre, on en a une preuve matérielle dans la porte

de l'ancienne chapelle castrale, dont la construction toute romane indique positivement le commencement du douzième siècle.

Cette porte vient d'être démolie par nécessité, et nous la présentons dans le dessin telle qu'elle était restée après la chute du pignon qui la surmontait. Elle est à plein-cintre, flanquée de trois colonnettes en retraite de chaque côté, le linteau qui est droit, et le tympan sont formés d'une seule pierre. La voussure qui dessine ce dernier est ornée de tores accompagnés de filets, et séparés par des gorges dont la naissance est accusée par des feuilles tréflées et des masques d'animaux. La gorge qui occupe le milieu du voussure est en outre remplie par un ornement répété et ressemblant à la fleur de bourrache épanouie. Les chapiteaux sont élégants, enveloppés de feuilles droites, légèrement recourbées et trilobées à leurs extrémités. Le tailloir est très-élevé, fort saillant et chargé de profils arrondis. Les colonnes qui existaient encore il y a environ vingt-cinq ans se sont détachées depuis; elles reposaient sur des bases imitées de la base attique, et sur des socles carrés assez peu élevés. Les pieds-droits qui sont adoucis sur l'arête par un double biseau, se courbent à l'endroit des consoles ornées de feuilles qui soutiennent le linteau, puis se dessinent en arc trilobé sur le fond du tympan. Au-dessous de cet arc on remarque un écu simple et non blasonné.

La chapelle, que nous avons visitée après la chute de sa porte, est maintenant en état de ruine. Elle se compose d'abord d'une travée voûtée en arête avec des nervures à trois tores, supportées par des pieds-droits ou pilastres engagés, couronnés par une doucine raide et par un talon; de chaque côté était une fenêtre en ogive. Le sanctuaire qui suit est plus étroit et ouvert par un arc ogival à vive arête; la voûte est en berceau de même forme, et soutenue au milieu par un arc doubleau aussi à vive arête: latéralement, cette partie de l'édifice est éclairée par deux fenêtres plein-cintre, et à l'orient elle est terminée par un pignon et par une grande fenêtre ogivale, sans doute, ouverte postérieurement.

A l'ouest le pignon à large base était percé d'une petite fenêtre ogivale, flanquée de deux colonnettes et décorée d'un boudin; au-dessous, à l'aplomb du cintre de la porte, était un œil-de-bœuf ouvert dans un quadrilatère avec des ornements aux angles. Puis, au côté gauche de la porte, une petite tour carrée, renfermant un escalier qui conduisait à une tribune construite intérieurement au-dessus de la porte. La naissance d'un arc, qui se remarquait dans l'angle de la tour et du mur de face, indiquait la suppression ou le projet non exécuté d'un porche.

On voit que cette chapelle avait été retouchée à différentes époques, et que la porte seule peut être considérée comme un reste de la chapelle primitive du château.

¹ Le but que nous nous proposons dans cet ouvrage, étant la description des monuments plutôt que l'histoire des localités où ils se trouvent, nous nous bornerons, à l'égard de Vendeuivre, à la reproduction d'une notice historique toute faite que nous empruntons au *Guide pittoresque du Voyageur en France*.

² L'acte contient en outre cette clause curieuse: « Et l'abbé Gauthier a donné auxdits Roulin et Hédouin deux bons chevaux et à leurs femmes quatre livres, une vache et un gobelet neuf, de peur qu'ils ne disent que c'était par force et par contrainte que le comte de Troyes leur avait fait faire les concessions ci-dessus, etc. »

Ce dernier, qui présentait encore en 1614 une masse imposante de fortifications, ne conserve plus aujourd'hui que les corps-de-logis situés à l'ouest de la chapelle et de la grande tour ou donjon que présente le dessin. C'est vers cette époque que Henry de Luxembourg, seigneur de Vendevre, fit décorer une salle de lambris peints où l'on remarquait le chiffre de Henri IV, et plusieurs vieux châteaux-forts des environs parmi lesquels on voyait celui de Brienne; la vue du château de Vendevre ne fut pas oubliée, mais elle a été seule conservée, et c'est un calque de ce tableau que nous donnons ici au simple trait.

Le château de Vendevre n'offre à l'extérieur aucune sculpture, et sa porte à plein-cintre est la seule partie décorée de quelques profils; elle est accompagnée de deux pilastres avec piédestal et d'un entablement d'ordre dorique, mais d'une faible saillie. A l'intérieur, on remarque un fort bel escalier construit entre des pieds-droits reliés par des arcs surbaissés, et qui, du fond des caves qui sont fort grandes, s'élève jusqu'à l'étage supérieur.

Situé sur le point le plus élevé de la ville, le château domine une vaste prairie de gazon, terminée par des côteaux couverts de plantations. La richesse de la végétation est d'autant plus belle qu'elle est entretenue par les eaux de la Barse qui prend sa source dans les fondations même du château.

En dernier lieu, la terre de Vendevre avait appartenu à la famille de Mesgrigny, en faveur de laquelle elle avait été érigée en marquisat. Aujourd'hui elle est la propriété de M. le baron de Vendevre, pair de France, ami des arts, et des artistes qui n'ont jamais en vain réclamé son appui et sa protection.

L'église paroissiale de Vendevre n'offre rien de remarquable dans son architecture. Elle a été entièrement reconstruite pendant la dernière période ogivale, et se ressent de cette timidité et de cette indécision qui se remarquent dans tous les monuments construits à cette époque, et qui accusent souvent la pénurie d'argent; la nef, qui se compose de trois travées seulement, n'a point de fenêtres; les voûtes, à doubles pendentifs, manquent d'élévation, et les bas-côtés n'ont pas de chapelles: ces dernières sont éclairées, aux extrémités et latéralement, par des fenêtres ogivales à un seul meneau.

Le chœur, qui comprend deux travées, est accompagné aussi de collatéraux terminés en partie par un mur droit, nous disons en partie, parce que vers le milieu, ce mur se brise et s'isole du dernier pilier du chœur qui s'y trouve seulement rattaché par une arcade étroite, il forme ensuite un autre angle rentrant qui dessine le contour du sanctuaire; ce dernier est composé de cinq côtés percés d'autant de fenêtres ogivales à deux meneaux. Les voûtes du sanctuaire, les voûtes du chœur, celles de la première travée du collatéral, sont ainsi que celles de la nef, celles du centre et des extrémités des transepts, à nervures recroisées, formant des compartiments. Toutes les basses-voûtes, à l'exception du bas-côté méridional de la nef, où il n'en existe pas, sont simplement à nervures croisées.

Les piliers sont en partie cylindriques à bases polygonales, et en partie formés de colonnes engagées les unes dans les autres, de manière à former, dans leurs sections horizontales, quatre demi-cercles réunis.

A la première travée du bas-côté du chœur, au nord, est jointe une chapelle voûtée en arête simple, et éclairée de deux fenêtres à deux meneaux, ainsi que celles du côté opposé du chœur.

L'église de Vendevre était décorée de peintures sur verre comme toutes celles qui avoisinent Troyes, mais elles sont toutes mutilées: on y retrouve des sujets de la vie de la Vierge, de celle du Christ, puis des saints patrons de donateurs.

Parmi les dalles du pavé, on remarque aussi plusieurs pierres tombales, du seizième siècle, avec des inscriptions en lettres gothiques, mais elles sont en partie brisées. Une seule, datée de 1599, mérite d'être citée, c'est celle d'une femme; elle porte cette inscription naïve et touchante: *Qui bien aime tard oublie*.

Au dernier pilier de la nef, en face de la chaire, est appliquée une sorte de retable dans le goût de la renaissance; on y voit des colonnettes accouplées, un bas-relief, des niches et des vases qui devaient former un ensemble assez riche, mais tout cela est dans un tel état de mutilation qu'il serait difficile d'en apprécier le mérite.

Au soubassement de ce retable est appliqué un tableau peint sur bois dans le seizième siècle. Il représente l'arrivée des onze mille vierges à Cologne, et leur martyre sur le port de cette ville; le Rhin est couvert des navires qui les portent. Plusieurs de ces vierges viennent de toucher le sol, et déjà leur supplice commence; l'ordonnateur de cette boucherie, monté sur un cheval blanc, excite les bourreaux; quelques têtes des saintes filles sont tombées, et l'on voit deux anges enlever leurs âmes pour les placer dans le ciel.

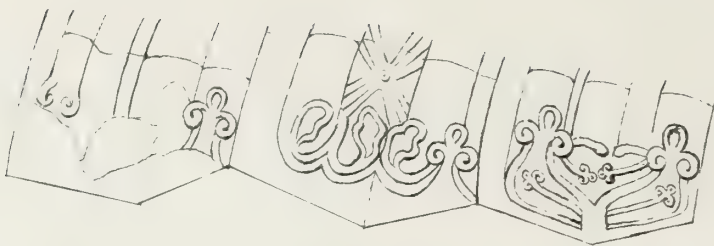
Le fond du tableau représente les murs de la ville de Cologne flanqués de tours à triple étage; au milieu de la place, en avant de ces murs, s'élève une colonne à base et chapiteau dorés, et surmontée de la statue du dieu Mars.

Dans les angles inférieurs du cadre, lequel est orné d'une grecque dorée, on lit ces deux inscriptions en lettres gothiques angulaires.

Les onze mil vierges se assemblent por exalter l'hon^r de la son de N^{re} seigneur dont sainte Ursule estait la principale.

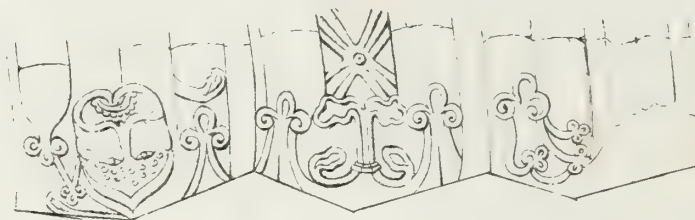
Elles arrivees à Cologne sur le Rin furent martirées por la son de Dieu et leurs ames portées par les anges en paradis.

La porte de la nef, en arc surbaissé, n'a rien de remarquable, le luxe de la sculpture a été réservé pour la porte latérale du nord, ouverte sous la tour, et qui est véritablement l'entrée principale de l'église, eu égard à la situation de celle-ci par rapport au pays. Cette porte est à deux vantaux, séparés par un trumeau orné de deux niches ajustées dans des gorges qui se continuent avec les feuillages et les figures dont elles sont remplies sur le linteau, en arc surbaissé, et sur les côtés opposés de la double baie. Il est présumable que ce portail, appuyé de deux pilastres gothiques, est resté inachevé pendant quelques temps, ainsi que la partie supérieure, qui appartient entièrement au style de la renaissance, donne lieu de le penser. Cette superposition, qui détruit entièrement l'harmonie, commence à quelques centimètres au-dessus des cintres surbaissés des portes. C'est d'abord une frise avec un léger couronnement qui forment un ressaut à l'endroit des pilastres; à la place de ceux-ci, sont des espèces de petits temples circulaires surmontés, de dômes dont l'en-

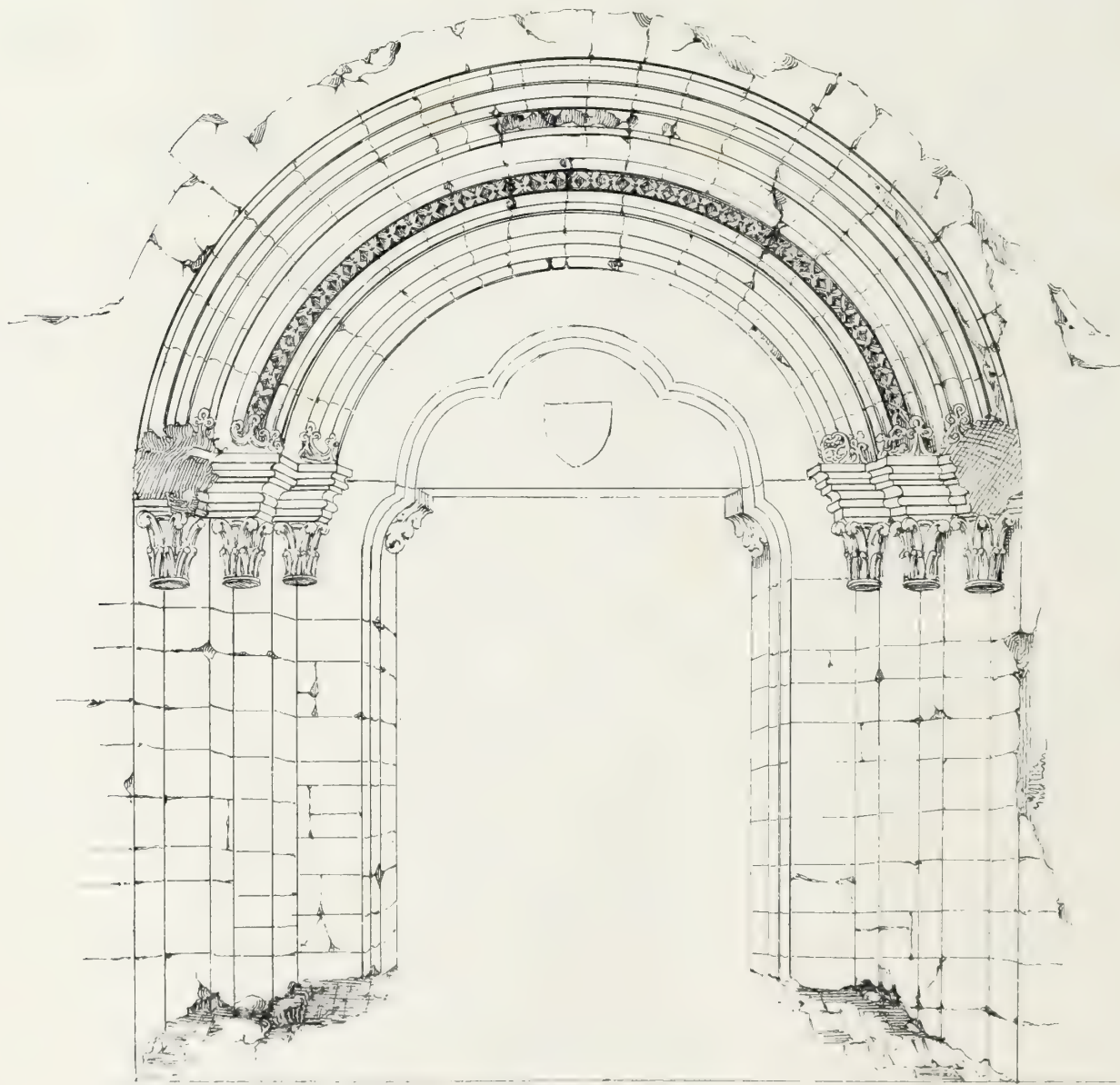


Côté gauche

Détails de la porte.

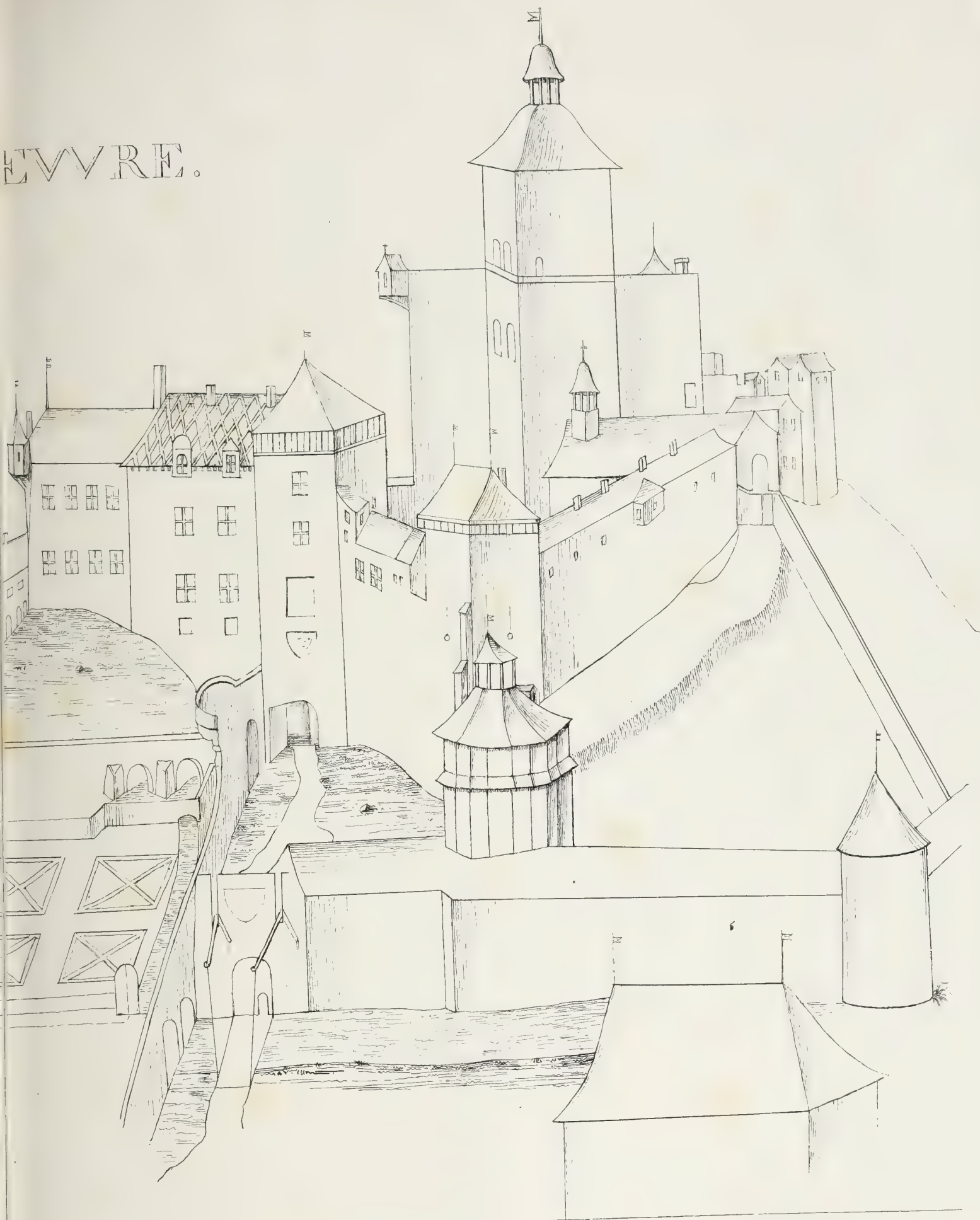


Côté droit



Porte romane de la chapelle du château

EVVRE.



Lut. 1614. et a. 1614.

Vue de l'ancien Château d'après un Tableau gravé en 1614.



Vitrail de la chambre de réunion de la corporation
des Vignerons à Ricey-haut.

semble forme un clocheton, destiné à couvrir une statue adossée à des pilastres surmontés d'un entablement. Dans les angles rentrants de chaque côté, on voit des petites colonnes accompagnées de pilastres, sur lesquelles prend naissance un large plein-cintre ou archivolte orné de profils légers.

Le champ du tympan est occupé au milieu par une niche cintrée, flanquée de deux colonnettes avec piédestal et ressaut d'entablement, sur laquelle prend naissance le cintre de la niche dont le fond est orné d'une coquille et les côtés appuyés de petits pilastres ; la partie supérieure de cet ajustement n'a pas été terminée.

De chaque côté il y a une petite fenêtre cintrée avec imposte et archivolte, et accompagnée de deux pilastres ornés de filets qui supportent les ressauts d'un entablement régnant au-dessus. Un fronton triangulaire couronne ces deux fenêtres, à son sommet est un petit

vase allongé et appuyé de deux accolades imitant des dauphins ou des serpents à queue de poisson.

Les niches latérales contiennent les statues de deux apôtres, et celle du milieu, la statue de Saint-Pierre, posée sur un cul-de-lampe appliqué ; cette dernière porte le costume de pape, au douzième siècle, avec la chape, le pallium et la tiare conique ; cette figure est ancienne et mérite d'être conservée. Les deux autres sont modernes et d'une assez médiocre exécution.

La tour est appuyée de grands contre-forts à cinq retraits, qui s'élèvent jusqu'au bas de l'étage supérieur. Celui-ci contient les cloches, et sur chacune de ses faces sont ouvertes deux fenêtres plein-cintre garnies d'abat-sous. Le toit est une pyramide tronquée, surmontée d'une lanterne à huit côtés ouverts par des arcades, et terminée par une flèche élégante, au sommet de laquelle est une croix.

LES RICEYS.

Il est peu de localités en France qui n'aient la prétention, quelquefois hasardée, de faire remonter leur origine aux temps les plus reculés. Les Riceys, qui sont trois bourgs de l'arrondissement de Bar-sur-Seine, peuvent avec quelque raison, d'après les anciennes chroniques et la tradition, reporter leur fondation à l'occupation des Gaules par César, et de l'établissement des Boiens sur les confins de la Bourgogne. Ils s'appuient, pour justifier cette origine, d'un passage de la chronique de Langres. Les mœurs, le langage et l'habillement des habitants, surtout celui des femmes, ont conservé, jusqu'au commencement de ce siècle, une physionomie particulière et en font une peuplade exceptionnelle au milieu des pays voisins.

Les Riceys ont été anciennement fortifiés, et l'on retrouve encore quelque vestiges des murs et des fossés qui les entouraient. Les portes ont disparu depuis peu de temps.

Chacun des trois bourgs possède une église remarquable par ses dimensions ou par ses gracieux détails de sculpture, mais aucune d'elles n'est de construction ancienne, et on ne peut guère les faire remonter au-delà de la fin du quinzième siècle. Le seizième paraît avoir été, pour ces trois communes, une époque d'accroissement et de prospérité : non-seulement les constructions religieuses peuvent lui être attribuées, mais encore la partie conservée de l'ancien château, ainsi que plusieurs maisons où l'on retrouve quelques traces d'ornement dans le goût de la renaissance, avec des inscriptions et devises, toujours accompagnées de millésimes, caractérisant l'esprit du temps.

RICEY-HAUT.

Le bourg de Ricey-Haut, qui est le plus considérable, est situé au-dessus des autres, par rapport au cours de la Laignes. C'était une ancienne seigneurie, avec un château appelé *Château de Saint-Vincent*, dont il ne reste plus aujourd'hui que l'emplacement, ap-

pelé le Vieux-Château. Il en est fait mention dès le dixième siècle, dans un acte de donation de cette seigneurie au monastère de Flavigny (923), sous le règne du roi Raoul.

Plus tard, en 1217, on voit Guido, seigneur de Ricey, et Béatrice son épouse, reporter, du consentement de ses fils Odon et Hugo, à Saint-Bénigne de Dijon, des droits qu'ils avaient sur le prieuré de Saint-Marcel.

Cette terre appartient ensuite à Marguerite, reine de Sicile, puis à Pierre, comte d'Auxerre, qui fut élu empereur de Constantinople. En 1220, son fils, qui lui succéda, fit don, en partant, de la terre de Saint-Vincent de *Rici* (Ricey), à l'évêque de Châlons ; de ce dernier, elle passa à Odet, comte de Nevers, dont les successeurs payaient annuellement au siège épiscopal quarante pièces d'or pour ce fief. Puis, en 1227, à Jean, fils de saint Louis, aussi comte de Nevers, qui en fit hommage à Guido, évêque de Châlons, l'an 1267.

Il y a deux églises bien distinctes à considérer dans l'église paroissiale de Ricey-Haut : l'une, plus ancienne et régulièrement orientée, et l'autre, dont la nef n'est qu'un prolongement du transept nord de la première, à laquelle elle est soudée perpendiculairement.

La nef de l'ancienne église n'a que deux travées dont les voûtes, à nervures croisées, ont été refaites en bois, par suite de dommages occasionnés par le tonnerre. Les voûtes des transepts sont en pierre, à nervures, à l'exception de celle du centre qui n'est qu'en plâtre et à vives arêtes. Le chœur n'a qu'une seule travée, et le sanctuaire qui est très-beau offre cinq côtés d'un octogone éclairé par autant de belles fenêtres ogivales à deux meneaux, avec des compartiments variés. Ces fenêtres sont partagées dans leur hauteur par des frises à jour, d'un très-bon effet. Dans la partie supérieure de celle du centre, on voit le Christ, peint dans une rose, en manteau de pourpre et accompagné du lys et de l'épée symboliques. Les figures qui l'accompagnaient ont été brisées.

Sur un vitrail, à côté, est représentée la cène. C'est dans l'angle rentrant à droite du sanctuaire que l'on voit la piscine ornée qui fait

le sujet de la planche ci-jointe. Elle est la seule sculpture ornementale qui existe dans l'église. De chaque côté du chœur il y a une petite porte à linteau droit, avec la baie ornée de gorges et de filets. Ces portes sont celles des sacristies.

Les voûtes sont à nervures anguleuses, forment des doubles pendentifs qui, des angles rentrants de l'abside, s'élancent et se courbent vers un point commun de réunion. Deux chapelles terminées par un mur droit, accompagnent la première travée du chœur; celle du côté méridional est suivie d'une sacristie voûtée dont le toit pyramidal en pierre est surmonté d'une croix; à l'angle sud-est la voûte est appuyée d'un contre-fort oblique couvert en bâtière, à travers lequel passent les eaux pluviales pour s'élancer ensuite par la gueule énorme d'un monstre.

Les deux travées du bas-côté de la nef et celle qui accompagne le chœur, au midi, sont éclairées par des fenêtres ogivales, divisées par des meneaux réunis en ogive et par une rose à cinq feuilles au sommet. Extérieurement, les contre-forts qui appuient les voûtes de ces chapelles sont surmontés de vases allongés, mais c'est une restauration du dix-septième siècle. Les travées collatérales au nord de la nef sont ogivales, et celles de la nef moderne, qui suivent en retour dans la même direction, sont en plein-cintre.

La porte méridionale de l'ancienne église, qui forme aujourd'hui l'entrée principale, ayant été construite sur de mauvaises fondations, et s'étant écroulée en 1674, fut reconstruite la même année, mais sur un dessin bien différent : l'ancienne porte dont on voit un reste du côté droit, était en ogive avec un pilastre orné de crochets. Elle était surmontée d'une balustrade appliquée, formée de cintres et d'ogives trilobées. Aujourd'hui c'est un plein-cintre accompagné de deux pilastres avec un entablement à ressauts, couronné d'un fronton coupé par une niche cintrée et sans le moindre ornement.

Au-dessus est une longue fenêtre ogivale, d'une belle proportion et divisée par des meneaux et des compartiments irréguliers. La façade est terminée par un pignon plus élevé que le comble (qui, probablement, aura été abaissé), avec une croix de pierre à fleurons posée sur le sommet. Au-dessous est percée une petite fenêtre cintrée avec des profils en dedans de la baie.

Deux grands contre-forts à un seul retrait s'élèvent aux angles du portail jusqu'à la base du pignon. Celui à droite est dirigé obliquement en dehors et se lie en œuvre avec une tourelle à pous, dont l'escalier conduit aux voûtes.

À l'occident le mur est percé d'une simple porte carrée très-petite au-dessus de laquelle est ouverte, à une assez grande élévation, une fenêtre plein-cintre avec deux meneaux. Selon l'apparence, cette première église devait s'étendre davantage à l'ouest, peut-être on en a démolie une travée lors de la construction de la nouvelle église, ou bien de ce côté elle n'a pas été achevée.

Sur la voûte centrale du transept ou plutôt sur les gros piliers qui supportent cette voûte, s'élève une tour carrée terminée par une corniche denticulée, arrondie; elle est percée sur ses faces de deux ouvertures ogivales creusées de gorges dans leur baie. Sur cette tour, flanquée aux angles de menus pilastres en pointe ornée de crochets, s'élève une grosse flèche octogone, revêtue d'ardoise, accompagnée de quatre clochetons terminés par des vases en plomb. Le

sommet de cette flèche, surmonté de la croix obligée, est élevé de 66 mètres au-dessus du pavé de l'église.

La nouvelle église construite en 1549 comme l'indique une inscription gravée sur l'un des piliers¹, se compose d'une suite de quatre arcades terminées par une abside éclairée de cinq belles fenêtres plein-cintre et élevées. Les bas-côtés sont terminés par des murs droits et éclairés comme la nef par des fenêtres cintrées à larges bases et à deux meneaux. La première travée de cette nef ou transept nord de l'ancienne église est voûtée en arête simple, et les suivantes à nervures croisées à doubles pendentifs. À droite est une porte latérale plein-cintre sur laquelle est ouverte une fenêtre de même forme; et, telle est la position de l'église au-dessous du sol de la rue, qu'on descend treize marches pour arriver au pavé intérieur. La dernière chapelle à gauche de l'abside est fermée d'une balustrade formée de courts pilastres surmontés de vases. On remarque sur ces pilastres deux BB enlacés avec des SS, initiales des noms d'une famille considérable du pays; puis un écusson sur lequel sont deux avirons en sautoir avec une couronne de marquis en chef et une petite ancre de vaisseau en pointe. L'écusson est accompagné de cette devise : DV TRAVAIL LE REPOS.

Le maître-autel est décoré d'un ordre corinthien à pilastres cannelés, surmonté d'un fronton coupé et d'un attique qui rappelle, à quelques égards, le rétable de Saint-Jean de Troyes, mais qui lui est bien préférable sous le rapport du goût et de l'exécution.

À l'extérieur, l'église est appuyée de contre-forts surmontés de vases entourés de draperies de mauvais goût. La base des fenêtres est en saillie arrondie, et le couronnement est formé d'une corniche à larmier cannelé, soutenu de consoles courtes et cannelées de même. C'est la fin de ce goût délicat et léger de la renaissance qui devait plus tard se perdre entièrement dans les lourdes constructions des règnes de Louis XIII et de Louis XIV.

Plusieurs maisons de Ricey-Haut datent de la dernière moitié du seizième siècle. Nous en citerons une, située près du pont en face l'église, dont la façade est décorée de fenêtres surmontées de frises et de frontons triangulaires d'une agréable proportion. Sur les frises sont gravées plusieurs inscriptions suivies d'un millésime.

Sur la première fenêtre, en commençant à gauche, est gravée celle-ci en deux lignes :

NSI DOMINVS : EDIFICAVERT : DOMUM : IN
VANVM : LABORAVERVNT : QVI : EDIFICANT : EAM.

Sur la frise de la deuxième fenêtre, une seule ligne :

QVIDQVID : SAPIENTER : AGAS : ET RESPICE : FINEM :

Sur la frise de la troisième fenêtre, une seule ligne :

SAPIENS : DOMINABITVR : ASTRIS 1583.

On voit dans les frontons une tête de chien, une tête de lion, puis une tête de satyre à longues oreilles, et enfin une tête d'homme avec une fraise autour du cou.

Sur une pierre rapportée dans le mur d'une des fermes dites du *Vannage*, à quelques distances de Ricey-Haut, on lit cette ins-

¹ Cette inscription est rapportée par M. Coutant, dans son recueil de pièces historiques, pour servir à l'histoire des Riceys, p. 91.



cription qui provient vraisemblablement d'une autre habitation détruite :

DE SODAIN
VOLHOIR
LONGVE REPENTANCE.
1576.

RICEY-HAUTE-RIVE.

L'église de ce bourg, dédiée à saint Jean-Baptiste, est la mieux assise, la plus légère et la plus élégante dans sa construction. Son plan offre cette disposition simple en croix latine qui plaît toujours et donne plus de grandeur au vaisseau. L'inscription *finis coronat opus*, avec la date 1563, gravée sur ses murs, s'accorde parfaitement avec le style de son architecture, à laquelle il serait difficile d'assigner une origine plus reculée que le commencement du seizième siècle. La nef comprend quatre arcades assez élevées et dont les profils anguleux s'épanouissent sur le fût des piliers et sur celui des colonnettes sans chapiteau, qui y sont appliquées en forme de faisceau. La base de ces piliers, qui est à plusieurs faces, paraît trop élevée, peut-être, relativement à celle des piliers appliqués aux murs des collatéraux qui leur correspondent.

Les voûtes des bas-côtés sont à nervures croisées simples, ainsi que celles de la nef dont la première travée frappée de la foudre, il y a quelques années, n'a pu encore être remplacée que par un plafond en planches. Cette réparation, que nous considérons comme provisoire, a nécessité la démolition des arcs-boutants.

Le plan, ainsi que nous venons de le dire, est simple, régulier : ce sont trois nefs terminées par des absides et coupées par des transepts. Ceux-ci sont éclairés par de grandes et belles fenêtres ogivales, divisées par trois meneaux. Celle du midi a des meneaux carrés reliés à différentes hauteurs par des traverses en pierre avec de petits pleins-cintres ; c'est une restauration du dix-septième siècle. Au nord, la fenêtre a conservé entièrement son caractère primitif. Les trois meneaux engendrent des ogives trilobées, puis des compartiments irréguliers appartenant au style flamboyant.

A l'extérieur, les transepts sont terminés par des pignons aigus, percés d'une petite fenêtre plein-cintre et appuyés aux angles par des contre-forts à plusieurs retraits. Ceux du côté droit, au midi, sont liés en œuvre avec une tourelle polygonale à sa base, et ronde dans sa partie supérieure ; elle renferme l'escalier qui conduit aux combles.

La porte placée sous la fenêtre de ce même transept est en arc surbaissé, avec la baie creusée de gorges séparées par des moulures anguleuses. De chaque côté est appliqué un pilastre terminé par un fronton orné de crochets, ils soutiennent un arc plus saillant en contre-courbe qui dessine le tympan. Sur les rampans de cet arc on voit des figures d'animaux fantastiques en grand relief, dont les corps sont repliés de manière à présenter dans leur masse la forme des grosses feuilles roulées avec lesquelles ils alternent.

Dans l'intervalle des pilastres appliqués et des courbes, il y a, de chaque côté, une niche ou habitacle terminé par des culs-de-lampe ornés de larges feuillages et supérieurement par de jolis clochetons à jour, d'un goût qui annonce la transition entre le style gothique et celui de la renaissance, alors que l'on conservait encore les motifs du premier en employant les détails du second.

La base de la porte méridionale est totalement ruinée, et il est de toute nécessité qu'elle soit promptement réparée, si l'on veut prévenir l'accident arrivé à la porte du même côté de l'église de Ricey-Haut.

Au nord, la porte du transept est décorée dans un goût analogue. Ce sont aussi des pilastres appliqués couronnés de clochetons. Une voussure profilée de gorges et de nombreux filets de moulures qui couronnent le tympan, mais cette porte est plus élevée et beaucoup mieux conservée que celle du midi. Au-dessus de l'ogive on lit une inscription que les couches successives de badigeon qu'on y a appliquées n'ont pu encore faire disparaître ; elle constate qu'en l'an II de la république, le peuple français reconnaissait l'être suprême et l'immortalité de l'âme !

Le chœur, construit par les moines de l'abbaye de Montier-Saint-Jean, qui étaient décimateurs de cette église, n'a que deux travées en profondeur ; le sanctuaire a cinq côtés et cinq fenêtres à légers meneaux et à compartiments variés ; à la verrière de celle du centre, est peint un calvaire malheureusement mutilé. La voûte est à nervures recroisées formant des doubles pendentifs. A gauche du sanctuaire, s'ouvre la porte de la sacristie, elle est en arc surbaissé à la baie, creusée de gorges accompagnées de filets qui se coupent à angle droit avec ceux du linteau chargé des mêmes profils.

La tour qui surmonte la voûte centrale ayant occasionné, par son poids, un tassement dans les quatre gros piliers qui la portent, on fut obligé de flanquer ceux-ci de pieds-droits, et de soutenir les ogives par des pleins-cintres en contre-bas, qui rétrécissent l'édifice vers son milieu et détruisent évidemment l'effet harmonieux de son intérieur. Ces arcades plein-cintre sont surmontées d'un œil-de-bœuf, et n'existent que sur trois côtés ; au côté du nord l'arc ogival est resté libre. Celui qui termine le bas-côté, au midi de la nef, et celui qui commence le collatéral du chœur, ont été repris de la même manière en sous-œuvre par des pleins-cintres. A la clef du dernier est gravé le millésime 1644 qui est l'époque de cette malheureuse restauration.

Au-dessus des arcades, dans la nef, règne un cordon-larmier qui touche à la base des fenêtres ; celles-ci, assez peu élevées, sont ogivales et divisées par deux meneaux avec des compartiments irréguliers.

Avant de sortir de l'église Saint-Jean, on peut voir dans un cadre en pierre, ajusté avec des cariatides et des têtes de chérubins, l'építaphe de Jacques Maison, homme simple de mœurs et qui employait sa fortune, acquise par le travail, au soulagement des pauvres habitants de sa commune, à ce point qu'il payait de ses derniers les trois quarts des impôts². Voici l'inscription :

REQUIEScant IN PACE.
CY DEVANT GISENT LES CORPS
DE HONORABLE HOMME JACQUES
MAISON MARCHAND DEMEURANT
A RICEY QUI DÉCÉDA LE
PREMIER JOUR DE JANVIER
1630.

² Recueil de notes et de pièces historiques, pour servir à l'histoire des Riceys, par M. L. Coutant. — Paris, Ebrard, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, 24. — 1840.

ET HONFSTE FEMME
MADELAINE ROBELIN SON
ESPOLSE QUI DÉCÉDA LE 5^e
OCTOBRE 1626.
ET AUSSI HONFSTE FEMME
MARIE MAISON LEUR FILLE
QUI DÉCÉDA LE 7^e OCTOBRE 1634
PRIEZ DIEV POVR EULX.

La tour est beaucoup plus élevée au-dessus du comble que celles des églises de Ricey-Bas et de Ricey-Haut. Son étage supérieur est décoré d'un ordre dorique-pilastre avec deux ouvertures sur chaque face; la baie de ces dernières est ornée de légers profils. Sur cette tour s'élève une flèche octogone recouverte d'ardoises, dont le sommet est encore à 75 mètres au-dessus du pavé de l'église. La foudre en avait consumé vingt pieds en septembre 1782, et elle ne fut complètement réparée qu'en 1836.

Les voûtes sont appuyées à l'extérieur par des contre-forts élevés, à plusieurs retraits, et surmontés de pyramides ornées de crochets. Les deux derniers de l'abside sont en outre ornés de niches surmontées de jolis clochetons à jours, dans le goût de ceux des portes latérales. Celui de la niche, au nord, est divisé en trois portions avec autant de coquilles au-dessous, et terminé inférieurement par trois culs-de-lampe imitant à la lettre ces lampes de verre que l'on voit suspendues dans les chapelles; ils sont presque entièrement détachés du mur, avec un léger rinceau de vigne qui passe sur le bord supérieur.

La sacristie, placée au nord de l'église, est éclairée à l'est par une enêtre surbaissée à la baie, creusée de gorges, avec des filets qui se réunissent à contre-courbes sur le linteau.

La porte principale est divisée en deux vantaux par un pilastre, et les parois de la double baie sont fouillées de gorges bordées de filets qui se continuent à la partie supérieure.

Une petite colonne sans base, destinée à supporter une statue, et dont le chapiteau est formé d'une tête de chérubin, est appliquée au pilastre; et au-dessus, dans le tympan, il existe un petit dôme fort saillant qui devait abriter la statue. C'est d'abord une petite arcade appuyée sur deux espèces de consoles carrées et cannelées, sur laquelle s'élève une autre arcade portée par des pieds-droits et couronnée par un entablement, que soutiennent deux colonnettes cannelées, avec un dôme sur le tout.

Cette décoration, absolument dans le goût de la renaissance, est exécutée avec ce tact et cette adresse de main qui n'appartiennent qu'aux ornemanistes de cette époque; mais le sculpteur a manqué de sens en voulant donner, au dessous des arcades et des entablements, l'apparence d'une dégradation perspective dont l'effet ne peut être que désagréable, attendu qu'en sculpture cette dégradation s'opère naturellement.

De chaque côté de la baie on voit une niche à clochetons, disposée sur un plan oblique, avec une colonne appliquée, répétant celle du trumeau; puis un pilastre appliqué, dont les faces multiples sont décorées de frontons aigus et de pyramides ornées de crochets.

Un grand arc plein-cintre, soutenu dans son contour par des consoles cannelées, prend naissance sur les clochetons dont il vient d'être parlé, et dessine le tympan de la porte. Dans une large frise qui règne au-dessus, on voit trois niches plein-cintre, décorées de coquilles, et

contenant un piedouche destiné à porter des statues. La frise est dominée par une corniche à larmier, au-dessus de laquelle est ouverte une large fenêtre cintrée; celle-ci est divisée par des meneaux et des arcs plein-cintre et par des cercles enlacés et à jour, suivant le contour de la fenêtre; ces derniers, avec le grand arc inférieur, sont des ouvrages de réparation postérieurs à 1600. Le portail est appuyé de deux grands contre-forts et d'une tourelle, construite à l'angle méridional, et contenant un escalier

De chaque côté de la porte, une fenêtre ogivale éclaire les bas-côtés; ces deux fenêtres sont partagées par des meneaux qui paraissent aussi avoir été refaits postérieurement. Les basses-voûtes sont contreboutées aux angles du portail, par des contre-forts latéraux en partie élevés sur les murs, et dont la partie saillante est terminée par des pyramides ornées de crochets avec un fleuron au sommet.

Pendant les dévastations de 92, on a détruit une croix colossale en pierre qui était placée au milieu du cimetière devant le portail. Cette croix, qui appartenait à l'époque gothique, était historiée et décorée de niches ou habitacles contenant les statues des douze apôtres.

Quelques maisons du bourg de Ricey-Haute-Rive, construites dans les seizième et dix-septième siècles, ont conservé à l'extérieur leurs décorations primitives; l'une d'elles, placée au fond d'une cour, est décorée d'une galerie à deux rangs de colonnes superposées, à l'extrémité de laquelle se trouve une jolie tour polygonale dont le toit a été détruit. Tout près, est la porte d'entrée de la maison, à baie chargée de moulures, avec un linteau droit surmonté d'un écusson accompagné d'accolades sur lesquelles on lit ces mots :

RECOURS EN DIEV.

Au-dessus de la porte d'une petite maison, dans la même rue, on voit, sur un rouleau déployé, trois inscriptions gravées l'une au-dessous de l'autre, et exprimant la même pensée en autant de langues : la première est en grec, mais elle est en partie effacée. Nous transcrivons les deux dernières :

EX VOLUPTATE INFOELICITAS.
DE VOLVPTÉ MALHEVRT.

Et sur le haut d'un écu échancré, au-dessus de la fenêtre, à droite de la porte, on voit une croix grecque, sous laquelle est gravé le millésime 1561, et, à la pointe, le monogramme VF.

La date de 1555 se lit encore sur une autre petite maison, du côté opposé, dans la même rue.

Sur une autre maison du bourg :

QVI ENDVRE N'EST VAINCV. 1619.

Sur une autre, rue de l'Allouette :

P. ESPERIT 1621.

Sur une autre encore, au milieu d'un ovale qui renferme un cœur :

EN DIEV LE COEUR 1623.

Et sur une dernière enfin :

QVI RIS ET MORDS
QVI MEDITE ET RAPPORTE
NENTRE SEANT L.....
JE LVI DEFEND LA PORTE
1649.

RICEY-BAS.

L'église de Ricey-Bas est de fondation fort ancienne. Sous le roi Lothaire, elle avait été donnée à l'abbaye de Fleury par Achard, évêque de Langres ; plus tard, elle dépendit de Saint-Pierre-le-Vif, de Sens, à qui Rénald, oncle de saint Bernard, la retira en 1113 ; puis elle revint à Saint-Pierre, de Sens, qui la conserva jusqu'au seizième siècle.

Il n'existe aujourd'hui aucune partie de l'édifice primitif ; il a été reconstruit entièrement dans le quinzième siècle, puis considérablement augmenté dans le siècle suivant. Les seigneurs des Riceys contribuèrent beaucoup à son embellissement ; et l'on cite notamment la famille Vignier qui fit achever la nef à ses frais.

Le portail occidental est la partie la plus moderne de l'église, mais il ne manque pas de caractère dans son ensemble ni de beauté dans ses détails ; c'est la dernière expression de la renaissance. Il est composé d'abord de deux tours jumelles, de forme carrée, décorées de pilastres de différents ordres superposés et élevés sur un socle rustiqué et couronné d'une grecque ; elles renferment chacune un escalier. Entre les tours, à la hauteur du premier ordre, mais un peu en retraite, se dessine un grand arc plein-cintre avec un archivolt. La voussure de cet arc est ornée de caissons alternativement hexagones et carrés. Ils encadrent des bas-reliefs qui rappellent encore la bonne époque. Au milieu, on voit Dieu le père coiffé d'une tiare papale, tenant son fils crucifié entre ses genoux, et le globe croisé d'une main. A gauche est le sacrifice d'Abraham ; et au côté opposé, le crucifiement de saint Pierre, patron de l'église. Les autres compartiments sont occupés par les figures des évangélistes.

Sous la voussure sont ouvertes trois portes qui toutes correspondent à la nef. Celle du milieu est plein-cintre et flanquée de deux colonnes avec entablement. Les deux portes latérales sont de simples baies carrées sans aucun profil ni ornement, et ouvertes sous le bandeau qui soutient le cintre de la première.

La corniche de l'entablement du premier ordre, qui est dorique, se continue entre les tours au-dessus de l'archivolte où elle est supportée par de grosses consoles ornées de cannelures. Sur cette corniche règne une balustrade qui est formée d'une suite de petites arcades.

Au premier étage, c'est encore l'ordre dorique-pilastre avec son architrave seulement qui décore les tours. Entre ces dernières, il y a trois fenêtres plein-cintre séparées par des pilastres cannelés ; celle du milieu, plus grande, est divisée par deux meneaux.

Au deuxième étage, c'est un ordre ionique avec entablement complet, qui règne dans toute la largeur du portail. Mais les pilastres sont un peu courts et taillés en gaine. Dans l'intervalle de ces derniers, on voit des niches peu profondes et ornées de coquilles. Au milieu, sur cet ordre, est une espèce d'attique élevé sur un soubassement décoré de pilastres et d'un joli entablement ; il dessine un carré dans lequel est inscrit un cercle entouré d'un cadre dans lequel est tracé un cadran.

Cet ajustement est surmonté par une lanterne polygonale terminée par un dôme circulaire décoré de pilastres. Les deux tours, qui ne sont de fait que des cages d'escalier, sont aussi terminées par de petits dômes décorés de pilastres et de niches alternant avec de petites arcades à jour ; mais on leur a donné moins d'élévation qu'à ceux du centre, pour conserver le système pyramidal.

Enfin, les ouvertures qui éclairent l'escalier à la base des tours sont encadrées de petits pilastres cannelés et d'un entablement léger. Cet ajustement, qui est reproduit sur les faces latérales, se continue sous la voussure où il encadre des niches cintrées.

Les portes des basses-nefs, à l'ouest, sont antérieures à celle du portail ; mais elles diffèrent entre elles par leur décoration. Celle du côté droit est gothique, et celle du côté gauche, dans le goût de la renaissance. Elles sont ouvertes toutes deux dans un mur qui ne dépasse pas le pignon de la nef auquel le portail est appliqué. La porte de la nef méridionale est en arc surbaissé, creusé d'une gorge ornée de rinceaux de vigne et de raisins entre lesquels on voit des escargots. Les filets qui accompagnent cette gorge se continuent sur les parois de la porte, et se terminent par une base allongée dans le plan incliné d'un socle profilé et disposé en ligne oblique. De chaque côté sont appliqués des piédestaux couronnés de feuillages et de figures de monstres ; puis, sur le dé, des branches ou rameaux liés avec des cordes sculptées. Au-dessus, on voit des clochetons gothiques à jour, destinés à couvrir les statues qu'attendent encore les piédestaux. Une archivolte creusée d'une gorge qui prend naissance sur ces clochetons, couronne la porte et se termine par des contre-courbes ornées de feuilles roulées, et de figures de monstres ailés qui remplacent les crochets que d'ordinaire on voit sur les rampans. Le triangle résultant de toutes ces courbes est rempli par une rosace qui en affecte la forme. Le mur au-dessus de cette porte est couronné par une lourde doucine, et par une balustrade appliquée, dont le dessin forme une suite de demi-cercles remplis par des courbes résumant le trèfle.

La porte du bas-côté, au nord, est un plein-cintre à trois retraits, ainsi que les pied-droits ; ces derniers sont creusés en compartiments losanges, et les voussures ornées de caissons avec des rosaces. La baie est accompagnée de deux colonnes d'ordre composite avec piédestal. Sur l'entablement qui est sans ornement, est une espèce d'édicule cintré, décoré de pilastres courts et d'un fronton au sommet duquel est un petit vase appuyé d'accolades ou consoles renversées. Cet ajustement se termine, sous la doucine qui couronne le mur, comme au côté opposé au portail.

En suivant, au nord, on voit des contre-forts, sous forme de pilastres d'ordres corinthien et ionique, appuyer le mur des chapelles ; ces pilastres ont de fort beaux chapiteaux et dépassent beaucoup la hauteur du couronnement. Ils sont surmontés d'espèces de candélabres ornés qui ajoutent encore à la décoration extérieure de l'édifice ; mais ce qu'il y a de plus remarquable sont les habitacles surmontés de dais à jour, appliqués sur le fût de ces pilastres. Les détails toujours légers, toujours heureusement variés attestent la prodigieuse fécondité des ornemanistes du seizième siècle. Sur la partie inférieure de l'habitacle du premier pilastre, est gravé le millésime 1543. Les fenêtres sont en ogives brisées à la naissance, et divisées par des meneaux réunis par des trilobes et des compartiments irréguliers. La quatrième et dernière chapelle forme retour, à l'est, pour se raccorder avec l'extrémité du transept qu'elle dépasse de toute sa profondeur. Toutes les chapelles sont, à l'extérieur, terminées par des pignons sans ornement. On remarque l'ajustement d'une gargouille qui est figurée par un lion dévorant un homme.

Au côté méridional, les chapelles de la nef sont couronnées par

une jolie balustrade avec des rampans à jour, appuyés aux piliers ou obélisques qui sont ornés de frontons et de crochets et qui surmontent les murs de refend. A l'endroit de ces murs, les trumeaux sont décorés d'habitacles dans le goût de ceux que nous avons signalés, et qui présentent la même variété et la même finesse d'exécution. Sur un tillet qui fait partie de la décoration de l'un d'eux, on lit la date de 1522 ; et, au sommet d'un autre, on voit une figurine tenant deux guirlandes de fleurs, auxquelles sont attachés des tillets portant celle de 1527.

Les fenêtres de la nef sont à plein-cintre, divisées par des meneaux surmontés d'un réseau de compartiments irréguliers. La corniche est lourde, peu saillante et se ressent déjà de la décadence qui eut lieu sous les successeurs de François I^{er}. Cette partie supérieure de l'édifice ne fut achevée qu'en 1603, selon que le rapporte un manuscrit du temps.

Les transepts, qui appartiennent à l'ancienne église, ne comprenant que la largeur de la nef et des bas-côtés, se trouvent dépassés par les chapelles, et forment une sorte de retrait désagréable qu'on aurait pu corriger au moyen de porches couverts.

En suivant toujours au midi, la porte, ouverte sous le pignon du transept, est à linteau plat orné de gorges et de filets qui se continuent sur les pied-droits, et se terminent sur un socle en ligne rentrante. Au milieu du linteau, on voit un ange tenant l'écu aux trois fleurs de lys, puis une niche vide terminée par un cul-de-lampe sur le fond du tympan. Ce dernier est couronné par une archivolte ogivale creusée d'une gorge et brisée à sa naissance pour former l'imposte. Au-dessus, à une certaine élévation, est une fenêtre ogivale, longue, étroite et divisée par un seul meneau qui engendre deux ogives trilobées. Le pignon est percé d'une ouverture carrée et taillée en biseau, pour donner le jour aux combles. Les angles de ce portail sont appuyés de contre-forts liés en œuvre avec le mur des chapelles additionnelles qui sont au nombre de trois de chaque côté du chœur. A l'angle de la première, au sud, on voit une petite niche avec une statue de saint Pierre, au-dessus de laquelle on lit cette date, 1614, probablement celle de la construction de ces chapelles. Elles sont surmontées de pignons et percées de fenêtres cintrées avec des meneaux et des compartiments. Sous l'appui de l'une de ces fenêtres, on voit la baie profilée d'une petite porte à linteau droit, que l'on a bouchée depuis long-temps. Le cordon qui règne sous la base des fenêtres forme ressaut au-dessus de cette porte, puis se brise en ligne inclinée, ainsi que le socle du mur, pour suivre la pente du terrain, qui est considérable. L'extrémité du bas-côté, à l'est, est terminée par un mur droit, percé d'une fenêtre à ogive, profilée de gorges, et couronné par des modillons.

L'abside du chœur présente trois faces d'un octogone, appuyées de beaux contre-forts à retraits accusés par des larmiers, et élevés jusqu'à la corniche qui est profilée de gorges légèrement prononcées. Trois longues et belles fenêtres à ogives éclairent cet abside ; elles sont divisées par des meneaux délicats, réunis par des ogives à contre-courbes trilobées et surmontées d'un réseau de compartiments irréguliers, qui en remplit la partie supérieure. Leur baie est creusée de gorges accompagnées de filets qui se terminent par un socle polygonal sur le plan incliné de la base.

Au nord, les chapelles présentent les mêmes dispositions, et ne diffèrent guère que par le couronnement qui paraît avoir été

refait postérieurement. L'extrémité du bas-côté est de même terminée par un mur droit avec une fenêtre ogivale.

Une porte est ouverte aussi de ce côté, à l'extrémité du transept ; elle est partagée en deux baies par un trumeau. Le linteau est droit, arrondi légèrement vers les angles, et creusé de trois gorges décroissantes qui se continuent sur les pied-droits. L'ogive du tympan est chargée de profils et couronnée d'une archivolte appuyée sur deux culs-de-lampe. Le champ de ce tympan est entièrement privé d'ornement ; sa base est un plan incliné légèrement creusé de deux canaux et terminé par un filet sur le linteau de la double baie. La porte est basse et sans grâce, mais il serait possible de remédier à cet inconvénient, en baissant un peu le terrain et en supprimant les trois marches par lesquelles on descend dans l'église. Au-dessus de la porte, est percée une grande fenêtre ogivale, à deux meneaux légers, et découpée en compartiments irréguliers qui en renferment de plus petits.

Une tour rectangulaire est construite sur la voûte centrale des transepts, et se trouve appuyée par les grands combles de l'église ; mais à l'orient, celui de la nef, étant plus élevé, l'encaisse de ce côté jusqu'à son couronnement. Sur ces faces sont deux ouvertures cintrées pour l'émission du son des cloches. Elle est surmontée par une flèche un peu grêle, dont le sommet est élevé à soixante-treize mètres au-dessus du sol, et les côtés sont flanqués de quatre autres flèches plus petites et ornées de fleurons en plomb.

Pour conserver au pavé de la nef, le niveau de celui du chœur qui se trouve sur un sol plus bas, on a construit à l'entrée de l'église un perron qui en occupe la première travée ; à ce perron sont joints trois escaliers de huit degrés : ceux placés latéralement répondent aux bas-côtés, et par celui du milieu, qui est demi-circulaire, on descend dans la nef.

A la base des fenêtres de cette dernière, règne une balustrade découpée à jour, dont le motif est une suite de carrés remplis par deux S ornés, renversés et adossés en manière d'accolade ; le support de cette balustrade est une corniche formée de cavets et d'autres moulures.

Les voûtes de la nef sont à nervures recroisées, à doubles pendentifs et à compartiments ; les arcades sont profilées de gorges avec des filets qui s'épanouissent sur le fût des piliers entourés de colonnes appliquées sans chapiteau. Les bases reposent sur des socles à douze côtés, et fort élevés.

Le pavé des chapelles est élevé de quatre marches. Cette disposition, motivée sans doute par l'élévation du sol extérieur, a permis de placer la base des fenêtres à une hauteur convenable ; les voûtes sont à nervures croisées, simples et réunies par des clefs pendantes en forme de candelabre renversé. Au midi, elles sont recroisées et à doubles pendentifs.

La première chapelle, au côté méridional, est occupée par un sépulcre fermé par un mur, décoré de corniches et dans lequel sont ouvertes deux portes à linteau plat. La voûte est très-surbaissée et formée de larges caissons disposés sur quatre rangs. Cet intérieur ne reçoit de jour que par deux trous percés sous la base de la fenêtre, celle-ci éclaire au-dessus une espèce de tribune à laquelle on arrive par un escalier pratiqué à droite de l'entrée. Une piscine ornée de pilastres, qui se voit dans le mur, indique assez que le sépulcre n'entraîne pas d'abord dans le projet de l'architecte qui a construit cette chapelle.

Sur un sarcophage orné d'un bas-relief, on voit le Christ couché. Il est entouré de la Vierge, de saint Jean et de la Madeleine avec d'autres figures qui occupent le fond, mais ces dernières sont restées à l'état d'ébauche et sont fort mutilées; le sépulcre est devenu un dépôt de toutes sortes de matériaux jetés pêle-mêle et qui entretiennent l'humidité de ce lieu et accusent l'insouciance de la fabrique.

A la deuxième chapelle, celle des fonts, on voit un vitrail représentant le baptême de J.-C. La partie supérieure de la fenêtre est remplie par un chœur d'anges qui chantent en s'accompagnant de violons et de triangles. Une jolie piscine, dans le goût de la renaissance, mérite d'être remarquée par son ajustement.

A la troisième chapelle, est un charmant retable en bois doré, où l'on voit les principales circonstances de la vie du Christ. Il est divisé en six cadres, couronnés de dais à jours et accompagnés d'une foule d'ornements légers et d'un goût varié. Le calvaire occupe le compartiment du milieu qui est plus élevé et terminé en demi-cercle. Autrefois ces jolies sculptures étaient préservées par des volets peints qui en ont été arrachés.

A la quatrième chapelle, on voit au mur de refend une sorte de corniche saillante ornée de feuillages et de figures d'anges tenant un écusson échiqueté, puis au sud une jolie piscine plein-cintre avec ajustement de pilastres surmontés de candélabres enflammés; entre ceux-ci, il y a une frise ornée d'écus armoriés avec un médaillon à buste de femme au milieu. Cette corniche devait porter des statues.

Les chapelles au nord de la nef sont voutées dans le même genre que celles du midi, et closes par des arcatures et des colonnades. A la fenêtre de la première, il existe un reste de peinture en grisaille, où l'histoire de la Sainte-Hostie est représentée en dix panneaux; on remarque entre tous celui où la femme va communier; le lieu de la scène est l'intérieur d'une jolie église gothique parfaitement en perspective. Sur le haut de la fenêtre, est peinte la date 1549 deux fois répétée, ce qui prouverait que ces chapelles furent terminées bien avant la partie supérieure de la nef qui n'est peut-être qu'une reconstruction.

La deuxième chapelle n'a rien de remarquable; à la troisième, on voit un retable dans le goût de la renaissance, exécuté en bois peint et doré. Il est divisé de même que celui dont nous venons de parler, en six sujets superposés et séparés en bas par de petits pilastres chargés d'arabesques, et en haut par des colonnes balustres; le compartiment du milieu renferme aussi le calvaire et se termine par une arcade plein-cintre surhaussée. On serait assurément tenté d'admirer ce joli retable si l'on n'avait pas vu le premier; le vitrail est malheureusement très-mutilé, il a été donné *par messire Jehan Lecler, prestre, curé de ce lieu en l'an mil V...*

La quatrième chapelle est à moitié obstruée par une tourelle à pans qui contient l'escalier des basses-voûtes. La porte de cette tour est ouverte extérieurement à l'est.

Les voûtes des transepts et du chœur, étant beaucoup moins élevées que celles de la nef, on n'a pu raccorder cette dernière partie de l'édifice que par un arc-doubleau en contre-bas de plus de trois mètres, et qui produit nécessairement un effet désagréable.

Les voûtes des transepts sont à nervures croisées, simples, soutenues au nord par des colonnes engagées dans les angles, et au midi

par des culs-de-lampes. Sur la verrière, au-dessus de la porte du nord, on voit tous les sujets de la Genèse, représentés en quinze panneaux jusqu'à la chute d'Adam. Le créateur y est figuré couvert d'une riche chape rouge, avec un tiare d'or sur la tête: il est au milieu d'un chœur d'anges qui chantent les merveilles de la création.

A la fenêtre du transept méridional, sur un fond d'azur ouvré, on voit sainte Elisabeth en robe violette et en manteau rouge, enseignant à lire à la Vierge qui porte une robe rose et le manteau traditionnel, de couleur bleue. Ces figures sont placées sous un arc surbaissé; et, sous des clochetons ou dais étagés, on distingue un saint archevêque avec quatre donateurs et donatrices, représentés à genoux.

Les deux piliers qui ouvrent le chœur ont des bases semblables à celles des piliers de la nef et règnant à la même hauteur; ils sont flanqués de huit colonnes appliquées dont les chapiteaux sont ornés de feuilles roulées, continues et mêlées de figures de monstres. Au côté gauche, ce sont des branches tortillées avec toutes sortes de feuilles entre lesquelles on voit des glands. Les chapiteaux de ces colonnes qui soutiennent les nervures du bas-côté nord, sont entourés de grosses feuilles avec des anges tenant des rouleaux tortillés; on y remarque aussi un aigle de profil, puis un homme couché, vêtu d'une large robe à collet rabattu, et coiffé d'un bonnet. Il tient une bourse de la main gauche, et a le bras droit étendu. Sa chevelure est très-abondante et forme de chaque côté de la tête une touffe volumineuse.

Aux chapiteaux du pilier correspondant au midi, l'ornement se continue de même sur trois colonnes, ou plutôt sur leurs chapiteaux qui ont aussi un tailloir continu. C'est d'abord un monstre à quatre pattes, repliant le cou sur le dos, et de la gueule duquel sort un rinceau de vigne à larges feuilles et chargé de raisins, puis un oiseau qui vient les attaquer à coups de bec. En suivant, à la colonne sous la première arcade du chœur, on voit deux anges enfants, tenant l'écu aux trois fleurs de lys: ces chapiteaux sont les seuls ornements que l'on remarque aux piliers dans toute l'étendue de l'église.

Les arcades du chœur, au nombre de trois en profondeur, sont en ogive surbaissée et profilées de plusieurs gorges. Les fenêtres manquent aux deux premières travées, et la troisième n'en a qu'une fort petite; elle est en ogive divisée par un meneau qui engendre deux trilobes surmontés d'un réseau de compartiments irréguliers, résumant toujours la forme des trèfles; les piliers sont cylindriques, et leur base octogone est fort peu élevée.

Les voûtes du sanctuaire sont recroisées et forment des doubles pendentifs.

A la verrière de la fenêtre centrale de l'abside, on voit, sous un dais magnifique, Jésus crucifié et accompagné de deux anges qui recueillent dans des calices le sang jaillissant de ses plaies; au bas, la Madeleine aux longs cheveux blonds, est debout embrassant la croix; d'un côté, la vierge Marie tenant un lys, et de l'autre, saint Jean, le disciple bien-aimé.

Au bas du calvaire, est toute la vie de saint Pierre, représentée en neuf panneaux avec des légendes au-dessous. Le fond imite une étoffe pourpre, damassée et ornée de perles blanches dans le haut, et de perles d'or dans le bas, avec des franges vertes et bleues.

A la fenêtre, à droite, une généalogie de J.-C. sur fond azur; elle est incomplète.

A la fenêtre opposée, les personnages sont disposés sur trois rangs, mais il en manque une grande partie; en bas, au milieu, on voit saint Pierre assis sur un trône, vêtu en pape avec la tiare aux trois couronnes d'or. Il tient en main deux énormes clefs d'argent, et il a le livre de l'évangile ouvert, sur les genoux. Le deuxième rang manque entièrement; au troisième, il reste deux apôtres ou prophètes tenant des rouleaux: ces figures sont surmontées de dais fort riches; enfin, à la partie supérieure de la fenêtre, on voit un chœur d'anges en robes blanches, sur un fond rouge.

Le bas-côté droit du chœur est voûté à nervures croisées, simples et profilées de larges boudins. Au côté opposé, les nervures sont anguleuses comme celles du chœur.

Les chapelles, au côté droit de ce dernier, sont ouvertes par des pleins-cintres sous l'ogive des fenêtres qui éclairaient le bas-côté, avant l'addition de ces chapelles; la voûte est à compartiments avec des nervures légères, réunies par un clef pendante.

La deuxième chapelle est voûtée en plein-cintre avec cinq rangs de caissons séparés par des bandes ornées de doubles filets. Dans le mur, est pratiquée une piscine décorée d'un petit ordre dorique sans fronton.

La dernière chapelle est ouverte par une ogive étroite qui paraît avoir été retouchée; la voûte est à vive arête, mais en plâtre seulement; la fenêtre qui est cintrée n'a point de meneaux.

Les chapelles collatérales, au nord du chœur, sont voûtées et décorées dans un goût analogue à celles du côté méridional, et n'offrent rien de particulier à signaler.

Les historiens attribuent la fondation de l'ancien château de Ricey-Bas à Robert, seigneur de ce lieu, qui vivait en l'an 1086, et qui y avait fait construire une grosse tour.

Depuis, Marie d'Amboise, femme d'un autre Robert, baron de Ricey, y avait fait ajouter, en 1450, deux tours et un grand escalier.

En l'an 1506, Anne de Laval, femme de Georges de Créqui, II^e du nom, baron de Ricey, fit faire une galerie et la grosse tour du château; les autres parties des bâtiments avaient été élevés par les autres seigneurs de la maison de Créqui: on y comptait sept tours, dont la plus grosse, dite Tour de Laval, avait douze mètres de diamètre hors d'œuvre, et ses murs deux mètres quarante centimètres

d'épaisseur. Ces tours, qui étaient bâties de fortes pierres de taille et de briques, contenaient des chambres et des cabinets; elles étaient jointes par de grands corps-de-logis dont les murs avaient près de deux mètres d'épaisseur.

Toutes les chambres, au nombre de plus de vingt, étaient désignées par les noms des familles des seigneurs qui avaient possédé le château, et par ceux de leurs alliances. Les armes de ces familles étaient peintes sur les lambris et sur les cheminées. On y remarquait de riches tapisseries et beaucoup de tableaux, parmi lesquels étaient les portraits des quatre ducs de Bourgogne de la dernière race, savoir: Philippe-le-Hardi, Jean-sans-Peur, Philippe-le-Bon et Charles-le-Guerrier ou le Téméraire. Il y avait, en outre, une grande galerie ou salle d'armes; et une prison établie dans une tour, pour y loger les prisonniers de dettes et ceux qui chassaient dans les bois du seigneur.

De cet immense et pompeux château, il ne reste plus aujourd'hui qu'un angle avec retour d'équerre, et une tour; le comble en est fort élevé, et les murs sont très-épais; les ouvertures des fenêtres sont coupées par des croix, et chargées de profils qui indiquent une construction du seizième siècle. Depuis la révolution, on a bâti un corps de logis plus régulier, à la suite de ces restes de l'ancien manoir féodal, mais il est à ce dernier, quant aux dimensions, ce que serait une chèvre à côté d'un éléphant.

Plusieurs maisons de Ricey-Bas conservent encore quelques traces d'ornementation, d'autres portent des inscriptions que nous allons reproduire. Dans la rue dite de Choiseuil, on trouve celles-ci:

MIEUX VAUT VN PEU AVEC JUSTICE
QUE CROISSEMENT SANS ÉQUITÉ.
1610.

NI LES BIENS NI L'HONNEUR VAIN
DICI BAS JE NE DESIRE
RESOLVMENT ET JE NASPIRE
QU'UN PARADIS C'EST MON GAIN.

PATIENCE
PASSE
SCIENCE
1750.

MUSSY.

Mussy, qu'on écrivait anciennement Muxi, est une petite ville située sur la Seine, près d'une forêt qui porte son nom.

Lors de l'occupation des Anglais, en 1433, Mussy, qui était restée fidèle à la France, fut assiégée et prise par le duc de Bourgogne, et elle souffrit, selon Monstrelet, tous les maux que la guerre traîne après elle.

Les évêques de Langres possédaient la terre de Mussy depuis un temps fort reculé, ce qui a fait donner à cette ville le nom de Mus-

sy-l'Évêque qu'elle a long-temps porté. Cette possession leur fut disputée par Hugues IV, duc de Bourgogne, mais ils furent maintenus dans leurs droits par un jugement que rendit saint Louis, au bois de Vincennes. Peu après, l'évêque Gui, de Rochefort, vendit au duc de Bourgogne moitié de sa terre de Mussy; mais en 1467, Gui Bernard, l'un de ses successeurs, racheta cette moitié, moyennant 3,000 livres provenant de l'affranchissement de certains droits que cet évêque avait accordés pour cette somme aux habitants de Langres.

Gui Bernard habita souvent le château de Mussy et y signa, en 1463, une charte en faveur de l'abbaye de Reôme. Ce château fut réparé à la fin du quinzième siècle par l'évêque Jean d'Amboise, premier du nom, qui fit entourer la ville de murailles et de fossés. Détruit par un incendie, en 1617, il fut reconstruit par l'évêque Sébastien Zamet. Louis de Clermont-Tonnerre l'embellit encore en 1700, et fit exécuter de grands travaux dans les jardins. Il reste aujourd'hui de ces constructions la chapelle, la salle du Synode et la bibliothèque.

Depuis le quinzième siècle, la plupart des évêques de Langres habitèrent le château de Mussy, qui était leur maison de prédilection pendant la belle saison. L'évêque Michel Boudet, aumônier de la reine Claude, et ambassadeur en Espagne, y mourut le 22 juillet 1529. Le cardinal de Givry, son successeur, y mourut aussi au mois d'août 1561. Enfin, le cardinal de la Luzerne, y composa la plupart des ouvrages qui l'ont placé au rang des plus illustres écrivains ecclésiastiques de France.

Aux titres de duc de Langres, pair de France, marquis de Coulancourt, comte de Monsaugeon, baron de Lusigny et de Gergy, les évêques de Langres joignaient celui de baron de Mussy.

On lit dans le dénombrement des propriétés des évêques de Langres, fourni au mois de mars 1566, par Pierre de Gondy :

Item avons la ville de Mussy ainsy quelle s'estend tant en fermette comme en tout le finage et territoire diez le chastel et maisons estant au dedans de ladite ville ainsy qu'ils se extendent, auquel lieu et au finage nous avons toute justice et jurisdiction haulte moyenne et basse seul et pour le tout siège de baillage et d'assises ou ressortissent liste plaine et saint Langis, prevost et sergens tenant court de jurisdiction taille sur lesdits habitants rouaige corvées fouaige, etc.

En 1600, l'évêque Charles d'Escars avait établi à Mussy un tribunal de l'officialité. Mais sur les réclamations adressées par la ville de Langres et l'official de cette ville, le parlement cassa l'institution d'une officialité à Mussy et la rétablit à Langres comme ville royale et métropolitaine¹.

Mussy a donné naissance, en 1638, au poète Eden Boursault, auteur du *Mercure galant*, d'*Esopé à la cour* et d'autres ouvrages.

L'église paroissiale de Mussy, dédiée à Saint-Pierre-ès-Liens, est l'une des plus remarquables du département. Suivant la tradition, elle aurait été fondée dans le treizième siècle par un chevalier qui avait suivi saint Louis à la Terre-Sainte.

Nicolas de La Brosse, gentilhomme bourguignon, dit (dans sa description de la terre et baronnie de Riceys) « qu'on voyait aux ambris de la salle dite de Vignier, dans le château de Ricey-Bas, les armes de cette maison, qui sont d'or, au chef de gueule, à la bande componnée de six pièces d'argent et de sable » ; puis il ajoute « que cet écusson se voit à la voûte de l'église de Mussy, et l'histoire du pays, dit cette église avoir été fondée par messire Gilles Vignier, où il est encore représenté dans les vitres du chœur avec sa cotte d'armes

semée des mêmes armes. Le brave chevalier fut à la Terre-Sainte l'an 1240, avec le roi saint Louis, et, dit un vieux manuscrit, *qu'il amenait en lost grande compagnie du pays de Bourgogne.* »

Fauchet, dans son recueil des anciens poètes français, cite le testament de Humbert, fils de Gilles Vignier, où il ordonne « de prier Dieu pour l'âme dudit Gilles, son père, lequel est fondateur de l'église collégiale de Mussy, comme il appert par ses armes qui sont aux clefs de la voûte de ladite église et par les vitres du chœur où ledit Gilles est représenté avec sa cotte d'armes semée des mêmes armes et blason, ainsi qu'elles se portent encore aujourd'hui. »

Ces deux écrivains, qui se sont accordés pour citer la figure du vitrail, n'ont point parlé de deux statues de grandeur naturelle qui se voyaient aussi dans le chœur de l'église de Mussy, et que la tradition conservée au pays, désigne comme étant celles de Gilles Vignier et de sa femme. Il est d'autant plus fâcheux qu'ils aient gardé le silence à cet égard, que de leur temps ce groupe devait être conservé dans toute son intégrité, et que l'inscription qui l'accompagnait, aujourd'hui perdue, aurait pu jeter quelque lumière sur l'origine de l'église de Mussy. La place honorable que ces figures occupaient dans le sanctuaire, place qu'on n'accordait dans le moyen-âge qu'aux seuls fondateurs, ou tout au moins à d'augustes bienfaiteurs, prouverait assez que les deux personnages qu'elles représentent sont les fondateurs de notre église collégiale. Du reste, les costumes et le travail de la sculpture semblent s'accorder avec l'époque que la tradition assigne à cette fondation, sur laquelle on n'a aujourd'hui rien de précis. Toutefois, en suivant cette tradition, et à l'aide d'une épitaphe déjà ancienne, qui est gravée au mur du transept méridional, nous pouvons hasarder quelques conjectures. Voici l'épitaphe :

† *Cy gist sire Henriz Quialloz de Muxi q. trespassa l'an M. CCC XXXVIII et Thannete : sa femme q' ont céans fondé une chapelle ppertuelle laquelle doit III messes la semaine à l'autel Saint-Jehan-Bapt. et done XL s. chascu. an p. III anniversaires et autres tombes des II gis Andres lor filz q. ha fondé une chapelle de III messes audit autel et done LX s. chascu. an p. III anniversaires et trespassa l'an M. CCC LXI et gisent li hoirs aussi céant R : C : I : PAC.*

A la date de 1338, lorsque mourut cet Henri Quialloz, il est présumable que l'église était entièrement terminée, et que ce fut quelque temps avant sa mort qu'il songea à y fonder une chapelle. Or, si l'on admet la tradition conservée par les habitants de Mussy, que leur église paroissiale a été bâtie en trente-cinq années, on peut en reporter les premières constructions à la fin du treizième siècle. Et, quoique l'édifice n'offre aucun ornement de sculpture, on est d'autant plus affermi dans cette opinion, que, par la disposition de son plan et par l'ajustement de l'abside du chœur, l'église collégiale de Mussy a des rapports frappants avec celle de Saint-Urbain de Troyes, commencée, comme on sait, en 1263.

La porte occidentale de l'église est ouverte sous une tour rectangulaire à quatre étages et qui égale en largeur celle de la nef. Le dessous de cette tour est voûté en arc et forme un porche divisé en

¹ Nous devons ces documents à l'obligeance de M. Pistolet de Saint-Ferjeux, propriétaire à Langres, et qui s'occupe en ce moment d'un travail historique sur la curieuse cathédrale de cette ville.

trois arcades, lesquelles joignent en retour les bas-côtés, dont la première travée, pour cette raison, a été ménagée plus grande que les autres. La nef comprend quatre arcades ogivales, profilées seulement d'un biseau; elles sont soutenues par des piliers de forme hexagonale avec un léger cordon sur les arêtes. Ce cordon se prolonge au-dessus et vient, se contournant en ogive, dessiner la baie des fenêtres: ces dernières sont divisées par des meneaux et des ogives surmontées de petites rosaces; un cordon ou tore règne aussi à leur base tout autour de l'église, et coupe le premier à angle droit.

Les quatre premières chapelles des bas-côtés n'appartiennent pas au plan primitif; elles ont été ajoutées dans le seizième siècle, comme il est facile de le voir, et sont construites entre les contre-forts dont elles ne dépassent pas la saillie, en général assez grande. L'architecte a simplement abaissé jusqu'au sol la base des anciennes fenêtres pour ouvrir ces chapelles; il y a ajouté une voûte légère et au fond une fenêtre dans le goût de son époque. Elles sont fermées pour la plupart de grilles en bois dont les panneaux inférieurs sont ornés d'arabesques.

Dans celle qui correspond à la quatrième travée au nord, on lit cette inscription gravée sur le mur :

M E. BREIARD P. C. DE CEANS A FAIT FAIRE CESTE CHAPELLE. PRIEZ DIEV POVR LVI ET POVR LES TRESPASSEZ. 1594.

Sur le support d'une statue de la Vierge, adhérent au mur dans la deuxième chapelle du même côté, est gravé le millésime 1552, et dans celle qui précède, sur le socle de la statue d'un chanoine, grande comme nature, on lit ces mots : **I : MART : HVI ECCLIE. CA O. I.C9. HOC OPVS FECIT : AMNO. DNI. 1549.**

Près de cette statue on voit un groupe représentant Saint-Michel, armé de la croix et terrassant un grand Satan peint en vert. De l'autre main, l'archange tient une balance dans laquelle sont placés deux âmes de l'un et de l'autre sexe. A ses pieds, on voit un chanoine de Mussy, à genoux et l'aumusse sur le bras : c'est le donateur de ce groupe.

Dans une autre chapelle, toujours au nord, on remarque un saint *Libaria* environné de moutons. Le saint pasteur présente manger à un jeune agneau qui se dresse près de lui.

Les dernières chapelles, de chaque côté de la nef, appartiennent à l'ancienne construction, elles sont entièrement fermées par un mur, dans lequel sont ouvertes une porte basse à linteau plat, et une fenêtre carrée plus large que haute, garnie d'une grille aussi bien qu'une autre ouverture de même forme, percée dans un pan coupé à l'angle sud-ouest de la chapelle. La voûte, plus basse que celles des collatéraux, contribue encore à lui donner l'aspect d'un véritable cachot. Ces chapelles, dites de Saint-Michel et de la Trinité, étaient probablement, dans le principe, destinées à renfermer les objets précieux de l'église; leurs murs extérieurs sont très-épais et dépassent la saillie des contre-forts qui séparent les chapelles précédentes. Les grandes et les basses voûtes sont toutes à nervures croisées, simples; on remarque à leurs points d'intersection, principalement aux dernières, plusieurs écussons armoriés, dont quelques-uns sont mi-parti.

Les transepts excèdent d'une travée la largeur des trois nefs de l'église. On y pénètre par deux portes toutes semblables, l'une au

midi, dite de Notre-Dame, et l'autre dite de Saint-Nicolas. Elles sont partagées en deux vantaux par un trumeau ou pilastre qui soutient au milieu le bandeau droit de la double baie, et la réunion de deux ogives trilobées surmontées d'une petite rose qui remplissent en application le champ du tympan; ce dernier est couronné par un voussoir ogival, en ligne rentrante, profilé de plusieurs boudins. De chaque côté, ce voussoir prend naissance au-dessus d'une niche cintrée mais fort simple qui décore la parois oblique de la baie. Au-dessus de cette porte est une belle fenêtre ogivale, divisée par des meneaux réunis en trilobes, et surmontés de petites roses qui occupent la partie supérieure.

Le chœur comprend seulement deux travées ou arcades; elles étaient autrefois fermées par un mur, percé d'ouvertures obliques et étroites, espèce de meurtrières évasées en dedans et en dehors, afin que les assistants, placés dans la chapelle latérale, pussent voir le célébrant et surtout pussent entendre les voix du chœur.

Cette disposition, ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le signaler à l'égard de Saint-Urbain de Troyes, et de Saint-Maclou de Bar-sur-Aube, est particulière aux anciennes églises collégiales. Le sanctuaire, qui offre cinq côtés d'un octogone, est éclairé par autant de fenêtres ogivales, divisées par des meneaux et des compartiments divers. Au-dessous, est ménagée, dans l'épaisseur du mur, une galerie ogivale dont le fond est à jour, et qui s'ajuste avec les fenêtres, par le prolongement des meneaux.

Parmi les fragments de vitraux dont ces fenêtres étaient autrefois garnies, on remarque l'écusson aux armes de la famille Vignier qui, probablement, accompagnait la figure de Gilles qui a été brisée; et dans les bordures des trois fenêtres du milieu, les fleurs de lys de France, alternant avec les trois tours d'or de Castille qui caractérisent les règnes de saint Louis et de Blanche, sa mère, pendant lesquels l'église de Mussy a été commencée. Les voûtes du chœur n'ont rien de particulier, elles sont à simples nervures comme celles de la nef.

C'est sous la première fenêtre du sanctuaire, à gauche de l'autel, que l'on voyait autrefois le groupe monolithe des deux figures dont nous avons parlé; il était placé debout et l'on avait haussé la base de cette fenêtre afin qu'il ne la dépassât pas. Il y a lieu de croire qu'il était auparavant couché sur un sarcophage au milieu du chœur, et que le chapitre, trouvant qu'il gênait, l'aurait fait appliquer au mur. Le guerrier est représenté tête nue, les cheveux coupés tout droit sur le front, puis pendants et roulés de côté et derrière la tête. Il a les mains jointes et les pieds posés sur un chien couché sur le côté. Son armure se compose d'une cotte de mailles à longues manches et qui forme autour du cou une sorte de capuchon rabattu. Ses jambes et ses pieds sont défendus de même, et il porte des éperons fixés par une courroie passée sur la jointure des pieds. Par dessus sa cotte d'armes, il a une tunique sans manches qui lui descend jusqu'à mi-jambe, et les manches d'un vêtement de dessous sont relevées sur le bord de celles de la cotte de mailles. Son épée, dont la poignée est brisée, est suspendue au moyen de courroies à sa ceinture. Celle-ci est bouclée, vers le milieu du corps, et ornée de rosaces travaillées avec un soin et une recherche qui rappellent l'orfèvrerie du temps.

L'épouse du preux chevalier est placée à son côté gauche comme d'usage, et posée de même les mains jointes. Elle est vêtue d'une longue robe qui dépasse les pieds, et par dessus, d'un long manteau fixé sur la poitrine par un double cordon et relevé sous son bras gauche.

Blissy.

Voyage Archéologique dans le Département de l'Arde.

Pl. 2^{me}



Lith R de l'Epicerie, 63

TOMBEAU de GILLES VIGNIER



Sous les manches de sa robe qui ne couvrent pas entièrement l'avant-bras, on en voit d'autres plus longues et plus serrées qui viennent jusqu'au poignet. Un voile assez court lui couvre la tête, et elle a par dessous une guimpe qui ne laisse apercevoir que le visage, et descend assez bas sur la poitrine par dessus le manteau.

Une remarque qui ne peut échapper à personne, c'est que la statue du guerrier a les yeux clos tels que ceux d'un homme mort, tandis que sa femme est représentée les yeux ouverts comme dans l'état de vie. C'est que probablement, on peut le penser, cette dame ayant survécu à son mari aura elle-même fait exécuter ce tombeau, ou bien que le noble chevalier étant revenu de la Terre-Sainte, privé de la vue, on aura voulu rappeler cette circonstance dans son effigie.

Au-dessus des figures est une espèce de fronton orné de crochets, qui tient toute la largeur du monolithe. Dans le tympan on voit les âmes des défunts déposées dans le sein d'Abraham par deux anges placés en dehors, et qui les transportent dans un linceul dont ils tiennent d'une main les extrémités, en indiquant le ciel de l'autre. Près du sommet du fronton terminé par un fleuron, on voit encore deux anges plus petits, en attitude de prier. Derrière ces derniers, on remarque une saillie considérable, brute et fragmentée, qui annoncerait qu'un ornement qui devait couvrir ce tombeau, tel qu'un dais, par exemple, n'aurait pas reçu son exécution ou bien aurait été détruit. Au-dessus, une pierre rapportée offre un écusson entouré d'un cadre en courbes rentrantes et bordées de trèfles. Le blason en a été gratté, mais il est aisé de voir à l'ornement qui l'entoure qu'il est d'une époque postérieure au travail des statues. Celles-ci sont loin d'être remarquables pour l'exécution, le soin avec lequel les menus détails sont traités ne peut racheter le défaut de proportion de la figure du chevalier. Le corps est gros, les jambes beaucoup trop courtes; la tête large et plate, et l'on est tenté de croire, en voyant la figure de la femme, beaucoup mieux traitée dans son ensemble, que le sculpteur n'a fait que reproduire des défauts corporels dans la figure du mari.

Au pied du maître-autel, placé en avant du sanctuaire, sont enterrés le cœur et les entrailles d'Étienne Bourdet, quatre-vingt-neuvième évêque de Langres. Une lame de cuivre qui les recouvrait autrefois a été enlevée à la révolution.

Les bas-côtés du chœur comprennent deux travées et sont terminés par un mur droit, percé d'une fenêtre ogivale. Au-dessous de cette dernière, dans l'angle, est une porte à linteau plat et répétée au collatéral opposé; elle donne entrée à un passage ou galerie plafonnée en dalles, qui permet de faire le tour du sanctuaire sans sortir de l'église. L'intérieur de cette galerie rappelle tout-à-fait le style égyptien, tant par sa forme que par l'obscurité qui y règne. Car, entre chacun des contre-forts qui sont percés d'espèces de portes pour livrer le passage, il y a seulement deux petites ouvertures étroites comme des meurtrières, qui permettent à peine à la lumière d'y pénétrer. A la base de ce mur on voit régner un banc de pierre qui fait partie de la maçonnerie, semblable à ceux que l'on remarque tout autour de l'église, à l'exception du chœur où l'exhaussement du pavé l'a fait disparaître.

Vers l'angle nord-est de cette galerie, on voit, à l'extérieur, une pierre remarquablement plus grande que les autres, sur laquelle est gravée une croix. On pense que c'est celle qui fut posée par le fon-

dateur. — Cette opinion est d'autant mieux fondée, que c'était ordinairement par l'abside et le chœur que l'on commençait la construction des églises.

Au collatéral droit du chœur, est jointe une chapelle dite de Saint-Jean-Baptiste, qui diffère essentiellement des autres, en ce qu'au lieu d'être carrée, elle est octogonale à l'intérieur; elle est décorée, dans ses angles rentrants, de colonnettes appliquées qui soutiennent la retombée de légers tores accompagnés de filets qui forment les nervures de la voûte, réunies au point central par une jolie rosace. Au sud, elle est éclairée par une fenêtre ogivale, et, au nord, par une autre, ouverte sur le collatéral. Rien n'indiquait mieux un baptistaire que cette jolie chapelle dédiée au saint qui baptisa l'homme-Dieu dans les eaux du Jourdain. Et nul doute que ce fut sa première destination. Aussi M. l'abbé Bacquias, ancien curé de Mussy, pénétré de cette idée, a-t-il fait enlever les lourds lambris qui en dissimulaient la forme, pour y replacer les fonds baptismaux qu'on avait relégués dans la première chapelle au nord de la nef.

A la suite de la chapelle Saint-Jean-Baptiste, est une petite sacristie de forme carrée, qui dessert la chapelle dite de Notre-Dame, placée à l'extrémité du collatéral; c'est près de la porte méridionale qui prend son nom de cette chapelle, qu'est fixé, dans le mur, le curieux bas-relief de la descente de croix, que nous avons fait dessiner ¹.

Au côté du nord, la place correspondante à la chapelle Saint-Jean est occupée par la sacristie. Cette pièce est carrée, grande, voûtée et éclairée à l'orient par une large fenêtre ogivale, et au nord par une plus petite. Sa porte est ouverte sous le bas-côté. Dans l'angle rentrant du transept, du même côté, on voit celle d'une tourelle à noyau construite entre les contre-forts, et qui renferme un escalier à plusieurs pans qui mène aux voûtes. La saillie de cette tourelle est enclose dans la sacristie, dont les murs s'alignent avec les contre-forts. Près de cette porte est appliqué au mur un autel dédié à Saint-Christophe, et devant cet autel se voit aujourd'hui couché, c'est-à-dire dans sa véritable position, le groupe des deux figures que nous avons décrit.

La tour qui surmonte la porte de la nef est à quatre étages : les trois premiers sont éclairés par une petite fenêtre ogivale, et le dernier, accusé par un cordon, est percé, sur ses grandes faces, de trois ouvertures ogivales à deux rentrées, et divisées en deux autres ogives par un pied-droit. Sur les autres faces, qui sont plus petites, on remarque seulement deux ouvertures semblables, destinées aussi à l'émission du son des cloches. La corniche est formée d'un simple bandeau coupé en biseau, avec de petits modillons qui sont reproduits dans toute l'étendue du couronnement de l'église. La flèche en bois qui surmonte cette tour, tronquée par la foudre il y a quelques années, est accompagnée de quatre clochetons assez grêles qui sont loin de composer un ensemble agréable. Au reste, cette flèche paraît être d'une époque postérieure à la tour, et nous n'avons pas cru devoir la reproduire dans le dessin, afin d'éviter une trop grande réduction.

A l'angle sud-ouest, entre les contre-forts qui appuient la tour jusqu'au second étage, est construite une tourelle de même hauteur, à plusieurs pans et qui renferme l'escalier conduisant aux voûtes.

¹ Voir la planche n. 1 (arrondissement de Bar-sur-Seine).

Primitivement, la porte de cet escalier était ouverte à l'intérieur ; on l'a bouchée depuis pour en ouvrir une autre au dehors. La face de la tour qui répond à la nef, est percée de deux ouvertures ogivales, à la hauteur de la galerie qui règne sous les fenêtres, par laquelle on peut faire tout le tour de l'église en traversant la tour percée latéralement de portes qui y communiquent.

La porte de la nef, ouverte sous cette tour, est absolument une répétition de celles des transepts ; mais le pilastre central en a été enlevé. Les bas-côtés sont appuyés de petits contre-forts, et n'ont pas de fenêtre à l'est, comme on en voit dans beaucoup d'églises ; c'est qu'avant l'addition des chapelles, ils recevaient suffisamment de lumière par celles ouvertes au nord et au sud, dans toutes les travées.

Il est presque superflu d'ajouter que les grandes voûtes sont appuyées par des arcs-boutants qui s'élancent des contre-forts, et que toute l'église est couverte en tuile.

Le côté méridional est déjeté d'une manière sensible et réclame de promptes réparations, si l'on ne veut, plus tard, en faire de plus dispendieuses.

En considérant l'église de Mussy à l'intérieur et à l'extérieur, on est surpris de cette absence complète d'ornementation, et de l'extrême simplicité de ses lignes qui semblent n'appartenir à aucune époque connue de l'architecture ogivale. On est tenté d'accuser les fondateurs de parcimonie. Mais, à la réflexion, on trouve que tout a été prévu et sagement calculé, que l'édifice est complet dans toutes ses parties et dans tous ses accessoires. Si donc ils ont commandé cette excessive sobriété d'ornements, il faut croire qu'ils pensaient, avec saint Bernard, qu'on devait voir seulement dans un temple chrétien un lieu consacré à la prière et non destiné à recréer la vue par le travail des hommes.

En avant du portail, au lieu de la place publique qui existe, il y

avait encore, il y a peu d'années, une vaste cour ou parvis, fermée par une porte charretière, ouverte en face de la tour, et close de chaque côté par une ligne de six maisons uniformes, avec des jardins. Elles étaient destinées aux chanoines, logés ainsi autour du temple, comme l'étaient autrefois les lévites. Il reste encore quelques parties de ces anciennes maisons. Elles recevaient le jour par de petites fenêtres carrées avec les arêtes taillées en biseau, se dessinant en arc trilobé sur la pierre du linteau. Ces constructions appartiennent au seizième siècle.

Dimensions de l'Eglise de Mussy :

Longueur, dans œuvre, depuis le pilastre de la porte principale jusqu'au fond du sanctuaire.....	45 m »
Largeur de la nef et du chœur, compris les bas-côtés...	18 20
Longueur de la nef.....	21 76
Longueur de la croisée ou transept.....	27 93
Largeur des transepts.....	7 79
Longueur des deux travées du chœur.....	9 74
Profondeur du sanctuaire.....	6 17
Largeur de la galerie, derrière le sanctuaire.....	2 04
Largeur des bas-côtés de la nef, prise de l'axe des piliers.	4 70
Hauteur des grandes voûtes.....	16 30
Hauteur des basses voûtes.....	7 04
Du pavé à la base des fenêtres de la nef.....	7 08
Du sol au haut des grands contre-forts.....	11 27
Hauteur de la tour.....	38 50
Saillie des grands contre-forts du portail.....	3 06

Plusieurs anciennes maisons de Mussy, bâties en bois, conservent encore des traces de sculpture : ce sont pour la plupart des grotesques.

POLISY, GIÉ, NEUVILLE ET PLAINES.

Les églises paroissiales de ces communes offrent peu d'intérêt ; elles ont toutes été rebâties dans le seizième siècle. Cependant quelques parties, conservées des premières constructions, attestent qu'elles étaient beaucoup plus anciennes : ce sont des portions de voûtes soutenues sur des encorbellements appliqués aux pieds-droits, ou sur des colonnes, etc.

Dans la grande rue de Neuville, on remarque une tour détruite vers la fin du quinzième siècle pendant l'invasion anglaise, sur laquelle est gravée cette inscription :

Cette tour a été brûlée par les Anglais en 1474 et rebâtie la même année par Claude Guyot-Colichon.

L'église de Plaines, outre quelques légers détails, conserve encore dans son bémier un fragment intéressant d'architecture romane qui provient, dit-on, d'une église abbatiale du voisinage. C'est un joli chapiteau orné de palmettes renversées, dont la corbeille a été

creusée pour contenir l'eau-bénite ; la base de la colonne sur laquelle il est posé, est à double tors avec des expansions végétales relevées sur les angles du socle. Ces fragments sont reproduits sous le n° 5, dans la planche de détails que nous avons fait dessiner. Nous les mentionnons ici pour accuser leur date et constater l'existence d'églises plus anciennes que celles qui les remplacent aujourd'hui.

AVALLEURS.

(COMMANDERIE DU TEMPLE.)

Sur la montagne qui domine la ville de Bar-sur-Seine, du côté de l'ouest, il existe une enceinte de bâtiments construits en pierre, défendus par des tours rondes placées aux angles ; à l'est, est une chapelle élevée sur un plan rectangulaire et partagée en trois travées par des arcs-doubleaux, et dont la voûte est à nervures croisées, profilées de



1.



2.



3.



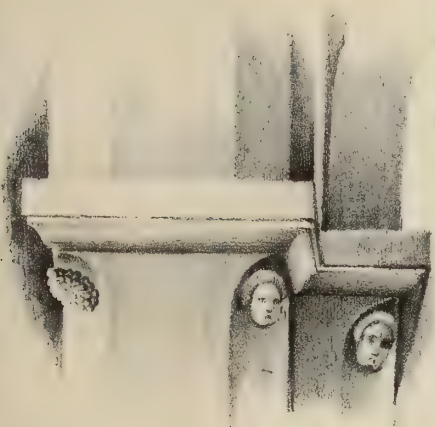
4.



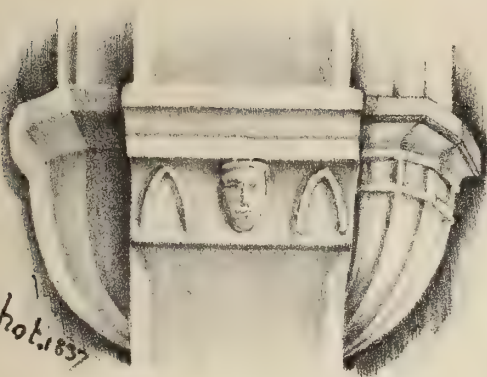
5.



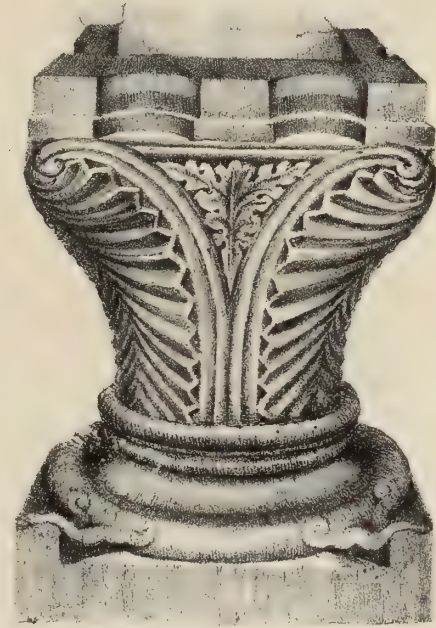
8.



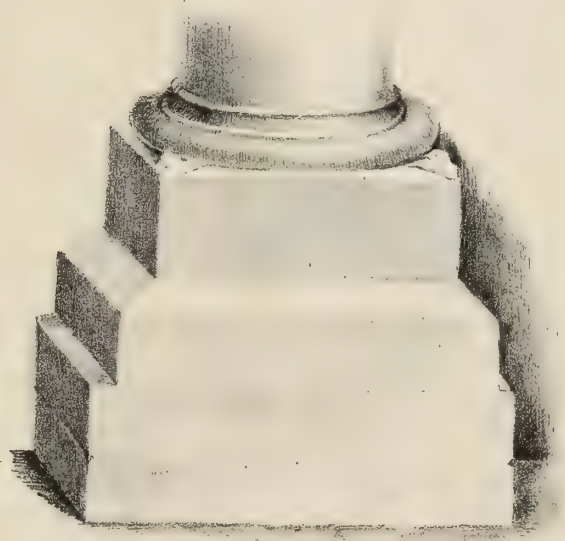
7.



9.



6.



10.

Détails d'Architecture.

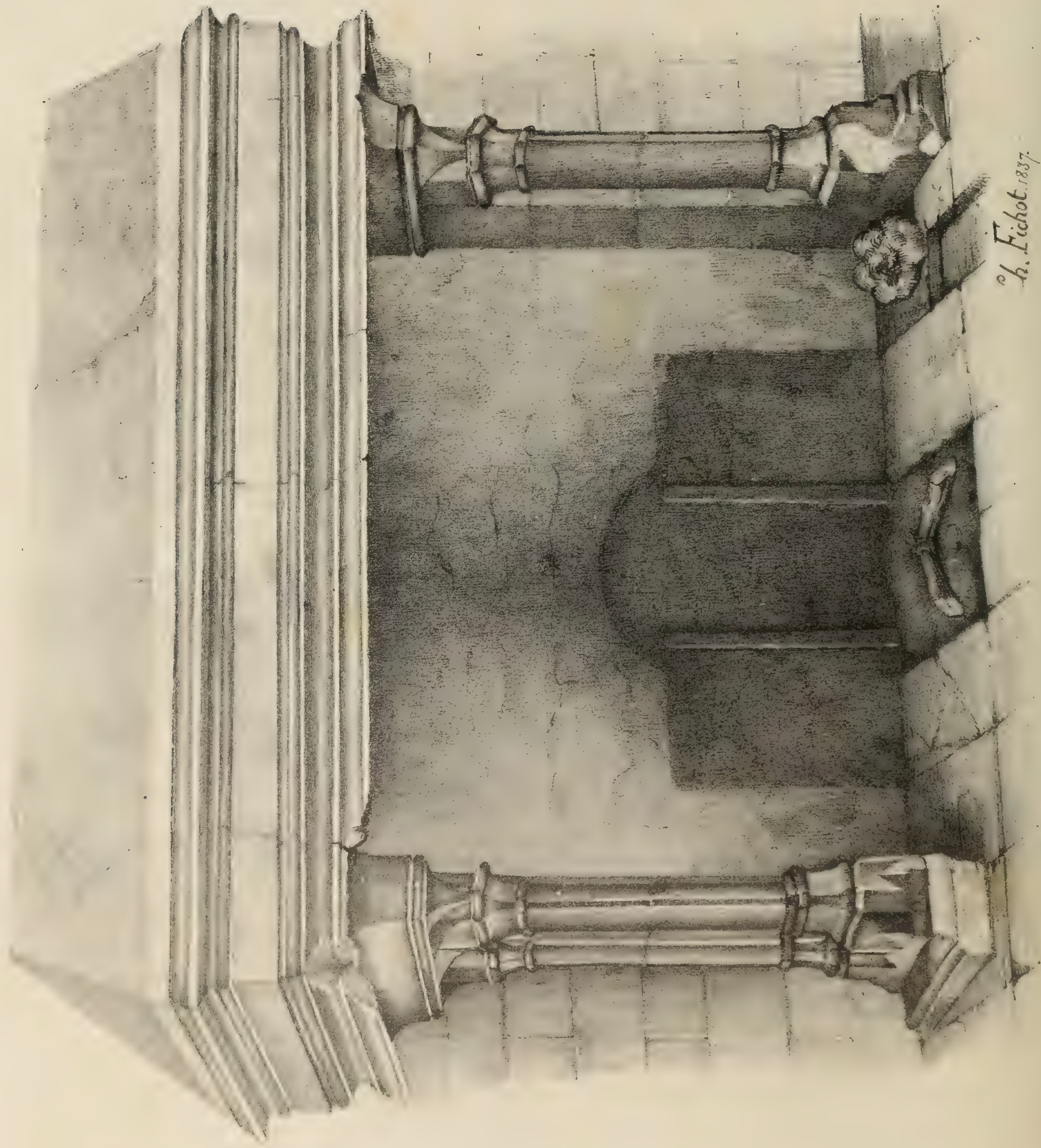
1. Mussy, 2. Polisy, 4. Gyé sur S. 5. Riceys-sur-Seine, 6. 7. Plancy, 8. 9. 10. Neuville-sur-Seine.

Ch. Fichot. 1837

Commanaderie d'Avallens,

Pl. 1

Voir le dessin des autres parties de l'édifice



boudins et appuyées sur des chapiteaux-culs-de-lampe au lieu de colonnes. Chaque travée est éclairée par une lancette, et le mur, à l'orient, est percé de autres fenêtres de même forme ; mais celle du milieu est plus grande. Dans ces ouvertures ainsi disposées, plusieurs archéologues voient un symbole de la Trinité : ce peut être en effet l'idée des constructeurs du moyen-âge ; mais il se peut aussi que ce ne soit simplement qu'une affaire de goût, et que la nécessité d'avoir un milieu ait déterminé ce nombre de trois fenêtres dans une abside terminée par un mur droit. Une seule n'eut pas suffi, en raison du peu de largeur qu'on leur donnait alors, et deux seulement auraient produit un mauvais effet par le massif qu'il eut bien fallu laisser au milieu.

L'ensemble des bâtiments joints à cette chapelle, et le terrain qui dépendait de cette maison, formaient une ancienne commanderie du temple, fondée en 1179 par Manassée, évêque de Langres, et au-

paravant comte de Bar-sur-Seine. Aujourd'hui c'est simplement une ferme, et la chapelle en est devenue la grange.

La porte de cette dernière est détruite et ces murs latéraux sont ruinés ; son architecture fait présumer qu'elle date de la fondation. Les bâtiments n'offrent aucune décoration extérieure et n'ont qu'un seul rez-de-chaussée. Le linteau des portes est chargé d'écussons armoriés des différents prieurs du temple qui ont habité Avaluers. Mais ces constructions ne remontent pas au-delà de la fin du quinzième ou au commencement du seizième siècle. La cheminée de la grande salle, dans le style gothique, est tout ce qu'on y remarque à l'intérieur ; son manteau, fort saillant suivant l'usage du temps, est chargé de profils anguleux et appuyé sur des colonnettes appliquées qui permettaient d'en approcher facilement et même de se placer debout sous cette cheminée. C'est à peu de chose près une reproduction de celle du prieuré de Bar-sur-Seine dont il a été parlé.

ERVY. AUXON. MONTFEY.

La petite ville d'Ervy est fort ancienne et l'on a des preuves qu'elle existait dès les premiers siècles de l'ère chrétienne.

Dans le principe, ce n'était qu'un château construit sur le sommet de la montagne et autour duquel étaient groupées les maisons. Le surnom d'Ervy-le-Châtel, qu'elle a long-temps porté, lui venait de ce château qui fut détruit en 1443 par les troupes du duc de Bourgogne suivant alors le parti des Anglais. En 1199, Ervy avait été affranchie par le comte Thibaut III qui en était possesseur. Depuis les comtes de Champagne, elle a eu des seigneurs particuliers qui l'ont gouvernée sous le titre de barons qu'ils tenaient du pouvoir royal. L'emplacement du château est occupé maintenant par un pâté de maisons assez mal bâties, séparé, par une rue presque circulaire, du reste de la ville beaucoup mieux construit. Des maisons bâties au revers méridional de la colline, on jouit d'une vue magnifique : c'est une prairie large d'une demi-lieue, et s'étendant depuis Chaource jusqu'à Saint-Florentin. L'horizon est borné par des montagnes boisées, d'un effet aussi varié qu'agréable. Au nord, la vue s'arrête avec plaisir, au lointain, sur la forêt d'Othe et sur une infinité de villages placés au sommet des tertres qui couvrent le contour.

Il existe encore à Ervy une porte formée d'un pavillon flanqué de deux tours en demi-lune, et qui est précédée d'un pont jeté sur le fossé.

Au bas de la côte sur laquelle est bâtie la ville, entre le chemin de Davrey et la rivière d'Amance, on voit deux tumulus d'égales dimensions et entourés de fossés : sur le premier qui est resté intact on a établi un calvaire, l'autre est presque détruit.

L'église paroissiale d'Ervy, dédiée à Saint-Pierre-ès-Liens, n'a rien de remarquable : construite à la dernière époque de l'architecture gothique et pendant les premiers temps de la renaissance, elle ne peut donc offrir dans son ensemble cette unité qui constitue la perfection. Aussi ne doit-on voir dans l'église de Saint-Pierre que

quelques jolis détails de sculptures : à l'intérieur, dans les piscines des chapelles, et, au dehors, dans quelques habitacles qui avoisinent le chœur.

Elle se compose, en général, d'une nef, et d'un bas-côté qui fait le tour de l'hémicycle du chœur, avec des chapelles éclairées par de longues fenêtres divisées par des meneaux, et que dessinent des compartiments variés.

Les voûtes du chœur sont à doubles compartiments formés de nervures légères et réunies par des clefs pendantes. Les voûtes de la nef sont construites en bois, mais on a imité avec assez de bonheur les nervures des voûtes construites en pierres. Au côté méridional, on remarque extérieurement plusieurs écussons armoriés, parmi lesquels il y en a un chargé d'instruments des vigneron, et qui répond à une chapelle construite aux frais de la corporation de ceux d'Ervy.

La tour, qui est surmontée d'un petit dôme, est placée à l'angle nord-ouest de l'église, et a été bâtie de 1623 à 1688.

Ce qui peut fixer l'attention des curieux, dans l'église d'Ervy, ce sont les verrières, malheureusement toutes un peu mutilées. Dans une chapelle latérale du chœur, au nord, il y a un Jugement dernier ; et la fenêtre d'une autre, au pourtour du chœur, est toute parsemée de bourdons, d'escarcelles et de vannets, attributs de pèlerinage ; mais c'est surtout dans l'une des chapelles méridionales que se trouve le plus curieux de ces vitraux : ce sont des allégories qui ont pour but de démontrer l'excellence de la chasteté et les dangers de la concupiscence. Cette idée est exprimée de la manière la plus bizarre, au moyen de personnages empruntés à la Mythologie, tels que Cupidon et les Parques, etc.

On voit encore à Ervy plusieurs maisons, bâties en bois dans le seizième siècle, qui offrent des détails sculptés assez curieux : ce sont, comme à Troyes, les poteaux corniers et les supports d'encor-

bellements qui en sont ornés. Nous en avons fait dessiner quelques-uns dans la planche de détails ci-jointe ¹.

Le village d'Auxon possède une église vaste, bien éclairée, bien entretenue, mais qui n'offre à l'intérieur aucun détail curieux ; elle a été entièrement reconstruite dans le seizième siècle, et ses portes seules présentent quelques ornements. A celle de la nef, on voit des médaillons et des Salamandres ², emblèmes de François I^{er} ; puis au portail méridional, dans le tympan, des rinceaux légers, et, dans une large frise au-dessus, une suite de bustes encadrés dans des cercles ³.

Montfey est un village situé sur la montagne, entre Ervy et Auxon. Son église paroissiale a été aussi rebâtie dans le seizième siècle, et sa porte principale refaite il n'y a que quelques années ; on a conservé à un angle du chœur, au nord, une tête grimaçante qui témoigne seule de l'existence de l'église antérieure, elle est figurée dans la planche sous le n^o 8.

Au-dessus de la porte latérale du nord, il y a une petite peinture sur verre, remarquable par le dessin et par le travail du pinceau ; elle représente allégoriquement, en deux figures, la religion juive et la religion chrétienne.

SEFONDS OU CEFFONDS.

L'église paroissiale de Sefonds, *Sigiffons*, village de l'ancien diocèse de Troyes et situé près de Montiérender, mérite par ses jolis détails de fixer l'attention du voyageur. Elle a été presque entièrement reconstruite dans le quinzième siècle, et ce qui reste de l'église ancienne appartient au commencement du douzième, c'est-à-dire au style roman de la plus belle époque. Telle est la jolie tour carrée, surmontée d'une flèche en bois qui s'élève en avant du chœur sur la voûte centrale, et que l'on voit percée de pleins-cintres divisés par une colonnette et couronnés d'archivoltes ornées.

L'abside et les transepts appartiennent à ce *gothique fleuri* qui, par sa légèreté et la délicatesse de ses ornements, forme un contraste frappant avec le caractère grave du clocher roman qui le domine. Les lancettes de l'abside sont longues, étroites et ornées de vitraux peints, d'une grande beauté de couleur. Les sujets sont, pour la plupart, tirés de la légende dorée, et les autres sont seulement ornés d'écussons armoriés, assez curieux à consulter parce qu'ils offrent le blason de quelques anciennes familles du pays. Celui de ces vitraux que nous avons fait dessiner, représente le martyr de saint Étienne. On voit ce saint vêtu en diacre, la tête inondée du sang qui jaillit de ses blessures, avec ses bourreaux coiffés de toques ornées d'élégants panaches, et vêtus de pourpoints à crevés. Mais les peintres de cette époque, on le sait, ne se piquaient pas d'une grande exactitude sous le rapport des costumes.

Au bas du vitrail sont peintes les figures des donateurs, tous deux à genoux, comme de coutume, devant leur prie-dieu, en regard et accompagnés de leurs enfants. Leurs patrons ne se voient pas près d'eux, ainsi qu'ils y sont toujours représentés ; mais on peut remar-

quer que l'un d'eux est le saint martyr placé au-dessus, et que le peintre a judicieusement agi en évitant une redite.

Dans le panneau entouré d'arabesques, placé entre les figures des donateurs, au bas du vitrail, était l'écusson de leurs armes, mais il a été détruit ; on lit en haut cette inscription :

Étienne Chevalier et Jaquette, sa femme, ont donné cette verrière l'an mil V^e et XXIIII. Priez Dieu pour eux.

Une des curiosités de l'église de Sefonds est la cuve des fonts baptismaux. Elle est entourée de figures grotesques ; à sa base on voit des masques grossièrement sculptés, mais qui rappellent jusqu'à un certain point ceux employés dans l'antiquité pour les représentations scéniques ⁴.

Le portail principal est dans le style de la renaissance, et les portails latéraux, qui sont aussi d'une bonne époque, offrent de gracieux détails.

A quelques lieues du village de Sefonds, il en existe deux autres, Blaincourt et Doulencourt, dont les églises ont des rapports si frappants avec celle du premier, qu'elles ont donné lieu à l'un de ces contes populaires qui, souvent, prennent la consistance d'une croyance religieuse dans l'esprit des bons habitants de la campagne. Ils supposent que ces trois églises ont été bâties en même temps par trois sœurs, qui étaient des fées. Et, ce qui est plus merveilleux, c'est que ces pieuses fées eurent fini l'ouvrage en trois jours, au moyen d'une truelle enchantée qu'elles se passaient tour à tour et qui allait d'elle-même se placer dans leurs mains en traversant les airs.

CLAIRVAUX (ABBAYE DE).

Il ne reste plus rien aujourd'hui de l'ancienne abbaye de Clairvaux. Dès qu'à près d'un siècle avant les événements de 92, tout y avait été dé-

figuré, renouvelé. Les moines, devenus trop riches pour se contenter des modestes cellules que leur avait léguées saint Bernard, les avaient

¹ Voir les n. 9 et 10 de la planche.

² Voir les n. 5 et 6.

³ Voir les n. 1 et 2.

⁴ Voir, à l'article Villemaur, la planche où cette cuve est représentée.



Ch. Fichot, 1837.

Arch. Dep. de l'Aube. 1837.

DÉTAILS.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. Eglise d'Auxou, 8. Montfey, 9 et 10, Ercy. (Maisons de Bois.)



Ch. Fauriol Del.

Troyes, Lith. de E. Collas et C.

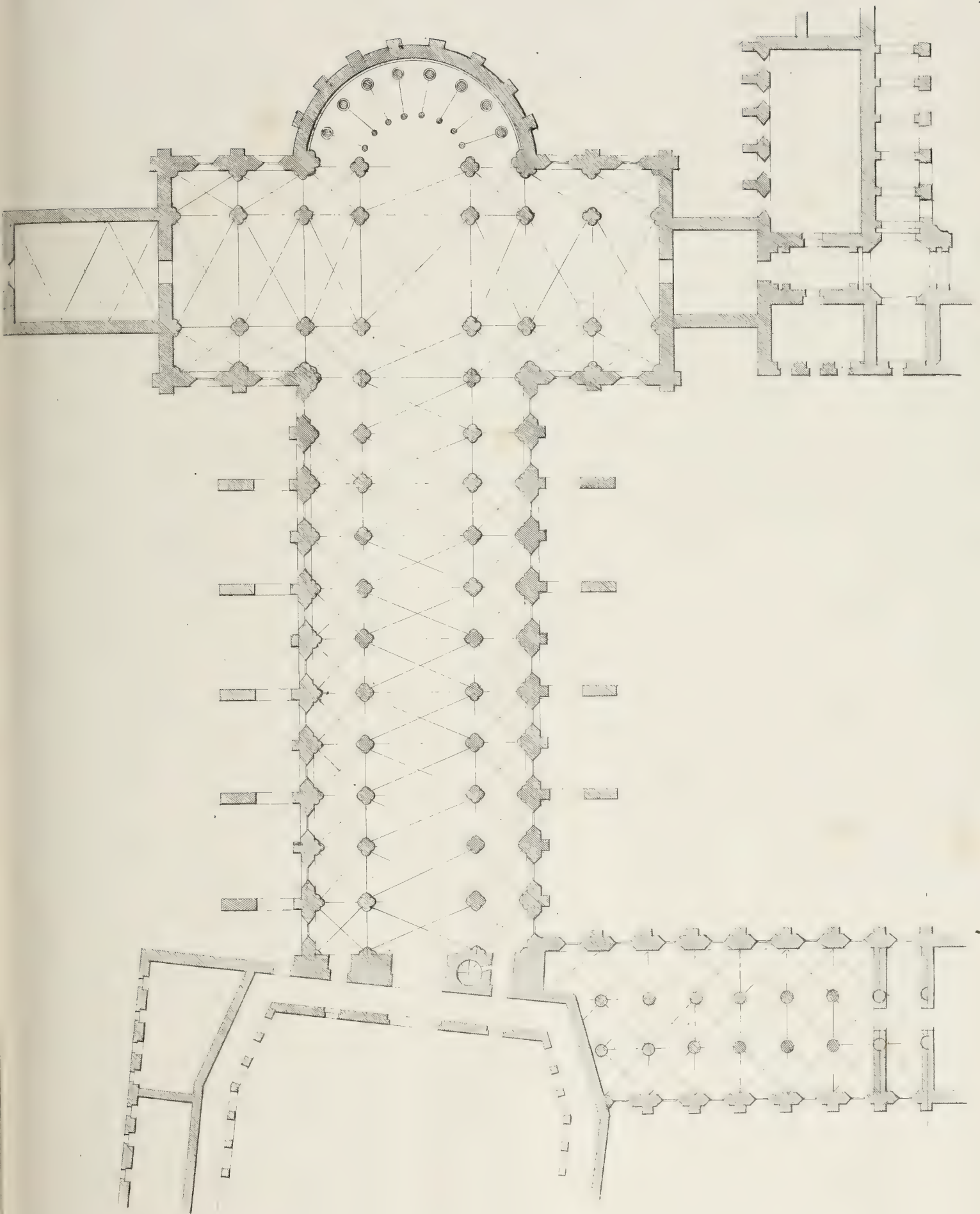
Vue de l'Eglise.



Etienne chevalier et Jaquette la femme
Ont donc cette verriere e lan mil v. et
xx miii priez dieu pour eulx.

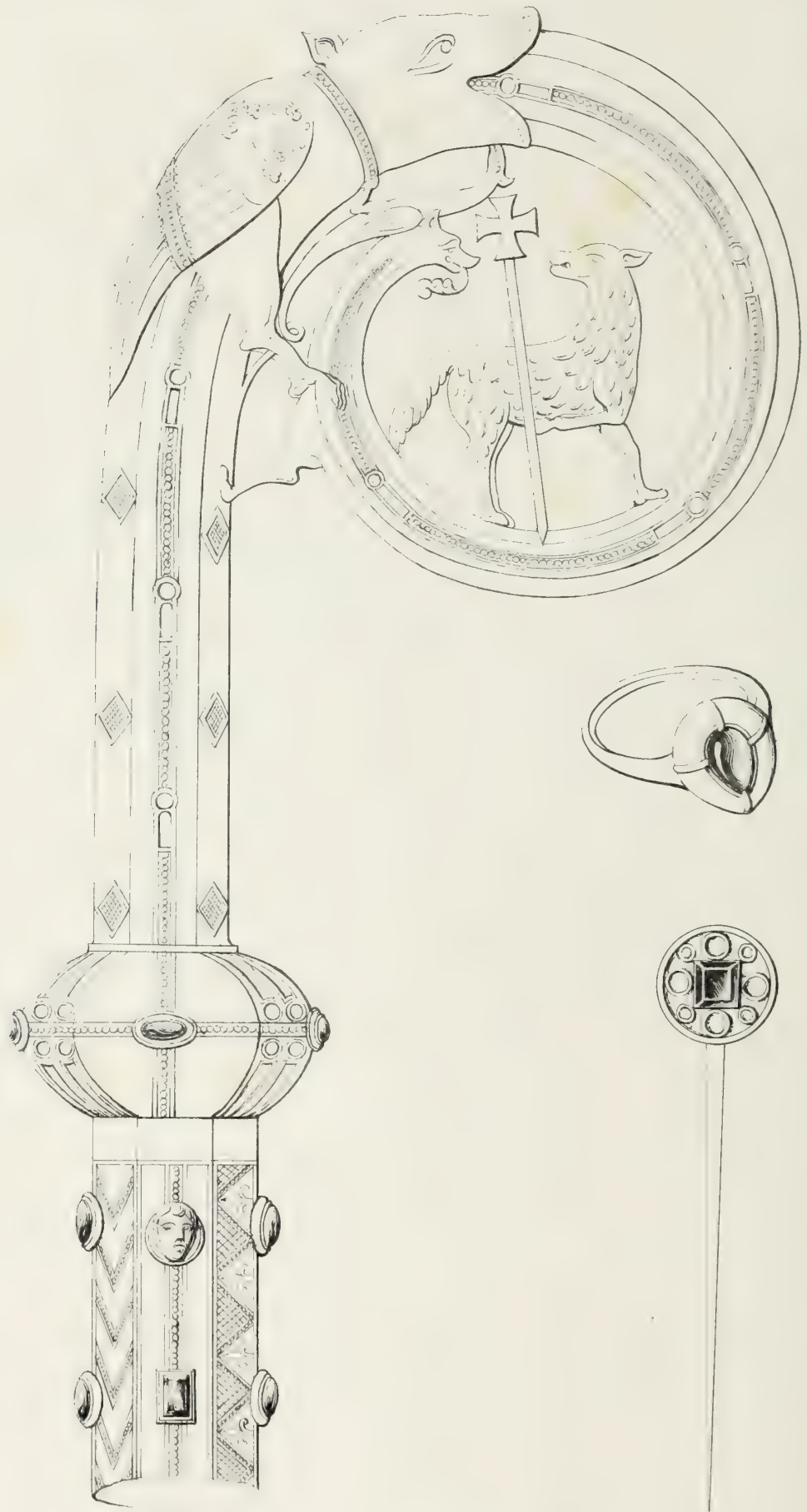


- 1 Sacristie
- 2 Escalier pour aller au dortoir
- 3 Le Cloître régulier
- 4 Petite Bibliothèque
- 5 Le Chapitre
- 6 Cellules pour écrire
- 7 Petit Cloître
- 8 Cimetière
- 9 Porche
- 10 Collège & Quai



Plan de l'Eglise reconstruite

Vierge. Architecture d'Elterresque dans le Papi d'el. tube



Crosse en cuivre émaille. Anneau et Épingle

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.

remplacées par de somptueux bâtiments, et le logis abbatial était devenu un véritable palais. La belle église, bâtie au douzième siècle ¹, n'échappa point à cette manie de tout refaire à neuf; elle fut reconstruite par un architecte qui, avec la prétention d'imiter le style gothique, n'avait réussi qu'à faire une œuvre bâtarde et ridicule sous le rapport du goût. Toutefois, élevé sur les fondations de l'ancien, l'édifice moderne en avait emprunté les dimensions et conservé quelque chose de son aspect imposant, malgré les modifications qu'il avait subies dans l'ensemble de son plan. On avait supprimé la couronne des chapelles rayonnantes autour du sanctuaire et qui sont d'un si heureux effet. La ligne du portail avait été déviée afin de le faire cadrer avec celles d'une cour entourée de bâtiments élevés en avant; mais cette dernière église ne devait pas subsister long-temps. L'opulente abbaye fut transformée en maison de détention, et presque tout ce qui restait encore d'anciennes constructions fut sacrifié.

Le plan que nous donnons dans notre ouvrage est le seul souvenir qui reste de l'antique basilique. Nous l'avons fait mettre en regard de celui de l'église reconstruite, afin que l'on pût apprécier tout ce que la première avait perdu de sa beauté.

Le réfectoire des femmes détenues est aujourd'hui à peu près la

seule portion des anciens bâtiments qui ait été conservée. Il est solidement voûté avec deux rangées de piliers.

Parmi les reliquaires qui étaient conservés au trésor, on remarquait l'oratoire de Justinien, monument d'une haute importance pour l'archéologie; il a disparu avec tous les autres bijoux de ce genre que possédait la maison.

Une foule de princes, de princesses, d'évêques et de saints personnages avaient été inhumés autour du sanctuaire; leurs ossements ont été dispersés, et les insignes que renfermaient leurs tombeaux, pillés et vendus. La crosse en cuivre émaillé, l'anneau et l'épingle, dont le dessin est ci-joint, sont, avec quelques objets du même genre, conservés au musée de Dijon, les seuls échappés au pillage ou à la destruction. Ils furent trouvés en 1819 lorsqu'on faisait des fouilles pour construire la grande tisseranderie.

Cette crosse, dont le travail peut être attribué à la fin du douzième siècle ou au commencement du treizième, appartenait probablement à l'un des évêques de Langres qui avaient choisi leur sépulture à Clairvaux. Elle fait maintenant, depuis quelques années, partie de la magnifique collection de feu M. Dusommerard, qui l'avait acquise d'un employé supérieur de la maison centrale.

SAINT-PHAL.

Saint-Phal, ou Fale, en latin *Fidulus*, est un village de l'arrondissement de Troyes, qui possédait, il y a quelques années encore, un château bâti dans le seizième siècle et remarquable par sa construction. C'était un grand bâtiment flanqué de quatre gros pavillons accompagnés eux-mêmes d'autres pavillons plus petits. On arrivait au premier étage par un double escalier placé en dehors; les appartements étaient précédés d'une grande salle dite *des gardes*, qui avait environ seize mètres de longueur, et dont les poutres étaient ornées de dorures. Le luxe intérieur était appliqué surtout à la décoration des cheminées ²: celles-ci joignaient le plafond à cinq ou six mètres de hauteur. Suivant le goût du temps, les manteaux de ces cheminées étaient soutenus par des cariatides, et ornés de sujets d'histoire en bas-relief, de trophées d'armures, de frises et d'écussons armoriés, avec de riches supports peints et dorés. L'exécution de quelques-unes de ces sculptures, qui n'étaient pas toutes de la même main, était remarquable. La rencontre de David et d'Abigaïl était le sujet le plus important que l'on y voyait.

Les offices, établies au-dessous des appartements, étaient entourées de corridors très-bien voûtés, avec des clés de voûtes ornées d'écussons aux armes des anciens seigneurs du château. Les caves surtout étaient admirables par leur étendue, la hauteur et la beauté de leurs voûtes à pleins-cintres; elles étaient pénétrées par un puits

très-profond, construit tout en belles pierres de taille, et qui abreuvaient les offices. Mais celles-ci, à moitié plongées sous le sol, faisaient paraître lourde la masse du bâtiment qui, d'autre part, était comme écrasé par un énorme comble en forme de carène de vaisseau renversée.

Le plus ancien seigneur de Saint-Phal que l'on connaisse avant 1440, est Pierre de Montot, dont la fille fit passer cette terre dans la maison de Vaudrey par son mariage avec Artus de Vaudrey, chambellan de Charles VII. Dans la suite, elle passa au marquis de Muy, à cause de sa femme; puis au marquis de Créqui, son gendre.

De la seigneurie de Saint-Phal relevaient plusieurs châteaux des environs dont les propriétaires étaient obligés de prêter serment de fidélité, à genoux. Par une exception qui ne pouvait être qu'honorable, le seigneur de Bùchères était tenu seulement de se présenter, à cheval et armé, devant la principale porte du château et d'incliner sa lance en signe de vassalité; mais aussitôt qu'il avait rendu cet hommage, la porte devait s'ouvrir pour le recevoir, et un palefrenier du seigneur devait prendre soin de sa monture. Il arriva qu'un jour un seigneur de Bùchères, que probablement on avait fait attendre, s'étant impatienté, frappa rudement la porte d'un coup de lance et se retira. Le marquis de Créqui, alors seigneur de Saint-Phal, irrité de cette action qu'il regardait comme une offense, en fit dresser procès-verbal par le bailli du lieu: l'histoire ne dit pas quelles suites eut cette affaire; mais le procès-verbal est conservé.

L'église paroissiale, qui est assise non loin de l'emplacement du château, sur le point culminant de la montagne qui domine le pays, est un monument incomplet; la nef, dit-on, a été démolie à une

¹ Elle fut dédiée en 1174 par Gauthier, évêque de Langres.

² Sur cinq ou six grandes cheminées ainsi sculptées qui existaient dans le château de Saint-Phal, M. de Montaigu fils en a fait conserver deux qui pourraient être facilement remontées et figurer avantageusement dans la maison de quelques curieux.

époque dont on n'a pas conservé la date, et, à ce qu'il paraît, déjà assez éloignée. L'église, par cette raison, n'a pas de portail principal, et l'entrée a lieu sous un vestibule ajouté seulement depuis quelques années. Les portes latérales sont à doubles vantaux et présentent de jolis détails. Celle du nord est construite dans le système ogival, et celle du midi dans le style de la renaissance; c'est-à-dire qu'elle est à plein-cintre. Du reste, elle présente la même composition et les mêmes motifs que la première.

Les quatre gros piliers soutenant le dôme en bois qui surmonte l'église depuis quelques années, sont ornés d'habitacles surmontés de clochetons à jour et terminés en culs-de-lampe avec des feuillages.

Les seigneurs de Saint-Phal, de la maison de Vaudrey, qui ont brillé avec éclat sous les ducs de Bourgogne de la maison de Vallois, sont inhumés dans le chœur de l'église, où l'on a récemment découvert leur caveau. Mais il ne reste plus aujourd'hui d'autre souvenir de leur puissance qu'une pierre tombale, reléguée à l'entrée de l'ouest et que le frottement des pieds efface tous les jours. On y voit gravée en creux la figure d'un chevalier couché ayant la tête appuyée sur un coussin d'étoffe damassée, les mains jointes et les pieds posés sur un chien, symbole de fidélité. Son costume est tout militaire; il est armé d'une cuirasse avec les cuissards et les jambières, et, par-dessus, il a une cotte d'armes à larges manches qui descendent au-dessus du coude. Autour du cou, cette cotte est bordée d'un cercle de mailles, ainsi que le bas qui est découpé en dents de scie et qui couvre seulement le haut des cuisses. Le heaume du chevalier et ses gantelets de fer sont placés à son côté. Sur la même pierre est gravée aussi la figure de sa femme, en regard et dans la même pose : mais

le haut de cette dernière est presque entièrement effacé; on remarque sous ses pieds un petit chien, sans collier. Le fond de la tombe est travaillé en losange, renfermant alternativement des fleurs de lys et un ornement à quatre feuilles.

Autour, dans le cadre, on lit cette épitaphe en gothique angulaire, dont les dates manquent :

Cy gisent nobles et puissantes personnes artus de vaudrey chevalier en son vivant seigneur de ce lieu de St. falle conseiller et chambellan de feus les roys louis XI^e et charles VIII^e de ce nom son fils qui tresp^a passa le VII^e jour de décembre l'an mil..... et noble dame claude de montot dame des dits lieux, laquelle tresp^a passa le V^e jour de juillet mil cin....

On remarque que les côtés de la tombe ne sont pas à angles droits; c'est une irrégularité qui probablement était motivée par la place qu'elle occupait dans le principe.

Sur une pierre placée dans le cimetière, on lisait encore il y a quelques temps l'épitaphe, en lettres gothiques, de Anne de Vaudrey, bailli de Troyes, et qui acquit une bien malheureuse célébrité dans les annales de cette ville, lors des massacres de la Saint-Barthélemi. Mais aucun des monuments fondés pour rappeler la mémoire de cet homme sanguinaire ne devait être conservé. En 93, son épitaphe fut jetée et brisée hors de l'église. L'emplacement du château qu'il avait fait bâtir vient d'être nivelé par la charrue, et l'on a broyé la pierre portant son orgueilleuse devise :

JAI VALU JE VAYX ET VAUDRAY.

SAINT-MARTIN-ÈS-VIGNES.

Cette paroisse est fort ancienne, on a une preuve de son existence au dixième siècle, par une charte de l'an 1,000, où le comte Hugues I^{er} donna la justice de Saint-Martin à Gauthier, abbé de Montieramey, qui devint seigneur de la commune et collateur de la cure comme prieur de Saint-Jean-Châtel ¹.

L'histoire ne nous apprend rien depuis cette époque jusqu'à l'an 1590, où l'on voit le comte de Saint-Paul, commandant à Troyes pour la ligue, faire démolir l'église paroissiale de cette commune avec deux autres, pour en construire le fort appelé depuis *le Fort-Chevreuse*; mais, dès la même année, on songea à en reconstruire une nouvelle qui ne fut achevée que dans le dix-septième siècle.

L'église de Saint-Martin est grande, bien éclairée, et construite dans le système à plein-cintre, avec des nervures croisées aux voûtes. Sa porte est ouverte sous une arcade ornée d'une archivolte au-dessus de laquelle règne un péristyle d'ordre corinthien couronné

par un fronton. Il ne fut commencé qu'en 1681 sur les dessins d'un chanoine de la cathédrale, nommé Maillet, et qui se mêlait d'architecture. C'est la seule partie de l'édifice qui ne soit pas en harmonie avec le reste. La nef est accompagnée d'un bas-côté qui fait le tour de l'hémicycle du chœur, avec des transepts qui sont éclairés par de longues fenêtres divisées dans leur hauteur par une espèce d'architrave qui relie leurs meneaux.

A l'époque où l'on construisait cette église, Troyes possédait une foule d'habiles peintres-verriers dont les talents ont été mis à contribution. Aussi n'existe-t-il pas de monument religieux, aux environs de cette ville, qui offre plus d'intérêt par la beauté et le nombre de ses vitraux peints. On peut remarquer surtout la verrière d'une des chapelles méridionales, où toutes les circonstances de la vie de la Vierge sont retracées d'une manière un peu coquette, il est vrai; mais l'exécution en est si légère, si facile; les teintes sont si riches, si variées; la conservation est si belle, si complète, qu'on ne peut qu'admirer.

La plupart de ces verrières ont été exécutées aux frais de pieux donateurs qui sont représentés au bas, en pied et toujours agenouillés. Ces verrières offrent des portraits bien dessinés assurément, ressem-

¹ C'est à ces titres que M. de Luxembourg, abbé de Montieramey, fit, en 1690, placer ses armes sur la porte principale de l'église, où on les voit encore aujourd'hui.

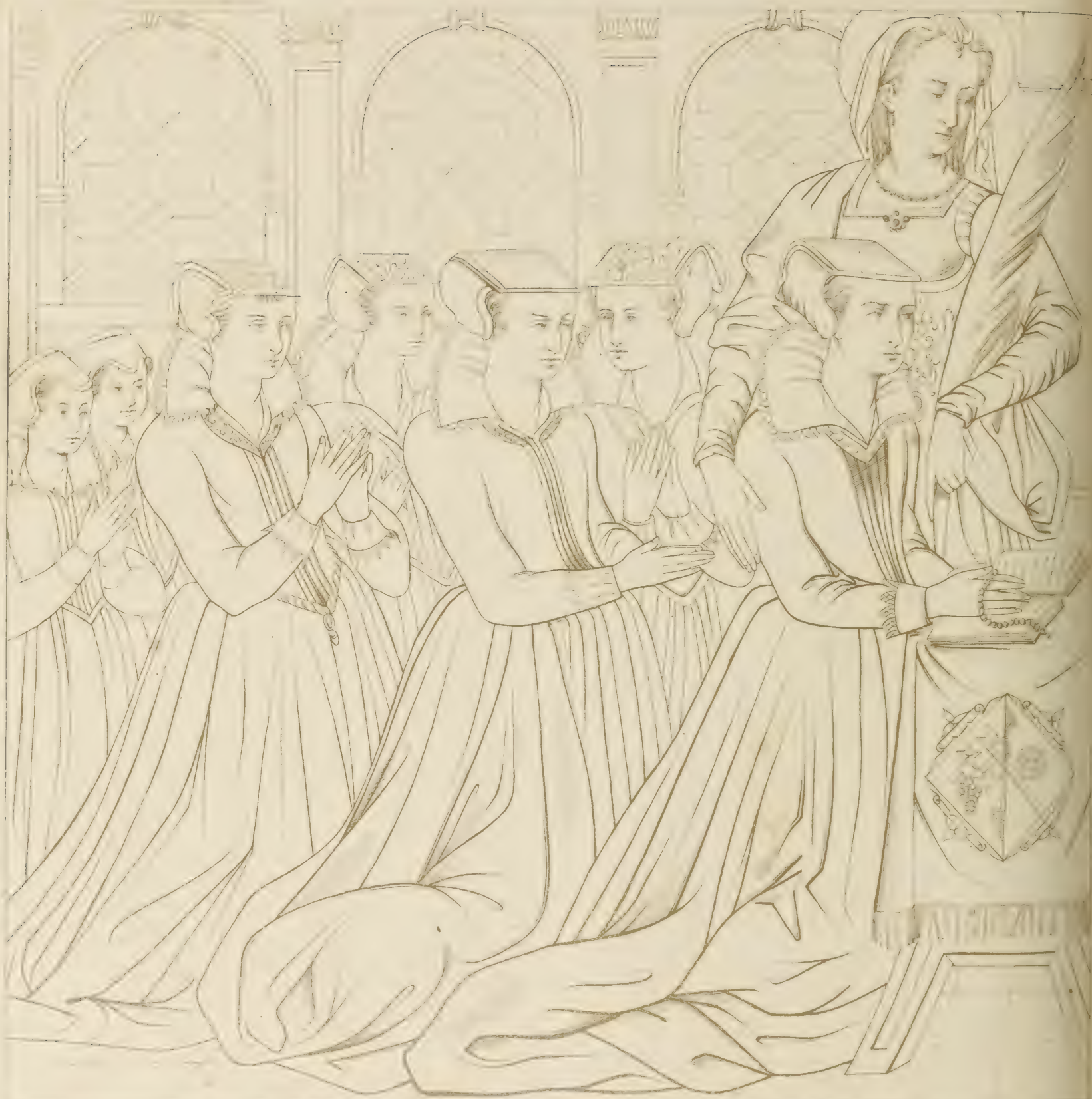
S^t-Phal.



Lancet del S^t Thome del

Est. d'Armon del S^t Thome del

Tombe d'Artus de Vaudrey, Seigneur de S^t-Phal.



TROYES.

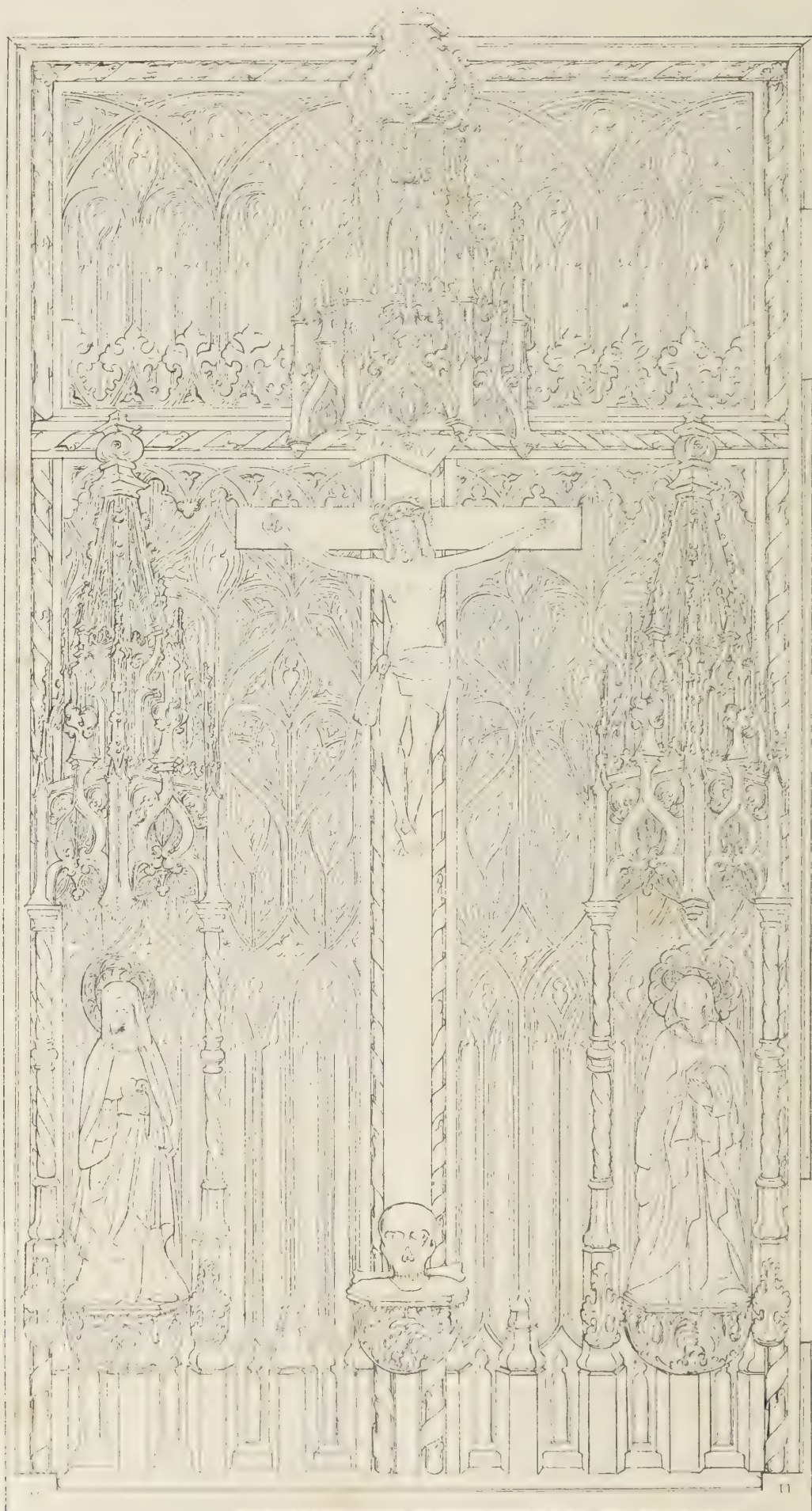
Voyage Archéologique et Pittoresque dans le Nivernais de l'Arche

Pl. 18.



L'œuvre, d'après les collections.

Porte en fer doré du Tabernacle de l'Abaye de St. Soup.



Panneau en fer doré du Tabernacle de l'Abbaye de St. Loup

blants et rendus avec beaucoup de finesse. Nous citerons celle d'une chapelle de la nef au nord, c'est une famille de la commune de Saint-Martin, dont le chef, Isaac Gillebe, placé devant un prie-dieu armorié, porte une longue barbe; il est suivi de ses quatre fils ou petits-fils qui ont entr'eux un air de famille que le peintre a saisi admirablement malgré la variété des poses des têtes et la différence des âges.

Dans le panneau précédent, on voit l'épouse de Jacques Gillebe, accompagnée de sa patronne et suivie de six filles et petites-filles placées sur deux rangs. Les physionomies sont rendues avec une naïveté charmante, et conservent toutes cet air de famille si heureusement reproduit dans le premier. Nous avons choisi comme spécimen celui représentant la lignée féminine.

L'inscription est en partie enlevée, et la date manque, mais on peut être assuré que cette jolie peinture appartient au commencement du dix-septième siècle, époque de l'achèvement de la nef. Presque toutes celles qu'on y retrouve sont postérieures à 1600, comme le prouvent les inscriptions suivantes qu'on lit au bas des figures des donateurs, sur différentes verrières :

Honorable homme Isaque Bersat drapier drapant et Jaquette Cloquemy sa feme, par devotion ont donné ceste verriere priez Dieu pour les trespassez fut faite 1607.

Pierre Baillet et Marie Berthier sa femme ont donné ceste verriere priez Dieu pour eux et pour les trespassez faite lannée 1618.

Claude Bodin vigneron et laboureur a donné ceste vistre en l'an 1634. Priez Dieu pour lui et pour les trespassez.

Sur l'une des grandes fenêtres, où l'on voit peinte la Transfiguration, on lit la date de 1636.

Sur d'autres, 1602, 1606, etc., 1618, 1624, 1627.

La plus ancienne de ces verrières paraît être celle-ci; on y lit cette inscription :

En l'an de grace mil cinq cens soixante et deux feu Nicolas Butar de ce lieu et Edmone sa femme ont donné ceste verrière priez Dieu pour les trespassez.

A diverses époques, les belles verrières de l'église Saint-Martin ont été endommagées, soit par la grêle ou par d'autres causes; aussi la fabrique de cette paroisse, comprenant toute la valeur artistique de ces vitraux, vient de faire adapter aux fenêtres des châssis de fer garnis d'un treillis qui suffira pour les préserver à l'avenir de nouveaux accidents.

TROYES.

SAINT-LOUP (ABBAYE DE).

Suivant la tradition, il existait dès les premiers siècles du christianisme, à l'orient et hors des murs de la ville de Troyes, une chapelle sous le vocable de Notre-Dame. Depuis, en l'an 479, saint Loup, l'un de ses premiers et de ses plus illustres évêques, ayant été inhumé dans ce lieu, la chapelle changea de nom et fut appelée *Basilique de Saint-Loup*.

C'est dans cet oratoire qu'en l'an 570, les rois Gontran et Chilpéric, prêts à en venir aux mains sous les murs de Troyes, jurèrent la paix entr'eux sur les reliques du saint évêque. Depuis, il se forma une communauté religieuse qui devint une abbaye célèbre, sous le nom de Saint-Loup, et qui eut pour abbé le fameux Alcuin, à qui Charlemagne l'avait donnée pour le récompenser de ses mérites.

En l'an 724, les religieux de ce monastère avaient fait construire, dans la ville, une chapelle sous l'invocation de la sainte Vierge, avec quelques bâtiments pour leur servir d'asile, et cette maison prit le nom de *Notre-Dame-de-la-Cité*, pour la distinguer de celle du faubourg.

En 888, les Normands ruinèrent l'abbaye de fond en comble, et les religieux désolés emportèrent le corps de saint Loup, et se retirèrent dans leur hospice de Notre-Dame-de-la-Cité qu'ils agrandirent, et où ils firent bâtir une église sous l'invocation du saint évêque. Leur maison du faubourg, cependant, ne fut pas oubliée; ils élevèrent sur ses ruines une église dédiée à saint Martin, laquelle, se

trouvant plus tard enfermée dans la ville, redevint une abbaye florissante sous la dénomination de *Saint-Martin-ès-Aires*. Dans le seizième siècle, elle eut pour abbé le célèbre peintre italien Primaticci, auquel François I^{er} l'avait donnée en commande.

L'abbaye de Saint-Loup qui était, comme on vient de le voir, la fille de l'abbaye de Saint-Martin, prospéra de son côté; mais ce fut surtout dans les quinzième et seizième siècles qu'elle acquit tout son accroissement.

L'église, qui avait été dédiée le 20 mai 1425, était remarquable par ses belles voûtes, par l'élégance de la tour et de sa flèche orgueilleuse qui rivalisait avec celle de la cathédrale.

Son trésor renfermait des reliquaires et des manuscrits du plus grand prix, et l'on admirait comme un véritable chef-d'œuvre d'orfèvrerie la magnifique châsse qui contenait le chef du saint patron. C'était l'ouvrage du célèbre Papillon, orfèvre de Troyes, qui l'acheva en 1503; et ce sont les émaux représentant les faits et gestes du saint, qui ornaient le pourtour de cette châsse, que nous avons décrits en parlant du trésor de la cathédrale.

De toute cette richesse monumentale et artistique, indépendamment de ces charmants tableaux émaillés, il reste seulement aujourd'hui :

1^o Les deux jolis panneaux en fer doré et à jour, qui ornaient le tabernacle et que nous avons fait dessiner à moitié de la grandeur originale;

2^o La crédence de stalle représentant sainte Gudule, occupée à

sser, pendant qu'un démon cherche à éteindre sa lampe avec un soufflet, et qu'un ange la rallume incessamment avec un cierge;

3° Le monstre ailé, ancien type de ce que l'on appelait à Troyes *la chair salée*, que l'on voit perché sur un chapiteau. C'était, selon les légendaires, un dragon furieux qui ravageait les environs de cette ville, que saint Loup tua à coups d'épée, et dont les habitants, pour conserver plus long-temps la mémoire de cette heureuse délivrance, avaient renfermé la chair dans une cuve ou dans un coffre rempli de sel. L'histoire mentionne beaucoup d'autres villes de France où l'on fait honneur d'une pareille victoire aux saints patrons ou patronnes du pays. Mais on sait qu'il ne faut y voir qu'un symbole de l'hérésie vaincue par le zèle de ces pieux apôtres du Christ. La *Gargouille* de Rouen et le dragon *Bailla* de Reims n'avaient pas d'autre signification.

L'image de la chair salée que représente notre planche, était placée au sommet d'une colonne isolée, dans l'angle d'une chapelle de l'église abbatiale, et elle est conservée aujourd'hui dans la cour d'un particulier. Ce petit monument commémoratif, exécuté dans le quinzième siècle, a survécu à une autre chair salée, en bronze léger, que les moines avaient fait faire dans le seizième siècle pour être portée aux processions des Rogations. Celle-ci ouvrait la gueule, battait des ailes et remuait la queue au moyen de ficelles passées dans le creux d'un bâton, au haut duquel elle était fixée. En partant, elle était ornée de rubans et de pompons, et, au retour, on la reportait, dépouillée, la gueule béante et la queue baissée¹. En réalité, le nom de *chair salée* donné à ce dragon, venait de ce qu'étant resserré après les Rogations, le peuple disait par plaisanterie qu'il allait être salé pour l'année suivante. Cette curieuse image a été vendue en 1728, à un chaudronnier qui l'employa à des ouvrages de son état².

NOTREDAME-AUX-NONAINS.

Tous les écrivains qui ont traité de l'histoire ecclésiastique du diocèse de Troyes, ont relaté avec détail le cérémonial observé à l'entrée des évêques de cette ville lors de leur joyeux avènement, et redit comment, avant de prendre possession de leur siège, ces prélats se rendaient à l'abbaye de Notre-Dame-aux-Nonains pour y recevoir de l'abbesse un sorte d'investiture, et prêter serment, entre ses mains, et, sur les saintes évangiles, d'*observer les droits, franchises et libertés* de l'antique monastère³. Mais aucun d'eux n'a parlé du curieux manuscrit sur lequel nos évêques prononçaient ce serment. M. Vallet de Viriville, archiviste du département, en a le premier donné une description tellement convenable pour notre cadre que nous la rapportons ici tout entière en ce qui regarde la couverture du livre⁴:

« ... C'est sur la face antérieure que se déploient principalement le luxe et la magnificence de ce curieux monument bibliographique. Le milieu de cette face, creusé à la profondeur de un centimètre

et demi, est occupé par une plaque d'argent doré de plus de vingt centimètres de hauteur sur onze de largeur, et travaillée au repoussé. Trois figures principales d'un relief considérable y représentent Jésus sur la croix, la vierge Marie et saint Jean. Ces deux dernières portent chacune l'Évangile à la main. Le sujet est encadré d'une première bordure d'argent, posée en onglet et motivée de fleurs de lys contenues dans des lozanges. Puis un dernier cadre de trois centimètres et demi de largeur, placé sur un plan parallèle à la plaque du fond, complète ce système d'ornement. Ce cadre se compose d'une sorte de rectangles ajustés les uns à côté des autres. L'or, l'argent et l'émail y sont employés tour à tour dans une suite d'incrustations dont les fonds varient et sont symétriquement disposés. Au milieu de ces incrustations, se détachent cinq gravures et cinq nielles d'argent, alternées entr'elles et d'un beau travail. Deux de ces plaques représentent, la première, le Christ; la seconde, trois saintes femmes; les trois autres offrent l'image des douze apôtres.

« Chacune de ces figures, à l'exception des trois saintes, se trouvent désignées dans la gravure même par quelques lettres de son nom. On remarque que toutes, sans exception, sont munies de l'Évangile. Sur les bandes droite et gauche, se voient quatre dernières plaques un peu saillantes, également incrustées et émaillées, figurant un blason *plein*, puis *brisé* de diverses manières. Ce blason se trouve encore reproduit sur les deux fermoirs ou agraffes du livre. Enfin six grosses pierres ou cristaux de diverses couleurs, montées en *cabochons*, ornent les quatre angles ainsi que le haut et le bas de la couverture, et rehaussent l'éclat et le relief de ce cadre magnifique. Sauf un pertuis qui se remarque à la tête de saint Jean, et quelques parcelles d'émail que le temps a détruites, cette sculpture est complète et parfaitement conservée.... L'aspect archéologique du travail atteste le commencement du quatorzième siècle. »

Dans un inventaire de meubles, ornements et bijoux qui composaient le trésor de l'abbaye en 1343, notre évangélaire y est ainsi désigné: « *Item*, un très-beau texte des Évangiles, d'argent, avec les images de notre seigneur Jésus-Christ, et aussi la bienheureuse et glorieuse mère de Dieu, la vierge Marie, du poids de vingt marcs et trois onces d'argent ou environ.... Le blason peut servir à déterminer une date plus précise. Les plaques émaillées du cadre et des fermoirs présentent six écus. Deux portant d'or à la croix ancrée de synople, qui est de Saint-Fal; les autres offrent les mêmes armes, brisées d'un franc-quartier de gueules et surbrisées d'une molette d'éperons. Or, si nous consultons le tableau héraldique des abbesses, nous y trouvons pour la première fois le nom de Saint-Fal, porté par l'abbesse Isabeau de Saint-Fal (1290—1293); et, depuis cette époque jusqu'en 1343, trois abbesses de ce nom se succèdent presque sans interruption à la tête du monastère. Il est donc très-vraisemblable que ce texte ou au moins sa riche reliure, fut un présent fait à Notre Dame par quelques membres de la maison de Saint-Fal, pendant qu'une de leurs parentes en était abbesse, si ce n'est pas à l'une de ces abbesses elles-mêmes que l'on doit en rapporter l'origine.

« Le texte des Évangiles est écrit sur parchemin.... La vignette frontispice encadre en de somptueux ornements la première lettre du *Livre de la génération du Christ*. Le goût et le caractère de cette peinture paraissent indiquer la fin du douzième siècle; le reste du texte ne saurait, je crois, appartenir à une époque plus reculée. »

¹ Ephémérides de Grosley.

² Voir Courtalon.

³ Il ne reste plus rien aujourd'hui de cette maison que le bâtiment moderne où est la préfecture, et qui en faisait partie.

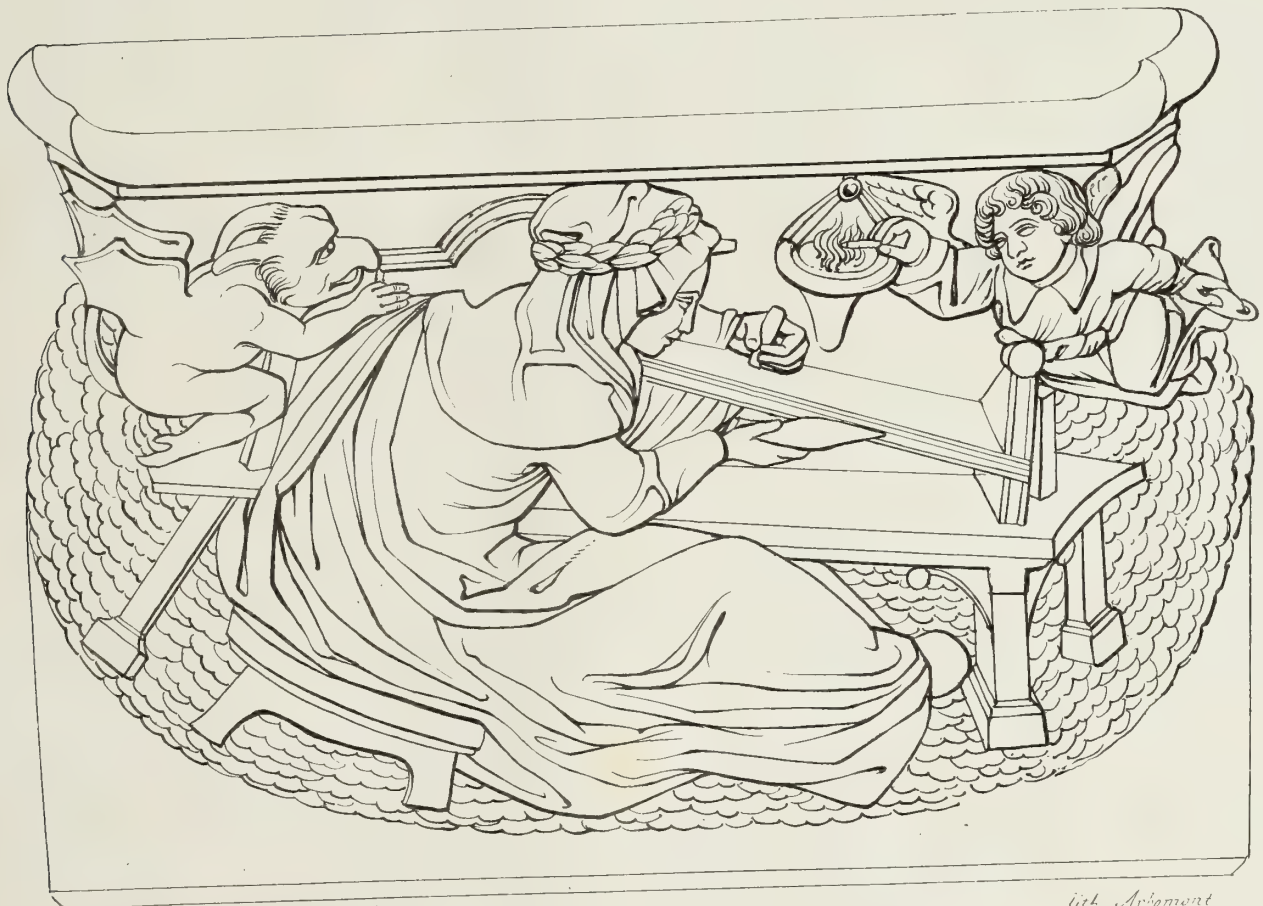
⁴ Archives historiques du département de l'Aube, page 353.

Troyes.

Voyage Archéologique de l'Interne dans la Haute-Marne.



Type de la Chair salée, (Sculpture en pierre, XIV^e Siècle.)

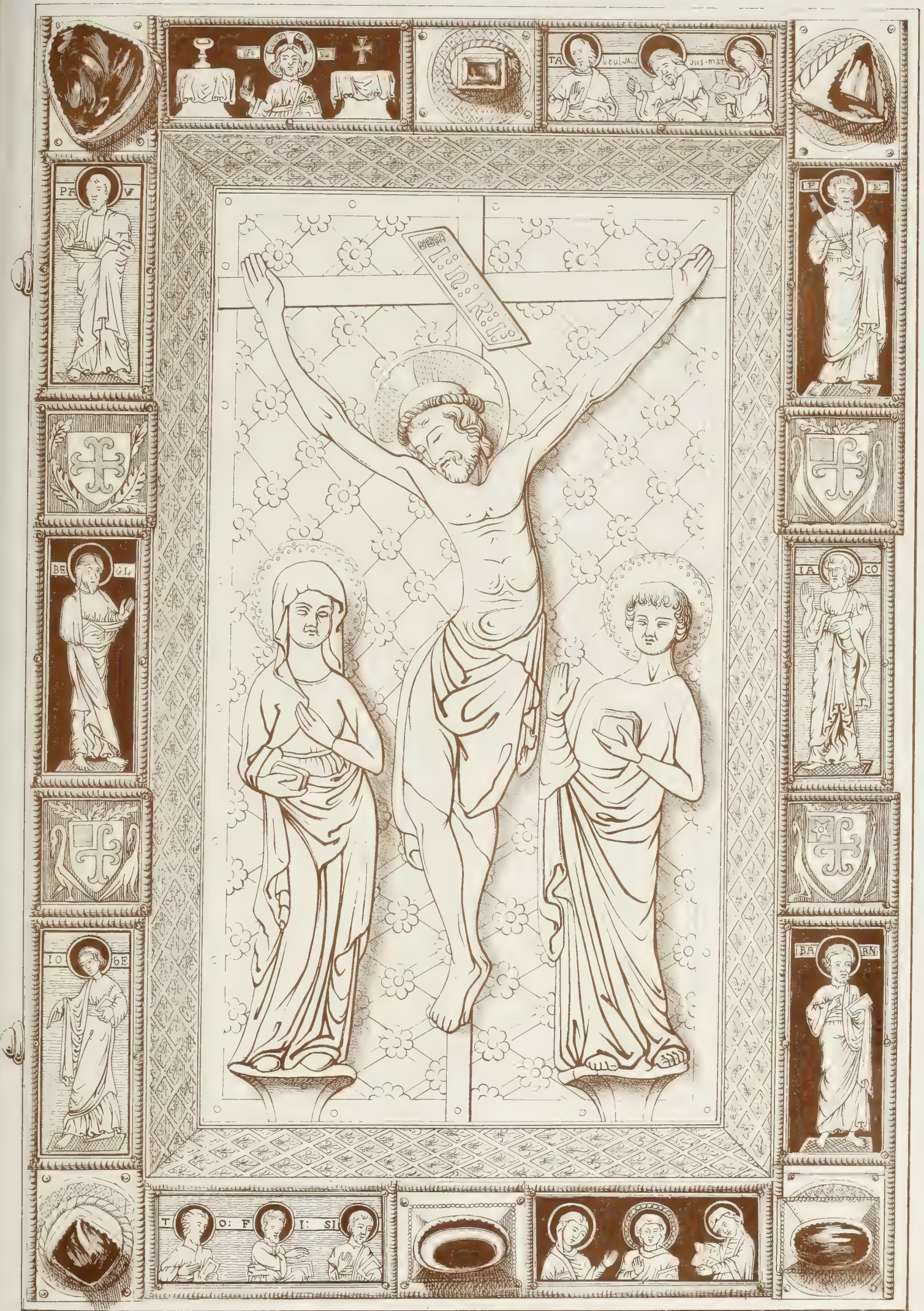


Arnaud del. Emile lith.

lith. Arhmont

Crédence de Stale,
Sculpture en bois, représentant S^{te} Gudule.
(Abaye de S^t-Loup, XVI^e Siècle.)

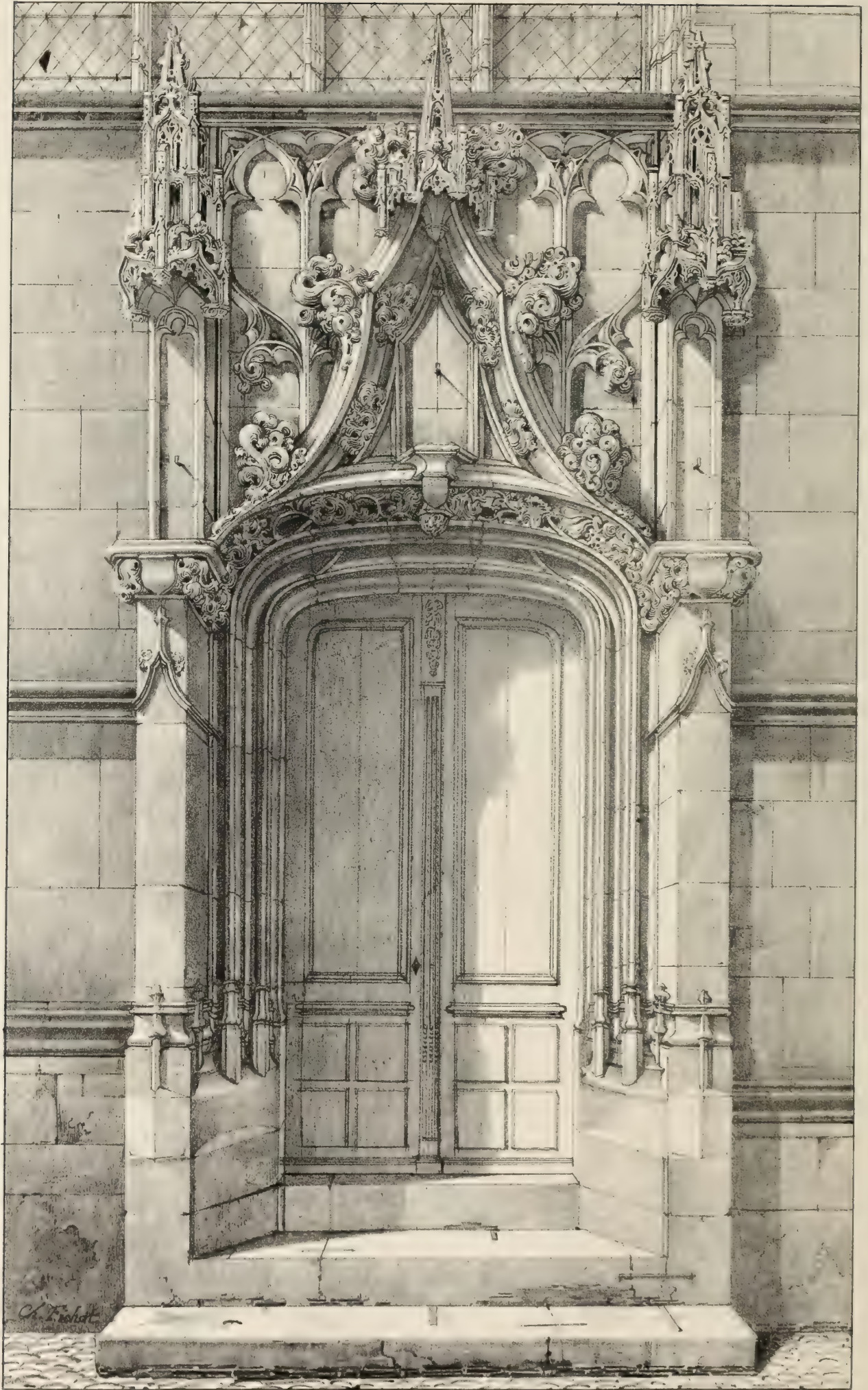
Troyes.



Manuscrit d'un Evangélaire tiré de l'Abbaye de N-D-aux-Nonnains, (XIV^e Siècle).
(Grandeur de l'Original.)

TROYES

Plan. Architectural & Historical Survey of the City of Troyes



Ch. F. F. del.

Eglise S^t. Pantaléon, (Porte Méridional.)



Ch. Fichet sculp.

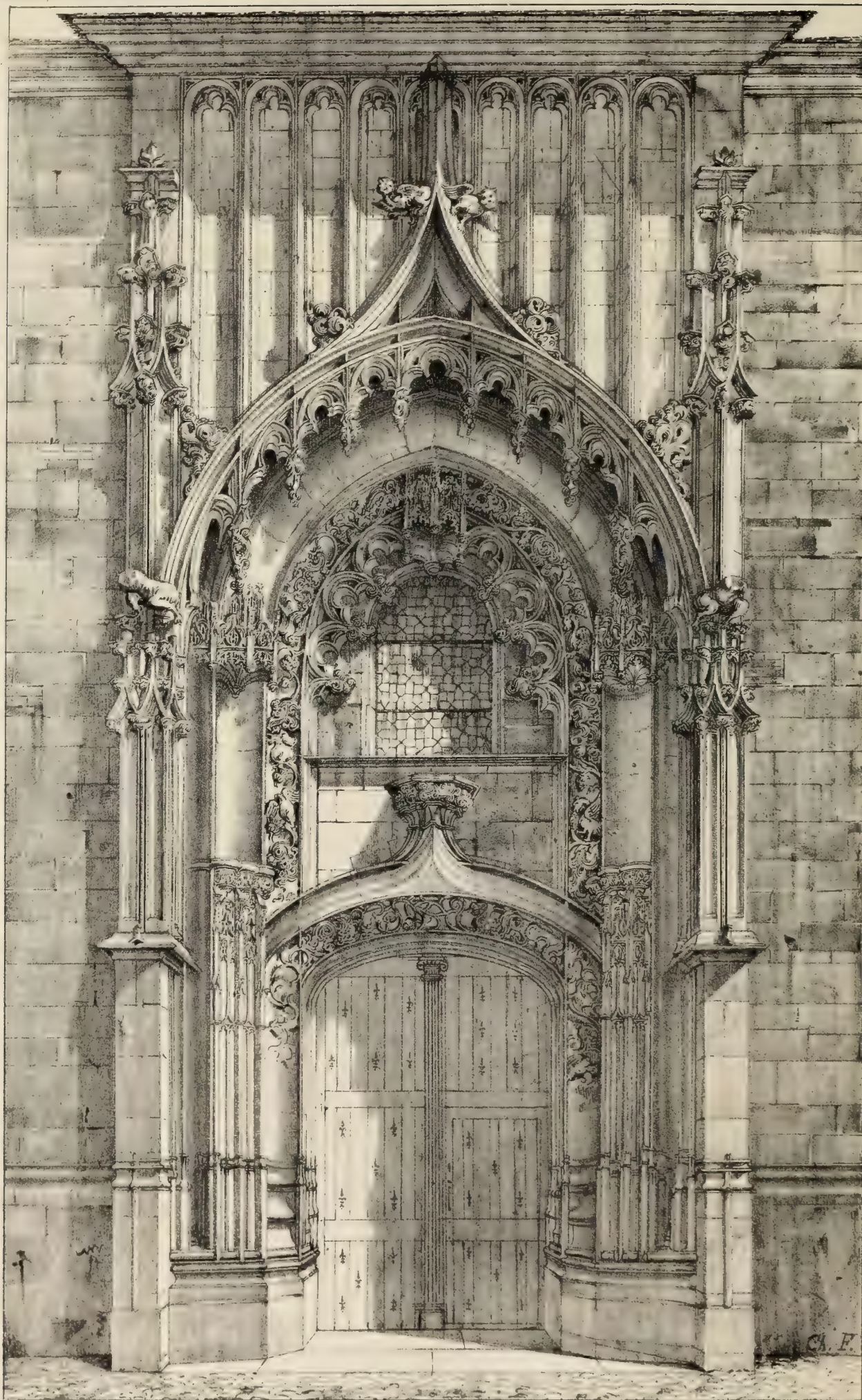
reproduit de F. Collot A. 1894

Eglise St. Pantaléon — St. Crépin et St. Crispinien

Groupe en pierre de F. Gentil XVI^e Siècle

TROYES.

Église paroissiale & Pèlerinage dans le Dép^t de l'Aube



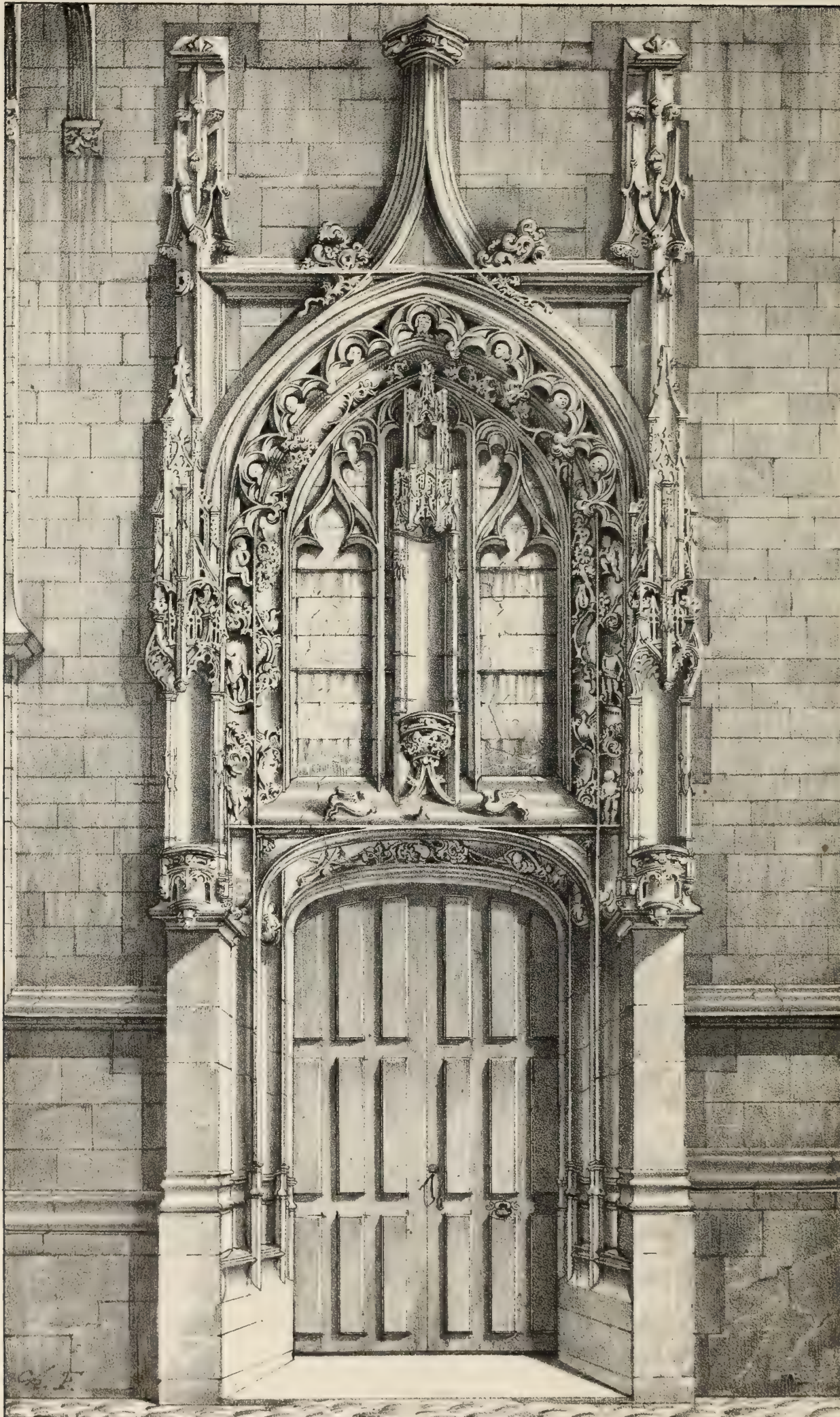
Ch. Fichet del. & lith.

Edm. de L. Collé & Co. Troyes

Eglise S^t Nicolas. (Porte du Nord.)

TROYES.

Voyage géologique à picturesque dans le Dpt de l'Aube.



Ch. Fichot del & col.

... 1000 ...

Eglise St. Elzier.
Porte Méridional.

Troyes.

Véronique, héraldique, & Pellerin.



Ch. Fichet, lith.

Thouvenin, au P. Collot, & C.

MÉDAILLON D'URBAIN IV.

PORTES LATÉRALES DES ÉGLISES

SAINT-NIZIER, SAINT-NICOLAS, SAINT-PANTALÉON.

Nous mentionnons ici dans un même article les portes latérales des églises de Saint-Nizier, de Saint-Nicolas et de Saint-Pantaléon, qui toutes trois appartiennent au seizième siècle. Elles offrent dans les détails une analogie frappante, mais aussi, dans les motifs de leur ajustement, des différences notables. En les comparant, on pourra juger avec quelle facilité les architectes de cette époque tournaient les difficultés et s'accommodaient de la place qui leur était donnée.

La porte méridionale de Saint-Nizier est la plus élégante et la plus élevée. Dans le tympan, est ouverte une fenêtre divisée par un habitacle ou niche ornée, dont le motif répété à l'intérieur avec quelques variétés est d'un très-bon effet. L'ogive qui couronne ce tympan est bordée de trilobes et surmontée de contre-courbes réunies par un chapiteau qui devait porter une statue. Ce dernier est orné de deux figures d'anges, portant une tablette avec le millésime 1534. Un dais léger, appliqué et dans le goût de la renaissance, se voit au-dessus. Le pignon est percé d'une ouverture circulaire, coupée en biseau et abritée par la saillie du toit. Celui-ci est porté sur un arc en ogive, au sommet duquel est suspendue une aiguille en bois, creusée d'une niche qui contenait une statue; la base de cet arc est supportée par des poteaux appuyés au mur sur des modillons ornés de feuilles et de figures d'enfants.

La porte de Saint-Nicolas est dans un état de conservation qui offre peu d'exemple à Troyes, et qu'elle doit à sa position dans un passage fermé. Sa baie se dessine en arc surbaissé, et un robuste chapiteau s'élève au-dessus, soutenu par des courbes rentrantes. Mais celui-ci, au lieu de terminer l'ajustement de la porte comme à Saint-Nizier, s'applique sur la base d'une petite fenêtre plein-cintre ouverte dans le tympan.

La statue qui y était posée devait couvrir en partie le vitrail et nuire à l'effet intérieur : aussi avait-on pensé à cet inconvénient en choisissant pour sujet de la grisaille, qu'on y voyait encore il y a peu de temps, la Salutation angélique, composée de deux figures seulement et qu'on pouvait séparer convenablement par un intervalle, ainsi qu'on l'a fait à la fenêtre du tympan de la porte de Saint-Nizier. Le vitrail de cette dernière est une grisaille offrant, pour sujet, la *Rencontre sous la porte dorée*, qui s'ajuste heureusement à la place.

Le voussoir en ogive, qui couronne le tympan, est décoré de deux rangs de trilobes découpés à jour et terminés par une accolade sous la corniche du collatéral, laquelle fait ressaut à l'endroit de cette porte. Deux pilastres se voient, de chaque côté, ainsi que deux habitacles surmontés de dais, mais ceux-ci ne sont pas appliqués sur les premiers comme à la porte de Saint-Nizier; ils sont ajustés dans les gorges de la baie beaucoup plus profonde, et supportés par des piédestaux flanqués de légers piliers ou contre-forts, entre lesquels sont des filets déliés. Au-dessus de l'ogive, le champ est rempli, de chaque côté de l'accolade, par de légers meneaux appliqués, réunis par de petits cintres trilobés et dessinant une espèce d'arcature sous le couronnement du portail.

La porte méridionale de Saint-Pantaléon est plus simple et moins élégante que les deux précédentes, mais l'architecte était gêné par

la base de la fenêtre qui est au-dessus, et il a dû restreindre la partie supérieure à la hauteur de cette base, qui cependant est remarquablement plus élevée que les autres. Mais ce qui recommande ce petit portail tronqué dans ses proportions, c'est la manière large et franche avec laquelle les détails de sculpture sont exécutés. Il semble un arbre coupé dans sa tige, et qui n'en a produit pour cela que des feuilles plus belles et plus vigoureuses.

MÉDAILLON D'URBAIN IV.

Le pape Urbain IV naquit à Troyes, et c'est à ce titre que le médaillon qui nous offre sa ressemblance a trouvé place ici, il ne sera pas sans intérêt de connaître les traits de l'un des plus grands hommes de son époque.

Le travail de ce médaillon n'est pas, comme on le pense bien, contemporain du pontife qu'il représente, c'est une restitution faite dans le seizième siècle. Cependant il y a lieu de croire que cette ressemblance s'est propagée d'après un portrait authentique et qu'elle n'a pas éprouvé d'altération sensible en parvenant jusqu'à nous. Le médaillon original a servi de type à tous les portraits d'Urbain IV, gravés dans les différentes vies des papes qui ont été publiées.

Ce bronze, très-rare à rencontrer aujourd'hui, avait été communiqué à un troyen, M. Gauthier, architecte, membre de l'institut, qui l'a fait dessiner et lithographier par M. Vigneron, peintre, et c'est ce dernier dessin que nous reproduisons dans notre ouvrage. La tête est d'un caractère sévère, on y retrouve cette volonté inflexible que lui donne l'histoire, et tel devait être en effet le caractère de cet homme extraordinaire qui donna d'un trait de plume le royaume de Naples au frère de saint Louis.

Au revers du médaillon on lit l'inscription suivante qui rappelle l'humble origine du pontife et son élévation :

NATVS TRECIS
PATRE PANTALEONE
SUTORE VETERAMENTARIO
PATRIARCHA HIEROSOL.
PONTIFEX M. ELIGITUR
A. MCCLXI. D. XXIX. AUG.
IN MANFREDVM
SARRACENOS EVOCANTEM
INDITIONES ECCLESIASTICAS
CRUCE SIGNATOS IMMITTIT.
FESTVM CORPORIS CHRISTI
INSTITUIT.
ORDINEM CÆLESTINARVM
CONFIRMAVIT
A. MCCLXIV.
D. IV. OCT.
OBII.

ÉGLISE CONVENTUELLE DES JACOBINS.

Vers l'an 1228, avant de partir pour la Terre-Sainte, le comte Thibaut dit le Posthume, demanda à saint Dominique quelques-uns de ses religieux pour les établir dans la ville de Troyes. Il choisit à

cet effet, dit Courtalon, l'emplacement d'une ancienne chapelle de Saint-Paul, qui avait donné son nom à la rue qui y conduisait, et d'où les religieux furent appelés aussi pendant long-temps frères de Saint-Paul, *fratres ecclesiae Sancti-Pauli*. Les bâtiments construits par le comte de Champagne, pour loger ces frères, ne furent achevés qu'en 1232, ils devaient contenir cent religieux.

En 1237, Agnès, dame de Plancy, leur donna une maison avec toutes ses dépendances, située proche du couvent. Et le roi Philippe-le-Long donna un canal de la Seine et quelques maisons de tanneurs pour augmenter le terrain. A la suite encore, cette maison s'était agrandie et enrichie par les libéralités d'autres bienfaiteurs, mais en 1766, les officiers municipaux ayant obtenu du roi la maison des Jacobins, pour y construire une caserne et y loger une compagnie de gardes-du-corps en garnison à Troyes, cette maison perdit toute son importance monumentale : tout fut changé. L'église dont nous donnons le portail fut convertie en écurie, et la vaste bibliothèque, construite par l'évêque Pierre Devilliers, qui avait été profès dans ce couvent, servit dès-lors de grenier à foin. L'église n'est voûtée qu'en bois à plein-cintre, et il est aisé de voir que la partie supérieure du portail est d'une construction postérieure. La porte, aujourd'hui murée, était séparée en deux baies par un trumeau avec deux niches ornées qui l'accompagnaient et qui ont été détruites. Cette église n'a

qu'un bas-côté, au nord ; il est éclairé par des fenêtres ogivales décorées de meneaux, et divisé par des murs de refend ornés de peintures et partagés en six travées, dont l'avant-dernière et l'abside sont seules voûtées. On remarque aux piliers des habitacles surmontés de clochetons pyramidaux et ornés de crochets. La porte du bas-côté est une ogive chargée de moulures anguleuses, qui descendent jusqu'au socle ; au côté gauche, est une tourelle à plusieurs pans, qui autrefois renfermait l'escalier des basses-voûtes. La porte est à linteau plat, ornée de gorges et de filets.

Au sud-ouest de l'église, on voit encore un côté du cloître non voûté : c'est une suite d'arcades ogivales profilées de tores, au-dessus desquelles se trouvent les cellules éclairées, chacune, par deux petites fenêtres jumelles, coupées en biseau et qui ont aussi la forme de l'ogive. Ce cloître est couronné de denticules arrondies et appuyé de contre-forts à retraits ; l'appareil est mêlé de zones de briques ; mais cette construction ne remonte pas au-delà du quinzième siècle. A l'extrémité du cloître, au sud, il existe une porte dont le tympan ogival est orné d'un bas-relief représentant le Christ assis sur un trône avec des figures de donateurs et donatrices, rangées de chaque côté, à genoux et les mains jointes. Aux courbes du trilobe qui encadre le bas-relief, sont suspendus des écussons chargés d'un blason peint, mais qui est presque effacé.

BERGÈRES.

Bergères est un village de l'arrondissement de Bar-sur-Aube, dont l'église paroissiale, s'étant écroulée en partie, a été reconstruite il y a peu d'années. Un dessin, représentant ce monument dans l'état où il se trouvait après l'accident, nous ayant été communiqué, nous le donnons ici comme un souvenir du passé. Cette église, fort peu importante du reste, était un mélange de roman et de gothique ;

l'abside, qui appartenait au premier de ces deux types, est entièrement dans le goût de celle de l'église de Courtenot, dont nous avons parlé, c'est-à-dire qu'elle est basse, écrasée, et qu'elle ressemble aux saillies que forment, à l'extérieur des maisons de nos pauvres villages, les fours qu'on y a parfois surajoutés.

TROYES.

ANCIENNES PORTES.

De toutes les anciennes portes de la ville de Troyes, celle dite de Saint-Jacques, était la seule qui présentait un aspect pittoresque et quelque élégance dans sa construction ; elle tirait son nom d'une chapelle qui existait autrefois à l'extrémité du faubourg auquel elle répondait ¹.

Cette porte, construite vers le milieu du seizième siècle, sous le règne de François I^{er}, a subsisté sans aucun changement jusqu'à

l'époque de sa démolition, en 1832. C'était un gros pavillon flanqué de deux tours en demi-lune, et qui avait environ dix-sept mètres d'élévation jusqu'à la corniche de couronnement. Il était divisé en deux étages, composés chacun de trois chambres qui communiquaient entre elles par de larges pleins-cintres coupés en biseau et ouverts dans les murs de refend. La chambre du milieu avait une cheminée en arc surbaissé creusé de gorges, et pratiquée dans l'épaisseur du mur, du côté de la ville. Elle était éclairée, du côté du faubourg, par deux fenêtres jumelles, flanquées de deux meurtrières.

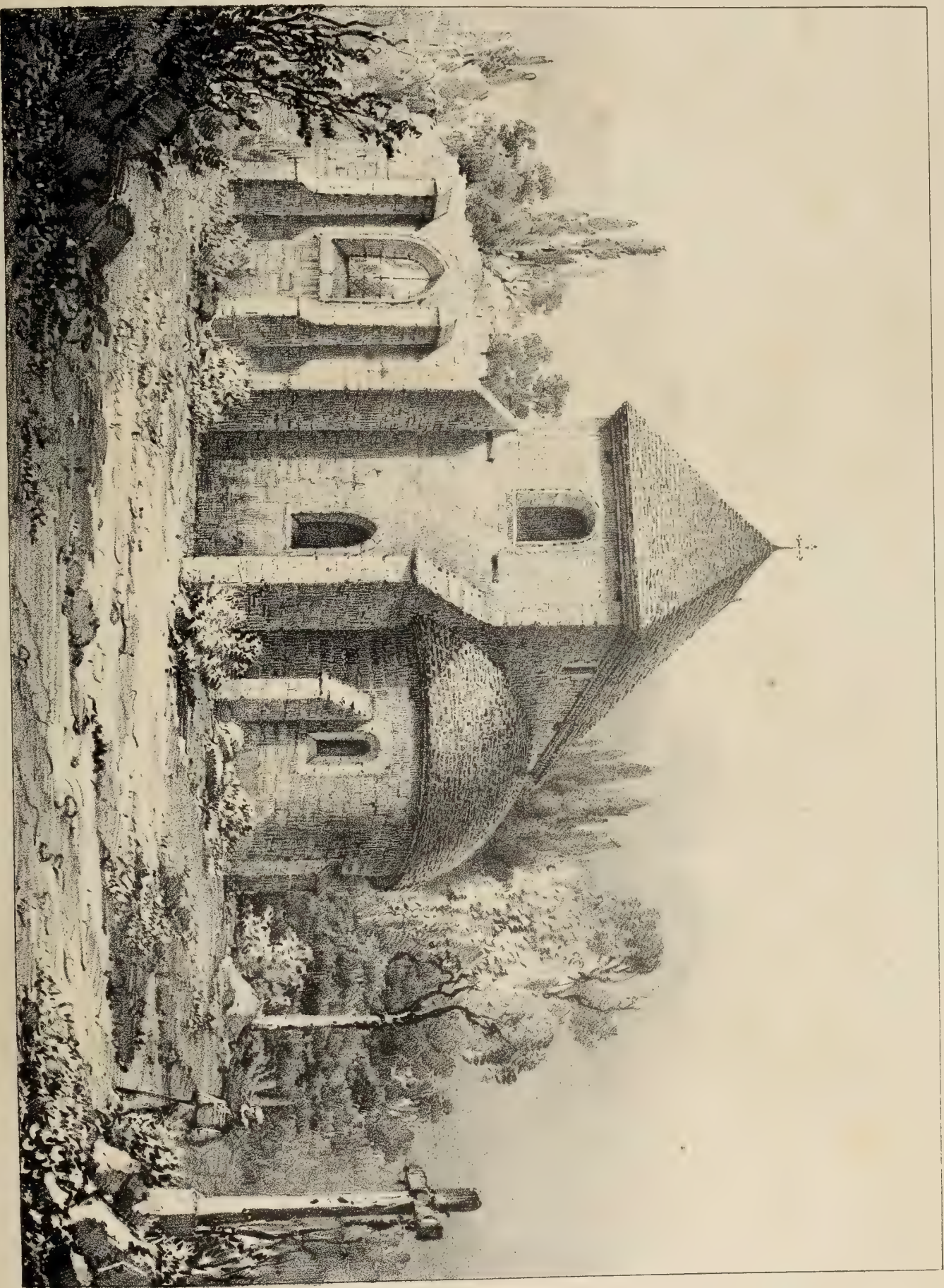
¹ Anciennement la ville de Troyes avait huit portes : celle de Croncels ou de Cronsiaux, celle de Belfroy, dite de Paris, celle de la Madeleine, celle de Comporté, aujourd'hui de Preize, celles de Saint-Jacques, de

la Tannerie, de Saint-Antoine où était le fort Chevreuse, devant le faubourg Saint-Martin ; celle enfin appelée porte aux Mistres, puis porte d'Auxerre, proche l'église Saint-Nicolas.

Troyes.



boyage. L'herodisque est l'ittrisque dans le Degré de l'ittr.

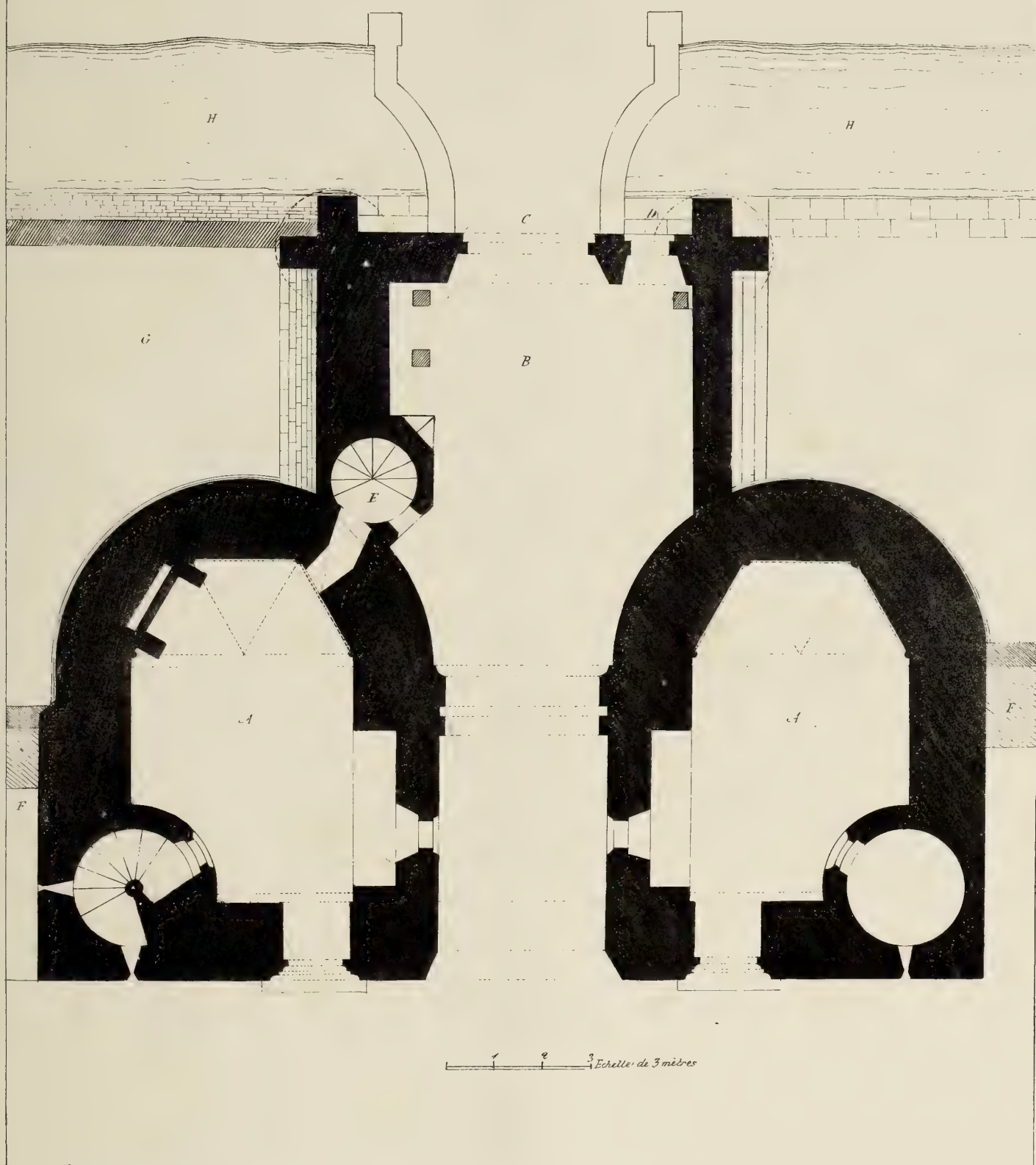


TROYES.

Voyage Archéologique & Pittoresque dans le Dep^t de l'Aube

AA Girantes Tours & Salles basses des Gardes
B Avant corps avec tourelles
C Grand pont levés
D Petit pont levés

E Escalier de l'étage supérieur de l'avant corps
FF Rempart avec courtines couvertes
G Bastion qui flanquait la porte
HH Fosse
III Toraux supportant le pignon.



Lith. de B. Collet & C^{ie} à Troyes

Plan de la Porte S^t Jacques

Troyes.

Bib. Mus. A. Néologique et Préhistor. de la Ville de Paris.



Arnaud, del. Schilz, Lith.

[Faint handwritten notes]

Porte St. Jacques.
(Pl. 2.)

Les chambres latérales, qu'une petite fenêtre carrée éclairait sur la ville, étaient terminées par une sorte d'abside à trois pans, répondant à la partie circulaire des tours. Cette abside était ouverte par un plein-cintre, au sommet duquel se réunissaient d'autres courbes ou nervures qui prenaient naissance sur des pilastres engagés dans les angles rentrants. D'un pilastre à l'autre, des ogives appliquées se dessinaient sur les murs et supportaient l'intrados des pendentifs de la voûte. Des meurtrières ouvertes dans l'intervalle des pilastres par un arc surbaissé, et dirigées en plongeant de haut en bas, présentaient à l'extérieur la forme d'une boule surmontée d'une croix. La naissance d'une voûte que l'on voyait aux murs de refend des trois chambres, indiquait que, suivant le projet de l'architecte, ces deux étages devaient être voûtés en berceau. Le premier avait en plus deux portes latérales plein-cintre, qui communiquaient à la courtine couverte du rempart.

Un troisième étage, qui existait seulement dans la partie circulaire des tours et n'était couvert que par le toit, formait deux espèces de loges éclairées chacune par trois petites fenêtres, dont le linteau, découpé en pointe d'écu renversé, touchait immédiatement à la corniche du couronnement. Une pareille ouverture, depuis long-temps murée, existait aussi, à la même hauteur, entre les deux tours, où le mur formait une saillie et était supporté par un arc surbaissé profilé d'une gorge sur l'arête. Cet arc était absolument isolé du fond, et laissait à jour un intervalle qui pouvait servir à lancer des projectiles, et contribuer à la défense de la porte. Le couronnement des tours et de toute cette face se composait d'un bandeau plat et de deux gorges, dont la dernière s'épanouissait sur le mur.

Au milieu du grand comble, s'élevait un clocher à six pans, dont la flèche se terminait par des ornements en plomb; sur chacune des faces de la lanterne était une ouverture trilobée, pour faciliter l'émission du son d'une cloche ou beffroi qu'on y voyait avant la révolution, et qui portait le millésime 1572 ¹.

La baie de la porte, au rez-de-chaussée, était voûtée en arc surbaissé, et soutenue d'arcs-doubleaux plein-cintre; deux de ces derniers, plus rapprochés, laissaient entre eux un vide pour le passage de la herse, laquelle glissait dans une rainure formée par la saillie des pieds-droits, et prolongée jusqu'au sol. De chaque côté de la baie, il existait une salle qui avait son entrée sur la ville, et qui se terminait dans le demi-cercle des tours par trois pans à angle obtus, comme dans les salles supérieures; ces chambres devaient être aussi voûtées en berceau plein-cintre, comme il paraissait par les amorces que l'on voyait aux murs; mais au lieu de piliers engagés dans les angles, c'était des culs-de-lampe qui devaient porter la naissance des nervures de la partie polygonale. Les deux salles de gardes, n'étaient éclairées que par deux ouvertures carrées pratiquées au-dessus du linteau plat des portes, et par une troisième, de même forme, qui donnait sous la baie. Cette dernière était percée sous un grand arc surbaissé dont la baie était ménagée dans l'épaisseur du mur.

Sur la ville, les portes des salles s'ouvraient dans une espèce de cadre plein-cintre et à profils rentrants dans le mur qui, de ce côté,

¹ Cette cloche fut placée, depuis, sur la tour de l'église Saint-Nizier d'où elle a été enlevée pour être posée sur la porte du collège où on la voit encore aujourd'hui.

du reste, était entièrement lisse; son couronnement, ainsi que celui des faces latérales, était un bandeau rabattu en biseau et soutenu de denticules arrondies par le bas.

Du côté du faubourg, devant la porte, telle que nous venons de la décrire, était un avant-corps rectangulaire appliqué aux tours, mais qui n'était pas lié en œuvre avec elles, bien, qu'à n'en pas douter, il appartenait au même projet. Cet avant-corps était flanqué de deux tourelles portées en encorbellement sur deux contreforts appuyés aux angles, terminés inférieurement par un cul-de-lampe formé de plusieurs tores, et, supérieurement, par un toit conique que surmontaient des flammes en plomb. Ces tourelles étaient percées de meurtrières, ainsi que le mur qui les joignait; celui-ci formait une saillie considérable, supportée par des consoles profilées de trois moulures creuses avec les arêtes taillées en biseau. Dans l'intervalle de ces consoles, étaient pratiquées les trappes ou machicoulis par lesquels on pouvait lancer des projectiles ou des liquides bouillants sur les assaillants. Latéralement, le mur était supporté par de gros modillons creusés en quart de rond, et percé de meurtrières comme celui de face. Une corniche, formée d'un talon raide et de filets couronnait l'avant-corps et les tourelles; le toit de l'unique étage était à deux épis. Au-dessus des consoles régnait, à la face antérieure, un cordon-larmier qui se contournait sur la base des tourelles et faisait retour sur les côtés. Au-dessous, entre deux longues ouvertures qui donnaient passage aux leviers du pont-levis, on voyait une ogive saillante profilée en larmier, et en dedans, d'autres moulures (gorges et baguettes), dont la dernière était trilobée. Le tout formait une espèce de cadre renfermant autrefois l'écu de France, sculpté en relief avec ses accompagnements. A la base de ce cadre, était un cordon-larmier qui régnait sur toute la largeur de l'avant-corps et formait retour sur les contre-forts. Au-dessous, le plein-cintre de la porte était ouvert dans un champ un peu enfoncé pour recevoir le pont-levis. A gauche, on voyait une autre ouverture à linteau plat: c'était le *portillon* ou petite porte, dont le pont, dit *pont dormant*, était toujours baissé pour les gens de pied. Autour régnait aussi une feuillure pour le recevoir, et au-dessus une barbacane pour le passage de la bascule qui servait à le lever. Ces bascules étaient montées sur des essieux qui posaient sur des corbeaux de pierre armés de ferrements, que l'on voyait à l'intérieur.

Le rez-de-chaussée de l'avant-corps n'était pas voûté, comme la baie de la porte, entre les deux tours: c'était un solivage soutenu par des poutres et couvert de madriers un peu en contre-bas du dallage qui couvrait les murs. On arrivait anciennement sur ce plancher par un petit escalier sur-ajouté, au nord, dans un angle formé par la tour et le mur latéral de l'avant-corps; sa porte était à linteau plat et ouverte sur la face sud-ouest de la tourelle à pans qui le contenait. Depuis long-temps cet escalier n'était plus praticable, et l'on n'avait accès dans l'étage du corps avancé que par la salle du premier étage qui y correspondait.

La porte Saint-Jacques, qui était parvenue jusqu'à nos jours sans subir d'autres changements que la suppression de ses ponts-levis, n'avait pas ce caractère sévère de force qui distingue les monuments de l'architecture militaire des siècles antérieurs. Sa construction révélait cette époque indécise de transition où l'ogive, qu'on abandonnait, était encore employée parfois avec le plein-cintre. Du reste, son plan ressemblait à ceux de toutes les anciennes portes de ville

dans toutes les contrées connues du monde, c'est-à-dire que le motif était toujours un pavillon flanqué de tours en demi-lune. Nous citerons en France : la porte Saint-Antoine, à Aigues-Mortes ; celle de Saint-Jean, à Provins ; la belle porte Guillaume, à Chartres ; la porte Saint-Paul, à Rome ; celle de Serranos, à Valence, en Espagne ; l'une des portes de Canterbury, en Angleterre, celle appelée Bab el Foutouh, au grand Caire, en Egypte, etc., qui toutes rappellent par la disposition de leurs plans les anciennes portes de construction romaine. La porte de Saint-Jacques de Troyes a été démolie en 1832, par un entrepreneur qui l'avait achetée de la ville.

La porte de Belfroy, appelée communément *Porte de Paris*, tirait son nom d'une forte tour qui était bâtie tout près, *intra muros*, et dans laquelle existait une grosse cloche qu'on ne sonnait ordinairement que pour avertir de quelque danger, d'où est venu le mot de *bel-effroy*, et, par abbréviation, *belfroy* qu'elle conserve encore aujourd'hui. La porte de Belfroy avait été bâtie à plusieurs reprises. La partie la plus ancienne se composait de plusieurs arcs-doubleaux en ogives, au-dessus desquels il existait une chambre du guet en pierre qui communiquait de plein-pied avec le rempart. Cette chambre était éclairée à l'ouest par une large fenêtre surbaissée, et, sur la ville, par deux plus petites, de forme carrée, et dont la baie était taillée en biseau. C'est l'intérieur de cette partie que nous avons fait dessiner dans la planche ci-jointe.

Ce qu'on avait ajouté depuis à cette porte, était un prolongement considérable de la baie, couvert par une voûte plein-cintre fortifiée d'arcs-doubleaux. Ce prolongement était flanqué en dehors par deux grosses tours rondes avec des embrasures pour placer des coulevrines. La porte de Belfroy étant située dans le quartier le plus élevé de la ville, la grande profondeur du fossé avait dû nécessiter des fondations considérables : aussi la partie inférieure de ces tours, qui était en talus, renfermait-elle deux étages, ou caves solidement voûtées et éclairées par des meurtrières desquelles on tirait dans les fossés.

L'entrée de cette porte, en dehors, était appuyée de deux contreforts surmontés de bombes enflammées, et dans lesquels étaient pratiquées les feuillures qui recevaient le pont-levis ; on voyait encore en dedans les ferrements qui supportaient la bascule. Dans l'épaisseur du contre-fort, du côté gauche, était percée la petite porte de pied que fermait le pontillon ou petit-pont ; on y remarquait aussi, à travers les refends, le cylindre et les chaînes qui servaient à le lever.

Entre les deux contreforts, au-dessus du cintre surbaissé de la porte, on voyait les armes de France, sculptées en relief et supportées par deux figures ailées dont les draperies étaient dorées. Une chambre du guet, bâtie en bois et en saillie sur le pont, telle qu'elle est représentée sur l'un des vitraux de la bibliothèque de la ville, existait encore sur le couronnement au commencement du dix-septième siècle.

Anciennement, il y avait aussi, devant cette porte, une grande terrasse carrée et flanquée de deux tourelles ayant un large escalier. Ces ouvrages ont été détruits pour dégager l'entrée du faubourg Sainte-Savine.

Au-dessous du pont que l'on voit aujourd'hui et qui était auparavant construit en bois, on remarque, dans le fossé, une arcade couverte d'un toit en dalles, sur laquelle on prétend qu'il existe une galerie souterraine s'étendant assez loin du côté du faubourg. On ne

sait comment cette opinion a pu s'accréditer ; la petite galerie voûtée que l'on voit encore sur cette arcade, communiquait bien avec les caves pratiquées dans la base des grosses tours de la porte ; mais elle ne dépasse pas de plus de trois mètres la largeur du fossé, et le tuf sillonné de coups de pioche que l'on rencontre à cette profondeur prouve qu'elle n'a jamais été prolongée plus loin.

La porte de Belfroy a été démolie en 1822 et remplacée par la grille et les deux pavillons que l'on voit aujourd'hui au-delà du fossé. La base des tours revêtues de grès, et dont les caves ont été comblées, existe encore sans aucun changement.

ANCIENNES MAISONS.

Il n'y a pas plus d'un demi-siècle que toutes les anciennes maisons de bois, dont se compose la plus grande partie de la ville de Troyes, conservaient encore leurs pignons aigus et découpés en ogive, et leurs étages en encorbellement sur le rez-de-chaussée. Ces maisons, la plupart étroites, profondes et mal éclairées, suffirent néanmoins, pendant des siècles, aux besoins et aux goûts simples de nos bons aïeux, qui s'occupaient alors beaucoup moins du confortable intérieur que de la décoration des façades de leurs demeures.

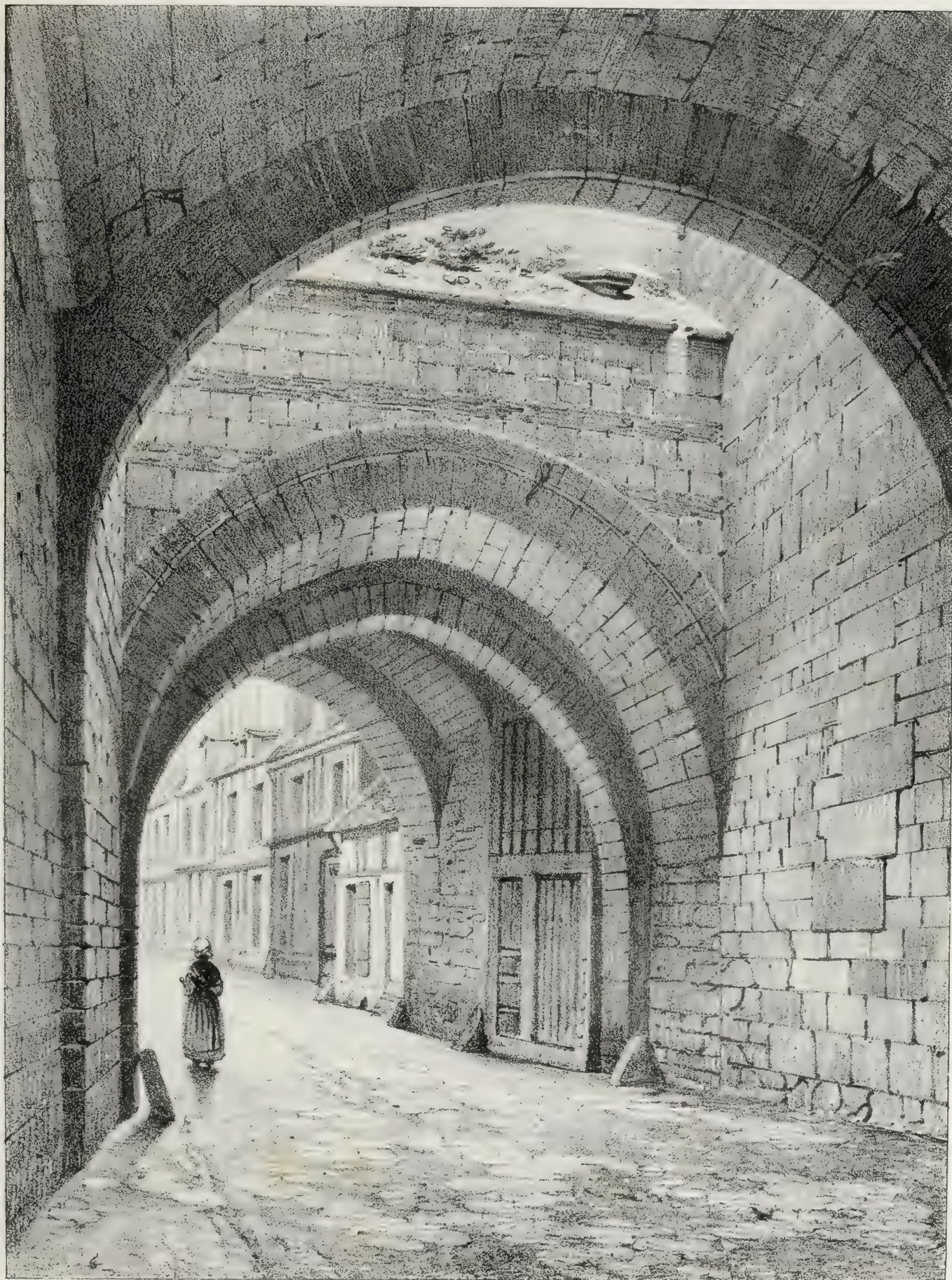
Dans le principe, une pensée religieuse s'alliait presque toujours à l'idée d'une construction nouvelle, et l'on consacrait une maison, comme on l'aurait fait d'une chapelle, soit à la Vierge, soit au patron de la paroisse ou à tel autre saint qu'on avait plus particulièrement en vénération. Cette sorte de consécration exigeait la présence d'un simulacre du saint ou de la sainte, sous la protection desquels on plaçait sa maison, et les *tailleurs d'ymaiges* ne faisaient pas faute au besoin. De là, cette quantité de figurines de saints et saintes, que l'on voyait naguère sculptées en bas-relief sur les poteaux corniers et sur les supports d'encorbellement de nos maisons de bois. Ces figures étaient ordinairement placées dans des niches ou habitacles, plus ou moins ornés dans le goût gothique, ou bien dans celui de la renaissance ; mais il n'en existe pas d'antérieures au seizième siècle, la ville ayant été presque entièrement consumée lors du terrible incendie de 1524.

Indépendamment des sujets sacrés, les pièces de bois apparentes des anciennes maisons de Troyes étaient encore couvertes d'emblèmes, d'inscriptions et de devises qui furent en quelque sorte, pendant plusieurs siècles, l'expression des mœurs et des croyances de ses bons habitants. Ainsi, vers la fin du seizième siècle, lorsque les idées religieuses s'affaiblirent, on vit figurer à côté des saints l'écu armorié des familles nobles et le monogramme du riche commerçant ; peu après les saints furent délaissés, et les signes héraldiques ornèrent seuls les angles et les façades des maisons : l'orgueil de l'homme se montrait partout ! Les communautés religieuses même suivirent cet exemple, et au lieu des allégories sacrées, on ne retrouve plus, sur les maisons qu'elles avaient fait bâtir postérieurement, que le blason qu'elles s'étaient donné.

La licence devait bientôt suivre et suivit bientôt, en effet, ce changement dans les idées ; les artistes se donnèrent carrière, et l'on ne vit plus alors que des caprices et des grotesques occuper la place qu'auparavant on réservait pour les saints. Les vices y sont souvent personnifiés ; mais l'intention d'exciter l'hilarité se manifeste bien plus que celle de les flétrir. Sur l'extrémité des poutres, dans la cour

Troyes.

Voyage Archéologique et Pittoresque dans le Dep^t de l'Aube



Lith. Ardemont, Suir de Collee

Vue prise sous l'ancienne Porte de Belfroi.

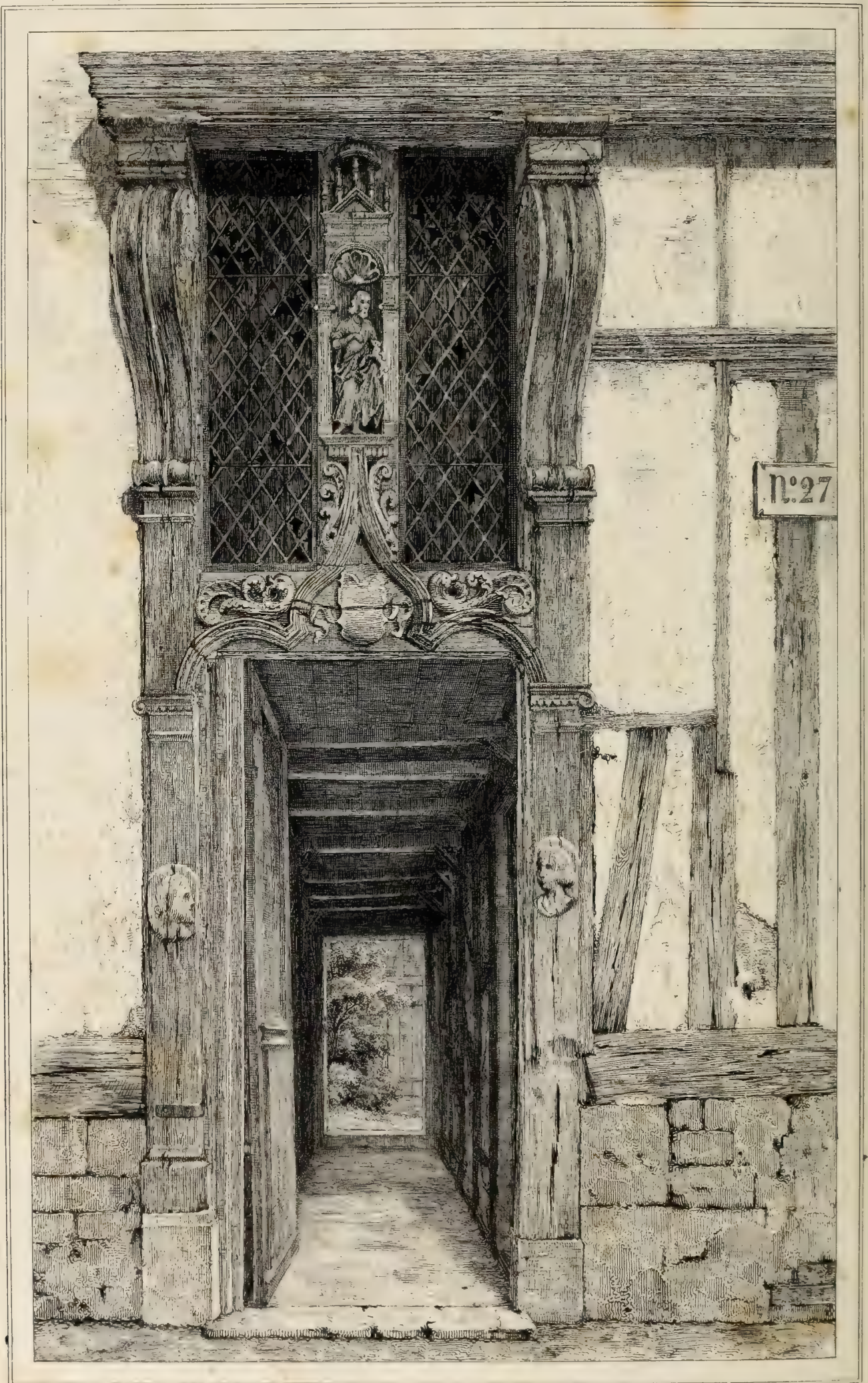


Ch. Fichot.

Lith Rue de l'Épicerie, 63







d'une maison rue de la Montée-de-Saint-Pierre, on voit un homme à mi-corps passant la main sous le menton d'une femme qu'il tient embrassée, et, près de là, un autre élevant, en signe de joie, un énorme broc de vin. Ces deux scènes se trouvent reproduites aussi sur l'extrémité des poutres, au-dehors d'une maison, dite le *Petit-Montier-la-Celle* parce qu'elle appartenait autrefois aux moines de cette abbaye. Sur une autre poutre, on voit encore une figure nue, dont la pose raccourcie n'est rien moins que décente.

Nos vieux parents, il est vrai, n'étaient pas choqués de la vue de ces sculptures plus que naïves, et les scènes de la fête des fous ne les avaient pas rendus difficiles sur ce point. Il fallait alors, comme aujourd'hui, que les idées les plus bouffonnes, pour ne pas dire les plus grossières, provoquassent leur gaieté. Nous citerons à l'appui le sujet sculpté au bout d'une poutre, dans la Grande-Rue, au coin de celle de la Chasse. On y voit un homme coiffé du capuchon de la folie, la tête passée entre ses jambes, son haut-de-chausses abaissé, et les mains appliquées sur la partie postérieure et inférieure du corps qu'il montre en riant aux passants.

Les parties les plus ornées avec les poteaux de coin étaient ordinairement les portes et les fenêtres. Dans la rue du Gros-Raisin on voyait encore, il y a peu d'années, une porte en arc surbaissé, et terminée par une ogive à contre-courbe entourée d'un cep de vigne chargé de fruits, avec deux figures gravissant les rampants; l'une d'elles était un homme chargé d'une hotte pleine. Généralement, les portes sont surmontées d'un fronton à contre-courbe, brisé à son sommet, ou d'un trilobe renfermant un écusson, avec des pilastres ornés de médaillons à figures; dans les derniers temps, c'est un simple entablement avec des pilastres cannelés, ou avec des colonnes-balustres appliquées.

Mais la décoration la plus riche en ce genre consistait en habitacles et en figures de saints. Souvent il y en avait trois : deux au-dessus des pilastres et une au-dessus du linteau. Nous avons fait dessiner l'une de ces portes, qui existait, il y a quelques mois encore, rue de la Grande-Tannerie; elle est surmontée d'un habitacle avec la statue de saint Jean-Baptiste. (Voir la planche.)

Dans la même rue, il existe deux maisons, ou plutôt une maison à deux pignons, dont les fenêtres sont ornées de colonnettes cannelées en spirale, écaillées, strillées, et terminées par des figures de musiciens coiffés de toques et qui jouent de la flûte et du tambour. Aux extrémités des solives, qui sont apparentes, sont sculptées des figures d'animaux fantastiques et des feuilles d'ornements variées.

Dans d'autres maisons, les fenêtres étaient accompagnées de deux pilastres et d'entablements ornés d'arabesques et de médaillons, une frise, décorée dans le même goût, était sous l'appui. Quelques-unes étaient divisées en deux par un troisième pilastre; puis, en quatre, par une traverse chargée de moulures, qui n'était que la continuation des pièces de bois occupant toute la largeur de la maison.

Il existe encore des ajustements de fenêtres où les poteaux, supports de l'appui, sont dessinés en petites arcades, et saillants en forme de contre-forts, avec des colonnettes-balustres appliquées.

Enfin, ce goût pour la décoration extérieure des maisons, qui s'était manifesté avec tant d'ardeur, finit par passer, et c'est à peine si, dans le commencement du dix-septième siècle, on retrouve quelques

grossières moulures sur les pièces de bois toujours restées apparentes, et dont l'écarrissage, parfois, était fort peu soigné. Les étages des maisons, construites à cette époque, sont généralement moins élevés, et réduits à un seul étage, au lieu de deux ou trois qu'on voyait auparavant. Les pignons conservent leurs saillies; l'encorbellement sur le rez-de-chaussée n'est pas encore supprimé, mais celui-ci est tellement abaissé, que le bâtiment paraît enfoncé dans le sol, et tout écrasé.

Telle a été, depuis le commencement du seizième siècle, la décroissance du goût dans la construction des habitations particulières de la ville de Troyes. Mais grand nombre de ces vieilles demeures ont déjà plus de trois siècles d'existence, et force est aujourd'hui de les renouveler : aussi, le luxe du commerce, les besoins de l'industrie et les alignements en enlèvent chaque jour quelques-unes, et finiront par les faire entièrement disparaître.

Les inscriptions et les devises qu'on lit encore sur plusieurs des maisons dont nous avons parlé, sont ordinairement gravées sur les pièces de bois appelées *sablières*, qui forment la base des étages en encorbellement; ces pièces de bois affectent les profils de l'architrave antique, avec plus ou moins de richesse et de variété.

Nous rapporterons ici quelques-unes de ces inscriptions. Sur l'architrave ou sablière d'une maison située rue de Champeaux, au coin de celle du Mortier-d'Or, on lit celle-ci :

VISITA * DOMINE * IHESV * HABITATIONEM * HANC * ET *
OMNES * INSIDIAS * INIMICORVM * A * LONGE * REPELLE * ET *
ANGELI * TVI * SANCTI * HABITENT * IN * EA * QVI * NOS * IN * PACE *
CVSTODIENT.

Le poteau cornier de cette maison est décoré, sur chacune de ses faces, de deux niches jumelles, ornées de pilastres et de cannelures; mais les figures en ont été mutilées. Sur la rue, en retour, se continue l'inscription sur une seule ligne, et aux extrémités des poutres, ainsi qu'au bas des supports de l'encorbellement, sont sculptés des médaillons à têtes humaines, vues de profil et coiffées de diverses manières.

Sur l'architrave d'une autre maison située rue des Lorgnes, on lit cette autre inscription qui renferme un précepte de sagesse :

EN * TOY * TE * FIE * LSCOVTE * VOY * CONSIDERE * ET * TE * TAIS *
1532.

Sur une autre encore, située rue Moyenne :

CONTRE * MAL * PACIENCE * 1533.

A l'extrémité de la rue de la Petite-Tannerie, on voyait, il y a peu de temps encore, sur une petite maison dans le goût de la renaissance, les figures de la Vierge et saint Bernard, et, entre elles, on lisait ces mots :

MONSTRA TE ESSE;

Puis ceux-ci, deux fois répétés :

PAIX ET AMOUR.

Sur une maison de la rue du Temple, on lisait cette espèce d'énigme, rapportée par l'abbé Tremet dans son manuscrit, mais qu'il n'a pas expliquée :

DES CREUX MANOIRS ET NOIRS OBSCURITES
DIEV PAR LE TEMPS RETIRE VERITE
POVR DVRER JENDVRE
ET EN ENDVRANT JE DVRE.

Dans la même rue, sur un poteau de coin, on lit ces mots gravés sur un rouleau déployé :

DE MEIVLX NE PYIS.

Au-dessous, dans un cadre circulaire, on voit un monogramme composé d'un M surmonté d'une tige enlacée d'un S, et brisée supérieurement en forme de V.

A l'angle d'une maison de la rue de la Corterie et au coin de celle des Quinze-Vingts, on voit un pilastre d'ordre dorique en pierre, surmonté d'un ange qui tient un rouleau où sont gravés ces mots : VNDIQUE CVSTOS ; et, sur la cheminée d'une salle basse, dans un fond de marbre noir incrusté : SANITAS ET LIBERTAS.

Sur une autre maison située près de l'église de Saint-Jean :

PLUS PENSER QUE DIRE.

Enfin, dans le quartier de la Pierre-d'Amour, au coin de la rue de la Grande-Courtine, on lit les deux vers suivants :

TV NAVRAS POINT DE MOY TON ESPERANCE *
AMOVRS CE VEUX GAGNER PAR PATIENCE
DE MAY 1640. PL. AGE DE 72 ANS.

Il n'y avait pas jusqu'aux margelles des puits qui ne fussent chargées d'inscriptions. Dans la rue du Bois, on en voit une qui porte celle-ci : ASSEZ VA QVI FORTVNE PASSE. Sur une autre qui était supprimée et jetée sur la place, on voyait un arbre chargé de feuilles, avec un rouleau passé dans les branches, et sur lequel étaient gravés ces mots : SOLAS ET JOYES. Sur une autre qui existe au cloître Saint-Etienne : VIVE LE ROY 1626 !. Ce dernier puits est fort riche de détails ; à chaque angle de l'octogone, il y a une chimère, et sur les faces des niches avec figures et des armures.

Les maisons construites en pierres sont en très-petit nombre à Troyes : celles qu'on voit quelque peu ornées de sculptures, ont été bâties, dans le seizième siècle, par des familles nobles ou de finances, dont elles ont retenu le nom.

La maison, rue de Croncels, d'où nous avons tiré la jolie cheminée qui fait le sujet de notre planche, est de ce nombre ; elle était désignée depuis long-temps sous la dénomination d'Hôtel-de-Chapelaines, parce qu'un des membres de la famille Largentier, baron de Chapelaines, l'avait fait bâtir ou l'avait habitée. La façade, qui est en ligne brisée, suivant l'alignement de la rue, n'a qu'un seul étage ; il est éclairé par quatre grandes fenêtres accompagnées de colonnettes, et couronnées de frontons surmontés de trois petits vases. Le tympan est creusé en ovale, et renfermait un ornement qui a été détruit. Sur le couronnement, est une balustrade à jour, divisée par des piédestaux, à l'aplomb des trumeaux des fenêtres et surmontés de vases cannelés et couverts. Le rez-de-chaussée n'a que des pilastres avec deux fenêtres et une porte charretière en arc surbaissé, mais sans ornement.

A l'angle sud-ouest et à la hauteur du premier étage, on remarque un habitacle, ou niche, orné, avec cul-de-lampe et clochetons à jours, dans le goût de la renaissance : c'est un ensemble de frontons d'où s'élève une colonnade circulaire et surmontée d'un petit dôme.

La plupart des autres puits sont ornés d'écussons et de dates. On en voit beaucoup aux armes de France et de Navarre avec le millésime 1540.

Une seule fenêtre, coupée par une croix et dont la baie est chargée de profils, éclaire le premier étage du côté de la cour : elle est placée au-dessus de la porte cochère, dont l'arc est accompagné de deux niches circulaires ornées d'un cadre ; elles renfermaient des bustes qui ont été détruits.

On arrive à l'étage par un escalier pratiqué sous une galerie en bois ; la porte d'entrée de la chambre est une baie carrée, sans le moindre ornement. Le plafond de cette salle est soutenu par deux poutres profilées de corniches, et portées par de grosses consoles ornées de feuilles d'achante ; les solives sont aussi profilées d'un cordon sur l'arête, et parsemées de chiffres peints en noir : ce sont, alternativement des doubles LL et les lettres M A D enlacées.

Ces deux monogrammes sont reproduits de même sur les six petits volets qui ferment la croisée, sur la cour, dont nous avons parlé.

La jolie cheminée de la grande salle s'élève jusqu'au plafond : elle est, comme on voit, décorée de niches et de bas-reliefs, représentant en petit l'histoire de Jésus-Christ : cette cheminée est placée près des fenêtres de la salle qui, avec un cabinet, composent tout l'appartement de ce corps-de-logis.

Selon toute apparence, les bâtiments du fond, qui sont tout modernes, auront été reconstruits.

Le comble est très-élevé, et se termine par deux pignons construits de briques et de pierres de taille disposées en échiquier ; au sud une Gorgone rejette les eaux pluviales dans un égoût qui sépare cette maison de la maison voisine.

L'une des plus curieuses de ces maisons est celle située au fond d'une cour, rue Champeaux, et portant le n° 15. C'est un gros corps-de-logis à deux étages, au comble élevé et terminé par deux pignons découpés en degrés.

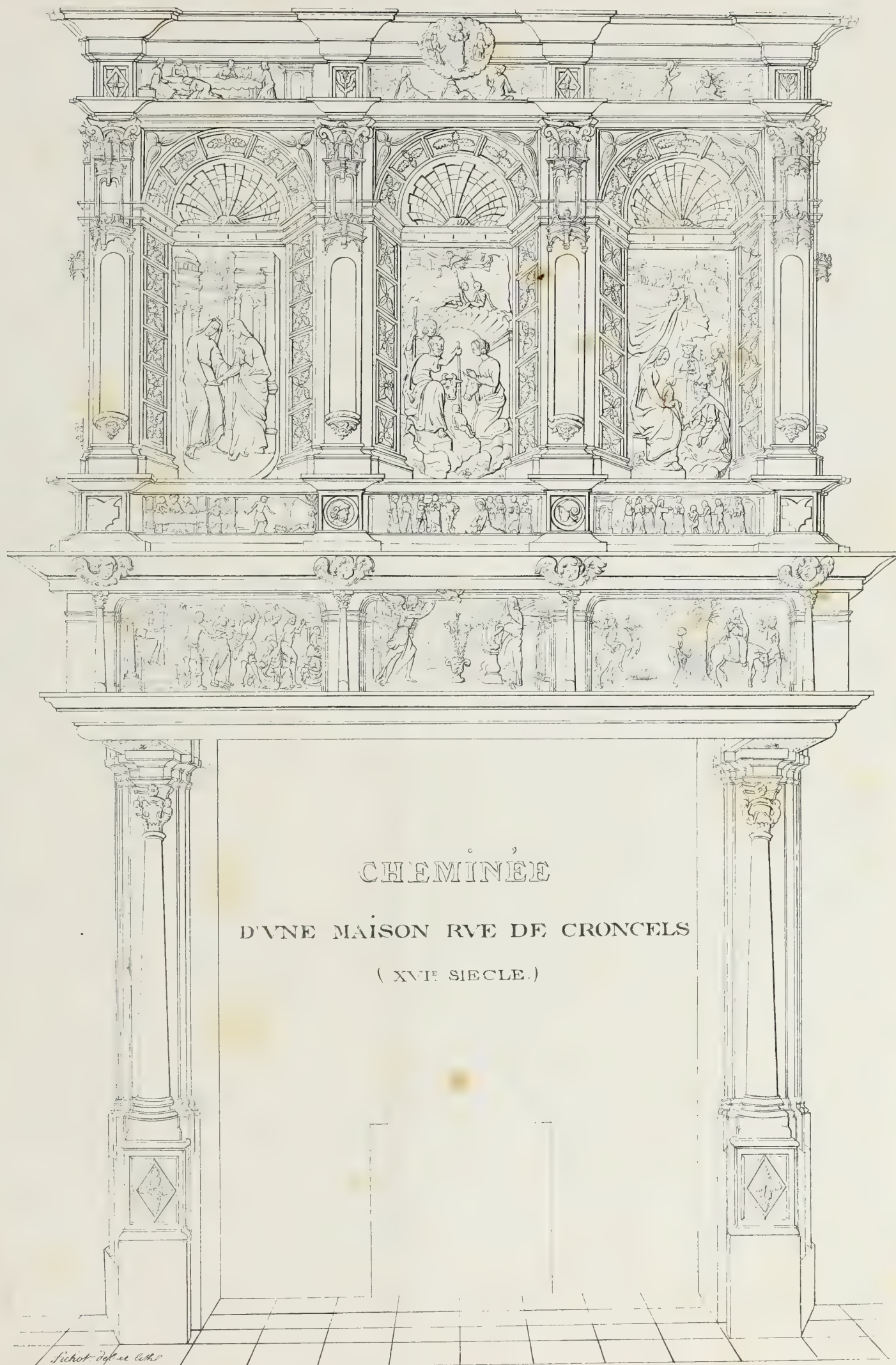
La porte est précédée d'un perron de six marches profilées et coupées aux angles par une courbe rentrante. Deux pilastres, portant entablements avec fronton circulaire, accompagnent la baie. Sur les courbes de ce fronton, on voyait en bas-relief deux enfants montés sur des chimères, mais cette sculpture a été supprimée.

Les fenêtres sont à linteau plat, profilées dans la baie avec des bases saillantes et arrondies sur les bords. Au second étage, les fenêtres sont peu élevées et la corniche de couronnement a peu de saillie ; les moulures en sont serrées, mais il n'y a pas de larmier. Le comble est éclairé au milieu par une large fenêtre à baie creusée de gorges et coupée par une croix. De chaque côté, est un pilastre terminé par un fronton aigu en ligne brisée et ornée de crochets. Cette fenêtre, qui paraissait devoir être couronnée par un ajustement pyramidal, n'a pas été terminée : ce qui existe du tympan est divisé en trois par deux pilastres plus petits, élevés sur la saillie du linteau, et qui donnent naissance à trois arcs en contre-courbes. Le champ, au-dessous, est rempli par une sorte de meneaux appliqués et réunis par des cintres trilobés. Cet ajustement, entièrement dans le goût gothique de la dernière période, et ainsi superposé à une décoration dans le goût de la renaissance, prouve que les architectes du seizième siècle n'adoptèrent pas d'abord bien franchement les formes de l'architecture romaine qui, déjà modifiée par les Italiens, devait s'altérer davantage en passant dans nos climats, où l'ogive régnait encore tout entière.

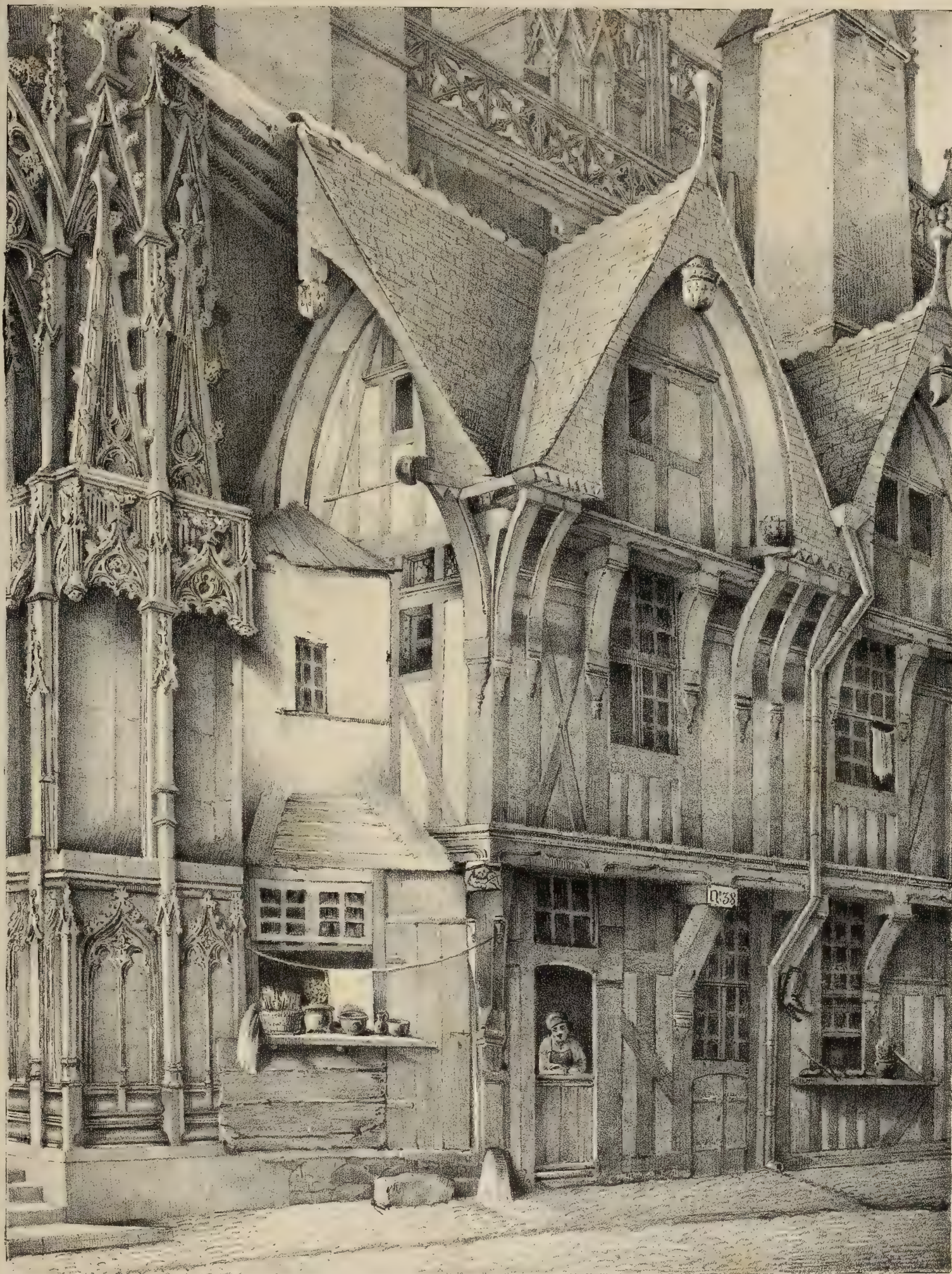
Un détail remarquable de notre maison est l'espèce d'abside ou

Troyes

Voyage Archéologique & Pittoresque dans le Dep^t de l' Aube.



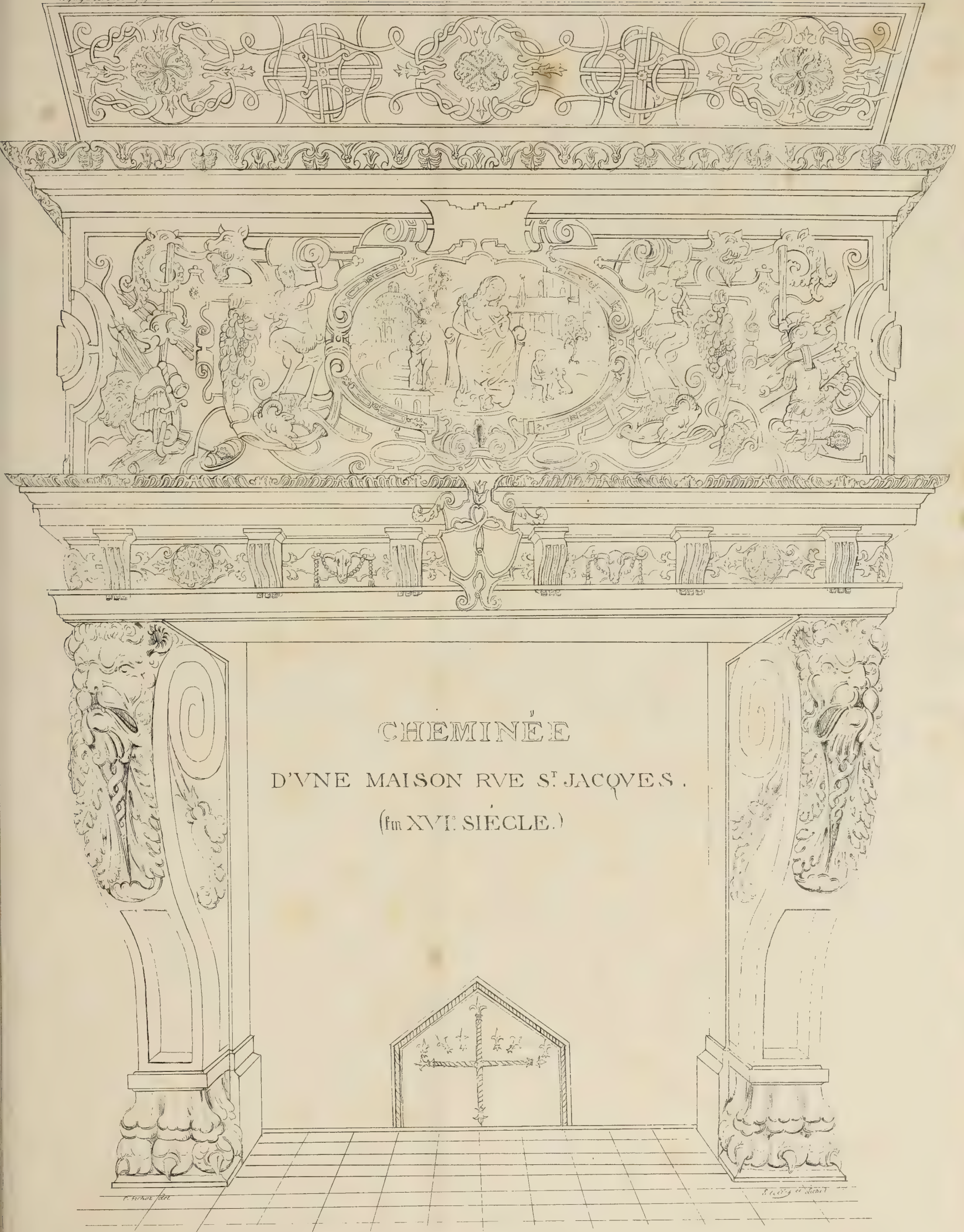




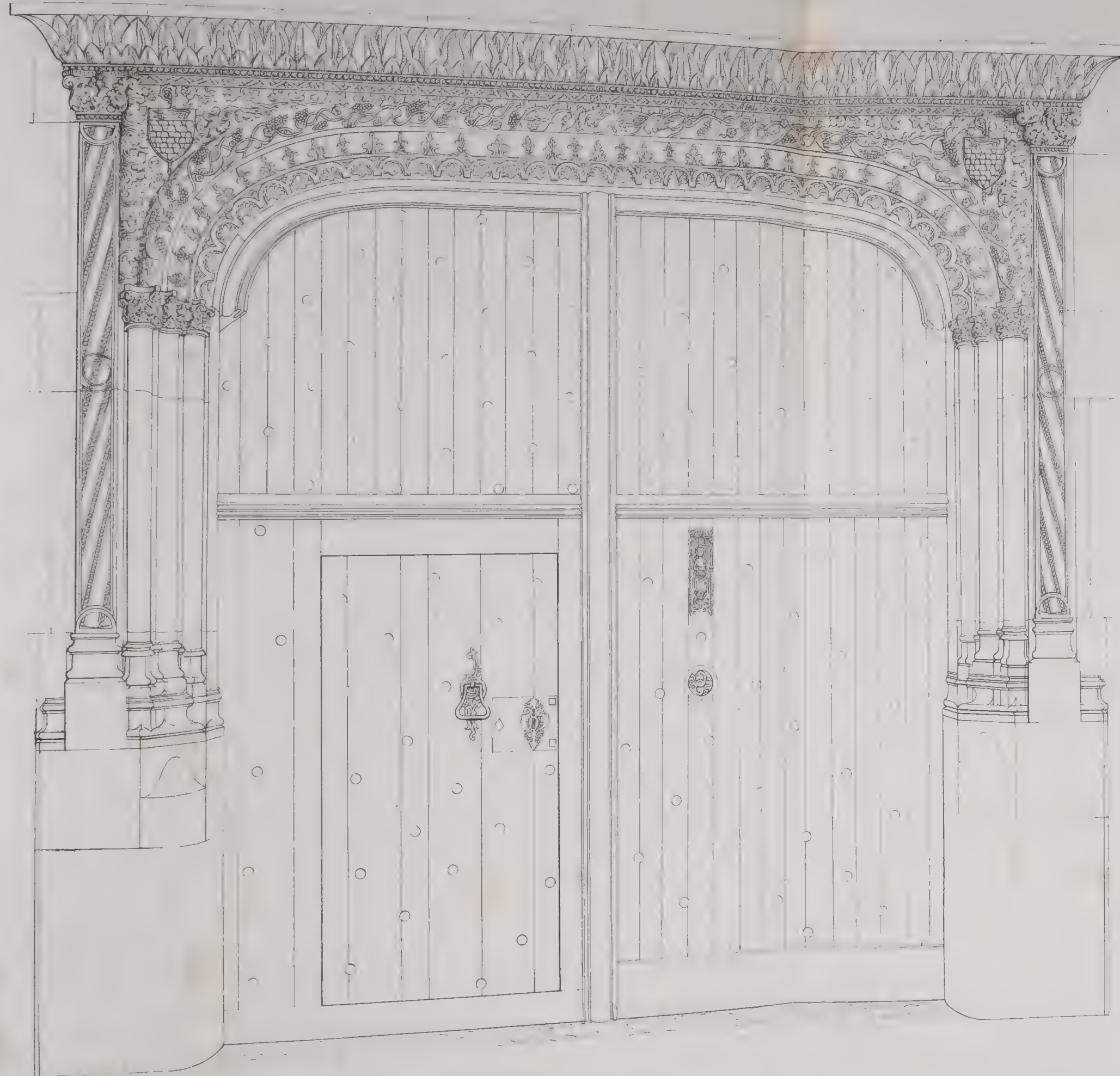
Maisons près de la Cathédrale.

(XVI^e Siècle.)







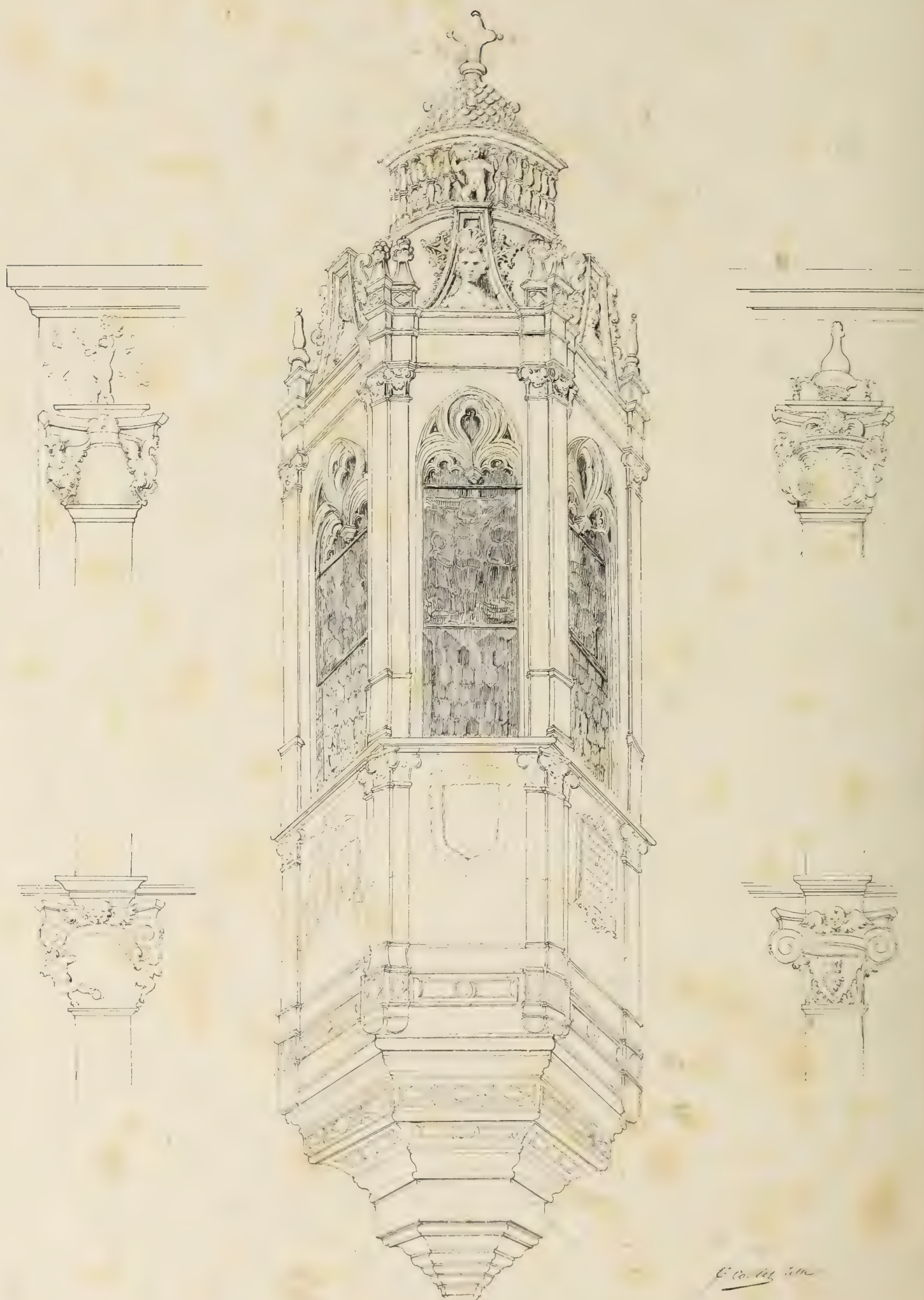


Heurtoir de la porte.

Porte d'une maison.

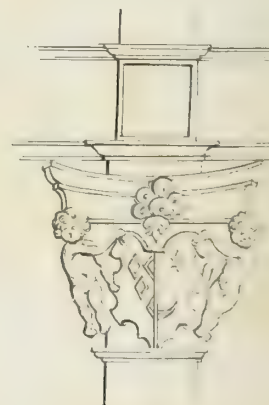
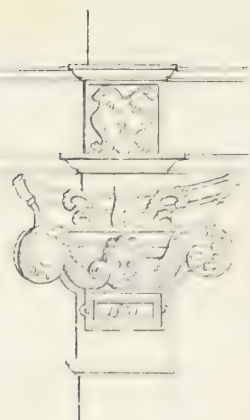
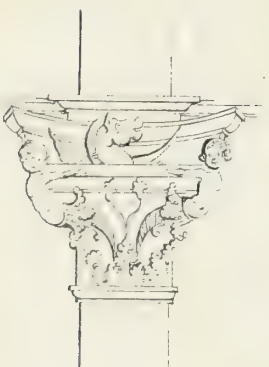
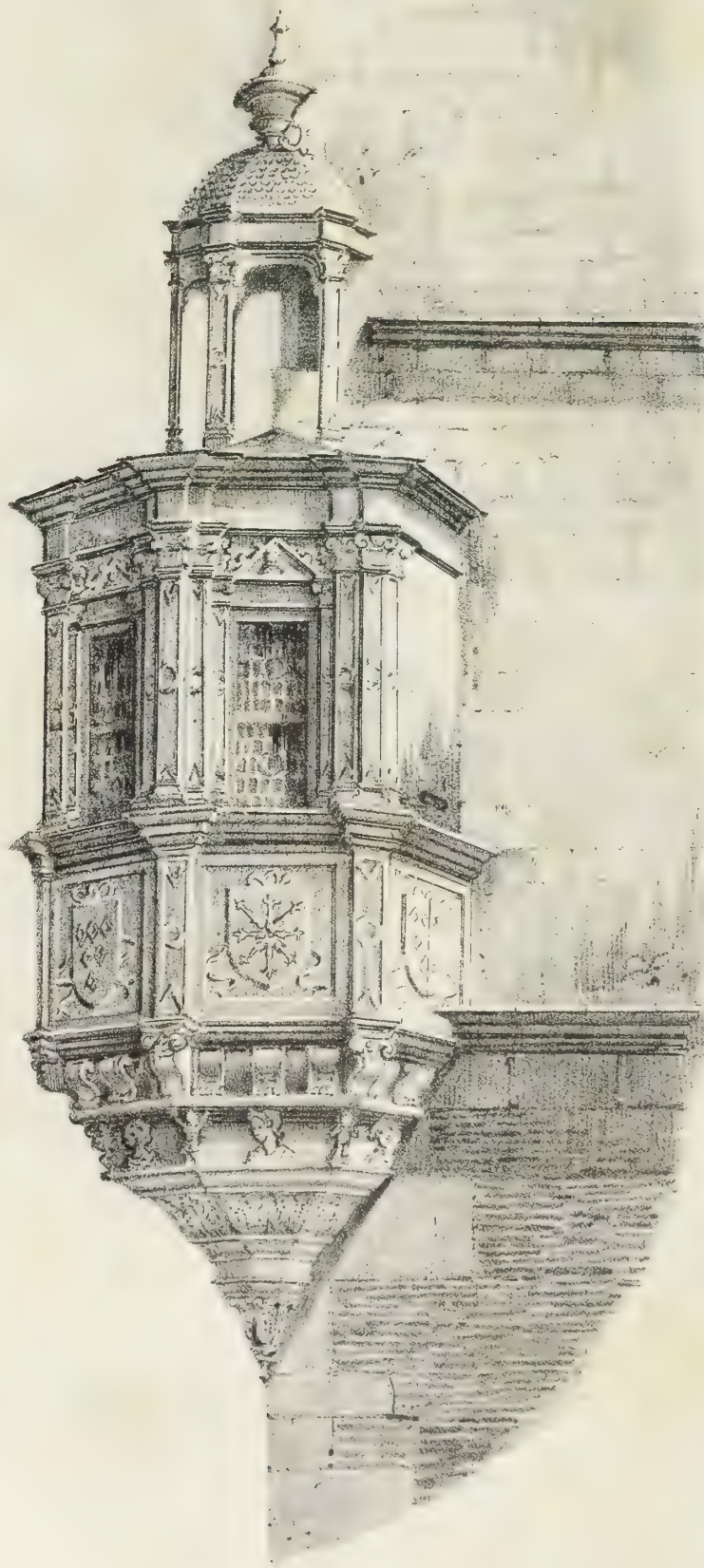
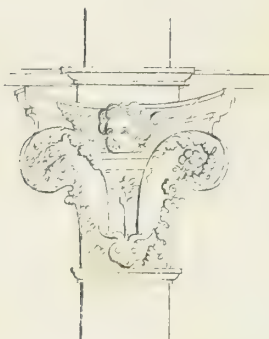
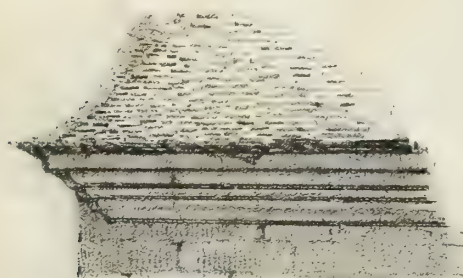
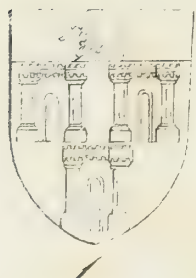
Rue de la montée de Pierre ayant appartenu à la famille de Ocard Hennequin Evêque de Troyes.





E. Co. del. 1870

Détails d'une Maison, Rue Champeaux.



Détails d'une Maison, rue du Mortier d'or.
XVI. Siècle.

d'édicule portée en encorbellement au-dessus de la porte et que nous avons fait dessiner dans la planche ci-jointe. Ce dessin donnera, de cet objet, une idée plus exacte que ne pourrait le faire la plus ample description, et nous nous bornerons à expliquer quelques détails. A la face du milieu du soubassement, il existe un écu dont le blason est détruit, c'était celui aux trois fleurs de lys, surmonté de la couronne et entouré du collier de Saint-Michel. Au côté gauche, deux écus, aussi effacés, sont suspendus à des guirlandes partant de la bouche d'un chérubin.

Au côté droit, dans la partie inférieure du soubassement, est gravée la date 1526.

Dans la face du même côté, on voit un cadre rapporté, dans lequel est aussi gravée l'inscription suivante :

LAN V^c VINGT CETTE MAISON FUT FAITE
DE BEAV BOIS NEVF EPVIS TOVTE BRVSLÉE
PAR LE GRAND FEV DONT TROYES SE VIT DEFAITE
ET LA PLVPART DICELLE DÉVOLÉE.
DEPVIS CE TEMS ON LA BIEN CONSOLÉE
AVSSI REFAITE A NEVF EN CETTE SORTE
PAR BONS OVRIERS LESQUELS EN CETT ANNÉE
CINQ CENS 26 Y ONT TENV MAIN FORTE.
CE FVT EN LAN SI QVE CHAQV. LE NOTT
CINQ CENS 24 LE IOVR 25 DE MAY
QVE CE LOGIS PAR DAMNABE COHORTE
DE BOUTE FEYX FVT CONSOME P^r VRAY
A ÉTÉ RÉLEVÉE ET REGRAVÉE
EN LAN 1688 LE 17 JANVIER ¹.

L'édicule, correspondant à la pièce principale du premier étage, forme un petit oratoire qui, dans le temps, en était l'accessoire obligé.

Les trois fenêtres sont ornées de peintures sur verre d'une exécution remarquable. A celle du milieu, on voit le Christ en croix, accompagné de la Vierge et de saint Jean, son disciple bien-aimé ; au bas, la Madeleine à genoux est reconnaissable au vase de parfums qu'elle a près d'elle.

A la fenêtre, à gauche, est le donateur à genoux en robe violet clair, à larges manches avec des crevés. Son prie-dieu est couvert d'un tapis rouge armorié. Derrière lui est son fils dans la même pose et en robe rouge.

Le côté droit de la fenêtre est occupé par la figure de la donatrice, en robe à larges manches, garnies de fourrures ; elle est accompagnée de ses filles qui ont des costumes analogues.

Dans le trèfle du milieu, au-dessus du Christ, est Dieu le père, représenté avec la tiare papale, en tête ; au-dessus du donateur, c'est une sainte ; au-dessus de la donatrice le vitrail a été enlevé.

Les fonds sont en étoffe bleue, damassée et suspendue à une espèce de frise ornée de jolies arabesques en or. Au-dessous des figures, il y a un champ bordé d'arabesques du même goût, et formées par des verres de couleurs assez récemment posés ; ils remplacent, à n'en pas douter, des inscriptions qui devaient faire connaître les noms et qualités des personnages du vitrail. On remarque que ceux-ci ne sont pas, comme d'usage, accompagnés de leurs patrons, qui, ici, se trouvent au pied de la croix.

¹ Le corps-de-logis dont il est question dans cette inscription était situé sur la rue ; il avait deux étages et se voyait encore il y a quelques années.

Au nord, le bâtiment est éclairé par des fenêtres du même genre que celles du midi ; au milieu, est une tour à trois pans saillants, qui renferme l'escalier. Cette tour, dont le couronnement se continue avec celui de la maison, est couverte par un toit à six pans, terminé par un épi en plomb et orné de grosses feuilles ou crochets.

A l'ouest, il y a une galerie qui communiquait de la maison avec l'ancien bâtiment de bois ; il n'en reste plus que deux travées voûtées en arête et ouvertes, au premier étage comme au rez-de-chaussée, par deux larges arcades plein-cintre qui ont été bouchées dès le principe ; on a seulement ménagé une petite fenêtre dans le mur plein. Ces arcades sont séparées par des pilastres dont les chapiteaux gracieux sont surmontés de figures d'enfants : ce sont ceux que nous avons joints, dans la planche, au dessin de l'édicule qui occupe le milieu de la façade.

Les caves sont remarquables par la beauté de leurs voûtes ; il y existe un caveau fermé par une forte grille en fer, et qui, dit-on, avait servi de prison.

La tradition a conservé à cette maison le nom d'Hôtel-des-Ursins, parce qu'elle a appartenu à un des membres de la famille de ce nom qui, venue à la suite d'Isabeau de Bavière, s'était fixée à Troyes.

HOTEL DE VAULUISANT.

Cette maison existait dès le douzième siècle ; elle avait été bâtie par les religieux de l'abbaye de Notre-Dame-de-Vauluisant, ordre de Cîteaux, au diocèse de Sens. Ces bons pères, suivant une chronique, s'étaient établis à Troyes pour être à proximité de faire leur cour aux comtes de Champagne, et profiter de leurs libéralités. Leur maison était un hospice où ils venaient à leur gré faire séjour, et qu'ils conservèrent jusqu'en 1481.

A cette époque, les bâtiments tombant de vétusté, ils préférèrent le parti de les aliéner à celui de les rétablir. Dans les actes publics du quinzième siècle et dans ceux qui suivirent la vente, cette maison est désignée sous le nom d'Hôtel-de-Vauluisant, et l'on voyait, en 1526, un nommé Morize, l'un des premiers acquéreurs, se qualifier du titre d'Hôtelier (habitant d'un hôtel).

L'hôtel de Vauluisant occupait alors une plus grande étendue de terrain. Mais, après l'incendie de 1524 qui le réduisit en cendres, ainsi que l'église Saint-Pantaléon qui n'était qu'en bois, on prit sur son emplacement, la place de l'église actuelle de Saint-Pantaléon qui fut reconstruite en pierre et agrandie. Deux frères, Claude et Jean Molé, et Jean Dorigny, qui étaient propriétaires de cet hôtel lors de ce terrible événement, cédèrent volontiers ce terrain et contribuèrent encore à la réédification de l'église.

De la famille Molé, la maison passa à Guillaume Hennequin qui fit construire le pavillon avec les deux tours, tels qu'on les voit représentés sur notre planche ; on n'a pas la date précise de cette construction, mais on sait positivement que Guillaume Hennequin vivait encore en 1564.

En 1575, l'hôtel appartenait à Nicolas Pinette ; puis il passa successivement à Claude de Menan ; à Denis Angenoust, bourgeois de Troyes ; à Marie Maillet sa femme ; puis à Edme Coiffard, seigneur de Marsilly, trésorier de France et fils de Nicolas Coiffard, vicomte de Troyes. La petite fille de ce dernier, ayant épousé Jérôme

de Mesgrigny, escuyer, sieur de Villebertin et de Moussey, cette maison fut alors désignée dans les actes, sous le nom d'*Hôtel-de-Villebertin* ou de *Mesgrigny*, indifféremment.

Ce fut J an de Mesgrigny, chevalier, sieur de Marcilly, lieutenant-général des armées du roi et bailli de Troyes, qui a édifié de ses deniers le bâtiment neuf qui fait suite aux deux tours; il a été achevé par son neveu, M. François de Mesgrigny, chevalier, sieur de Souleaux et de Saint-Pouanges, vicomte de Troyes, et inspecteur de la province de Champagne.

Enfin, l'hôtel de Vauluisant appartient aujourd'hui à M^{me} Marcotte, veuve de M. Philippe-Marie Marcotte, chevalier de la légion-d'honneur, Receveur-général des finances du département de l'Aube, ami des arts, qui savait, avec cette exquise délicatesse qui élève l'obligé, aider les artistes de ses conseils éclairés et de sa bourse; il fut le Mécène d'un jeune statuaire né à Troyes, et aujourd'hui l'une des gloires artistiques de la France.

Les deux tours qui flanquent la façade de l'hôtel de Vauluisant sont d'inégale grosseur; celle de gauche est beaucoup plus forte : elle renferme l'escalier, et l'on s'étonnerait du peu d'épaisseur de ses murs, si l'on ne savait que les degrés de cet escalier sont liés en œuvre et viennent former le parement extérieur. Le toit conique de ces tours est terminé par une petite colonne cannelée, surmontée d'ornements en plomb, à l'extrémité desquels on voit le soleil, et la lune entourée d'étoiles.

Le chambranle de la porte est orné de grecques, et l'on voit assis, aux angles, deux figures de jeunes satyres avec des groupes de fruits d'une exécution très-soignée.

Le rez-de-chaussée se compose d'une grande salle seulement.

Les ornements du plafond consistent dans la corniche des poutres, et dans les solives profilées sur les arêtes; mais ce qui faisait le prin-

cipal ornement de cette pièce est la cheminée : c'est un grand arc plein-cintre accompagné de deux colonnes d'ordre corinthien avec piédestal, dont le fût cannelé est encore orné de quatre figures d'enfants supportant des guirlandes de fruits. L'entablement est fort riche, il s'élève jusqu'au plafond et soutient le foyer de l'étage supérieur, lequel est orné de petits compartiments. A la naissance des cintres, il y a de larges feuilles d'achante toutes dorées, ainsi que les chapiteaux et les autres sculptures. Dans la baie de cette arcade, il y avait un ajustement orné de bas-reliefs peints et dorés qui ont été enlevés, mais qui sont conservés avec soin.

Une décoration de cette salle, qui peut être remarquée, est la peinture des lambris qui existent sur le devant, dans la baie des fenêtres, et se composent de grands et petits compartiments : dans les premiers sont plusieurs sujets mythologiques mêlés avec quelques autres sujets.

Ainsi, on voit *les Centaures* allaitant et soignant leurs enfants; puis *Hyppolite* renversé de son char, et successivement *Rodogone*; *Pan* enchaîné par des nymphes; *Achille*, *Ajax* ou *les Gyres*, *la Thessalie*, *Palemon*, *Polyphèmes*, *Phorbas* ou *les Phrygiens*, *Anthée*, *Hylas*, *Atlas*, *Hercules*, peints à l'huile avec les noms écrits tels que nous venons de les rapporter. Les petits compartiments sont remplis par des fleurs et des fruits peints en couleur, et par des chasses et des jeux d'amours peints en grisaille.

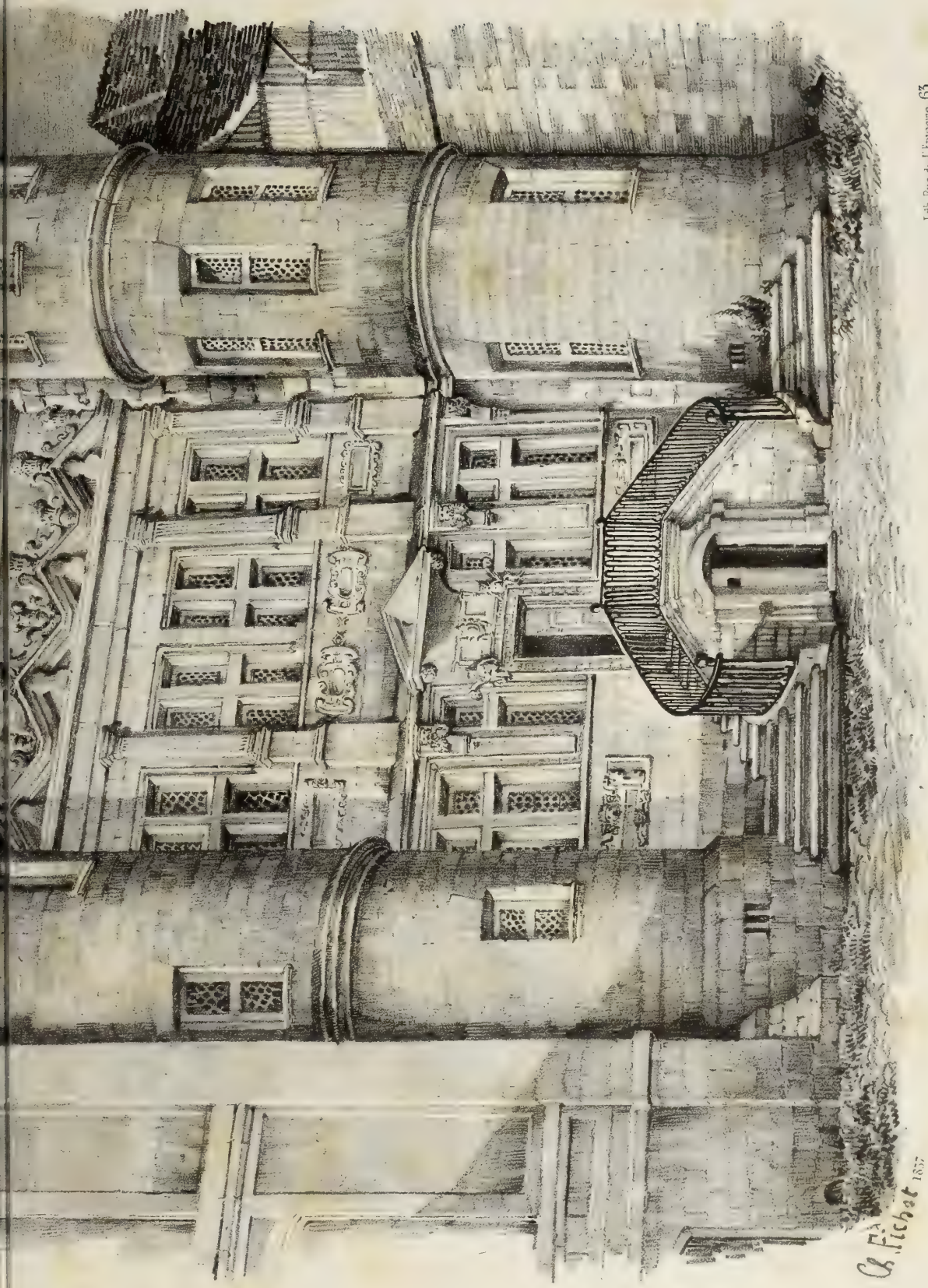
Si l'on compare maintenant la façade du palais des comtes de Champagne, placée en tête de notre ouvrage, avec celle de l'hôtel de Vauluisant qui en forme la dernière planche, on pourra juger quelle distance le goût a pu mettre entre la demeure d'un puissant souverain du douzième siècle et l'habitation d'un simple bourgeois du seizième.

Troyes.

176

Voyage Architectonique dans le Département de l'Aube.





Lith. Rue de l'Imprimerie, 63

HOTTEL DE MESGRIGNY.

16^{me} Siècle.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DES LIEUX MENTIONNÉS DANS CET OUVRAGE. AVEC L'INDICATION DES PLANCHES QUI S'Y RATTACHENT,
ET DES NUMÉROS DES PAGES EN REGARD DESQUELLES ELLES DOIVENT ÊTRE PLACÉES.

ANDRÉ (SAINT-)	<i>Pages</i>	14	Tombeau de l'abbé Elion d'Amoncourt, prieur de Fou-	
Tabernacle en bois doré et détails.....		17	chères.....	<i>Pages</i> 24
Bas-relief d'une châsse en cuivre doré du 12 ^e siècle..		17	Croix processionnelle en argent, 16 ^e siècle.....	24
Suite du même bas-relief.....		17	GERMAIN-DE-LINÇON (SAINT-)	49
Chaire à prêcher et statues du 16 ^e siècle.....		18	GYÉ-SUR-SEINE	126
AUXON	228		Détails de l'église.....	126
Détails des portes de l'église.....	228		ILES-AUMONT	79
AVALLEURS (commanderie d')	226		JEAN-DE-BONNEVAL (SAINT-)	118
Cheminée de la grande salle.....	227		LAINES-AUX-BOIS	50
BAR-SUR-AUBE	199		LAZARRE (SAINT-)	20
Travée de la nef de l'église Saint-Pierre.....	200		LIREY (Notre-Dame-de-)	115
Vue intérieure de l'église Saint-Pierre.....	200		MARTIN-ÈS-VIGNES (SAINT-)	230
Porche méridional de l'église Saint-Pierre.....	201		Vitrail représentant une famille de donateurs.....	231
Détails de l'église Saint-Maclou, chapiteaux.....	202		MONTFEY	227
Porte de l'ancien château des comtes de Bar.....	202		Fragment de la vieille église.....	228
Tombe de Gillebin de Pons, capitaine du châtel de Bar-		203	MONTAIGU	52
sur-Aube.....		203	MONTIER-LA-CELLE (abbaye de)	14
Détails de l'église Saint-Maclou et du Petit-Clairvaux..	203		MONTIER-RAMEY	118
Chapelle expiatoire sur le pont d'Aube.....	204		MOUSSEY	47
Tombe de Jean de Montier, capitaine de Bar-sur-Aube.	204		Plan de l'église et détails du porche.....	47
Maison du 16 ^e siècle, rue Saint-Michel.....	105		MUSSY	222
BAR-SUR-SEINE	101		Vue de l'église.....	225
Vue de l'église Saint-Étienne, prise de l'extrémité du		101	Tombeau de Gilles Vignier, fondateur.....	224
pont.....		102	NESLES-LA-REPOSTE (abbaye de)	75
Vitrail de l'église Saint-Étienne, représentant la prome-		104	Châsse de saint Alban (époque byzantine).....	78
nade du bœuf gras.....		102	NEUVILLE-SUR-SEINE	226
Décoration extérieure d'une fenêtre de la même église.	104		Détails de l'église.....	226
BERGÈRES	234		PARRES-LES-VAUDES (SAINT-)	82
Vue de l'ancienne église, d'après un dessin communiqué.	234		PARRES-AUX-TERTRES (SAINT-)	121
BASSE-FONTAINE (abbaye)	59		PHAL (SAINT-)	229
Détails du cloître. Architecture romane, 12 ^e siècle....	63		Tombe d'Artus de Vaudrey, seigneur de Saint-Phal...	230
BOURGUIGNONS	95		PLAINES	226
BRIENNE-LE-CHATEAU	54		Bénitier formé d'un chapiteau roman.....	226
Détails d'une maison en bois proche l'église.....	59		POLISY	226
CLAIRVAUX	128		Détails de l'église.....	226
Plans de l'ancienne église et de l'église reconstruite...	129		PONT-SAINT-MARIE	112
Crosse émaillée. Anneau et épingle d'un évêque....	129		RICEYS (les)	215
CHAPPES	83		Piscine du chœur de l'église de Ricey-Haut.....	216
CLÉREY	92		Vitrail de la Chambre-des-Vignerons à Ricey-Haut....	215
COURTENOT	83		Chapiteaux de l'église Saint-Pierre à Ricey-Bas.....	221
ERVY	227		ROSNAY	205
Détails de maisons en bois.....	228		Plan de l'église basse.....	206
FOUCHÈRES	21		Vue de l'entrée de l'église basse.....	206
Vue de la croix placée en tête du pont.....	21			
Détails de la porte et du chevet de l'église.....	22			

Vue intérieure de l'église basse.....	206	Vitrail. Sujet de la vie de Saint-Nicolas.....	180
Vue du bas-côté nord de l'église haute.....	206	Coffret d'ivoire apporté de Constantinople en 1204....	184
Détails de l'église basse.....	206	<i>Église Saint-Urbain</i> (ancienne collégiale).....	190
RUMILLY-LFS-VAUDES	86	Plan de l'église Saint-Urbain.....	190
Vitrail de l'église, représentant une famille de donateurs.	89	Bas-relief du tympan de la porte principale.....	191
Vitrail <i>idem</i>	89	Bas-relief du même tympan et autres détails.....	191
Manoir des abbés de Molesmes.....	91	Piscine du sanctuaire.....	193
SAVINE (SAINTE-)	64	Tombe de Renaus du Columbiér, doyen du chapitre....	194
Cage de bois qui couvre le sarcophage de l'évêque Ra-		Tombe d'Étienne Morle, aussi doyen du chapitre.....	194
gnesigil, et bahut qui renferme les archives de la		Tombe de Pierre d'Herbice, bourgeois de Troyes.....	194
paroisse.....	72	Tombe de Jean Maulery, notaire des foires de Cham-	
SEFONDS	228	pagne et de Brie.....	194
Vue du chevet et du clocher roman de l'église paroissiale.	228	<i>Médailillon du pape Urbain IV</i>	223
Vitrail de la même église (le martyr de saint Étienne).	228	<i>Église paroissiale de la Madeleine</i>	197
Fonts baptismaux.....	210	Vue du jubé, prise de la nef.....	197
THIBAUT (SAINT-)	80	Vue du même jubé, prise du chœur.....	198
TROYES	7	Chapiteaux de l'église de la Madeleine.....	199
Vue générale de la ville d'après un ancien tableau....	7	Vue de la porte de l'ancien cimetière de la Madeleine.	199
<i>Château des comtes de Troyes</i>	8	<i>Église Saint-Loup</i> (abbaye).....	231
Plan général du château.....	8	Porte en fer doré du tabernacle de l'église.....	231
Vue de la porte d'entrée.....	11	Panneau du même tabernacle aussi en fer doré.....	231
<i>Palais des comtes de Champagne</i>	25	La chair salée et détail d'une stalle de l'église.....	232
Plans de ce palais et de l'église collégiale de St.-Étienne.	25	<i>Église Saint-Denis</i> (paroisse détruite).....	199
Vue du même palais et de l'église Saint-Étienne.....	27	Chapiteaux romans et base d'une colonne de l'église..	199
Tombeau du comte Henri 1 ^{er} , dans la même église.....	29	<i>Église Saint-Pantaléon</i> (paroisse).....	233
Aumônière attribuée au comte Henri 1 ^{er} et sceaux....	35	Vue de la porte méridionale de l'église, 16 ^e siècle....	233
Aumônière attribuée au comte Thibaut IV et sceaux....	36	Groupe en pierre représentant saint Crépin et saint	
Sceaux de Thibaut III, Henri II et de la comtesse Blanche.	36	Crépinien arrêtés par des soldats. (XVI ^e siècle.)...	233
Sceaux de Thibaut IV et de la comtesse Marguerite..	36	<i>Église Saint-Nicolas</i> (paroisse).....	233
Sceaux de Thibaut V et de Henri III dit le Gros.....	36	Vue de la porte latérale du nord, 16 ^e siècle.....	233
Miniature et fac simulé d'un manuscrit du neuvième		<i>Église Saint-Nizier</i> (paroisse).....	233
siècle appelé le Psautier du comte Henri.....	37	Vue de la porte méridionale, 16 ^e siècle.....	233
Lettres capitales du même manuscrit.....	37	<i>Église conventuelle des Jacobins</i>	233
<i>La Belle-Croix de Troyes</i>	73	Vue du portail, prise de la première cour.....	234
Élévation de la Belle-Croix, monument du 15 ^e siècle.	73	<i>Notre-aux-Nonains</i> (abbaye).....	233
<i>Couvent des Cordeliers</i>	105	Couverture d'un évangélaire.....	233
Vue de la chapelle de la Passion et de la bibliothèque des		<i>Anciennes portes</i>	234
Cordeliers.....	105	Plan de la porte de St.-Jacques, située à l'est de la ville.	234
Chapiteaux de la chapelle de la Passion.....	106	Vue de la porte de St.-Jacques, prise <i>extra-muros</i> ...	235
Retable en pierre dorée de la même chapelle.....	107	Vue prise sous la porte de Belfroy.....	236
Chapiteaux de la bibliothèque.....	110	<i>Anciennes maisons</i>	236
<i>Église Saint-Pierre</i> (cathédrale).....	122	Vue de l'ancien hôtel de Vauluisant, construit au sei-	
Plan général de l'église.....	122	zième siècle. (XVI ^e siècle.).....	240
Vue du grand portail.....	128	Détails de l'ancien hôtel des Ursins, rue de Champeaux.	239
Vue latérale de l'église, côté du nord.....	132	Détails d'une maison, rue du Mortier-d'Or. (XVI ^e siècle.)	239
Vue du portail du nord dit le Petit-Portail.....	133	Cheminée de l'ancien hôtel de Chapelaines, rue de	
Détails au trait de chapiteaux.....	165	Croncels. (XVI ^e siècle.).....	238
Vitrail représentant la parabole du pressoir. (XV ^e siècle.)	154	Maisons du 16 ^e siècle, près la cathédrale.....	238
Tombe du chanoine Hugo de Cancellis.....	156	Porte d'une maison en bois, rue de la Tannerie....	237
Vue du bas-côté droit du chœur.....	165	Cheminée d'une maison, rue de Saint-Jacques.....	238
Vitrail (Jésus-Christ transporté sur la montagne)....	178	Grande porte d'une maison du 16 ^e siècle, rue de la	
Vitrail de la chapelle Notre-Dame (le roi David)....	179	Montée-de-Saint-Pierre avec détail du heurtoir....	238
Vitrail représentant Jésus transporté sur le temple....	179		

Détails de plusieurs maisons en bois.....	236	Lutrin triangulaire en bois sculpté, fonds baptismaux de	
VAUDES.....	81	Sefonds.....	210
VENDEUVRE.....	213	Reliquaire en vermeil, paix en ivoire, paix en bronze..	210
Vue de l'ancien château en 1614.....	214	VILLEMoyENNE.....	82
Porte de la chapelle du même château. (XII ^e siècle.)..	214	VILLENAUXE.....	120
VILLEMAUR.....	208	Détails de l'église, chapiteaux, sculpture en bois.....	211
Vue du jubé, prise de la nef.....	210	Détails de maisons en bois. Pl. 4.....	211
Reliquaire en argent.....	210	VIREY-SOUS-BAR.....	94

Nota. — L'ordre indiqué dans la table pourra servir également au classement des planches pour un Atlas séparé du texte.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Pages.	Colonnes.	Lignes.	Au lieu de :
15	2	4	<i>in actû meum</i>
18	<i>id.</i>	8	enamortissement
19	1	45	

20	2	11	aie, patience
23	<i>id.</i>	36	donataire
27	1	14	le titre; en 1787, époque de sa suppression, l'autel
32	<i>id.</i>	1	<i>reverenderus</i>
40	<i>id.</i>	52	<i>episcopas</i>
146	<i>id.</i>	38	<i>et ingenuam familiendam oriendo</i>
<i>id.</i>	<i>id.</i>	40	<i>Pœta</i>
<i>id.</i>	<i>id.</i>	42	<i>curam..... studii</i>
<i>id.</i>	<i>id.</i>	44	<i>mores. Vitæ</i>
<i>id.</i>	<i>id.</i>	49	<i>perpetus..... in comitis</i>
<i>id.</i>	2	2	<i>Diæcesis</i>
<i>id.</i>	1	37	<i>clesenti</i>
<i>id.</i>	<i>id.</i>	47	<i>illeosa</i>
<i>id.</i>	2	1	après <i>celebratis</i>
<i>id.</i>	<i>id.</i>	3	<i>tandem</i>
153	2	45	<i>puare</i>
<i>id.</i>	<i>id.</i>	46	<i>honetur</i>
159	1	36	NONA
<i>id.</i>	<i>id.</i>	38	PITHO O
164	<i>id.</i>	26	<i>Prius..... Parophi</i>
<i>id.</i>	<i>id.</i>	18	<i>Particulii</i>
<i>id.</i>	<i>id.</i>	29	<i>affabræ</i>
171	<i>id.</i>	16	<i>totiens que</i>
180	2	6	<i>deus</i>
181	<i>id.</i>	1	<i>magine</i>
182	1	<i>id.</i>	<i>Tenerimum</i>
<i>id.</i>	2	8	<i>Annætatis</i>
211	1	<i>id.</i>	<i>Din</i>
<i>id.</i>	<i>id.</i>	12	<i>in chrio</i>
<i>id.</i>	<i>id.</i>	13	<i>Ducum</i>
<i>id.</i>	<i>id.</i>	15	<i>trecem.</i>

Liscz :

in actum meum
en amortissement

Nous donnons ici le sens de l'inscription du portail de l'église Saint-André, parce que le manque de signes typographiques nécessaires à la reproduction des abréviations, a eu pour résultat de la rendre inintelligible en beaucoup d'endroits :

Les habitans de Saint-Andry
Mont fait faire en ceste mainière
Dung cueur franc et non amoindry
Pour a Dieu faire leur prière
Vous passans ce cimytière
Advisés je suis tout à neuf
De leurs deniers en forme entière
Lan cinq cent quarante-neuf.

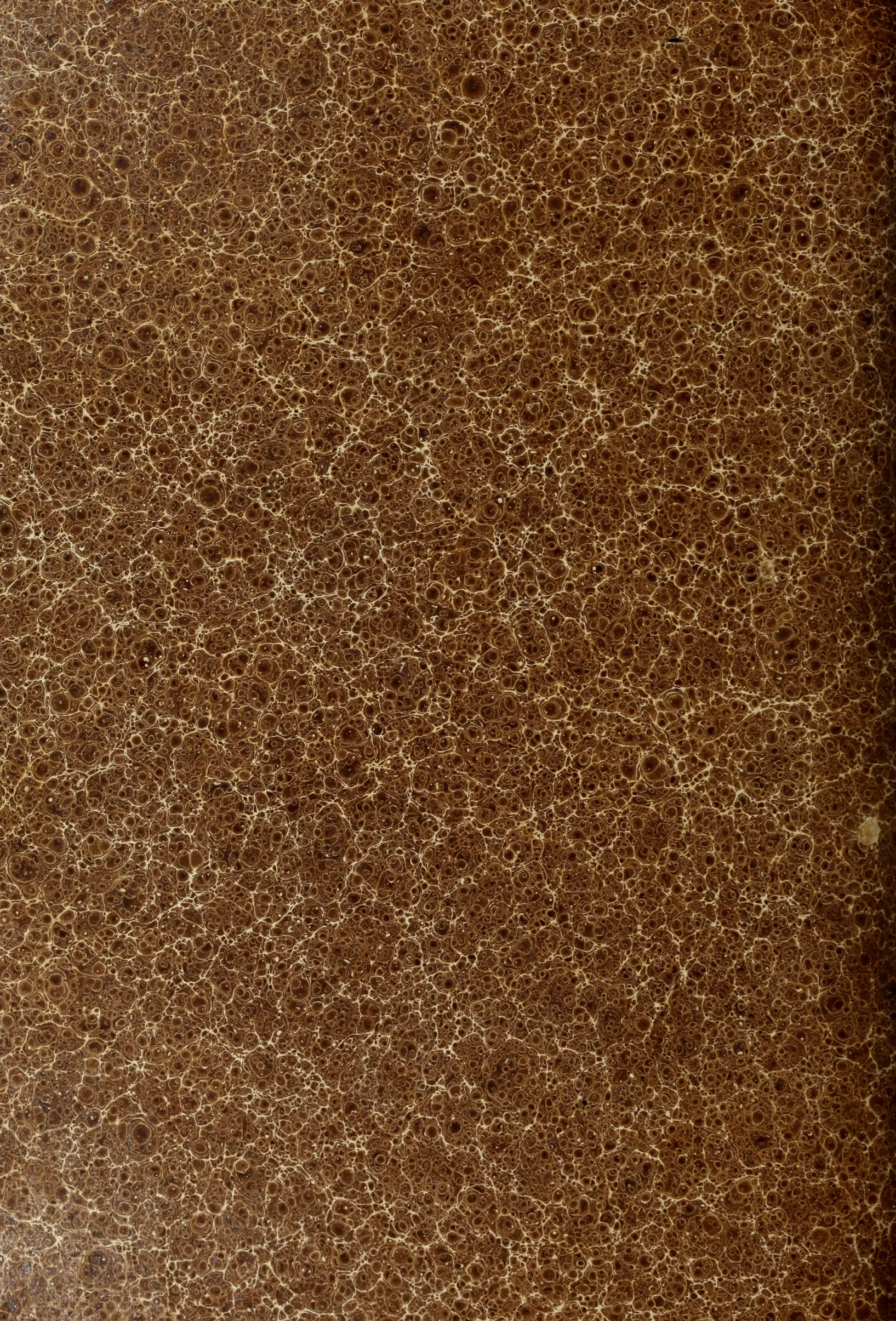
aie patience
donatenr
le titre en 1787, époque de sa suppression. L'autel
reverendus
episcopos
et ingenuâ familiâ oriundo
Pœta
curâ..... studiis
mores, vitæ
perpetuus.... in comitiis
Diæcesis
cleslensis
illœsâ
ac in multis cleri Gallici conventibus
tandem
quare
Torcular
NORMA
PITHOEO
Prius..... Paropsis
particulis
affabræ
toties que
deno
imagine
tenerimum
Anno ætatis
Dni (abréviation de *Domini*)
in christo
Dominum
trecen. (abréviation de *trecensem*)

Nous laissons à la sagacité des lecteurs la correction des autres fautes qu'ils remarqueront dans notre ouvrage; fautes, d'ailleurs, qui étaient pour la plupart inévitables, soit parce qu'elles existaient dans les originaux, soit que ces derniers aient été plus ou moins altérés par le temps ou par la main des hommes, soit enfin qu'ils aient entièrement disparu, ce qui nous a empêché de vérifier les copies que nous avons recueillies.

as
~~035~~
274

10

61 Skel



GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00599 1191

